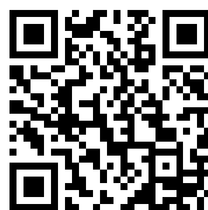


REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PARIS. — IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

REVUE

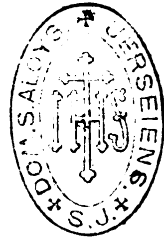
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

DESTINÉE A FAVORISER

LA PROPAGATION DES BONS OUVRAGES

TOME IV

1er janvier au 31 décembre 1868



PARIS

CHEZ M. F. WATTELIER ET Cie, ÉDITEURS

RUE DE SÈVRES, 19

—

1868

Tome IV. — N° 1. **Janvier 1868.**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

SIRE JEHAN FROISSART

(1333-1410)

Aujourd'hui nous avons à entretenir les lecteurs de la *Revue* d'une publication intéressante et importante, au point de vue historique, faite par l'Œuvre des Agrégations. Il s'agit d'une nouvelle édition des *Chroniques* de Froissart (1). Disons d'abord un mot de l'auteur lui-même.

Froissart, qui touche à Joinville par plus d'une affinité, et qui a été surnommé le Walter-Scott du moyen âge, naquit à Valenciennes, en 1333 selon les uns, ou en 1337 suivant d'autres biographes. Esprit vif et inquiet, il mena une vie joyeuse, ne pensant qu'aux plaisirs, aux fêtes, à la bonne chère, ce qui fit naturellement que ses mœurs laissèrent fortement à désirer. Rempli d'esprit, il s'adonna à la littérature légère, à la poésie, aux romans, et, bien qu'il y réussît assez, si ce n'étaient ses *Chroniques*, il est très-certain que son nom ne fût point parvenu à la postérité. On croit qu'il finit ses jours vers 1402 ou 1410, à Chimay, où il était parvenu, on ne sait comment ni pourquoi, à obtenir un canonicat et à être trésorier de l'église collégiale. Ce fut Froissart qui, le premier, mit en vogue la ballade, et l'on a de lui, outre ses *Chroniques*, plusieurs poésies, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*, pièces tristement libres et d'autant plus choquantes

(1) LES CHRONIQUES DE SIRE JEAN FROISSART QUI TRAITENT DES MERVEILLEUSES ENTREPRISES, NOBLES AVENTURES ET FAITS D'ARMES ADVENUS EN SON TEMPS, EN FRANCE, ANGLETERRE, BRETAIGNE, BOURGOGNE, ESCOSSE, ESPAIGNE, PORTINGEL ET ÈS AUTRES PARTIES; *revues et augmentées d'après les manuscrits avec notes, éclaircissements et glossaires*, par J. A. C. Buchon; 3 forts vol. grand in-4°, ensemble de LX-2,210 pages, titres rouge et noir, 1867, chez F. Wattelier et C°, 19, rue de Sèvres. Prix : 27 fr.; pour les agrégés : 10 fr. 50.

qu'elles sortent de la plume d'un chanoine ! Mais, laissant l'homme dont la vie méritera toujours d'être hautement blâmée, ne nous occupons que du chroniqueur dont les qualités sont incontestables.

De l'éducation de son temps, des révolutions et des guerres qui l'agitent, naquit pour Froissart le talent d'écrire l'histoire. A la demande de son seigneur, il entreprend de faire le récit des guerres contemporaines, particulièrement de celles qui suivirent la bataille de Poitiers. Mais à l'imagination qui domine en lui se joint un merveilleux désir de connaître la vérité. Il en poursuit la recherche, il en achète la conquête, pour ainsi dire, au prix de toutes les fatigues ; pour la découvrir, il visite la plupart des cours de l'Europe, s'introduit auprès des plus grands seigneurs, s'insinue dans leur confiance, pénètre, interroge, consulte, écoute et s'éclaire partout pour tout raconter.

Aussi son ouvrage est-il bien un vaste tableau d'histoire plein de mouvement, brillant de couleurs, riche de costumes ; batailles, fêtes, tournois, siéges de villes, prises de châteaux, grandes chevauchées, escarmouches hardies, faits et maniements d'armes, entrées des princes, assemblées solennelles, bals et habillements de cour, toute la vie militaire et féodale du XIVe siècle s'y presse et s'y accumule. Ses *Chroniques* racontent tout un siècle de combats ; on y voit surtout la lutte terrible de la France et de l'Angleterre, les désastres de Crécy et de Poitiers, le brigandage dans les châteaux, la faim dans les chaumières, et au milieu de ces horreurs, de ces luttes homicides, quelques chevaliers qui ne désespèrent pas du salut de leur patrie, et une page émouvante, la plus émouvante peut-être des annales de la France militaire : le dévouement des six bourgeois de Calais !

Du reste, Froissart, qui était un de ces clercs mondains attachés à la domesticité des châteaux, se trouvait assez près de la scène pour bien voir et assez inoccupé pour écrire ce qu'il voyait ou entendait. Ce n'est plus, dit un littérateur dont les jugements ici nous paraissent exacts (1), ce n'est plus, comme Villehardouin ou Joinville, un noble seigneur, un vaillant chevalier qui, après une longue vie de guerre, consacre quelques années de vieillesse à recueillir les souvenirs de ce qu'il a fait, de ce qu'il a vu ; c'est un écrivain de profession, qui n'a d'autre rôle, d'autre goût que l'histoire : il s'appelle lui-même *un historien*. Ce n'est pas qu'il ne se laisse aller, dans ces brillantes cours, à quelques mondaines distractions, qu'il ne prenne part pour son

(1) M. J. Demogeot, *Hist. de la Litt. française*, 1852, p. 198, 199.

compte aux épisodes les plus frivoles de son drame; mais cet amour même du monde qu'il décrit donne un nouvel intérêt à ses peintures; et quand il se « réveille de nouvel, il rentre dedans sa forge, pour ouvrer et forger en la haute et noble matière du temps passé. » Vivre et conter, c'est pour lui une seule et même chose : l'histoire lui plaît, et c'est pour lui un moyen d'exister davantage en multipliant ses impressions.

Car l'histoire n'était point alors dans l'étude solitaire et sur les rayons poudreux des archives; il fallait la poursuivre sur tous les grands chemins, au milieu de toutes les cours, dans les châteaux, dans les hôtelleries. C'est, ainsi que nous l'avons dit, ce que fit constamment Froissart. On peut l'avancer : toute sa vie, comme sa *Chronique*, n'est qu'une longue chevauchée; il est *le chevalier errant de l'histoire*, selon le mot juste de l'écrivain que nous citions tout à l'heure; il improvise ses récits en courant, il saisit les événements à mesure qu'ils se font, et semble ne s'arrêter d'écrire qu'afin de leur donner le temps de naître.

On voit quel intérêt peut offrir un tel livre et de quelle utilité il peut être pour l'histoire. Sans doute il ne faut pas demander à Froissart la critique sévère, l'examen consciencieux des témoignages; il les accueille à mesure qu'ils se présentent, il les enregistre avec une avide curiosité. L'historien voyageur jette à la hâte sur le papier ce qu'on vient de lui raconter. Impartial, quoi qu'on en ait dit, il reproduisait fidèlement les récits de ses hôtes; il n'y mettait du sien que la couleur et la vie. Ce n'est pas à dire que les faits qu'il raconte soient toujours parfaitement vrais; influencé à son insu par ceux qui l'environnaient, Froissart a pu transmettre des inexactitudes, mais non les créer; c'est un miroir fidèle qui reproduit quelquefois des personnages déguisés.

Il ne faut pas non plus exiger de lui l'exactitude chronologique. Son esprit ne pouvait s'astreindre à ce soin. Aussi bien ses *Chroniques* sont-elles plutôt des mémoires qu'une histoire suivie. Son ouvrage s'étend depuis l'an 1326 jusqu'en 1400. Froissart ne se borne pas aux faits dont la France fut le théâtre; il raconte avec autant de détails les événements qui eurent lieu en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Flandre. Son histoire nous donne des renseignements sur les affaires de Rome et d'Avignon, sur celles d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie. Elle parle même quelquefois de la Prusse, de la Hongrie, de la Turquie, de l'Afrique et des autres pays d'outre-mer. Quel ensemble peuvent former tant d'objets divers que n'enchaîne aucun autre lien

que celui du hasard et de la fantaisie du narrateur! Dans certains chapitres on trouve plusieurs histoires différentes commencées, interrompues, reprises, discontinuées de nouveau; on rencontre les mêmes faits racontés plusieurs fois, pour être réformés, contredits, développés. Froissart est un conteur plutôt qu'un écrivain : il ne rature jamais, il redit.

Un conteur, disons-nous, et quel conteur! Quelle verve! quel entrain dans la plupart de ses pages! Jamais peut-être narrateur n'eut une imagination plus heureuse et plus vive : il voit tout en images et donne à tout une forme dramatique. « Froissart, dit un critique, peint toute chose, par impuissance de rien généraliser; il décrit la circonférence de l'histoire, parce qu'il ne peut pénétrer jusqu'au cœur. Sa prolixité n'est aussi que l'excès et en quelque sorte l'ivresse d'une qualité. La prose française, débarrassée enfin de ses entraves, heureuse de pouvoir tout exprimer, s'amuse à tout dire, comme pour avoir le plaisir de s'entendre. On croit voir le naïf et charmant verbiage d'une fraîche voix d'enfant. »

Mais lisons le jugement de Montaigne. Il est assez curieux d'entendre la naïveté savante et réfléchie du xvi[e] siècle juger la naïveté candide du xiv[e] : « J'aime, dit l'auteur des *Essais*, j'aime les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont pas de quoi y mêler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice et d'enregistrer à la bonne foi toutes choses sans choix et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la connaissance de la vérité. Tel est, par exemple, le bon Froissart, qui a marché en ses entreprises d'une si franche naïveté, qu'ayant fait aucune faute, il ne craint aucunement de la reconnaître et corriger en l'endroit où il en est averti, et qui nous représente la diversité des mêmes bruits qui couraient, et les différents rapports qu'on lui faisait. C'est la matière de l'histoire nue et informe : chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. »

La meilleure édition des *Chroniques* de Froissart, et une des moins communes, était celle de Lyon, in-folio, en 4 vol. 1559, réimprimée à Paris en 1574. C'est sur cette édition que M. J. A. C. Buchon a donné la sienne dont nous annonçons ici la réimpression. Le mérite de l'édition Buchon est depuis longtemps établi, et il serait inutile d'insister là-dessus.

Il a enrichi les *Chroniques* de nombreuses et curieuses notices et notes historiques, explicatives et littéraires. Quelques-unes de ces

notes sont assez étendues et servent beaucoup à l'intelligence du texte. M. Buchon nous donne, de plus, la biographie de sire Jehan Froissart, écrite par lui-même d'après le texte de ses *Chroniques* et de ses poésies, distribué chronologiquement. Après ce morceau curieux, qui ne fait pas moins de 70 pages (tom. III, p. 479-549), l'éditeur offre des extraits de la préface de la première édition, avec diverses variantes considérables des différentes éditions des *Chroniques;* puis viennent : 1° un fragment d'une lettre relative au manuscrit de la bibliothèque publique de Valenciennes, avec des remarques sur quelques locutions propres à ce manuscrit; 2° la chronologie comparée de la vie de J. Froissart et de l'histoire de son temps; 3° la série chronologique des événements contenus dans les quatre livres des *Chroniques*.

On trouve ces différents morceaux dans le troisième volume, dont ils forment le tiers. En tête du tome 1er, on a placé : premièrement, un glossaire des mots français du XIVe siècle devenus hors d'usage au XIXe, avec des exemples tirés uniquement des *Chroniques* de Froissart; et secondement, une table des noms d'hommes français et étrangers mentionnés dans les quatre livres des dites *Chroniques*. Ajoutons qu'une autre table des noms de villes, de provinces, de rivières, etc., mentionnés dans les quatre livres, et que des tables des chapitres placées à la fin de chaque volume, facilitent les recherches.

Enfin, à la suite des *Chroniques* de Froissart et de tous les morceaux que nous venons d'énumérer, l'éditeur donne (tom. III, p. 562-689) le *Livre des faits du bon messire Jean le Maingre, dit Boucicaut, maréchal de France et gouverneur de Jennes*. « Après Froissart, dit M. Buchon, je ne connais aucun écrivain du XIVe siècle qui sache s'emparer aussi vivement de l'attention du lecteur. Son style est toujours simple et animé, son imagination vive, naturelle, entraînante, son instruction solide et variée. »

Cette *Chronique* fut publiée pour la première fois par Théodore Godefroy, en 1620 (1 vol. in-4°), d'après un manuscrit qui lui avait été donné par de Machaut, sieur de Romainville. Elle a été plusieurs fois réimprimée depuis, et elle a été insérée dans l'ancienne et dans la nouvelle collection des *Mémoires sur l'histoire de France*. Le nom de l'auteur est resté jusqu'ici inconnu. M. Buchon a donné son édition d'après celle de Godefroy, mais après l'avoir collationnée, en 1835, sur un beau manuscrit de la bibliothèque du Roi, in-folio carré sur vélin à deux colonnes, écriture du temps.

Tel est le contenu des trois volumes des *Chroniques de Froissart*.

Il est inutile de dire que cette publication, quelque intéressante et curieuse qu'elle soit, ne saurait être mise entre toutes les mains indifféremment. Ce n'est pas d'ailleurs ici un ouvrage de lecture, un livre de propagande. Tout le monde comprend que l'œuvre de Froissart, comme les additions, remarques et suppléments qui l'accompagnent, est un ouvrage de bibliothèque, propre aux travailleurs, aux hommes studieux, aux gens du monde qui aiment les mémoires, et où tous, comme le dit si bien Montaigne, trouveront un chroniqueur qui leur « laisse le jugement entier pour la connaissance de la vérité; » car c'est bien ici « la matière de l'histoire nue et informe : chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. »

F. Wattelier.

LES ACTES DES SAINTS DEPUIS L'ORIGINE DE L'ÉGLISE JUSQU'A NOS JOURS, d'après les Bollandistes, Mabillon et les plus récents hagiographes, par M. J. Carnandet et Mgr J. Fèvre, avec le concours d'une société d'ecclésiastiques. Tome III : mois de janvier. 1 vol. grand in-8 de 626 pages à deux colonnes; chez F. Wattelier et Ce, 19, rue de Sèvres, Paris. — Prix :

On voudra bien se souvenir de ce que nous avons dit ici même sur l'ensemble général de cette belle et grande publication (1). Nous ne reviendrons pas sur son importance et sur les fruits précieux que nous en attendons. A présent, il nous faut simplement faire connaître les volumes à mesure qu'ils paraîtront.

Dans l'article que nous venons de rappeler, après avoir parlé des quatre volumes de Prolégomènes qui renferment l'histoire des *Acta Sanctorum,* la biographie des Bollandistes, le résumé de leurs *Préfaces,* sinon ces *Préfaces* elles-mêmes, et les divers *Martyrologes*, etc., nous avons dit un mot des deux premiers volumes des *Actes des Saints* proprement dits, lesquels contiennent les vies des saints honorés les 1, 2, 3, 4 et 5 janvier. Celui que nous annonçons aujourd'hui est le troisième et nous offre les vies des saints des sixième, septième et huitième jours du même mois.

Ce troisième volume de janvier s'ouvre par un chapitre sur l'Epiphanie de Notre-Seigneur; puis vient la vie des saints Gaspard, Melchior et Balthasar, rois mages. Au 6 de janvier nous avons un

(1) Voy. le numéro d'août 1867, ou tome III, p. 345-354.

chapitre sur le baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ et un autre sur le premier miracle du Sauveur; après quoi viennent les vies de tous les saints et saintes honorés le 6, et qui sont au nombre de vingt.

Pour le 7 janvier, outre le chapitre sur le retour d'Égypte de l'Enfant-Jésus, nous avons trente-trois vies de saints, saintes, martyrs, Bienheureux ou Vénérables. Le nombre des saints et saintes honorés le 8 de janvier est plus considérable encore : il est de cinquante-trois. Ainsi ce volume nous donne cent neuf vies, notices, ou simples mentions, indépendamment de quantité d'indications pour les saints omis ou renvoyés à d'autres jours, et de nombreuses notes historiques, explicatives ou rectificatives d'un grand intérêt.

La plupart de ces *Vies* sont fort étendues. Nous citerons, entre autres, celles de saint Mélaine, d'après les anciens manuscrits (12 pag.); de saint Erminold, abbé et martyr (28 pag.); de sainte Gertrude de l'Ooste, d'après un manuscrit d'Utrecht (10 pag.); de saint Aldric, évêque du Mans, d'après Mabillon, Baluze, etc. (70 pages); de saint Séverin, par Tillemont et par le prêtre Eugippe (53 pag.); de saint Attique, évêque de Constantinople (20 pag.); et de saint Raymond de Pennafort (50 pag.), par Léandre Albert et d'après une Bulle du pape Clément VIII, où nous lisons ces lignes sur la gloire des saints :

« Les saints mettant leur gloire dans le mépris des hommes, le dédain de toutes les choses du monde, et dans la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont propagé sur la terre ses louanges et sa gloire; maintenant donc il glorifie ceux qui l'ont glorifié, et il leur donne par une sorte d'échange le bonheur des cieux et un nom qui ne périra plus. Aussi nous devons être vivement excités à imiter leurs vertus, quand nous voyons ces hommes ennemis des honneurs acquérir tant de gloire dans les tribulations, dans les angoisses, que leur humilité et leur néant surpassent de beaucoup la grandeur des rois et tout ce que le monde poursuit de son estime et de son admiration. Les voies de Dieu sont loin de ressembler aux voies des hommes, qui font leur occupation de vaines pensées et de soucis ridicules, dont la bouche n'exprime que l'orgueil. Dieu a détruit la puissance des superbes conquérants; il a fait oublier leur souvenir sur la terre, tandis qu'il a gardé la mémoire des humbles, et qu'il a consacré leur nom par les plus grands honneurs, par les monuments les plus éclatants... » (Pag. 307 de notre volume.)

Quelquefois les pieux traducteurs des *Actes des Saints* nous donnent plusieurs *vies* d'un même saint, surtout quand elles sont anciennes ou

qu'elles émanent d'hagiographes respectables et autorisés. Nous les en louons grandement ; mais nous regrettons de ne pas les voir indiquer toujours de qui sont les *vies* qu'ils donnent ou d'après quelles autorités elles ont été rédigées. Car, il faut bien le dire, tout cet ouvrage n'est pas constamment une simple traduction des *vies* données par les Bollandistes eux-mêmes, ce qui, selon nous, serait bien préférable, et il y a assez souvent un travail de rédaction qui est propre aux traducteurs : encore, dans ce dernier cas, aimerait-on savoir le nom de l'hagiographe ou de l'abréviateur, ce qu'on ne nous dit pas et ce qu'il serait cependant bon de faire.

Nous exprimons le vœu que les autres volumes nous renseignent à cet égard. Un autre point sur lequel nous nous permettons aussi d'appeler l'attention des dignes éditeurs et traducteurs, c'est d'être très-scrupuleux dans le choix des sources où ils puisent pour les notices sur les saints nouveaux, c'est-à-dire sur les saints qui ont été canonisés depuis l'œuvre des Bollandistes, ou dont ces illustres hagiographes n'ont point parlé. Nous disons ceci, parce que la plupart de nos vies de saints modernes laissant beaucoup à désirer, tant sous le rapport de la rédaction que sous celui principalement de l'intelligence des actions, de l'esprit et des faits de la vie des saints, on ne saurait trop se montrer difficile pour l'emploi de ces ouvrages. Il serait on ne peut plus regrettable que cette belle publication des *Actes des Saints* ne se distinguât des *Vies des Saints* que nous avons en vue ici, que par une plus grande étendue. Il lui faut être non-seulement plus complète que toutes les hagiographies existantes, mais encore plus solide quant à la doctrine et à la critique, comme par rapport à la piété.

Ce n'est pas sans quelque surprise, nous l'avouons, que nous avons trouvé au 6 de janvier, dans le volume qui nous occupe, une *vie* (18 pages) du P. Charles de Condren, deuxième supérieur général de l'Oratoire (1588-1641). Nous comprenons parfaitement que les Bollandistes aient inséré dans les *Acta Sanctorum* une *vie* du vénérable Louis de Blois, abbé de Lessies, dont ils disent : « Bien que nous nous soyons proposé de reproduire uniquement les Actes des saints dont la sainteté a été consacrée par l'autorité de l'Église, et qui ont été placés sur les autels, ou bien qui ont été l'objet de la dévotion des peuples depuis un temps immémorial, nous ne pouvions cependant, nous ne devions point passer ici sous silence, sous peine d'être accusés d'ingratitude, le vénérable abbé Louis de Blois. En effet, notre société, qui venait à peine de naître, a été favorisée de son patronage, que n'a

pas démenti jusqu'à nos jours la bienveillance de ses successeurs pour notre Ordre... (1) » D'ailleurs, si Louis de Blois n'a pas les honneurs d'un culte public, il est certain qu'il possède le titre de Vénérable. Mais il n'en est pas ainsi, que nous sachions du moins, du R. P. de Condren; aussi, sans vouloir, bien entendu, diminuer en rien les mérites éminents de cet illustre religieux, ne pense-t-on pas que sa *vie* (2) eût été mieux placée en *Appendice* que dans le corps même de l'ouvrage? Nous croyons, quant à nous, que, par respect pour les jugements du Saint-Siége, qui seul a autorité pour décider dans les causes de la sainteté, les *vies* de tels personnages doivent être publiées à part, si tant est qu'il soit nécessaire de les donner dans un recueil des *Actes des Saints*, tout édifiantes et admirables qu'elles puissent être.

Du reste, nous soumettons ces quelques remarques, ou plutôt ces *desiderata*, aux pieux traducteurs, et elles ne nous empêchent point de louer, comme nous l'avons déjà fait, leur œuvre qui fait honneur à leur zèle, à leur savoir, et qui est si digne de toutes les sympathies des fidèles.

Ce troisième volume (septième de la collection publié jusqu'ici) se termine par plusieurs tables d'une grande utilité. Nous signalerons spécialement : 1° la *Table hagiologique*, qui renferme les noms de tous les saints ou pieux personnages qui ont un article dans ce volume; 2° la *Table biographique*, qui donne les noms de tous les personnages mentionnés dans le cours du volume, et 3° la *Table méthodique*, laquelle offre un ensemble de toutes les matières. On les a groupées sous différents titres qui en facilitent beaucoup la recherche et qui font voir, d'un seul coup d'œil, tout l'intérêt des documents fournis par les *Actes des Saints*.

En achevant cet article, remercions vivement les honorables directeurs de leurs efforts, et souhaitons à leur laborieuse entreprise un succès toujours croissant. Est-il une œuvre plus belle et qui mérite davantage les encouragements de tous que celle-ci, qui tend non seulement à fortifier et à faire avancer les âmes, mais qui glorifie encore la sainte Église en nous montrant « cette mère féconde entourée d'une innombrable famille de saints dont elle reçoit, comme le dit Clément VIII, l'éclat des mérites et des vertus? »

L.-F. Guérin.

(1) Pages 350, 351 du volume que nous examinons.
(2) Cette *Vie* est celle qu'a donnée le P. Amelot, de l'Oratoire.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

LA PRIMAUTÉ DE S. PIERRE, prouvée par les titres que lui donne l'Église russe dans sa liturgie, par le P. C. TONDINI, barnabite. In-8°. Palmé. — Prix : 2 fr. 50.

La vraie question d'Orient, c'est une question religieuse, une des plus considérables entre toutes celles qui se partagent d'une manière si pressante les préoccupations et les sollicitudes de ce temps : c'est celle que Pie IX, au milieu des périls personnels et des craintes présentes, ne perd pas de vue, et qui doit être proposée, parmi tant de graves sujets d'étude, à l'attention particulière du futur concile. Il s'agit, en effet, de savoir si l'œuvre d'orgueil qui, depuis plus de dix siècles, tient éloignés du giron de l'Église un si grand nombre de ses enfants, qui, poursuivie encore de nos jours avec une animosité croissante, redouble à chaque instant d'acharnement pour lui en arracher un plus grand nombre, doit atteindre prochainement les formidables proportions de ses rêves sataniques, et couvrir d'oppression et de deuil le monde chrétien, ou si, désormais impuissante à empêcher le travail de retour qui s'opère insensiblement, elle doit bientôt s'écrouler sous le propre poids de sa tyrannie et rendre les peuples qu'écrasait son joug à la liberté sainte des enfants de Dieu. Grande sera la joie de toute la chrétienté le jour où tomberont enfin les barrières factices qui fermaient pour tant d'âmes les sources pures de la vérité, comme pour tant de sociétés humaines les seules voies sans péril de la civilisation et du progrès !

C'est pour hâter le bonheur de ce jour que le R. P. Tondini sol-

licite les prières ferventes de tous les catholiques. La prière commune obtient tout de Dieu. L'Angleterre en voit les effets par les prodiges de conversion qui s'accomplissent en son sein. La conversion de la Russie serait-elle plus difficile? Bien au contraire : car, si l'Angleterre recèle dans sa liturgie tant de précieux restes de vérité catholique, que les hommes de bonne foi n'ont qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître la nécessité de revenir à la vérité tout entière, le schisme oriental a gardé dans la sienne de si singuliers témoignages de l'ancienne unité, que le jour où les hommes qui le soutiennent cesseront d'être frappés d'aveuglement, ils seront stupéfaits d'avoir pu demeurer si longtemps sans les apercevoir. Un des leurs, un Russe orthodoxe, ébloui déjà de clartés soudaines, n'a pas craint de dire en 1859 : « Ceux qui sont placés au gouvernail de notre Église auront un compte sévère à rendre à Dieu, s'ils ne travaillent point à opérer une réunion dont l'accomplissement est si facile. »

Et, en effet, comment dire autrement, quand, par exemple, on considère que le schisme grec est tout entier dans sa révolte contre la papauté, et que, pourtant, peut-être nulle part on ne trouve de témoignages ni plus forts ni plus explicites en faveur de la primauté de S. Pierre, et en faveur de la suprématie des papes, que dans les livres liturgiques de l'Église de Constantinople, reçus par l'Église russe, et traduits en slavon ? de sorte que, pour ne pas être en contradiction permanente avec elle-même, celle-ci devrait ou rentrer humblement dans le sein de la grande communauté catholique, ou renoncer à toute sa liturgie, qu'elle garde opiniâtrément par un dessein providentiel.

L'obstination du cœur humain serait-elle plus forte que la logique? Il est vrai qu'il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Mais Dieu, quand il lui plaît, sait triompher des cœurs rebelles, et la cécité la plus invétérée ne tient pas contre sa lumière.

Pour aider à l'œuvre de Dieu, et pour encourager les catholiques dans leurs espérances et dans leurs prières, le P. Tondini se propose de soulever d'abord un coin du voile que les schismatiques mettent devant leurs yeux. C'est le début de l'étude que nous examinons. Avant de passer en revue les témoignages de leur liturgie en faveur de la papauté, l'auteur, pour commencer, s'arrête aux témoignages en faveur de Pierre, qui d'ailleurs les contiennent implicitement. Dans une première partie, il rassemble les titres que l'Église russe donne à S. Pierre, ensemble dont il a composé un album offert à Pie IX à l'oc-

casion du Centenaire ; la deuxième partie est consacrée à l'examen et à la discussion de ces titres.

Beaucoup d'entre eux se trouvent très-souvent répétés dans les différents livres dont la liturgie gréco-slave fait un usage quotidien. Nous n'en citons que quelques-uns, ils en diront assez :

Relativement aux apôtres, S. Pierre est appelé : le *premier des apôtres*, le *premier chef* (προεξάρχων), le *guide* (καθηγητής), le *choisi par-dessus tous* (πρόκριτος), le *président*, *le premier en rang du collége des apôtres* (πρωτοστάτης χοροῦ τῶν Ἀποστόλων), le *coryphée*, *le protolrône*, *le suprême*, *plus que suprême*, *premier plus que suprême*, *le pasteur du Seigneur établi sur tous les apôtres....* Relativement à l'Église et à la foi, il est nommé : la *pierre* ou le *roc* (πέτρα) *de l'Église*, la *pierre* ou le *roc de la foi*, le *fondement* (κρηπίς) *de l'Église*, le *fondement de la foi*, le *siége de la foi*, la *base inébranlable des dogmes*, le *principe* (ἀρχή) *de l'orthodoxie.....*

Il est dit encore : le *porte-clefs du royaume des cieux*.

Est-il possible d'exprimer plus clairement et plus catégoriquement ce que nous confessons tous ; et, s'ils avaient voulu s'affirmer catholiques et se défendre de l'accusation de révolte contre le siége de Pierre, — eux qui pourtant se sont déclarés schismatiques, — qu'auraient-ils pu trouver de plus ? Quoi de plus hardiment caractérisé que ces textes qu'ils ont conservés ?

Toutefois, ce n'est pas assez de ces simples titres nommés en passant. Veut-on des passages plus étendus ? Ils ne manquent pas.

En voici quelques-uns :

« C'est à toi, Pierre, le premier avant tous les autres, comme au glorieux président des apôtres, que Jésus-Christ est apparu après sa résurrection. »

« Comme étant le suprême parmi les apôtres, Pierre fut le premier maître et prédicateur de la parole de Dieu. »

« Comme étant le plus excellent, *Pierre, pasteur du Christ, a reçu le troupeau.* »

« Celui qui existe avant tous les siècles t'a connu d'avance et t'a choisi, ô bienheureux Pierre, pour être préposé à l'Église, pour en être le président. »

« Pierre, fondement des apôtres, pierre de l'Église du Christ, commencement des chrétiens, *pais glorieusement les brebis de ton bercail, préserve tes agneaux des loups séducteurs, sauve ton troupeau des cruelles adversités.* »

« De quelles couronnes de louanges ceindrons-nous Pierre et Paul, séparés par le corps, unis par l'esprit, qui sont à la tête des prédicateurs de Dieu : celui-là (Pierre), comme premier chef des apôtres; celui-ci (Paul), comme celui qui travaille plus que tous les autres? »

« Pierre, la pierre de la foi, et toi, Paul, la gloire de l'univers, venez vers nous et confirmez-nous. »

« Pierre, sommet des glorieux apôtres, la pierre de la foi, et toi, merveilleux Paul, prédicateur et lumière des Églises, vous qui êtes devant le trône de Dieu, priez le Christ pour nous. »

« La pierre qui est le Christ glorifie avec éclat la pierre de la foi, le prototrône des disciples, en nous invitant tous à célébrer avec foi le miracle de ta vénérable chaîne, ô Pierre. »

« Célébrons le *suprême et premier des apôtres*, le divin *interprète de la vérité*, le *très-grand Pierre*, et *baisons avec foi sa chaîne pour obtenir d'être délivrés de nos péchés.* »

« Aujourd'hui (fête de S. Pierre-aux-Liens) la base fondamentale de l'Église, Pierre, la pierre de la foi, nous présente sa chaîne vénérable. »

« Tu as reçu du Père la divine révélation de l'incarnation du Verbe, et hardiment devant tous tu as crié à ton Créateur : « Je te reconnais Fils consubstantiel de Dieu. » Aussi as-tu mérité d'être déclaré en vérité la pierre de la foi et le porte-clefs de la grâce, ô apôtre Pierre. »

« Au Christ, Verbe divin, manifesté par le Père, qui demandait : « Qui croyez-vous que je suis? » tu répondis aussitôt, comme la *bouche devant parler pour tous* : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant. » Aussi, en récompense, as-tu entendu ces paroles : « Tu es bienheureux, « Bar Jona, car Dieu glorifie ceux qui le glorifient, et les invite à une « abondante rétribution. » Et il t'établit *pierre inconfusible*, fondation et fondement de son Église. »

« T'ayant choisi le premier, ô Pierre, le Christ te couronna base fondamentale de la foi. Celui qui est le Seigneur de toutes choses t'avait prédit : « Tu es bienheureux, Bar Jona, car ce n'est ni la chair, ni le « sang, ni rien autre chose qui te l'a révélé, et t'a fait un héraut sacré, « mais c'est mon Père qui est dans les cieux. »

« Toi, le suprême fondement des apôtres, tu as tout quitté, et tu as suivi le maître, en t'écriant : Je mourrai avec toi, afin de vivre la vie bien heureuse. Tu as été, ô Pierre, le *premier évêque de Rome*, *honneur et gloire de cette ville grande entre toutes*, et aussi soutien de

l'Eglise ; et en vérité *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*, comme le Christ l'a prédit. »

Qu'on dise que les Gréco-Russes ne sont pas papistes ; qu'ils n'ont pas la foi catholique, apostolique et romaine ! De combien s'en faut-il ? De l'épaisseur de l'orgueil seulement. Mais Dieu s'est réservé en eux un témoignage.

Les preuves de la primauté de Pierre, fussent-elles perdues ailleurs, on les retrouverait dans leur liturgie.

Notons que dans tous les passages que cite le P. Tondini, il donne ordinairement à la fois et le texte grec et le texte slavon avec la traduction française ; ainsi les moyens de contrôle et de comparaison ne manquent pas. Quelquefois, rarement, l'un des deux textes fait défaut, mais c'est le grec, ce qui n'affaiblit point la thèse, car toujours le slavon est rapporté intégralement.

Toutes les précautions dont il s'est entouré n'étaient pas de trop : car messieurs les Russes prétendus orthodoxes, se voyant accablés par les textes que déjà on leur avait opposés, ont essayé de détourner le coup et fait tous leurs efforts pour échapper et se soustraire par des biais et des faux-fuyants à la force de la vérité qui les condamnait. Particulièrement l'*Union Chrétienne*, journal russe de Paris, dans une série d'articles où la violence des injures cherche à donner le change sur la faiblesse des raisons, a essayé par toutes sortes d'artifices et de subterfuges d'atténuer la portée de tous ces passages, ce qui ne se peut faire qu'en les dénaturant.

C'est pour cela que le P. Tondini consacre la seconde partie de son travail à l'examen des objections et à la discussion des textes et des interprétations plus ou moins forcées qu'en donne l'*Union Chrétienne*. Nous ne l'y suivrons pas : nous conseillerons de le lire. On y trouvera de nouveaux arguments et une confirmation solide en faveur de sa thèse et à l'appui de nos croyances.

Nous citerons seulement deux ou trois remarques importantes :

Les adversaires argumentent en français et ils profitent de la confusion de quelques termes pour brouiller les idées. Par exemple, le nom de *pierre*, disent-ils, est donné à d'autres apôtres qu'à Pierre, dans les mêmes livres liturgiques. Oui, mais si l'on se reporte aux termes employés dans le texte grec des passages qu'ils citent, on y voit que toujours le mot de πέτρα, ἡ πέτρα, pierre, roc, la pierre, le roc, c'est-à-dire fondement solide, est le seul employé toutes les fois qu'il est question de Jésus-Christ lui-même, ou de S. Pierre, et le mot employé

au sujet des autres apôtres est celui de λίθος, qui signifie une pierre ordinaire, une petite pierre, une pierre précieuse (*lapis*, et non *petra*). Nous recommandons sur ce point la lecture des pages 42 et 43 et des citations importantes qu'elles contiennent.

Même confusion faite à plaisir au sujet du mot *fondement*, appliqué, disent-ils, à d'autres qu'à Pierre. Mais il y a la même différence entre le mot κρηπίς, par lequel il est seul désigné, et le mot θεμέλιος donné à d'autres quelquefois. Le dernier signifie fondement partiel, une des pierres sur lesquelles sont placés les murs, tandis que l'autre signifie la base sur laquelle tout porte, comme πέτρα, la pierre même sur laquelle reposent tous les fondements (φερωνύμως κέκληκε Πέτρον, ὡς πέτραν ἀῤῥαγῆ καὶ βάσιν τῆς Ἐκκλησίας. — Et, dans S. Luc, il est dit de l'homme qui, en bâtissant, pose le fondement sur la pierre : ἔθηκε θεμέλιον ἐπι τὴν πέτραν : la pierre même n'est pas la même chose que ce qui est dessus. Voir les pages 52-54).

Observation semblable au sujet du *pouvoir de lier et de délier*, et du titre de *porte-clefs du royaume des cieux*. Le premier, qui a été donné à tous, n'est pas le même que le dernier qui n'a été donné qu'à S. Pierre tout seul, et qui a toujours été reconnu comme le symbole de l'autorité suprême. (P. 55-58) (1).

Terminons par ces mots du P. Schouvaloff, dont la pensée, recueillie comme un legs par le P. Tondini, a inspiré tout ce travail : « Examinez, écrivait-il à ses compatriotes quelques jours avant sa mort, examinez, dans le silence de la méditation, dans le recueillement de la prière, nos grandes vérités religieuses.... Puis, quand l'heure bénie aura sonné, quand la lumière se sera faite dans votre âme, ne résistez pas, ne retenez pas la vérité captive. La vérité mérite d'être conquise au prix de tous les sacrifices... Mais priez, pour avoir le courage de l'embrasser et de la confesser devant les hommes.

18 janv., fête de la Chaire de S. Pierre à Rome.

C. Estienne.

(1) Dans le traité de S. François de Sales *sur la Primauté de S. Pierre*, on rencontre déjà presque les mêmes objections réfutées par les mêmes arguments (Voir surtout les chap. I, II, III, IV, XI et XIII, quatrième vol. des *OEuvres choisies*, par M. L.-F. Guerin ; — à la librairie des Agrégations, rue de Sèvres, 19).

MICHEL DE CERVANTES, sa vie, son œuvre politique et littéraire, par M. Emile CHASLES, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy. Paris, librairie académique de Didier et Cᵉ. 1 vol. in-12 de 460 pages. — Prix : 3 50.

Parmi tous les lecteurs de l'immortel *Don Quichotte de la Manche*, combien en est-il qui possèdent sur l'auteur de ce roman, j'allais dire de cette épopée, quelques notions historiques et biographiques? Les plus instruits savent que Miguel de Cervantes y Saavedra combattit à Lépante; quelques-uns peut-être vont jusqu'à ne point ignorer qu'il fut ensuite prisonnier des Barbaresques d'Alger, et puis, généralement du moins, c'est tout. Et nous ne croyons ici calomnier personne: on conçoit en effet qu'absorbé tout entier par les aventures de *Don Quichotte*, le lecteur ait à peine songé à s'informer de l'auteur de ce livre inouï, où tant de sagesse et de bon sens se trouve mêlé à tant de folies, où tant de philosophie s'allie à tant de poésie et d'imagination. Mais il y a des érudits, des *piocheurs*, qui demandent plus que la récréation de leur esprit, et veulent étudier l'homme dans ses œuvres, connaître sa vie dans ses moindres détails, et rechercher jusque dans son enfance la plus reculée, jusque dans les traditions dont ses premiers jours ont dû être bercés, l'origine de ses sentiments et de ses idées. A ces philosophes il faut autre chose que les redites banales, les à peu près et les demi-jours qui suffisent à la foule, et lorsque, grâce à leurs longues et patientes études, ils ont découvert l'homme tout entier, s'ils font partager au public un trésor si précieux et si bien acquis, nous n'avons qu'à les remercier sincèrement des jouissances intellectuelles que nous leur devons.

Tel est le sentiment que nous a fait éprouver la lecture attachante du remarquable travail de M. Emile Chasles sur Michel Cervantes.

Tout d'abord on y reconnaît un maître, délicat dans la forme et difficile quant au fond; non un maraudeur léger, ramassant çà et là, sans ordre et sans critique, plus ou moins de matériaux et plus ou moins incomplets sur tel ou tel sujet souvent à peine entrevu; mais un observateur attentif, un chercheur persévérant, qni ne se contente pas d'effleurer superficiellement son sujet, mais tient à cœur et à honneur de l'approfondir au contraire avec le plus de soin et de précision possible.

D'un pareil travail, entouré de toutes les garanties désirables d'exactitude, de science et de conscience, qu'est-il résulté? un volume du

plus haut intérêt historique, biographique et littéraire: car M. Emile Chasles fait mouvoir autour de son héros tous les personnages du siècle dans lequel Cervantes a vécu et écrit; de telle sorte que le tableau particulier, si l'on peut s'exprimer ainsi, se complète par le tableau général, et réciproquement celui-ci explique le premier.

Notre auteur prend son héros dans la maison de son père, Rodrigue de Cervantes, gentilhomme jusqu'au bout des ongles, mais gentilhomme ruiné. Tout d'abord dans cette maison de Alcala de Henarès, où il naquit en 1547, « l'enfant respira l'atmosphère de noblesse et de « pauvreté qui était celle des vieilles demeures d'hidalgos. » Les Saavedra, dont il descendait, « étaient des montagnards du Nord qui « avaient pris les armes 500 ans auparavant pour défendre la terre « chrétienne contre les Maures; ils étaient venus de Galice en « Castille et de Castille en Andalousie, suivant les rois, gagnant leur « blason, et descendant avec la victoire jusqu'au bout de l'Espagne. « Quand ils furent là, les uns partirent pour le nouveau monde, où « ils guerroyèrent; les autres végétèrent sur le sol de la Péninsule, « immobiles dans leur orgueil, s'appauvrissant d'heure en heure » et rachetant en quelque sorte leur misère par la noble fierté de leurs sentiments et l'honneur de leur vie. Alcala était, on le sait, un centre d'étude et de littérature; fondée presque par l'archevêque français Bernard, embellie par les archevêques de Tolède, dotée par le grand Ximénès d'une université florissante, de 19 colléges, de 38 églises, elle était ouverte aux arts italiens, aux traditions sévères de l'Espagne du Nord, aux sciences exactes apportées du Sud par les Arabes. « Les « fils des marchands enrichis, dit Cervantes, y envoyaient leurs « enfants à l'école; » mais lui, le descendant de ceux qui avaient, dit l'historien Mondejar, « marqué avec tant d'honneur et d'éclat pendant « plus de cinq siècles dans les annales espagnoles, » lui qui devait enrichir de tant de trésors, et si précieux, la littérature de son pays, il fut trop pauvre pour y prendre ses degrés. Il y puisa néanmoins l'amour des lettres et le goût de la poésie ; et ces deux passions, jointes à celle non moins vive de la guerre et des grandes aventures qui était pour lui comme l'héritage paternel, constituent tout le caractère, toute la vie de Cervantes, soldat et écrivain, homme de cœur et homme d'intelligence.

Comme il hésitait entre les lettres et les armes et qu'il se trouvait à vingt ans plein de sentiments hardis, libres, nobles, généreux et naïfs,

ne sachant où tourner ses pas, un cardinal italien, passant par Madrid, proposa de l'emmener comme secrétaire et comme page. Cervantes partit avec lui; mais, arrivé à Rome, il se fit soldat.

On était en effet à la veille d'une grande rencontre et en plein dans la période glorieuse des grands faits d'armes et des aventures les plus chevaleresques. La lutte était entre les généraux et les corsaires, les chrétiens et les renégats, les Européens et les Asiatiques, le Pape et le Grand Turc. La scène, c'était le bassin de la Méditerranée; l'enjeu, le salut du monde ou l'esclavage chez les Ottomans. Cela valait la peine de ceindre une épée : aussi, dès que la nouvelle se répandit d'une ligue formée contre le Turc entre Pie V, Venise et l'Espagne, et de l'arrivée de Don Juan d'Autriche comme général de cette ligue, Cervantes fut, selon ses propres paroles, « transporté du désir de se « voir dans la campagne projetée. » Et le voilà bientôt enrôlé dans la compagnie de Diego de Urbina appartenant au régiment de Miguel de Moncada, et embarqué sur la *Marquesa*, capitaine Santo-Pietro, qui faisait partie des galères d'André Doria. Le jour du combat, quoique affaibli par la maladie et brûlé par la fièvre, il se fit placer au poste d'honneur, c'est-à-dire le plus exposé, combattit avec intrépidité et reçut quatre blessures. Quatre ans après, revenant de Sicile en Espagne, il est pris sur la galère *le Soleil*, avec son frère Rodrigue, par les corsaires turcs commandés par le fameux Arnaute-Mami, capitaine de la mer. Celui-ci l'amena à Alger, où pendant cinq ans il demeura captif.

M. Emile Chasles donne les détails les plus intéressants et les plus curieux sur cette captivité de Cervantes à Alger, pendant laquelle il déploya une intrépidité plus admirable que celle qu'il avait montrée à Lépante; car pendant cinq années il fut presque toujours en péril de mort, nouant sans cesse des entreprises d'évasion, réunissant autour de lui les chrétiens les plus intrépides et leur inspirant son amour pour la liberté, la liberté dont il a dit: « C'est le trésor donné à l'homme par le ciel; pour la liberté comme pour l'honneur on doit jouer sa vie, car le premier des maux c'est la servitude. »

Quand ses aventureuses entreprises échouaient, et elles échouèrent toutes, au nombre de cinq ou six, par la trahison ou par le hasard, Cervantes prenait sur lui toute la responsabilité; il bravait les tourments, il bravait la mort. Le terrible maître d'Alger, Hassan, finit par le faire enchaîner. « Lorsque mon estropié espagnol est sous bonne garde, disait Hassan en faisant allusion à l'impossibilité où

était Cervantes de se servir d'une de ses mains depuis la blessure qu'il avait reçue à Lépante, je suis sûr de la ville, des prisonniers et du port. » Chose étrange, la générosité et l'intrépidité héroïques de Cervantes imposèrent à la barbarie des pirates. L'auteur de *Don Quichotte* a fait allusion lui-même à cette circonstance dans un chapitre de son livre intitulé : *le Captif :* « Cet homme si cruel, écrit-il en parlant du maître d'Alger, s'arrêta devant un soldat espagnol, un nommé Saavedra, qui avait fait des choses dont on se souviendra longtemps chez ces peuples, cela pour recouvrer sa liberté! Jamais Hassan ne le frappa, jamais il ne le fit frapper ni ne lui dit une parole insultante. Ce soldat pourtant fit alors des actes dont le moindre nous fit redouter à tous qu'il ne fût empalé. »

Au premier rang de ces actes, il faut certainement placer le projet qu'avait formé Cervantes, non plus seulement de s'évader d'Alger, mais de s'en emparer pour le roi d'Espagne. Cette idée seule d'un captif qui rêve de livrer à son souverain et à sa patrie la citadelle ennemie où il se trouve lui-même chargé de chaînes, donne la mesure du caractère de Cervantes et dit assez combien fortement était trempée son âme catholique et patriotique. « Haut et puissant seigneur, « trouve-t-il le moyen d'écrire à Philippe II, que le courroux de ton « âme s'allume. Que dans ton cœur royal le courage soit réveillé par la « honte; une bicoque persiste à outrager ton sceptre! Leur race est « nombreuse, leur force n'est rien; ils sont nus, mal armés, ils n'ont « pour se défendre ni un fort ni un mur ni un rocher. Chacun d'eux « regarde du côté où viendront tes armes, pour sauver sa vie par la « fuite. De cette prison si dure et si affreuse où meurent quinze mille « chrétiens, c'est toi qui tiens les clefs... Tous ici, tous avec moi, les « mains jointes, le genou en terre, au milieu de nos sanglots et des « tortures qui nous étreignent, nous te supplions, Puissant Seigneur, « de tourner des regards miséricordieux vers nous, les tiens, qui « gémissons ici. Fais, grand Roi, que l'œuvre commencée par ton père « bien-aimé avec tant d'audace et de valeur soit achevée par ta « main...... » Mais Philippe II, uniquement préoccupé du Portugal, n'attaqua pas Alger; les exigences de la politique ne sont pas d'ordinaire les plus généreuses. Il semble pourtant que cette expédition dût avoir les plus grandes chances de succès. Les Turcs, attaqués à la fois au dedans et au dehors, auraient peut-être reçu alors la leçon due à leurs forfaits et à leurs cruautés ; mais Dieu réservait à la France et au dernier Bourbon l'honneur de purger définitivement le monde de la

piraterie barbaresque, et de réaliser après trois siècles la magnanime pensée du héros de Lépante.

Quant à Cervantes, ce ne fut qu'en 1586 qu'il revit sa patrie. Les PP. de la Merci avaient payé une partie de sa rançon; car son vieux maître n'avait pu en fournir la totalité, malgré la vente de tout son bien, et il était mort à la peine. Il faut dire aussi que les exigences de Hassan étaient des plus élevées. Lorsque Cervantes fut pris, il avait en poche les certificats les plus flatteurs de ses chefs, les généraux de la ligue, qui louaient ses services et sa bravoure autant que sa naissance et sa bonne humeur. Hassan crut donc avoir mis la main sur quelque riche grand seigneur et fixa la rançon du pauvre soldat en conséquence. Quoi qu'il en soit, une fois libre et ne pouvant plus combattre l'islamisme par les armes à cause de ses blessures, Cervantes ne se crut pas pour cela dégagé du serment qu'il avait fait sur le sol d'Afrique. « Si jamais je rentre en Espagne, avait-il dit, j'adresserai « un appel à Philippe II contre l'esclavage. » C'est là un point de sa vie, tout un côté de son œuvre, que son biographe a mis en lumière avec d'autant plus de bonheur qu'une pareille *restitution* était plus nécessaire. Car cette espèce d'apostolat de Cervantes, cette continuité de plaidoyers en faveur de la liberté religieuse et de la croisade contre les Barbaresques des Régences est généralemeut assez peu connue. Mais comment plaider efficacement une cause si belle, si juste? A défaut de la presse, inconnue alors, le soldat devenu dramaturge eut recours à la scène : c'est par le théâtre qu'il voulut d'abord faire passer dans le peuple ses idées généreuses, afin que l'écho en remontât plus puissant aux oreilles du souverain. Nous entrons ici dans la période plus exclusivement littéraire de sa vie, mais non moins militante que la première.

Notre biographe a consacré un remarquable chapitre à ce qu'il appelle avec raison *la croisade de plume* de Cervantes contre l'islamisme. Là sont parfaitement groupées et résumées les différentes œuvres qui précédèrent le *Don Quichotte* ; là se trouve analysé dans des tableaux pleins de vie tout ce répertoire de Cervantes dans lequel apparaît la persévérante et généreuse idée de la guerre à l'Islam pour sauver les esclaves chrétiens et délivrer à jamais l'Europe du joug et de l'impôt mahométan. C'est tout une résurrection littéraire, et on ne peut lire sans charme et sans intérêt les extraits et les analyses de *la Vie d'Alger*, *les Bagnes d'Alger*, *Zara et Zoraïde*, *le Captif*, *la Grande Sultane*, etc., etc....

Pourtant le vieux soldat n'avait pas dit un éternel adieu aux choses de la guerre : en 1580 il reprit la rapière, fit encore deux ou trois campagnes et combattit aux Açores ; puis il revint définitivement en Espagne plus ruiné que jamais, plus fier aussi de la gloire et de l'honneur acquis et des souffrances supportées en véritable homme de cœur. L'étude, l'âge, la comparaison de tout ce qu'il avait vu et pratiqué en Orient et en Occident, hommes et lieux, choses et institutions, tout cela avait apporté une maturité singulière à son esprit judicieux et chez lequel l'enthousiasme nobiliaire et guerrier n'excluait point un admirable bon sens pratique. Il avait vécu, il avait souffert, il avait été à la rude école de ce maître qu'on appelle la vie, mais il était sorti de la lutte plus fort et plus grand. Quelques années de nouvelles épreuves que lui réservait sa patrie, et dont M. Chasles a fait l'objet d'un chapitre curieux intitulé *Vie nomade*, ne furent pas sans ajouter beaucoup encore à la disposition philosophique et finement railleuse d'une intelligence qui avait traversé bien des événements et, sans y perdre sa poésie, y avait appris la vraie valeur de ces folles saillies d'imagination qui emportent la jeunesse dans les illusions les plus impossibles. Ce qui le frappa tout d'abord fut la fausseté écœurante de cette littérature romanesque, de toutes ces histoires de galanterie fade et froide, de tous ces livres de chevalerie presque aussi dangereux que ridicules, et il se remit à écrire, à faire la critique de ce mauvais goût et de cette rhétorique surannée. Et quelle critique ! le *Don Quichotte*... le livre qui a peut-être porté le dernier coup à la chevalerie, composé par le dernier chevalier !...

Nous ne prétendons ici ni l'analyser ni analyser l'analyse fine et savante, intéressante et exacte qu'en donne M. Emile Chasles. Le livre de Cervantes est entre les mains de tous, et nous souhaitons vivement qu'avant peu on en puisse dire autant de celui de son biographe ; nous y renvoyons nos lecteurs avec la confiance qu'ils trouveront plaisir à le parcourir.

F. DE ROQUEFEUIL.

SAINT BERNARD, ABÉLARD ET LE RATIONALISME MODERNE, *Etudes historiques et critiques*, par l'abbé O. Johanny DE ROCHELY. 1 vol. in-12. Felix Girard, 1867. (Se vend au profit du monastère de Notre-Dame-des-Neiges.)

Le titre de ce livre est un peu vague ; il manque de netteté et de précision, et l'on peut faire le même reproche au plan général de l'ou-

vrage. Peut-être cependant faut-il tenir compte à l'auteur de n'avoir pas voulu donner à son travail, par un titre et un cadre plus définis, une importance qui n'était pas dans sa pensée. Occupé, nous dit-il, de recherches sur les ordres monastiques, et en particulier sur les premiers siècles de l'ordre de Cîteaux, fort peu connu, partant fort mal apprécié, dont tout un côté, par exemple, est resté dans l'ombre, parce qu'on s'obstinait à ne voir dans cette institution que l'ascétisme et le travail des mains, sans remarquer son rôle et sa haute influence dans les affaires civiles, politiques et religieuses de ce temps-là, l'auteur a rencontré sur son passage la grande personnalité de saint Bernard, et en recueillant les écrits qui se rapportaient plus ou moins directement à la vie et aux œuvres de ce saint illustre, il n'a pu négliger ceux qui avaient trait à sa grande querelle avec Abélard. Parmi ces écrits, un surtout l'a frappé par les injustices et les inconvenances qu'il y a trouvées, et par les artifices séduisants avec lesquels y sont rassemblées toutes les attaques des écrivains anti-catholiques contre la conduite de saint Bernard dans cette affaire : c'est le livre de M. Ch. de Rémusat sous ce titre : *Abélard, sa vie, sa philosophie, sa théologie.* Il n'a pu s'empêcher alors de tenter une courte réfutation de ce livre, plein de sophismes et d'erreurs, et il a cru devoir se donner cette satisfaction avant de reprendre le travail plus sérieux et plus approfondi de ses études sur les cisterciens, et en particulier sur saint Bernard.

Le travail que nous avons sous les yeux n'est donc autre chose qu'une appréciation des jugements portés par M. de Rémusat sur le caractère et les incidents de la lutte entre Abélard et saint Bernard. Pour ce qui est du rationalisme moderne, il n'en est pas ici autrement question que parce que M. de Rémusat dit qu'Abélard en est le précurseur, et que l'auteur le nie.

M. de Rémusat, dans un langage plein d'antithèses, mais manquant souvent de justesse, et avec des peintures toutes de fantaisie, nous montre saint Bernard se signalant dès le jeune âge par « ces prodiges d'austérité et d'humilité chrétienne qui domptent tout dans l'homme, hormis la colère et l'orgueil, mais qui rachètent l'un et l'autre en les consacrant à Dieu. » (Assemblage de mots que nous avons, certes, grand'-peine à comprendre) ; et il dit des moines de Clairvaux : « C'étaient des jésuites austères et altiers » (ce qui n'est guère plus intelligible). Il nous montre Abélard, victime de rivalités et de jalousies, en proie à d'incessantes persécutions, toujours inquiet, menacé, dans l'angoisse, et pen-

sant, dans son désespoir, à se retirer chez les idolâtres, où il trouverait plus de charité. Il voit en lui un précurseur du rationalisme moderne, un émancipateur de l'esprit humain, un défenseur de la libre pensée; et dans saint Bernard un ennemi des lumières et du progrès, un adversaire déclaré de la raison, qui devait mal comprendre les œuvres de la pure intelligence. Il parle des moines, des ordres monastiques, des institutions de l'Église, des enseignements de la théologie, avec un sans-gêne et un sans-façon qui attestent qu'il ne les connaît pas. Enfin, suivant la méthode moderne, il procède presque toujours par des insinuations, des antithèses, des peut-être, affirmant ou jugeant ce qu'il ne sait pas et ne peut pas savoir, fouillant dans les replis cachés du cœur humain, attribuant à de petites causes les grands effets et à des passions mesquines les nobles actions. Séduit lui-même par la hardiesse d'esprit et le caractère romanesque de son héros, il le grandit en dramatisant ses tableaux, en éblouissant ses lecteurs par des paradoxes brillants, par un style plein de recherche et une érudition souvent superficielle.

« Si nous voulions, dit M. Johanny, le suivre pas à pas, relever les erreurs et les contradictions qui émaillent son ouvrage, deux volumes ne suffiraient pas à réfuter les deux ou trois cents pages seulement qu'il a consacrées à la vie d'Abélard. »

Il borne donc sa polémique à trois points principaux : 1. Saint Bernard était-il ennemi d'Abélard ? 2. A-t-il été violent dans sa lutte contre lui ? 3. A-t-il eu raison contre lui ?

Premier point : saint Bernard était-il ennemi d'Abélard ? Il ne suffit pas d'affirmer un fait pour que le fait soit, suivant les habitudes de la critique transcendante qui dit : Cela a dû être, donc cela a été. Or, dans le temps où M. de Rémusat montre Abélard ne pouvant se défendre contre les poursuites acharnées de saint Bernard, résolu dans son désespoir à s'enfuir chez les infidèles, saint Bernard, jeune encore, vivait paisible et ignoré dans la retraite du cloître, connu seulement des pauvres et de quelques âmes qui venaient lui demander une direction, et ne s'inquiétant guère d'Abélard ; d'une constitution d'ailleurs tellement affaiblie par des excès d'austérité que plus tard il se reprocha, que le médecin du couvent l'appelait un agneau attelé à la charrue : voilà cet ennemi terrible que l'on oppose à Abélard, dont l'orgueil inquiet, la vanité sans bornes se croit toujours en butte à la haine de gens qui ne s'occupent pas de lui : assez semblable à ce que fut Jean-Jacques, dont le caractère est mieux connu, et dont les *Confessions* et les écrits qui

s'y rapportent ne sont pas non plus sans ressemblance avec ce qu'Abélard appelait l'*Histoire de ses malheurs*.

Suivons les dates : en 1121, Abélard, condamné au concile de Soissons, cesse pendant quelques annnés tout enseignement contraire à la foi; — en 1125, il prend possession de l'abbaye de Saint-Gildas; — en 1128, il transfère Héloïse au Paraclet. Jusque-là, il n'est point question de saint Bernard.

Entre 1130 et 1137 saint Bernard, dont la réputation commence, est appelé par le pape Innocent pour combattre le schisme; il l'accompagne dans ses voyages : plusieurs fois il rencontre Abélard; rien d'hostile entre eux; il fait une visite au Paraclet, il y est reçu « comme un ange, » et Abélard l'appelle son ami.

Ce n'est que vers 1136 que l'abbé de Saint-Gildas ayant déposé la crosse abbatiale, à cause de l'indocilité de ses moines, avait repris la chaire de Sainte-Geneviève, qu'il quitta bientôt pour publier ses œuvres théologiques vers 1138... C'est ici seulement que la lutte commence.

Saint Bernard y fut-il violent, haineux? Suivons les faits. Des exemplaires de la *Théologie de Pierre Abélard* étaient répandus jusque parmi les membres de la cour romaine. Il en était tombé deux dans les mains de Guillaume de Saint-Thierry, qui, occupé d'un commentaire sur le Cantique des cantiques, espérait trouver des lumières dans le travail de son ami : il y vit au contraire des hardiesses et des nouveautés étranges, qu'il réfuta et signala à saint Bernard. Celui-ci d'abord blâme la vivacité de son ardeur, examine l'œuvre avec bienveillance, va trouver Abélard en secret, se montre si persuasif et si convaincant que l'auteur promet des corrections; mais l'orgueil, aidé de la flatterie de mauvais conseillers, reprend le dessus. Saint Bernard se décide alors à lui faire une réprimande devant témoins, en présence de ses disciples, dont quelques-uns se détournent de lui, entre autres Geoffroy : ceci se passe en 1140. Abélard irrité va trouver l'archevêque de Sens, accuse Bernard de le calomnier secrètement et se dit prêt à se défendre; il en appelle à un concile. Le concile est tenu à Sens : Bernard est invité à y venir. Surpris de cet appel, et ne se croyant pas de force à défendre la vérité contre l'habileté, la dialectique habile de son adversaire, jugeant d'ailleurs indigne de la commettre aux prises avec les petits raisonnements humains, il refuse et dit que c'est aux évêques à juger la doctrine. L'orgueil d'Abélard s'en prévaut : bientôt, s'enhardissant, il déclame contre Bernard, et il appelle tous ses parti-

sans à se grouper autour de lui. Bernard alors, craignant que son absence mal interprétée ne devînt un piége pour les faibles, se décide à venir, mais sans avoir rien préparé ni pour l'attaque ni pour la défense, suivant cette parole de l'Évangile : « Ce que vous devez dire vous sera suggéré. »

Les livres d'Abélard sont lus, relus et discutés dans plusieurs séances publiques : les citations de Guillaume sont toutes reconnues exactes; les propositions sont examinées, 14 sont jugées fausses et condamnées. Le lendemain, Abélard est appelé pour sedéfendre. (Voir, p. 77 et 78, le compte rendu de la séance dressé au nom de l'archevêque de Sens, par saint Bernard servant de secrétaire, et envoyé au pape.) Abélard refuse de s'expliquer : il en appelle directement à Rome. Ces appels alors étaient très-fréquents et dégénéraient en abus. Saint Bernard s'indigne, il écrit au pape. (Voir sa lettre, p. 99.) On ne peut nier que les termes n'y soient un peu vifs; mais on ne connaissait pas alors les ménagements et la conciliation d'aujourd'hui; on ne transigeait pas avec la conviction, avec la vérité.

Maintenant, saint Bernard eut-il raison? Voici quel fut le résultat de cette lutte. Abélard fut excommunié; mais comme il se rendait à Rome pour se défendre, il rencontra Pierre le Vénérable, dont la charité tendre lui adoucit la rigueur de ce coup, lui promit d'obtenir son pardon, l'obtint et le détermina à rester avec lui dans son monastère, où il finit ses jours en paix (1). La conséquence immédiate ce fut le salut d'Abélard et l'extinction de son erreur : la conséquence plus lointaine, c'est l'hérésie reculée de trois siècles. Quant au rationalisme, ce n'était pas de ce côté que penchait Abélard. Il faudrait voir plutôt en lui un adversaire de la raison, au jugement de saint Bernard lui-même. On peut lire ses propres paroles, p. 150, et, aux pages 228 et suivantes, le résumé de toute cette troisième partie, peut-être un peu longue et obscure.

Nous engageons l'auteur, surtout en vue des ouvrages plus importants qu'il médite, à ne pas pousser le dédain légitime pour les vains ornements jusqu'à l'oubli des qualités essentielle du style, nécessaires pour la clarté, pour la conviction, surtout pour la persuasion.

C. Estienne.

(1) Deinde mens ejus, lingua ejus, opus ejus semper divina fuere; semper philosophica, semper eruditoria meditabatur, docebat, fatebatur.

(*Chronique de Cluny.*)

VIE DE SAINT VARLES, curé de Marcenay, patron de Châtillon-sur-Seine, d'après les imprimés et de nombreux manuscrits; par M. l'abbé J.-M.-V. Joly. 1 vol. in-8. Châtillon-sur-Seine, Parny, 1867.

Saint Varles, patron de l'Église de Châtillon-sur-Seine, naquit vers l'an 530, peut-être dans ce même village de Marcenay dont il devint curé vers 551. Il eût pu, ce semble, aspirer à de plus hautes destinées; car, si l'on en croit plusieurs de ses biographes, il appartenait par sa naissance à la race des premiers rois de Bourgogne, et Clotaire Ier, l'un des fils de Clovis, l'avait en grande vénération. Mais insensible à la gloire de ce monde, ce prêtre vénérable préféra se confiner dans le petit village de Marcenay, et y ensevelir, avec sa noble origine, les douces vertus dont il donnait l'exemple à son troupeau.

Le roi Gontran fut pourtant frappé par l'éclat et le retentissement de cette sainteté qui voulait rester obscure; il fit plusieurs visites à ce parent qui, dans sa modeste carrière sacerdotale, contribuait à illustrer le sang de Clovis et de Clotilde; et l'un des miracles les plus célèbres de saint Varles s'accomplit pendant une messe à laquelle assistait le roi de Bourgogne.

M. l'abbé Joly, actuellement curé de Marcenay, est un des successeurs directs de saint Varles dans la charge pastorale de cette paroisse, jointe aujourd'hui à celle de Bissey-la-Pierre. Il a dû à cet heureux héritage l'idée des recherches historiques qui l'ont conduit à écrire cette histoire. Il faut rendre hommage au travail consciencieux et approfondi de ce savant prêtre. Non content de puiser à toutes les sources imprimées qui peuvent servir à éclaircir cette histoire du VIe siècle, il a encore trouvé de précieux documents dans des manuscrits inédits et curieux, entre autres dans l'*Histoire et Cartulaire de l'abbaye de Châtillon*, par Hocmelle.

Malheureusement plusieurs manuscrits précieux, relatifs à saint Varles, et dont M. l'abbé Joly a suivi la trace, n'ont pu encore être retrouvés; plusieurs autres, et des plus importants, ont péri pendant la tourmente révolutionnaire, et la châsse elle-même de saint Varles, suspendue dans l'église de Châtillon, fut attaquée par huit sacriléges impies, « brisée dans sa chute: il s'en échappa, dit l'historien, un « grand nombre d'ossements de saint Varles, et un rouleau considé- « rable d'anciens papiers... Toutes ces inestimables richesses furent « jetées dans un tombereau, puis livrées aux flammes. » L'auteur ajoute que, d'après d'irrécusables témoignages, il est constaté que tous les misérables auteurs de cet acte impie moururent de mort violente.

Indépendamment de la partie hagiographique de son ouvrage, M. l'abbé Joly a su étendre ses recherches dans le domaine de l'histoire, et donner sur le roi Gontran et son époque d'intéressants détails. Des quatre fils de Clovis, Gontran est celui en qui l'on se plaît à reconnaître les vertus les plus pacifiques et les plus chrétiennes, quoique le caractère barbare reparût par moments en lui dans des accès de redoutable colère. Il chercha toujours à ramener la paix au sein de sa famille, si souvent troublée par l'ambition et le crime ; tous ses efforts tendirent à ramener l'ordre et à répandre la civilisation par l'action bienfaisante du christianisme. Il comprenait que la foi religieuse pouvait seule amener ces résultats au milieu d'une société désorganisée par la chute de l'empire romain et la conquête franque. Aussi laissait-il au clergé, aux évêques, une part importante de l'autorité, et sa déférence pour leurs lumières était une preuve de bon sens autant que de bon vouloir pour le bien des peuples.

Voilà pourquoi l'on voit ce prince réunir de nombreux conciles, tantôt pour apaiser les troubles dynastiques et civils, tantôt pour régler les lois et les mœurs. Le clergé avait alors l'influence prépondérante en Gaule, et les rois se trouvaient heureux de régner à l'ombre de la crosse.

En 573, Gontran réunit à Paris un concile de trente-deux évêques pour régler la succession de son frère Caribert, mort sans enfants.

En 579, concile de Châlons.

En 582, concile de Mâcon.

En 583, concile de Lyon, pour traiter des affaires publiques et aviser au soulagement des pauvres.

En 584, concile de Valence, pour régler de pieuses fondations faites par le roi et sa famille.

En 585, nouveau concile à Mâcon, où l'on recommande surtout l'observation du dimanche.

Ces conciles étaient comme les parlements ou les états de l'époque. Au milieu de l'ignorance et de la barbarie, résultat de la conquête, toute l'autorité morale reposait dans le clergé, dépositaire de la foi, et les princes comprenaient qu'en lui seul ils pouvaient trouver le point d'appui nécessaire à leur souveraineté acquise par la force. De tous les princes de sa race, Gontran est celui qui se montra le plus docile à cette bienfaisante influence de l'episcopat.

BOUGEAULT.

DU LANGAGE, *Essai sur la nature et l'étude des mots et des langues*, par M. Alb. TERRIEN-PONCEL. Paris, 67, rue Richelieu, 1867. — Prix : 5 fr.

Plusieurs ouvrages ont déjà paru qui avaient pour but de nous donner une sorte de catéchisme, d'abregé de la science philologique. Parmi nous, nous pouvons citer le livre de M. Scleicher : *Die sprache des Europas*, dont M. Ewerbeck a publié une traduction française. La plupart de ces travaux néanmoins avaient surtout pour but l'étude de ce que nous pourrions appeler la géographie philologique. Ils ne traitaient d'ailleurs leur sujet qu'à un point de vue plus on moins restreint, s'occupant soit d'une seule famille d'idiomes, soit des dialectes d'une seule partie du globe. Le cadre du livre de M. Terrien-Poncel, au contraire, est beaucoup plus étendu. Il nous donne, pour ainsi dire, un résumé de tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur les diverses branches de la Philologie. En outre, les questions de Physiologie linguistique y sont également traitées avec toute l'extension désirable. En un mot, la méthode suivie par l'auteur nous rappelle à beaucoup d'égards celle qu'avait adoptée M. Max Müller dans ses *Lectures on the science of language*, et les deux ouvrages méritent de figurer l'un à côté de l'autre. L'essai de M. Poncel présente toutefois ce mérite spécial que sa lecture peut suppléer jusqu'à un certain point à celle de nombre de livres souvent difficiles à trouver. La partie de cet ouvrage qui nous a le plus intéressé est à coup sûr le tableau des diverses familles de langues. Il est généralement d'une grande exactitude; nous nous permettrons toutefois à ce sujet les observations suivantes. Peut-être eût-il mieux valu commencer la liste des langues Touraniennes par les langues Finnoises, qui paraissent occuper au sein de leur famille à peu près la même place que le Zend et le Sanscrit parmi les idiomes Indo-Européens. Les jargons de la Tosmanie et ceux de l'Australie, qui semblent se rattacher (sauf peut-être ceux du golfe de Carpentarie que les vocabulaires donnés par Zatham nous autorisent à ranger dans le Groupe Paponasien du Sud) à un seul et même groupe, n'appartiennent pas suivant toutes les apparences à la souche Malaie. Si, au point de vue géographique, elles peuvent être classées dans la famille Indo-Pacifique, plusieurs philologues distingués les croient apparentes aux dialectes Dravidiens. D'un autre côté l'Égyptien, le Kabyle, le Hottentot lui-même, tout en offrant dans leurs grammaires certains éléments sémitiques, offrent tant de différence avec les dialectes de l'Asie Occidentale qu'il vaudrait peut-être mieux en faire un groupe à part du

nom de Chamitique, ainsi que cela a été proposé plus d'une fois. Les langues Dioscuriennes ou Caucasiques ont jusqu'à présent été considérées comme formant un rameau à part, sans affinités avec les autres souches déjà connues. Cependant la ressemblance de leurs noms de nombre avec ceux des Tibétains et des races jaunes du Nepal est incontestable, et la ressemblance qu'offrent tous ses dialectes sur un point si important nous autorise à regarder comme probable leur origine commune. Les langues Caucasiques seraient donc des dialectes Transgangétiques qui, soit par suite de leur contact avec l'Arianisme ou le Sémitisme, soit par suite d'un développement interne du langage, se seraient élevés du monosyllabisme à la flexion. Quelque surprenant que puisse paraître un fait pareil, il n'est cependant pas sans exemple. Ne voyons-nous pas, en effet, les patois du groupe Jenisséien posséder un genre de flexion qui rappelle singulièrement celui des dialectes sémitiques? Cependant, par l'ensemble de leurs caractères, ils se rattachent à la famille Touranienne, si éminement agglomérante. Enfin le Basque n'aurait-il pas dû être rangé avec les idiomes du Nouveau-Monde, dans un seul et même groupe, auquel nous proposerions de donner le nom de Vasco-américain. Les travaux de Bushman nous ont demontré d'une façon incontestable la parenté du *Nahuatton* Mexicain avec l'Opata, l'Évé, le Pima; il conviendrait donc d'en constituer une famille unique. Enfin le matlatzinca et le pirinda sont les noms différents d'une seule langue qui présente des affinités intimes avec l'othomi. Le groupe Loqui-Mixe n'est pas indiqué dans le tableau des langues Américaines, sans doute à cause de son peu d'importance. Ces légères critiques, qui ne portent absolument que sur des points de détail, n'empêchent pas le livre de M. Poncel d'être un véritable monument d'érudition et de critique, et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à quiconque s'intéresse aux développements et à la prospérité des études philologiques.

H. DE CHARENCEY.

Les bibliothèques de l'Europe.

On connaît aujourd'hui, d'une manière très-précise, le nombre des volumes que renferment les principales bibliothèques des Etats européens.

La bibliothèque impériale de Paris, la plus vaste et la mieux dotée, possède 1,100,000 volumes et 80,000 manuscrits; la bibliothèque de l'Arsenal, 200,000 volumes et 5,800 manuscrits; la bibliothèque Sainte-Geneviève, 155,000 volumes et 2,000 manuscrits; la bibliothèque Mazarine, 150,000 volumes et 4,000 manuscrits; celle de la Sorbonne, 80,000 volumes et 900 manuscrits; celle de l'hôtel-de-ville, 65,000 volumes. L'ensemble des volumes de toutes les bibliothèques de France est de 6,233,000.

En Autriche, on compte 2,488,000 volumes.

En Prusse, 2,040,000 volumes.

En Bavière, 1,268,500 volumes.

Total, pour toute l'Allemagne : 5,796,500.

L'Italie possède 4,150,000 volumes. (Ce sont, en général, des ouvrages anciens très-précieux, traitant de matières religieuses et ecclésiastiques. On y compte fort peu de livres modernes.)

La Grande-Bretagne n'a que 1,772,000 volumes.

La Russie, 852,000 volumes.

La Belgique, 510,000 volumes.

(Extrait de la *Bibliographie de la France.*)

Ouvrages mis à l'index.

Un décret de la Sacrée Congrégation de l'Index, approuvé le 13 décembre par le Souverain Pontife, et affiché à Rome, condamne les ouvrages suivants :

Le Mie Preghiere (Mes Prières), par les soins de Mgr Bignami, chanoine honoraire de Milan. Milan, 1866. Décret du 12 avril 1867. — *Biblioteca utile, Storia generale delle storie* (Bibliothèque utile, Histoire générale des histoires), par Gabriel Rosa. Milan, 1866. Décret du 2 décembre 1867. — Le *Jésuite*, par l'abbé ***, auteur du *Maudit* et de la *Religieuse*. Paris, 1865. Même décret. — *El Espiritu del Evangelico comparado con las pradicas de la Iglesia catolica* (L'Esprit de l'Evangile mis en regard des pratiques de l'Eglise catholique), par La Riva. Lima, 1867. Même décret. — *Lamentations*, par Augustin Métay, cultivateur français. Gênes, 1867. Décret du 31 juillet 1867. — *Rapports merveilleux de Cantianille B. avec le Monde surnaturel*, par l'abbé Thorey, prêtre du diocèse de Sens. Paris, 1867. Décret du 22 août 1867. L'auteur s'est louablement soumis et a réprouvé son livre. — *Saggio et preghiere per la Chiesa cattolica apostolica italiana* (Essai de prières pour l'Eglise catholique apostolique italienne). Naples, 1866. Décret du 29 août 1867.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE DÉCEMBRE (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

THÉOLOGIE.

Etudes évangéliques; par E. de Pressensé. In-18 jésus. VII-383 p. (Meyrueis.) 3 fr. 50

Evangile (l') expliqué et défendu, ou Exposition exégétique, critique et apologétique de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après l'harmonie des Evangiles; par M l'abbé Dehaut. Edition spéciale pour les laïques. T. I. In-18 j., VIII-580 p. (Lethielleux.) L'ouvrage formera 5 vol. 18 fr.

Gloire de saint François d'Assise après sa mort; par le P. Bonaventure. In-12, 227 p. (Lethielleux, rue Cassette, 21.) 1 fr. 50

Imitation (l') de Jésus-Christ méditée; par M. l'abbé Herbet. Edition revue et augmentée. 2 vol. in-12, 1201 p. (Lecoffre.) 6 fr.

Manuel du Chrétien, contenant les Psaumes, le Nouveau Testament et l'Imitation de Jésus-Christ. Edition augmentée. In-18. 914 p. (Ruffet.) 2 fr. 50

Méditations en forme de retraite sur l'amour de Dieu, avec un petit écrit sur le don de soi-même à Dieu; par le P. Grou. Ouvrage entièrement refondu par l'auteur, et publié sur son dernier manuscrit, par le P. Cadrès. In-18. LIX-308 p. (Palmé.) 3 fr.

JURISPRUDENCE.

Autorité (de l') de la chose jugée en matière civile et en matière criminelle; par G. Griolet. In-8. XII-374 p. (Maresq aîné.) 6 fr.

Manuel de droit commercial contenant un traité sur chaque livre du Code de commerce, l'indication du dernier état, et les principaux monuments de la jurisprudence, avec des formules pour tous les actes, ainsi que le texte des ordonnances de 1673 et de 1861, et celui du Code, rapprochés et mis en regard; par P. Bravard-Veyrières. Edition revue et mise au courant des lois nouvelles; par Ch. Demangeot. In-8, 797 pages. (Maresq aîné.) 12 fr.

Manuel du négociant; par M. Hofmann, avec une introduction par P. Boiteau. In-18 j., XXVIII-443 p. (Guillaumin.) 5 fr.

Résumé de répétitions écrites sur le droit administratif; par M. Bœuf. Edition revue et augmentée. In-18 jésus, VIII-268. (Dauvin frères.) 4 fr.

Traité du droit de succession; par J.-B. A. Hureaux. T. IV. In-8, 600 p. (Maresq aîné.) Les 5 vol.

SCIENCES ET ARTS.

Armes (les) et les armures; par P. Lacombe. Ouvrage illustré de 69 vignettes; par H. Catenacci. In-18 j., 306 pages. (Hachette.) 2 fr.

Art (l') de vivre cent ans et au delà, de reculer la vieillesse et de la reverdir longuement, avec galerie de centenaires des deux sexes, et enseignements de prévoyance qui peuvent en augmenter le nombre; par le docteur Enseneda. Gr. in-18. 252 pages. (Josse.) 2 fr.

Beau (le) dans l'utile. Histoire sommaire de l'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, suivie des rapports du jury de l'exposition de 1865. In-8, 507 p. (Union centrale, place Royale, 15.) 7 fr. 50

Causeries cliniques, homœopathiques; par

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la *Revue*.

Gallavardin. T. I. In-8, 243 pages. (J.-B. Baillière.) 5 fr.

Curiosités (les) de Paris; par Ch. Virmaître. Préface de Xavier Eyma. In-18 j., XII-360 p. (Lebibre-Duquesne.) 3 fr.

Découverte de l'Albert N'Yanza, nouvelles explorations des sources du Nil; par sir S. Withe Baker. Ouvrage traduit de l'anglais par G. Masson, illustré de 30 gravures sur bois et accompagné de deux cartes. In-8. XIII-516 p. (Hachette.) 10 fr.

Exploitation (de l') des chemins de fer. Leçons faites en 1867 à l'Ecole impériale des ponts et chaussées; par F. Jacqmin. 2 volumes in-8, IV-819 pages. (Garnier frères.) 16 fr.

Intelligence (l') des animaux; par E. Menault. Ouvrage illustré de 58 grav. par E. Bayard, A. Mesnel, etc. In-18 jésus, XVI-351 p. (Hachette.) 2 fr.

Itinéraire général de la France, par A. Joanne. Vosges et Ardennes, avec 14 cartes et 7 plans. In-18 j., LII-712 pages. (Hachette.) 9 fr.

Leçons de mécanique analytique; par l'abbé Moigno. Rédigées principalement d'après les méthodes d'Augustin Cauchy, et étendues aux travaux les plus récents. Statique. In-8, XL-727 pages. (Gauthier-Villars.) 12 fr.

Leçons élémentaires d'agriculture, vie aérienne et vie souterraine des plantes agricoles à l'usage des agriculteurs praticiens et destinées à l'enseignement agricole dans les écoles spéciales d'agriculture; par F. Masure. Ouvrage orné de 52 grav. T. II. In-18 j. 481 pages. (Librairie agricole.) 3 fr. 50

Manuel de patrologie; par Alzog, traduction de l'abbé P. Bélet. In-8, VIII-524 pag. (Gaume frères et Duprey.) 5 fr. 50

Moyen (un) de créer et entretenir des écoles spécialement par voie d'association; suivi d'un décret de l'Empereur qui reconnaît comme œuvre d'utilité publique la fondation d'écoles établies par ce moyen. De l'indication des formes légales dans lesquelles il est utile de se renfermer pour atteindre ce but, et des lois, décrets, ordonnances et circulaires qui régissent les écoles et les établissements d'utilité publique; par A. de Madre. In-8, 248 pag. (Hachette.) 5 fr.

Nouvelle Flore française. Descriptions succinctes et rangées par tableaux dichotomiques des plantes qui croissent spontanément en France et de celles qu'on y cultive en grand, avec l'indication de leurs propriétés et de leurs usages en médecine, en hygiène vétérinaire, dans les arts et dans l'économie domestique; par MM. Gillet et Magne. Edition revue et augmentée d'une table générale des espèces et de leurs synonymes. In-18 j., XXIV-709 pag. (Garnier frères.) 8 fr.

Plantes agricoles et forestières; par A. Dupuis. Ouvrage donnant la description, la culture et les usages des végétaux dont il traite. In-8, 570 p. et atlas de 50 pl. (Morgand.) 100 fr.

Plus de faillites; par Denneval, jurisconsulte. In-8, 24 pages. (Dentu.) 1 fr. 50

Poissons (les), les reptiles et les oiseaux; par L. Figuier. Ouvrage illustré de 400 figures insérées dans le texte et de 24 grandes compositions par A. Mesnel, A. de Neuville et E. Riou. Gr. in-8, IV-736 p. (Hachette.) 10 fr.

Quelques remarques pratiques sur les maladies des femmes; suivies de conseils relatifs aux soins hygiéniques et au régime à observer pendant leur traitement par le docteur Cramoisy. Gr. in-18, 106 p. (J.-B. Baillière et fils.) 1 fr.

Recherches sur l'anatomie de l'hippopotame; par L. P. Gratiolet. Publiées par les soins de E. Alix. Avec 12 pl. In-4, VII-407 p. (V. Masson.) 35 fr.

Terre (la). Description des phénomènes de la vie du globe; par E. Reclus. I. Les Continents, avec 230 cartes ou figures intercalées dans le texte et 24 cartes tirées en couleur. Gr. in-8, III-821 pag. (Hachette.) 15 fr.

BELLES-LETTRES.

Ami (l') commun; par Ch. Dickens. Traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 2 vol. in-18 j., 768 p. (Hachette.) 6 fr.

Arabes (les) en Sicile et en Italie. Les Normands en Sicile et en Italie. Etudes historiques et géographiques d'après des documents nouveaux et inédits; par F. Elie de la Primaudaie. In-8, IV-352 p. (Challamel.) 5 fr.

Catholicisme (le) et les questions sociales; par J. Bourgeois. In-8, 200 p. (Poussielgue frères.) 2 fr. 50

Chalis (la comtesse de) ou les mœurs du jour; par E. Feydeau. In-18 j., 358 pag. (Lévy frères.) 3 fr.

Chaussée (la) des Géants, nouveaux voyages et aventures en Irlande; par E. Domenech. In-18 j., 335 pag. (Hetzel.) 3 fr.

Comment tombent les femmes; par la comtesse Dash. In-18 j., 372 pag. (Lévy frères.) 3 fr.

Dans les Alpes. Nouveaux récits par J. Lamber. In-18 j. 317 p. (M. Lévy frères.) 3 fr.

Deux ans au lycée; par Mme de Pressensé. In-18. j., 345 p. (Meyrueis.) 2 fr. 50

Enfants (les) des Tuileries; par Mme la vicomtesse de Pitray, née de Ségur. Ouvrage illustré de 29 vignettes sur bois par E. Bayard. In-18 j., 384 pages. (Hachette.) 2 fr.

Entre cour et jardin, études et souvenirs du théâtre; par P. Foucher. In-18 jésus, VI-604 p. (Amyot.) 3 fr. 50

Escholiers (les) de Paris, légende du pays latin; par Ponson du Terrail. T. I. In-18 j., 324 p. (Faure.) 3 fr.

Faust (le) de Gœthe, suivi du second Faust. Traduction de Gérard de Nerval. Edition illustrée par Tony Johannot. Gr. in-8, 383 p. (Lévy frères.) 8 fr.

Fêtes (les) romaines illustrées. Feuillets de l'album d'un voyageur; par Jules Amigues. Traditions et monuments de Rome pontificale; par Ch. Ecalle. Gr. in-8, IV-347 p. (Amyot.) 8 fr.

France (la) et l'Europe; par le comte A de la Guéronnière. In-8, 160 p. (Douniol.) 2 fr.

Frère Arsène et la Terreur; par E. de Margerie. In-18 j., 376 p. (Dillet.) 2 fr.

Histoire d'Aristide ou un des phénix de la capitale; par F. Albert. In-18 j., 179 p. (Dentu.) 2 fr.

Histoire d'un trop bon chien; par de Cherville. Illustrations d'Andrieux. Gr. in-8, 227 p. (Hetzel.) 6 fr.

Histoire du Crédit mobilier, 1852-1867; par M. Aycart. In-8, IV-588 pag. (Lib. internationale.) 6 fr.

Hydraulique (l'); par E. Marzy. Ouvrage illustré de 39 gravures par A. Jahander In-18 j., 334 p. (Hachette.) 2 fr.

Invisibles (les) de Paris. Passe-partout; par G. Aimard et H. Crisafulli. In-18 j., 457 p. (Amyot.) 3 fr. 50

Kalevala (le), épopée nationale de la Finlande et des peuples finnois. Traduit de l'idiome original, annoté et accompagné d'études historiques, mythologiques, philologiques et littéraires; par Léouzon Le Duc. I. L'épopée. In-8, XLVIII-512 p. (Lib. internationale.) 15 fr. les 2 volumes.

Lectures (les) en famille, simples récits du foyer domestique; par M. Masson. In-12, XVI-379 p. (Didier.) 3 fr.

Libres études; par A. Coquerel fils. Religion, critique, histoire, beaux-arts et voyages. In-8, 376 p. (G. Baillière.) 5 fr.

Monstres (les) marins; par A. Landrin. Ouvrage illustré de 47 vignettes. In-18 j., 394 p. (Hachette.) 2 fr.

Meurtrier (le) d'Albertine Renouf. Les derniers jours de don Juan; par H. Rivière. In-18 j., 304 p. (Lévy frères.) 3 fr.

Mauvais génie (le); par Mme la comtesse de Ségur. Illustré de 90 vignettes par E. Bayard. In-18 j., 361 p. (Hachette.) 2 fr.

Paul et Jean; par E. Nyon. Orné de nombreuses vignettes par Telory. Gr. in-18, 359 p. (Ducrocq.) 2 fr.

Père (le) la Vendée; par Erckmann. In-18 j., 240 p. (Mansart.) 2 fr. 50

Petit trappeur (le), ou trois ans chez les Oricaras, tribu indienne de l'Amérique du Nord; par Mlle E. Faucon. In-18 j., 216 p. (Lefèvre.) 2 fr. 75

Petite maman (la); par Mme Cuvillier-Fleury. In-18 j., 208 p. (Lefèvre.) 2 fr. 75

Petits vagabonds (les), par Mme J. Marcel. Illustrés de 25 vignettes par Bayard. In-18, j., 265 p. (Hachette.) 2 fr.

Premiers chants (les), poésies à l'usage de la jeunesse; par L. Tournier. Ouvrage illustré de 20 vignettes par G. Roux. In-18 j., 247 p. (Hachette.) 2 fr.

Qu'est-ce qu'un prêtre? Souvenirs d'une retraite sacerdotale; par l'abbé L. S. In 18, 240 p. (Albanel, r. de Tournon, 15.) 1 fr. 50

Sentiment (le) de la nature chez les modernes; par V. de Laprade. In-8, XI-532 p. (Didier.) 7 fr. 50

Souvenirs d'un zouave sous la tente, par L. Noir. In-18, 212 p. (Faure.) 1 fr.

Statue (la) de J.-J. Rousseau; par E. Hamel. In-18 j., VIII-362 p. (Faure.) 3 fr.

Succès (le), questions de l'année 1866; par E. de Girardin. In-8, XLII-550 p. (Lévy frères.) 6 fr.

Thérèse Raquin; par E. Zola. In-18 j., 309 p. (Lib. internationale.) 3 fr.

Tragédies (les) du foyer; par Paul Deltuf. In-18 j., 333 p. (Reinwald.) 3 fr.

Transformation des grandes villes de France; par A. Bailleux de Marisy. In-8, 287 p. (Hachette.) 3 fr.

Vosges (les) pittoresques et historiques; par Ch. Charton. Edition populaire. In-18 j., 498 p. (Humbert.) 1 fr.

SCIENCES HISTORIQUES.

Danemark (le) à l'Exposition universelle de 1867; publié par la commission danoise. La partie historique; par J. H. G. Waldemar Schmidt. In-8, 266 pages. (Reinwald.) 4 fr.

Histoire de Descartes avant 1637, suivie de l'Analyse du discours de la Méthode et des Essais de philosophie; par J. Millet. In-8, XXXII-496 pages. (Didier et Cie.) 7 fr.

Histoire de la Terreur, 1792-1794, d'après des documents authentiques et inédits; par M. Mortimer-Ternaux. T. VI. In-8, 620 p. (Lévy frères.) 6 fr.

Histoire du Gouvernement provisoire de 1848, pour faire suite à l'histoire du règne de Louis-Philippe Ier; par F. Rittiez. T. II. In-8, 383 p. (Librairie internationale.) 5 fr.

Histoire de la campagne de 1866, rédigée par la section historique du corps royal d'état-major, sous la direction du général de Moltke. Traduite de l'allemand. Ire liv. In-8, 90 p. (Dumaine). 3 fr. 50

Histoire des ducs et des comtes de Champagne. T. VI. Fin du catalogue des Actes des comtes de Champagne, tables, etc.; par H. d'Arbois de Jubainville, avec la collaboration de M. Pigeotte. In-8, 463 p. (Aubry.) 7 fr. 50

Histoire d'Hérodote, rois des Juifs; par F. de Saulcy. In-8, 393 p. (Hachette.) 9 fr.

Jeunesse (la) des hommes célèbres; par E. Muller. Dessin de E. Bayard. Grand in-8, 333 p. (Hetzel.) 6 fr.

Leçons de chronologie et d'histoire de l'abbé Gaultier, entièrement refondues et augmentées par de Blignières, Demoyencourt, Ducros et Leclerc, ses élèves. T. V et VI. Histoire moderne: 2 vol. in-18, XL-572 p. (Renouard.) 3 fr.

Napoléon et sa famille, 1769-1821, étude historique, politique et morale; par de Lescure. Orné de 12 gravures sur acier d'après les dessins de MM. A. Dumaresq et L. Flameng. Grand in-8, 756 p. (Ducrocq.) 15 fr.

Question (la) romaine devant l'histoire, 1848 à 1867. Actes officiels, documents diplomatiques, débats aux assemblées constituantes et législatives, au Sénat et au Corps législatif; précédés de France et Italie; par E. Quinet. In-18 j., 335 p. (A. Le Chevalier.) 3 fr. 50

Sénégal au Niger (du). Relation du voyage d'exploration de MM. Mage et Quintin au Soudan occidental, de 1863 à 1866; par E. Mage. In-8, 500 p. et une carte. (P. Dupont.) 5 fr.

Vies des savants illustres de la Renaissance; avec l'appréciation sommaire de leurs travaux; par M. L. Figuier. Ouvrage accompagné de portraits et de gravures dessinés par M. E. Morin. Gr. in-8, IV-876 p. (Lib. internat.) 10 fr.

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Octobre. Algar Griveau : Etude sur la condamnation du livre des *Maximes des saints*, d'après la correspondance de Bossuet et de Fénelon (suite). — Gabriel de Chaulnes : Dissertation sur la donation de Constantin. — J.-F. Fort : les Noachides et les divers pays qu'ils ont habités, (2e article.) — Le P. Vercellone, traduit par M. l'abbé Th. Blanc : Confusion dans l'enseignement philosophique des écoles chrétiennes en Italie. — L'abbé A.-C. Peltier : Preuves de la condamnation de l'ontologisme de MM. les abbés Branchereau, Ubaghs et Hugonin, par la *Civiltà cattolica*. — Bibliographie.

CORRESPONDANT.

Novembre. Vicomte de Meaux : la Victoire du Saint-Siége. — Alphonse Dantier : l'Art chrétien en Italie. — Victor Fournel : le Danemark en 1867. Etudes et souvenirs d'un voyageur. — Jean Tourguénef : Fumée (suite). — Ernest de Toytot : les Romains chez eux, scènes et mœurs (suite). — Léon Arbaud : un Episode de la guerre de cent ans. — Baguenault de Puchesse : du Déclin actuel de la philosophie spiritualiste. — Léopold de Gaillard : Mentana et le discours impérial. — P. Douhaire : Revue critique. — Léon Lavedan : les Evénements du mois. — Bulletin bibliographique.

ETUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

par des Pères de la Compagnie de Jésus.

Décembre. P. C. Cagnard : les saints Pères au tribunal de M. Amédée Thierry (2e article). — P. G. Longhaye : la dernière Histoire de Voltaire. — L'abbé A. Le Hir : les Prophètes d'Israël, réponse à M. Réville (suite et fin). — P. C. Sommervogel : un Prêtre échappé au massacre des Carmes en 1792. — P. E. Marquigny : les Zouaves hollandais de l'armée du Pape. — P. P. du Reau : Bernard de Quatrebarbes. — P. N. Larcher : la Nuit du 13 novembre dernier. — Correspondance. — Bibliographie.

REVUE BRITANNIQUE.

Novembre. L'Amérique russe. — L'Emploi des femmes et des enfants dans les travaux agricoles. — Emile Jonveaux : la Légende des inventeurs (suite). Josiah Wedgwood. — Facéties. — Le Théâtre à New-York. — Les Dignitaires de la jurisprudence et du barreau en Angleterre. — Ch. Dickens : les Aventures d'un tambour en Amérique. — Une famille jacobite. — Poésies. — Auguste Avril : Correspondance d'Italie. — Correspondance de Londres. — Chronique scientifique. — Chronique et bulletin bibliographique. — Pensées diverses.

REVUE CATHOLIQUE (DE LOUVAIN).

Novembre. Reusch : l'Antiquité de l'espèce humaine d'après les travaux récents des géologues (4e article). — Edmond Poullet : *la Révolution et l'Empire* (1789–1815), par M. le vicomte de Meaux (2e article). — L'abbé T.-J. Lamy : la treizième Edition de la *Vie de Jésus* (de M. Renan). — Notice sur la vie et les travaux du R. P. François d'Assise Caret, missionnaire de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (dite de Picpus), et premier apôtre des îles Gambiers, dans la Polynésie orientale (suite). — SS. Domini nostri Pii, divina Providentia Papæ IX, epistola enyclica (17 octobre 1867). — Bulletin bibliographique. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

REVUE CONTEMPORAINE.

30 *Novembre.* Odysse Barbot : un Poëte philosophe. Shelley, sa vie et ses œuvres. — Amédée Marteau : l'Irlande (2e partie). — Louis Liévin : M. Rouher d'après ses discours. — Comte de Kératry : la Créance Jecker, les indemnités françaises et les emprunts mexicains (2e partie). — Albert Mérat : Poésies. — Alphonse de Calonne : les Contradictions de la politique impériale. — Revue critique. — Maurice Cristal : Revue musicale. — Pascal Picard : Chronique politique. — Emile Andréoli : Revue financière.

15 *Décembre.* Paul Rousselot : les Eléments de la race et de l'esprit français. — Odysse Barot : un Poëte philosophe. Shelley, sa vie et ses œuvres (suite). — Antonin Mulé : le Père et le Fils. — Prince Georges Bibesco : une Page de la campagne de 1862 au Mexique. — S. Bouillon : l'Orient à l'exposition (2e partie). — Louis Liévin : Vaine Fiction de la responsabilité des fonctionnaires. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Maurice Cristal : Revue musicale. — Pascal Picard : Chronique politique. — Emile Andreoli : Chronique financière. — Max Berthaud : *les Phénomènes de la physique*, par M. Amédée Guillemin.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

Novembre. Le vicomte de Melun : la marquise de Barol. — Maurice Cristal : de la Musique religieuse. — L'abbé E.-A. Blampignon : Lettres inédites de Mme de Hautefort (1626–1630). — Mme de Marcey : Massillon (suite). — Marius Fontane : Mlle Leconte (suite). — C.-Alph. Valson : Etude sur le mouvement scientifique et intellectuel pendant le XVIIe siècle (suite). Leibnitz (fin). — Marie Jenna : les Volontaires de Pie IX, poésie. — Amédée de Margerie : la Spiritualité de l'âme et le Matérialisme moderne. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

REVUE DES DEUX-MONDES.

1er *Décembre.* Michel Chevalier : la Constitution de l'Angleterre. — Henri Rivière : Mlle d'Avremont (2e et dernière partie). — Comte d'Haussonville : l'Eglise romaine et le premier Empire, 1800-1814 (suite). — Henri Blaze de Bury : Versailles, légende (suite). — L. de Carné : les Etats de Bretagne (suite). La Bretagne pendant la jeunesse de Louis XIV. — A. de Keronstret : les Transformations de la marine de guerre. — Charles de Mazade : la seconde Expédition de Rome. — Léonce de Lavergne : l'Irlande en 1867. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Emile Montégut : les Expositions de la Malmaison et du petit Trianon. — L. Vitet : M. Desclozeaux.

15 *Décembre.* Edmond About : les Mariages de province. Jacques Mainfroi. — Payen : de Quelques nouvelles Industries chimiques à l'exposition de 1867. Préparations alimentaires. Papier de bois. — De Carné : les Etats de Bretagne (suite). La Révolte du papier timbré. — Claude Bernard : le Problème de la physiologie générale. — P. Challemel-Lacour : les Historiens allemands de la Révolution française. M. Henri de Sybel. — Elisée Reclus : la Guerre du Paraguay. — Charles de Mazade : la Jeunesse de la Restauration. Victor Jacquemont. — Henri Blaze de Bury : Guillaume Tell, pages d'histoire musicale. — E. Radau : Revue scientifique. La Science illustrée. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — P. Challemel-Lacour : Politique allemande de la Prusse. — Gros, *sa vie et ses ouvrages*, par M. J.-B. Delestre.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE.

Décembre. Henri Lasserre : Notre-Dame de Lourdes. — A. Front de Fontpertuis : les récentes Explorations du globe. Le Far West et les régions arctiques. — Dom Paul Piolin : la Conspiration des bazinistes et René Levasseur. — Daniel Bernard : le Théâtre en 1867. — Eugène de Margerie : un Saint opportun. — Etienne Marcel : Cinq cent mille francs en portefeuille (suite et fin). — J. Chantrel : Chronique religieuse. — Eugène Veuillot : De choses et d'autres. — Revue littéraire.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉES PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Avenir national. — Décembre 1867. — 10. A. Guillemin : La Terre, par Elisée Reclus. — 15. A. Guillemin : L'Univers, par M. Pourchet. — 27. E. Hamel : Les derniers Montagnards, par Jules Claretie.

Courrier français. — Décembre. — 8. Spoll : Thérèse Raquin, par E. Zola. — 13. Spoll : Les Monstres marins, par A. Landrin. — 20. A. Spoll : La Comtesse de Châlis, par E. Feydeau. — Les Corbeaux du Gévaudan, par de Pontmartin.

L'Époque. — Décembre. — 12. F. Sarcey : La Comtesse de Chalis, par E. Feydeau.

France. — Décembre. — 18. Bonnin : Mme de Pompadour, par M. Campardon.

Gazette de France. — Décembre. — 5. V. Fournel : Jeanne d'Arc, par H. Wallon. — 10. V. Fournel : Les Pères et les Enfants, par E. Legouvé. — 17. V. Fournel : Grammaire des arts du dessin, par Ch. Blanc. — 20. Genty : Légendes des plantes utiles et curieuses, par M. Rambosson. — 17. V. Fournel : Thorvaldsen, sa vie et son œuvre, par Eugène Plon.

Intérêt public. — Décembre. — 15. Debriges : La Morale de l'Eglise et la Morale naturelle, par Bouteville.

Journal des Débats. — Décembre. — 2. S. de Sacy : Odes d'Horace, trad. par M. Melchior Potier. — 5. Deschanel : Mardoche, par Ch. Dollfus. — 7. Ch. Clément : Voyage en Italie, par H. Taine. — 16. J. Janin : Le Nouveau Testament. Didot : La Vie de madame sainte Nothburg. Plon : La France guerrière. Garnier : Le Monde des bois. Rothschild : Légendes des plantes, par M. Rambosson. Didot : La Comédie enfantine, par Ratisbonne. Hetzel : Les grands Jours des petits enfants. Bédelet. — 17. de Sacy : Etudes évangéliques, par E. de Pressensé. — 19. E. Bersot : Le Scepticisme, par E. Saisset. — 25. de Sacy : Imitation de Jésus-Christ, par Mgr Darboy. — 26 Ratisbonne : Paul et Virginie, illustré par M. de la Charlerie. — 30. Du Camp : l'Univers, par le docteur Pouchet. — Ernest Vinet : Thorwaldsen, sa vie et son œuvre, par Eugène Plon.

Journal de Paris. — Décembre. — 1. W. Jacquemin : L'Italie en 1671, par le marquis de Seignelay.

Moniteur universel. — Décembre. — 2. Sainte-Beuve : Œuvres de Virgile, édition par M. Benoist. — 15. O. Lacroix : La Terre, par Elisée Reclus. Jablonski : Le Livre de cuisine, par J. Gouffé. — 19. O. de Valée : Histoire de Démosthènes, par M. Boulée.

Le Pays. — Décembre. — 15. Pellerin : Les Poissons, les Reptiles et les Oiseaux, par L. Figuier. — 18. H. Aubertin : Les Phénomènes de la physique, par A. Guillemin ; la Terre, par Reclus ; les Monstres marins, par A. Landrin.

Le Siècle. — Décembre. — 5. E. Durier : Histoire de Napoléon Ier, par Lanfrey. — 6. A. de la Forge : Le bon vieux Temps, par Elie Berthet. — 16. A. de la Forge : Nos principes et nos mœurs, par Mlle Deraisme. — 26. Ch. de Mouy : Histoire de Royaumont, par l'abbé Duclos.

Le Temps. — Décembre. — 3. Challemel-Lacour : Grammaire des arts du dessin, par Ch. Blanc. — 10. Schérer ; Souvenirs d'un ex-sous-officier. — 17. Challemel-Lacour : Quelle est la meilleure forme de gouvernement ? par sir Cornwald Lewis.

Le gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Tome IV. — N° 2. **Février 1868.**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

A NOS AGRÉGÉS

Encore la vulgarisation.— La bibliothèque des nouvelles.

On n'a pas oublié l'appel que nous avons fait à nos agrégés, afin d'être mieux renseignés sur la valeur des ouvrages qui se publient maintenant en trop grand nombre pour qu'il soit possible de les examiner tous avec tout le soin nécessaire. Cet appel a été entendu. Déjà l'un d'eux a bien voulu nous prêter un concours dont nous lui sommes bien reconnaissants, et dont nous apprécions toute l'importance : car la nécessité d'un contrôle attentif et sévère devient chaque jour plus urgente, à mesure que se multiplient les ouvrages dangereux où l'erreur se cache sous des dehors séduisants.

Nous donnons aujourd'hui un extrait d'une lettre qu'il nous adresse, et dans laquelle il nous fait part des observations que lui a suggérées la lecture de quelques volumes de la *Bibliothèque des Merveilles.*

« La pensée, dit-il, d'initier la jeunesse aux mille faits intéressants « que découvre la science est une idée heureuse, pourvu que l'entre- « prise réunisse toutes les garanties morales et scientifiques exigées « pour une œuvre aussi importante. Il vaut mieux occuper ses instants « à la contemplation des grandeurs et des beautés de la création, « s'instruire au récit des grandes découvertes ou des travaux de la « science, que de passer son temps à se repaître des imaginations « frivoles ou des passions dangereuses d'un roman même honnête. »

Mais comment la chose est-elle généralement exécutée? Je puis le dire, après la lecture attentive d'un certain nombre de ces volumes,

l'erreur se glisse avec une grande facilité dans des ouvrages qui paraissent anodins quand on les examine superficiellement.

Les auteurs de ces ouvrages, choisis pour la plupart parmi les hommes qui se sont dévoués à une spécialité, semblent répondre à un mot d'ordre : parler de tout ce qu'on a découvert, de tout ce qu'on a fait, de tout ce qu'on peut *supposer* même, tout cela *sans dire un seul mot de Dieu* ni d'une cause intelligente qui gouverne le monde. Le mot de *nature*, si élastique en lui-même, est le seul que l'on rencontre à toutes les pages. Je ne saurais concevoir autrement dans la pratique le positivisme, qui veut dans ses recherches s'affranchir de tout ce que l'expérience physique n'aura pas constaté. Comment pouvoir accorder cette tendance matérialiste avec l'obligation qui a dû être imposée aux auteurs de ces livres de ne point blesser la foi ni attaquer les dogmes révélés, de peur de faire tomber l'anathème des fidèles sur leurs productions ? Mais ils n'ont pas su même s'abstenir de toucher aux questions religieuses.

Quelques-uns de ces volumes ne se font remarquer que par l'habileté avec laquelle l'idée de Dieu est séparée de la contemplation de ses œuvres. De ce nombre sont : les *Plages de la France*, les *Merveilles de l'architecture*, les *Merveilles de la végétation*, les *Météores*, *Volcans et tremblements de terre*. Dans ces derniers il y a cependant de fréquentes tirades contre la superstition du moyen âge, la persécution infligée aux savants, les erreurs accréditées par l'Eglise.

M. Flammarion, dans les *Merveilles célestes*, a cherché à se montrer moins hostile à la foi que dans ses autres ouvrages. Cependant (p. 108 à 110) il emprunte à Dupuis, le célèbre athée, ses étranges conceptions sur les signes du zodiaque, et (p. 124) l'explication du déluge de Deucalion par des constellations du sud. Qui ne voit sous le nom de Deucalion le ridicule jeté sur Noé, dont il reproduit les traits ? En même temps que l'auteur prodigue à la création les qualifications d'éternelle, d'infinie, il ne parle de Dieu que dans quelques citations poétiques ; l'homme au contraire est divin, petit dieu, etc. Que dire de sa supposition des planètes habitées par les esprits des morts, et de l'idée d'un ciel, récompense des génies de la terre ? On pourrait n'y voir qu'une extravagance de l'imagination, mais l'abus des vérités chrétiennes tournées ainsi en ridicule ne saurait être sans danger pour les jeunes esprits. Que dire encore de ce passage : « Enfin c'est à lui « (au soleil) que nous devons notre vie intellectuelle et la vie *collective* « *de l'humanité entière*, l'aliment perpétuel de notre industrie ; plus

« que cela encore : l'*activité du cerveau,* qui nous permet de revêtir « d'une forme nos pensées et de nous les transmettre mutuellement « dans le brillant commerce de l'intelligence. » (P. 182.)

M. de Fonvielle, dans *Eclairs et Tonnerre*, se donne une plus grande liberté. Renan est faible auprès de lui dans l'explication des miracles. Voici (p. 7 et 8) la manière toute naturelle dont se passa la destruction des travaux du temple que voulait réédifier Julien l'Apostat : « Il « en fut de même, *tant ce canton de la Judée semble avoir été exposé « à la foudre*, quand Julien entreprit de faire mentir les prédictions « des chrétiens. Etranger à la tradition mosaïque, et même sans doute « à celle des prêtres d'Isis que les néoplatoniciens n'avaient pas suffi- « samment pénétrée, l'empereur romain *oublia de rétablir l'armure « et les pointes de fer* qui avaient dû protéger successivement les « deux temples élevés avant la naissance du Christ. La foudre ne tarda « pas à détruire l'échafaudage et disperser les ouvriers envoyés par « César. L'insuccès éclatant de l'ennemi de la religion nouvelle fut « accueilli avec des transports de joie par les chrétiens dispersés dans « tous les coins de l'empire. » Quel travestissement du récit d'Ammien Marcellin, auteur païen contemporain du fait !

Voici comment, à son tour, est expliquée la conversion de S. Paul : « Quelle ne serait donc pas notre émotion, si nous avions conservé « intactes au fond de notre conscience toutes les superstitions d'un « autre âge ! si, crédules et superstitieux comme un adorateur des idoles « devait l'être, nous nous trouvions subitement enveloppés de flammes ! « En faudrait-il davantage, dit avec raison le pieux Néander dans son « *Commentaire sur les Actes des apôtres,* pour que plus d'un Saul « d'Ephèse, endurci dans le crime, ardent à la persécution, se relève « transformé en Paul, héros chrétien improvisé, avide du martyre ? »

Et voici à quoi tient l'existence de la grande hérésie protestante : « Peut-être l'*aimable* Léon X et le savant Erasme seraient-ils par- « venus à empêcher, ou tout au moins à retarder le divorce de l'E- « glise, *sans le coup de tonnerre* qui éclata devant Luther et qui frappa « à ses yeux un de ses amis d'une piété douteuse. » (P. 120 et 121.) L'auteur a soin d'expliquer que ce fait fut cause de l'entrée en religion de Luther, puis de ses excès.

Le chapitre des auréoles mystérieuses n'est pas moins curieux. Après avoir cité différents faits de l'histoire profane qu'il attribue à l'électricité, mais qu'on avait expliqués superstitieusement, il écrit cette page qu'on croirait empruntée à Renan : « Il est incontestable que ces

« étranges phénomènes ne sont pas tout à fait contraires aux principes « physiques, et que les philosophes, les sages, *pourraient être jusqu'à « un certain point* favorisés par les lumières cachées de la nature. « Rien n'empêche de *supposer* que les sujets nerveux, impression- « nables, comme le sont en général les thaumaturges, les initiateurs « de l'humanité, soient assez fortement conducteurs de l'électricité pour « servir à ces décharges spontanées. *Peut-être* existe-t-il des orga- « nismes exceptionnellement favorisés à cet égard, susceptibles par « conséquent de provoquer l'écoulement de l'électricité du sol, de « lutter à cet égard avec de mauvais paratonnerres. L'humanité est un « monde complet en soi, que l'on a raison d'appeler le règne humain. « C'est de l'homme à l'homme que l'on trouve quelquefois les diffé- « rences les plus saillantes qu'il soit possible de constater dans la « nature entière. » (P. 42-43.)

Ailleurs l'auteur attaque ainsi l'Eglise : « Croit-on que ce soit le feu « du ciel qui ait réellement frappé l'empereur Anastase ? Peut-être ; « mais il faudrait oublier que ce prince persécuta les évêques et eut le « malheur d'exciter les haines théologiques, les plus implacables de « toutes, celles qui sont plus à craindre que tous les météores du « monde. » (Page 264.)

Il n'a que moqueries et persifflages pour les saints, et voici comme il parle révérencieusement de la prière : « Mais si la lumière ne met « que huit minutes pour tomber du soleil, notre prière demanderait « soixante-dix jours pour y parvenir ! » (Page 126.)

On ne pourrait, sans l'avoir lu, se faire une idée des railleries qu'il se permet sur les choses les plus vénérables. Les tendances au scepticisme, à l'impiété, au matérialisme, se révèlent partout dans ce livre.

M. de Fonvielle se montre moins hostile aux vérités religieuses dans son autre livre des *Merveilles invisibles ;* cependant les mêmes idées y percent en plus d'un endroit, en voici une preuve : « Vous « diriez que non-seulement la plante entière, mais encore toutes ses « parties semblent obéir à une loi d'évolution secrète dont la formule « nous échappe. Peu nous importe ! Est-ce qu'il ne suffit pas d'avoir « une pleine confiance dans la rationabilité du monde et d'étudier l'har- « monie que nous constatons dans chacune des parties ? D'où qu'elle « vienne, du ciel ou de l'enfer, elle est bien venue, et la raison s'em- « presse de la considérer avec ravissement. » (P. 159.)

Je crois avoir suffisamment indiqué l'esprit qui anime les auteurs de cette collection et le danger qu'offrent surtout les livres de M. Flam-

marion et de M. de Fonvielle ; je n'entrerai pas dans l'examen scientifique des sujets qu'ils traitent. Cependant je ne puis leur reconnaître les caractères de clarté, de simplicité et d'intérêt qui devraient caractériser des œuvres de vulgarisation. Les faits sont entassés le plus souvent sans ordre, ou avec des théories plus ou moins hasardées. Les tours de force de la phrase tiennent lieu de détails qui feraient entrer dans l'intime des choses. Le sujet n'est souvent qu'effleuré, et les explications sont hérissées d'expressions techniques qui ne sont comprises que des initiés. . . . .

Nous remercions notre correspondant du service qu'il rend au public et à nous par ces utiles renseignements ; nous espérons qu'il voudra bien continuer à nous seconder dans notre œuvre, et que son bon exemple sera suivi par d'autres. Avec leur aide, nous pourrons donner à cette Revue un caractère d'utilité vraiment pratique, en la mettant à même d'éclairer les pères de famille et tous ceux qui ont besoin de faire un choix parmi les livres qu'ils veulent acheter, soit pour eux-mêmes, soit pour remettre en d'autres mains. F. WATTELIER.

DE L'ESPRIT-SAINT ET DU MIRACLE, dans les six premiers et les six derniers siècles de notre ère (spécialement des résurrections des morts, des exorcismes, apparitions, transports, etc.), extraits des Bollandistes et des procès de canonisation, par M. J. E. DE MIRVILLE. T. I[er], 1 vol. in-8° de XLVII-486 p. (Ce premier volume *du Miracle* forme le tome VI° des *Mémoires sur les Esprits.*) — Prix de ce tome I[er] *du Miracle* : 7 fr. Pour les agrégés : 3 fr. — Appendices et supplément de ce volume : brochure du même format, 178 pages. — Prix : 2 fr. 50. Pour les agrégés : 1 fr. 25.

Nos lecteurs connaissent, au moins sommairement d'après nos comptes rendus, les grands et doctes travaux de M. de Mirville.

Ils savent tout l'intérêt qui s'attache au récit vraiment historique des manifestations de l'Esprit du mal, depuis la création jusqu'à nos jours.

Par des prodiges d'érudition et une critique de bon aloi, M. de Mirville a jeté un jour nouveau sur ce culte de Satan, auquel se rattachent toutes les formes de l'idolâtrie, et le spiritisme moderne.

Mais le volume actuel et son supplément offrent encore plus d'intérêt que les mémoires antérieurs sur les esprits et leurs manifestations.

Il s'agit ici DU MIRACLE, c'est-à-dire du fait par excellence qui atteste à l'homme l'existence et l'action de Dieu.

M. de Mirville, fort de sa conviction et certain de la valeur irrésistible de ses preuves et de son argumentation, choisit à dessein les miracles les plus éclatants, ceux qui étonnent le plus notre infirmité humaine.

Il discute les faits, les témoignages, avec la rigueur la plus absolue, et réduit les sceptiques contempteurs des miracles à confesser la réalité de l'action divine, sous peine de nier les bases de tout raisonnement et de renoncer au bon sens.

Au point de vue de l'intérêt, point de lecture plus attrayante, plus émouvante que celle de ce nouveau Mémoire de M. de Mirville : quelque effort d'imagination que fassent nos romanciers, ils n'approchent pas, dans leurs chimériques inventions, du prodigieux réel, historique, incontestable, qui éclate ici à chaque page.

Une école timide, qui a cru bon de faire, depuis plus d'un siècle, des concessions au scepticisme, s'est efforcé de dissimuler les miracles, ou d'atténuer au moins leur éclat : on a eu peur d'offenser l'orgueil philosophique, et si l'on n'a pas été jusqu'à nier le miracle, on l'a circonscrit dans les limites les plus étroites, et on l'a ramené, le plus possible, à la mesure de ce que peut expliquer, vaille que vaille, notre faible science humaine.

Aussi beaucoup de chrétiens instruits, et même des prêtres, seront surpris de trouver dans le volume, et plus encore dans le supplément, des miracles dont on n'a plus ouï parler depuis deux siècles.

Oui, cette suite de faits plus merveilleux les uns que les autres, et tous entourés des preuves historiques les plus irrécusables : la légende de Notre-Dame de Ceica, les détails de la résurrection de Milès, le purgatoire de S. Patrice, la confession de S. Cyprien, et la longue série des résurrections parfaitement authentiques, dans toutes les parties du monde, tout cela uni au récit des prestiges par lesquels l'Esprit du mal s'efforce de contre-balancer l'effet des miracles de Dieu, voilà, nous ne craignons pas de le redire, au simple point de vue de la curiosité, la lecture la plus émouvante et la plus attrayante que l'on puisse trouver.

Quant à la valeur sérieuse de ce véritable monument scientifique, nous laisserons à l'un des rédacteurs les plus compétents de la *Bibliographie catholique*, le soin de l'exposer à nos lecteurs. Nous lisons dans la livraison de janvier de cette importante revue :

« Voici le premier volume du troisième *Mémoire*, ou troisième et dernière partie du grand travail de M. de Mirville sur les *Esprits*. Il a

pris son sujet immense d'abord par ses deux extrémités : le spiritisme idolâtrique et le spiritisme contemporain. Allant au plus près et au plus pressé, il s'est jeté à travers ces flots de spiritisme qui, partis d'Amérique, ont depuis envahi la France, l'Europe et le monde, témoin qu'aujourd'hui on ne compte pas moins de vingt millions de médiums, dix millions pour l'Amérique seulement. Avec toute l'autorité du savoir et de la foi, il a défié la science incrédule d'expliquer ces manifestations mystérieuses, et il a donné à la science croyante le mot de l'énigme, en lui nommant, en lui montrant partout le grand agent qui cherchait à se faire oublier ou nier : Satan ! Tel était l'objet de son premier *Mémoire*. — Dans le second, qui n'a pas exigé moins de quatre volumes, sortant de l'ère contemporaine, laissant derrière lui dix-huit siècles de christianisme, il s'est plongé dans les profondeurs de l'antiquité païenne, et c'est encore par Satan, par Satan et ses suppôts, par les esprits, au feu de l'enfer, qu'il a éclairé ces ombres terribles et impures. Désormais le paganisme dans toutes ses phases, fétichisme, cosmolâtrie, astrolâtrie, anthropolâtrie, nécrolâtrie, n'est pas autre chose, pour qui veut voir, que l'intervention, que l'action permanente de Satan et de ses anges dans le monde ; c'est toujours Satan qui, sous une forme quelconque, fétiche brut ou astre brillant, animal ou héros, se fait adorer ; c'est toujours lui qui parle par les oracles, par les statues et les monuments, par les mystères de la nécromancie et de la théurgie sacerdotale ; c'est devant lui et ses incontestables manifestations, et non devant des idoles de bois ou de métal, devant un bœuf ou un oignon, que le genre humain tout entier, non-seulement vile populace et prêtres intéressés, mais philosophes et poëtes, princes et magistrats, est resté et reste encore, sur toutes les plages non éclairées par le christianisme, courbé en crainte et en adoration. Voilà ce que nous avons osé appeler une théologie nouvelle et une véritable philosophie de l'histoire. »

« Jusqu'ici M. de Mirville n'avait guère été que démonologue, qu'historien véridique du mensonge ; et ce n'était que pour dévoiler le mensonge, que pour arracher le masque aux démons et à Satan, que pour interpréter toutes les fausses religions, qu'il les avait rapprochées accidentellement de la vraie, qu'il avait fait intervenir quelquefois Dieu et les anges. Aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, les *esprits* fuient devant l'*Esprit*, l'Esprit-Saint ; aujourd'hui, les manifestations *fluidiques*, *historiques* et autres, cèdent aux manifestations *thaumaturgiques* ; aujourd'hui Dante sort de l'enfer et monte au ciel, il écrit son *Paradis*, et de démonologue il se fait agiographe. Mais, même au ciel

et parmi les saints, on peut toujours le montrer au doigt et se dire : Voilà l'homme qui est descendu dans l'enfer et qui en a rapporté les mystères. Et c'est là le côté original de ce livre, ce qui le distingue de toute autre histoire de saints et de miracles : dans un parallélisme continu, les deux surnaturels, le surnaturel démoniaque et le surnaturel divin, s'expliquent l'un par l'autre, et l'on ne saurait dire quel secours la critique et l'histoire tirent de tant de merveilleuses analogies. Dans le récit et la critique des miracles, l'auteur n'est pas de l'école des Baillet et des Launoy, des Tillemont et des Godescard, et il ne pouvait pas en être : il a trop vu le prodige réel là où personne n'a su le voir, dans le monde démoniaque, pour ne pas le voir là où tout l'univers l'a vu, hormis quelques hypercritiques aveuglés, dans le monde divin. Il n'est même pas de cette école qu'il appelle *concessioniste*, de l'école du prince de Broglie ou même de M. de Montalembert, qu'il trouve quelquefois trop timide dans l'affirmation, ou trop rationaliste dans l'explication naturelle du miracle ; il l'affirme, lui, et le proclame tel, sur la foi des Pères et des écrivains ecclésiastiques, sur la foi des populations chrétiennes, sur la foi des bollandistes, et, par-dessus tout, sur la foi de l'Eglise dans les procès de canonisation. Il ne permet pas qu'on retranche rien aux récits miraculeux transmis par de telles autorités; il veut même qu'on ajoute aux bollandistes, dont, avec le cardinal Pitra, il déclare la critique trop sévère, et il fait rentrer dans l'histoire la prétendue légende des onze mille vierges. Déclarera-t-on la sienne trop facile? Peut-être; mais, à tout prendre, il y a beaucoup moins à retrancher chez lui qu'il n'y a ajouter dans les livres de l'école « concessioniste. » — Donc, il entreprend aujourd'hui de raconter l'histoire du miracle dans l'Eglise, et particulièrement du miracle des miracles, de celui qui viole le plus grand nombre des lois de la nature, de la résurrection des morts. Le miracle, il ne le prend pas dans l'Evangile : il le prend au cénacle où l'Esprit-Saint fait son entrée dans l'Eglise; il le suit sur les pas des apôtres et de leurs premiers disciples pendant tout le Ier siècle; et, chemin faisant, il ne manque pas de réfuter les sottes interprétations du *renanisme*, et de mettre en parallèle les vrais thaumaturges et les démoniaques, S. Pierre et Simon le Magicien, S. Jean et Apollonius de Thyane. Au IIe siècle, le démon, qui sent que le monde lui échappe, redouble d'efforts pour ressaisir l'empire ; il lâche ses suppôts, et tous les dieux réagissent contre un seul. Ce sont tour à tour, ou simultanément, les gnostiques, les montanistes, les alexandrins, médiums possédés, mé-

diums faux prophètes, médiums beaux esprits; mais les exorcismes et les autres déploiements de la puissance divine en ont raison, et l'Esprit-Saint, armé du vrai miracle, poursuit sa marche triomphante dans le monde. Le miracle continue au IIIe siècle, malgré les persécutions et le spiritisme démoniaque de Manès. Il s'étend avec l'Eglise au IVe siècle; il envahit l'Orient, il remplit le désert, il éclate au ciel avec la croix de Constantin; il arrive jusqu'à nous, porté par les témoignages écrasants de S. Ambroise, de S. Hilaire, de S. Augustin, de tous les Pères de ce IVe siècle. Viennent les barbares au Ve siècle, et ils tomberont comme le paganisme sous les coups du miracle. L'Orient a ses stylites, l'Occident ses thaumaturges, devant lesquels fuient les fléaux, s'arrêtent les Alaric et les Attila, pendant que S. Patrice dompte, à force de miracles, l'Irlande païenne. Même lutte et même triomphe au VIe siècle. Le miracle expulse le druidisme de la Bretagne; il s'établit aux quatre points cardinaux de la Gaule, et y fixe quatre centres d'action; il conquiert la France et fonde la manarchie française. — Ainsi, M. de Mirville poursuit le naturalisme partout, et d'étape en étape le protestantisme, qui voulait confiner le miracle au temps des apôtres, et qui est obligé de lui ouvrir d'abord le Ier siècle, puis le IIe, puis le IIIe, enfin le IVe, et qui, poussé toujours en avant, finit par avouer qu'il n'a jamais cessé entièrement d'exister dans l'Eglise chrétienne. Maintenant, il va franchir six siècles de nos annales ecclésiastiques, et nous transporter avec lui au XIIIe siècle, où il pourra appuyer la tradition du miracle, non plus sur le simple témoignage, mais sur des discussions et des démonstrations juridiques, élevées à un degré d'évidence et de certitude que les tribunaux humains ont rarement atteint, et qu'ils n'ont certainement jamais dépassé. »

« Toutefois, pour relier quelque peu les deux parties de son œuvre, et pour empêcher, comme il dit, la prescription du miracle, il nous offre dès aujourd'hui, dans la résurrection de Milès par S. Stanislas de Pologne, un spécimen de la tradition miraculeuse consacrée par l'Eglise, et, dans la légende de Notre-Dame de Ceîca, un second spécimen de toutes les preuves entassées à l'appui d'une simple *légende*, et de tout ce qu'il en coûte pour la rejeter. Tel est l'objet du *supplément*, auquel il ajoute quelques-uns de ces appendices dont nous avons dit plus d'une fois la curiosité. Signalons, entre autres, celui relatif aux résurrections animales, où il soutient, sur des preuves non dénuées de vraisemblance, la résurrection et le paradis des bêtes. »

Encore un volume consacré aux six derniers siècles, et M. de Mirville aura achevé son grand ouvrage. C'est bien lui qui, en déposant l'outil, pourra dire qu'il a élevé un monument plus durable que l'airain, durable comme son sujet lui-même, qui va de la terre au ciel et à l'enfer, du temps à l'éternité. » U. MAYNARD.

LES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES DU SAUVEUR. HISTOIRE DE CHACUN DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, *composant la première compagnie de Jésus, premiers témoins de ses miracles et thaumaturges eux-mêmes, premiers hérauts de l'Evangile, coadjuteurs des Apôtres, premiers pasteurs ou évêques des grandes cités de l'univers;* publiée pour la première fois d'après les récits scripturaux et patrologiques, d'après les monuments inédits et les antiques traditions; par M. l'abbé Maistre. 1 vol. in-8° 1868, de VIII-468 pages, chez Wattelier et Cie, 19, rue de Sèvres, Paris. Prix : 6 fr.; pour les agrégés, 3 fr. 60.

Il est fait mention des soixante-douze Disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les Pères de la primitive Église, dans Baronius, dans les Bollandistes, les Martyrologes, dans diverses grandes collections érudites, et quantité d'ouvrages sur l'histoire de l'Église; mais il n'existe pas, du moins que nous sachions, d'ouvrage où ce que l'on sait sur chacun de ces *Témoins* du Sauveur soit réuni, où l'on nous retrace l'histoire de leur vie, de leurs Actes, autant qu'il est permis de le faire, par les écrits des anciens écrivains ecclésiastiques et par les monuments de la Tradition sacrée.

Cette œuvre si intéressante, si utile et d'une portée apologétique incontestable, a été entreprise et réalisée, dans l'ouvrage que nous annonçons, par M. l'abbé Maistre, chanoine honoraire de Troyes, ancien professeur de théologie, curé de Dampierre (Aube). Ce livre, du reste, n'est qu'une partie d'un grand et important ouvrage que l'auteur a fait sous ce titre : *Jésus-Christ avec ses preuves et ses témoins, ou grande Christologie*, et où il met en lumière et établit, au moyen d'un cortége immense de preuves et de témoignages, en premier lieu, la *réalité* historique des faits de *Notre-Seigneur Jésus-Christ et des Apôtres*, et, en second lieu, *la surnaturalité ou divinité de ces mêmes faits* (1). Mais nous n'avons ici à nous occuper que du volume qui

(1) *La grande Christologie* se composera de 15 volumes in 8° environ. Voir dans le *Mémorial catholique*, vol. de 1867, un aperçu sur le plan de ce grand ouvrage.

concerne les soixante-douze Disciples de Notre-Seigneur, et qui forme un ouvrage parfaitement à part et d'un haut intérêt.

Ces histoires des temps de Jésus-Christ et des Apôtres sont en effet de nature à nous intéresser vivement. Elles montrent comment ces Bienheureux Disciples ont suivi l'Homme-Dieu, et comment ils ont été établis les témoins immédiats de ses prodiges et de ses prédications : « *Eritis mihi testes in Jerusalem usque ad ultimum terræ :* Vous serez mes témoins depuis Jérusalem jusqu'aux extrémités de la terre. » (*Act. Apost.* I, 8.) Ces Bienheureux Disciples ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, examiné et touché de leurs mains tout ce qu'ils ont été appelés à attester concernant le Verbe divin revêtu de notre humanité. Ce sont nos premiers Pères dans la foi; ce sont les premiers pasteurs des chrétiens : ils ont planté les premières chrétientés et les ont arrosées de leur sang. Qu'y a-t-il donc de plus propre à exciter notre attention, à nous attacher plus vivement et à ranimer, à vivifier notre foi?

Mais, à part l'édification et indépendamment du profit que la piété peut tirer de ces histoires, quel secours ne pouvons-nous pas trouver, dans le travail de M. l'abbé Maistre, pour la défense des origines de notre sainte Religion! Aujourd'hui que les plus violentes attaques sont dirigées contre les preuves mêmes du Christianisme, le témoignage collectif de ces illustres Martyrs du Christ devient aussi nécessaire qu'à l'époque primitive de l'Église. Tandis que le rationalisme, que tous nos libres penseurs contemporains nient les miracles de Jésus-Christ avec une audace effrontée, sans aucune preuve, sans autre raison que les désirs d'une haine aveugle, ou les vains rêves d'une imagination dévoyée, des personnages historiques, réels, parfaitement honnêtes, viennent confondre ces négations téméraires par leurs affirmations désintéressées et positives.

Dans son livre, rempli de recherches savantes, M. l'abbé Maistre établit, non-seulement le catalogue exact et complet des soixante-douze Disciples du Sauveur, mais encore leur réalité historique. Or, de la certitude de l'histoire de ces soixante-douze Disciples dont nous avons ici la vie, plus ou moins étendue, selon que les monuments de la Tradition sont plus ou moins nombreux, découle effectivement, comme nous venons de le dire, une puissante démonstration des faits divins de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En parlant de cette certitude, observe très-bien M. l'abbé Maistre, « le récit évangélique est désormais démontré, non par des raisonne-

ments subtils et métaphysiques, mais par ce qu'il y a de plus positivement réel, par des faits historiques, par des faits nécessairement authentiques et vrais, par *soixante-douze* histoires de personnages qui formèrent, avec les Apôtres, la première compagnie de Jésus ; qui furent les Disciples principaux du Sauveur, ses enfants spirituels, ses premiers disciples évangéliques ; qui, après avoir été les témoins oculaires de ses œuvres, et après l'avoir reconnu pour un Homme divin, pour le Fils de Dieu même, se dévouèrent à Lui jusqu'à sacrifier leur vie, donnant ainsi la plus grande preuve possible de la vérité des faits de Jésus et de la sincérité de leur témoignage. Rien n'est au-dessus d'une telle démonstration. »

Oui, c'est là une puissante démonstration. On est émerveillé des témoins profanes cités dans le savant Bullet et dans un ouvrage tout récent qui est Bullet plus étendu (1) ; on trouve que de pareils témoignages forment une preuve irréfragable. Mais qu'est-ce que le nombre, qu'est-ce que la valeur et la qualité de ces témoins, si l'on compare le témoignage indirect, le témoignage verbal de ces derniers, au témoignage *direct* et *positif*, au *témoignage de sang*, des soixante-douze Disciples ? Les témoignages profanes, quand ils sont bien établis, bien authentiques, sont précieux sans doute ; mais combien infiniment supérieurs sont les autres ! « Je crois volontiers, dit Pascal, les histoires dont les témoins se font égorger. »

C'est le cas des Bienheureux Témoins dont nous entretient M. l'abbé Maistre dans son intéressant et curieux livre. Que nos libres penseurs ne nous parlent plus de paraboles, de mythes, d'exégèses symboliques, ce n'est plus la question. Voici des hommes et des faits, voici des Disciples, des fidèles qui suivent partout la personne de Jésus ; nous voyons la Judée, théâtre des actions du Christ, convertie en grande partie avec différents peuples de la terre, presque aussitôt que Notre-Seigneur fut remonté au ciel. Cela suppose nécessairement le grand nombre des premiers Témoins de Jésus-Christ, leur prédication, et leur véracité notoire. « Ce point historique, ajoute M. l'abbé Maistre, est hors de toute contestation. Les faits les plus éclatants, les personnages contemporains sont la démonstration de l'Évangile. La vérité des œuvres surnaturelles de Jésus ressort du fond même des plus grands événements de cette célèbre époque. »

(1) Nous voulons parler de l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, par les seules témoignages profanes, ou la Bible sans la Bible*, par M. l'abbé Gainet, ouvrage dont nous avons fait l'examen critique dans la *Revue des questions historiques*, livraison de janvier 1868, p. 255-265.

Il suffit d'un peu de réflexion et de bonne foi pour reconnaître que la transformation du monde des intelligences a été, alors même, opérée par les douze Apôtres et par leurs soixante-douze Coopérateurs. Par eux, l'Orient et l'Occident sont entrés dans une voie nouvelle. Le Paganisme avec ses institutions séculaires a fait place alors au règne du Christianisme, et cette immense révolution morale a été l'œuvre des Disciples de Jésus. C'est ce qui ressort clairement du livre de M. l'abbé Maistre; et c'est pourquoi nous disons qu'il est aussi précieux sous le rapport de l'apologétique, que sous celui de l'édification, quoique, à vrai dire, il participe bien davantage du premier genre que du second.

Nous remercions donc vivement le digne auteur de ce travail, et cela d'autant plus que les soixante-douze Disciples de Jésus ne sont pas assez connus des chrétiens. Trop longtemps laissés dans l'oubli, ces illustres Témoins sont enfin remis en lumière; grâce à l'ouvrage de M. le curé de Dampierre, nous pouvons maintenant étudier leurs actes, entendre le retentissement de leur voix apostolique, nous réjouir de leur présence, et nous fortifier par leurs irrécusables protestations en faveur de la divine réalité des faits de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ!

L.-F. Guérin.



DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

LA FEMME CHRÉTIENNE ET FRANÇAISE, dernière réponse à M. Duruy et à ses défenseurs, par Mgr l'évêque d'Orléans. Brochure grand in-8 de 160 p. — Paris. Douniol, libraire.

Tous nos lecteurs connaissent les éloquentes lettres que Mgr Dupanloup a adressées à l'un de ses collègues dans l'épiscopat, au sujet des mesures prises pour l'enseignement des jeunes personnes (1); et tout le monde sait quel tapage s'est fait dans le camp des libres penseurs contre ces lettres si graves qui venaient combattre, au nom de la religion, au nom des convenances morales, des mesures dont les dangers et les conséquences funestes se sont assez divulgués par la joie bruyante de toute la presse hostile à l'Église.

Dans son nouvel écrit qu'il est du devoir de tout organe catholique de signaler, car il s'agit d'une cause sacrée, qui intéresse au même degré la famille et la religion, dans son nouvel écrit le courageux et zélé prélat ne s'adresse plus à ses collègues, mais à ses adversaires. « J'ai le devoir, dit Mgr d'Orléans, de leur répondre, et à tout ce qui a été dit et écrit depuis deux mois : je le dois à moi-même, à eux aussi. Je le dois encore plus aux membres si nombreux de l'épiscopat français, qui m'ont honoré et soutenu par l'imposante autorité de leurs adhésions publiques : près de quatre-vingts Evêques, en effet, ont adhéré dans les termes les plus formels à la thèse que nous défendons. Mes vénérés

(1) On trouve ces deux lettres, dans le format in-18, à la librairie de l'Œuvre des Agrégations, au prix de 0,15 c. chaque.

collègues ont vu, ont senti, ont parlé comme moi, mieux que moi. Je le dois enfin et surtout à la cause délicate et sacrée qu'eux et moi nous soutenons, la cause de l'enseignement des jeunes filles, c'est-à-dire l'avenir même et la destinée même de la femme chrétienne parmi nous... »

Les adversaires de Mgr l'évêque d'Orléans ont tous parlé; ils ont fait voir par leurs aveux, par leur polémique passionnée, leurs tendances coupables à l'égard des femmes qu'ils veulent, en fin de compte, arracher à l'Eglise et rabaisser à leur niveau. Ils ont tous chanté en chœur : « Les jeunes filles vont enfin être affranchies du joug de la foi ! » Faire désormais de la jeune fille et de la femme des incrédules, des *libres penseuses*, voilà le dernier mot de la conspiration actuelle de l'impiété. A présent que tout a été dit à cet égard, que toutes les tactiques sont dévoilées, Mgr Dupanloup, dans sa réponse, résume le débat, ou plutôt il le relève et le porte à sa véritable hauteur.

En effet, après avoir fait justice d'accusations peu sérieuses et avoir discuté la défense de M. Duruy en montrant « le véritable caractère de son entreprise », le vigilant prélat va au fond même de la question; il va jusqu'aux dernières délicatesses du sujet, et il parle éloquemment de la femme chrétienne. Car c'est elle, c'est la femme chrétienne qui est en cause dans ce grave débat de l'enseignement des jeunes filles. « La vérité est que ce qui est en question ici, et, je le dirai, en péril, c'est dans le naufrage de tant de traditions vénérables, ce qui nous restait de plus précieux et de plus grand. » Mgr Dupanloup ajoute avec une haute raison :

« Le christianisme a fait de grandes choses en ce monde. Il a mis la paix entre le Ciel et la terre; il a mis la dignité et la fraternité entre les hommes ; il a renouvelé la famille et la société; mais la plus étonnante de ses merveilles, celle qui a le plus puissamment contribué à la paix du foyer domestique et à l'honneur du monde, c'est l'éducation et la sanctification de la femme chrétienne. C'est ce reflet de dignité, de pureté, de modestie, d'honneur, qu'il a fait reluire sur son front.....

« Certes, le spectacle des luttes politiques et sociales contemporaines dans le monde entier, n'est pas fait pour consoler beaucoup. Du moins, nos regards attristés se reposaient avec tranquillité sur une autre partie de la scène qui nous entoure. On contemplait, descendant les marches du temple, fidèles à Dieu, étrangères à nos discordes, les mères, les épouses, les jeunes filles chrétiennes, celles que vous appelez la plus belle, et que je nomme la plus religieuse, la plus pure et la plus divine moitié du genre humain, la dernière réserve de la vertu parmi nous : réserve attaquée par tant d'ennemis, et entièrement formée à l'école de la foi... »

Et, en présence des efforts qui sont tentés actuellement pour détruire, s'il était possible, cette *dernière réserve*, on ne voudrait pas que les évêques élevassent la voix ! On voudrait qu'ils fermassent les yeux ! Mais, dit éloquemment à ses adversaires, à nos libres penseurs, Monseigneur d'Orléans, « vous ne voyez donc pas qu'au fond c'est pour vous que les évêques parlent ; c'est pour vous qu'ils veillent, ce sont vos familles, dont les joies ne sont pas pour eux, qu'ils défendent ? Oui, nous élevons en ce moment la voix moins pour les autels que pour les foyers ; nous nous épuisons en efforts ingrats, afin de conserver ou de préparer pour vous des compagnes meilleures que vous ! »

L'écrit de Mgr Dupanloup se divise en trois parties, toutes trois d'une importance extrême et bien dignes d'attirer l'attention des esprits sérieux. Dans la première, il fait voir le caractère vrai et la portée désastreuse de la tentative relative à l'enseignement des jeunes personnes. « On a dit, écrit le prélat, que je commençais une campagne contre l'Université. Non, en aucune façon, je ne commence pas une campagne contre l'Université. Je résiste à une campagne commencée contre la Religion, contre la femme chrétienne et française : voilà la vérité. » Et en effet, dans sa deuxième partie, le prélat dévoile la conspiration des libres penseurs contre la femme chrétienne et française. Il y a là des preuves, des témoignages de nature à faire réfléchir, non pas seulement les hommes religieux, les catholiques, mais tout homme honnête et droit qui a souci du bon sens et de l'avenir de la société. Laissant ensuite les journaux, les déclamations et les aveux des libres penseurs, Mgr Dupanloup s'élève dans des régions plus sérieuses : il monte plus haut.

« J'entendais naguère, dit-il, du sein de la foule agenouillée dans nos temples, s'élever ce chant si beau : *Et nubes pluant justum !* Le juste ! la vérité et la justice ! la liberté par la justice et la vérité ! n'est-ce pas là le cri des âmes, le besoin de ce siècle agité, le tourment secret des cœurs ? Oui, la justice, la sainteté, la vertu sur la terre, voilà ce qu'il nous faut à tous, car le mal abonde, l'iniquité s'étend, et le naufrage est partout.

« Eh bien ! il y a une créature ici-bas que le mal a moins touchée, qui reste pure encore au milieu de nous, et qui a pour mission de préserver le foyer domestique, d'écarter les nuages de la vie, de contenir et de purifier l'homme lui-même : c'est la femme chrétienne, la femme telle que le christianisme nous l'a faite, et c'est son œuvre la plus belle. Créature d'une exquise beauté morale, inconnue avant Jésus-Christ, son expression la plus haute et la plus pure fut une Femme incomparable, tout à la fois vierge et mère, qui s'appela Marie ; et, depuis dix-huit siècles, la femme chrétienne

est là, au milieu du monde, contemplant ce type sublime, et demeurant elle-même sous nos yeux le type aimable et touchant de toute décence et de toute vertu : devant elle s'arrêtent les fougues du mal, et de son cœur s'épanchent sur la terre les saintes et profondes joies de la famille..... »

C'est donc la femme chrétienne que Mgr Dupanloup défend et venge dans la troisième partie de son écrit; et il met en même temps, et par là même, en vive lumière cette vérité, que les vertus de la femme chrétienne sont, comme le disait Fénelon, « les fondements de toute la vie humaine, et décident de ce qui touche le plus près à tout le genre humain. »

Si les esprits sérieux, si les hommes qui aiment le triomphe de la vérité et du bon sens sur l'erreur et les sophismes, peuvent applaudir en voyant la force d'argumentation et la logique invincible que déploie Mgr l'évêque d'Orléans dans les deux premières parties de sa *Réponse*, le chrétien se réjouit davantage encore et voit avec bonheur tout ce que le digne prélat met d'éloquence, de haute raison, de sentiments élevés, de considérations puissantes pour défendre, « celle qui est l'épouse, la mère, la fille et la sœur de l'homme. » Chacun admirera, dans cette dernière partie du noble et généreux plaidoyer de Mgr Dupanloup, des pages remarquables et vraiment émouvantes; nous plaindrions ceux qui résisteraient à de semblables accents !

Mais c'est assez sur un écrit que tout le monde aura lu, quand ces lignes passeront sous les yeux des abonnés de cette *Revue* ; nous n'avons pu, néanmoins, nous dispenser de les tracer; car il est assurément moins question ici d'un compte rendu que d'un respectueux hommage de gratitude envers le vénérable prélat défenseur d'une cause si précieuse et si sainte.

LAFORGE.

HISTOIRE DE FRANCE, par V. DURUY; nouvelle édition, illustrée d'un grand nombre de gravures et de cartes géographiques. 2 vol. in-12 (format Charpentier), 1866, ensemble de XL-1372 p. Librairie L. Hachette et Ce, Paris.

Nous avions parcouru cette *Histoire de France*, pris nos notes, et nous nous proposions, tout en faisant la juste part de ce qu'elle offre de louable comme clarté, heureuse distribution des matières, netteté et concision du style, d'en blâmer l'esprit véritablement regrettable, lorsque nous vîmes que nous avions été devancé, dans cette tâche pénible, par Mgr l'évêque d'Orléans.

En effet, dans son dernier écrit relatif à la question de l'enseignement des filles et dont il est parlé dans l'article qui précède, Mgr Dupanloup s'occupe de la plupart des ouvrages de M. Duruy, de son *Histoire sainte*, de son *Histoire du Moyen Age*, et particulièrement de son *Histoire de France*, et il en signale plusieurs passages très-répréhensibles. En présence de l'autorité d'une telle critique, nous ne pouvions plus songer qu'à laisser le prélat lui-même rendre compte, en quelque sorte, de l'ouvrage dont nous étions chargé.

Cependant comme, pour l'examen de cette *Histoire de France*, Mgr d'Orléans s'est servi de l'édition de 1864, nous pouvions espérer que peut-être l'auteur se serait amendé et aurait fait disparaître, des éditions subséquentes, des taches dont on est d'autant plus en droit de se plaindre que ses livres sont répandus parmi la jeunesse des écoles. Malheureusement notre espérance a été déçue. Après avoir vérifié les passages signalés par le prélat et pris dans l'édition de 1864, avec les mêmes passages rapprochés de l'édition de 1866 que nous avons sous les yeux, nous avons vu avec peine que l'auteur n'avait rien corrigé, rien rétracté; de telle sorte que nous n'avons finalement qu'à laisser parler ici Mgr l'évêque d'Orléans, dont le témoignage, en semblable matière, mérite une confiance à laquelle nous ne saurions prétendre.

Il va sans dire que nous ne nous occupons, dans cet article, que de l'*Histoire de France* de M. V. Duruy. Les autres ouvrages de l'auteur pourront être, un autre jour, l'objet d'un examen particulier; mais il ne peut être question, cette fois, que de son *Histoire de France*. « Eh bien ! dit Mgr Dupanloup (1), de cette *Histoire* que j'ai lue et relue avec la plus sérieuse attention, voici simplement ce que j'ai à dire : Supposez un homme qui ne croirait à rien du christianisme, un libre penseur qui haïrait l'Eglise, et qui toutefois, voulant écrire des livres élémentaires, les propager et les faire admettre dans les colléges libres comme dans les lycées, dans les petites comme dans les grandes écoles, se trouverait obligé de rigueur à certaines précautions prudentes, afin de ne pas se faire éconduire du premier coup, comment écrirait-il? Exactement comme l'a fait M. Duruy. Pour toute cette jeunesse, le poison est à toutes les pages, mais enveloppé, dissimulé, distillé; ici une insinuation perfide, là une raillerie finement irréli-

(1) *La femme chrétienne et française, dernière réponse à M. Duruy et à ses défenseurs*, page 65.

gieuse, plus loin une appréciation malveillante ; partout une manière de présenter les choses sous le jour le moins favorable, le plus hostile même à l'Eglise. »

De cet esprit détestable, Mgr d'Orléans ne donne que quelques exemples, et encore il ne les prend pas dans le moyen âge, époque jugée avec une partialité si injuste par M. Duruy, et sans cesse flétrie sommairement d'un mot odieux : *vieil esprit*, *vieilles idées*, *vieilles dominations*, temps d'oppressions et de ténèbres *où la pensée est comme morte*, où l'*hérésie* seule vient parfois essayer les esprits à la *renaissance* (1). Sans donc s'arrêter à des détails tels que ceux-ci : Boniface VIII « mourut de honte et de colère ; » Clément V « acheté par l'or de Philippe le Bel ; » la Papauté, « au XII[e] siècle, privée de toute autre ambition, se mit à thésauriser ; » la Saint-Barthélemy « accueillie par les bruyantes et enthousiastes félicitations de la cour de Rome, » et mille autres traits que M. Duruy, cherchant toujours le côté et le nom odieux des choses, se plaît à mettre sous les yeux des jeunes élèves, Mgr Dupanloup prend surtout les grands faits, tels que la Renaissance, le protestantisme, le XVIII[e] siècle, la Révolution.

La Renaissance, selon M. Duruy, que fut-elle ? « La révolte contre les vieilles dominations... » contre « les mille liens de l'idée ancienne, » efforts « sans règle, à l'aventure, et dans cette liberté même d'autant plus héroïques et plus charmants. » Le caractère de ce temps, c'est le retour à l'antiquité païenne. « Mais ce pas en arrière était aussi un pas en avant : « car aller à l'antiquité, c'était retourner dans les choses humaines au « beau, au vrai, *à l'indépendance de l'esprit, à ce rationalisme* enfin qui, après « avoir été *la loi de la civilisation gréco-latine*, allait devenir *celle des sociétés* « *modernes*. » (*Hist. de France*, édit. 1862, t. II, p. 53-54 ; édit. 1866, t. I, p. 662.)

Sur quoi Mgr Dupanloup s'écrie avec raison : « Mais, de bonne foi, je vous le demande, que voulez-vous que pensent vos jeunes gens et ces jeunes filles, vos nouvelles élèves, en lisant des pages pareilles, sinon qu'il faut briser les *mille liens de l'idée* ancienne, revenir à l'*indépendance de l'esprit*, et se jeter résolûment dans ce *rationalisme*, qui, après avoir été la loi de la civilisation païenne, doit être aussi celle de la civilisation moderne ? Et quelles ne sont pas ensuite, ajoute le prélat, les complaisances de M. Duruy pour les sceptiques de la Renaissance ? Dans la Préface de son *Histoire de France*, Montaigne

(1) *La femme chrétienne et française*, page 62.

et le licencieux Rabelais ne poursuivent qu'un but, *le vrai*, n'ont qu'un ennemi, *le faux* (1). »

Puis, quand M. Duruy en arrive au protestantisme, quelle affectation étrange, dit Mgr Dupanloup, à faire louer les vertus de Luther par Calvin, tout en louant Bossuet ! Luther est « la foudre qui a tiré le monde de sa léthargie. » Et s'il se trouve que Bossuet, avant d'écraser l'impiété et l'immoralité de ce moine apostat, avoue ses talents, M. Duruy emprunte à Bossuet ses éloges et supprime le reste. Même procédé pour Calvin. Son édifiante biographie se termine par ce trait : « Il donna l'exemple de la vie la plus austère. » D'ailleurs, le Pape ayant confié aux Dominicains *la vente*, dit M. Duruy, *des indulgences*, Luther s'irrite : « il rejette le Pape, et après le Pape les Conciles, et après les Conciles les Pères, c'est-à-dire TOUTE AUTORITÉ HUMAINE, pour se placer face à face avec l'Ecriture (2). » Ainsi, remarque Mgr d'Orléans, le Pape, les Pères, les Conciles, ne sont qu'une autorité humaine ! Voilà de jeunes catholiques bien instruits ! et les jeunes filles toutes prêtes « à admirer les foudres de Luther, les austérités de Calvin, » et surtout à tenir pour ce qu'ils valent, selon M. Duruy, les Conciles, les saints Pères et les Papes !

Quant au XVIIIe siècle, cette même jeunesse apprendra de M. Duruy que ce siècle, « à la fois sceptique et crédule, doux et terrible... mit *au monde la grande pensée* (personne avant lui ne l'avait cru !), *que la société, comme l'homme*, doit *s'améliorer sans cesse.* » Et après dix-huit siècles de christianisme, après S. Vincent de Paul, M. Duruy vient dire : « Notre sollicitude pour toutes les misères n'est qu'un héritage que ce siècle nous a légué (3). » Naturellement, il en est de même pour les hommes du XVIIIe siècle ; mais il serait trop long de citer tout ce que Mgr d'Orléans a relevé sur ce point, notamment en ce qui concerne les coryphées de ce triste siècle, Voltaire et Rousseau, que M. Duruy caresse et admire.

Pour ce qui a rapport à la Révolution française, dit Mgr Dupanloup (4), je ne citerai que ce trait : On sait ce qu'était la *Constitution civile du clergé* imaginée par la Constituante, et quel fut le courage des prêtres fidèles qui refusèrent, malgré la prison, l'exil et l'échafaud, de prêter un serment schismatique et impie. Eh bien ! les prêtres que loue M. Duruy, ce sont

(1) *La femme chrétienne et française*, p. 67.
(2) *Hist. de France, du moyen âge et des temps modernes*, classe de 2e, p. 361-374
(3) Mgr Dupanloup, p. 68.
(4) *Ibid.*, p. 71.

ceux qui prêtèrent ce serment; ceux qu'il blâme et sur lesquels il fait retomber la responsabilité du sang versé, ce sont les prêtres martyrs. A ceux-là, en effet, les *sages conseils*, les *appels à l'esprit de l'Evangile* furent adressés, *mais en vain*. (*Hist. de France*, édit. 1864, t. II, p. 555; édit. 1866, t. II, p. 475.)

Nous ne pousserons pas plus loin ces citations. Ce qu'on vient de lire suffit pour donner aux catholiques une idée de ce qu'ils doivent penser d'une *Histoire de France* comme celle-ci, où, malgré des souplesses et des habiletés de langage propres souvent à faire illusion, on ne trouve guère, partout, qu'un esprit de scepticisme et d'hostilité extraordinaire contre l'Eglise. Et dire, s'écrie Mgr l'évêque d'Orléans, que « cette *Histoire* (tant on fait peu attention aux livres maintenant!), éditée sous tant de formes, en vue de nos si nombreuses écoles primaires, secondaires et spéciales, va partout, même, chose incroyable, dans des maisons chrétiennes, depuis surtout que l'auteur est ministre (1)! »

LAFORGE.

HISTOIRE DE DÉMOSTHÈNE, accompagnée de notes historiques et critiques, par M. A. BOULLÉE, ancien magistrat. In-8, 400 p.—Didier, 1867.

L'auteur de ce volume avait publié, il y a 32 ans, une étude sur Démosthène. Il redonne aujourd'hui cette étude corrigée, augmentée, refaite avec l'aide des travaux qui ont paru depuis. Il se plaignait alors que l'histoire de Démosthène eût inspiré très-peu d'ouvrages, même parmi les anciens : car Plutarque est presque le seul qui ait consacré quelques pages à raconter sa vie, et encore ne s'occupe-t-il guère de la rattacher aux faits contemporains et à l'histoire générale. Peu l'ont fait aussi parmi les modernes, et il n'y a guère que les Allemands qui soient entrés dans cette voie : l'un d'eux, Arnold Schœfer, a même fait un livre intitulé : *Démosthène et son temps*. C'est à peu près ce cadre qu'a pris M. Boullée. Pour le remplir, il a cru devoir recueillir çà et là tout ce qu'il trouvait, et dans Plutarque, et dans les historiens de l'époque contemporaine, et dans les recherches savantes des érudits de notre temps : il a mis à contribution tour à tour Egger et Beulé, Heern et Boekh, Jager et Stiévenant, Bekker et Schœfer, et les historiens de la Grèce, Gillios, Thirlwall et Grote. Désireux de donner une histoire complète, il a donc rassemblé tout ce qui a été dit de lui, et il a tâché de lier, à l'aide de ses discours, tous les faits connus de sa vie, en les

(1) Mgr Dupanloup, p. 65.

éclairant par les événements de son temps. Il a prétendu, c'est lui qui le dit, faire un livre classique et offrir aux hommes du monde et à la jeunesse studieuse un tableau exact de la vie, du caractère, des actions, du génie politique et oratoire de ce prince de l'éloquence. On dirait qu'il a peur de paraître avoir oublié quelque chose. C'est pour cela, sans doute, qu'arrivé au bout de son sujet, il y ajoute encore, et après un chapitre qui semble additionnel sur la politique athénienne vis-à-vis de la Macédoine, il en entasse un autre intitulé : *Portrait et caractère de Démosthène, bons mots, anecdotes; quelques détails sur ses ouvrages;* et puis il surajoute, en forme d'Appendices, un choix de *Pensées* et *Maximes* puisées dans ses discours, et enfin un recueil de divers *Jugements* des anciens et des modernes sur son caractère et sur ses ouvrages. C'est pour cela encore que, par un procédé qui devient bizarre à force d'être répété, chaque fois qu'il vient à parler d'un détail quelconque qui se présente pour la première fois, M. Boullée ne manque pas de faire pour ce détail isolé comme pour tout le livre : il cherche à l'éclaircir en groupant autour tout ce qui s'y rattache; en un mot, il en fait l'histoire complète depuis les origines jusqu'au moment où il se trouve en relation avec les événements racontés, de sorte qu'il n'y a pas un chapitre, pas une division de chapitre qui n'ait son hors-d'œuvre, ses épisodes, pas de fait qui n'ait son histoire particulière et détaillée. On court ainsi de digression en digression et de recherches en recherches, et l'on abondonne la grande route à chaque instant : on y revient, puis on la quitte encore, et l'esprit se fatigue en se dissipant. Les anecdotes, les explications, les dissertations érudites brisent et morcellent le récit : et ces divisions trop multipliées, qui sembleraient devoir servir à rompre la monotonie, constituent, au contraire, par leur fréquence, une véritable monotonie. Défaut très-grave au point de vue de la composition, et qui nuit beaucoup à l'intérêt de l'œuvre : outre qu'on soit trop minutieux et une préoccupation presque servile à vouloir trop être complet fait nécessairement courir le risque d'être et surtout de paraître incomplet.

La première condition à laquelle il fallait satisfaire ici, c'était l'unité; la seconde, c'était la clarté. Or, l'habitude que nous signalons, et qui provient sans doute d'un fond consciencieux et d'un grand désir d'être utile, cette habitude, qui serait excellente s'il s'agissait d'une série de leçons détachées, est funeste dans un ouvrage comme celui-ci, car elle vient à tout moment interrompre le fil des idées et la suite des événements; elle détruit l'enchaînement des faits qu'on s'efforce le plus

de nouer entre eux, et, pour assurer la clarté de chaque fait particulier, trouble la clarté de l'ensemble. Un autre obstacle à l'unité et en même temps à la clarté du tout, c'est la longueur des extraits de discours, dont plusieurs tiennent des chapitres presque entiers : il y en a même un qui fait enjambement d'un chapitre sur l'autre, ce qui donne un aspect étrange et aux chapitres et à la citation.

Si M. Boullée eût voulu faire un livre classique, il n'avait qu'à choisir un autre ordre, scinder autrement ses chapitres, et les multiplier suivant les besoins des faits qu'il jugeait à propos d'expliquer : il pouvait opter, par exemple, entre une sorte de précis historique, où les citations n'eussent pris que la place nécessaire pour éclaircir et appuyer les faits, ou une série d'études sur les faits mis en saillie par les discours, ou sur les discours présentés dans leur ordre chronologique et mis en relation avec les faits. Si, au contraire, il eût voulu faire un livre d'une lecture facile et courante, à la portée de tous, il n'avait qu'à rejeter en notes les explications, les hors-d'œuvre de toute sorte, et à ne donner à ses citations qu'autant de longueur qu'il fallait pour faire entendre les choses importantes, pour faire apprécier les discours, et, par les discours, la conduite, le caractère et le talent de l'homme et du citoyen. Mais il n'a fait ni l'un ni l'autre, en voulant tout faire à la fois.

Nous ajoutons que le style, quoique généralement correct, n'est pas toujours ni assez simple pour un livre d'enseignement, ni assez élevé pour le ton de l'histoire, et d'une histoire comme celle qui se déroule dans ce livre : il a parfois un peu la négligence et les allures prétentieuses du journalisme politique ; et il s'y rencontre de temps en temps des expressions bizarres, comme celles-ci : « empreindre des rapprochements d'un degré de valeur dont ils sont susceptibles ; » « l'économie que j'ai fait présider à ce travail ; » « il ne fit aucun compte de cette protestation ; » « l'assemblée témoigna une grande indécision ; » « franchir une impasse périlleuse ; » « le démocrate Athénien ; » « les écrivains des âges successeurs ; » etc.

Enfin, nous dirons qu'il nous semble que son admiration *à priori* pour Démosthène est une sorte d'engouement qui le prédispose à des partialités injustes et à des concessions blâmables : il s'identifie avec lui, non pas par la grandeur et l'énergie du style, — car au contraire ces qualités lui manquent trop, — mais par l'approbation avouée ou tacite de tous ses sentiments et de tous ses actes, même de ceux qu'il dit incriminés et ne justifie pas : il devient, avec lui, trop politique et trop païen pour ne pas l'absoudre de ses torts et de ses faiblesses : il ne

juge pas d'assez haut, ce n'est pas là l'intégrité sévère de l'histoire.

M. Boullée n'est, après tout, qu'un biographe : il regrettait que Démosthène n'eût pas trouvé un biographe digne de lui, il aspirait à l'être, il a cru l'être, et cette espèce de paternité le rendant aveugle, il se passionne outre mesure pour son héros : il éprouve, nous dit-il, une satisfaction sans mélange à propager sa renommée; on conçoit qu'alors il lui soit difficile de voir les taches qui peuvent la ternir.

Quoi qu'il en soit, ce qui rend, malgré tout, fort intéressante la vie de Démosthène, du moins sa vie publique, qui alors était tout l'homme, c'est qu'il fut le plus grand des orateurs politiques d'une époque féconde en grands orateurs; que, comme tel, il se trouve mêlé à tous les événements les plus graves d'un temps rempli de graves événements, et qu'il y joue parfois un des principaux rôles, sinon par l'action, du moins par la parole, mais la parole était alors toute-puissante : on n'était plus au temps des Miltiade et des Aristide, on parlait plus qu'on agissait, même les généraux d'armée étaient plus fanfarons que braves ; et si jamais parole fut agissante et courageuse, ce fut la sienne, qui ne retentissait que pour réveiller les ardeurs endormies, pour les appeler à l'action, pour les aiguillonner sans repos ni trêve. Tous les efforts qui autrefois étaient tournés à la défense de la patrie s'usaient maintenant dans les luttes fratricides des cités entre elles, dans les rivalités haineuses des citoyens entre eux : ces passions acharnées, seul contre-poids à l'emportement frénétique qui entraînait tout dans les jeux et dans les spectacles, étaient aussi le seul ressort capable encore de donner le branle aux esprits engourdis, affadis, plongés dans un marasme qui les rendait indifférents à tout, hors le repos et le plaisir; elles étaient si invétérées qu'elles survécurent aux désastres de la patrie, et la ruine de la Grèce ne les éteignit pas. La vraie gloire de Démosthène, son plus grand mérite, fut de les détourner vers un autre objet, de leur donner un aliment plus raisonnable, en les concentrant sur l'ennemi commun.

Le vieil ennemi de la Grèce, ennemi toujours redoutable et toujours prêt à se venger des revers d'autrefois, c'était le roi de Perse. Sur le bruit des préparatifs d'Artaxerce pour une nouvelle expédition contre la Grèce, les esprits s'étaient un instant émus, et l'on avait pu voir un court réveil de patriotisme. L'événement montra bientôt que le danger était ailleurs. Un autre ennemi grandissait, grandissait lentement, et personne ne songeait à lui : Démosthène seul, plus clairvoyant ou plus heureux que tous les autres, pressentit ses grandeurs futures ; il donna

l'éveil, il fut le premier et le seul à pénétrer, dévoiler et prédire des plans encore cachés dans l'ombre; ce fut là désormais la spécialité, si l'on peut ainsi dire, de sa politique et de sa parole. Jeune d'abord, entouré d'adversaires nombreux et jaloux, il y usa bien des années sa voix et ses efforts, il réussit enfin à provoquer l'élan patriotique qu'il attendait depuis longtemps; mais il était trop tard, l'ennemi avait trop grandi : toujours infatigable cependant et ne désespérant jamais, il enflamma de proche en proche tous les courages, et souleva enfin la Grèce entière; mais la Grèce entière vint se heurter contre une puissance déjà trop forte et s'y brisa. Ce n'était pas la faute de l'orateur, si on ne s'était pas armé plus tôt.

C'est dans cette incessante excitation renouvelée à tous propos et sur tous les tons, qu'est Démosthène tout entier; c'est là que se déploie tout son talent, toute son activité, toute sa puissante énergie; il y dépense la majeure partie de ses meilleures années, il y forme et y développe les terribles ressources de son éloquence toujours grandissante.

Cette éloquence n'était pas un don de nature : elle était tout entière le fruit et la conquête d'un travail lent, pénible, opiniâtre, que soutenait une incroyable force de volonté. Il est vrai, le mobile qui le poussa dans cette voie fut peu noble peut-être : un esprit de vengeance, une ardeur de rancune, et comme une passion d'hostilité qui, une fois entrée en lui, ne le quitta pas et demanda toujours à s'exercer contre quelqu'un; mais les excuses ne manquent point pour atténuer ce que ces dispositions malveillantes pourraient avoir de révoltant pour nous : d'abord les dures circonstances qui entourèrent d'amertume son entrée dans la vie, et les difficultés qu'il eut encore à traverser plus tard; et puis aussi le temps ou il vécut : comment aurait-il eu des vertus inconnues alors? et faut-il s'étonner qu'il ait eu sa « part des tendances communes à cette époque de luttes et de rivalités, » sa part des défauts honorés par le paganisme, qui jugeait la vengeance un don des nobles âmes? Ce qui lui est particulier, c'est la persévérance dans un même sentiment; ce dont il faut lui tenir compte, c'est d'avoir tourné contre l'ennemi de sa patrie l'âpreté vengeresse qui inspirait son éloquence. Voici ce qui fit naître l'une et l'autre.

De bonne heure orphelin, frustré par ses tuteurs, élevé sans tendresse, abandonné à ses mauvais penchants, il apprit jeune à s'aigrir et à s'irriter contre la société, à prendre les hommes en dégoût et en mépris. Déjà il s'apprêtait à la revanche : pour l'assurer, il ne rêve

rien moins que la puissance, et la puissance appartenait à la parole. A 17 ans, il assiste attentif au plaidoyer de Callistrate, au milieu d'une grande affluence, qui le rend jaloux : il se livre à l'étude sous Isée, disciple d'Isocrate, et très-fort, disait-on, en matière d'héritages : il poursuivait son but et cherchait, pour l'atteindre, les plus sûrs moyens : il sent de la difficulté à s'exprimer, il comprend la nécessité de se créer un style fort et énergique : il suit les leçons de Platon, il copie l'histoire de Thucydide, quelques-uns disent qu'il la copia dix fois : il choisissait bien ses modèles, et l'aridité du travail ne l'effrayait pas. Aussitôt qu'il se croit assez préparé, il intente une action contre ses tuteurs, plaide avec feu, et les fait condamner ; mais il n'y gagne rien, et ne rentre point dans son héritage : exemple de justice humaine, peu propre à le réconcilier avec la société ; il ne se rebute pas, il lutte encore, triomphe une seconde fois, mais sans beaucoup plus de profit. Un incident se mêle à ces commencements : insulté par Midas, il le poursuit et le fait condamner, se préparant ainsi un nouvel adversaire et des luttes nouvelles pour l'avenir. Fier maintenant de cette force acquise, il tente d'aborder la tribune : mais, peu accoutumé au tumulte des assemblées, il se trouble : sa prononciation embarrassée, certaines lettres mal articulées, une respiration trop courte, un mouvement d'épaule qu'il ne peut réprimer, tout en lui prête à rire ; il se voit hué par cette foule sans pitié pour sa jeunesse : il s'aperçoit que ce n'était pas tout de savoir préparer un discours, qu'il faut pouvoir encore dominer ce peuple et lui imposer l'attention. Trop de difficultés l'en rendent incapable. Il allait presque se décourager, quand un vieillard lui dit que Périclès était ainsi, qu'il s'était corrigé par l'étude. Nouvel essai, nouvel échec. Il demande conseil au comédien Satyrus, qui lui fait réciter des vers de Sophocle, et qui les redit après lui : il comprend alors le pouvoir de l'action, tout ce qui lui manque, et il se remet au travail avec une ardeur héroïque. On sait à quelle vie pénible et quelle série d'exercices longtemps répétés il se condamna : il acquit ainsi, parvint même à posséder à un haut degré tout ce dont il était dénué le plus : articulation nette, organe ample, souple et sonore, prononciation facile et soutenue des périodes de longue haleine, et on sait si, dans ses discours, il se fait faute de les prolonger.

Mais tout est chez lui l'œuvre du travail : il n'improvise point ; ses discours n'étaient pas entièrement écrits tels qu'il les devait prononcer, mais ils étaient longuement préparés. Ainsi fortifié par cet énergique régime, n'étant encore âgé que de 26 ans, il trouve l'occasion de prendre

sa revanche de ses échecs passés : c'est au sujet de la loi de Leptine. Le voici désormais entré dans la vie politique. Là encore il ne semble vivre que pour la lutte, il faut toujours un but à ses attaques, et tout le reste de son existence est, pour ainsi dire, un duel continu dans lequel il manie sans cesse et avec une force toujours croissante l'arme de la parole.

Il se mesurera surtout avec deux vaillants adversaires : dans la politique, Philippe, et Eschine dans l'éloquence; la lutte est longue, et le combat est souvent inégal. Philippe, formé dans l'exil, qu'il échange contre le trône à 24 ans, est un rude jouteur, lui aussi, et qui sait suivre jusqu'au bout un projet longtemps médité; mais il a beau cacher ses plans, Démosthène sait les prévoir et les déconcerter. Seulement il lui faut combattre à la fois contre la dissimulation et les intrigues de son ennemi et contre l'incurable apathie de ses concitoyens. Un nouvel incident vient raviver l'aigreur de son caractère et fortifier par la rancune son ardeur à la lutte. Envoyé un jour près de Philippe en ambassade avec Eschine, au moment de parler, il se trouble, hésite, balbutie. Philippe le rassure avec bienveillance et ne s'en montre que plus prévenant pour lui : son affabilité était proverbiale, il gagnait par là ceux qu'il ne gagnait pas par l'or. Eschine subit la séduction. Mais Démosthène n'en revint que plus irrité, et contre Philippe et contre Eschine, qui lui devient un nouvel et terrible adversaire à combattre et à vaincre. Philippe, lui, ne fut pas vaincu. Après avoir dompté les villes grecques les unes par les autres à l'aide de leurs rivalités, il se fit décerner des honneurs par les Amphitryons et devint maître de la Grèce, dont le panhellénisme ne se réveilla que pour aboutir à l'hégémonie de Philippe. Le vaincu, matériellement du moins, ce fut Démosthène, qui à Chéronée abandonna son bouclier, et qui put voir Philippe, arrivé au but de ses rêves, proclamé généralissime des forces grecques contre la Perse : il est vrai, sa carrière s'arrêta là, son rôle était joué, il mourut misérablement, tandis que Démosthène par une éclatante revanche grandissait en renommée; quant à Eschine, son rival en triompha doublement, car le vaincu, dans son exil de Rhodes, se fit l'apologiste du vainqueur; mais là aussi s'arrêta la carrière de Démosthène, aboutissant, par un lâche abandon de ses concitoyens, à l'issue misérable d'un triste exil et d'une mort sans gloire.

M. Boullée a quelques beaux passages sur le procès de la Couronne : ce procès sans exemple dans les fastes de l'histoire attira des auditeurs de tous les points de la Grèce. Jamais, selon le rapport d'Eschine, la

place publique d'Athènes n'avait été couverte d'une foule aussi considérable : y avait-il, en effet, s'écrie Cicéron, un spectacle plus digne de la curiosité générale que cette lutte des deux plus admirables orateurs, qui apportaient à une grande cause toute la puissance de leur génie, toute l'ardeur de leurs inimitiés personnelles. L'intérêt et la célébrité du débat, l'attente d'un nombreux auditoire, leur firent épuiser les ressources de leur art... Cette mémorable lutte avait couronné la vie parlementaire de Démosthène. Ce grand astre s'était éteint au moment où il venait de projeter les plus brillantes lueurs, et sa retraite avait marqué la décadence de ce pouvoir de la parole, qui avait exercé un si long et si grand ascendant sur les destinées de l'Attique. La tribune aux harangues, naguère si animée, ensevelie dans un morne silence, n'était plus que le symbole d'une nationalité disparue.

Dans le chap. 15, le plus beau du livre, M. Boullée peint bien aussi l'élan tardif du patriotisme athénien et les derniers efforts de cette longue lutte de la Grèce et de la Macédonie, le choc suprême à Chéronée, la popularité plus grande que jamais de Démosthène, qui fait, dans un discours que nous avons perdu, l'éloge des guerriers morts : il peint bien encore la fin tragique de Philippe, et les principaux traits de son caractère. Plus indulgent pour lui, peut-être parce qu'il servit à la gloire de son héros, il lui donne le second rang dans ses admirations; il aime à parler de ses sentiments généreux, comme s'il subissait l'influence de cet ascendant irrésistible qui lui fit tant de partisans et qui parfois arracha des éloges même à Démosthène : « Je l'ai vu, dit-il dans une de ses harangues, je l'ai vu, ce même Philippe, avec qui nous étions en guerre, s'exposer aux plus grands périls pour étendre son empire et sa domination; et quoiqu'il eût un œil crevé, une épaule fracassée, quoiqu'il fût blessé à la main et à la cuisse, jeter gaiement à la fortune tout ce qu'elle voudrait de son corps, pourvu que le reste pût vivre avec honneur et gloire. »

Aussi M. Boullée n'est-il sévère pour Démosthène qu'à l'occasion de sa conduite à la mort de Philippe. Il est vrai qu'il joue dans ces circonstances un rôle peu digne : « Informé par un exprès de la mort de Philippe avant que la nouvelle en fût répandue dans Athènes, il accourut en toute hâte à l'assemblée du peuple; et d'un ton qui trahissait la joie qu'il éprouvait, il raconta qu'il venait d'avoir un songe qui promettait aux Athéniens une prospérité prochaine. Peu d'instants après, arrive le message officiel. » Les Athéniens alors se livrèrent à de bruyantes manifestations de joie, et Démosthène s'y associa avec

ostentation. « Malgré la perte récente de sa fille, il parut en public couronné de fleurs et paré d'un vêtement éclatant »..... « Les païens, observe M. Boullée, ignoraient ces pieux ménagements pour les douleurs funèbres, et, le dirons-nous, ce respect pour la majesté de la mort, dont il était réservé au christianisme d'enseigner le pouvoir et le secret. » Mais c'est là tout ce qu'il trouve de plus fort à dire contre lui. Phocion pourtant, l'austère Phocion refusa de prendre part à ces démonstrations. « S'applaudir, dit-il, de la mort d'autrui, c'est la marque d'un cœur vil et d'un esprit étroit. » Parmi les pensées et maximes que M. Boullée a l'idée étrange de vouloir chercher dans les discours de Démosthène, qui en offrent si peu, il n'y en a peut-être pas une seule qui vaille celle-là.

Mais M. Boullée voudrait trouver tout en Démosthène, même un précepteur de morale. Si seulement sa conduite était pure et exempte de blâme! mais le peu qu'on sait de sa vie privée n'est pas toujours louable, et le suicide qui la termine est fort peu courageux. M. Boullée n'ose ni louer ni flétrir; il excuse et il atténue, il semble tenir compte à son héros des torts et des défauts qu'il n'a pas eus. En revanche, il exalte tout ce qu'il croit trouver en lui de qualités brillantes. Il vante son désintéressement, sa générosité, dans quelques circonstances où peut-être l'ostentation eut un peu de part, mais il ne peut le laver du soupçon de calcul égoïste, ni du fait de transaction honteux avec Midias, il ne l'absout pas même entièrement de l'accusation de vénalité. Il vante son patriotisme, mais ce patriotisme est contesté; Démosthène, accusé de médisme, a de la peine à s'en défendre, et nous voyons dans le parti qui fut opposé au sien un des plus grands noms de la Grèce, un des plus nobles types de la sincérité et de l'honnêteté, Phocion, qui peut s'être trompé, mais qu'on n'accuse jamais d'être un mauvais citoyen. La Grèce était trop avilie pour ne pas tomber sous les coups de ses ennemis. Le plus jeune devait l'emporter; mais si, en tournant ses attaques du côté de la Macédoine, Démosthène s'est trouvé avoir vu plus juste, si l'événement lui a donné raison, cela prouve encore plus sa perspicacité que son dévouement.

Que M. Boullée, donc, loue sa sagacité politique, sa facilité prodigieuse à se familiariser avec les détails les plus ardus; qu'il voie dans ses discours une source inépuisable d'instruction pour l'administrateur et pour l'homme d'État, qu'il en fasse le manuel des orateurs politiques; qu'il invite, s'il le veut, la jeunesse à se livrer à cette étude; nous lui dirons pourtant que ce n'est pas là le plus grand besoin d'aujourd'hui,

que ce n'est pas là ce qui manque le plus : nous avons plus besoin encore de droiture et de probité, même en politique, s'il est possible de réconcilier deux choses dont le divorce semble consacré par les habitudes... Et nous ne voyons pas que M. Boullée réussisse à nous montrer dans Démosthène un parfait modèle sous ce rapport. Nous persisterons à lui préférer, comme homme et comme citoyen, Cicéron, dont la vie et la mort sont plus honorables, et dont le caractère est un des plus honnêtes que nous offre l'antiquité : nous sommes en tous points de l'avis du jésuite Nigronius, dont M. Boullée donne à la fin de son volume le jugement sur les deux orateurs (p. 347 et suiv.; voir surtout les p. 348 et 351).

Ce n'est pas qu'il n'y ait pas eu chez Démosthène de nobles mouvements, des inspirations généreuses : « Il n'avait jamais, disait-il, flatté les Athéniens aux dépens de leurs intérêts » ; flatter n'était guère son faible. « On rapporte qu'un jour de vifs applaudissements ayant éclaté dans la foule au moment où il achevait de prononcer une harangue, il remonta précipitamment à la tribune pour dire aux Athéniens : Eh ! n'applaudissez pas l'orateur, mais faites ce qu'il vous conseille. » Il savait bien que le triomphe de l'éloquence n'est pas d'être admiré, mais d'émouvoir et de persuader.

La sienne allait droit à son but avec une impétuosité que rien ne retardait, avec une rapidité qui entraînait tout. « La première vertu de son style, dit M. Villemain, c'est le mouvement : voilà ce qui le faisait triompher à la tribune ; il fallait le suivre et marcher avec lui. » Aussi n'y trouve-t-on rien d'étranger aux intérêts et aux passions du moment présent. M. Boullée perdrait son temps d'y chercher des pensées générales. Tout y est actuel, tout y est passager, tout s'y rapporte au besoin exclusif de sa cause. Ce n'est pas tant sa pensée même et sa parole que sa méthode qui peut nous servir aujourd'hui.

Mais surtout, ce qui est digne de toute notre étude, ce qui sera toujours d'un intarissable intérêt, et ce qui met Démosthène hors de pair et au-dessus de toute comparaison, c'est la ténacité persévérante de son caractère, c'est l'indomptable opiniâtreté de ses efforts, c'est le courage infatigable de ses résolutions. Privé de presque tous les dons qui font l'homme éloquent, mais pour l'enseignement, ce semble, de l'humanité, richement doué d'un seul don, la force de la volonté, il commence et achève avec celui-là la conquête de tous les autres. Comme on défriche un sol ingrat, il entreprend avec une incomparable énergie la culture de tout ce qui était inculte en son corps et en son esprit, façonne ce qui

était informe, fortifie ce qui était débile, crée ce qui manquait. Quels qu'aient pu être ses mobiles et les défauts qu'il tient des tristes temps où il vivait, les résultats de cette forte discipline n'en furent pas moins admirables ; et quelque application qu'il en ait faite, la leçon n'en subsiste pas moins pour nous.

Tout son talent, tout son génie, pour ainsi dire, fut le fruit du travail ; et c'est en quoi surtout nous trouvons un ample sujet d'étude dans ce qui nous reste de lui. Parmi les jugements que rapporte M. Boullée, il en est un extrait d'un article de lord Brougham dans la *Revue britannique* (v. p. 392 et suiv.) qui nous paraît trop bien faire comprendre la principale utilité qu'on peut tirer de ses harangues, pour que nous n'éprouvions pas le besoin d'en citer les passages les plus importants :

« Démosthène, dit-il, détestait l'improvisation. Les soixante-cinq exordes qui nous restent de lui prouvent assez la laborieuse lenteur des procédés qu'il employait. Un témoignage plus irréfragable encore nous fait pénétrer, pour ainsi dire, dans le secret de sa composition. La même idée, d'abord esquissée, puis mise en œuvre, puis élaborée avec un soin nouveau, se reproduit dans plusieurs de ses discours. Les ratures, les additions, les changements, les variantes de l'orateur nous sont aussi parfaitement connues que si, dans son cabinet d'étude, nous avions assisté à son travail. Tantôt il conserve un membre de phrase tout entier, qu'il regarde sans doute comme parfait, et soumet le reste de la même phrase à une transmutation complète. Ici, c'est une épithète soumise à trois variantes différentes ; là, c'est une pensée présentée sous un nouveau jour ; plus loin, c'est une comparaison appliquée à un objet nouveau. Rien ne ressemble moins au jet capricieux de cette imagination irrégulière dont se vantent les poëtes modernes, dont ils sont fiers, dont ils augmentent, autant qu'il est en eux, l'extravagant abandon...

« Loin de dédaigner la forme, il s'applique à la mettre d'accord avec la pensée. C'est pour atteindre à ce résultat que Démosthène et tous les grands écrivains ont consacré tant de veilles au travail du style. Deux fois ce grand orateur parle de l'implacable inimitié de Philippe contre les Grecs : il en assigne la cause, il expose les motifs politiques qui l'ont porté à couvrir la Thrace de ses soldats. Ces considérations se reproduisent et dans ses harangues sur la Chersonèse, et dans sa quatrième Philippique ; mais ce n'est que dans la seconde variante que Démosthène se trouve tout entier : qu'on en juge par cette véhémente

et sublime invective : « Philippe est l'ennemi mortel d'Athènes, et de la ville qui nous enferme, et du sol qui nous porte, et des dieux mêmes qui nous protégent... Dieux d'Athènes, anéantissez-le ! » Ce trait si plein de verve et de fougue n'est que de seconde main. On peut en dire autant de presque tous les traits sublimes : la méditation, embrasée par un exercice intense de ses facultés, ne les fait jaillir qu'à la longue...

« Le premier de tous les orateurs politiques n'a jamais pensé qu'une seule phrase à prononcer fût une œuvre aisée, une saillie d'imagination. Maître de son idiome comme de ses idées, capable, s'il l'eût voulu, de répandre avec grâce et facilité le flot hardi de sa parole, il eût regardé cette extrême facilité comme une espèce de profanation. Il travaillait sans relâche jusqu'à ce qu'il eût obtenu la dernière perfection de son œuvre. Si une période, une comparaison, un membre de phrase, longtemps médités, élaborés, lui paraissaient dignes d'être conservés comme parfaits, c'était comme autant de pierres monumentales dont il ne se faisait pas scrupule de réitérer l'emploi. Ces matériaux lui avaient coûté assez cher pour qu'il en usât à plusieurs reprises... L'opinion de Quintilien, qu'il y a chez Cicéron plus de naturel, plus de travail chez Démosthène, est loin d'être paradoxale... Les discours de Démosthène sentent l'huile... mais quelle puissance, quelle concentration !...

« Il ne procède point par argumentations serrées. Un long enchaînement de preuves logiques ne le conduit pas au résultat qu'il désire. Il vous offre une série naturelle de remarques et d'observations évidentes, mais qui, toutes, se rapportent directement ou indirectement au but qu'il se propose. Point de métaphores puisées dans un ordre d'idées métaphysiques ou éloignées ; point d'abstractions, nulle recherche. Une intelligence populaire, mais forte, va saisir sans peine chacun des arguments que Démosthène livre à sa méditation. Ces phrases simples ont leur puissance : elles sont à leur place, frappent l'intelligence, s'y gravent, et concourent à la grande œuvre que l'homme éloquent doit opérer. A ces axiomes sensibles se mêlent quelques appels vifs et brefs à la passion, des mots qui retentissent dans le cœur des citoyens, des idées qui, étant communes à tous les auditeurs, leur semblent leur propriété individuelle, et les pénètrent d'une sorte de joie égoïste et naïve quand ils les entendent émaner de la tribune... Pour parvenir à cette simplicité irrésistible, Démosthène s'est imposé une contrainte aussi sévère, aussi rigoureuse que celle dont les sophistes les plus amoureux de la pureté du style ont accepté le joug. »

Naguère, à propos des études de M. Gandar sur Bossuet, nous si-

gnalions ici les accroissements lents de ce grand génie, les procédés de son travail. Il ne saurait être sans intérêt de voir les points nombreux de ressemblance qui, en cela, rapprochent le plus grand orateur des temps anciens et le plus grand des temps modernes.

C. Estienne.

LE MAGASIN NORMAND, *recueil scientifique, artistique et littéraire,* publié à Neufchâtel (Seine-Inférieure), chez E. Duval, imprimeur.

Dans un temps où la plus grande majorité de ceux qui lisent, même parmi beaucoup d'hommes religieux, ne peuvent plus guère, hélas! supporter les fortes doctrines et les lectures solides; à une époque où l'on ne prise plus, dans les journaux et revues périodiques, que les *faits*, les *anecdotes*, les *charades*, les *bons mots*, les *tours amusants*, etc., etc., etc. (comme dit le *Magasin normand* dans un de ses articles), ce recueil a voulu, du moins, présenter ce léger bagage de lectures frivoles et amusantes de manière à ce que jamais la religion ni la morale ne fussent blessées.

A côté donc des anecdotes, des énigmes, des faits et des amusements divers qui sentent plus ou moins l'almanach et qui peuvent récréer les grands enfants de notre âge, le *Magasin normand,* pour remplir son programme, ne s'est pas complétement abstenu des choses sérieuses; il offre des articles archéologiques, des nouvelles littéraires, des récits historiques, des poésies : tout cela, néanmoins, d'une manière peu profonde, assez superficielle, afin de ne pas fatiguer l'esprit de nos têtes légères. Il s'occupe également d'agriculture pratique et donne, avec quantité de recettes dont plus d'une ménagère fera son profit, divers articles d'économie domestique.

Le *Magasin normand* en est à sa cinquième année. Chaque volume fait un ensemble de 192 pages grand in-8° à deux colonnes. Nous avons parcouru les articles qui composent la collection jusqu'en juillet dernier. Nous ne voyons là rien qui s'oppose à ce que nous recommandions ce recueil. à ceux à qui ce genre de lecture peut plaire. Ce serait, du reste, un excellent antidote si l'on pouvait, chez une masse énorme de gens, substituer ce *Magasin*, comme plusieurs autres feuilles de cette catégorie, à ces journaux à *un sou,* et à ces feuilletons et romans distribués tous les dimanches, hélas ! à des centaines de mille exemplaires, et qui portent partout l'immoralité et l'impiété.

J. G. Laforge.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE DÉCEMBRE (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie*.)

THÉOLOGIE.

Annales ecclésiastiques de 1860 à 1866, ou Histoire résumée de l'Église catholique pendant les dernières années. Ouvrage complémentaire de l'Histoire universelle de l'Église catholique, par l'abbé Rohrbacher; par J. Chantrel, 1860-1866. In-8, VIII-520 p. (Gaume frères.) 5 fr.

Evangile (l') de l'Eucharistie ou la Vie de N.-S. Jésus-Christ, continuée et reproduite au Saint-Sacrement de l'autel; conférences familières ; par M. l'abbé Pichenot. Edition revue et corrigée par l'auteur. In-12, 461 p. (Bray.) 3 fr. 50

Histoire du dogme de la Rédemption chez les Pères, les réformateurs et les hommes du réveil, à propos de l'article de M. E. de Pressensé, dans le 1er numéro 1867 du Bulletin théologique ; par M. B. Pozzy. In-18 j., 217 p. (Grassart.) 3 fr.

Œuvres complètes de Saint-Bernard, traduction nouvelle, par M. l'abbé Dion. T. 6. Gr. in-8, à 2 col., 564 p. (Vivès.) L'ouvrage aura 5 vol. 50 fr.

Sainte Vierge (la) d'après les Pères ; par l'abbé Barbier. 4 vol. in-8, xx-3484 p. (Girard.) 36 fr.

Vie (la) de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; par M. l'abbé Pauvert. 2 vol. in-18 j. 716 p. (Bray.) 6 fr.

Vie (la) et la légende de madame Sainte-Notburg, établissement de la foi chrétienne dans la vallée du Neckar. Ouvrage divisé en trois livres et 39 chapitres ; par M. de Beauchesne, et orné de 84 gravures d'après les dessins de M. S. Langlois. In-8, 322 pages. (Plon.) 25 fr.

JURISPRUDENCE.

Code Perrin, ou Dictionnaire des constructions et de la contiguïté. Législation complète des bâtiments, des constructions, des propriétés non bâties, des servitudes, etc., mise en rapport avec la doctrine et la jurisprudence administrative et judiciaire. Edition entièrement refondue, par M. Rendu. 2e édition revue et mise au courant jusqu'à ce jour ; par M. Sirey. In-8, VIII-821 p. (Cosse, Marchal et Cie.) 9 fr.

Commentaire de la loi du 24 juillet 1867 sur les sociétés ; par L. Tripier. In-8, 1340 p. (Retaux.) 16 fr.

Plaidoyers de M. A. Rendu ; réunis par M. A. Rendu fils. In-8, XXVII-287 p. (Cosse, Marchal et Ce.) 6 fr. 50

Répétitions écrites sur le Code de commerce, contenant l'exposé des principes généraux, leurs motifs, l'analyse des opinions de plusieurs professeurs ou auteurs, etc. ; par Rivière, docteur en droit. Edition revue, corrigée et suivie d'un formulaire. In-8, VIII-1002 p. (Marescq aîné.) 12 fr.

Résumé de répétitions écrites sur le droit pénal (Code pénal et Code d'instruction criminelle); par F. Bœuf. 2e partie. In-18 j., 161-356 p. (Dauvin frères.) 4 fr.

Sociétés par actions et opérations de Bourse considérées dans leurs rapports avec la pratique, la législation, l'économie politique, l'histoire et les réformes dont elles sont susceptibles, par Em. Worms. In-8, VIII-536 p. (Cotillon.) 7 fr. 50

Traité théorique et pratique des sociétés par actions (avec formules), contenant un commentaire de la loi du 24 juillet 1867 ; par Vavasseur. In-8, XXIII-894 p. (Cosse, Marchal et Ce.) 7 fr. 50

Traité théorique et pratique des partages

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la *Revue*.

d'ascendants; par Réquier. In-8, VI-514 p. (Cosse, Marchal et Ce.) 8 fr.

Voies rurales, publiques et privées, et servitudes rurales de passage; par Féraud-Giraud. Edition refondue et augmentée. In-8, 433 p. (Durand et Pédone-Lauriel.) 6 fr.

SCIENCES ET ARTS.

Annuaire pour l'an 1868, publié par le Bureau des Longitudes. Avec des notices scientifiques. In-18, 520 p. Gauthier-Villars.) 1 fr. 25

Appareils (les) météréologiques enregistreurs à l'Exposition universelle de 1867; par A. Pouriau. In-8, 16 p. et 1 pl. (Lacroix.) 8 fr.

Art (l') flamand : genre, paysage, histoire. Illustrations de Gallait, Lets, Wiertz, Pauwel, Stevens, Dillens, Verbœckhoven, Rofflæn, etc. Texte de Ch. Potvin. In-8, XXXI-296 p. et 11 grav. (Librairie internationale.) 10 fr.

Chant. Études pratiques de style vocal. (Leçons écrites); par M. Stéphen de La Madelaine. 2 vol. in-18 j., 509 p. (Albanel.) 2 fr. 50

Cours d'Arithmétique vulgaire et savante sans maître, d'après les notions du sens commun; par M. Guy. Ier vol. In-8, XXXIII-531 p. et tableau. 11 fr. (L'auteur, rue de Fleurus, 1.)

Cuisine (la) de la ferme; par Madame M. Michaux. In-18, 176 p. (Librairie agricole.) 1 fr. 25

Dieu dans l'histoire; par C.-C.-J. de Bunsen. Traduction réduite; par A. Dietz. In-8, XXXV-524 p. (Didier et Ce.) 7 fr.

Etudes sur l'Exposition universelle de 1867, par Turgan. Gr. in-8, VIII-224 p. (Lévy frères.) 7 fr. 50

Exposition de 1867. Marine (classe 66). Le sauvetage des naufragés; par M. J. de Crisenoy. In-8, 42 p. et 6 pl. (E. Lacroix.) 8 fr.

Flore du département des Hautes-Pyrénées (publiée pour la première fois). Plantes vasculaires spontanées, classification naturelle, dichotomies pour arriver seul et sans maître à la détermination des familles, etc.; gravures dans le texte, cartes géographiques; par l'abbé Dulac. In-12, XII-643 p. (Savy.) 10 fr.

Fougères (les), nouveau choix des espèces les plus remarquables pour la décoration des serres, parcs, jardins et salons; par A. Rivière, E. André et E. Roze; publié sous la direction de J. Rothschild; suivi de l'histoire botanique et horticole des Salaginelles, par E. Roze. Orné de 80 pl. en chromotypographie et de 127 grav. sur bois. T. 2. et dernier. Grand in-8, 244 pages. (Rothschild.)
Les deux volumes. 60 fr.

Géographie illustrée de la France et de ses colonies; par Jules Verne. Précédée d'une étude sur la géographie générale de la France, par Th. Lavallée. 1re partie; Gr. in-8, à 2 col. XXXII-267 p. (Hetzel.) 5 fr.

Guide pratique de la culture du saule et de son emploi en agriculture, notamment dans la création des oseraies et des saussaies, etc..; par Koltz, agent des eaux et forêts. In-18. j., VI-144 p. (E. Lacroix.) 2 fr.

Guide pratique pour le choix de la vache laitière; par Er. Dubos, vétérinaire. In-18 j., 136 p. (E. Lacroix.) 2 fr.

Histoire et légendes des plantes utiles et curieuses; par J. Rambosson. In-8, V-375 p. (Didot.) 6 fr.

Influence des affections organiques sur la raison, ou Pathologie morale; par C. Ollivier. In-8, VIII-236 p. (Germer-Baillière.) 4 fr.

Leçons de couture, crochet, tricot, frivolité, guipûre sur le filet, passementerie et tapisserie; par Emmeline Raymond. Ouvrage illustré de 400 figures. In-18 j., 364 p. (Didot frères.) 3 fr.

Leçons sur les effets des substances toxiques et médicamenteuses; par C. Bernard. Avec 32 figures intercalées dans le texte. In-8, VII-488 p. (Baillière et fils.)

Mémoire géographique sur la mer des Indes; par J. Codine. In-8, VIII-264 p. (Challamel.) 6 fr.

Merveilles de l'art flamand, par A. Houssaye, renfermant dix gravures d'après Teniers, Berghem, Ruysdael, Wouvermans, etc. 1re et 2e séries. In-4, 40 p. et 20 gravures. (Librairie du Petit-Journal.) 10 fr.

Métamorphoses, mœurs et instincts des insectes (insectes, myriapodes, arachnides, crustacées); par E. Blanchard. Ouvrage illustré de 200 fig. dans le texte et de 80 pl. tirées à part. Gr. in-18, 720 p. (Germer-Baillière.) 30 fr.

Monde (le) des bois, plantes et animaux; par F. Hœfer. Dessins par Freeman, Raffet, Yan D'Argent, etc. Edit. de luxe ornée de 294 vignettes. Gr. in-8, 419 p. (Rothschild.) 15 fr.

Mouvement (du) dans les fonctions de la vie. Leçons faites au collége de France; par E. J. Marrey. Avec 144 fig. intercalées dans le texte. In-8, VII-477 p. (Germer-Baillière.) 10 fr.

Nouveau Manuel de chimie simplifiée, pratique et expérimentale; sans laboratoire, manipulations, analyses; par Em. Tournier. Avec 300 fig. intercalées dans le texte. In-18, 232 p. (Savy.) 2 fr. 50

Règne (le) temporel de Jésus-Christ. Etude sur le millénarisme; par L. Lescœur. In-12 .(Douniol.) 3 fr.

Taxe (la) du pain ; par V. Emion, avocat. In-8°, 168 p. (Librairie agricole.) 4 fr.

Traité des maladies des voies urinaires ; par M. Voillemier. T. I. Maladies de l'urètre. Avec 87 fig. In-8, IX-596 p. (V. Masson et fils.) 12 fr. 50

BELLES-LETTRES.

Anne-Marie ; par Mme Bourdon. In 12, 284 p. (Lethielleux.) 2 fr.

Avenir (l') du second empire. La politique extérieure. Allemagne, Rome, Orient; par Dr. Guilbert. In-8, 169 p. (Dentu.) 3 fr

Contre-Guérilla (la) française au Mexique. Souvenirs des Terres-Chaudes ; par C. de Kératry. Gr. in-8, 326 p. (Librairie internationale.) 3 fr. 50

Dieu Plutus (le) ; par M. A. Quinton. In-8, VII-396 p. (Lethielleux.) 5 fr.

Dossier (le) n. 113 ; par E. Gaboriau. In-18 j., 491 p. (Dentu.) 3 fr.

Drames (les) du cœur ; par X. Marmier. Le tentateur. Cimarosa. Anne-Marie. In-18 j., 307 p. (Lévy frères.) 3 fr.

Europe (l') sauvée et la Fédération ; par Strada. In-18, VIII-287 p. (Le Chevalier.) 3 fr.

Fleurs des Martyrs au XIX[e] siècle ; par A. S. de Doncourt. 1[re] série : Chine et Cochinchine. In-8, 300 pages. (Mollie.) 2 fr. 50

Gens (les) de Paris ; par J. Noriac. In-18 j., 350 p. (Lévy frères.) 3 fr.

Gens singuliers ; par Lorédan-Larchey. In-12, XI-204 p. (F. Henry.) 2 fr. 50

Glaciers (les) ; par Zurcher et Margollé. Illustrés de 45 gravures sur bois par L. Sabatier. In-18 j., 327 p. (Hachette.) 2 fr.

Grandes (les) questions ; par E. Hannotin. In-8, VI-539 p. (Dentu.) 6 fr.

Impressions d'une femme ; pensées, sentiments et portraits ; par A. M. Blanchecotte. In-18 j., VI-297 p. (Didier et Cie.) 3 fr.

Intérieur (un) de famille, journal d'une sœur ; par Mme Marie de Bray. In-12, VI-270 p. (Palmé.) 3 fr.

Jeunesse (la) dorée par le procédé Ruolz ; par A. Second. In-18 j., 371 p. (Dentu.) 3 fr.

Lyre et Pinceau, ou Jésus Dieu des arts, esquisses poétiques et morales d'après l'Evangile ; par Mitard. In-18 j., XI-280 p. (Albanel.) 3 fr.

Légende (la) d'Ulenspiegel ; par Ch. de Coster. Ouvrage illustré de 14 eaux-fortes inédites de MM. Artan, Claeys Degroux, Dillens Duwée, Rops Schaefels, Schampheleer, Smits et Van Camps. In-8, 484 p. (Librairie internationale.) 20 fr.

Légendes (les) de l'atelier ; par M. Le Prévost. In-18 j., 216 p. (Albanel.) 1 fr.

Madame de Beauharnais de Miramion, sa vie et ses œuvres (1626-1696) ; par M. Alfred Bonneau. In-8 ; VIII-436 p. (Poussielgue frères.) 6 fr.

Madame Desroches, comédie en 4 actes, en prose ; par L. Laya. In-8, 144 p. (M. Lévy.) 4 fr.

Miss Suzanne, comédie en 4 actes, en prose ; par E. Legouvé. In-18, 123 p. (Michel Lévy.) 2 fr.

Moments perdus, poésie. Mélanges. Lélie, ou les bords de la Meuse, poëme rustique. Souvenirs d'Orient; par P. Charles Richard. Gr. in-18, 179 p. (V[e] Renouard.) 3 fr. 50

Néoline, ou l'orpheline des Vaux de Cernay; par Ch. Nardin. In-12, 206 p. (Sarlit.) 2 fr.

Observatoire (l') et ses merveilles; deux journées instructives et amusantes; par A. Hugues. Gr. in-18, 292 p. (Grassart.) 2 fr. 50

Oiseau (l') du bon Dieu; par lady Fulterton. Roman anglais traduit par Mlle de Saint-Romain. In-18 j., 256 p. (Hachette.) 1 fr.

Revenants (les); par P. Féval. In-18 j., 306 p. (Dentu.) 3 fr.

Surprises (les) de la vie; par Hippolyte Violeau. Les lunettes de Jeanne. Matin et soir. L'enfant aux Caroubes. Alban. In-12, 282 p. (Bray). 2 fr.

Trois passions; par A. Barbier. In-18 j., 273 p. (Dentu). 3 fr.

Veillée (la) de Vincennes, souvenirs de servitude militaire; par A. de Vigny. In-18 j., 215 p. (Lévy frères.) 3 fr.

Vive la chasse; par Bénédict Henry Révoil. Préface par A. Dumas. In-18 j., 307 p. (Faure.) 3 fr.

Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale, de Téhéran à Khiva, Bokhara et Samarcand par le grand désert Turkoman, par Arminius Vambéry. Traduit de l'anglais par E. D. Forgues. Edition abrégée par J. Belin de Launay. In-18 j., XXVII-263 p. (Hachette.) 1 fr.

SCIENCES HISTORIQUES.

Biographie du P. Louis Maillard, de la compagnie de Jésus, par Pouget. In-12, 499 p. (Girard.) 3 fr. 50

Correspondance de Madame Elisabeth de France, sœur de Louis XVI; publiée par

Feuillet de Conches sur les originaux autographes et précédée d'une lettre de Mgr l'archevêque de Paris. In-8, xxiv-472 p. et portrait. (Plon.) 8 fr.

Démagogie (la) en 1793, à Paris, ou Histoire jour par jour de l'année 1793, accompagnée de documents contemporains rares ou inédits, recueillis, mis en ordre et commentés par C. A. Dauban. Ouvrage enrichi de 16 gravures de Valton et d'autres artistes, d'après les dessins inédits et des gravures du temps. In-8, xx-644 p. (Plon.) 8 fr.

Histoire de l'abbaye et du collége de Juilly, depuis leurs origines jusqu'à nos jours, orné du portrait de son fondateur et de l'autographe d'une des oraisons funèbres de Bossuet; par Ch. Hamel, avocat. In-8, xvii-690 p. (Douniol.) 7 fr.

Introduction à l'histoire contemporaine; par A. Grandcolas. Gr. in-18, xxiii-235 p. (Furne, Jouvet et Cᵉ.) 2 fr.

Louis XIV et les principaux personnages de son temps; par Romée d'Avirey. In-8, vi-406 p. (Maillet.) 7 fr.

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Novembre 1867. A. Bonnetty : l'Art chrétien, par M. Rio. — Perpétuité du sacrifice de la messe célébré à toutes les heures du jour dans les diverses Eglises du monde entier. — Anciens Fragments grecs et latins des saintes Ecritures publiés par le P. Cozza. — A. Judas : Affinités des noms de nombres basques avec plusieurs langues de l'Orient, particulièrement avec les langues altaïques. — Félix Nève : de la Monarchie des Indo-Scythes établie au centre de l'Asie, dans les premières années de l'ère chrétienne. Etude sur le règne de Kamischka, contemporain d'Auguste. — A. Bonnetty : Quelques Documents historiques sur la religion des Romains, et sur la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques par leurs rapports avec les Juifs (suite).

CORRESPONDANT.

Décembre. H. Wallon : le Procès de condamnation de Jeanne d'Arc. — L'abbé Eugène Michaud : la Crise israélite en France en 1867. — Emile Jonveaux : Alice Seyton. — Georges Walker : les premières Années de paix aux Etats-Unis. — Ernestine Minzoff : Pouchkine. — Victor Fournel : le Danemark en 1867. Etudes et souvenirs d'un voyageur (suite). — F. Lefort : un Savant chrétien. J.-B. Biot. — Mélanges. — Arthur Mangin : Revue scientifique. — P. Douhaire : Revue critique. — Léon Lavedant : les Evénements du mois.

ETUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

par des Pères de la Compagnie de Jésus.

Janvier 1868. Le P. A. Matignon : l'Action sociale de l'Eglise dans les conciles. — Le P. A. Jean : les Monuments de l'âge de pierre et les théories sur l'ancienneté de l'homme. — M. N. O. : le Mouvement ritualiste en Angleterre. Les nouvelles controverses sur l'Eucharistie. — Le P. E. Marquigny : les Etudes historiques d'un positiviste. — Le P. P. Toulemont : le Dogme de la Providence devant les négations et les défaillances contemporaines. — Le P. J.-M. Baras : Abeilles. — Le P. A. Abinval : les Fêtes du premier de l'an à Madagascar. — Le P. A. Théry : la Littérature pieuse et la Critique. — Correspondance. — Bibliographie. — Le P. Ch. Daniel : les Procédures pour la béatification de M. Olier. — Le P. Toulemont : la Mort de M. l'abbé Le Hir.

REVUE BRITANNIQUE.

Décembre 1867. L'Abyssinie et l'expédition anglaise. — Les Thugs de l'industrie. — Miramar. — De l'Exportation des céréales par les Etats-Unis. Les Mangeurs d'hommes. — Les Fugitifs du travail. — Le Théâtre à New-York (suite). — La Géologie de Rome. — Charles Dickens : Contes anciens et nouveaux pour Noël et le jour des Rois, 1867 et 1868. Barbox frères et Cie. — Le Docteur Bonomi : Poésies. — Auguste Avril : Correspondance d'Italie. — Correspondance de Londres. — M. Muré : Correspondance de Marseille. — Chronique scientifique. — Chronique financière, industrielle et commerciale. — Chronique et bulletin bibliographique. — Pensées diverses.

REVUE CATHOLIQUE (DE LOUVAIN).

Décembre 1867. L'abbé T.-J. Lamy : la Primauté de saint Pierre dans les hymnes

liturgiques de l'Eglise grecque et de l'Eglise russe. — Mgr Dupanloup : M. Duruy et l'éducation des filles. — Edmond Poullet : *la Révolution et l'Empire*, 1789-1815, par M. le vicomte de Meaux (3e article). — Le cardinal Engelbert Sterckx, archevêque de Malines. — Mgr Dechamps : Oraison funèbre de S. Em. le cardinal Sterckx, archevêque de Malines. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

REVUE CONTEMPORAINE.

31 *Décembre* 1867. A. Philibert-Soupé : les Calvinistes français du XVIe au XVIIe siècle. — Antonin Mulé : le Père et le fils (2e partie). — Jules Guillemot : la Littérature d'opéra. — Charles Ropiquet : Chemins de fer français. Des nouvelles conventions de l'Etat avec les grandes compagnies. — Louis Liévin : Portraits contemporains. M. Thiers, chef de la majorité. — Alphonse de Calonne : la Loi sur le recrutement et la garde nationale mobile. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Maurice Cristal : Revue musicale. — Revue critique. — Pascal Picard : Chronique politique. — Em. Andréoli : Revue financière.

15 *Janvier* 1868. H. Baudrillart : le Luxe à Rome sous la république (2e partie). — Eugène Ritter : les Noms de famille. Etudes sur leur origine. — A. Philibert Soupé : les Calvinistes français du XVIe au XVIIe siècle (2e partie). — Hippolyte Vattemare : l'Amérique russe. Sa cession aux Etats-Unis. — Antonin Mulé : le Père et le Fils (3e partie). — J.-B. Jecker : la Créance Jecker. Exposition universelle et internationale de 1867. Alphonse de Calonne : Orfévrerie, joaillerie. — Max Berthaud : Papiers et enluminures de Belfast. — Revue critique. — Maurice Cristal : Revue musicale. — Pascal Pecard : Chronique politique. — Em. Andréoli : Chronique financière, 1867-1868.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

31 *Décembre* 1867. A. Audiganne : l'Exposition universelle de 1867 et les progrès de l'industrie (8e et dernier article). Les pays étrangers. — Amédée de Margerie : la Spiritualité de l'âme et le Matérialisme moderne, (2e article). — L'abbé Henri Perreyve : le Lendemain de Noël, lettre à un enfant. — Mme de Marcey : Massillon (suite). — Marius Fontaine : Mlle Leconte (fin). — Le P. Lescœur : la Morale réelle et la Morale indépendante. — Paul Ribot : Société d'économie charitable. Séance du lundi 23 décembre 1867. — Michel : la Maladie des vers à soie. — Antonin Rondelet : la Littérature et l'enseignement contemporain de l'économie politique (fin). — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

REVUE DES DEUX-MONDES.

1 *Janvier* 1868. Edmond About : les Mariages de province. Jacques Mainfroi (2e partie). — Charles de Rémusat : Platon. — Victor Cherbuliez : Lessing. — J. Clavé : la Pêche et la Pisciculture à l'Exposition universelle. — Le comte d'Haussonville : l'Église romaine et le premier Empire, 1800-1814 (suite). — Ch. Martins : la 37e Réunion de l'association britannique pour l'avancement des sciences. — Charles de Malzade : une Favorite au XVIIIe siècle. — E. Forcade : Revue de la quinzaine. — P. Challemel-Lacour : Revue dramatique.

15 *Janvier*. George Sand : Mlle Merquem. — M. H. Blerzy : l'Afrique moderne d'après les derniers explorateurs. — Paul Janet : Descartes, son caractère et son génie à propos de nouvelles publications. — E. Grimard : la Sensibilité des végétaux. — L. de Carné : les Etats de Bretagne. La Régence du duc d'Orléans et la Conspiration de Pontcalleo. — M. de Laveleye : le Voyage de la frégate autrichienne *la Novarra* ; étude de géographie économique. — E. D. Forgues : Lady Tatersall, Mécompte et tourments d'un chaperon (drame en trois saisons). — Em. Montégut : Monsieur de Camors, de M. Octave Feuillet. — F. de Lagenevais : Revue musicale. — Chronique de la quinzaine. — Essais et notices. La statue de Sophocle et le musée de Latran. — Bulletin bibliographique.

MÉMORIAL CATHOLIQUE.

1 *Décembre* 1867. Lettre apostolique de S. S. Pie IX, concernant le cardinal Jérôme d'Andréa. — Lettre du Souverain Pontife au sujet de douloureux scandales. — Progrès du catholicisme aux Etats-Unis constatés par le dernier concile de Baltimore. — Prochain anniversaire séculaire de la mort de S. Hilaire, et concile provincial à Poitiers. — L. F. Guérin : Découvertes de reliques dans l'église du St-Sauveur à Rome. — L'abbé Vinson : Ste Marguerite de Cortone. — L. F. Guérin : les Moines d'Occident ; leur influence sociale dans le présent et dans l'avenir (suite et fin). — D. Lavedant : Œuvre de l'évangélisation des ordres aux Etats-Unis. — J. G. Lafarge : Un hommage à Marie Immaculée. Prière et espérance. — L'abbé Delaigle : une Méprise sur la doctrine du Mémoria, relative à la question du règne de Dieu. — Chronique religieuse. — Ouvrages mis à l'index. — Bulletin bibliographique. — J. G. Lafarge : A nos abonnés, à nos amies.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE.

10 *Janvier* 1868. Léon Gautier : l'Idée religieuse dans la poésie épique du moyen

âge (suite et fin). — B. Chauvelot : la Dent de Nuremberg. Étude historique. — Ernest Hello : les Harmonies du présent. — A. Frout de Fontpertuis : les récentes Explorations du globe, le Far West et les régions arctiques (suite et fin). — Jean Lander : Femme et femme. — Louis Nicolardot : de l'Humeur de Voltaire. — Eugène Veuillot : De choses et d'autres. — Revue littéraire.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉES PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Avenir national. — Janvier 1868. — 5. Henri Fouquier : Idée antiproudhoniennes, 1 vol. Le Mandarin, 1 vol. Mon Village, 1 vol. Récit d'une Paysanne, 1 vol. Voyage autour d'un grand pin, 1 vol. Dans les Alpes, 1 vol., par Mme Juliette Lambert. — 3. Frédéric Morin : des Idées politiques en Allemagne pendant la Révolution. Des limites de l'action de l'Etat, par Guillaume de Humboldt. — 18. Etienne Arago : Entre cour et jardin, par M. Paul Foucher. Les premières représentations célèbres, par M. Charles Monselet. L'Eau des fées, par Mlle Parole Félix. — 21. Amédée Guillemin : la Ligue de l'enseignement en France. — 22. Georges Pouchet : Recherches sur l'importation, la transmission et la propagation du choléra en province par les nourrissons de Paris, et sur les moyens propres à empêcher la transmission ; brochure in-8°, par le docteur Huette. — Histoire des inhumations chez les peuples anciens et modernes, 1 vol. in-8° 1868, par le docteur Favrot. — Traité des maladies des voies urinaires, 1 vol. in-8° 1867, par Leroy d'Etiolles. — Les monstres marins, par Armand Landrin, 1 vol. in-12 1867. — 25. La Montagne, par J. Michelet.

La France. — Janvier. — 5. Emile Deschamps : le Carlin vengé. — Apologue danois. — 6.8.21.25. Maximilien : Chapitres de ma vie. — Esquisses de voyage, Aphorismes, Poëmes Aus meinen Leben. — 7. Charles Aubertin : Romanciers contemporains : MM. Edmond et Jules de Goncourt. Manette Salomon. 1867. A. Lacroix. — 19. P. Pradier-Fodéré : Traité théorique et pratique du change, des arbitrages, et des matières d'or et d'argent, par Charles Le Touzé. — 21. E. Caro : Pétrarque Etudes d'après de nouveaux documents, par A. Mézières. — 22. P. Pradier-Fodéré : le Danemark à l'Exposition universelle de 1867, par M. Valdemar Schmidt. — 23. Léonce de Resbecq : Les œuvres de M. le premier président Sorbier.

Gazette de France. — Janvier. — 7. Victor Fournel : M. Xavier Marmier, un comte d'Andersen. — 14. Victor Fournel : La jeunesse de Voltaire, par Gustave Desnoiresterres. — Voltaire au collége, avec lettres et documents inédits, par Beaune. — 17. Henri de Lalaubie : la Liberté d'enseignement en 1867, par M. Henri de Riancey. — 21. Victor Fournel : Clément Marot, sa vie et son œuvre, par Charles d'Héricault. — 25. Ch. de Montalembert : Le comte Ladislas Zamoyski. — 26. Armand de Pontmartin : Les derniers Montagnards, par M. Jules Clarétie.

Le Monde. — Janvier. — 7. Léonce de La Rallaye : Histoire de l'Eglise catholique, par Rohrbacher. — 8. 10. Etienne Du Chalard : Les derniers temps, par M. l'abbé Rougeyron, curé de Ménat. — 17. 21. 27. L'abbé V. Davin : Les trois Don Juan : le Don Juan de Molière. — 22. Léonce de La Rallaye : Bertrand du Guesclin et son époque, par F. Jamison, ouvrage traduit de l'anglais par J. Baissac. — 26. Efrondelaure : le Spiritisme devant l'Histoire et devant l'Eglise, par M. l'abbé Poussin.

La Patrie. — Janvier. — 10. Louis Bellet : le Crédit et les Finances, par M. Victor Bonnet. — 19. 22. Ernest Boysse : Léon Faucher. — 20. Eugène Garsonnet : du Droit de Famille, par Oudot, professeur de Code Napoléon à la faculté de Droit de Paris. — 24. Edouard Fournier : Histoire générale de Paris : les anciennes bibliothèques de Paris, églises, monastères, colléges, par Alfred Franklin, tome I. — 27. Ernest Youllet : l'Europe et les Bourbons sous Louis XIV. — Affaires de Rome. — Une élection en Pologne. Conférences de Gertruydenberg. — Paix d'Utrecht, par M. Marius Topin.

Le Pays. — Janvier. — 2. H. Pellerin : le Martyr du Golgotha, traditions orientales sur la vie et la mort de Jésus-Christ, par Peres Escrich, traduit

de l'espagnol par l'abbé H. Rivallaud. — 6. 7. 20. A. Lomon : le Tigre et le Caïman. — 6. H. Pellerin : Mme de Pompadour et la cour de Louis XV, par Emile Campardon. — 10. 11. Le théâtre à New-York. — 17. A. Lomon : Manuel de sténographie, par M. Hipp. Prévost. — 23. 24. La pêche et les poissons, Dictionnaire général des Pêches, par H. de la Blanchère. Le Brochet.

La Presse. — Janvier. — 4. Edmond Croset : Variétés et paradoxes, par Amédée Fournié. — Francis Riaux : Espagne. — La Province d'Alméria, économique et sociale, par Casimir Delamarre. Mémoire lu à la Société de géographie. — E. Bauer : Les cahiers de 1789 dans la sénéchaussée de Castres, par M. le marquis de la Jonquières. — 5. F. Colimcamp : Port-Royal, par C. A. Sainte-Beuve, de l'Académie française. — 7. L. de Meuron : la Bavière à l'Exposition universelle. — Louis Enault : Exposition universelle — Typographie. Mame. — 18. Jules Janin : Thorvaldsen, sa vie et son œuvre, par Eugène Plon. — 22. Hamilton : Feuilles extraites du Journal de la reine d'Angleterre. — 23. Edmond Croset : Napoléon et sa famille, par M. de Lescure. — 25. La Montagne, par Michelet.

Le Temps. — Janvier. — 7. 21. Ed. Scherer : les Exilés de Chanteloup. — 14. B. Challemel-Lacour : Le pessimisme politique. — 22. L'Eglise romaine et le premier Empire, par M. le comte d'Haussonville. — 23. J. Ferry : Archives de l'Ouest, par M. Antonin Proust. — A. Nefftzer : Les problèmes de l'âme, par M. A. Laugel. — 24. 26. Daniel Stern : Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents, par A. Mézières. — 27. A. Mézières : le Matérialisme et la Science, par M. Caro.

Union. — Janvier. — 7. Alfred Nettement : les Troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe, avec des extraits et des pièces rares ou inédites par Eugène Baret. — 8. G. de Cadoudal : Un Chouan. — 9. Eugène Poitou : Mme de Miramion, sa vie et ses œuvres charitables, par A. Bonneau. — 17. Alfred Nettement : Essais de Michel de Montaigne ; nouvelle édition, avec les notes de tous les Commentaires choisies et complétées par M. J. V. Le Clerc ; précédée d'une nouvelle étude sur Montaigne, par M. Prévost-Paradol, de l'Académie française. — 19. Daniel Bernard : Henri Heine. — 21. Alfred Nettement : Histoire de Démosthènes, par M. Boullée, ancien magistrat. — 24. Emmanuel d'Aulecourt : De quelques publications récentes : les Fables de La Fontaine ; Les Ballons et les voyages aériens ; — l'Optique ; Eclairs et Tonnerres ; la Chaleur ; Grottes et Cavernes ; Parcs et Jardins ; Histoire du gentil seigneur de Bayart.

Univers. — Janvier. — 4. Docteur Fréadalt : la Foi devant la Science moderne, par Mgr de Ségur. — 8. Ernest Hello : Etudes sur l'Evangile, par A. Lavigne. — 20. Louis Valder : Miss Suzanne, par M. Legouvé, de l'Académie française. — 22. 24. M. Maynard : la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par M. l'abbé Pauvert.

Le gérant, **F. WATTELIER.**

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Tome IV. — N° 3. **Mars 1868.**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

—

A M. Wattelier, gérant de la REVUE BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous féliciter de l'heureuse pensée que vous avez eue de faire appel à vos lecteurs pour dénoncer à l'opinion publique les ouvrages hostiles à la foi ou aux mœurs. Je me fais un devoir, pour mon compte, de répondre à cet appel, en vous communiquant quelques extraits et des notes que j'ai prises, il y a un an, en parcourant un ouvrage malheureusement admis dans des maisons chrétiennes. Cet ouvrage a pour titre : *Histoire contemporaine*, par *G. Ducoudray*. *Hachette*. 1866.

A la page 2, on lit :

« Jusqu'au IX[e] siècle les invasions des barbares accumulèrent les débris. Puis de ce désordre immense sortit un ordre apparent, une société féodale et chrétienne *pleine de contradictions ;* la foi, qui était sa règle, condamnait la force *qui était son principe ;* l'Eglise prêchait l'égalité de tous, les hommes et *ses chefs profitaient* de l'inégalité féodale; la *religion* cherchait, dans cette société matérielle, à rendre à l'esprit sa place d'honneur, tout en *arrêtant ses élans* et en contrariant *ses progrès*.

« .... (Au XV[e] siècle) les deux puissances qui se sont disputé le gouvernement du *monde immobilisé*, le pape et l'empereur, ont vu le monde leur échapper.

« .... (L'humanité) veut *un ordre réel* et s'abrite sous le pouvoir tutélaire de *la royauté;* elle veut plus de bien-être, et court après la richesse, après la science, la véritable richesse; elle réclame pour sa raison l'*indépendance*. »

A la page 3, l'auteur continue ainsi :

« Tous ces changements, l'historien peut les réunir sous un titre

commun : Révolution dans l'ordre politique, dans les intérêts, les idées et les *croyances ;* ils sont le travail des temps modernes qu'ils remplissent de leurs conséquences ; ils ont par leur développement créé notre civilisation ; ils sont le principe et l'explication de notre société. »

On lit à la page 5 :

(Dans le xve siècle). « La papauté ne travaille qu'à agrandir son domaine temporel. »

A la page 11 :

« L'Europe, si fractionnée avant le xve siècle, trouvait une sorte d'unité par la foi chrétienne, commune à tous les pays. Mais le clergé abusait de son pouvoir et cherchait plutôt à acquérir des biens terrestres qu'à gagner des âmes à Dieu.

« Un moine allemand, Luther, en était venu à se demander si les œuvres, si les pratiques qui composaient *toute la piété des fidèles*, justifiaient les pécheurs, et si le salut n'était pas dans la foi seule. *La vente des indulgences ordonnée par Léon X*, et accomplie en Allemagne avec un singulier mépris de la crédulité publique, *amena Luther à se séparer de l'Église.* Il rejeta l'autorité des conciles et des Pères, se plaça face à face avec l'Évangile et la Bible, prétendit que l'Ecriture sainte n'avait pas besoin d'interprète, et, l'expliquant autrement que l'Eglise, rejeta les sacrements. »

A la page 12, l'auteur continue ainsi l'histoire de la prétendue Réforme :

« Un autre réformateur, Jean Calvin, né en France en 1509, exagéra la doctrine de Luther : il niait la présence réelle dans l'Eucharistie et proscrivait le culte des saints. Il fit de Genève une *république austère* et la gouverna par la simple influence religieuse avec toute l'autorité, même avec la cruauté d'un despote. C'est le calvinisme qui se propagera dans les Pays-Bas, où il fortifiera les idées d'indépendance ; en Ecosse, où il prit un caractère démocratique sous la direction du fougueux Jean Knox. C'est aussi le calvinisme qui s'introduira en France ; mais la réforme était MOINS NÉCESSAIRE *dans notre pays, parce que la royauté avait affranchi l'Église française du joug de Rome, si pesant en Allemagne et dans les autres contrées.* »

A la page 13 on lit :

« Vaincu, le catholicisme recula d'abord, puis reprit bientôt confiance, *fixa ses dogmes au concile de Trente*, se retrempa dans l'étude et la piété, et se serra autour de son chef. »

L'auteur continue sur le même ton, page 14 :

« Le catholicisme se relevait ; malheureusement *il attaqua l'hérésie*

par les armes matérielles, et alors commença le grand drame des guerres de religion, si triste pour l'humanité.

« ..... L'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Prusse, s'attachèrent définitivement au protestantisme. S'adressant à la raison plus qu'à l'imagination, sans culte solennel, sans cérémonies, sans tableaux et sans images, cette religion plaisait à des peuples habitant pour la plupart des contrées froides et nues, accoutumées à calculer et à méditer plutôt qu'à sentir et à admirer, actifs, infatigables, *n'aimant point perdre le temps en fêtes*, et trouvant, le soir, dans la lecture de la Bible, un intérêt et un charme de plus à la vie de famille qui leur est si chère. »

Le rationalisme s'affirme ainsi à la page 15 :

« Déjà les progrès de l'intelligence se faisaient sentir dans une des branches les plus importantes de la littérature, qui n'eut, à vrai dire, sa renaissance qu'au XVIIe siècle : le philosophe Descartes, laissant de côté tous les systèmes et tous les livres, cherche cette science dans la raison seule et la trouve, puisque la philosophie n'est que la science de la raison (le mot *raison* désigne ici la plus haute faculté de notre âme, celle qui conçoit les vérités nécessaires). Après lui la philosophie n'était plus un pêle-mêle de rêveries hasardées. Elle entrevoyait son vrai but : expliquer l'homme ; sa vraie méthode : l'observation et l'analyse ; sa règle : l'évidence. L'homme savait dès lors qu'il pouvait trouver en lui-même sa raison d'être, et que, si la foi gardait ses droits, la raison avait aussi les siens, *droits sacrés qu'on avait négligés jusqu'alors*.

Nous trouvons à la page 22 cette appréciation de l'époque d'Albert le Grand et de S. Thomas d'Aquin :

« Au moyen âge la science était nulle. »

En continuant, nous avons trouvé, à la page 26, l'éloge de Voltaire et de Rousseau.

Mais en voilà assez pour faire apprécier l'esprit du livre imposé, faute d'autre sans doute, à tous les jeunes gens qui se préparent aux examens (même dans les pensionnats chrétiens).

L'un de vos Agrégés.

LES LIBRES PENSEUSES ET LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT

MÉMOIRE A NN. SS. LES ÉVÊQUES DE FRANCE

Par Alexis de Saint-Albin.

Un vol. in-8. — Prix : 3 fr. — Pour les Agrégés, 1 fr. 50 c.

Il n'y a pas besoin d'être prophète pour annoncer le succès de ce livre. Ce succès va de soi ; il s'impose, le livre en contient tous les éléments, tous, ou à peu près : la surprise, l'à-propos, la gravité et l'importance du sujet, la valeur intrinsèque et l'irréfutabilité.

Il a tout le piquant que cherchent à se donner les mauvais livres pour obtenir un succès de scandale, et il a toute l'utilité des meilleurs livres qui méritent le plus un succès d'estime.

Il a tout à la fois l'attrait de la curiosité, car il est riche en révélations bien inattendues, et l'intérêt de l'actualité, car il traite des questions brûlantes. Il se fera lire quand même, et par ceux qu'il instruit et par ceux qu'il condamne, et par ceux qui connaissent les choses dont il traite et par ceux qui n'en soupçonnent rien. C'est un malheur, un grand malheur, qu'un tel livre ait pu être fait; mais ce n'est pas la faute de l'auteur, c'est la faute de son sujet, c'est la faute de ceux qui lui en ont fourni les tristes, effroyables éléments : la part qui revient à l'auteur c'est le rare courage avec lequel il a osé et il a su les grouper et les publier. Mais ce sera un bien, et un grand bien, que ce livre soit lu, beaucoup lu : car il dissipera bien des illusions, bien des aveuglements, bien des ignorances, et il éclairera bien des ténèbres au milieu desquelles il importe à tous que le jour, le grand jour se fasse. Et il est temps que cela soit.

Bien qu'adressé sous forme de mémoire aux évêques de France, ce livre intéresse en réalité tout le monde; car s'il est vrai qu'il ne saurait être mis dans toutes les mains, si pour les enfants, par exemple, et les jeunes filles, sa lecture ne pourrait être que dangereuse à cause des détails qu'il contient, et doit formellement leur être interdite, il est vrai aussi que leurs intérêts y sont débattus, et qu'il peut et doit être lu par tous ceux qui s'occupent d'eux, par les pères et mères, et par tous ceux qui, de près ou de loin, sont appelés à prendre part à leur éducation.

Quant aux hommes et aux femmes du monde, quant à la masse du public indifférent, il n'y a pas à craindre qu'ils le laissent échapper de leurs mains, ni qu'ils le lisent froidement, ni qu'ils l'oublient, comme tant d'autres, tout de suite après l'avoir lu : non, car le livre a ce qu'il faut pour remuer les dernières fibres qui, dans les cœurs blasés, vibrent

encore. Dans un temps où, pour émouvoir les esprits, il ne faut rien moins que des scènes de dompteurs dévorés par leurs bêtes, ou d'étrangleurs enlaçant leurs victimes, que peut-il y avoir de plus émouvant qu'un livre où on nous montre la société tout entière enveloppée, sans le savoir, comme d'un immense réseau invisible et inextricable, où on nous fait voir ce protée qui a nom la Franc-Maçonnerie, et qui, pour bien des gens, est un vieux mythe, une histoire de revenants, ou un conte de Barbe-Bleue, devenu, au contraire, de nos jours plus que jamais, une réalité présente, vivante, effrayante, saisissante, en même temps qu'insaisissable, qui vous prend à la gorge et qui, avec des bras de Briarée, longs, puissants, mais inaperçus, enserre, étreint, étouffe tout ce qui vit et tout ce qui respire dans le sein de l'humanité? Quoi de plus étonnant? quoi de plus terrible? quoi de plus palpitant? et en même temps quoi de plus nouveau? quoi de plus incroyable, et quoi de plus inattendu, pour le grand nombre des lecteurs, habitués à tant de choses aujourd'hui, mais non pas à voir clair dans ce qui les touche et les menace de plus près?

Et pourtant, qu'on n'aille pas croire que, pour être capable de frapper les esprits oisifs et inoccupés, ce livre soit moins digne de l'attention des esprits sérieux et réfléchis. Nous avons de quoi lever ce scrupule.

Il y a un succès déjà acquis au livre, un succès complet : celui que son auteur désirait d'abord et qu'il ambitionnait le plus : l'élite des intelligences chrétiennes de la France, la société la plus illustre et la plus vénérable, celle des gardiens de la foi, de la vérité, de la pure morale, des hautes doctrines, des rayons divins qui éclairent les âmes et échauffent les cœurs, de la divine civilisation qui prépare l'humanité à ses destinées immortelles; l'ensemble des Evêques, en un mot, à qui le livre avait été adressé tout d'abord, y a donné son approbation sans réserve.

Nous serions mal venus, après cela, de chercher à en faire l'éloge. Quels éloges ne pâliraient devant celui de l'épiscopat tout entier?

Laissons donc la parole aux évêques; citons du moins quelques passages des appréciations contenues dans les lettres qu'un grand nombre d'entre eux ont bien voulu adresser à l'auteur. C'est, de leur part, un concert unanime de remercîments, de félicitations, d'encouragements et de bénédictions. Tous ils regardent ce travail comme une œuvre de dévouement au bien, comme une œuvre d'utilité générale. Voici comment s'exprime Mgr l'évêque d'Aire, parlant au nom de ses collègues :

« La voix de l'Episcopat, en qui vous reconnaissez, Monsieur, la voix de Jésus-Christ et de son Eglise, vous doit un remercîment unanime pour

la bonne œuvre que votre courage chrétien vient d'accomplir si heureusement. »

« Merci, dit un autre, merci d'avoir sonné le tocsin. » (Mgr de Mende.)

« Je vous remercie, dit un autre, de m'avoir adressé votre ouvrage, et je vous remercie surtout vivement du nouveau et signalé service que vous rendez à l'Eglise en le publiant. (Mgr de Strasbourg.)

Et un autre : « J'ai hâte de vous remercier, non-seulement de l'attention que vous avez eue de me l'envoyer, mais encore de la pensée généreuse qui vous l'a inspiré. » (Mgr d'Ajaccio.)

Et un autre encore : « Votre plume infatigable rend un nouveau service, non-seulement à la cause de la religion, mais encore à celle de la société. (Mgr de Bourges.)

Et Mgr de Metz dit dans les mêmes termes que « c'est un nouveau service rendu à la religion et à la société. »

« Un service de premier ordre à notre société française et chrétienne, » dit Mgr de Nevers, et il ajoute :

« Permettez-moi de vous souhaiter un grand nombre de lecteurs. L'Église et la patrie y gagneront baucoup. »

Mgr de Strasbourg dit plus encore :

« Puisse votre ouvrage trouver en France et au delà des limites de notre pays le plus grand nombre de lecteurs possible, et devenir pour les uns une arme puissante à opposer au torrent du mal qui nous inonde, et pour les autres une occasion de retour aux saines vérités de la foi catholique.

« Ces pages, ajoute-t-il, appuyées sur une connaissance certaine et éclairée des faits qu'elles rapportent, et dictées par le plus pur zèle pour le salut des âmes, ne manqueront pas d'être de la plus grande utilité à notre malheureuse société moderne. »

Elles seront utiles aux évêques eux-mêmes en premier lieu :

« Nous avons besoin, dit Mgr de Bayeux, de connaître les tendances et les doctrines hostiles à l'Église, puisque nous devons les combattre. Vous m'avez facilité l'exercice de ce devoir, je vous en exprime toute ma reconnaissance. »

« Pour conjurer le danger, il faut, dit Mgr de Mende, en reconnaître l'imminence : il faut que ceux-là surtout qui ont reçu du Ciel la mission de préserver et de sauver les âmes soient avertis. »

« Nous n'avons, dit Mgr d'Aire, ni le temps ni les moyens de suivre cette armée de conjurés qui marchent résolûment à la destruction du catholicisme. Mais vous, *fils de l'homme*, *percez la muraille*, *entrez et*

montrez-nous les abominations très-mauvaises que commettent ces gens-là » (Ezech. VIII, 8, 9, 10).

« Condensez ces poisons qui suintent d'une presse que nous ne connaissons même pas, et vous *orienterez* ainsi les combats que nous devons combattre pour la vérité, pour l'Église, et aussi pour notre chère patrie. »

« Soyez béni, monsieur, dit Mgr de Fréjus, de votre zèle à démasquer les apôtres de l'athéisme et de l'immoralité, à les signaler comme des empoisonneurs publics à la vigilance épiscopale ; vos révélations porteront leurs fruits, et pour ma part j'en ferai grand usage. »

« Les auxiliaires comme vous, Monsieur, dit Mgr de Pamiers, sont précieux et chers aux dépositaires de la saine doctrine, qui ont mission de la répandre parmi les peuples... Vos découvertes et vos révélations auront une large part aux succès que pourra obtenir la milice sacrée dont vous êtes un éclaireur des plus vigilants et des plus actifs. »

« Dans les temps difficiles que nous traversons, dit Mgr d'Ajaccio, et où l'on voudrait isoler le clergé pour en avoir raison plus facilement, nous sommes très-heureux, nous évêques, que des fidèles tels que vous... se serrent autour de nous, afin de repousser plus victorieusement les attaques multipliées et toujours renaissantes des ennemis de la sainte Église. Nous ne saurions trop remercier la divine Providence des courageux et nobles auxiliaires qu'elle nous ménage, et dont elle veut bien continuer la glorieuse chaîne pour la défense des saines doctrines, en dédommagement des doctrines désolantes qui viennent parfois nous affliger. »

« Je vous félicite, Monsieur, dit Mgr de Nantes, du zèle avec lequel vous vous efforcez de dévoiler les trames mystérieuses de l'impiété. Si les attaques se multiplient contre les principes de la foi et de la religion, elles ont aussi le privilége de susciter des défenseurs qu'il est doux à un évêque d'encourager... »

Et Mgr de Saint-Brieuc :

« Monsieur, votre mémoire sur les libres penseuses dévoile avec énergie et talent la plaie la plus dangereuse de notre temps. Le parti du mal sent le besoin de s'unir et de s'organiser : c'est à nous de voir l'abîme et d'en détourner la société, à force de zèle et d'avertissements charitables. Personne plus que vous, Monsieur, n'aura contribué à signaler le péril en montrant le remède. Je vous en remercie, pour ma part, au nom de tous les intérêts sacrés que vous défendez si éloquemment. »

Ces intérêts sont en effet, non pas seulement ceux de la religion, mais en même temps aussi ceux de la famille et de la société.

« Le sujet est si plein d'actualité, dit Mgr de Coutances, il a rapport à des intérêts si sacrés, que vous ne pouviez choisir pour votre plume une matière plus utile et plus propre à intéresser. »

« Nous sommes heureux, dit Mgr de Saint-Claude, de compter dans les rangs des défenseurs de l'Eglise, de la société et de la famille, un talent tel que le vôtre. Vous ne sauriez l'employer à une plus noble cause dans des circonstances plus critiques. »

« La conjuration contre Jésus-Christ, contre l'Eglise, contre les âmes, est flagrante, puissante et acharnée, dit Mgr de Beauvais, vous la combattez avec un grand zèle et un vrai talent. »

« Parmi les innombrables conspirations contre lesquelles nous avons depuis longtemps à lutter, dit l'évêque de Nevers, il n'en fut peut-être jamais de plus redoutable. »

« Après vous avoir lu, il est impossible, dit Mgr de Bourges, qu'on ne reconnaisse pas l'existence de cette grande conjuration, qui veut, par l'enseignement et par la femme, faire pénétrer la libre pensée au foyer domestique pour l'inoculer par la famille à la société tout entière. »

« Il y a, dans votre mémoire, dit le même prélat, des révélations curieuses, étranges, incroyables : on refuserait d'y croire, si l'on n'avait les pièces sous les yeux. Il y a des détails qui font frémir, et que l'on ne saurait trop recommander à l'attention des pères de famille et de tous ceux qui ont charge d'âmes. »

Et encore : « Vos études sur la Franc-Maçonnerie vous ont mis en présence de faits trop nombreux, hélas ! et qui ne justifient que trop les alarmes de l'épiscopat et des vrais catholiques. En les signalant, vous avez accompli un devoir. »

« Avec ce sentiment d'indignation qui saisit une conscience chrétienne et même simplement honnête à la vue des épouvantables doctrines qu'on voudrait acclimater parmi nous, vous avez démasqué tous ces prédicateurs de la libre pensée : vous avez mis à nu les conséquences de leur système. »

« Il est triste, dit Mgr de Chambéry, il est triste de voir la philosophie, qui était autrefois l'amour de la sagesse, atteinte d'une épidémie gangréneuse d'athéisme et de matérialisme, qui envahit le monde, et surtout le monde savant. »

Et Mgr de Fréjus : « Une véritable fureur de démolition de la société s'est emparée de presque tous les littérateurs, philosophes, historiens, économistes, politiques de notre temps. C'est un délire, une rage sans

motif et sans nom, une œuvre qui ne peut venir que de l'enfer. »

« Dans votre mémoire, dit Mgr de Digne, vous démasquez l'ennemi de la religion. S'il est multiple dans les formes qu'il prend, il est un dans ses tendances et dans le but qu'il poursuit. Cet ennemi, c'est Satan. Les hommes ne sont que ses agents. Il se sert même de ceux qui ne sont pas mauvais, et qui ne voient pas, et ce sont souvent, hélas ! ceux qui le servent le mieux. »

« Hélas ! s'écrie Mgr de Beauvais, il y a tant d'aveugles qui ne veulent rien voir de ce qui pourrait troubler leur quiétude ! »

« La propagation de vos livres contribuera, dit Mgr de Saint-Claude, à ouvrir les yeux sur l'abîme qui s'entr'ouvre pour nous engloutir. »

« J'espère, dit Mgr de Metz, que cet écrit achèvera d'ouvrir les yeux à des hommes honnêtes qui se sont laissé prendre au piége. »

« Que d'âmes, dit Mgr de Mende, sont entraînées et périssent ! Et quel avenir nous prépare l'épaisse fumée qui, de nos jours plus que jamais, peut-être, sort du puits de l'abîme ! Vous avez voulu signaler le danger, nous faire entendre le concert infernal de toutes les voix qui, d'un bout du monde à l'autre, protestent contre ce que le monde a toujours adoré ; et vous avez bien fait. »

« J'ai voulu lire votre effrayant mémoire, » écrit Mgr de Saint-Claude.

Et Mgr de Chambéry : « J'y trouve d'effrayantes vérités. »

Et Mgr d'Aire : « J'ai bu d'un seul trait le breuvage amer, mais salutaire, et je dépose sur la table la coupe épuisée pour vous en témoigner ma douloureuse reconnaissance. »

« Quoique je suive depuis longtemps, dit Mgr de Fréjus, quoique je suive depuis longtemps avec une grande inquiétude, avec effroi, le travail satanique qui se fait dans toute l'Europe, pour la jeter dans la barbarie, je ne croyais pas que le mal fût aussi avancé et aussi étendu que je le vois maintenant... »

« Beaucoup de ceux qui vous liront, dit Mgr de Montauban, apprendront avec effroi des vérités et des faits dont ils ne se doutaient pas. »

« Depuis longtemps, dit-il encore, la conjuration maçonnique de l'impiété contre l'Eglise de Jésus-Christ, contre Dieu même et contre tout l'ordre social m'est bien connue, et je n'ai manqué aucune occasion de la signaler..... « Mais j'étais loin de soupçonner qu'au lieu de rester conjuration secrète, elle se fût elle-même mise en lumière par des écrits et des journaux que tout le monde peut lire. Les citations nombreuses que vous

en donnez témoignent tout ensemble et de l'audace des conjurés et des dangers qui menacent la société. »

« Voilà bientôt quatre-vingts ans, dit Mgr de Nîmes, que la Révolution travaille à détruire une à une toutes les influences et toutes les forces dont l'Eglise disposait autrefois en France pour le bonheur de la patrie et la gloire de la civilisation. Elle n'a que trop réussi dans ce labeur impie. »

« Nous comprenons, dit-il encore, la frénésie avec laquelle le rationalisme contemporain s'acharne à nous arracher le dernier lambeau d'action moralisatrice, et à la société la dernière planche de salut : conspiration dans laquelle le cynisme impudent de la presse irréligieuse s'unit aux menées ténébreuses des loges maçonniques. Votre mémoire aux évêques démontre l'existence de ce concert corrupteur avec une évidence sinistre, mais précieuse; les écrivains dont les citations constituent vos preuves expriment avec une crudité révoltante le but et les motifs de leur complot. »

« Il y a toujours eu dans le monde, dit Mgr de Luçon, deux mystères, l'un de sainteté, l'autre d'iniquité, qui se sont développés parallèlement. Saint Augustin les décrit sous l'image de deux cités, et il se sert de cette image pour représenter l'esprit de Dieu et l'esprit de Satan qui se révèlent d'une part dans les élus du Seigneur, d'autre part dans les ennemis de Dieu et de son royaume sur la terre. L'homme de péché dont parle saint Paul se personnifie de nos jours dans les sociétés secrètes. Depuis longtemps elles travaillent dans l'ombre à saper les fondements, à miner l'édifice de la société chrétienne. Aujourd'hui elles agissent au grand jour. »

Mais voici ce qui arrivera ; écoutons Mgr d'Evreux : « L'une des promesses faites par le Seigneur, qui ne trompe pas, c'est que la *honte de la cité du mal deviendra publique,* et que les cœurs animés de nobles sentiments comprendront mieux avec quel soin ils doivent éviter les séductions. »

« ... Votre plume, dit Mgr de Nîmes, a dû cent fois hésiter pour révéler au monde ces effroyables turpitudes. Mais enfin vous les avez dites, et vous avez bien fait. Il est bon que la femme française sache qu'on ne veut la soustraire à la tutelle de l'Eglise que pour la replonger dans les dégradations sans nombre et sans bornes où le paganisme avait fait descendre celles qui furent ses aînées dans l'histoire. »

« Je vous félicite, monsieur, dit Mgr de Mende, du courage dévoué dont vous avez eu besoin pour sonder la plaie si hideuse que vous

nous dévoilez, pour descendre dans cet abîme dont vous nous montrez la profondeur effrayante, et où vous voudriez nous empêcher de tomber. Non, la société, l'humanité n'y tombera pas. Elle ne reniera pas son Dieu et son Christ... Non, le monde, vous l'avez dit avec l'accent de la piété la plus tendre, le monde ne sera pas orphelin ! »

« J'ai l'espoir, dit Mgr de Nancy, que ce mal sera dans un prochain avenir l'occasion d'un grand bien. La contradiction est utile à la vérité, comme la persécution l'est à la vertu. »

« Humainement, dit Mgr de Chambéry, on ne peut pas encore prévoir jusqu'où s'étendra ce nouveau déluge. Heureusement, nous avons pour nous la parole de Celui qui a dit : *Confidite, ego vici mundum.* »

Et Mgr de Saint-Dié :

« Les ennemis de l'Église sont innombrables dans ce malheureux temps. Mais, que ses défenseurs ne s'effrayent ni des ruses ni de l'acharnement de l'enfer. Ils ont pour eux la parole de Notre-Seigneur : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. Confidite, ego vici mundum.* »

« Dieu nous donnera-t-il à tous, dit Mgr de Bourges, de voir le triomphe ? Je ne sais : mais ce que je sais, c'est que, pour un cœur chrétien, la seule pensée de n'avoir pas été un lutteur inutile est déjà une récompense. Cette récompense, je suis heureux de vous le dire, monsieur, vous l'avez pleinement méritée, et votre foi, j'en suis sûr, la placera au-dessus de toutes les récompenses de ce monde. »

« Continuez, nous vous en prions » (Mgr d'Aire). « Continuez, monsieur, à servir l'Eglise avec le même zèle, le même courage et le même dévouement. » (Mgr de Saint-Dié) « Continuez à nous venir si puissamment en aide. » (Mgr de Saint-Claude) « Continuez de signaler cette vaste conjuration savamment organisée. L'œuvre que vous avez commencée, et qu'il faut poursuivre, vous vaudra, soyez-en persuadé, les bénédictions de Dieu. » (Mgr de Digne) « J'admire votre courage, dit Mgr de Metz, je rends grâces à Dieu qui vous l'inspire, et je le prie de répandre abondamment sur vous les bénédictions réservées aux vaillants défenseurs de l'Église. » Et Mgr de Luçon : « Je vous félicite de faire partie de cette glorieuse phalange, et prie Dieu de vous combler des bénédictions de choix qu'il réserve aux âmes d'élite fidèles à leur vocation. »

Si quelque chose au monde peut être encourageant pour l'auteur du livre, c'est ce touchant concert de bénédictions données avec une effusion si cordiale et dont la puissante efficacité rejaillissant sur le livre lui-même,

non-seulement sera sa plus solide et sa plus éclatante recommandation, mais lui vaudra encore de produire un immense bien.

Il y a là pour nous de quoi consoler des tristesses que le livre révèle.

Mais ce qui est plus consolant encore, c'est cette parfaite harmonie qui, entre tant d'évêques distants les uns des autres, et à leur insu, se manifeste jusque dans l'expression transmise à la hâte des sentiments que la lecture du mémoire a fait naître en eux, harmonie qui paraît frappante même dans les courts extraits que nous avons pu citer de leurs lettres.

Un tel accord, si peu prémédité, si naturel, si simple, en tout ce qui touche de près ou de loin aux doctrines, ne se peut rencontrer que dans l'unité de la foi catholique : c'est ce que Pie IX exprimait si bien dans l'admirable allocution qu'il adressait, le 26 juin 1867, aux évêques de la chrétienté réunis pour les fêtes du centenaire :

« Là seulement peuvent exister entre les âmes des liens étroits et forts, là où un seul et même esprit de Dieu règne sur tous; » et encore : « Plus vous serez rattachés par des liens d'intimité, de foi et d'amour à la pierre angulaire de l'édifice mystique, plus aussi vous serez revêtus de ce courage et de cette force que la grandeur de votre ministère demande contre les assauts ennemis et les événements contraires (1). »

Aussi, en présence du grand fait providentiel dont il était réservé à nos tristes jours d'être les heureux témoins, nous pourrons hardiment conclure avec ces paroles de l'évêque de Montauban :

«... Pendant que tout menace de se dissoudre sous le souffle de l'impiété, du matérialisme, de l'athéisme et de l'immoralité la plus déhontée, l'Eglise, au contraire, se fortifie admirablement par l'union intime des évêques et du clergé du monde entier avec le pontife romain qui est son chef. En aucun temps, je crois, cette union n'a été plus générale, plus unanime et plus intime. Que la conjuration le sache bien : Il y a là une force invincible de résistance et un gage assuré de la victoire (2). »

E. Stein.

(1) *Souvenirs du Centenaire*. Paris, Wattelier, 1867, p. 48 et 50.
Voir aussi le magnifique tableau de la p. 58.
L'ennemi de Dieu et des hommes, avec les cohortes du mal, peut bien singer, mais il ne réalisera jamais cette belle unité.

(2) Pie IX, dans l'allocution aux évêques, disait (*ibid.* p. 52) : « Il faudra bien que les adversaires de la religion comprennent quelle est la vigueur, quelle est la puissance de l'Eglise catholique, qu'ils ne cessent de poursuivre de leurs inimitiés. Ils apprendront combien était inepte et irraisonnable le reproche qu'ils lui faisaient, d'être à bout de forces et d'avoir fait son temps : ils apprendront enfin combien ils

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

QUESTIONS CONTEMPORAINES, deuxième édition, par Ernest RENAN. 1 vol. in-8°. Michel Lévy.

Cachez le nom de l'auteur et laissez aux esprits les plus sagaces le soin de deviner, s'ils le peuvent, de quelle plume sont tombées les lignes qui vont suivre :

« A Dieu ne plaise que je semble jamais méconnaître la grandeur du catholicisme et la part qui lui revient dans la lutte que soutient notre pauvre espèce contre les ténèbres et le mal ! Que de bien jaillit encore au sein des eaux troublées de cette intarissable fontaine..... même, en cet état de décadence, que de preuves le catholicisme donne encore d'une étonnante vigueur ! quelle fécondité dans son apostolat de charité!.... que d'âmes excellentes !... Comme, à la vue de ces tentes rangées dans la plaine et au milieu desquelles se promène encore Jehovah, on est tenté, avec le prophète infidèle (Balaam), de bénir celui qu'on voulait maudire, et de s'écrier : « Que tes pavillons sont beaux ! que « tes demeures sont charmantes ! » Combien d'esprits qui, sans les fondations religieuses, seraient restés ensevelis dans la vulgarité ou l'ignorance, lui doivent leur éveil ! Où trouver, par exemple, quelque chose de plus vénérable que Saint-Sulpice, cette image vivante des anciennes

ont grand tort de s'applaudir de leurs triomphes, de se fier à l'habileté de leurs plans ou à l'activité de leurs efforts, et ils arriveront à s'apercevoir qu'il n'est pas possible d'ébranler un tel faisceau de forces, si compacte et si fortement cimenté par l'esprit et la vertu divine de Jésus-Christ sur la pierre de la confession apostolique. »

On ne saurait trop et trop souvent relire tous ces admirables discours, si pleins d'enseignements, de consolations et de vivifiantes espérances.

mœurs, cette école de conscience et de vertu où l'on donne la main à François de Sales, à Vincent de Paul, à Fénelon ?... Ah ! gardons-nous de croire que Dieu ait quitté pour toujours cette vieille Eglise ! *Elle rajeunira comme l'aigle*, elle reverdira comme le palmier..... Oui, le monde sera éternellement religieux, et *le christianisme*, dans un sens large, est le dernier mot de la religion. » (P. 401, 402.)

Encore une fois, cachez la signature et dites-nous ce que peut désirer de mieux le chrétien le plus difficile.

Allons plus loin ; quel est le catholique, et même le catholique ultramontain, qui ne s'arrangerait pas parfaitement de ces autres paroles : « La subordination de l'Eglise à l'Etat est mauvaise et contraire aux vrais besoins de l'esprit moderne. En France, surtout, elle serait fatale, et j'envisage comme une grande erreur l'opinion de très-bons esprits qui cherchent de ce côté une solution à des difficultés sans cesse renaissantes... Mieux vaut le pape que l'empereur théologien de Byzance ou de Moscou ; quand l'Etat met la main sur l'âme, cette main est toujours bien plus lourde que celle du prêtre... La France est fière de son concordat ; mais il a le caractère de tout ce qui est sorti de la révolution... et témoigne un singulier oubli de la liberté et une complète méconnaissance du côté moral de l'homme. L'erreur de la France est, en général, de croire qu'on peut suppléer à la libre spontanéité des âmes par des institutions bien combinées... Non, l'humanité a trop de feu dans le sang pour se contenter d'un *éden* de bourgeois heureux s'amusant par escouades et *croyant* par décret. Le sentimeut religieux prendra sa revanche, les cultes aimeront mieux les périls de la liberté qu'une protection obtenue au détriment de ce qu'ils ont de plus cher. » (P. 381.)

Il n'est pas jusqu'à la dernière encyclique et jusqu'à l'esprit sacré qui a dicté le *Syllabus* qui n'ait son justificateur dans l'auteur qui nous occupe. « Je conçois les orthodoxes, je conçois les incrédules, mais non les néo-catholiques. L'ignorance profonde où l'on est en France, en dehors du clergé, de l'exégèse biblique et de la théologie a seule pu donner naissance à cette école superficielle et pleine de contradictions. C'est dans les Pères, c'est dans les conciles, qu'il faut chercher le vrai christianisme, et non chez des esprits à la fois faibles et légers, qui ont altéré la doctrine chrétienne... Le pape sait mieux que nos politiques cléricaux l'essence du catholicisme. On n'est pas catholique malgré lui, et quand, dans une discussion récente, les plus chauds défenseurs de la papauté ont tous commencé par déclarer qu'ils rejetaient le *Syllabus*,

les théologiens ont dû sourire... le pape est bon juge en matière de foi catholique. Le *Syllabus*, qui a surpris tant de personnes, ne contient rien de nouveau. Pie VII, Pie VIII et Grégoire XVI avaient fait exactement les mêmes déclarations. » (Préface xx.)

« Que l'Eglise reste donc ce qu'elle est, et qu'elle avoue ses doctrines. On lui tiendra compte de sa sincérité... Que l'Eglise s'entoure de ce parfum de vénération qui s'attache aux vieilles choses, mais qu'elle n'essaye jamais de se refaire à la mode du jour... Qu'elle ne tente pas de prendre ce drapeau moderne qui jure avec toutes ses habitudes surannées. Un vieillard n'est pas ridicule en conservant le costume de son temps; il l'est en se coiffant du bonnet rouge et en prenant des airs de jeunesse qui contrastent avec sa caducité. » (P. 460.)

Mais ce que l'auteur rigoriste qui nous occupe ne pardonne à personne, c'est la légèreté des manières et du ton dans la controverse religieuse. Inexorable sur la dignité du sujet, qui, dit-il, a occupé toute sa vie, il voudrait qu'on ne parlât de Dieu qu'à deux genoux. Un homme surtout a le talent d'exciter ses colères, et cet homme c'est Béranger.

« Quand on me parle des vertus de Béranger, dit-il, je suis presque tenté de m'écrier : Tant pis. Viveur, je l'eusse placé à côté de ses confrères représentants de l'antique gaieté française... Mais si l'on m'apprend que *Lisette* et le *chambertin* ne sont que des figures de rhétorique, que ce chanteur insouciant a une philosophie, une politique et, Dieu me pardonne! UNE THÉOLOGIE, toute mon esthétique est en désarroi... » En vérité, comprend-on qu'en un siècle préoccupé de problèmes aussi sérieux que ceux qui nous *obsèdent*, un homme de sens ait accepté devant le public ce rôle de faux ivrogne et de faux libertin?... Mais le vice égrillard, la coquetterie de l'immoralité, la gentillesse du mal, voilà le péché français par excellence, voilà la petitesse, voilà le ridicule dont le Français croit se laver par son air dégagé et son éternel sourire! » (P. 466.)

« Si la France, le pays catholique par excellence, a choisi pour son poëte national le railleur le plus superficiel des dogmes du catholicisme... c'est qu'un grain de *polissonnerie* lui a tout fait pardonner. » (P. 474.)

En vérité, tout cela est parfait, et, nous le répétons, cachez la signature et vous croirez reconnaître celle du plus indigné des *Juvenals* du *Monde* ou de l'*Univers*.

Mais quand vous découvrirez la vraie lumière, quel ne sera pas votre étonnement! Hélas! cette signature est bien celle, non pas du railleur, non pas du plaisant, non pas du contempteur indécent de *Jésus*,

mais celle de son plus sérieux et plus superficiel historien, de son plus pédagogique et plus illogique commentateur, de son plus poli mais de son plus perfide détracteur.

Dans le volume que nous venons de parcourir, et qui n'est autre chose que la reproduction par *duplicata* de ce que nous avons trop lu, il ne manque rien de ces monstrueuses inconséquences, de ces incessantes hypothèses, de ces falsifications éhontées bien autrement coupables que les *polissonneries* du chansonnier français. A part quelques vérités bien frappées à l'adresse de l'université française, « beaucoup plus préoccupée *des paroles que des choses*; » à part quelques bonnes idées, qui le croirait? sur l'instruction supérieure, sur les vieux libéraux du temps de la Restauration qui « cherchaient par des conspirations à renverser l'ordre établi; » à part une excellente tirade sur « cette disposition acariâtre de la nation qui fut, il faut l'avouer, la cause de plusieurs des fautes dont on a fait peser la responsabilité sur ce gouvernement légitime (p. 25); » à part enfin une étude *ordinaire* et de quelques pages sur Ramus, Eugène Burnouf et Quatremère, nous rentrons en plein dans le Renan trop connu, et dans la reproduction littérale de ses premiers scandales; la *Chaire d'hébreu au collége de France*, les *Etudes savantes en Allemagne*, l'*Etat des esprits en* 1848, l'avenir religieux des *Sociétés modernes*, tous ces chapitres nous remettent en mémoire ce que nous tenions tant à oublier.

Ils redoublent surtout cette stupeur immense dans laquelle nous plongeait, il y a dix ans, cette profession de foi sur *le surnaturel* qui dépasse, selon nous, toute l'audace paradoxale des siècles les plus dénégateurs. « *Aucun fait* ne prouve, dit-il, qu'il y ait une force supérieure à l'homme, intervenant par des actions particulières dans le tissu des événements du monde. En d'autres termes, il n'y a pas *un seul* cas de miracle prouvé. » (P. 221.)

Et celui qui écrit de telles lignes passe sa vie, dit-il, dans la lecture *délicieuse* pour lui des Bollandistes! Quel crime a-t-il donc commis pour se voir privé à jamais de la compréhension de ce qu'il lit, et quelle idée se fait-il du témoignage humain? Si l'affirmation personnelle des Pythagore, des Platon, des Plutarque, sont des rêves de vieilles femmes; si les annales de tous les empires de la terre sont des contes d'almanach; si tout ce qui fut grand et saint dans le monde mentait effrontément; si tous les monuments, si tous les mémoriaux du genre humain sont des fantômes; si le suffrage universel ne nous trompe que dans la seule chose qu'il affirme sans variations et sans contradictions

aucunes, et si la vérité ne fut jamais que le partage de quelques académiciens qui, après avoir barré, arrêté, dénié presque toutes les vérités, passent leur vie à défaire leurs croyances de la veille... je le demande, qu'est-ce que la vérité? qu'est-ce que le témoignage? qu'est-ce que l'histoire? qu'est-ce que la philosophie? et qui donc, au milieu d'une submersion semblable, oserait se flatter de surnager et de faire croire à tous ces *noyés* qui l'entourent que lui seul est sauvé et va survivre à tous?

Dans ses intervalles d'incroyance, le plus savant des libres penseurs, l'illustre Bayle, s'écriait : « Il faut vraiment un front d'airain pour nier les miracles évangéliques. » Dans le cas présent, il faut y joindre une double et incurable amaurose pour expliquer comment un malheureux aveugle, réchauffé tout le jour aux rayons du soleil bollandien, peut, sur cette seule raison qu'ils ne frappent plus sa vue, pousser la folie jusqu'à s'imaginer que jamais ils n'ont brillé pour personne!

De Mirville.

HISTOIRE DE L'ABBAYE ET DU COLLÉGE DE JUILLY, depuis leurs origines jusqu'à nos jours, par M. Charles Hamel, avocat, docteur en droit, ancien élève de Juilly (1).

Malebranche, surprenant un jour un livre d'histoire, un livre cependant qui ne manque pas de gravité, Thucydide, entre les mains de d'Aguesseau, ne put se défendre d'une espèce de scandale philosophique et de perdre presque en un moment la bonne opinion qu'il avait conçue du chancelier dans de précédents entretiens sur la métaphysique. Il y a lieu toutefois de penser que, si l'illustre philosophe revenait pour un instant parmi nous, loin de se scandaliser, il aurait peut-être la faiblesse d'éprouver quelque plaisir à voir dans de nombreuses mains, sinon dans toutes, l'*Histoire de l'Abbaye et du Collége de Juilly*, dont son grand nom décore une des pages.

Au premier abord, il faut en convenir, l'histoire d'une vieille abbaye transformée en un collége vieilli à son tour semble un sujet un peu ingrat, et le sentiment avec lequel on aborde généralement la lecture de semblables ouvrages n'est pas celui de l'empressement. Mais le collége sur l'histoire duquel nous appelons aujourd'hui l'attention, est celui de Juilly : Juilly, un des plus célèbres asiles qui aient jamais été ouverts sous les auspices de la religion à la vertu et à la science; Juilly, la prin-

(1) Un fort vol. in-8°, chez Douniol.

cipale gloire d'un des plus illustres corps enseignants qui aient pris naissance dans le sein de l'Eglise. Le livre ouvert, il n'est pas besoin de beaucoup de pénétration pour apprécier sa haute portée et le puissant genre d'intérêt qui s'y attache.

On s'en convainc dès les premières pages. L'auteur, M. Charles Hamel, n'est point de ceux qui se désintéressent des idées et des choses de leur temps; qui, endormis dans les égoïsmes de toute nature, n'entendent jamais dans l'air aucun bruit inquiétant, n'aperçoivent jamais à l'horizon le moindre point noir et ne se réveillent qu'au coup de tonnerre des grandes catastrophes. Il est question en ce moment, aux Etats-Unis, de lois dites de *reconstruction* qu'explique l'état où la guerre civile a réduit le Sud. En France, dans un pays où depuis près de quatre-vingts ans les révolutions ont accumulé ruines sur ruines, longtemps, selon toute apparence, non-seulement les lois, mais les actes privés de *reconstruction* et de consolidation de l'ordre social et religieux seront nécessairement à l'ordre du jour; longtemps il sera de l'intérêt sagement entendu, aussi bien que du devoir de chacun, d'apporter à cette cause le tribut de ses efforts, soit individuels soit collectifs, mais énergiques. M. Hamel l'a compris, et l'importance de la question spéciale de l'enseignement, au point de vue qui nous occupe, ne lui a pas davantage échappé.

Pour les esprits à la fois élevés et généreux, des idées spéculatives à leur application la distance est courte. En 1864, l'établissement de Juilly, sorti depuis plusieurs années des mains des derniers membres de l'ancienne congrégation de l'Oratoire, mais tombé comme un dépôt sacré entre les mains fidèles de MM. de Scorbiac et de Salinis d'abord, de la Société ecclésiastique de M. l'abbé Bautain ensuite, subissait une nouvelle et heureuse transformation, cette fois, tout le fait espérer, définitive. Il devenait la propriété de ses anciens élèves, qui trois ans plus tard, le 13 mai 1867, jour mémorable, replaçaient à sa tête la nouvelle congrégation de l'Oratoire, héritière légitime et directe du nom, des traditions, de la piété, de la science et des vertus de la première, mais qui ne le sera point, nous allions dire de ses fautes, il est plus juste de dire de ses malheurs. Ancien élève de Juilly, M. Hamel avait pris à cet événement considérable une part déjà fort méritoire, mais sa dette de dévouement ne lui paraissait pas entièrement acquittée, et aujourd'hui son livre vient rendre au nom de Juilly son prestige un peu effacé, en attendant que, sous de nouveaux auspices, pour le profit non médiocre de l'Eglise et du pays, dont le principal besoin de nos jours est

plus qu'à aucune époque peut-être une saine éducation de la jeunesse, il vienne à briller d'un nouvel et durable éclat.

Le grand intérêt de l'*Histoire de l'Abbaye et du Collége de Juilly* porte sur l'ancien Oratoire de France, sur son fondateur, un cardinal de Bérulle dont Urbain VIII disait : « Ce n'est point un homme, c'est un ange ; » sur les disciples de ce grand homme, et surtout un P. de Condren, son successeur dans le gouvernement de sa congrégation, « dont la mémoire est douce à l'Eglise comme une composition de parfums, » selon l'expression de Bossuet ; sur la suite des supérieurs généraux et sur les hommes illustres de l'Oratoire que de grands talents, un grand savoir et même de véritables vertus ne préservèrent malheureusement pas toujours de funestes aberrations ; et parmi cette foule d'hommes célèbres, sur des théologiens comme Thomassin, des philosophes comme Malebranche, des orateurs comme Mascaron et Massillon, de saints prélats comme J. B. Gault, dont Mgr Place, son successeur sur le siége de Marseille, a dans son mandement de prise de possession annoncé qu'il allait reprendre auprès du Saint-Siége la cause de béatification déjà sollicitée par Louis XIV.

Dans la partie du récit qui concerne d'une manière plus spéciale la maison de Juilly, l'intérêt se concentre sur la méthode d'enseignement et sur la discipline particulière qui y étaient en usage, grave et important sujet ; sur les hommes, de mérite presque toujours et de génie quelquefois, qui ont été préposés pendant plus de deux siècles à cet établissement ; sur les hommes marquants qu'il a produits, entre lesquels il s'est enorgueilli autrefois d'un maréchal de Berwick et d'un Villars, et il s'enorgueillit de nos jours d'un vicomte de Bonald et d'un Berryer.

Les maîtres, leurs méthodes, leurs disciples, voilà le fond de l'ouvrage, son intérêt capital, mais ce n'est pas le seul. Affectionné à son sujet, l'auteur est trop habile pour négliger une partie des circonstances propres à le rendre plus attachant. Du passé de Juilly avant sa prise de possession par les PP. de l'Oratoire, quelques lignes eussent à la rigueur suffi. Après avoir commencé par fixer l'imagination du lecteur par une agréable description de ces vastes étendues, de ces pelouses, de ces immenses pièces d'eau, de ces arbres plusieurs fois séculaires, de ces paysages, de ces vieux bâtiments où l'air, l'espace et la lumière sont prodigués sans mesure, M. Hamel se serait bien gardé de ne point ajouter à l'agrément de ces lieux aimables la magie des lointains souvenirs. Cicéron, que le P. de Condren, dans l'amour des lettres qu'il joignait à ses angéliques vertus, avait le désir de relire

tout entier avant de mourir, Cicéron, croyons-nous, disait de la vieillesse que dans l'homme elle est vénérable, dans les monuments sacrée. Juilly, dont le nom paraît pour la première fois dans l'histoire associé à celui de Ste Geneviève dans une gracieuse légende, est donc deux fois comme sacré et par le laps des siècles et par le passage de la sainteté sur son sol. Une source merveilleuse, une chapelle sur ses bords, centre d'un grand pèlerinage; au bout de 700 ans, une abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin se fixant dans ce séjour, depuis si longtemps béni, pour y attirer de nouvelles bénédictions et projeter sur lui une nouvelle illustration par ses abbés réguliers et commendataires, telle est l'histoire de Juilly avant l'Oratoire. On le voit, l'arrière-plan du tableau est digne du premier.

L'ouvrage ne pouvait se terminer avec la suppression de la congrégation en 1792; l'auteur suit les anciens membres de la maison de Juilly pendant et après la révolution jusqu'à leur retraite définitive ou leur mort, et raconte la destinée de cet établissement dans la période de transition qu'il a eu à traverser, non encore sans lustre, puisqu'on y rencontre les noms de MM. de Scorbiac et de Salinis, un moment celui de M. de Lamennais, et enfin celui de M. Bautain, dont l'abdication a amené l'avénement du nouvel Oratoire.

M. Hamel a traité son sujet ainsi élargi avec supériorité, et sous sa plume une monographie particulière acquiert quelque chose de l'importance et de l'attrait d'une histoire générale. Son livre est plein et nourri; une multitude de détails historiques inédits ou peu connus viennent ajouter à l'intérêt sans faire perdre de vue un instant le but principal. C'est ainsi qu'à l'occasion de l'absolution conditionnelle donnée à Henri IV par Renaud de Beaune, dix-huitième abbé de Juilly, l'auteur cite des documents très-curieux sur le rôle décisif joué par S. Philippe de Néri dans la grande affaire de la réconciliation définitive de ce prince avec l'Église et Clément VIII, réconciliation à laquelle peut-être notre pays doit la conservation de sa foi. C'est ainsi encore qu'à l'occasion des visites pastorales de Bossuet au collége de Juilly, une anecdote ignorée jusqu'ici, même des plus doctes, et qui montre au vrai la bonté de ce grand homme, trouve dans l'ouvrage une place d'honneur. Bossuet était en conférence avec la mère prieure de l'Hôtel-Dieu de Dammartin, « lorsqu'une pauvre femme accourt tout en larmes annoncer à la supérieure que l'heure de l'enterrement de sa voisine est arrivée, et que ni le prieur ni son vicaire ne sont là pour y procéder. Bossuet la console, l'assure qu'il va trouver un prêtre pour

dire la messe et les prières des morts, et fait sonner le glas funèbre. Une demi-heure après, il célébrait lui-même l'office, recevait le corps et le conduisait au cimetière. »

L'auteur d'ailleurs ne fait point un pas en avant sans être armé de ses pièces justificatives, et les précieuses indications qu'il a placées au bas de toutes ses pages, témoignent de son scrupuleux amour de la vérité, premier devoir de l'historien. Il n'est pas moins recommandable par l'esprit de justice et de modération qu'il a apporté dans toutes les parties d'un travail parfois délicat.

Les services qu'a rendus l'Oratoire sont peu contestés. La régénération du clergé séculier, tombé par suite du malheur des temps dans un profond degré d'abaissement, a été en grande partie son ouvrage. M. Olier, M. Bourdoise, S. Vincent de Paul, le P. Eudes ont été les disciples de son fondateur. Un autre de ses titres de gloire est d'avoir purgé la chaire chrétienne de la trivialité et du pédantisme qui l'avaient envahie au xve et au xvie siècle, à ce point qu'à cette époque c'était sans étonnement qu'on entendait un prédicateur se permettre un exorde comme celui-ci : « Foin du pape, foin du roi, foin de la reine, foin de M. le cardinal, foin de vous, foin de moi, *Omnis caro fœnum.* » La brillante carrière fournie par l'Oratoire dans l'enseignement a encore ajouté à l'éclat de ses services. De tout cela on convient volontiers; mais, on ne saurait le nier non plus, parallèlement à ces beaux souvenirs le nom de l'Oratoire, éveille presque invinciblement dans l'esprit les souvenirs du jansénisme et de la Révolution. C'est en homme qui craint également de subir l'entraînement de la passion, et d'en provoquer l'essor chez les autres, que M. Hamel s'est acquitté de la partie de sa tâche où auraient pu se trouver les écueils. Dans la question du jansénisme il ne se livre point, afin de donner le change et de faire diversion, au plaisir facile et de mauvais aloi d'essayer de percer au défaut de la cuirasse certains défenseurs de l'orthodoxie. Etroitement attaché lui-même à la cause de la vérité, il n'a aucune tendresse d'âme pour l'hérésie et les hérétiques, et la justification de l'Oratoire est pour lui, comme pour tous les hommes droits, dans ce fait seulement que jamais le corps de la congrégation ne s'est soustrait à l'obéissance due au Saint-Siége et qu'elle a inexorablement retranché de son sein ceux de ses membres les plus compromis, spécialement Quesnel et Duguet, à la douloureuse célébrité desquels elle peut opposer entre autres celle du P. Leporc d'Imbretun, l'un des plus habiles et des plus infatigables adversaires de Jansénius.

On retrouve du reste à toutes les époques des annales de l'Oratoire des pages qui attestent la permanence de ces sentiments de fidélité envers le Saint-Siége, mais on n'en lit point de plus glorieuses que la dernière. Dans une lettre adressée au souverain pontife Pie VI, le 10 mai 1792, le dernier supérieur général, le P. Vuillet, au nom de soixante Pères encore réunis autour de lui, exprime le besoin qu'ils éprouvaient tous, « avant la dispersion et la déportation dont ils étaient menacés, de se jeter aux pieds de Sa Sainteté, de lever les yeux vers elle comme vers le port assuré du salut, et de rendre au Saint-Siége le dernier souffle d'une vie que l'Oratoire avait reçue de lui. »

En ce qui concerne les hommes de la révolution qui ont passé par l'Oratoire avant de se souiller de crimes, Lebon, Billaud-Varennes et Fouché, la justification de cette congrégation est simple. « Lebon, le seul des trois qui fût prêtre en sortant de l'Oratoire, en avait été renvoyé à la suite d'insubordination envers ses supérieurs, et n'était plus que le curé de Neuville, près Arras, en 1791. Billaud-Varennes et Fouché n'étaient clercs ni l'un ni l'autre ; c'étaient de simples confrères laïques, comme l'Oratoire en avait trop dans les dernières années, qui n'y étaient entrés que pour se créer un sort provisoire en attendant mieux. Le premier en avait été expulsé dès 1785, et le second l'avait quitté au premier bruit de la tempête. »

L'admission regrettable de ce grand nombre de confrères laïques dont M. Hamel vient de parler, tenait à cette circonstance qu'à la dissolution des jésuites la congrégation avait été induite par son zèle à accepter, avec un personnel ecclésiastique insuffisant, l'héritage de la plupart des colléges laissés sans maîtres, et le P. de la Valette, supérieur général de l'Oratoire, avait plus d'une raison de s'écrier avec douleur en apprenant la sentence du parlement contre les jésuites : « C'est la destruction de notre congrégation. »

Pour en revenir à Billaud-Varennes et à Lebon, il paraît que si les élèves du premier s'étaient mépris sur son compte jusqu'à ne l'appeler que le bon P. Billaud, il n'en avait pas été de même du P. Petit, supérieur de Juilly, qui, dans une note qu'il donne sur lui au Père général en 1784, l'apprécie ainsi : « Il a beaucoup d'amour-propre, et je ne le regarde que comme un mondain revêtu de l'habit de l'Oratoire, froidement régulier et honnête, qui a tâché de ne pas se compromettre, surtout depuis quelques mois, car au commencement il n'était pas des mieux engagés. Quoiqu'il soit judicieux dans sa conduite, à raison de

son âge, de ce qu'il a été et de ce qu'il est, je ne le crois pas propre à l'Oratoire. » Quant à Lebon, qui, dans sa passion féroce pour la guillotine, allait jusqu'à l'employer sur sa table à couper la tête de ses volailles rôties, son supérieur portait de lui, à la fin de son noviciat, ce jugement nonobstant lequel il fut plus tard ordonné prêtre : « Il ne manque pas de talents; il a l'esprit ouvert et de la mémoire, mais encore peu de jugement, une mauvaise tête et une imagination prompte à s'exalter; son ton et ses manières annoncent peu d'éducation; il est d'un caractère vif et impétueux, capable dans le mal comme dans le bien, porté à l'orgueil, à l'envie, fort susceptible de mauvaises impressions. » Exemple bien propre à faire trembler les ecclésiastiques chargés de la redoutable mission de statuer sur l'admission aux saints ordres des jeunes clercs.

Le plan général de l'ouvrage de M. Hamel est largement dessiné, l'enchaînement des faits bien suivi; les questions spéciales, celle de l'enseignement entre autres, sont fortement étudiées. Nous parlions tout à l'heure du respect de l'auteur pour la vérité; ce n'est pas nous qui le trouverons excessif. Un jour que Malebranche reprochait au célèbre P. Lelong le mouvement et la peine qu'il se donnait pour découvrir une date ou une anecdote, toutes choses qu'il appelait des bagatelles : « La vérité est si aimable, lui répondit le P. Lelong, qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir, même dans les plus petites choses. » Oui, même dans les plus petites choses, la vérité est aimable, et nous n'aurions pas voulu que M. Hamel retranchât de son livre, qui en est plein, un nom ou une date, mais nous lui aurions volontiers conseillé d'en reléguer un plus grand nombre dans les notes, au bas des pages. Son chapitre des supérieurs et des professeurs de Juilly, en particulier, est trop chargé de détails d'un intérêt exclusivement juliacien et oratorien pour n'être pas d'un abord un peu pénible pour la généralité des lecteurs. Peut-être, après tout, sommes-nous plus sévère qu'il ne convient, et devrions-nous nous laisser désarmer par des anecdotes semblables à celles dont le P. Lafontaine est le héros et que nous trouvons dans le chapitre même auquel s'applique principalement notre observation. Ce P. Lafontaine n'est autre que notre ami à tous, le bonhomme, l'incomparable fabuliste :

« Par la plus étrange de toutes ses distractions, il s'était cru appelé à la vie oratorienne et était entré à l'Institution de Paris le 27 avril 1641. Quelques semaines après, il était installé à Juilly auprès du P. de Verneuil, qui devait le préparer à la vêture; mais il ne paraît pas qu'il

s'y soit préoccupé beaucoup de la morale de sa fable : *le Laboureur et ses Enfants*.

« On montre encore au second étage à gauche, dans le corridor des étrangers, la chambre où, faisant de son temps les parts que l'on sait, il lisait plus volontiers Marot que Rodriguez, et la fenêtre du haut de laquelle il s'amusait à faire descendre, au bout d'une longue corde, sa barrette toute remplie de mie de pain jusque dans la basse-cour, pour attirer la volaille et rire tout à son aise des mœurs querelleuses et gloutonnes de la gent qui porte crête. »

Le style de l'ouvrage, à part de rares passages où quelques négligences attestent un peu de précipitation, a toutes les qualités que réclamait le sujet. L'auteur sait tour à tour exposer avec clarté, conter avec grâce, on vient d'en juger, apprécier avec goût.

Dans le cours de son livre, il a cité les noms de bien des hommes qui, à des titres divers, ont honoré le vieux collége où avait été formé leur jeunesse; à tous ces noms on ne manquera pas d'ajouter un jour, parmi les premiers, celui de l'éminent historien de Juilly.

Eugène Gossin.

LES MARTYRS DE GORCUM, par Mgr N. J. Laforet, recteur magnifique de l'université catholique de Louvain. 1 vol. in-12, 1867, de xvj-248 p. Chez Ch. Peeters, à Louvain, et chez V. Palmé, à Paris.

Peu de temps avant sa mort, en 1865, Mgr de Ram, le vénéré prédécesseur de Mgr Laforet, avait publié *Quelques Notes* sur ceux des *Martyrs de Gorcum qui ont fait leurs études à l'université de Louvain*. Quatre de ces bienheureux sont en effet connus pour avoir été les élèves de l'antique *Alma Mater*, et ce n'est pas là une des moindres gloires de cette si méritante université. Mgr Laforet a voulu agrandir le cadre tracé par Mgr de Ram, de manière à y faire entrer les dix-neuf Martyrs de Gorcum, avec l'esquisse des glorieux combats qui leur ont valu, en juin dernier, au milieu des fêtes du Centenaire, la couronne vraiment immortelle des Saints.

La base principale du petit livre de Mgr Laforet, c'est l'*Histoire des Martyrs de Gorcum*, par Guillaume Estius. Cet ouvrage du célèbre théologien devait d'autant plus être mis à profit, qu'il est à peu près l'unique source historique pour les mémorables événements religieux qui s'accomplirent à Gorcum et à la Brille en 1572; et cette source, comme on va le voir par une exacte notice sur Estius que nous fournit

Mgr Laforet, présente des garanties exceptionnelles d'authenticité et d'autorité.

Guillaume Estius naquit à Gorcum en 1541. Il fit ses humanités au collége de Saint-Jérôme à Utrecht, où enseignait avec éclat le célèbre Georges Macropédius. Il vint à Louvain en 1557, où plus tard il remplit les fonctions de professeur de philosophie pendant dix ans. Mais les sciences théologiques avaient particulièrement fixé l'attention d'Estius; il avait pris les grades du baccalauréat et de la licence en théologie, et, tout en enseignant la philosophie, il se préparait lentement à tenter la difficile épreuve du doctorat. Sa promotion solennelle au grade de docteur en théologie eut lieu le 22 novembre 1580. Peu de temps après, il fut appelé à l'université de Douai, et y professa l'Écriture sainte et la théologie scolastique pendant un grand nombre d'années. Il mourut à Douai en odeur de sainteté, le 20 septembre 1613. Ses admirables travaux sur les saintes Écritures, ainsi que sur les quatre livres des *Sentences* de Pierre Lombard et sur la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, placent Estius au premier rang des maîtres de la science.

Mais voici ce qui donne plus directement encore une si grande autorité à son *Histoire des Martyrs de Gorcum*. Estius était le neveu de l'un des principaux membres de la sainte et héroïque phalange, le bienheureux Nicolas Pic, gardien du couvent de Gorcum : la mère du futur historien était la propre sœur du martyr. Estius était lié d'amitié, non-seulement avec son oncle Nicolas Pic, mais encore avec le P. Jérôme et les deux curés de Gorcum, Léonard Vechel et Nicolas Poppelius; et, de plus, il connaissait personnellement Godefroid Dunée, prêtre séculier de Gorcum, et plusieurs autres martyrs.

L'année même du martyre, en 1572, Estius rédigea une courte relation de l'événement. Mais comme ce travail n'avait point été destiné à l'impression et qu'il n'était pas suffisamment complet, Estius songea un peu plus tard à écrire une histoire sérieuse de ces graves événements. Son frère, Rutger Estius, qui lui-même avait été associé pendant quelque temps aux martyrs dans la citadelle de Gorcum, s'était chargé de recueillir tous les documents propres à éclairer tout ce qui les concernait, et il le fit avec une sollicitude digne de la cause qu'il avait à cœur de servir.

Durant les deux années qui suivirent la mort des confesseurs de la foi, il consacra presque tout son temps à fixer par écrit ses souvenirs personnels et à s'enquérir des faits auprès de témoins oculaires, alors

encore fort nombreux, ou des personnes à qui ceux-ci les avaient racontés; il annotait sur-le-champ ce qui lui était communiqué par des gens graves, contrôlait ensuite avec soin les divers témoignages, rejetant ce qui lui paraissait douteux ou le notant comme incertain. Il fit ce travail avec la conscience délicate d'un rapporteur d'une cause capitale, qui redoute jusqu'à l'ombre d'une légère inexactitude. Toutes ces notes furent remises à Guillaume Estius. Celui-ci nous apprend que, malgré la confiance que lui inspiraient les renseignements fournis par son vénérable frère, il crut devoir les soumettre à un nouvel et sérieux examen : il connaissait lui-même beaucoup de faits par des témoins dignes de foi.

Ces détails suffisent pour convaincre tout esprit sérieux que l'*Histoire des Martyrs de Gorcum*, qu'Estius nous a laissée, offre les meilleures garanties d'authenticité. Jamais histoire n'a été écrite dans des conditions plus sûres ni avec un respect plus éclairé et plus profond de la vérité. L'auteur ne publia son œuvre qu'en 1603. Nous devons donc remercier Mgr Laforet d'avoir puisé à une source aussi sûre, et de nous avoir, en quelque sorte, remis sous les yeux l'ouvrage d'Estius, au moins dans tout ce qu'il a de meilleur.

Car le vénérable auteur, tout en mettant largement à profit l'œuvre du célèbre théologien, n'en a point suivi l'ordre peu conforme aux règles de la composition littéraire. Il a abrégé ou même supprimé des détails accessoires ou étrangers au sujet principal, et il s'est surtout attaché à présenter d'une manière intéressante les faits de la vie de chacun des dix-neuf saints, et à rapporter avec la plus grande exactitude tout ce qui concerne l'histoire de leur glorieux martyre.

L'ouvrage de Mgr Laforet s'ouvre par un coup d'œil rapide sur le protestantisme dans les provinces belges et sur l'université de Louvain au XVIe siècle. A ce propos, le savant et pieux auteur écrit cette belle page dont l'esprit évangélique n'échappera à personne : « A Dieu ne plaise que nous songions, en rappelant les doctrines insensées et les déportements barbares des protestants du XVIe siècle, à raviver des haines éteintes où même à attrister nos frères séparés! Une telle pensée serait indigne d'un chrétien et offenserait la mémoire des hommes généreux dont nous voulons redire les vertus et l'héroïsme. Il serait d'ailleurs souverainement injuste de rendre les protestants actuels responsables des crimes de cette déplorable révolution religieuse qui, sous le prétexte de réformer l'Église, dissipa le patrimoine religieux de plusieurs peuples et déchira pour des siècles la grande société chré-

tienne, qui est la lumière du monde. Nos frères séparés sont les victimes de cette révolution qui a dispersé leur héritage; nous les plaignons, nous ne les jugeons point. Il est peu noble d'insulter à la pauvreté de fils de famille dont les parents ont dissipé le patrimoine... »

Indépendamment de la vie de chacun des martyrs de Gorcum, Mgr Laforet donne l'historique du procès de leur canonisation; il nous entretient de leurs reliques, de leurs miracles, présente de solides réflexions sur les miracles en général, et couronne son excellent livre par de belles considérations sur les épreuves actuelles de la papauté. « Demandons, dit Mgr Laforet en terminant, demandons deux choses aux bienheureux martyrs qui ont scellé de leur sang leur soumission à la souveraine autorité du Saint-Siége : qu'ils nous obtiennent de Jésus-Christ, le chef invisible mais toujours *sensible* de l'Église, la grâce d'un invincible et de plus en plus généreux dévouement à son vicaire, l'infaillible gardien de la vérité chrétienne; et que, en offrant à Dieu les mérites de leur sanglant sacrifice, ils hâtent le triomphe de la papauté pour la dilatation de l'Eglise et le salut du monde. »

L. F. Guérin.

JUGEMENT ERRONÉ DE M. ERNEST RENAN *sur les Langues sauvages*, par N. O. Montréal, typographie d'Eusèbe Senecal, rue Saint-Vincent, 4, 1864.

Les langues indo-européennes et sémitiques sont depuis longtemps l'objet principal des études de nos philologues. Grâce à leurs savantes recherches, les deux branches de la linguistique ont fait et continuent à faire tous les jours de nombreux progrès. Il semble que les autres groupes linguistiques aient été beaucoup moins favorisés. L'auteur de la brochure en question nous fait parfaitement voir à quel point se sont trompés les érudits, qui n'ont voulu accorder qu'aux idiomes indo-européens la faculté de rendre des idées abstraites. Peu de langues au contraire se trouvent aussi bien douées à cet égard que celles du Canada. La faculté de former des composés est plus développée chez elles que parmi aucun des dialectes de l'ancien monde. Mais ce qui est plus curieux que tout le reste, ce sont les affinités qu'elles présentent avec les dialectes sémitiques. Cela est remarquable surtout pour le pronom. Quant au verbe, il est souvent d'une richesse incroyable et équivaut souvent à une longue phrase du français.

ÉTUDES PHILOLOGIQUES *sur quelques Langues sauvages de l'Amérique*, par N. O., ancien missionnaire. Montréal, Dawton Brothters, 55, grande rue Saint-Jacques, 1866.

Cet intéressant ouvrage est du même auteur que le précédent. Il nous donne une idée générale très-exacte et très-complète du mécanisme grammatical des deux langues algonquine et iroquoise; bien que ces deux idiomes se trouvent en vigueur chez des tribus voisines et qu'elles offrent, ainsi du reste que presque tous les dialectes du nord de l'Amérique, un certain air de famille quant aux formes, elles diffèrent singulièrement l'une de l'autre en ce qui concerne le lexique. Les langues du groupe iroquois offrent cette particularité bizarre qu'elles manquent de lettres labiales, telles que *b, p, m, f*. Ce sont celles du reste dont l'aspect semble le plus étrange au philologue européen; l'emploi de formes verbales en guise de substantifs y est on ne peut plus fréquent. Néanmoins, nous le rencontrons également en algonquin. On peut dire de toutes ces langues que, possédant une quantité vraiment inimaginable de formes, elles manquent cependant de grammaire proprement dite, et sont restées étrangères à la notion d'un classement rigoureux des diverses catégories du discours.

La plus grande partie dc l'ouvrage en question roule sur la conjugaison; il se termine par un examen des particules dont le nombre et l'emploi sont assez restreints, et des noms de nombre. Somme toute, les études philologiques sont une œuvre capitale pour quiconque s'intéresse aux questions de philologie américaine. H. DE CHARENCEY.

L'OUVRIER AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI, par E. MENU DE SAINT-MESMIN. Chez Hachette.

C'est une pensée bienveillante pour la classe ouvrière qui a inspiré cette dissertation. Ceux qui meurtrissent le fer, taillent la pierre ou façonnent le bois, sont trop naturellement portés à envier les *loisirs* de ceux qui se livrent au travail pourtant bien plus rude de la pensée. De nos jours, surtout, l'instruction arrivant jusqu'à eux, plus étonnante et plus attrayante — peut-être parce qu'elle est moins sérieuse — sous la forme facile de la lecture, ils s'imaginent qne ce qu'ils lisent n'a coûté aucun travail, et que la souffrance et la fatigue ne sont que pour eux. L'auteur aurait bien de bons raisonnements à leur faire ; mais il a trop d'esprit pour dire tout ce qu'il peut, et il se contente de ce qui doit être

utile, c'est-à-dire de ce qui peut être compris. Il oublie ce qu'il est — chercheur sagace et profond — pour penser à ceux qu'il veut convaincre, lesquels saisissent mieux ce qui se voit et ce qui se touche. Regardant devant eux, les ouvriers sont sollicités par l'envie : l'auteur porte leurs regards en arrière et il les oblige à la reconnaissance. En dehors de la dialectique religieuse, nous ne voyons pas de raisonnement plus concluant que ces deux tableaux aux riches couleurs. L'auteur lui-même l'indique : « Ce que la philosophie a été impuissante à fonder, la religion le fera. Né dans une étable de Bethléem, le fils du charpentier Joseph, le Christ, jettera les germes de la morale divine qui rassemble tous les hommes au pied des mêmes autels et les confond dans une même bonté et dans une même justice. »

L'abbé DOUVAIN.

LA VIERGE D'ALEXANDRIE, *ou Episode de l'Église d'Orient,* par Mme la baronne LENORMAND DE MORANDO. 1867, Enault et Vuaillat. In-12.

Tout est contradiction dans notre siècle : on n'a plus foi aux choses extraordinaires, et cependant on les recherche ; on nie le miracle, et on est en quête du merveilleux ; on conteste, au nom de la critique, une foule de réalités historiques, et on a du goût pour l'histoire arrangée et mêlée avec la fiction ; on trouve invraisemblables les plus simples récits de la vie des saints, on ne regarde leurs légendes que comme des suppositions pieuses, et cependant on aime à lire leur histoire entourée de traits de pure invention. Il semble que la peur qu'on a de la vérité fait qu'on la rejette quand elle se présente toute seule, et qu'on ne la laisse passer que voilée ou accompagnée du mensonge, comme pour ne pas la voir, ou pour se dispenser d'y croire : comment du moins expliquer autrement la place de plus en plus exagérée que prennent dans nos habitudes le roman historique et le roman religieux, mots que sans doute nos pères eussent trouvés incompatibles ? Pour ce qui est du roman religieux, de grands noms l'ont autorisé parmi nous : Chateaubriand, au commencement du siècle, puis, de nos jours, le cardinal Wiseman, lui ont donné la double consécration du talent et de la sainteté. Mais, sous leur plume, ce n'était que l'essai d'une forme littéraire nouvelle, destinée à ramener, par une sorte de curiosité, les attentions blasées vers une époque tombée dans l'oubli ; il fallait en user avec discrétion, et les génies médiocres devaient se l'interdire : les bons effets qu'elle devait produire étaient à ce prix. On en a, depuis lors, largement abusé ; et certainement, quels que soient

les mérites des œuvres de ce genre dont nous sommes inondés, leurs agréments ne valent pas la vérité à laquelle ils se substituent, sans donner toujours l'envie de recourir à elle.

Disons pourtant, pour leur excuse, que l'intention des auteurs est louable, qu'ils ont cru même entrer dans les vues du savant cardinal Wiseman lui-même, lorsque, approuvant le projet d'une *Bibliothèque catholique*, il émettait le vœu que dans une série de récits on entreprît de faire un tableau de l'Église aux diverses périodes de son existence passée : il est vrai que ce n'était pas du grand nombre, mais du choix de ces récits, qu'il attendait leur principale utilité. En écrivant dans ses loisirs *Fabiola*, il avait voulu indiquer comment il entendait l'exécution de ce travail. Il paraît qu'il eut quelquefois le désir, si le temps le lui eût permis, d'écrire aussi quelque chose sur *sainte Eugénie,* dont l'histoire est féconde en situations dramatiques.. C'est cette idée qu'a entrepris de réaliser la baronne Lenormand de Morando : si jamais histoire a prêté au roman, c'est bien celle-là.

Eugénie, fille de Philippe, gouverneur de l'Egypte pour Septime-Sévère, devenue chrétienne, voulant, sans compromettre sa famille, se soustraire à la persécution, se réfugie, avec ses deux eunuques dévoués, au milieu des déserts de la basse Egypte, et, pour pouvoir y trouver un asile, par une inspiration et sur le conseil même de l'évêque Stélénus, à qui elle a confié son secret, revêt des habits d'homme. Admise parmi les solitaires, elle devient le frère Eugène : après trois ans, sa vie édifiante la fait élire à l'unanimité pour remplacer le supérieur, qui venait de mourir; et, sur les ordres de l'évêque, elle accepte. Ses conseils, ses discours, ses exemples animent les pieux solitaires; elle gouverne avec sagesse et avec fermeté : sa sainteté lui fait une telle réputation, que de toutes parts on vient lui demander des avis, des secours : elle obtient des grâces, des guérisons. Un jour, une femme perverse, Mélanthia, guérie par ses soins, s'éprend de la beauté du jeune supérieur, veut attenter à sa vertu, met tout en œuvre pour le faire tomber dans ses piéges, et n'y ayant pu réussir, nouvelle Putiphar, prend le parti de le perdre et ses frères avec lui. Mais l'interrogatoire solennel devant le gouverneur Philippe, à Alexandrie, au lieu d'une condamnation au dernier supplice, se termine pour l'accusé par la constatation irréfragable de son innocence. La fille de Philippe est reconnue, les accusateurs sont couverts de honte, l'infâme calomniatrice est frappée par le feu du ciel : toute la famille du gouverneur se convertit, et la paix est rendue momentanément aux chrétiens. Quant

à Eugénie, elle reçut le martyre, mais longtemps après, à Rome, où elle était revenue avec sa famille et ses deux serviteurs Portus et Hyacinthe.

Telle est la donnée générale, aussi favorable qu'il est possible à toutes sortes d'incidents romanesques, sur laquelle l'auteur, après avoir compulsé des histoires et des légendes en grand nombre, a composé la trame de son récit.

Dans une situation si étrange déjà, et racontée, non plus avec cette simplicité grave qui porte au respect, mais avec un grand luxe de détails vifs et piquants, par la plume non d'un évêque, mais d'une dame, n'y a-t-il pas peut-être un peu de quoi scandaliser la pruderie ou provoquer le sourire de certains lecteurs ? On trouvera, du moins, que c'est assez pour empêcher que le livre puisse être mis indistinctement dans toutes les mains. Quelques scènes de mœurs, de nature un peu délicate, la conduite, par exemple, de Papias envers Potamia, le caractère passionné, capricieux, et la vie équivoque de Mélanthia, la noirceur hypocrite de quelques autres, dont les portraits sont peints au vif, tout cela ne saurait non plus être sans danger pour des âmes tendres et faciles à impressionner.

Si, se plaçant à d'autres points de vue, on considère l'habileté de la composition, la manière dont les événements s'enlacent, se déroulent, la variété des tons et des couleurs, tout ce qui donne enfin de l'intérêt à un roman, on devra reconnaître que, si le sujet s'y prêtait beaucoup, il a d'ailleurs été traité avec un incontestable talent: et parmi un grand nombre d'œuvres de ce genre, nous placerions volontiers celle-ci à côté des meilleures.

Autour des personnages et des faits principaux, l'auteur a groupé un grand nombre de faits et de personnages, et tout en demeurant fidèle, quant aux grands traits, à la vérité historique, les a, par des rapprochements inattendus, fait servir à se rehausser les uns les autres, pour aiguiser et satisfaire la curiosité.

Dès le début, c'est au milieu des fiançailles qu'est donné le signal de la persécution, par un édit de l'empereur Sévère. Au dénouement, c'est en présence de l'empereur Caracalla qu'Eugénie se fait reconnaître de sa famille, et que la calomnie est confondue. Tout est ainsi présenté d'une manière théâtrale, un peu trop peut-être. Mais on saura gré à l'auteur d'avoir rassemblé tant de choses en si peu d'espace, de nous faire assister à la vie publique d'Alexandrie, aux cours des philosophes, aux assemblées secrètes des chrétiens, à la vie intime des solitaires

de la Thébaïde. On lira avec charme les descriptions et les scènes pittoresques dont son récit est émaillé; on admirera de beaux caractères: celui d'Eugénie, tendre, respectueux, bienveillant, ardent à l'étude, y cherchant les moyens de devenir solidement vertueuse, y trouvant le bonheur d'être initiée au christianisme; et, une fois qu'elle est chrétienne, son désir ardent de la perfection, sa confiance en Dieu, son humilité et son renoncement; la conduite calme et sensée de Philippe, son esprit de justice, cette droiture qui lui méritera les plus grandes grâces, ainsi qu'à sa famille; la franche cordialité de la bonne Marsa, les empressements d'Anthéa, la naïve vivacité, la gaieté ravissante de la petite Potamia; à côté de cela, les caractères si diversement farouches de Gédéas et de Macedo, si grotesquement hypocrites de Papias, de Zaréas et de Margara; les trames perfides, les sombres vengeances; mais on prendra plaisir à voir la douceur triompher de la brutalité, et les sourdes conspirations contribuer à faire éclater au grand jour les vertus de ceux qu'elles voulaient perdre. On trouvera à s'édifier dans les exemples de jeunes gens au noble cœur, de vieillards que le dévouement rend capables de tous les sacrifices, dans les réponses généreuses, dans les défenses éloquentes et indignées, hardies et fermes, dans le courage patient de tant de confesseurs et de martyrs.

En somme, si cette lecture peut offrir certains dangers pour quelques-uns, elle peut être profitable à un grand nombre, à ceux surtout qui ne cherchent dans leurs lectures que l'agrément, et même à quelques-uns de ceux qui y cherchent aussi l'instruction.

V. Tarul.

LES SOUFFRANCES CONTINUELLES DU CŒUR AGONISANT DE JÉSUS ET DU CŒUR COMPATISSANT DE MARIE; par le R. P. Lyonnard, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12, 1868. Chez Enault et Vuaillat, libraires, 23, rue Cassette, Paris.

Un pieux auteur, qui a écrit sous le titre de *Croix perpétuelle de Jésus-Christ* un excellent opuscule, se plaignait, dès l'année 1651, du petit nombre de ceux qui connaissent le mystère des continuelles douleurs de Notre-Seigneur. Et, dans l'ardeur de son zèle, « il suppliait avec instance tous les professeurs de théologie, non-seulement des universités les plus florissantes, mais du monde entier, de vouloir bien ajouter à leurs savantes thèses sur le dogme du Verbe incarné une question particulière sur la *Croix perpétuelle de Jésus-Christ, depuis*

le moment de son incarnation jusqu'à sa mort. » De plus, il adressait la même prière aux prédicateurs, aux catéchistes, à tous ceux qui sont chargés de l'instruction des fidèles.

Le R. P. Lyonnard a été affligé de voir « que la plainte exprimée par le pieux auteur sur le petit nombre de ceux qui connaissent les continuelles souffrances de Jésus est aussi fondée aujourd'hui que de son temps, » et il a voulu contribuer à l'œuvre du pieux jésuite hollandais du XVII[e] siècle, en publiant le présent ouvrage où il traite des continuelles souffrances du Cœur agonisant du divin Rédempteur.

Dans son beau livre intitulé : *Le pied de la Croix ou les douleurs de Marie*, le si regretté et si regrettable P. Faber dit : « La loi de l'Incarnation est une loi de souffrance. Notre-Seigneur fut l'homme des douleurs, et c'est par les souffrances qu'il a racheté le monde. Sa passion ne fut pas un mystère détaché du reste de sa vie, elle en fut seulement la fin et le dénoûment convenable. Le Calvaire ne fut pas différent de Bethléem et de Nazareth... Les trente-trois années tout entières furent passées dans une souffrance continuelle. » Et, plus loin, le pieux et savant oratorien dit encore : « L'âme de Jésus-Christ fut crucifiée à Gethsémani et son corps sur le Calvaire. » C'est le crucifiement continuel de l'âme du Sauveur qui fait l'objet de la première partie du livre du R. P. Lyonnard.

Dans la seconde partie, le vénérable auteur traite des continuelles souffrances du Cœur compatissant de Marie, au moins depuis la prophétie du saint vieillard Siméon. Il présente ses pieuses considérations sous forme de lecture, ayant soin d'en distribuer les diverses réflexions de manière que chaque lecture puisse servir aussi de sujet de méditation. Ce livre témoigne d'un grand zèle pour répandre de plus en plus la sainte dévotion aux souffrances de Jésus et de Marie, et d'une grande piété comme d'une touchante onction pour faire goûter et pratiquer cette dévotion. Il se recommande à toutes les âmes véritablement et pratiquement chrétiennes.

J. G. LAFORGE.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE FÉVRIER (1).

(**Résumé d'après le *Journal général de la librairie*.**)

THÉOLOGIE.

Credo de Bossuet (le), exposition de la doctrine chrétienne, recueillie des œuvres de Bossuet; par le vicomte Ch. de Caqueray. 3 vol. in-18 j. LV-1158 p. (Douniol.) 9 fr.

Deux cent cinq martyrs du Japon (les), béatifiés par Pie IX, en 1867. Notice par le P. Boero; traduite de l'italien, par Aubert. In-18 j. VIII-280 p. (Albanel.) 1 fr.

Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques; par M. l'abbé Glaire. 2 vol. gr. in-8 à deux col., VIII-2508 p. (Poussielgue frères.) 32 fr.

Esquisses religieuses, offertes aux gens du monde; par A. de Godefroy Méniglaise. In-18 j. 537 p. (Douniol.) 4 fr.

Gouvernement (du) des communautés religieuses; par le R. P. B. Valuy. In-8, 750 p. (Pélagaud.) 7 fr. 50

Livre des visions et instructions de la B. Angèle de Foligno. Traduit par Ernest Hello. In-18, XLVIII-398 p. (Poussielgue frères.) 1 fr. 80

Méditations sur les mystères de notre sainte foi, avec la pratique de l'oraison mentale; par le P. Louis Du Pont. 4 vol. in-8, IV-2600 p. (Martin-Beaupré.) 24 fr.

Origène. Cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne pendant les années 1866 et 1867; par M. l'abbé Freppel. 2 vol. in-8, 908 p. (Bray.) 12 fr.

Règne temporel de Jésus-Christ (le). Etude sur le millénarisme; par le R. P. L. Lescœur. In-18 j. VII-367 p. (Douniol.) 6 fr.

Vie de Sœur Angèle de la Croix, pauvre Clarisse du couvent de Périgueux, et Biographie de Mlle Jeanne Blondel, en religion Mère Jeanne de Saint-Paul, fondatrice du même couvent; par le T.-R. P. Ambroise, de Bergerac. In-8, de XVI-308 p. (Poussielgue et fils.) 2 fr. 50

Vie de N.-S. Jésus-Christ (la), méditée pour tous les jours de l'année, à l'usage des personnes qui communient fréquemment dans le monde; par l'auteur des Avis spirituels. 2 vol. in-18, XXXII-1232 p. et 4 cartes. (Douniol.) 6 fr.

JURISPRUDENCE.

Expropriation (l') pour cause d'utilité publique. Manuel pratique des expropriés et des jurés; par G. Bogelot et J. Perin, avocats. In-18 j., 106 p. (Cosse, Marchal et Cᵉ.) 4 fr.

Justice (de la) criminelle en cour d'assises et de ses garanties dans les lois, dans les devoirs et dans les pouvoirs publics.

Etude de mœurs et de doctrines pratiques, comprenant les règles à observer en justice et les principales questions qui s'y réfèrent, depuis la mise en accusation jusqu'au jugement; par M. de la Cuisine. In-8, 718 p. (Maresq.) 10 fr.

Legislation anglaise. Le régime légal de la presse en Angleterre; par M. Ed. Bertrand, avocat. In-8, 56 p. (Cosse, Marchal et Cᵉ.) 1 fr.

Manuel théorique et pratique de la liberté de la presse. Histoire, législation, doctrine, jurisprudence, bibliographie, 1500-1868. Guide-memento de l'écrivain et de l'homme politique, des propriétaires, gérants et rédacteurs de journaux, etc., par E. Hatin. T. I. In-8, III-359 p. (Pagnerre.) 5 fr.

Sociétés par actions et opérations de Bourse,

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la *Revue*.

considérées dans leurs rapports avec la pratique, la législation, l'économie politique, l'histoire et les réformes dont elles sont susceptibles; par E. Worms. In-8, VIII-536 p. (Cotillon.) 7 fr. 50

Traité de la procédure criminelle en Angleterre, en Ecosse et dans l'Amérique du Nord, envisagée dans l'ensemble de ses rapports avec les institutions civiles et politiques de ces pays, et dans les détails pratiques de son organisation; par le docteur Mittermaier, traduit par A. Chauffard. In-8, XVI-644 p. (Thorin.) 9 fr.

SCIENCES ET ARTS.

Année scientifique et industrielle (l'), ou exposé annuel des travaux scientifiques, accompagné d'une nécrologie scientifique; par L. Figuier. 12e année (1867), renfermant le compte rendu de l'Exposition universelle. In-18 j., 567 p. (Hachette.) 3 fr. 50

Animaux des forêts (les), mammifères, oiseaux, zoologie pratique au point de vue de la chasse et de la sylviculture, à l'usage de chasseurs, agents forestiers, etc.; par R. Cabarrus. Illustré de 84 vignettes sur bois. In-18, VIII-280 p. (Rothschild.) 2 fr. 50

Architecture (l') et la construction pratiques, mises à la portée des gens du monde, des élèves et de tous ceux qui veulent faire bâtir; par Daniel Ramée. In-18 j. XI-664 p. (Didot.) 6 fr.

Art de vivre longtemps en bonne santé (l'). Traité des aliments, leurs qualités, leurs effets et le choix qu'on doit en faire selon l'âge, le tempérament, la profession, la saison et l'état de convalescence; par M. Rouget. In-18, 186 p. (Germer-Baillière.) 2 fr.

Art de planter (l'); plantations en général, plantations en butte, traité pratique sur l'art d'élever en pépinière et de planter à demeure les arbres forestiers, fruitiers et d'agrément; précédé d'une introduction; spécial pour la France; par le baron de Manteuffel. 1 vol. in-18, 216 p., orné de 16 vignettes. (Rothschild.) 2 fr.

Art des jardins (l'), histoire, théorie, pratique de la composition des jardins, parcs, squares; par Ernouf. Orné de plus de 150 grav. sur bois; augmenté des plus jolis squares de la ville de Paris; à l'usage des amateurs jardiniers, paysagistes, etc. 2 vol. in-18, 480 p. (Rothschild.) 5 fr.

Change (du) et de la liberté d'émission; par Cl. Juglar. In-8o, XII-500 pages. (Guillaumin et Ce.) 7 fr. 50

Cours élémentaire d'histoire naturelle, rédigé d'après le nouveau programme de l'enseignement scientifique des lycées; par le professeur Ad. Focillon. In-18 j., 724 p. (Delagrave.) 5 fr.

Dictionnaire étymologique des noms propres d'hommes, contenant la qualité, l'origine et la signification des noms propres se rattachant à l'histoire, à la mythologie, des noms de baptême. In-8o, XVI-262 p. (Sarlit.) 5 fr.

Eléments de géométrie descriptive appliquée à la coupe des pierres et à la charpente, à l'usage des ingénieurs, des architectes et des aspirants aux écoles du gouvernement; par Brassinne. In-8o, VIII-279 p. et 1 vol. de 32 planches. (Hachette.) 10 fr.

Engrais chimiques (les), entretiens agricoles donnés au Champ d'expériences de Vincennes dans la saison 1867; par G. Ville. Grav. et pl. In-8o j. XVII-278 p. (Lib. ag. de la maison rustique.) 3 fr. 50

Etat (de l') social et intellectuel des populations ouvrières et de son influence sur le taux des salaires; par P. Leroy Beaulieu. In-18 j. XXVIII-303 pages. (Guillaumin et Ce.) 3 fr.

Etudes sur les principaux économistes : Turgot, Adam Smith, Ricardo, Malthus, Say, Rossi; par M. G. de Puynode. In-8o, XIV-493 p. (Guillaumin et Ce.) 7 fr. 50

Genèse (la), les Miracles et les Prédictions selon le spiritisme; par Allan Kardec. In-18 j. IV-763 pages. (Lib. internationale.) 3 fr. 50

Guérison de la phthisie pulmonaire et de la bronchite chronique à l'aide d'un traitement nouveau; par le docteur Jules Boyer. Edition considérablement augmentée. In-8o, 136 pages. (Delahaye.) 1 fr. 50

Guide théorique et pratique du fabricant d'alcool et du distillateur. 1re partie : Alcoolisation, avec de nombreuses figures intercalées dans le texte; par N. Basset. In-8o, XII-804 pages. (Lacroix.) 10 fr.

Habitations ouvrières (les); par M. le comte Foucher de Careil. In-8, 34 p. et 7 pl. (Eugène Lacroix.) 3 fr.

Histoire des plantes. Monographie des dilléniacées; par H. Baillon. Illustrée de 50 figures dans les textes. In-8, 89-132 p. (Morgand.) 8 fr.

Leçons cliniques sur les maladies chirurgicales des enfants, professées par M. Giraldès, chirurgien de l'hôpital des Enfants malades. Avec 16 fig. dans le texte. Ier fascicule. In-8o, 176 p. (Delahaye.) 2 fr. 50
Formera un vol. d'environ 600 pages.

Matérialisme (le) et la Science; par E. Caro. In-18 j., VI-296 pages. (Hachette et Ce.) 3 fr

Mémoire sur l'évolution de la notocorde des cavités des disques intervertébraux et de leur contenu gélatineux, lu à l'Académie des sciences, le 6 mai 1867; par Robin. Avec 12 planches gravées. In-4°, 216 p. (Baillière et fils.) 12 fr.

Merveilles (les) de la céramique, ou l'art de façonner et de décorer les vases en terre cuite, faïence, grès et porcelaine, depuis les temps antiques jusqu'à nos jours; par A. Jacquemart. 2e partie: Occident, contenant 221 vignettes sur bois, par J. Jacquemart. In-18 j. 363 p. (Hachette.) 2 fr.

Physiologie des passions, par Ch. Letourneau. In-18 j., 236 pages. (Germer-Baillière.) 2 fr. 50

Poissons (les), les reptiles et les oiseaux, par L. Figuier. Ouvrage illustré de 400 fig. dans le texte et de 24 grandes compositions, par A Mesnel, A. de Neuville et E. Riou. Grand in-8°, 736 p. (Hachette.) 10 fr.

Précis financier de la créance de la France contre l'Angleterre, en vertu des traités de 1815; par H. Rodrigues, avocat. Grand in-8°, 185 pages. (Dentu.) 3 fr.

Promenades (les) de Paris, bois de Boulogne et de Vincennes, parcs, spuares, boulevards; par Alphand. Ouvrage illustré de chromolith., de grav. sur acier et sur bois. 1re liv. In-f°, 12 p. et 1 pl. (Rothschild.) 5 fr.

Salons de T. Thoré, 1844, 1845, 1846, 1847, 1848, avec une préface, par W. Burger. In-18 j. XLIV-568 pages. (Lib. internationale.) 5 fr.

Tableaux (les) du Musée de Naples, gravés au trait. Texte par Fr. Lenormant. In-4°, VII-109 p. (A. Levy.) 24 fr.

Traité des maladies des régions intertropicales; par C. Saint-Vel. In-8°, XI-512 p. (Delahaye.) 7 fr.

Traité théorique et pratique du change, des arbitrages et des matières d'or et d'argent, contenant les changes, monnaies et usages commerciaux de toutes les places du commerce du monde, etc.; par Ch. Le Touzé. Edition considérablement augmentée. In-8°, VIII-416 p. (Guillaumin.) 7 fr. 50

Variabilité (la) des espèces et ses limites; par Ern. Faivre. In-18 j., XV-183 p. (Germer-Baillière.) 2 fr. 50

BELLES-LETTRES.

Angèle, histoire d'une chrétienne; par E. de Margerie. Gr. in-18, 265 pages. (Lethielleux.) 2 fr.

Bonté morale (de la), ou Esquisse d'une apologie du christianisme; par Ad. Schæffer. Précédée d'une lettre de M. de Laboulaye. In-18 j. XI-324 pages. (Grassart.) 2 fr. 50

Campagnes (les) d'Afrique, Récits populaires et anecdotiques; par L. André. In-32, 388 p. (Lebigre-Duquesne.) 1 fr.

Confessions (les) de la comtesse Mathilde D... (de Florence); par G. M'En-Dawy. 2 vol. in-8°, XI-784 pages. (Lahure.) 15 fr.

Condamné (le) du 6 mars, Questions de l'année 1867; par E. de Girardin. In-8°, XVI-717 p. (Lévy, frères.) 6 fr.

Dieux (les) et les Héros. Contes mythologiques, par G. Cox. Traduits de l'anglais par F. Baudry et E. Delerot; avec une préface et des notes, par F. Baudry, et 29 grav. sur bois. In-18 j. XIX-448 p. (Hachette.) 5 fr.

Education (l'); par E. Chauvet. In-18 j. 333 p. (Durand et Pédone-Lauriel.) 3 fr.

Femme (la) chrétienne et française. Dernière réponse à M. Duruy et à ses défenseurs; par Mgr l'évêque d'Orléans. In-8°, 160 p. (Douniol.) 1 fr. 50

Français (les) du Nord et du Midi; par E. Garcin. In-12, XX-487 pages. (Didier et Ce.) 3 fr. 50

Gens (les) mal élevés; par A. Frémy. In-18 j. 323 p. (Lévy frères.) 3 fr.

Histoire d'un paysan, 1789; par Erckmann-Chatrian. In-18 j., 389 pages. (Hetzel.) 3 fr.

Léon Faucher. T. 1. Correspondance. T. 2. Vie parlementaire. In-8°, CLXIII-1004 p. et portr. (Amyot.) 15 fr.

Lettres d'un Marseillais sur l'Exposition universelle de 1867 à Paris; par A. Chirac. Ouvrage orné de gravures. In-18 j. IV-416 p. (Lib. internat.) 5 fr.

Morale familière; contes, récits, souvenirs et conseils d'un père à ses enfants; par P.-J. Stahl. In-18 j., IV-422 p. (Hetzel.) 3 fr.

Morale (la) de Molière; par C.-J. Jeannel. In-8, 272 p. (Thorin.) 4 fr. 50

Notes sur Paris. Vie et opinions de F.-Th. Graindorge; recueillies et publiées par H. Taine, son exécuteur testamentaire. 1re édition. In-18 j. VIII-420 p. (Hachette.) 5 fr.

Pensées de Louis Veuillot; recueillies de tous ses ouvrages; par l'abbé J. Charbonnel. In-12, 460 pages. (Poussielgue.) 3 fr. 50

Petit Chose (le), histoire d'un enfant; par A. Daudet. In-18 j. 376 pages. (Hetzel.) 3 fr.

Politique chrétienne; par J.-B.-V. Coquille. In-8, VIII-598 p. (Palmé.) 6 fr.

Prosper Randoce; par V. Cherbuliez. In-18 j. 344 p. (Hachette.) 3 fr. 50

Robinson Crusoé, opéra-comique en trois actes; par Eug. Cormon et H. Crémieux, musique de J. Offenbach. In-18 j., 83 p. (M. Lévy.) 1 fr.

Salons (les) de Paris et la société parisienne sous Napoléon III; par de Beaumont-Vassy. Avec 10 portraits sur acier. In-18 j., 357 p. (Sartorius.) 5 fr.

Saint-François (la), comédie en un acte en prose; par Aurélie Perronnet. Gr. in-18, 36 p. (Lib. dramatique.) 1 fr.

Scènes de la vie rustique. Le chevrier; par F. Fabre. In-18 j., 406 pages. (Hachette et Cᵉ.) 5 fr.

SCIENCES HISTORIQUES.

Arabie (l') contemporaine, avec la description du pèlerinage de la Mecque, et une nouvelle carte géographique de Kiepert; par A. d'Avril. In-8. 319 p. (Challamel.) 7 fr.

Archives de la Bastille, documents inédits; recueillis et publiés par F. Ravaisson; Règne de Louis XIV (1661). In-8°, XXXII-467 pages. (Durand et Pedone-Lauriel.) 9 fr.

Bernard Palissy, étude sur sa vie et ses travaux; par L. Audiot. In-18 j., VII-484 p. (Didier et Cᵉ.) 3 fr. 50

Eglise (l') romaine et le premier empire, 1800-1814, avec notes, correspondances diplomatiques et pièces justificatives entièrement inédites : par d'Haussonville. T. 1 et 2. In-8. XXIII-1067 p. (Lévy frères.) 15 fr.

Histoire des premiers siècles du christianisme; par F. Grimont. Illustré de nombreuses grav. sur bois. In-18 j. 355 p. (Laplace.) 3 fr.

Histoire universelle; par M. André de Bellecombe. 2ᵉ partie : Histoire générale, politique, religieuse et militaire. T. 12. In-8, 516 p. (Furne et Cᵉ.) 5 fr.

Paris, son histoire, ses monuments depuis son origine jusqu'à nos jours; par M. de Montrond. In-8°, VIII-308 p. (Mollie.) 6 fr. 50

Pontificaux (les) et les Garibaldiens, ou Histoire anecdotique de l'invasion des Etats pontificaux, d'après les documents officiels et les correspondances; précédée d'une introduction sur l'Eglise et la Papauté; par J.-C.-P. In-12, 336 p. (Sarlit.) 2 fr. 50

Premiers (les) siècles de l'histoire de la Pologne; par A. Mickiewicz. In-18 j., XV-178 p. (Lib. du Luxembourg.) 3 fr.

Prisons (les) politiques. Sainte-Pélagie; par A. Sirven. Gr. in-18, 250 pages. (Lebigre-Duquesne.) 3 fr.

Souvenirs du règne de Louis XIV; par de Cosnac (Gabriel-Jules). T. 2ᵉ. In-8, 453 p. (Renouard.) 7 fr. 50

Traités de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge, recueillis par ordre de l'Empereur et publiés avec introduction historique; par M.-L. de Mas Latrie. In-18; XXVII-403 p. (Plon.) 36 fr.

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

COLLECTION DE PRÉCIS HISTORIQUES.

1ᵉʳ *février*. Réponse à des critiques par rapport aux lettres du R. P. de Smet. 1 et 15. Les Martyrs de la liberté de l'Église et du droit public en 1867.

CORRESPONDANT.

Février. Ant. d'Abbadie : l'Abyssinie et le roi Théodore. — E. Egger : Les derniers jours de l'éloquence athénienne. Démosthènes, Eschine et Hypéride. — Ad. Perraud : Kaulbachet le siècle de la réforme. — Mémoires de Malouet. — Mélanges. — Arthur Mangin : Revue scientifique. — P. Douhaire : Revue critique. — Léon Lavedan : Les événements du mois. — Bulletin bibliographique.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

Février. Le P. Toulemont : la Providence spéciale et la prière devant les négations de l'école spiritualiste. — Le P. Sommervogel : Albert de Brandebourg, premier duc de Prusse. — Le P. Babas : Abeilles (suite). — Le P. Chauveau : Foi et dévouement des zouaves pontificaux. — Le P. Toulemont : M. l'abbé Le Hir. — Le comte Ladislas Zamoyski. — Le P. Ign. Carbonelli : Bulletin scientifique. — Bibliographie. — Varia.

MÉMORIAL.

Février. Bref du Souv. Pont. touchant la question de l'enseignement des filles. — L. F. Guérin : le Vᵉ Concile provincial de Bor-

deaux. — J. G. Laforge : Révélations et prophéties. Discernement des esprits.— D. Laverdant : Ste Germaine Cousin.—L'abbé T. Martin : S. Grég. VII et S. Thomas Becquet. — L'État et l'Église. — Laverdant : Nouveau système de notation musicale. — L'abbé Alex. Seymat : l'Œuv. de la conversion des schismatiques orientaux. — J. G. Laforge : Divers écrits relatifs à la fin des temps. — F. Boissin : Une vénérable Religieuse. — Guérin : Chronique religieuse. — Bulletin bibliographique.

REVUE BRITANNIQUE.

Février. L'agriculture et la population agricole de Belgique. — Eliz. de Villers : Les fêtes, les théâtres en plein air et le carnaval dans l'Inde. — Le Haggadat, complément de l'étude sur le Talmud. — Sir Henri Bulwer. — Le prince de Talleyrand, Frank Buckland, Jenny et Suzey, Dutton Cook, le pauvre Monsieur Baxter. Notice biographique et littéraire sur M. Dutton Cook. — Chronique scientifique. — Chronique et bulletin bibliographique.

REVUE CONTEMPORAINE.

15 *février.* Alphonse Dantier : Le sentiment religieux et le mysticisme en Espagne. Camille Clodong. — Catinat, étude historique d'après les pièces du dépôt de la guerre. 2e p. — Ant. Mullé. Le père et le fils. 5e p. — Ch. Martin : Exposition universelle et internationale de 1867 : le papier, 2e p. — Amédée Marteau : Une ode d'Anacréon, comédie. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Pascal Picard : Chronique politique. — J. Evrard : L'héritage dévoré par le fisc et la procédure, par M. J. Blanc.

29 *février.* Baudrillart : Le luxe à Rome sous la république. — Arnold Henryot : La républiqne de Hovogorod et les tsars de Moscou. — Maurice de Podestat : Les torrents, poésie. — Eug. Assa : Le pouvoir et la liberté en 89, d'après les Mémoires inédits de Malouet. — Revue critique. — A. Clareau : Chronique littéraire. — Maurice Cristal : Revue musicale.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

Février. Le P. A. Gratry : la Métaphysique du progrès. — Aug. de Béchade : la Propriété en face du socialisme. — Maurice Cristal : la Critique musicale et les œuvres littéraires, théoriques, périodiques et philosophiques sur la musique en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en France. — Le comte de Moustier : Courrier des Œuvres. Société des publications populaires — Marie Jenna : Pauvre Aveugle, poésie. — Antonin Rondelet : Revue de l'économie politique en 1867. — Amédée de Margerie : Revue littéraire. — E. le Camus : Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

REVUE DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

Février. Le P. H. Montrouzier : l'Infaillibilité du pape et le Jansénisme, 5e et dernier art. — L'abbé D. Bouix : le Pape et le Concile général, 4e art. — L'abbé Jules Didiot : Guillaume de Champeaux et la critique moderne, 2e art. — Le P. E. G. Desjardins : De l'habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes, 3e art. — L'abbé E. Hautcœur : Chronique.

REVUE GÉNÉRALE.

Février. Jules Domis : Rome et le monde, trad. du Catholic World de New-York. — Ed. Ducpétiaux : Misère et famine. Journal historique, 15 janvier. — 15 février. Sommaires des revues catholiques étrangères.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

6 *février.* François Meunier : Deux ouvrages posthumes de M. Letronne. — C. Mallet : Histoire d'Hérode, roi des Juifs, par M. F. de Saulcy. — André Lefèvre : Œuvres de Clém. Marot, par Ch. d'Héricault. — Louis Déprat : La Fontaine et les fabulistes, par M. F. Marc-Girardin. — A. Vignier : Lucrèce classique. — Henri Gaidoz : le Catholicon de Jehan Lagadeuc, dictionn. breton, français et latin, publié par R. F. Le Men. — Ch. Coisnon : Artus, par M. A. Holtzmann. — L'abbé Adolphe Perraud : Nécrologie. M. Mézière.

13 *février.* Michel Bréal : Grammaire comparée de Bopp : la déclinaison Franck. — Hist. de la philosophie cartésienne, par Fr. Bouillier. — André Lefèvre : Œuv. de Cl. Marot. — G. Perrot : Etudes sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne, par Paul Gide. — E. Fallex : Détracteurs et panégyristes de Voltaire. — J. Derôme : les Géorgiques du Midi, par Mme Verdier-Alluy, publié par M. G. Gornier de Clausonne, petit-fils de l'auteur.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE.

10 *février.* Armand Ravelet : l'Orient grec et turc. — Eug. Londun : L'ignorance du moyen âge. — J. Chantrel : l'Irlande et le fenianisme. — Dubosc de Pesquidoux : les 4 Alesia. — J. F. Fort : La loi de l'histoire et les systèmes antichrétiens (suite et fin). — Ph. Serret : Louis XV et Louis XVI. — Eug. Veuillot : Revue de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

25 *février.* B. d'Agreval : De la situation présente de l'Allemagne. — L'abbé Jules Morel : Propositions signées par le P. Lacordaire à Rome en sept. 1850. — Armand Ravelet : l'Orient grec et turc. — Daniel Bernard : Clément Marot. — Caringi, Sixte-Quint et la ligue, documents

inédits. — André de Bragiel : Le rosier de Madeleine. — Léonce de la Rallaye : Une nouvelle branche de l'astronomie. Les spectres stillaires et le P. Secchi. — Eug. Veuillot : Revue de la quinzaine. — Revue littéraire.

REVUE DES DEUX-MONDES.

1 *février*. George Sand : Mlle Merquem, 2e partie. — Alb. de Broglie : La diplomatie et les principes de la révolution. — J. Layrle : le Japon en 1867. — Alph. Esquiros : l'Angleterre et la vie anglaise. — L. de Carné : les Etats de Bretagne ; les Etats sous Louis XV et l'administration du duc d'Aiguillon. — P. Radau : l'Observatoire de Paris depuis sa fondation. — H. Blaze de Bury : Versailles. — Eug. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Challemet Lacour : Paul Forestier, com. par Em. Augier. — 15. P. Challemel Lacour : Les hommes d'Etat de la Turquie. — Des Varannes : la Cochinchine française depuis l'annexion des provinces du Sud. — Vict. Cherbuliez : Lessing. — A. Batbie : la Liberté économique dans la législation. Les sociétés commerciales et la contrainte par corps.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉES PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Avenir national. — 15 février. Propos de Thomas Vireloque, par Lermina, Pache et Deffaux. (Stephen.) — 17. Les instruments à archet, par J. Gallay, Saint-Jorre; l'Acoustique, par Radau, Hachette. (E. Arago.) — 18. De la réforme des études médicales par les laboratoires, par P. Lorain. (G. Pouchet.) — 28. Les gens mal élevés, par Arnould Frémy, Michel Lévy. (Fouquier.)

Constitutionnel. — 4 février. La Suisse, par Legoyt et Vogt. (Ed. Simon.) — 12. Dans les Alpes, par Mme Juliette Lamber, Michel Lévy ; Essai sur les œuvres et la doctrine de Machiavel, par Paul Deltuf, Reinwald ; les Comtes et les Ducs de Nevers, par Gillois, Lib. internationale ; Le littoral de la Méditerranée, par Ed. Salvador; Ce qu'on voit dans les rues de Paris, par Victor Fournel, Dentu. (Louis Chauveau.) — 17. Études sur la lexicologie et la grammaire du langage naturel des signes, par Rémi Valade, Ladrange. (C. Piel.) — 18. Pierre Puget, par Léon Lagrange, Didier. (F. Chesneau.) — 24. De l'exploitation des chemins de fer, par F. Jacquin, Garnier. (Marie Martin.) — 27. Histoire de Démosthène, par A. Boullée, Didier. (Ch. de Mouy.) — 28. Les Jardins, par A. Mangin, Mame. (G. Piel.)

Courrier français. — 5 février. Impressions d'une femme, par Mme Blanchecotte, Didier. (Spoll.) — 12. L'Histoire politique et littéraire de la presse en France, par E. Hatin, Pagnerre; le Catéchisme des familles, la loi militaire de 1868 expliquée, par Isambert et Coffinhal-Laprade, Le Chevalier. (L. Dubois.) — 22. Les mystères de la police, Lebigre-Duquesne. (Lucien Dubois.) — 24. La Chine et l'Europe, par J. Ferrari, Didier. (Girard de Rialle.)

Époque. — 11 février. Port-Royal, par Sainte-Beuve. Hachette ; Histoire gouvernementale de l'Angleterre, par sir Cornewal Lewis, Germer Baillière; Histoire de la Restauration, par M. le vicomte de Viel-Castel, Lévy. (X. Eyma.) — 13. La Montagne, par Michelet, Lib. internationale. (F. Sarcey.)

Figaro. — 29 février. Fables de La Fontaine, illustrées par Gustave Doré, Hachette. (D'Aunay.)

France. — 18 février. Léon Faucher, correspondance privée et discours politiques. Amyot. (Ch. Aubertin.) — 27 Du change et de la liberté d'émission, par Clément Juglar. (Pradier-Fodéré.) — 28. Lettres de madame Roland, éditées par M. Dauban. Plon. (G. Merlet.) — 29. Le matérialisme et la science, par Caro. Hachette. (Garcin.) — Le règne temporel de Jésus-Christ, étude sur le millénarisme, par l'abbé Lescœur. Douniol. (Rigaud.)

Gazette des Étrangers. — 23 février. Thérèse Raquin, par E. Zola. Lib. internationale. (A. Claveau.)

Gazette des Tribunaux. — 26 février. Formulaire de la chambre des mises en accusation et de la cour d'assises, par Rolland de Villargues. Plon. (Faverie.)

Gazette de France. — 2 février. Voltaire, sa vie et ses œuvres, par l'abbé Maynard. Bray. (De Pontmartin.) — 11 Goya, par Ch. Yriarte. Plon. (V. Fournel.) — 18. Histoire d'Hérode, roi des Juifs, par M. de Saulcy, Hachette ; Histoire du peuple juif, par Mme de Witt, née Guizot, Michel Lévy; Mme de Beauharnais de Miramion, par A. Bonneau, Poussielgue : Histoire de l'abbaye et du collége de Juilly, par Ch. Hamel, Douniol. (V. Fournel). — 25. Paris nouveau jugé par un flâneur. Dentu. (V. Fournel). —

27. Les colonies françaises, par Rambosson, Delagrave; les Conifères indigènes et exotiques, par de Kirwan, Rothschild; la Physique moderne, par Emile Saigey, Germer Baillière; le Problème de la vie, par Aug. Laugel, Germer Baillière. (Rambosson).

Illustration. — 22 février. Mme de Pompadour, par Émile Campardon, Plon. (André Lefèvre). — Les Nouveaux Contes bleus, par Edouard Laboulaye. Furne, Jouvet et Ce. (P. Paget).

Journal des Débats. — 8 février. La plage d'Etretat. Lévy. (P. David.) — Le magasin d'éducation et de récréation. Hetzel; Morale familière, par Stahl, Hetzel. (Cuvillier-Fleury.) — 10. Naufrages et sauvetages, par G. de la Landelle, Hachette; Journal humoristique du siége de Sébastopol, par un artilleur, Lib. centrale. (Cl. Caraguel). — 11. Histoire du règne de Henri IV, par Aug. Poirson, Didier. (Ch. Clément.) — 17. Histoire des idées morales et politiques en France au XVIIIe siècle, par J. Barni. Germer Baillière. (E. Bertot.) — La plage d'Etretat, par Mme ***, Michel Lévy. (J. Janin.) — 22. Discours du comte de Serre, Vaton. (Bertot.) — 26. Le livre de Jude, par Judith Walter, Lemerre. (A. Petit.) — 27. Henri de Valois et la Pologne, en 1573, par le marquis de Noailles, Michel Lévy. (Saint-Marc Girardin.) — 28 et 29. Philosophie et Religion, par Ad. Franck, Didier. (E. Bertot.)

Journal de Paris. — 21 février. Manette Salomon, par MM. de Goncourt, Lib. internationale. (A. Claveau.)

Journal des Villes et Campagnes. — 13 février. Le livre des visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno; traduit par E. Hello. Poussielgue. (F. Boissin). — 15. Sainte Cécile, par le comte de Ségur, Bray; Saint François, par le même, Poussielgue. (Comte de Champagny.) — 25 et 26. La femme chrétienne et française, par Mgr Dupanloup. Douniol. (Comte de Champagny.) — 28. Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet, publié par E. Gandar, Didier. (Schmit.)

Moniteur universel. — 3 février. Mme de Beauharnais de Miramion, par A. Bonneau, Poussielgue. (O. de Vallée.) — 7. Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura, texte de la Kabylie du Jurjura, texte Kabyle et traduction par A. Hanoteau. Imprimerie impériale. — 10. Commentaires de Napoléon 1er. Imprimerie impériale. — 29. Prosper Randoce, par Victor Cherbuliez, Hachette; Un châtiment, par A. Joanne, Hachette; le Roman des ouvrières, par Emile Bosquet, Faure; La plage d'Etretat, Michel Lévy; Histoire de mes bêtes, par Alex. Dumas, M. Lévy; les Aventures d'un sultan, par Th. de Langeac, M. Lévy; Le petit Chose, par Alph. Daudet; le Cahier bleu de Mlle Cibot, Hetzel. (H. Lacroix.)

Nord. — 12 février. Pétrarque, par M. Mezière, Didier; l'Europe et les Bourbons sous Louis XIV, par M. Topin, Didier. (X.). — 19 La Démagogie à Paris en 1793, par Dauban; Correspondance de Madame Elisabeth de France, Plon; Histoire de la Terreur, par Mortimer-Ternaux, Levy. (X.).

Opinion nationale. — 6 février. Recueil des traités de la France depuis la paix d'Utrecht jusqu'à nos jours, par M. de Clercq, Amyot. (J. David). — 17. Histoire anecdotique de la collaboration au théâtre, par J. Goizet; Dictionnaire universel du théâtre, par J. Goizet et A. Burtal. J. Claretie.

Presse. — 27 février. Fusains, par L. de Lyron. Bauer. — 29. Mémoires du peuple français, par Challamel, Hachette. (D'Héricault).

Siècle. — 2 février. Libres études, par Athanase Coquerel fils. Lehodey. — 15. Les mères et les enfants, par Ed. Douay et F. Teinturier. Lib. internationale. (Louis Jourdan.) — 18. La révolution religieuse au XIXe siècle, par F. Huet. Levy. (Louis Jourdan.) — 19. Dictionnaire de langue française, par Littré, Hachette; Revue grammaticale, par J. Prodhomme Bouquerel; Hommes et Dieux, par Paul de Saint-Victor, Michel Lévy. (Hipp. Lucas). — 22. La femme chrétienne, par Mgr Dupanloup, Douniol. (De la Bédollière). — 23. La censure et le régime correctionnel, par Ed. Laferrière, Le Chevalier. (Em. Durier). — 24. Grammaire, avec exemples agricoles, par Ed. Douay. Lib. agricole. (L. Jourdan.)

Temps. — 25 février. La révolution religieuse au XIXe siècle, par F. Huet. Lévy. (Challamel-Lacour.)

Union. — 21 janvier. Histoire de Démosthènes, par Boullée, Didier. (A. Nettement.) — 11 février. Vie de la princesse de Poix, née Beauveau, par la vicomtesse de Noailles, Lahure; Notice sur la vie de A. L. H. Daguesseau, duchesse d'Ayen, par Mme de La Fayette, Dampierre. (M. Delpit). — 19. Un épisode de l'émigration française, par Laurentie. Bouquerel. (Henri de Riancey.) — 26. Le gouvernement de la France, par d'Esparbès de Lussan. (Laurentie.) — 29. Esquisses religieuses offertes aux gens du monde, Douniol. (H. de Riancey.)

Univers. — 6 Février. Le catéchiste, moniteur des persévérants, Curot. (Chantrel.) — 14. Monsieur, Madame et Bébé, par G. Droz; Entre nous, par le même. Hetzel. (E. Poitou.)

Le gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Tome IV. — N° 4. Avril 1868.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

—

PREMIER VOLUME DE L'ENCYCLOPÉDIE DES FAMILLES

Tous les journaux ont annoncé la publication d'une *Encylopédie des familles* par MM. Firmin Didot. Le premier volume vient de paraître : voici quelques notes et des citations qui feront juger de l'esprit de la rédaction.

Le premier mot est *Aaron* (car cette encyclopédie est en forme de dictionnaire alphabétique). Il n'y a pas un mot qui laisse deviner que Dieu désigna Aaron pour le suprême pontificat. C'est son frère Moïse qui, de son propre mouvement, lui donne sa charge et ses emplois.

Il est dit que Aaron « eut la faiblesse de céder aux clameurs du peuple qui lui demandait le veau d'or, *sans pressentir que le peuple s'en ferait une idole.* » On ne voit pas comment ceci peut se concilier avec le texte de l'Ecriture sainte, qui nous apprend que le peuple dit à Aaron : « Venez, faites-nous des dieux qui marchent devant nous » (*Exode*, XXXII, 1), et que Moïse adressa ensuite ce reproche à son frère : « Que vous a fait ce peuple pour vous porter à attirer sur lui le châtiment que mérite un si grand péché? » (Même chapitre, *v.* 21.)

L'article finit par ces mots : « Aaron expira ou disparut à l'âge de cent vingt-trois ans. » Il n'est point question de disparition dans l'Écriture sainte; on lit au verset 29 du chapitre XX du livre des Nombres : « Aaron étant mort sur la montagne, Moïse descendit avec Éléazar. » L'historien Flavius Joseph dit aussi simplement que « Aaron mourut âgé de cent vingt-trois ans » (*Histoire ancienne des Juifs,* l. IV, ch. VI).

En résumé, inexactitude et suppression de l'action de Dieu pour ce qui concerne la charge et les emplois d'Aaron, voilà ce qui nous a frappé dans ce premier mot du livre.

D'Aaron on passe à l'ABATTOIR; nous ne nous y arrêterons pas, mais en

feuilletant pour rencontrer un mot plus intéressant, nous tombons, à la page 73, sur cette curieuse explication de la dévotion si vénérable et si universellement populaire de l'adoration perpétuelle : nous citons textuellement et complétement :

« L'*adoration perpétuelle* désigne une dévotion singulière de quelques congrégations, laquelle consiste à adresser, soit au saint Sacrement, soit au sacré cœur de Jésus, des prières non interrompues récitées à tour de rôle par chaque membre de la congrégation. »

Nous commençons à avoir une certaine défiance de la capacité et de la foi des rédacteurs des articles qui ont rapport à la religion.

Voyons le mot Adam. Nous trouvons deux personnages âgés cités dans notre *Encyclopédie* sous ce nom : l'auteur du *Postillon de Longjumeau* et le père du genre humain; c'est ce dernier qui occupe le moins de place, et on regrette vraiment l'absence de quelques lignes qui auraient été nécessaires pour parler de la promesse d'un Rédempteur. L'auteur a eu la précaution de sauver sa responsabilité, en disant au début « qu'Adam et Eve sont le premier couple humain sur la terre dont il soit question dans la Genèse, » et de répéter deux lignes plus loin, avant d'expliquer la formation du corps de l'homme et sa chute, ces mots protecteurs : « d'après la Genèse. »

Après tant de prudence, nous ne voyons pas de bonnes raisons pour élaguer du récit biblique le grand fait de la promesse de ce Rédempteur qui, attendu ou venu, ramène à lui toute l'histoire du monde.

Le début de l'article consacré aux Anges est passable; la définition est juste. Mais il y a sur le silence des livres saints touchant les noms des anges un luxe de détails pour aboutir à ceci : « Daniel parle de l'ange Michel, de l'ange Gabriel; mais Daniel a été élevé par les Chaldéens ; et les livres de Zoroastre montrent que les Juifs se sont complétement approprié sous ce rapport la doctrine chaldéenne. »

En cherchant Abel (dont l'article serait irréprochable, s'il n'y avait l'expression LÉGENDE BIBLIQUE), nous avons rencontré Abélard. Trois colonnes et demie sont consacrées au récit de ses amours et de ses infortunes; le tout en termes honnêtes, mais enfin, pour un livre qu'on voudrait persuader aux mères de mettre entre les mains de leurs filles, il y a bien des imprudences dans ce long article (1). La finale

(1) Entre autres le paragraphe qui renferme l'éloge des lettres des deux amants et des remarques sur les poëtes qui se sont à l'envi efforcés de reproduire les *sentiments brûlants*. Colardeau est cité; on ne loue pas ses vers, mais il n'y a pas un mot pour prémunir contre la tentation d'ouvrir les œuvres d'un pareil auteur.

révèle peut-être le principal titre d'Abélard à cette large place qui lui est faite; nous citons :

« Dans sa discussion avec S. Bernard, Abélard avait développé et soutenu les doctrines du *pur rationalisme,* et on peut considérer son prédécesseur Origène et lui comme les deux plus anciens champions de ce système philosophique. Abélard soutenait qu'*on ne doit croire que ce que l'on a préalablement compris;* S. Bernard, au contraire, qu'il faut commencer par croire, et que l'esprit *d'examen est inconciliable avec l'esprit de religion.* Abélard fut donc le penseur le plus hardi qu'ait produit le XII[e] siècle. »

Nous ne nous arrèterons pas à réfuter ce qu'il y a d'inexact dans ces lignes; nous ne faisons pas ici de polémique, nous n'avons qu'un but : faire connaître l'esprit qui a présidé à la rédaction de ce volume.

Puisque l'on croit utile de consacrer ainsi des colonnes entières à un philosophe, nous devions espérer de trouver quelques détails sur un penseur aussi vigoureux que S. Anselme, qu'on n'accusera pas, sans doute, d'avoir méconnu la puissance de la raison. Mais ce grand philosophe n'est pas nommé : après des notices trop longues consacrées aux deux médiocrités qui s'appellent *Anquetil,* on tombe directement sur l'ANSERINE ou *patte d'oie,* dont les variétés, depuis l'*épinard sauvage* jusqu'au *quinoa,* sont décrites dans une colonne et demie.

Les auteurs sont moins difficiles pour certains modernes, auxquels ils accordent une valeur exagérée. Ainsi, à l'article ACADÉMIE, nous avons regretté de voir cette phrase : « De nos jours il lui a manqué (à l'Académie française) Millevoye, Courrier, Benjamin-Constant, le général Foy, Béranger, Lamennais, Balzac, etc. » Il y a dans le choix de ces noms de quoi donner à penser.

En parlant du choix des noms, les ALEXANDRE, qui trouvent leur place dans ce volume, ont dû offrir des difficultés : il y a tant d'Alexandre plus ou moins grands! Les auteurs ont cru devoir donner une place toute privilégiée à l'un des huit papes qui ont porté ce nom, et ils ont choisi Alexandre VI.

Nous ne demandons pas aux rédacteurs d'avoir quelque respect pour la religion catholique, bien que cela soit prudent quand on fait un livre pour les familles, dans un pays éminemment catholique; mais en admettant même qu'on n'écrive que pour les libres-penseuses, il faudrait tenir un peu compte des travaux historiques qui font autorité. Or, faisant semblant d'ignorer ou ignorant réellement les recherches historiques de M. Audin sur ce sujet, la réhabilitation de la fameuse Lucrèce Borgia

par le grave historien protestant Roscoë, les véritables circonstances de la mort d'Alexandre VI attestées par le journal de Burcard, etc., le rédacteur anonyme de l'*Encyclopédie des familles* se complaît à étaler, dans quatre colonnes et demie, toutes les infamies dont quelques misérables pamphlétaires se sont plu à noircir la figure de ce pape. Il est évident qu'une partialité haineuse a présidé à la rédaction de cet article : nous ne demanderons jamais qu'on fausse l'histoire pour épargner la mémoire d'un homme, car nous goûtons cette noble parole d'un pape, justement à l'occasion d'une page d'histoire : « Plutôt le scandale que le mensonge ; » mais se complaire à ramasser toutes les accusations scandaleuses les moins authentiques, et les donner comme faits historiques incontestés, quand elles sont réfutées par des écrivains sérieux, c'est un procédé de sectaire haineux, et de pareils rédacteurs sont propres à fermer au livre de MM. Didot l'entrée de toutes les bibliothèques... hormis celles des libres-penseuses.

Cet esprit partial, cette haine contre la religion catholique, s'accuse encore fort nettement dans l'article consacré aux Albigeois. Assurément on peut avoir des paroles dures pour de trop sévères représailles, pour les excès des hommes de guerre, mais il n'est pas permis de passer sous silence les faits qui ont provoqué ces excès, suivant la méthode de l'article dont nous parlons. Les légats du pape et les catholiques sont très-mal traités partout ; les albigeois sont présentés seulement comme des hommes paisibles qui ont des idées nouvelles, des doctrines sur le Saint-Esprit et sur le Christ qui s'écartent de l'enseignement de l'Église, et voilà que « le pape autorise la *persécution* contre les sectaires... son légat prend une ville d'assaut, à la tête d'une nombreuse armée... le *faste des légats encore plus que leur cruauté* soulève tous les esprits, etc., etc. »

Or, il eût été loyal et juste de dire d'abord que, soixante ans avant la croisade contre les albigeois, un historien leur reprochait « de renverser les autels, fouetter les prêtres, emprisonner les moines, les contraindre à violer leurs vœux par les menaces et les tourments, de faire un bûcher de croix entassées, d'y faire cuire de la viande et en manger le vendredi saint, etc. » Les excès, les fureurs, les atrocités des albigeois allèrent toujours croissant, et c'est pour réprimer leurs violences à main armée que le pape autorisa une armée chrétienne à marcher contre ces furieux.

Il est d'autant plus fâcheux de voir ainsi l'histoire mutilée, lorsqu'il s'agit de rendre odieux les papes et les catholiques en général, que les rédacteurs ont un procédé tout différent dès que les protestants sont

en jeu. Ainsi à l'article *Église anglicane*, il n'y a pas un mot de la sanglante persécution contre les prêtres catholiques. Il est longuement parlé d'Henri VIII à l'article *Angleterre*, sans que l'on touche un mot de sa cruauté et de sa dépravation.

A l'article ANABAPTISTES, on n'oublie pas de parler « du fanatisme sauvage, de la débauche la plus immonde et de la cruauté effrenée des sectaires ; » tout cela aurait dû être dit également en parlant des albigeois. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Dans ce même article des Anabaptistes, il est raconté, sans émotion, que l'hérésie cachée de Jean de Bruges ayant été découverte après sa mort, on fit le procès à sa mémoire, et que son cadavre ayant été exhumé, on suspendit ses ossements au gibet. Et le rédacteur dit cela froidement, il n'y a plus ici de tendresse pour l'hérétique, bien que celui-ci ne fit de tort à personne, et cacha si bien ses sentiments qu'on ne put les découvrir qu'après sa mort. Comment expliquer le flegme du rédacteur? Il n'y a qu'une réponse : c'est le conseil protestant de Bâle qui a prononcé la sentence. Ce n'est pas seulement l'Église catholique qu'on maltraite, mais les livres saints eux-mêmes ne sont pas respectés. L'Apocalypse, d'après l'*Enyclopédie*, n'a inspiré à Bossuet et aux autres commentateurs que des rêveries ; mais les professeurs Ewald et Reuss, qui sont bien plus habiles que Bossuet, ont découvert que « c'est un livre fabriqué pour consoler les chrétiens. M. Aubé pense que l'*Apocalypse* a été écrite après la persécution de Néron, pour glorifier ses victimes. » Voilà ce que l'on oppose aux rêveries de Bossuet.

Tout catholique sera encore blessé de voir déclarer que les apparitions ne sont qu'un *jeu de l'imagination* et une *faiblesse* inhérente à la nature humaine, et de remarquer qu'après ce préambule on parle des apparitions rapportées dans le Nouveau Testament, et qu'en particulier on cite les apparitions de Jésus-Christ. Ailleurs il est dit que l'extase n'est qu'une des formes de l'aliénation mentale.

Ainsi l'extase de S. Paul n'est pour ces messieurs qu'un moment de folie, et le récit de l'apparition du divin Sauveur se montrant à ses disciples et faisant palper ses plaies par S. Thomas, n'est qu'une imposture, un jeu de l'*imagination*. Voilà des blasphèmes qui révolteront tous ceux qui croient à l'Evangile.

Il est fâcheux que les bonnes intentions de MM. Didot soient si mal secondées par leurs collaborateurs ; pour que la nouvelle *Encyclopédie* puisse être admise dans les familles chrétiennes, il faudra, on le voit, refondre ce tome premier, et confier désormais la rédaction

des articles d'histoire et de religion à des hommes compétents et impartiaux. On sent, par l'ensemble du volume, que les honorables éditeurs ont voulu faire respecter la morale, et, sinon la foi, du moins un certain spiritualisme et une réserve de bon ton devant un public chrétien; mais leur pensée n'a pas toujours été fidèlement suivie, comme le prouvent les extraits ci-dessus, pris au hasard, en parcourant ce tome premier. Quant à la forme, elle est digne de la réputation des éditeurs; cela signifie que ce volume est un petit chef-d'œuvre typographique.

Ernest Aimé.

CHOIX DE SERMONS DE LA JEUNESSE DE BOSSUET, édition critique, d'après les manuscrits, avec variantes, fac-simile, notices, notes, et classification suivant l'ordre des dates, par E. Gandar, professeur d'éloquence française à la faculté des lettres de Paris. In-8, 540 p. Didier.

Il y a quelques mois, quand nous rendions compte d'un ouvrage de M. Gandar, intitulé : *Bossuet orateur, Etudes critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet* (1), nous disions que l'auteur de ce livre avait préparé et qu'il annonçait comme devant paraître prochainement une édition nouvelle d'une partie des sermons qui avaient fait l'objet de ce travail, et promettait de nous donner le texte vrai de ces sermons, qu'il se flattait d'avoir, à force de patience et de recherches, retrouvés intégralement et rétablis d'une manière complète et définitive. Nous exprimions un vif désir de voir bientôt cette promesse réalisée et nous formions le vœu qu'avec la même patience et le même soin, cet infatigable chercheur pût un jour nous donner de tous les sermons de Bossuet une édition qui ne laissât plus rien à regretter, et qui remplaçât utilement toutes les éditions précédentes. Le travail annoncé ne tarda pas, en effet, à paraître, et nous nous proposions d'en dire un mot. D'autres occupations nous en empêchèrent d'abord, mais, malgré ce retard, nous n'avions pas renoncé à l'idée d'en entretenir nos lecteurs. Nous nous y préparions d'autant plus volontiers, que, dans ce livre, nous trouvions une double confirmation de cette consolante vérité sur laquelle le premier essai de M. Gandar avait appelé notre attention, qu'il n'est point de progrès où ne puissent mener une étude attentive et persévérante, et l'observance consciencieuse du devoir soutenue d'un

(1) Voir le numéro d'*août* 1867.

travail assidu. Ici, non-seulement nous pouvions avec lui assister, pour ainsi dire, à la formation et à la croissance d'un des plus beaux génies qui aient éclairé le monde ; mais l'éditeur lui-même, sans s'en apercevoir, nous fournissait, quoique dans un autre ordre de travaux, un exemple de plus de ce remarquable et encourageant phénomène, en nous initiant au secret de sa découverte, et en nous révélant et le point de départ et la marche lente de ses investigations. Dans un *Avertissement* dont il fait précéder ce *Choix de sermons,* avertissement qui contient en substance, mais sous une forme plus claire, mieux condensée, moins aride et plus accessible que dans l'*Introduction* placée en tête des *Etudes critiques*, toute l'histoire des éditions différentes et successives de Bossuet jusqu'à la sienne, M. Gandar nous fait savoir comment il fut amené peu à peu à s'occuper de cette étude.

« Les sermons de Bossuet, dit-il, ont depuis longtemps une place sur nos programmes universitaires : j'en avais commenté plusieurs à l'Ecole normale, j'en avais fait expliquer d'autres dans les examens de la Sorbonne; et depuis plusieurs années, au jour le jour, je m'étais fait une règle de m'assurer, même pour une citation faite en chaire, de la fidélité du texte imprimé. Les résultats très-divers de ces épreuves souvent répétées m'avaient habitué à peser exactement, sur chacun des points en litige, le pour et le contre... »

C'est ainsi qu'en accomplissant avec une consciencieuse minutie les devoirs de sa profession, il s'est trouvé tout préparé à un ensemble de recherches dont l'aridité nous effraye, mais dont le résultat pouvait être considérable. Il put ainsi poursuivre et reprendre en sous-œuvre, par la comparaison des textes imprimés et des manuscrits autographes, un travail de restauration dont l'abbé Vaillant, de l'école des Carmes, avait le premier donné le signal dans une thèse remarquable, mais peut-être trop tôt publiée, et pas assez mûrie. (*Etudes sur les Sermons de Bossuet d'après les manuscrits.* Plon, 1851.)

« Une mort prématurée, dit M. Gandar, n'a pas permis à l'abbé Vaillant de donner l'édition des sermons qu'annonçait sa thèse.... car cet honnête et studieux jeune homme trouva noblement la mort, dès le début de sa carrière, au chevet d'un malade dont il consolait l'agonie. » (Introd., p. 31.)

« M. Lachat, ajoute-t-il, s'est chargé de mener à fin cette laborieuse entreprise, » et il a profité des travaux faits depuis, notamment des études de M. Floquet (*Études sur la vie de Bossuet.* Didot, 1855, 3 vol. in-8). Mais M. Lachat a cru pouvoir achever en quelques années

une édition complète de Bossuet (*Œuvres complètes*. Vivès, 31 vol.) : « La tâche aurait été lourde pour une communauté de bénédictins, elle est écrasante pour un homme livré à ses propres forces, si ardent au travail et si habile qu'on le suppose. » Aussi M. Gandar constate-t-il que cette édition a des défauts qui ne permettent pas de la considérer comme une édition définitive. « Je me suis convaincu, dit-il, par des épreuves multipliées, que son texte a presque partout besoin d'être vérifié pour le détail. Cette édition pourra fournir un point de départ et un cadre à une édition meilleure. M. Lachat gardera dans l'œuvre définitive une part qui ne lui sera point dérobée, je le souhaite : il aura contribué plus que personne, après Déforis, à la préparer : mais, en dépit de ses promesses, il est certain que nous l'attendons encore. »

Cette édition meilleure, cette édition définitive, M. Gandar paraissait devoir être en mesure de la donner un jour, du moins quant aux sermons. Le *choix* que nous examinons ici en était comme un spécimen. « L'intérêt des études classiques, dit-il, exigeait qu'on eût le plus tôt possible entre les mains, pour quelques sermons d'abord, sinon pour tous, un texte authentique. Tel est le motif qui m'a déterminé à faire mprimer ceux que j'avais collationnés un à un pour mon propre usage. »

M. Gandar allait ainsi au plus pressé. On peut même dire qu'il se hâtait : car à ce livre-ci, comme au précédent, quoique dans un degré moindre, on peut encore, sinon pour le fond, du moins pour la forme, adresser le même reproche que M. Gandar adressait au travail de l'abbé Vaillant, c'est-à-dire d'un peu de précipitation. Hélas ! il devait, lui aussi, être enlevé sitôt après par une mort prématurée (1) ! En avaient-

(1) M. Patin, dans le *Journal des Débats* du 26 février, a rendu un touchant hommage à la mémoire du jeune et laborieux professeur : « Cette mort, dit-il, interrompt bien prématurément, à son moment le plus brillant et le plus heureux, une carrière universitaire des plus honorables.....

« On n'a pas oublié, dit-il, avec quels témoignages d'estime l'Académie française avait honoré, l'année dernière, d'un de ses prix, le beau livre où, sous le titre de *Bossuet orateur*, M. Gandar a retracé une si exacte et si intéressante histoire de la première éducation, des premiers développements de ce grand génie oratoire. On sait aussi comment, quelque temps après, dans l'édition des *Sermons de la jeunesse de Bossuet*, ont été appliqués à ces premiers essais d'une sublime éloquence, si longtemps oubliés, et ensuite si confusément produits à la lumière, à leur classification, à la recherche de leur date, à l'établissement de leur texte, les principes de critique qui président aujourd'hui à la restauration tardive de nos grands monuments littéraires. C'en est fait de tout ce que promettaient encore aux lettres françaises de telles œuvres, à l'enseignement public de telles leçons. Un intérêt unanime s'associera, on n'en peut douter, aux regrets douloureux que laisse après lui par sa disparition inattendue M. Gandar..... »

ils eu l'un et l'autre le pressentiment?... quoique, après tout, n'est-ce pas une des dures lois de cette vie mortelle et de ce monde qui passe, que rien ne s'y achève, et que même la plus longue existence laisse après elle quelque chose d'interrompu?

Peut-être aussi M. Gandar trouvait-il, comme il dit, la tâche trop lourde pour oser espérer de l'accomplir tout seul. Quoi qu'il en soit, et comme si d'avance il eût voulu diminuer nos regrets en nous communiquant le fruit de ses recherches et en nous indiquant la marche qu'il avait suivie, il s'est moins occupé du soin de sa propre réputation, que du désir de faire profiter les autres de son travail et de ses peines, et de faciliter les voies à qui voudrait poursuivre après lui la même œuvre, dont il ne leur laissait d'ailleurs que la partie la moins ardue.

« J'ai pensé, dit-il, qu'il serait utile de saisir cette occasion pour en finir avec les incertitudes semées par la contradiction des témoignages, et pour faire nettement comprendre à tout le monde de quoi il s'agit, quelle était la tâche à remplir, ce qui est fait, ce qu'il reste à faire. »

Tout d'abord, contrôlant les assertions de ses prédécesseurs, il signale et répare leur injustice envers D. Déforis, il lui restitue sa vraie part de mérite et de gloire, il réduit à leur juste valeur ses prétendus torts trop exagérés, il proclame ses droits à la reconnaissance pour sa fidélité scrupuleuse et sa persévérance infatigable. Il montre dans la révision de M. Lachat tantôt des rigueurs inutiles, tantôt des négligences et des légèretés réelles, quoique pardonnables eu égard à la difficulté de l'entreprise et à la brièveté du temps. Il constate combien on doit aux belles et savantes études de M. Floquet. Puis, arrivant à son propre travail sur les manuscrits autographes, il avoue qu'il est difficile de fixer toujours un texte certain, et qu'il est parfois indécis pour arrêter la rédaction; mais il croit s'être assez familiarisé avec les habitudes de Bossuet pour ne pas se tromper souvent. Toutefois il veut mettre le lecteur en état de juger lui-même et de se prononcer, s'il le fallait, pour ou contre la rédaction qu'il a choisie.

« Il suffira, dit-il, de parcourir le bas des pages pour se faire une conviction : ce n'est plus tel ou tel critique qui porte son jugement sur les éditeurs de Bossuet : ce sont les faits mêmes qui les accusent ou qui les défendent; et j'ai mis chacun en mesure de prononcer sur leur compte et sur le mien sans trop d'efforts et en pleine connaissance de cause; » et il ajoute :

« Ce travail minutieux, aride, ne sera pas sans quelque ennui, même pour les lecteurs : ces détails sont rebutants de leur nature, je le sais,

mais indispensables. » Ce sont comme des restes d'échafaudage, destinés sans doute à disparaître, mais qui attestent encore les soins employés pour la construction et pour la consolidation de l'édifice.

Voici dans quel ordre se classent et se groupent ces témoins que M. Gandar laisse de son travail :

D'abord une courte notice précédant chaque sermon en désigne la date et les circonstances : quelquefois il s'y joint le plan ou le sommaire (souvent fort curieux) tracé par Bossuet lui-même ou indiqué par quelques notes de sa main. Les corrections ou variantes sont, les unes insérées dans le texte, les autres rejetées au bas des pages. Les premières sont rares : c'est, de temps en temps, un mot placé entre crochets, mot nécessaire évidemment, qui manquait par oubli; d'autres fois un mot écrit pour un autre par inadvertance est rappelé en note au bas, et remplacé comme il doit l'être dans le texte. Au bas des pages sont les diverses variantes de tous les manuscrits complétées par celles des différentes éditions. « La comparaison de ces variantes peut, nous dit-il, devenir une étude de langue ou de style. » Enfin, après les variantes, prennent place les notes explicatives. De plus, après quelques-uns des discours, sont ajoutées, en forme de complément, des variantes plus étendues. « Les unes servent, dit-il, à expliquer les méprises des éditeurs...; d'autres nous font suivre tous les progrès du travail de Bossuet (1). » C'est là surtout la grande utilité de l'édition nouvelle.

« Dans les manuscrits des sermons, dit M. Gandar, on est tour à tour frappé de trois choses qui mettent Bossuet hors de pair : d'abord la fécondité naturelle de son génie, qui semble le dispenser de tout effort : les faits et les arguments s'offrent d'eux-mêmes à son esprit, les mots se pressent sur ses lèvres. Dès que l'auteur paraît, il n'a, pour surpasser les autres, qu'à suivre l'élan qui l'emporte; pour se surpasser lui-même, il n'aura qu'à laisser les années modérer cette séve qui monte et qui déborde avec l'exubérance de la jeunesse..... A mesure qu'il avance dans sa carrière, il se fait une idée plus juste de la perfection, une idée plus haute de ses devoirs. Un goût plus sûr efface les

(1) Parmi les Notices dont la lecture offrira le plus d'intérêt, et les notes qui peuvent fournir les comparaisons les plus instructives, nous signalerons celles qui se rapportent aux sermons sur *la parole de Dieu*, sur *l'ambition*, et sur *la haine de la vérité*. « Dans le sermon sur l'*Ambition*, dit M. Gandar, les éditeurs avaient confondu trois rédactions différentes dont la 1re et la 3e n'auront pris une forme que dans cette édition. Je puis dire qu'on y lira également pour la première fois les sermons sur la *Haine de la vérité*, pour lesquels on avait, par une méprise très-étrange, mêlé un premier brouillon avec une rédaction définitive, et noué ensemble le commencement de chacun de ces deux discours avec la fin de l'autre. »

dernières imperfections qui déparaient son discours ; un sentiment plus délicat des obligations attachées à son ministère sacrifie les ornements qui ne faisaient honneur qu'à la parole et ne servaient qu'à la gloire de l'orateur... Ces longs efforts pour enseigner saintement et fidèlement la vérité portent leurs fruits ; et bientôt, parmi ces discours que Bossuet jette sur le papier avant de monter en chaire, il en est plusieurs auxquels rien ne manque pour obtenir tous les suffrages. Voici la dernière surprise : c'est que Bossuet n'a pas montré plus de sollicitude pour ceux-là que pour les autres. Chacun des sermons qu'il prononçait en chaire était une des actions sérieuses de sa vie, il ne négligeait rien pour que sa parole fût efficace, mais il ne la destinait qu'à ceux qui l'ont entendue : c'était à eux d'en profiter, et alors le devoir de l'orateur était rempli, il aurait craint de céder à une ambition toute profane s'il avait songé à en perpétuer le souvenir. Quelques instants auraient suffi pour mettre à ses discours la dernière main. Bossuet ne l'a pas fait. Lorsqu'il eut cessé d'y recourir pour son propre usage, il en était si peu occupé, qu'un secrétaire demeuré vingt ans à son service, et qui a classé ses papiers, a parlé des cartons où les sermons étaient enfermés sans pouvoir dire exactement ce qu'ils contenaient.... C'est le dernier trait qui achève de mettre en relief un grand caractère. Que de leçons dans ces manuscrits où l'on voit combien la nature avait été prodigue envers Bossuet, tout ce qu'il a exigé de lui-même, et, au milieu de tant d'efforts pour atteindre à la perfection, un tel oubli de sa propre gloire! Non, les ouvrages les plus parfaits que Bossuet a publiés ne font pas plus d'honneur à sa mémoire que ces brouillons sauvés par miracle, où nous avons pu suivre d'année en année le développement de son esprit et le progrès de son éloquence. »

Pour mettre le lecteur en état de saisir ce progrès, il était indispensable de ranger les sermons dans l'ordre des dates : et c'est là ce que cette édition offre de plus nouveau. « C'est une cause, dit M. Gandar, que je me flatte d'avoir gagnée... et l'exemple que je donne sera suivi désormais, j'ose le croire. »

« L'ordre chronologique, observe-t-il, a d'ailleurs l'avantage de nous donner, avec l'histoire du génie oratoire de Bossuet, un des chapitres les plus curieux des variations de la langue française au milieu du XVII[e] siècle. »

Il ajoute qu'il suffira d'une double table pour concilier avec ce classement l'ordre liturgique : et il donne, à la fin du volume, cette double table.

Nous nous permettrons d'observer que la 2e table, suivant l'ordre liturgique, est incomplète, puisque, dans les sermons recueillis par M. Gandar, il ne s'en trouve aucun, par exemple, pour la Sexagésime, ni pour le 3e dimanche de Carême, ni pour le 1er et le 2e dimanche après Pâques. Et la 1re table est bien plus incomplète encore, puisque beaucoup de sermons composés par Bossuet dans cette période de sa vie n'ont pas été retrouvés, et qu'un grand nombre de fragments dont il est question dans le premier ouvrage de M. Gandar n'ont plus leur place ici: il voulait, en effet, ne donner que des sermons entiers. Mais il en résulte qu'on n'aura toujours que des données fort incomplètes pour l'étude comparative que M. Gandar recommande; il en résulte que l'on ne peut suivre qu'imparfaitement l'ordre chronologique qui doit servir de base à la comparaison. Il faudrait, au moins, une 3e table où se rangeassent dans leur ordre de dates non-seulement tous les fragments obscurs, mais encore tous ceux que renferment les compléments des variantes et les sermons ou portions de sermons doubles et triples, sur la Providence, sur la Haine de la Vérité, sur l'Ambition, etc.; de manière qu'on pût y recourir, soit en comparant les sermons entre eux, soit en les comparant avec d'autres. Mais il est vrai de dire que la chose est encore extrêmement difficile : car M. Gandar, malgré tous ses soins, n'est pas arrivé à fixer toutes les dates d'une manière exacte; il en est plusieurs qu'il ne peut donner que d'une manière approximative. Il y a dans les textes mêmes une autre cause d'embarras. Tous ces sermons n'ont pas été prononcés tels que nous les trouvons écrits. M. Gandar le reconnaît (voir, entre autres passages, la fin de la Notice du sermon sur l'Ambition); et si pour chacun d'eux, ou du moins tel ou tel d'entre eux, il y a eu plusieurs différents essais de rédaction non-seulement à des époques différentes, mais même aussi peut-être à la même époque, ce qu'il est permis de conjecturer quand on voit tel morceau achevé et tel autre à l'état de simple note, quand on voit, par exemple, la deuxième rédaction du sermon sur l'Ambition attribuée à l'année 1662, incomparablement plus faible que la première du sermon sur la Providence attribuée à l'année 1656, quelques peines que M. Gandar se soit données pour discerner les époques par la différence des écritures, et quelque soin qu'il mette à nous initier à sa découverte par les fac-simile qu'il nous donne, on conviendra qu'il nous manque beaucoup trop de données, trop de moyens de contrôle et trop d'éléments de certitude, pour que nous n'éprouvions pas des perplexités dont M. Gandar n'est pas toujours exempt lui-même, malgré sa joie et sa

confiance dans le fruit de ses recherches. Quoi qu'il en soit, nous lui devons non-seulement des éloges, mais de la reconnaissance, et si son œuvre n'a pas peut-être tout à fait toute la portée et toute l'utilité qu'il en espérait dans le détail, elle nous fournit cependant de beaux sujets d'étude, de puissants moyens de comparaison, une magnifique préparation à une histoire générale des progrès de l'éloquence, du style et du génie de Bossuet.

Ce volume s'arrête après le Carême prêché au Louvre en l'année 1662. Il contient cependant un sermon (sur la Haine de la vérité), et un fragment de sermon (sur l'Ambition) qui sont de 1686.

« Il faudrait, dit M. Gandar, un 2e volume à peu près semblable à celui-ci, pour accompagner Bossuet du Louvre à Saint-Germain, de Versailles à Nancy, et suivre à travers toutes ces vicissitudes cette éloquence qui grandit et qui se renouvelle incessamment jusqu'à la fin. Mais si je n'ai rempli qu'une des deux moitiés de la tâche, le lecteur peut croire que c'était la plus ardue. Les difficultés sont moins grandes à mesure que l'on avance, et du moment que l'éducation de l'orateur est terminée, l'attention pourrait ne s'arrêter plus que sur des chefs-d'œuvre. »

Ce nous est une grande raison de plus de regretter que M. Gandar n'ait pas pu nous donner un second volume dont la marche plus facile et l'ordre plus clair eussent compensé les aridités du premier, et en eussent accru l'intérêt en le complétant.

C. Estienne.



DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

LES ARCHIVES DE LA FRANCE, leurs vicissitudes pendant la Révolution, leur régénération sous l'Empire, par le marquis DE LABORDE, directeur général des Archives de l'Empire, membre de l'Institut. 1 vol. in-12. Paris, 1867. (Librairie Vᵉ Renouard.)

L'époque de la Révolution française a été, depuis plusieurs années, l'objet de nombreuses monographies. L'esprit de pure érudition, en dehors de tout système préconçu, les a souvent inspirées. En les écrivant l'auteur, on le voit, est entraîné par le désir de rechercher, de connaître, de révéler au public des particularités curieuses. Les conséquences historiques de ses découvertes le préoccupent bien moins que la découverte elle-même.

Des travaux ainsi entrepris, lorsqu'ils forment un groupe assez important, offrent pour l'appréciation des événements les matériaux les plus solides et les plus précieux.

L'ouvrage de M. le marquis de Laborde a pour but de faire rapidement l'histoire des archives de la France depuis la Révolution jusqu'au premier Empire, mais il a pour conséquence de révéler, sur un point spécial, combien de faits mauvais conseillés par des passions mauvaises ont eu lieu à une époque que beaucoup considèrent encore comme glorieuse.

L'auteur l'a bien senti, et, de crainte d'être pris pour un détracteur, il explique sa pensée dans une phrase selon nous regrettable. « S'il m'était « prouvé, dit-il (page 2), que la société moderne, avec ses principes de « liberté, n'était réalisable qu'au prix des plus cruels sacrifices, je suis « trop de mon temps pour ne pas effacer le souvenir de l'échafaud qui

« a tranché tant de têtes chéries, pour ne pas accepter avec ses grands « principes une révolution, si belle à ses débuts, devenue un épouvan- « tail dans les mains ensanglantées de forcenés... etc. »

C'est être, en effet, trop de son temps que de faire une semblable concession, et l'auteur, certainement, a mal traduit sa pensée intime; car, à la page 11, il reproche amèrement à Matthieu de Montmorency d'avoir, dans la nuit du 19 juin 1790, fait le sacrifice de son titre de premier baron chrétien. Il le taxe de dépositaire déloyal. « De quel « droit, s'écrie l'auteur, se dessaisir du fidéi-commis de la gloire de ses « ancêtres, de quel droit en dépouiller ses descendants? Offrir en « holocauste à la Révolution la part d'illustration qu'il avait apportée « lui-même à ce grand accumulement de services rendus au pays, passe « encore; mais s'engager pour sa race entière, et clore par une insigne « faiblesse les hauts-faits de cette noble lignée, c'est d'une étonnante « impertinence. »

Pourquoi une si rude apostrophe? Parce que M. de Montmorency a été de son temps.

A certaines époques les erreurs passent pour vérité et les crimes pour vertu. On peut donc, sans trop rougir, se résigner quelquefois à n'avoir que des idées d'un autre âge.

La déclaration sous la sauvegarde de laquelle M. de Laborde place son ouvrage offre du moins l'avantage de donner confiance dans l'impartialité de l'écrivain. Il n'est pas inutile de la croire indiscutable en présence des actes qu'il rapporte et des sentiments qu'il dévoile.

Avant 1789 les archives de la France étaient partout; elles se composaient des pièces conservées par les intéressés en prévision des circonstances où il serait nécessaire de pouvoir les consulter, ce que des inventaires bien tenus permettaient de faire facilement.

Dans ces conditions d'existence les dépôts, s'ils étaient sans doute peu accessibles au public, se trouvaient parfaitement protégés contre les causes habituelles de destruction. Tout le passé de la France, retracé dans des écrits d'une véracité indiscutable, fut donc mis à la disposition de l'État par l'anéantissement de l'ancien ordre de choses. Malheureusement la France, ou plutôt ceux qui prétendaient la représenter, était envahie par des idées de destruction haineuse.

M. de Laborde le remarque fort justement, à cette époque un grand pays reniait son passé. Aux yeux des hommes du jour, la France ancienne avait été jusqu'alors soumise à une humiliante tyrannie dont il fallait effacer jusqu'au souvenir.

Sous l'influence de ces idées une vengeance acharnée s'est exercée sur les dépôts de titres présumés féodaux, parce qu'ils étaient anciens.

Paris donna l'exemple, le 12 mars 1792; en présence des autorités, un premier brûlement eut lieu en place Vendôme.

Le 19 juin un décret, adopté d'urgence, enjoignit aux départements de se livrer à une semblable opération et d'en faire une fête patriotique.

Alors par toute la France s'allument des feux de joie entretenus avec les plus anciennes chartes; autour de ces feux se prononcent ces discours emphatiques et creux, se font ces cérémonies odieuses et ridicules dont l'époque de la Révolution n'a donné que trop d'exemples.

M. de Laborde rapporte plusieurs procès-verbaux de brûlements bien curieux à tous égards. Ils établissent notamment que la destruction ne fut pas le fruit d'une violence populaire, mais du calcul. L'ordre venu d'en haut a été répété hiérarchiquement et exécuté avec zèle.

Après les brûlements, le mal ne s'arrêta pas; l'administration chargea ses agents de vendre au poids les papiers, et d'abandonner au service de l'artillerie les parchemins réunissant les qualités convenables pour faire des gargousses.

Pour se faire une idée de ce que cette mesure a fait ainsi disparaître, on peut se reporter au message du 14 pluviôse an IX. Suivant le document officiel, les livraisons de parchemins se sont élevées à 50 mille myriagrammes, soit un million de livres.

M. Delaborde estime qu'il y a, moyennant 98 pièces au kilogramme, perte de 50 millions de titres.

La part de l'inconnu et de l'anéantissement par le feu peut bien être fixée au même chiffre.

La mise en vente des biens nationaux fut l'occasion d'une réaction favorable aux titres. On vit bientôt qu'ils étaient indispensables pour connaître l'importance des domaines destinés à l'aliénation et pour permettre aux acquéreurs de se défendre contre leurs voisins. On avait détruit (suivant M. Vallet de Viriville cité par M. Delaborde), pour que les anciens possesseurs ne pussent retrouver la preuve de leurs droits, mais la propriété vit essentiellement sur le passé et il fallut bien s'arrêter dans cette voie.

En 1794, une commission de la Convention proposa de diviser les archives en trois classes : le domaine national, l'ordre judiciaire, l'histoire, les sciences et les arts; le reste devait être vendu au poids. Un décret rendu sur ces bases créa ainsi le *triage des titres,* véritable fléau pour les archives. Dans un fond dont toutes les parties se lient étroite-

ment et s'éclairent l'une par l'autre, comment faire une division abstraite? comment dans le même dossier distraire une pièce comme historique, une autre comme judiciaire?

C'est cependant ce qui fut fait. Au commencement de l'empire un autre courant d'idées vint apporter dans les archives de la France une perturbation nouvelle. Le triage ne s'exerçait plus seulement dans chaque dépôt d'archives, mais sur tous les départements, au profit de Paris. Les conceptions colossales étant prises pour grandes, l'archiviste de l'époque voulait réunir tout ce que la France possédait de précieux en un seul et gigantesque dépôt.

Le dépouillement des provinces au profit de Paris, si injuste en lui-même, a eu, et aurait s'il était poursuivi, les conséquences les plus déplorables. Ne pouvant tout emporter, les agents des archives centrales prenaient rapidement ce qui leur paraissait le meilleur et laissaient le dépôt originaire déshonoré. D'un autre côté, ni le fond spoliateur ni le fond spolié n'était complet. Pour faire une étude sérieuse, il faudrait courir de l'un à l'autre et comparer ainsi toutes les pièces d'un même dossier.

Ces funestes idées ont eu cours jusqu'en 1841; elles paraissent actuellement abandonnées. Espérons qu'elles ne reprendront jamais faveur.

L'exécution typographique des volumes dont nous rendons compte a été, on le voit au premier coup d'œil, surveillée par un amateur. Elle est forte élégante.

Chaque page porte en tête sous forme de titre, en caractères italiques, une phrase résumant le texte. Cette disposition, agréable à l'œil, facilite les recherches et aide la mémoire.

Le désir de ne pas altérer une pagination si soignée a peut-être conduit l'auteur à rejeter, par un numéro de renvoi, les notes très-nombreuses de l'ouvrage à la fin du volume. Ce mode de procéder gêne un peu la lecture. Lorsque la note est longue, on se console de l'interruption éprouvée, mais lorsqu'elle est courte, ne contient par exemple qu'une date ou un nom, on éprouve un véritable désappointement d'avoir quitté le texte pour chercher un renseignement qu'un coup d'œil aurait permis de saisir, s'il eût été au bas de la page.

Théodore Gossin.

ESQUISSES RELIGIEUSES OFFERTES AUX GENS DU MONDE. 1 vol. grand in-18 (format Charpentier), de 534 p. 1868. Chez Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.

« Vainement les poëtes ont prôné la rêverie; elle ne sert qu'à plonger l'âme dans une langueur qui devient souvent maladive et désorganisatrice. Rien de pratique ni de vertueux ne sort de cet état factice pour lequel l'homme n'a point été créé; la rêverie ne produit qu'une fausse sensibilité, dont le mobile est l'égoïsme. Elle s'empare du temps, cette fraction de l'éternité dont nous avons à rendre compte, et elle le dissémine dans le vide presque à notre insu. Tantôt elle nous livre à de vains regrets, tantôt à des espérances insensées, et toujours à de décevantes illusions... La réflexion, au contraire, est le repos dans le vrai, le regard calme et profond au dedans et au dehors de soi-même. C'est l'état qui doit précéder et suivre tout acte sérieux, tout accomplissement du devoir. Si l'esprit n'est qu'honnête et positif, le bon sens l'éclaire terre à terre; si en outre il est religieux, tout en lui se simplifie et se complète aux reflets lumineux de la conscience. »

Ces réflexions fort justes nous donnent la pensée qui a inspiré ce livre et le but que Mme de Godefroy-Ménilglaise s'est proposé en le publiant. Elle a désiré offrir aux gens du monde, si portés à la *rêverie*, quelques sujets de *méditation*, et les exciter à compléter par la *réflexion* ce qu'elle n'a pu qu'ébaucher; car ce sont bien en effet ici de véritables *Esquisses* où l'auteur touche à plusieurs points sans les creuser, sans prétendre s'ériger en docteur qui enseigne, mais seulement en ami qui ouvre à l'esprit et au cœur quelques perspectives, et leur fraye le chemin qui conduit à la possession et à la jouissance de soi-même en Dieu.

Sans avoir un plan déterminé, un ordre qui puisse attirer les regards, l'auteur a néanmoins combiné ses simples *Esquisses* de manière à atteindre son but si louable. Ce sont des situations d'où *l'âme se tire, avec l'aide de Dieu.* Mme de Godefroy-Ménilglaise les a placées dans l'ordre qui lui a semblé accentuer progressivement la nuance, ainsi que dans un traitement on augmente doucement les doses. Aux deux extrémités de ces *Esquisses*, les *Lettres d'une aïeule* représentent une noble et chrétienne existence dans le monde, et la *Mère du missionnaire* le sacrifice pieux et absolu de soi-même; puis *le Doute* montre les tortures de l'incertitude en matière de religion. Ensuite, cessant de chercher à captiver l'attention par la fiction de personnages imaginaires, l'auteur présente, sous le titre

de *Matière à réflexion,* quelques sujets tels que le *But de la vie,* la *Justice envers Dieu,* etc., dignes de préoccuper la conscience et propres à la conduire vers de plus profonds et de plus complets examens.

C'est à peu près l'ensemble des matières traitées dans la première partie de l'ouvrage. Dans la seconde, Mme de Godefroy-Ménilglaise aborde quelques questions de théologie, entre autres, les miracles, la vie future, etc., et cela « dans l'espoir que ces choses élevées qui intéressent son âme iraient exciter ailleurs encore de légitimes curiosités. » L'auteur touche ces points avec toute la réserve désirable, s'appuyant sur de graves autorités et soumettant, d'ailleurs, ses vues et ses réflexions au jugement de l'Église.

Nous ne pouvons pas taire qu'en plus d'un endroit il se rencontre quelques inexactitudes, quelques propositions trop absolues et des idées qu'on ne saurait admettre sans restriction. Mais, en somme, on ne peut qu'applaudir aux intentions de l'auteur. Ce livre, œuvre d'un esprit distingué, d'une âme généreuse, ne pourra que faire du bien aux personnes en vue desquelles il a été publié. Mme de Godefroy-Ménilglaise dit dans son *Introduction* : « La Providence, pour élever les cœurs, se sert souvent de causes secondaires, d'une souffrance de l'âme ou du corps, du contact d'une personne ou d'un livre. Si ce modeste écrit donnait seulement à des intelligences inquiètes ou distraites l'idée de se recueillir en vue d'une autre vie éternelle et bienheureuse, et de s'en rendre de plus en plus dignes, il aurait accompli sa destinée. » Nous croyons que Dieu accordera pleinement à l'auteur l'effet d'un souhait aussi chrétien.

J. G. Laforge.

LES CHOSES DE L'AUTRE MONDE, journal d'un philosophe recueilli et publié par l'abbé Bautain. (Librairie de L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, n° 77.)

Voilà certes un titre capable de piquer la curiosité; il l'eût piquée et bien autrement encore il y a dix ans, alors que, dans les deux hémisphères, on croyait avoir trouvé, grâce au *câble* mystique tressé par nos tourneurs de *tables* et nos *évocateurs* magiques, le trait d'union entre le monde des vivants et celui des morts.

Il est vrai que, sans être abandonné ni détruit, ce *câble*, trop souvent altéré ou rompu, a beaucoup perdu de son crédit; mais la grande vérité tant cherchée n'a rien perdu pour cela de son importance et de sa réalité.

On s'est remis en mémoire que le catéchisme, au lieu d'un *câble,* en avait deux, la prière et la vertu, et que puisqu'il nous recommande sans cesse l'*invocation,* sinon l'*évocation* des saintes âmes enlevées à la terre, c'est qu'apparemment il les croit accessibles aux attractions de la grâce et de la croix. Qu'on n'aille cependant pas se figurer que le livre dont nous allons nous occuper soit exclusivement consacré à cet ordre de surnaturel badin. Il ne lui accorde au contraire qu'un très-petit nombre de pages perdues entre 500 autres consacrées à l'examen de toutes les grandes difficultés de la foi. Ces quelques pages ont été seulement pour nous la raison de cette question. Dans l'impossibilité de savoir si le philosophe dont l'abbé Bautain *recueille* le journal est ou n'est pas une fiction, nous avions cru posséder une indication en faveur du premier système, en lisant (p. 59) le récit d'une table « qui se jette en arrière pour ne pas supporter un objet consacré, et d'une corbeille qui, mise en mouvement par l'imposition des mains, *s'enfuit en rampant* comme un serpent devant le livre des Evangiles. » Or cette anecdote, si nous avons bonne mémoire, se lisait dans une petite brochure publiée en 1853, au moment de l'épidémie générale, par M. l'abbé Bautain.

A part cette réminiscence qui s'explique tout naturellement peut-être par l'assistance simultanée du philosophe et de l'abbé aux mêmes expériences, tout le livre respire une telle simplicité, un tel naturel dans l'exposition, dans le rangement des sujets, dans l'argumentation si personnelle du chercheur, qu'il paraît impossible d'en faire un apocryphe.

Mais ce qui tranche pour nous la question, ce sont les détails de famille et de pure individualité qui interviennent à chaque instant dans le récit et que le talent le plus distingué ne s'avisera jamais d'imaginer. Libre à tout le monde de feindre et de prêter à un autre autant d'anxiétés philosophiques qu'il lui en faudra sur l'*origine du mal,* sur le *salut des païens* et *des enfants non baptisés,* sur l'*éternité des peines,* etc. Sur ces matières on peut faire parler autant de pseudonymes que l'on voudra, personne n'en sera la dupe et ne s'en plaindra ; mais on n'invente pas ce qui va suivre, parce qu'il y a là, pour parler en artiste, couleur locale et *nature.*

« 17 avril. Irai-je ou n'irai-je pas à la messe dimanche? (C'est le professeur incrédule de philosophie qui parle.) Telle est la grande affaire qui me préoccupe depuis trois jours, plus que mes cours, plus que mes ouvrages, plus que toutes mes études. Voici le fait. Depuis quelque temps nous sommes établis à la campagne dans une petite propriété qui m'a été laissée par ma mère. Quoique près de Paris, je n'y vais pas

le dimanche et suis heureux de n'y pas aller; mais il y a la grand'messe au village, et la cloche y appelle à plusieurs reprises tous les habitants, qui malheureusement n'y vont guère, et je le déplore, parce que enfin ces gens-là, sans instruction et sans raison, n'ont pas comme nous des principes de morale. Mais il y a un autre point de vue dans cette affaire, et c'est là que ma femme s'est placée, je ne dirai pas pour m'attaquer, mais pour aborder la question. Elle m'a prié tout simplement de venir à l'église avec elle et sa fille, afin de donner un bon exemple à la population... A Paris, ajouta-t-elle, elle ne m'avait jamais parlé à ce sujet parce qu'il n'y avait pas de scandale, bien qu'elle eût été plus d'une fois embarrassée quand sa fille, l'accompagnant à l'église, lui demandait naïvement pourquoi son père n'y allait pas avec elle. En prononçant ces derniers mots, qui évidemment exprimaient le fond de son cœur et lui avaient le plus coûté à dire, sa voix était presque tremblante, et on sentait que toute son âme y était.

« J'en fus touché plus que de toutes ses raisons, qui n'étaient cependant pas mauvaises; mais quand il fallut répondre, ma vanité blessée prit le dessus, et il y eut dans mon accent quelque chose d'âpre que je m'efforçai néanmoins d'adoucir le plus possible. C'était une sorte de leçon qui m'était faite, et je ne voulais pas habituer ma femme à m'en donner, même quand elles seraient méritées. Je lui répondis donc que je ne l'avais jamais contrariée dans ses croyances ni dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, et qu'ainsi j'avais droit à la réciprocité... qu'elle devait supposer que j'avais de bonnes raisons pour m'abstenir de ce qu'elle faisait sous le rapport religieux, et que tout ce qui est utile aux femmes et aux enfants peut ne pas l'être aux philosophes; bref, que je regarderais comme indigne de moi d'aller à l'église sans croyance et uniquement pour empêcher des commérages. Là-dessus je la quittai avec une froideur qui, je le vis, lui fit venir les larmes aux yeux. »

Voilà bien le philosophe; maintenant écoutons le père et l'honnête homme :

« Mais voici dès lors un gros nuage dans mon intérieur, et je sens que j'y ai jeté de la tristesse. Fanny ne dit rien, mais n'en pense ou plutôt n'en sent pas moins. Je sens que je ne ne l'ai pas convaincue le moins du monde, mais seulement froissée dans son affection, blessée dans sa conscience, peut-être même un peu dans son amour-propre... Toutes ces affaires de conscience et d'affection sont si délicates à manier, que je ne sais plus comment y revenir pour y mettre de l'apaisement; sans avoir l'air de céder le terrain... heureusement, j'ai trois jours devant moi pour réflé-

chir jusqu'à dimanche... mais qu'arrivera-t-il si je refuse? ma femme en sera non-seulement contrariée, mais contristée; c'est mon âme qui l'inquiète et, d'après ses croyances, *elle doit* penser avec inquiétude que si je mourais dans cet état mon âme serait séparée de la sienne pour l'éternité, et cette pensée la désole... Or... j'ai été très-épris de Fanny et j'ai tout fait pour obtenir sa main. Elle a résisté longtemps, quoiqu'elle eût du penchant pour moi, parce quelle ne voulait épouser qu'un chrétien fidèle et pratiquant. Sans l'avoir été moi-même, je lui laissai alors l'espérance que je pourrais le redevenir; ce qui m'a toujours laissé comme une espèce de remords. Il y a donc là un mécompte pour elle, et quoique je ne me croie pas engagé à me convertir pour lui faire plaisir, cependant je me crois engagé à ne pas payer par une sorte d'ingratitude l'intérêt bien cher quelle prend au salut de mon âme... En fin de compte, en allant à l'église le dimanche, je rendrai ma femme bien heureuse et son bonheur rejaillira sur moi; si je refuse d'y aller, elle sera profondément contristée, et pendant quelque temps un nuage sombre s'apesantira sur notre intérieur. Ce seront les ténèbres à la place de la lumière. « Paris vaut bien une messe, » disait le Béarnais, et je suis bien tenté de dire à mon tour : « La paix de notre ménage, qui « est mon royaume, vaut bien une messe aussi. »

« 21 avril. C'est fait et bien fait, je le crois, ou au moins aussi bien qu'il m'a été possible. J'ai tenu la mère et la fille en suspens jusqu'au dernier moment, et dimanche matin, à l'heure de la messe, quand elles s'apprêtaient à partir, un peu tristement, à ce qu'il m'a paru, je suis allé à elles le chapeau à la main..... Ma femme alors me regarde d'un air étonné, ou plutôt un peu incertain, n'osant pas croire à ce qu'elle ressent; et comme je ne lui réponds que par un sourire, elle se jette à mon cou en pleurant de joie ; Louise me prend la main et la couvre de baisers, et me voilà le plus heureux des maris et des pères, car j'étais heureux du bonheur que je leur donnais.

« Nous arrivons à la paroisse, et je me place entre ma femme et ma fille. Il y avait foule, parce que c'était un jour de fête, et je m'aperçus bientôt que beaucoup de regards étaient tournés vers moi qu'on n'avait jamais vu en pareil lieu ; je ne m'en inquiétai aucunement, et quand la messe commença, je tirai de ma poche un petit livre et me mis à lire; je crois que Fanny aurait bien voulu en voir le titre, mais elle n'osait pas m'interroger. C'était le premier volume des *Confessions* de S. Augustin. Pour rien au monde je n'eusse voulu emporter un livre profane, comme un de mes collègues que sa pieuse fille conduit à la messe et qui,

pendant l'office, s'amuse à lire Horace ou Virgile ; je regarderais cela comme une espèce d'hypocrisie.

« J'écoutais avec plaisir la parole du curé. C'était la parole évangélique dans toute sa simplicité. Il eut en outre le mérite de ne pas parler trop longtemps, et surtout de ne faire de polémique d'aucune sorte. Ses attaques m'auraient probablement éloigné ou irrité, tandis que son onction et sa bonhomie me touchèrent, et je pus dire à ma femme, en revenant, qu'il avait parlé en bon prêtre et en honnête homme.

« Grâce à S. Augustin, d'ailleurs, le temps de la grand'messe m'avait paru court, et je crois réellement y avoir gagné quelque chose. Par toutes ces circonstances réunies, je sentais au cœur une joie intime que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps. » (P. 158.)

Nous pourrions raconter à nos lecteurs une scène bien autrement touchante encore, mais elle nous mènerait beaucoup trop loin. Il s'agit de la fille chérie du philosophe qui, à la veille de sa première communion, le force, malgré tous ses étonnements et ses scrupules, à la bénir et à lui tracer sur le front le signe du salut, « ce signe, dit-il, gage de vie pour elle et pour moi d'un respect purement négatif. » Mais voilà qu'après cette première victoire, « la charmante syrène, dit-il, en essaye une autre bien autrement osée, » celle de décider son père à venir s'asseoir auprès d'elle à la table sacrée. Les caresses de la jeune fille sont si douces, son éloquence si entraînante, qu'il semble un moment que le philosophe va céder ; mais pour concevoir cette espérance, il faudrait méconnaître tous les embarras du respect humain et les éternels retardements suggérés par les intérêts de la vie. « Plus tard, peut-être, nous verrons..... quand je serai plus instruit, » dit le philosophe à moitié rendu ; mais s'il recule encore devant le tribunal de la pénitence, la *confession* intime et scripturale ne lui manque déjà plus. « Ma conscience me dit que cette petite vaut bien mieux que son père, et que sa religion a des visées bien plus hautes que ma philosophie. »

Mais les ajournements ne servent guère : le philosophe a beau se ménager d'admirables conférences avec des prêtres, qui le confondent encore plus par leur charité que par leur savoir ; ceux-ci ont beau verser des torrens de lumière sur les sujets de tous ses doutes et les balayer comme avec la main, le temps s'écoule comme toujours et les heures s'engloutissent dans le passé sans arriver au résultat.

Il en est une, toutefois, qui a toujours le privilége de sonner comme un tocsin : c'est l'heure de la mort. Sans une vérité de plus dans l'esprit on sait tout, sans une lumière de plus on voit tout, sans argument on

comprend tout, et l'importance du moment tranche en maître toutes les difficultés. Comme l'on doit regretter alors de ne s'être pas réservé quelques journées de paix, de repentance et d'amendement!... « Et en définitive, je meurs, s'écrie le philosophe, après avoir donné à mes élèves un peu de science et beaucoup de doutes, beaucoup de parlages et d'écritures qui font chez les hommes ce bruit qu'on appelle la gloire, et qui n'a d'autre effet que de nous faire mâcher ce haschisch qui nous enlève de temps en temps à la triste réalité par des rêveries et des fantômes.

En somme, ce livre est excellent et mériterait de devenir le *Vade mecum* de tous les philosophes qui n'ont pas rompu avec l'espérance et la traitent toujours en question *réservée*.

Nous le recommandons à nos lecteurs.

De Mirville.

LES SURPRISES DE LA VIE, par Hippolyte Violeau. Un vol. in-12. 2 fr.

1° *Les lunettes de Jeanne*. — Charité, dévouement, confiance en Dieu, vertus si rares aujourd'hui, vous brillez de tous vos charmes dans la personne de M. de Kerlizien. La Bretagne n'était pas en vain réputée pour ses vertus chrétiennes : le châtelain de Minovalet, et Jeanne, sa petite-fille, prouvent encore une fois de plus l'estime due à cette province. Puisse-t-elle, malgré les innovations et les progrès de nos jours, rester fidèle à ses bons principes!

Le bon châtelain dont il est ici question est vraiment un homme de bien; ses vertus sont comme un baume qui réjouit le cœur. Qu'il est admirable dans sa bonté, dans la généreuse hospitalité qu'il offre à tous ceux qui souffrent! Il donne, il console, partout où il y a des maux. Il reçoit un jour un hôte dont la fausse position pourrait lui faire redouter un ennemi, un malfaiteur; à peine peut-il croire mal de cet homme dans le besoin; il l'obligera quand même, l'aidera par un ingénieux déguisement à se soustraire à de cruelles recherches, et avec toute la délicatesse imaginable, il l'aidera à rentrer dans son foyer.

Mais les temps mauvais arrivent pour lui-même. Les événements de 93 changent sa paisible existence : il va s'éloigner du château de ses pères; l'exil est inévitable. Avec sa petite-fille Jeanne et une vieille servante, il fuit dans l'île de Jersey, emportant fort peu de ressources. Marion le gronde de ses anciennes générosités; Jeanne est obligée de

travailler pour subvenir à leurs besoins. Le bon vieillard, toujours plein de confiance en Dieu, disait : « N'est-il pas écrit : Bienheureux ceux qui secourent l'indigent! Le Seigneur les sauvera aux jours mauvais. »

Dix ans plus tard, M. de Kerlizien plus qu'octogénaire, après bien des peines et des privations, retrouve providentiellement la femme et la fille de l'étranger qu'il a obligé autrefois. Cet homme, après les tourmentes révolutionnaires, avait vainement cherché le châtelain de Ménovalet. Il pensait à son bienfaiteur; il mourut, et celles qu'il laissait eurent le bonheur de pouvoir obliger à leur tour M. de Kerlizien et sa vertueuse petite-fille.

Ce récit est très-intéressant; l'âme est remplie de douces émotions à la vue de ce vieillard si édifiant, de Jeanne si vertueuse, et de Louise Dorlac dont la reconnaissance est admirable.

2° *Matin et soir*. — On aime généralement les surprises. Il y en a cependant de bien tristes. Il y en a aussi de providentielles, et celles-ci sont ménagées à ceux qui dans les épreuves ont du courage et mettent leur confiance en Dieu.

Une bonne grand'mère, infirme, dont la fortune a subi beaucoup de réductions, se trouve chargée de ses trois petits-enfants. La charge est lourde pour elle! Après mûres réflexions, elle se voit obligée de remettre la plus jeune de ses petites-filles aux soins d'une tante de son père. La pauvre enfant est mal reçue, malmenée, et peu de temps après son arrivée chez sa tante Elias, qui lui a dit en la grondant : « Ne reparaissez jamais devant moi », elle prend son léger bagage et s'enfuit. Elle est heureusement rencontrée par un parent de la dame, accompagné d'un ami auquel l'enfant avait été recommandée comme par hasard, lors de son voyage chez sa tante, de Landivisiau à Lamballe.

Tout s'explique, et ce brave voyageur qui est un vieil ami de maître Thomas, cousin de dame Elias, se charge de reconduire l'enfant à sa grand'mère.

Or, il était arrivé, encore comme par hasard, que les deux amis s'étaient rencontrés après une bien longue séparation dans la ville de Rennes où le notaire allait voir son fils au collége. Ils trouvèrent l'enfant tout ému de perdre un bon camarade qui, disait-il, allait partir parce que sa grand'mère ne pouvait plus payer sa pension. Le vieil ami, récemment arrivé d'Amérique où il avait fait une fortune immense, écoutait ce récit. Il prit la résolution de subvenir aux frais de l'éducation de cet enfant; il parla au proviseur; tout fut bientôt arrangé, et Eugène de Nanty retourna à ses classes. Cet homme généreux était célibataire; il ap-

prend de son ami que la vieille veuve est Camille de Kerléon, qu'il avait failli épouser dans sa première jeunesse. Il conçoit l'idée de la tranquilliser sur le sort de ses petits enfants, en lui offrant son nom.

Au moment où l'on croyait recevoir le jeune élève de Rennes, au lieu de lui se présente chez la triste veuve un vieillard, M. de la Rallière, qui reconnaît à peine sa Camille d'autrefois. Il lui donne d'abord des nouvelles de son petit-fils, lui ramène sa petite-fille, puis ils se rappellent réciproquement leurs souvenirs; enfin il sera le grand-père de ses enfants et trouvera en elle une sœur, une amie, assurant ainsi le bonheur de tous et le sien en particulier, car, malgré sa fortune, il voyait avec effroi la solitude et le vide se faire autour de lui.

Si le matin de la vie leur fut pénible, le soir leur fut plus doux.

3° *L'Enfant aux caroubes.* — L'Enfant aux caroubes était une statue antique en marbre de Paros, placé sur un piédestal en bois de chêne, et servant d'ornement dans la grande salle du manoir, d'ailleurs fort simple, de M. le comte de Kérouspy. Ce petit chef-d'œuvre lui venait d'un cousin, voyageur intrépide, enlevé par une fièvre chaude aux environs du mont Ararat.

C'était sous Louis-Philippe, M. le comte de Kérouspy, veuf, avait une fille d'une vingtaine d'années. Dans un séjour de quelques mois à Paris chez sa tante elle avait été présentée à Mme Récamier, et y avait entendu, non sans un secret sentiment de fierté, un ministre dire tout bas qu'il la trouvait charmante.

Son père, qui était légitimiste, s'était retiré des affaires et avait renoncé aux emplois; mais il se tenait au courant de la politique, écrivait beaucoup à ses amis, et croyait ses conseils indispensables au bien public.

La petite ville bretonne près de laquelle il habitait reçut un jour un personnage important. Celui-ci vint, accompagné du sous-préfet, faire visite à M. de Kérouspy; toute la ville était en rumeur; on se perdait en conjectures. Agathe se trouvait alors seule au manoir. Grande est l'émotion de la jeune fille lorsqu'elle reconnaît le ministre de chez Mme Récamier. Mais quel motif, se disait-elle, peut l'amener chez mon père? On va chercher M. le comte dans ses champs; pendant ce temps, Agathe fait les honneurs de la maison. Comment, pensait-elle, un ministre se souviendrait-il de moi? et pourtant elle ne savait trop comment s'expliquer les politesses dont elle était l'objet. Pour la tirer sans doute d'embarras, le visiteur se met à considérer l'enfant aux caroubes. Agathe est plus à l'aise. On admire la statue dans tous ses détails; le sous-préfet, plus artiste

(dit-on) qu'administrateur, pensait que cet enfant à l'expression mélancolique avait dû faire partie d'un monument funéraire, attendu que le fruit du caroubier se trouve sur beaucoup de tombeaux dans les contrées méridionales : les anciens consacraient ce fruit aux morts.

Il fallait que la présomption ou l'amour-propre eussent mis un voile sur les yeux de la jeune et belle châtelaine, pour qu'elle ne s'aperçût pas que le ministre désirait passionnément cette statue dont il avait entendu parler, et qu'il en aurait volontiers offert son pesant d'or, comme fit autrefois un Anglais de l'Ange pleureur, autre chef-d'œuvre conservé dans la cathédrale d'Amiens.

Enfin le châtelain arrive; il s'imagine, lui, qu'on vient lui faire des propositions contraires à ses opinions, il paraît fier et sérieux. Il fait sa profession de foi politique et religieuse; il proteste qu'il restera inébranlable malgré sa pauvreté, et le reste. Le ministre lui demande une grâce, un sacrifice, le suppliant de se laisser fléchir dans l'intérêt même de sa chère fille qu'il ne devait pas condamner à une position exiguë. La conversation continuait de manière à redoubler et les inquiétudes du comte et les rêves brillants d'Agathe.

Au moment où l'on croit que les choses vont s'éclaircir, un incident oblige M. de Kérouspy à s'absenter. Ses hôtes se retirent, promettant de revenir. La journée se passe et on les attend en vain. La pauvre Agathe en est à la torture. Mais avant de se mettre au lit, elle prie, reconnaît ses torts, sa sotte ambition, et, bien que persuadée qu'il s'agit d'un mariage, elle y renonce par déférence pour son père qui n'y consentirait que malgré lui.

Le père de son côté ne peut dormir.

Le lendemain matin on remet une lettre à M. le comte... ô surprise!... De quoi s'agit-il? Ecoutez : on le supplie de vouloir bien céder la statue de l'Enfant aux caroubes moyennant la somme de 60,000 francs.

Tel avait été le but de la visite.

Les illusions du père et de la fille furent dissipées. Agathe, recherchée en mariage par un jeune et bon voisin de campagne, lui fut accordée, avec une dot, due en bonne partie à l'Enfant aux caroubes.

4° *Alban.* — Alban est un jeune homme sérieux, plein de cœur et de dévouement. Sous la direction du bon curé de Plévenon, il étudie dans l'espoir d'être admis au sacerdoce. Mais des malheurs de famille lui font connaître sa véritable vocation : son père étant mort, il devient le soutien de sa mère en acceptant un emploi dans la marine. Là comme ailleurs il remplit son devoir, fut bientôt officier de marine, se distingua à

Navarin et dans d'autres expéditions. Dix ans plus tard, il revenait dans sa famille. Le bon pasteur était toujours à sa cure ; il fréquentait le manoir de Kirozie, où vivait près de son aïeule une jeune fille qui n'avait plus de mère. Louise avait connu Alban dans son enfance, avant d'entrer avec sa sœur jumelle en pension chez les Ursulines. Elle reconnut le jeune homme. Les excellentes qualités d'Alban, plus encore que son avenir, le firent accepter de l'aïeule et de sa petite-fille. Le père consentit à une union qui plaisait à sa fille.

Alban avait une sœur qui épousa un capitaine de vaisseau. Cet homme fit naufrage, malgré les efforts de son beau-frère pour le secourir ; il était dans une barque avec le bon curé qui voulait venir en aide aux âmes et aux corps des malheureux en danger de périr ; mais l'obscurité, les vents, les flots paralysaient leur bonne volonté.

Le curé se jeta à la nage, ainsi qu'Alban et un bon pêcheur, mais ils ne purent ramener que le cadavre du capitaine Dormel.

Le curé tomba malade. Alban resta consterné à la vue de sa sœur veuve entourée de sept enfants. Son âme habituée aux sacrifices comprit qu'il fallait encore renoncer à un doux projet pour accomplir un devoir impérieux : venir en aide à la veuve et aux orphelins. Son mariage fut rompu.

Louise pleura amèrement de cette épreuve.

Sa grand'mère la réconforta, en la persuadant que la souffrance pénètre partout, sur le trône comme dans la chaumière. Elle lui cita de beaux et nobles exemples de résignation dans l'adversité.

Après trois ans de réflexions, Louise entra dans l'ordre des filles de Saint-Thomas de Villeneuve ; soulageant les maux de l'humanité souffrante, elle vivait paisiblement et parfaitement résignée. Elle disait à sa mère, qui voulait fuir le monde à cause de quelques contrariétés : « Ce n'est pas en fuyant la croix qu'on se donne à Dieu : si vous n'avez d'autre vocation que celle du bonheur, votre piété s'affaiblira, et le courage vous manquera bientôt. »

Ces quatre petits récits bretons sont pleins de charme, très-édifiants, et sans danger pour la jeunesse ; on doit en féliciter l'auteur.

V. Tarul.

LES HABITATIONS ÉCONOMIQUES, par E. MENU DE SAINT-MESMIN. 1868. Chez Hachette.

Beaucoup de nobles et généreux efforts convergent aujourd'hui vers la solution des problèmes fort complexes qu'on synthétise, en les appelant *économie sociale, politique et domestique*. L'économie dans l'habitation (heureux qui à Paris l'ignore) est un mythe dont la réalité — tout entière souvenir et espoir — provoque les aspirations de tous les foyers.

Cette question élève plus haut et conduit plus loin les esprits clairvoyants et les cœurs honnêtes, qui se préoccupent du vrai bien-être des ouvriers et de la sécurité des États. La brochure que nous analysons s'annonce donc parée du charme toujours vainqueur, qu'on appelle l'actualité. Ce n'est pas le seul avantage dont elle puisse invoquer le bénéfice : l'exposition est nette, facile et élégante ; le style dans sa simplicité garde le souci du mot propre et le sentiment délicat des nuances ; une tendresse intelligente et émue pour son client souffle de la chaleur et de la vie dans cette dissertation un peu aride par elle-même.

Si un jour nous partagions la folie de ceux qui veulent que la pensée soit matière, nous voudrions chercher celle de ce travail sous les traits, sous la cornette d'une sœur de charité. Hélas ! même dans cette hypothèse vaste comme l'impossible, nous ne la trouverions pas, car la sœur de charité exprime un dévouement exclusivement chrétien ; et la science économique est trop souvent, sinon contraire, du moins étrangère à l'idée chrétienne. N'exagérons pas la portée de cette réserve : notre auteur n'a pas traité la question à un point de vue assez synthétique pour que nous puissions l'accuser durement d'une lacune qui nous paraît regrettable chez plusieurs. C'est donc avec sérénité que nous saluons cette éloquente étude comme la production d'un homme de bien habile à bien dire.

L'abbé DOUVAIN.

SAINTE CÉCILE. Poëme tragique en deux parties et quatre actes, par le comte Anatole DE SÉGUR. Bray, 1868.

Tous les auteurs qui ont écrit sur l'histoire de l'Église et des martyrs au IIIe siècle se sont appliqués à faire ressortir la grandeur, l'avenir magnifique de cette œuvre divine, en même temps que la décadence de Rome païenne qui déjà ne pouvait plus supporter ses em-

pereurs. Est-ce parce qu'ils se disaient divins, tandis qu'ils n'étaient que tyrans ? sinon eux-mêmes, du moins les gouverneurs qu'ils imposaient, et qui, par une crainte servile, exerçaient une autorité despotique, inhumaine, barbare. Ils croyaient plaire aux Césars en répandant le sang des chrétiens, car ils avaient droit de vie et de mort. Ainsi Almachius qui fit souffrir le martyre à sainte Cécile, à son époux, et à son beau-frère Tiburce, voulait flatter Alexandre-Sévère, qui ne fut pourtant pas l'ennemi des chrétiens : absent de Rome, il fut tué en Germanie. L'histoire de ce martyre fait ici l'objet d'un poëme dramatique, émouvant, qui offre un attrait tout nouveau. Ces scènes si intéressantes, gracieusement exposées dans des vers faciles et élégants, charmeront tous ceux qui aiment la bonne poésie.

Faire aimer Jésus-Christ et sa loi, donner, dans le temps où nous vivons, des modèles si parfaits de courage, de désintéressement et de grandeur d'âme, c'est rendre un immense service à notre société molle, égoïste, énervée. Le monde est trop avide de plaisir, trop oublieux de ses devoirs ; il est bon de lui rappeler que des chrétiens qui auraient pu légitimement jouir de tous les biens de ce monde, ont su les laisser pour des joies plus pures, pour des vues plus élevées. Ils ont dédaigné cette vie pour une meilleure, ils ont préféré les biens éternels à ceux qui passent avec nous.

Qu'il est beau et glorieux pour le christianisme de voir une jeune femme belle, noble, aimée, se sacrifier à l'amour de Jésus-Christ ! entraîner à ce glorieux combat un époux vertueux, triompher ensemble de la nature et des bourreaux, et prouver ainsi la force des espérances éternelles !

Quelle récompense couronnera de si généreux combats, de si belles victoires !

Valérien avait gardé des mœurs pures comparativement aux jeunes gens opulents de son temps ; il avait le cœur droit ; la grâce le vainquit facilement; la pureté, l'élévation des accents et des sentiments pénétrèrent cette âme honnête. Il en fut de même pour son frère Tiburce. Ce qui prouve que la droiture est toujours agréable à Dieu et nous attire ses faveurs.

On n'avait pas encore célébré en vers les noces virginales de sainte Cécile et de Valérien. Ce poëme nous en donne un récit vrai, doux, gracieux, admirable. On ne saurait trop mettre sous nos yeux, multiplier et populariser de tels tableaux.

Comparer ces âmes, leurs vertus surnaturelles aux mérites de nos

matérialistes, ce serait prouver que la force et la vie sont du côté des cœurs chrétiens; le vain orgueil et la mort, du côté de leurs adversaires.

Dieu se rit des orgueilleux; il s'en venge quand il est temps; et la faiblesse apparente a son jour de triomphe.

V. TARUL.

LA DEVOTION DES GENS DU MONDE *révélée par le divin Sauveur, qui leur découvre les trésors d'amour de son cœur adorable, rendant les voies du salut douces et faciles à tous les hommes de bonne volonté. — Considérations pieuses pour chaque jour du mois de juin.* — Un petit volume in-32. Prix : 1 fr. franco par la poste; pour nos agrégés : 60 c.

Ce petit ouvrage de piété a pour caractère particulier de s'adresser, non pas seulement aux personnes pieuses, mais même et spécialement à ceux qui ont quitté la pratique de la religion, et dont la foi est fortement ébranlée ou peu éclairée. Comme le dit son titre, c'est un livre de piété, écrit spécialement pour les gens du monde tels qu'ils sont aujourd'hui généralement. Après avoir reçu l'approbation de l'Ordinaire, l'auteur a fait offrir au Saint-Père son petit livre : nous croyons que nos lecteurs liront avec plaisir l'épître dédicatoire et la réponse dont l'auteur a été honoré.

ÉPITRE DÉDICATOIRE A SA SAINTETÉ PIE IX.

C'est une couronne d'épines qui ceint le Cœur adorable de Jésus. Votre cœur, ô Très-Saint Père, a senti les aiguillons de ce cruel diadème.

Des flammes d'amour s'échappent sans cesse de ce Cœur qui veut purifier ses bourreaux pour les rendre heureux; animé de la charité de Jésus, votre cœur brûle d'amour pour ses enfants ingrats.

Par-dessus tout, sur ces épines et dans ces flammes, brille la croix sur laquelle Jésus en s'immolant nous sauve : la croix est votre devise, c'est l'étendard que vous portez d'une main si ferme, ô digne Vicaire de Jésus crucifié.

Le charme du sujet peut faire oublier l'indignité de celui qui le traite : c'est pourquoi le dernier de vos enfants ose, ô Très-Saint Père, déposer à vos pieds un petit livre qui parle du Cœur adorable dont vous partagez les amertumes et la tendresse.

TRADUCTION DE LA RÉPONSE QUE N. S. P. LE PAPE

A DAIGNÉ FAIRE ADRESSER A L'AUTEUR.

Le petit ouvrage que vous avez écrit pour exciter à la dévotion envers le très-saint Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la lettre pleine d'un

affectueux dévouement qui accompagnait cette offrande, ont été reçus avec beaucoup de bienveillance par le souverain Pontife qui m'a chargé de vous écrire pour vous faire savoir que (bien que ses sollicitudes de suprême Pasteur ne lui aient pas permis de lire ce petit livre) il approuve entièrement vos pieux sentiments et le but que vous vous proposez. C'est pourquoi, au témoignage de son affection qu'il me charge de vous exprimer, le souverain Pontife ajoute encore la bénédiction apostolique qu'il accorde avec amour à vous et à vos travaux.

En me conformant aux ordres du souverain Pontife, je vous prie de vouloir bien agréer l'assurance de mon dévouement et je demande humblement au Seigneur pour vous toutes sortes de prospérités.

Croyez-moi, très-honorable Monsieur, votre très-humble et très-dévoué serviteur.

Jean Sottoria,
Secrétaire de Sa Sainteté pour les lettres latines.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE MARS (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

THÉOLOGIE.

Ange de l'Eucharistie (l'), ou Vie et esprit de Marie Eustelle, d'après les documents les plus authentiques; par Mayet, prêtre mariste. Edition considérablement augmentée. 2 vol. in-12, XVI-776 p. Ruffet. 5 fr.

Bibliothèque des prédicateurs (la), par le P. Houdry. Edition complétement revue et améliorée dans la disposition des matières; par M. l'abbé Postel. T. 8 et 9. Gr. in-8°, XXV-1313 p. L'ouvrage aura 24 vol. 6 fr. le vol.

Histoire générale de l'Eglise depuis la création jusqu'à nos jours; par l'abbé J.-E. Darras. T. 10. In-8°, 620 p. Vivès. 5 fr.

Nouveau Recueil d'instructions et de prônes; par M. Mullois. In-18 j., VI-238 p. Ponge. 2 fr.

Régénération de la famille (la), par saint Joseph. Mois de mars, à l'usage exclusif des pères et mères; par L. Barthès. In-18 j., 450 p. Albanel. 3 fr.

Promenade autour de mon jardin. Conférences aux dames du monde; par monseigneur Landriot. In-18, 516 p. Palmé. 3 fr. 50

Sainte Eugénie, ou un ange de charité chrétienne au VIIIe siècle; par J. Alter. In-8°, 215 p. Martin Beaupré frères. 7 fr.

Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ (la) racontée aux enfants; par Marie Estève. Gr. in-18, 228 p. et grav. Josse. 2 fr.

Vie parfaite de saint François de Sales (la), avec une préface de Mgr Mermillod, In-16, XXI-368 p. Curot. 3 fr.

JURISPRUDENCE.

Code général des lois françaises, continué et mis au courant chaque année, par un supplément paraissant après la promulgation des lois votées dans la session législative; contenant les codes ordinaires et toutes les lois usuelles d'un intérêt général, classées par ordre de matières et reliées entre elles par des renvois de concordance; le tout avec des annotations, suivi d'une table générale alphabétique et d'une table chronologique : par E. Durand et E. Paultre. Nouvelle édition, entièrement refondue. 2 vol. in-8°, à 2 col. XXX-1816 p. Cosse, Marchal. 20 fr.

Cour d'assises (la), traité pratique; par Ch. Nouguier. 2e partie. T. 3. In-8°, VI-785 p. Cosse, Marchal. 9 fr.

Histoire de la préture, sources du droit, attributions, procès civils et criminels, administration des provinces, l'édit; par E. Labatut. In-8°, 371 p. Thorin. 7 fr.

Traité du contrat de mariage et des droits respectifs des époux relativement à leurs biens; ouvrage contenant en outre l'examen du droit d'enregistrement dans ses rapports avec les conventions matrimoniales; par A. Rodière et P. Pont. 2e édition. T. 2. In-8°, 592 p. Delamotte. 9 fr.

SCIENCES ET ARTS.

Aphorismes sur les maladies vénériennes, suivis d'un formulaire raisonné des mé-

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la *Revue*.

dicaments employés dans le traitement de ces maladies; par Ed. Langlebert, docteur en médecine. In-16, 220 p. Ad. Delahaye. 2 fr.

Californie des ménages (la), plus de deux mille recettes, formules et procédés économiques empruntés aux sciences, à l'industrie, à l'hygiène et aux arts domestiques, par Elget. Ouvrage à l'usage des gens du monde. In-8°, XLIII-695 p. Garnier frères.

Commerce (du) et des progrès de la puissance commerciale de l'Angleterre et de la France, au point de vue de l'histoire, de la législation et de la statistique, d'après les sources et les données officielles; avec une introduction comprenant un aperçu de l'histoire générale du commerce jusqu'à nos jours; par Ch. Vogel. T. 2. In-8°, III-682 p. Guillaumin et Ce. 11 fr.

Cours d'hygiène fait à l'école impériale centrale des arts et manufactures, aux élèves de l'association polytechnique; par Oscelles de Mondésert. Ouvrage accompagné de 47 fig. dans le texte. 2e et 3e parties. In-18 j., VIII-177-416 p. Asselin. 3 fr.
Prix de l'ouvrage complet. 5 fr. 50

Dictionnaire de la musique appliquée à l'amour, par A. de Lasalle; avec un frontispice de E. Morin et un appendice bibliographique. In-18 j., 290 p. Lib. internationale. 3 fr.

Eclairages (les) modernes, conférences de M. l'abbé Moigno. In-18 j., 107 p. Gauthier-Villars. 2 fr.

Etudes sur le vinaigre, sa fabrication, ses maladies, moyens de les prévenir; nouvelles observations sur la conservation des vins par la chaleur; par M. Pasteur. In-8, VIII-119 p. V. Masson et fils. 4 fr.

Fabrication des étoffes. Etudes sur les arts textiles à l'Exposition universelle de 1867, comprenant les perfectionnements récents apportés à la filature, au retordage, etc.; par Michel Alcan. Avec atlas de 28 pl. In-8, VII-424 p. Baudry. 30 fr.

Grammaire comparée des langues indoeuropéennes, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le slave, le gothique, etc.; par M. François Bopp. Traduit et précédé d'une introduction par M. Michel Bréal. T. 2. In-8°, XXXVIII-433 p. Hachette. 8 fr.
Cet ouvrage formera 4 vol. qui paraîtront successivement d'année en année.

Leçons nouvelles de perspective; par A. Chevillard. Avec atlas de 32 pl. in-4, In-8°, XVI-228 p. Gauthier-Villars 12 fr.

Musée Napoléon III, choix de monuments antiques pour servir à l'histoire de l'art en Orient et en Occident. Texte explicatif; par A. Longpérier. Livraisons I, II, III. In-4, 10 p. et 4 pl. Morgand. 4 fr.
L'ouvrage formera environ 140 livraisons.

Nouveaux éléments d'anatomie descriptive et d'embryologie; par H. Beaunis et A. Bouchard, professeurs. Illustré de 404 fig. intercalées dans le texte. In-8°, XV-1048 p. J.-B. Baillière et fils. 18 fr.

Nouveaux problèmes de physique, suivis des questions proposées au concours général depuis 1805 jusqu'à 1867 dans les classes de physique et de chimie; par M. E. Bary. Édition revue et complétée d'après les documents de l'auteur, par L. Brion. In-8°, IV-314 p. Hachette. 4 fr.

Pêche (la) et les poissons. Nouveau dictionnaire général des pêches, publié sous les auspices des ministres de la marine, du commerce et de l'instruction publique; par H. de la Blanchère. 1100 illustrations dessinées et coloriées par Mesnel. Gr. in-8, XV-859 p. Delagrave et Ce. 30 fr.

Petit Code du cérémonial, pour les principales circonstances de la vie. Extrait du Code du cérémonial de madame la comtesse de Bassanville. In-18, 70 p. Lebigre-Duquesne. 1 fr.

Physique céleste. T. 3, contenant l'origine de la terre et de l'homme, exposée dans l'ordre chronologique. I. Dans la transformation : 1° de l'eau en plantes par les rayons solaires; et 2° des restes des plantes en minerais. II. Dans la transformation des plantes en organes des sens par les fluides impondérables amenés avec les rayons solaires; par P. Béron. In-8, VIII-912 p. Gauthier-Villars. 9 fr.

Pilote de la côte occidentale de l'Indoustanie, comprenant le golfe de Manar, les îles Maldives et Laquedives; par le commander A.-L. Taylor, J.-N. Publié par ordre des lords commissaires de l'amirauté. Traduit de l'anglais par M. J. Lafont. In-8, VIII-478 p. Bossange. 8 fr.

Recettes à l'usage des ménages bourgeois et des petits ménages, comprenant la manière de servir à nouveau tous les restes; par le baron Brisse. Ouvrage orné de 130 fig. In-18 j., VIII-254 p. Donnaud. 2 fr. 50

Traité théorique et pratique de droit public et administratif, contenant l'examen de la doctrine et de la jurisprudence, la comparaison de notre législation avec les lois politiques et administratives de l'Angleterre, des Etats-Unis, de la Bel-

gique, etc.; par A. Batbie. T. 7. Droit administratif. In-8, 774 p. Cotillon. 8 fr.

Traité pratique de la culture et de l'alcoolisation de la betterave; par N. Basset. Edition revue, corrigée, augmentée, avec de nombreuses figures dans le texte. In-18 j., 288 p. E. Lacroix. 3 fr.

Vigne (la) dans le Bordelais; histoire, histoire naturelle, commerce, culture; par Aug. Petit-Lafitte. Ouvrage orné de 75 grav. sur bois. In-8, 696 p. Rothschild. 12 fr.

BELLES-LETTRES.

Comment on fait son chemin dans le monde. Code du savoir-vivre; par la comtesse Dash. Gr. in-18, 294 p. Levy frères. 8 fr.

Commentaires et lettres de Blaise de Monluc, maréchal de France. Edition revue sur les manuscrits et publiée avec les variantes pour la Société de l'histoire de France; par M. de Ruble. T. 3 et dernier. In-8, XIV-545 p. Renouard. 9 fr.

Comtesse de Cournon (la); par A. de Besancenet. In-18 j., 328 p. Maillet.

Confession de la reine (la); par R. de Navery. In-12, 267 pages. Lethielleux. 1 fr. 50

Contes célèbres de la littérature anglaise, traduits et arrangés par L. de Wailly et P.-J. Sthal. (Ouvrage tiré du Magasin d'éducation.) In-8, VIII-282 p. Hetzel.

Contes d'un buveur de bière; par Ch. Deulin. In-18 j., 327 p. Lib. internationale. 3 fr.

Deux Orphelines; par J.-M. Villefranche. In-12, IV-275 p. Lethielleux. 2 fr.

Episode de l'émigration française; par de Laurentie. In-18 j., 328 p. Bouquerel. 3 fr. 50

Epopée terrestre (l'); par A. Lefèvre. In-18 j., XXXI-278 p. Marpon. 3 fr.

Femmes (les), les eunuques et les guerriers de Sondan; par R. du Buisson. In-18 j., 401 p. Dentu. 3 fr.

Gardannes (Hélène de); par la comtesse de Mirabeau. In-18, 239 p. Maillet. 2 fr.

Libres penseuses (les), et la ligue de l'enseignement; mémoire à NN. SS. les Evêques, par Alex. de Saint-Albin. In-8, F. Wattelier. 3 fr.

Mademoiselle Saphir (2e partie de l'Avaleur de sabres); par P. Féval. In-18 j., 363 p. Dentu. 3 fr.

Maisons comiques (les); par Ch. Virmaître et E. Frébault. In-18 j., 323 p. Lebigre Duquesne. 3 fr.

Martyrs (les) de la liberté de l'Eglise en 1867, Nerola, Monte Libretti, Monte Rotondo, Mentana; par le R. P. Huguet. In-12, VIII-280 p. Girard. 2 fr.

Mémoires d'un caissier; par A. Belot et J. Dautin. In-18 j., 323 p. Faure et Ce. 3 fr.

Œuvres complètes de Suger, recueillies, annotées et publiées d'après les manuscrits pour la Société de l'histoire de France; par A. Lecoy de la Marche. In-8, XXIV-493 p. Renouard. 9 fr.

Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, publiées d'après les manuscrits, avec variantes et fragments inédits, pour la Société de l'histoire de France; par L. Lalanne. T. 3. Grands capitaines français. In-8, 476 p. Renouard. 9 fr.

Philosophie (la) du ruisseau; par M. Le Prévost. In-18 j., 237 p. Albanel. 1 fr.

Plage d'Etretat (la); par l'auteur de Monsieur X et Mme***. In-18 j., 319 pages. Lévy frères. 3 fr.

Portraits littéraires; par L. Gauthier. In-18 j., XXXIV-456 p. Gaume frères. 3 fr. 50

Premier (le) Jour de bonheur, opéra-comique en trois actes, de MM. A. Dennery et E. Cormon; musique de D.-F.-E. Auber. Gr. in-18, 86 p. Lévy frères. 1 fr.

Prince Caniche (le); par Ed. Laboulaye. In-18 j., 320 p. Charpentier. 3 fr. 50

Prussiens (les), leur gouvernement, leur politique, leur armée, leur capitale; par William Reymond. In-18 j., 329 pages. Faure. 3 fr.

Régions nouvelles (les), histoire du commerce et de la civilisation au nord de l'océan Pacifique; par H. Rouhaud. In-8, VI-408 p. Dentu. 6 fr.

Usuriers (les) floueurs et floués; par A. Paul. Dessins par Benassis. In-32, 128 p. Le Chevallier. 1 fr.

Vinet (Alexandre), d'après ses poésies; étude par E. Rambert. In-18 j., 343 p. Meyrueis. 3 fr. 50

SCIENCES HISTORIQUES.

Agnès Sorel et Charles VII, essai sur l'état politique et moral de la France au XVe siècle; par Steenackers. In-8, 428 pages et portraits. Didier. 7 fr.

Fuite de Louis XVI à Varennes, d'après les documents judiciaires et administratifs déposés au greffe de la haute cour nationale établie à Orléans; par Eug. Bimbenet. Edition enrichie de fac-simile et de pièces inédites. In-8, XXVII-539 pages. Didier. 7 fr. 50

Histoire parlementaire des finances de la Restauration; par A. Calmon. T. 1. In-8, III-496 p. M. Lévy. 7 fr. 50

Œuvres de Napoléon III. Mélanges. In-18 j., 364 p. Amyot. 1 fr. 50

Pierre Pujet, peintre, sculpteur, architecte, décorateur de vaisseaux; par L. Lagrange. In-8, XI-420 p. Didier.

Prisonniers (les) célèbres; par A. d'Ottens. In-32, 384 p. Lebigre-Duquesne. 1 fr

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Février 1868. De la réunion de l'Eglise d'Angleterre, par Jules Gondon. — Edm. de l'Hervilliers : les Actes des Saints depuis l'origine de l'Eglise jusqu'à nos jours, publiés en français sous la dir. Carnandet et Fèvre). — A. Bonnetty : Quelques documents historiques sur la religion des Romains et sur la connaisance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques par leurs rapports avec les Juifs. — Abbé van Drival : Des formes primitives de la poésie chez les peuples anciens.

ANNALES FRANC-COMTOISES.

Mars. L. Pingaud : La chaire au 18e siècle. Le P. Elisée. — J. M. Suchet : Ferdinand de Rye. — Vicomte Chiflat : Scènes historiques. Le rocher de Bison ou les Sekanes aux temps primitifs.

COLLECTION DE PRÉCIS HISTORIQUES.

1er *Mars.* Du dogme de l'indéfectibilité de l'Eglise, ou Pierre ne meurt point. — Le P. Sapart : Mission du Bengale occidental. — Les martyrs de la liberté de l'Eglise et du droit public en 1867.

15 *Mars.* Le P. Cahour : S. Joseph patron de la bonne mort; légende napolitaine. — La rév. mère Justine Desbilles, en relig. sœur Gertrude, fondatrice et 1re supérieure générale de l'institut de l'Enfant-Jésus à Nivelles. — Les martyrs, etc. (suite).

CORRESPONDANT.

25 *Mars.* A. Gratry : La loi de l'histoire. La sanction de la loi. — Marius Topin : Henri de Valois, roi de Pologne. — Mme Craven : Anne Séverin. — Antonin D'Indy : Le mouvement coopératif et la loi française. — E. Falloux : Léon Lagrange. — Léon Renard : La guerre sous l'eau; bateaux sous-marins et torpilles. — C. F. Audley : l'Angleterre et l'Irlande d'après lord Russel. — A. de Pontmartin : Revue dramatique et musicale.

ETUDES RELIGIEUSES.

Mars. Le P. Chauveau : les Pensées de Pascal, à propos des publications récentes — Le P. Gagarin : Les hymnes de l'Eglise grecque. — Le P. Sommervogel : Quelques lettres inédites de S. François de Sales. — Le P. E. Marquigny : L'attouchement du roi de France guérissait-il les écrouelles? — L'abbé Le Hir : S. Ephrem et la poésie syriaque au 4e siècle.

REVUE BRITANNIQUE.

Mars. Deux pour cent. — M. Guizot et les mariages espagnols. — L'Angleterre et le commerce des vins. — L'Italie en 1868. — La douane de l'antique Egypte. — Le chat. — L'expéd. d'Abyssinie. — Trois mois à Belgrade. — Correspond. Chronique.

REVUE CATHOLIQUE DE LOUVAIN.

Mars. Mgr Laforêt : Disc. prononcé le 20 févr. après le service pour le repos de l'âme de M. François, prof. à l'univ. cath. de Louvain. — Ph. Van der Hargen : Le prince de Broglie, év. de Gand. — Situation de l'Eglise cath. aux Etats-Unis en 1867. — Conférences de Mgr Mermillod à Louvain.

REVUE GÉNÉRALE.

Mars. Em. Naville : Le positivisme et la philosophie. — L. Winckels : Trèves en 24 heures. — Ch. Woeste : Le parti conservateur à la chambre des représentants. — Mgr Mermillod : L'Eglise et le siècle. — C. L. : Société ouvrière de S. Joseph. — Journal historique. — Sommaire des revues catholiques étrangères.

REVUE CONTEMPORAINE.

15 *Mars.* Paul Rousselot : L'art et la prédication catholique. — Jules Evrard La législation de la presse pendant les révolutions françaises. — Ch. Gransart : Le sujet du docteur Karl. — Am. Marteau : Le canal de Suez. — B. Aubé : La liberté de conscience dans l'empire romain. — La

philosophie et le christianisme sous la dynastie flavienne.

31 *Mars.* Mary Sumner : Les héroïnes de Kalidasa et les héroïnes de Shakespeare. — Baron Ernouf : Comment Bernadotte devint roi de Suède, page d'histoire d'après les documents inédits (1809-1810). — Hipp. Audeval : Le tueur de femmes. — Alph. de Calonne : Les droits de la nation et les devoirs de la dynastie. — R. Boulanger : les Anglais en Abyssinie.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

Mars. Marius Fontane : l'Abyssinie et les Anglais. — Maurice Cristal : La critique musicale et les œuvres litt. etc. sur la musique. — Et. Fabre : De la marine marchande. — L. Hervé : L'agriculture française à l'Exposition. — Antonin Rondelet : Revue de l'économie politique en 1867. — Am. de Margerie : Revue littéraire; introduction au dogme catholique. — Soc. d'Ec. charitable : séance du 10 février. — Mgr Mermillod : Allocution sur la question ouvrière.

REVUE DE L'INSTR. PUBL.

5 *Mars.* B. Aubé : A propos de S. Jérôme. — E. L'Abbé : Du maître d'études. — Comptes rendus. — Nécrologie. — Nouvelles. — Examens. — Concours.

12 *Mars.* Pierron et Labbé : Question du maître d'études. — F. Baudry : Molière — Lully : Mariage forcé. — Nécrologie. — Nouvelles. — Documents officiels. — Examens. — Concours.

19 *Mars.* Lenient et Goumy : Correspondance à propos du dernier ouvrage de M. Renan. — Labbé : Du maître d'études. — Nécrologie. — Nouvelles. — Examens. — Concours.

26 *Mars.* Eug. Talbot : Thèses pour le doctorat ès l. par C. J. Jeannel. Comptes rendus. — Nécrologie, etc.

REVUE DES DEUX-MONDES.

1 *Mars.* Ste-Beuve : Camille Jordan et Mme de Staël. — Max Ducamp : les Chemins de fer à Paris. — Aug. Langel : Darwin et ses critques. — L. de Carné : les Etats de Bretagne. L'avénement de Louis XVI et la Révolution. — Guill. Lejean : l'Abyssinie en 1868. — Em. Montégut : la Poésie des montagnes. — Ch. de Mazade : Une lecture de Pascal. — F. de Lagenevais : Revue musicale.

15 *Mars.* Gaston de Saporta : la Végétation du globe dans les temps antérieurs à l'homme. — Ern. Renan : Vict. Leclerc, doyen de la Fac. des lettres. — L. Etienne : le Positivisme dans l'histoire. — H. Blaze de Bury : Hamlet et ses commentateurs depuis Goëte. — Alf. Maury : Ninive et Babylone d'après les récentes découvertes de l'archéologie. — Elisée Reclus : les Républiques de l'isthme américain. — Léonce de Lavergne : Etudes d'économie rurale.

REVUE DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

Mars. L'abbé G. Contestin : S. Bonaventure et ses faux admirateurs. — Le P. Montrouzier : Autorité doctrinale du Syllabus. — L'abbé J. Didiot : Guill. de Champeaux et la critique moderne. — L'abbé L. C. Fillion : l'Allemagne et l'exégèse en 1867. — L'abbé P. R. : Questions liturgiques. — Dispenses matrimoniales. — Rescrit apostolique accordant aux Trappistes la faculté des vœux solennels.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE.

10 *Mars.* Arthur Loth : l'Abyssinie. — Poujoulat : la Question d'Orient dans le passé. — J. Chantrel : la Science en 1868. — B. Chauvelot : Solidaire et chrétien. Eug. de Margerie : les Protestants du catholicisme.

25 *Mars.* M. de Romant : Les filles de Jacques II. — B. d'Agreval : Situation présente de l'Allemagne. — Ern. Hello : Jean Tauler — Poujoulat : la Question d'Orient dans le présent. — Alex. de Bar : Flaminia. — Lettre de E. R. P. Jandel. — Mgr. Mermillod : l'Eglise et les classes ouvrières.

ARTICLES BIBLIOGRAPHIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX ET REVUES DE MARS

CLASSÉS PAR NOMS D'AUTEURS DES OUVRAGES APPRÉCIÉS.

Alphand. — L'art des jardins publics. *Siècle* (1). Louft.

Avril (d'). — L'Arabie contemporaine. *Correspondant* (25).

Baillon (comte de). — Lord Walpole à la cour de France. *Bibliographie Catholique.* — *Union* (17). Nettement.

Barjaval (docteur). — Le 16e siècle dans le Vaucluse. *Gazette des étrangers.* H. de la Madeleine.

Bartholdi (docteur). — Briefe von Friedrich von Gentz an Pilat. *Revue des Deux-Mondes* (15).

Buseau. — L'esprit de l'éducation. *Bibliographie Cdtholique.*

Bersot. — Libre philosophie. *Débats* (20). David.

Berthoud. — Aventures des os d'un géant. *Bibliographie Catholique.*

Beulé. — Causeries sur l'art. *Revue de l'Instruction primaire* (5). Léon Terrier.

Sainte-Beuve. — Port-Royal. *Gazette de France* (3,17). V. Fournel.

Bickell. — Sancti Ephremi Syri Carmina. *Etudes Religieuses.* Le Hir.

E. Bimbenet. — Fuite de Louis XVI à Varennes. *Liberté* (25). Junca. — *Presse* (26). E. Crozet.

L. Bondivenne. — Essai sur l'Instruction primaire. *Moniteur* (23). E. Dalloz.

Louis Ratisbonne. — Essai sur l'Instruction primaire. *Moniteur* (23). E. Dalloz.

Bonaparte Wyse. — Les papillons bleus. *Revue Britannique.* A. P.

Bonneau. — Mme de Miramion. *Bibliographie Catholique.*

Mme Bourdon. — Anne Marie. *Bibliographie Catholique.*

Boyer. — La petite fille aux pieds gelés. *Avenir National* (18). Defurnaz.

A. Brachet. — Grammaire historique de la langue française. *Moniteur* (2). Sainte-Beuve.

Braun.— Les tragédies en vers de Schiller. *Revue de l'Instruction primaire* (19). Schmidt.

A. Calmon. — Histoire parlementaire des finances de la Restauration. *Débats* (20). David.

Campardon. — Mme de Pompadour *Epoque.* (12). X. Eyma.

J. Canonge. — Brune la Blonde. *Revue Britannique.* A. P.

Ch. de Caqueray. — Le Credo de Bossuet. *Journal des Villes et Campagnes* (3). D'Yvoire. *Journal des Villes et Campagnes* (5). Blampignon.

E. Caro. — Le matérialisme et la science. *France* (31). Ch. Aubertin.

Champollion. — Lettres écrites d'Egypte et de Nubie (1828-1829). *Revue des Deux-Mondes* (1).

A. Challamel. — Mémoires du peuple français. *Avenir National* (18). Hamel.

Charbonnel. — Pensées de M. Louis Veuillot. *Univers* (2). Maynard.

J. Claretie. — Les derniers montagnards. *Revue Critique* (7). J. Guiffrey.

Ch. Clément.— Géricault. *Débats* (2). Max. du Camp.

Cohn. — Kaiser Heinrich II. *Revue Critique* (7). Reuss.

De Cosnac. — Souvenirs du règne de Louis XIV. *Bibliographie Catholique.*

J. Cousin. — Le comte de Clermont. *Revue Britannique.* A. de Courtois.

Mgr Crosnier. — Vie de Mgr Dufêtre. *Bibliographie catholique.*

Daras. — Les chrétiens à la cour de Dioclétien. *Etudes religieuses.* P. M.

Dauban. — La démagogie en 93. *Epoque* (12). X. Eyma.

A. Daudet. — Le petit Chose. *Revue Britannique.* A. P.

Decaisne et Naudin. — L'amateur des jardins. *Avenir national* (10). Landrin.

Lemaoust et Decaisne. — Traité général de botanique descriptive et analytique. *Revue des Deux-Mondes* (15). Ed. Grimord.

Mgr Déchamps. — Appel et défi. *Bibliographie Catholique.*

Dedoue. — Œuvres choisies de Mgr Léon Sibour. *Etudes religieuses.* Nourry.

J. Delsol. — Explication familière du code Napoléon. *Gazette des Tribunaux* (1). Boissonnade.

Louis Dépret. — Le mot de l'énigme. *Revue des Deux-Mondes* (15). *Débats* (22). Prévost Paradol.

Ern. Desmarest. — Les Etats provinciaux. *Avenir national* (10). Mahias. *Patrie* (29). Lannau Rolland.

G. Desnoireterres. — La jeunesse de Voltaire. *Epoque* (12). X. Eyma.

E. Despois. — Le Vandalisme révolutionnaire. *Liberté* (31). Odysse Barot.

Ch. Deulin. — Contes d'un buveur de bière. *Revue des Deux-Mondes* (15).

Demitry de Glinka. — La Science et la société humaine. *Revue des Deux-Mondes* (1).

Firmin Didot. — Observations sur l'ortographe française. *Moniteur* (5). *Revue de l'instruction primaire* (12-19). B. Jullien.

G. Droz. — Le cahier bleu de Mlle Cibot. *Gazette des étrangers.* H. P.

Ducpétiaux. — Le prêtre hors de l'école. *Bibliographie catholique.*

Dupont-Wite. — Du progrès politique en France. *Débats* (19). Littré.

Erckmann-Chatrian. — Histoire d'un paysan. *Courrier Français* (3). Jiebecker. *Revue des Deux-Mondes* (15).

Baron Ernouf. — Deux inventeurs célèbres. *Bibliographie catholique.*

Esquisses religieuses à l'usage des gens du monde. *Revue des Deux-Mondes* (1).

Feuillet de Conches. — Correspondance de Mme Elisabeth. *Moniteur.* De Lescure.

Ernest Feydeau. — La comtesse de Chalis.

Bibliographie catholique. Revue des Deux-Mondes (1). Grégory. *Opinion nationale* (2). J. Levallois. *Journal de Paris* (14). Spuller. — Le roman d'une jeune mariée, *Opinion nationale* (2). J. Levallois.

L. Figuier. — L'année scientifique et industrielle. *Revue de l'instruction primaire* (26). Marcel Devic.

C. Flammarion. — Dieu dans la nature. *Revue de l'instruction publique* (26). Paul Rousselot.

Fleury. — Campagne de la révolution contre Rome. *Bibliographie catholique.*

Fonvielle. — Merveilles du monde invisible. *Bibliographie catholique.*

Comte Foucher. — Entre cour et jardin. *Liberté* (9). L. de Victor.

Freppel. — Origène. *Etudes religieuses.* Colombier.

S. François de Sales. — La vie parfaite. *Correspondant* (25).

Fretté. — La statue de Voltaire. *Bibliographie catholique.*

Am. Gabourd. — Histoire contemporaine. *Bibliographie catholique.*

Gavairon. — Questions populaires d'actualité. *Bibliographie catholique.*

Gandar. — Bossuet orateur. — Choix de sermons. *Débats* (23). E. Bersot.

F. Godefroy. — Histoire de la littérature française. *Univers* (21). E. de Margerie.

Ch. Gouraud. — Les destinées. *Presse* (26). E. Bauer.

E. Grandclaude. — Breviarium philosophiæ scolasticæ. *Etudes religieuses.* A. de Geyer.

Greith. — Geschichte der Altirischen Kirche. (7). *Revue Critique.* H. Gaidoz.

Guénot. — Michel Soudais. *Bibliographie Catholique.*

Dom Guéranger. — Le Carême. *Univers* (11). Du Lac.

G. Guiffrey. — Procès criminel de Jehan de Poytters. *Constitutionnel* (12). De Mouy.

Guizot. — Mémoire pour servir à l'histoire de mon temps. *Revue de l'Instruction publique* (5). Dreyss.

Haffner (docteur). — Le Matérialisme moderne. *Bibliographie Catholique.*

Ch. Hamel. — Histoire de l'abbaye et du collége de Juilly. *Etudes Religieuses.* Sommervogel.

Comte d'Haussonville. — L'Eglise romaine et le premier Empire. *Gazette de France* (1,8,15). A. de Pontmartin.

De Haulleville. — Les Allemands depuis la guerre de sept ans. *Correspondant* (25).

Havet. — Pensées de Pascal. *Etudes Religieuses.* Chauveau.

Faustin Hélie. — Traité de l'instruction criminelle. *Débats* (12,23,24). Prévost Paradol.

Heybrandt. — Deux actes des martyrs. *Bibliographie Catholique.*

Histoire générale de Paris (Imprimerie impériale). *Siècle* (2). Husson. *Patrie.* Ed. Fournier. *Journal des Villes et Campagnes* (15). P. Bailly.

Histoire de Souci, par l'auteur du péché de Madeleine. *Revue des Deux-Mondes* (1).

Hubault et Marguerin. — Grandes époques de l'histoire de France. *Siècle* (13). Léon Plée.

Hue (Made S.). — Les Maternelles. *Correspondant* (25).

Huet (F.) — La Révolution religieuse au XIXe siècle. *Revue Britannique.* — *Revue des Deux-Mondes* (15). Alp. Ebelot.

Huguet. — Les victoires de Pie IX sur les garibaldiens. — La perfection chrétienne en exemples. *Bibliographie Catholique.*

Jeannel. — La morale de Molière. *Constitutionnel* (2). *Correspondant* (25). *Bibliographie Catholique.*

Jeannin. — Œuvres complètes de S. Jean Chrysostome. *Bibliographie Catholique.*

Jehan Foucquet. — (Curmer). *Situation* (13). Ed. Fournier.

Joanne (Ad). — Un châtiment. *Constitutionnel* (12). G. Landrol. *Revue des Deux-Mondes.*

Jungmann. — Le beau et l'art du beau. *Etudes Religieuses.* Lahr.

Kremer (J.) — Chants des Alpes et Graziella. *Gazette des Etrangers* (18). De Pène.

Lagrange (Léon). — Pierre Puget. — *Constitutionnel* (3). E. Chesneau.

Lariche (A.). — Explication des Institutes de Justinien. *Courrier Français* (5). Evrard.

Larousse (P.) — Le Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle. *Patrie* (18). Launau Rolland.

Laugel. — Les problèmes de l'âme. *Temps* (3). Schérer.

Laurentie. — Un épisode de l'émigration. *Revue Britannique.*

Lermina (J). — Propos de Thomas Vieloque. *Siècle* (9). Texier.

Lebrethon. — Petite Somme théologique de S. Thomas d'Aquin. *Bibliographie Catholique.*

Mémoires de Malouet. *Débats* (26). Cuvillier-Fleury. *Gazette de France* (26). R. de Larcy.

Marcel (Et.). — Les tuteurs d'Odette. *Bibliographie Catholique.*

Margerie (Eug. de). — Portraits et caractères. *Bibliographie Catholique.*

Maynard. — Voltaire, sa vie et ses œuvres. *Correspondant* (25).

Meaux (vicomte de). — La Révolution et l'Empire. *Bibliographie Catholique.*

Ménault (E). — L'intelligence des animaux. *Débats* (16). David.

Michelet. — La Montagne. *Liberté* (1). de Fonvielle. *Correspondant* (25).

Mirabeau (Ctesse de). — Hélène de Gardannes. *Revue des Deux-Mondes* (1). *Union* (12). A. de Riancey.

Moland (L). — Molière et la comédie italienne. *Constitutionnel* (2).

Muller (E). — La boutique du marchand de nouveautés. *Correspondant* (25).

Correspondance de Napoléon 1er (Plon). *Liberté* (31). Odysse Barot.

Nettement. — La seconde éducation des filles. *Gazette de France* (17). V. Fournel. — Les ruines morales et intellectuelles. *Union* (28). Rouyé.

Parfait. — Traduction des Fables de Krilof. *Revue de Paris* (15). E. de B.

Pasteur. — Etudes sur le vinaigre. *Presse* (1). L. Figuier.

Pauly. — Fables de la Fontaine. *Débats* (16). A. Petit.

Pauvert. — Vie de N. S. J. C. *Correspondant* (25).

Pélissier. — Précis du cours complet de philosophie élémentaire. — Principes de rhétorique française. *Etudes religieuses.* — Ch. de Geyer.

Pitra. — Hymnographie de l'Eglise grecque. *Etudes religieuses.* — Gagarin.

Poullet (Edm.) Histoire du droit pénal dans l'ancien duché de Brabant. *Revue Catholique de Louvain.* Ad. Delvigne.

Poli (O. de). — Les soldats du Pape. *Bibliographie Catholique. Revue britannique. Epoque* (12). X. Eyma.

Quinet (E.) — La révolution. *Liberté* (25). Junca.

Ramée (Daniel) — L'architecture et la construction pratiques. *Revue des Deux-Mondes* (1).

Ravenez. — Histoire du cardinal de Sourdis. *Bibliographie caholique.*

Renan (E.). Questions contemporaines. *Patrie* (2). E. Dréolle. *Courrier français* (4). L. Dubois. *Avenir national* (5). J. Mahias. *Revue des Deux-Mondes* (15).

Rome dans sa grandeur. (Charpentier de Nantes). *Union* (17). H. de Riancey.

Rousset. — Etudes historiques sur le comte de Gisors. *Moniteur* (11). Sainte-Beuve. *Débats* (30). St-Marc Girardin,

Schnergeans. — Contes. *Debats* (28), Deschanel.

Ségur (Comte de). — Sainte Cécile. *Univers* (5). A. Loth. *Union* (17). Nettement.

Stahl. — Morale familière. *Opinion Nationale* (13). Jean Macé.

Stuart Mill. — Aug. Comte et le positivisme. *Liberté* (31). Odysse Barot.

St-Albin. — Libres penseuses. *Journal des Villes et Campagnes* (18 mai). Léopold Giraud.

Taine. — Vie et opinions de Thomas Graindorge. *Opinion Nationale* (2). Levallois.

Marius Topin. — L'Europe et les Bourbons sous Louis XIV. *Revue des Deux-Mondes* (11). *Liberté* (9). P. de St-Victor.

Tourguénef (J.). Fumée. *Revue des Deux-Mondes* (5).

Vallet de Viriville. — Procès de Jeanne Darc (traduction). *Bibliographie Catholique.*

Violeau (Hipp.). — Les surprises de la vie. *Bibliographie Catholique.*

Wenig (J. B.). — Schola Syriaca. *Etudes religieuses.* Ch. Clair.

Yriarte (Ch). — Goya, sa vie, son œuvre. *Gazette des étrangers* (13). H. de la Madeleine.

Le gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Tome IV. — N° 5. Mai — Décembre 1868.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS LECTEURS

Des embarras d'administration, provenant d'une omission de formalités dont nous ne soupçonnions pas l'importance, ont été cause du long retard apporté à la publication de notre *Revue bibliographique*. Bien que le prix d'abonnement soit excessivement minime, nous tenons à compenser de notre mieux cette interruption momentanée, et, en échange des numéros non publiés, nous envoyons à nos souscripteurs un exemplaire de l'excellent ouvrage de M. de Saint-Albin : les *Libres Penseuses*, en laissant à ceux qui l'auraient déjà, le droit de le céder à tel prix qu'il leur plaira.

L'interruption apportée à notre publication se trouve ainsi matériellement compensée; et nos lecteurs, dans leur zèle pour la défense des saines doctrines, seront heureux de contribuer à répandre de plus en plus un livre qui a mérité les suffrages si empressés de six de nos cardinaux ou archevêques, et de plus de quarante évêques français (1).

De plus, pour effacer, au point de vue bibliographique, les conséquences de ce retard, nous allons condenser, dans cette livraison et la suivante, les comptes rendus des ouvrages dont nous aurions pu parler dans les livraisons omises et dans celle-ci.

Pour cela, nous avons eu recours à toutes les publications qui traitent spécialement ou accidentellement de la bibliographie, et nous donnons à la seconde partie, sous le titre de REVUE DES REVUES, la substance de leurs analyses, en indiquant loyalement la source à laquelle nous puisons.

Pour l'avenir, nous continuerons à suivre la même méthode : c'est le seul moyen d'offrir à nos lecteurs un aperçu complet et

(1) Quelques extraits de ces suffrages ont été donnés dans notre numéro de mars.

opportun de livres sur la rédaction desquels ils désirent être renseignés.

Il va sans dire que, dans cette REVUE DES REVUES, nous ne citerons que les recueils dont l'esprit est chrétien; cela ne garantit pas contre toute erreur : on peut, de la meilleure foi du monde, être trop sévère ou trop indulgent pour un ouvrage; mais un travail tout spécial ne nous garantirait pas contre cette possibilité d'erreur; il suffit que la bonne foi et une conviction chrétienne président à la rédaction, pour que nous puissions l'offrir à nos lecteurs comme guide dans leur appréciation du caractère et du mérite des ouvrages.

Nos lecteurs comprendront l'avantage qu'il y a pour eux dans cette amélioration apportée à notre REVUE : malgré la modicité du prix de l'abonnement et son peu d'étendue, elle leur donnera, en quelques pages, et sans retard, sur les ouvrages récemment publiés, une notion suffisante pour juger quels sont les livres qu'ils peuvent acheter avec fruit, et ceux dont ils doivent conseiller, tolérer ou interdire la lecture.

F. WATTELIER.



PREMIÈRE PARTIE

—

HISTOIRE DU BON LARRON, par M. Gaume, protonotaire apostolique, docteur en théologie. 1 vol. in-12. 1868. — Gaume frères et Duprey.

En 1844, l'abbé Gaume (aujourd'hui Mgr Gaume) publiait un livre intitulé : *Où allons-nous? Coup-d'œil sur les tendances de l'époque actuelle* En relisant ce livre, plein de pages éloquentes, on se demande à chaque instant si ce n'est pas d'hier qu'il est écrit : la société actuelle y est peinte au vif, rien ne manque aux traits qui la font reconnaître ; on ne peut se défendre d'un indicible étonnement de la précision presque prophétique avec laquelle sont décrits, si longtemps à l'avance, les maux dont nous souffrons et ceux qui nous menacent.

Le nouveau livre que Mgr Gaume publie aujourd'hui n'est plus seulement, comme alors, un avertissement donné à notre siècle en lui montrant l'abîme et en lui annonçant les châtiments, pour qu'il s'arrête dans sa course insensée, et, par la pénitence, détourne les fléaux vengeurs. C'est un cri de miséricorde, c'est l'élan charitable d'un cœur compatissant, c'est, en présence de l'abîme ouvert et sous le coup des châtiments inévitables, un dernier appel et une paternelle invitation, c'est un secours tendu par une main amie, pour lui faciliter, par le repentir et la conversion, le moyen d'échapper au dernier des maux, le découragement et le désespoir.

Ce n'est plus ici le ministre du Dieu qui menace pour avertir, mais du Dieu qui provoque un humble aveu pour pardonner.

La préface du livre en indique l'esprit, dès les premiers mots, par cette citation de S. Ambroise :

« Nous comprenons, a dit ce grand docteur, l'utilité des péchés des saints, et la raison pour laquelle la Providence les a permis. Destinés à nous servir de modèles, il nous est bon qu'il aient fait quelques chutes. Si, malgré les piéges dont il est semé, ils avaient, sans avoir jamais failli, parcouru le chemin de la vie, nous aurions été tentés, faibles comme nous sommes, de les croire d'une nature supérieure et presque divine que le péché ne pouvait atteindre..... Lorsque je lis leurs chutes, je vois qu'ils participèrent à mon infirmité..... »

« Or voici, dit Mgr Gaume, l'histoire d'un grand pécheur devenu un

grand saint. Elle est dédiée à un grand pécheur, qui a le plus pressant besoin de devenir un grand saint. Ce grand pécheur s'appelle *le dix-neuvième siècle.* »

« Dans l'illustre coupable,. qui fut grand pécheur, grand voleur et grand saint, le xixe siècle reconnaîtra ce qu'il est et ce qu'il doit être. »

Ce siècle est grand pécheur, il n'est pas difficile de le prouver.

Des dix articles de la loi, quel est celui qu'il ne viole pas ouvertement, obstinément, universellement? Non-seulement il fait des codes où le nom de Dieu ne se rencontre pas, mais « quel siècle, même païen, a jamais proféré autant de blasphèmes contre le nom adorable et contre tout ce qu'il couvre de sa majesté ? »

« Non content de se révolter contre Dieu et contre l'Eglise, il nie leur autorité. »

Ecoutez-le : « Je suis moi-même ma règle de penser, de parler et d'agir. Que me fait Jésus-Christ? que me fait l'Eglise? que me fait le pape? Combattre leur autorité, c'est mon droit; m'en affranchir, c'est ma gloire; en délivrer l'humanité, c'est lui ouvrir l'ère de la liberté, du progrès et du bonheur. »

Aussi voyez le caractère nouveau du mal à notre époque.

Dans tous les temps il y eut des erreurs, dans tous les temps il y eut des crimes, dans tous les temps il y eut des révoltes, mais la reconnaissance légale des droits de l'erreur, mais l'apologie des crimes, mais la théorie de la révolte, voilà ce qu'on ne trouve qu'au xixe siècle.

« Négation de l'autorité divine et de la conscience humaine : tel est le caractère distinctif de sa perversité. »

De Maistre avait raison : « A mesure que les siècles s'écoulent, les attaques deviennent toujours plus fortes; en sorte qu'en disant toujours : Il n'y a rien au delà, on se trompe toujours. »

Ce siècle est grand voleur : ce n'est que trop visible.

« Le voleur de grand chemin prend la bourse et laisse la vie; le xixe siècle prend l'une et l'autre. »

« Comme le torrent parti de la montagne se précipite dans la vallée qu'il souille et qu'il ravage, ainsi le vol exercé dans les hautes régions est descendu dans les rangs inférieurs de la société. »

« On l'a dit : De toutes les sciences modernes, la plus avancée, c'est la science du vol. »

« Le vol heureux n'est plus le vol, c'est du savoir-faire. »

Le vol est partout érigé en principe, et partout il se justifie par le fait accompli.

Voilà pour l'ordre matériel. Mais dans l'ordre moral ?

Le vol de la bourse n'est rien, auprès du vol de la vie. Or « la vérité est la vie de l'homme, c'est son pain, son vin, son air respirable; c'est son père et sa mère, comme disent les langues de l'Orient. La vérité, c'est sa foi, son espérance, sa consolation, la boussole qui oriente l'existence, la force qui aide à en porter le fardeau. La vérité, c'est le bouclier qui défend l'honneur, l'innocence, la vertu contre les incertitudes de l'esprit, contre les convoitises du cœur, contre les séductions et les piéges du dehors. »

« De tous les vols, le plus coupable est donc le vol de la vérité. En dépouiller l'être, d'ailleurs si malheureux, qui s'appelle l'homme, c'est lui ôter la vue, c'est le condamner à tâtonner dans le vide; c'est le livrer en jouet à tous les fantômes et le pousser sans pitié de précipice en précipice; c'est le changer en une bête tour à tour immonde et cruelle, jusqu'à ce que, torturé de doutes, il perde la raison; ou que, las d'une vie sans règle et sans but, il invoque le néant, et attente à ses jours. »

Or « que sont les millions de mauvais écrits, livres, journaux, brochures, chansons, pièces de théâtre, gravures, romans, de tout format et de tout prix, qui chaque soir, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, partent de toutes les capitales de l'Europe, sinon des bandes de voleurs, qui s'en vont dans tous les lieux habités, jusque dans les derniers hameaux, ravager les intelligences, profaner les cœurs, assassiner les âmes ? »

« Au jeune homme, ils ont volé le respect de l'autorité paternelle; à la jeune fille, la pudeur; au riche, la pitié; au pauvre, la résignation; à tous, le sens chrétien, la vie surnaturelle, et avec elle, toutes les consolations du présent, toutes les espérances de l'avenir; inappréciables trésors, achetés du sang d'un Dieu et déposés par le baptême au cœur du chrétien. »

Aussi aujourd'hui, comme aux jours qui précédèrent le déluge, « l'homme est devenu chair. Au lieu de se faire en haut, les mouvements de son cœur se font en bas. »

« Subjuguer la matière, suspendre les secrets de la matière, manipuler a matière, transfigurer la matière, et se glorifier dans la matière; faire de sa vie une course au clocher vers les jouissances de la matière; ne rien voir, ne rien ambitionner, ne rien admettre au delà de la matière; mépriser, railler, persécuter ceux qui lui prêchent autre chose que la matière : voilà l'homme tel que l'ont fait les spoliateurs de la vérité. »

« A tous les spoliateurs, le XIXe siècle donne libre carrière. Ils sont ses fils, ils s'inspirent de son esprit, ils réalisent sa pensée. »

Ce siècle doit se repentir et se repentir au plus tôt, c'est la seule voie de salut.

La situation est grave, très-grave : la société est malade, très-malade.

En vain les endormeurs ne cessent de bercer le siècle de leurs éloges... « Jamais le monde ne fut plus éclairé, plus libre, plus prospère. » Le siècle n'est pas rassuré.

« Un secret instinct l'avertit qu'il n'est pas dans l'ordre, et tout ce qui n'est pas dans l'ordre ne saurait durer.

« L'ordre produit la paix, et la paix ne se trouve nulle part. »

De là un sentiment inconnu à d'autres époques : la peur.....

Le siècle a peur, parce qu'il n'est pas dans l'ordre, parce qu'il est coupable. Son crime capital est d'être en pleine insurrection contre Dieu.

« Cependant l'insurrection de l'homme ne détrône pas Dieu. L'orgueil d'un vermisseau n'arrache pas la foudre des mains du Tout-Puissant. Comme l'aimant attire le fer, le crime attire le châtiment. Quoi qu'il fasse pour s'étourdir, le XIXe siècle comprend cette attraction inexorable ; c'est pour cela qu'il a peur. »

Comment substituer la confiance à la peur? Pour trouver la solution du problème, mille ouvriers sont à l'œuvre, chacun apporte son moyen de salut.

« De là des milliers de théories économiques, politiques, sociales. De là des affirmations absolues, et des négations également absolues. De là de belles, de nombreuses intelligences consument leurs forces dans une agitation stérile..... Babel ne fut pas témoin d'une plus grande confusion de langage et d'idées. »

« Le XIXe siècle a donné raison à toutes les opinions... L'industrie est devenue sa vie ; l'instruction, son rêve ; le bien-être matériel, son Dieu, et il n'est pas guéri. »

Le catholique, lui aussi, fournit sa solution. Mais celle-ci n'est pas éclose d'une cervelle humaine : « Elle est fournie par celui-là même qui fit toutes les nations guérissables. »

« C'est elle que, depuis six mille ans, Dieu proposa invariablement aux nations conduites par leurs iniquités sur le bord de l'abîme. »

« Elle est radicale, parce que seule elle remet tout à sa place : *Dieu en haut, et l'homme en bas.* »

Elle est facile : Dieu l'a formulée dans un seul mot : *repentir.*

Si le XIXe siècle, reconnaissant qu'il fait fausse route, consent à se repentir, il sera sauvé.

Hors de là, rien que ruine.

Puisse enfin le XIXe siècle, « fermant l'oreille aux endormeurs qui le flattent, aux utopistes qui l'égarent, pourvoir à son propre salut, en rentrant dans les conditions de vitalité divinement prescrites aux nations ! »

Il le peut, mais « ce qui lui manque, c'est la volonté. »

Or, tant que le larron du Calvaire ne fut pas saisi par la justice humaine, instrument de la justice divine, il ne songeait guère à se repentir. Mais dans les étreintes de la douleur, en face de la mort, le sens lui revient.

« Laissez l'ange de la justice verser jusqu'à la lie, sur le monde obstiné, les coups de la colère divine. A moins d'un repentir prompt comme celui de Ninive, cette coupe sera versée... »

« Quand donc sera venu, pour le XIXe siècle, le moment de récolter ce qu'il a semé de doctrines subversives de la religion, de la société, de la propriété, de la famille ; semé chaque jour, à pleines mains, sur toute la face de l'Europe, malgré le cris d'alarme de tous les esprits sensés : alors viendront les moissonneurs. Ils seront ce qu'on les a faits. Hordes de sauvages civilisés, enrégimentés dans mille sectes ténébreuses, ils se montreront au grand jour, et apprendront au monde épouvanté ce que sont les multitudes instruites à ne croire à rien, si ce n'est à leur convoitise. »

« Armés d'une haine sans frein, d'une haine longtemps contenue, les modernes barbares feront ce que firent les barbares d'autrefois. Instruments de la justice divine, comme Nabuchodonosor à Jérusalem, Attila dans les Gaules, Genséric à Rome, quand ils auront accompli leur œuvre, saccagé, brûlé, massacré, balayé cette civilisation corrompue et corruptive, qui fascine et qui perd le monde chrétien, comme elle perdit le monde païen ; quand enfin, sur le gibet du socialisme et de la barbarie, le XIXe siècle n'en pourra plus, alors, nous l'espérons, il criera : Merci ! »

« Il imitera le modèle que la Providence semble avoir fait pour lui, et dont cet ouvrage lui rappelle le consolant souvenir. C'est pour l'encouragement des pécheurs les plus désespérés et des siècles les plus coupables, disent les Pères de l'Eglise, que le Rédempteur du monde voulut couronner sa vie par cet exemple éclatant de miséricorde. »

« Pourquoi le XIXe siècle n'en profiterait-il pas ? L'école de l'adversité est par excellence l'école de la sagesse, c'est sur la croix que le Fils de Dieu a sauvé le monde, c'est sur la croix que se sauvent les âmes et les peuples. »

Il y a d'ailleurs une voix qui demande grâce pour le XIXe siècle.

« C'est la voix des œuvres catholiques, partout multipliées, partout animées d'une activité nouvelle : associations pieuses, pèlerinages publics, ordres religieux, apostolat de la femme, propagation de la foi, missions aux quatre coins du monde. »

« C'est la voix de l'Eglise tout entière, proclamant le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, et obligeant, en quelque sorte, la Reine des anges à manifester sa toute-puissance, la Mère de miséricorde à désarmer la colère de Dieu, la nouvelle Eve à écraser une dernière fois la tête du serpent. »

« C'est la voix des dévouements héroïques..... c'est la voix du sang le plus pur, généreusement versé pour la cause de Dieu et de l'Eglise. »

« C'est la voix de la longue agonie de Pie IX, calomnié, trahi, dépouillé, persécuté comme le divin Maître, et doux comme lui... »

La conversion du siècle est donc, pour ainsi dire, toute préparée dans les desseins miséricordieux de la Providence, qui lui en a, d'ailleurs, dix-neuf siècles à l'avance, façonné le modèle.

« S'il est sage, dit l'Ecriture, de tenir cachés les conseils du roi, il est glorieux de mettre au grand jour les œuvres de Dieu. » Or, entre tous les miracles de sa droite, en est-il un qui soit plus digne d'être publié de génération en génération, et connu jusqu'aux extrémités de la terre, que la conversion du bon larron? »

« D'une parole tirer le monde du néant, c'est un miracle. D'une autre parole faire d'une pierre un enfant d'Abraham, c'est un miracle plus grand. Mais d'un vétéran du crime, d'un brigand déjà suspendu à la potence où il va expier toute une vie de pillages et de meurtres, faire, en un clin d'œil, un apôtre, un évangéliste, un saint canonisé tout vivant, c'est un miracle que les siècles n'ont vu qu'une fois, et qui, dans son genre, nous semble surpasser tous les autres. »

Le fait se passe dans les régions supérieures du monde moral, dont il fait briller les saisissantes réalités :

« Deux éléments, miraculeusement combinés, l'ont produit : la grâce de Dieu dans la plénitude de la force et la rapidité de son action, la coopération de l'homme dans toute l'énergie de sa fidélité. »

« L'immersion dans les choses matérielles, et, par suite, l'ignorance du monde moral, de ses lois et de ses magnificences, n'est pas la seule plaie de notre époque. Il en est d'autres non moins vives, et qui tendent de jour en jour à s'élargir. De celles-là, les chrétiens eux-mêmes ne sont pas exempts. »

D'abord, l'affaiblissement de la foi.

« Cette foi, dont la grosseur d'un grain de sénevé transporterait les montagnes; cette foi, qui, dans la personne des premiers chrétiens a vaincu le monde entier, et qui, dans leurs descendants, pourrait encore le régénérer; cette foi, qui donne des ailes à la prière, l'élève au pied du trône de Dieu et l'y maintient jusqu'à ce que le Très-Haut l'ait exaucée; cette foi, qui dans tous les temps a opéré un si grand nombre de conversions éclatantes, et obtenu contre toute espérance, tant de faveurs insignes : cette foi, parmi les multitudes, s'affaiblit à vue d'œil. »

« Comment la ranimer? Par de grands exemples... les exemples des grandes et extraordinaires vertus ne sont jamais plus utiles que lorsque le monde est plein de grands vices. »

C'est là l'utilité de l'histoire du bon larron. Est-il un plus grand exemple de foi, et de tout ce que produit la foi : l'amour de Dieu, le mépris du respect humain, le courage....?

Une autre plaie, c'est la défiance de la miséricorde de Dieu.

« Cette disposition malheureuse, qui devient dans plusieurs âmes, d'ailleurs fidèles, comme le fond de leur vie, en fait aussi le tourment et le danger. Voyant en Dieu beaucoup moins un père compatissant qu'un juge sévère, elle fait trouver dur et pesant un joug que Notre-Seigneur lui-même a déclaré suave et léger, assombrit la piété, brise l'énergie du bien et engendre la tiédeur et le découragement. »

Souvent elle aboutit au désespoir. Où trouver mieux que dans l'histoire du bon larron la guérison de cette terrible maladie?

« A ceux qui, sous une forme quelconque, auraient eu le malheur de l'imiter dans sa vie, le bon larron apprend à l'imiter dans sa mort. »

« ... Un seul instant de repentir sincère suffit, leur dit-il, pour fermer l'enfer et vous ouvrir le ciel. Souvenez-vous seulement que Celui qui a promis le pardon n'a pas promis le lendemain. Profitez donc du reste de jour qui luit encore. Bientôt viendra la nuit, où vous ne pourrez plus vous repentir. »

Donc, rendre cette histoire populaire, « c'est entrer dans les vues du Père des miséricordes, du Dieu de toute consolation. »

C'est pour cela qu'il faut féliciter et remercier l'auteur de ce livre, lui souhaiter tout le succès qu'il en attend pour la guérison des âmes, et travailler à le répandre dans toutes les classes de la société.

On commence à comprendre que ce n'est qu'à force de charité qu'il est possible de ranimer les grands coupables. Aussi voit-on depuis quelque temps, par une inspiration de la bonté de Dieu, et pour répondre au plus pressant besoin de nos jours mauvais, naître des livres de ce

genre. On ne saurait trop les multiplier, on ne saurait trop les faire connaître on ne saurait trop les encourager, surtout s'ils étaient faits avec le même talent que celui-ci.

C. Estienne.

LA SAINTE COMMUNION CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE PHILOSOPHIQUE, THEOLOGIQUE ET PRATIQUE; par le R. P. Dalgairns, prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri; traduit de l'anglais par M. l'abbé Léon Godard. 2 vol. in-18 (format Charpentier), ensemble de 672 p. — Le même ouvrage, 1 vol. in-18 (format Charpentier) de 406 pages, 1868.

On retrouve dans cet ouvrage la plupart des qualités qui distinguent les écrits mystiques du si regrettable P. Faber : la solidité, l'élévation, l'abondance, la profondeur, l'exactitude. C'est un livre rempli de doctrine, qui instruit et nourrit tout à la fois, et fait méditer le lecteur : c'est là un mérite que très-peu d'ouvrages ascétiques et mystiques modernes possèdent.

Celui du R. P. Dalgairns, divisé en douze chapitres, peut se partager en trois parties principales : la partie théologique et scientifique, la partie historique, et la partie pratique et de direction. Dans la première, nous comprenons les cinq chapitres intitulés : 1° *Saint Thomas d'Aquin ;* 2° *Théories modernes sur la matière*; 3° *Union avec Dieu*; 4° *La vie de Jésus dans le saint Sacrement;* 5° *Les effets de la Communion dans nos âmes*. Les deux chapitres ayant pour titre : 1° *Histoire de la Communion*, et 2° *Sévérité et Rigorisme*, forment la matière de la deuxième partie, et, pour la troisième, les cinq chapitres désignés sous ces titres : 1° *La Communion des imparfaits;* 2° *Des limites à la sainte Communion;* 3° *La Communion des pécheurs ;* 4° *La Communion des personnes du monde;* 5° *La vie dans la fréquente Communion.*

Comme on le voit, l'ouvrage du R. P. Dalgairns n'est pas seulement de dévotion, il est principalement un livre doctrinal. Les deux premiers chapitres de la deuxième partie, de science pure, sont même assez ardus et difficiles à comprendre pour la généralité des lecteurs. Aussi a-t-on eu la bonne pensée de publier, pour le plus grand nombre, le même ouvrage en un volume ; volume qui, sauf la rédaction des deux premiers chapitres en un seul sous une forme moins scientifique, et sauf la suppression des Appendices, est la reproduction intégrale de l'ouvrage complet.

Il y a dans cet ouvrage, outre les parties scientifiques, des considérations mystiques très-élevées et d'une théologie pleine de profondeur et de tendresse. Par exemple, les chapitres : *Union avec Dieu; La vie de Jésus-Christ dans le saint Sacrement; Les effets de la Communion dans les âmes,* sont admirables. Une partie très-intéressante aussi est celle qui est consacrée à nous retracer l'*Histoire de la Communion*. Les premières assemblées des chrétiens de la primitive Eglise, qui chaque jour étaient persévérants dans la prière et la fraction du Pain : les confesseurs et les martyrs à qui l'Église confiait le Corps de Notre-Seigneur pour se communier au jour du danger; les pénitences publiques, plus rares, moins générales, et moins sévères que les historiens jansénistes n'ont voulu le faire croire; enfin tout le cours de la discipline diversement maternelle de l'Église dans la dispensation de la divine Eucharistie jusqu'en ces derniers temps, voilà quelques-unes des considérations que le docte et pieux auteur présente à nos méditations, en un style clair, net et vivant.

Nous venons de nommer les Jansénistes! Tout le livre du R. P. Dalgairns — et l'on ne saurait trop l'en remercier et l'en louer — est une éloquente et savante revendication contre leurs désolantes doctrines. L'auteur s'attache, en effet, à combattre et à détruire le rigorisme outré de l'hérésie janséniste, « qui plus ou moins avait atteint le clergé français et contre lequel ont enfin réagi les communications plus faciles avec Rome et les flots de la vie spirituelle coulant sans obstacle du Siége de Pierre, une théologie plus large et vraiment catholique, les besoins plus pressants de l'Eglise, et les âmes plus affamées d'amour, plus altérées de Communion. »

Disons-le aussi : le livre du P. Dalgairns communique à l'âme qui le lit avec attention le véritable esprit de l'Eucharistie; il l'échauffe et l'anime, il la porte vers cette source de toute vie et de tout bonheur ici-bas. Nous voudrions pouvoir transcrire ici quantité de belles pages qui prouveraient la vérité de notre assertion. Obligé de nous restreindre, bornons-nous à citer les lignes suivantes, qui nous font comprendre les maternelles condescendances de la sainte Eglise à l'égard des faiblesses et des besoins de ses enfants.

« Jamais, dit le P. Dalgairns au chapitre X de son livre, jamais à aucune époque de l'Eglise, les Sacrements n'ont été employés pour la destruction du péché autant qu'aujourd'hui ; d'après sa discipline actuelle, l'Eglise ne se sert presque plus d'autres moyens. Le Saint Sacrement intervient aujourd'hui pour la destruction des habitudes du péché bien plus qu'à aucune autre période de l'existence de l'Eglise. Jamais on n'a

nié son action. L'histoire de l'administration de l'Eucharistie dans les anciens temps nous a montré beaucoup d'exemples, même aux époques les plus sévères, de grands pécheurs admis à la sainte Communion. Néanmoins, dans le plus grand nombre des cas, l'Eglise comptait sur des moyens rigides, sur le jeûne et les austérités, pour détruire l'influence des habitudes du péché. De nos jours elle a aboli cette partie de son ancienne discipline. Sans avoir perdu ce droit, elle exerce rarement le pouvoir de contraindre ses enfants. Les nations n'en ont plus voulu pour reine, elle s'en venge en se montrant plus que jamais mère; cela est d'accord avec son système actuel de conduite. Dans presque tous les cas, elle se fie à l'amour et à la loyauté de ses enfants. Elle n'a nullement abondonné ses prérogatives indubitables ; mais, en fait, elle ne demande que le champ libre, sans faveur aucune, champ libre pour ses sacrements, liberté d'action pour le précieux sang de Jésus! »

L'amour, voilà effectivement le grand moyen d'action pour l'Eglise. Tout le bon et précieux livre du R. P. Dalgairns nous fait admirablement comprendre cette conduite inspirée par le divin Cœur qui vint sauver le monde à force d'amour! Le monde comprendra-t-il? Nous, du moins, fidèles enfants de l'Eglise, correspondons à cet amour, et comme le Sauveur, comme Marie Immaculée, travaillons par la mansuétude à gagner les cœurs égarés et à les ramener à Jésus, qui est la seule voie, la seule vérité, la seule vie !

C'est à quoi nous invite, au fond, l'excellent traité du R. P. Dalgairns, dont, pour cette raison, indépendamment de son but général, nous ne saurions trop recommander la lecture à tous. Nous n'exprimerons qu'un regret, non au sujet de livre lui-même, mais de la traduction. Pourquoi, puisque M. l'abbé Godard traduisait l'anglais du pieux et savant oratorien, n'avoir pas traduit aussi en français ces textes latins des Pères et des théologiens qu'il cite dans le cours de son ouvrage ? C'eût été rendre ce livre accessible à un plus grand nombre et plus fructueux encore. On ne serait trop s'attacher à répandre de tels écrits dans tous les rangs, et les mettre à la portée de toutes les intelligences.

N'oublions pas de dire que le deuxième volume de l'ouvrage complet du R. P. Dalgairns contient, à partir de la page 157, un *Appendice* très-étendu, renfermant de nombreuses Notes savantes et curieuses ; Notes philosophiques, théologiques, historiques, et une Dissertation, en latin, sur la *Fréquente Communion*, tirée des *Analecta juris pontificii*, recueil qui se publie à Rome.

L. F. Guérin.

HISTOIRE DES MÉTÉORES et des grands phénomènes de la nature, par M. J. Rambosson; avec 90 gravures par M. Yan'Dargent, et 2 planches chromo-lithographiques. 1 vol. in-8, de VIII-408 pages (1869.) — Prix : 6 fr.

Comme cadeau d'étrennes, ce livre est un des meilleurs à conseiller. Les phénomènes dont il parle piquent la curiosité de tous les âges, et même des enfants. D'un autre côté, comme le dit fort bien l'auteur, « quelle science, par sa grandeur et ses généralités, peut contribuer plus que la météorologie au développement des facultés de l'intelligence, et satisfaire à un plus haut degré les aspirations de l'âme, pour ceux qui aiment à chercher Dieu dans ses œuvres ? »

L'ouvrage est divisé en 25 chapitres, dans lesquels M. Rambosson entretient ses lecteurs : de cet agent peut-être unique, mais qui se manifeste par les quatre phénomènes de la chaleur, de la lumière, de l'électricité et du magnétisme ; — de l'atmosphère et des vents qui l'agitent ; — de l'air, des eaux, des météores aqueux, de la mer ; — des trombes et des ouragans ; — de l'arc-en-ciel, et des autres phénomènes lumineux : le mirage, des halos, et des parhélies ; — de la foudre, du paratonnerre, le feu saint-elme, des aurores boréales ; — des tremblements de terre, des volcans, du grisou, des feux follets ; — des étoiles filantes.

Quant à la valeur scientifique de ce nouvel ouvrage, voici ce que M. Babinet dit de l'auteur : « Il a été à même, pendant ses nombreux et lointains voyages, de constater à diverses reprises les lois si bien formulées maintenant et qu'il a grandement contribué à faire connaître par ses communications à l'Institut..... Son livre sera utile non-seulement aux gens du monde, mais même aux savants. »

Il nous resterait à parler du mérite de l'exécution typographique ; mais il suffit de dire que ce volume est édité par la maison Firmin Didot frères pour que l'on sache que rien n'a été négligé de ce qui pouvait en faire réellement un livre de luxe et de bon goût.

A. Conari.

COLLECTION HETZEL.— Monsieur, Madame et Bébé, par Gustave Droz. 1 vol. grand in-18. Chez J. Hetzel.— Le Cahier bleu de Mlle Cibot, par le même, chez J. Hetzel, libraire-éditeur.

Voici deux livres qui peuvent donner une idée du niveau moral auquel l'habitude du feuilleton-roman a fait descendre la masse des lecteurs et, il faut bien le dire, des lectrices, même dans les salons où jadis régnait encore une certaine décence.

Sous ce titre innocent : *Monsieur, Madame et Bébé,* vous croyez flairer quelque chose qui doit se ressentir du pur parfum de l'enfance et de la famille ; mais gardez-vous de vous y laisser prendre. Le premier chapitre commence par cette phrase, qui donne une idée du ton de l'ouvrage :

« Du diable si je me souviens de son nom ! et pourtant je l'ai bien aimée, l'adorable fille ! »

Si cela vous affriande, vous allez, en suivant l'auteur, assister à une orgie de libertins et de grisettes, mais avec des détails, des peintures et des notes si réalistes que

Vous croirez y être vous-même.

Quelques heures passées dans un mauvais lieu, la complicité d'une nuit de débauche ne vous en feraient pas voir davantage, peut-être moins.

Le second chapitre vous peint, avec la même brutalité, la polissonnerie de cinq faquins qui éteignent leur bougie et s'arment de leur lorgnette de spectacle pour examiner à loisir le déshabillé et la mise au lit d'une jeune dame qui, ignorant du reste qu'elle est ainsi toisée, prête, au delà de ce qu'on peut imaginer, une ample pâture aux regards lubriques de ces roués qui disent avec cynisme non-seulement ce qu'ils voient, mais ce qu'ils pensent.

Et l'auteur met en tête de cela une préface gaillarde, qu'il ne craint pas d'adresser aux femmes, sous ce titre sans gêne ! « Chère dame. » Au fait, les dames qui lisent cela ne valent pas la peine qu'on se gêne avec elles, et c'est purement pour la forme que l'auteur dit aux dames de ce genre-là que, si elles se heurtent contre quelque... *gaieté,* elles ne doivent pas s'effaroucher. « Chère dame, soyez brave. Si parfois le récit s'anime un petit peu, fermez un œil : c'est un moyen parfait pour ne lire qu'à moitié et ne se brouiller avec personne. »

Oui, la femme, qui accepte de pareils conseils, et qui laisse chez elle ces pages toutes palpitantes de lubricité, cette femme montre que le sens moral est éteint chez elle, et que les filles dont le livre redit les prouesses ne seraient pas déplacées dans son salon.

Inutile de rester plus longtemps dans toute cette fange d'immoralité : le milieu, la fin répondent au début. Pour peu que nous continuions à retourner ces pages malsaines, nous rencontrerions une tante qui, en se *déshabillant* en Vénus, ordonne d'introduire dans son boudoir un jeune

officier, son neveu, pour se faire badigeonner par lui du lait de beauté, en long et en large, et étreiller ensuite avec une brosse bien molle : les détails et les expressions répondent au cynisme du fait. Il y a là un mot sanglant pour les dames du monde qui veulent passer encore pour chrétiennes, en prenant part aux plaisirs et aux *gaietés* deshabillées de la mode. La tante, qui borne tout son habillement à une guirlande de plantes marines, demande à son digne neveu une épingle, pour assujettir cette guirlande flottante, et comme le neveu ne trouve pas immédiatement, la tante le guide en disant : « Sur la cheminée... à côté du sac de bonbons... là, à gauche, à côté de l'écrin, sur mon paroissien. »

Voilà, vraiment, une épingle bien acérée : j'engagerais volontiers toutes les dames qui croient qu'on peut être coquettes et chrétiennes, à la mettre sur leurs manches... si elles en portaient encore.

L'ouvrage se termine par l'exposé d'une philosophie panthéistique qui vous met bravement au défi de dire que les cannetons, les asperges et les enfants *ne sont point pareils* ; car « homme, animal ou plante, l'être frémit, souffre ou jouit, — existe ; et renferme en lui la trace du même mystère... Pourquoi dire : A ceux-ci l'éternité, à ceux-là le néant ?..... Supposons que l'arbre est un homme à la peau rude, rêveur et silencieux, qui aime aussi à sa façon et frémit jusque dans ses racines.... N'est-ce pas consolant de rêver un principe unique, un axiome primordial, de penser que l'univers nous enveloppe, comme une mère enveloppe son enfant de ses deux bras ; et de se dire : « Je suis à lui et il est à moi ; IL CESSERAIT D'ÊTRE SANS MOI, je n'existerais pas sans lui. »

Cynisme de mœurs, drapé dans l'orgueil d'une philosophie qui nie tout devoir et déifie le vice, en le donnant comme une note de l'harmonie du grand tout : voilà l'œuvre qui, sous le titre innocent de *Monsieur, Madame et Bébé*, est arrivée à sa *trentième édition*, grâce au concours des braves gens qui se croient obligés de subir la mode, pour les livres comme pour leurs vêtements, et des salons de bon ton où l'on a besoin de pareils ouvrages pour s'amuser.

Le Cahier bleu de Mlle Cibot est plus récent, à ce qu'il paraît ; car il n'est encore arrivé qu'à sa dixième édition. C'est d'ailleurs un cadet qui vaut bien son aîné. Le mariage est ici le point de mire : l'époux est un imbécile ou un maniaque ; c'est de règle. Madame doit donc NÉCESSAIREMENT, selon la philosophie de ces messieurs, se livrer à toute la frénésie de l'adultère le plus éhonté. Les femmes du grand monde que peint l'auteur, trouvent toujours pour cela, sous leur main, un de ces scélérats bien gantés et titrés, ne fumant que le plus fin cigare. Ces parfaits

cavaliers prodiguent leurs adulations aux femmes de leurs meilleurs amis, jusqu'au jour où, après avoir abusé du cœur de leurs victimes pour les déshonorer, ils jugent froidement que leur intérêt et le calme de leur vie demandent l'immolation de ces femmes, coupables il est vrai, mais coupables par leurs séductions et leur complicité. La pauvre épouse qui eut la folie de croire que le cynique libertin, à la brutalité duquel elle s'est sacrifiée, l'aimait réellement, n'a plus qu'à se jeter à l'eau, et l'auteur vous conduit à la Morgue, avec le père de la dame dont on reconnaît le cadavre à son cachemire.

Quant au réalisme des détails et au déshabillé des circonstances, tout cela est au niveau du premier ouvrage dont nous avons parlé. Toutefois il n'y a plus ici ce luxe de polissonneries et de mots risqués qui vous éclaboussent presque à chaque page dans *Monsieur, Madame et Bébé;* mais l'immoralité mélancolique et fataliste de la pieuse Mlle Cibot n'est-elle pas encore plus dangereuse que des *gaietés* à l'usage des salons de tolérance... universelle? En vérité, nous ne saurions dire lequel de ces deux livres peut faire le plus de mal; en attendant, notre tâche pénible de rendre compte de pareils livres étant achevée, nous allons mettre ces volumes... loin de notre bibliothèque, et nous laver les mains, dût notre rigorisme irriter la tolérance de ces nobles dames qui gardent des productions de ce genre-là sur leur cheminée, auprès de leur paroissien.

ERNEST AIMÉ.

HERMINIE DE LA BASSEMOUTURIE. Souvenirs biographiques et littéraires recueillis par le R. P. Henri THOMAS, des Frères-Prêcheurs. 1867. In-8. Prix, 6 fr.

« Qui veut me suivre, qu'il porte sa croix. » « Le ciel souffre violence. » Ces paroles sont de Celui qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Les chrétiens savent bien cela; mais combien peu acceptent courageusement la croix qui leur est présentée. On la trouve trop lourde, on en préférerait une autre; on manque de résignation, et l'on perd le fruit qu'on en pourrait recueillir.

Voici une héroïne de la croix, dont l'histoire nous montrera ce que peut souffrir et comment peut souffrir une âme qui aime Dieu. Car il faut aimer Dieu, et plus que soi-même, et par-dessus tout, pour souffrir avec joie. Alors on aime ce qui vient de sa main : croix ou douceurs, châtiments ou consolations, tout est une faveur, venant de Dieu. Quelque

rude que soit l'épreuve, quelque lourd que soit le fardeau, quelque cuisante que soit la plaie, l'amour de Dieu adoucit tout; avec ce divin amour, on est fort, on supporte, on mérite.

Mlle Herminie de la Bassemouturie naquit à Metz le 3 septembre 1825, et mourut à Cysoing, près de Lille, le 21 mai 1864. Elle fut affligée dès l'enfance d'une maladie aussi affreuse qu'étrange. Depuis une chute qu'elle fit à sept ans, sa santé fut toujours dérangée. Mais avec les années son mal augmenta, de manière à déconcerter les plus habiles médecins.

On fit sur elle des essais de toutes sortes, et rien ne réussit à la soulager. Des crises de douleurs inexprimables la tenaient au lit les trois quarts de l'année. Elle dut supporter, et elle le fit pour l'amour de Dieu et par obéissance, les traitements les plus divers et les plus douloureux, dont le détail fait frissonner. Maladie du larynx, bronchite, rhumatisme aigu, fièvre presque continuelle et quelquefois fièvre cérébrale, perte de l'appétit, vomissements, évanouissements, suffocations, enfin toutes les maladies intérieures se donnaient rendez-vous chez ce corps délicat. Elle était presque continuellement privée du sommeil.

Encore enfant, elle pleura sa mère, dont elle appréciait déjà les vertus, et dont elle sentit vivement la perte. Une sœur aînée lui resta heureusement, et lui prodigua tous ses soins. Elle exprime souvent sa reconnaissance à cette sœur bien-aimée de la manière la plus touchante; elle souffre des peines qu'elle lui donne, et ne souhaiterait d'aller mieux que pour les lui épargner. Les événements politiques avaient aigri le caractère de son père devenu veuf: elle a souvent à subir sa froideur et à souffrir des emportements de son caractère. Une partie de sa fortune est compromise. Contrariée dans ses goûts, dans sa vocation, elle accepte tout, pensant que la souffrance est son lot et la rend plus agréable à Dieu Elle avait deux frères, dont le dévouement et l'amitié généreuse lui étaient doux et chers... Le plus jeune, venu de Valenciennes à Paris dans les jours néfastes de juin 1848, est blessé mortellement, succombe et meurt en bon chrétien. Mais quelle douleur pour Herminie! Six mois après son frère aîné, après être venu les voir et les consoler, s'en retournait à ses affaires; il tombe de cheval et a le crâne fracassé... Nouvelle et épouvantable peine pour la pauvre sœur si frêle et si souffrante!... Enfin M. le chevalier de la Bassemouturie, leur père, meurt du choléra en 1849. Notre jeune malade reste seule avec sa chère sœur. Elle n'était pas à la fin de ses maux, puisque le Ciel lui réservait encore quinze ans d'épreuves. Presque toujours sur la croix, elle se soumettait, elle faisait

à Dieu l'abandon de sa volonté, elle lui offrait ses souffrances, elle ne demandait que l'augmentation de son amour pour lui, elle ne désirait que de s'unir à lui dans l'Eucharistie, et alors elle se trouvait heureuse et fortifiée !

Son visage constamment aimable exprimait la paix, la joie. Le sourire sur les lèvres, elle remerciait sa sœur et ceux qui lui rendaient service, ceux qui venaient la voir. Elle était pleine de gratitude pour ses médecins, elle leur savait bon gré de leur bonne volonté.

Dans ses longues insomnies, elle priait, elle lisait, et écrivait simplement pour elle-même ce journal qui nous rend compte de ses souffrances et du bon usage qu'elle en fit.

Si souvent aux prises avec la mort, sentant ses étreintes de plus en plus fortes, et cela pendant plus de vingt-cinq ans, elle se tenait toujours prête et soumise.

Se retrouvait-elle un peu mieux pendant quelque temps, elle se livrait au travail, aux exercices de piété qui pouvaient l'avancer dans la perfection : elle saisissait l'occasion de faire de pieuses retraites ; elle travaillait pour les pauvres; elle profitait de tout pour témoigner à Dieu son amour. Mais si le mal s'acharnait de nouveau après elle, le calme et la sérénité ne la quittaient pas. Elle aimait la douleur!... Toutes ses pages sont empreintes d'une résignation parfaite, et, quoique ce soit toujours l'expression du même sentiment, elle le rend avec tant de charme qu'on trouve à chacune de ses pensées une croissante élévation et un attrait nouveau. Citons-en quelques-unes :

Notre héroïne disait souvent à sa sœur en souriant : « Les âmes les plus chères au Seigneur sont celles à qui il envoie le plus d'épreuves, et la grandeur de ces épreuves est la grandeur de son amour. Penses-tu que le mérite consiste à jouir ? Non, non, mais à aimer, à travailler, à souffrir. C'est là le programme de la vie d'une chrétienne. »

Elle écrivait un jour, au milieu des plus atroces souffrances : « Je suis tentée parfois de chercher à me décharger de la croix qui m'écrase ; je suis tentée de dire : C'est trop ! mais un regard vers Dieu, un autre sur mes péchés, et je me retiens en place, rongeant mes doigts, mais disant du fond du cœur : Merci, ô mon Dieu, merci d'avoir pitié de mon âme, de lui sacrifier un corps de péché ; je souffre sans soulagement, vous m'en tiendrez compte. »

Le R. P. Thomas a recueilli, classé, coordonné, et magnifiquement encadré dans un intéressant récit, les lettres et le journal d'Herminie. Il a fait une œuvre bien méritoire et bien utile en publiant cette touchante

relation, en faisant connaître cette vie si simple et si pleine dont les bons exemples pourront relever bien des courages abattus.

Les cœurs formés à l'école du Calvaire, ainsi que le noble cœur d'Herminie, portent abondamment des fruits pour le ciel ; et ils ne les portent pas pour eux seuls. Il est impossible qu'on lise sans fruit ce livre si édifiant, et qu'il ne produise pas sur les âmes un effet salutaire, opposé à celui de tant de romans qui affadissent, amollissent, ôtent le courage, et portent avec eux la désolation et la mort. Au reste, nous trouvons comme résumées nos propres impressions sur l'utilité de ce livre dans l'approbation de l'évêché de Tournai :

« Il est des personnes pour lesquelles les bons romans, même les mieux écrits, n'ont pas d'attrait, parce qu'il leur répugne de lire le fruit de l'imagination d'autrui ; il en est d'autres qui n'ont pas de goût pour la lecture de la vie des saints, parce qu'elles sont dans la fausse persuasion que les actes héroïques de vertu qu'ils ont pratiqués ne peuvent être imités. Nous conseillons à ces deux classes de personnes de se procurer cet ouvrage. Elles n'y trouveront aucune fiction, et elles y verront comment on peut se sanctifier dans le monde et contribuer à la sanctification des autres au milieu des plus rudes épreuves. La piété, l'amour des siens et toutes les vertus nous apparaissent dans *Herminie* avec tous leurs charmes..... »

V. Tauel.



DEUXIÈME PARTIE

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES.

LE COMTE DE GISORS, par M. Camille ROUSSET. 1 vol. in-8 : — Prix : 7 fr 50 c.

Arrière-petit-fils du surintendant Fouquet, fils du maréchal de Belle-Isle, élevé en province dans la sévérité des vieilles mœurs, au travail dès quatre heures du matin malgré une santé délicate, n'interrompant le travail de l'esprit que pour les exercices réglés du corps, le comte de Gisors, dès l'âge de quinze ans, prend possession de son régiment et obtient tous les suffrages de la cour et de l'armée : il sait conquérir l'estime et s'attirer l'admiration des cours d'Angleterre, de Hollande, de Prusse et d'Autriche : sa correspondance avec son père atteste la fermeté de son esprit, l'étendue de ses connaissances, la distinction, le tact, la dignité qu'il sait mettre en toute circonstance. Le livre de M. Camille Rousset, entrant dans de précieux détails sur l'éducation forte et chrétienne que reçut le jeune comte de Gisors, montre comment se forment les hommes. Indépendamment de l'intérêt très-vif qu'offrent les détails sur la France d'abord et sur les principales cours d'Europe, il y a dans cet ouvrage d'excellentes leçons pour les chefs de famille et pour tous ceux qui s'occupent de l'éducation des jeunes gens.

(*D'après le Bulletin de la Société pour l'amélioration des publications populaires. Article non signé.*)

LE CREDO DE BOSSUET, Exposition de la doctrine chrétienne recueillie des œuvres de Bossuet par le vicomte Ch. DE CAQUERAY. Paris, 3 vol. in-18. LV, 343, 411 et 336 p.

Composé d'après le plan tracé par Mgr Dupanloup, cet ouvrage divisé en trois parties : Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, développe le Symbole

des apôtres avec toute l'éloquence et l'autorité d'une des plus belles intelligences qui aient brillé dans l'Eglise. Ouvrage recommandé comme offrant une lecture aussi instructive qu'attachante.

(*D'après les Etudes religieuses des Pères Jésuites*. Article signé : *Sommervogel*.)

ROSA FERRUCCI, sa vie et ses lettres publiées par Mme Ferrucci, sa mère; traduites de l'italien par M. l'abbé Léon le Monnier. Paris, 1868. Edition elzévir. p. xxviii-162. — Prix : 3 fr.

Traduction fidèle et élégante d'un livre éminemment utile, publié il y a dix ans en Italie. — Mlle Rosa Ferrucci, fille unique d'un professeur distingué de l'université de Pise, fut une de ces âmes d'élite que Dieu suscite par intervalles pour montrer aux hommes du monde comment une femme, initiée à presque toutes les connaissances humaines, faite pour briller dans les salons et destinée au mariage, peut s'élever à une haute perfection, et répandre autour d'elle la bonne odeur du Christ· Frédéric Ozanam et l'abbé Perreyve avaient révélé en France cette vie si pure, si noble et si aimable. Grâce au travail achevé de M. l'abbé Le Monnier, les mères de familles et leurs filles pourront jouir du charme bienfaisant de cette lecture, la plus délicieuse comme la plus édifiante qu'on puisse leur conseiller. « Je défie tout homme qui a conservé le sens du bien de lire ces pages sans avoir les larmes aux yeux, et sans bénir Dieu qui avait comblé cette âme virginale et forte de tous les trésors de sa grâce. — La vie de Rosa a été courte et obscure, parce que Dieu l'a tranchée dans sa fleur et qu'elle s'est écoulée au sein de la maison paternelle. Mais elle a été laborieuse, innocente, remplie de saintes affections, éclairée des lumières de la charité et sans cesse tournée vers une noble fin. »

(*D'après la Revue catholique de Louvain*. Article signé : Chan. *Claessens*.)

LES COLONIES FRANÇAISES; *géographie, histoire, productions, administration et commerce*, par M. J. Rambosson, avec une carte générale et six cartes particulières. 1 volume in-8° de x-652 pages (1868).—Prix : 7 fr. 50.

Ouvrage sérieux, précis, appuyé sur les documents les plus intéressants, racontant l'histoire et faisant connaître l'administration et le commerce de l'Algérie, du Sénégal et de ses dépendances, de l'établissement de la Côte d'or, du Gabon, de l'île de la Réunion, de Mayotte, Nossi-Bé et Sainte-Marie de Madagascar; — des îles Saint-Pierre et Miquelon, de la

Martinique, de la Guadeloupe avec ses dépendances et de la Guyane ; — des établissements de l'Inde, et de la Cochinchine ; — enfin des îles de la Société, des Iles-Basses, de l'archipel Tubuai, des Marquises et de la Nouvelle-Calédonie. Livre utile au législateur, aux personnes appelées à administrer les colonies, au voyageur, au colon, et aussi au simple amateur.

(*D'après la Bibliographie catholique,* article signé *Chantrel.*)

SAINT BERNARD, ABÉLARD ET LE RATIONALISME MODERNE, étude historique et critique par l'abbé O. Johanny de Rochely. 1 vol. in-12. Paris. — (Se vend au profit du monastère de N.D. des Neiges.) — Prix. 3 50

Savante et victorieuse réfutation des erreurs répandues dans la *Vie d'Abélard* par M. Rémusat, qui avec un art extrême s'efforce de faire passer Abélard pour l'émancipateur de l'esprit humain, et S. Bernard pour l'ennemi haineux des lumières et du progrès.

M. l'abbé Rochely se propose trois questions : — S. Bernard, avant sa lutte contre Abélard, fut-il ou put-il être son ennemi? — Dans le cours de cette lutte se montra-t-il emporté, violent, possédé d'une haine aveugle? — Enfin eut-il raison, même au seul point de vue philosophique, de poursuivre cette lutte, et sa victoire, loin d'être un échec pour la raison, ne fut-elle pas son triomphe, en forçant Abélard à reconnaître sincèrement ses erreurs?

L'auteur traite à fond ces trois questions, dévoile les erreurs, les ruses dans l'exposition des faits, les suppositions fausses ou hasardées et les insinuations perfides à l'aide desquelles on est parvenu à travestir la vérité historique et il réfute d'une manière victorieuse et sans réplique le livre de M. Rémusat.

(*D'après les Études religieuses, historiques, littéraires des RR. PP. Jésuites*).

ELISABETH SETON ou les commencements de l'Eglise aux Etats-Unis, par Mme de Barberey, 1 vol. in-8° de 724 p. orné d'un portrait.—Prix : 7 fr. 50.

Elisabeth Seton, née au sein du protestantisme, attirée vers le catholicisme, a puisé dans un examen sérieux et approfondi une conviction sans appel. Mme de Barberey expose, dans tous ses détails, ce travail de recherche et de controverse auquel s'est livré Elisabeth, qui devint la fondatrice d'un ordre analogue à celui de nos Sœurs de charité. Comme le titre l'indique, l'auteur, en racontant cette vie si instructive, a exposé l'histoire des premiers développements du catholicisme aux Etats-Unis,

sous l'heureuse influence des prêtres français poussés vers l'Amérique par la Révolution.

(*D'après le Bulletin mensuel de la Société pour l'amélioration des publications populaires.*)

HISTOIRE DE FRANCE, par E. Mennechet, depuis les origines jusqu'à la mort de Louis XVI. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2 vol. in-12, en tout 917 p. — Prix : 7 fr.
Ou 1 volume grand in-8°, illustré de 624 p. — Prix : 20 fr.

Edition nouvelle et recommandable d'un livre connu et estimé à cause de l'esprit chrétien, de la méthode et du style de l'auteur; mais à conseiller surtout comme cadeau ou récompense : car les autres histoires de France ornées de gravures sont loin d'avoir le même mérite sous le rapport du texte.

(*D'après le même Bulletin.*)

JOSEPH RIALAN, sergent aux zouaves pontificaux, par Robert Oheix Nantes, 1868. 1 vol. in-8° de 379 p. avec portrait. — Prix : 5 fr.

Récit touchant, qu'on ne saurait trop recommander. L'auteur s'est effacé pour laisser parler son ami, dont la belle âme et le noble caractère se peignent d'une façon admirable dans ses lettres. Avec des détails sur l'organisation et la situation de l'armée pontificale, on trouve un compte rendu des hostilités jusqu'à l'affaire de Mentana, où Joseph Rialan, frappé par une balle, eut la gloire de verser son sang et de donner sa vie pour la défense du Saint-Siége.

(*D'après le Polybiblion.* Article signé : *Louis Cauberout.*)

LA CHASSE, son histoire et sa législation, par M. Ernest Julien, juge au tribunal de Reims. Paris, 1868. 1 vol. in-8° de VII-462 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Julien fait remonter ses recherches historiques jusqu'aux Hébreux : pour les Grecs et les Romains il s'est contenté de rappeler des citations banales; mais son travail devient plus sérieux quand il arrive aux Gaulois et aux Francs. Il fait l'histoire de la chasse en France, pour ainsi dire règne par règne. La partie législative, qui ne se sépare guère dans l'ouvrage de la partie historique, est très-bien traitée. Une étude complète sur la loi de 1844 termine ce volume.

(*D'après la même Revue.* (Article signé : *Gustave Baguenault de Puchesse.*)

DE L'IDÉAL DU BONHEUR DANS LA VIE RELIGIEUSE, par mademoiselle Marie Brady. 2e édition. Paris, 1868. In-18 Jésus, xi-422 pages.

Ouvrage revêtu de l'approbation de six évêques et honoré d'un bref de notre Saint-Père le Pape Pie IX, couronné en 1867 par la société nationale d'encouragement au bien.

Le bonheur ne se trouve que dans l'amour de Dieu; dans le monde même, les âmes trouvent ce bonheur en s'exerçant sans cesse à aimer Dieu, à se dévouer, à se sacrifier; mais la vie religieuse est la seule qui permette de donner à ces trois saintes occupations leur complet épanouissement. Telle est la thèse de l'auteur; voici sa conclusion : « L'idéal de la vie religieuse ne promet pas un bonheur sans mélange, il promet un bonheur permanent parce qu'il vient de l'amour, et il le dispense infini quand l'amour en est digne. »

« L'ouvrage de mademoiselle Brady est appelé, croyons-nous, à faire tomber bien des préjugés contre la vie religieuse, à réfuter bien des objections, à consoler aussi bien des douleurs. Pauvres mères, qui luttez contre la vocation de votre fille et ne voulez pas faire à Jésus-Christ le sacrifice d'une enfant que vous céderiez à un homme, lisez ce livre, vous serez éclairées. Pauvres mères, dont les yeux pleins de larmes croient voir, derrière la porte du couvent, votre fille malheureuse pour toujours, lisez ce livre, et vous serez consolées. Et vous qui, avant de vous décider, voulez voir votre avenir, lisez ce livre et vous serez instruites. »

(*D'après les Études religieuses des RR. PP. Jésuites.* Article signé : *C. Sommervogel.*)

LE CATHOLICISME ET LES QUESTIONS SOCIALES, M. J. Bourgeois. Paris, 1867. 1 vol. in-8° de 200 pages. — Prix : 2 fr. 50.

M. Bourgeois expose à grands traits la situation présente; en moraliste chrétien, il met le doigt sur les plaies du temps. Examinant les systèmes qui, en dehors du catholicisme, prétendent rétablir l'ordre si profondément ébranlé, il expose les théories socialistes ou mutuelles, et en démontre la vanité, dans tout ce qu'elles n'empruntent pas aux doctrines chrétiennes.

L'auteur presse les catholiques de s'emparer des questions sociales, afin d'empêcher le monde de se précipiter dans des luttes terribles. Il trace le plan d'un patronage chrétien avec tous ses développements, et

indique comment il conçoit la réorganisation coopérative de l'industrie par le catholicisme. Cet ouvrage, bien pensé et élégamment écrit, montrera aux gens honnêtes qu'au lieu de se lamenter sur les maux du temps, ils doivent et peuvent travailler à les guérir.

(*D'après la Bibliographie catholique*. Article signé : *Georges Gandy*.)

L'ÉDUCATION HOMICIDE, plaidoyer pour l'enfance, par M. Victor DE LAPRADE, de l'Académie française. 2ᵉ édition. 1 vol. in-12 de VIII-414 pages. Paris, 1868. — Prix : 1 fr. 50,

Livre écrit dans un bon esprit, utile à consulter, plein de sentiments généreux, mais aussi d'exagérations regrettables; il renferme des sorties injustes contre les jésuites, les couvents et l'ascétisme. Pour donner une idée des hyperboles de l'auteur, qu'il nous suffise de dire qu'il qualifie de *barbare* la tradition très-raisonnable et très-innocente d'assaisonner le repas d'une lecture.

(*D'après la Bibliographie catholique*. Article signé : *Maynard*.)

LES CHOSES DE L'AUTRE MONDE, journal d'un philosophe recueilli et publié par l'abbé BAUTAIN. Paris, 1868. 1 vol. in-12. — Prix : 3 f. 50.

Cet ouvrage, laissé en manuscrit par l'auteur, pourrait s'appeler ses Mémoires, ou encore : Itinéraire d'un rationaliste à la recherche des choses de l'autre monde. En effet, ce philosophe dont on vous donne le journal, paraît être M. Bautain, d'abord brillant élève de l'Ecole normale (où il perd la foi), puis professeur de philosophie à Strasbourg, où il cherche en vain la lumière dans les ténébreux écrits des philosophes allemands, enfin étudiant en médecine, sans trouver dans la contemplation des réalités physiques, l'intelligence du grand mystère de la mort et de ce qui la suit. La magie et la nécromancie remises en honneur de nos jours sous le titre de spiritisme ne peuvent satisfaire le besoin qu'éprouve notre philosophe de converser avec l'autre monde. Mais la mort chrétienne d'un ami, et un entretien avec un prêtre, l'amènent à étudier sérieusement les dogmes catholiques et à recourir à la prière. Dieu, touché de la sincérité de ses désirs, accorde au philosophe le don de la foi.

Livre excellent pour ramener à la religion tant d'esprits droits et généreux, mais sans croyance, par défaut d'étude et de lumière plutôt que par impiété systématique.

(*D'après le Bulletin de la Société pour l'amélioration des publications populaires*.)

INTRODUCTION A L'HISTOIRE CONTEMPORAINE, par A. GRANCOLAS, professeur d'histoire. 1 vol. in-18, XXIII-230 p. Paris 1868.

Ce petit volume, qui sera suivi de quatre autres renfermant toute l'histoire depuis 1789 jusqu'à nos jours, est bien supérieur aux produits analogues de la presse pédagogique ; il ne sent en rien la spéculation et le métier, il est bien écrit et l'on respire dans toutes les pages, avec le sentiment d'une foi vive, je ne sais quel souffle de patriotique et de virile indépendance.

Dans son *Introduction*, l'auteur traite de l'antiquité du moyen âge, des temps modernes, de la révolution et de l'avenir. Nous trouvons dans ces pages beaucoup plus à louer qu'à blâmer. Personne ne les lira sans profit, car elles éveillent la pensée sur la plupart des problèmes sociaux qui restent encore à résoudre. Il y a cependant quelques jugements auxquels nous ne pouvons souscrire, notamment au sujet de Grégoire VII, et à l'opportunité pour l'Eglise de tendre maintenant la main à la démocratie. Mais on peut espérer que l'auteur, dans la suite de son œuvre, écartera tout soupçon de témérité.

(*D'après les Etudes religieuses des RR. PP. Jésuites.* Article signé : *Ch. Daniel.*)

PETITS OUVRAGES RECOMMANDABLES.

Pour ces livres de moindre importance, dont le titre indique suffisamment l'objet, nous nous bornerons à donner le titre et au plus deux ou trois lignes, quand cela sera nécessaire.

La désertion des campagnes, par Olivier JEANTET. 1 vol. in-12 de 449 pages, Paris, 1868. — Prix : 2 fr.

L'auteur va au delà de son titre, et étudie les principales maladies morales de la société contemporaine ; la conclusion est que le séjour des villes est plus dangereux que la campagne. Lecture attrayante et utile.

Contes moraux, par Mme de GENLIS. 1 vol. in-12 de 228 pages, illustré de 40 gravures. Paris 1861. — Prix : 2 fr.

Recueil fait et modifié avec intelligence de façon à ce qu'on puisse le mettre entre toutes les mains.

De la Méthode morale, ou de l'amour de la vertu comme élément nécessaire de toute vraie philosophie, par Charles CHARAUX, professeur de philosophie, docteur ès-lettres. In-8° 120 pages. Paris, 1866.

De l'art d'enseigner, et en particulier de l'enseignement de la morale. In-8° de 32 pages.

Simple exposé des principes de la philosophie morale, à l'usage de tous. In-18, 72 pages.

La Métaphysique simplifiée et agrandie, ou méditation sur les principes, par le même. In-8°, 16 pages. Paris.

Ces quatre opuscules de M. Ch. Charaux sont écrits de main de maître et dans un esprit franchement chrétien.

Les petits Guerriers, contes historiques par Mlle Eugénie Foa, 1 vol. in-8° de 112 pages orné de 8 lithographies. — Prix : 3 fr.

Traits historiques de l'enfance de plusieurs hommes de guerre historiques. Récits dramatisés et pleins d'intérêt pour les jeunes garçons.

Les Faucheurs de la mort, par M. A. de Lamothe. 2 vol. in-12 formant ensemble 637 pages, ornés de 9 gravures. Paris, 1868. — Prix : 4 fr.

Roman historique racontant de la manière la plus émouvante les affreux malheurs de la Pologne à l'époque du dernier soulèvement. Ce roman, publié dans l'*Ouvrier*, a eu un succès bien mérité.

Le bien-être de l'ouvrier, par M. l'abbé Tounissoux. 1 vol. in-12 de 383 p. Paris, 1868.— Prix : 2 fr.

Bon livre pour le fond, renfermant d'excellentes choses sur la situation actuelle, les besoins et les ressources des ouvriers.

La boutique du marchand de nouveautés, par Eugène Muller. 1 vol. in-12 de 241 pages. Paris, 1868. — Prix : 1 fr.

Notions claires, précises, présentées de la façon la plus attrayante, sur tout ce qui se rattache à l'industrie des tissus : matières premières, récoltes, préparations, manipulations diverses, tissage, teinture, impression, histoire et progrès de cette industrie.

La vie et les mœurs des Insectes, extraits des mémoires de Réaumur par M. C. de Monthahou. 1 vol. in-12 de 330 pages, orné de vignettes dans le texte. Paris, 1868. — Prix : 2 fr.

Extrait judicieux et plein de charme des six volumes in-4° publiés par Réaumur sur les mœurs des insectes.

Géologie contemporaine, histoire des phénomènes actuels du globe, appliqués à l'explication des phénomènes anciens, par M. l'abbé C. Chevalier. 1 vol. in-8° de 383 pages, orné de 8 gravures et de nombreuses vignettes dans le texte. Tours, 1868. — Prix : 3 fr.

Notions élémentaires sur les phénomènes les plus intéressants, et considérations sur les grandes questions de la cosmogonie. Lecture intéressante pour les gens sérieux.

Le pèlerin de Sainte-Geneviève, patronne de Paris et de la France, par M. l'abbé Zacharie Bedouet, avec une image de la sainte d'après la statue de M. Leharivel-Durocher. 1 vol. in-12 de 130 pages. Paris. — Prix : 1 fr.

Vie de la sainte ; — histoire de son culte et de ses monuments, et en particulier de l'église actuelle, devenue pendant la Révolution le Pan-

théon ; — cantique et office de la sainte. — Un des livres les mieux faits sur ce sujet.

Lectures sur les découvertes et les progrès de l'industrie et des arts, à l'usage des enfants de onze à quinze ans, par M. MAZURE, officier de l'instruction publique, 3ᵉ édition. 1 vol. in-12 de 192 pages. Paris, 1868. — Prix : 1 fr.

Excellent aperçu sur tout ce qu'il y a de plus intéressant dans l'industrie et les arts. Notions claires, justes, et bon esprit.

Le principe de la population, Malthus et sa doctrine, par Frédéric PASSY (Conférence de Vincennes). Brochure in-18 de 52 pages. Paris, 1868. — Prix : 35 c.

Opuscule qui ne convient pas aux enfants, mais utile pour les hommes de nos jours, surtout pour restreindre à leur véritable sens les théories de Malthus, et montrer ce qu'elles ont de défectueux.

Le Miroir des enfants, album alphabétique du jeune âge; par Mme DE GAULE. 1 volume oblong de 88 pages, et 24 lithographies. 1867. — Prix : 2 fr.

Dessins charmants, sujets propres à faire d'heureuses impressions sur l'esprit des enfants ; rédaction d'un excellent esprit, et telle qu'on était en droit de l'attendre de l'auteur.

Amour et larmes, par MARY, 1 vol. in-12 de 216 pages, 1868. — Prix : 1 fr.

Cet onvrage, qui fait partie de l'estimable collection des *Romans honnêtes*, traite avec délicatesse et dans un esprit chrétien le sujet qu'indique son titre. Cependant il ne convient pas au premier âge ; c'est un bon livre pour les mères et les jeunes femmes. Il offre plus d'intérêt et il est écrit avec plus de talent que la foule de nos romans modernes qui ne sont pas honnêtes.

Une vocation d'artiste, imité de l'anglais, par M. Ernest CHEVREAU. 1 vol. in-12 de 244 pages. Paris, 1867. — Prix : 1 fr. 50.

Roman anglais qui a les qualités et les défauts du genre, mais qui est parfaitement convenable, assez bien écrit et consacré à développer d'une manière dramatique cette thèse morale : que dans l'infortune un jeune homme, loin de se décourager, doit demander à un travail persévérant le pain du jour et un heureux avenir.

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

LE CONTEMPORAIN, REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

30 *Avril*. D. de Boden : Le filet et l'hameçon. — M. Fontane : l'Abyssinie et les Anglais (fin). — Maurice Cristal : La critique musicale et les œuvres littéraires, théoriques, périodiques et philosophiques sur la musique (fin). — E. Fabre : De la marine marchande (fin). — Vte de Melun : Nécrologie. M. le duc de Caraman. — A. Rondelet : Revue de l'économie politique : — A. de Margerie : Revue littéraire : ouvrages de M. le comte A. de Ségur. — E. C. de Montaure : Chronique. — Bulletin de bibliographie.

31 *Mai*. Duilhé de Saint-Projet : Origine et antiquité de l'homme. — D. de Boden : Le filet et l'hameçon. — Procès-verbaux de la séance du 9 mars et du 20 avril 1868 de la société d'Economie charitable. — L. de la Rallaye : La question de l'Eglise d'Irlande dans le parlement et devant l'opinion en Angleterre. — C. de Kirwan : Les pineraies de Glisolles et de Bord. — A. Rondelet : Revue de l'économie politique. — A. de Margerie : Revue littéraire. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie universelle,

30 *Juin*. Francis MAGNIN : le Japon. — Mme de MARCEY : Massillon (suite). — H. DE LA SERRE et Edouard GIBERT : Société d'économie charitable ; procès-verbaux des séances des 4, 11 et 27 mai. — Hippolyte AUDEVAL : le Château des ténèbres, nouvelle. — Louis HERVÉ : les Orphelinats agricoles en France. — Antonin RONDELET : la Question du travail des enfants dans les manufactures. — Amédée DE MARGERIE : la Science positive et la métaphysique. — E. C. DE MONTAURE : Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

31 *Juillet*. Lettres apostoliques de S. S. Pie IX portant indiction du concile œcuménique. — Auguste DE BÉCHADE : la Propriété en face du socialisme. — C.-C. CHARAUX : le Songe de Platon (fragment retrouvé de philosophie platonicienne). — Mme DE MARCEY : Massillon, suite. — Pierre AUBRY : les Travaux historiques, littéraires et dramatiques en Angleterre publiés en 1867. — Etienne MARCEL : un Mariage de convenance, nouvelle. — Antonin RONDELET : nouvelles Considérations sur les questions de principes relatives au libre-échange. — Amédée DE MARGERIE : *Anne Séverin*, par Mme Craven. — Le vicomte DE MELUN : M. Amédée Thayer. — Marie JENNA : Poésies. — E. LE CAMUS : Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

31 *Août*. C. DE KIRWAN : les Eaux et les forêts aux temps géologiques. — Etienne MARCEL : un Mariage de convenance, nouvelle (suite). — Auguste DE BÉCHADE : la Propriété en face du socialisme, suite et fin. — Mme DE MARCEY : Massillon, suite. — Pierre AUBRY : les Travaux historiques, littéraires et dramatiques en Angleterre (suite et fin). — Antonin RONDELET : Revue de l'économie politique. — Amédée DE MARGERIE : *Histoire de la philosophie*, par Mgr Laforêt. — E.-C. DE MONTAURE : Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

30 *Septembre*. Vte de Melun : M. Ducpétiaux. — Cte de Savigny : La liberté du taux de l'intérêt de l'argent. — Le P. Lescœur : Histoire d'une convertie. — L'abbé L. Decampine : Du point de départ dans les théories sociales. — Et. Marcel : Un mariage de convenance, nouvelle (suite). — L. Hervé : Quelques questions économiques du jour. — Mme de Marcey : Massillon (suite). — A. Rondelet : Revue de l'économie politique. — A. de Margerie : Revue littéraire. — C. de Montaure : Chronique. — Bulletin de bibliographie.

31 *Octobre* . Sorbier : M. Aug. Nicolas et ses œuvres. — Madame de Marcey : Massillon (suite). — Et. Marcel : Un mariage de convenance, nouvelle (suite). — Vicomte de Melun : La morale et les lois de l'histoire. — G. Baguenault de Puchesse : Du travail des enfants dans les manufactures. — Marie Jenna : Le poëte, poésie. — A. Rondelet : Revue de l'économie politique. — Am. de Margerie : Revue littéraire. — C. de Montaure : Chronique. — Bulletin de bibliographie.

CORRESPONDANT.

10 *Avril*. Mme Craven : Anne Séverin (suite). — L. C. Michel : De l'education des filles. — *** : Souvenirs d'un page de l'empereur Nicolas. — Ernest Faivre :

M. Claude Bernard et ses travaux. — Albert de Broglie : Les candidatures officielles. — Mélanges : La liberté des fondations, le dernier pèlerinage en Terre-Sainte. — P. Douhaire : Revue critique : ouvrages de MM. C. Rousset, F. Steenackers, Caro, Félix, Clément, L. Quicherat, l'abbé Martin, d'Avril, Audiat, Véron-Réville, P. Passy. — Léon Lavedan : Revue politique. — Bulletin bibliographique.

25 *Avril*. L. de Carné : l'Eglise romaine et le premier Empire. — Emile Jonvaux : L'éducation en Amérique et le rôle qu'y jouent les femmes. — Mme Craven : Anne Séverin (suite). — C. F. Audley : Un moine espagnol du XVI[e] siècle. — Arthur Mangin : Revue scientifique. — Léon Lavedan : Revue politique.

10 *Mai*. Comte de Falloux : L'enquête agricole dans les documents officiels. — Mme Craven : Anne Séverin (suite). — C. de Meaux : La papauté et les hérétiques italiens. — Baguenault de Puchesse : La pluralité des existence de l'âme. — V. de Laprade : Pernette. — R. de Larcy : Louis XVI et les états généraux. — R. P. Captier : De la liberté de l'enseignement supérieur en France. — P. Douhaire : Revue critique. Ouvrages de MM. V. de Laprade, L. Passy, Dauban, Lecoy de la Marche, A. Nettement, de Walincourt. — L. Lavedan : Revue politique. — Bulletin bibliographique.

25 *Mai*. Comte de Montalembert : l'Irlande et l'Autriche (I). — Mme Craven : Anne Séverin (fin). — A. de Metz-Noblat : Pétrarque, d'après de nouveaux documents. — R. de Larcy : Louis XVI et les états généraux (II). — V. de Laprade : Pernette ; le soldat de l'an II ; les réfractaires. — L. de Gaillard : les journaux nouveaux et les élections prochaines. — L. Lavedan : Revue politique.

10 *Juin*. Em. Jonveaux : Vingt mois de captivité dans une île déserte. — Ch. Jeannel : Des devoirs, essai de morale indépendante, par Cicéron. — V. de Laprade : Pernette : Pierre et Pernette. — Ant. de Latour ; De la tragédie en Espagne. — A. de Pontmartin : Les femmes et le roman contemporain. — A. de Belloy : Promenade à l'exposition des beaux-arts. — — Mélanges : Les choses de l'autre monde, la société française de gravure, Géricault. — P. Douhaire : Revue critique : ouvrages de MM. Vapereau, Beulé, E. Despois, Chassang, R. Oheix, A. de Pontmartin. — Revue politique. — Bulletin bibliographique.

25 *Juin*. Amédée DE MARGERIE : l'Histoire de la philosophie et son rôle dans les controverses contemporaines. — Auguste DE BARTHÉLEMY : Le double louis d'or. — Em. Desmousseaux DE GIVRÉ : un Mot sur la question des chemins de fer économiques ou d'intérêt local. — Alphonse DANTIER : un Commentaire inédit de la *Divina Commedia*. — Victor DE LAPRADE : Pernette, (suite). — Léon ARBAUD : une Héroïne de l'amour conjugal. Adrienne de Noailles, marquise de Lafayette. — Léopold DE GAILLARD : Ce qu'il faut demander aux élections prochaines. — Arthur MANGIN : Revue scientifique. — Augustin COCHIN : Notice nécrologique : l'abbé Debeauvais, curé de Saint-Thomas d'Aquin. — Léon LAVEDAN : Revue politique de la quinzaine.

10 *Juillet*. Victor DE LAPRADE ; Pernette, (suite). — Em. CHAUFFARE : Les Luttes actuelles de la philosophie et de la science. — Léonce DE LAVERGNE ; M. Guizot biographe. — Auguste de BARTHÉLEMY : Le double louis d'or, (suite). — Lucien DUBOIS : la Polynésie, ses archipels et ses races. — Souvenirs anecdotiques d'un ancien page de l'empereur Nicolas (suite). — Mélanges. — P. Douhaire : Revue critique. — Léon Lavedan : Revue politique de la quinzaine. — Bulletin.

25 *Juillet*. Victor DE LAPRADE : Pernette, (suite) et fin. — Jules CARRON : Hugh Miller, le tailleur de pierres, géologue et journaliste. — Auguste de BARTHÉLEMY : Le double louis d'or, (suite). — C. D'HÉRICAULT : Les derniers mois de l'empire mexicain. — L'abbé Adolphe PERRAUD : de l'Impartialité historique, surtout en matière d'histoire religieuse. — Albert DE CIRCOURT : *le Livre des cent ballades*. — Augustin GALITZIN : le Progrès et l'ancien régime en Russie. — Léon LAVEDAN : Revue politique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

10 *Août*. — Ch. D'HÉRICAULT : les derniers Mois de l'empire mexicain, 2[e] partie. — *** : la Statistique de l'enseignement secondaire et le rapport à l'empereur. — Constant GUÉROULT : le Luthier de Rotterdam. — A. DE FALLOUX : de la Musique, réponse à M. de Laprade. — Pierre DUVAL : le Catholicisme en Amérique. Caractère religieux de l'Amérique. — P. DOUHAIRE : Revue critique. — Léopold DE GAILLARD : Revue politique de la quinzaine.

25 *Août*. R. de LARCY : Louis XVI et les états généraux jusqu'aux journées des 5 et 6 octobre 1789, 3[e] partie. — C. D'HÉRICAULT : les derniers Mois de l'empire mexicain, 3[e] partie. — Emile JONVEAUX : Guild-Court, par Georges Mac Donald. — Le P. HYACINTHE : Discours pour la profession de foi catholique et pour la première communion d'une protestante convertie. — Albert de BROGLIE : le Corps législatif, le Mexique et la Prusse. — Maurice CRISTAL : Chronique musicale. — Arthur MANGIN : Revue scientifique. Léopold DE GAILLARD : Revue politique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

10 *Septembre*. Charles AUDLEY : le Synode pan anglican. — Emile JONVEAUX : Guild-Court, par Georges Mac Donald, suite. — H. WALLON : le Procès de Jeanne d'Arc. — J. RAMBOSSON : Influence des lieux sur la vie humaine. — J. MARCHAL : la Méthode expérimentale et son application à la science de la médecine. — Mélanges. — P. DOUHAIRE : Revue critique. — Léon LAVEDAN : Revue politique de la quinzaine — Bulletin bibliographique.

25 *Septembre*. E. Jonveaux : Guild Court (III). — A. de Margerie : La philosophie française au XIXe siècle. — Cte Hallez-Claparède : Des noms propres et de leur origine. — M. Bertrand : Un rêve de savant au XIIIe siècle; le père Castel. — H. de Riancey : La liberté de l'enseignement supérieur à l'ordre du jour. — E. Charvériat : La politique française sous Louis XV. — L. Besson : Mélanges. — L. Lavedan : Revue politique.

10 *Octobre*. Fr. Lenormand : La question d'Orient en 1868. — Em. Jonveaux : Guild Court, par Georges Mac Donald (fin). — C. d'Héricault : La société polonaise à la fin du XVIIIe siècle. — Maurice Cristal : Meyerbeer, pianiste et compositeur de musique religieuse. — Mme de Marcey : Un évêque gallo-romain; Saint Sidoine Apollinaire. — P. Douhaire : Revue critique : Ouvr. de MM. l'abbé Freppel, comte de Baillon, Léon Gautier, H. Beaune. — L. Lavedan : Revue politique.

25 *Octobre*. Alb. de Broglie : Le génie normand dans les lettres et dans les arts. — Dr Chauffard : De l'idée de vie dans la physiologie contemporaine, MM. Virchow, et Claude Bernard. — Marin de Livonnière : Les deux frères (I). — G. de Chabrol : La législation religieuse aux Etats-Unis. F. Robiou : Une polémique bretonne. — Aug. Cochin : Mélanges. — A Mangin : Revue scientifique. — L. Lavedan : Revue politique. — Bulletin bibliographique.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, PAR LES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

15 *Avril*. P. A. Dutau : Fragment d'un récit de voyage dans la haute Nubie. — P. A. Matignon : L'action sociale de l'Eglise dans les conciles, les décisions dogmatiques. — P. A. Jean : Les monuments de l'âge de pierre et les théories sur l'ancienneté de l'homme (II). — P. A. Rousselin : Le clergé français pendant la persécution révolutionnaire. — P. I. M. Babas : Abeilles (suite). — P. A. Bellynek : Anthropologie. — Bibliographie : ouvrages de MM. J. M. Neale, N. Nilles, P. V. Alet, P. J. Delsaulx. — Varia : une critique de M. l'abbé Loyson.

Mai. P. G. Schneemann : Indéfectibilité de la foi de saint Pierre. — P. V. Mercier : Mme de Maintenon, d'après les travaux de la critique contemporaine. — P. P. Chabin : Physiologie et Psychologie. La vie, le principe vital, et l'unité du principe de vie dans l'homme. — P. J. Gagarin : Le saint sépulcre et la topographie de Jérusalem. — P. A. Secchi : Les soleils ou les étoiles fixes ; correspondance. — Bibliographie : ouvrages de MM. P. L. P. Gury, R. P. Chaignon, Leauzon-le-Duc, le comte Ch. de Lescalopier, le docteur Descieux, l'abbé Gaveau, l'abbé Gilbert.

Juin. P. V. Mercier : Madame de Maintenon, d'après les travaux de la critique contemporaine. — D. D. Bellocq : Du rôle et du caractère de la peine, à propos d'un ouvrage de M. Franck. — P. G. Longhaye : Richelieu, homme de lettres, comédie.

Juillet. Le P. E. Chauveau : les Pensées de Pascal, à propos des publications récentes, 2e article. — Le P. Ch. Daniel : les nouvelles Méditations de M. Guizot. — Le P. P. TOULEMONT : la Providence spéciale devant la métaphysique et l'histoire. — Le P. M. LE GALL : les Abyssins et les Gallas, étude d'ethnographie et de linguistique. — Le P. LONGHAYE : saint Denis l'Aréopagite, 1er évêque de Paris, analyse d'un drame sacré. — Lettre inédite de Henri IV. — Bulletin scientifique. — Correspondance. — Bibliographie. — Varia.

Août. Le P. A. MATIGNON : l'Action sociale de l'Eglise dans les conciles, (suite). L'objet des décisions doctrinales. — Le P. V. MERCIER : Mme de Maintenon d'après les travaux de la critique contemporaine (suite et fin). — Le P. A. JEAN : sir Charles Lyell et les théories sur l'ancienneté de l'homme. — Le P. J. MARTINOF : *la Bataille de Kossovo rhapsodie serbe*. — Le P. P. TOULEMONT : la Théologie et la science catholiques jugées par M. Vacherot. — Le P. V. D. E. : le Cimetière de Saint-Callixte et les travaux de MM. de Rossi. — Edouard Ducpétiaux. — Correspondance. — Bibliographie : — L'abbé FREPPEL : Panégyrique de saint Ignace.

Septembre. Le P. Ch. DANIEL : l'Art et l'archéologie dans l'iconographie chrétienne. — L'abbé A. LE HIR : les trois Témoins célestes. — Le P. Ch. CLAIR : Persécution et insurrection en Tyrol, 1806-1809. — Le P. C. SOMMERVOGED : un Ministre de l'intérieur sous le Directoire. — Le P. A. HATÉ : la Bible et les sciences de la nature. — Mélanges. — Bibliographie. — Varia.

Octobre P. J. Dufour d'Astafort : Elisabeth Seton. — P. J. Gagarin : Anecdotes recueillies à St-Pétersbourg, par le comte de Maistre. — P. J. Toulemont : La question de la fin du monde et du règne de Dieu sur la terre. — P. Ch. Clair : Persécution et insurrection en Tyrol (1806-1809) (II.) — P. J. Forbes : Mémoires d'un missionnaire

catholique en Angleterre sous le règne d'Elisabeth. — P. F. Poirée : Sainte Cécile. — P. D. Hof : Plantation des dunes de Condette et de St-Etienne. — Bibliographie : Ouvr. de MM. A. Granoolas, Neale, Littledale, Ch. Poncet, Mgr Crosnier, Mlle Marie Brady.

REVUE BRITANNIQUE.

Avril. La Polygamie et la Monogamie en Turquie. (*Westminster Review.*) — Ant. de Latour : Sagonte et la Numancia de Cervantes. — La reine Caroline, femme de Georges II. (*Blackwood's Magazine.*) — L'Eglise d'Irlande (*Edinburg Review.*) — Les émigrants à New-York. (*The Broodway.*) — Une après-midi dans la Jungle. (*Temple-Bar.*) L'expédition d'Abyssinie. (*Times.*) — Ch. Dickens : L'explication de Georges Silvermann. (*Atlantic Monthly.*) — La cotte d'armes du fils de Dieu. (*Gentleman's Magazine.*) — Miscellanées épistolaires. — Pensées diverses. — Correspondance d'Allemagne, d'Amérique et de Londres. — Chronique financière. Chronique et Revue contemporaine bibliographique.

Mai. Le premier concile général de Constantinople. — Sir Philippe Francis. — Wall-Strut à New-York. — Le trésor des Etats-Unis. La monnaie de Londres. — Les épouses spirituelles. — Les royautés. — Faut-il fumer ? — La Beata de Florence. Don Ricardo. — Miscellanées épistolaires. — L'expédition au pôle Nord. — Pensées diverses. — Correspondance d'Amérique et de Londres. — Chronique scientifique. — Chronique financière. — Chronique et bulletin bibliographique.

Juin. Les soldats de Gédéon. (*Lampes, cruches et trompettes*). — Les réfugiés de l'industrie française. — Le baron Bunsen (*Edinburgh Review*). — La presse aux Etats-Unis (*the Broadway*). — Souvenirs de Gibson le sculpteur (*Cornhill Magazine*). — Souvenirs de voyages (*la Revue internationale de Vienne*, etc.) — Deux tigres (*Temple Bar*). — La Beata de Florence. — Miscellanées. — Pensées diverses. — Correspondance d'Allemagne, d'Amérique et de Londres. — Chronique financière. — Chronique et bulletin bibliographique.

Juillet. Les nouvelles villes des Etats-Unis. Cincinnati. — Les Français dans l'Inde. — Sous la mer. — Rien d'inutile. — Souvenirs de voyage. Un docteur au Groënland. — Scènes de la vie italienne. La Beata de Florence, 3e extrait. — Autobiographie d'un morceau de craie. — Le Mouflon des montagnes Rocheuses. — La Verité sur le Whitebait. — La Vie rurale en Angleterre. — Les Vacheries irlandaises du Munster et les vacheries américaines du Maryland (suite). — John Peterson : Correspondance d'Amérique. — Correspondance de Londres. — Nouvelles des sciences, des lettres, des beaux-arts, du commerce. de l'industrie et de l'agriculture. — Chronique financière, industrielle et commerciale. Chronique et bulletin bibliographique. — Pensées diverses.

Août. Clément Markham : l'Expédition d'Abyssinie. — Les Colonies australiennes. — Antoine de Latour : Maximilien en Espagne. — Les nouvelles Villes des Etats-Unis. New-Yorck, San-Francisco. — T.-A. Trollope : la Beata de Florence, 4e et dernier extrait. — Vers trouvés dans les papiers manuscrits de Marie Stuart, à Chartley. — Quelques Mois de séjour en Cornouailles. — Adolphe de Circourt : l'Abbaye de Westminster. — Tempêtes et ouragans. — Le Commerce du thé en Russie. — Les Cataractes de Shoshone. — John Peterson : Correspondance d'Amérique. — Correspondance de Londres. — Chronique financière, industrielle et commerciale. — Chronique et bulletin bibliographique. — Pensées diverses.

Septembre. Les amis et les ennemis du fermier (*Quarterly Review*). — L'expédition d'Abyssinie (*Macmillan's Magazine et Gentleman's magazine*) (II). — Quelques mois de séjour en Cornouailles. — La religion d'Etat en Irlande et au Canada (*Westminster Review*). — Un chagrin d'enfance (*Autobiographie Sketches*). — Les associations ouvrières en Angleterre. — Aventures sur la côte des Mosquitos (*Temple Bar*). — Vioia ou le notaire du village (1). — L'agent secret, comédie (1). — Salles de spectacle. — Correspondance de Londres. — Chronique financière. — Chronique et bulletin bibliographique.

Octobre. Les nouvelles Villes des Etats-Unis (suite). Saint-Louis. — T.-W. Vood : les Déguisements des insectes. — Antoine de Latour : les Batuécas à Georges Sand. — Pierre Boboruikin : le Nihilisme en Russie. — La Chasse à l'ours en Russie. — Proverbes indiens. — Voyages et explorations de deux bandits au Thibet (1865-1866). — L'Agent secret, comédie en deux actes. Acte II. — Scènes de la vie hongroise. Viola, ou le Notaire de village, 2e extrait. — John Peterson : Correspondance d'Amérique. — Correspondance de Londres. — Chronique scientifique. — Chronique financière, industrielle et commerciale. — Chronique et bulletin bibliographique. — Pensées diverses.

REVUE CATHOLIQUE DE LOUVAIN.

Juin. Ch. de la Vallée Poussin : le Rapport sur les progrès de l'anthropologie, par M. de Quatrefages. — Le Christianisme et la famine en Algérie. — L. Bossu : un Matérialiste (suite). — *Origène*, par M. l'abbé Freppel. — Bulletin bibliographique. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Juillet. Allocution de notre saint père le pape Pie IX dans le consistoire secret du

22 juin 1868. — Ch. DE LA VALLÉE POUSSIN : le Rapport sur les progrès de l'anthropologie, par M. de Quatrefages (suite). — Mgr N.-J. LAFORÊT : Discours prononcé après le service célébré pour le repos de l'âme de M. L. Van Biervliet, professeur à la faculté de médecine de l'université catholique de Louvain. — Entrée solennelle de Mgr Dechamps à Louvain, et visite à l'université. — Lettre apostolique de notre saint-père le pape Pie IX convoquant le concile œcuménique à Rome le jour de l'Immaculée Conception, 1869. — *Histoire de la poésie en rapport avec la civilisation chez les peuples de race latine. L'Espagne*, par M. F. Loise. — Bulletin bibliographique. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Août. Ch. DE LA VALLÉE POUSSIN : le Rapport sur les progrès de l'anthropologie, par M. de Quatrefages (suite). — L. BOSSU : un Matérialiste (suite et fin). — L'abbé Ad. DELVIGNE : la Philosophie de l'histoire, à propos du livre du R. P. GRATRY : *la Morale et la loi de l'histoire*. — Thèses et promotions à l'université catholique. — Les femmes de Charlemagne. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Septembre. L'abbé F. LABIS : Examen des *Méditations* de M. Guizot, 3e série. — L'abbé T.-J. LAMY : Etudes de patrologie orientale. Saint Rabulas, évêque d'Edesse. — Notice historique sur l'enseignement élémentaire de la doctrine chrétienne. — L'abbé P. CLAESSENS : une Vierge chrétienne de nos jours. Rosa Ferrucci. — L'abbé G.-F.-J. BOUVRY : des Décrets récents de la S. Congrégation des Rites. — Edouard Ducpétiaux. — De l'Administration de la sainte communion avant, pendant et après les messes de *Requiem*. — Bulletin bibliographique. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Octobre. F. Labis : Examen des Méditations de M. Guizot. — T. J. Lamy : Etudes de patrologie orientale. — G. F. J. Bouvry : Des décrets récents de la S. C. des Rites suite). — De la distribution de la communion avec les ornements noirs. — Lettre apostolique de N. S. P. le pape Pie IX à tous les protestants et aux autres acatholiques. — Lettre apostolique de N. S. P. le pape Pie IX à tous les évêques des Eglises du rit oriental qui ne sont pas en communion avec le Siége apostolique. — F. Nève : Les peuples de l'Orient avant la civilisation grecque. — Bulletin bibliographique. — nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Avril. Labis : Juris naturæ et gentium privati et publici fundamenta, auctore G. Audisio. — Bossu : Un matérialiste. — Ph. Vanderhaegen : Le prince de Broglie, évêque de Gand (fin). — Situation de l'Eglise catholique aux Etats-Unis en 1867 (fin). — Les calices en bronze d'aluminium. Décret de la congrégation des Rites sur l'usage de ces calices. — Bulletin bibliographique. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

Mai. Bossu : Un matérialiste (suite). — Mgr Dupanloup : Le matérialisme et l'Ecole de médecine de Paris. — L. de Monge : Lettres inédites de Marie-Thérèse et de Joseph II, publiées par M le baron Kervyn de Lettenhove — Bref de S. S. Pie IX à Mgr Laforet, recteur magnifique de l'Université catholique. — J. A. Schmit : M. Gandar, professeur à la faculté des lettres de Paris. — Bulletin bibliographique. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

REVUE CONTEMPORAINE.

15 *Avril*. Paul Rousselot : Port-Royal et le mouvement religieux au XVIIe siècle. — H. Audeval : Le tueur de femmes, roman (1). — E. Havet : le Christianisme et ses origines. — Jules Favre : Le droit de discussion et le compte rendu illicite. — Alfred Darimon : La question de l'uniformité moné aire. — Alphonse de Calonne : Les inconséquences de la politique impériale. II. L'état de guerre dans la paix. — Revue musicale : Hamlet. — Anatole Claveau : Chronique littéraire. — 23 tableaux, galeries San Donato. — Chronique politique. — Revue critique : ouvrages de MM. Francisque Bouillier, S. Henri Rensch. traduction de M. l'abbé Xavier Hertel.

30 *Avril*. Arth. E. Houghton : l'Inde anglaise depuis le bill de 1857. — Hipp. Audeval : le Tueur de femmes, roman (fin). — J. Evrard : la Législation de la presse pendant la Révolution française. Directoire (fin). — Léon Bigot : Portraits de contemporains ; M. Jules Favre avocat et homme politique. — Maurice de Podestat : Lettres d'un voyageur (poésie). — Duc de Valmy : Les conditions de la paix en 1868. — Revue critique : ouvrage de MM. André Theuriet, de la Cuisine, A. de Bouclon, Gatien Arnoult, Camille Flammarion, Adam Mickiewicz, etc. — An. Claveau : Chronique littéraire. — Chronique politique. — Alph. de Calonne : Le projet de loi sur les chemins vicinaux. Bulletin bibliographique, Athenæum français.

15 *mai*. E. Petitgand : La crise économique et industrielle de la France ; la houille et les canaux. — Mme Pauline Beauchet : Une aventure de l'autre monde. — H. Vattemare : Nouvelle Amérique. — B. Aubé : Un philosophe spéculatif au XIXe siècle. — A. Henryot ; Agnès Sorel, son influence sur les mœurs de son temps. — L. Celler : Les décors de théâtre, les costumes et la mise en scène au XIIe siècle. — J. Tissot : La science, ses conditions et ses droits. — M. Cristal : Revue musicale. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Chronique politique. — Alp. de Ca-

lonne : les Chemins vicinaux ; la Société des agriculteurs de France.

31 *mai*. S. Bouillon : Une excursion dans le nord de la Turquie (II). — Eug. Asse : La question des chemins vicinaux. — Mme C. Lebrun : l'Albert N'Yanza. — A. Mérat et L. Valade : Intermezzo, poésie. — Ch. Grandsard : le Voyant, nouvelle. — E. Delaplace : La question industrielle devant le Corps législatif. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Chronique politique. — Revue critique ; ouvrages de MM. A. de Calonne, H. Vattemare.

15 *juin*. Ph. Soupé : La poésie dramatique chez les Indiens. — L. de Laybac : Entre deux lacs ; souvenirs de l'Oberland Bernois. — H. Audeval : Les deux sœurs ; roman (I). — Em. Baud : Les Etats-Unis depuis la guerre ; le procès du président Johnson. — G. Lafenestre : L'art au salon de 1868. — J. Tissot : La science, ses conditions et ses droits (II). — La discussion du Sénat. — An. Claveau : Chronique littéraire. — M. Cristal : Revue musicale.

30 *juin*. Hippolyte Audeval : les deux Sœurs (2e partie).— A. Philibert Soupé : Poètes de l'Inde ancienne. La poésie dramatique chez les Indiens (2e et dernière partie). — Le duc de Valmy : du Droit souverain de paix et de guerre. — E. de Parieu : la Question monétaire et l'opportunité de sa solution. — Emile Baud : les Etats-Unis depuis la guerre. Le Procès du président Johnson (2e et dernière partie).— Ludovic Celler : une Représentation de *M. de Pourceaugnac* à Chambord. — S. Bouillon : la Serbie et les Obrenovitch. — John Le Long : la guerre du Paraguay, le Brésil, les républiques de la Plata. — Revue critique. — Pascal Picard : Chronique politique.

15 *juillet*. Michel Chevalier : Exposition universelle et internationale de 1867. Du Perfectionnement et de l'extension des machines des chemins de fer dans Paris. — Paul Leroy Beaulieu : de l'Atténuation des maux de la guerre. — Mme Caroline Suchodolska : un Bandit bulgare dans les Balkans. — Hippolyte Audeval : les deux Sœurs (3e partie). — Amédée Marteau : les nouveaux Engins de guerre de la marine impériale. Les cuirassés, le Rochambeau. — A. Lefaivre : l'Empire germanique dans le moyen âge. Henri Ier, Othon le Grand. — Revue critique. — Maurice Cristal : Revue musicale. — Pascal Picard : Chronique politique. — Alfred Neymarck : Chronique financière.

31 *juillet*. A. Lefaivre : l'Empire germanique dans le moyen âge. Henri Ier, Othon le Grand (2e partie).— Paul Leroy Beaulieu : de l'Atténuation des maux de la guerre (2e partie).—Alexandre Buchner : les Poëtes politiques de l'Allemagne depuis 1840. — Hippolyte Audeval : les deux Sœurs (4e et dernière partie).—Michel Chevalier : les Classes ouvrières, leur situation sociale, les associations coopératives. — Alphonse de Calonne : quelques Observations nécessaires sur la discussion du budget. — Georges Lafenestre : Sur les routes, poésie. — Pascal Picard : Chronique politique. — Léo Joubert : *Les Origines de l'histoire des procureurs et des avoués depuis le* ve *siècle jusqu'au* xve, par M. Charles Bataillard. — Athenæum français.

15 *août*. Ernest Havet : le Christianisme et ses origines. L'Epoque romaine, Cicéron. — Paul Rousselot : les Questions d'enseignement. L'Enseignement secondaire. — A. Méliot. — Dante Alighieri, sa vie et ses œuvres. — Edouard Boinvilliers : Paris souverain de la France.— A. Legoyt : le Suicide en Europe. — Alphonse de Calonne : deux Fêtes en Allemagne. — A.-E. Houghton : l'Eglise anglicane en Irlande. — Charles No : En Scythie, étude antique, poésie. — Revue critique. — Maurice Cristal : Revue musicale. — Pascal Picard : Chronique politique. — Alfred Neymarck : Chronique financière.

31 *août*. Ernest Havet : le Christianisme et ses origines. L'Epoque romaine. Cicéron (2e partie).—Maurice Cristal : de la Tradition lyrique dans le théâtre allemand. — Le comte de Moynier : la Pensierosa. — Emile Dormoy : de la Législation comparée des mines dans les divers Etats. — Jules David : de l'Eloquence de la tribune en France et dans la première moitié du xixe siècle. — Jules Evrard : de la Responsabilité ministérielle dans les gouvernements représentatifs. — Georges Lafenestre : le Monument de Rapperswil, lettre de Zurich. — Revue critique. — Pascal Picard : Chronique politique. — Alfred Neymarck : Chronique financière.

15 *septembre*. Eugène Ritter : Leopardi, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance. — Jules David : de l'Eloquence de la tribune en France dans la première moitié du xixe siècle (2e partie).— Emile Dormoy : de la Législation comparée des mines dans les divers Etats (2e partie).— Charles Ropiquet : Chemins de fer français. Les conventions de 1868. — E. Beauvois : quelques Vues nouvelles sur les origines de la nationalité française. Les Kimris et les Normands. — Le comte de Moynier : la Pensierosa (2e partie).—Pascal Picard : Chronique politique. — Alfred Neymarck : Chronique financière.

30 *septembre*. J. E. Alaux : Le futur concile et le problème qu'il aura à résoudre. — Léo Joubert : Les dernières luttes de la liberté athénienne. — Le comte de Moynier : la Pensierosa, roman (fin). — Em. Dormoy : De la législation comparée des mines dans les divers Etats (III). — La convention du 15 septembre 1864 (I).

— Revue critique : Ouvr. de MM. C. Dareste, L. Passy. — Chronique littéraire. — Revue musicale. — Chronique politique. — Chronique financière.

15 *octobre*. La convention du 15 septembre 1864 (II). — A. Marteau : Deux mois en Espagne (I). — A. Henryot : Le Portugal et ses réformes économiques. — F. Robion : Sésostris, d'après les nouveaux documents. — Ph. Soupé : Précurseurs de la critique moderne ; Grimm (I). — Alp. de Calonne : La révolution espagnole et les enseignements qu'elle contient. — E. Muntz : Congrès archéologique international de Bonn. — A. Claveau : Chronique littéraire. — M. Cristal : Revue musicale. — Chronique politique. — Chronique financière.

31 *octobre*. Eug. Asse : P. V. Malouet, d'après ses mémoires et sa correspondance inédite (I). — E. de Forest : Un touriste sexagénaire (I). — Alb. Lefaivre : L'empire germanique dans le moyen âge. III, Othon II et Othon III. — Ph. Soupé : Précurseurs de la critique moderne, Grimm (II). — Alph. de Calonne : Les affaires d'Allemagne et d'Italie en 1866, le Roman et l'histoire (I). — Ch. No. et Ch. Grandsard : Poésies. — Revue critique ; Ouvr. de MM. Hermann Meynert, H. de Parville, P. de Bourgoing, J. Tissot, Ch. Dezobry et Th. Bachelet. — A. Claveau : Chronique littéraire. — M. Cristal ; Revue musicale. — Chronique politique. — A. Neymarck : Chronique financière.

REVUE DES DEUX-MONDES.

1er *Avril*. Ernest de Lavelcye : l'Allemagne depuis la guerre de 1866. L'Autriche et sa constitution nouvelle. — Hudry-Menos : l'Israël des Alpes ou les Vaudois du Piémont. La croisade albigeoise et la dispersion (II). — Ernest Duvergier de Hauranne : la Démocratie et le Suffrage universel. Les théoriciens du droit de suffrage. — Ivan Tourguenef : l'Aventure du lieutenant Yergounof. — Gaston Boissier : Etudes de mœurs romaines sous l'Empire. La jeunesse de Marc-Aurèle et les lettres de Fronton. — Alphonse Esquiros : les Immigrations protestantes en Angleterre. — Charles de Mazade : la Russie sous l'empereur Alexandre II. Deux années de l'histoire intérieure de Russie (1866-67). — De Lagenevais : l'Hamlet de M. Ambroise Thomas. — Chronique de la quinzaine. — Essais et Notices. — Bulletin bibliographique.

15 *Avril*. Ernest Duvergier de Hauranne : La démocratie et le droit de suffrage ; le suffrage universel. — Comte d'Haussonville : l'Eglise romaine et le premier empire, 1800-1814 ; l'excommunication et le second mariage de l'empereur. — George Perrot : Deux ans d'insurrection dans l'île de Crète. — E. D. Forgues : Jaune ou bleu, souvenirs d'une double brigue dans les élections anglaises. — H. Blerzy : les Officiers politiques de la compagnie des Indes. — Louis Raybaud : l'Economie politique aux Etats-Unis. — Emile Burnouf : La science des religions, sa méthode et ses limites ; l'unité des religions. — Henri Blaze de Bury : Versailles, légende ; le collier de la reine. — Ch. de Mazode : Chronique de la quinzaine. — Radau : Essais et notices. Le général Poncelet. — Bulletin bibliographique.

1er *Mai*. Ed. About : Les mariages de province. — Comte d'Haussonville : l'Eglise romaine et le premier Empire (1800-1814). — Alb. Réville : Le christianisme unitaire au IIIe siècle. — Edgar Saveney : La théorie de la chaleur et le principe de Carnot. — L. Vitet : Joinville, S. Louis et le XIIIe siècle. — E. Beulé : Germanicus. — Em. Montégut : Les phénomènes nouveaux de la vie sociale aux Etats-Unis, et la nouvelle Amérique. — H. Blaze de Bury : Le roi Lear à l'Odéon. — Chronique de la quinzaine. — Ch. Martius : Géologie du massif du mont Blanc. — Bulletin bibliographique.

15 *Mai*. V. Bonnet : La grève du milliard. — Maxime du Camp : L'alimentation de Paris. — E. D. Forgues : La mort de Deadly Dash, récit d'un lendemain de courses. — P. Janet : Le spiritualisme français au XIXe siècle. — E. Beulé : La veuve de Germanicus. — Ch. de Mazade : la Russie sous l'empereur Alexandre II, — L. Etienne : Littér. anglaise ; une crise de la poésie. — M. Robert Litton. — X. Raymond : l'Eglise d'Etat et l'Eglise libre en Irlande. — Chronique de la quinzaine, — Essais et notices. — Bulletin bibliographique.

1er *Juin*. E. de Laveley : l'Allemagne depuis la guerre de 1866. — Georges Sand : Lettres d'un voyageur à propos de botanique. — H. Delaborde : Bertel Thorwaldsen ; sa vie et son œuvre. — P. Challamel-Lacour : Diplomates et publicistes de l'Allemagne ; Frédéric de Gentz d'après les publications nouvelles. — A. Cochut : Opérations et tendances financières du second empire. — Alph. Esquiros : L'Angleterre et la vie anglaise (suite). — Edm. About : Le salon de 1868. — Vitet : Un mot sur l'archéologie orientale. — Chronique de la quinzaine. — F. Foucou : Un nouveau combustible ; le chauffage au pétrole. — Bulletin bibliographique.

15 *Juin*. Mario Uchard : Jean de Chazol (I). — B. Haureau : Bernard Délicieux et l'inquisition albigeoise. — Gaston Boissier : Les réformes de l'enseignement ; l'enseignement supérieur. — Maxime du Camp : L'alimentation de Paris : II. Les halles centrales. — Cte d'Haussonville : l'Eglise romaine et le Ier Empire ; Rome après

l'enlèvement du pape Pie VII. — Et. Vacherot : La situation philosophique en France. — J. Le Berquier : Les juristes à la Constituante et les droits des sociétés modernes. — Chronique de la quinzaine. — M. H. Blerzy : Des populations de l'Inde et les progrès de la société hindoue, d'après miss Mary Carpenter. — Bulletin bibliographique.

1er *Juillet.* Louis Etienne : Le journal d'une reine. — Marie Uchard : Jean de Chazol, 2e partie. — Ch. L'évêque : l'Œuvre païenne de Raphaël. — Albert Réville : le Drame religieux du moyen âge jusqu'à nos jours. — Edgar Saveney : la Physiologie française et M. Claude Bernard. — André Cochut : le premier Budget de la Hongrie. — J. Clavé : la Chasse en France. — Othenin d'Haussonville : William Prescott, sa vie et ses œuvres. — Charles de Mazade : Chronique de la quinzaine. — P. Janet : les Problèmes philosophiques. — Mme H. Quinet : Meyringen. Un mois dans un mou in.

15 *Juillet.* Mario Uchard : Jean de Chazol, 3e partie. — Etienne Vacherot : la Théologie catholique en France. — Mme Dora d'Istria : la Nationalité bulgare d'après les chants populaires. — Auguste Laugel : le dernier des Fédéralistes américains. Josiah Quincy. — Emile Blanchard : les premiers Observateurs au microscope. — H. Blerzy : la Guerre d'Abyssinie. — Louis Reybaud : la Politique des ouvriers. — George Sand : Lettres d'un voyageur à propos de botanique. — Charles de Mazade : Chronique de la quinzaine. — J. de Cazaux : la Poésie légendaire chez les Serbes. — Alfred Ebelot : *Traité théorique et pratique de droit public et administratif*, par M. A. Batbie.

1er *Août.* Emile de Laveleye : l'Allemagne depuis la guerre de 1866 (suite). Les Nationalités en Hongrie et les Slaves du Sud. — Mario Uchard ; Jean de Chazol, 4e partie. — Le comte d'Haussonville : l'Eglise romaine et le premier empire, 1800-1814 (suite). — L. Vitet : Clément Marot. — Payen : la Famille des scarabéides. La Chasse aux hannetons. — Hudry-Menos : l'Israël des Alpes, ou les Vaudois du Piémont (suite). — Maxime Du Camp : les Manufactures de tabac. — Charles de Mazade: Chronique de la quinzaine. — F. de Lagenevais : Revue musicale. La Musique de par le monde. — C. Martha : *Avant le jour*, poésies, par M. Laurent-Pichat.

15 *Août.* George Sand : Lettres d'un voyageur à propos de botanique (suite). — Louis Etienne : la Suisse et ses ballades. — Marc Monnier : l'Italie à l'œuvre de 1860 à 1868. — Emile Burnouf : la Science des religions, sa méthode et ses limites (suite). La diversité des religions. — Elisée Reclus : l'Election présidentielle de la Plata et la guerre du Paraguay. — Marie Uchard : Jean de Chazol, dernière partie. — Ed. Du Hailly : six mois à Terre-Neuve. — Gaston de Saporta : la Paléontologie appliquée à l'étude des races humaines. — Ch. de Mazade : Chronique de la quinzaine. — Ed. Grimard : *les Forêts de la Gaule et de l'ancienne France*, par M. Alfred Maury.

1er *Septembre.* Sainte-Beuve : Jean-Jacques Ampère. — Henri Rivière : le comte d'Arbray. — Louis Etienne ; la Suisse et ses ballades (suite). — E.-D. Forgues : Fleurettes et réalités. — Alphonse Esquiros ; l'Angleterre et la vie anglaise (suite). La Vie politique, La Chambre des pairs et l'Eglise d'Etat. — Ch. d'Henriet : l'Enseignement populaire des arts du dessin en Angleterre et en France. — Octave Pavy : nouvelles Expéditions au pôle nord. — Léonce de Lavergne : Etudes d'économie rurale. Le canton de Flers. — Ch. de Mazade : Chronique de la quinzaine. — Henri Delaborde : *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts.* — R. Radeau : la Variabilité des espèces.

15 *Septembre.* Guizot : la France et la Prusse responsables devant l'Europe. — E.-D. Fourgues : Fleurettes et réalités, 2e partie. — Charles de Rémusat : Encore Junius. — Julian Klaczko : Etudes de diplomatie contemporaine. Les Préliminaires de Sadowa. — L. Wolowski : de l'Influence du change sur le marché monétaire. — Edmont About : Etienne, histoire d'un coq en pâte. — C. Lavollée : un Préfet de Paris sous l'empire. — Léonce de Lavergne : Mme de Lafayette. — George Odilon Barrot : la Situation financière aux Etats-Unis. — Charles de Mazade : Chronique de la quinzaine. — Gaston Boissier : Etudes nouvelles sur l'antiquité.

1er *Octobre.* J. Klaczko : Les préliminaires de Sadowa (II). — E. About : Etienne (II). — Edg. Saveney : L'opinion des ouvriers sur l'industrie et sur eux-mêmes. — Payen : Les vers à soie et les maladies du bombyx du mûrier. — E. D. Forgues : Fleurettes et réalités (fin). — Em. Burnouf : La science des religions, sa méthode et ses limites (V). — Aug. Laugel : L'œil et la vision, d'après les travaux physiologiques et physiques les plus récents. — P. de Chambarlhac : Les républiques américaines du Pacifique ; la guerre contre l'Espagne. — Chronique. — Essais et notices. — Bulletin bibliographique.

15 *Octobre.* L. Buloz : La guerre d'Allemagne, le rôle et les développements de la Prusse dans la campagne de 1866. — Et. Vacherot : La crise religieuse au XIXe siècle. — Mme Ch. Reybaud : Comment ma tante Isabelle resta fille. — Alb. Réville : Le romancier national de la Hollande ; Jacob van Lennep et ses œuvres. — P. Janet : L'unité morale de l'espèce hu-

maine. — V. Bonnet : La question de l'or; dépréciation de la monnaie. — Em. Montégut : Gaspar de Crayer, Jeon Steen, le musée Wiertz. — Ch. d'Henriet : Les écoles d'art professionnel, en France et à l'étranger. — Chronique. — Bulletin bibliographique.

1er *Novembre*. E. de Laveley : l'Allemagne depuis la guerre de 1866; VIII, Deak Ferencz. — Comte d'Haussonville : L'Église romaine et le 1er Empire (XVI). — Saint-René Taillandier : La Serbie au XIXe siècle (1). — Une rupture, scène de la vie mondaine. — H. Blerzy : Les Français dans l'Inde. — H. Rivière : Les derniers marins français du règne de Louis XIV. — A. Audiganne : Les paludiers des marais salans et les pêcheurs des côtes. — Chronique. — Revue musicale et dramatique. — Essais et notices. — Bulletin bibliographique.

L'IMITATION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION INÉDITE DU XVII[e] SIÈCLE

AVEC LE TEXTE LATIN EN REGARD

DÉDIÉ A N. S. P. LE PAPE PIE IX,

EDITION ILLUSTRÉE PAR CLAUDIUS CIAPPORI

D'après des dessins originaux de Simon Vouet, Lebrun, Mignard et Coypel, gravés sur bois par Meyer-Heine, E. Deschamps et Lacoste.

ORNÉE DE QUATRE BELLES GRAVURES

D'APRÈS LES GRANDS MAITRES DE LA MÊME ÉPOQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. HATZFELD

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

Un magnifique volume in-8, papier raisin glacé. — Prix : 20 fr.

Relié en demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. . **26 fr.**
Relié en demi-chagrin, coins chagrin, tranche peigne. . **25 fr.**

BIBLE POPULAIRE

Par M. l'abbé DRIOUX

1 magnifique volume de 1200 pages, illustré de 620 grandes vignettes.

Demi-reliure, tranche dorée. . . . **21 fr.**

DICTIONNAIRE D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

DICTIONNAIRE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS

Par M. BOUILLET

Grand in-8.

NOUVELLE ÉDITION APPROUVÉE

Chaque volume demi-reliure en chagrin. . . . . **21 fr. 25**

VIES DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

ÉDITION MAME ILLUSTRÉE DE 384 GRAVURES

Grand in-8.

Percaline gaufrée, riche écusson, tranche dorée. . . . . **4 fr. 25**

OUVRAGES EN SÉRIES

DÉJA CONNUES DE NOS AGRÉGÉS, MAIS AUGMENTÉES DE NOUVELLES PUBLICATIONS.

Série grand in-8° raisin, édition de luxe illustrée, demi-reliure, dos en chagrin, tranche dorée, 8 fr. 30 c.

Air et le Monde aérien (l'), par A. MANGIN, deux cents sujets gravés sur bois.

Désert et le monde sauvage (le), par A. MANGIN, cent soixante sujets gravés sur bois.

Plus belles Eglises du monde (les), par M. l'abbé BOURASSÉ, illustré par K. Girardet; trente-deux belles gravures hors texte.

Fleurs monastiques (les), par M. de MONTROND; ouvrage honoré d'un bref de Sa Sainteté, et orné de huit magnifiques gravures.

Histoire des météores et des grands phénomènes de la nature, par F. RAMBOSSON, avec deux planches chromolithographiques et quatre-vingt-dix gravures.

Histoire des plantes les plus utiles et curieuses, par F. RAMBOSSON; orné de plus de cent gravures.

Mystères de l'Océan (les), par A. MANGIN; illustré de seize gravures hors texte et de cent soixante-trois gravures dans le texte.

Six mois en Orient; description par BOTTU DE SIMONS; orné de vingt gravures en acier, par M. de Coubertin.

Terre sainte (la), par M. l'abbé BOURASSÉ; orné de trente-deux belles gravures d'après R. Girardet.

Voyage en Espagne, par E. POITOU; illustré de cent cinquante-trois gravures par Foulquier.

Voyage en France, par Mme TASTU, orné de quatre gravures sur acier et et de soixante-cinq bois d'après R. Girardet.

Série grand in-8°, chaque volume orné de quatre belles gravures, reliure percale groupée, riche écusson, tranche dorée, à 3 fr. 25 c.

Baron des Adrets (le), Episode du commencement des guerres de religion du XVI[e] siècle, par Th. MÉNARD.

Chevaliers de Rhodes (les), depuis leur création jusqu'à leur sortie de Rhodes, par E. FLANDIN.

Génie du christianisme (le), par M. le vicomte de CHATEAUBRIAND.

Histoire naturelle, extraite de Buffon et de Lacépède, avec 200 illustrations.

Jeanne d'Arc, par Marius SEPET, précédée d'une introduction par Léon Gautier.

Les plus belles cathédrales de France, par M. l'abbé BOURASSÉ.

Les saints Evangiles, traduction de MM. BOURASSÉ et SOUVIN, approuvée par Mgr de Tours.

Rome, ses églises, ses monuments, ses institutions, par M. l'abbé ROLAND.

Saint Louis et son siècle, par le vicomte Walsh, orné de huit sujets et portraits sur acier.

Coutumes et Traditions des provinces de France, par Alfred DE NORE.

Croisades (Histoire des), par MICHAUD et POUJOULAT; orné de 4 gravures.

Louis XIV (Histoire de), par A. GABOURD. 1 vol. orné de 4 gravures.

Missions de Chine, par le R. P. BROUILLON.

Lettres de Mme de Sévigné (choix de), par M. l'abbé ALLEMAND.

Pèlerinage en Suisse, par L. VEUILLOT. 1 vol. orné de 4 gravures.

Pierre Saintive, par L. VEUILLOT. 1 vol. orné de 4 gravures.

Révolution Française (Histoire de la), par POUJOULAT. 2 vol. ornés de huit gravures.

Rome et Lorette, par L. VEUILLOT. 1 vol. orné de 4 gravures.

Silvio Pellico (Œuvres choisies de), traduit par M. WOILIEZ. 1 vol.

Souvenirs et impressions de voyage, par le vicomte WALSH. 1 vol. orné de 4 gravures.

Même série, ouvrages illustrés de science vulgarisée.

Animaux à métamorphoses (les), par V. MEUNIER.

Animaux d'autrefois (les), par le même.

Archéologie chrétienne, par l'abbé BOURASSÉ.

Botanique et physiologie végétale, par M. JEHAN.

Chasses dans l'Amérique du Nord (les), par Bénédict REVOIL.

Entretiens sur la Chimie, par M. DUCOING GIRARDIN.

Entretiens sur la physique, par le même.

Esprit des Oiseaux (l'), par Henry BERTHOUD.

Ferme modèle (une), ou l'agriculture mise à la portée de tout le monde, par DE CHAVANNES DE LA GIRAUDIÈRE.

Géologie contemporaine (la), par l'abbé CHEVALIER.

Leçons d'astronomie, par M. DESDOUITS.

Poisons (les), par A. MANGIN.

Science et les Savants au XVI[e] siècle (la), par Paul CAP.

Serviteurs et commensaux de l'homme, par St-GERMAIN-LEDUC.

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Tome II. N° 5. Mai 1868.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

SOCIÉTÉ DES AGRÉGATIONS

RÉUNION DU CONSEIL SUPÉRIEUR

Séance du 13 *avril* (1).

Les membres du conseil supérieur étaient convoqués, le 13 avril, à trois heures, pour entendre les propositions de l'administrateur-gérant de la Société, relatives à la publication de divers ouvrages et pour nommer un comité de publications.

A l'ouverture de la séance, M. Bournisien expose que la nouvelle Société se trouve enfin dans une situation plus régulière par la signature du statut constitutif et l'accomplissement des formalités légales. Cette constitution avait éprouvé des retards qu'il n'avait été possible ni de prévoir ni d'éviter, par suite des inventaires, des vérifications du conseil de surveillance et de l'absence de quelques-uns des membres fondateurs qui devaient signer le statut. Tous ces préliminaires ont été heureusement menés à bonne fin, et il n'y a plus

(1) Nous pensons être agréables à nos agrégés en leur donnant le compte rendu de cette séance.

qu'à réparer le temps perdu, en redoublant d'activité dans l'accomplissement de la mission que la Société des agrégations se propose.

M. Vrayet de Surcy soumet au conseil le projet déjà communiqué aux agrégés (1), qui consiste à réimprimer plusieurs ouvrages anciens, assez difficiles à trouver, ou qu'on ne peut se procurer qu'à des prix élevés. Parmi ces ouvrages, qui seront publiés en volumes de 7 à 800 pages, dans le format grand in-8° à 2 colonnes, sont les *Œuvres diverses de saint Jérôme*, — les *Lettres édifiantes et curieuses des missionnaires*, — les *Œuvres diverses de Fleury*, — les *Œuvres philosophiques de Descartes*, — les *Œuvres complètes de Montaigne*, — les *Moralistes français*, — les *Chroniques de Froissart*.

Ce projet provoque des observations de la part de plusieurs membres. Le R. P. Picard et M. Estienne proposent d'ajourner la publication de Montaigne jusqu'à plus ample et nouvel examen. La réimpression des autres ouvrages obtient l'approbation du conseil, qui pense, conformément à l'avis exprimé par M. G. de Beaucourt, qu'il convient de commencer par les *Chroniques de Froissart*. Cet ouvrage est depuis longtemps épuisé; on le trouve difficilement; sa réimpression sera un véritable service rendu aux études historiques. M. de Senneville demande si l'édition de Buchon, qu'il s'agit de réimprimer et qui est la plus estimée, ne serait pas susceptible de quelques améliorations. Après une discussion approfondie, à laquelle plusieurs membres prennent part, il est décidé que l'édition sera augmentée d'une table des matières des plus complètes. Le conseil invite M. Vrayet de Surcy à presser l'exécution de ce travail.

L'administrateur de la société appelle l'attention du conseil sur un autre projet d'une réalisation moins prochaine, mais d'une importance capitale. Il s'agit, dans un moment où l'on attaque de toutes parts les divines Écritures et où l'on multiplie les éditions de la sainte Bible, de publier un commentaire du Livre sacré qui formerait un grand ouvrage de 35 à 40 volumes grand in-8° raisin.

M. Guérin, qui s'est spécialement occupé d'élaborer ce projet, et qui en a conféré avec les exégètes catholiques les plus autorisés de ce temps-ci, est entré à ce sujet dans quelques détails. Le plan de ce grand ouvrage a été préalablement examiné et discuté par des hommes compétents et a reçu l'adhésion des savants ecclésiastiques qui doivent concourir à son exécution. D'après les explications données au conseil par M. Guérin, cette *Bible* comprendrait le texte de

(1) Le numéro de mars de la *Revue* a donné des renseignements complets sur ces réimpressions, qui sont en cours d'exécution.

la Vulgate, et, en regard, la traduction française de M. l'abbé Glaire, approuvée par le Saint-Siége. Elle serait commentée dans toutes ses parties, et ces commentaires, écrits en français, seraient confiés à des hommes spéciaux, c'est-à-dire à des ecclésiastiques bien connus par leurs travaux exégétiques. Elle serait aussi complète que possible, offrirait des commentaires la plupart originaux, tout à fait hors ligne, et véritablement scientifiques sous tous les rapports. On procéderait par grandes Dissertations sur chaque Livre de la Bible, et sur les questions générales qui ont trait à la sainte Écriture, à l'herméneutique, à l'exégèse, à la philologie, à la critique, à l'histoire, etc.; puis, par des commentaires particuliers d'une étendue convenable sur chacun des passages de la Bible qui en auront besoin. Pour ces Dissertations spéciales et ces commentaires, on mettrait à profit, non-seulement tous les travaux des devanciers, mais surtout ceux des exégètes contemporains, principalement ceux de l'Allemagne, de manière à ce que cette *Bible* soit complétement à la hauteur des sciences modernes et réponde à toutes les objections, à toutes les questions soulevées dans ces derniers temps contre les Livres saints, en un mot, à tous les besoins comme aux exigences de l'époque actuelle. Mais comme il importe que la science et les préoccupations de parer aux attaques des diverses écoles rationalistes, naturalistes, etc., n'étouffent point l'esprit; comme, dans un commentaire complet et vraiment catholique, on ne doit point s'occuper que de la *lettre* des saintes Ecritures, mais aussi et spécialement du *sens spirituel*, selon le vœu de l'Eglise; et comme, sous ce dernier rapport, Cornelius a Lapide est, sans contredit, le prince des interprètes, parce qu'il a su le mieux condenser et donner la substance des explicatio nsdes saints Pères, on puiserait abondamment dans ses commentaires, aussi bien d'ailleurs, que dans ceux de la plupart des autres grands commentateurs autorisés, pour cette partie de la *Bible* complète dont on a longtemps médité le plan et la publication.

Ce serait, comme on le voit, une Bible tout à fait monumentale, donnant le dernier mot de la science biblique au XIXe siècle, et offrant les commentaires scientifiques et spirituels les plus riches et les plus féconds.

Le conseil, après avoir entendu cet exposé du projet, en a décidé la mise à exécution le plus promptement possible.

M. le marquis de Mirville exprime le désir, pendant qu'on fera les réimpressions dont il vient d'être parlé et qu'on achèvera d'élaborer le grand commentaire sur la Bible, que des ouvrages modernes d'une

réalisation plus immédiate, puissent être publiés et mis à la disposition des agrégés. M. de Mirville pense que le mouvement catholique qui se produit actuellement en Angleterre fournirait le sujet d'études sérieuses, d'un très-vif intérêt, d'une réelle importance, et qu'indépendamment des travaux originaux à publier, il y aurait avantage à traduire certains ouvrages d'une grande valeur dont la propagation en France serait un vrai service.

M. Jules Gondon expose au conseil ce qui pourrait être fait pour réaliser la proposition de M. de Mirville. Ce qui se passe en Angleterre depuis vingt-cinq ans fournirait, en effet, matière à des publications fort intéressantes. On trouverait là les éléments d'une collection qui aurait sa place dans toutes les bibliothèques sérieuses. Les savants ouvrages du célèbre docteur Newman, ceux non moins remarquables de Mgr Manning, aujourd'hui archevêque de Westminster, après avoir été, il y a peu d'années, archidiacre de l'Eglise anglicane, fourniraient les premiers joyaux de cette collection. On pourrait commencer ces publications par un volume dont les circonstances présentes accroîtraient encore l'intérêt et où serait traitée une question fort agitée en ce moment : *La réunion de l'Église d'Angleterre à l'Église catholique.*

M. de Roquefeuil fait ressortir l'importance et l'opportunité de ces publications, dont il demande la prompte réalisation.

Le conseil, après avoir entendu encore quelques observations, décide la publication de cette collection d'ouvrages traduits de l'anglais ou sur l'Angleterre, et confie à M. J. Gondon l'exécution de ce projet.

Le conseil s'occupe ensuite de la bibliothèque nouvelle, formée de volumes in-18, déjà commencée et en approuve la continuation. Seulement, le cadre en sera élargi de manière à y faire entrer, non-seulement des romans moraux, comme *Doralice*, mais encore des études littéraires, historiques, scientifiques et religieuses, présentées au public auquel s'adresse plus spécialement cette bibliothèque, sous la forme brève et attrayante qui doit être un des mérites de ces petits ouvrages. Plusieurs nouveaux volumes seront publiés dans le courant de l'année.

La séance s'est terminée par la nomination d'un comité de publications composé de neuf membres, qui sont :

M. le marquis de Mirville, M. G. de Beaucourt, M. Estienne, M. J. Gondon, M. L.-F. Guérin, le R. P. Picard, M. de Roquefeuil, M. Réné de Saint-Mauris et M. de Senneville.

Ce comité s'est réuni dès le 23 avril. Ses membres, dans leur pre-

mière séance, ont examiné avec soin le côté pratique des projets votés par le conseil supérieur et se sont particulièrement occupés, avec le concours de l'administrateur de la Société, de la réimpression de la *Chronique de Froissart*, de l'ouvrage sur la *Réunion de l'Église d'Angleterre à l'Église catholique*, et de deux volumes qui entreront dans la collection in-18, publications par lesquelles les décisions du conseil supérieur vont recevoir un commencement d'exécution.

Pour extrait : H. Vrayet de Surcy.

LITTERATURE POPULAIRE

LES PETITS JOURNAUX.

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, même au Corps législatif, de ce qu'on a nommé la *petite presse*. Chacun de ceux qui en ont parlé, M. Granier de Cassagnac excepté, se sont trouvés d'accord pour en blâmer la rédaction et en déplorer les conséquences. Avaient-ils tort? — Du tout! Mais ce qui s'est dit à ce sujet nous semble devoir s'appliquer également, et avec bien plus de fondement, à la *grande presse*, à la presse politique et *littéraire*. Le petit journal est la moitié du grand journal, rien de plus, rien de moins; il a, comme le grand journal, son roman-feuilleton, sa chronique et ses faits-divers; il a en moins, par contre, l'autorisation préalable, le cautionnement et le timbre.

Les façons dédaigneuses de la grande presse à l'endroit de la petite presse rappellent les déplorables polémiques soulevées en 1836 contre la presse à 40 fr. C'est une simple affaire de boutique. Le goût, le sentiment littéraire, la moralité publique n'ont rien à y voir. Les journaux politiques ont créé le feuilleton-roman, et les petits journaux, par une mesure d'économie qui fait l'éloge de leurs administrateurs, se bornent, le plus souvent, à reproduire les feuilletons-romans publiés dans les grands journaux. Cependant, c'est surtout par ce côté qu'ils ont donné lieu aux plus vives attaques, attaques parfaitement justifiées, nous le reconnaissons tout d'abord. Mais si les *grands* déteignent d'une manière si fâcheuse sur les *petits*, il faut reconnaître que les *grands* ont emprunté aux *petits* leurs chroniques et leurs petits scandales. Tous les journaux politiques s'enorgueillissent de cette *amélioration* nouvelle apportée à leur rédaction; ils citent le nom de leurs chroniqueurs tout comme les Etats-Unis celui

de Lincoln ou de Grant. « L'*Époque*, s'écriait avec enthousiasme M. H. Pessard, devenu l'un des hommes d'Etat de la *Liberté*, l'*Époque*, disait-il, a M. Jules Richard ; M. Jules Clarétie fait la chronique de l'*Avenir national*. La *Presse* annonce qu'elle compte maintenant M. Aurélien Scholl au nombre de ses collaborateurs. M. Henri de la Madelène fait chaque jour au *Temps* un courrier de Paris (confié naguère à M. Pessard). Nous-mêmes — *la Liberté* — nous avons eu le soin de nous assurer le concours de MM. Jules Vallès et Adrien Marx qui ont tous deux contribué au succès de l'*Événement*. »

Contribué au succès de l'*Événement!* certes, c'est là une grande recommandation auprès des lecteurs de la *Liberté*, et Napoléon Ier ne s'est pas exprimé en termes plus solennels lorsque, après de gigantesques batailles, il faisait des princes de Wagram ou d'Essling. M. Jules Vallès ainsi que M. Adrien Marx, qu'un article sur l'appartement du prince impérial vient de rendre illustre, pourront quelque jour, évoquant le souvenir de la fondation de l'*Événement*, s'écrier comme les soldats d'Austerlitz : « Moi aussi, j'y étais ! » Qu'on s'étonne, après cela, si les petits journalistes se sont mis, comme l'assure M. de Villemessant, qui les connaît, à courir après des traitements de ténor d'Opéra !

« Pourquoi, ajoutait M. Pessard, pourquoi donc trouver mauvais dans un petit journal ce qu'on trouve excellent, et avec raison, dans un journal politique. Les chroniqueurs émérites précités ont-ils plus de vertus quand leurs articles ont été estampillés d'un timbre à six centimes? »

Plus de vertus. En vérité non ; mais remarquons que le petit journal ne se drape point comme un Caton. Il n'affirme pas que ses grands confrères sont sans talent, sans imagination, sans esprit, qu'ils démoralisent les populations et incitent à l'assassinat quelques gredins assez bien disposés déjà ; le petit journal abandonne à ses aînés ces airs de vertu farouche. De son côté, il ne fait pas mieux, car il ne fait pas autrement, et s'il a le plus de torts, c'est évidemment que ses articles ne sont pas, ainsi que l'a dit M. Pessard, « estampillés d'un timbre à six centimes. »

Le fondateur de l'*Époque* avait écrit des romans qui ont eu un grand retentissement ; aussi, personne n'eut l'idée de s'étonner lorsqu'on le vit publier un journal ; on supposa que M. E. Feydeau allait — dans *son* journal — de même que M. A. Dumas père dans *son* théâtre, donner carrière à son imagination. Ce fut une erreur. L'É-

poque déclara, en effet, qu'elle ne publierait point de romans-feuilletons.

C'était un progrès, le seul, peut-être, qu'eût fait le journalisme depuis 1836, et il était réalisé par un écrivain à qui les plus pénétrants pouvaient, sans grande hésitation, prêter une idée absolument contraire. Ajoutons que l'*Epoque*, n'y pouvant plus tenir, s'est empressée de rentrer au bercail du roman-feuilleton.

De récents débats de cour d'assises ont fait connaître que deux jeunes scélérats avaient puisé l'idée d'un crime dans un roman-feuilleton de la petite presse. On ne saurait se faire absolument un titre de ce fait contre les petits journaux. Tous les romans, ou à peu près, présentent, sous ce rapport, aux esprits mauvais, les enseignements les plus redoutables. On y trouvera toujours des indications qui peuvent devenir précieuses pour un scélérat, attendu qu'un écrivain intelligent sera, d'ordinaire, plus ingénieux dans les préliminaires d'un forfait que la brute qui se proposera de l'exécuter. Mais ces romans donnent aux scélérats l'idée de la prévoyance et de la présence d'esprit, l'écrivain qui accomplit le crime ayant, au coin de son feu, peu d'efforts à faire afin de douer ses héros de ces qualités indispensables pour rendre l'œuvre plus émouvante. Les romans-feuilletons sont devenus d'autant plus dangereux que leur mode de publication, par la presse quotidienne, exige, pour intéresser le lecteur à chaque numéro du journal, une multitude de faits, de coquineries ou de crimes : c'est ce qu'on a appelé le roman d'action.

Ce genre de littérature a tué le véritable roman. L'écrivain ne s'efforce plus à développer une idée saine, à la faire prévaloir ; en substituant l'entassement des faits à l'observation, à l'analyse, il est arrivé à supprimer le style : il semble qu'il écrive, non plus avec une plume, mais avec des ciseaux qui découpent dans les CRIMES ET DÉLITS, dans la partie judiciaire des grands journaux, des faits qui s'entassent, s'accumulent et font éclater le dénoûment, de la même façon qu'un canon Armstrong dont la charge aurait été exagérée : scélérats et honnêtes gens, tout le monde en souffre.

Le beau et le bien sont relatifs, comme toute chose en ce monde ; mais, quelque mal que le malade se trouve sur son oreiller, il n'a souvent ni l'idée, ni la force de le retourner. Il en est ainsi des sentiments que nous puisons dans le milieu où nous vivons, — où nous lisons. Au fond de notre conscience nous sentons se dessiner vaguement l'ombre d'une protestation contre ces productions où manquent à la fois le goût et l'honnête ; mais le temps, les circonstances

ne permettent pas à certaines personnes de rechercher dans des œuvres littéraires d'un mérite réel, quelques éléments de comparaison ; ces lecteurs ne jugeant plus, ils ne se mettent point en quête d'un mieux dont ils peuvent avoir l'idée; ils se résignent, en murmurant :

— « Dire que c'est pourtant là la peinture de la vie du monde !... Il n'y a que les coquins qui réussissent. »

Nous serions inexacts si nous avancions que, dans ces romans, c'est au crime, en résumé, qu'appartient le dernier triomphe ; non : le crime reçoit son juste châtiment, mais après une longue suite d'années de prospérité, qui sont un allèchement, nous dirons même une fascination pour beaucoup d'entre nous dont l'existence rappelle un peu celle du bûcheron de La Fontaine. Et puis, quel est le lecteur qui ne se dise, arrivé à la dernière étape du héros : — « Le maladroit ! J'aurais évité cet écueil-là, moi !... »

On résiste difficilement à ce MOI-là !

Et, peut-être, se laisse-t-on aller sur la pente pour se prouver à soi-même sa propre habileté; et ce sont là des épreuves dans lesquelles la vie nous apparaît si pleine d'attraits !

Voilà les erreurs que propagent la plupart des romans-feuilletons; voilà comment ils sont une façon de portique où de nouveaux Zénons enseignent les mauvais instincts, les développent, constituent le stoïcisme dans le crime ; leurs Epictètes se nomment Lacenaire, La Pommerais ou Latour.

Si l'on peut faire l'éducation des qualités qu'on possède, on ne saurait, assurément, songer à redresser des tendances mauvaises dont le caractère même nous échappe. Aussi, en arrive-t-on à penser, à s'exprimer et à écrire comme on pense, comme on écrit dans les romans-feuilletons. — « C'est imprimé ! » Quelle autorité, en effet, tout ce qui est imprimé n'a-t-il pas sur le commun des hommes !

Et c'est ainsi qu'en faussant l'esprit public, on perd la langue; que nous avons perdu également le sens du beau, du bien, de l'honnête; que nous n'avons plus de littérature; c'est ainsi que la *langue verte* s'est formée pour exprimer le *goût vert*, la *morale verte*, l'*héroïsme vert*.

Voilà, enfin, ce que tout le monde est fondé à reprocher aux petits journaux comme aux grands journaux.

C'est beaucoup, c'est trop.

Le remède à ce mal, nous l'avons sous la main.

C'est la propagation des bons livres; c'est la multiplication des

journaux grands et petits, mais rédigés comme il convient pour former des honnêtes gens, pour les maintenir dans les bons sentiments dont ils se font encore honneur, pour conserver à la littérature la haute place qui lui appartient et dont ne l'avait pas laissé choir la première moitié de ce siècle.

La tâche est difficile, car nous en faisons bien volontiers l'aveu : la plupart des écrivains qui l'ont acceptée, ont trouvé, en se gardant avec excès de tendances fâcheuses, le secret... d'ennuyer.

Etait-ce bien là le moyen de réussir?

N'est-il pas temps de reconnaître qu'on ne saurait lutter contre la presse dont nous parlons, qui donne, dans un mauvais langage, une sorte de satisfaction à de mauvais instincts, qui a pour les personnes sensées et de goût l'attrait d'une excentricité, sans faire un peu de ces concessions dont M. Émile Olivier a exposé la nécessité à la tribune, quant à la politique?

Qu'on ne s'y méprenne pas. Il n'y a point de transaction possible sur le vrai, sur le bien, sur les principes qui sont les fondements de toute société; mais, dans la littérature, dans la presse, dans des productions qui sont avant tout une récréation pour le lecteur, ne convient-il pas, si l'on veut atteindre le but si désirable d'une réforme, de tenir compte, dans une certaine mesure, de l'époque, des milieux, du goût même des lecteurs, nous dirons encore des habitudes prises?

Plus sages que le roi de Pont, nous pouvons dire à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Que les honnêtes gens se réunissent, se concertent; qu'ils sachent faire une part un peu moins étroite à nos mœurs, à nos passions; qu'ils ne se violentent pas pour prendre les gens d'esprit, non pas pour des imbéciles, mais pour des hommes dangereux; qu'ils leur tendent la main, au contraire; qu'ils les amènent à eux, et de tous ces efforts, de toutes ces concessions sortiront des œuvres utiles pour tous et pour tout.

E.-A. DE MORSANG.

RÉUNION DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Le 7 avril dernier a eu lieu, à la Sorbonne, la réunion annuelle des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Duruy, ministre de l'instruction publique. Des récompenses ont été décernées aux membres dont les noms suivent:

1° Médailles d'or.

MM. Bourget, membre de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Clermont-Ferrand, pour son travail sur le mouvement vibratoire des membranes circulaires ;

J.-E. Planchon, de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, pour ses travaux de botanique ;

Fabre, professeur au lycée d'Avignon, pour ses recherches sur l'anatomie, la physiologie et les mœurs des insectes.

2° Médailles d'argent.

MM. De Mardigny, de l'Académie impériale de Metz, et Poincarré, ingénieur des ponts et chaussées à Bar-le-Duc (Meuse) ; — système d'avertissements météorologiques pour le bassin de la Meuse, établi en 1865 ;

Le Dr Mourier ; — observations météorologiques faites au Japon ;

De Lapparent, de la Société du Berry ; — travaux relatifs à l'emploi des bois pour la marine, les chemins de fer, etc.

Marès, de la Société centrale d'agriculture de l'Hérault, pour travaux relatifs au soufrage de la vigne dans le département de l'Hérault ;

Eugène Eudes Deslongchamps, de la Société Linnéenne de Normandie, à Caen ; — travaux de géologie et de paléontologie ;

Dieulafait, de la Société des sciences, belles-lettres et arts du Var ; — géologie du département du Var ;

Grenier, de la Société d'émulation du Doubs, à Besançon ; — travaux relatifs à la flore de la France ;

Rey, de la Société Linnéenne de Lyon ; — travaux relatifs à la faune entomologique de la France ;

Baillet, de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse ; — recherches sur la transformation et les migrations des vers intestinaux des animaux domestiques.

3° Médailles de bronze.

Une médaille à chacune des Sociétés savantes ci-dessus désignées, pour être déposée dans ses archives.

M. le ministre a prononcé un discours dont la plus grande partie a été consacrée aux cours d'adultes.

Nous reconnaissons bien volontiers avec M. le ministre que les membres des Sociétés savantes ont beaucoup contribué, pour leur part, à la propagation des cours d'adultes ; ces savants modestes, et trop souvent peu connus, ne sauraient faire de la science dans le seul but de se procurer une satisfaction toute personnelle ; ce serait un peu imiter le Taverny de Victor Hugo, qui se bat en duel « pour le plaisir. »

Les connaissances qu'ils ont acquises, ils les ont offertes aux hommes de bonne volonté qui, en grand nombre, sont venus les recueillir. M. Duruy en a remercié les Sociétés savantes dans un langage qui dénote un grand écrivain ; car nous n'oserions dire, dans cette

circonstance, un grand orateur. M. Duruy, à notre avis, n'avait pas atteint à un si haut degré dans ses précédents discours, la netteté, la précision et l'harmonie.

Si ce discours nous donne le regret de voir laisser un peu dans l'ombre les Sociétés savantes elles-mêmes, leur but, peu déterminé, peut-être, leurs travaux enfin, n'est-ce pas à l'institution qu'il faut s'en prendre ?

M. le ministre, il est vrai, a invité les délégués des trois cents Sociétés savantes de France à faire connaître leurs vœux pour l'avancement des sciences et à signaler à l'Administration les idées que celle-ci aurait pour mission de propager et de répandre. C'est là donner aux Sociétés une marque de la considération qui est due à leur titre, à leurs travaux ; mais peut-être est-ce un peu aussi ouvrir la carrière à des idées, à des sentiments qui sont un des caractères saisissables de la province : après le patriotisme de clocher, ne sommes-nous pas exposés à voir naître la science de clocher? Il existe déjà des tendances qui créent des rivalités dont, nous le reconnaissons volontiers, les traces s'effacent dans ces réunions solennelles ; mais l'hommage si louable rendu par le ministre à l'indépendance des Sociétés est-il de nature à donner un but utile aux efforts de chacun de leurs membres?

Nous ne sommes certes pas partisans de la centralisation ; car, en faisant converger vers la capitale toutes les fortes intelligences du pays, toutes les intelligences qui se supposent telles, la centralisation accumule sur un même point des efforts qui se neutralisent et nuisent aux progrès de la science : elle substitue l'intrigue au mérite. Et combien de ministres sont arrivés ainsi à se dégoûter des grands hommes de province tombés à Paris, et sur lesquels de toutes puissantes influences avaient appelé la bienveillance particulière du ministre.

M. Duruy semble avoir compris qu'il y a quelque chose à faire du côté des Sociétés savantes. Son discours, — très-réservé d'ailleurs, — nous rappelle l'éclat que la science et les arts ont donné à un grand nombre de villes d'Italie, des villes qui avaient tout auprès d'elles la ville éternelle, la capitale de Léon X.

Ce que les villes d'Italie ont fait, rien ne s'oppose à ce que nos villes de province le tentent à leur tour ; elles peuvent ajouter à la somme des connaissances acquises qui placent la France si haut dans l'ordre de la civilisation ; leurs membres disposent eux aussi de la gloire des villes où ils s'abandonnent au travail et à la méditation.

Mais tout en conservant leur indépendance, les Sociétés savantes pourraient peut-être, sans inconvénient, recevoir, dans ces réunions sollennelles, quelques indications sur l'opportunité de certains travaux; car l'histoire, notamment l'histoire éparpillée n'est point l'histoire. Les travaux, tout locaux, parfois, des gens de lettres, sont de simples éléments pour l'histoire, et ces éléments, joints aux connaissances déjà acquises, laissent encore des doutes sur certaines époques que les membres de telle ou telle société pourraient plus particulièrement dissiper. Il y a ensuite un travail d'ensemble qui appelle la centralisation dans une juste mesure et qu'un comité d'historiens — puisque nous avons parlé d'histoire — pourrait accomplir tout en indiquant, à l'occasion, les recherches à faire par les sociétés savantes. Il est bien évident qu'il ne saurait y avoir de la part de ce comité acte d'autorité; il signale une erreur, une lacune, un besoin, rien de plus, et chaque membre des Sociétés, si son goût, son aptitude le lui permettent, s'efforce à apporter une pierre nouvelle à l'édifice de la science.

Ce que nous disons pour l'histoire s'applique également à toutes les autres connaissances de l'esprit humain.

La publication des travaux couronnés des Sociétés savantes, entreprise par le ministère de l'instruction publique, est une œuvre des plus utiles à ce point de vue; mais nous cherchons en vain le complément non moins utile de cette œuvre : c'est une publication mentionnant toutes les grandes découvertes accomplies dans l'année, soit pour ce qui concerne l'histoire, la géographie, les sciences physiques et chimiques (1). Ces découvertes sont mentionnées sans doute dans les journaux; elles y sont enfouies. D'ailleurs, tous ces journaux, tous ces recueils ne parviennent pas aux savants modestes, sans fortune, parfois ; ces hommes laborieux poursuivent dans le silence de coûteuses et de patientes recherches sur tel point de l'histoire ou de la science qui a été ou qui vient d'être l'objet d'une lumière nouvelle. Il s'agirait d'épargner à des hommes éminents des travaux dont l'inutilité finit par inspirer le découragement ou le dégoût.

Ne serait-ce pas venir puissamment en aide aux Sociétés savantes que de mettre à leur disposition des indications si précieuses pour chacun de leurs membres ?

Il s'est produit, dans la réunion du 7 avril, un fait que le titre même de la revue, comme les considérations que nous venons d'exposer nous font un devoir de rapporter.

(1) M. Louis Figuier a tenté cette œuvre pour les sciences proprement dites.

Nous laissons la parole à la *Gazette de France :*

« Tous ceux qui ont lu dans M. Henri Martin le récit, d'ailleurs animé de bons sentiments, des guerres de la France et de l'Angleterre au quinzième siècle, se rappellent le grand rôle que l'historien fait jouer, en Normandie, à une association de poëtes populaires et de guerriers, dont le fameux Olivier Basselin aurait été le chef.

« Cette découverte, M. Henri Martin l'a faite dans un ouvrage publié par M. J. Travers, les *Vaux-de-Vire* d'Olivier Basselin, édition de 1833.

« Il n'y a à cela qu'un malheur, a dit M. J. Travers, c'est que ces chansons n'ont aucune authenticité, que ce n'est qu'un jeu d'esprit, un pastiche dans le genre des vers attribués à Clotilde de Surville, une supercherie littéraire, enfin, dont M. Henri Martin a été la dupe. Et la preuve qu'il en est ainsi et que les vers sur lesquels le trop confiant écrivain a édifié toute son histoire des poëtes bas-normands ne sont pas contemporains de ceux auprès desquels ils se trouvent placés dans mon édition de Basselin, c'est que... ils sont de moi !

« En face de la déplorable fortune qu'ils ont eue, je ne saurais, ce semble, garder le silence. Je viens donc, pour l'empêcher de prescrire, dénoncer une usurpation que je n'ai pas voulue, et, en père honnête, arracher à ces fils de ma muse le déguisement de fantaisie que je leur avais mis, et auquel, à ma grande surprise, des gens d'esprit font par suite accueil, et accordent une autorité dont ils ne sont pas dignes. »

« Cette confession héroï-comique a produit une hilarité bruyante qui, des bancs, a gagné le bureau, où le président, M. Amédée Thierry, a fait de vains efforts pour l'arrêter et s'en défendre lui-même.

« Cette révélation, qui a son prix au point de vue de l'érudition et qui, d'ailleurs, est assez réjouissante en elle-même, sera portée à la connaissance du public par la publication des Mémoires lus dans les séances du congrès des sociétés savantes.

C'est surtout à une revue bibliographique qu'il appartient de consigner un fait qui a peut-être quelque valeur au point de vue historique ; il s'agit, en effet, de redresser l'erreur dans laquelle serait tombé un écrivain dont l'œuvre a été couronnée par l'Institut, et qui, à ce titre, doit jouir d'une certaine autorité.

Mais la lettre dont nous extrayons les passages suivants aurait été adressée à M. Janicot, rédacteur en chef de la *Gazette de France :* c'est dans le journal l'*Événement* que nous trouvons cette lettre.

« Voulez-vous me permettre de répondre le plus brièvement possible au spirituel article de M. P. Douhaire (*Gazette de France* du 11 avril 1866).

« Que M. H. Martin ait eu trop de confiance dans la chanson de M. Travers, je ne veux pas discuter ce point. Mais votre article, monsieur, ne tendrait à rien moins qu'à faire croire à vos lecteurs que cette association de poëtes normands, au temps des guerres anglaises, n'a jamais existé. C'est contre cette allégation que je m'inscris en faux. Cette association de chansonniers patriotes a réellement existé. En voulez-vous la preuve ?

« Demandez à la Bibliothèque impériale le manuscrit 5,594 (supplément

français). Ce manuscrit, en gothique, de la fin du quinzième siècle, contient 102 chansons : chansons d'amour, chansons à boire et chansons historiques. Parmi ces dernières, on trouve plusieurs chants de guerre contre les Anglais; et ces chants de guerre, M. Travers ne peut, quoi qu'il fasse, en réclamer la paternité.

« Si vous pensez que ces chansonniers n'ont rien fait pour la délivrance de la Normandie, je vous citerai la Marseillaise normande du quinzième siècle.

« Que M. Travers n'exagère donc pas la portée de sa confession, qui a le mérite d'être trop tardive. Il nous a appris, ce que nous savions déjà, que la chanson :

Cuidoyent toujours, etc.

est apocryphe. En effet, M. F. Vautier, en 1834, c'est-à-dire moins d'un an après la publication de ce fameux pastiche, en déclarait « *l'authenticité fort suspecte.* » (Page 58 du Mémoire sur les Vaux-de-Vire. Caen, chez Chalopin, 1834).

« Que M. Travers ait voulu lancer sa flèche dans la croisade organisée récemment contre la candidature académique de M. H. Martin, cela ne me regarde pas. Toutefois, je dois le dire, M. Travers, avant de se moquer de cet historien, aurait dû jeter les yeux sur la dernière édition de l'*Histoire de France* (tome VI, page 446) ; là il aurait vu que M. H. Martin se repent d'avoir cru trop vite M. Travers.

« Mais j'espère qu'après la publication du manuscrit d'où j'ai extrait quelques citations, M. Henri Martin reviendra à sa première idée, si vraie et si juste. J'espère aussi que, laissant de côté la chanson apocryphe de M. Travers, il ne dédaignera pas de citer quelques-uns des couplets héroïques que chantaient, en marchant contre les Anglais, les *compagnons du Vau-de-Vire.*

« Dans l'espérance que vous voudrez bien, monsieur, donner place dans vos colonnes à cette rectification historique, je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« ARMAND GASTÉ, agrégé des classes supérieures,
professeur au lycée de Vesoul (Haute-Saône).

Nous ne voyons pas trop, après le *mea culpa* de M. Henri Martin, l'opportunité des inutiles révélations de M. Travers.

Ce qui en ressort plus particulièrement, c'est un petit grain de vanité qui a eu son prix, sans doute, puisque la docte assemblée a bien voulu s'en égayer ; d'autre part, c'est que M. Travers a commis un faux en écriture historique et qu'il a saisi l'occasion de la réunion des Sociétés savantes pour en retirer tout le bénéfice possible.

M. J. Travers a protesté contre ce qu'il a appelé le patriotisme de clocher de M. Gasté, Virois du plus pur sang, dit le savant. Nous extrayons de sa réponse le passage suivant :

« La haine de l'Anglais, exprimée dans quelques vieilles chansons normandes, n'établira jamais cette chouannerie du Bocage, due à des vaux-de-vire postérieurs à l'expulsion des étrangers. Le soutenir serait aussi juste

que de croire ma lecture à la Sorbonne dirigée contre la candidature de M. Henri Martin. Mon mémoire était fait longtemps avant que l'historien frappât aux portes de l'Académie. S'il y a eu coïncidence, il n'y a pas eu connivence, et je savais d'ailleurs que ma lecture n'aurait aucune influence sur le résultat du scrutin. Je n'avais qu'un but, et malgré la réclamation du Virois pur sang, M. Gasté, je me persuade qu'il est atteint : non, l'erreur que j'ai signalée ne passera point dans l'histoire de la littérature française.

Veuillez agréer, monsieur, mes sentiments de parfaite considération.

JULIEN TRAVERS.

Voilà où en est ce procès historique. Nous persistons à déplorer ces jeux d'esprit qui peuvent avoir, sous le rapport d'une juste appréciations des faits, de si regrettables conséquences. M. Travers sera peut-être bien de notre avis, en songeant qu'il a failli être pris pour un des héros du xve siècle, qu'il a, du reste, assez lestement qualifiés. B***.

LA POÉSIE ET L'ÉCRITURE SAINTE

Tout le monde connaît le beau et excellent Discours de la Harpe sur l'esprit des Livres saints, et spécialement sur les Psaumes et les Prophéties considérés comme ouvrages de poésie ; Discours qui est peut-être le morceau de critique littéraire le plus brillant, le mieux écrit et le plus profondément senti que nous ayons sur la littérature des Livres sacrés.

Ce critique si habile et souvent si judicieux dans ses jugements, dit quelque part, — nous ne nous rappelons plus au juste à quel endroit, — que tout ce que nos poëtes ont de meilleur et de plus remarquable dans leurs œuvres, ils le doivent à l'Écriture sainte. La Bible a été pour eux, toutes les fois qu'ils ont voulu y pénétrer, une source précieuse et féconde : c'est à cette source qu'ils ont puisé leurs plus belles et plus heureuses inspirations. Nous ne prétendons pas que ce soient là les propres expressions de la Harpe ; mais c'est assurément le sens de son observation qui a été, du reste, souvent répétée depuis.

L'ouvrage de M. J. Bonnet (1), que nous allons examiner, non-seulement vient confirmer cette pensée, mais il apporte, pouvons-

(1) *La Poésie devant la Bible*, étude critique des poésies inspirées par l'Écriture Sainte, par M. J. Bonnet, avocat à la cour impériale de Paris. 1 vol. gr. in-8°, de VIII-460 pages, chez Vrayet de Surcy. Prix : 6 fr. Pour les Agrégés, 1 fr. 20.

nous dire, les pièces à l'appui : il offre les preuves de l'assertion du célèbre critique traducteur du *Psautier*, ce recueil de chants divins dont La Harpe a su si admirablement faire ressortir et sentir les incomparables beautés littéraires et la grandeur sublime.

Montrer l'histoire revêtue des ornements de la poésie, ramener la fantaisie poétique, si ce n'est à l'exactitude historique, du moins au respect de l'histoire, tel est le but général que s'est proposé M. Bonnet ; mais son livre n'en est pas moins, comme nous venons de le dire, la démonstration par de nombreux exemples de la remarque de la Harpe, et comme un appendice au célèbre Discours que nous rappelions en commençant.

Indépendammment de cette portée intéressante que nous attribuons, non sans raison, au livre de M. Bonnet, il en a une autre non moins excellente. Il s'est livré à la lecture des poëmes et des drames qui ont traité des sujets tirés de l'Histoire sainte, et il a voulu, dans une matière si grave, prémunir la jeunesse, et même l'âge plus avancé, contre les erreurs ou les écarts dans lesquels quelques fantaisistes pourraient les entraîner. Il a recueilli et il cite des exemples contraires de noblesse et de convenance dans les œuvres poétiques qui font le plus d'honneur à la littérature. Mais il n'a pas seulement puisé chez nos poëtes : pour se conformer à un goût légitime de notre époque, il a rapproché des poëtes français les poëtes étrangers qui ont exploité la mine si riche des sujets bibliques, et, par là, il a fourni des pièces nouvelles et importantes à la comparaison des littératures des diverses nations, des divers genres et des divers âges.

Ainsi, dans ce livre, la muse latine se présente près des muses française, italienne, anglaise, espagnole, allemande. On voit la *Création*, du Tasse, celle de Milton, celle de Madame du Boccage, celle de Lamartine ; les scènes du *Déluge*, de Zorilla, de Drayton, de Bodmer, d'Alfred de Vigny ; la *Mort d'Abel*, de Métastase, celle de Gilbert et celle de Legouvé. L'épopée, le drame, l'ode se partagent la naissance, la vie, la mort de Moïse. Il en est de même pour quantité d'autres sujets qu'il serait trop long d'énumérer ; car M. Bonnet cite près de cent auteurs, critiques ou poëtes. Signalons seulement comme des curiosités litttéraires quelques scènes de Caldéron et de Lope de Véga tout à fait inédites pour ceux qui ne connaissent pas la langue espagnole, même pour beaucoup de ceux qui possèdent cette langue, et quelques passages de l'*Aman de Naogéorgus* comparés à certains morceaux de l'*Esther* de Racine.

L'auteur a beaucoup traduit, beaucoup cité, et nous l'en félicitons :

ce procédé est assurément meilleur et va mieux au but que les analyses. Parmi tous les poëtes cités, il est inutile de dire que nous trouvons toutes nos célébrités poétiques anciennes et contemporaines. On nous dispensera de donner ici une kyrielle de poëtes, de littérateurs que chacun nommera. Au point de vue littéraire, M. Bonnet donne ses jugements, selon l'expression de Montaigne, non comme *bons*, mais comme *siens*. Il n'a voulu consulter aucun critique avant d'avoir exprimé ses propres sentiments. « Libre à chacun, dit-il, de les modifier et de juger si j'ai été trop sévère : mais la louange n'a de prix que si elle est accompagnée d'une sévérité habituelle. »

Pour plus de brièveté, l'auteur a marqué par des lettres italiques, les traits qu'il a jugés contraires au bon goût, à la convenance, à l'harmonie du style. Nous aurions cependant préféré, au moins de temps en temps, et lorsque surtout il pouvait y avoir divergence de sentiment, voir l'auteur exposer les raisons de sa critique et exprimer les motifs de ses préférences. La jeunesse, principalement, eût profité de cette méthode : la critique *par signes* ne convient guère qu'à ceux qui ont le goût formé et qui, dès lors, ont moins besoin de discussion pour comprendre. Mais M. Bonnet nous oppose ce mot de Rivarol : « *Au goût*, il ne faut qu'un coup d'œil pour décider son suffrage ou sa répugnance, » et il a voulu s'en fier à la sagacité du lecteur. Nous n'insisterons donc pas, craignant de nous montrer moins courtois que lui.

Nous espérons que ces quelques lignes suffiront pour donner une idée du travail de M. Bonnet et en faire comprendre l'intérêt. Cet ouvrage est un nouvel inventaire de richesses littéraires qui sera utile aux professeurs et aux élèves de rhétorique, et qui offrira une lecture attachante et instructive, non-seulement à ceux qui cultivent les lettres, mais encore à ceux qui ne recherchent dans les livres qu'un délassement agréable. M. Bonnet, par ses *Études*, a en quelque sorte inauguré un nouveau genre de critique littéraire qui peut s'étendre encore à d'autres branches de la littérature qu'à celle qui concerne nos Livres saints.

L.-F. G.

DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES

De la part des agrégés.

OFFRES

Trésors de la prédication (les commandements), par M. l'abbé Pioger. 1 vol. gr. in-8°, broché, 9 fr. Net : 6 75

Ancienne (l') Académie des sciences, par Maury. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. Net : 5 50

Histoire générale de la philosophie, par V. Cousin. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. Net : 5 50

Spiritualisme (du), et économie politique, par Antonin Rondelet. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. Net : 5 50

Revue contemporaine (année 1865), en 24 livraisons brochées en bon état, au lieu de 50 fr. 22 »

Encyclopédie moderne, dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts. 30 vol. in-8°. Ouvrage orné de plus de 100 planches gravées sur acier, destinées à faciliter l'intelligence du texte. Cette nouvelle édition, publiée sous la direction de M. Léon Renier, entièrement refondue et augmentée de près du double, forme 30 volumes; dont 27 volumes in-8° de texte et 3 volumes d'atlas, bien conservés. Prix : 100 fr. Net : 60 »

Lexicon hebraicum et chaldaicum in libros veteris Testamenti ordine etymologico compositum in usum scholarum, edidit E.-F. Leopold. In-12, Leipsig. 1/2 reliure. 2 »

Histoire du Congrès de Paris, par Ed. Gourdon. 1 fort vol. in-8°, broché, au lieu de 5 fr. 2 50

La démocratie française. Les rapports avec la monarchie et le catholicisme, son organisation, par Pradié. 2e édition. 1 vol. in-8°, broché, au lieu de 5 fr. 2 50

Œuvres complètes de Saint-Jean-Chrysostome (grec et latin). 13 vol. in-f°, reproduit en 26 livraisons gr. in-8°, à 2 colonnes, édition Gaume, conforme à celle des Bénédictins de Saint-Maur, 400 fr. Net : 160 »

Œuvres complètes de Saint-Basile (grec et latin). 3 vol. in-f°, reproduits en 6 livraisons gr. in-8° à 2 colonnes ; édition Gaume, conforme à celle des Bénédictins de Saint-Maur, 80 fr. Net : 35 »

Cours complet d'Écriture sainte formé uniquement des Commentaires les plus renommés et indiqués par un grand nombre d'Evêques et de Théologiens catholiques interrogés à cet effet; annoté par des Prêtres haut placés dans l'Enseignement religieux et la Direction des âmes. 28 vol. in-4°, 138 fr. 100 »

Cours complet de Théologie, formé uniquement des Traités, etc. (comme au *Cours complet d'Ecriture sainte*). 28 vol. in-4°, 138 fr. Net : 100 »

Bibliographie de la France, de 1857 à 1864. 24 vol, in-8°, dont 18 vol. brochés et 6 vol. en livraisons détachées ; le tout en très-bon état. On céderait les 24 vol. à 100 fr.

Storia universale, février 1838. 35 vol. in-8° par Cantu, dont 7 en demi-reliure, les autres en fascicules, 70 fr.

Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet, édition Curmer épuisée. 2 vol. in-8°, avec encadrements variés à chaque page et 12 gravures sur acier; broché, couverture fatiguée. Prix : 40 »

Commentario alla S. Sevilttura (ital.) 23 vol. in-18. Milan, 1853, demi-reliure, dos parchemin en très-bon état. 30 »

Croyance due à l'Evangile (de la), par H. Wallon. 1 vol. in-8°, demi-reliure chagrin, tr. dorée, 10 fr. Net : 8 »

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

DE LA CROYANCE DUE A L'ÉVANGILE. EXAMEN CRITIQUE DE L'AUTHENTICITÉ DES TEXTES ET DE LA VÉRITÉ DES RÉCITS ÉVANGÉLIQUES, par H. Wallon, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris. 2e éd. Paris, Adrien Leclerc, 1866. 1 vol. in-8, de iv-582 pages. Prix : 7 fr. 50.

On sait combien la première édition du livre de M. Wallon (1858) a obtenu de sérieux suffrages. On n'a pas oublié surtout l'appréciation qui en fut ainsi faite par S. E. le cardinal Morlot : « Cette réfutation des attaques dirigées de nos jours contre les saints Evangiles est solide et pleine de science et de foi. » La deuxième édition que M. Wallon vient de nous donner de ce travail si excellent à tous les points de vue, lui vaudra encore plus l'estime et la reconnaissance de tous les chrétiens qui s'intéressent à la grande controverse dans laquelle l'éminent érudit a marqué sa place à jamais. Cette deuxième édition, refondue et complétée par l'examen des derniers ouvrages publiés contre l'autorité des Evangiles, est en quelque sorte un livre nouveau, qui répond aussi victorieusement aux attaques du jour qu'aux attaques de la veille.

En une exposition dont la netteté offre un frappant contraste avec la façon nébuleuse dont s'expriment la plupart de ses adversaires, même quelques-uns de ceux qui ne sont pas allemands, M. Wallon signale en leur ensemble les théories qu'il va combattre en détail. Il fait justice d'une manière générale, en quelques mots heureux, de ces interprétations qui forcent la nature et qui lui prêtent les miracles que l'on refuse à Dieu (p. 7). « Le rationalisme se faisant fort d'expliquer ainsi ce que raconte la Bible, remet en mémoire la grenouille

qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf. Le système crève ; et pour y aider, nos adversaires de l'autre camp ne lui ont pas épargné les piqûres. Krug déclare qu'en somme les explications lui semblent plus merveilleuses que les faits, et le docteur Strauss, qui le cite, ne traite pas plus charitablement le laborieux commentaire du savant Paulus (1). » M. Wallon ne se moque pas moins finement de l'école mythique que de l'école rationaliste, de celle qui nie que le fait soit un prodige, que de celle qui nie que le prodige soit un fait. Il rappelle, à ce sujet, avec beaucoup d'à propos (p. 9) ces « pages légères qui sont la meilleure réfutation d'un bien grand nombre de savants livres, spirituelle fantaisie où l'on montre *comme quoi Napoléon n'a jamais existé* (2), par des raisons dont le symbolisme classique pourrait, en plus d'un cas, envier la vraisemblance. » Il ajoute : « On ne le pouvait pas faire plus sérieusement pour une histoire qui se passe pendant les règnes d'Auguste et de Tibère, dans le plus grand apaisement du monde, au sein de la Judée soumise et calme, sous les yeux du gouverneur romain. Il est vrai qu'on ne nie pas précisément que Jésus-Christ ait existé ; mais son existence admise, on supprime à peu près tout le reste, et son histoire n'est plus qu'une légende où le critique reste libre de distinguer, selon son bon plaisir, ce qui est à prendre ou à laisser. » M. Wallon, dans les pages suivantes, s'attache principalement à analyser la *Nouvelle Vie de Jésus* du docteur Strauss traduite par A. Nefftzer et Ch. Dollfus, livre qui, comme il le remarque, nous fait connaître à lui seul la méthode et les tendances de « l'école critique » tout entière.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à démontrer l'authenticité des textes, et la deuxième partie la vérité des récits.

Dans la première partie, M. Wallon, marchant sur les traces du docteur Lardner (3) et du docteur Norton, déroule d'abord la longue chaîne de témoignages qui remonte aux temps apostoliques. Il insiste sur l'importance de ceux des monuments des Pères Apostoliques qui sont au-dessus de toute discussion, comme la première épître de

(1) M. Wallon rapporte (p. 162) ce mot énergique de Strauss à l'adresse de quelques-uns de ses maladroits disciples : « On voit à quel gâchis d'hypothèses aboutit ce système, » et (p. 203) un autre mot du même contre « ces productions monstrueuses d'un système qui remanie l'histoire sans frein ni règle. »

(2) M. Prosper Mérimée, dans ses *Mélanges historiques et littéraires*, attribue à un Belge l'ingénieux opuscule. J'ai rappelé (*Correspondance littéraire*, du 25 février 1860) que cet opuscule est bel et bien l'œuvre d'un Français, et que ce Français était un ancien oratorien, M. J.-B. Pérès, mort bibliothécaire de la ville d'Agen.

(3) Voir le digne hommage que M. Wallon rend à Lardner, p. 256.

saint Clément Romain et l'épître de saint Polycarpe, sans abandonner toutefois la collection des épîtres de saint Ignace qui sont, dit-il, aussi vigoureusement défendues que fortement attaquées. Il prouve ensuite qu'il faut compter saint Justin parmi les témoins les plus considérables de nos Evangiles, et il n'a pas de peine à établir parfaitement ce point contre les assertions de M. Renan et du docteur Strauss (1). Il constate (p. 39) que saint Irénée, qui vivait avant que Justin eût subi le martyre, et qui florissait vers le troisième quart du second siècle, nomme tous les quatre Evangiles sous les noms de leurs auteurs et dans l'ordre du canon, avec des circonstances précises sur la composition de chacun d'eux. Puis, recueillant les témoignages qui sont restés des hérétiques de ces premiers temps, il montre que les Evangiles étaient généralement reçus de Cérinthe, de Basilide, de Marcion, de Tatien aussi bien que de saint Irénée, de Théophile, évêque d'Antioche, de Clément d'Alexandrie, etc. Ne se contentant pas de mettre en pleine lumière cette vérité, que la chrétienté tout entière soit par les Pères qui continuent la tradition de l'Eglise, soit par les hérésiarques qui s'en étaient séparés, témoigne, dès le second siècle, en faveur de nos Evangiles, le docte critique va chercher un complément de preuves dans les citations qui nous ont été conservées par Origène du livre de Celse contre les chrétiens.

Examinant les épîtres de saint Paul, en s'aidant surtout du savant ouvrage du docteur Paley (*Horæ Paulinæ*), M. Wallon met hors de doute, à la suite de la discussion la plus serrée, l'authenticité de ces épîtres, authenticité qui entraîne celle des Actes des Apôtres, laquelle à son tour entraîne celle de l'Evangile de saint Luc, qui est intimement lié aux Actes, et qui constitue la première partie d'une histoire dont les Actes sont la suite (2).

(1) M. Wallon est d'accord, à cet égard, avec de recommandables érudits allemands, tels que Neander, Winer, de Wette, Olshausen, Lücke, Tholuck. Il est même d'accord avec l'auteur des *Études critiques sur l'évangile saint Matthieu*, M. Réville, auteur, dit-il (p. 35), qu'on peut alléguer avec quelque assurance au docteur Straus et à M. Renan.

(2) En une note de la page 83, M. Wallon s'élève avec vivacité contre les étranges erreurs d'un article de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre 1865, intitulé : *Un essai d'histoire religieuse*. L'auteur de cet article, M. Emile Burnouf, a mérité de la loyale indignation de M. Wallon ce reproche qui pèsera toujours sur lui : « Convenons pourtant, qu'en écrivant ainsi l'histoire, on compte un peu trop sur la simplicité du lecteur. » M. Wallon est revenu sur ce déplorable article (p. 216, 221, 480, 433), pour y relever d'autres énormités. Si le vigoureux défenseur de l'Évangile a pu blâmer en M. Burnouf une « audace qui brave toute définition, » il a pu blâmer en lui une ignorance qui va jusqu'à mettre la mort de saint Pierre avant la prise de Jérusalem, c'est-à-dire à mettre le règne de Vespasien avant celui de Néron.

Les chapitres sur les Actes des Apôtres, sur saint Mathieu, saint Marc et saint Luc, sur saint Jean, et enfin sur l'intégrité du texte des Evangiles, ne sont pas moins concluants que le chapitre sur les épîtres de saint Paul, et tous ensemble ils forment un indestructible faisceau d'arguments (1). Tout est remarquable en cette étude. M. Wallon n'y montre pas seulement beaucoup de science, il y montre aussi beaucoup d'habileté. Ses armes sont admirablement trempées, et il les manie avec une rare dextérité. Tantôt il s'empare d'un aveu de M. Renan, tantôt d'une concession du docteur Strauss, et tirant parti des divergences aussi bien que des contradictions, il oppose tantôt ses adversaires les uns aux autres (2), et tantôt il les oppose à eux-mêmes.

Dans la deuxième partie de son livre, M. Wallon fait ressortir la conformité de l'Évangile et de l'histoire ; puis il repousse, dans des pages qui, pour leur appliquer l'éloge qu'il donne à des réflexions de son cher Bossuet (3), sont « pleines de sens et de force » les diverses objections dirigées contre les récits évangéliques, principalement celles qui sont relatives au recensement de Quirinus (4) et au massacre des innocents. Il aborde sans hésitation toutes les autres difficultés que peuvent présenter les récits de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, et après avoir dissipé toutes ces difficultés, il montre, en un de ses plus beaux chapitres, combien est incontestable l'harmonie des Évangiles (5).

(1) M. Wallon, dans son intéressant chapitre sur les Actes des Apôtres, a résumé un ouvrage spécial de M. James Smith, sur les voyages de saint Paul à Rome (Londres, 1848).

(2) Par exemple, M. Scherer à M. Reuss, M. Michel Nicolas à M. Réville, M. d'Eichtal à M. Ernest de Bunsen, etc.

(3) P. 239. En un autre endroit de son livre, M. Wallon se plaint de ce que les adversaires des Livres saints ne tiennent aucun compte de Bossuet sur ces matières (p. 279). « De Bossuet, pas un mot ; comme si, dans ses *Élévations sur les mystères*, il n'était pas assez profond, et dans ses *Méditations sur l'Évangile*, assez précis, assez lumineux ! Comme s'il n'avait pas confondu à l'avance la plupart de ces misérables arguties que l'on oppose à l'Evangile ! Mais c'est peut-être une raison pour qu'on en parle moins. Il vaut mieux l'écarter du débat. On fuit cette grande lumière. » Ce n'est point en vain que M. Wallon a tant étudié Bossuet, ce n'est point en vain qu'il s'est *nourri de la moelle du lion*.

(4) Pour la question du recensement de Quirinus, M. Wallon, qui a toujours le soin de consulter les meilleurs traités spéciaux, et qui a toujours la délicatesse de nommer les auteurs auxquels il emprunte quelque chose, nous avertit (p. 330) qu'il a beaucoup profité des savantes recherches de M. Ph.-E. Huschke ; Breslau, 1840. La dissertation du docte allemand n'avait pas été traduite en français : le livre de M. Wallon dédommagera ceux qui ne peuvent la lire dans l'original.

(5) M. Wallon a rejeté, à la fin du volume, d'importantes notes additionnelles. On ne saurait dire trop de bien de toutes ces petites dissertations. Pour que rien ne manque à l'ouvrage, on y a ajouté une très-complète Table des matières.

Voici de quelles éloquentes paroles M. Wallon couronne sa magistrale réfutation des erreurs des adversaires du Nouveau Testament (p. 489): « Revenons donc à l'Évangile, et ne demandons qu'une chose à ceux qui l'attaquent: c'est-d'y revenir eux-mêmes et de le lire en toute simplicité de cœur. La controverse a ses entraînements, et tel qui se fait gloire d'entrer dans l'examen de ces questions, libre de toute idée préconçue, est esclave d'un préjugé qui n'est pas moins maître de son âme pour en avoir banni la foi. La lecture du texte sacré a une force qu'il n'est donné à aucun argument d'avoir: elle triomphe sans blesser, elle calme les esprits échauffés de la querelle; et si l'on doit s'étonner qu'un livre si plein de douceur ait provoqué tant d'aigres disputes, c'est encore là qu'il en faut chercher le remède. Déjà cette lecture a porté ses fruits. Au ton si honnête, si simple, si candide de cette histoire, on s'est refusé à voir des imposteurs dans les Évangélistes. En présence d'une morale si pure et si pratique, espérons qu'on ne persistera pas à la rapporter à des hallucinés, ou, pour parler plus français, à des fous; et qu'après avoir justement admiré les belles choses contenues dans leurs écrits, on ne leur refusera pas davantage ce qu'on accorde au commun des hommes: l'usage du sens et du bon sens.

« Pour nous, ce que nous avons voulu surtout maintenir, comme étant le point dominant du débat, c'est que dans les Évangélistes nous avons des témoins. Ceux qui nous parlent sont bien saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. C'est à eux, si on refuse de les croire, qu'il faut donner un démenti. Nous n'ajouterons qu'un mot: c'est que si l'on montrait, à l'égard des livres anciens ou modernes, les exigences qu'on a pour le Nouveau-Testament, l'histoire serait encore à faire, faute de témoins dûment constatés; nous en serions toujours à l'âge mythologique. L'histoire est vieille pourtant, et nous laissons sans regret cette controverse pour reprendre les études que nous lui avons consacrées (1); mais, en vérité, quand on a parcouru le cercle entier de cette discussion, on devient si difficile en matière de preuve, qu'on serait tenté de ne plus croire à rien qu'à l'Évangile. »

T. de L.

(1) Tous ceux qui ont lu et admiré l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, *Jeanne d'Arc*, *Richard II*, accompagneront de leurs vœux les plus sympathiques M. Wallon en ces études qui leur promettent d'autres aussi beaux livres.

PRINCIPES DE THÉOLOGIE MYSTIQUE, par Mgr Chaillot, prélat romain. 1 vol. in-12 de 384 p. 1866, chez Louis Hervé. Prix : 3 fr. 50.

La Théologie mystique n'est pas seulement la science du discernement des esprits ; elle est, selon sa notion propre, une élévation du cœur et de l'esprit à Dieu pour le connaître, l'aimer et s'unir à cet objet infini, admirer ses divines perfections et le contempler dans le silence : elle traite, par conséquent, des matières de spiritualité, explique l'objet de la contemplation, son sujet, ses principes, ses effets, ses propriétés ; découvre les dangers qui se rencontrent dans la vie spirituelle, et marque les voies qu'il faut suivre pour ne se pas égarer dans la recherche de l'union secrète et intime avec Dieu.

Cette science presque divine, avons-nous besoin de le dire, est nécessaire au prêtre, surtout au directeur des âmes. S'il ne la possède pas, de combien de fautes sa carrière sera-t-elle remplie ! Combien d'âmes d'élite il dirigera mal, et qu'il laissera se traîner péniblement dans les voies ordinaires, tandis qu'il aurait pu les élever dans les régions supérieures de la vie spirituelle ! Combien d'autres, au contraire, moins prévenues de la grâce et moins développées, il voudra diriger comme des âmes supérieures, et que par là même il jettera, involontairement sans doute, dans un état qui ne sera pas le leur, dans une sphère d'idées qu'elles ne comprendront pas, sur une route qu'elles ne pourront traverser ! Sous sa direction, personne ne sera à sa place, personne ne sera dans la vraie ligne où Dieu veut chacun de nous. Alors, que d'erreurs, que de fautes, que de malheurs même résulteront de cette ignorance ! Il n'aura pas su soigner cette plante que le céleste Époux lui avait donnée à cultiver dans sa vigne ; et parce qu'il aura trop arrosé celles-ci, trop taillé celles-là, pas assez soigné les unes et redressé les autres dans un mauvais sens, aucune ne sera venue en son temps, aucune n'aura porté les fruits qu'elle devait produire !

La connaissance de la Théologie mystique importe donc beaucoup aux ministres du Seigneur. Cette science par excellence est écrite dans tous les livres de la foi catholique. Depuis la Bible jusqu'aux ouvrages des Saints Pères, et depuis ces immortels génies jusqu'à saint Liguori, la Théologie mystique donne matière aux plus beaux écrits. Mais elle est éparse, si l'on peut parler ainsi, et, sauf quelques livres spéciaux qu'il serait trop long d'énumérer ici (1), nous n'avons pas

(1) On peut voir, entre autres, l'ouvrage intitulé : *Theologia mystica ad usum parochorum et directorum animarum, ex S. Scriptura, conciliis, SS. Patribus, Mysticis*

d'ouvrage qui résume les principes de cette Théologie, et surtout qui nous donne, comme le fait Mgr Chaillot dans le livre que nous annonçons, la substance des différentes décisions de l'Église, lesquelles forment un trésor qui enrichit le domaine de la Théologie mystique, en même temps qu'un arsenal où se trouvent les meilleures armes pour la défendre contre les propositions erronées des anciens et des nouveaux hérétiques.

Un fait digne de remarque et qu'on retrouve à presque toutes les époques de l'histoire ecclésiastique, dit Mgr Chaillot, c'est que les grands Docteurs précèdent l'erreur : la Providence semble prémunir les fidèles contre la contagion ; d'autre part, l'ennemi de la doctrine et de tout bien, agit en haine de la vérité déjà connue et pratiquée. Dans les premiers temps, le Père de la Théologie mystique, saint Denys l'Aréopagite, compose ses admirables traités contre les obscènes impiétés des gnostiques. Pour ne rien dire de la savante École de saint Victor, saint Bernard apparaît au moment où les Albigeois vont renouveler les anciennes erreurs. Au XIII[e] siècle, saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme* et ses *Opuscules*, et saint Bonaventure dans ses merveilleux écrits, établissent les principes fondamentaux de la Théologie mystique, avant que les fratricelles, les bégards et les béguines, condamnés par le Concile de Vienne et par le Pape Jean XXII, ne souillent la piété chrétienne par leurs dangereuses et ridicules aberrations.

Les travaux de Gerson méritent une mention honorable; mais il faut surtout citer les écrits de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix qui avaient commencé d'écrire lorsque la secte des Illuminés se montra en Espagne. Dans la réformation du Carmel prend naissance toute une école de Théologie mystique, où la pureté des doctrines s'allie constamment à l'onction la plus touchante. Plusieurs religieux de cet Ordre ont écrit des traités estimés et des théologies mystiques assez complètes. Au commencement du siècle suivant, saint François de Sales, mettant à la portée des fidèles une doctrine sûre et savante, trace une route facile et sûre pour conduire l'âme à la perfection. Mais bientôt le quiétisme renouvelle les anciennes erreurs. Le Saint-Siége condamne soixante-huit propositions de Molinos et poursuit les maximes fausses et erronées jusque dans les écrits du doux et immortel Fénelon, en donnant ainsi de nouvelles armes aux apologistes de la mystique traditionnelle.

primariis, ac Theologiis ratiociniis adornata. **2 vol in-8, chez H. Vrayet de Surcy, 19, rue de Sèvres. Prix : 10 fr. Pour les agrégés, 5 fr.**

Présenter l'oraison contemplative comme nécessaire au salut, la faire consister dans une inaction intérieure qui dispense de produire les actes des vertus chrétiennes, et prétendre que les commandements ne sont pas faits pour l'homme qui s'adonne à la contemplation entendue ainsi : tel est le caractère général des erreurs mystiques, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours ; de sorte qu'on est assuré de combattre toutes les dangereuses aberrations en réfutant le molinisme qui les a renouvelées.

C'est ce que fait Mgr Chaillot. Mais il ne marche qu'appuyé sur ses devanciers, sur des travaux solides. Le célèbre cardinal Brancacci, dans ses traités *de Oratione* ; le dominicain Massoulié, par ses ouvrages contre les erreurs des quiétistes, et, dans le siècle suivant, Terzago, évêque de Narni, dans sa *Theologia historico-mystica*, découvrent le venin caché sous le voile de la perfection et de la contemplation divine. C'étaient là autant de sources sûres où l'on pouvait puiser. Mgr Chaillot s'est principalement attaché à suivre le dernier théologien que nous venons de nommer, et cela d'autant plus que Terzago, pour sa *Theologia historico-mystica*, a consulté les censures des qualificateurs du Saint-Office sur les propositions de Molinos et de Fénelon, qu'il publie dans son livre la censure théologique de ces propositions et qu'il les réfute solidement.

On voit que l'ouvrage de Mgr Chaillot repose sur des autorités respectables. Il est divisé en cinq parties. La première renferme les principes de la Théologie mystique tels que les écrivains catholiques les professent. On trouve dans la seconde l'énumération des erreurs condamnées par l'Eglise, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. La troisième partie, et celle-ci est surtout puisée dans l'ouvrage de Terzago, contient la censure théologique des propositions de Molinos et la réfutation des soixante-huit propositions quiétistes. Nous avons dans la quatrième partie, la réfutation des propositions de Fénelon, et la cinquième enfin concerne la Vénérable Marie de Jésus, Abbesse du Couvent de l'Immaculée-Conception d'Agréda, et son livre *de la Cité Mystique*.

Chacune des parties du Traité de Mgr Chaillot est certainement très-instructive et propre à captiver l'attention des esprits studieux ; mais la cinquième nous paraît surtout de nature à soulever bien des discussions. Il s'agit d'un point fort controversé, savoir : quelle valeur et quelle autorité peuvent être accordées au livre de Marie d'Agreda ? Or, les esprits étant divisés à cet égard, et Mgr Chaillot, à l'aide de documents authentiques, tranchant la question dans le sens

le plus défavorable à la *Cité Mystique*, il nous semble inévitable que les défenseurs de cet ouvrage ne veuillent relever le gant.

La Dissertation de Mgr Chaillot sur ce point, car cette partie de son livre est un traité spécial qui ne fait pas moins de cent cinquante-cinq pages, est précédée d'un historique où le respectable auteur rapporte tout ce qui s'est passé à Rome dans les SS. Congrégations pour la cause de Canonisation de Marie d'Agréda, et principalement pour l'examen de son livre. Nous regrettons que l'espace nous manque pour résumer ces faits qui, par eux-mêmes, nous semblent d'une grande importance dans la question pendante. Puis, viennent les censures dont la *Cité Mystique* fut l'objet de la part des savants hommes appelés successivement par les Papes à trancher cette longue controverse. L'un d'eux surtout, le Cardinal Gotti, s'est montré le plus sévère, et c'est son travail que suit principalement Mgr Chaillot.

Nous avons déjà exprimé ici même (1), ce que nous pensons des accusations du Cardinal Gotti contre l'œuvre de la Vénérable Abbesse du Couvent d'Agréda. Elles nous semblent très-graves, et sans nous prononcer en aucune sorte dans ce débat, nous croyons qu'après avoir lu ces censures, il n'est guère possible qu'on n'arrête pas au moins son opinion. Aussi souhaitons-nous vivement que des hommes compétents, que des théologiens étudient ces censures et fassent connaître ce qu'on doit en penser. Car, nous l'avons dit aussi, ce ne serait pas par le silence qu'on atténuerait la portée de telles accusations; et quand on vient, comme le fait Mgr Chaillot, opposer des autorités si hautes et si respectables, il ne serait pas bon de laisser les fidèles indécis sur des questions si importantes. Ce n'est pas, bien entendu, que la solution de ces questions soit d'une nécessité absolue : la foi n'y est évidemment pas intéressée, et les fidèles ont bien d'autres livres que la *Cité Mystique* pour régler leur croyance et leur conduite; nous avons, d'ailleurs, l'autorité de l'Eglise, et cela suffit pour tout catholique. Néanmoins, lorsqu'un livre comme celui de Marie d'Agréda qui touche à tant de points de l'ordre le plus relevé de la science mystique, lorsqu'un tel livre, disons-nous, est tour à tour défendu et attaqué par des hommes instruits et également dignes, de part et d'autre, de tous les respects, il est permis de souhaiter que les divergences d'opinions s'éclaircissent.

Pour arriver à ce résultat désirable, il serait bon que les défenseurs comme les adversaires du livre de Marie d'Agréda ne fussent pas exclusifs et qu'ils consentissent à examiner, à discuter leurs arguments

(1) Voyez le numéro de mars de cette Revue, p. 107.

réciproques avec le seul désir de voir triompher la vérité. Malheureusement, nous craignons qu'on ne suive pas complétement cette voie. Si, dans l'article que nous venons de rappeler, nous avons pu regretter que Mgr Chaillot n'ait pas tenu compte des travaux qui ont été publiés sur la *Cité Mystique* depuis les censures du Cardinal Gotti, il faut dire aussi que, de leur côté, les défenseurs récents de l'œuvre de la Vénérable religieuse ne se préoccupent pas assez directement des attaques de ce Cardinal. Or, c'est là, selon nous, un fait doublement fâcheux; car si chacun se renferme dans son sentiment sans discuter une bonne fois à fond les accusations portées contre ce livre, comment arrivera-t-on à s'entendre, et comment évitera-t-on l'espèce de scandale qu'occasionne la division des esprits sur des points aussi considérables que ceux que soulève le Cardinal Gotti?

Les accusations de ce prélat sont fausses ou elles sont fondées. Dans le premier cas, il faudrait les réfuter victorieusement; dans le second cas, il n'y aurait que du profit à avouer qu'on s'est trompé. L'auteur des *Principes de Théologie Mystique*, lui, s'en tient uniquement à l'autorité des Congrégations romaines et surtout à celle des censures du Cardinal Gotti. « Il me suffit, dit-il en terminant, d'avoir démontré suffisamment qu'il n'est pas possible que ce que contient la *Cité Mystique* ait été révélé par Dieu. » Les défenseurs de ce livre, pour leur compte, s'en tiendront-ils à des allégations plus ou moins fondées, sans entrer dans le fond même de la doctrine? Voilà, ce nous semble, le point où ils se trouvent acculés aujourd'hui. Quoi qu'il en soit et quoi qu'il arrive, achevons de préciser la pensée de Mgr Chaillot sur l'œuvre de Marie d'Agréda. Nous ne saurions mieux le faire qu'en citant les faits suivants qu'il donne sous le titre de *Conclusion*, et qui sont assez peu connus pour justifier l'étendue de cette citation :

« Les défenseurs de la *Cité Mystique*, dit Mgr Chaillot, ne purent pas répondre d'une manière satisfaisante aux terribles objections du Cardinal Gotti. Malgré les continuelles instances du roi d'Espagne, la Congrégation des Cardinaux ne prit aucune décision. Benoît XIV, par sa lettre au général des Franciscains, insinua d'abandonner le livre, afin de continuer la cause de la Béatification de Marie d'Agréda; en effet, il n'était pas constaté légalement et comme il le faut pour une cause de cette espèce, que Marie d'Agréda fût réellement l'auteur de la *Cité Mystique* (1). Ce conseil était inspiré par une profonde sagesse.

(1) Mais, dit le P. Samaniego, dans son *Prologue* placé en tête de la *Cité mystique*, si le livre a été composé par un autre, comment expliquer que Marie d'Agréda, reli-

Au lieu de suivre cette voie nouvelle, les défenseurs de Marie d'Agréda voulurent poursuivre jusqu'à la fin la réhabilitation du livre. On fit apporter de l'Espagne le manuscrit autographe de la *Cité Mystique*, et les calligraphes se mirent à l'œuvre. Sous Clément XIII, la Sacrée Congrégation des rites rendit un Décret portant que le manuscrit en question était vraiment écrit de la main de Marie d'Agréda. Ce Décret a été publié récemment dans la Revue romaine intitulée : *Analecta juris Pontificii*. Sous Clément XIV, la Sacrée Congrégation des Rites rendit un autre Décret qui déclara authentiquement et légalement que la *Cité mystique* est l'œuvre de Marie d'Agréda, et a été composée par cette religieuse. Le lendemain, Clément XIV, qui avait appartenu à l'Ordre Franciscain, imposa un silence éternel à la cause de Béatification de Marie d'Agréda, *propter librum*. Ce Décret de Clément XIV a été enregistré dans les archives de la Sacrée Congrégation des Rites ; la cause n'a pas été traitée depuis cette époque. L'an dernier (1864), un littérateur français a demandé au Saint Père l'autorisation de publier une nouvelle traduction de la *Cité Mystique*. Après s'être fait rendre compte de l'état de l'affaire, et vu surtout le Décret de Clément XIV, qui impose un éternel silence, le Saint Père n'a pas accordé la permission de publier la nouvelle traduction. Un religieux établi en Belgique, qui a publié plusieurs volumes sur la Sainte Vierge d'après la *Cité Mytique*, a voulu publier à Rome l'*Histoire de Judas*, en italien, extraite de son livre et par conséquent de la *Cité mystique*. Or, l'*imprimatur* romain a été refusé, et l'*Histoire de Judas* n'a pas été imprimée à Rome (1). Ce dernier fait est récent ; il remonte à 1864, comme le précédent. »

gieuse vraiment exemplaire, ait consenti à le présenter comme son œuvre? Le véritable auteur aurait-il voulu se priver de la gloire qu'il aurait retirée de son écrit? « La réponse est facile, réplique Mgr Chaillot (p. 381). L'auteur du livre fut contraint de l'attribuer à une autre personne, et particulièrement à Marie d'Agréda. Voulant dire tant de choses nouvelles, singulières, éloignées du sentiment et des idées communes, sans pouvoir citer aucune autorité et alléguer aucune preuve, il fallait nécessairement recourir aux révélations, et faire paraître le livre sous le nom d'une personne qui avait la réputation d'avoir des communications divines, autrement l'auteur du livre se serait compromis. Marie d'Agréda, religieuse dévote, put être amenée par l'obéissance à copier le livre et à consentir à le laisser publier sous son nom, surtout si on lui fit croire que Dieu et la Sainte Vierge en retireraient de la gloire. » Il va sans dire que nous ne citons ces paroles de Mgr Chaillot que pour donner une idée plus complète de ses sentiments à l'égard de la *Cité Mystique*, et non pour en prendre, en quoi que ce soit, la responsabilité. Il est certain que, pour admettre les lignes qu'on vient de lire, il faudrait supposer un enchaînement de faits et de supercheries telles que la conscience se refuse à les croire possibles, et qu'on voudrait des preuves positives, éclatantes, à la place de conjectures, quelque vraisemblables qu'elles puissent paraître.

(1) Le Religieux dont il est question dans ce passage est le R. P. Séraphin, Passio-

Telles sont les lignes par lesquelles Mgr Chaillot termine sa Dissertation. On voit que sa pensée dernière, sa *Conclusion* est que le livre de Marie d'Agréda n'a aucune autorité; qu'on ne saurait prétendre, comme quelques-uns l'ont fait, que Rome est au moins indifférente à l'égard de ce livre (1), et qu'il doit être abandonné. En tout cas, on ne peut nier la gravité des faits que résume ici Mgr Chaillot ; et nous croyons n'avoir rien avancé de trop lorsque nous avons dit, un peu plus haut, qu'après avoir lu sa Dissertation, le moins qu'on pouvait faire était de suspendre son jugement. Répétons également qu'en présence de cette *Conclusion* de Mgr Chaillot, les récents défenseurs et propagateurs de la *Cité Mystique* doivent répondre, à moins qu'ils ne préfèrent s'en tenir à l'avis de ce prélat. Pourtant, nous pensons, quant à nous, qu'on pourrait ne pas être aussi exclusif; car si, comme le soutiennent plusieurs, l'œuvre de la Vénérable religieuse d'Agréda renferme réellement des passages qu'une saine Théologie ne saurait accepter, il est incontestable que cette œuvre contient quantité de choses belles et tout à fait irréprochables. Ne serait-ce pas dès lors le cas de lui appliquer la règle de saint Paul : *Omnia probate : quod bonum est tenete* (I.Thess., v, 21)? Au lieu donc de la rejeter et de l'abandonner complétement comme le fait Mgr Chaillot, il serait peut-être mieux de l'éprouver de nouveau au creuset de ses plus sévères examinateurs, et d'en retenir tout ce qui serait absolument à l'abri de toute discussion et censure. Ce parti nous semblerait en effet le plus sage.

niste. Son ouvrage, qui n'a pu paraître à Rome, a été publié à Paris, en français, sous ce titre : *Vie de Judas Iscariote, extraite de la Cité Mystique*. On eût sans doute mieux fait de s'abstenir, puisque l'*imprimatur* avait été refusé à Rome.

(1) Nous nous abstiendrons de nommer ceux qui voudraient s'appuyer sur cette prétendue *indifférence* du Saint-Siége. Qu'il nous suffise, pour cette question, de renvoyer aux faits que rapporte Mgr Chaillot. Tout récemment nous avons vu invoquer, en faveur de la *Cité mystique*, un Décret approbatif du Pape Benoît XIII, en 1729, et c'est de ce Décret que parlent certains abréviateurs, entre autres l'abbé Boullan, de l'œuvre de Marie d'Agréda ; mais il y a ici une équivoque ou une inexactitude de faits dont on verra l'éclaircissement à la page 238 du livre de Mgr. Chaillot. Ce qu'il y a de certain, dit ce prélat, p. 293, c'est que le Décret du 26 juin 1681, du Pape Innocent XI, « n'a jamais été révoqué. Malgré les instances des rois d'Espagne, qui, pendant un siècle, n'ont jamais cessé d'implorer la réhabilitation du livre, les Papes se montrèrent inflexibles. Universités, Ordres religieux, théologiens, simples fidèles, tout le monde, en Espagne, semblait unanime pour demander la révocation du Décret. Tout ce qu'on obtint, c'est que l'effet en fût suspendu pour l'Espagne; *mais la révocation expresse, universelle, jamais*. Du moment où le Décret de condamnation était suspendu quant à l'Espagne, on ne pouvait insérer la *Cité Mystique* dans le Catalogue des livres dont la lecture est défendue partout; voilà pourquoi les éditions de l'*Index* publiées depuis Innocent XI ne le renferment pas ; le *Décret de ce vénérable Pontife n'en subsiste pas moins*. » On voit de plus en plus combien il importe que les défenseurs du livre de Marie d'Agréda se prononcent sur tous ces faits et éclairent, s'il y a lieu, la conscience des fidèles.

Disons maintenant un mot sur l'ensemble de l'ouvrage du savant rédacteur des *Analecta juris Pontificii*. Cet ensemble est des plus satisfaisant. La première partie qui renferme, comme nous l'avons dit, l'exposé des principes de la Théologie mystique est très-savante et appuyée sur les auteurs les plus respectables et les plus dignes de confiance. Les autres parties, celles qui ont trait aux erreurs mystiques condamnées par l'Église, et en particulier au quiétisme et aux maximes de Fénelon, sont extrêmement curieuses et instructives. On trouve là des citations, des documents, des décisions et des autcrités qu'on rencontrerait difficilement ailleurs, l'auteur ayant été à même de puiser aux meilleures sources.

Quelque important et excellent que soit cet ouvrage, la critique a cependant quelques reproches à lui faire. L'auteur est généralement trop sec et trop brisé dans sa forme. Nous regrettons aussi dans ce livre bien des négligences de style et certaines répétitions choquantes; nous regrettons également de n'y pas voir un arrangement des matières suffisamment net et clair. Sur ce dernier point, il eût été aisé, au moyen de divisions plus fréquentes et de sous-titres dans les chapitres, de rendre plus facile et plus fructueuse l'étude de questions par elles-mêmes assez ardues et qu'on ne saurait trop, par conséquent, s'attacher à présenter sous le jour le plus favorable, même matériellement parlant. Pourquoi encore n'avoir pas donné une *Table des matières?* C'est ici, sans doute, un mince détail, mais qui ne laisse pas d'avoir son importance pour les recherches. Enfin, faisons observer, pour le commun des lecteurs, que tous les textes cités par Mgr Chaillot sont en latin; de sorte que la lecture de son livre ne peut convenir à tous indistinctement. C'est surtout un ouvrage pour les ecclésiastiques, et, s'ils n'y rencontrent pas cette méthode, ce soin que nous sommes habitués, en France, à trouver ou à souhaiter dans nos livres, il leur offrira néanmoins un profit réel sous le rapport de la science mystique et de l'exactitude de la doctrine.

L.-F. Guérin.

ENTRETIENS SUR L'HISTOIRE. — Moyen-âge, par M. Jules Zeller, professeur à l'École normale supérieure et à l'École polytechnique. 1 vol. in-12, 472 pages. Paris, Didier, 1865. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est bien nommé : ce n'est pas une histoire du moyen âge : elle serait incomplète; ce sont des entretiens sur des sujets choisis par l'auteur comme susceptibles de plus d'intérêt et exigeant plus de

développement. En racontant la vie de Mahomet, «ce poëte religieux, moral et guerrier» et en montrant la suite des conquêtes arabes, M. Zeller fait toucher au doigt tout ce qui faisait la supériorité de la religion chrétienne sur la religion musulmane. Il expose très-bien l'état malheureux où cette invasion brutale avait réduit la chrétienté, pressée au nord par les Saxons, au midi et à l'orient par les musulmans. Pour rompre ce double flot deux hommes se présentent: l'homme du glaive et l'homme de la parole, le Franc Charles Martel, au nord comme au midi, contre le paganisme germain et l'islamisme arabe, l'apôtre armé de l'Eglise lors même qu'il n'a pas conscience de cette mission, et l'Anglo-Saxon Winfried, ce saint Boniface que le protestant Rettberg a lavé d'accusations injurieuses, que le catholique Ozanam a glorifié, et dont M. Seiters, curé catholique de Gœttingue, a publié une remarquable histoire. A la suite de ces maîtres M. Zeller retrace à merveille les travaux de Boniface, entrepris et poursuivis au milieu de mille obstacles; «car jamais, dit-il, le christianisme ne fut entouré d'autant de périls qu'à cette époque étonnante de désordres, et jamais il ne grandit d'une façon aussi miraculeuse.» Voilà justement le mot de l'histoire.

Charlemagne paraît, et l'alliance commencée sous Charles Martel et Pépin entre la papauté et les rois francs se conclut définitivement. «Charlemagne, dit très-bien M. Zeller, n'est point le commandeur de la religion, mais son serviteur, et par là beaucoup plus grand;» après lui l'empire «Carolingien» se divise et, «à la place de l'empire, sous des royaumes qui n'étaient eux-mêmes que les ombres d'un empire tout idéal,» il y eut le morcellement infini de la terre et de la souveraineté, et la hiérarchie dans la subordination, c'est-à-dire la féodalité, dont M. Zeller présente un tableau vif et juste dans ses lignes principales. Au milieu de la société abandonnée à elle-même, impuissante, désolée, «l'Église reprend peu à peu le dessus,» l'Église tout à l'heure fortement atteinte par la corruption du siècle, dépravée avec et par la société séculière, mais à présent purifiée par d'austères réformes. «S'il était sorti quelque chose de bon de la société féodale du x[e] siècle, dit M. Zeller, c'est à l'Église que l'Europe le devait... l'esprit chrétien, conservé au fond des plus pauvres monastères, regagna de nouveau l'Église, la société, et sauva l'une et l'autre.»

Est-ce à dire que la théocratie s'établit ou voulut s'établir? Non et c'est là un mot malheureux adopté par M. Zeller. Sans doute il cherche à mettre en opposition Grégoire VII et Saint-Bernard: ici Grégoire VII

(pourquoi ne pas mettre saint Grégoire VII?) dont les efforts ont pour but «le gouvernement du monde aussi bien que le gouvernement de l'Église» et qui «méconnaît les limites de sa juridiction,» là Saint-Bernard gouvernant l'Église et le siècle par la seule autorité de sa parole et de sa vertu et prêt, semble-t-il, à faire bon marché du pouvoir temporel des Papes, allégation mise déjà en avant par M. Bonjean, mais réfutée par monseigneur Nardi d'après le texte complet du grand docteur. Cette opposition où se joue l'esprit de M. Zeller est plus fictive que réelle, car lui-même, malgré toutes les peines malheureuses qu'il se donne pour l'établir, n'a-t-il pas reconnu que «l'œuvre de Bernard est la continuation de celle de Grégoire VII?» Le Pape, «investi par les circonstances et l'opinion générale d'une immense puissance,» s'en sert pour diriger la chevalerie vers l'Orient et rendre ainsi à la chrétienté de grands services. Il y a dans les pages de M. Zeller d'utiles considérations sur les croisades, «cette question d'Orient au moyen âge,» cette «défense de la civilisation chrétienne symbolisée dans la possession d'un tombeau.» J'en dirai autant du chapitre consacré à tracer l'histoire de l'affranchissement municipal et communal. Après avoir parlé assez longuement, mais avec trop de faveur de la tentative d'Arnaud de Brescia à Rome, puisque derrière une pensée de liberté municipale se cacha une tentative très-réelle contre la liberté de l'Église, M. Zeller termine son livre par un excellent chapitre sur saint Louis, type éclatant de la royauté. Il s'arrête surtout à étudier l'âme du roi, l'esprit du saint et il ne dit de son administration et de ces lois que ce qui peut achever de les faire connaître. La vue du roi, dit Joinville, donnait le calme et la paix : à la suite de M. Zeller, on ne contemple pas cette grande figure sans participer à ces précieuses émotions.

Tel est ce livre d'une lecture agréable, où les scènes d'intérieur se rencontrent à côté des vues élevées, où le recit est animé, où l'on reconnaît une science réelle, une pensée droite lors même qu'elle paraît se méprendre sur certains points, comme nous l'avons indiqué.

H. de l'E.

LES RELIGIONS ET LES PHILOSOPHIES DANS L'ASIE CENTRALE, par le comte de Gobineau, ministre de France à Athènes. 2e édit. Paris, Didier, 1866. 1 vol in-12, de 543 pages. Prix : 3 fr. 50 cent.

M. de Gobineau, qui a longtemps représenté la France auprès du roi de Perse, a profité de son séjour en Asie pour étudier sur les lieux une foule de graves questions. Déjà il nous avait fait part de ses

habiles observations dans ses *Trois ans en Asie*, ouvrage qui a eu beaucoup de lecteurs (1). Par son livre *Sur les religions et les philosophes dans l'Asie centrale*, il a acquis de nouveaux droits à la reconnaissance de tous ceux qui aiment les bons et solides travaux. Voici en quels termes le savant diplomate signale l'importance de son nouvel ouvrage :

« Tout ce que nous pensons et toutes les manières dont nous pensons ont leur origine en Asie. Il est donc intéressant de savoir ce que l'Asie pense encore et comment elle le fait; une curiosité de ce genre se trouve déjà assez justifiée par les motifs que j'en allègue, du moins pour les hommes qui aiment à ne pas perdre de vue les traces de l'histoire. Mais si on réfléchit que nos rapports de toute nature avec les peuples qui occupent les parties orientales de notre globe deviennent chaque jour plus nombreux, plus féconds, et que nos intérêts, les matériels comme les politiques, les plus relevés comme beaucoup de ceux qui le sont moins, sont engagés et le deviendront chaque jour davantage dans de telles questions, on admettra tout à fait, non plus seulement l'opportunité, mais bien l'utilité directe et pratique de connaître du mieux possible la conscience intellectuelle et morale de ces peuples que, bon gré, mal gré, nous voulons instituer nos associés...

« Je ne crois donc pas me placer en dehors des nécessités générales de ce temps, ni faire un livre de pure spéculation en venant analyser d'aussi près et aussi bien que je le pourrai, les notions religieuses, philosophiques, morales, et même les habitudes littéraires actuelles des habitants de l'Asie centrale. Peut-être les résultats que je vais présenter et les considérations auxquelles ces résultats donneront lieu pourront-ils fournir l'explication de beaucoup de faits qui, jusqu'à présent, semblent être imparfaitement compris, en admettant même qu'ils le soient un peu. »

M. de Gobineau, après avoir apprécié la vraie nature du génie asiatique, examine tour à tour l'islamisme persan, le soufysme, le bâbysme, et nous fournit les plus curieux détails sur la philosophie et les philosophes de la Perse contemporaine. Non content de nous

(1) M. de Gobineau a récemment publié (Didot, 1864) un *Traité des Écritures cunéiformes*, dans lequel il a fait, de la lecture actuelle des antiques caractères de la Perse et de l'Assyrie, une critique qui ne paraît pas devoir être acceptée par la science. En revanche, son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1855, 4 vol. in-8°), a été très-favorablement accueilli, et nous nous souvenons de l'avoir entendu grandement louer par M. Flourens dans une de ses leçons au collége de France (1861).

initier à la connaissance de toutes les doctrines orthodoxes ou hétérodoxes de l'Asie centrale, M. de Gobineau s'occupe beaucoup de la littérature actuelle de la Perse, et surtout de la littérature dramatique. Soit par de vives analyses, soit par des citations considérables (1), le docte critique nous donne le moyen de juger sûrement la littérature du XIX[e] siècle dans la patrie de Sâdi.

L'ouvrage, on le voit, de la première à la dernière page, est bien d'un homme qui traite de choses qui lui sont familières, et dans l'intimité desquelles, pour ainsi dire, il a longtemps vécu. Peu de savants auraient pu nous entretenir des religions et des philosophies de la Perse avec plus de talent, aucun n'aurait pu le faire avec plus d'autorité.

T. de L.

DE LA DÉMOCRATIE CHEZ LES PRÉDICATEURS DE LA LIGUE, par Charles Labitte. Deuxième édition. 1 vol. in-8° de 393 pages. Paris, 1866, Durand. — Prix : 5 fr.

La première édition de cet ouvrage a paru en 1841. M. Charles Labitte est mort le 19 septembre 1845. Cette seconde édition, corrigée d'après les manuscrits de l'auteur, est publiée par un de ses parents. L'intérêt du sujet n'a pas vieilli; il a même été rajeuni pour ainsi dire par diverses publications qui ont ému l'opinion sans la fixer encore.

L'ouvrage de M. Labitte présente le résultat de beaucoup d'études, l'érudition bibliographique y est parfaite, les détails curieux abondent et les nombreuses citations insérées dans le livre sont précieuses pour connaître les hommes et les choses de cette époque. M. Labitte a été amené par la suite même de son travail, politique plus encore que littéraire, à émettre des jugements généraux dont nous allons reproduire quelques-uns afin de faire apprécier les idées de l'auteur. Tout en combattant la réhabilitation de la Ligue entreprise par des écrivains d'opinions les plus opposées, comme MM. de Bonald, de La Mennais, Buchez, M. Labitte ne peut admettre que le protestantisme ait apporté dans le monde des idées d'émancipation politique ; ces idées sont plus anciennes que lui. « D'origine princière et patricienne, la Réforme invoqua plus tard, mais sans sincérité, des principes démocratiques autrefois proclamés, » principes acceptés aussi et « peut-être dépassés par les ligueurs comme une arme d'opposition contre

(1) Le chapitre XV est rempli par une traduction de la pièce intitulée : *les Noces de Kassem*. L'appendice est formé par une traduction du *Livre des préceptes* (p. 462-543).

les protestants. » Le radicalisme huguenot et le radicalisme ligueur ont été tous deux « une fiction » et ni l'un ni l'autre ne se préoccupèrent de l'unité politique de la France. « Si le but de la ligue a été purement religieux, elle a commencé trop tôt en attaquant un roi catholique vainqueur des huguenots à Jarnac et Moncontour, (oui en 1569, mais depuis?) et elle s'est achevée trop tard en s'acharnant contre un roi nouvellement converti. » Et cependant, à considérer le point de vue politique, on peut dire que « les tendances du calvinisme et de la ligue, également fatales à la France, se sont heureusement rendues impuissantes par le combat. Le parti *politique* qui était le parti de la raison n'aurait jamais triomphé des emportements des huguenots sans la résistance de la ligue, qui heureusement se trouva vaincue à son tour, » l'édit de Nantes ayant été « tout aussi bien une conquête sur l'intolérance des protestants que sur l'intolérance des ligueurs. »

Tel est donc cet ouvrage. Nous n'en partageons pas, assurément, toutes les idées, mais on y trouve de la science dans les recherches, de l'impartialité dans la narration; des points peu connus y sont mis en lumière; on apprend beaucoup en le lisant et nous le tenons pour très-estimable. H. de l'E.

SITUATION SOCIALE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'EMPIRE DU BRÉSIL, par S.-M. Pereira da Silva. Paris, Durand, 1865. 1 vol. in-18 de 245 pages. Prix: 3 fr.

LA LITTÉRATURE PORTUGAISE, SON PASSÉ, SON ÉTAT ACTUEL, par le même. Paris, Durand, 1866. 1 vol. in-18 de 137 pages. Prix : 3 fr.

M. J.-M. Pereira da Silva est un Brésilien qui, ne se contentant pas d'être un orateur parlementaire distingué, a conquis soit dans sa patrie, soit dans le Portugal, une grande réputation par ses travaux historiques et littéraires (1). Maniant très-bien la langue française, il s'est fait connaître parmi nous par d'excellents articles publiés dans nos plus célèbres revues. Le premier des volumes de M. Pereira da Silva est composé de deux études, l'une : *le Brésil sous l'empereur dom Pedro II*, qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 avril 1858, l'autre : *La guerre entre le Brésil et la Plata*, qui a paru dans la *Revue contemporaine* du 30 avril 1865. Nous ne pouvons nous occuper ici de ces études essentiellement politiques, mais il ne nous est heureusement pas interdit de rendre hommage à la sagesse, à l'impartia-

(1) *Histoire de la fondation de l'empire brésilien*, 5 vol. in-8°; *Hommes illustres du Brésil pendant les temps coloniaux*, 2 vol. in-8°, etc.

lité et au patriotisme dont elles sont empreintes. Nous signalerons, sans oser ni l'adopter ni la repousser, et en la renvoyant à l'appréciation des juges compétents, cette note de la p. 17 : « Il est prouvé aujourd'hui que c'est à Bartholomeo Gusmão qu'on doit la découverte des aérostats. Son expérience a été faite à Lisbonne publiquement en 1709, et les papiers de ce temps en font foi. Ce n'est qu'en 1789 que les Montgolfier ont gonflé leur premier ballon. » Nous nous bornerons à constater que ce ne fut pas en 1789, mais bien le 4 juin 1783, que Joseph et Étienne Montgolfier gonflèrent leur premier ballon sur une des places publiques de la petite ville d'Annonay, devant les membres des États du Vivarais, expérience qui fut renouvelée par un des deux frères, à Paris, le 19 septembre de la même année.

Le livre sur *la littérature portugaise* est un recueil de trois remarquables articles publiés, en 1865, dans la *Revue contemporaine*, et qui forment une histoire rapide, mais complète, de l'idiome et des écrits des compatriotes de l'auteur des *Lusiades*. « On ne connaît guère en Europe, dit (p. 5) M. Pereira da Silva, la langue et la littérature portugaises, bien qu'elles aient été, à diverses époques, l'objet de travaux intéressants, publiés à Paris, à Londres et en Allemagne. Un préjugé encore assez généralement accrédité, veut que la langue du Portugal ne soit qu'un dialecte de celle qu'on appelle communément espagnole, et que la littérature portugaise se concentre tout entière dans le Camoëns, génie supérieur sans doute, mais non le seul qu'ait produit ce beau pays. » Le tableau que M. Pereira da Silva nous retrace du passé et du présent de cette littérature, qui n'a pas pour lui de secrets, est animé, brillant, et, peut-être parfois un peu trop flatteur. Nous voulons bien que la langue portugaise « ne le cède à aucune autre langue pour la suavité, pour la force et pour l'abondance, » mais nous ne saurions admettre que le Portugal, qui ne montre son génie littéraire qu'au XVe siècle, « devance la France elle-même dans la carrière. » La France, au contraire, par ses grands poëmes, a eu la gloire de précéder toutes les autres nations et de les entraîner toutes dans son orbite. C'est un point qui a été pleinement mis en lumière par les savants continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France* des Bénédictins. Cette réserve et d'autres petites réserves encore une fois faites (1), nous n'avons plus que des éloges à donner

(1) Ainsi nous n'accorderons point à l'auteur que Vasco de Lobeira ait créé le roman d'*Amadis de Gaule* (p. 25), alors que, comme de doctes critiques l'ont établi, ce livre porte, dans son titre même, le cachet de son origine, et appartient à notre si féconde

au travail de M. Pereira da Silva. En un style dont la clarté et l'élégance ne semblent point d'un étranger, l'auteur apprécie parfaitement tous les écrivains portugais dignes d'attention, et, si nous en croyons nos favorables impressions, il n'aura pas eu tort de dire (p. 10) : « Nous espérons que les lecteurs français nous sauront gré de leur faire connaître de véritables trésors intellectuels. » T. de L.

DU COMMERCE DES MESSES ET DES LIVRES; DISSERTATION CANONIQUE, par Mgr Chaillot, prélat romain, in-12 de VIII-189 p. 1866, chez Louis Hervé. Prix : 3 fr.

Disons-le tout d'abord, ce volume est un recueil de documents : ce sont plutôt les éléments, les matériaux d'un ouvrage, qu'un livre proprement dit. Le vénérable auteur, et nous le regrettons vivement, s'est trop exclusivement attaché à joindre les uns au bout des autres des documents importants, sans s'astreindre à la forme d'une Dissertation ou d'un traité véritable ; c'est-à-dire que nous aurions voulu que Mgr Chaillot, tout en citant textuellement les Actes précieux qu'il a rassemblés et qu'il a, le premier, croyons-nous, le mérite de livrer à la publicité, se fût attaché à faire ressortir l'enseignement contenu dans ces Documents par la méthode ordinaire de l'exposition, de la discussion et de la conclusion. De cette manière, le lecteur eût vu l'ensemble d'une thèse avec ses autorités et ses preuves ; tandis qu'avec le volume tel que nous l'a donné Mgr Chaillot, il faut que chacun, pour bien saisir l'état de la question et en retirer des fruits pratiques, se fasse, en quelque sorte, le travail qui, selon nous et selon l'usage pour les ouvrages achevés, incombait à l'auteur lui-même.

Ceci dit pour l'acquit de notre conscience de critique, essayons de donner une idée du Recueil de Mgr Chaillot. Il se divise en deux parties : le *commerce des messes*, soit spécialement de la part des prêtres, soit aussi, et d'une certaine manière, de la part des laïques ; et du *Commerce des Livres* de la part uniquement des ecclésiastiques. En un sujet si grave et si délicat, nous tenons à ne rien dire de nous-même. Nous laisserons donc parler le plus possible le vénérable auteur, nous bornant à noter le contenu de son volume.

Dans une Introduction de trois pages, Mgr Chaillot écrit les lignes

et si luxuriante littérature du XIII° siècle. Ainsi, nous ne pensons pas que le Camoëns ait expiré dans un hôpital (p. 32). C'est là une légende qu'il faut laisser aux feuilletonistes. Camoëns mourut pauvre, ce n'est que trop vrai, mais il mourut du moins dans son habitation de la rue Santa-Anna.

suivantes que nous pourrions appeler l'exposé de principes : « Saint Paul dit que le prêtre doit vivre de l'autel. Aussi l'Église a toujours considéré que celui qui offre le Saint Sacrifice, non pour lui-même, mais à une intention demandée, a droit strictement, non pas à un *salaire*, car la Messe étant chose purement spirituelle, n'est nullement appréciable à prix d'argent, mais à une aumône par laquelle le fidèle se montre reconnaissant envers celui qui charitablement l'a aidé et assisté. Quand l'Église ou le prêtre acceptent des messes fondées ou manuelles, il se passe donc un contrat entre deux personnes, dont l'une demande et fait son offrande en conséquence, dont l'autre accepte les conditions posées et s'engage à les remplir fidèlement. Ce contrat, basé principalement sur la justice et la charité, ne peut être violé sans que la sainte Église, gardienne inviolable contre les abus des droits de tous ses enfants, n'intervienne et ne réclame. Trois intérêts sont en souffrance : l'âme du fidèle qui est privée du secours spécial qu'elle attend et auquel elle a droit ; l'intention du bienfaiteur qui n'est pas remplie, et enfin la conscience du prêtre qui est chargée d'une faute grave. »

Or, quantité de Décrets du Saint Siége Apostolique rendent impossible tout commerce sur les rétributions des Messes. Mgr Chaillot les rassemble et les cite textuellement *in extenso* ou en grande partie, et en latin, depuis le Décret de la Sacrée Congrégation du Concile, en 1605, et le Décret du Pape Urbain VIII du 21 juin 1625, jusqu'au Bref de Benoit XIV, du 30 juin 1741 et au Décret d'Innocent XII qui pourvoit à tous les abus. Il résulte, de tous ces Actes pontificaux, que l'obligation d'acquitter les intentions de Messes dans un bref délai ne permet pas de se charger d'un grand nombre d'honoraires, pour les transmettre à l'étranger, car on ne peut pas être certain que les messes seront dites en temps voulu ; qu'il appartient aux Ordinaires de prendre soin de l'excédant d'intentions de Messes qu'on ne peut pas célébrer dans chaque pays ; que les Ordinaires doivent surtout exiger l'inscription des intentions de Messes dans les registres que prescrit Innocent XII. La Constitution de Benoit XIV est surtout digne de grande attention. Sous peine de suspense *ipso facto* pour les prêtres, et d'excommunication pour les laïques, il est défendu de retenir une partie de la rétribution, quand bien même le prêtre qui se charge d'acquitter les Messes consentirait. Le saint Siége accorde volontiers des Indults pour permettre de retenir une partie des honoraires, et de l'appliquer aux œuvres de piété et de charité ; ces Indults sont de rigueur pour ne pas encourir les peines canoniques.

Tel est le contenu de l'enseignement qui ressort de la première partie du volume de Mgr Chaillot. Quant à la seconde, elle serait mieux intitulée, ce nous semble ; du *commerce de la part des ecclésiastiques,* que : du *commmerce des livres ;* car il y est plus question des défenses faites aux prêtres de se mêler de négoce en général, que du commerce des livres en particulier. Quoi qu'il en soit, il est clair qu'il résulte des Actes pontificaux cités dans cette seconde partie, que les ecclésiastiques ne peuvent pas plus, en conscience, spéculer sur l'escompte des livres et s'enrichir par ce trafic, que sur et par toute autre branche de commerce. D'après la Bulle de Pie IV et de Benoît XIV, en particulier, les bénéfices réalisés dans ce commerce illicite sont soumis à la confiscation.

Malgré tout ce que peut avoir d'incomplet, ou plutôt de mal ordonné le livre de Mgr Chaillot, il n'en est pas moins un Recueil très-précieux de Documents extrêmement importants et graves qui contribuera à rectifier plus d'un abus et à éclairer les esprits sur des questions auxquelles on n'avait peut-être pas assez pris garde jusqu'ici. On ne peut, assurément, rien désirer de plus autorisé et de plus concluant que ce volume, puisqu'il n'est composé que des propres décisions du Saint Siége Apostolique lui-même, présentées sans ornements étrangers. Tout du moins les défauts de méthode que nous croyons apercevoir dans ce livre ne pourront que tourner au profit de la cause que veut servir son vénérable auteur ; car, en effet, on ne pourra l'accuser d'avoir ou mal compris la pensée des Souverains-Pontifes, ou forcé les conséquences de leurs Actes.

J.-G. L.

CHRONIQUE

L'imprimerie de la Sacrée-Propagande, à Rome, va publier une édition des Conciles à un prix très-réduit. C'est une nouvelle grâce du Pape qui cache peut-être la prévision d'un grand événement dans l'Église. Peut-être est-il utile que les hommes d'études ecclésiastiques aient les moyens de se mettre plus facilement au courant de cette importante question des Conciles. Toujours est-il que, outre le bon marché, l'édition en 54 volumes présentera des garanties qu'aucune autre édition ne saurait avoir. Le Saint-Père a nommé *ad hoc* une commission présidée par l'illustre cardinal Pitra, et cette commission a choisi pour secrétaire et réviseur des actes des Conciles le savant barnabite P. Vercellone. Une telle autorité assure le succès d'une œuvre.

Des fouilles poussées avec une grande activité à *Nadir-Sarape*, près de *Tripolie de Syrie*, par MM. Farwoth et Pizzicani, viennent de faire découvrir quelques objets qui intéressent ceux qui s'occupent d'antiquités bibliques. On cherchait des curiosités grecques ou romaines, et on a trouvé des curiosités juives. Sur un terrain en contre-bas de vastes jardins, et qui paraissent avoir été habités autrefois, on a mis à découvert *une maison hébraïque telle qu'elles devaient exister un ou deux siècles avant Jésus-Christ*. Quelques salles sont dans un parfait état de conservation, avec tous leurs ustensiles, qui, pour la plupart, rappellent ceux qu'on a trouvés en Egypte. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont des livres qui indiquent que la maison appartenait à un lettré. Parmi ces livres, il y a *ceux de Moïse* et les *Psaumes de David*, et, découverte tout à fait importante, un recueil de *poésies hébraïques* inconnu des plus habiles et des plus savants hébraïsants. Tous ces ouvrages ont été envoyés à la Société asiatique de Londres.

Nous trouvons ce qui suit dans un rapport sur la bibliothèque de l'Université de Cambridge : Tous les ouvrages qui sont venus enrichir la bibliothèque pendant l'année 1865, ont été enregistrés et catalogués. En voici le résultat : le nombre de livres et de brochures adressés à la bibliothèque d'après les Copyright Acts (ce qui répond à peu près à notre dépôt légal) est de 4,013 ; celui des périodiques, 2,529. D'autres ouvrages, que leur mode de publication ne permet pas de classer dans la catégorie des périodiques, ont été reçus au nombre de 5,600. La bibliothèque s'est également enrichie, pendant l'année dernière, soit par achats, soit par échanges, de 3,540 volumes. Il a été également offert par leurs auteurs, pendant la même période, 250 volumes ou brochures. D'après un ordre du syndicat de la bibliothèque, en date du 11 mai 1864, 1,240 volumes, estimés 292 liv. st. (7,300 fr.), et que la bibliothèque possède en double, ont été confiés à un libraire pour être échangés contre des ouvrages américains. Il a été également acheté d'autres ouvrages pour la somme de 289 liv. st. (7,225 fr.) Le catalogue des manuscrits n'étant pas encore publié, le rapport ne donne pas de chiffres sur cette importance de l'établissement.

Il n'a été délivré que quarante-quatre billets d'admission, soit pour l'étude, soit pour faire des recherches, en dehors des membres de l'Université.

La bibliothèque a prêté au dehors, pendant l'année, 20,253 volumes.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE MARS,

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Nous ferons observer au lecteur que, tout en résumant, d'après le *Journal de la librairie*, la nomenclature des ouvrages nouvellement parus, nous avons soin d'ajouter à chaque ouvrage le prix que le *Journal de la librairie* ne donne pas ou ne donne que très-rarement. Pour les livres publiés dans les départements, ce sera quelquefois difficile; mais, sauf de rares exceptions, nous compléterons toujours, comme nous le faisons aujourd'hui, les renseignements du *Journal de la librairie*.

Les abonnés connaîtront ainsi, à l'aide de la Revue, les ouvrages nouvellement publiés, le nombre de pages et le prix de chacun d'eux, et, en se reportant au tableau que nous publions (troisième page de la couverture) sur le tarif approximatif des prix d'affranchissement, ils pourront, en nous demandant des livres, se rendre compte de la valeur de leurs commandes, y compris les frais d'affranchissement.

Cette liste comprend généralement tous les ouvrages bons ou mauvais parus dans le mois qui précède la publication du numéro de la Revue (1). Nous n'excluons que les réimpressions ou publications qui sont évidemment sans intérêt pour nos souscripteurs et les brochures qui n'ont pas cent pages d'impression, à moins que le nom de l'auteur ou le sujet traité ne donne à la publication une importance réelle.

Annales de l'Observatoire impérial de Paris, publiées par U.-J. Le Verrier, directeur. Observations. T. 10. 1852-1853. In-4°, vi-852 p. Gauthier-Villars. 40 »

Balmès.—Art d'arriver au vrai, philosophie pratique, par J. Balmès. Traduit de l'espagnol par M. Manec (Edouard), avec une préface de M. de Blanche-Raffin. 6e *édit.* In-18 jésus, 394 p. Vaton. 3 »

Barral. — Le bon Fermier, aide-mémoire du cultivateur; par J.-A. Barral, 3e *édition*. 1866. In-18 jésus, xxiv-1495 p. Lib. agric. de la Maison rustique. 7 »

Beauregard. — Les Divinités égyptiennes, leur origine, leur culte et son expansion dans le monde, à propos de la collection archéologique de feu le docteur Ernest Godard; par Ollivier Beauregard. In-8°, xvi-610 p. Lib. internationale. 10 »

Bellecombe (de)—Histoire universelle; par M. André de Bellecombe, 2e partie. Histoire générale, politique, religieuse et militaire. T. 10. In-8°, 488 p. Furne et Ce. 5 »

Binet.—Abandon de l'âme à Dieu, consolations des âmes désolées, et qui sont dans les aridités et les abandonnements; par le R. P. Etienne Binet. *Nouvelle édit.* In-18, xviii-304 p. Périsse frères. » 60

Caselli. — La Philosophie et les systèmes; par A. Caselli. In-18 jésus, 265 p. Didier et Ce. 2 »

Chauvierre. — Homélies de saint Léon le Grand sur les mystères de Jésus-Christ et pour le temps du carême, renfermant les vérités fondamentales de la religion et la réfutation des erreurs qui y sont opposées, avec introduction, notes et documents; par M. l'abbé Patrice Chauvierre. In-8°, xii-512 p. Girard. 6 »

Clément.—La police sous Louis XIV; par Pierre Clément. In-8°, xiv-480 p. Didier et Ce. 7 50

Cosentino (de).—L'Algérie en 1865. Coup

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

d'œil d'un colonisateur; par le marquis de Cosentino. 2e *édition*. In-8°, XXXI-226 p. Challamel aîné. 4 »

Cousin. — La société française au XVIIe siècle, d'après le grand Cyrus de Mlle de Scudéry; par M. Victor Cousin. 2e *édition*. T. 2. In-18. Didier. 3 50

Coulvier-Gravier. — Recherches sur les météores et sur les lois qui les régissent; par M. Coulvier-Gravier. In-8°, XXXIV-372 p. Plon. 10 »

Croze (de). — Les Guises, les Valois et Philippe II; par M. Joseph de Croze. 2 vol. in-8°. IV-862 p. Amyot. 15 »

Daudet. — Diplomates et hommes d'État contemporains. Le cardinal Consalvi, 1800-1824; par Ernest Daudet. In-18 jésus, 271 p. M. Lévy frères. 3 »

Daurignac. — Sainte Jeanne-Françoise de Chantal, modèle de la jeune fille et de la jeune femme dans le monde, fondatrice de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie; par J.-M.-S. Daurignac. 3e *édition*. In-18 jésus, 376 p. 3 »

Dickens. — David Copperfield; par Ch. Dickens. Roman anglais, traduit avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de P. Lorain. 2 vol. in-18 jésus, 950 p. Hachette. 2 »

Dickens. — Contes de Noël; par Charles Dickens. L'arbre de Noël. Les apparitions de Noël. Le tocsin. Le cricri du foyer. Traduits par Amédée Pichot. *Nouvelle édition*. Gr. in-18, VIII-347 p. Michel Lévy frères. 1 »

Dickens. — Vie et aventures de Martin Chuzzlewit; par Ch. Dickens. Roman traduit de l'anglais. 2 vol. in-18 jésus, 861 p. Hachette. 2 »

Ducoudray. — Histoire contemporaine depuis 1789 jusqu'à nos jours; par G. Ducoudray, agrégé d'histoire. 4e *édition*. In-12, IV-638 p. Hachette. 4 50

Du Pont. — Le Guide spirituel du R. P. Louis Du Pont. *Nouvelle édition*. T. 2. In-12, 950 p. Ruffet et Ce. 10 »

Enquête sur la législation relative au taux de l'intérêt de l'argent. Ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Commission d'enquête. T. 1. Dépositions orales. T. 2. Dépositions écrites. In-4°, XXXVIII-1479 p. Imprimerie impériale. » »

Egger. — Etudes historiques sur les traités publiés chez les Grecs et chez les Romains, depuis les temps les plus anciens jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne; par E. Egger. *Nouvelle édition*. In-8°, XVIII-320 p. Durand. 7 »

Feuillet. — Bellah; par Octave Feuillet, de l'Académie française. 7e *édition*. In-8° jésus. 357 p. Michel Lévy frères. 3 fr.

Figuier. — L'année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques des inventions, etc.; par Louis Figuier. 10e année. 1865. In-18 jésus, 548 p. Hachette. 3 50

Figuier. — Tables décennales de l'année scientifique et industrielle; par Louis Figuier. 1856-1865. In-18 jésus, 204 p. Hachette. 2 »

Foley. — Quatre années en Océanie; par A.-E. Foley. In-8°, 304 p. Hetzel. 3 »

Gaume (Mgr). — L'eau bénite au XIXe siècle; par Mgr Gaume, protonotaire apostolique. 2e *édition*. In-18, VIII-424 p. Gaume frères et Duprey. 2 »

Gautier. — Romans et contes; par Théophile Gautier. In-18 jésus, 463 p. Charpentier. 3 50

Gautier. — Etudes et controverses historiques; par Léon Gautier. In-18 jésus, VIII-461 p. Hervé. 3 50

Géruzez. — Histoire de la littératnre française pendant la Révolution, 1789-1800; par E. Géruzez. 4e *édition*. In-18 jésus, VIII-423 p. Charpentier. 3 50

Goumain-Cornille. — La Savoie, le mont Cénis et l'Italie septentrionale, voyage descriptif, historique et scientifique; par A. Goumain-Cornille. Enrichi d'une note sur l'Histoire naturelle de la Savoie, par le docteur Boisduval. 3e *édition*. In-18 jésus, XX-422 p. Durand. 3 50

Gousset — Explication de la doctrine chrétienne, d'après le catéchisme romain; par M. l'abbé Gousset, vicaire général de Reims. T. 3. Le dogme. In-8°, 435 p. Arras, Rousseau-Leroy. » »

Grote. — Histoire de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand; par G. Grote. Traduit de l'anglais. T. 11. In-8°, 319. Lib. internationale. 5 »

Grouchy (de). — Le général de Grouchy et l'Irlande en 1796; par feu le général de division, sénateur, marquis de Grouchy. Gr. in-18, 194 p. Fréd. Henry. 2 50

Guérin (de). — Eugénie de Guérin, Journal et fragments publiés avec l'assentiment de sa famille; par G. S. Trébutien. 17e *édition*. In-18 jésus, XII-453 p. Didier. 3 50

Hallez d'Arros. — Guide général du maire et du secrétaire de mairie dans les communes rurales, etc., par M. Hallez d'Arros, 5e *édition*. Gr. in-18, VIII-313 p. Borrani. 3 »

Humboldt (de). — Œuvres d'Alexandre de Humboldt. Cosmos, essai d'une description physique du monde; par Alexandre de Humboldt. Traduction de

M. H. Faye et de M. Ch. Galuski, désignés par l'auteur pour faire cette traduction. 4e *édition*. Quatre volumes in-8°, LXXII-2808 p. Morgand. 40 »

Ignace. — Méditations sur la Passion de N.-S. Jésus-Christ, suivies d'autres exercices et pieuses pratiques; par le Père Ignace, prêtre passioniste. Traduit de l'Italien. In-12, 455 p. Lyon, Briday. » »

Insinuations (les) de la divine piété ou la vie et les révélations de Sainte Gertrude, vierge et abbesse de l'ordre de Saint-Benoît. Ouvrage traduit du latin en français; par un religieux du même ordre. *Nouvelle édition*. 2 vol. In-12, 850 p. Ruffet et Ce. 4 »

Janin. — Le Talisman (l'Opale); par M. Jules Janin. In-18 jésus, XX-385 p. Hachette. 3 »

Jobez. — La France sous Louis XV (1715-1774); par M. Alphonse Jobez, ancien représentant. T. 3. La Régence, ministère de Fleury, de 1732 à 1743. Mme de Châteauroux, de 1743 à 1745. Mme de Pompadour, de 1745 à 1746. In-8° VI-483 p. Didier. 7 50

Jouffroy. — Mélanges philosophiques; par Th. Jouffroy. 4e *édition*. In-18 jésus, VIII-376 p. Hachette. 3 50

Keller. — L'Encyclique du 8 décembre 1864 et les principes de 1789, ou l'Église, l'État et la Liberté; par Émile Keller, ancien député. 2e *édit*. Grand in-18, VII-480 p. Ve Poussielgue et fils. 3 »

La Bouillerie (Mgr de). — Étude sur le symbolisme de la nature interprété d'après l'Écriture sainte et les Pères, création inanimée; par Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne. 2e *édit*. In-8° VII-496 p. Martin-Beaupré frères. 3 50

La Broise (de). — Le vrai et le faux libéralisme; par Henri de la Broise. In-8°, 307 p. Lethielleux. 8 »

Lenormant. — Turcs et Monténégrins; par F. Lenormant. In-18 jésus, LXXXVII-427 p. Didier et Ce. 8 50

Lermontoff. — Chefs-d'œuvre poétiques de Lermontoff, le poëte du Caucase. Traduits du russe en vers français; par P. Pelan d'Angers. In-8°, XXVIII-203 p. A. Le Chevalier. 7 50

Leynadier. — Histoire de la Famille Bonaparte (de l'an 1050 à l'an 1848); par Camille Leynadier; précédée d'une Étude sur l'Empire, par M. Viennet, et continuée jusqu'en 1866, par De La Brugère. Gr. in-8°, LVII-369 p. et 20 portraits, Fayard. 6 »

Livre (le) d'or, belles actions des temps modernes; par l'auteur de l'Héritier de Redcliffe. Traduit de l'anglais, par Mme de Witt, née Guizot. In-12, 296 p. Grassart. 3 50

Maintenon (Mme de). — Correspondance générale de Mme de Maintenon, publiée pour la première fois sur les autographes et les manuscrits authentiques avec des notes et commentaires, par Théophile Lavallée; précédée d'une étude sur les lettres de Mme de Maintenon publiées par La Beaumelle. T. 3 et 4. In-18 jésus, 927 p. Charpentier. Chaque vol. 3 50

Manuel II Paléologue. — Piissimi et Sapientissimi imperatoris Manuelis II Palæologie opera omnia, theologica, polemica, panegyrica, pædagogica. Accedunt Georgii Phrantzæ Chronicon cum ejusdem abbreviatione vaticana nec non Joannis Anagnostæ, Joannis Canani, Manuelis Chrysoloræ. In-4° à 2 col., 552 p. Migne. 10 »

Merle d'Aubigné. — Histoire de la réformation en Europe au temps de Calvin; par J.-H. Merle d'Aubigné. T. 4. Angleterre, Genève, France, Allemagne et Italie. In-8°, XXX-686 p. M. Lévy frères. Chaque volume. 7 »

Musset (de). — Originaux du XVIIe siècle, galerie de portraits; par Paul de Musset. 5e *édition*. In-18 jésus, 399 p. Charpentier. 3 50

Musset (de). — Voyage en Italie et en Sicile (courses en voiturin); par Paul de Musset. 5e *édition*. In-18 jésus, 349 p. Charpentier. 3 50

Pirolle. — Manuel théorique et pratique du jardinier, contenant les connaissances élémentaires de la culture, etc.; par M. Pirolle. *Nouvelle édition*. Gr. in-18, VII-672 p. Delarue. 5 »

Poulett-Scrope. — Géologie et volcans éteints du centre de la France; par G. Poulett-Scrope. Traduit de l'anglais par Ed. Vimont. Ouvrage accompagné de 2 cartes géologiques tirées en couleurs, de pl. et de vues panoramiques. In-8°, XXXII-261 p. Dumoulin. 16 »

Nervo (de). — Etudes historiques. Les finances françaises sous la Restauration, 1814-1830, faisant suite aux finances sous l'ancienne monarchie, la République, le Consulat et l'Empire (1180-1814); par M. le baron de Nervo. T. 2. In-8°, 482 p. M. Lévy frères. 7 50

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale et autres bibliothèques, publiés par l'Institut impérial de France, faisant suite aux notices et extraits lus au comité établi dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. T. 18, 1re partie. In-8°, 438 p. Ve B. Duprat. » »

Pinamonti. — La religieuse dans la solitude, ou retraite spirituelle selon les exercices de saint Ignace pour les religieuses; par le P. Pinamonti, traduite par le P. de Courbeville et revue par le P. Marcel Bouix. 2e *édition*. In-12, x-501 p. Ruffet et Ce. 3 50

Pontmartin (de). — Entre chien et loup ; par A. de Pontmartin. In-18 jésus, 323 p. M. Lévy frères. 3 »

Raymond (Mme). — Journal d'une jeune fille pauvre, nouvelle imitée de l'allemand ; par Mme Emmeline Raymond. 2e *édition*. In-12, 425 p. Firmin Didot frères. 3 »

Saint-Simon et Enfantin. — Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin, publiées par les membres du conseil institué par Enfantin, pour l'exécution de ses dernières volontés, et précédées de deux notices historiques. 6e vol. in-8o, 253 p. Dentu. 1 »

Silvestre. — Rimes neuves et vieilles ; par Armand Silvestre. Avec une préface de George Sand. In-18 jésus, VI, 203 p. Dentu. 3 »

Simon. — Le travail; par Jules Simon. 1re et 2e *éditions*. In-8o, III-425 p. Lib. internationale. 6 »

Stephens (Mrs). — Opulence et Misère ; par Mrs Ann. S. Stephens. Roman américain. In-18 jésus, 320 p. Hachette. 1 »

Stern. — Dante et Gœthe, dialogues; par Daniel Stern. In-8o, 431 p. Didier et Comp. 7 50

Stub. — Méditations ecclésiastiques pour tous les jours de l'année; par le R. P. Stub, barnabite. T. 2. In-12, 488 p. Lethielleux. 3 50

Summa Aurea de Laudibus Beatissimæ Virginis Mariæ, Dei genitricis sine labe Conceptæ, etc. Tomus decimus tertius et ultimus, complectens indices generales, cum opusculis quibusdam marianis quæ in superioribus tomis desiderabantur. In-4o à 2 col., 682 p. Migne. Les 13 volumes, 87 »

Symeon. — Symeonis Thessalonicensis archiepiscopi opera omnia, Jassii in Moldavia, anno 1683, græce; latine vero nunc primum edita. In-4o, à 2 col. 510 p. Migne. 10 »

Taine. — Nouveaux essais de critique et d'histoire; par H. Taine. 2e *édition*. In-18 jésus, 400 p. Hachette. 3 50

Taine. — Essais de critique et d'histoire; par H. Taine. 2e *édition*. In-18 jésus, XXVII-414 p. Hachette. 3 50

Thackeray. — Henry Esmond, mémoires d'un officier de Malborough ; par M. W. Thackeray. Roman traduit de l'anglais. In-18 jésus, VII-404 p. Hachette. 1 »

Thackeray. — Mémoires de Barry Lyndon, du royaume d'Irlande ; par M. W Thackeray. Roman traduit de l'anglais. In-18 jésus, 299 p. Hachette 1 »

Thulié. — La Folie et la Loi; par le docteur H. Thulié. In-8o, 215 p. Lib. centrale. 3 »

Thomas d'Aquin (saint). — Nouvelle traduction en français de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, précédée des éloges du saint docteur et de sa biographie, accompagnée du texte latin en regard avec des notes scientifiques sur les questions qui l'exigent, consignées à la fin de chaque vol., etc., par l'abbé J. Carmagnolle. T. 16. Gr. in-8o à 2 col., XXVII-596 p. Sarlit. Chaque vol. 6 »

Thomassin. — Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise ; par Louis Thomassin, prêtre de l'Oratoire *Nouvelle édition* ; par André, curé de Vaucluse. T. 5. Gr. in-8o à 2 col., 610 p. Guérin et Ce ; 11, rue de Grenelle-St-Germain. L'ouvrage complet (7 vol.), 49 »

Tocqueville (de). — Œuvres complètes. L'ancien régime et la Révolution ; par Alexis de Tocqueville. 7e *édition*. In-8o, XIV-450 p, M. Lévy frères. 7 50

Wallon. — De la croyance due à l'Evangile, examen critique des textes et de la vérité des récits évangéliques ; par H. Wallon, membre de l'Institut. 2e *édition*, refondue et complétée par l'examen des derniers ouvrages publiés contre l'autorité des Evangiles. In-8o, IV-588 p. Ad. Le Clère. 6 50

Walter Scott. — Œuvres de Walter Scott. Traduction Defauconpret. 20e *édition*. La prison d'Edimbourg. Vignettes par Raffet. In-8o, 534 p. Perrotin. — Chaque vol. 4 50

Vapereau. — L'année littéraire et dramatique, revue annuelle des principales productions de la littérature française et des traductions des œuvres les plus importantes des littératures étrangères, etc.; par G. Vapereau. 8e année. In-18 jésus, 508 p. Hachette. 3 50

Vermorel. — Œuvres de Danton; recueillies et annotées par A. Vermorel. In-18 jésus, 320 p. Cournol. 3 »

Verne. — Voyage au centre de la terre; par Jules Verne. In-18 jésus, 339 p. Hetzel. 3 »

Veuillot. — L'illusion libérale; par Louis Veuillot. In-8o, 158 p. Palmé. 2 »

Vial. — Aventures et scènes du Nouveau-Monde. Heur et Leurre; par A.-A. Vial. In-18 jésus, 507 p. Achille Faure. 3 »

Vie de la sainte Vierge, d'après les Écritures, études et méditations précédées d'une introduction; par Mgr Mermillod, évêque d'Hébron. In-18 jésus, XIX-400 p. Palmé. 2 50

Vie et correspondance de F. Théophane Vénard, prêtre de la Société des missions étrangères, décapité pour la Foi au Tong-King, le 2 février 1861; avec portrait et fac-simile de son écriture, augmenté du discours d'anniversaire prononcé à Saint-Loup, par Mgr l'évêque de Poitiers. 2e *édition*. Gr. in-18, XVI-376 p. Palmé. 3 »

Villecourt. — Soirées religieuses des serviteurs de Marie, ou Traité complet de la dévotion envers la sainte Vierge; par S. Ém. le cardinal Villecourt. Ouvrage enrichi de traits édifiants et du Recueil authentique des indulgences attachées à cette dévotion. 3e *édition*. Gr. in-18, XVI-692 p. Tolraet Haton. 5 »

Villemarqué (Hersart de la). — Le grand mystère de Jésus, passion et résurrection, drame breton du moyen âge, avec une étude sur le théâtre chez les nations celtiques; par le vicomte Hersart de la Villemarqué. 2e *édition*. In-18, CXXXV-267 p. Didier. 3 50

Wiseman. — Sermons de S. E. le cardinal Wiseman, traduits par M. l'abbé J.-L. Lapotre. T. 1 et 2. In-18 jésus, XII-944 p. Pélagaud. 7 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20; — prix 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 1er avril.

Amédée Thierry : Récits de l'histoire romaine aux IVe et Ve siècles, suite. — Gaston Boissier : Pompéi, la vie de province dans l'empire romain. — Victor Bonnet : le Budget de 1867 et la nouvelle caisse d'amortissement.—Ernest Duvergier de Hauranne : huit Mois en Amérique. Lettres et notes de voyage. 1864-1865, suite.—Edmond About : le Turco, suite.— C. Lavollée : Etudes d'économie sociale. Les associations ouvrières.—C. Cailliatte : David Livingstone dans l'Afrique australe. —Louis Etienne : la Critique contemporaine en Angleterre. Mattewarnold.-Saint-René Taillandier : Théâtre contemporain. *La Contagion* et le théâtre de M. Emile Augier. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — L. Simonin : les Fossiles du bassin d'Aix —A. Geffroy : *des relations de l'empire romain avec l'Asie orientale*, par M. Reinaud.

Livraison du 15 avril.

H. Taine : l'Italie et la vie italienne, suite. Venise, la ville et les monuments. —E.-D. Forgues : Cousine Phillis.—Louis Ménard : les Livres d'Hermès Trismégiste, et les derniers jours de la philosophie païenne.—Paul Janet : la Méthode expérimentale et la physiologie.—Emile Montégut : Histoire d'un amour chrétien. — Emile de Laveleye : de l'Instruction du peuple au XIXe siècle, suite.—C. Martha : la Poésie du jour.—Léonce de Lavergne : l'Enquête agricole. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine.—Gaston Boissier : *les Dieux de l'ancienne Rome*, par L. Freller, traduction de M. L. Dietz.

REVUE CONTEMPORAINE

(Rue du Pont-de-Lodi, 1; — prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 31 mars.

S. de Crisenoy : la Liberté de l'industrie maritime et la puissance navale de la France.—Paul Rousselot : Confession d'un spiritualiste. — Henri de Lacretelle : les Amours d'un fumeur d'opium, 2e partie. —Alphonse de Calonne : l'Autorité souveraine et le ministre.—E. Harmand : la Législation d'Annam.—V. Courdaveaux : le Réalisme dans la poésie antique. Théocrite. —Revue critique.—A. Claveau : chronique littéraire. — Léonce Dupont : Chronique politique.—Athenæum français.

Livraison du 15 avril.

Fouquet : la dernière Éruption de l'Etna, souvenirs d'une mission scientifique en Sicile.—S. Blandy : Iana la Rôme. — Fr. Duguing : l'Enquête agricole.—L. Derome :

de la Publicité dans ses rapports généraux avec les mœurs. — Alphonse de Calonne : la Chasse aux portefeuilles. — Alexandre Gresse : d'une Théorie nouvelle sur la révolution française. — Revue critique. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Léonce Dupont : Chronique politique.

(La *Revue contemporaine* publie une édition mensuelle. — Prix : 12 fr. par an.)

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 25. — Prix : 50 fr. par an pour Paris ; — 56 fr. pour les départements ; — 62 fr. pour l'étranger.)

Livraison d'avril.

Edinburgh Review : De la douleur chez l'homme et chez les animaux. — *The fortnightly Review :* Souverains de Java. — Grantley Berkeley : Souvenirs d'un cadet de grande maison. — W. G. Pelgrave : Une année à travers l'Arabie, 6e et dernier extrait. — *Percy's metallurgy :* Le fer chez les anciens et chez les modernes. — La véridique histoire d'un petit gueux. — La colombe dans le nid de l'aigle, 3e extrait. — Correspondances de la Revue ; lettres d'Allemagne, d'Italie, de Londres, d'Angleterre. — Chronique et bulletin bibliographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone ; — prix : 20 francs par an.)

Livraison de mars.

Victor Langlois : Histoire du mont Athos et de ses monastères, d'après les documents rassemblés par le conseiller d'Etat actuel de Séwantianoff. — M. Pauthier : Réponse aux critiques faites par M. Bianconi contre l'édition donnée par M. Pauthier, du livre de Marco Polo ; lettre à M. le directeur des *Etudes religieuses, historiques et littéraires*, suite et fin. — M. Bonnetty : Quelques documents historiques sur la religion des Romains et la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques, par leurs rapports avec les juifs, suite. — M. S. : Explication de quelques inscriptions hébraïques trouvées en Ecosse. — Bibliographie ; liste de tous les ouvrages ayant trait à la Bible, découverts, publiés récemment par M. Tischendorf.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15 ; — prix : 15 fr. par an.)

Livraison d'avril.

L'abbé A. Le Hir : des Origines du christianisme et de la religion de Zoroastre, suite. — Ch. Clair : les Dames de l'hôtel de Nevers et les bourgeoises de Saint-Merry. — A. Jean : l'Asie septentrionale. Nouvelles découvertes géographiques et ethnologiques. — A. Bourquenoud et A. Dutan : Voyage dans le Liban et dans l'Anti-Liban, suite. — F. Grandidier : Frédéric Ozanam. — Eclaircissements sur deux lettres de saint François de Sales. — E. Marquigny : Œuvre de Saint-Louis, ayant pour but d'évangéliser les musulmans au moyen d'écrits en langues orientales. — Bibliographie.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29. — Prix : 20 fr. par an.)

Livraison d'avril.

L.-C. Michel : Du système pénitentiaire pour les jeunes détenus. — Ch. de Montalembert : un Moine anglo-saxon au VIIe siècle. — Amédée de Margerie : A propos de Xavier de Maistre, causerie psychologique et morale, fin. — Dorothée de Boden : Fais ce que dois ; nouvelle, suite. — G. Baguenault de Puchesse : Société d'économie charitable, procès-verbaux des séances du 27 février et du 19 mars 1866. — Jules Michel : les Chemins de fer d'intérêt local. — A. Rondelet : Revue littéraire. Les Travailleurs de la mer. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Le Constitutionnel. — 16 - 23 avril. Sainte-Beuve : Les cinq derniers mois de la vie de Racine.

La France. — 7 avril. St. de Rouville : Revue bibliographique ; ouvr. de MM. L. Figuier et des Essarts : le Vrai maudit. —

10. Ch. Aubertin : les Travailleurs de la mer, par V. Hugo. — 17. E. Caro : l'Église et l'empire romain au IVe siècle, par le prince de Broglie.—24. Ch. Aubertin : le Roman en 1866 (MM. Erckmann-Chatrian, L. Ulbach, A. Léo, Em. Zola).

La Gazette de France. — 1er avril. A. de Pontmartin : les Travailleurs de la mer, par V. Hugo.—5. V. Fournel : le Fauteuil de M. Prévost-Paradol.—8. A. de Pontmartin : Semaines littéraires... et musicales : Don Juan à l'Opéra. — 15. A de Pontmartin : Histoire de sainte Monique, par M. l'abbé Bougaud.—17. V. Fournel : les Monastères bénédictins, par M. Dantier, et le Voyage en Italie, par M. Taine. — 22. A. de Pontmartin : le Poëme des champs; la prime d'honneur, par M. Calemard de Lafayette.—24. V. Fournel. Histoire des peintres de toutes les écoles, par Ch. Blanc. — 26. Eug. Gayot : A travers champs; la viande.—28. Arthur de Boissieu : M. L. Veuillot et M. E. Renan. — 29. A. de Pontmartin : les Apôtres, par M. E. Renan.

Journal des Débats. — 5 avril. H. Baudrillart : Œuvres posthumes de Proudhon. —6. L. Ratisbonne : la Philosophie mystique en France, à la fin du XVIIIe siècle, par M. Ad. Franck. —7. Dr Al. Donné : Médecine des poitrinaires. — 8. Prévost-Paradol : Des effets de l'esprit littéraire dans les sciences et de l'esprit scientifique dans les lettres.—11. Mich. Chevalier : Assainissement du littoral de la Corse, par M. Scip. Gras. — 14. Ch. Clément : Collection du marquis de Valori.—16. J. Janin : les Travailleurs de la mer, par V. Hugo. — 18. H. Baudrillart : M. Gust. de Beaumont.— 23. Em. Deschanel : la Morale indépendante, journal hebdomadaire.—24. J. Janin : M. de Sacy et la question de la tragédie. — 26. L. Littré : De la liberté politique, considérée dans ses rapports avec l'administration locale, par M. Dupont White. — 27. Saint-Marc Girardin : Discours sur le choix des lectures populaires.—29. F. Barrière : Dictionnaire de l'art épistolaire français, par Ch. Dezobry.

Journal des Villes et des Campagnes. —21-27 avril. Le R. P. H.-D. Lacordaire. Sa vie intérieure et religieuse.

Le Monde. — 1er Avril. L. Gautier : les Travailleurs de la mer, par V. Hugo. — 8. L'abbé Delrue : Système nouveau pour apprendre à accomplir en six leçons tout plain-chant, par C.-L. Hanon.—9. Ph. Serret : Révision du Code Napoléon, par M. Batbie —16. Eug. Loudun : Don Juan converti, par M. Laverdant.--22. L. Gautier : un nouveau Dictionnaire d'histoire et de géographie, publié par M. d'Ault-Dumesnil, L. Dubeux et Crampon.—24. L'abbé Bourdon et Barrier : Bibliographie : ouvr. de MM. E. Veuillot, ab. Martin, ab. Raillard, Hamon, Sowinski.—26, 30. L'abbé Freppel : les Apôtres, par M. Renan. — 28. L'abbé Pascal : Mélanges littéraires extraits des Pères, par l'abbé Gorini.

Le Moniteur universel. — 3 avril. Oscar de Vallée : Le barreau au XIXe siècle, par M. Pinart.—28, 29. Hub. Michaux : Les finances de la Restauration.

Le Pays. — 10 avril. G. Barbey d'Aurevilly : la Bible illustrée, par Gust. Doré. —16. A. Grenier : Le général duc de Padoue, par M. Ducasse.

La Presse.—1er avril. G. Bell : La semaine sainte à Rome. — 2. P. de Saint-Victor : les Travailleurs de la mer, par V. Hugo. —17. G. Bell : Les livres nouveaux : la divine Odyssée, par S. Pécontal : la France sous Louis XV, par A. Jobez.—16, 23. P. de Saint-Victor : le Musée royal de Madrid, reproduction photographique, par M. Laurent. — 25. L. Figuier : Session annuelle des sociétés savantes des départements.—26. Ch. de Mouy : les Faux Don Sébastien, par Miguel d'Antas. — 27, 28. R. de Navery : l'Adultère dans le roman et dans le drame.

Le Temps.—6 avril. Ed. Scherer : Bolivar et *Libertador*, d'après M. Gervinus.—10. 11. R. Challemel-Lacour : La vie monastique et la vie moderne, d'après M. Dantier. — 17. Ed. Scherer : la Méthode de M. Taine (Essais et nouveaux essais.) — 24. J. Michelet : Diderot. — 25. P. Challemel-Lacour : Les salons d'autrefois, par la comtesse de Bassanville.

L'Union. — 3 avril. A. Nettement : les Travailleurs de la mer, par V. Hugo. — 14. L. de Pesquidoux : Galerie du marquis de Valori. — 15. A. Nettement : Mœurs maritimes, par A. de Landelle.—22. G. de Cadoudal : Œuvres de J.-L. de Guez, sieur de Balzac. — 23. Moreau : Œuvres mêlées de Saint-Boremond : Revues par M. Ch. Giraud.—24. A. Nettement : Bertrand du Guesclin et son époque, par M. Jamisson.—26. H. de Riancey : Mélanges, par M. Laurentie.

Le gérant, H. Vrayet de Surcy.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue Notre-Dame des Champs, 49.

Tome II. N° 6. Juin 1868.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

M. PRÉVOST-PARADOL HISTORIEN (1)

L'ouvrage dont nous allons rendre compte vient d'avoir une second édition, que l'auteur, M. Prévost-Paradol, nous présente revue, corrigée et abrégée, nous dit-il dans l'avertissement; aveu rare et qui a son mérite, puisqu'un *essai* comme celui-ci, renfermant en deux volumes l'histoire universelle, doit être surtout précis et réunir à la clarté dans l'exposition des faits, la justice dans l'énoncé des jugements. Reproduire les principaux événements de l'histoire, les faire paraître dans un ordre logique, montrer comment ils s'enchaînent les uns les autres, ou plutôt comment ils s'engendrent, telle est la tâche de l'écrivain, qui veut embrasser d'un regard la succession des temps et présenter ainsi une histoire d'idées plus encore que de faits. C'est ce qu'a voulu M. Prévost-Paradol. Sa position dans la presse, son titre de membre de l'Académie française, son renom de défenseur des opinions libérales, la bannière même sous la-

(1) *Essai sur l'Histoire universelle*, 2 vol. in-18 jésus. — Paris, Hachette. — 2e édition, 1049 pages. — Prix : 7 fr.

quelle il se présente et sur laquelle il écrit : « L'histoire est une œuvre de justice, » tout nous convie à nous arrêter devant ces pages ; et plus nous reconnaîtrons que l'*Essai sur l'histoire universelle* n'est point une œuvre vulgaire, plus nous devrons apporter de franchise dans la critique.

Afin de fixer son appréciation, il faudrait d'abord faire dans cet ouvrage deux parts : l'une, qui a rapport à l'histoire ancienne, est facilement acceptable; l'autre, qui a rapport à l'histoire moderne, doit être soumise à de nombreuses restrictions.

M. Prévost-Paradol commence par nous entretenir des peuples de l'Asie, dont il parle brièvement, « parce qu'offrant plutôt des mœurs à peindre que des changements à raconter, ils n'ont pas, à proprement parler, d'histoire (t. I, p. 4). » Mais peut-être, en cherchant à nous y intéresser, pouvait-il mieux recueillir dans les croyances de ces peuples les débris des traditions primitives, sans faire dériver de je ne sais quel vague « esprit oriental, » les doctrines qui ont illustré leurs philosophes. Puis M. Prévost-Paradol ne dégage pas suffisamment la mission providentielle du peuple juif, et il met un peu trop sur le pied d'égalité « la pureté de la religion de Zoroastre, l'esprit simple et pratique de la morale de Confucius, et enfin la grandeur de la loi mosaïque » (t. I, p. 90).

Passant ensuite à l'histoire des peuples de l'Occident, M. Prévost-Paradol constate les progrès de la religion grecque sur les religions de l'Orient, et expose les diverses institutions des populations de la Grèce ; mais s'il flétrit la législation « tyrannique et immorale de Sparte, » il a trop d'indulgence pour les institutions d'Athènes, « dont la constitution se forme sous l'action constante d'une pensée libérale; » il admire trop « l'esprit éclairé de la loi » athénienne, ses dispositions prudentes, et jusqu'à l'ostracisme, « cette garantie légale à la liberté du peuple. » Des juges très-compétents, MM. Dureau de la Malle, Troplong, etc., se sont montrés plus sévères, et ce n'a pas été sans raison.

Dans la grande lutte qui s'engage entre la Grèce et la Perse, M. Prévost-Paradol reconnaît « la cause du genre humain, qui se débat à Salamine, » comme il constate plus tard dans la lutte de Rome et de Carthage une suite de la querelle déjà vidée à Marathon : l'issue en fut la même et la civilisation ne recula pas. La dégradation morale de la Grèce amena sa ruine, et lorsqu'après Alexandre, « l'Orient et la Grèce furent confondues dans la plus complète corruption, » elles durent périr, car M. Prévost-Paradol fait cette juste remarque : « Quand un peuple qui fut digne d'estime et d'admiration est proche de sa ruine, il nous laisse toujours voir comment il a mérité de succomber. C'est à la fois une sorte

de justification que nous offre la fortune et une leçon que nous donne l'histoire» (t. I, p. 212). C'est ainsi que la conquête romaine fut après tout pour les peuples de l'Asie, et malgré les abus qui ne tardèrent pas à corrompre l'administration des prêteurs, « une heureuse impulsion vers un sort meilleur. »

En étudiant soigneusement l'histoire de Rome, M. Prévost-Paradol montre très bien « la régularité imposante des progrès de la République et des entreprises toujours opportunes du sénat romain » (t. I, p. 323). Il marque le changement qui se fait avec Sylla : le siége du pouvoir n'est plus au forum, mais dans le camp; il flétrit « cette tentative insensée de Sylla qui coûta bien cher à la patrie, » et il décrit avec netteté les dernières luttes de la République, jusqu'à ce que César, « qui ne put rien fonder, vint détruire sans retour l'ancien ordre des choses et indiquer ce qui devait le remplacer» (t. I, p. 375). Un siècle de proscriptions, exercées tour à tour par le parti populaire et par le parti aristocratique, montrait assez que le monde romain, soumis à cette terrible égalité, était mûr pour le despotisme, et M. Prévost-Paradol établit que le calme succédant à ces orgies sanglantes, l'établissement de l'empire fut d'abord pour le peuple un bienfait. Mais comme les Romains, si cruels et si corrompus, ne purent avoir qu'un gouvernement avili et sanguinaire, toutes ces catastrophes, qui précipitèrent tour à tour aux gémonies les élus de la fortune et des complots militaires, n'améliorèrent pas le sort de l'humanité. Sans doute Dioclétien voulut arracher le pouvoir aux armées en organisant une hiérarchie nombreuse de fonctionnaires; mais il ne fit que remplacer par les révolutions de palais les révolutions militaires. « La lutte devint chaque jour plus douloureuse entre le trésor public insatiable et l'empire appauvri » (t. I, p. 421); et Constantin parut pour «donner une sanction éclatante à la grande révolution morale qui s'accomplissait depuis trois siècles au sein du monde romain » (t. I, p. 423). C'était le triomphe du christianisme et la ruine du monde ancien.

Jusqu'à présent, nous n'avons guère que des éloges à donner. M. Prévost-Paradol caractérise très-bien l'antiquité en la montrant comme «une longue mêlée où l'on se disputait par les armes les biens de la terre, où le plus fort avait pour récompense le pouvoir et le butin et la personne même du vaincu. » La narration est bien menée, des points de vue nouveaux sont indiqués ou mis plus en relief; cette partie de l'histoire ancienne a donc droit à un assentiment, sinon complet, au moins très-souvent motivé. Malheureusement il n'en sera plus toujours ainsi.

Et d'abord, j'admire comment M. Prévost-Paradol, consacrant vingt-

cinq pages à parler du christianisme, de sa constitution, de sa propagation, a pu trouver dans son esprit assez de finesse, et dans son langage assez de nuance, pour ne pas nommer une seule fois Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour ne parler jamais de la divinité du Fils de Dieu descendu sur la terre pour racheter l'humanité déchue, et, après trois ans de vie publique, mort sur une croix plantée au Calvaire. N'est-ce donc point là de l'histoire, et le fait le plus saillant de l'histoire? Pourquoi le passer sous silence? Pourquoi nous contraindre à blâmer cette prudence qui empêche de signaler des œuvres surnaturelles et de prononcer même le mot de miracles? L'idée messianique n'avait pas été signalée avant la venue du christianisme; M. Prévost-Paradol garde le même silence sur les caractères divins de cette venue, et, sous sa plume si exercée, la religion nouvelle devient peu différente d'une honorable philosophie. Elle recommande, nous dit-il, le mépris du monde et l'indifférence au plaisir; elle prêche l'égalité morale des hommes devant Dieu et prescrit la charité. A ces traits, recueillis par M. Prévost-Paradol, je soupçonne bien l'apparition d'une doctrine bienveillante, et jusqu'à un certain point, réformatrice; je ne vois pas assez la religion fondée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec ses dogmes positifs et ses vertus réservées : l'humilité, la chasteté, la charité, l'apostolat.

« La religion nouvelle, dit M. Prévost-Paradol, fut avant tout une négation » (t. I, p. 433), et, en récitant mon *Credo*, j'énonce exclusivement des affirmations. C'était, continue-t-il, « une doctrine agressive qui avait moins besoin de liberté que de domination; » assertion fausse, contredite par l'histoire, mais qui, aux yeux de son auteur, explique suffisamment la venue des persécutions et des hérésies.

D'ailleurs, même dans les limites où il circonscrit son langage, tout n'est pas exact dans les paroles de l'auteur. Le mépris du monde recommandé au chrétien est-il bien compris par M. Prévost-Paradol, lorsqu'il écrit cette phrase où l'on surprend aisément une pointe d'ironie : « Le chrétien renonce à ses droits; il s'en remet à la volonté de Dieu, il se résigne, et plus on lui donne l'occasion de le faire, plus on opprime cet esclave volontaire, plus on lui élargit le chemin du ciel » (t. I, p. 429). M. Prévost-Paradol a-t-il mieux saisi l'essence de la charité chrétienne, lorsqu'il affirme que cette « doctrine de la charité assure la vie de la religion nouvelle et la rend plus conforme au génie des peuples de l'Occident » (t. I, p. 431). Tout est ici faible, obscur, inexact. M. Prévost-Paradol est-il également bien sûr que l'empereur Julien n'usa jamais de violence contre les chrétiens et ne les persécuta pas? Le martyre de saint Basile, de saint Théodore, de Théodoret, le massacre des chrétiens

de Palestine, etc., mis en une nouvelle lumière par les soins de M. de Broglie, sont venus définitivement réfuter une opinion déjà soutenue par M. Ampère sur la prétendue tolérance de Julien l'Apostat; et lorsque je relève ces erreurs, qui par une distraction singulière n'échappent jamais qu'au détriment des chrétiens et pour donner toujours le beau rôle à leurs adversaires, dois-je naïvement croire à une simple négligence ? Aussi, pour le moment, je préfère entendre dire à M. Prévost-Paradol que « la conquête de la barbarie par l'Église montre que le gouvernement du monde appartient à l'intelligence » (t. II, p. 56). J'aime mieux constater avec lui que « les succès de l'Église contre les doctrines qui menaçaient sa vie furent autant de victoires pour la morale pratique, autant de progrès pour la civilisation » (t. I, p. 440); et je souscris des deux mains à cette conclusion inspirée par l'étude des invasions du moyen âge : « Partout l'influence de l'Église a été salutaire » (t. II, p. 73). Ce sont là de bonnes paroles que je ne voudrais pas oublier et dont je déplore de voir la force générale atténuée par des critiques particulières de plus en plus nombreuses, à mesure que le cours des temps nous rapproche du protestantisme et de la révolution française.

Selon la doctrine de M. Prévost-Paradol, le protestantisme a donné le premier branle au mouvement qui est venu aboutir à la révolution française, et la révolution française, dont « les deux principales conquêtes, les deux inestimables bienfaits » sont la souveraineté nationale et l'égalité des cultes devant la loi (t. II, p. 458), apporte l'explication des faits du passé. Tout ce qui s'écarte de la souveraineté nationale est anathématisé comme un mal, tout ce qui paraît une revendication des droits populaires est salué comme un bien; tout ce qui contrarie l'égalité des cultes est flétri, tout ce qui tend à établir cette égalité, dût-on la payer par l'indifférence, est applaudi. Telle est la règle implicitement formulée pour l'appliquer aux principaux faits de l'histoire, et tout d'abord je remarque cet absolutisme de doctrines et ce parti pris dans des choses essentiellement relatives et contingentes, et je ne prévois que trop à quelles erreurs ils doivent entraîner le jugement.

Parlons à présent de quelques faits qui semblent repousser ou faciliter l'établissement de la souveraineté nationale. M. Prévost-Paradol n'aura pas assez de foudres pour frapper la féodalité, « ce système inique né du génie même de la race germanique; » et s'il loue les croisades, « cette première guerre entreprise pour une idée, » c'est parce que « leur plus salutaire effet a été de détruire les causes qui lui ont donné naissance, c'est-à-dire la féodalité, l'ardeur religieuse et la chevalerie » (t. II,

p. 127). Le mouvement communal est bien caractérisé. Peut-être l'auteur n'y remarque-t-il pas assez l'association religieuse, mais il se garde d'y voir une ligue politique. Il en reconnaît une au contraire au XIVe siècle, et cependant on ne peut accepter les louanges données au mouvement qui fut légitime sans doute en 1355, mais qui devint révolutionnaire, et partant stérile, en 1356, pour aboutir à l'abandon des destinées de la France entre les mains très-peu françaises de Charles le Mauvais. Cette réhabilitation de la tentative de Marcel avait déjà séduit quelques esprits, mais elle n'a pu être acceptée par ceux qui connaissent réellement les faits. Si le XIVe siècle a eu l'honneur, d'après M. Prévost-Paradol, de tenter ce premier essai de souveraineté nationale, le XVe siècle a vu la naissance du patriotisme. Oui, la patrie, nous dit-on, est née de Jeanne d'Arc, comme s'il n'y avait pas de patrie du temps de Philippe-Auguste et de saint Louis; et, afin que les ombres servissent à relever sur ce point l'éclat de la lumière, M. Prévost-Paradol ne nous montre en Du Guesclin qu'un « aventurier, » et Charles VII lui apparaît « sans énergie, » « voyant avec indifférence s'ébranler Orléans, le dernier rempart de la monarchie. » Remarquez encore cette opposition : M. Prévost-Paradol nous dit que « Jeanne d'Arc lutta contre l'Église, » comme si l'évêque anglais Cauchon était l'Église! L'Église qui, la première, poursuivit sa réhabilitation! Il nous parle bien de « l'œuvre sublime et mystérieuse » de Jeanne d'Arc, mais il ne la dit jamais inspirée des cieux. Pour un des principaux tenants de l'école *critique*, il y a là des nuances.

Un autre bienfait de la révolution, nous a-t-on dit, est l'égalité des cultes, et comme M. Prévost-Paradol trouve en l'Église catholique un invincible obstacle, il se laisse aller à la tendance de voir partout des empiétements de sa part pour arriver à la domination, et des persécutions pour s'y maintenir. Ainsi, il montre faussement le pape, en 724, dans sa résistance contre l'empereur grec, au sujet des images saintes, « saisissant avec joie l'occasion de briser le dernier lien qui l'unissait comme sujet à l'empire de Byzance; faussement il imagine des « Églises presque émancipées, » sur lesquelles la papauté, continuant à s'affranchir de l'Orient, cherche à établir une complète suprématie; faussement il voit dans les fausses décrétales, « ces titres accablants, » un coup de foudre pour arriver à la supériorité absolue des papes sur les évêques, oublieux que ce recueil, écrit sur les bords du Rhin, employé assez tard à Rome, n'innove en rien de grave l'ancien droit qu'il copie, et qu'il met en relief les primats plus qu'il ne rehausse les papes. Une même illusion se produit lorsque l'auteur expose la lutte

de Grégoire VII pour « l'œuvre du gouvernement direct, ou plutôt de l'affranchissement de l'Église. » Le plan prêté ensuite à ce pape, pour arriver à rendre « l'Église maîtresse du monde, » est imaginaire, et M. Prévost-Paradol se montre peu exercé dans l'ancien droit canon, lorsqu'il affirme « qu'avant Grégoire VII, le célibat des prêtres n'était pas obligatoire, et que c'était seulement une vertu supérieure (t. II, p. 137). S'il avait ouvert un recueil des conciles, il eût facilement évité cette méprise.

M. Prévost-Paradol a meilleur goût de louer saint Louis et son grand travail d'administration, mais ces éloges sont-ils désintéressés? l'auteur voudrait-il ainsi donner plus de poids aux faits qui suivent, lorsqu'on le voit soutenir que saint Louis « élève contre les Papes les libertés de l'Église gallicane, » et « que l'influence de Rome fût limitée par la pragmatique sanction? » Vieille redite qui, je le croyais, n'avait plus créance parmi les esprits sérieux; fait faux, qui vient appuyer une théorie dès lors fausse. Mais on y tient afin de constater, sans doute, qu'un roi canonisé a pu sans scrupule résister « aux prétentions de Rome. » Philippe le Bel alla plus loin; mais au récit de son attentat, pourquoi ajouter que « Boniface VIII mourut fou, écrasé sous cette grande ruine de la puissance pontificale » (t. II, p. 192), phrase à effet, peut-être, mais contenant, outre une fausse appréciation, une grosse erreur, puisque Wiseman, Tosti, etc., ont prouvé que le pape ne mourut pas fou.

Venant à des faits plus directement opposés à l'établissement de l'égalité des cultes, M. Prévost-Paradol blâme l'inquisition, sans tenir compte du progrès même que ce tribunal apporta dans la procédure du temps, et il reproche amèrement à l'Eglise le premier sang répandu des Albigeois, comme si l'Eglise avait attaqué au lieu de se défendre.

M. Prévost-Paradol poursuit sa marche, et au besoin il sait dissimuler les situations et épaissir les ombres, par exemple, autour d'Alexandre VI « empoisonnant Zizim, » et « maître des plus habiles en débauche et en assassinat. » Le but de l'auteur est de montrer l'Eglise trop effacée devant « ces débats nouveaux que le génie de l'Europe va soulever. » C'est le protestantisme qui paraît et qui est salué en ces termes par M. Prévost-Paradol : « La réforme inaugure dans le monde chrétien l'indépendance de la raison individuelle et y prépare l'avénement de la raison politique » (t. II, p. 259).

Indépendance, que veut-on dire par là? L'indépendance n'est pas un signe de force, mais une cause de faiblesse. Avant la réforme il y a eu de puissants raisonneurs, Thomas d'Aquin, par exemple, et je ne vois pas en quoi la réforme a formé Galilée, Descartes et Bossuet. *Avé-*

nement de la raison politique, c'est-à dire comme on l'entend de la liberté dans ses formes modernes. Mais, à ce point de vue, le Danemark, la Suède, la Prusse protestantes n'ont pas laissé d'être des monarchies absolues, et si l'Angleterre a eu un parlement pour débattre ses affaires publiques, le génie de la nation l'y avait préparé : la réforme n'en est pas la cause ; et récemment encore M. Wallon montrait comment la révolution politique de l'Angleterre était déjà visible dans les faits du règne de Richard II, c'est-à-dire au XIVe siècle.

Mais, M. Prévost-Paradol poursuit : car « l'Eglise, dit-il, cherche à s'appuyer sur les rois pour assurer contre la réforme et contre l'esprit d'examen la foi des peuples catholiques. » Et la réforme donc, que fit-elle ? Que fit Henri VIII en Angleterre ? Que firent les princes luthériens en Allemagne ? Gustave Wasa en Suède, Christian en Danemark, si ce n'est qu'appuyer de leur despotisme l'esprit d'examen contre la foi des catholiques ? Le protestantisme n'a pas commencé par être persécuté, mais il fut le premier à persécuter, voilà l'histoire ? M. Prévost-Paradol la conteste, et il parle très-haut « des persécutions de Charles-Quint et de son inquisition couverte du sang de plus de 30,000 personnes. » Exagération déjà parfaitement réfutée par les travaux de Prescott et d'Hefelé, mais reproduite par l'auteur sans constater (remarque qui n'est pas indifférente), que le pape fut toujours contre l'inquisition espagnole, œuvre de l'État, non de l'Église. Encore moins, indique-t-il les excès des protestants contre les catholiques qui, en Allemagne aussi bien qu'en France, forcèrent l'autorité à sévir. Si la réforme fut accueillie sous François Ier « par une persécution atroce, » le mot est de M. Paradol, n'est-ce point contraint et forcé que le roi commença d'agir ? Et comment agit-il ? Si la France fut « inondée du sang des réformés, » il me semble que la terre fut rouge aussi du sang de plus d'un catholique. Si « la réaction catholique prit en notre pays une forme plus odieuse que partout ailleurs, celle d'une trahison et d'un massacre, » je constate encore dans le silence de M. Prévost-Paradol que la faction protestante n'a été ni plus loyale, ni plus bénigne. Si la Saint-Barthélemy, que M. Prévost-Paradol, malgré toutes les preuves du contraire, affirme avoir été « solennellement préparée, » doit être imputée à la religion au lieu d'être, comme l'histoire l'atteste, l'œuvre de la politique, on ne peut nier que la Michelade, ce massacre de Nîmes, passé sous silence, il est vrai, par M. Prévost-Paradol, et tant d'autres excès ne furent l'œuvre des passions protestantes.

Quant à l'Angleterre, M. Prévost-Paradol indique, à la vérité, le juste « refus du Pape de se prêter aux indignes caprices d'Henri VIII, » mais

il reproche beaucoup à Marie *la Sanglante*, comme il l'appelle encore, « d'avoir couvert l'Angleterre d'échafauds et de bûchers ; » et il n'a pas l'air de soupçonner qu'Elisabeth ait persécuté et conduit à la mort les catholiques. Lui qui, lorsqu'il le veut, connaît fort bien les faits éclaircis par l'érudition moderne, tels par exemple que les circonstances du séjour de Charles-Quint à Yuste, il les ignore complétement chaque fois qu'une institution ou un personnage catholique flétri par la calomnie pourrait faire appel à la justice. Ainsi il accepte au sujet de la reine catholique Marie Tudor les assertions vulgaires, celles contenues dans le Martyrologe de Fox, par exemple, sans prendre garde qu'Andrews les a péremptoirement réfutées, sans même admettre, comme les protestants Godwin et Collier, que des faits coupables aient pu justifier une répression. Ainsi encore, il semble ne pas soupçonner que l'on puisse très-bien, après M. Wiesener, laver Marie Stuart du crime « d'avoir permis à Bothwel d'assassiner son mari ; » du reproche « d'avoir aimé cet homme grossier, et de s'être plu à sa brutale tyrannie (t. II, p. 294).» Et il persiste à faire porter au parti catholique, malgré les documents les plus certains, l'entière responsabilité du complot des poudres. Je vois bien M. Prévost-Paradol donner toujours ainsi aux protestants le beau rôle, et charger les catholiques des hontes de l'histoire ; mais, le flambeau de l'érudition à la main, je cherche la vérité de cette opposition entre la tolérance des protestants et l'oppression des catholiques, je ne ne la trouve point. En vain vous me dites qu'en Italie « la confiscation et la mort prodiguées par l'impitoyable tribunal de l'Inquisition, combattirent par une terreur croissante les progrès de la Réforme » (t. II, p. 284); l'histoire répond : ce n'est pas vrai. En vain vous me montrez en la Compagnie de Jésus une « société religieuse et politique, née de la mystique exaltation d'un seul homme... rêvant pour les nations chrétiennes un gouvernement théocratique » (t. II, p. 286) ; en vain vous évoquez devant moi le double fantôme de l'Inquisition et du Jésuitisme, en me représentant le concile de Trente, sous « l'inspiration énergique de l'inquisiteur Caraffa et du Jésuite Lainez, déclarant la guerre au Protestantisme, » je vois clairement ce que vous voulez me faire croire par l'énoncé de ces faits faux, mal présentés; mais il me faudrait brûler tous les textes, anéantir les documents, désapprendre l'histoire pour accepter sans conteste de telles assertions.

La première étape de la révolution est achevée, passons rapidement sur les temps qui suivent. L'édit de Nantes a été donné, le traité de Westphalie signé ; l'Europe est un peu calmée. Que fera-t-on pendant ce calme ? M. Prévost-Paradol nous le dira, avec tant soit peu de dédain :

« De 1648 à 1789 aucune idée généreuse n'anime les mouvements des peuples instruments aveugles de l'ambition politique de leurs gouvernements pendant ce temps » (t. II, p. 349). On ne voit guère qu'une « suite d'actes injustes, dont l'ambition est la seule cause » (*ib.*, p. 352).

L'Espagne expie par son abaissement « la guerre où elle s'était engagée contre la civilisation moderne et contre la liberté des esprits » (t. II, p. 398). L'Angleterre gémit d'abord sous « le gouvernement insensé de Charles II, de Jacques II, » pour se relever avec Guillaume et Anne. La Russie s'élève bientôt en face de l'Amérique, « comme pour balancer par l'extension de la servitude les progrès de la liberté » (t. II, p. 426). En France, on révoque l'Edit de Nantes, « désastre » pour la patrie, et comme l'Inquisition avait eu, au dire de M. Prévost-Paradol, 30,000 victimes, il sied bien d'écrire comme pour faire pendant, mais avec encore moins de fondement : « les exils et la prison frappèrent 30,000 jansénistes. » Le gouvernement suit « une politique insensée ; » les généraux sont incapables, ineptes, lâches ; la législation est « une bizarre complication d'iniquités ; » et si on veut « avoir une idée vraie des idées et des coutumes qui tenaient lieu de lois à la France, il suffit de se demander quelles sont les dispositions les plus propres à violer le droit naturel, à organiser l'anarchie, à entraver le développement des facultés de l'homme, de ses penchants les plus légitimes, à gêner le travail individuel et à retarder la prospérité de la nation » (t. II, p. 452). Après de telles prémisses la conclusion est indiquée : « il y a impossibilité d'une transaction pacifique entre le vœu des intelligences et la réalité ; » « nulle prise ne s'offrait aux réformateurs, rien ne semblait possible qu'une vaste et complète destruction. » Voilà le terme : justifier la Révolution par sa nécessité comme on la glorifie par ses précurseurs en lui « cherchant des ancêtres légitimes parmi les grands génies qui ont honoré la civilisation moderne. » Mais M. Prévost-Paradol met donc au compte de la Révolution le mouvement donné depuis des siècles qui commença au Calvaire ? et il revendique donc en son honneur les faits et gestes du christianisme, un peu plus vieux que la Révolution, un peu plus généreux qu'elle, et dont les titres de service en faveur de l'humanité sont un peu plus établis ? Mais dans ce langage il y a une confusion inouïe, qu'il déplairait fort de voir dissiper parce qu'on sait le bénéfice qu'on en attend. C'est commode pour un rhéteur, mais peu logique pour un philosophe, et c'est une erreur pour un historien.

J'ai fini cet exposé rapide, malgré sa longueur, mais fidèle je crois, des opinions émises par M. Prévost-Paradol, et ce n'est pas sans tristesse que je dépose la plume, car le livre du brillant académicien n'est pas

une œuvre isolée que le talent de l'auteur suffirait pour rendre considérable ; il se rattache à un ensemble d'efforts tentés depuis quelques années, avec plus d'habileté qu'autrefois, pour représenter le christianisme ami de l'obscurantisme, et le protestantisme et la philosophie du XVIIIe siècle soutient des idées libérales.

On adoucit, on atténue, on passe sous silence certains faits ; on exagère, on met en relief, on défigure certains autres, et l'on arrive ainsi le plus simplement du monde à dresser contre les doctrines catholiques, au nom de l'esprit moderne, un réquisitoire terrible. L'histoire proteste contre cette tentative ; mais on dit à l'histoire : tais-toi, et l'on passe outre.

L'Essai sur l'histoire universelle peut donc être l'œuvre d'un publiciste distingué ; c'est si l'on veut un programme de politique dite libérale et de philosophie dite rationnelle, et à ce titre il doit être lu et il mérite certainement l'attention des esprits qui se préoccupent de l'avenir ; mais parce que les documents n'y sont pas étudiés, parce que les faits y subissant l'action du parti pris, des idées préconçues, y sont défigurés, niés ou affirmés selon le besoin de la thèse, ce n'est pas là l'œuvre d'un historien.

Henri de L'Épinois.

DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES

De la part des agrégés.

OFFRES

Tertullianus prædicans, 6 vol. petit in-4°. Edition et reliure anciennes. 32 fr. Net : 16 »

Revue contemporaine (année 1865), en 24 livraisons brochées en bon état; au lieu de 50 fr. 22 »

Encyclopédie moderne, dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts. 30 vol. in-8°. Ouvrage orné de plus de 100 planches gravées sur acier, destinées à faciliter l'intelligence du texte. Cette nouvelle édition, publiée sous la direction de M. Léon Renier, entièrement refondue et augmentée de près du double, forme 30 volumes; dont 27 volumes in-8° de texte et 3 volumes d'atlas, bien conservés. Prix : 100 fr. Net : 60 »

Lexicon hebraicum et chaldaicum in libros veteris Testamenti ordine etymologico compositum in usum scholarum, edidit E.-F. Leopold. In-12, Leipsig. 1/2 reliure. 2 »

Histoire du Congrès de Paris, par Ed. Gourdon. 1 fort vol. in-8°, broché; au lieu de 5 fr. 2 50

La Démocratie française. Les rapports avec la monarchie et le catholicisme, son organisation, par Pradié. 2° édition. 1 vol. in-8°, broché; au lieu de 5 fr. 2 50

Œuvres complètes de Saint-Jean-

Chrysostome (grec et latin). 13 vol. in-f°, reproduit en 26 livraisons gr. in-8°, à 2 colonnes, édition Gaume, conforme à celle des Bénédictins de Saint-Maur, 400 fr. Net : 160 »

Œuvres complètes de Saint-Basile (grec et latin). 3 vol. in-f°, reproduits en 6 livraisons gr. in-8° à 2 colonnes ; édition Gaume, conforme à celle des Bénédictins de Saint-Maur. 80 fr. Net : 35 »

Cours complet d'Écriture sainte formé uniquement des Commentaires les plus renommés et indiqués par un grand nombre d'Evèques et de Théologiens catholiques interrogés à cet effet ; annoté par des Prêtres haut placés dans l'Enseignement religieux et la Direction des âmes. 28 vol. in-4°. Net : 138 fr. 100 »

Cours complet de Théologie, formé uniquement des Traités, etc. (comme au *Cours complet d'Ecriture sainte*). 28 vol. in-4°, 138 fr. Net : 100 »

Bibliographie de la France, de 1857 à 1864. 24 vol. in-8°, dont 18 vol. brochés et 6 vol. en livraisons détachées ; le tout en très-bon état. On céderait les 24 vol. à 100 fr.

Storia universale, février 1838. 35 vol. in-8°, par Cantu, dont 7 en demi-reliure, les autres en fascicules. 70 fr.

Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet, édition Curmer épuisée. 2 vol. in-8°, avec encadrements variés à chaque page et 12 gravures sur acier ; broché, couverture fatiguée. Prix : 40 »

Malte-Brun, Géographie complète et universelle, ou description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau ; précédée d'une histoire générale de la géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique. Edition Penaud. 8 vol. gr. in-8°. Panthéon, cartes et gravures. Reliure demi-chagrin neuve et soignée. Au lieu de 80 fr. Net : 36 »

Exposition raisonnée des principes de l'enregistrement, par G. Demante. 2 vol. in-8°, 12 fr. Net : 9 »

Gloie à Marie, recueil de nouveaux cantiques, mis en musique par le P. Hermann. 1 vol. in-4°, broché. 10 fr. Net : 8 »

Sévigné (Lettres de Mme de), publiées par M. Régnier, de l'Institut. T. VI. gr. in-8°, pap. vergé, br. 16 fr. Net : 12 »

En réponse aux nombreuses lettres reçues à ce sujet, nous informons les agrégés anciens, c'est-à-dire ceux dont l'agrégation remonte à une époque antérieure à la publication de la *Revue*, et qui ont accueilli avec un si gracieux empressement le vœu du Conseil supérieur, les invitant à recevoir notre recueil, que nous tenons à leur disposition tous les numéros parus depuis le 1er janvier, ce qui leur permettra de compléter le second volume de la collection.

Pour ceux qui désirent avoir la collection complète, nous tenons à leur disposition le 1er volume, qui comprend tous les numéros publiés du 1er novembre 1864 au 31 décembre 1865. Ce beau volume leur sera cédé, comme s'ils avaient été abonnés dès l'origine, au prix de 4 fr. au lieu de 7 fr. 50. Ils y trouveront les renseignements les plus instructifs et les plus complets sur l'œuvre et la nouvelle société qui en a pris la direction, sur les approbations et les encouragements qu'elle a reçus et les fins qu'elle se propose. Cependant, comme il ne nous reste que peu d'exemplaires de ce 1er volume, nous ne nous engageons qu'à satisfaire aux premières demandes qui nous seront adressées.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

ÉTUDES DE LÉGISLATIONS COMPARÉES. LE DROIT PAYEN ET LE DROIT CHRÉTIEN, par Charles CARPENTIER. 1 vol. in-18 de 160 pages. Paris, Durand. Prix : 1 fr. 25 cent.

M. Charles Carpentier nous expose ainsi le plan général et le but de l'ouvrage considérable dont il ne nous donne aujourd'hui que le commencement :

« Indiquer quel était l'état des législations du paganisme, ainsi que des idées des philosophes et des écrivains de cette époque, sur les plus importantes questions du droit civil et du droit criminel, lorsque Jésus-Christ parut ;

« En regard de cet exposé, faire connaître, sur chacune de ces questions, d'abord, l'état de la législation hébraïque, et, ensuite, l'état de la législation chrétienne, telle qu'elle a été promulguée par Jésus-Christ ou par ses apôtres ;

« Comparer ainsi, pas à pas, les anciens principes du droit positif fondamental avec les deux législations que les chrétiens appellent *divines* ou révélées ;

« Après avoir montré, sur chacune de ces questions, les différences fondamentales qui existent entre le droit païen et le droit chrétien, constater les progrès qui ont été accomplis, depuis le christianisme, dans les législations modernes ;

« Signaler, quand il y a lieu, les progrès qui restent à accomplir, pour mettre le droit humain en harmonie avec le droit révélé, et atteindre graduellement le but définitif qui a été fixé par l'Evangile ;

« Faire étudier le christianisme dans ses sources primitives et dans sa pureté originelle, afin de montrer qu'il ne donne pas seulement satisfaction aux aspirations libérales de notre temps, mais encore, comme l'a dit un magistrat illustre (M. Troplong, *De l'influence du*

christianisme, ch. IV), qu'il est le progrès final par lequel l'humanité a été mise en possession des vrais principes de la civilisation universelle. »

L'ouvrage de M. Carpentier sera divisé en quatre livres et en douze études. Le volume que nous avons entre les mains contient un fragment du livre premier, lequel livre est relatif aux attentats contre les personnes. Ce fragment forme la première des douze études annoncées par l'auteur, et porte ce titre particulier : *Du droit de propriété de l'homme sur l'homme, sous le paganisme, et de l'abolition de ce droit par la législation chrétienne*. M. Carpentier subdivise cette première étude en trois sections, une consacrée au droit païen, une autre au droit hébraïque, une dernière au droit chrétien. Le travail de M. Carpentier nous paraît très-estimable : d'excellentes idées et de curieuses recherches le recommandent à l'attention des esprits sérieux. On voit que le jurisconsulte de Douai a suivi des guides aussi sages qu'habiles, notamment M. de Pastoret, dont la belle *Histoire de la législation* ne saurait être assez vantée, M. Ortolan, M. Troplong, etc. Aux citations et aux considérations qu'il emprunte à ces éminents historiens du droit, M. Carpentier ajoute des citations et des considérations dont tout le mérite lui appartient. Nous donnerons surtout des éloges à la partie de son livre qui traite de l'abolition de l'esclavage (p. 120-144). Il y a là une nette et forte réponse au livre dans lequel M. Armand Rivière n'a pas craint de soutenir que l'action du christianisme sur l'abolition de l'esclavage a été insignifiante (*l'Église et l'Esclavage*, 1 vol. in-8°, 1864). Espérons que M. Carpentier continuera bien ce qu'il a bien commencé, et que nous pourrons, quand sa dixième étude aura paru, lui adresser autant de félicitations que nous lui envoyons de vœux maintenant. T. de L.

LES INSTITUTIONS POLITIQUES, judiciaires et administratives de l'Angleterre, par Charles de FRANQUEVILLE, auditeur au conseil d'état, etc. 2e édition. Hachette, in-8° de 633 pages. Prix : 7 fr. 50.

On discourt souvent en France des admirables institutions qui ont fait la grandeur de l'Angleterre, et cependant il n'existait aucun livre sérieux qui en fît connaître les détails. Sans doute de savants ouvrages, d'éloquents écrits en avaient exposé les principes généraux ; mais il ne s'était encore rencontré personne qui voulût accepter la tâche, plus modeste en apparence, mais non moins utile, de vous prendre en quelque sorte par la main, pour vous faire parcourir cette

organisation d'un peuple étranger. On pouvait apprécier les résultats, mais sans bien connaître les moyens d'y parvenir.

L'étude de nos lois administratives avait depuis longtemps occupé M. de Franqueville. De fréquents séjours en Angleterre l'avaient familiarisé avec les lois anglaises, à lui revenait donc naturellement de nous les faire connaître, de nous montrer les divers rouages de cette organisation.

Son livre est avant tout pratique, et les matières en sont habilement disposées. Evitant avec soin l'exemple de ces artistes, parfois de talent, qui esquissent de magnifiques tableaux, où tout se rencontre, sauf la ressemblance, l'auteur préfère être parfois aride, mais il veut toujours rester vrai.

Après avoir rappelé les « principaux actes dont l'ensemble forme la constitution britannique, » il examine successivement les divers pouvoirs qui lui donnent la vie, pouvoir législatif, exécutif et judiciaire.

Il n'est pas d'un médiocre intérêt de faire la comparaison de ce qui se passe de l'autre côté du détroit et de celui-ci : dans l'organisation financière, de rapprocher les divers bills des subsides et d'appropriation de nos lois annuelles de finances ; dans le domaine de la justice, d'étudier le mécanisme des diverses juridictions fort compliquées au moins à première vue.

Une matière qui n'offre pas moins d'attrait est celle de l'administration locale (ch. IV, p. 469 et s.). L'Angleterre se divise en comtés, en paroisses, et en bourgs, comme la France en départements, en cantons et en communes. Mais il existe en France des liens qui rattachent fortement la commune à l'État, les extremités au centre, tandis qu'en Angleterre ces liens sont aussi affaiblis que possible. On comprendra sans peine qu'il ne nous appartient pas d'apprécier ici lequel des deux systèmes est le meilleur : qu'il nous suffise d'avoir indiqué, à ceux qu'intéressent de semblables études, un ouvrage savant qu'ils devront consulter. G. de S.

LES SOURCES DU DROIT RURAL cherchées dans l'histoire des communaux et des communes, par A. Bouthors. Gr. in-8° de 598 pages. A. Durand. Prix : 12 fr.

Il y a longtemps qu'on l'a dit pour la première fois : Si vous voulez connaître à fond l'histoire d'un peuple, il ne suffit pas de feuilleter ses annales, de savoir le nom et l'histoire des princes qui l'ont gouverné. Étudiez avant tout, les institutions et les principes de sa

législation. Il semble que ce soit là la pensée qui ait inspiré le docte M. Bouthors, dans la rédaction de son livre sur les sources de notre droit rural. Jamais elle n'a paru plus vraie, plus frappante qu'à la lecture de cet intéressant ouvrage. Condition des terres, des personnes, constitution des associations dans les villes et les campagnes, rien ne lui échappe. Il a pris pour objet plus spécial de ses études, les provinces du nord-est de la France, et l'on s'explique sans peine, les motifs de cette préférence. Là, en effet, le souvenir des vieilles mœurs et des antiques franchises germaines s'est perpétué plus fidèlement que dans tout le reste du royaume; là, le régime communal s'est établi de fort bonne heure et a brillé d'un éclat presque sans égal. L'alleu qui assurait au propriétaire son rang d'homme libre, put y traverser presque sans altération toute la période féodale et se maintenir jusqu'à l'époque de la Révolution.

Notre auteur voit dans le communisme de la tribu, c'est-à-dire dans le droit indivis de tous les membres de cette même tribu à la jouissance du sol, la forme la plus ancienne du droit de propriété immobilière. Les progrès accomplis par les Gaulois dans la voie de la civilisation, avaient dès le temps de César modifié cet état primitif. Les Germains, au moment de la grande invasion, vivaient encore dans l'état de communisme que nous dépeint Tacite. Arrivés en Gaule, ils s'emparent d'une portion des terres en friche, et laissent le reste à la disposition des communes. Toutefois, l'esprit des institutions germaniques marque d'une empreinte ineffaçable la législation des peuples conquis. De là, la similitude frappante qui, pendant bien des siècles, se fit remarquer, des deux côtés du Rhin, dans le mode de jouissance des biens communaux.

Chez les Germains, la justice était rendue par des avoués élus pour un an. Sitôt que la féodalité commence à s'organiser, les fonctions judiciaires deviennent héréditaires, et le seigneur se trouve, pour ainsi dire, propriétaire d'une partie des revenus communaux. Le droit de la commune va sans cesse s'amoindrissant, elle n'est plus bientôt qu'usufruitière, et l'adage *nulle terre sans seigneur* prévaut sans contestation.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, M. Bouthors établit une distinction tranchée entre le municipe et la commune. Au premier, il assigne une origine gallo-romaine; quant à la commune, elle dérive, suivant lui, de la ghilde scandinave.

Il croit les fonctions du défenseur *civitatis* empruntées à celles des vogt des Germains. Nous devons voir dans les scabins, les représen-

tants de ces hommes libres qui, chez les Allemands, prenaient part à l'administration des affaires communes et aux jugements. L'institution du scabinat se rattache par un lien direct à celle des rachimbourgs. Pour être scabin, il faut posséder un fonds de terre ou bourgage. On reconnaissait d'ailleurs, deux sortes de bourgages, le franc-bourgage et le bourgage par privilége. Ce dernier était astreint au paiement des droits de relief et de vente. L'acquisition du droit de bourgeoisie se trouve soumis à certaines conditions et formalités variables suivant les lieux et dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

On voit dans le court résumé que nous venons de donner, quelle est l'abondance des matières traitées dans le livre de M. Bouthors. La lecture de cet intéressant ouvrage est désormais indispensable à quiconque veut s'occuper de l'histoire générale de notre pays et étudier les transformations diverses subies par notre législation.

N. DE CHARENCEY.

LETTRES INÉDITES DE Mme SWETCHINE, publiées par le comte de FALLOUX, de l'Académie française. Didier et Vaton, 1866. In-8° de 495 pages. Prix : 7 fr. 50.

Il n'est personne qui n'ait rencontré dans sa vie quelques-unes de ces figures aimables que l'on voudrait toujours voir, quelques-unes de ces personnes gracieuses, bienveillantes, pleines de douceur et de bonté, de ces intelligences d'élite par lesquelles on se laisse facilement subjuguer, dont la conversation charme en même temps qu'elle éclaire, dont la société élève, dont les conseils fortifient, dont l'amitié est le plus grand bienfait. On ne les quitte que pour les retrouver bientôt; plus on les connaît, plus on les aime, plus on les admire : tous les jours on découvre en elles quelques trésors nouveaux. Telle nous paraît être Mme Swetchine, telle est l'impression que nous laissent ses Lettres inédites. M. le comte de Falloux lui a voué un culte dont le public lui sait bon gré et auquel il s'associe pleinement. On ne peut que gagner à entrer dans l'intimité d'une personne d'un aussi rare mérite, et pour ceux que la distance des temps et des lieux a tenus loin d'elle, il ne peut y avoir d'intermédiaire plus sûr et plus charmant que sa correspondance, qui permet de pénétrer au fond de cette grande âme plus qu'on ne peut le faire au moyen d'œuvres destinées au public.

Les *Lettres inédites* comprennent les lettres adressées à Mlle de Vi-

rieu, à la marquise de Pastoret, au marquis de La Bourdonnaye, à la comtesse de Chélaincourt, à la comtesse de Germiny, à la comtesse Frédro, à la vicomtesse de Virieu, à la duchesse de La Rochefoucauld, à Dom Guéranger, etc., à différentes personnes anonymes, et enfin la correspondance avec M. de Tocqueville, qui est le digne couronnement de ce volume. Ce n'est point peut-être que Mme Swetchine s'y montre supérieure à ce que nous connaissons déjà, mais parce que le lecteur n'a point à se forger un type hasardé de l'interlocuteur, ni à chercher ce qui a pu susciter les lettres qu'il a sous les yeux, à quoi elles répondent. Ici les deux personnages sont en présence, se complètent et ne causent d'autre embarras que celui de savoir lequel des deux on doit le plus admirer. Il est impossible d'avoir plus d'esprit et de finesse, une plus grande élévation de pensée et une plus grande distinction d'expression. Un des caractères particuliers de Mme Swetchine, c'est une distinction, une dignité qui ne la quittent point même dans l'intimité de la vie, et qui annoncent une âme où il n'y a rien que de noble et d'élevé. On ne lui voit point faire à la décence et au bon goût de ces sacrifices si communs aujourd'hui, sous le prétexte d'atteindre à une originalité triviale qu'on voudrait nous faire prendre pour du bon ton.

Ce nouveau volume ne fait que grandir l'auteur dans notre esprit. Loin de se répéter, il se complète, comme le dit son illustre éditeur. Il se montre dans toute la sincérité de sa belle âme, sous les aspects les plus variés, mais toujours avec son intelligence supérieure et son grand cœur. Ce n'est point une nouvelle marquise de Sévigné, revêtant du séduisant attrait d'un talent plein de délicatesse tous les bruits du jour, toutes les nouvelles mises en circulation dans les salons; c'est une femme sérieuse, qui ne dit rien sans un but moral, et ne cherche point à satisfaire une curiosité qui vit souvent aux dépens de la vérité, de la morale et de la charité. Elle n'a qu'un but, devenir meilleure et rendre ses amis meilleurs. On la lit non-seulement avec intérêt, mais encore avec fruit, et je dirais volontiers avec édification : plus d'une page de ce volume figurerait avec honneur dans un livre de piété. Tantôt elle cherche des remèdes aux maladies de son âme, des consolations à ses chagrins; elle demande des règles de conduite, elle soumet son œuvre à des critiques. Tantôt elle conseille avec autorité, elle dirige avec un coup d'œil sûr, elle console, elle encourage. Tantôt elle traite les plus grandes questions de la politique et montre une rectitude de jugement vérifiée plusieurs fois par les événements. M. de Tocqueville n'a eu qu'à tracer son portrait lorsqu'il lui parle de

l'influence des femmes dans la politique (p. 468). Tantôt elle s'occupe d'œuvres de charité, des grandes questions religieuses; elle traite tout ce qui touche à la religion et à la morale avec une profondeur qui dénote une femme fortifiée par la méditation et très-avancée dans la connaissance de soi-même, la première de toutes les sciences par son importance, la dernière par la place et le temps qu'on lui donne. La moindre nouvelle qu'on lui annonce ou qu'elle croit devoir transmettre est pour elle l'occasion des plus hautes considérations. Elle est avant tout et partout la femme esclave du devoir et de la volonté de Dieu, et y ramène toutes ses pensées et toutes ses actions. « Sait-on « jamais assez, dit-elle, de combien de préoccupations et de malaises « nous rachète quelquefois une seule condescendance? Faire son de- « voir de manière à y prendre plaisir, c'est, je crois, aller au devant « et au delà. C'est si peu de chose que d'avoir raison, que d'être dans « son droit! La vraie paix du cœur, c'est de l'oublier. » (p. 282.)

Ce n'est point aux seuls amis de Mme Swetchine qu'est destiné ce volume. Le charme particulier qu'il a pour eux n'ôte rien à celui qu'éprouve le public. Il n'y a pas dans ces Lettres de sous-entendus, ni d'allusions qui exigent une initiation. Du reste, M. de Falloux donne d'intéressantes notices sur la plupart des personnes auxquelles sont adressées les lettres qu'il vient de publier. R. de S.

MÉMOIRES DE BENJAMIN FRANKLIN écrits par lui-même, traduits de l'anglais et annotés par Édouard Laboulaye, de l'Institut. Paris, Hachette, 1866, in-12 de 400 pages. Prix : 3 fr. 50.

On connaît généralement peu les mémoires de Franklin. Deux ou trois traductions déjà fort anciennes, assez inexactes, sont les seules que nous en ayons jusqu'à ce jour. Encore ne présentaient-elles pas l'ensemble de la vie de leur auteur d'une façon complète. Le travail de Franklin resté en effet inachevé, rien ne venait suppléer à son silence. Il paraissait toutefois assez facile de combler cette lacune, il n'y avait qu'à tendre la main et puiser largement dans les lettres de Franklin lui-même, extraites de ses œuvres complètes. C'est ce qu'a fait avec discernement M. Laboulaye, et, dans son appendice, on retrouve avec certitude les enseignements des premiers mémoires.

Le propre de Franklin est d'avoir été un « maître de la vie pratique. » Son bon sens naturel, joint à la profonde connaissance qu'il avait acquise du cœur des hommes et de sa propre nature en ont fait une figure exceptionnelle. Ce caractère privilégié se rehaussait encore

d'une volonté ferme et inébranlable. Rien de plus instructif que le récit de ses efforts pour devenir un homme. Lui-même dans ces mémoires, nous montre la route qu'il dut parcourir avant d'y arriver complétement. Il nous apprend les ressources qu'il puisa dans la lecture, dans l'étude, auxquelles il se livrait avec ardeur, alors même qu'il se trouvait aux prises avec les difficultés de la vie.

Habitué à analyser chaque événement politique, comme chaque phénomène de la nature, à remonter à leurs causes, et à en suivre tous les effets et toutes les conséquences, il avait acquis cette rectitude de jugement qui l'a fait briller entre tous ses contemporains, et rendu si utile à son pays. Quelquefois cependant, cette pratique des choses se trouvait chez lui poussée à l'excès; et malgré les aspirations plus élevées qui apparaissent dans certaines pages de son livre, malgré le besoin, parfois manifesté, d'élever son âme vers les régions supérieures de la philosophie ou de la religion, on lui reprochera peut-être de ne pas assez donner à l'esprit, d'avoir surtout la préoccupation du réel et du sensible, et pour employer une expression qu'on voudra bien pardonner, de rester un peu trop terre à terre.

C'est sans doute ce qui a permis à son savant éditeur de porter sur son héros ce jugement, que dans d'autres bouches on pourrait taxer de malicieuse sévérité : « Ne lui demandez rien de sublime ; ne cherchez pas chez lui ces élans qui vous élèvent au-dessus d'un monde passager, Franklin ne quitte jamais la terre ; ce n'est pas le génie, c'est le bon sens à la suprême puissance. » G. de S.

LA HAUTE SAVOIE, RÉCITS D'HISTOIRE ET DE VOYAGE, par Francis Wey. Paris, Hachette. 1865. 1 vol. in-18 de VIII-504 pages. Prix : 3 fr. 50.

M. F. Wey, tout le monde le sait, a beaucoup d'esprit, mais jamais encore il n'en avait donné autant de preuves que dans son livre sur la Haute-Savoie. On dirait que, d'un bout à l'autre, le livre a été écrit par la fine et aimable plume de ce Charles Nodier qui, comme M. Wey, était un Franc-Comtois. C'est de la manière la plus piquante, la plus humoristique, que l'intrépide voyageur (1) nous entretient des villes et des hameaux, des jardins et des déserts de la Haute-Savoie, de la vie pastorale aux Alpes du Chablais, des glaciers et des lacs du

(1) *Intrépide* n'est point ici une banale épithète. M. Wey se targue (p. VIII) d'avoir à sa disposition les meilleures jambes de la littérature contemporaine, et il ajoute que, depuis trente ans, il n'a cessé de mesurer de ses pas bien des monts et bien des rivages.

Mont-Blanc, des légendes et anecdotes du pays, enfin de l'avenir qui semble réservé à cet « élysée de la France. » Laissons M. Wey nous présenter lui-même son livre.

« On s'est rarement proposé d'explorer à fond, dans l'histoire et dans la nature, dans les mœurs aussi bien que dans les aspects, d'arpenter par les sentiers et les bibliothèques, suivant toutes les directions de l'espace et du temps, un simple coin de terre, pour le copier de près, pour le saisir animé de sa vie propre et le faire apparaître aux lecteurs, de manière à leur donner l'illusion d'avoir séjourné là.

« C'est ce travail, trop difficile peut-être, mais attrayant et singulier, que nous avons entrepris, non pour une province, mais pour un seul de nos départements. A la vérité, nous avons choisi le plus souverainement beau, le plus célèbre ; le seul pourtant que personne n'ait parcouru tout entier, et la plus curieuse région de la France, sinon de l'Europe.

« Dans le monde merveilleux des Alpes, aucun lac n'est si pur, n'est si vaste que le Léman, ni plus coquet que le lac d'Annecy ; une des plus hautes cimes du globe couronne, dans les airs, les labyrinthes neigeux du Mont-Blanc ; la plaine est un verger d'abondance ; chaque vallon présente une image de l'Eden, dans les replis verts des montagnes.

« N'est-il pas surprenant, aussi, de trouver à notre porte, si près de l'extrême civilisation, la primitive sauvagerie des peuples pasteurs ; de reconnaître, au milieu d'une contrée, dont la physionomie est à ce point *étrangère*, nos mœurs avec d'autres usages, nos lois, avec d'autres coutumes, notre langage et l'hospitalité d'autrefois, au foyer des plus jeunes fils de la famille française ? Que d'oppositions piquantes et d'harmonies dont on est charmé ! »

A une description générale de la Haute-Savoie, succède l'énumération des hommes célèbres qui y ont eu leur berceau, le cardinal de Brogny, qui, fils d'un humble pâtre, présida le Concile de Constance, et auquel on a fait jouer, dans l'opéra de la *Juive*, un rôle si odieux, Guillaume Fichet, recteur de l'Université de Paris sous Louis XI (1), Antoine Favre « qu'étudiait Cujas, » François de Sales

(1) M. Wey (p. 14) dit un peu inexactement : « Son *Traité de rhétorique* fut *le premier* volume qu'on ait imprimé à Paris. « C'était assez de rappeler, avec les meilleures bibliographes, et notamment avec M. J.-C. Brunet, en son *Manuel du libraire*, que ce traité fut *une des premières productions* de l'art typographique à Paris.

« qu'étudie tout le monde (1), » Vaugelas « qui vint régulariser chez nous une langue illustrée bientôt par Racine et par Bossuet, » Joseph de Maistre, Xavier de Maistre, « ce cousin de Sterne, » Topffer (2), Saussure, Candolle, Bonnet, etc (3). Puis viennent des pages vives, alertes, enjouées, sur Genève et sur ses environs, sur Annecy et sur son lac, sur le château de Faucigny, sur la vallée de Chamonix, sur le mont Buet, sur les monts du Chablais, sur Evian et ses eaux minérales, etc. Partout mêlées aux judicieuses observations, abondent les petillantes saillies, et jamais le lecteur ne trouve l'occasion de constater que la verve de l'auteur soit endormie. M. Wey, en sa bonne humeur, ne se refuse même pas le plaisir de faire quelques jeux de mots, et en voici un qui me semble des plus heureux (p. 23) :

« Le lac Léman est d'un bleu si fluide, la nuance en est si fraîche, que cette eau semble avoir été exprimée des zones les plus profondes de l'azur céleste. Cette inexplicable teinte, à l'endroit où la Méditerranée des Alpes s'enfuit de Genève, paraît accroître encore son intensité du rapide mouvement qui agite les ondes. Nous aimions à contempler ce fleuve d'outremer. L'eau file avec la rapidité d'une flèche, et sans bruit : c'est une évasion. — On est tenté de suivre le Rhône, observait Siméon, et curieux de savoir où il court en tapinois... il court à sa *perte*, lui dis-je en riant (4). »

(1) L'auteur ajoute : « L'*Introduction à la vie dévote* est assurément un des plus enviables monuments des lettres françaises. » A la page 189 est reproduite une lettre autographe inédite de saint François de Sales, trouvée par M. Wey dans une de ses pérégrinations.

(2) L'imprimeur a eu le tort d'appeler *Toepfer* l'auteur des *Voyages en zigzags*. Plus loin (p. 22 et p. 106), Alphonse d'Elbène, évêque d'Alby, devient Alphonse *del Bène*. Ronsard, quand il a dédié l'*Abrégé de l'art poétique françois* à l'abbé de Hautecombe (p. 1130 de l'édition in-f° de 1609) a seulement supprimé l'apostrophe (à Alphonse Delbène).

(3) M. Wey a oublié, dans son énumération, le cardinal Gerdil (né à Samoëns en 1718). Mais, il s'est souvenu plus loin (p. 310) de ce grand personnage, critique, érudit, théologien, philosophe, qui écrivit également bien en italien, en français et en latin, et dont le pape Clément XIV caractérisait si bien la célébrité et la modestie, en disant de lui : *Notus orbi, vix notus urbi.* Nous lisons encore (p. 39) : « Quand on s'éloigne d'Alby par la route d'Aix, on traverse, à quelques lieues, Saint-Félix, patrie de Mgr Dupanloup, et, tout auprès, Albens, où naquit, en 1767, Michaud, l'historien des croisades. Ces deux enfants de la Savoie constataient, à l'Académie française, avant l'annexion, la nationalité littéraire de leur province. »

(4) Nous recommandons, comme très-originale et très-plaisante, la réfutation (p. 72) de certains préjugés qui courent les rues. M. Wey nous apprend que la Savoie n'est pas du tout le pays où les ramoneurs fleurissent, que les Savoyards ne doivent pas être responsables de tous les Auvergnats du monde, et que cette industrie est, au contraire, si mal recrutée là-bas, que l'on a été quelquefois obligé d'y faire venir des ramoneurs de l'Ardèche et du Dauphiné. De même pour les marmottes : Rien n'est

Le touriste fait de temps en temps place à l'érudit, et M. Wey qui nous a promis des récits d'histoire et de voyage, ne manque pas de nous redire tout ce qu'il y a de mémorable dans le passé de chacune des villes qu'il rencontre. Archéologue, M. Wey s'occupe de toutes les ruines ; paléographe, il résume en quelques rapides pages tout ce que contiennent de plus intéressant les manuscrits des archives de la Savoie. L'histoire naturelle a aussi son tour, et M. Wey, en un mot, n'omet rien de ce qui peut faire de son livre la monographie à la fois la plus exacte, la plus complète et la plus attrayante.

Comme on pouvait s'y attendre, les rectifications ne manquent pas dans ce livre. M. Wey nous raconte (p. 137) l'histoire de Bernard de Menthon, et dit : « Il vint chercher une retraite, pour y vivre en solitaire, tout près du ciel, au milieu des neiges du mont Jou. Ceci se passait en 970. Peu de temps après, le jeune de Menthon institua, au sommet de ce désert escarpé, en faveur des pèlerins, deux hospices qui existent encore et ont retenu le nom de Bernard de Menthon, leur fondateur. C'est ainsi qu'après la canonisation du père des établissements charitables, Jupiter détrôné du mont Jou, disparut du mont Saint-Bernard. Dernièrement, un historien en renom et un romancier de talent, ont, par une erreur criminelle aux yeux des Savoyards, fait honneur à la Bourgogne d'avoir rebaptisé le mont Jou. Ils avaient confondu saint Bernard de Menthon avec l'abbé de Clairvaux, né 87 ans après la mort de son homonyme. » Nous indiquerons (p. 169) une justification de madame de Warens, si odieusement calomniée par J.-J. Rousseau, une protestation (p. 223) contre une supercherie littéraire de M. Simonde de Sismondi (1), (nous n'aurions jamais cru le lourd Genevois si folâtre !), enfin une réponse très-savante et très-habile (p. 466-474) à ces questions : Pourquoi le mot Ripaille est-il devenu synonyme de bombance ou de débauche ? Est-il vrai que le duc Amédée, réputé le Salomon de son siècle, qui fut pape sous le nom de Félix V, et qui mourut cardinal, ait, avant d'être

plus rare en Savoie, paraît-il, et il ne s'en trouve à Annecy qu'une seule, et empaillée encore, au musée de la ville, qui se l'est procurée avec peine. Notre voyageur a parfois de paradoxales boutades ; par exemple (p. 73), quand à propos des gâteaux de Savoie, il assure que « cette invention illustre de Jean de Belleville en Tarentaise, cuisinier d'Amédée VI, dit le comte Vert, en 1350, avait exercé une influence considérable sur l'architecture de nos églises de Côme, à Saint-Pierre de Londres, et de Rome jusqu'à Paris. »

(1) Il s'agit d'une légende rabelaisienne tirée, suivant Sismondi, des Bollandistes et d'un livre gothique très-rare dont il donne le titre et précise la page. Or, les Bollandistes sont muets, et le livre où l'anecdote est copiée est tellement rare, qu'il n'existe pas.

appelé à la tiare par le concile de Bâle, abandonné les affaires pour *faire ripaille* avec six compagnons, au bord du lac de Genève?— Cette réponse est une petite dissertation qui ne laisse rien à désirer. M. Wey rappelle d'abord qu'un jeune érudit, M. Lecoy de la Marche, a publié, sur cette matière, une notice qui a rendu son propre travail plus facile; il rappelle encore qu'en 1745, dans une lettre insérée à la *Bibliothèque d'Amsterdam* en réponse à un passage de *l'histoire de Louis XI* par Duclos, un protestant de Genève, satirique acerbe, mais loyal, Beaulacre avait déjà percé à jour les allégations de Duclos, en concluant par cette sage remarque, « qu'un Genevois travaillant à faire l'apologie d'un duc de Savoie, ne doit point être suspect de partialité. » M. Wey discute les témoignages contemporains, base de l'accusation, et qui se réduisent à deux, l'italien Pogge, et le flamand Enguerrand de Monstrelet: il récuse ces deux témoignages d'individus intéressés à calomnier Félix V; il oppose aux ennemis du pape des témoins désintéressés et respectables, Olivier de la Marche, Raphael Volaterra, Jean Gobelin, Æneas Sylvius (plus tard Pie III), enfin il établit, à l'aide de sûrs documents, qu'Amédée VIII n'avait point déposé la couronne. Désormais il sera impossible de répéter, sans s'exposer à la risée du public, la grotesque étymologie que l'on donne presque partout à l'expression *Ripaille* (1). T. de L.

LE RHONE ET LA MÉDITERRANÉE, par M. de la Rallaye. 1 vol. in-12 de 312 pages, chez Dillet. Prix : 2 fr. 50.

Jamais on n'a voyagé plus qu'aujourd'hui, et jamais, eu égard aux ressources de toutes sortes mises à notre disposition, on n'a voyagé plus mal. Il ne faut pas se contenter de franchir au plus vite de vastes espaces, en ne s'arrêtant aux lieux les plus remarquables que juste le temps indiqué par les Guides et les Itinéraires-Joanne et autres. Voyager en observateur, comme le remarque judicieusement l'auteur dans son introduction d'ailleurs un peu longue, « c'est étudier l'action de l'homme sur la nature; c'est se rendre compte de ses tentatives pour accommoder à son usage et embellir la maison que le seigneur Dieu

(1) Quand nous disons presque partout, nous n'exagérons pas. L'étymologie se trouve dans le *Dictionnaire* de Richelet comme dans celui de Bécherelle, et comme, hélas! dans le *Dictionnaire de l'Académie* lui-même. Nous la retrouvons encore dans tous les Dictionnaires historiques, notamment dans celui de MM. Dezobry et Bachelet, et dans celui de M. Bouillet (20e édit.). Puisque M. G. de Beaucourt a bien voulu dire ici (no de février, p. 76) que j'ai eu l'honneur d'être un des auxiliaires de M. Bouillet, je demande la permission d'ajouter qu'un grand nombre de mes notes rectificatives sont arrivées trop tard pour avoir pu être mises à profit.

lui a donnée. Le présent s'explique par le passé, l'avenir se laisse pressentir. Les cités n'ont pas seules le droit de nous intéresser, la campagne participe aussi à ce privilége; chaque vallon a ses annales, chaque roche a son histoire. Tels sont les principes que devraient avoir les touristes et les voyageurs, et tels sont ceux auxquels reste fidèle M. de la Rallaye, depuis le commencement de son livre jusqu'à la fin; aussi vous aurez un grand plaisir à faire avec lui la route de Paris à Marseille. Il vous montrera d'abord les environs de Paris, beaucoup plus curieux qu'on ne le croit généralement; puis Sens et le trésor de sa cathédrale; Dijon et le palais des ducs de Bourgogne; Lyon avec ses antiquités chrétiennes; Notre-Dame de Fourvière, un des lieux de pèlerinage les plus célèbres du monde entier; Vienne la Belle; la Salette; le Grésivaudan. En quelques lignes, l'auteur trace un tableau exact de ces montagnes aux flancs abruptes, aux cimes sourcilleuses, qui dépassent les nuages, enceignent l'horizon, et impressionnent si vivement le voyageur qui les admire pour la première fois; nous ajouterons, nous, que cette impression, loin de diminuer, augmente quand on revoit les chaînes du Dauphiné, même pour la vingtième fois.

Il note un simple effet d'optique qui nous semble particulier aux montagnes du Dauphiné, et à quelques-unes du sud de l'Italie : « Les objets situés sur les terrains élevés se distinguent parfaitement; tous leurs contours sont nettement dessinés dans une atmosphère sereine. On s'imagine qu'on va les toucher en étendant la main. » Nous n'avons jamais remarqué cet effet sur les montagnes du nord de l'Europe ni sur celles de la Suisse. Après la description de Grenoble, vient celle de la Grande-Chartreuse, de la vallée de Guiers, de Saint-Laurent du Pont; puis nous voici enfin sous le ciel du Midi; après avoir salué la vieille cité des Papes, nous nous rendons à Arles. Le reste du volume, deux cents pages sur trois cents, est consacré au vrai Midi de la France, le pays de prédilection de l'auteur, et nous nous expliquons bien pourquoi. Que le Nord de la France paraît triste et monotone à ceux qui ont séjourné quelque temps dans les belles et poétiques provinces qu'arrosent le Rhône, la Garonne, et que baigne la Méditerranée ! Arles vous réserve bien des surprises, si vous n'avez pas encore vu d'antiquités romaines. Cette petite ville aux rues étroites, irrégulières, et j'oserais même dire fort sales, est un véritable musée, non pas de menus objets, mais de monuments dans un état encore assez satisfaisant de conservation : frises, bas-reliefs, pilastres avec chapiteaux encastrés dans des murs de grossiers moellons, amphithéâtre

(le plus grand des édifices construit en Gaule après les arènes de Nîmes), théâtre, tombeaux, etc. Nous ne pouvons entrer dans le détail des excursions qui suivent; il faut se borner à dire qu'elles sont fort intéressantes, et vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer un seul instant en courant d'Arles à Marseille, à travers la Crau, la Camargue, de Marseille à Hyères; d'Hyères à la Sainte-Beaume et à Aix.

L'auteur a su mêler à ces récits de voyage des conversations très-instructives sur divers points relatifs aux beaux-arts et à la religion; par exemple, il est question, au chapitre VII, de la prédestination, des peines éternelles de l'enfer; vous trouverez là d'excellentes réponses aux objections que soulèvent ces graves matières; après avoir éprouvé bien de la sympathie pour l'aimable voyageur, vous en éprouverez plus encore pour le chrétien ferme et éclairé qui, sans dogmatisme déplacé, soutient et prouve sa foi. C'est grâce à ces données sur des vérités de premier ordre, dans le domaine des arts, de la science et de la religion, que ce livre joint à son intérêt particulier, un intérêt général qui le fera admettre dans la bibliothèque des honnêtes gens. Nous ne craignons pas d'être mauvais prophète en lui annonçant un succès limité sans doute, mais certain. A. B.

LA SCIENCE ET LES LETTRES EN ORIENT, par J.-J. Ampère, de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions. Paris, Didier, 1865. 1 vol. in-8° de xix-489 pages. Prix : 7 fr.

Sous le titre de : *la Science et les Lettres en Orient*, on a réuni divers articles dans lesquels M. Ampère avait rendu compte de quelques ouvrages fort importants qui ont paru chez nous entre 1830 et 1850, et qui ont pour objet la religion et la littérature des principales contrées de l'Asie : la Chine, l'Inde et la Perse (1). Un des deux amis qui ont été chargés par M. Ampère du soin de mettre au jour ses œuvres inédites et de surveiller la réimpression de ses autres œuvres, M. Ch. Daremberg (2), nous dit, dans une note de la page 3 de l'*Avant-propos*, que *la plupart* de ces articles sont tirés de la *Revue des Deux-Mondes*. Nous lui demandons bien pardon de le reprendre sur un point

(1) On aurait pu donner pour épigraphe au volume cette phrase de la page 152 : « Le vaste et mystérieux Orient sollicite et attire à lui de plus en plus les intelligences. »

(2) L'autre ami est M. Louis de Loménie, le successeur de M. Ampère au Collége de France. On attend de M. de Loménie une notice biographique étendue sur celui dont il a été le digne disciple. Nul ne peut mieux que lui remplir une semblable tâche.

qu'il devrait, en sa qualité d'éditeur, connaître mieux que personne : ce sont *tous* les articles qui figurent ici, et non la plupart d'entre eux, qui sont tirés du célèbre recueil périodique auquel, comme nous le rappelions l'autre jour ici (numéro de mars, p. 124), M. Ampère a, pendant trente ans, donné presque tous ses travaux (1). En voici la liste : *de la Chine et de Abel Rémusat; Antiquités de la Perse; le Boud-dhisme; Théâtre chinois; l'Épopée persane; le Bhâgavata-Parâna; la Troisième religion de la Chine; l'Epopée indienne; le Râmâyana.* Nous avions lu dans la *Revue des Deux-Mondes* ces remarquables articles avec un vif plaisir : nous venons de les relire avec non moins d'intérêt, tant il y a d'attrait dans la manière lumineuse et spirituelle dont M. Ampère expose les travaux de nos trois illustres érudits, Abel Rémusat, Eugène Burnouf et Jules Mohl. Il faut lire, pour bien apprécier le service rendu par l'auteur de *la Science et les Lettres en Orient* aux recherches de ces érudits, devenues grâce à lui accessibles à tous, il faut lire, disons-nous, sa préface rédigée par un critique des plus compétents, M. Barthélemy Saint-Hilaire. Il appartenait d'autant mieux à ce dernier de payer à M. Ampère la dette des orientalistes, que lui-même, dans le *Journal des Savants*, continue depuis quelques années ce que M. Ampère a si bien fait pendant plus de la moitié de sa vie, et qu'il n'apporte à cette œuvre de vulgarisation des études sanskrites, zendes, bouddhiques et chinoises, ni moins de zèle, ni moins de talent que son prédécesseur. T. de L.

VIE DE SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE, évêque d'Athènes, apôtre des Français, évêque de Paris et martyr, par le R. P. P. Halloix, de la Société de Jésus; traduite en français, par M. l'abbé F..., et revue par M. l'abbé E. Van Drival, chanoine d'Arras. 1 vol. in-8° de 295 pages, Bouquerel. Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de cette vie, le P. Halloix, né à Liége en 1572, et mort en 1656, a donné des preuves de sa profonde connaissance des langues savantes et de son érudition, dans son *Anthologia poetica græco-latina*, et surtout dans les deux volumes in-folio intitulés : *Illustrium Ecclesiæ orientalis scriptorum qui sanctitate et eruditione floruerunt.*

C'est dans ce dernier ouvrage que se trouve cette *Vie de saint Denys*, qui vient d'être traduite en français. Assurément le pieux auteur n'a

(1) M. Daremberg a commis une autre petite erreur en déclarant (même page) que le volume est consacré *tout entier* à des études sur la Chine et sur l'Inde. Deux des études les plus considérables du volume sont relatives à la Perse. Que celui qui n'a jamais eu de distractions jette la pierre à M. Daremberg!

point la sécheresse d'un annaliste ; il n'est pas imbu de ce semi-rationalisme moderne qui, hors les miracles inscrits dans les livres saints, s'effarouche de tous les faits surnaturels, et croit prudent de faire disparaître, autant que possible, des *Vies des Saints*, ces prodiges dont la sagesse divine s'est plue à les orner.

C'est cependant un esprit solide, éclairé, judicieux, que le P. Halloix, et les Bollandistes n'ont pas hésité à admettre dans leur docte recueil plusieurs vies de saints écrites par lui. L'auteur de la traduction, par une modestie que son talent fait comprendre, a gardé l'anonyme ; mais le respectable chanoine qui, en acceptant la révision de ce travail, en partage la responsabilité, est assez connu dans le monde savant pour donner toute garantie sous le double rapport de l'orthodoxie et de la critique.

Cette *Vie de saint Denys* remplit un vide qui restait encore à combler, après les savantes études de Mgr Darboy et de MM. Faillon et Arbellot, sur le premier évêque de Paris.

Maintenant que la science a dissipé les doutes qu'une fausse critique s'efforça d'élever, sur l'identité de saint Denys l'Aréopagite et de l'apôtre des Gaules, il faut, pour ceux qui n'ont ni le goût, ni le loisir de se livrer à l'étude des dissertations, une *Vie de saint Denys* qui satisfasse tout à la fois le cœur et l'esprit, et c'est ce que l'on trouve dans le livre excellent dont nous parlons.

Sous le rapport du style, nous avons été surpris de reconnaître comme un parfum du dix-septième siècle, qui nous a fait croire, plus d'une fois, que nous lisions une traduction ancienne. Est-ce parti pris chez le traducteur, ou ne faut-il voir là qu'un heureux résultat de l'étude approfondie du texte latin? Quoi qu'il en soit, on se trouve heureux, quand on a le sens littéraire, de rencontrer un livre aussi bien écrit à une époque comme la nôtre, où les meilleures choses se débitent dans un style informe, incorrect et trivial.

Nous croyons être agréable aux auteurs et à l'éditeur en appelant leur attention sur quelques expressions impropres et de légères incorrections, qu'on s'étonne, d'ailleurs, de ne pas trouver plus nombreuses dans une première édition. Par exemple :

Page 77 : « L'éloquent précepteur de Denys, saint Hiérothée, justifiait, *dans sa composition* comme dans son débit *sentimental*, toute la portée du nom qu'on lui avait donné. »

Page 109 : « Oh! le siècle *intelligent* et ingrat. » Évidemment, il faut *inintelligent*.

Page 131 : « Exposer les *renseignements* de notre foi. » C'est sans doute *enseignements* qu'il faut lire.

Même page : « Il *en* imposait par *l'*illustration personnelle. » Ne faudrait-il pas : *Il imposait par sa propre illustration ?*

Page 154 : « Denys fut si réjoui de ces bienveillantes autant qu'heureuses révélations. »

Page 156 : « Les fidèles entièrement unis à leur Dieu, ont les attributs des divinités bienfaisantes et en méritent le nom. »

Ces deux dernières phrases seront certainement modifiées dans une seconde édition.

Ces taches, rares et légères, n'enlèvent rien au mérite de cette traduction remarquable. Quant au fond, l'histoire toute merveilleuse de l'Aéropagite offre plus d'attrait qu'une œuvre d'imagination, et au lieu d'affadir les âmes, elle est propre à nourrir la piété et à fortifier la foi. Rien de plus suave que ce chapitre consacré à raconter comment Denys eut le bonheur de voir la très-sainte Vierge et de recevoir sa bénédiction au milieu de l'assemblée des apôtres.

Le plan de l'ouvrage ne permettait pas de mettre sous les yeux du lecteur de larges extraits des œuvres de saint Denys (elles sont toutefois suffisamment indiquées); mais, pour donner une idée de la doctrine et du style du saint évêque, on a traduit tout au long l'admirable lettre de reproche adressée au moine Démophile, qui, par un zèle mal entendu, avait repoussé brutalement un pécheur, et chassé un prêtre du sanctuaire. On sait que c'est dans cette lettre que se trouve le récit de l'admirable vision par laquelle notre divin Sauveur donna à saint Carpus une leçon sublime sur la douceur envers les pécheurs.

Après avoir lu cette belle épître, qui occupe une quinzaine de pages, on comprend combien l'auteur a raison de décerner au premier évêque de Paris cet éloge qui offre, en tout temps, une leçon utile aux prédicateurs : « Quand il prêchait, il n'avait point ces paroles brillantes qui sonnent aux oreilles de l'auditeur pour flatter ses organes ou charmer son imagination, mais c'étaient des paroles énergiques qui entraînent malgré elles les âmes à la vertu et qui épouvantent le coupable pour le sauver. Aussi, dans sa prédication, il avait plus de reproches pour la faiblesse que d'éloges pour la vertu, et il faisait verser plus de larmes qu'il ne provoquait de vains applaudissements. Il prêchait, en effet plutôt sur l'utile que sur l'agréable, et ses matières favorites étaient les fins de l'homme, la mort, le jugement, les supplices de l'autre vie, etc. »

En résumé, cette *Vie de saint Denys* est un livre substantiel, bien composé, d'une lecture facile et pleine d'attrait, aussi édifiant qu'instructif, et qui doit avoir sa place dans toutes les bibliothèques.

A. CONARI.

HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE, par M. l'abbé BOUGAUD. Paris, Poussielgue, 1866, in-8° de 500 pages. Prix : 7 fr. 50.

Quand on a lu la belle vie de sainte Monique que vient de faire paraître M. l'abbé Bougaud (dont la parole élevée a laissé de récents et profonds souvenirs à Paris), on se demande d'abord si elle n'est pas plutôt due à la plume d'une femme, tant elle renferme d'aperçus intimes et délicats sur les tendresses et les douleurs mystérieuses du cœur maternel; on se demande ensuite si ce n'est pas plutôt la vie de saint Augustin que celle de sainte Monique que l'auteur a écrite; et ceci n'est point une critique, car comment ces deux vies n'en feraient-elles pas une seule? comment distinguer la mère du fils, puisque l'âme de la sainte était si étroitement liée à l'âme de celui qu'elle voulait conquérir à Dieu, qu'elle ne vivait qu'en lui et pour lui, et qu'elle a fini par l'entraîner au ciel avec elle?

L'introduction qui précède la vie de sainte Monique, renferme les plus admirables, les plus touchants conseils adressés aux mères chrétiennes; l'auteur y parle de la façon la plus élevée de leurs devoirs sacrés, de leur haute mission, et de leur puissance qui est dans les larmes et dans la prière; quelle est la mère qui, après avoir lu ces belles pages, ne se sentira pas pleine de courage, de force, et aussi d'espoir, pour entreprendre cette rédemption, obtenue souvent par de cruelles souffrances, mais dont le prix est assuré?

La vie de la grande sainte est écrite d'un style brillant et coloré; les images neuves, les descriptions poétiques, les comparaisons ingénieuses, mêlées à des aperçus philosophiques élevés, tout se réunit pour faire de cet ouvrage une œuvre remarquable. Il sera un guide précieux et sûr dans toutes les difficultés et les épreuves de la vie de la femme et de la mère : rien de plus instructif, de plus touchant que la peinture des douleurs intimes de cette jeune fille si pieuse et si pure, mariée à un homme sans religion et sans mœurs, qu'elle amène à la lumière de la foi à force de patience, de douceur et de tendresse; puis, que de saints et austères enseignements dans cette existence de la veuve à qui Dieu enlève si vite celui qu'elle avait travaillé à conquérir pendant tant d'années, et qui, alors, s'occupe exclusivement de son Dieu, des pauvres, et du fils qui lui est confié! Il ne tarde pas, hélas! à percer son cœur du

glaive de la douleur, puisqu'elle le voit successivement se livrer aux écarts les plus coupables, se faire manichéen, abandonner toute croyance, jusqu'au jour où, faisant le grand sacrifice que Dieu et sa mère lui demandaient, il en est récompensé par le don de la lumière divine, qui illumine tout à coup sa grande âme.

Après avoir suivi tous les déchirements du cœur de sainte Monique, il est beau de la voir toute rayonnante du triomphe de ses larmes, suivant avec transport les progrès de la grâce dans l'âme de son fils, à qui Platon, le philosophe païen, avait le premier fait entrevoir la vérité. Quel spectacle que celui de cette mère, assistant aux entretiens philosophiques d'Augustin et de ses amis, s'y mêlant avec l'élévation sublime et la sagesse pénétrante que donnent la foi et l'amour de Dieu ! Comme il est touchant de voir le génie d'Augustin s'incliner devant sa mère pour rendre hommage à cet esprit plein de force et de perspicacité qui savait tout comprendre, à ce cœur qui savait si bien l'aimer, et qui avait fini par le racheter à force d'amour et de souffrances !

Enfin arriva le jour où Monique goûta l'indicible joie, joie plutôt digne du ciel que de la terre, de voir les eaux du baptême versées sur la tête d'Augustin par la main de saint Ambroise. Depuis lors, la sainte ne tint plus à rien ici-bas et n'aspira plus qu'à la patrie : il semblait, qu'après avoir donné deux fois la vie à son fils, sa mission fût accomplie ; aussi, au bout de quelques mois, employés à des conversations et des aspirations toutes célestes, alors que Monique s'acheminait vers l'Afrique avec Augustin et quelques-uns de ses amis, et était arrivée au bord de la Méditerranée, sa belle âme, se détachant sans effort, partit paisiblement pour le ciel, où l'éternité devait la réunir au fils qu'elle avait tant aimé.

C'est avec regret qu'on touche au terme de cette vie, et qu'on voit arriver la fin de cet ouvrage si pénétrant de foi, si élevé de pensées, enrichi des plus beaux passages des *Confessions* qui s'y trouvent merveilleusement enchâssés ; il restera comme un monument élevé à l'amour maternel le plus pur et le plus dévoué ; toutes les mères voudront l'avoir et le lire ; elles ne sauraient trop s'en pénétrer et le méditer.

S. de V.

LE POEME DE SAINT FRANÇOIS, par le comte Anatole de Ségur. Paris, Ve Poussielgue, 1866. In-12 de 230 pages. Prix : 1 fr. 75.

« Mon volume, dit M. de Ségur dans sa préface, n'est pas une vie en vers de saint François d'Assise. C'est une suite de tableaux, de

poëmes, de chants, divers par le rhythme et par la facture, assez indépendants les uns des autres pour qu'on puisse à la rigueur les isoler et les lire séparément et sans suite, quoique ils s'ordonnent entre eux et que leur ensemble forme un tout complet, ayant son commencement, son milieu et sa fin. » M. de Ségur ne cherche pas à s'excuser d'avoir osé aborder un tel sujet : il a raison de croire « qu'un poëme consacré à la céleste et séraphique image de saint François est plus de saison que jamais dans un temps où la poésie est redevenue humaine, c'est-à-dire chrétienne,» et où l'on a renoncé à ces formules de convention, à ce moule banal dans lesquels la poésie a été trop longtemps emprisonnée. Mais il a tort de penser que sa tentative puisse passer pour de la témérité. L'auteur de tant d'écrits charmants et populaires, le poëte gracieux dont les fables ont obtenu un si légitime succès, devait être assuré à l'avance de la faveur avec laquelle le public accueillerait ces nouvelles *Fioretti* qui, si elles ne *traduisent* pas les premières, n'en *trahissent* nullement la naïveté pleine de charme et le parfum de foi et de piété. Nous voudrions que l'espace nous permît de placer sous les yeux du lecteur quelques-uns de ces vers si faciles, d'un tour si naturel et de citer certains de ces épisodes où se retrouvent la précision et la verve du fabuliste. (Voir en particulier le Loup de Gubbio et la Conversion des trois brigands.) Il nous faut renvoyer au livre luimême, à ces pages écrites avec la chaleur d'âme du poëte, avec la foi convaincue du chrétien. Il y a là une émotion pénétrante qui gagne les cœurs : à l'attrait du sujet se joint une irrésistible sympathie pour l'auteur. Quand on a lu M. de Ségur, on ne saurait lui demeurer indifférent. *Le poëme de saint François* lui fera de nouveaux amis, et saint François n'y perdra rien. G. DE B.

LE PARJURE, par A. DEVOILLE. 1 vol. in-12 de 332 pages. Vermot. Prix : 2 francs.

Montrer le rôle qu'ont joué jusqu'à ce jour les sociétés secrètes, prévoir le rôle plus terrible encore qu'elles se proposent dans l'avenir, tel est le but de l'auteur. C'est en 1770, sur la fin du règne de Louis XV, ou plutôt sous le règne de Voltaire, car Voltaire était à cette époque, le vrai roi non-seulement de la France, mais de toute l'Europe, que naquit le héros principal du livre. Envoyé de bonne heure à Paris, il eut pour protecteur un certain M. Lepine, francmaçon très-influent, initié à tous les secrets des loges et arrièreloges, aux institutions qu'il fallait jurer de respecter, aux différents

degrés de l'échelle mystique qu'on devait gravir successivement pour arriver au grade d'*élu*, de *chevalier du soleil*, de *la stricte observance*, de *kadosch*, ou homme régénéré, etc., etc.

Dans plusieurs chapitres fort remarquables, M. Devoille nous révèle les mystères de la maçonnerie de France en particulier, le *Grand Orient*, ses origines, ses intentions cachées ou déclarées, sa morale souvent infâme (v. p. 109), les aveux d'Helvetius, maçon de la loge des *Neuf-Sœurs;* sa haine contre le christianisme (v. p. 111), son faux déïsme où la nature seule est Dieu, etc. Il s'attache ensuite à montrer que la philanthropie de la franc-maçonnerie dont elle a voulu faire son excuse, sinon sa justification dans ce temps-ci, est en réalité assez peu de chose; l'affilié qui croit pouvoir dormir en paix sur l'avenir et avoir des ressources assurées contre le chômage et le travail, la maladie et les incommodités de la vieillesse, se trompe fort; l'argent fourni par l'association se borne à la collecte faite par l'élémosynaire à la fin de chaque séance; or, la taxe est d'ordinaire fixée par le règlement à vingt-cinq centimes; en supposant une moyenne de cinquante membres par loge, on arrive à la somme de 150 francs à reporter annuellement entre les pauvres de toute une contrée; comparez cela à ce que fait la charité catholique en général ou même simplement la société de Saint-Vincent-de-Paul.

Après avoir reçu toutes sortes de décorations, de faveurs, d'emplois honorables, après avoir pratiqué pendant plus de cinquante ans le rôle de conspirateur dans les loges maçonniques et ailleurs, le héros principal ***... sentit sa conscience pleine de remords, et revint sincèrement à la religion catholique envers laquelle il avait été si longtemps *parjure*.

Cet ouvrage, bien écrit, déroule dans un vaste tableau l'action funeste de la franc-maçonnerie, et suffit pour en détourner tout honnête homme sensé. A. B.

MARTHE, par Alfred des Essarts. 1 vol. in-8° de 502 pages, chez Maillet. Prix : 5 francs.

Marthe, l'héroïne principale du livre, et Louise son amie, ont été toutes deux élevées à la Maison impériale de Saint-Denis; elles conservent plus tard dans le monde l'amitié qui les unissait dans leurs jeunes années; Marthe, pour payer quelques dettes de son père est devenue institutrice d'abord des enfants d'une dame noble, ensuite de la fille d'une certaine dame Grimonpré, veuve d'un

riche armateur bordelais, près de laquelle elle a dû souvent subir ces gênes, ces ennuis trop ordinaires aux personnes forcées de remplir une charge comme la sienne : exigences de la famille, jalousies des valets, méfiance, affronts polis, petites vexations de toute sorte, etc. Il faut plaindre sans doute Mlle Marthe, mais il faut aussi la blâmer; car elle est fière, susceptible, pleine de dédain pour les convenances sociales qui nous semblent, à nous, avoir un grand prix et qu'elle regarde, elle, comme des inutilités, des subtilités indignes de sa droiture.

Sa vertu même, car elle en a, est scandaleuse, qu'on me passe le mot. Il y a des victoires dont une femme fait mieux de garder le secret pour elle seule; ou bien accusons l'auteur et disons qu'il a eu tort, sous prétexte de donner à son ouvrage un grand intérêt dramatique, d'introduire dans son récit le marquis de Franzy, un séducteur grossier et infâme de l'institutrice de sa fille; le lecteur honnête ne tiendra pas du tout à faire sa connaissance, même de loin.

Je trouve toute la première partie du livre dangereuse pour la plupart des lecteurs; mais j'aime à voir, dans la seconde, Marthe faire les plus grands efforts pour ramener à Dieu le frère d'Emmeline, son élève, jeune libertin qui a ruiné son corps et son âme dans les débauches de la vie parisienne; l'*Imitation* le ramène peu à peu à la foi; non-seulement il éprouve une pieuse reconnaissance pour celle qui l'a converti, il en devient éperdument épris. Vainement elle résiste d'abord à ses instances, car elle sait qu'un engagement entre elle et le jeune Grimonpré exciterait la colère de madame Grimonpré, la mère. Tout à coup, et par suite d'une faillite frauduleuse des dépositaires de leur fortune, les Grimonpré sont ruinés; Charles veut se laisser mourir de désespoir s'il n'a pas la promesse de mariage solennelle et inviolable de Marthe; Marthe cède, mais avec une réserve : en se liant elle-même pour jamais, elle veut toujours pouvoir rendre à Charles sa liberté.

Un milord anglais, Dunworth, plusieurs fois millionnaire, qui avait eu quelques années auparavant Marthe pour gouvernante de ses deux filles, et qui en vain lui a offert son nom et sa fortune, désire faire la dot des deux jeunes époux : ils refusent noblement l'un et l'autre : Charles court à Bordeaux, chez un ami de son père et se lance avec courage dans les affaires du haut négoce, tandis que Marthe accepte une place de sous-maîtresse dans une affreuse pension de jeunes filles à Poitiers, un véritable enfer. Mais tant qu'elle croit au serment solennel de Charles, elle se sent la force nécessaire pour supporter

ses rudes épreuves. D'ailleurs, milord Dunworth, homme pieux et dévoué, veille sur elle comme un père sur sa fille; il s'aperçoit le premier du refroidissement de Charles pour sa jeune fiancée; il prévoit une catastrophe qui bientôt se réalise : Charles, obsédé par les supplications de sa mère, par les prières du négociant de Bordeaux, son protecteur, redemande sa liberté à Marthe pour épouser la fille de ce dernier; Marthe le dégage de sa parole, et après une maladie qui a failli la tuer, elle se réfugie, sans en rien dire même à ses meilleures amies, dans un pauvre petit village des environs du Tréport pour soigner une vieille parente infirme et faire gratis la classe aux jeunes paysans. C'est là que lord Dunworth et Charles (devenu veuf) la retrouvent après avoir cessé d'en entendre parler pendant quatre ans. Contre toute espérance, elle revient à la vie au moment même où l'on croyait qu'elle devait succomber aux suites d'une phthisie pulmonaire; elle pardonne à Charles et consent à l'épouser.

Certes, ce ne sont pas les événements dramatiques, surprenants, invraisemblables qui manquent à cet ouvrage : sans grand inconvénient, l'auteur eût pu les réduire d'un quart, et nous n'aurions point trop regretté la suppression des lettres des étudiants, l'histoire de la somnambule, le portrait de l'odieuse Mlle Sarradin et celui de la ridicule Mlle ou madame Julien-Perrin; cependant il faut louer M. des Essarts d'avoir tenté, au moyen d'un roman varié dans la forme, et au fond très-moral, une réaction contre plusieurs romans modernes analogues au sien sous plusieurs rapports, mais avec des tendances tout opposées. D'autres essais seront plus heureux, s'ils sont plus prudents et plus judicieux. A. B.

L'ACADÉMIE CHEZ BONNE MAMAN, par Mme de Stoltz. 1 vol. in-12 de 289 p. Chez Dillet, Paris. Prix : 2 francs.

L'ouvrage, écrit avec beaucoup de simplicité et de clarté, se divise en quatorze séances où l'on traite des sujets les plus variés, les plus utiles ou les plus amusants, sans jamais tomber dans les ennuis et les aridités de la science; le récit menace-t-il de fatiguer l'attention des enfants, bien vite arrivent des histoires fort risibles, comme le *Vieux garçon et le Perroquet*, la *Dégringolade d'un académicien;* mais il y en a aussi de tristes et d'attendrissantes, témoin la *Robe de chambre du roi Stanislas.*

C'est vraiment une bien aimable vieille que la bonne-maman; à

soixante-dix-huit ans, elle fait encore le charme du foyer domestique par son inaltérable douceur, sa tendresse maternelle pour ses fils, ses filles, ses petits-fils, ses petites-filles. Avec quelle patience elle endure les maux trop ordinaires aux personnes de son âge ! Les objets particuliers de ses affections sont trois collégiens : Eugène, élève de cinquième; Gaston, qui entrait alors en sixième; Paul, qui allait commencer sa septième; Clotilde, âgée de neuf ans; la petite Juliette, qui toujours tournait autour du fauteuil vert de sa vénérable aïeule, ramassant tantôt un gros peloton de laine, tantôt une aiguille à tricoter, etc., etc., riant, causant... la gaieté incarnée; enfin, n'oublions pas une grande jeune fille de dix-huit ans, très-avide d'entendre raconter les *bonnes bêtises* de grand'mère, et secrétaire de l'académie. A elle, nous devons la publication des quatorze séances; il nous eût été agréable de les analyser l'une après l'autre, mais le temps et l'espace nous manquent; qu'il nous suffise de dire que les enfants retireront beaucoup d'avantages de ce livre fait tout exprès pour eux; ne leur servît-il qu'à apprendre ou à réunir les principaux faits de l'histoire ancienne, sacrée et profane, à s'expliquer quelques-uns des phénomènes physiques; ce serait déjà quelque chose; mais, de plus, il laissera, nous n'en doutons pas, de profondes impressions dans leur cœur, par les principes de morale religieuse exposés dans plusieurs chapitres, sous forme de réflexions touchant les principaux récits de l'Ancien Testament. A. B.

OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

condamnés par la S. Congrégation de l'Index.

Mélanges philosophiques et religieux, par Bordas-Dumoulin. Paris, 1846.

Essais sur la réforme catholique, par Bordas-Dumoulin et F. Huet. Paris, 1856.

OEuvres posthumes de Bordas-Dumoulin, publiées avec une introduction et des notes, par F. Huet. Paris, 1861.

Histoire de la vie et des ouvrages de Bordas-Dumoulin, par F. Huet Paris, 1861.

La science de l'esprit, principes généraux de philosophie pure et appliquée, par F. Huet. Paris, 1864.

Le problème de la vie, recherche des bases d'une philosophie pratique, par Jacques Legrand. Paris, 1864.

L'Ame au point de vue de la science et de la raison, par I.-P. Chevalier, de Saint-Pol, en Artois. Paris, 1863.

Storia documentata di Carlo quinto, in correlazione al l'Italia, del professore Giuseppe da Leva. Volume I. Venezia, 1864. (*Histoire authentique de Charles-Quint dans ses rapports avec l'Italie*, par le professeur Joseph de Leva. Tome 1er. Venise 1864).

Lettere ad un amico interno ai beni ecclesiastici, A. B. P. Lugano, 1865. (*Lettres à un ami touchant les biens ecclésiastiques*, par A. B. P. Lugano, 1865.)

Notizie storiche sull' origine del dominio temporale dei Papi, per cura di P. A. M., professore di filosofia e mattematiche. Napoli, 1865. (*Notices historiques sur l'origine du pouvoir temporel des papes*, par les soins de P.-A. M., professeur de philosophie et de mathématiques. Naples, 1865.)

Troppo tardi, ossia *la Questione romana sotto nuovo aspetto studiata in Europa*, da Aurelio Turcoti, *a fronte di quella studiata in Roma* da Pier Carlo Boggio. Torino, 1866. (*Les Retardataires*, ou la *Question romaine étudiée sous un nouvel aspect en Europe*, par Aurélien Turcotti, *et à Rome*, par Pierre-Charles Boggio. Turin, 1866.)

Problemi di teologia cristiana, per Mario Maresca, deputato al parlamento nazionale. Parte I. *Dio*. Torino, 1863, volumetto in-8°. (*Problèmes de théologie chrétienne*, par Mariano Maresca, député au parlement italien. 1re partie : *Dieu*. Turin, 1863, in-8°.)

CHRONIQUE

On annonce comme une excellente nouvelle pour tous les amis des arts, la prochaine publication en Angleterre d'une œuvre inédite de Léonard de Vinci, un *Traité d'anatomie* tout de sa main, dont l'original existe dans la bibliothèque particulière de la reine, à Windsor.

Un trésor de cette importance ne pouvait rester ainsi enfoui à jamais dans une collection bien digne assurément de le posséder, mais où trop peu d'élus étaient appelés à en jouir. L'excellent bibliothécaire de la reine, M. Woodward, s'est donc chargé, avec l'autorisation de sa souveraine, de livrer à l'étude et à la curiosité publique l'œuvre jusqu'ici à peu près ignorée de l'illustre Léonard.

Ce précieux manuscrit, texte et dessin, sera complétement reproduit en *fac-*

simile. L'ouvrage doit former deux cent cinquante planches in-folio (deux cent cinquante dessins inédits de Léonard de Vinci !), accompagnées de notes scientifiques, par le Dr Sharpey, secrétaire de la Société royale de Londres, l'un des premiers anatomistes et physiologistes de la Grande-Bretagne. Ajoutons que ce magnifique livre aura simultanément deux éditions, une anglaise et une française, ce qui sera certainement fort apprécié chez nous. (*Patrie.*)

Nous trouvons dans un volume assez curieux et fort oublié aujourd'hui, quelques détails sur le goût des livres vers le commencement du XIXe siècle. Ces particularités sont encore d'application facile aujourd'hui.

Le passage que nous avons en vue se rencontre dans les *Lettres de Lauraguais* (Paris an X). « Les curieux aujourd'hui dédaignent les ouvrages autre- « fois si chers ; ils veulent à peine des Servet, des Jean Huss, des Wiclef, que « les anciens bibliomanes s'arrachaient ; d'autres ouvrages moins rares, mais « réellement plus intéressants, n'excitent pas davantage la curiosité des ama- « teurs actuels ; ils préfèrent Didot à Schœffer, ne font cas des livres qu'en « grand papier, et donnent 300 ou 400 francs du Rabelais dont Gaignet ou le « duc de la Vallière n'eussent pas voulu pour deux louis il y a quarante ans... « Il y a toujours assez de gens riches pour soutenir la valeur des livres extrê- « mement rares et celle des ouvrages qui ont coûté des avances énormes, tels « que la *Physica sacra*, les *Cérémonies religieuses*, et tous les autres de ce « genre lesquels assurément contiennent beaucoup plus d'estampes que d'éru- « dition, et surtout de raison. »

Il est certain que les amateurs actuels sont assez froids à l'égard des raretés de l'hétérodoxie ; en revanche, les éditions originales de Rabelais se payent 1,000 et 2,000 francs lorsqu'elles passent en vente publique, ce qui arrive bien rarement. (*Bulletin du bibliophile.*)

Les comptes du Musée britannique viennent d'être publiés. La dépense pour l'année qui a fini le 31 mars a été de 101,808 l. 14 s. 4 d. ; la somme nécessaire pour l'année suivante est estimée à 102,744 l. Pendant l'année 1865, 369,967 personnes ont visité les collections générales, sans compter les lecteurs. C'est un nombre moindre que celui d'aucune des années précédentes, depuis 1860. Il paraît que, dans la salle de lecture, on se sert de 4,150 livres environ par jour. Le nombre des lecteurs dans l'année 1865 a été de 100,271, ou en moyenne 349 par *drem*, chaque lecteur ayant consulté 12 livres par jour, 29,686 volumes ont été ajoutés à la bibliothèque. Le nombre de remise de manuscrits aux lecteurs, pendant l'année, est de 2,311, et aux artistes et autres, dans les salles du département, de 4,199. La collection des manuscrits s'est enrichie de 1,177 documents, 180 chartes originales et 231 plâtres de sceaux. La collection Egerton a été augmentée de 40 manuscrits. Quelques précieuses acquisitions ont été faites pour le département des antiquités orientales, britanniques et du moyen âge, et de l'ethnographie. A la vente de la célèbre collection du feu comte de Pourtalès, un certain nombre d'antiquités ont été achetées pour les départements grec et romain. — La grande collection de monnaies et médailles, anciennement à la Banque d'Angleterre et comptant, avec les médailles rassemblées par MM. Hoggard et Cuff, environ 7,700 spécimens, a été déposée au Musée britannique par les autorités de la banque. Le professeur Owen signale 16,700 additions dans le département de la zoologie, 10,079 dans celui de la géologie, et 3,623 dans celui de la minéralogie. (*Morning Post.*)

M. Ed. Buschmann, professeur bibliothécaire royal et membre de l'Académie des sciences de Berlin, nommé récemment officier de la Légion d'Honneur, a offert à l'Empereur l'hommage du manuscrit original du *Cosmos*, l'œuvre gigantesque d'Alexandre de Humboldt. Ce manuscrit a une importance autographique considérable. Il forme cinq gros volumes in-4°, contenant les feuilles définitives de cet ouvrage célèbre, sur lesquelles l'impression a été exécutée à Stuttgart, par la librairie du savant baron Georges de Cotta. Il est écrit de la main de M. Buschmann et rédigé par lui sur les brouillons de l'auteur, consistant en feuilles souvent informes, chargées d'observations difficiles à lire et parfois énigmatiques. Humboldt revit, corrigea et augmenta ce manuscrit, qui subit ainsi les changements les plus considérables et s'enrichit d'additions sans nombre, si bien que la main de l'illustre auteur est sur chaque feuille, soit en marge, soit entre les lignes, et l'écriture, une écriture fine et serrée, est parfois tellement surchargée et si peu compréhensible pour l'intelligence des compositeurs, que M. Buschmann est obligé d'en faire la traduction.

Ce dernier, dont la collaboration au *Cosmos* est attestée par Humboldt lui-même, s'imposa le devoir de rassembler, de garder avec un soin pieux, ces pages précieuses dont l'auteur lui abandonna la propriété. On sait qu'Alexandre de Humboldt a passé une grande partie de sa vie à Paris, dans l'activité sans égale d'un travail incessant et dans le commerce continuel des sommités de la science, des arts, de la littérature et du monde politique. « L'âme du prodigieux savant appartenait toujours à la France, » dit M. Buschmann dans les notes qui accompagnent le manuscrit; et c'est pour ce motif que le possesseur de ce trésor eut l'idée de l'offrir à Napoléon III, — *pour l'Empereur et pour la France*. L'empereur a pensé qu'un manuscrit autographique de cette valeur devait être déposé dans les collections de l'Etat. En conséquence, Sa Majesté a fait don du manuscrit du *Cosmos* à la Bibliothèque impériale.

Un travail de statistique, adressé au ministère de l'instruction publique sur le royaume d'Italie, contient les renseignements suivants en ce qui concerne les bibliothèques :

Ces établissements sont au nombre de 210, dont 164 publics, sans compter les bibliothèques des deux chambres, du conseil d'État et des ministères, qu'on s'occupe de transférer au nouveau siége du gouvernement, à Florence. Il y a, en outre, un grand nombre de bibliothèques particulières, dont plusieurs sont facilement accessibles.

On compte de plus 33 bibliothèques dites *du Gouvernement*, réparties entre la Toscane, la Lombardie, l'Émilie et la Campanie. Il faut y ajouter 110 bibliothèques provinciales ou communales, et 71 établissements de ce genre appartenant à des associations scientifiques ou à des corporations religieuses.

Les 210 bibliothèques du royaume comprennent environ 4,149,281 volumes, ce qui représente 19 volumes par 100 habitants. Elles sont riches en ouvrages anciens; elles le sont moins en ouvrages modernes, et moins encore en ouvrages de littérature étrangère ; elles possèdent surtout une grande variété de collections ecclésiastiques.

988,510 volumes ont été demandés en lecture pendant le cours de l'année 1863. Sur ce nombre, 183,528 concernant les mathématiques et les sciences naturelles; 122,496, la littérature, l'histoire et la linguistique; 70,537, la philosophie et la morale; 54,491, les sujets sacrés; 193,972, la jurisprudence; 261,689, les beaux-arts, et 101,797, des matières diverses. Les ouvrages qui

se rapportent aux sciences mathématiques et naturelles sont de plus en plus demandés.

Les comptes de gestions n'ont été fournis que pour 143 bibliothèques. Les revenus de ces 143 établissements présentent un total de 746,317 livres, qui se décompose ainsi : fonds appartenant aux bibliothèques, 87,770; subsides de l'État, 487,986; allocations provinciales, 8,233; allocations communales, 94,404. Les dépenses totales s'élèvent à 739,075 livres, dont les deux tiers sont absorbés par les frais de loyers et les traitements des bibliothécaires. Ce qui reste est insuffisant pour l'entretien des bibliothèques et les acquisitions d'ouvrages. On regarde comme indispensable que les subsides et les allocations soient augmentés, afin de permettre à la fois de créer de nouvelles bibliothèques et d'améliorer la situation de celles qui existent déjà. (*Rev. de l'inst. publique.*)

M. Bonnetty publie, dans son savant recueil, les *Annales de philosophie chrétienne*, un travail fort remarquable sur les traditions et superstitions romaines. Dans un dernier article, étudiant la méthode par laquelle Cicéron veut imposer des devoirs aux païens, M. Bonnetty examine le livre *De officiis*, qui est encore dans toutes les mains et constate la malheureuse influence que cet ouvrage a exercée et exerce dans la société chrétienne.

« Jamais, nous dit M. Bonnetty, succès comparable à celui de ce livre, parmi les chrétiens, dès l'époque de la renaissance. Nous ne citerons pas les auteurs qui l'ont pris pour guide. Toutes les philosophies, toutes les théologies, toutes les histoires choisies, tous les cours de droit naturel ont copié les principes de ce livre de Cicéron. Un auteur allemand, dans son *Ethique*, en fait un abrégé, auquel il donne le titre d'*Évangile des Gentils* (1). Pour donner une idée de l'influence que cet évangile eut sur les esprits chrétiens, nous allons en indiquer les diverses éditions et traductions depuis l'invention de l'imprimerie.

ÉDITIONS SÉPARÉES DU LIVRE *De officiis*.

15e siècle	de 1465 à 1498	48 éditions.
16e siècle	de 1500 à 1597	167 édit.
17e siècle	de 1602 à 1699	84 édit.
18e siècle	de 1701 à 1799	51 édit.
19e siècle	de 1800 à 1834	30 édit.
		380

DANS LES ŒUVRES COMPLÈTES.

15e siècle	1491	1 édition.
16e siècle	de 1511 à 1596	33 éditions.
17e siècle	de 1606 à 1692	14 édit.
18e siècle	de 1724 à 1797	22 édit.
19e siècle	de 1802 à 1831	20 édit.
		90

« Soit 420 éditions au moins de cet *Evangile des Gentils* à l'usage des chrétiens.

TRADUCTIONS OU ÉDITIONS DE CES TRADUCTIONS.

En allemand,	de 1531 à 1822	30 traductions ou éditions.
En anglais,	de 1534 à 1820	15 trad. ou édit.
En espagnol,	de 1546 à 1788	12 trad.
En français,	de 1493 à 1864	31 trad. ou édit.
En hollandais,	en 1590	1 trad.
En hongrois,	en 1795	1 trad.
		90

« Soit 90 traductions ou éditions de ces traductions.

(1) Jean Hackmann, à la fin de son livre *Ethices*. Hemstadt, 1710; dans Fabricius, t. I, p. 134.

« Orelli, dans sa dernière édition des *Œuvres de Cicéron*, consacre 54 pages à donner le titre seul des ouvrages composés pour expliquer Cicéron : *Scripta Ciceronem illustrantia*.

« Cela seul donne une idée de l'influence qu'a dû avoir sa philosophie toute remplie de négation et de doute. Car tous ces ouvrages sont des éloges d'une exagération inconcevable. »

La *Revue des questions historiques* dont nous annonçons le premier numéro pour le 1er juillet, se recommande à l'attention de tous les lecteurs sérieux par le but élevé que cette publication se propose et par le talent des écrivains qui doivent concourir à sa rédaction. M. G. de Beaucourt, fondateur et directeur de la Revue, s'est assuré la collaboration des hommes les plus compétents. On peut juger, par l'indication des travaux qui prendront place dans les prochaines livraisons de ce recueil, de tout l'intérêt qu'il offrira à ses lecteurs. Voici quelques-uns des articles annoncés pour les premiers numéros :

Les fausses Décrétales, par M. Édouard Dumont; *le Droit du seigneur*, par M. Anatole de Barthélemy; *la Saint-Barthélemy*, par M. Georges Gandy: *les derniers moments de Madame Élisabeth*, par M. de Beauchesne; *Amédée VIII à Ripaille*, par M. Lecoy de la Marche; *l'Entrevue de Henry III et de Palissy*, par M. Louis Audiat; *Catherine Théot*, par M. Canel; *Améric Vespuce et la découverte de l'Amérique*, par M. Wiesener; *Saint Liberius*, par M. Édouard Dumont; *les Meurtres politiques de Clovis*, par M. Lecoy de la Marche; *la Consultation du Pape Zacharie*, par M. l'abbé Mury; *Robert le Pieux*, par le même; *les vraies Origines du mouvement communal*, par M. H. de Charencey ; des travaux sur *Marie Stuart*, par M. Wiesener ; sur certains points de la *Vie de Voltaire*, par M. l'abbé Maynard; sur la *Guerre des Albigeois*, par M. Tamisey de Larroque; sur *les Papes Jules II, Clément VII et Paul IV*, par M. H. de l'Epinois; sur *Érasme*, par M. l'abbé Bockenmayer; sur les *Relations du premier empire avec le Saint-Siége*, par M. de Meaux; sur *le règne de Charles VII*, par M. de Beaucourt; sur *Étienne Marcel*, par le même; sur *la Princesse des Ursins*, par le même; sur le *règne de Louis XIV*, par M. Georges Gandy; sur divers points de l'*Histoire de la Révolution*, par MM. de la Sicotière et Campardon.

Le goût des études historiques, qui est un des caractères particuliers de notre époque, commence à pénétrer en Orient.

La ville d'Edehmia dzin, près d'Erivan et de l'Ararat, dans la Grande-Arménie, siége suprême du patriarche arménien, renferme une bibliothèque splendide composée de 3,000 manuscrits arméniens, presque ignorés jusqu'ici du monde savant.

Le catalogue de cette collection vient d'être imprimé, et on est étonné en le parcourant du vaste champ historique qui va s'ouvrir aux recherches si intéressantes de l'histoire religieuse et politique de l'Asie centrale. On y trouve révélée l'existence de livres ignorés des Pères de l'Église, des fragments de Diodore de Sicile et d'Aristote.

Le patriarche arménien, dans une préface officielle, déclare que ces manuscrits, qui étaient restés interdits aux recherches des érudits, seront non-seulement communiqués sur place, mais que des extraits pourront en être envoyés aux savants de toutes les parties du monde qui acquitteront les frais de copie.

(*Cosmos*).

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE MARS (1)

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Ancelot (Mme). — Un salon de Paris, 1824 à 1864; par Mme Ancelot. 2e *édition.* In-18 jésus, XXIV-398 p. Dentu. 3 »

Avirey (d'). — Les trois fleurs, conte allégorique dédié à la jeunesse; par Romée d'Avirey. In-18 jésus, 419 p. Maillet. 2 »

Bader (Mlle). — La femme biblique, sa vie morale et sociale, sa participation au développement de l'idée religieuse; par Mlle Clarisse Bader. 2e *édition.* In-18 jésus, VIII-475 p. Didier. 3 50

Badin. — Les marins illustres. Duguay-Trouin; par Adolphe Badin. In-18 jésus, 252 p. Hachette. 1 »

Barbé (Mme). — La Bretagne, son histoire, son peuple, ses princes, ses villes, ses légendes; par Mme Barbé. Gr. in-8o, 382 p. Mégard et Ce. » »

Berseaux. — Le vrai, le beau, l'utile, ou le christianisme considéré dans ses rapports avec la science, l'art et l'industrie; par l'abbé Berseaux. In-12, IV-280 p. Nancy, Vagner. » »

Blanc. — Lettres sur l'Angleterre; par Louis Blanc. 2e série. T. 1. In-8o. 413 p. Paris, imp. Poupart-Davyl et Ce; lib. Internationale. 7 50

Bluteau. — Catéchisme catholique, d'après saint Thomas-d'Aquin, disposé suivant le plan du catéchisme du concile de Trente, etc.; par M. l'abbé V. Bluteau, 3e *édition.* T. 3. In-12, 658 p. Sarlit. Les 4 vol. 14 »

Bonaventure (saint). — S. R. E. cardinalis, Sancti Bonaventuræ ex ordine minorum, episcopi Albanensis, eximii Ecclesiæ doctoris, opera omnia, Sixti V, pontificis maximi jussu diligentissime emendata, accedit sancti doctoris vita, una cum diatriba historico-chronologico-critica. *Editio* accurata, recognita, ad puram et veriorem testimoniorum biblicorum emendationem denuo reducta cura et studio A.-C. Peltier, canonici ecclesiæ Remensis. T. 5. Gr. in-8o à 2 col. VII-663 p. Vivès. 12 »

Bonnechose (de). — Biographies nationales. Bertrand Du Guesclin, connétable de France et de Castille; par E. de Bonnechose. In-18 jésus, 160 p. Hachette. 1 »

Bonnemère. — La Vendée en 1793; par Eugène Bonnemère. In-18 jésus, 342 p. Lib. Internationale. 3 50

Bourdon (Mme). — La vie réelle; par Mme Bourdon (Mathilde Froment). 14e *édition.* In-18 jésus, 279 p. Bray. 2 »

Boutteville. — La morale de l'Église et la morale naturelle, études critiques; par M. L. Boutteville. In-8o, 580 p. Michel Lévy frères. 7 50

Bulwer Lytton. — Zanoni; par Sir Edward Bulwer Lytton. Roman traduit de l'anglais. In-18 jésus, 412 p. Hachette. 1 »

Caro. — La philosophie de Gœthe; par E. Caro. In-8o, VIII-434 p. Hachette. 7 50

Chalcocondyle. — Laonici Chalcocondylæ historiarum libri decem. Accedunt Josephi Methonensis episcopi seu Joannis Plusiadeni scripta quæ exstant. Præmittuntur Leonardi Chiensis, Mitylenæi archiepiscopi; Isidori, S. R. E. cardinalis, Ruthenorum archiepiscopi, epistolæ historicæ. In-4o à 2 col., 720 p. Migne. 10 »

Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême, traduits sur les textes originaux, avec une introduction et des notes, par Louis Léger. In-18 jésus, 320 p. Lib. internationale. 3 50

Chasles. — Michel de Cervantes, sa vie, son temps, son œuvre politique et littéraire; par Emile Chasles. 2e *édition.* In-18 jésus, 466 p. Didier. 3 50

Chénier. — Poésies de André Chénier, précédées d'une Notice par M. H. de Latouche. *Nouvelle édition.* In-18 jésus, XLVIII-283 p. Charpentier. 3 50

Chrysostome (saint Jean). — Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome, traduites pour la première fois en français, sous la direction de M. Jeannin, professeur de réthorique au collége de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier. T. 9. Gr. in-8o à 2 col., 622 p. Guérin. Chaque vol. 6 50
(L'ouvrage formera 10 à 11 vol.)

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Clercq (de). — Recueil des traités de la France, publié sous les auspices de S. Exc. M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères; par M. de Clercq, ministre plénipotentiaire. T. 6. 1850-1855. In-8°, XIV-622 p. Amyot. 12 50

Codinus. — Georgii Codini opera omnia. Accedit Ducæ, Michaelis Ducæ nepotis, historia Bizantinæ, a Joanne Paleologo, anno Christi 1341, ad annum 1462. Tomus unicus. In-4° à 2 col., 634 p. Migne. 10 »

Collection intégrale et universelle des orateurs chrétiens. T. 99 de la publication entière. T. 22 de la seconde série. Adrien Gambart et Matthieu Beuvelet. In-4° à 2 col., 746 p. Migne. 6 »

Cummins (Miss). — Mabel Vaughan; par Miss Cummins. Roman traduit de l'anglais. In-18 jésus, 495 p. Hachette. 1 »

Delaborde. — Mélanges sur l'art contemporain; par le vicomte Henri Delaborde. In-8°, 487 p. Ve J. Renouard. 7 50

Dickens. — Paris et Londres en 1793; par Ch. Dickens. Roman traduit de l'anglais. In-18 jésus, 352 p. Hachette. 1 »

Dickens. — La petite Dorrit; par Ch. Dickens. Roman traduit de l'anglais. 2 vol. in-18 jésus, VII-810 p. Hachette. 2 »

Dupanloup (Mgr). — De la haute éducation intellectuelle. L'histoire, la philosophie, les sciences; par Mgr Dupanloup. T. 2. In-8°, 698 p. Douniol. 7 50

Dupanloup (Mgr). — De la haute éducation. Quelques conseils aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde, sur le travail intellectuel qui leur convient; par Mgr Dupanloup. In-8°, 60 p. Douniol. » »

Duvergier de Hauranne. — Huit mois en Amérique, lettres et notes de voyage, 1864-1865; par Ernest Duvergier de Hauranne. 2 vol. in-18 jésus, XI-950 p. Lib. internationale. 4 »

Eyriès et Jacobs. — Voyage en Asie et en Afrique, d'après les récits des derniers voyageurs; par MM. Eyriès et Alfred Jacobs. Gr. in-8°, IV-696 p. Furne, Jouvet et Ce. 15 »

Franc-Gauloises, vers et prose à travers les vanités du siècle (1849-1866); par un ancien député. 2 vol. in-12, 481 p. Laplace. 7 50

Gaskell (Mrs). — Marie Barton; par Mrs Gaskell. Roman traduit de l'anglais. In-18 jésus, 265 p. Hachette. 1 »

Gaume (Mgr). — Le grand jour approche, ou lettres sur la première communion; par Mgr Gaume, protonotaire apostolique. 14e *édition*. In-18, 251 p. Gaume frères et Duprey. » 80

Gaume (Mgr). — Le signe de la croix au XIXe siècle; par Mgr Gaume. 3e *édition*. In-18, 423 p. Gaume frères et Duprey. 2 »

Gennadius. — Gennadii, Constantinopolitani patriarchæ, qui et Georgius scholarius, opera omnia, partim jam edita, partim huc usque anecdota. Accedunt Nicolai V romani pontificis, Gregorii Mammæ Cpolitani patriarchæ, Georgii Gemisti Plethonis, Matthæi Camariotæ, Marci Ephesini, opuscula et epistolæ. Tomus unicus. In-4° à 2 col., 608 p. Migne (Patrologiæ græcæ, t. 160). 11 »

Gerbet (Mgr). — La stratégie de M. Renan, écrit posthume de Mgr Gerbet. In-18 jésus, 179 p. Tolra et Haton. 2 »

Géruzez. — Mélanges et pensées; par E. Géruzez. In-18 jésus, VIII-399 p. Hachette. 3 50

Glyca. — Michaelis Glycæ opera omnia, post Philippi Labbei, Joannis Lamii, Francisci Fontani, Joannis Leunclavii, etc., in unum corpus nunc primum collecta. Accedunt Josephi Cpolitani patriarchæ, Joannis diaconi Adrianopolitani, anonymi epistolæ, opuscula historica, fragmenta. Tomus unicus. In-4° à 2 col., 558 p. Migne. 10 »

Gorini. — Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Aug. et Am. Thierry, Michelet, Ampère, Quinet, Fauriel, Aimé-Martin, etc., par l'abbé J.-M. Sauveur Gorini, chanoine honoraire de Belley. 4e *édition*, précédée d'une notice biographique sur l'auteur. 4 vol. in-12, LXIV-2005 p. Girard. 16 »

Gœthe. — Mémoires de Gœthe. Traduction nouvelle, par la baronne de Carlowitz. 1re partie. Poésie et réalité. In-18 jésus, VI-412 p. Charpentier. 3 50

Guigou. — Le génie de l'art chrétien; par Victor Guigou. In-8°, II-312 p. Dentu. 5 »

Guizot. — Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne; par M. Guizot. 2e série. In-8° XIV-378 p. Michel Lévy frères. 6 »

Hamel. — Histoire de Robespierre, d'après des papiers de famille, les sources originales et des documents entièrement inédits; par Ernest Hamel. T. 2. Les Girondins. In-8°, III-734 p. Les principaux lib. 7 50

Hommes (les), ou les révolutionnaires ennemis des révolutions. Etude sur l'éducation. In-18 jésus, XVI-319 p. Chamerot et Lauwereyns. 3 »

Journal d'un curé ligueur de Paris sous les trois derniers Valois, suivi du Journal du secrétaire de Philippe du Bec, archevêque de Reims, de 1588 à 1605, publiés pour la première fois et annotés par Edouard de Barthélemy. In-12, 311 p. Didier. 3 »

Landriot (Mgr). — Les béatitudes évangéliques; par Mgr Landriot. Conférences aux dames du monde. 1re partie. In-12, 318 p. Palmé. 3 50

Landriot (Mgr). — Conférences aux dames du monde, pour faire suite à la femme forte et à la femme pieuse; par Mgr Landriot. 4e *édition*. 2 vol. in-12, XII-686 pages. Palmé. 5 »

Landriot (Mgr). — L'Eucharistie, avec une introduction sur les mystères; par Mgr Landriot. In 8°, XI-498 p. Palmé. 5 »

Lander. — A Paris et en province, types et portraits; par Jean Lander. In-18, 299 p. L. Hervé. 1 75

Lander. — Nouvelles et récits villageois; par Jean Lander; précédés d'une introduction par M. Ernest Hello. In-18, XVI-309 p. Hervé. 1 75

Laprade (de). — Le sentiment de la nature avant le christianisme; par Victor de Laprade, de l'Académie française. In-8°, CIV-434 p. Didier. 7 50

La Rochette (de). — Histoire des évêque. de Mâcon; par le comte de La Rochettes T. 1. In-8°, XLV-461 p. Durand. 7 50

Legrelle. — A travers la Saxe, souvenirs et études; par A. Legrelle. In-18 jésus, IX-447 p. Hachette. 3 50

Lepage. — Les archives de Nancy, ou documents inédits relatifs à l'histoire de cette ville, publiées sous le patronnage de l'administration municipale; par Henri Lepage, archiviste de la Meurthe. T. 3 et 4 (fin). In-8°, CXII-624 p. et 2 plans. Nancy. Wiener. Chaque vol. 7 50

L'Epinois (de). — Note sur les études historiques en France au XIXe siècle; par M. Henri de l'Epinois. In-8°, VIII-64 p. Palmé. 1 »

Lépinois (de) et Merlet. — Cartulaire de Notre-Dame de Chartres, publié sous les auspices de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, d'après les cartulaires et les titres originaux; par MM. E. de de Lépinois et Lucien Merlet. T. 3, 2e partie. In-4°, 201-441 p. Garnier » »

La Pilorgerie (de). — Campagne et bulletins de la grande armée d'Italie, commandée par Charles VIII, 1494-1495, d'après des documents rares ou inédits, extraits, en grande partie, de la bibliothèque de Nantes; par J. de La Pilorgerie. In-12, XXXVII-477 p. Didier. 3 50

Le Saint. — L'isthme de Suez; par L. Le Saint. Essais de canalisation dans les temps anciens et au moyen âge. Projet de M. de Lesseps. Phases diverses de la question. Travaux accomplis de la Méditerranée à la mer Rouge. Avec une carte d'après la triangulation opérée par M. Larousse, ingénieur hydrographe de la marine impériale. In-12, VII-279 p. Hachette. 3 »

Livingstone. — Explorations du Zambèse et de ses affluents, et découverte des lacs Chiroua et Nyassa; par David et Charles Livingstone, 1858-1864. Ouvrage traduit de l'anglais. In-8°, 588 p. Hachette. 10 »

Margerie (de). — Cinquante histoires pour faire suite aux cinquante proverbes; par Eugène de Margerie. 7e *édition*. In-18, 232 p. Bray. » 60

Martin. — La Russie d'Europe; par Henri Martin. In-8°, VI-435 p. Furne, Jouvet et Ce. 6 »

May. — Histoire constitutionnelle de l'Angleterre depuis l'avénement de Georges III, 1760-1860; par Thomas Erskine May; traduite et précédée d'une introduction; par Cornelis de Witt. T. 2. In-8°, 739 p. Michel Lévy frères. Les 2 vol. 12 »

Mémoires lus à la Sorbonne, dans les séances extraordinaires du Comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes tenues les 19, 20 et 21 avril 1865. Archéologie. In-8°, 407 p. et 7 pl. Imp. impériale. » »

Michelet. — Louis XV, 1724-1757; par J. Michelet. In-8°, XVI-459 p. Chamerot et Lauwereyns. 5 50

Montpensier (Mlle de). — Mémoires de Mlle de Montpensier, petite-fille de Henri IV; collationnée sur le manuscrit autographe, avec notes biographiques et historiques; par A. Cheruel, professeur suppléant à la faculté des lettres de Paris. T. 1. In-18 jésus, XI-465 p. Charpentier. 3 50

Napoléon III (S. M.). — Histoire de Jules César; par Napoléon III. T. 2. Guerre des Gaules. Gr. in-8°, VII-585 p. et 32 pl. Plon. 10 fr. Avec l'atlas, 15 »

Niepce. — Histoire de Sennecy et de ses seigneurs; par M. Léopold Niepce, procureur impérial à Rennes. In-8°, IV-530 p. Chalon-sur-Saône, imprimerie Dejussieu. » »

Onffroy de Thoron. — Amérique équatoriale, son histoire pittoresque et politique, sa géographie et ses richesses naturelles, son état présent et son avenir; par Don Enrique, vicomte Onffroy de Thoron, ingénieur. In-8°, XII-676 p. Ve Jules Renouard. 7 50

Odysse-Barrot. — Histoire des idées au XIXe siècle. Emile de Girardin, sa vie, ses idées, son œuvre, son influence; par Odysse-Barrot. In-18 jésus, 346 p. Michel Lévy frères. 1 »

Parchappe. — Galilée, sa vie, ses découvertes et ses travaux; par le docteur

Max. Parchappe. In-18 jésus, xv-404 p. Hachette. 3 50

Pelouze et Fremy. — Traité de chimie générale, analytique, industrielle et agricole; par J. Pelouze et E. Fremy. 3e *édition*. In-8°, 1013-1127 p. V. Masson et fils. Chaque vol. 15 fr. L'ouvrage complet, 100 »

Pérouse. — Napoléon Ier et les lois civiles du Consulat et de l'Empire; par Honoré Pérouse, avocat à la Cour impériale de Lyon. In.8°, VII-355 p. Durand. 5 »

Perrault, d'Aulnoy et Leprince de Beaumont. — Contes des fées; par Ch. Perrault, Mme d'Aulnoy et Mme Leprince de Beaumont. *Nouvelle édition*. Gr. in-18; 428 p. Garnier frères. 5 »

Poujol. — Méditations religieuses, philosophiques et sociales; par amédée Poujol. In-8°, XI-299 p. Durand. 4 »

Poujoulat. — Histoire de la Révolution française; par M. Poujoulat. 4e *édition*. 2 vol. in-8°, 828 p. et 8 gr. Mame. 5 »

Poussielgue. — Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon 1860-1861; par M. Achille Poussielgue. In-18 jésus, XII-456 p. portrait et 7 pl. Hachette. 3 50

Reiset. — Notice des dessins, cartons, pastels, miniatures et émaux exposés dans les salles du 1er étage au musée impérial du Louvre. 1re partie: Ecoles d'Italie, écoles allemande, flamande et hollandaise; précédée d'une introduction historique et du résumé de l'inventaire général des dessins; par M. Frédéric Reiset, conservateur des peintures. In-12, CXII-411 p. De Mourgues frères. 3 »

Renan. — Les Apôtres; par Ernest Renan. In-8°, LXIV-392 p. Michel Lévy frères. 7 50

Reynaud. — Œuvres choisies. Lectures variées; par Jean Reynaud. In-8°, 562 p. Furne, Jouvet et Ce. 7 »

Rolland. — Rome, ses églises, ses monuments, ses institutions. Lettres à un ami; par M. l'abbé Rolland. In-18 jésus, IV-482 p. Ruffet et Ce. 3 »

Sainte (la) Bible. Traduction nouvelle d'après la Vulgate; par MM. Bourassé et Janvier, chanoines de l'église métropolitaine de Tours. 230 dessins de Gustave Doré, ornementation du texte par H. Giacomelli. 2e *édition*. 1er fascicule. In-f°, 88 p. et 22 pl. Mame. Cette édition sera publiée par souscription, en 10 fascicules à 20 fr.

Sales (Saint François de). — Œuvres complètes de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, publiées d'après les manuscrits et les éditions les plus correctes, etc. 3e *édition*. L'ouvrage complet en 14 volumes. Vivès. 90 »

Sévigné (Mme de). — Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amies, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. *Nouvelle édition*, revue sur les autographes, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, etc. 2e partie. In-8°, 292-589 p. Hachette. 3 75

Tamizey de Larroque. — Lettres inédites de François de Noailles, évêque de Dax, publiées par Philippe Tamizey de Larroque. In-8°, 73 p. Aubry. » »

Thackeray. — Histoire de Pendennis; par W.-M. Thackeray. Roman traduit de l'anglais. 3 vol. in-18 jésus, IV-1042 p. Hachette. 3 »

Vattier. — Galerie des académiciens, portraits littéraires et artistiques; par G. Vattier. 3e série. MM. de Sacy, de Montalembert, Jules Sandeau, Viennet, Renan. In-18, 153 p. Amyot. 2 »

Veuillot. — Les libres-penseurs; par Louis Veuillot. 4e *édition*. In-18 jésus, IV-533 p. Palmé. 3 50

Véron. — Les institutions ouvrières de Mulhouse et des environs; par Eugène Véron. In-8°, 408 p. Hachette. 5 »

Vieil-Castel (de). — Histoire de la Restauration; par M. Louis de Vieil-Castel. T. 9. In-8°. 562 p. M. Lévy frères. 6 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20; — prix 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 1er mai.

G. d'Alaux: le Liban et Davoud-Pacha, suite. — E.-D. Forgues: Cousine Phillis, suite. — Albert Réville: la Question des

Évangiles devant la critique moderne. I. Le quatrième Evangile.—Emile de Najac : Au pied du mur, proverbe. — H. Taine : l'Italie et la vie italienne, suite. Venise; la peinture. — H. Blerzy : la Guerre du Bhotan. Un épisode de la conquête de l'Inde. — Julian Claczko : la Crise en Allemagne. — André Cochut : la Situation financière en Italie.—E. Forcade : Chronique de la quinzaine.—Docteur Davaine : la Trichine.

Livraison du 15 mai.

Paul Perret : les sept Croix-de-Vie. — H. Taine : l'Italie et la vie italienne, suite. La Lombardie, Vérone, Milan, et les lacs. —Elisée Reclus : du Sentiment de la nature dans les sociétés modernes. — Dora d'Istria : la Nationalité albanaise d'après les chants populaires. — Charles Lévêque : les dernières luttes du paganisme. — Saint-René Taillandier : l'Histoire et l'idéal de la révolution française. — Emile Montégut : les Travailleurs de la mer, par M. Victor Hugo. — F. de Lagenevais : Revue musicale. Le Don Juan de Mozart et le Don Juan aux théâtres lyriques de Paris. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Ch. Martins : la Prévision du temps.

REVUE CONTEMPORAINE

(Rue du Pont-de-Lodi, 1 ; — prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour le départements.)

Livraison du 30 avril.

Eugène Tisserand : la Question des forêts. — Fouquet : la dernière Eruption de l'Etna, souvenirs d'une mission scientifique en Sicile, 2e partie. — S. Blandy : Iana la Rôme, 2e partie. — L. Derome : de la Publicité dans ses rapports généraux avec les mœurs, 2e partie. — Alexandre Gresse : le Droit de pétition au sénat. — Le Roux de Lincy : un Hôtel du vieux Paris. — Revue critique. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Léonce Dupont : Chronique politique.

Livraison du 15 mai.

Léo Joubert : le Gouvernement représentatif et les mémoires de M. Guizot. — S. Blandy : Iana la Rôme, 3e partie. — J.-E. Horn : la Convention monétaire du 23 décembre 1865. — Jules Guillemot : la Comédie dans le vaudeville. Le Théâtre italien. — E. Delaplace : un Evêque bel esprit au XVIIe siècle. — Alphonse de Calonne : les Raisons de la guerre en Allemagne et en Italie. — Henri Montucci : Travaux des académies et des sociétés savantes. Sciences physiques et naturelles. Léonce Dupont : Chronique politique. — Baron Ernouf : les Récits d'un vieux gentilhomme polonais, traduits par Ladislas Mickiewicz.

(La *Revue contemporaine* publie une édition mensuelle.—Prix : 12 fr. par an.)

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 25. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements; — 62 fr. pour l'étranger.)

North British Review : L'Autriche. — Pensées diverses. — Emile Jonveaux : La légende des inventions. François Caré. — Arminius Vamberg : Scènes et tableaux de la vie asiatique. — La peinture à fresque moderne. — Adolphe de Ciseoust : l'histoire Prescott. — La colombe dans le nid de l'aigle (4e extrait). — La véridique histoire d'un petit gueux (2e extrait). — Correspondances : Lettres d'Allemagne, d'Italie, de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone; — prix : 20 francs par an.)

Livraison d'avril.

L'abbé Carré : Lettres à un jeune homme sur l'enseignement de la philosophie dans les maisons d'éducation. 4e lettre : Les cartésiens, et en particulier M. l'abbé Fabre. — De Chaulnes : Analyse du volume Le Gouvernement des Papes et les violations dans les Etats de l'Eglise, de M. de l'Epinois. — Bonnetty : Quelques documents historiques sur la religion des Romains et la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques, etc. suite. — Bonnetty : Analyse et extrait de l'histoire de Jésus-Christ d'après la sienne, par M. Peladan. — Bonnetty : Voyage en terre sainte, par M. de Saulcy, analyse et extraits. — Le Dr Pruner Rey : Note sur les débris osseux humains, recueillis par M. de Saulcy dans une tombe royale à Jérusalem. — Oppert : Explication nouvelle de l'inscription du sarcophage des tombeaux des rois à Jérusalem; preuves que c'est celle de Joaddan, femme de Joas. — L'abbé de Ladoue : Analyse du livre de Mgr Gerbet, intitulé la stratégie de M. Renan. — Nouvelles et mélanges. — Bibliographie.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15 ; — prix : 15 fr. par an.)

P. A. Matignon : Les doctrines de Compagnie de Jésus sur la liberté. Le probabilisme. — P. Fl. Dumas : Le complot papiste sous Charles II. — P. Ch. Clair : La maladie du doute à notre époque. —

L'abbé Le Heir : Examen critique d'un livre intitulé : Les apôtres par E. Renan. — P. D. Guchen : Correspondance des Indes Orientales. Les mariages indiens. — P. J. Desjacques : Des esprits et de leurs manifestations diverses. Deuxième mémoire par M. E. de Mirville. — Le P. Gajean : Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles, avec une introduction par C. Rousset. — P. Cahier : Les écoles épiscopales et monastiques de l'occident par L. Maître. — P. S. Marie : Cicéron et ses amis, par Gaston Boisssier. — P. Tailhan : Les évangélistes unis, traduits et commentés par Monseigneur Mastaï Ferretti. — P. F. Mével : Vie de la B. Françoise d'Amboise, par l'abbé Richard. — La grande vie de Jésus-Christ, par Ludolphe le Chartreux. — Vie de Mgr Devie, par Cognet. La stratégie de M. Renan, ouvrage posthume de Mgr Gerbet.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

Rue Cassette, 29. — Prix : 20 fr. par an.)

Livraison de mai.

Cesar Cantu : Boniface VIII, Dante et Ceco d'Ascoli. — Martin Doisy : La Bretagne, fin. — Frédéric Passy : Du droit de propriété. — Dorothée de Boden. Fais ce que dois. Nouvelle, fin. — Baguenault de Puchesse : Société d'économie charitable, Procès-verbal de la séance du 27 avril. — Ernest de Toytot : L'art indépendant et le salon de peinture en 1866. — Marie Jenna : Poésie : L'aimeras-tu ? — S. Peyron : Correspondance. Lettre au Directeur au sujet de l'article sur la Bretagne. — Antonin Rondelet : Revue littéraire. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Le Constitutionnel. — 1er mai. Octave Lacroix : Miguel d'Antas, conseiller de la légation de S. M. le roi de Portugal en France. Les Faux Don Sébastien, étude sur l'histoire de Portugal. — 3, 7 et 29. Auguste Nisart : la Vie antique par Anthony Rich. — 12. Bibliog. Gustave Landrol : les Fourches caudines par Amédée Achard. — 8. H. Marie Martin : Etudes politiques et économiques, par Edouard Boinvilliers. — 13. Bibliog. : Gustave Landrol : Dictionnaire historique de la langue française publié par l'Académie française. — 14. Sainte-Beuve : Idées et sensations, par Edmond et Jules de Goncourt. — 15. Louis Enault : les Chevaux du Sahara et les mœurs du désert par le général Daumas. — 16. Bibliog. : Gustave Landrol : Mes chasses, par Thomas-Anquetil. — 28. Bibliog. : Gustave Landrol : Causeries scientifiques, par Henri de Rerville. — 31. Bibliog. G. Landrol : Voltaire et ses maîtres, par Alexis Pierron.

Journal des Débats. — 2 mai. Prévost-Paradol : Mélanges et pensées, par Eugène Geruzez. — 3. Ernest Renan : Grammaire comparée des langues indo-européennes, par Michel Bréal. — 6. Horace de Lagardie : Causerie de quinzaine. — 9. Jules Janin : Bibliog. Les écritures cunéiformes, par Joachim Ménant. — 11. Louis Alloury : la Liberté de la presse et le suffrage universel, par Dupont White. — 16. Jules S. de Sacy : Fêtes d'Auxerre. — 19. Bibliog. : Saint-Marc Girardin : Conseils de piété. — 20. Horace de Lagardie : Causerie de quinzaine. — 24. S. de Sacy : Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne, par Guizot. — 27. H. Taine : Etudes contemporaines, par Philarète Chasles. — 29. Saint-Marc Girardin : Etudes de diplomatie contemporaine, ou les cabinets de l'Europe en 1863 et 1864, par Julian Klaczko.

La France. — 1er mai. Gustave Merlet : Le roman d'une honnête femme, par Victor Cherbuliez. — 7. Bib. : Stéphane de Rouville : les grands Mystères, par Eugène Nus. — 14. Bib. : L. Dutailly : la France sous Louis XV, par Alphonse Jobez. — 12. A de Lauzières : Histoire de Jules César (2e vol.), par l'Empereur Napoléon III. — 26. La philosophie de Gœthe, par E. Caro. — 28. Stéphane de Rouville : Bibl. Ouvrages de MM. Louis Dépret, Robert-Halt, Charles Jolliet, Vte Ponson du Terrail. — 29. Charles Aubertin : la Société Française au dix-septième siècle d'après le grand Cyrus, par Victor Cousin.

La Gazette de France. — 1er mai. A. de Pontmartin : du Sentiment de la nature avant le christianisme, par Victor de Laprade. — 4. R. de Larcy : Histoire de la Restauration, par Alfred Nettement. — 6. Armand de Pontmartin : Semaines littéraires : M. Ernest Renan, les Apôtres. — 25. A. de Pontmartin : Semaines littéraires : Camille par l'auteur des Horizons prochains. Les Horizons célestes. — 28.

H. de Lacombe : le Catéchisme chrétien de Mgr l'évêque d'Orléans.

Journal des Villes et des Campagnes.— 1er mai. L. Malard : Voltaire latiniste. — 3. Anatole de Barthelemy : Voyage en Terre-Sainte, par M. de Saulcy. — 9. H. de L'Epinois : Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques, par l'abbé Gorini. — 28. Léopold Giraud : Etudes scientifiques : une Discussion à la Société d'anthropologie.

Le Monde. — 1er mai. Dom P. Guéranger : Roma Sotterranea christiana, par le chevalier de Rossi. — 2. Léon Gauthier : un Drame breton, par le Vicomte Hersart de la Villemarqué. — 3, 9, 11, 12, 21, 22, 25, 27 et 29 mai. L'abbé Freppel, professeur à la Sorbonne : les Apôtres, par Renan. — 6 et 8. Edmond Lafont : L'Encyclique du 8 décembre 1864 et les principes de 1789, ou l'Eglise, l'Etat et la liberté, par Emile Keller. — 7. Barrier : le Nouveau-Testament de N. S. J.-C., traduction de l'abbé J.-B. Glaire.— 14 et 16. Barrier : la Nouvelle Ecole de Saint Thomas à Naples, vie et œuvres du chanoine Gaëtan Sanseverino. — 26. Léon Gauthier : le Catholicisme considéré dans ses rapports avec la société, par l'abbé A. Riche. — 28. A. Mazure : A travers les livres, ouvrages de MM. Seigneur, R. P. Stub, Baronne de Baville, Pougeois, P. Marc Antoine, Bathilde Bouniol et A. Bouiller. — 30. Léon Gauthier : une œuvre posthume de Mgr Gerbet : La stratégie de M. Renan. — 31. Léonce de la Rallaye : D'un projet d'association pour la réunion des diverses parties de la chrétienté. Lettre pastorale de Mgr Manning, arch. de Westminster, traduit de l'anglais par l'abbé Falcimagne.

Le Moniteur universel. — 8 mai. H. Lavoix : Revue littéraire, ouvrages divers de MM. Bolintineano, Manuel, Vernier, Barré, Joliet et Merat. — 10. Em. Chasles : Don Juan. — 11. Octave Lacroix : Jehan Foucquet, Heures de M. Estienne Chevalier. — 14, 15. Nisart : Œuvres mêlées de Saint-Évremont, pub. — 22. F. Lacaux : La journée d'Epsom. — 28. Paul Dalloz : un vrai Progrès. Générateurs à vapeur inexplosibles, par M. Belleville, inventeur.

Le Pays. — 2 mai. François Aubert : l'Opposition sous Henri IV. — 7. G. Emile Delaunay : Les Talapouins (Talapouins). Univers pittoresque 1850. — 8. Bibliog. A. Voiseux : nouveaux Cours d'économie politique professé à la Faculté de droit de Paris, par Batbie. — 24. Bibliog. Pellerin : Biographie des Députés, par Félix Ribeyre. — 26. Bib. Ab. Rolland : Les inventeurs et leurs inventions.* par Emile With. — 30 mai. J.-F. Gall : Causeries scientifiques.

La Presse. — 1er mai. Georges Bell : la France féodale, par le comte de Ladevèze. — 8 mai. Louis Figuier : Conférences scientifiques de MM. Delaunay, Frémy, Bertrand et Jamin. — 11. Georges Bell : la Haute-Savole. récits d'histoire et de voyage, par Francis Wey. — 12. A. Rocher : de la Révision en matière criminelle. — 15. Francis Riaux : les Steeple-chasses. — 21. Paul de St. Victor : Idées et sensations, par MM. Edmond et Jules de Goncourt. — 27. de Granet : De la haute éducation intellectuelle, par Mgr l'évêque d'Orléans. — 28. Vallery Radot : Pages intimes, poésies, par M. Eugène Manuel.

Le Temps. — 1er mai. Ed. Scherer : Etudes de diplomatie contemporaine. M. de Bismark, par Julien Klaczko. — 7. Bibl. B. Hauréau : Lucrèce, par de Pongerville. — 15. Ed. Scherer : les Apôtres, par Ernest Renan. — 26. Bibliog. E. Lemoine : le Christianisme et le libre examen, par le Docteur Mary. — 29. P. Challemel-Lacour : les modernes Historiens de Rome ancienne : Niebuhr, M. Michelet et Mommsen.

L'Union. — 1er mai. A. Nettement : le Doute et ses victimes et le siècle présent, par l'abbé Baunard. — 2. A. Boullée : le comte de Guernon-Ranvile. — 2. Don Bernard : Histoire du diocèse d'Agen, par l'abbé Barrère. — 14. L. de Pesquidoux : Benoît XI, par Léon Gauthier. — 15. A. Nettement : l'Amérique équatoriale, par le Vte Onffroy de Thoron. — 17. E. de Barthelemy : les Femmes blondes selon les peintres et l'école de Venise, par deux vénitiens (MM. Arm. Barchet et F. de Conches). — 22, 23 et 29. A. Nettement : Histoire du droit criminel chez les peuples Européens, par Alb. du Boys. — 25. H. de Riancey : le P. Félix et un économiste démocrate (M. Benard). — 27. Dr Dunoy de Saint-Maclou : le Christianisme et le bonheur social. — 31. G. de Cadoudal : Françoise d'Amboise (par l'abbé Richard, par le Vicomte de Kersabiec, par Em. Grimaud).

Le gérant, H. Vrayet de Surcy.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue Notre-Dame des Champs, 49.

Tome II. N° 7. Juillet 1866.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES.

On ne nie plus aujourd'hui les bienfaits de l'instruction : c'est, Dieu merci, un procès gagné ; mais quand on a donné au peuple le degré d'instruction suffisant, on lui doit les moyens d'utiliser cette nouvelle source de bonheur intellectuel et de bien-être matériel, car l'instruction, *bien dirigée,* conduit à tout.

Les progrès ont été lents et graduels : nous ne parlerons pas des temps qui ont précédé la découverte de l'immortel Gutenberg ; lorsque ce miracle de multiplication eut mis les livres à la portée de toutes les fortunes, il se forma dans les grandes villes de l'Europe des bibliothèques publiques et privées ; la plus célèbre des premières est celle des rois de France (1).

Elles étaient d'abord peu accessibles, mais avec le progrès des lumières on a senti le besoin d'y fouiller. N'en obtenait pas la permission qui voulait : livres et manuscrits étaient plutôt un aliment à la curiosité qu'à l'instruction ; il fallait une volonté intelligente pour faire un monde du chaos, pour transformer cet amas de livres en bibliothèque *réellement publique,* que l'érudit et le désœuvré pussent aller visiter, avec la certitude d'y trouver quelque chose.

Nous sommes bien loin de ces temps-là, mais il y a encore beau-

(1) Voyez Robinet, Petit Radet, etc. — De 1455 à 1500, 212 villes eurent des imprimeries qui donnèrent 140,700 éditions. De 1500 à 1536, on vit paraître 17,779 éditions. En supposant que chaque édition ait été tirée à 500 exemplaires, on voit que durant ces périodes, il fut imprimé environ 16 millions d'exemplaires, et en comptant 2 volumes par exemplaire, 32 millions de volumes, répartis dans les grandes villes de France.

coup à faire, et c'est devenu une préoccupation si générale que le gouvernement s'en est ému et seconde aujourd'hui le mouvement de tout son pouvoir. A Paris, centre d'étude, rendez-vous de tant d'illustrations, les bibliothèques sont ce qu'elles doivent être : on ne peut aller dans les vastes salles de la rue de Richelieu ou dans les huit autres établissements de ce genre sans trouver de jeunes auteurs occupés à compulser de vieux livres, sans voir une foule de lecteurs que troublent à chaque instant les pas et la conversation des provinciaux étonnés; gravures, cartes et manuscrits, là, tout est demandé, dévoré, mis à profit. Les recherches ne s'y bornent pas aux documents historiques ou scientifiques, on y voit pêle-mêle des émules de Thierry, fouillant les chroniques et les archives du moyen âge, des vaudevillistes cherchant des inspirations, des rédacteurs de petits journaux feuilletant le *vieux Mercure de France* pour y trouver des saillies qu'ils aiguisent à neuf, des rédacteurs de *Magasin illustré* copiant les cartons pour diversifier leurs feuilles à deux sous, et, à côté de modernes bénédictins travaillant depuis vingt ans à quelque dictionnaire hébreu, persan ou chaldéen, de célèbres dramaturges qui cherchent dans Lope de Véga, Calderon, Goëthe ou Shakespeare, la situation qui doit faire le succès de leur drame futur...

Cela est déjà vieux, mais ce qui révèle une situation nouvelle, ce sont les soirées scientifiques ou littéraires auxquelles donnent leur concours un grand nombre de professeurs et d'hommes de lettres, des cours publics tels que ceux du *Conservatoire des arts et métiers*, dont les vastes amphithéâtres suffisent à peine à la foule avide d'apprendre, ceux de *l'association Polytechnique* et de son émule *l'association Philotechnique*, etc.

Il y a peu de temps encore, une œuvre nouvelle s'est formée par l'intelligente initiative des ouvriers eux-mêmes : un monteur en bronze, un sellier, un lithographe, ont été les fondateurs de la *Société des Amis de l'instruction* (1), les premiers organisateurs des bibliothèques populaires (2). Cet exemple fut aussitôt suivi dans le

(1) Troisième arrondissement de Paris, à l'École centrale, rue des Coutures-Saint-Gervais.

(2) Pour compléter cet historique, nous laisserons la parole à M. Mayer, inspecteur des écoles de la ville de Paris :

« Nous sommes fiers de le redire, c'est à l'initiative isolée de quelques modestes travailleur, sans appui, sans protection, presque sans ressources, que nous devons d'exister.

« Quand on a de riches patrons, quand les heureux du jour vous excitent ou vous

dix-huitième arrondissement où une bibliothèque est ouverte tous les soirs (1); puis dans le neuvième, où le zèle infatigable de M. Félix Hément a réuni plus de douze cents volumes (2); dans le cinquième, où M. Laboulaye a organisé, sur la demande des classes ouvrières, une bibliothèque déjà riche (3); le dixième arrondissement suit ces bons exemples (4); M. Legouvé est en instance dans le sixième; enfin Paris possédera bientôt vingt bibliothèques municipales. Ce sera là un progrès réel, si la composition de ces bibliothèques est convenable, si les fondateurs animés d'un esprit sage et prudent ne les laissent pas envahir par des ouvrages indignes d'y figurer.

Mais si Paris nous offre ce spectacle, si quelques grandes villes le suivent de loin, que se passe-t-il dans les provinces? Le besoin de livres y est encore plus grand, et elles n'ont rien, si ce n'est l'étalage d'un colporteur, rarement moral et toujours trop cher.

Là encore il y a bien des catégories : nous voyons dans l'Alsace la bibliothèque de Béblenheim fondée par un simple ouvrier. Nous

viennent en aide, les moindres projets deviennent aisément des actes, et le succès leur est assuré, parce que tout y vient concourir.

« Ici, rien de pareil : point d'encouragement, point de certitude, des difficultés à chaque pas, des obstacles partout. Un ouvrier monteur en bronze, un garnisseur de nécessaires, un sellier, un lithographe, d'autres encore, voilà nos fondateurs. Comment faire naître cette bibliothèque qu'ils ont imaginée? Par l'association? — Comment l'entretenir? Par une cotisation assez modique pour n'effrayer aucune bourse et n'inquiéter aucun amour-propre (40 centimes par mois).

« Par l'association on se rend fort, par la cotisation, on se rend digne. On devient possesseur du livre qu'on lit, et sa lecture, au lieu d'être une faveur, devient un droit.

« Les bibliothèques publiques n'offrent pas cet avantage. Elles ne sont point toutes accessibles le soir, la seule heure dont l'ouvrier puisse disposer. Elles sont fermées le dimanche, le seul jour où il soit libre. Les femmes n'y sont pas reçues, et le prêt des livres y est entouré de difficultés telles que l'ouvrier n'en peut profiter...

« Aujourd'hui la Société compte près de sept cents souscripteurs et possède 3,000 volumes. Le mouvement du prêt s'est élevé dans les six premiers mois à 2,915 volumes.

(1) Grande rue de la Chapelle, 61. — On y paye une cotisation mensuelle de 40 centimes.— La bibliothèque est ouverte tous les soirs de 7 heures et demie à 9 heures et demie. Elle possède 800 volumes.

(2) Rue Saint-Lazare, 34. — Ouverte tous les soirs à 8 heures. Rétribution mensuelle, 40 centimes. 247 souscripteurs.

(3) Cette bibliothèque, ouverte dans le principe chez M. Girard, rue de Bretagne, est aujourd'hui rue Contrescarpe-Saint-Marcel, 23. Elle est ouverte le soir de 7 heures et demie à 10 heures, et le dimanche de 11 heures à 1 heure. — Il suffit, pour devenir sociétaire, de verser 1 franc d'entrée et une cotisation mensuelle de 40 centimes; pour les femmes, la cotisation est de 20 centimes seulement. — On peut prendre des livres à domicile.

(4) Mairie du dixième arrondissement, bibliothèque fondée par M. Vée. — 2,167 volumes, 247 souscripteurs; ouverte les dimanches; droit d'entrée, 1 franc, et 50 centimes pour les femmes.

voyons M. Macé, secondé par des hommes honorables du Haut-Rhin, constituer une Société des bibliothèques communales; le Rhône, l'Yonne, la Nièvre, la Haute-Marne et quelques autres départements se sont mis en rapport avec elle et obtiennent d'excellents résultats. Dans la Franche-Comté, un libraire, M. Bulle, offre quinze mille volumes avec un rabais de moitié sur les catalogues de Paris, aux communes qui fonderont des bibliothèques *réellement populaires;* à Lille, une bibliothèque qui comprend plus de mille volumes est ouverte à des abonnés à raison de 10 centimes par mois; à Routot (Eure) un instituteur a fondé et entretenu une bibliothèque scolaire qui compte quinze cents volumes; à Épernay (Marne), par les soins intelligents de MM. Perrier-Jouët et Charles Perrier, plus de dix mille volumes sont prêtés à une population de dix mille âmes composée en majeure partie d'ouvriers des caves et des ateliers du chemin de fer, pour un prix mensuel très-modique; nous pourrions multiplier ces exemples en ce qui concerne le Nord et l'Est de la France; malheureusement les progrès ne sont pas aussi grands dans l'Ouest et le Midi.

Là aussi, il y a de grandes et belles bibliothèques (celle d'Aix possède cent mille volume et onze cents manuscrits), mais elles ont fort peu de lecteurs, par bien des motifs qu'il est facile d'énumérer : 1° parce qu'il n'y a pas ou presque pas de livres modernes, et que les ouvrages antérieurs au XVII° siècle ne sont bons qu'à être consultés par des érudits; 2° parce que l'on gèle dans les salles au moins six mois de l'an, et les six mois où l'on lirait le plus;... 3° parce que les bibliothèques des chefs-lieux de départements ou d'arrondissements ne sont ouvertes que deux jours de la semaine et à des heures peu favorables; 4° parce que rien ne fait savoir au public que dans telle rue de la ville il y a un *salon de lecture gratuit;* que rien ne lui dit qu'il trouvera là les ouvrages qu'il désire et demande à son libraire sans pouvoir les obtenir...

Oh! profanation! s'écrieront sans doute quelques vénérables académiciens, habitués à fouiller seuls dans cette grande inutilité qu'on appelle *Bibliothèque publique*, et faits à cette idée que, *seuls*, ils ont le droit de secouer la poussière séculaire qui recouvre les *in-folio*.

Il ne faut cependant pas s'y tromper: loin de moi l'idée d'inonder les bibliothèques de productions éphémères; ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mais seulement ceci :

A côté de la science, de l'érudition pure, il faut la *vertu attractive*, à côté des Grotius, des Pufendorf, des Cujas, des Hippocrate et des Galien, bons aux élèves des écoles de droit et de médecine, il faut des

ouvrages de bonne littérature; à côté de Philon (1), Proclus (2) ou Jamblique (3), il faut Descartes et Malebranche, Labruyère et Vauvenargues; à côté d'Aristophane, Molière; à côté de Sophocle, Corneille, Racine; à côté des Pères de l'Église, Bossuet, Fénelon, Lacordaire, Ravignan, Dupanloup; à côté d'Ésope et de Phèdre, la Fontaine et Florian....

Mais la littérature et la morale, quoiqu'elles adoucissent les mœurs et civilisent les hommes, ne sont pas tout: l'économie politique est une des sciences les plus ignorées de la classe populaire et nos bibliothèques du Midi ne possèdent en général ni Quesnay, ni Bentham, ni Blanqui, ni Bargemont, ni Ricard, ni Smith, ni Say, ni Rossi (4). On ne peut cependant nier son importance et l'influence qu'elle est appelée à exercer sur les destinées du commerce et de l'industrie.

L'agriculture n'est représentée que par Dioscoride, Caton (5), Pline (6), Columelle (7), et, à vrai dire, elle a quelque peu changé depuis ces savants naturalistes jusqu'à Matthieu Dombasle, l'homme pratique par excellence.

La physique et la chimie, appliquées aux arts, sont des sciences que quelques populations de villes industrielles devraient posséder à fond; Eh bien, croit-on que les ouvrages de haute théorie soient le moins du monde profitables à cette classe de lecteurs? Évidemment non. Ce qu'il leur faut d'abord ce sont des volumes possédant une vertu d'attraction, un aimant, le miel du vase, des *Simon de Nantua*, des *Maître-Pierre*, des *Brougham*, etc.; puis les ouvrages élémentaires: puis Biot, Thénard, Gay-Lussac et autres; et que tout cela se sache par les journaux du pays, et qu'on puisse lire dans la semaine, le dimanche, à toute heure, à l'heure surtout où les cafés et les cabarets resplendissent à travers leurs portes vitrées; enfin qu'on puisse lire sans souffler dans ses doigts... Il faut, dit-on, pour jouir d'un plaisir quelconque que tous nos sens y soient bien disposés; à plus forte raison pour lire, réfléchir et profiter de nos lectures.

Il existe, dans une petite ville du Midi, une modeste bibliothèque exceptionnelle, qui compte à peine autant de volumes qu'un des bons

(1) Philosophe platonicien, né à Alexandrie, l'an 30 avant Jésus-Christ.
(2) Philosophe néo-platonicien, né en Syrie en 430.
(3) Philosophe néo-platonicien, né à Chalcis à la fin du IIIe siècle.
(4) Économistes français et anglais des XVIIIe et XIXe siècles.
(5) *De re rustica.*
(6) Pline a composé une Histoire naturelle en trente-sept livres.
(7) Columelle a écrit un Traité d'agriculture intitulé comme celui de Caton: *De re rustica.*

salons littéraires de la capitale. Cette bibliothèque, ouverte, chauffée et éclairée le soir, reçoit plus de monde chaque jour que n'en reçoivent en un mois les immenses agglomérations d'*in-folio* et d'*in-quarto* d'Aix, Lyon et Marseille réunies. On trouve là tous nos bons ouvrages modernes ; on y trouve en même temps science, instruction et plaisir. Aussi n'est-il pas rare de voir déserter le cabaret pour la bibliothèque.

Notre pensée serait cependant mal comprise si l'on inférait de ce qui précède que les vieux ouvrages, les anciennes chroniques, les travaux des Bénédictins doivent être bannis ; que les siècles qui ont précédé le XVIIe doivent céder la place aux seuls ouvrages des temps modernes. Ce serait sacrifier la classe éclairée à celle qui ne l'est pas et ce ne serait pas juste. Tout cela, d'ailleurs, va si bien ensemble ! Point de priviléges : il n'en faut pas plus là que dans la société. Pressez les rayons, agrandissez les salles, bâtissez au besoin, et que les ouvriers privilégiés fassent au milieu d'eux une place aux nouveaux venus. Voilà tout.

Mais, me dira-t-on, il y a un choix à faire dans toutes les nouvelles productions, et ce choix est difficile (1). — J'en conviens, mais pourquoi ne nommerait-on pas une commission composée d'autant de spécialités qu'il y a de divisions dans le catalogue. Chaque bibliothèque, chaque commune un peu importante a un fonds destiné à l'achat de quelques volumes tous les ans ; sait-on ce qui arrive? ce fonds est absorbé par la spécialité des bibliothécaires, et comme le bibliothécaire est d'ordinaire un savant, jurisconsulte, médecin, naturaliste ou mathématicien, l'argent est dépensé en ouvrages spéciaux, rares et si savants, que lui seul peut les apprécier et en jouir...

Mais ce n'est pas là notre affaire et il faut en finir. Je terminerai donc en émettant le vœu que les conseils municipaux allouent des fonds suffisants pour compléter les collections par des ouvrages *réellement utiles et accessibles à tous.*

Les bibliothèques, ainsi comprises, seront le complément des écoles d'adultes ; on y verra des artisans, de simples ouvriers, venir, après leur journée, se délasser du travail par la lecture, et rentrer chez eux l'esprit meublé et le cœur d'autant plus satisfait que l'épargne n'aura plus été échangée contre une bouteille de vin bleu et que la

(1) Il est difficile surtout en ce qui concerne les œuvres d'imagination.

Dans un deuxième article, nous nous occuperons de la composition des bibliothèques populaires, et, en particulier, des romans qui ont une si grande influence sur les mœurs du peuple.

ménagère, au lieu de les accueillir le reproche à la bouche ou les larmes aux yeux, les recevra avec bonheur. Tout n'y gagnera-t-il pas?

R.-F.

LETTRES DE A. F. OZANAM (1).

L'homme se révèle en ses écrits comme Dieu dans ses œuvres. Enfants de l'être moral, ils sont faits à son image. Mais quels écrits, plus que les lettres, ont le don d'attester la paternité de leur auteur? Les lettres, c'est l'homme qui se produit au dehors, dans toute la vérité de son être, avec toute l'expansion dont il est capable : c'est le reflet de l'âme. Là, point de ces ornements dont le style se pare en vue d'un effet à produire, et qu'on pourrait appeler la toilette de la pensée : rien de factice. Les livres sont l'art; les lettres, la nature.

C'est l'âme prise sur le fait, « à l'improviste et dans l'intimité de sa vie, » comme il est dit dans la préface de M. Ampère. C'est l'âme qui révèle spontanément ses élans et ses faiblesses, sans faire effort pour comprimer les uns ou voiler les autres.

Les lettres, c'est l'homme : c'est donc le tableau le plus saisissant de sa vie privée, et surtout de sa vie intellectuelle et morale.

Résumer un ouvrage ordinaire, c'est généralement y distinguer l'idée mère, et grouper autour d'elle les principaux points qui s'y rattachent. Mais les lettres ont cela de particulier qu'elles ne s'enchaînent pas nécessairement, et sont autant de pièces détachées qui n'ont pas pour but de former un ensemble. Elles ont toutefois une connexion résultant d'un certain nombre d'idées et de sentiments saillants et répétés, qu'il s'agit de signaler et de faire ressortir. Encore une fois donc, analyser les lettres, c'est analyser l'homme.

Dans les lettres d'Ozanam, deux traits dominants semblent ressortir de son caractère : le respect du devoir et l'amour de la famille. A ces deux mobiles se rattachent toutes les fibres de son cœur, toutes les déterminations de son énergique volonté. Ces deux nobles sentiments se trouvent-ils en présence, les deux puissances correspondantes de son être, cœur et volonté, se livrent alors de terribles combats. Si la conciliation est impossible, le devoir triomphe toujours,

(1) *Œuvres complètes* de A. F. Ozanam, avec une préface par M. Ampère, de l'Académie française; t. X et XI. Lettres (1831-1853). Paris, J. Lecoffre, 1865. 2 vol. in-8°. Prix : 14 francs.

grâce à cette volonté qu'éclaire une intelligence droite et profonde, fortifiée par une foi ardente et inébranlable.

Le devoir conduit à Paris l'étudiant laborieux, qui regrette chaque jour, dans son isolement, les joies de la vie de famille et le foyer paternel. Il en est de même quand Ozanam, devenu professeur, se prend à pleurer encore Lyon, sa ville natale, qu'il ne peut oublier ni dans les triomphes d'une chaire applaudie, ni dans les consolations de l'amitié, cette amitié qui pourtant tenait, elle aussi, une large place dans son cœur.

Rien de plus touchant que ces entretiens pleins d'amour filial avec des parents vénérables, ces épanchements affectueux avec des amis auxquels le rattachait un mutuel dévouement. Il y a en lui un esprit plein d'initiative et d'entrain, mais en même temps un grand besoin d'expansion, besoin de puiser dans une affection vraie, un secours qu'il craint de ne pas trouver en lui-même, et cela par une prudente défiance de ses forces, et non par faiblesse ou pusillanimité.

Toujours habile et éclairé pour donner un conseil, il était, chose plus rare, également prêt et même porté à en recevoir. A la fois modeste et fier dans ses succès, il avait ce qu'il faut pour être grand, l'amour de la gloire sans orgueil, et la noble audace sans présomption.

Doué d'une vive sensibilité, il prenait tout à cœur, et ressentait avec anxiété les préoccupations de l'avenir. Il faisait siens les intérêts de ses amis et savait désirer leur bien avec cet oubli de la personnalité qui fait le dévouement, avec cette identification qui fait la vraie amitié. Son bonheur semble attaché indissolublement au leur. Il parle de leur mariage, de leurs espérances, de leurs affaires, comme s'il s'agissait de lui-même. Il comprenait l'affection : aimer, c'est être un. Sa foi solide et éclairée eut pour récompense le bonheur de ramener à la foi catholique un ami dont l'âme était depuis longtemps obscurcie par le doute.

La religion unie à la science, voilà le but vers lequel il dirigea toute sa vie. Nous le voyons fervent admirateur de l'éloquence catholique personnifiée dans le P. Lacordaire. Valeureux champion de ses croyances, il s'en établit le défenseur, se fait le soldat de la sainte cause. Travailleur acharné, il comptait ses instants et ses joies par le nombre de connaissances nouvelles qu'il acquérait. La science est ce qui satisfait le mieux l'esprit et le cœur de ces hommes, dont l'intelligence, inquiète et ambitieuse de savoir, amoureuse du vrai et du beau, sonde sans cesse l'inconnu pour y chercher l'empreinte de l'in-

fini. Chaque pas vers l'infini est une joie immense pour ces âmes d'élite, qui attendent de Dieu seul, comme la fleur du soleil, leur complet épanouissement, la plénitude de leurs aspirations.

Ce n'est pas qu'il passât sa vie enterré sous les livres poudreux, goûtant dans la solitude les charmes d'une vie tout intellectuelle, et qu'il se tînt muré comme un reclus, content de laisser errer son imagination et sa pensée dans les nuages du rêve où l'océan de la métaphysique. Il vivait aussi avec ses semblables, pour leur faire du bien et leur montrer la lumière. Il aimait à voir de ses yeux, à juger par lui-même les mœurs des peuples, étude qui conduit à la parfaite connaissance de l'humanité. Laissant aller son âme à l'enthousiasme que provoquent les grandes scènes de la nature et les merveilles de l'art, il allait en Italie et en Allemagne écouter dans les montagnes la voix de Dieu, et, dans les monuments des grands maîtres, la voix des inspirations et des croyances du passé. On aime à lire les récits pleins de verve et de goût, dans lesquels l'auteur relate pas à pas ses émotions de voyage. C'est plaisir d'y voir cette âme passionnée s'éprendre de la foi méridionale, et en même temps des arts qui en sont l'expression vivante, de ces œuvres où le naïf génie de Giotto et de Fiesole a su traduire cette foi dans sa plus sublime période.

La dévotion italienne le touche : il la compare à la piété bretonne, qui lui paraît plus solide. Les deux peuples ont des points de contact, selon lui. Mais le premier, dans sa foi comme dans ses mœurs, dans son caractère et jusque dans le sol qu'il foule, a quelque chose de plus doux, de plus sentimental, de plus poétique et de plus mou. Le second est plus âpre, moins suave, plus austère et plus ferme.

Son bonheur était donc l'étude, mais l'étude dans sa plus large acception, tantôt dans les livres, tantôt dans l'observation; aujourd'hui dans le silence du cabinet, demain en face du monde. La science des hommes le menait à la profonde connaissance de l'histoire, l'histoire à la philosophie. Ces trois sciences furent les principaux objets de ses recherches : il sut trouver entre elles une admirable connexion, et les élever par le christianisme. C'est ainsi qu'il écrivit *Dante et la philosophie*, étude qui se rapporte aux Guelfes et aux Gibelins, à la rivalité du sacerdoce et de l'empire, une de ses thèses favorites.

Il donna aussi une des meilleures parties de sa jeunesse à l'étude du droit. Il devint à Lyon professeur de droit commercial, et cette chaire, ainsi que les autres qu'il occupa plus tard à Paris, toujours avec une égale distinction, exerça son talent, sa verve de langage,

son érudition éloquente. Mais cet enseignement préoccupait son âme toujours avide de bien faire, et à qui l'amour du devoir inspirait la crainte incessante de faire trop peu.

Tandis que, par la parole ou par la plume, il travaillait à édifier de nouveaux temples à sa foi, sa charité concourait à jeter les premiers fondements de la Société de Saint-Vincent de Paul, la plus grande de toutes les œuvres philanthropiques, comme conception et comme résultats. Il eut le mérite et le bonheur d'en être un des plus zélés coopérateurs et de la voir grandir et prospérer sous ses yeux.

La plupart des lettres d'Ozanam s'adressent à ses proches parents et à ses amis intimes. Aussi s'y révèle-t-il sans détour. Ame droite et franche, il ne cachait rien et ne s'offensait de rien : mais il sentait d'une façon exquise les délicatesses de l'affection.

Nul homme ne fut meilleur père; nul ne chérit plus que lui les auteurs de ses jours. Les larmes qu'il versait sur leurs tombes prouvent bien qu'en les perdant il perdait réellement la moitié de son cœur. Pour sa mère, c'était un amour tendre et sensible; pour son père, un attachement dévoué et confiant. Heureux, répétait-il sans cesse, l'homme à qui Dieu donne une sainte mère!

Sans doute, il ajoute aussi du haut du ciel : Heureux ceux à qui Dieu donne une sainte femme! La mère commence l'œuvre, c'est la base; mais la femme achève, c'est la couronne. Dieu bénisse la douce compagne qui soutient nos pas dans le dur chemin, qui sèche avec un sourire les yeux des vivants, et ferme avec une larme les yeux du juste, après qu'il s'est endormi dans le Seigneu.

François de Lestanville.

DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES

De la part des agrégés.

Chaque jour des agrégés s'adressent à nous pour nous prier de leur procurer ou de leur faciliter les moyens de céder ou d'échanger des ouvrages dont ils désirent se défaire.

Pour répondre à ce désir, nous consacrons volontiers, dans chaque numéro de la Revue, un article spécialement destiné à faire connaître les demandes et offres qui nous parviennent à ce sujet.

Toutefois, l'administration se réserve le droit de refuser certains livres ou d'ajouter, quand il y aura lieu, des réflexions sur l'ouvrage offert.

L'administration entend borner son action à mettre celui qui offre un ouvrage en rapport avec celui qui le demande, et *vice versa*. Ce qu'elle pourrait faire en plus serait entièrement désintéressé et purement officieux. Elle décline donc toute responsabilité dans ces sortes de transactions, et en cas de contestation sur l'état de l'ouvrage vendu ou sur tout autre point, elle entend rester étrangère au débat.

Ceux de nos agrégés qui auront des offres ou des demandes à faire voudrons bien se conformer au réglement suivant :

Pour qu'un ouvrage puisse être offert par la voie de la Revue il faut :

1° Qu'il ait une certaine importance, afin de ne point surcharger nos colonnes.

2° Si l'ouvrage appartient à une édition moderne existant encore en librairie, il faut que le prix soit fixé à 40 pour 100, *au moins*, au-dessous du cours. Ainsi, un ouvrage catalogué à 20 francs, chez l'éditeur, ne saurait être fixé à plus de de 12 francs dans les offres, afin que l'agrégé demandeur y trouve un réel intérêt.

3° Si l'ouvrage, quoique épuisé chez l'éditeur, se trouve encore facilement en librairie, le prix devra être fixé de manière à assurer un avantage d'au moins 20 pour 100 sur les prix auxquels on peut se le procurer. Ainsi, un ouvrage que l'on trouverait dans le commerce à 20 francs, ne pourrait être offet à plus de 16 francs.

4° Enfin (et pour cette catégorie seulement), le prix à fixer pour les ouvrages rares, précieux et difficiles à trouver, est laissé à l'estimation personnelle de celui qui offre.

5° La personne qui veut offrir un livre à nos agrégés par l'entremise de notre recueil, ne doit point nous envoyer cet ouvrage avant d'en être requise par nous ; il faut seulement qu'elle fournisse tous les renseignements nécessaires pour l'insertion. Elle doit donc nous faire connaître le titre, le format, l'édition, le nom de l'éditeur, le millésime, etc.; indiquer si l'ouvrage est broché (coupé ou non coupé), relié (le genre de reliure), et en quel état il se trouve. Elle doit surtout faire connaître le *prix net* auquel elle veut le céder. En donnant tous ces renseignements avec précision, on préviendra une foule de questions qui entraineraient des retards, des frais de correspondance, etc.

6° La personne qui cède un ouvrage de sa bibliothèque à l'un de nos agrégés qui en fait la demande par la voie du journal, devra se conformer aux mêmes prescriptions, c'est-à-dire : ne pas envoyer l'ouvrage avant d'avoir reçu de nous l'autorisation préalable et avoir soin de relater exactement l'état et la condition de l'ouvrage qu'elle consent à céder.

7° Si, pour un livre offert, plusieurs compétiteurs se présentent, l'ouvrage sera, comme il est dit ci-dessus, adjugé au premier demandant ; mais dans le numéro suivant de la Revue, et par les soins de l'administration, le titre du même ouvrage sera inscrit parmi les demandes, et, si cette insertion est sui-

vie d'effet, ce nouvel exemplaire sera attribué au compétiteur qui n'est pas arrivé en ordre utile pour l'obtenir dans le mois précédent. De même, si pour un ouvrage demandé, plusieurs exemplaires sont offerts, l'administration fera inscrire, dans le numéro suivant, ce même ouvrage parmi les offres, afin d'effectuer, s'il est possible, le placement des exemplaires qui n'auraient pu être acceptés dans le mois précédent.

8° Les frais de correspondance ne peuvent être, *en aucun cas*, à la charge de l'administration; ils sont toujours supportés par celui qui nous écrit ou reçoit nos lettres, soit qu'il offre un ouvrage, soit qu'il le demande.

Les frais d'emballage et de port d'un ouvrage qui nous est adressé à la suite d'une insertion, sont à la charge de l'expéditeur. Les frais d'emballage, ports de Paris à destination, et tous autres frais, tels que recouvrements, etc., sont, comme toujours, à la charge de l'acquéreur.

9° Pour indemniser la Revue des frais de ces insertions, toute offre ou demande ayant produit son effet sera frappée d'un droit fixe de 50 centimes par ligne, et ce droit sera supporté, moitié par le vendeur, moitié par l'acquéreur, soit 25 centimes pour chacun d'eux : ces *cinquante centimes* n'étant dus que dans le cas où l'offre, insérée au journal, a été suivie d'une transaction. Si, par conséquent, l'ouvrage offert n'est demandé par personne, l'administration du journal n'a rien à réclamer.

OFFRES

297 Photographies, depuis saint Louis jusqu'à nos jours, hommes et femmes célèbres, d'après Desmaisons; ayant coûté 2 fr. l'une; au lieu de 600 fr. Net : 150 fr.

L'Ami de la religion. Collection complète, de 1814 à 1862, du premier au dernier numéro. 196 volumes in-8° uniformément reliés, 5 fr. le volume.

Années 1860, 1861 et 1862 du Correspondant, en livraisons : chaque année, au lieu de 25 fr. Net : 12 fr.

Bible de Cologne (Balthazar d'Egmond, 1862), in-8°, reliure chagrin en bon état, versets séparés, caractères elzéviriens. Net : 10 fr.

Méthode de piano, par Adam; puis l'encyclopédie du pianiste, exercices variés pour le piano; très-bien relié et en très-bon état; au lieu de 40 fr. Net : 10 fr.

Atlas national illustré (grand) des 89 départements de la France, édition de 1861, par le Vasseur; tout neuf, demi-reliure, chagrin rouge; au lieu de 50 fr. Net : 25 fr.

Œuvres complètes de Buffon mises en ordre et précédées d'une notice historique; par M. A. Richard, professeur à la Faculté de médecine de Paris; suivies de la classification comparée d'après Cuvier, Lesson, etc. 5 volume in-8° reliés. Bel exemplaire avec gravures peintes. Paris, édition de 1852. Au lieu de 110 fr. 50 fr.

Encyclopédie moderne, dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts. 30 vol. in-8°. Ouvrage orné de plus de 100 planches gravées sur acier, destinées à faciliter l'intelligence du texte. Cette nouvelle édition, publiée sous la direction de M. Léon Renier, entièrement refondue et augmentée de près du double, forme 30 volumes; dont 27 volumes in-8° de texte et 3 volumes d'atlas, bien conservés. Prix : 100 fr. Net : 60 »

Lexicon hebraicum et chaldaicum in libros veteris Testamenti ordine etymologico, compositum in usum scholarum, edidit E.-F. Leopold. In-12. Leipsig. 1/2 reliure. 2 »

Histoire du Congrès de Paris, par Ed. Gourdon. 1 fort vol. in-8°, broché; au lieu de 5 fr. 2 50

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

LES ÉCOLES ÉPISCOPALES ET MONASTIQUES DE L'OCCIDENT, depuis Charlemagne jusqu'à Philippe-Auguste (768-1180), par M. Léon MAITRE. 1 vol. in-8° de 314 pages. 1866, Dumoulin. Prix : 5 francs.

Nous n'avons pas encore eu d'ouvrage aussi complet sur la question importante des écoles avant les universités. Les écrivains ont rarement poussé leurs recherches au delà du XIII[e] siècle ; ils n'ont généralement étudié que d'une façon superficielle les temps antérieurs. C'est un sujet qui touche de trop près à l'histoire de la civilisation et de l'influence du christianisme pour ne pas exciter le plus vif intérêt.

M. Maître a divisé son livre en trois parties : l'une comprend la revue des écoles qui ont existé du IX[e] au XII[e] siècle, sans oublier l'école du Palais ; l'autre, leur organisation, leurs règlements, la condition des écolâtres et des écoliers ; la dernière, le programme des études. Des chapitres spéciaux sont consacrés à l'instruction des laïques et des femmes, et aux bibliothèques. C'est un travail d'une grande érudition, dû à la science consciencieuse d'un homme qui ne cache point ses convictions de catholique. L'analyser est bien inutile, car il faut le lire; le sujet en vaut la peine. Le meilleur éloge à en faire c'est de le croire digne d'une sérieuse critique.

Le fond même de l'ouvrage paraît avoir été une préoccupation trop exclusive, qui a fait négliger la forme. Les *manchettes* (un titre même de chapitre) se confondent souvent avec le texte ; elles en deviennent une partie intégrante qu'on ne peut retrancher sans supprimer le sens. Les *renvois* sont assez fréquemment mal posés. Quelques textes importants, traduits dans le corps de l'ouvrage, ne sont pas reproduits en note.

Dans les indications bibliographiques, nous ne voyons pas figurer

l'Histoire critique et législative de l'instruction publique en France par M. H. de Riancey (Paris, 1844. 2 vol. in-8°). — De Litterarum studiis apud Italos primis mædii ævi sæculis à Guillelmo Giesebrech, (Berlini, 1845, in-4°). — De Litterarum studiis a Carolo Magno revocatis de Schola palatina instaurata auctore Joanne Christiano Baehr (Heidelbergæ, 1856, in-4°). — Peut-être qu'on pourrait trouver des renseignements dans Alcuin, restaurateur des sciences, par Laforest (Louvain 1851, in-8°). — Alcuin et son influence, par F. Monnier (Paris 1853, in-8°). — De l'enseignement de la philosophie et de la littérature au XIe et XIIe siècles, par M. H. de l'Épinois (in-8°, 1858).

Le jugement porté sur le temps mérovingien (p. 4) est trop sévère. Une étude attentive de cette époque fait connaître beaucoup d'écoles florissantes et conduit à cette conclusion, que le IXe siècle n'a fait, et c'est assez pour sa gloire, que restaurer ce que des années de troubles et de désordres menaçaient de ruiner.

Plusieurs conciles sont cités sans indication de date (p. 6 et 247).

C'est une exagération de dire que le terme d'instruction publique est un anachronisme au moyen âge (p. 16). L'Église, en recevant la succession des écoles gallo-romaines, a songé et a dû songer d'abord à en faire profiter ses clercs : c'était la première nécessité. Mais les laïques étaient-ils exclus ou s'excluaient-ils eux-mêmes des écoles. Non; l'auteur le prouve (p. 252). Si tout le monde pouvait recevoir l'instruction, l'enseignement était public, bien que certainement tous n'en profitassent pas, alors comme aujourd'hui. La seule instruction publique possible et bonne était l'instruction morale (p. 17) ; c'est une vérité de tous les temps ; ce qu'il importerait de savoir, c'est par quel moyen on arrivait alors à l'instruction morale.

Le manque de confiance en la fermeté de Louis le Pieux n'est point ce qui fit reprendre par l'Église le gouvernement des écoles (p. 23); c'est la force des choses. Si Charlemagne eût rencontré des prélats plus zélés que lui, il n'aurait sans doute jamais eu à s'occuper des écoles. Louis le Pieux n'en perdit le gouvernement que parce qu'il le laissa tomber entre les mains de prélats actifs et dévoués, qui ne croyaient pas devoir laisser péricliter un de leurs intérêts les plus chers, parce que les souverains le négligeaient.

La distinction entre l'école et l'académie du palais (p. 33) ne nous répugne point; mais nous ne la trouvons pas encore prouvée, non plus que la destination exclusive de l'école du palais pour les clercs. Le texte de la vie de saint Grégoire n'a rien de décisif, celui de la vie d'Adalard l'est, mais dans un sens opposé ; les paroles de Pierre de

Pise peuvent s'expliquer parfaitement, parce que, là comme partout ailleurs, les clercs formaient la majorité. Nous renvoyons l'auteur à sa conclusion (p. 47). Il était inutile de réfuter l'opinion de ceux qui veulent trouver dans le palais de Charlemagne l'origine de l'Université de Paris. Ce n'est pas remonter assez haut; on ne se tromperait pas en allant la chercher dans la première école qui ait été établie. Toutes les institutions se tiennent; elles se succèdent, se modifiant en bien ou en mal.

Le désintéressement est une fort belle chose, en pratique surtout, et d'autant plus louable qu'elle est plus rare. Mais ce n'est pas une raison pour traiter de commerce indigne (p. 49) le prélèvement d'une taxe sur les écoliers, fait par les mercenaires de l'enseignement (p. 101). Que l'auteur se reporte un peu vers notre temps.

La note 3 de la page 127 ne répond pas complétement au texte.

La citation de M. Viollet-le-Duc (p. 140) n'est pas heureuse, c'est de la rhétorique. L'esprit d'examen et de critique a été et est de tous les temps. Il semblerait que le progrès a pour conséquence d'annihiler l'Église. Au XIIe siècle, laïques et clercs pouvaient travailler efficacement les uns à côté des autres sans se nuire.

Il se peut que les moines n'ouvraient point leurs écoles aux étrangers séculiers ou laïques (p. 173). C'est une affirmation importante pour laquelle ne nous suffit pas l'autorité de M. Maître ni celle de M. Laferrière. Il est question de professeurs laïques (p. 179); pourquoi n'en parler qu'incidemment. Ce serait un point fort intéressant à développer.

La prépondérance de l'élément religieux dans la période du moyen âge, comprise entre 800 et 1200, est suffisamment connue de tout le monde pour qu'il soit inutile d'insister : il n'y aurait qu'à marquer bien exactement de quelle manière il agissait. La partie la plus neuve d'une étude sur cette époque serait de montrer le rôle que jouait l'élément laïque, prouver s'il était nul, en donner la mesure précise. Le silence des documents ne serait probant que s'il en existait qui fussent spéciaux sur la question des écoles; ils n'en parlent jamais directement. La liberté d'enseignement, qui répond à une des préoccupations du moment, n'est pas clairement traitée. Le monopole de l'Église était-il un fait ou un droit? La demande d'autorisation d'enseigner était-elle l'accomplissement d'une formalité nécessaire, ou simplement un acte de déférence et de soumission? N'eût-il pas été possible de s'étendre sur l'usage des auteurs païens dans les écoles? On voit bien qu'en fait, ils n'étaient pas exclus; mais il y a des déci-

sions de conciles, des passages d'auteurs, particulièrement d'Alcuin, dont on eût aimé à trouver l'explication. Nous croyons qu'il y aurait des choses très-intéressantes à dire sur les échanges de professeurs, de livres, d'élèves, faits entre les différentes nations. Il y aurait peut-être matière pour un chapitre fort curieux sur les écoles de grammairiens, dont il nous reste quelques œuvres qui sont de véritables énigmes.

La partie la plus importante du sujet est l'organisation des écoles. L'auteur devrait diriger ses recherches sur ce point : les Bollandistes sont une mine de matériaux qu'il ne nous paraît pas avoir suffisamment explorée. C'est là que prendraient place avantageusement tous les détails perdus dans la revue des écoles. Cette longue nomenclature, qui est peut-être ce qui a demandé le plus de travail, nous paraît être de toute façon la partie la moins intéressante. D'abord parce qu'elle ne peut pas être complète ; les écoles ne nous sont connues que par ceux de leurs élèves qui sont passés à la postérité ; on peut, sans injustice, supposer que toutes n'en ont pas fourni qui aient été dignes de cet honneur; nos écoles contemporaines en sont réduites là. Le 22e volume de la bibliothèque de l'École des Chartes (p. 456), donne le nom d'un *magister scholarum* de Châlons que ne cite point notre auteur. Ensuite ce tableau ne nous permet pas de prendre une idée exacte de l'état de l'instruction. Le nombre des écoles ne varie pas sensiblement d'un siècle à l'autre ; les détails que nous possédons changent, la renommée passe de l'une à l'autre. Mais deux ou trois textes bien positifs sur l'état de la société nous en diraient plus que ces longues listes.

En résumé, il y a beaucoup de choses dans ce livre, mais beaucoup d'autres pourraient y trouver place ; nous les indiquons volontiers pour engager l'auteur à poursuivre ses études sur ce sujet, qu'il est plus à même de traiter que personne. R. DE S.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE de G. Ticknor. Première période, depuis les origines jusqu'à Charles-Quint ; traduite de l'anglais en français pour la première fois avec des notes et additions des commentateurs espagnols D. Pascal de Gayangos et D. Henri de Vedia, par J. G. MAGNABAL. Paris, A. Durand, 1866. 1 vol. gr. in-8° de XXIII-667 pages. Prix : 9 francs.

Le traducteur s'adresse ainsi tout d'abord au lecteur : « C'est en 1849 que G. Ticknor a publié, dans l'Amérique septentrionale, son *Histoire de la littérature espagnole*, fruit de trente années de patientes et consciencieuses recherches. Dès son apparition, cet ou-

vrage reçoit du monde lettré l'accueil le plus favorable; il est traduit en espagnol, en allemand; il fait autorité sur tout ce qui concerne l'histoire littéraire de nos voisins. Ce succès durable et incontesté pendant près de quinze ans m'a porté à entreprendre la traduction française que je donne aujourd'hui. Je me suis mis à l'œuvre avec d'autant plus d'ardeur que ce travail répond à l'idée dont je poursuis la réalisation depuis longtemps, et qui est de répandre parmi nous, autant qu'il est en moi, la connaissance d'une littérature trop ignorée et par conséquent trop méconnue.... Le livre de Ticknor passe pour le tableau le plus complet de la littérature espagnole. N'aurait-il que ce mérite, il valait bien la peine de fixer l'attention d'un ami des lettres castillanes, de trouver place dans la littérature française où manque un pareil tableau, comme il manquait naguère à l'Espagne elle-même. Loin de moi de prétendre que rien n'avait été tenté en ce genre jusqu'à Ticknor (1); mais les diverses études dont les productions de l'esprit espagnol ont été l'objet, tant en Espagne qu'en France (2), tant en Italie qu'en Allemagne et qu'en Angleterre, ne portent que sur des points spéciaux, ou ne présentent pas un ensemble aussi développé que le travail du savant américain. »

M. Magnabal s'attache à justifier les éloges qu'il vient de donner à l'ouvrage de Ticknor, en analysant tout ce que contient ce volume, qui s'étend des origines de la langue jusqu'au XVIe siécle. « Où trouver, dit-il (p. IV), un exposé plus complet et plus rapide sur la condition de l'Espagne, avant l'apparition de la langue vulgaire, ailleurs que dans les pages du premier chapitre et dans la narration historique qui ferme le premier appendice? Leur lecture nous initie à l'état des mœurs et de la société dans la péninsule; nous peint le caractère de l'Espagnol indigène, luttant sans cesse, et toujours avec la même opiniâtreté, contre les invasions successives des Romains, des Goths et des Arabes, après avoir reçu les colonies grecques, phéniciennes et carthaginoises. Dans cette lutte constante, les descendants de Pélage nous apparaissent accentuant, avec une énergie incroyable, les principaux traits qui composent encore aujourd'hui le caractère national: la foi religieuse et la loyauté chevaleresque, la fidélité à Dieu et au roi. »

Le traducteur signale ensuite les sujets principaux traités par

(1) Ticknor lui-même salue avec respect et gratitude deux de ses devanciers, Frédéric Bouterweck et Sismonde de Sismondi (p. 39).

(2) Nous nommerions surtout MM. de Puibusque, Antoine de La Tour, Camboulin et Guardid.

Ticknor depuis le *Poëme du Cid* (1) jusqu'aux recueils si considérables et si précieux qui, sous le nom de *Concioneros*, nous ont conservé la vie poétique de l'Espagne. Il couronne cette énumération par les réflexions suivantes (p. XI) : « Telles sont les lignes principales, tels sont les grands traits du tableau de l'histoire de la littérature espagnole jusqu'au XVIe siècle, que Ticknor nous présente dans les vingt-quatre chapitres de ce volume. Le procédé de sa composition est bien simple : le tableau se divise en groupes divers, dans chaque groupe une figure se détache sur le premier plan, et ces personnages sont exposés, analysés, jugés, critiqués avec plus de détails et plus de soin que les autres têtes qui environnent l'écrivain principal. Nous trouvons alors dans cette peinture littéraire des aperçus fins et délicats, des appréciations judicieuses, une connaissance profonde du sujet, un rare sentiment des qualités et des défauts de l'auteur étudié, eu égard à la société dans laquelle il vivait, et aux goûts de son temps. Rarement Ticknor avance ses assertions sans les appuyer par des citations qui les corroborent. Ces citations nous éclairent, tant sur la langue et sur le style que sur les sentiments des poëtes et des prosateurs, des chroniqueurs et des romanciers. Si du tableau lui-même nous descendons à ce que j'appellerai volontiers sa légende, c'est-à-dire aux notes qui, à la fin des pages, expliquent et commentent le texte, jamais le lecteur ne trouvera plus de science, plus d'érudition. Ticknor a vu, lu, compulsé tout ce qui s'est écrit et imprimé sur la littérature espagnole jusqu'à nos jours. Il a rendu tributaires de son histoire non-seulement l'Espagne, mais la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne. Pas un livre rare, pas un manuscrit dont l'existence lui a été révélée quelque part, qu'il n'ait voulu voir de ses propres yeux, en avoir une copie dans sa main ; pas un mémoire, une revue où se sont discutés les points de son histoire, qu'il n'ait feuilleté, dont il n'ait extrait le passage nécessaire à sa cause. »

Que pourrions-nous ajouter à cet hommage si légitime ? Nous nous contenterons de déclarer que la lecture du livre de Ticknor nous a

(1) Sur la question si controversée de la réalité des aventures du Cid, Ticknor (p. 139) s'exprime ainsi : « Nous ne pouvons nous empêcher de ne point nous accorder avec le bon sens du chanoine de don Quichotte, quand il dit : Qu'il y ait eu un Cid, un Bernard del Carpio, cela n'est pas douteux, mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'ils aient accompli les hauts faits qu'on leur attribue. » En note, Ticknor constate que l'opinion de Cervantès forme un singulier contraste avec la crédulité extravagante de ceux qui considèrent d'un côté les romances comme des documents historiques dignes de foi, tels que Müller et Herder, et la sotte incrédulité de ceux qui, comme Masdeu, nient l'existence même du Cid.

inspiré la même admiration qu'à M. Magnabal, et que nous regardons ce livre comme un des chefs-d'œuvre de la critique littéraire au XIXe siècle. Sans doute il y a là, comme dans toute œuvre humaine, quelques imperfections, et M. Magnabal lui-même, sacrifiant à la vérité les complaisances habituelles du traducteur, a indiqué les reproches que l'on avait le droit d'adresser à Ticknor. Le plus grave de ces reproches est celui-ci: « Il n'apprécie pas le rôle des écrivains de l'Espagne latine au milieu de la lutte morale et religieuse du paganisme et du christianisme, dans les œuvres des Aquilinus Juvencus, des Prudentius Clemens, des Orose, des Idacius, des Dracontius, des Orencius, œuvres qui ont formé l'éducation morale et religieuse des chrétiens espagnols du IVe et du Ve siècle, et qui nous peignent la société de ces temps... » Nous aurions nous-même quelques petites observations à présenter au sujet de telle et telle assertion de l'éminent historien de la littérature espagnole, notamment au sujet de la date assignée (note 1 de la p. 30) à la rédaction du poëme de la *Croisade contre les hérétiques albigeois:* la première partie de ce poëme cesse au moment où Pierre d'Aragon se prépare à porter secours au comte de Toulouse, c'est-à-dire au commencement de l'année 1213; et la seconde partie n'a certainement été composée qu'après la mort de Simon de Montfort, tué devant Toulouse le 25 juin 1218; car à trois reprises différentes, comme l'a remarqué un jeune et déjà bien savant critique, M. Paul Meyer, l'auteur fait allusion à cet événement. (*Recherches sur les auteurs de la Chanson de la croisade albigeoise*, dans le t. I de la VIe série de la *Bibliothèque de l'École des Chartes.*) La date précise de 1210 ne saurait donc être appliquée à un poëme dans lequel on trouve le récit d'événements postérieurs à cette date. Tout au plus pourrait-on accorder que, commencée en 1210, la *Chanson de la croisade* a été continuée d'année en année jusqu'en 1219 environ. Nous retrouvons (p. 204) le faux prénom de Robert accolé au nom du poëte Wrace. Nous nous étonnons de voir Ticknor affirmer (p. 205) qu'il n'est pas permis de douter que l'auteur de *Amadis* de *Gaule* ne soit Vasco de Lobeira, gentilhomme portugais, attaché à la cour de Jean Ier de Portugal. Nous en appelons avec confiance, à cet égard, de Ticknor à Ticknor mieux informé, et nous nous appuyons surtout, pour réclamer justice, sur une thèse très-érudite de M. Baret, thèse dont les conclusions ont été adoptées par les principaux historiens de notre littérature. Quand le grand critique américain répète (p. 226) que l'évêque Hisiodore préféra quitter son rang et sa place que de consentir à voir les *Amours de Théagènes et de Chariclée* brû-

lés publiquement, il oublie que ce misérable récit de l'annaliste Nicéphore a été cent fois réfuté le plus solidement du monde, et qu'il n'est plus permis d'admettre en un livre sérieux un conte aussi invraisemblable. Enfin, en ce qui regarde l'inquisition espagnole, Antonio Llorente n'aurait pas dû être à peu près l'unique guide suivi. M. Magnabal, qui a si bien mérité des lettres par son excellente traduction du beau livre de Ticknor (1), a été trop modeste en n'ajoutant pas, soit sur ces points, soit sur quelques autres encore, des notes comme il aurait été si capable de les faire, aux notes de don Pascal de Gayangos et de don Henri de Vedia. T. de L.

LETTRES D'ESPAGNE. Paris, Victor Palmé, 1866. 1 vol. in-18 de 368 pages. Prix : 3 francs.

Voici, je ne crains pas de le dire, un des plus aimables livres qui aient paru depuis longtemps. C'est un recueil de lettres écrites par une femme du monde, pendant un voyage *tra los montes*, à d'intimes amies qui n'ont pas voulu garder pour elles seules, — ce dont il faut les bénir! — le plaisir que leur avait causé la lecture de pages pleines « de bonnes pensées en bon style, d'esprit petillant sans bouffonnerie, de distinction sans roideur, d'imagination sans bizarrerie, de raison sans vulgarité. » Ainsi s'exprime l'éditeur anonyme dans une lettre adressée à l'auteur inconnu, et qui forme une des préfaces les mieux tournées qu'il soit possible de voir. Personne, même parmi les lecteurs les plus moroses, n'accusera cet éditeur d'avoir surfait le mérite d'un livre qu'il était impossible de présenter au public d'une manière plus heureuse. Pour ma part, j'adopte avec enthousiasme tous les éloges donnés par l'amitié, en cette exquise préface, à des récits dont rien n'égale le charme.

Mais je viens de parler de mon enthousiasme. Pour un critique, n'est-ce point là une imprudence? S'imagine-t-on un juge qui ne garderait point son sang-froid? Il ne me reste, je le vois bien, qu'une seule ressource : je suis obligé de prouver à l'instant que mes vives expressions sont tellement justifiées, que je ne pouvais raisonnablement en employer d'autres. Quelques citations me tireront d'affaire. Je n'ai qu'à me baisser et à prendre à pleines mains ces fleurs dont

(1) M. Magnabal s'était déjà montré habile traducteur en nous donnant d'après Florencio Janer, *la condition sociale des Morisques de l'Espagne*, d'après José Amador de Los Rios, *les Études historiques, politiques et littéraires sur les Juifs de l'Espagne*, et d'après José Guell y Renté, cinq ouvrages qui n'ont pas été moins goûtés de ce côté-ci que de l'autre côté des Pyrénées.

on a si bien dit (p. 3) qu'elles ont été cueillies en courant, et tout le long du livre jetées pêle-mêle avec une gracieuse négligence et une souriante liberté.

D'autres auraient prodigué toutes les couleurs grisâtres de leur palette pour nous dépeindre les Landes. Deux lignes suffisent à l'auteur des *Lettres d'Espagne* pour nous en donner l'idée la plus ressemblante (p. 15) : « J'ai aimé leur tristesse, leur morne silence, leur stérilité, le vent plus triste qui court dans leurs bruyères; j'ai aimé le feuillage sombre et immobile des pins; j'ai aimé cette scène longue et désolée, à travers laquelle je passais à toute vapeur. Ainsi parfois est la route de toute une vie. »

Il y a (p. 19) d'éloquentes réflexions sur la *mer sublime* vue à Biarritz, et dont « la terrible voix semblait gémir les plaintes du genre humain. » En appelant l'Océan tourmenté par la tempête un « abîme de douleur, » l'auteur n'a-t-il pas trouvé une de ces poétiques et saisissantes images qui méritent de rester gravées dans la mémoire ? Je recommande à l'admiration de tous ce beau passage (p. 20) : « Tout ce que je sais, c'est que, secouant le deuil et l'abattement qui m'enveloppaient, il s'est formé dans le sanctuaire le plus secret de moi-même un désir profond, auguste, aussi grand que l'infini qui était devant moi, d'aimer de tout le reste de mes forces l'éternelle beauté. »

Puis viennent des saillies dont la douce gaîté amuse d'autant plus qu'elles sont plus naturelles. On rit de bon cœur du baragouin de la vieille Anglaise, « qui avait un voile vert, deux très-longues dents et deux très-grands pieds. » Notre voyageuse, tout en aimant beaucoup l'Espagne (1), plaisante un peu parfois aux dépens de la patrie du Cid. La chevaleresque nation lui apparaît, aux roses lueurs de l'aurore, « sous la forme d'un soldat qui avait une guitare pendue au cou. » Une des plus jolies femmes de Madrid se montre à elle avec un petit nez tout rempli de tabac, « de fameux râpé d'Espagne, espérons-le ! » ajoute-t-elle finement. L'auteur des *Lettres* se plaît, du reste, à rendre toute justice à la beauté des Espagnoles (p. 30) : « Leurs magnifiques cheveux, véritable forêt d'ébène, sont arrangés avec un talent d'artiste; leur taille est souple; leur marche, celle du faon gracieux, et leur figure resplendit d'une étrange beauté. » Et encore (p. 39) : « La mantille est universelle; quand les femmes y

(1) Voir surtout le brillant résumé des impressions de tout le voyage (p. 308) : « Vous a-t-on dit que l'Espagne me semble une féerie, un paradis, etc.? » L'auteur dit encore, écrivant de Bagnères de Luchon (p. 365) : « Me voilà sur terre de France : tomber du pays des fées dans une baignoire. »

ajoutent leur ancien costume noir, elles sont ravissantes, et leur teint mat qui semble éclairé par le dedans, leur silence passionné, leurs yeux de velours qui voilent la foudre, en font des créatures pleines d'attraits (1). » Je signalerai (p. 31) un éloge enjoué des mules, de leur vélocité, de leur intelligence, et surtout de leurs oreilles spirituelles. » Cet éloge, écrit avec une verve sans pareille, est suivi d'une malicieuse tirade contre les arbres trop maigres et la poussière trop abondante du Prado (2).

Le musée de Madrid et la cathédrale de Séville ont inspiré à l'auteur des *Lettres* deux descriptions des plus remarquables, complètes quoique rapides (3). Je détache du livre cette page, que Théophile Gautier, dans ses meilleurs jours, aurait été fier de signer (p. 50) : « On ne peut se figurer la beauté de la Sierra-Morena. Le défilé de Despena Perros est ce que j'ai vu de plus frappant jusqu'ici. Les montagnes de rochers s'entassent l'une sur l'autre, formant une architecture de géants. La pierre est d'un rose baigné de soleil qui m'a fait penser à Saint-Jean de Latran; un torrent mêle sa note grave à ce grave tableau. Les brigands avaient choisi cet endroit pour repaire. On dit qu'il n'y a plus de brigands; j'aime à ne pas le croire, d'autant plus que des gendarmes garnissaient la route de distance en distance; ce n'était pas pour nous arrêter, à coup sûr. — Don Quichotte a suivi une partie de cette voie. Je sens l'honneur de marcher sur ses traces. — La végétation change; voici le Sud, presque l'Afrique. Les cactus et les aloës bordent la route; j'aime mieux l'aloës sous notre ciel, gris et triste prisonnier dans sa caisse; il est dépaysé dans son pays. Cette plante dégingandée et terne compose une assez bonne harmonie avec l'olivier. — L'olivier, gloire injuste et mal acquise, n'est qu'un saule poudreux dont toutes les feuilles semblent tachées d'huile. »

La poésie et l'*humour* s'entrelacent ainsi à tout moment sous la plume alerte de la voyageuse, et ce pittoresque mélange produit les plus heureux effets. Une des choses que j'apprécie le plus en ce livre, c'est la discrétion de si bon goût avec laquelle l'auteur décrit ce qui l'a le plus émerveillée. L'abus que les touristes, et surtout les touristes

(1) Rapprochez ceci du portrait des Andalouses (p. 84).

(2) La rareté des ombrages de la Péninsule est signalée par l'auteur (p. 309). Un de mes amis, quelque peu frondeur, je l'avoue, définissait ainsi l'Espagne : Le pays où les arbres manquent et où les puces fleurissent. Ces insectes, et d'autres plus vils encore, n'ont pas épargné, hélas! notre voyageuse, et elle a, bien spirituellement, comme toujours, dénoncé les méfaits de leurs nocturnes bataillons (p. 300).

(3) J'appelle encore l'attention sur ce que l'auteur des *Lettres* nous dit (p. 71) du Musée de Séville. Il me semble que l'on a rarement aussi bien mis en lumière les souveraines qualités de Murillo.

revenus d'Espagne, ont fait du genre descriptif, a rendu féroces à l'égard de toute description les lecteurs les plus patients et les plus doux. Mais le sobre et délicat pinceau de l'auteur des *Lettres* s'arrête si vite au point même où il le faut, que jamais la curiosité ne languit un seul instant. Pour l'Alcazar, par exemple, que de fois (Dieu me le pardonne !) il m'est arrivé de maudire des voyageurs qui énuméraient, avec la plus minutieuse et la plus lourde exactitude, les aériennes magnificences du palais des rois Maures ! Que de fois, répétant devant leurs interminables descriptions le vers vengeur de Boileau :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales,

j'ai jeté avec fureur loin de moi des livres dont le souvenir seul me fait bâiller d'une facon lamentable ! Ici, une demi-page aussi élégante que fidèle m'a consolé de tous mes anciens ennuis : « On ne voit (p. 53) que lointains mystérieux, que colonnades légères et travaillées, que murailles de si fines dentelles qu'il semble qu'on y frissonnerait au moindre souffle, et que la main d'un enfant mettrait en pièces cette merveilleuse broderie de pierres, etc. (1). »

Je ne crois pas que l'on ait jamais parlé de Séville aussi admirablement que l'a fait en plus de vingt endroits l'auteur des *Lettres d'Espagne*. Séville est, à vrai dire, l'héroïne de son livre, ce qui n'empêche pas l'auteur de célébrer dignement les splendeurs de Cordoue, de Grenade, de Tolède, « le plus gigantesque des cabinets d'antiquaires, » et de consacrer à Cadix une délicieuse lettre qui commence ainsi : « Cadix, charmant nid d'Alcyon, balancé sur les flots bleus, est rattaché au continent par des pampres et des lauriers roses. » Le récit d'une excursion de Gibraltar à Tanger et à Tétouan complète cette série de récits dans lesquels tout concourt à répandre un agrément infini.

L'auteur, en effet, dans tout son livre, montre les plus séduisantes qualités du cœur et de l'esprit, et l'on ne peut faire, en sa douce compagnie, le voyage d'Espagne, sans éprouver pour lui autant de sympathie que d'admiration. J'ai peur de n'avoir pas assez insisté sur tout ce que les *Lettres* publiées à l'insu de la noble et modeste voyageuse offrent d'observations précieuses exposées avec un talent auquel l'éditeur a rendu un si gracieux hommage. Cet éditeur, après avoir rappelé que l'on doit déjà à nos voisins, outre des guerriers fameux, un peintre comme Rubens et de la bière comme celle de Louvain, ajoute (p. 7) : « Une chose pourtant manquait à la gloire de la Bel-

(1) Plus loin (p. 297), le sujet si usé de l'Alhambra semble avoir été rajeuni par la simplicité charmante avec laquelle il a été traité.

gique. Quoi donc? Peu de chose, Madame, si vous voulez; mais enfin quelque chose : un écrivain français. Je ne conteste pas à la Belgique ses savants, ses érudits; elle en eut, il lui en reste. Des orateurs, elle n'en a que trop..... Mais un écrivain français, elle ne l'avait pas, et c'est le présent que je lui fais. »

Comme si rien ne devait manquer aux *Lettres d'Espagne* de ce qui peut assurer un grand succès, l'éditeur nous apprend encore que le prix du livre est destiné au soulagement d'une touchante infortune, et que toutes ces ravissantes lettres sont, en réalité, des lettres de change que le public acquittera au profit de quelques pauvres petits enfants. Comment ne pourrait-on pas acheter un volume qui procurera, avec le plaisir de lire des pages si jolies, le seul plaisir peut-être qui soit plus doux que celui-là : le plaisir de faire une bonne action.

T. de L.

LA RÉGENCE DE TUNIS au dix-neuvième siècle, par A. de FLAUX. 1 vol. in-8° de 410 pages. Challamel aîné. Prix : 6 francs.

C'est une étude historique et géographique très-exacte et très-complète d'un pays que nous ne connaissons guère, malgré son voisinage avec l'Algérie. Après avoir traversé Hippone et suivi la route qui conduit de la Goulette à Tunis, nous visitons cette ville curieuse, aux rues sans noms, aux maisons sans numéros, comme notre Paris avant 1720; Tunis est un vrai labyrinthe d'où l'on ne peut sortir sans un guide, et encore que de peine pour se tirer de ses culs-de-sac, de ses carrefours défoncés, tortueux, pleins de poussière ou de boue! Nous entrons dans les bazars, longues rues ouvertes le matin, fermées le soir, et protégées par des voûtes contre la pluie et le soleil. Les marchands maures, toujours calmes et majestueux, disent leur prix, n'en rabattent jamais une obole et ne le laissent pas même discuter; ils s'abstiennent du moindre geste, du moindre mot qui sembleraient avoir pour but d'influencer votre décision. Nous trouvons, dans les premiers chapitres, de curieux détails sur la population de Tunis, mêlée de chrétiens, de Juifs, etc., etc.; les chrétiens sont là-bas catholiques en grande majorité, et les pères capucins sont chargés des soins du culte ; M. de Flaux parle de ces religieux et de l'abbé Bourgade avec respect; mais il faut regretter qu'à propos des mauvais tableaux d'une église, il dise que le culte catholique « ne peut se passer d'une certaine pompe qui distraye l'attention du fidèle, et la détourne de ces détails puérils et minutieux dont il est surchargé (p. 65. V. aussi p. 114). »

Le chapitre intitulé : Mœurs, contient des descriptions trop crues. A part ces critiques partielles, nous reconnaissons que cet ouvrage mérite d'être signalé comme un des meilleurs sur la matière ; dans aucun autre nous n'avons trouvé autant d'indications et de renseignements précieux sur les coutumes, le gouvernement de Tunis, etc.; le chapitre XXIV est un *abrégé chronologique des deys de Tunis;* le chapitre XXV renferme l'histoire de cet État depuis la chute des deys jusqu'à la mort d'Hamouda-Pacha; le chapitre XXVI continue cette histoire jusqu'à Mohammed-el-Sadock; on aura beaucoup de plaisir à accompagner l'auteur dans ses courses à travers l'Afrique septentrionale, à Carthage, où il évoque tour à tour les grands noms des temps anciens : Didon, Hannon, Hamilcar, Annibal, Saint-Louis, etc.

A. B.

ORIGINES LITTÉRAIRES DE LA FRANCE, par Louis Moland. Nouvelle édition. Paris, Didier, 1866. 1 vol. in-12 de III-424 pages. Prix : 3 fr. 50.

Dans un *Avertissement* écrit d'une façon très-piquante, M. Moland nous dit : « ..... Je n'ai point l'ambition de passer pour un savant en *us;* je n'ai d'ailleurs aucun titre qui puisse m'y autoriser. Je comprends l'érudition forte et solide, mais sociable et humaine; il me semble qu'elle ne perd rien à ne pas être rebutante et comme hérissée, et qu'elle fait parfaitement même de prendre quelque teinte, pour ainsi dire, de la couleur du temps. Le passé ne me cache pas le présent; la poussière des manuscrits ne me dérobe pas le monde où nous vivons. En creusant au loin ces sillons de la science, je n'oublie pas l'époque à qui je parle, j'entends l'intéresser et la servir; je serais fort déçu s'il ne résultait pas de ces études des enseignements profitables aux esprits même les plus préoccupés d'actualité..... » M. Moland achève ainsi son plaidoyer : « Qu'on veuille bien excuser ce petit discours *pour ma maison*. Il conclut seulement à ceci : qu'on ne s'arrête pas aux approches et qu'on entre bravement dans le livre. Lorsqu'on aura vu et *pesé ce qui y est déduict*, on formulera un jugement que l'auteur ne prétend en rien influencer. Il ne fait cette humble protestation que contre les jugements téméraires. »

M. Moland a raison, son livre ne doit effaroucher personne. Quoique très-instructif, ce livre est très-agréable à lire, et, pour notre part, nous nous félicitons d'avoir eu l'occasion, sur les pas de M. Moland, et pour lui prendre sa métaphore, de remonter jusqu'à leur source les principales branches entre lesquelles se divise le grand cou-

rant littéraire de la France. Nous ne doutons pas que tous ceux qui feront cette excursion dans le passé en l'aimable compagnie de l'éditeur des *Nouvelles en prose française du* XIII[e] *siècle*, ne voient avec le même intérêt que nous, à travers ses claires et savantes explications, « naître sur notre sol la poésie, le roman, le théâtre, l'art de la parole, qui auront, par la suite, une si longue et si brillante histoire. »

L'ouvrage de M. Moland, précédé d'une introduction dans laquelle nous avons remarqué un chaleureux éloge du moyen âge (1), se divise en cinq parties. Dans la première partie, *la légende et le roman*, l'auteur examine les romans du Saint-Graal (2), de Merlin, de Lancelot du Lac, de Tristan, de Giron le Courtois, et les légendes d'Adam, de Charlemagne et de saint Grégoire le Grand; dans la seconde partie, *le Théâtre*, il étudie l'office dramatique de la Résurrection, le drame d'Adam ou de la Création, le mystère de la Passion et du *Vieil Testament;* dans la troisième partie, *la Prédication française*, il s'occupe des Sermons de Maurice de Sully et du grand schisme en France; la quatrième partie, l'*Antiquité et le Moyen âge, littérature comparée*, est consacrée aux fables d'Orphée et Eurydice, d'Echo et Narcisse, de Pyrame et Thisbé, d'Ulysse et Polyphème, etc.; la cinquième partie renferme des aperçus critiques sur la littérature moderne et le moyen âge, et l'on y trouvera un aussi grand éloge de l'*Ivanhoë* de Walter Scott, qu'une amère critique de la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. Des textes et documents très-curieux complètent le volume (fragments de récits du cycle chevaleresque, rédigés en prose, et de discours religieux ou politiques, notamment de discours de Maurice de Sully, de Pierre d'Ailly, de Jean Petit et de Jean Gerson), et ont

(1) « Avant la renaissance de François I[er], seule admise il y a cinquante ans, on a révélé celle de saint Louis, et l'âge fécond qui porte le nom de ce dévot prince marque désormais parmi les plus illustres. De saint Louis, on remonte à grands pas vers Charlemagne, qui représente lui-même une autre renaissance intellectuelle, constatée par les historiens... Si bien que, de renaissance en renaissance, on finira par découvrir que nous n'avons jamais été morts, qu'aucune période de notre existence nationale n'a été complétement stérile pour les arts ni pour la pensée; que ces mille ans d'aridité et de ténèbres dont on ose parler encore sont un outrage à la vérité, aujourd'hui éclatante, aussi bien qu'au patriotisme; et qu'en somme la France a été beaucoup moins longtemps et beaucoup moins barbare qu'elle ne se l'était imaginé, et que le grand nombre continue à le penser et à le dire. C'est là ce que démontrera de plus en plus victorieusement l'histoire appuyée sur l'érudition et l'archéologie » (pages 3 et 4).

(2) A propos du roman de Saint-Graal, M. Moland (note de la page 26) constate que, par une étrange méprise, tous les érudits, qui ont traité la question de l'origine des romans de la Table ronde, depuis Uesserius jusqu'à M. Hersart de la Villemarqué, ont attribué une existence réelle au fantastique ermite du prologue. Tous ces érudits ont été induits en erreur par le moine Hélinand, dont la chronique est insérée dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, l. XXIII, c. 147.

pour objet de justifier l'admiration avec laquelle M. Moland vante la littérature française au moyen âge. On contestera probablement quelques-unes des assertions un peu trop enthousiastes de l'auteur, mais nul ne refusera de reconnaître le soin extrême, la rare patience apportés dans ces études, et ne pensera que l'auteur a eu tort de dire, à la fin de son *Introduction* : « Nous pouvons nous rendre cette justice que tous nos renseignements sont puisés aux sources mêmes, que nous n'avons jamais fait usage que des textes primitifs, que les archives littéraires ont été fouillées par nous dans leurs parties les plus obscures. » T. DE L.

LES CAHIERS DE 89, ou les vrais principes libéraux, par Léon de PONCINS. Didier, 1866. In-8° de 411 pages. Prix : 6 francs.

M. de Poncins est un esprit studieux et distingué. Partisan des institutions monarchiques qui ont donné à la France son existence et l'ont placée à la tête des nations, il n'est pas ennemi des aspirations de liberté qu'ont éprouvé les générations qui se sont succédé depuis 1789. Ce qu'il cherche, c'est la conciliation entre deux ordres d'idées qui, selon lui, ne sont point si étrangers l'un à l'autre qu'on le croit généralement. « Qu'il y ait des maux accomplis, des crimes commis au nom de la liberté, dit-il, cela n'est pas douteux. Il s'agit de savoir si les erreurs de notre temps sont le fruit direct de la liberté, ou si elles en sont la dépravation; si le genre humain sait établir la différence nécessaire entre la liberté elle-même et l'excès qu'on en a fait sortir; si liberté et révolution sont une seule et même chose, ou si la seconde n'est pas le vice fatal attaché par la colère de Dieu et par la faute des hommes à la grandeur et à la pureté de la première (p. 17). » M. de Poncins a donc été conduit à remonter à l'origine du mouvement libéral en France, à l'étudier dans ses sources, afin de se rendre compte de sa véritable portée. « Rechercher si liberté et révolution sont deux mots synonymes, deux faits identiques; examiner dans l'histoire si la révolution a servi ou si elle a nui à la liberté; se demander enfin si les révolutionnaires sont les vrais libéraux, » voilà la pensée du livre qu'il vient d'écrire sur les cahiers de 89.

L'auteur étudie d'abord le mouvement qui précéda les élections des députés aux états-généraux. Il constate quel fut le mécanisme des opérations électorales, quelle liberté absolue fut scrupuleusement laissée aux électeurs, et étudiant l'attitude des différents ordres les uns à l'égard des autres, il en arrive à cette conclusion : que dans le

mouvement de 1789 « la masse fut tout, les hommes ne furent rien. » C'est donc l'œuvre collective qu'il faut examiner, ce sont les cahiers qui nous livrent la pensée de la France toute chaude des émotions d'un patriotisme ardent, d'un intelligent amour de la liberté, inséparable d'un dévouement sincère à la monarchie.

Suivons rapidement M. de Poncins dans son étude consciencieuse et approfondie. La recherche minutieuse qu'il a faite des cahiers de chaque ordre, tant imprimés que manuscrits, lui a permis d'arriver à des conclusions précises et de ne rien avancer que pièces en main. Il passe en revue toutes les grandes questions soulevées dans les cahiers. C'est un traité complet de politique : constitution, états-généraux, priviléges, liberté, bénéfices religieux, ordres monastiques, impôts, administration, justice, agriculture, industrie, voilà quelques-uns des points sur lesquels s'élève la voix de nos pères, et quels seraient les fils assez dénaturés pour n'opposer aux nobles accents qui retentirent alors que l'indifférence et le dédain? Nous ne pouvons entrer dans le détail, montrer d'une part la nation considérant ses députés comme des mandataires et non comme des dictateurs, leur imposant pour premier devoir l'établissement d'une constitution qui devait comprendre la totalité des institutions politiques, civiles et sociales, et se prononçant unanimement en faveur d'une représentation régulière dont l'existence devait être à jamais assurée; faire ressortir de l'autre la modération de la noblesse qui adhère sincèrement aux mesures libérales, témoigne d'un accord complet avec le tiers-état sur toutes les bases de réforme, et qui, si elle diffère d'opinion avec lui sur la question du vote, ne se refuse pas à toute concession, et se montre de facile composition en ce qui concerne ses priviléges. Nous ne pouvons nous arrêter avec l'auteur à ces anciens abus dont l'énumération soulève l'indignation, mais qui souvent n'existent plus que de nom; au vrai caractère de ce clergé d'ancien régime, auquel M. de Tocqueville a déjà rendu hommage, et qui, « bien loin d'avoir émis une idée hostile au progrès de l'instruction populaire, a sollicité, provoqué, préparé ce progrès (p. 153). » Arrivons au résumé de M. de Poncins, aux résultats généraux de son excellente étude : « Amour de la liberté, avénement de son règne par celui de la loi ; régénération mais non destruction de l'antique constitution française, c'est là le résumé moral des cahiers.... Je ne pense pas qu'un peuple et un prince aient jamais entrepris une œuvre politique avec plus de sincérité et de loyauté réciproques que Louis XVI et la France, en 89, l'essai de la liberté (p. 293-95). »

« Et maintenant, se demande l'auteur, où en est la liberté? » Ici nous entrons sur un terrain où nous ne pouvons plus le suivre. Qu'il nous suffise de constater que M. de Poncins nous a montré une France monarchique et libérale ne séparant pas l'autorité de la liberté, respectant la légalité, les droits légitimes de chacun, voulant restaurer l'édifice, mais non le détruire. Un tel spectacle porte avec lui son enseignement : nous pouvions jouir de la liberté sans passer par les troubles et les horreurs de la révolution. La révolution a étouffé la liberté qu'elle prétendait faire fleurir sur notre sol; en un mot les vrais libéraux ont été Louis XVI et les amis éclairés de la royauté. M. de Poncins avait posé la question au début : son livre y donne une solution péremptoire. C'est là le meilleur éloge que nous puissions en faire. G. de B.

JACQUES CŒUR ET CHARLES VII, l'administration, les finances, l'industrie, le commerce, les lettres et les arts au XVe siècle. Etude historique, précédée d'une notice sur la valeur des anciennes monnaies françaises, par Pierre Clément, de l'Institut. Nouvelle édition. Didier, 1866. In-8° de LXXII-517 pages. Prix : 8 francs. — Edit. in-12. Prix : 3 fr. 50.

M. Pierre Clément a publié, en 1853, en deux vol. in-8°, un livre sur Jacques Cœur, fruit de sérieuses recherches, où il a envisagé non-seulement le personnage principal qui était le sujet de son étude, mais le roi Charles VII et *la France au* XVe *siècle*, ainsi que l'indiquait le titre plus concis de la première édition. C'est ce même ouvrage qui reparaît aujourd'hui, fondu en un seul volume, allégé de quelques pièces justificatives, avec certaines modifications de détail. Nous ne reviendrons pas, à propos de cette nouvelle édition, sur la vie de l'argentier de Charles VII, sur les points obscurs de cette carrière si brillante et si brusquement arrêtée (1). Nous nous bornerons à constater les changements que M. Clément a apportés à son œuvre, et à émettre quelques observations critiques.

Chose assez singulière, M. Clément qui, dans sa première édition, annonçait qu'il traitait une question historique, destinée à n'être jamais jugée en dernier ressort (T. I, p. IX), déclare aujourd'hui qu'il a réuni « tout ce qui est de nature à répandre quelque jour sur une question que l'on peut, à ce qu'il croit, *juger aujourd'hui en dernier ressort.* » Et pourtant nous ne trouvons pas, dans cette nouvelle édition, la plus légère modification aux jugements portés par l'historien

(1) Voir à ce sujet le tome Ier de la *Revue*, page 611.

il y a treize ans. Il y a un autre point, il est vrai, sur lequel les appréciations de M. Clément ne sont pas restées les mêmes : c'est en ce qui concerne la personne de Charles VII. Ainsi, en 1853, on lisait au début de la préface : « Un roi trop souvent mal jugé et qui eut, indépendamment d'autres qualités, celle de s'entourer d'hommes d'un rare mérite. » Aujourd'hui le même passage est ainsi conçu : « Un roi, *justement honni pour son ingratitude*, mais qui, entouré d'hommes habiles, fit de grandes choses. » Plus loin, au lieu de cette phrase (p. XLV) : « Si j'ai bien compris cette physionomie, elle a été souvent sacrifiée contre toute justice. » On lit cette autre dont le sens diffère complètement : « Tout en persistant dans les réserves déjà faites en ce qui touche son caractère, etc. » (p. XXXII); et l'auteur supprime toute une page d'appréciations favorables ou du moins équitables.

Enfin, en comparant la page 47 du deuxième tome avec la page 39 de l'édition nouvelle, on constate que ce que M. Clément attribuait *au roi*, il l'attribue aujourd'hui *aux ministres*. D'où vient ce revirement? Comment expliquer ce rapprochement avec les idées émises par M. H. Martin dans la quatrième édition de son *Histoire de France*, de la part d'un écrivain qui s'est honoré par de légitimes hommages rendus à des gloires royales? Nous ne savons. Nous ne pouvons que signaler ces différences d'appréciation, qui nous paraissent aller en sens inverse du revirement qui s'est produit depuis dix ans en faveur d'une époque trop peu connue et d'un roi mal jugé.

Si l'on regrette que M. Clément ait cru devoir se montrer plus affirmatif sur un point qu'il regardait autrefois avec raison comme douteux, et plus dénigrant pour une figure de roi à laquelle pourtant il rend parfois justice, on peut regretter aussi qu'il n'ait point profité davantage des travaux parus depuis sa première édition, et qu'il n'ait pas mis son livre au courant des publications nouvelles. On voudrait lui voir citer Jean Chartier d'après l'édition de la bibliothèque elzévirienne, Mathieu d'Escouchy (qu'il n'est plus permis d'appeler *de Coussy*) d'après l'édition de la Société de l'histoire de France. Pourquoi citer un éloge de Charles VII sans en nommer l'auteur, Henri Baude, dont la paternité pourtant a été établie par M. Vallet de Viriville dès 1853? Pourquoi passer sous silence la nouvelle édition de Chastellain par M. Kervyn de Lettenhove, et l'intéressant travail de M. Ubicini sur Jacques Cœur? L'auteur reproche encore quelque part à Chastellain de n'avoir pas parlé dans sa chronique de l'argentier de Charles VII, oubliant qu'il ne nous reste de cette chronique que de rares fragments. Nous ferons aussi observer que le don fait à Jacques

Cœur, et que l'auteur mentionne (p. 176), était de 4,000 et non de 1,000 livres. Signalons enfin des fautes de lectures conservées dans la transcription de certains textes (comme *estre* pour *escu*, p. 175, note 2), ou des fautes d'impression non rectifiées. (Voir p. 49, note 2.)

Ces réserves et ces observations n'enlèvent rien au mérite incontestable d'un ouvrage qui, sans nous donner la solution d'une question qui, nous le répétons avec l'édition de 1853, ne sera probablement jamais jugée en dernier ressort, met sous les yeux du public, dans un résumé habile et consciencieux, toutes les pièces du procès.

G. DE B.

LA FEMME BIBLIQUE, sa vie morale et sociale, sa participation au développement de l'idée religieuse, par Mlle Clarisse BADER, de la Société asiatique de Paris. 2e édition. Didier, 1866. 1 vol. in-12 de VIII-471 pages. Prix : 3 fr. 50.

Mlle Bader nous avait déjà donné un ouvrage qui a été récemment couronné par l'Académie française : *La Femme dans l'Inde antique, études morales et littéraires* (1 vol. in-8°). Son nouvel ouvrage n'est ni moins savamment élaboré, ni moins élégamment écrit que le premier. Voici comment Mlle Bader résume (p. v et vi de son *Introduction*) son étude sur la condition et l'influence du sexe féminin chez les Hébreux :

« Notre travail, au frontispice duquel nous avons placé la figure d'Ève, la femme-type, notre travail se divise en quatre livres : la femme devant la religion ; la jeune fille et le mariage ; l'épouse, la mère, la veuve ; la femme devant l'histoire.

« Dans le premier livre, nous essayons de suivre l'idée religieuse depuis la révélation primitive jusqu'à la révélation évangélique inclusivement, et nous indiquons d'une manière générale la coopération de la femme au développement de cette notion.

« Dans les deux livres suivants, nous esquissons les types de la jeune fille, de la fiancée, de l'épouse, de la mère, de la veuve, en signalant les modifications qu'ils subirent sous l'influence même de la transformation de l'idée religieuse.

« Après cette étude de la femme biblique, considérée comme être collectif, nous suivons les applications de son caractère dans l'histoire du peuple hébreu et dans celle du Christ. C'est là l'objet de notre quatrième et dernier livre.

« Nous nous sommes attachée, dans le cours de ce travail, à faire

vivre la femme dans le milieu qu'elle traversa. Nous avons cherché à connaître les coutumes qui lui furent particulières; la demeure, le paysage qui lui servirent de cadre. A cette intention, nous avons consulté les traditions talmudiques, les études de l'hébraïsant allemand Michaëlis et de M. Salvador sur les institutions mosaïques; les travaux archéologiques ou géographiques de MM. de Saulcy, Munk, du docteur américain Robinson, et le vaste répertoire anglais des antiquités bibliques, édité par M. Smith, et rédigé, non-seulement par des hébraïsants, mais encore par des égyptologues, des assyriologues, etc. »

Après avoir si bien étudié les Hébreux dans leurs livres nationaux et dans les commentaires les plus savants qui ont été donnés de ces livres, Mlle Bader a voulu les étudier aussi dans les ouvrages les meilleurs relatifs à l'Arménie, à l'Arabie, à l'Égypte, à la Chaldée, à la Perse, à l'Assyrie. Son viril courage n'a pas reculé devant la lecture de tous les travaux des plus célèbres orientalistes français et étrangers. Mlle Bader a surtout interrogé, sur l'Egypte, M. le vicomte de Rougé, et sur l'Assyrie, M. Jules Oppert, c'est-à-dire les deux hommes les plus capables en Europe de lui révéler, à ce double égard, le dernier mot de la science.

Grâce à toutes ces recherches si vastes et si consciencieuses (1), Mlle Bader a pu retracer le tableau le plus fidèle et le plus intéressant de la vie des femmes bibliques. Sara, Agar, Rébecca, Rachel, Lia, Dina, Jocabed, Débora, Ruth, Judith, Esther, la mère des Macchabées, les femmes de l'Évangile, apparaissent tour à tour devant nous dans des pages pleines à la fois de poésie et de vérité. Nous aurions voulu, pour donner une exacte idée du talent à la fois si gracieux et si élevé de Mlle Bader, citer quelques extraits de son livre, mais nous avouons qu'entre tant d'éloquents récits, tant de ravissantes descriptions, nous restons indécis, et que, réflexion faite, nous aimons mieux inviter chacun à tout lire, c'est-à-dire à tout admirer. T. DE L.

(1) Nous n'avons guère qu'une seule observation à présenter, c'est au sujet de cette phrase (p. 65) : « L'antique et consolatrice promesse de Dieu se réalisait. Ève écrasait la tête du serpent. » C'est par une erreur de traduction que l'on nous montre presque partout, dans les livres comme dans les tableaux, la *femme* écrasant la tête du serpent. Dans le texte hébreu, il s'agit, non de la femme, mais de la postérité de la femme, en d'autres termes, de Jésus-Christ. Voici comment, d'après les plus doctes hébraïsants, il faut traduire le 16e verset du chapitre III de la *Genèse* : Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta descendance et la sienne, et un de cette descendance te brisera la tête. » Voir sur le contre-sens : *Ipsa conteret caput tuum*, les *Études philosophiques sur le Christianisme*, par M. Aug. Nicolas, t. I, livre, II, ch. 2.

LA FEMME DANS L'ANTIQUITÉ et d'après la morale naturelle, par Joseph de Rainneville. Michel-Lévy, 1865. In-8° de viii-322 pages. Prix : 7 fr. 50.

Ce n'est point seulement la femme dans l'antiquité que M. de Rainneville a voulu étudier dans ces pages où à l'esprit et à la verve se mêle une légère teinte de paradoxe : c'est encore la femme de nos jours ; c'est la femme idéale, telle que l'auteur la conçoit, j'allais dire la rêve. Ce côté de la question a, pour moi, je l'avoue, plus d'attrait que le recueil des traits héroïques, plus ou moins authentiques, que l'antiquité met à l'avoir de la femme, ou le souvenir complaisamment rappelé des célèbres *hétaïres* ou des illustres *Phryné*. Je voudrais donc me borner, après avoir rendu hommage aux recherches de M. de Rainneville, et sans discuter avec lui sa théorie sur la femme antique, à le suivre dans son rôle de moraliste.

Et d'abord, pour lui, l'antiquité est une école de sagesse où l'on ne saurait trop puiser des enseignements : « Les anciens ont dressé une carte marine ; elle indique les brisants cachés sous les flots. Toujours sûre, toujours précieuse à consulter, elle peut puissamment servir à la bonne conduite. Après cela, si l'on trouve l'écueil, ce sera du moins un malheur sans reproche dont on se console avec une résignation sans remords. » L'auteur se lance donc sur cette carte, qu'on pourrait bien appeler la carte du Tendre, et examine les conditions du mariage, les qualités que doit avoir la femme, les défauts qu'elle doit éviter, et jusqu'à l'éducation qu'il faut donner aux enfants.

M. de Rainneville n'admet pas, — et a bien raison, — le mariage sans amour : « L'amour seul peut donner à deux époux la dot du bonheur. » Il ne veut donc ni de ces mariages de convenance pure, qui se font trop souvent « dans la chambre noire des Lacédémoniens, sans moyen de voir, sans pouvoir de juger les qualités intellectuelles et morales ; » ni de ces mariages d'argent qui « profanent l'union sacrée de deux êtres intelligents. » « Belle intelligence, bon cœur et noble caractère, voilà les qualités principales pour le bonheur. Trop heureux si s'y trouve jointe la beauté physique qui en est la charmante expression. »

Si le mari doit, suivant l'expression de l'auteur, « *butiner* pour sa femme, » lui faire part de ses connaissances, la diriger de ses lumières et de son expérience, la femme, « elle aussi, a le droit de conseiller son mari, et bien sots sont les hommes qui mettent leur supé-

riorité à dédaigner les sages avis de leurs épouses. » Ce n'est point assez : « Les femmes ont, plus que nous, les inspirations du cœur : elles jugent avec plus de délicatesse et pressentent plus finement. On peut donc dire en général qu'un mari devra toujours se confier à sa femme, autant qu'elle sera capable de secret. »

La douceur, « le plus grand attrait de la femme, car c'est sa force propre d'attirer et non pas de retenir ; » la simplicité, « relevée par un goût pur et délicat ; » la réserve sans raideur et sans fierté, voilà les qualités que M. de Rainneville exige de la femme. Il veut qu'elle évite l'affectation dans le maintien comme dans les parures, la jalousie, la prétention déplacée de se mêler de tout, et encore plus la vanité. « Je crains les bas-bleus, s'écrie-t-il, les bas bleus dont le cœur est dans l'encrier et la main sur la plume, comme dit Byron. » Que la femme se garde bien des récriminations maladroites qui irritent un mari, « car, selon un proverbe indien, il est mille fois moins dur de subir la prison que d'avoir sous les yeux des sourcils froncés et un visage rébarbatif. » Enfin qu'elle s'éloigne des coteries, chose détestable et pernicieuse, non-seulement à cause de l'esprit étroit et frondeur qui y règne très-ordinairement, mais encore en raison des dangers d'une familiarité trop relâchée. »

Et ici le moraliste pose le signet : « L'étude que nous avons faite des qualités morales à rechercher chez la femme comme des défauts à fuir et à corriger, nous a conduit, dit-il, à déterminer les conditions essentielles pour le bonheur dans le mariage. Si l'homme les a rencontrées telles dans une compagne, il ne tiendra qu'à lui de perpétuer sa félicité jusqu'aux bornes de la vie, en attachant de plus en plus son amour et son culte à l'âme de celle qu'il aime... La fleur de jeunesse passe, mais la beauté de l'âme ne change pas et se perfectionne au contraire en avançant dans la vie. » Nous quitterons là-dessus M. de Rainneville, en le félicitant d'occuper aussi agréablement et aussi sérieusement tout ensemble les loisirs que lui a faits la brusque rupture d'une carrière si brillamment commencée, et en lui souhaitant, — il voudra bien agréer ce souhait d'ami, — de réaliser pleinement son idéal.

G. de B.

LE STOICISME A ROME, par P. Montée, docteur ès-lettres. A. Durand. 1 vol. in-18 de 250 pages. Prix : 3 fr. 50.

Tous ceux qui liront ce chapitre, aussi bien pensé que bien écrit, de l'histoire de la philosophie morale dans l'antiquité, comprendront,

comme nous, le « plaisir austère » que l'auteur a éprouvé en le rédigeant, plaisir, nous dit-il en son *Avant-propos*, qui a été la récompense de son travail. Tous, et non quelques-uns seulement, comme il l'espère avec beaucoup trop de modestie, appliqueront à cette monographie du stoïcisme romain ces paroles de Bossuet : « Les vraies études sont celles qui apprennent les choses utiles à la vie humaine (1). »

M. Montée n'est point un panégyriste des successeurs de Chrysippe et de Cléante; il n'exagère ni la sévérité ni l'indulgence en jugeant les doctrines de Sénèque, d'Épictète et de Marc-Aurèle. Il est, par exemple, sans pitié pour la métaphysique des stoïciens, « si peu digne de servir de fondement à la plus noble morale de l'antiquité. » Se demandant ce qu'est le dieu du stoïcisme, il répond avec Lactance (*Institutions divines,* VII, 3) : «Ne pouvant comprendre la puissance et la majesté de Dieu, ils l'ont mêlé au monde, c'est-à-dire à son ouvrage. » Cette pensée, ajoute-t-il, résume tout ce que le stoïcisme a dit de Dieu. Jamais pour Sénèque, pour Epictète, pour Marc-Aurèle, la divinité n'est séparée de l'univers. Transcrivons les réflexions de M. Montée (p. 16) sur une théorie que l'on n'aurait jamais dû s'attendre à voir ressusciter de nos jours : « En identifiant Dieu et l'univers, les stoïciens ne s'aperçoivent pas qu'ils enlèvent à Dieu jusqu'à l'existence ; car peut-on concevoir comme un être vivant agissant sur le monde, comme une providence, le dieu du panthéisme? Spinoza ne réussira pas, malgré tous ses efforts, à réaliser l'idée que nous avons de Dieu dans cette divinité qui n'est ni une personne ni une cause, dans cette intelligence infinie qui s'ignore, dans cet abîme d'où tout sort et où tout rentre, dans cette existence éternelle qui est et qui dure sans fin, sans objet et sans raison. Les panthéistes de nos jours ne nous satisfont pas davantage, et nous ne pensons pas qu'il soit possible de concevoir Dieu autrement que comme un Dieu personnel, distinct du monde qu'il a créé et qu'il conserve par sa providence. »

M. Montée reproche aussi aux stoïciens de n'avoir admis ni la spiritualité ni l'immortalité de l'âme. Nous avons été surpris de ne trouver à cet endroit du livre aucune mention du remarquable travail de M. V. Courdaveaux : *De l'immortalité de l'âme dans le stoïcisme* (1857,

(1) M. Montée semble avoir pour Bossuet une prédilection qui lui a porté bonheur : il a cité plus de vingt passages des œuvres de l'admirable écrivain et toujours avec tant d'à-propos, que c'est un ravissement pour le lecteur.

1 vol. in-8°) (1). Nous en avons été d'autant plus surpris, que M. Montée cite plus volontiers, non-seulement les auteurs qui ont écrit sur le stoïcisme depuis Juste Lipse jusqu'à M. Ravaisson, non-seulement les moralistes depuis les Pères de l'Eglise jusqu'à Silvio Pellico, mais encore des auteurs tels que Gœthe et que Mme Swetchine.

L'équitable critique ne loue point sans de sages restrictions la morale stoïcienne. Ecoutons-le (p. 123) : « Je ne connais pas de philosophie qui ait porté si loin le mépris de toutes les choses sensibles et qui ait plus exalté la vertu pour elle-même; je n'en sache pas qui se soit plus inviolablement attaché à l'idée du bien et qui en ait plus constamment montré l'incomparable éclat. C'est de là, sans doute, qu'elle a tiré sa force dans une des plus douloureuses époques qu'ait traversées l'humanité; c'est par là qu'elle pouvait élever certaines âmes jusqu'à l'héroïsme au milieu de l'abaissement de la morale publique et de la corruption universelle ; mais, pour qui veut l'étudier en elle-même, elle a certainement dépassé le but que toute doctrine morale doit se proposer, en ne tenant aucun compte de notre faiblesse et en ne voyant dans l'homme que la moitié de lui-même. » Il était impossible de mieux apprécier le fort et le faible du stoïcisme romain, et, dans tout le livre autant que dans ce beau passage, M. Montée a prouvé que pour lui il n'y a pas d'accommodements avec la vérité.

T. de L.

MÉMOIRES DU CARDINAL CONSALVI, avec une introduction et des notes, par J. Crétineau-Joly. Seconde édition considérablement augmentée. Paris, Henri Plon, 1866. 2 vol. in-8° de 490-502 pages. Prix : 12 fr.

M. Crétineau-Joly nous avait donné la primeur de ces mémoires de Consalvi dans son livre : *L'Église romaine en face de la Révolution*. Aussi la publication intégrale excita-t-elle, il y a deux ans, un vif intérêt, et fut-elle accueillie avec un grand succès. Le cardinal, avec cet esprit plein d'élévation, de finesse et d'irrésistible séduction, qui lui fit tant d'amis et d'admirateurs même parmi ses adversaires politiques, et lui assura un incomparable ascendant dans toutes les réunions diplomatiques où il siégea, raconte les préliminaires de l'élec-

(1) Puisque nous en sommes aux *desiderata*, exprimons aussi le regret de voir M. Montée négliger absolument des livres tels que l'*Étude sur Marc-Aurèle*, par E. de Suckau (1 vol. in-8°, 1857), et surtout que *les Moralistes sous l'empire romain*, par C. Martha (1 vol. in-8°, 1864). En ce dernier livre, les trois personnages dont s'occupe M. Montée ont chacun été l'objet d'un chapitre très-curieux, *la morale pratique dans les lettres de Sénèque, la vertu stoïque* (*Épictète*), *l'examen de conscience d'un empereur romain* (*Marc-Aurèle*).

tion de Pie VII, la négociation relative au Concordat, l'affaire du mariage de Napoléon avec Marie-Louise; puis, dans un autre écrit, où plus d'une fois il revient sur des événements déja rapportés par lui, il retrace l'histoire de diverses époques de sa vie et les événements accomplis sous son ministère. Nous n'avons pas besoin, en annonçant cette seconde édition, de revenir sur le caractère d'impartiale gravité de ces divers mémoires du cardinal Consalvi, sur les révélations importantes, sur les détails piquants qu'ils nous offrent. M. Crétineau-Joly, qui remercie le public de la confiance qu'il lui a témoignée en acceptant de confiance ces documents sur sa seule garantie, s'excuse presque de ne lui donner encore qu'une traduction française. Quelque soit le mérite de la publication de M. Crétineau-Joly, nous prisons trop haut la valeur des documents originaux pour ne pas souhaiter de posséder bientôt le texte même des écrits du cardinal. Bien que, comme le dit l'éditeur de Consalvi, « il soit impossible de nier l'évidence ou de suspecter une loyauté aussi éclatante, » c'est un hommage dû à cette grande mémoire, et une dette qui reste à acquitter. En attendant, M. Crétineau-Joly nous redonne le texte de Consalvi, avec quelques développements nouveaux; une note inédite sur une entrevue secrète du cardinal avec Maury, à l'époque du mariage de Napoléon; plusieurs lettres aussi inédites de Pie VII à son ministre, et des additions à la vaste introduction placée en tête des mémoires. N'oublions pas de mentionner aussi deux gravures qui ornent cette seconde édition, et qui représentent: l'une, le monument du cardinal, à Rome; l'autre, le tombeau de Pie VII, son bienfaiteur et son ami. L. C.

ANNUAIRE DES SOCIÉTÉS SAVANTES de la France et de l'étranger, par le comte Achmet d'Héricourt, chevalier de la Légion d'honneur, etc., etc. Durand, 1863-65. 2 vol. in-8°. Prix : 12 francs.

Membre de nombreuses sociétés savantes, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Arras, et plusieurs fois secrétaire général du congrès des délégués des Sociétés savantes, M. d'Héricourt a été frappé de l'isolement où vivaient les associations scientifiques. En publiant un *Annuaire des sociétés savantes,* il n'a pas eu l'intention de faire une œuvre littéraire : il a voulu grouper dans un travail approfondi et consciencieux, prélude d'un ouvrage plus complet, tous les renseignements relatifs aux sociétés savantes et à leurs travaux. « Nous ne saurions trop le redire, écrit-il; il n'y a point entre les sociétés assez

d'échanges, assez de relations. Malgré d'incontestables progrès, malgré une plus active circulation, les travaux publics, pour les institutions savantes, ne sont pas suffisamment connus.... L'indication des travaux édités par les sociétés savantes faciliterait et abrégerait les recherches. C'est l'œuvre que nous avons entreprise et pour laquelle nous avons trouvé de précieuses sympathies. »

M. d'Héricourt ne se dissimule pas que, malgré ses labeurs, ses soins, ses démarches multipliées, son *Annuaire* ne soit resté incomplet. Mais un tel livre a sans cesse besoin d'être remanié, pour être tenu au niveau des progrès de la science et des changements survenus dans la situation ou le personnel des sociétés savantes. Le succès qui ne manquera pas d'accueillir l'excellente publication de M. d'Héricourt lui permettra de revoir cet *Annuaire*, de le compléter et de le corriger. Nous appelons son attention sur des erreurs de détails qu'il sera bon de faire disparaître et sur des incorrections qui sont plutôt du domaine de l'*erratum*, mais qui montrent qu'un soin assez scrupuleux n'a pas présidé à la révision des épreuves. Ainsi, M. d'Héricourt, malgré des *errata* de plusieurs pages, n'a pas tout corrigé; nous lui signalerons les noms suivants: *Noel de Vailly*, pour *Natalis de Wailly* (t. I, p. 153); *Boutaric Edgard*, pour *Edgard Boutaric*; *Gaubert*, pour *Caubert* (p. 175 et 201). Il n'est pas exact non plus de dire que l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France a lieu *le 5 mai;* elle a lieu le premier mardi de mai.

Le premier volume de M. d'Héricourt est consacré aux sociétés savantes de France, de Belgique, de Hollande et de la Grande-Bretagne. Dans un second et très-curieux volume, l'auteur nous fait passer en revue les sociétés savantes du reste de l'Europe, et nous transporte en Afrique, en Amérique, en Asie, et jusqu'en Océanie. L'ouvrage est précédé d'une préface où M. d'Héricourt retrace les efforts tentés jusqu'à nos jours pour l'établissement d'associations scientifiques. Par cette publication, M. d'Héricourt a rendu de nouveaux services aux sciences historiques et archéologiques, dont il est depuis longtemps l'un des plus infatigables pionniers. G. DE B.

LA MÈRE SELON LE CŒUR DE DIEU, ou Devoirs de la mère chrétienne à l'égard de ses enfants; par un Missionnaire de Notre-Dame de la Salette; approuvé par Mgr l'Evêque de Grenoble. 1 vol. in-18, XVI-522 pages. Régis-Ruffet, 1866. Prix : 2 francs.

Cet ouvrage présente au lecteur la substance des écrits de Fénelon, de Mgr Dupanloup, de l'abbé Hamon, de l'abbé Bougaud, etc., tou-

chant l'éducation des enfants, et les soins corporels et spirituels qu'ils réclament. L'auteur examine l'instruction religieuse que les enfants doivent recevoir, les vertus qu'ils doivent pratiquer, les exercices de piété qu'ils ne peuvent négliger. Il recommande aux mères d'aimer leurs enfants, de les aimer sans préférence, et de ne pas imiter celles qui mettent leur tendresse pour leurs enfants à satisfaire leurs fantaisies de vanité ou de gourmandise. Lorsqu'il s'agit du choix d'un état il plaide en faveur de l'agriculture et s'oppose aux désirs qui entraînent vers la ville. Il veut que les femmes soient bonnes ménagères, et si elles sont riches qu'elles honorent leurs loisirs par un travail destiné à orner le temple de Dieu ou à vêtir les pauvres. Il blâme justement les filles de campagnes qui veulent apprendre à broder et ne savent pas raccommoder leurs bas; et déplorant de rencontrer des jeunes gens oisifs, il voudrait leur apprendre à faire le bien, car s'ils ne font rien, dit-il, ils feront le mal. En parlant de la vigilance que les parents doivent exercer, l'auteur s'indigne avec Mgr Dupanloup contre la mode des bals d'enfants, et fait une loi de soustraire à leurs yeux les tableaux, les gravures qui pourraient donner une idée du mal, etc. Toujours l'auteur, et c'est un grand mérite, précise ses observations. Deux appendices, l'un sur les devoirs envers les domestiques, l'autre comprenant les divers exercices de piété et renfermant le récit de l'apparition de la Sainte Vierge à la Salette, terminent ce volume, plein de réflexions sages et pratiques. H. DE L'E.

GUIDE DU JEUNE HOMME DANS LE MONDE, par l'abbé Debeney, ancien aumônier de collége; ouvrage dédié à Mgr l'Évêque d'Orléans, et approuvé par Mgr Mermillod. 1 vol. in-18, xv-272 pages. Regis-Ruffet. Prix : 2 francs.

Ancien aumônier de collége, l'auteur a connu beaucoup de jeunes gens; il les a aimés, et ému des périls qui les attendent à leur entrée dans le monde, il a voulu, sous forme de lettre adressée à l'un d'eux, les conseiller et les instruire. M. l'abbé Debeney ne cache pas au jeune homme la lutte inévitable qui l'attend, et, pour animer son ardeur, il lui rappelle que sa mission dans le monde doit être un noble et saint apostolat. La première chose qu'il voudrait lui faire comprendre, est la nécessité de la réflexion et de la force de volonté qui accomplit le devoir, repousse le respect humain et éloigne invinciblement de ces lieux publics si fréquentés, hélas! par la jeunesse, mais « d'où l'on ne sort jamais sans y avoir laissé quelques principes de vertu et d'honneur. » Le sentiment de la dignité personnelle, l'habi-

tude du travail, la pratique des sacrements, l'exercice de la charité, sauvegarde de la chasteté, la confiance en Marie, sont autant de raisons données, de moyens indiqués pour aider le jeune homme à traverser victorieusement les écueils de la vie. Ce livre, élégamment écrit et approuvé par Mgr Mermillod, doit donc faire du bien, car, selon l'expression du prélat écrivant à M. l'abbé Debeney, « vos conseils ont tout à la fois de la virilité et du charme; vous signalez les écueils aux cœurs inexpérimentés, et vous savez leur donner l'enthousiasme du vrai et du bien. » H. de l'E.

CHRONIQUE

Nous avons sous les yeux la première livraison de la *Revue des questions historiques*, dont nous annoncions le mois dernier la prochaine apparition. Nous y trouvons : la première partie d'un grand travail sur la *Saint-Barthélemy*, dû à la plume expérimentée de M. Georges Gandy, et qui fait bonne justice des faussetés accumulées sur ce point important de notre histoire; une piquante et solide dissertation sur le prétendu *droit du seigneur*, par M. Anatole de Barthélemy; une réfutation péremptoire des calomnies si souvent reproduites contre le pape saint Sibérius, écrite par le savant M. Édouard Dumont; un curieux travail de M. Wiesener, professeur au lycée Louis-le-Grand, sur l'origine du nom d'Amérique et l'usurpation dont Améric Vespuce a été faussement accusé; des articles sur la guerre des Albigeois, sur l'influence politique attribuée à Agnès Sorel, sur l'entrevue de Henri III et de Bernard Palissy, sur Catherine Théot, par MM. Tamizey de Larroque, de Beaucourt, Audiat et Canel. M. Lecoq de la Marche a éclairci l'origine du proverbe : *faire ripaille;* enfin, dans un *bulletin bibliographique* très-étendu, la plupart des travaux historiques récemment publiés sont passés en revue et appréciés avec autant de conscience que de compétence. — Voilà un début qui justifie les espérances qu'avait fait concevoir l'annonce de cette utile revue. C'est par de telles publications que la vérité se fera jour et luira aux yeux les plus prévenus, car c'est en examinant mieux l'histoire, en rectifiant les erreurs, en détruisant les préjugés, que l'on parviendra, ainsi qu'on l'a dit, « à gagner les esprits d'abord, et puis les cœurs, à la cause de l'Église. »

On vient de vendre à Londres un volume très-rare. Voici comment il était inscrit en anglais au catalogue : « Lot 1232 « *The Rape of Lucrece,* par M. William Shakespeare. Nouvellement revu. Londres. Imprimé par I. B. pour Roger Jackson; se vend à sa boutique près the Conduct in Fleet Street, 1624. » Le frontispice avait été coupé et placé par un des premiers possesseurs du volume dans un livre où il faisait collection des frontispices de divers ouvrages; mais après plus d'un siècle, ce frontispice a été retrouvé et a récemment repris sa place. C'est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, un livre extrêmement rare. Il a été adjugé pour 54 l. st. (1350 francs).

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE JUIN (1)

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Nous ferons observer au lecteur que, tout en résumant, d'après le *Journal de la librairie*, la nomenclature des ouvrages nouvellement parus, nous avons soin d'ajouter à chaque ouvrage le prix que le *Journal de la librairie* ne donne pas ou ne donne que très-rarement. Pour les livres publiés dans les départements, ce sera quelquefois difficile; mais, sauf de rares exceptions, nous compléterons toujours, comme nous le faisons aujourd'hui, les renseignements du *Journal de la librairie*.

Les abonnés connaîtront ainsi, à l'aide de la Revue, les ouvrages nouvellement publiés, le nombre de pages et le prix de chacun d'eux, et, en se reportant au tableau que nous publions (troisième page de la couverture) sur le tarif approximatif des prix d'affranchissement, ils pourront, en nous demandant des livres, se rendre compte de la valeur de leurs commandes, y compris les frais d'affranchissement.

Cette liste comprend généralement tous les ouvrages bons ou mauvais parus dans le mois qui précède la publication du numéro de la Revue (1). Nous n'excluons que les réimpressions ou publications qui sont évidemment sans intérêt pour nos souscripteurs et les brochures qui n'ont pas cent pages d'impression, à moins que le nom de l'auteur ou le sujet traité ne donne à la publication une importance réelle.

Aimard. — Les Gambucinos; par Gustave Aimard. In-18 jésus, 412 p. Amyot. 3 50

Annales de l'Observatoire impérial de Paris, publiées par U.-J. Le Verrier, directeur de l'Observatoire. Mémoires. T. 8. In-4°, VIII-399 p. et 3 pl. Gauthier-Villars. 40 »

Auger. — Histoires américaines; par Édouard Auger. In-18 jésus, 243 p. Brunet. 2 »

Aufauvre. — Les mystères d'un ménage; par Amédée Aufauvre. In-18 jésus, 293 p. Brunet. 2 »

Auriac (d'). — Les pieds fourchus; par Jules B. d'Auriac. In-18 jésus, 227 p. Brunet. 2 »

Auriac (d'). — L'esprit blanc; par Jules B. d'Auriac. In-18 jésus, 221 p. Brunet. 2 »

Balme-Frézol. — De l'instruction des femmes, ouvrage destiné aux mères et aux institutrices, pour l'enseignement des jeunes filles; par M. l'abbé Balme-Frézol. In-8°, 518 p. Sarlit. 6 »

Bassanville (Mme de). — Les salons d'autrefois, souvenirs intimes; par Mme la comtesse de Bassanville. 2e série. 3e *édition*. In-18 jésus, 321 p. Brunet. 2 50

Beauchesne (de). — Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort; captivité de la famille royale au Temple; par M. A. de Beauchesne. 4e *édition*, enrichie d'autographes et de plans, etc.; précédée d'une lettre de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. 2 vol. In-8°, XXIV-1184 p. Plon. 16 »

Bessarion. — Bessarionis opera omnia, theologica, exegetica, polemica, partim jam edita, partim hucusque anecdota; accedunt virorum doctorum qui græcas litteras in Italia instaurarunt supellectili litteraria selecta quædam. Tomus unicus. In-4° à 2 col., 623 p. Migne. 10 »

Blanchard. — Les poissons des eaux douces de la France. Anatomie, physiologie, description des espèces, mœurs, instincts, industrie, etc., par Emile Blanchard, professeur, membre de l'Institut. Avec 151 fig. dessinées d'après nature. In-8° XVI-656 p. Baillière et fils. 20 »

Blossac (de). — Contes, fables et sonnets; par M. Édouard de Blossac. 2 vol. In-12, 488 p. Lecoffre. 6 »

Bouilly. — Les contes de J.-N. Bouilly. *Nouvelle édition*. In-18 jésus, 292 p. Vermot et Ce. 2 fr.

Bourdon (Mme). — Le mois eucharistique,

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

manuel pieux des âmes qui pratiquent la fréquente communion; par Mme Bourdon (Mathilde Froment). *Nouvelle édition.* In-18, 322 p. Putois-Cretté. 1 »

Bourdon (Mme). — Quelques heures de solitude; par Mme Bourdon (Mathilde Froment). 2e *édition.* In-18 jésus, 299 p. Putois-Cretté. 1 50

Bulletin de l'œuvre des pèlerinages en Terre-Sainte. Histoire, géographie, ethnographie et archéologie biblique et religieuse. T. 5. In-8° 452 p. Challamel aîné. 6 »

Calvo. — Recueil complet de traités, conventions, capitulations, armistices et autres actes diplomatiques de tous les Etats de l'Amérique latine compris entre le golfe du Mexique et le cap de Horn, depuis l'année 1493 jusqu'à nos jours, précédé d'un mémoire sur l'état actuel de l'Amérique, de tableaux statistiques, d'un dictionnaire diplomatique, avec une notice historique sur chaque traité important; par M. Charles Calvo. Première période. Limites. T. 7 et 8. In-8°, XXXIII-810 p. Durand. 15 »

Carlyle. — Histoire de la révolution française; par Th. Carlyle. Traduit de l'Anglais, par MM. Elias Regnault et Odysse Barot. T. 2. La constitution. In-18 jésus, 407 p. Germer Baillière. 3 50

Catéchisme du concile de Trente. Traduction nouvelle, avec des notes, par Mgr Doney, évêque de Montauban. *Nouvelle édition.* T. 1 et 2. In-8°, XIII-588 p. Lagny. 16 »

Chénier (de). — Histoire de la vie militaire, politique et administrative du maréchal Davoust, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmuhl (d'après les documents officiels); par L.-J. Gabriel de Chénier, avocat. In-8°, 812 p. Cosse, Marchal et Ce. 7 50

Challamel. — Mémoires du peuple français depuis son origine jusqu'à nos jours; par Augustin Challamel. T. 2. In-8°, 514 p. Hachette. 7 50
(L'ouvrage formera 8 vol.)

Chauvin. — Histoire des lycées et colléges de Paris, suivie d'un appendice sur les principales institutions libres et d'une notice historique sur le concours général depuis son origine jusqu'à nos jours; par Victor Chauvin. In-18 jésus, 304 p. Hachette. 3 »

Chevalier. — Cours d'économie politique fait au collége de France; par Michel Chevalier, membre de l'Institut, sénateur. 3e vol. 2e *édition.* La Monnaie. In-8°, VIII-779 p. Capelle. 12 »

Combalot. — Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge, prêchées dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, pendant le mois de Marie; par l'abbé Combalot. 8e *édition.* In-8°, 496 p. Pélagaud. 16 »

Correspondance de Napoléon Ier, publiée par ordre de Napoléon III. T. 20. In-4°, 711. p. Impr. impériale. 16 »

Correspondance secrète inédite de Louis XV, sur la politique étrangère avec le comte de Broglie, Tercier, etc., et autres documents relatifs au ministère secret, publiés d'après les originaux conservés aux archives de l'Empire et précédés d'une étude sur le caractère et la politique personnelle de Louis XV, par M. E. Boutaric, archiviste aux archives de l'Empire. 2 vol. In-8°, IV-1037 p. Plon. 16 »

Cousin. — Fragments philosophiques pour servir à l'histoire de la philosophie; par M. Victor Cousin. 5e *édition.* Philosophie moderne. 2 vol. In-8°, 1027 p. Didier. 16 »

Craven (Mme). — Récit d'une sœur, souvenirs de famille recueillis par Mme Augustus Craven, née La Ferronnays. T. 2. In-4°, 451 p. Didier. 8 »

Cummins (Miss). — La rose du Liban (el Fureidis); par Miss Maria S. Cummins. Traduit par M. Ch. Bernard Derosne. In-18 jésus, VIII-386 p. Hachette. 1 »

Dalloz. — Jurisprudence générale. Répertoire méthodique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de droit civil, commercial, criminel, administratif, de droit des gens et de droit public. *Nouvelle édition,* par M. D. Dalloz aîné et par M. Armand Dalloz, son frère, avocat. T. 34. 1re partie. In-4° à 2 col., 756 p. Bureau de la Jurisprudence générale, rue de Lille, 19. 30 »

Darras. — Histoire générale de l'Église depuis la création jusqu'à nos jours; par l'abbé J.-E. Darras. T. 6. In-8°, 650 p. Vivès. Chaque vol. 5 »

Davesiès de Pontès. — Etudes sur l'histoire des Gaules et de la France, et sur l'époque contemporaine, par Lucien Davesiès de Pontès. In-18 jésus, IV-402 p. M. Lévy frères. 3 »

Dauban. — Mémoires inédits de Pétion et Mémoires de Buzot et de Barbaroux, accompagnés de notes inédites de Buzot et de nombreux documents inédits sur Barbaroux, Buzot, Brissot, etc., précédés d'une introduction; par C. A. Dauban. In-8°, LXXVI-548 p. Plon. 8 »

Daubié (Mlle). — La femme pauvre au XIXe siècle; par Mlle J.-V. Daubié. In-8°, VIII-450 p. Guillaumin et Ce. 7 50

Deslys. — Le Roy d'Yvetot; par Charles Deslys. 2 vol. In-18 jésus, 675 p. Hachette. 6 »

Devoille. — *Le Terroriste*; par A. Devoille. In-8°, 344 p. Vermot et C°. 2 »

Dickens. — Le neveu de ma tante, histoire personnelle de David Copperfield; par Ch. Dickens, traduite et précédée d'une notice biographique et littéraire, par Amédée Pichot. *Nouvelle édition*. 2 vol. grand in-18, 702 p. Michel Lévy frères. 2 »

Duchartre. — Eléments de botanique, comprenant l'anatomie, l'organographie, la physiologie des plantes, les familles naturelles et la géographie botanique; par P. Duchartre. Avec 500 fig. In-8°, 636 p. Baillière et fils. L'ouvrage complet. 15 »

Dumast (de). — Le redresseur, rectification raisonnée des principales fautes de français, locutions vicieuses ou impropres, etc., qu'on est encore exposé à entendre, même en bon lieu, ou à lire dans les écrits d'hommes qui pourtant ont fait leurs classes; par P.-G. de Dumast. Gr. in-12, 136 p. Durand. 2 »

Dupanloup (Mgr). — De l'éducation; par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, de l'Académie française. 7° *édition*. 3 vol. in-12, XXVIII-1659 p. Douniol. 10 50

Duplus. — Vie des saints du diocèse de Dijon; par M. l'abbé H.-M. Duplus. Dijon, grand in-18, 378 p. Gagey. » »

Durand (de Gros). — Essais de physiologie philosophique suivis d'une étude sur la théorie de la méthode en général; par M. J.-P. Durand (de Gros). In-8°, XXIII-595 p. Germer Baillière. 8 »

Etat présent de la noblesse française, contenant: 1° une étude sur la noblesse; 2° l'état des souverains d'Europe; 3° l'état des Ambassadeurs; 4° l'état des ministres, sénateurs et députés français; 5° le dictionnaire de la noblesse contemporaine, avec les noms, qualités et domicile de plus de 20,000 nobles, et un grand nombre de notices généalogiques avec blasons; 6° la liste générale des personnes qui, depuis 1803 jusqu'à ce jour ont fait changer ou modifier leurs noms, etc. 1866. Bachelin-Deflorenne. 40 »

Eyma.— La chasse à l'esclave; par Xavier Eyma. In-18 jésus, 281 p. Brunet. 2 »

Falaize (Mme). — Leçons d'une mère à ses enfants sur la religion; par Mme Caroline Falaize; 4° *édition*. In-12, XXIV-322 p. Sarlit. 2 »

Feuillet. — Le roman d'un jeune homme pauvre; par Octave Feuillet. *Nouvelle édition*. In-18 jésus, 356 p. Michel Lévy frères. 3 »

Fezensac (de). — Souvenirs militaires de 1804 à 1814; par M. le duc de Fezensac, général de division. 2° *édition*. In-18 jésus, 547 p. Dumaine. 3 50

Feydeau. — Du luxe des femmes, des mœurs, de la littérature et de la vertu; par M. Ernest Feydeau. In-18 jésus, 243 p. Michel Lévy frères. 3 »

Fœlix. — Traité du droit international privé, ou du conflit des lois des différentes nations en matière de droit privé; par M. Fœlix, avocat. 4° *édition*, par Charles Demangeat, professeur à la Faculté de droit. 2 vol. in-8°, VIII-1055 pages. Marescq aîné. 15 »

Freppel. — Examen critique des Apôtres de M. Renan; par M. l'abbé Freppel. In-8°. 143 p. Palmé. 2 »

Gabourd.— Histoire contemporaine comprenant les principaux événements qui se sont accomplis depuis la Révolution de 1830 jusqu'à nos jours et résumant durant la même période, le mouvement social, artistique et littéraire; par Amédée Gabourd. T. 6. In-8°, 519 p. Didot frères et C°. 6 »

Gaulle (de). — Les sanctuaires de saint Joseph et ses principaux autels, à Paris et aux environs; par J.-M. de Gaulle. In-12, VIII-328 p. Putois-Cretté. 2 »

Gervinus. — Histoires du XIX° siècle, depuis les traités de Vienne; par G.-G. Gervinus, professeur à l'université de Heidelberg. Traduit de l'allemand par J.-F. Minssen. T. 10. In-8°, 399 p. Lib. internationale. 5 »

Gerbet (Mgr). — Esquisse de Rome chrétienne; par Mgr. Ph. Gerbet, évêque de Perpignan. 5° *édition*. 2 vol., in-12. XII-1060 p. Tolra et Haton. 8 »

Ghika (princesse). — La duchesse de Cerni; par la princesse Aurélie Ghika. In-18 jésus, 225 p. Hetzel. 3 »

Giraud. — Essai historique sur l'abbaye de Saint-Bernard et sur la ville de Romans. 2° partie, accompagnée de pièces justificatives inédites; par M. Giraud, ancien député. In-8°, XXX-401 p. Lyon. Brun. » »

Guéranger. — Le temps pascal; par le R. P. dom Prosper Guéranger, abbé de Solesme. T. 3. In-12, VI-500 p. Vrayet de Surcy. 3 75

Guillaume. — Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy, depuis l'établissement du christianisme chez les Leuci, jusqu'à nos jours, précédée d'une dissertation historique sur l'antiquité de l'église de Toul; par M. l'abbé Guillaume. T. I. In-8, XXXIII-506 p. Nancy. Thomas et Pierson. » »

Heine. — Œuvres complètes. De l'Allemagne; par Henri Heine. *Nouvelle édition*. 2 vol. in-18 jésus, 724 p. Michel Lévy frères. 6 »

Histoire du monastère des religieuses carmélites de l'avenue de Saxe, à Paris, fondé rue du Bouloy en 1664, par Marie-Thérèse, reine de France, épouse de Louis XIV. In-8°, 528 p. Troyes. Bertrand-Hu. » »

Histoire littéraire de la France; par les religieux de la congrégation de Saint-Maur. *Nouvelle édition*, conforme à la précédente et revue par M. Paulin. Paris. T. 2, comprenant le vᵉ siècle de l'Église. In-4°, XXXII-773 p. Palmé. 20 »

Histoire de la communauté des biens dans l'antiquité et dans l'ère chrétienne, ou tradition universelle du catholicisme et de l'humanité; par un Catholique. 2 vol. in-8°, XXXII-892 p. Nancy, Bordes frères. » »

Huard. — Mémoires sur Charlotte Corday d'après des documents authentiques et inédits; par M. Adolphe Huard. In-18 jésus, XI-347 p. Roudiez. 3 »

Huguet. — Mois de Marie des mères chrétiennes, dédié aux associées de l'Archiconfrérie; par le R. P. Huguet. In-18, 428 p. Girard. 1 50

La Chenaye-Desbois et Badier. — Dictionnaire de la noblesse, contenant les généalogies, l'histoire et la chronologie des familles nobles de France, l'explication de leurs armes et l'état des grandes terres du royaume possédées à titre de principautés, duchés, marquisats, etc.; par de La Chenaye-Desbois et Badier. 3ᵉ *édition*. T. 7 et 8. In-4° à 2 col., 992 p. L'ouvrage aura 17 vol. et un Armorial de même format. Il est distribué par demi-volume du prix de 10 fr. et de 30 fr. pour l'armorial. Lib. Schlesinger frères.

Landriot (Mgr). — Les Béatitudes évangéliques, conférences aux dames du monde; par Mgr Landriot, 1ʳᵉ partie. In-8°, 313 p. Palmé. 3 50

Lavallée. — Les frontières de la France; par Théophile Lavallée., 3ᵉ *édition*. In-18 jésus, 378 p. Hetzel. 3 »

Lefebvre. — De la folie en matière de religion; par le R. P. Al. Lefebvre, de la Compagnie de Jésus, 2ᵉ *édition*. In-18 Jésus, 440 p. Putois-Cretté. 3 50

Léonard (de Port-Maurice). — Le trésor caché, ou l'adorable sacrifice de nos autels; par le P. Léonard (de Port-Maurice). Traduction nouvelle à laquelle on a joint diverses prières du même auteur; par M. l'abbé V. Postel. In-32, 292 p. Lethielleux. » 80

Lépinois (de) et Merlet. — Cartulaire de Notre-Dame de Chartres, publié sous les auspices de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, d'après les cartulaires et les titres originaux, par MM. E. de Lépinois et Lucien Merlet. T. 1. 1ʳᵉ partie. Préface et Introduction. In-4° CCLII, p. Chartres. Garnier. » »

Lescure (de). — Lord Byron, histoire d'un homme (1788-1824); par M. de Lescure. 2ᵉ *édition*. In-18 jésus, 348 p. Faure. 3 »

Lettres d'Espagne. In-18 jésus, 376 p. Palmé. 3 »

Linstant-Pradine. — Les Codes haïtiens annotés, etc., par Linstant-Pradine, avocat. In-8°, LXX-593 p. Lons-le Saulnier. Gauthier frères. » »

Louis de Grenade. — Œuvres complètes de Louis de Grenade, de l'ordre des frères-prêcheurs.; traduites intégralement pour la première fois en français par M. l'abbé Bareille. T. 18 In-8°, XV-658 p. Vivès. 8 50

Luche. — Le catéchisme de Rodez expliqué en forme de prônes, ouvrage également utile au clergé, aux communautés religieuses et aux fidèles; par l'abbé Luche. T. 1 et 2. In-8°, IX-794 p. Vivès. Le vol. 5 25

Maha-Bharata (le), poëme épique de Krishna-Dwaipayana, Plus communément appelé Véda-Tyasa, c'est-à-dire le compilateur et l'ordonnateur des Védas, traduit complétement pour la première fois du sanscrit en français; par Hippolyte Fauche. T. 5 in-8°, 568 p. Vᵉ B. Duprat. 10 »

Maistre (de). — Œuvres complètes du comte Xavier de Maistre. *Nouvelle édition*, précédée d'une notice sur l'auteur, par M. Sainte-Beuve. In-18 jésus, XL-391 p. Garnier frères. 3 »

Martin. — La foudre, l'électricité et le magnétisme chez les anciens; par Th. Henri Martin. Gr. in-12, IV-522 p. Didier. 3 50

Mayne-Reid. — Les jeunes esclaves, aventures de terre; par Mayne-Reid. Traduction de E. Allouard. In-18 jésus, 351 p. Hetzel. 3 50

Mayne-Reid. Aventures d'un officier américain; par le capitaine Maine-Reid. Traduit de l'anglais par A. Coomans. In-18, 331 p. Vermot et Cᵉ. 2 »

Mayne-Reid. — Trois jeunes naturalistes; par le capitaine Mayne-Reid. Traduit de l'anglais, par M. Allyre Bureau. In-18, 347 p. Vermot et Cᵉ. 2 »

Mayne-Reid. — Océola le grand chef des Séminales; par le capitaine Mayne-Reid. Traduit de l'anglais. In-18 jésus, 304 p. Vermot et Cᵉ. 2 »

Mézières. — Les charades et les homonymes ou l'art de s'instruire en s'amusant; par M. L. Mézières. In-18 jésus, 354 p. Hachette. 3 50

Monniot. — Raphaëla de Mérans; par Mlle Monniot. 2e *édition*. In-18 jésus, 537 p. Ruffet. 3 50

Monluc (de). — Commentaires et lettres de Blaise de Monluc, maréchal de France. *Édition* revue sur les manuscrits et publiée avec les variantes pour la société de l'histoire de France par M. Alphonse de Ruble. T. 2. In-8°, IX-473 p. Ve J. Renouard. 9 »

Monsabré. — Conférences du carême de Saint-Thomas-d'Aquin de Paris; par le R. P. Jacques-Marie-Louis Monsabré, des frères-prêcheurs. 2 vol. in-8°, 1830 p. Ve Poussielgue et fils. 15 »

Morel. — La Turquie et ses réformes; par Eugène Morel. In-18 jésus, 352 p. Dentu. 3 »

Orléans (d'). — Abrégé des méditations du V. P. Louis Du Pont, de la Compagnie de Jésus; par le P. d'Orléans. *Nouvelle édition* augmentée d'une retraite par le P. Marcel Bouix, de la même Compagnie. 2 vol. in-12, XXXVI-718 p. Ruffet et Ce. 10 »

Palgrave. — Une année de voyage dans l'Arabie centrale (1862-1863); par William Gifford Palgrave. Ouvrage traduit de l'anglais, par Émile Jonveaux, T. 1. In-8°, XVI-350 p. Hachette. 7 50

Perdreau. — La mort des justes dans les diverses conditions de la vie chrétienne; par l'abbé Joseph Perdreau, du clergé de Paris. 2 vol. in-18 jésus, XXIII-907 p. Douniol. 6 »

Plantier (Mgr.) — Pie IX défenseur et vengeur de la vraie civilisation, lettre pastorale de Mgr. Plantier, évêque de Nimes. 2e *édition*. In-18 jésus, 211 p. Giraud. 1 »

Poitevin. — Choix de petits drames en prose et en vers, recueillis et arrangés pour les distributions de prix et les fêtes de famille; par P. Poitevin, 2 vol. in-18, 568 p. Hachette. 4 »

Pont. — Histoire de la ville de Caen. Ses origines, Caen sous les ducs de Normandie; par Barthélemy Pont. 2e vol. In-8°, 446 p. Caen. Alliot et Ce. » »

Poplimont. — La Belgique héraldique, recueil historique, chronologique, généalogique et biographique complet, de toutes les maisons nobles reconnues de la Belgique; par Ch. Poplimont. T. 5. In-8°, 420 p. Walder. 10 »

Postel. — Les après-midi du Bois-Thibault, récits et voyages; par M. l'abbé V. Postel. In-18 jésus, XV-335 p. Dillet. 2 »

Pougnet. — Hiérarchie et décentralisation, étude par A. Pougnet, avocat au conseil d'État. In-8°, XIV-150 p. Germer Baillière. 3 »

Prévost-Paradol. — Quelques pages d'histoire contemporaine. Lettres politiques; par M. Prévost-Paradol, de l'Académie française. 3e série. In-18 jésus, XIX-385 p. Michel Lévy frères. 3 »

Quinsonas (de). — L'œuvre du refuge de Sainte-Anne pour les Madeleines repenties, appel à la charité; par le comte de Quinsonas. In-12, 251 p. Rocher. 2 »

Recueil de l'Académie des Jeux floraux. 1866. In-8°, 480 p. Toulouse, Rouget frères et Delahaut. » »

Recueil de poésies françaises des XVe et XVIe siècles, morales, facétieuses, historiques réunies et annotées par M. Anatole de Montaiglon. T. 9. In-16. 368 p. Franck. 5 »

Revue Américaine, recueil exclusivement consacré aux recherches archéologiques, historiques, philologiques, ethnographiques et littéraires du Nouveau-Monde, par Léon de Rosny. T. 2. In-8°, 404 p. et 6 pl. Chalamel aîné. 12 50

Ribadieu. — Histoire de la conquête de la Guyenne par les Français, de ses antécédents et de ses suites; par Henri Ribadieu. In-8°, XV-540 p. Bordeaux. Chaumas. » »

Rostand (Mme). — Les Sarrasins (VIIe siècle). L'épée et le soc (XVIe). épisodes; par Victorine Rostan. Préface de M. Jules Janin. In-18 jésus, VI-232 p. M. Lévy frères. 3 »

Rouleaux des morts du IXe au XVe siècle, recueillis et publiés pour la société de l'histoire de France, par Léopold Delisle. In-8°, II-555 p. Ve Renouard. 9 »

Rouquette. — Le cloître dans le monde, seconde retraite des dames, prêchée à Notre-Dame de Bordeaux; par M. l'abbé G. Rouquette. In-12, 368 p. Palmé. 3 50

Sabatier. — Vie des saints du diocèse de Beauvais; par M. l'abbé A.-G. Sabatier In-12, 545 p. Beauvais, Pineau. » »

Sales (Saint-François de). — Œuvres complètes de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, 2e *édition*. T. 10. In-8°, 554 p. Vivès. L'ouvrage complet, 14 vol. 90 »

Ségur (Mgr de). — La piété et la vie intérieure; par Mgr de Ségur. IV. Le chrétien vivant en Jésus. 3e *édition*. In-18, VIII-316 p. Tolra et Haton. 1 »

Sirven. — Journaux et journalistes; par A. Sirven. La Gazette de France avec le fac-simile du premier numéro et le portrait de Théophraste Renaudot, son fondateur. In-18 jésus, 364 p. Cournol. 3 50

Souvenirs du petit séminaire et collége catholique de Marseille, ou choix de poésies; composées par les élèves de cet

établissement. T. 1. In-18, VII-225 p. Bray. 2 »

Stuart Mill. — Système de logique déductive, exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique; par John Stuart Mill. Traduit sur la sixième édition anglaise, par Louis Peisse. T. 1. In-8°, XXIV-545 p. Ladrange. 7 50

Stub. — Méditations ecclésiastiques pour tous les jours de l'année ; par le R. P. Stub, barnabite. T. III. In-12, 554 p. Lethielleux. 3 50

Tétot. — Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conventions et autres actes conclus entre toutes les puissances du globe, principalement depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours. Table générale des recueils de Dumont, Venck, Martens, Murbard, Samwer, de Clercq, Léonard, etc, donnant l'indication du vol. et de la page du recueil où se trouve le texte de chaque traité. Ouvrage publié sous les auspices de S. Exc. M. Drouyn de Lhuys; par M. Tétot, archiviste au ministère des affaires étrangères. Partie chronologique. 1493-1866. In-8°, VI-411 p. Amyot. 10 50

Thierry. — Œuvres complètes. Lettres sur l'histoire de France pour servir d'introduction à l'étude de cette histoire ; par Augustin Thierry, membre de l'Institut. 12e édition. In-18 jésus, 414 p. Furne Jouvet et Ce. 3 50

Vermorel. — Œuvres de Vergniaud, Guadet, Gensonné, recueillies et annotées par A. Vermorel. In-18 jésus, 337 p. Cournol. 3 »

Véron. — Nouveaux mémoires d'un bourgeois de Paris, depuis le 10 décembre 1818 jusqu'aux élections de 1863. Le second empire par le docteur L. Véron. In-8°, 499 p. Lib. internationale 6 »

Viennet. — Histoire de la puissance pontificale ; par M. Viennet, de l'Académie française. 2 vol. in-8°, VIII-788 p. Dentu. 10 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20; — prix 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 1er juin.

Henri Blaze de Bury : la Thuringe, voyage à travers l'Allemagne du passé et du présent. — Paul Perret : les sept Croix-de-Vie, 2e partie. — Albert Réville : la Question des Evangiles devant la critique moderne, suite. Les Evangiles synoptiques. — A. Geffroy : Marie-Antoinette d'après les documents authentiques. — Maxime du Camp : le Salon de 1866. — Albert de Broglie : deux Ministres de la Restauration : M. de Serre et M. de Villèle. — Michel Chevalier : la Guerre et la crise européenne. — F. de Lagenevais : Symptômes du temps. De la curiosité en littérature. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine.

Livraison du 15 juin.

Alphonse Esquiros : l'Angleterre et la vie anglaise, suite. Les missionnaires anglais et la vie religieuse dans les missions lointaines, d'après leur correspondance. — I. Tourguenef : Apparitions, récit fantastique, trad. du russe par M. Prosper Mérimée. — E.-D. Forgues : les Réformes et la vie des prisons en Angleterre et en Irlande. — Paul Perret : les sept Croix-de-Vie, 3e partie. — Payen : les Industries chimiques au XIXe siècle, suite. La soude artificielle. — Gaston Boissier : le Christianisme et la vie chrétienne dans la Gaule d'après les inscriptions. — Charles de Mazade : l'Epreuve de l'unité italienne. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Revue musicale. — Henri Delaborde : l'Exposition rétrospective des Champs-Elysées. — La Turquie industrielle et financière.

REVUE CONTEMPORAINE

(Rue du Pont-de-Lodi, 1 ; — prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour le départements.)

Livraison du 31 mai.

Jules Loiseleur : Mazarin et le duc de Guise. — S. Blandy : Iana la Rôme, 4e

partie. — J.-E. Horn : la Banque d'Angleterre; son origine, sa constitution actuelle. — Léon Feer : les Progrès de la puissance anglaise en Asie. La guerre du Boutan. — Arthur Baignères : Journal du salon de 1866. — F.-V. Raspail : Lettre au directeur. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Wilhelm : Revue musicale. — Léonce Dupont : Chronique politique.

Livraison du 15 juin.

A. Philibert-Soupé : les Poëtes de l'Inde ancienne, suite. *Le Ramayana.* — Alfred de Tanouarn : le Sujet du docteur Pipercorn, fantaisie dramatique. — Jules Loiseleur : Mazarin et le duc de Guise. — Ed. Lefebvre de Béhaine : la quatrième Coalition. L'entrevue d'Erfurth et l'Allemagne en 1808. — Adolphe d'Assier : les Pyrénées et le vallon d'Aulnes. — Alphonse de Calonne : la Confusion des langues en matière de politique étrangère. — Revue critique. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Léonce Dupont : Chronique politique.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 25. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements; — 62 fr. pour l'étranger.)

Livraison de juin.

Une Visite au tunnel du Mont-Cenis. — Types de femmes : lady Byron; Felicia Hemans. — Excentricités américaines : la cité reine de l'Ouest. — Scènes et tableaux du monde asiatique : Derviches et hadjis. — La Colombe dans le nid de l'aigle, 5e extrait. — La véridique Histoire d'un petit gueux, 3e extrait. — Les Musées italiens : Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, 4e partie. — Pensées diverses. — Correspondances de la Revue : Lettres d'Italie, d'Allemagne, de Londres. — Chronique scientifique. — Chronique et bulletin bibliographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone; — prix : 20 francs par an.)

Livraison de mai.

L'abbé Carré : Lettres à un jeune homme sur l'enseignement de la philosophie dans les maisons d'éducation, 5e lettre; les Cartésiens, et en particulier M. l'abbé Fabre. — Le comte Desbassins de Richemont : la *Roma sotterranea christiana*, de M. Jean-Baptiste de Rossi, avec une analyse géologique et architectonique de M. Michel de Rossi, 1er article. — M. Bonnetty : quelques Documents historiques sur la religion des Romains et la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques, par leurs rapports avec les Juifs, etc. — Bonnetty : Cours complet de patrologie grecque; 2e série, depuis l'an 890 jusqu'en 1439, etc.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15; — prix : 15 fr. par an.)

P. P. Toulemont : le Schisme anglican et l'Eglise des premiers siècles. — P. Ch. Clair : les Dames de l'hôtel de Nevers et les bourgeoises de Saint-Méry. — L'abbé Le Hirs : les Apocalypses apocryphes. — P. J. Gagarin : les Missionnaires catholiques en Géorgie. — P. G. Longhaye : le Style hypocrite. — P. E. Marquigny : l'Édition nouvelle des œuvres de Bossuet. — Bibliographie. Les PP. J. Marie, F. Damas et Ch. Daniel : le Gouvernement des Papes et les révolutions dans les Etats de l'Eglise, par H. de l'Epinois. — Sermons de S. Em. le cardinal Wisemann, traduits par l'abbé Lapôtre. — Lettres inédites de Mme Swetchine, publiées par le comte de Falloux. — L'Eucharistie, avec une introduction sur les mystères, par Mgr Landriot. — Les Béatitudes évangéliques, conférences aux dames, par le même. — Panégyrique du B. Jean Berckmans, par l'abbé Besson. — Histoire de l'Eglise russe, par Macaire, archevêque de Kharkoff. — Ouvrages divers.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29. — Prix : 20 fr. par an.)

Livraison de juin.

Frédéric Passy : Du droit de propriété (suite). La propriété foncière. — Mme de Marcey : De la haute éducation intellectuelle pour la jeunesse et pour l'âge mûr. — Edmond Lafond : un Tableau de Fra Angelico. — Victor Gellé : l'Ordre de Malte. — Louis Hervé : le premier capital de l'agriculture. — G. Baguenault de Puchesse : Société d'économie charitable. Procès-verbal de la séance du 30 avril. — G.-A. Heinrich : le nouvel Oratoire. — L'abbé L. Baunard : une visite chez Volta. — Antonin Rondelet : Revue littéraire. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie. — Table des matières.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Le Constitutionnel. — 11 juin. Gustave Landrol : Jules Verne et son œuvre. Librairie Hetzel. — 19 juin. Hippolyte Babou : Une Fortune littéraire, par M. Vigneau.

Journal des Débats. — 2 juin. S. de Sacy : Petite somme de saint Thomas d'Aquin à l'usage des ecclésiastiques et des gens du monde, par M. l'abbé Lebrethon, docteur en théologie de l'université de Rome. — 13 juin. Prévost-Paradol : Histoire diplomatique de l'Europe pendant la révolution française, par M. François de Bourgoing, ancien secrétaire d'ambassade.

La France. — 5 juin. Gustave Merlet : les Faux Sébastiens, par M. Miguel d'Antas, conseiller secrétaire de la légation de Portugal.

La Gazette de France. — 10 juin. M. Guizot : Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne. — 17 juin. Armand de Pontmartin : Semaines littéraires. — 20 juin. Armand de Pontmartin : Nécrologie : Léon de Besplas. — 23 juin, 29 juin. Les Astres, ou notions d'astronomie pour tous, par M. Rambosson. — 24 juin. Armand de Pontmartin : Semaines littéraires : Joseph Méry.

Journal des Villes et des Campagnes. — 21 juin. Louis Moland : les Monastères bénédictins d'Italie. — 23. Etienne Récamier : de la haute Education intellectuelle, par Mgr l'évêque d'Orléans. — 27. J.-B. Marie : Dictionnaire des sciences catholiques, par Eugène de Mirecourt.

Le Monde. — 1er juin. Ph. Serret : Critiques et croquis, par Eugène Veuillot. — 1er, 5. L'abbé Freppel, professeur à la Sorbonne : les Apôtres, par Renan. — 3. Léonce de la Rallaye : Lettre pastorale de Mgr Manning, archevêque de Westminster sur un projet d'association pour la réunion des diverses parties de la chrétienté. — 6. Ph. Serret, avocat à la cour impériale : Révision du Code Napoléon, par M. Batbie. — 8. Le comte de Ségur : Fables, par le comte de Lansade. — 11. Abbé de Chasselay : le général de La Moricière, par Maxime de Montrond, chevalier de l'ordre de S.-Grégoire-le-Grand. — Abbé Réaume, chanoine : Méthode de catéchisme, par M. l'abbé Rabotin. — Barrier : Sermons de S. Em. le cardinal Wiseman. — 11, 18. De Lansade : Joseph de Maistre, ses détracteurs, son génie, par M. Roger de Sezeval. — 14, 26. Henry Sauvé, docteur en droit canon et en droit civil : l'Evêque de Poitiers et ses œuvres.

Le Moniteur universel. — 12, 19, 22, 25 juin. P. Clément : Colbert et l'administration provinciale. — 18. H. Lavoix : Revue littéraire : ouvrages de MM. Livingstone, Poussielgue, Cortambert, Joanne et d'Auriac.

Le Pays. — 1er juin. Pellerin : les Pèlerinages en Perse. — 3. Chéron de Villiers : Histoire du tribunal révolutionnaire, par M. Campardon, archiviste aux archives de l'Empire. — 5. H. Renault : le Tombeau de la chrétienne. — 10. Pellerin : Guide pratique historique et descriptif aux bains de mer de la Manche et de l'Océan, par Eugène d'Auriac. — 11. Pierre Delacour : le Champ de Mars. — 14. Ab. Rolland : Entre Bicêtre et Charenton, par M. Ernest Blum. — 20. A. Voiseux : Résumé des institutions militaires de l'Autriche en 1866. — 22. Pellerin : le nouveau Paris, par M. Amédée de Cesena.

La Presse. — 3, 10, 24 juin. Paul de Saint-Victor : Salon de 1866. — 30. Louis Figuier : le nouveau câble transatlantique.

Le Temps. — 4 juin. A. Morel : le Jardin du chanoine, par M. L. Ulbach. — 3. J. M. Guardia : une Semaine à Strasbourg. — 6. E. Lemoine : le Foyer, l'art et l'école, par M. Regnault. — 12. A. Mézières : la Philosophie de Gœthe, par M. Caro. — 15. E. Favre, colonel fédéral de Genève : la Vénétie.

L'Union. — 9 juin. Elie Berthet : les Houilleurs de Polignies. — 13. A. Nettement : Souvenirs d'Ancône, par le comte de Quatrebarbes, gouverneur de la ville et de la province. — 18. G. de Cadoudal : la Vieille Roche : 1° le Mari imprévu ; 2° les Vacances de la comtesse ; 3° le marquis de Lanrose, par Edmond About. — 25. Alfred Nettement : un Salon de Paris, 1824-1864, par Mme Ancelot.

Le gérant, H. Vrayet de Surcy.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue Notre-Dame des Champs, 49.

Tome II. N° 8. Août 1866.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DU CATALOGUE DE LIVRES

DRESSÉ ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'AMÉLIORATION ET L'ENCOURAGEMENT DES PUBLICATIONS POPULAIRES.

Dans son dernier numéro, la *Revue* a fait connaître l'existence de quelques Bibliothèques municipales destinées aux masses; et, dans l'article qui suit, elle complète en quelque sorte ce travail par un coup d'œil sur les Bibliothèques populaires plus spécialement catholiques, ou du moins dans lesquelles on se préoccupe davantage de faire pénétrer l'élément religieux.

Mais il va sans dire, — et sans doute que nos lecteurs ne s'y sont pas mépris, — que la *Revue* ne donne ces détails, purement statistiques, qu'à titre de renseignements et pour offrir une idée de ce qui est tenté de nos jours pour répandre l'instruction parmi le peuple, sans se porter, en aucune sorte, garant de la pensée qui a présidé à la fondation de ces Bibliothèques, ou de l'esprit qui les anime, comme de la composition des ouvrages dont elles sont pourvues ou dont elles favorisent la propagation.

Assurément, il ne saurait être question ici des intentions; la *Revue* est persuadée qu'elles sont bonnes, et, la première, elle se plaît à leur rendre hommage. Mais, on le sait, il y a très-souvent une énorme différence entre les intentions et leur exécution. Or, c'est uniquement sur ce dernier point que portent et que doivent porter les réserves de la *Revue*.

Et ces réserves sont d'autant plus nécessaires et d'autant plus justes,

que plusieurs des Bibliothèques indiquées dans l'article du mois de juillet dernier sont très-loin d'offrir des garanties suffisantes sous le rapport de l'orthodoxie, et que les autres, — nous entendons celles dont le but est ouvertement religieux, — laissent malheureusement beaucoup à désirer en ce qui concerne les ouvrages qu'elles ont adoptés ou qu'elles continuent à accepter chaque jour.

Pour ne parler que de ces dernières Bibliothèques, les seules qui doivent attirer l'attention d'une Revue catholique, il n'est que trop certain que la plupart des ouvrages dont elles se composent sont, non-seulement susceptibles d'être repris au point de vue doctrinal, mais offrent, sous le rapport de la forme spécialement, des faiblesses véritablement désolantes. Ceci s'applique aux ouvrages *sérieux*, à ceux qui ont la prétention de faire l'instruction des lecteurs; mais surtout que de nullités, que de pauvretés, que de misérables vulgarités dans cette cohue de petits livres qui visent à procurer des lectures *récréatives* et *amusantes*, et qui croient faire passer les *bons principes*, les *idées religieuses*, sous le couvert d'*histoires* et de prétendues fictions plus ou moins habiles !

Il résulte le plus grand mal d'un tel état de choses; car, d'une part, au lieu d'étendre et de fortifier l'instruction religieuse dans les masses, on ne fait que l'affaiblir et contribuer à en faire baisser le niveau, hélas ! déjà si bas partout; et, d'autre part, avec ces *romans moraux et religieux*, généralement si pitoyables pour le fond et pour la forme, on n'aboutit qu'à exciter le goût déjà trop grand des lectures futiles et creuses, et qu'à légitimer, en un sens, le mépris de certains esprits du dehors à l'endroit de la littérature catholique.

Un écrivain du monde, un quasi libre-penseur, M. Vapereau, parlant des livres de la librairie religieuse et citant certaine *Bibliothèque de bons livres*, disait ces jours-ci : « On sait que ces sortes de collections sont, en général, littérairement très-mauvaises (1). » Nous ne saurions disconvenir que ceci ne soit vrai. Que les faiseurs de *bons livres* se le tiennent donc pour dit; et qu'ils démentent cet autre mot du même écrivain qui, cette fois, est complétement dans le faux : « Une œuvre de propagande d'ordinaire *ne demande point de talent !* » C'est là, en effet, une très-grande erreur, et, en vérité, il faut que, pour l'avoir commise, notre critique ne connaisse que les livres dont nous nous plaignons nous-mêmes, comme le font également, d'ailleurs, quantité de bons esprits aujourd'hui.

(1) *Année littéraire et dramatique*, 1863.

Qu'on ne s'y trompe point ; une œuvre de propagande, autrement dit une œuvre *populaire*, demande beaucoup plus de talent que bien d'autres œuvres ; car il est certainement plus aisé de parler au petit nombre qu'à la foule. Pour celle-ci que faut-il ? Il lui faut des livres où, sans rien sacrifier des richesses du style, sans blesser les belles formes littéraires, c'est-à-dire sans tomber dans cette *trivialité* repoussante que quelques-uns, par une aberration déplorable, croient être une des nécessités du style populaire, on lui fasse aimer le vrai, le bien, le beau. Il lui faut des ouvrages où, avec un parfait sentiment de la mission que l'on accomplit et un profond respect des âmes, on l'élève et on lui montre que véritablement on l'aime. Enfin, il lui faut des ouvrages clairs, intelligibles, substantiels, sans quoi on ne lui inculquera jamais une instruction forte et féconde. Or, pour remplir avec fruit une mission si grande et si méritante, et hérissée de tant de difficultés au dire de Fénelon lui-même, il est, certes, nécessaire d'être doué de savoir, de tact, de goût et d'expérience, en un mot, d'un talent réel échauffé par la foi et par l'amour de ses frères.

Voilà ce que nous voudrions que les promoteurs et directeurs des bibliothèques populaires fissent bien comprendre à tous ceux qui sont animés du zèle si louable de travailler pour le peuple, et fissent comprendre, non pas seulement en l'écrivant dans leurs statuts et règlements, mais aussi, et par-dessus tout, par la pratique, c'est-à-dire en se montrant plus soigneux et plus sévères qu'ils ne le sont dans le choix et l'adoption des ouvrages qu'ils veulent distribuer ou faire lire aux masses.

Malheureusement, il faut bien l'avouer, c'est à quoi on ne fait pas assez d'attention. On agit un peu trop comme si l'on se disait : « Le peuple aujourd'hui veut lire ; il demande des livres, et nous devons répondre à ce besoin ; pourvu que nous nous appliquions à lui fournir des ouvrages moraux et où les principes religieux soient sauvegardés, et que nous lui en offrions de bien variés et en grand nombre, peu importe le reste ! » Oui, la préoccupation principale est généralement d'alimenter les bibliothèques populaires en multipliant le nombre des volumes, afin de pouvoir procurer le plus possible des lectures nouvelles. Qu'un livre ne présente rien de dangereux sous le double rapport de la religion et des mœurs, qu'il soit animé de bonnes intentions, qu'il porte l'estampille de quelque librairie bien connue pour certaines collections *de bons livres*, c'est à peu près là tout ce qu'on demande pour lui faire les honneurs de ces bibliothèques. Quant au fond, c'est-à-dire à la pureté rigoureuse de la doctrine, et quant à la forme, c'est-à-dire

au style et au bon goût littéraire, sans doute on est heureux de rencontrer ces avantages, mais enfin, ce n'est pas là la préoccupation essentielle et constante, ce n'est pas la condition suprême d'admission. Or, là, selon nous, est le grand mal.

Si les bornes étroites d'un article nous permettaient de citer et de discuter les *catalogues* des diverses bibliothèques populaires qui nous sont tombés sous la main, il nous serait facile d'accumuler les preuves pour justifier ce que nous avançons. Aussi bien, à quoi bon nous appesantir sur un point dont presque tout le monde convient? Il ne nous est pas possible cependant de passer sous silence l'un de ces catalogues, surtout à cause du but qu'il se propose et de l'influence qu'il peut avoir. Nous voulons parler du *Catalogue raisonné de livres pour la formation des bibliothèques scolaires, communales, paroissiales, et pour les distributions de prix dans les écoles, dressé par la Société pour l'amélioration des publications populaires* (1).

Comme ce titre l'indique, ce n'est pas ici le simple catalogue d'une bibliothèque existante; c'est plus que cela : c'est un guide, un plan pour la *formation des Bibliothèques;* c'est un recueil entrepris, comme il est dit en la Préface, « pour seconder les personnes qui, par position ou pour satisfaire aux inspirations de leur zèle, ont besoin de réunir de bons livres populaires, » et pour « les soustraire à l'incertitude et à l'hésitation qu'on éprouve presque toujours en pareil cas, en leur fournissant des indications précises; » enfin c'est une collection, un choix où l'on a la prétention d'avoir « mentionné *les seuls livres vraiment recommandables.* » Une commission, prise dans le sein de la Société, a été chargée « d'examiner *tous* les ouvrages anciens et nouveaux qui peuvent convenir à des lecteurs peu ou moyennement lettrés. » Cette commission a consacré, depuis quatre ans, deux séances par mois, à cet examen, « n'arrêtant son choix que sur des livres irréprochables au point de vue de la religion et des mœurs, et capables d'instruire ou au moins d'intéresser ceux à qui ils sont destinés, » c'est-à-dire les classes populaires. On ajoute que, « bien qu'elle ait fait preuve d'une sévérité suffisante, la commission ne s'est montrée ni partiale ni exclusive. Animée du désir sincère de voir s'accroître le nombre des publications que l'on peut utilement propager, elle a porté de tous côtés ses investigations. »

Voilà ce que s'est proposé la Société dans la publication de ce *Cata-*

(1) Brochure grand in-8° de VIII-112 p., au siége de la Société, 82, rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris. Prix : 2 fr.

logue ; but très-louable assurément et digne d'éloges. Mais ce but est-il atteint? Le programme annoncé a-t-il été fidèlement et complétement rempli ? Malgré le respect et l'admiration que nous professons pour les catholiques généreux et zélés qui s'occupent de cette œuvre, nous sommes obligés de dire que nous ne le pensons pas.

Ce *Catalogue* se divise en quatre sections principales, subdivisées en plusieurs parties. Ire Section : *Religion. Morale.* Exposition et démonstration des vérités de la Religion ; Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament ; Histoire de l'Église ; Vies de la sainte Vierge et des Saints ; Biographie de personnages pieux ; traits édifiants ; récits de missions ; mélanges religieux et moraux. — IIe Section : *Histoire. Biographie. Voyages.* Histoire générale et ancienne ; Histoire de France ; Histoires et biographies diverses ; Voyages. — IIIe Section : *Littérature. Mélanges.* Nouvelles maritimes ; Voyages imaginaires ; Récits divers ; ouvrages spécialement destinés aux apprentis et jeunes ouvriers ; contes et nouvelles spécialement destinés aux enfants. — IVe Section : *Sciences. Agriculture. Industrie. Beaux-Arts. Législation.* Physique ; Chimie ; Astronomie ; Histoire naturelle ; Zoologie ; Botanique ; Géologie ; Minéralogie ; Hygiène ; Horticulture ; Sylviculture ; Économie domestique ; Économie publique ; Législation ; Beaux-Arts.

On le voit, ce *Catalogue* embrasse, en effet, toutes les branches des connaissances humaines, et le nombre total des ouvrages mentionnés s'élève à 854. Mais en vérité, n'est-ce pas assumer une bien grande responsabilité que de déclarer, comme on l'a fait, que ce sont ici « les livres *vraiment recommandables ?* » N'est-ce pas au moins trop s'avancer et aller contre le but même qu'on se propose ? Pour nous, nous en sommes profondément convaincus.

Encore une fois, nous accordons sans peine que les meilleurs désirs de faire du bien se manifestent dans ces ouvrages ; nous reconnaissons que les principes religieux sont sincèrement respectés chez les uns, et que ces mêmes principes sont enseignés, préconisés avec zèle dans les autres. Mais combien cependant sont, non-seulement médiocres et dépourvus d'idées, mais pèchent, soit par le défaut de rigoureuse orthodoxie, soit par les plus fâcheuses confusions et par un esprit qui est loin d'être celui de l'Évangile ! C'est surtout (*voy.* p. 10 et suiv., 18 et suiv., 45 et suiv., 77 et suiv.), parmi les livres traitant de la religion, et dans les catégories des Vies de Saints, des Biographies de personnages pieux ; et dans les romans et les nouvelles, « dont la multiplicité, dit le *Catalogue*, va jusqu'à l'exubérance, » que nous pourrions signaler quantité de livres de cette sorte. Et à côté d'ouvrages qui sont loin d'être

satisfaisants, combien aussi d'honnêtes nullités qu'on s'étonne de voir recommandées sous le même couvert que tant d'ouvrages réellement bons et dignes de l'approbation que leur donne le *Catalogue?* Comment encore n'être pas surpris de voir figurer, par exemple, aux pages 22, 23, 24, ces collections de petits livres qui ne se distinguent, du moins pour le très-grand nombre, que par leur excessive faiblesse, leur vulgarité, jointe à une absence complète de tact et de dignité chrétienne, ce qui est mille fois plus regrettable que tous les autres défauts qu'on pourrait relever.

On nous dira: que voulez-vous que nous fassions? Nous gémissons comme vous de voir certaines librairies religieuses être si riches en médiocrités, et, précisément, nous existons pour remédier à ce mal. Mais, en attendant, ne sommes-nous pas obligés de prendre ce qu'on nous présente? — Nous répondons: Nous savons que vous êtes d'accord avec nous pour déplorer la multiplicité des mauvais livres destinés aux masses, et que votre titre même de *Société pour* L'AMÉLIORATION *des publications populaires* est une protestation contre le déluge de pauvretés dont certaines librairies nous inondent depuis des années. Ce titre est une preuve qu'il y a, en effet, beaucoup à faire sous ce rapport, et c'est ce que nous avons faim et soif de voir entreprendre sérieusement, sans faiblesse et sans ménagements mal placés. Mais encore faut-il que pour opérer cette réforme si désirable, on prenne les moyens efficaces. Or, le premier remède à appliquer au mal ne serait-il pas dans l'exclusion sans pitié des médiocrités dont on se plaint de toutes parts, et dans le devoir rigoureux de n'accorder sa publicité et ses recommandations qu'aux livres réellement satisfaisants à tous les points de vues? Nous croyons, quant à nous, que c'est par là qu'il faudrait commencer. Sans doute on ne trouverait d'abord qu'un nombre assez restreint de ces ouvrages; mais ne vaudrait-il pas toujours mieux cent fois se borner à un choix bien fait, si restreint fût-il, plutôt que de signaler et recommander, pêle-mêle, des ouvrages bons dans toute l'acception du mot avec cette foule de petits livres faits sans soins scrupuleux, et, partant, plus nuisibles qu'utiles?

Après cela, est-on bien sûr d'avoir « porté de tous côtés ses investigations » pour découvrir les bons ouvrages existants? On nous dit bien que « la commission d'examen ne s'est montrée ni partiale, ni exclusive. » Nous nous permettons, non pas de douter de son impartialité, mais de la fidélité de sa mémoire; car nous connaissons de nombreux ouvrages fort bons et recommandables, que nous ne voyons pas figurer dans le *Catalogue*. C'est un oubli assurément très-regrettable, alors surtout qu'on veut guider les catholiques pour la *formation des Biblio-*

thèques scolaires, communales, paroissiales et pour les distributions de prix dans les écoles. Il est vrai, du reste, que nous lisons cette déclaration : « La Société n'a pas la prétention d'avoir indiqué dans le *Catalogue* tous les livres dignes d'être recommandés; l'attention qu'elle apporte dans son examen et dans ses choix ne lui a pas permis de parcourir encore la série entière des publications destinées au peuple. » Nous pouvons donc espérer qu'une autre fois la commission d'examen se montrera encore plus impartiale et qu'elle poussera plus loin ses investigations.

Il ne nous en sera pas moins permis, sans doute, de regretter, pour le présent *Catalogue*, tant de lacunes d'autant plus fâcheuses que les personnes qui aiment à propager les bons ouvrages auraient eu, dès maintenant, des indications plus nombreuses et certainement plus fructueuses. Il faut remarquer aussi que ces lacunes ne pourraient guère se justifier, par cette raison que les ouvrages exclus ne sont pas des livres *populaires ;* car le *Catalogue* que nous examinons renferme plus d'un ouvrage, notamment à la page 28, qui ne sont certainement pas des livres *populaires* au sens où l'entendent ses honorables rédacteurs. Nous ne nous plaignons pas, bien au contraire, de cette extension que la Société paraît vouloir donner à son œuvre ; mais n'en sommes-nous pas, dès lors, fondés davantage à nous étonner de la bienveillance du *Catalogue* pour tant de publications si peu dignes de recommandation et de son silence à l'égard d'autres œuvres appelées à exercer une réelle et vivifiante influence sur les masses, et, par conséquent, méritoires?

C'est parce que nous sommes intimement convaincus de tout le bien que peut faire la *Société des publications populaires*, que nous nous permettons d'insister autant sur des fautes qui ne tendraient à rien moins, si l'on y persistait, qu'à décourager les bonnes publications et à soutenir et perpétuer, parmi nous, cette masse de livres sans portée, sans vie, sans action, qui font la honte de la littérature catholique et qui contristent la religion. Tout ceci mérite bien, ce nous semble, qu'on y prenne garde !

En résumé, nous appelons l'attention de l'excellente Œuvre dont nous venons de nous occuper, sur ce fait : que le *Catalogue* publié par elle est évidemment en opposition, sur plusieurs points, avec le but qu'elle poursuit. En effet, elle veut l'*amélioration* des publications populaires, et le Catalogue signale et recommande une foule de livres qui ne méritent pas cet avantage ! Elle veut appuyer, *encourager* les bons ouvrages, et le *Catalogue* en passe quantité d'excellents sous silence ! Est-ce là, on nous permettra de le demander, réaliser dans la pratique, ce qu'on soutient si bien en théorie?

Nous osons donc prier la Société des publications populaires de ne pas s'écarter davantage de son but et de poursuivre sa mission selon le plan qu'elle s'est elle-même tracé. Oui, que cette œuvre recommandable à tant de titres se garde des entreprises mercantiles; qu'elle ne se détourne point de sa voie et qu'elle garde sa complète indépendance; qu'elle fasse une guerre incessante à tout écrit indigne de la cause sacrée, à tout livre qui n'est pas consciencieusement traité, en un mot, qu'elle n'admette et ne prête son concours qu'aux ouvrages réellement bons, alors elle régénérera la littérature populaire, elle exercera la plus salutaire influence et donnera certainement une précieuse impulsion aux *Bibliothèques* destinées aux classes laborieuses, Bibliothèques qui se multiplient, ce qui est bon sans doute, mais qu'il est mille fois plus désirable encore de voir soumises aux graves et sérieuses réformes dont elles ont tant besoin !

L. F. G.

A PROPOS DES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES.

Il se fait un grand mouvement pour l'instruction du peuple, mouvement qui, du reste, ne date pas d'aujourd'hui. Les hommes qui jusqu'à présent vivaient dans l'ignorance, ont compris leur infériorité vis-à-vis de leurs semblables, et ont vu qu'il n'était pas difficile de la faire disparaître; ils s'instruisent et ils envoient leurs enfants à l'école. Toutes les personnes dévouées aux intérêts des classes laborieuses savent de longtemps que l'ignorance est une mauvaise conseillère, que l'instruction jointe à l'éducation fait disparaître bien des misères, et qu'au milieu des nombreuses séductions qui se présentent tous les jours de la vie, il faut mettre chacun à même de résister et de rester fidèle au devoir. L'instruction du peuple n'a cessé d'être une de leurs grandes préoccupations; c'est à eux que l'on doit en grande partie la forte impulsion donnée aujourd'hui à l'instruction, et la création d'une foule d'écoles et de bonnes écoles. Il ne faudrait point croire que tout est fait; mais on ne doit point désespérer si chaque jour n'amène pas des fondations nouvelles, si chaque écolier n'est pas un savant: ce n'est pas nécessaire.

L'école n'est pas le seul foyer d'instruction. Il y a le catéchisme et le prône, où l'on s'instruit de la religion et de la morale, ce qui n'est pas peu de chose: ce sont des sciences nécessaires à tout âge, dans toutes les conditions; aussi l'Église est-elle seule ouverte à tous et toujours. Vien-

nent ensuite les écoles du soir, les cours d'adultes pour ceux qui travaillent durant la journée. C'est une institution excellente : on y trouve toutes les facilités pour s'instruire, en même temps qu'on est détourné du cabaret, qui est le tombeau de l'intelligence, de la vertu, de la santé et de la fortune.

A tout cela il faut ajouter les bibliothèques et le journal. Le journal est entré dans les habitudes et les goûts de tout le monde; ce serait certainement le meilleur moyen de propager l'instruction, de continuer les bienfaits du catéchisme et de l'école, parce que ce serait le plus facilement accepté de tous. M. Édouard Daniel en a fait parfaitement ressortir l'avantage dans une brochure où il y a beaucoup d'excellentes considérations (1). D'autres essais que celui qu'il propose ont été faits avec succès : *le Messager de la Semaine*, *les Petites Nouvelles*, *Les Petites Lectures illustrées*, *l'Ouvrier* (2), n'ont du journal que la périodicité. Il serait à souhaiter que les publications populaires visassent toujours à l'élévation, à la solidité, sans négliger l'intérêt.

Les bibliothèques sont le complément de l'école : c'est une source continue, intarissable, où chacun peut aller rafraîchir sa mémoire, puiser les connaissances spéciales qui lui sont nécessaires, celles qu'il n'a point eu le temps de prendre lorsqu'il était sur les bancs. Le livre n'est pas d'une forme aussi portative que le journal, il ne répond pas comme lui à la préoccupation de chaque jour : qu'est-ce qu'il y a de nouveau? il faut aller le chercher, mais il donne un enseignement sérieux. La fondation d'une bibliothèque n'est pas chose difficile; qu'exige-t-elle? Un petit local loué et souvent prêté, quelques livres, une personne pour les donner et les recevoir à certaine heure, une faible cotisation pour se créer des ressources, et pour ne point détourner un grand nombre de personnes qui se trouveraient humiliées de la gratuité; les lecteurs ne manquent jamais. Dans les campagnes les plus reculées, on lit beaucoup plus qu'on ne croit, surtout dans les veillées, des livres qui se transmettent de génération en génération, qui ont été achetés secrètement de quelque mauvais colporteur, qui apprennent ce qu'on ne devrait jamais savoir.

Le choix des livres est la question la plus importante et la plus difficile; car, autant l'instruction quand elle est bonne est un bien inestimable, autant elle est cause de maux lorsqu'elle est impie et immorale.

(1) Un supplément aux Bibliothèques populaires, par M. Édouard Daniel, juge au tribunal de l'Argentière. 1865.

(2) Indiquons encore le *Petit Courrier de la Semaine*, de Lyon.

Il faut un peu de tout dans une bibliothèque : 1° des livres sur la religion. Assurément il ne faut pas qu'ils aient la forme, le cachet des *sermonnaires;* quand on en a qui sont bien faits sur la religion, où les vérités catholiques soient présentées avec largeur, avec élévation, sous une forme claire, attrayante, on ne craint pas de mettre dans les bibliothèques. C'est précisément parce qu'il n'y en a pas assez comme nous les souhaitons, c'est parce que, trop généralement, dans ces livres, la religion est mal présentée et ses enseignements sont rapetissés, qu'il y a si peu de lecteurs pour tout ce qui est religieux. Mais il n'est point permis d'admettre qu'il faille supprimer ces ouvrages dans une bibliothèque pour éviter les difficultés que pourraient faire naître les différences de religions, et pour ne point détourner ceux qui n'en professent aucune. C'est prêcher et favoriser, sous prétexte de conciliation, l'ignorance sur les questions les plus importantes, celles qui priment toutes les autres. L'introduction d'un livre religieux ne porte atteinte à la liberté de personne, elle n'est que l'accomplissement d'un devoir essentiel, celui de mettre à la portée de tous ce qui est le plus indispensable. 2° Des écrits historiques, des biographies, des ouvrages populaires sur l'industrie, l'agriculture, l'économie politique ; voilà ce qui devrait être le fond de toute les bibliothèques, parce qu'on y trouve une lecture véritablement saine et instructive. 3° Des romans ; c'est en réalité ce qu'on trouve partout en abondance, ce qu'on lit le plus. Cela s'explique : on ne vient souvent à la bibliothèque que pour chercher un moyen de se distraire après une journée de fatigue ; un livre sérieux provoquerait au repos plus promptement qu'on ne le désire. Mais ce fait, quoi qu'on en dise, n'a rien qui doive nous réjouir. Le roman, quelque bon qu'il soit, est, si l'on peut employer cette comparaison, comme les boissons alcooliques. Si on en prend peu et rarement, le mal n'est pas considérable, si on en abuse, on se tue. Le roman dégoûte des lectures sérieuses et utiles ; il surexcite les passions, exalte l'imagination, présente les choses sous un jour faux, et arrive rarement à sa fin sans avoir fait quelques accrocs à la morale. On en lit tant de si mauvais qu'on ne saurait hésiter à en donner beaucoup de bons pour détourner des autres. C'est ce qui attire aux bibliothèques ; il ne faut donc point craindre d'en avoir.

Quant au côté tout à fait pratique de la question, on ne saurait trop recommander de n'admettre aucun ouvrage qu'on n'ait lu en entier et avec soin, et qu'on ne connaisse parfaitement ; l'intention ne suffit pas pour faire un bon livre. Une Société s'est formée à Paris pour faire ce travail de lecture : elle a déjà obtenu les meilleurs résultats et le plus

sérieux encouragement, celui du succès. C'est la *Société pour l'amélioration et l'encouragement des publications populaires* (1) ; elle fonctionne depuis cinq ans; plusieurs milliers de volumes lui ont passé par les mains, 900 environ ont été admis; elle en a déjà répandu 80,000. A côté de cette Société, il faut placer celle de *Saint-Michel* (2), qui se propose de publier de bons livres à bas prix. Elle a déjà donné quelques ouvrages excellents, tels que *les Ateliers de Paris*, par Pierre Le Lievre. Ce n'est que pour ne pas déroger aux règles des convenances que nous parlons en dernier lieu de la *Société des Agrégations*; elle n'a cessé depuis sa fondation de fournir à ses agrégés, pour les bibliothèques et les distributions de prix, d'excellents ouvrages dans des conditions tout à fait exceptionnelles. Nos lecteurs la connaissent, il est inutile d'insister.

Pour entrer plus avant encore dans la pratique, il faut indiquer quelques bibliothèques qui peuvent servir de type pour leur organisation et leur composition ; elles ne sont pas rares à Paris. Indiquons celles de la rue Roquépine, 18 (VIIIe arrondissement) (3), fondée par M. le vicomte Serrurier. On s'abonne moyennant une cotisation de 5 fr. par an, ou de 50 cent. par mois. — Celle de Saint-Merry (4), composée de 1500 volumes; elle en a prêté plus de 3,000 en 1865. La cotisation est de 3 fr. — Celle de Saint-Eustache (5), elle a 1100 volumes; le nombre de prêts s'est monté à 4,722 en 1865. — Celle de Saint-Ambroise (6), 1,700 volumes; 3,400 prêts en 1865.

En province, il faut citer les excellentes bibliothèques de Lyon (7), Angers, Montpellier, et surtout l'*Œuvre des bibliothèques cantonales* du diocèse de Nancy, et la *Société alsacienne pour l'amélioration et la propagation des publications populaires*. L'Œuvre du diocèse de Nancy est organisée depuis plus de quinze ans. Un dépôt central de livres est établi à Nancy, avec un comité supérieur, de ce dépôt ils vont au canton qui les répartit entre les communes. Quand tous les livres d'une bibliothèque paroissiale ont été lus, ils retournent au comité cantonal, qui les donne à une autre commune, et fait passer une nouvelle série de livres à la bibliothèque dégarnie. Lorsque les paroisses ont lu, par séries diverses, les ouvrages dont disposait le comité cantonal, celui-ci envoie tout son dépôt au comité central et reçoit en échange un nouveau lot de livres. Par le

(1) Rue de Grenelle-Saint-Germain, 82.
(2) Rue de Tournon, 15.
(3) Ouverte de 7 heures 1/2 à 9 heures 1/2 du soir.
(4) Rue du Cloître-Saint-Merry, 20. Ouverte le dimanche de midi à 2 heures.
(5) Rue de la Jussienne, 11. Ouverte le dimanche de midi à 3 heures.
(6) Boulevard du Prince-Eugène, 73. Ouverte le dimanche de midi à 1 heure.
(7) Œuvre des bons livres de Lyon, rue des Célestins, 1. — Cotisation de 6 fr. 24,000 vol.

moyen de ces bibliothèques circulantes est résolue la difficulté d'avoir toujours des livres nouveaux, sans faire beaucoup de dépense (1). La *Société alsacienne* a été constituée en 1864, grâce au zèle de M. Léon Lefébure, auditeur au Conseil d'État. Elle a pour but de donner des renseignements sur le choix des livres et la fondation des bibliothèques; de déterminer la formation de bibliothèques en partie mobiles, comme celles du diocèse de Nancy, en partie fixes; d'encourager les bonnes publications populaires; de contribuer au progrès des études par des dons de livres pour les distributions de prix dans les écoles les mieux tenues. Il suffit de donner une cotisation de 2 fr. pour être membre de la Société. Le rapport de 1865 donne les chiffres suivants: pendant un seul mois, il a été recueilli 1,246 souscriptions. La Société a pénétré dans 17 cantons; elle a mis des livres en circulation dans 48 communes; on cite une bibliothèque de 210 volumes qui a fourni 1,490 prêts. Le nombre total des livres mis en circulation est de 3,775. Voilà des résultats bien encourageants, et qui pourraient s'obtenir à peu près partout.

R. de S.

QUELQUES APPRÉCIATIONS DE LA *BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE*.

La *Bibliographie catholique* vient de rendre compte de la traduction française d'une lettre pastorale de Mgr Manning qui traite, au point de vue des principes, la grande question du retour de l'Angleterre à l'unité catholique (2). L'article de la *Bibliographie* s'occupe de deux choses: du fond même de la brochure, c'est-à-dire de l'œuvre de Mgr Manning, et ensuite de la traduction de ce travail offerte au public français.

Nous aurons à nous occuper de la lettre si remarquable à tous les titres de Mgr l'archevêque de Westminster. Pour le moment, nous ne parlerons que de la question bibliographique, c'est-à-dire de la tra-

(1) Les recettes de la Bibliothèque cantonale de Nancy ont été en 1864-1865 de 1,800 fr. Dans un canton, 900 volumes lus par 24 paroisses et prêtés à 800 lecteurs ou lectrices, qui ont emprunté chacun environ 15 livres. — 33 volumes prêtés 169 fois.

(2) Lettre pastorale de Mgr Manning, archevêque de Westminster, sur la réunion des diverses parties de la chrétienté; traduite sur la seconde édition, par l'abbé Falcimagne. Chez Régis-Ruffet et Cᵉ.

duction publiée et des appréciations de ce travail par le recueil auquel nous nous adressons.

Un de nos abonnés qui avait lu la brochure française et qui n'en avait pas été très-satisfait, frappé du jugement porté par la *Bibliographie*, a eu la curiosité de se procurer le texte original pour s'assurer si, comme il le supposait, le traducteur se trouvait en défaut, ou si c'était son intelligence. Le rapprochement du texte anglais et de la traduction française a donné lieu à quelques notes qui nous ont été envoyées et qui forment le fond de notre article.

Il ne s'agit pour nous que de mettre en regard des appréciations si laudatives de la *Bibliographie*, la traduction qu'elle admire. Le lecteur y verra avec quelle légèreté un recueil qui prétend à quelque autorité dans l'appréciation des ouvrages qui paraissent, émet son opinion, loue et recommande une publication qui est loin de mériter un jugement si favorable.

Nous nous plaisons à penser que le fait que nous signalons est exceptionnel, et que la *Bibliographie* examine habituellement d'une manière plus sérieuse les livres dont elle parle. Nous en avons même la certitude pour les articles de quelques-uns de ses principaux rédacteurs. Mais c'est une raison de plus de signaler l'exception sur laquelle on appelle notre attention. Voici comment s'exprime la *Bibliographie catholique*, en parlant de l'œuvre du traducteur de Mgr Manning :

« La traduction de M. l'abbé Falcimagne a été faite sur un *texte* « *authentique, autorisée* par Mgr Manning, et accompagnée de *notes* « *communiquées par lui*, c'est-à-dire qu'elle doit inspirer toute sécu- « rité. Il faut lire cette traduction ou le texte lui-même, pour avoir « une idée complète de ce remarquable travail. »

Nous prendrons la liberté de demander à la *Bibliographie catholique* ce qu'elle entend par *texte authentique*. En supposant que les éditeurs, MM. Longmans, Green et Cie, de Londres, aient tiré la seconde édition de l'œuvre de Mgr Manning à mille exemplaires, comment et pourquoi l'exemplaire sur lequel a été faite la traduction serait-il plus authentique que les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres? Est-ce que tous les exemplaires d'une même édition ne se ressemblent pas? Si le travail de traduction avait été fait sur un manuscrit, on pourrait dire qu'il est authentique, s'il avait, par exemple, été communiqué par l'auteur, ce serait là une garantie; mais parler du texte authentique d'une brochure imprimée à plusieurs milliers d'exemplaires, c'est vouloir donner à un exemplaire entre mille une

valeur particulière qu'il n'a pas ou qui appartient au même degré à tous les autres. L'impression ayant été faite sous les yeux de l'auteur, tous les exemplaires de la seconde édition de la brochure de Mgr Manning ont évidemment la même authenticité.

La *Bibliographie* nous dit aussi que la traduction a été « autorisée par Mgr Manning. » Est-ce le projet de traduction qui a été autorisé ou la traduction elle-même? Il y a là une équivoque qu'il est très-important de dissiper. Si l'auteur a approuvé la traduction même, il est certain qu'il a dû la lire avant de donner son approbation, et, dans ce cas, c'est sur lui que pèserait la responsabilité des erreurs et des inexactitudes qui abondent dans l'œuvre du traducteur. Or, il suffit de lire le travail recommandé et loué par la *Bibliographie* pour se convaincre que l'auteur n'a pas donné son *approbation ;* nous allons le prouver. La prétendue approbation dont on cherche à faire une recommandation se borne sans doute au consentement donné par Mgr Manning à ce que sa lettre pastorale fût traduite, consentement qui laisse au traducteur toute la responsabilité de l'exécution. L'*autorisation* n'est donc pas plus justifiée que l'*authenticité* spéciale du texte sur lequel on a traduit.

Quant aux « notes communiquées » par l'auteur, la *Bibliographie* ne parle pas avec plus d'exactitude. Si le travail de Mgr Manning avait eu besoin de notes, pourquoi l'auteur ne les aurait-il pas données en publiant la seconde édition de sa lettre? C'est évidemment qu'il n'avait pas de notes à y ajouter. Mais alors que signifient les notes que nous signale la *Bibliographie* pour rehausser le mérite de la traduction? C'est ce que nous allons dire :

Le traducteur, embarrassé pour traduire deux passages fort intelligibles cependant, s'est adressé à l'auteur qui a eu la bonté de les lui expliquer. De ces explications, il a tiré deux notes tout à fait inutiles, dont la *Bibliographie*, s'autorise pour représenter le travail qu'elle recommande comme étant enrichi de « notes communiquées » par l'auteur. Et c'est ainsi que l'on écrit l'histoire! C'est ainsi qu'un recueil sérieux apprécie les ouvrages soumis à son examen et renseigne ses lecteurs sur leur mérite.

Les légèretés que nous signalons sont, sans doute, nous le répétons, une exception dans les habitudes de la *Bibliographie catholique*, mais c'est une raison de plus de les lui signaler.

Il nous reste à justifier notre opinion : que l'auteur n'a pu revoir ni autoriser la traduction publiée; voici sur quoi elle se fonde.

Il n'est pas nécessaire d'être très-familier avec la langue anglaise

pour apercevoir les défauts de cette traduction. De nombreux passages sont à peine intelligibles et présentent au lecteur de véritables énigmes dont son esprit doit chercher l'explication. C'est là un défaut général qui rend la lecture de ce travail difficile et fatigante. Cet embarras naît de ce que le traducteur n'a qu'une connaissance insuffisante de la langue dans laquelle Mgr Manning a si admirablement écrit. Par suite, il s'est trouvé dans la nécessité de s'aider beaucoup trop du dictionnaire et de rendre littéralement, mot à mot, certains passages. Le dictionnaire est un excellent conseiller pour donner le sens d'un mot; mais il ne saurait donner le sens d'une phrase, ni surtout de certaines locutions propres au génie d'une langue. Or, en traduisant comme un écolier qui fait une version, mot à mot, ce qu'on ne comprend pas, ou ce qu'on ne comprend qu'imparfaitement, on s'expose à écrire des phrases inintelligibles, à faire dire à un auteur des choses qui n'ont aucun sens, ou qui n'expriment sa pensée que d'une manière incomplète ou inexacte. Nous n'avons pas la prétention d'indiquer, dans la traduction si admirée par la *Bibliographie catholique*, tout ce qui pourrait être relevé. Il y aurait peut-être à refaire la brochure tout entière; nous nous bornons à appeler l'attention sur quelques phrases notées çà et là, en lisant la traduction de la brochure, avant même de l'avoir comparée avec l'original. Ce sera assez, pensons-nous, pour justifier nos critiques.

Traduction publiée.	**Traduction corrigée.**
« C'est auprès de cette classe, plus « qu'auprès de toute autre, que nous « avons une mission de charité à rem- « plir. Je veux dire que nous devons « prêcher la vérité avec patience, et « attendre qu'ILS veuillent bien nous « écouter (p. 19). »	Nous avons à remplir envers cette classe, par-dessus toutes les autres, une mission de charité, c'est-à-dire que nous devons lui prêcher la vérité avec patience et attendre jusqu'à ce que ceux qui la composent nous écoutent.
« On pourra trouver étrange et *im-* « *puter à envie*, que nous, qui *pro-* « *clamons l'unité* de l'Eglise dans l'u- « nivers, *nous nous montrions lents à* « *faire accueil* à ceux qui s'approchent « de nous en nous invitant à l'union. « Cette lenteur, Dieu le sait, *ne pro-* « *cède pas d'indifférence en regard de* « *la désunion*, ni du peu d'attention « aux calamités et aux dangers du « schisme, ou d'apathie *à l'endroit* du « déshonneur de notre Maître (p. 21). »	On pourra regarder comme une chose étrange et odieuse, que nous, qui portons témoignage de l'unité de l'Eglise dans le monde, soyons si lents à aller en avant pour rencontrer ceux qui s'approchent de nous en nous invitant à l'union. Cette lenteur ne vient pas, Dieu le sait, d'un sentiment d'indifférence pour la division, ou d'un défaut d'attention pour les misères et les dangers du schisme, ou de notre insensibilité pour le déshonneur de notre divin Maître.

« Leur état de séparation est d'au-
« tant moins coupable, qu'ils ont été
« *élevés au sein d'un héritage de vérité*
« *diminuée, avec une plus grande diffi-*
« *culté de retrouver la vérité complète*
« (p. 20). »

« *Assurer* par une association muet-
« te et passive l'usurpation du nom
« de catholique à un corps qui est en
« état non-seulement de séparation,
« mais de contradiction avec la seule
« Eglise vraiment une, *c'est un pro-*
« *cédé* que l'on ne saurait accuser
« d'implicite adhésion à l'hérésie
« (p. 32). »

« C'est pour cela que le Saint-Of-
« fice interdit aux fidèles d'*adhérer ou*
« *de prêter faveur* en aucune manière
« à une association qui met l'union
« au-dessus de la vérité (p. 32). »

« Dans la loi ancienne, il était écrit:
« Maudit celui qui *déplante* la borne
« du champ de son voisin (p. 34). »

« La première vertu théologale *qui*
« *a été infuse en nous* au baptême
« (p. 36). »

« Bossuet conclut par cette *pensée*
« *judicieuse* (p. 41). »

« La théologie ultramontaine la
« plus *raffinée* (p. 46). »

« Les propositions condamnées de
« Baïus, de Jansénius et *semblables*
« p. 47). »

« Tant qu'ils ne sont pas condam-
« nés, ils *jouissent de la possession*
« (p. 48). »

« Les catholiques instincts des pas-
« teurs et des peuples sont-ils prompts
« et vigilants à découvrir toute doc-
« trine malsaine et à la soumettre à
« un *examen judicieux* (p. 49). »

« Demander une interprétation *au-*
« *toritative*, sans nous engager d'a-
« vance à nous y soumettre, c'est *souf-*
« *fler le froid et le chaud* (p. 49). »

« Le jugement privé pourrait-il ja-

Leur état de privation est d'autant moins coupable qu'ils sont nés avec un patrimoine de vérité déjà amoindri, et qu'ils ont une difficulté plus grande à s'élever de nouveau jusqu'à elle.

Favoriser l'usurpation du nom de catholique par des communions qui sont séparées de la seule Eglise une, ou qui sont en contradiction avec elle, lors même que ce ne serait que par une association silencieuse ou passive, est un acte qui ne saurait être pur d'adhésion implicite à l'hérésie.

C'est pourquoi le Saint-Office défend aux fidèles de s'unir ou de se montrer d'une manière quelconque favorables à une association qui place l'union avant la vérité.

Il était écrit dans l'ancienne loi : « Maudit soit celui qui déplace la borne qui limite le champ de son voisin. »

La première vertu théologale qui nous est donnée dans notre baptême.

Bossuet conclut par cette sentence juridique.

La théologie ultramontaine la plus hardie ou la plus avancée.

Dans les condamnations des propositions des Baïus, Jansénius et autres.

Tant qu'ils ne sont pas frappés de censure, ils ont le droit pour eux.

Les instincts catholiques des pasteurs et du peuple sont prompts et vigilants à découvrir toute proposition malsonnante et à la soumettre à un examen juridique.

Demander une interprétation faisant autorité, sans s'engager à se soumettre à cette interprétation, ce n'est pas agir de bonne foi.

Le jugement privé peut-il s'exalter

« mais se livrer à plus d'exaltation et « d'*excentricité ?* (p. 51). »	et s'étendre au-delà de ces exhorbitantes proportions ?
« C'est ce qui a été renouvelé ré- « cemment *sous ombre* de préparer la « réunion sur une base gallicane, en « rejetant les excès ultramontains et « en faisant appel à la plus haute au- « torité de l'Eglise universelle, la- « quelle serait *consolidée* désormais « par quelque nouveau procédé qui « n'est ni formulé ni convenable « (p. 53). »	C'est ce qui a été renouvelé récemment sous une autre forme, en cherchant une réunion sur la base gallicane, en rejetant les excès ultramontains et en faisant appel à l'autorité la plus élevée de l'Eglise universelle, autorité à déterminer plus tard par quelque procédé qui n'est pas formulé et qui n'est guère convenable.
« Accuser l'Eglise de *fabriquer* des « vérités nouvelles, *c'est imiter* ceux « qui l'accusent d'adorer du *pain à* « *chanter* (p. 56). »	Accuser l'Eglise de faire des vérités nouvelles, c'est comme si on l'accusait d'adorer un pain à cacheter.
« *Objecter l'ultramontanisme* com- « me le grand obstacle à la réunion, « c'est cacher *la véritable issue* de la « controverse (p. 56). »	Se plaindre de l'ultramontanisme comme du grand obstacle à la réunion, c'est dissimuler ce qui fait véritablement le point de la controverse.
« ... Les vieilles vérités demandent « de nouveaux remparts pour *exclure* « des perversions nouvelles (p. 57). »	De vieilles vérités ont besoin de nouvelles digues pour prévenir de nouvelles perversions.
« C'est là certainement une confu- « sion à laquelle seule la chaleur et « l'*agitation* de la controverse a pu « conduire des esprits cultivés (p. 58). »	C'est assurément là une confusion à laquelle ont été amenés des hommes d'un esprit cultivé et réfléchi par l'entraînement de la controverse.
« Obscur *et* erronné (p. 59). »	Obscur ou erronné.
« *De là naquit, dans l'esprit* de « ceux qui ne connaissent pas les *cir-* « *constances du cas*... (p. 63). »	Et l'on s'est servi de cette circonstance pour produire un effet de rhétorique sur l'esprit de ceux qui ignoraient les faits de la cause.
« La tendance de ce criticisme est « toujours vers ses formules plus lar- « ges, *vers la vérité diminuée, vers l'a-* « *grément des communions diverses,* « *vers la perte de la foi* (p. 81). »	Sa tendance (de la critique humaine) est toujours d'élargir les formules et d'amoindrir la vérité, de rapprocher les communions et de perdre la foi.
« Les *prétendues* définitions de doc- « trines (p. 83). »	Les définitions émises ou alléguées de doctrines, etc.
« *Au fond,* elles sont jugées impra- « ticables et *sans objet réel* (p. 87). »	Jusqu'à quel point ce pays les regarde comme impraticables et chimériques.

On pourrait multiplier ces notes, si elles ne suffisaient pas pour justifier nos critiques. Il y aurait à signaler quelques omissions,

moyen facile de traduire. Nous laissons aussi de côté les fautes qui peuvent être imputées à la typographie, même celles qui auraient dû le moins échapper à un traducteur qui a l'avantage d'être théologien et qui sait évidemment que Turrecremensis n'est jamais appelé Turrecrementis.

Dans la première phrase citée, le pronom *ils* se rapporte à la *classe* de personnes dont parle l'auteur; il faudrait donc *elle*, ou dire : ceux qui composent cette classe. Dans la seconde, le traducteur rend le mot *invidious* par *imputer à envie*, ce qui n'a aucun sens; c'était *odieux* qu'il fallait dire. Le mot *witness* ne doit pas être traduit par *proclamons*; il signifie *rendre témoignage*. Pourquoi ne pas dire, conformément au texte : *cette lenteur n'est pas de l'indifférence*, au lieu de : *cette lenteur ne procède pas d'indifférence?* Que signifie : *nous nous montrons lents à faire accueil? Going forth* signifie *aller en avant*, et non pas *faire accueil. To division* veut dire *pour la division*, en ce qui regarde la division, touchant la division ; mais on rend fort mal le texte par les mots : *indifférence en regard de la désunion*. Et que pensez-vous de l'*apathie à l'endroit du déshonneur de notre Maître?* Non-seulement ces phrases ne sont pas la traduction fidèle du texte anglais; mais elles ne sont pas françaises. Ce n'est pas ainsi que le traducteur écrit quand il exprime ses propres pensées; son mérite comme écrivain est suffisamment établi.

Nous pouvons en dire autant de la quatrième citation. Dans celle qui suit, *le Saint-Office interdit aux fidèles d'adhérer ou de prêter faveur*, il faut traduire : de s'unir ou de se montrer favorable; *to be united or to show favour*. Doit-on dire en français : *déplanter une borne* ou la déplacer? Comment un théologien ose-t-il écrire *la première vertu théologale qui a été infuse en nous au baptême?* Le traducteur, dans la citation suivante, prête à Bossuet une *pensée judicieuse*, lorsqu'il s'agit, dans le texte, d'une sentence juridique : *judicial sentence*; de même que plus loin il nous parle d'un *examen judicieux*, au lieu de dire : un examen juridique, ce qui ne se ressemble pas. Le mot *judicial* signifie juridique, judiciaire, et quand les Anglais veulent dire judicieux, ils emploient le mot *judicious*. Que pensez-vous de la *théologie ultramontaine la plus raffinée*, au lieu de la plus hardie, la plus avancée? Y aurait-il une théologie brute et une théologie raffinée? Nous posons la question avec une certaine timidité. Le traducteur doit en savoir plus long que nous à ce sujet, car il a l'honneur d'être membre de l'Académie romaine de la religion catholique. Comment la *Bibliographie catholique*, qui admire tout sans exception et sans réserve

dans la traduction que nous nous permettons de critiquer, ne fait-elle pas ressortir ces raffinements de style?

En parlant de certains livres de dévotion critiqués par les anglicans, l'auteur fait observer que dès que ces livres sont tolérés, il y a tout au moins présomption qu'ils ne renferment rien de contraire au dogme ou à la morale ; et il ajoute qu'on a tort de les critiquer, car « ils ont le droit pour eux, tant qu'ils ne sont pas frappés de censure : *till noted with censure they are in possession*. Cette phrase est traduite ainsi : tant qu'ils ne sont pas condamnés, *ils jouissent de la possession*. De la possession de quoi? Ici, la traduction littérale ne rend ni la pensée de l'auteur, ni une pensée quelconque; ce sont des mots vides de sens.

Le mot anglais *autoritative* revient souvent dans l'original. Il signifie faisant autorité, ayant autorité. Ainsi, une interprétation *autoritative*, une décision *autoritative*, pour dire une interprétation, une décision qui font autorité. Rien n'était plus facile à traduire que ce mot; mais le traducteur a préféré le franciser, et, chaque fois qu'il se présente sous sa plume, il l'adopte, sans même le souligner, espérant sans doute que l'Académie française daignera l'admettre dans son dictionnaire; mais, en attendant, le mot n'est pas français et ne présente aucun sens à l'esprit du lecteur qui ignore la langue anglaise. Ainsi, le traducteur nous dit : « Demander une interprétation autoritative sans nous engager d'avance à nous y soumettre, *c'est souffler le froid et le chaud,* » au lieu de traduire : « Demander une interprétation faisant autorité, sans s'engager à s'y soumettre, ce n'est pas agir de bonne foi. » Souffler le froid et le chaud est une traduction fantaisiste pour dire : ne pas agir de bonne foi; ce qui est plus simple et plus conforme au texte. Dans l'esprit des protestants anglais, qui reprochent aux catholiques d'adorer *a wafer*, ce mot signifie pain à cacheter et non pas *pain à chanter*.

Que signifie : *De nouveaux remparts pour exclure des perversions nouvelles?* Des remparts pour *exclure!*

Au lieu de : obscur *et* erroné, il faut lire obscur *ou* erroné.

De là naquit dans l'esprit, c'est le contraire qu'il fallait dire, on s'est servi de cela *pour faire naître dans l'esprit* de ceux, etc. : *This has been used to create...* Pourquoi ne pas traduire : *That wich the Father has put in his own power*, par : Ce que Dieu s'est réservé dans sa propre puissance? Les mots *his own power* n'ont jamais signifié dans ses hautes déterminations. Que signifie *la tendance vers la vérité diminuée?* L'auteur parle d'une critique qui tend vers des formules plus

larges au détriment de la vérité. La traduction ne permet pas de saisir sa pensée.

Enfin, dans la dernière phrase que nous avons notée, il faut lire : « Ces entreprises sont jugées impraticables et chimériques, » et non pas impraticables et sans objet réel, bien que le dictionnaire dise peut-être que le mot *unreal* signifie sans objet réel. En français ce qui est sans objet réel, s'appelle chimérique.

Nous pourrions continuer ainsi et démontrer qu'il n'y a pas de page et peut-être pas de phrase dans la brochure qui ne puisse donner lieu à quelques critiques. Mais ce qui précède suffit pour prouver qu'une traduction émaillée de pareils non sens ou contre sens, ne doit pas être d'une lecture facile et ne peut donner qu'une idée très-imparfaite du remarquable écrit de Mgr Manning. Nous ne pouvons nous expliquer l'admiration si grande de la *Bibliographie catholique*, qu'en supposant que son rédacteur a lu la brochure dans le texte original, et que, sans confronter la traduction avec le texte, sans ouvrir la brochure dont il parle, il a cru pouvoir la louer, sur la garantie qu'offrait le nom du traducteur. Les garanties paraissaient en effet, très-sérieuses; mais l'expérience prouve chaque jour que les meilleurs titres ne sauraient dispenser d'examiner les livres dont on parle, l'auteur ou traducteur fût-il même académicien.

Pour nous, qui n'avons jamais été membre d'aucune académie, nous prions très-humblement le traducteur d'excuser nos critiques. Nous espérons qu'il saura racheter sa faute et qu'il nous fera oublier sa témérité, en nous donnant une nouvelle édition corrigée de son premier essai. Il nous semble qu'il doit bien cette réparation à l'illustre auteur qu'il a si étourdiment travesti.

La *Bibliographie catholique* nous pardonnera ces observations. Nous savons quel soin ce recueil donne à sa rédaction ; mais il n'est pas de journal qui ne soit exposé à ces sortes de surprises, quelle que soit la vigilance exercée sur ses rédacteurs. La *Bibliographie catholique* a habitué ses lecteurs à ne trouver dans ses colonnes que des appréciations sérieuses ; elle est généralement sobre d'éloges, même quand elle loue les plus magnifiques publications de Mame et les chefs-d'œuvre de Gustave Doré. Le regrettable article dont nous nous occupons lui fera examiner avec plus de soin les traductions dont elle pourra avoir à rendre compte, quelque grande que soit l'autorité des noms sous lesquels elles se présentent. A. M.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

TABLES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS, indiquant les œuvres principales des hommes les plus connus en tous pays et à toutes les époques, avec mention des éditions les plus estimées, par A. Dantès. Paris, Delaroque, 1866. 1 vol. de VII-648 pages. Prix : 7 fr. 50.

Le gros volume de M. Dantès aurait pu rendre de grands et continuels services à tout le monde, et l'on n'aurait pu trop féliciter l'auteur de l'excellente idée à laquelle il avait obéi, en tirant des grands recueils biographiques et bibliographiques, et en mettant à la portée de chacun, par la modicité du format et du prix, « les renseignements élémentaires, généraux, qu'il n'est permis à personne d'ignorer, » si la valeur de l'exécution avait égalé la valeur du projet. De graves et d'innombrables lacunes enlèvent malheureusement aux *Tables* de M. Dantès une partie de leur utilité. Si, tenant compte des avertissements de la critique, l'auteur s'attache, dans une nouvelle édition, à combler toutes ces lacunes, c'est alors que son travail deviendra précieux, non-seulement pour ceux qui ne savent pas, mais encore pour ceux qui, tout en connaissant bien les livres, ont besoin de temps en temps de rafraîchir leurs souvenirs. On a déjà reproché à M. Dantès quelques-unes de ces omissions dans les lignes suivantes : « La littérature nous semble avoir été surtout mutilée. Manquent, par exemple : littérature orientale : Kalidasa, Valmiki; littérature grecque : Alcée, Archiloque, Sapho, Tyrtée; litt. latine : Pacuvius, Lucilius, Calpurnius; litt. française : Baïf, Benserade, Bertaut, Brébeuf, Du Bellay, Desportes, Dorat, Jodelle, Vinet; litt. italienne : Berni, Bojardo, Casti, Gozzi, Leopardi, Pulci; litt. espagnole : Boscan, Ercilla, Gongora, Montemayor; litt. allemande : Bürger, Fischart,

Immermann, Opitz, Hans Sachs, Z. Werner; litt. anglaise : Burns, Lamb, Montgomery, Shelley; littératures diverses : Almeida-Garrett, Atterbom, Bilderdijk, Cats, Lermontof, Petœfi, etc. Pour aucune de ces littératures, nous ne parlons du moyen âge. — Entre les philosophes, on a oublié Jacob, Boehme, G. Bruno, Empédocle, Hamilton, Héraclite, Schopenhauer, Vanini, etc. Entre les musiciens, Mendelssohn, Philidor, Reichard, etc.; entre les peintres, Clouet, Hobbéma, Porbus, Sassoferrato, Schnorr, etc. Les contemporains sont admis dans ce dictionnaire; mais si la France est assez bien représentée, les autres pays ont été mis à contribution tout à fait au hasard. Nous n'avons pas trouvé, par exemple, les noms de F. Caballero, Curtius, Darwin, Diez, Flotow, Geibel, Knauss, Mommsen, Runeberg, Tennyson, Tourgueneff, Vogt, etc. On conçoit que de telles lacunes rendent ce livre peu propre à l'usage auquel il est destiné. » (*Revue critique d'histoire et de littérature*, nº du 31 mars 1866, pages 213, 214). Combien d'autres noms considérables ont encore été omis! Tandis que M. Dantès a daigné mentionner MM. Taxile Delord, Émile de La Bédollière, Guéroult, Mary Lafon, Francisque Sarcey, Edm. About, Er. Feydeau, etc., il a laissé de côté, M. d'Avezac, que ses beaux travaux géographiques ont récemment fait appeler à l'Institut; M. Karl Bartsch, l'éminent professeur de l'université de Rostock, philologue, dont les célèbres publications sont si appréciées de tous ceux qui se livrent à l'étude des langues romanes; M. Bazin, dont l'*Histoire de Louis XIII* est un des meilleurs livres qui aient paru de notre temps; M. Bonnetty, l'infatigable et si savant directeur des *Annales de philosophie chrétienne*; M. Fr. Bouillier, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, et auteur d'une *Histoire de la philosophie cartésienne* (1854), qui a été fort remarquée; M. Brizeux, le poëte si délicat, enlevé trop tôt aux lettres et à l'Académie, dont il occupait depuis longtemps le quarante et unième fauteuil; M. de Chevallet, qui a laissé un si admirable ouvrage sur la langue française; Clinton, dont les *Fasti Hellenici* sont un chef-d'œuvre d'érudition; l'abbé Cochet qui jouit, comme archéologue, d'une si grande et si légitime réputation; M. Léopold Delisle, un des membres les plus distingués de l'Académie des Inscriptions; Diefenbach, l'auteur de la *Celtica*, livre que M. Amédée Thierry a tant et si justement vanté dans la préface de son *Histoire des Gaulois* (4e édition, 1857); M. Guessart, dont les travaux de philologie et de critique sont universellement estimés; M. Henzen, épigraphiste d'un mérite supérieur, mais qui peut facilement se consoler de l'oubli de M. Dan-

tès, en se disant que l'illustre Bartolomeo Borghesi n'a pas été plus heureux que lui; M. Huillard-Bréholles, dont je parlais ici récemment, à propos de sa magistrale étude sur Pierre de La Vigne; M. Kaemtz, dont le *Cours complet de météorologie* est devenu classique; M. Théodore Lacordaire qui a donné à la collection Roret une *Histoire naturelle des insectes* qu'admire le monde savant; M. Ch. Lassen, un orientaliste qu'il suffit de nommer; M. Th.-H. Martin, le doyen de la Faculté de Rennes, auteur du beau livre de *la Vie future* et de tant de dissertations importantes; M. F. Maury, le populaire auteur de *Natural History of the océan;* Merivale, l'historien des empereurs romains; M. Munck, qui nous a donné, sur la *Palestine*, un livre si recommandable, et auquel on doit encore de doctes traductions; M. le duc de Noailles, dont l'*Histoire de Mme de Maintenon* est tout à fait hors ligne; M. Preller, l'éminent mythologue; M. Camille Rousset, dont le *Louvois* tient un rang si élevé parmi les publications historiques de ce siècle; M. Strauss-Durckheim, auteur d'un ouvrage bien apprécié (*Théologie de la nature*, 1852. 3 vol. in-8°); M. Worsae, l'antiquaire scandinave qui a jeté tant de jour sur les questions de l'histoire des populations primitives de l'Europe, et qui ne doit pas trop déplorer sa disgrâce, puisqu'il a pour compagnons d'infortune des hommes comme M. Boucher de Perther, M. Lartet et M. Pictet. Je n'en finirais pas si je voulais relever toutes les choquantes omissions de M. Dantès (1); mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer encore combien il a eu tort de ne nommer aucun de ces six savants et éloquents prélats : Mgr Cruice, Mgr Gerbet, Mgr Ginouilhac, Mgr Landriot, Mgr Plantier, Mgr de Salinis? Qui donc sera digne d'être cité, si de pareils hommes sont oubliés? M. Dantès ne s'est pas davantage souvenu du mérite des travaux du P. Theiner, du P. Perrone, de dom Tosti, de dom Pitra, de dom Guéranger, de l'abbé Gosselin, de l'abbé Faillon, de l'abbé Maynard, de l'abbé Gorini, de l'abbé Glaire, de l'abbé Jager, de l'abbé Freppel, et d'une foule d'autres érudits en soutane qui méritent d'être rapprochés de ceux-ci. Enfin, qui croirait que M. Dantès a oublié que Monstrelet nous a laissé une bien importante chronique, et que Monluc, Mlle de Montpensier, le cardinal de Retz, nous ont laissé des Mémoires immortels? Dans les notices mêmes de M. Dantès, je relève beaucoup

(1) J'en avais noté beaucoup d'autres parmi nos célébrités contemporaines, et notamment je m'étais étonné de voir briller par leur absence les noms du cardinal Donnet, de MM. Donoso-Cortès, de Pétigny, Récamier, Salvandy, de Feletz, Wiessner, Hanck, Vallet de Viriville, de Cherrier, le chevalier de Rossi, Crétineau-Joly, Mortimer-Ternaux, Béchard, Champagny, Fr. Monnier, Dr Schmith, etc.

d'autres omissions : à l'article d'Aubigné, *les Tragiques* ne sont point indiquées; à l'article Boëtie, il cite l'édition de *la Servitude volontaire*, de Lamennais, et celle de L. Feugère, et il ne cite pas celle du Dr Payen, la seule fidèle; à l'article Bouillet, il ne mentionne pas la traduction des Œuvres complètes de Plotin; à l'article Brantôme, il ne paraît pas savoir que M. L. Lalanne en donne, pour la Société de l'Histoire de France, une édition bien préférable à toutes celles qui existaient déjà; à l'article César, il ne dit rien de la traduction des *Commentaires*, par MM. le général Creuly et Alex. Bertrand; à l'article Corneille, nulle mention n'est faite de l'édition si excellente de M. Marty-Laveau; à l'article Duruy, il oublie l'*Histoire de la Grèce*, l'*Introduction à l'histoire de France* et de *Paris à Bucharest;* à l'article Faujas de Saint-Fond, il passe sous silence son édition des Œuvres de Bernard Palissy; à l'article Réveillé-Parise, il en fait de même pour l'édition des Lettres de Gui-Patin; enfin, à l'article Wallon, il ne semble soupçonner l'existence ni de *Jeanne d'Arc* (2 vol. in-8°), ni de *Richard II* (2 vol. in-8°). Quelques erreurs déparent les *Tables* de M. Dantès : Mme Cottin n'est pas née à Tonneins, mais bien à Paris, si j'en crois l'état civil; le sculpteur Goujon ne fut point tué, en qualité de calviniste, le jour même de la Saint-Barthélemy, comme M. de Longpérier et comme M. Gustave Planche l'ont montré; enfin Wace n'a jamais porté le prénom de Robert, ainsi que j'ai eu l'occasion de le rappeler dans la *Revue* (numéro de mars 1866, p. 127).

T. de L.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par M. Alfred Nettement. Paris, J. Lecoffre, 1865-66. Tomes IV et V. 2 forts vol. in-8°. Prix : 14 fr.

M. Nettement poursuit, avec autant de conscience dans les recherches, d'équité dans les jugements, que de talent dans l'exposition, la grande œuvre qu'il a entreprise et qui est loin d'être arrivée à son terme.

Le tome IV de l'*Histoire de la Restauration* s'ouvre au mois de mai 1816, au moment où éclate cette conspiration de Didier, si diversement appréciée par les historiens. Le cinquième volume se termine avec la chute du ministère du duc de Richelieu, en décembre 1821. M. Nettement, en s'appuyant souvent sur des documents inédits fort précieux, que des communications privées lui ont permis d'utiliser, a mis en pleine lumière l'histoire de ce ministère qui, après avoir dissous la chambre introuvable, essaya vainement de gouverner sans la droite et contre la droite, se heurta à d'invincibles obstacles

et conduisit finalement le pays aux catastrophes. Les causes de la chute du ministère Decazes sont parfaitement déduites dans l'exposé impartial et judicieux de l'historien : M. Decazes serait tombé par la force des choses, quand même l'assassinat du duc de Berry ne fût pas venu révéler la profondeur de l'abîme et rendre son administration désormais impossible. On avait voulu rompre avec la droite, gouverner en dehors des véritables forces conservatrices, qu'il eût fallu tout à la fois satisfaire et contenir; on avait fait des avances à la gauche; on n'avait recueilli que des défiances trop justifiées d'un côté, que des prétentions plus hautaines et une morgue plus insolente de l'autre. La monarchie se confiait à un parti dont les chefs avaient juré sa perte. Que restait-il au ministère Decazes? La droite lui était hostile; la gauche l'abandonnait, en même temps qu'elle s'éloignait de plus en plus de la royauté. La majorité qu'il avait trouvée dans les centres allait devenir une minorité. Le gouvernement devait donc passer tôt ou tard à la droite, et mieux eût valu, comme M. Nettement le remarque avec justesse, que la droite arrivât au pouvoir avant ces luttes prolongées et parfois violentes, qui avaient passionné les esprits et semé des germes de division pour l'avenir.

Nous ne pouvons ici qu'effleurer ces graves questions, que M. Nettement examine et, selon nous, résout avec la gravité d'un juge et l'autorité d'un historien. Indulgent pour ses adversaires, l'auteur n'est point aveugle pour ses amis ; il sait reconnaître les fautes de chacun et tenir la balance d'une main équitable. La publication de ce livre est un véritable service rendu à l'histoire. Nous n'avions sur cette grande époque que des œuvres incomplètes et dictées par l'esprit de parti. L'*Histoire de la Restauration* de M. Nettement tiendra dignement sa place à côté des récents ouvrages de MM. de Viel-Castel et Duvergier de Hauranne, écrits à un autre point de vue, mais qui se distinguent aussi par des vues élevées et par la sûreté des informations. C'est un heureux symptôme que ces hommages rendus de tous côtés à un gouvernement qui fit la France libre et prospère. L'impartiale histoire prononce ses arrêts et venge la Restauration d'attaques injustes et de dénigrements passionnés. G. de B.

NOUVEAUX LUNDIS, par C.-A. Sainte-Beuve, de l'Académie française. T. V. Paris, Michel Lévy, 1866. Gr. in-18 de 478 pages. Prix : 3 fr.

M. Sainte-Beuve a, en dehors de ses éminentes facultés, un don tout particulier : le charme. Après vingt volumes et plus de causeries

et de portraits, la veine n'est point encore tarie. Il est toujours le même causeur plein de grâce, de finesse, de bon sens, de verve. Non pas qu'il ne s'égare quelquefois : la passion, cette mauvaise conseillère, peut venir tout gâter, et nous assistons alors à des réhabilitations impossibles, comme celles de *Mme Bovary* et de *Salambô*, à des panégyriques sans mesure, comme celui de M. Littré, que nous trouvons dans le présent volume.

Oui, M. Sainte-Beuve, outré de ce qu'un homme, « la droiture et la vertu même, une âme en qui jamais une idée mauvaise ou douteuse n'a pénétré (p. 217), » ait été choisi tout exprès pour être dénoncé à tous les pères de famille comme un type d'immoralité, s'est livré à une apologie verbeuse et passionnée. Il loue non-seulement le médecin savant et charitable, le linguiste habile et profond, l'érudit distingué ; il loue le philosophe, et il ne fait sur son système que de faibles objections, portant « plutôt sur la forme et la mesure que sur le fond (p. 236). » M. Littré n'a-t-il pas bien le droit, « comme font volontiers les modernes, *et comme ils sont portés à le faire de plus en plus*, de supprimer les anciens miracles et l'ordre surnaturel (p. 230)? » N'est-ce pas une gloire pour lui d'appartenir « à cette école consciencieuse et méritante, toujours rare, mais essentiellement plus nombreuse, de naturalistes philosophes qui tendent à introduire et à faire prévaloir les procédés et les résultats de la science, et... à affranchir l'humanité des illusions, des vagues disputes, des solutions vaines, des idoles et des puissances trompeuses (p. 256)? »

Voilà la *part du feu* à faire dans le tome V des *Nouveaux lundis*; le reste ne sort plus de la gamme, en général modérée, dont s'écarte rarement l'auteur.

Qu'il nous parle d'Horace Vernet avec cet abandon plein de charme et cette prolixité dont on ne saurait lui faire un reproche; qu'il célèbre Térence et Molière; qu'il peigne le nouveau Don Carlos, le Don Carlos de l'histoire, l'archevêque François de Harlay, ou la comtesse d'Albany, l'épouse délaissée du *Prétendant;* qu'il fasse ses réserves à propos de la *Sybille* de M. Octave Feuillet, ou qu'il fustige en termes assez vifs un jeune écrivain qui a *commis* un livre sur La Rochefoucauld sans avoir aucune des qualités du métier, nous n'y trouvons point à redire. Si nous avions le temps, il nous plairait d'opposer au portrait de *commande* de M. Littré un doux et délicat pastel où l'auteur fait revivre en traits charmants la figure d'un homme de lettres moins célèbre que le traducteur d'Hippocrate, mais bien digne d'attention et de sympathie; M. Sainte-Beuve ne pouvait mieux

finir que par ces pages sur M. Charles Magnin, extraites de la *Revue des Deux-Mondes*. G. DE B.

PIE IX DÉFENSEUR ET VENGEUR DE LA VRAIE CIVILISATION. Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nîmes. In-8° de 176 pages, 2 fr. Édition populaire, 1 vol. grand in-18 de XV-212 pages (1); chez Louis Giraud. Prix : 1 fr.

Entre toutes les apologies qui ont été publiées, en ces derniers temps, pour défendre Sa Sainteté Pie IX contre tant d'iniques et injustes accusations, celle-ci est certainement la plus remarquable, la plus solide et la plus péremptoire. Le docte prélat ne se contente pas de points de vue généraux; il ne se borne point à opposer des assertions à des assertions : il accumule les noms et les faits, il apporte des arguments et des preuves, et, avec cette logique puissante qu'on lui connaît, il montre de la manière la plus évidente et la plus triomphante que Pie IX est, dans notre siècle, « le défenseur le plus intelligent et le plus énergique vengeur de la vraie civilisation. »

Voilà la thèse de Mgr Plantier. Or, nul esprit droit, impartial, ne lira son très-remarquable écrit sans reconnaître que jamais thèse ne fut ni plus chaleureusement ni plus incontestablement démontrée sur tous les points. Nous dirons, en quelques mots, comment le prélat a procédé et nous citerons ses conclusions, qui feront encore mieux connaître que tout ce que nous pourrions dire l'importance et la valeur de son œuvre.

La civilisation, remarque avec justesse l'éminent évêque de Nîmes, n'est pas un fait simple, mais un fait complexe : elle se forme d'éléments variés, dont le rapprochement plus ou moins harmonieux, l'équilibre plus ou moins régulier, l'efflorescence plus ou moins glorieuse résument et constituent l'organisme et la vie des sociétés. Le prélat prend donc tour à tour les principaux de ces éléments divers; il les met en présence des actes et de toute la conduite de Pie IX, comme Vicaire de Jésus-Christ et comme Souverain, et il fait voir que chacun d'eux doit à l'immortel Pontife une reconnaissance profonde pour d'éclatants bienfaits qu'il en a reçus.

Il s'agit tout d'abord de *Pie IX* et de la *vérité*. Quels services immenses le Chef de l'Église n'a-t-il pas rendus sur ce point ! On le sait, de nos jours les écoles de mensonge et d'impiété se sont multipliées

(1) L'édition populaire ne diffère de l'édition qui a été adressée par Mgr Plantier à son clergé, qu'en ce qu'elle est dans le format in-18, et qu'elle ne renferme point les *Encycliques*, *Allocutions*, *Lettres apostoliques* que le prélat a données à la fin de l'édition in-8°, sous le titre de *Pièces justificatives*, pour appuyer ses assertions.

à l'excès. Chacune d'elles, par ses théories ou ses blasphèmes, a secoué plus ou moins profondément les bases de la conscience humaine ou de la société. Or, la main de Pie IX a toujours été là pour défendre ou raffermir sur eux-mêmes ces deux grands édifices ébranlés; et Mgr Plantier rappelle et énumère tous les grands actes apostoliques du Pape sur ce point; actes qui sont, en notre temps, les plus signalés services qui puissent avoir été rendus à la conscience des catholiques sérieux, et aux gouvernements comme aux peuples égarés eux-mêmes.

Mais Pie IX ne s'est pas contenté de démentir et de condamner l'erreur; il a encore solennellement défini de grandes vérités dogmatiques, notamment le glorieux privilége de l'Immaculée Conception de Marie : vérité féconde et qui, pour celui qui sait comprendre, est un bienfait immense, non-seulement sous le simple rapport de la piété, comme certains esprits inattentifs pourraient le croire, non-seulement aussi dans l'ordre théologique, mais encore dans l'ordre philosophique et dans toute la vie morale.

Notre glorieux Pontife n'a pas rendu de moins grands services à l'*autorité*, puis à la *liberté*. Mgr Plantier a encore des chapitres intitulés : *Pie IX et le droit public international; Pie IX et la propriété; Pie IX et l'administration des finances*. Sur tous ces points, le prélat a des pages d'une vérité éclatante; il cite des témoignages qui défient toutes les arguties et toutes les calomnies des adversaires du Saint-Siége. Mais il ne nous serait pas permis de suivre Mgr Plantier dans ces questions brûlantes, et il faut nous renfermer dans les limites qne nous imposent les lois sur la presse.

Nous serons plus à l'aise pour dire un mot de ce qu'a fait Pie IX pour les sciences et pour les arts. Là-dessus l'éloquent prélat expose parfaitement les services rendus par le Saint-Père. Autour de lui se groupent des savants qu'il a su réunir de toutes les parties du monde. Il les a introduits dans le Sacré Collége, il leur a prodigué, avec les distinctions qui favorisent le développement du génie, les éloges qui l'entourent de respect. Les sciences ecclésiastiques, politiques et civiles, l'érudition, le droit, la linguistique, l'archéologie, l'astronomie ont trouvé, grâce aux encouragements de Pie IX, de nobles spécialités qui font de Rome le centre le plus glorieux du savoir.

La *Lettre pastorale* que nous analysons énumère les savants et les travaux que Pie IX encourage, soutient et provoque. Aucun progrès, aucune innovation du Pontificat de ce grand Pape n'échappe à Mgr Plantier. Il nous apprend tout ce qu'il a fait en faveur des musées,

des sanctuaires, des catacombes, et il nous dit les embellissements qu'il a procurés à quantité d'églises. Et puis, dans les chapitres : *Pie IX et la charité*, *Pie IX et la vie générale de l'Église*, que d'œuvres, que d'institutions passent sous nos yeux! La part du Saint-Pontife, dans la glorieuse histoire de la charité catholique, est immense, et considérables aussi sont les actes que l'histoire de l'Église, sous le Pontificat de Pie IX, a, désormais, à compter dans ses annales. Aussi, après un dernier et éloquent chapitre, sur lequel nous ne pouvons non plus nous étendre, mais dont il ne nous sera pas sans doute défendu de dire au moins l'intitulé, après ce chapitre : *Pie IX et la dignité du caractère et de la conduite politique*, Mgr Plantier a-t-il le droit de s'écrier :

« Le voilà donc, ce Pape qu'on veut contraindre à se réconcilier avec la *civilisation moderne!* On ne remarque pas assez que notre *civilisation moderne* n'est pas en tout et toujours la *vraie civilisation*. Il y a quelques rares éléments de la *vraie civilisation* qu'elle admet; mais il en est beaucoup d'autres qu'elle repousse ou qu'elle altère, et à la place de ces éléments légitimes qu'elle mutile et proscrit, elle en met d'autres aussi meurtriers que coupables. Et que fait Pie IX? Les éléments purs que la *civilisation moderne* emprunte à la vraie civilisation, il les accepte, les consacre et les bénit; qu'on en cite un seul qu'il écarte ou réprouve! Les éléments meurtriers qu'elle contient, il les répudie et les condamne : et quel crime commet-il en cela, je le demande? Enfin, les éléments légitimes, nécessaires, qu'elle corrompt ou qu'elle repousse, il les protége et les maintient pour le salut des gouvernements et des peuples.

« Rien de plus fondamental que la vérité dans les doctrines religieuses, morales et politiques. Pie IX en garde *seul* le flambeau sans obscurcissement et sans mélange, tandis que la *civilisation moderne* l'a laissé s'éteindre dans d'effroyables erreurs ou s'affaiblir au moins dans des demi-mensonges et des demi-vérités.

« Rien de plus fondamental que l'autorité. La soi-disant *civilisation moderne* l'a compromise en la faisant osciller entre le despotisme païen et l'anarchie révolutionnaire, et Pie IX en maintient *seul* la notion et les droits dans un juste équilibre. — Rien de plus fondamental que la liberté, mais surtout celle de l'Église, sauvegarde de toutes les autres libertés. Et voilà que la prétendue *civilisation moderne* les sacrifie toutes ou au despotisme d'un seul, ou au despotisme de tous, et Pie IX est encore ici le *seul* qui, hautement, nettement et courageusement, revendique les droits d'une légitime indépendance.

« Rien de plus fondamental que la propriété qui est manifestement le plus sûr abri de la liberté. Pie IX est le *seul* qui la défende sous toutes ses formes et sans se mentir à lui-même, tandis que la *civilisation moderne*, imprégnée de *communisme*, si je puis ainsi dire, professe des doctrines qui l'autorisent aux plus indignes spoliations et rendent inconséquentes toutes les réserves et toutes les inviolabilités qu'elle se mêle d'établir.

« Rien n'est précieux comme la science et les arts quand ils marchent vers un but honnête; c'est là le côté le plus glorieux d'une civilisation, c'est là

surtout ce qui l'honore devant l'histoire. Sans nier ici ce qu'a fait et ce que fait encore la *civilisation moderne*, il est incontestable que personne au monde n'a proportionnellement dépassé le mouvement imprimé par Pie IX, tant il a été profond, tout en restant moral et chrétien! — Rien n'est à négliger, pour l'honneur de la civilisation, même dans la gestion des finances et des intérêts matériels des États. Ici encore, quand la *civilisation moderne* s'acharne sans motifs et sans mission à demander des réformes dans le gouvernement pontifical, Pie IX a le droit de lui répondre par cette parole de Jésus-Christ : *Hypocrite, commencez par arracher la poutre qui est dans votre œil, et vous songerez ensuite à faire arracher la paille qui est dans l'œil de votre frère...* »

On voit suffisamment, par ce passage, l'importance des points abordés par Mgr Plantier, et la vigueur avec laquelle il les a traités. Il n'est pas un esprit sérieux et impartial qui ne rende pleinement témoignage à l'exactitude et à la vérité des parallèles établis par le docte prélat, et qui n'adhère à ses conclusions.

Et il n'est pas un seul catholique qui, à la lecture de cette belle et éloquente apologie, ne se sente rempli d'un plus grand amour encore pour Pie IX, et qui ne lui voue un dévouement toujours plus inébranlable et plus entier. Oui, quand on repasse avec l'éminent prélat tout ce qu'a fait l'immortel Pontife actuellement assis sur la Chaire de Pierre, quand on considère ce caractère, le plus pur, le plus grand, le plus noble de ce temps, on *n'est pas seulement heureux de lui obéir*, comme le dit Mgr de Nîmes, *on est jaloux de le voir*.

En effet, ajoute le prélat, « cette admirable intrépidité de Pie IX dans le devoir, cette noble impassibilité devant les trahisons, les menaces et les attentats sans cesse renaissants de la force, cette sérénité merveilleuse à travers les injures les plus monstrueuses et les plus amères douleurs, toutes ces vertus héroïques et douces répandent sur cette figure je ne sais quelle beauté que toutes les âmes chrétiennes pressentent de loin et aspirent à contempler de près. Si elles étaient libres, il n'en est pas une qui ne volât des extrémités mêmes du monde pour se procurer cette pieuse jouissance. Et quand on a pu se la donner, quand on a eu le bonheur de reposer un instant son regard sur ce front de Pie IX, qu'aucun nuage ne peut obscurcir, et sur le limpide azur de son œil à la fois pénétrant et doux, on veut le revoir encore. C'est un spectacle dont le cœur reste toujours plus avide à mesure qu'il a pu le considérer davantage, et lorsqu'on a pu recevoir de sa main si paternelle et de sa voix si grave et si sympathique une bénédiction, on emporte une sorte de tristesse incurable, si l'on est obligé de se dire que ce sera la dernière. »

L.-F. G.

CRITIQUES ET CROQUIS, par M. Eugène VEUILLOT. In-12 de 404 pages. Chez Hervé. 1866. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est presque entièrement composé d'articles publiés par l'auteur dans des Revues, à une époque assez peu éloignée de nous, pour qu'ils n'aient pour ainsi dire rien perdu de leur actualité. Des sujets bien divers y trouvent place ; mais tous se tiennent unis par un point de contact avec les questions religieuses. La critique de l'Histoire de Sybille ouvre le volume ; l'auteur l'intitule avec raison le *Christianisme romanesque*, car il n'étudie cette œuvre qu'au point de vue du rôle donné à la religion par M. Feuillet. Certainement, tout le monde trouvera avec M. Veuillot qu'il n'y a rien dans ce roman que de très-vague, de très-fantaisiste, en un mot de très-romanesque, si ce n'est plus, sur le christianisme. Il ne faut pas espérer qu'il puisse produire quelque bien religieux, si je puis parler ainsi. Nous ne comptons pas du reste sur le roman pour ramener les âmes égarées : on n'y arrive pas par l'excitation des passions, l'exaltation de l'imagination, l'engourdissement de l'intelligence. Mais dans un temps où on lit tant de romans quand même, où il s'en produit de si détestables, on s'estime encore heureux d'en trouver qui soient écrits avec talent et dont la lecture laisse quelques impressions religieuses, si incomplètes qu'elles soient.

Vient ensuite la question du mariage, toujours pleine d'à-propos et sur laquelle il y a tant et de si importantes réflexions à faire en présence de ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. Victor Hugo *raconté par un témoin de sa vie* qui le connaît trop a quelques pages pour ou mieux contre lui, ainsi que bien d'autres. Nous avons peu d'observations à faire sur le fond même des idées de l'auteur. Mais il s'abaisse quelquefois à des mesquineries, à de petites rancunes ; son style n'a point tout à fait cette légèreté, cette souplesse ; son ironie, cette finesse qui plaisent dans un critique. Néanmoins, on ne lira pas ces pages sans intérêt et surtout sans fruit. R. DE S.

L'HOMME-DIEU, Conférences prêchées à la métropole de Besançon, par l'abbé BESSON. 3e édition. 1 vol. in-12 de 452 pages. rix : 3 fr.; format in-8°, 5 fr. Chez A. Bray.

L'ÉGLISE, ŒUVRE DE L'HOMME-DIEU, par le même. 2e édition. 1 vol. in-12 de 510 pages. Prix : 3 fr.; format in-8°, 5 fr. Chez A. Bray.

Nous n'avons pas à juger ces deux ouvrages : l'auteur a reçu des approbations si explicites, d'abord du cardinal archevêque de Besan-

çon, et ensuite d'autres éminents prélats, qu'il y aurait de la présomption à entreprendre une critique, surtout sur ces nouvelles éditions.

Pour l'*Homme-Dieu*, le titre porte : *Troisième édition revue et corrigée*. Les imperfections ou omissions qu'on avait pu découvrir dans les éditions antérieures ont donc disparu, et il n'y a plus qu'à louer sans restrictions aucunes.

Afin de faire apprécier à nos lecteurs l'opportunité de ces Conférences, et leur inspirer le désir de les acquérir, nous allons en esquisser rapidement le plan.

La première conférence est consacrée à rétablir la *notion de Dieu :* 1° en prouvant son *existence* par les lumières naturelles de la raison, par les idées d'infini et de cause première, — par l'ordre et la beauté du monde physique, — par le témoignage universel et constant du genre humain; 2° par la réfutation des erreurs des philosophies et des religions humaines, qui aboutissent au dualisme, au panthéisme, enfin au Dieu-idée, pur fantôme créé par le cerveau de l'homme, suivant l'école dont M. Renan est le coryphée. A toutes ces erreurs, qui répugnent au bon sens, l'orateur oppose la véritable notion de Dieu, donnée par la révélation, qui nous apprend à adorer un Être nécessaire, éternel, créateur et tout-puissant, mettant dans ses œuvres l'ordre et la succession que nous indique le récit de la Genèse, avec lequel se concilient les données de la science véritable qui s'appuie sur l'étude des faits et des phénomènes.

Telle est la marche de l'auteur : comprenant l'ignorance et la présomption du monde actuel, et plein de pitié pour ces intelligences affaiblies par l'air vicié qu'on respire maintenant de toute part, il ne cherche pas à être neuf, mais à être utile; il a conscience de la responsabilité de son ministère. Ne visant pas à briller mais à éclairer, il se fait élémentaire, il est sobre dans ses aperçus, il choisit ce qui peut le plus aisément se graver dans l'esprit des auditeurs. En même temps, il aborde franchement les formes modernes des erreurs; il cite les auteurs en vogue et dévoile la faiblesse de leurs arguments, la monstruosité, l'absurdité de leurs systèmes, parés des beaux noms de *critique* et de *science*.

Grâce à cette méthode, notre auteur est court sans être obscur : tout le vaste plan de cette première conférence, que nous venons d'esquisser, est restreint dans les limites étroites d'une vingtaine de pages.

Maintenant que nous avons fait connaître la méthode de M. l'abbé Besson, il nous suffira d'indiquer la suite de ses conférences.

La deuxième est consacrée à rétablir la *notion de l'homme*, en étudiant l'*homme innocent*, — l'*homme déchu*, — l'*homme racheté*. — Il y a dans la seconde partie de cette conférence des tableaux saisissants de la dégradation de l'homme aux *beaux siècles* de Périclès et d'Auguste ; tableaux utiles à mettre sous les yeux d'une génération qu'on veut arracher à la liberté chrétienne, pour la replonger dans les bassesses du communisme antique.

La troisième conférence, consacrée à la *notion de l'Homme-Dieu*, expose les *harmonies* et les *convenances* de l'Incarnation. En montrant comment la notion de la *personne* humaine aide à comprendre la possibilité de l'Incarnation, l'auteur s'est heureusement inspiré de quelques belles pages de Mgr Laforêt, et nous avons été heureux de voir recommander, dans une note, l'excellent ouvrage du savant Recteur de l'Université de Louvain, les *Dogmes Catholiques* (1).

La quatrième conférence considère la *naissance de l'Homme-Dieu*, spécialement au point de vue historique : l'*Homme-Dieu a été attendu*, non-seulement par le peuple Juif, mais par tous les peuples païens ; — l'*Homme-Dieu est venu :* des témoignages irrécusables attestent l'époque et le lieu de sa naissance.

La cinquième conférence expose les *faux portraits de l'Homme-Dieu*, imaginés par les hérétiques, — par les incrédules, et notamment par M. Renan.

A ces portraits menteurs l'orateur oppose, dans sa sixième conférence, le *vrai portrait de l'Homme-Dieu*, esquissé dans la Bible, — peint dans l'Évangile ; — rappelé sans cesse dans l'Eglise par l'image de la croix.

La septième conférence, consacrée à *l'histoire de l'homme-Dieu*, prouve l'authenticité, la véracité, l'intégrité du Nouveau Testament. — La huitième conférence expose le double caractère de *la Sainteté de l'Homme-Dieu :* elle est *incréée*, sans aucun terme humain de comparaison ; — elle est *créatrice*, en ce sens qu'elle se fait des imitateurs dans tous les siècles et partout.

La parole de l'Homme-Dieu est l'objet de la neuvième conférence : — c'est un Dieu qui s'annonce, et non un savant qui propose sa doctrine ; je suis, dit-il, la voie, la vérité, la vie ; — son style est celui d'un Dieu infiniment sage, infiniment bon ; — son auditoire n'est pas

(1) *Les Dogmes catholiques* exposés, prouvés et vengés des attaques de l'hérésie et de l'incrédulité, par Mgr Laforêt. 4 vol. in-12. Prix : 12 fr. — « Ouvrage excellent, dit M. l'abbé Besson, dont on ne saurait trop recommander la lecture aux chrétiens qui veulent connaître à fond leurs croyances et en parler avec précision. »

borné à une école ou à une nation; le divin Maître parle à toute la terre, dans tous les siècles.

Dans la dixième conférence, l'orateur démontre que *la doctrine de l'Homme-Dieu,* pleine d'obscurités lumineuses pour l'esprit, est pour le cœur une loi pleine de force et de douceur.

La onzième conférence attaque la grande question du *miracle,* ce fait évident, nié systématiquement par les rationalistes modernes. Nature et possibilité des miracles; — moyen de constater et discerner les miracles; — autorité des miracles : telle est la division naturelle de ce discours, dans lequel l'orateur réfute les objections sous leur forme actuelle, et spécialement la curieuse théorie de M. Renan, sur les conditions requises pour constater un miracle.

La douzième conférence est consacrée à l'examen des *miracles de l'Homme-Dieu :* circonstances antérieures, — caractères spéciaux, — critique des miracles évangéliques; telles sont les considérations par lesquelles on arrive à cette conclusion : « que les puériles attaques de notre époque, contre les miracles, sont encore fort au-dessous de celles du temps de Jésus-Christ, et elles ne servent qu'à prouver, mieux que jamais, que ces miracles sont ceux d'un Dieu. »

Les *prophéties de l'Homme-Dieu* sont l'objet de la treizième conférence; — la quatorzième traite du *témoignage que se rend l'Homme-Dieu,* témoignage considéré comme une affirmation : unique dans l'histoire, — authentique d'après l'Evangile, — décisive d'après les lois de la raison.

Les trois dernières conférences traitent du *Testament,* de la mort et de la résurrection de *l'Homme-Dieu,* qui nous a légué : l'Eucharistie, — une double patrie, l'Église et le ciel; — une mère toute céleste, Marie; — qui a été trahi en Dieu, — jugé en Dieu, — mis à mort en Dieu; — dont la résurrection physique invinciblement démontrée a entraîné la résurrection morale des apôtres et la résurrection sociale du monde.

L'Église, corps mystique de Jésus-Christ, est comme le prolongement et la continuation de l'incarnation du Verbe. Ces nouvelles conférences sont donc la suite naturelle, le complément nécessaire des conférences sur l'Homme-Dieu.

La *notion de l'Église* est l'objet des cinq premières conférences. Dans la première, l'auteur répond à ces trois questions : Qu'est-ce que l'Église d'après le sens et l'étymologie de son nom? Qu'est-elle d'après l'Écriture sainte? Qu'est-elle enfin d'après les enseignements de la science théologique?

La deuxième conférence démontre que le but essentiel de l'Église est d'appliquer les mérites de l'Homme-Dieu : — à l'humanité en général, en satisfaisant le besoin d'harmonie et d'union qui est au fond de l'humanité, — et à chaque homme en particulier, en lui donnant une autorité qui enseigne son esprit, un guide qui dirige et qui soutient son cœur, une vie qui lui assure la félicité.

La fameuse maxime, si mal comprise généralement : *Hors de l'Église point de salut*, est l'objet de la troisième conférence.—La quatrième et la cinquième exposent les merveilles de la naissance de l'Église ; — et de la fondation de la papauté, qu'on ne saurait séparer de l'Église, comme l'attestent l'Évangile et l'histoire.

La sixième conférence expose dans quels abîmes se sont précipitées les *fausses Églises*, schismatiques ou hérétiques. — La septième développe trois caractères de la *véritable Église* : l'unité, la catholicité, l'apostolicité.

Les deux conférences suivantes traitent de l'*ordonnance* et de la *sainteté de l'Église*. L'orateur montre que tout dans l'Église se rapporte à Jésus-Christ, qui est le sommet de la hiérarchie, et la fin de toutes les pompes du culte ; comme il est le modèle et la cause efficiente de la sainteté dans son Église.

Deux autres conférences consacrées à la *parole de l'Église*, démontrent son infaillibilité et son indéfectibilité. L'orateur développe avec talent l'histoire du progrès véritable de la société par la diffusion et l'application de plus en plus large et complète du symbole catholique et des préceptes divins également immuables.

Dans la douzième conférence, qui traite de la *souveraineté de l'Église*, M. l'abbé Besson montre que cette souveraineté est bien spirituelle par essence, mais que se trouvant nécessairement mêlée aux affaires du monde, elle ne saurait s'exercer librement qu'à condition de pouvoir acquérir, posséder, faire des lois sanctionnées par des peines infligées à ceux qui les transgressent.

Comment l'Église a-t-elle usé de cette souveraineté ? — L'orateur répond à cette question en redisant dans les deux conférences les *œuvres de l'Église*, c'est-à-dire ses bienfaits, — dans l'ordre naturel et humain, — dans l'ordre surnaturel et divin. L'Église continue, selon l'exemple de son divin Auteur, à attester sa mission par des miracles, et par des conversions plus étonnantes encore que les miracles.

Enfin, pour achever l'exposition des caractères de ressemblance entre l'Église et son divin Époux, l'orateur traite, dans les deux der-

nières conférences, de la *Passion* et de la *Résurrection de l'Église*. Les abandons, les trahisons lâches et hypocrites de nos jours, les concessions à l'opinion publique, aux cris de la foule; toutes ces tortures actuelles de l'Église inspirent à l'orateur des pages éloquentes; mais l'esprit se repose avec bonheur sur ces idées de triomphe qui conviennent si bien à celle dont les épreuves sont soutenues par cette parole de son Chef tout-puissant : *Ayez confiance ; j'ai vaincu le monde.* Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ces pages pleines de vie dans lesquelles l'orateur, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les triomphes passés, montre, dans les temps modernes, le souffle de Dieu qui commence déjà à faire disparaître les fiers impies qui se promettaient de trôner et de parader au Vatican, et, en même temps, au milieu de ceux qui l'insultent et le menacent encore, l'auguste Pie IX, calme, inébranlable, portant sur son front serein l'expression de sa confiance dans un nouveau triomphe de l'Eglise.

Nous espérons que nos lecteurs voudront se donner la consolation de lire ces pages remarquables, ainsi que toutes les belles études de M. l'abbé Besson, en se procurant au plus tôt ces deux volumes. Sept évêques ont exprimé, dans les termes les plus flatteurs, non-seulement leur approbation, mais leur admiration. On peut sans crainte recommander, après de tels suffrages, les Conférences de M. l'abbé Besson comme la réfutation la plus complète, la plus concise, la plus intéressante des négations et des doutes de ce qu'on est convenu d'appeler la critique moderne. C'est un livre à lire pour se consoler et se fortifier dans ces jours d'épreuves; c'est un livre à propager comme un antidote efficace contre les blasphèmes vomis par la presse contre l'Homme-Dieu et son Église.

A. Conari.

PRÆLECTIONES THEOLOGIÆ DE FIDE, SPE ET CHARITATE, par le R. P. Perrone, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-8°. Rome, 1865.

Dans ce livre, le docte théologien combat spécialement les erreurs que le rationalisme et le protestantisme moderne s'efforcent de propager. Une de ces erreurs surtout, consiste à faire croire qu'il n'y a aucun mal à soutenir les maximes qui ne sont pas formellement condamnées comme hérétiques, comme si les propositions réprouvées avec une qualification plus douce pouvaient être soutenues sans faute.

Le P. Perrone fait remarquer que les Souverains Pontifes ont infligé l'excommunication majeure *ipso facto* pour une foule de propositions simplement fausses ou téméraires. Ainsi, il cite, par exemple,

les propositions casuistiques qui ont été condamnées par Alexandre VII, Innocent XI et Alexandre VIII, et qui ne pourraient être soutenues aujourd'hui sans encourir les censures ecclésiastiques.

Nous trouvons aussi, dans cet ouvrage, un excellent chapitre sur l'*Index* et la lecture des mauvais livres. Il offre un résumé solide de ce qu'ont écrit à ce sujet saint Liguori, Gretser, Théophile Raynaud et d'autres écrivains catholiques.

Mais un point sur lequel s'étend surtout le R. P. Perrone, est celui de l'apostasie *virtuelle, interprétative*, plus fréquente, assurément, que l'apostasie formelle. Il range dans la catégorie des apostats *virtualiter :*

1° Ceux qui, par malice délibérée, applaudissent aux insultes et aux outrages que les incrédules et les hérétiques font à l'Église dans le but de la rendre méprisable ; 2° ceux qui insultent d'une manière réfléchie le Pape, les évêques, le clergé et les religieux, en qualité de ministres de l'Église qu'ils haïssent, et les calomnient, les tournent en dérision et les persécutent; 3° les acteurs qui représentent sur les théâtres la religion et ses ministres pour les faire mépriser; de même, ceux qui devraient s'opposer à un tel abus par obligation de leur charge, ainsi que la foule insensée et stupide qui applaudit; 4° ceux qui proposent ou votent des lois hostiles à la religion, à la discipline et aux droits de l'Église, les transgressent avec ostentation, les censurent publiquement, et nient implicitement à l'Église le pouvoir de les imposer, de même ceux qui ont la prétention de juger les actes du Souverain Pontife en matière de dogme et de discipline.

Il est clair que les censures édictées contre les hérétiques et les apostats formels n'atteignent pas au même degré les diverses catégories que nous venons d'énumérer d'après le R. P. Perrone; mais il n'en est pas moins certain que ces égarés se rendent coupables d'apostasie devant Dieu et devant les hommes aux yeux desquels ils étalent de si grands scandales.

On voit, par ces quelques mots d'analyse du nouvel ouvrage du savant théologien, combien il est important, et l'opportunité qu'il emprunte malheureusement à l'époque où nous nous trouvons.

J.-G. L.

PRIVILÉGES DU CLERGÉ, par Mgr Chaillot, prélat romain. 1 vol. in-12 de 434 pages, 1866. Chez Victor Palmé. Prix : 3 fr. 50.

La cléricature est d'institution divine, et elle est une dignité : de là vient que les clercs sont regardés comme supérieurs aux laïques et

doivent passer avant eux en tout. Ils ont droit à l'honneur et au respect. Ils sont supérieurs aux princes séculiers et aux rois eux-mêmes; leur dignité est plus grande que toute position, quelle qu'elle soit, de ce monde.

Une semblable dignité n'implique pas seulement de grands priviléges, mais elle impose aussi des devoirs plus grands encore. Ce sont ces priviléges et ces devoirs que Mgr Chaillot expose dans cet ouvrage. Mais c'est moins ici un traité *ex professo*, qu'un recueil de décisions tirées des canonistes et des sacrées congrégations romaines: en un mot, c'est plutôt une compilation qu'un traité en règle.

Quelques titres de chapitres feront connaître le contenu de ce volume : Devoirs essentiels du clergé ; communication des priviléges militaires; libre propriété des clercs; priviléges patrimoniaux; étrennes et contributions du clergé en faveur de l'évêque; obligation de porter l'habit ecclésiastique sous peine d'amende; inviolabilité personnelle des clercs, etc.; telles sont les principales matières sur lesquelles Mgr Chaillot a rassemblé quantité de décisions qui font autorité et que les ecclésiastiques ne peuvent ignorer.

Aussi bien ce recueil ne convient-il qu'au clergé. Les décisions disciplinaires qu'il renferme sont en latin; quelques-unes sont résumées en français par l'auteur; mais le tout est sec et décharné comme un *code*, et n'offre pas même, à notre sens, une complète satisfaction quant à l'arrangement des matières. On n'y distingue entre elles aucune liaison ni ordre logique. J.-G. L.

PSYCHÉ, par l'abbé F. Pron. In-12 de 128 pages. 2e édition, 1865. Bourg-Dufour. Prix : 1 fr.

Le titre de l'ouvrage rapproché de celui de l'auteur, est bien fait pour piquer la curiosité. Que peut dire un prêtre d'un tel sujet? Sa bouche peut-elle s'ouvrir pour autre chose que pour maudire Psyché? Et pourtant, M. l'abbé Pron tente résolûment sa réhabilitation. Il le fait avec un esprit si original, il s'appuie sur de si bonnes raisons, que personne n'essayera de le contredire; il a pour autorité les monuments de l'art, la Bible et la nature. Mais il faut bien le dire, sa Psyché est l'antique, la primitive Psyché; elle n'a rien de commun avec cette Psyché, que j'appellerais volontiers moderne, tant sont fréquentes ses apparitions de nos jours : espèce de courtisane qui étale ignominieusement la beauté du cercueil où son âme est ensevelie et qui n'a

pas même cette simple et indispensable parure de modestie et de pudeur, au-delà de laquelle il n'y a que le néant.

Psyché est une conception religieuse et de la plus haute moralité, due au génie des Grecs. C'est l'âme, *psuquè* en grec, qui exprime aussi le papillon, symbole vivant de l'âme humaine; c'est l'Épouse du cantique des cantiques. Le groupe classique et d'une remarquable chasteté de Psyché et d'Eros, représente l'âme jouissant du bonheur de l'union avec l'Amour éternel, infini, avec Dieu.

Ce livre abonde en vues nouvelles, en rapprochements ingénieux, en descriptions pleines de fraîcheur. On sent l'artiste passionné admirateur du beau, et qui se laisse conduire par une vive et ardente imagination dans des contrées nouvelles. Il n'est rien de charmant comme les analogies saisissantes entre l'homme et le papillon. Nous sommes la petite chenille rampante, repoussante par ses défauts, faible, menacée à chaque instant et de tout côté dans sa vie, qui n'a qu'un but, s'ensevelir dans son tombeau, devenir chrysalide, puis ressusciter dans la gloire et le bonheur, se transformer en un papillon aux ailes légères, décorées des couleurs les plus variées et les plus brillantes, qui voltige de fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs. On croyait ne se procurer qu'une puérile satisfaction de curiosité, et on arrive à ne pouvoir quitter ce petit livre sans être plein de pensées sérieuses sur la vie, sur notre destinée. Grâce donc pour Psyché, merci à son auteur. Puissent-ils exercer leurs séductions sur les artistes et les ramener au type primitif et moral qu'ils paraissent ignorer aujourd'hui.

R. DE S.

CHRONIQUE

La Société des agrégations mettra en vente, dans quelques jours, un ouvrage dont le titre permet d'apprécier l'actualité et l'importance. La grande question de la *réunion de l'Église protestante d'Angleterr e à l'Église catholique*, récemment soulevée par le célèbre docteur Pusey, de l'Université d'Oxford, y est traitée d'une manière complète. L'auteur, M. Jules Gondon, nous donne l'histoire des tentatives faites pour opérer un rapprochement entre l'Église d'Angleterre et les Églises orientales, et surtout l'Église gréco-russe. Il met en regard de l'indifférence de ces Eglises schismatiques, les vives sympathies de l'Eglise catholique, et en particulier, de l'Église de France pour l'Église séparée d'Angleterre. L'auteur expose ensuite les tendances vers l'unité catholique qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, se sont manifestées en Angleterre et nous fait suivre pas à pas ces progrès, jusqu'au jour où le docteur

Pusey a formulé son programme d'union. Le caractère et les opinions du célèbre théologien anglican sont l'objet d'une étude du plus vif intérêt, qui est complétée par l'analyse de l'ouvrage où le célèbre professeur expose, au milieu des plus étranges contradictions, les bases sur lesquelles il propose de renouer les antiques relations de l'Eglise d'Angleterre avec l'Eglise romaine. Mais ce n'est pas tout. L'ouvrage s'ouvre par une magnifique introduction de Mgr Manning, archevêque de Westminster, sur l'unité de la chrétienté, et se termine par la réponse du docteur Newman aux ouvertures et aux objections du docteur Pusey.

L'ouvrage, qui forme un beau volume in-8°, porte pour épigraphe ces paroles empruntées au cardinal Wiseman : — « Y a-t-il, dans l'état présent des choses, plus qu'aux époques antérieures, des raisons d'espérer que l'on mènera à bien la grande entreprise de la réunion de l'Angleterre à l'Eglise catholique? Selon moi, il y en a beaucoup. »

Nous invitons nos agrégés à nous adresser leurs demandes le plus tôt possible, s'ils ne veulent pas éprouver un retard dans la réception de ce bel ouvrage que nous annonçons sur la couverture.

Le fonds hébreu de la Bibliothèque impériale, dont le catalogue a été récemment publié par la direction de cet établissement, est le plus important des différentes bibliothèques de l'Europe.

Un don très-précieux, dû à la munificence de l'Impératrice, vient d'enrichir encore cette collection et d'y ajouter un monument paléographique des plus intéressants. C'est une *Bible*, en deux volumes, de format in-4°, sur vélin, véritable chef-d'œuvre de calligraphie et d'ornementation. Elle remonte au XIII[e] siècle et a été exécutée en Europe, puis transportée en Arabie, d'où elle a été rapportée dans ces derniers temps. Le texte, disposé sur deux colonnes, est encadré de notes marginales renfermant la grande et la petite Massore, recueil d'observations critiques d'une grande valeur pour l'intelligence des livres sacrés.

Mais ce qui distingue surtout ce manuscrit, ce sont — après les deux feuillets du frontispice écrits sur pourpre et offrant la représentation des principaux objets du culte extérieur chez les Juifs — douze autres feuillets ornés d'arabesques et d'entrelacements de la plus exquise élégance : au premier coup d'œil, ce n'est qu'un dessin, mais, en regardant de plus près, on reconnaît que c'est une écriture microscopique, qui suit tous les caprices du dessin et qui renferme les 150 psaumes de David.

S. M. l'Impératrice, à qui ce manuscrit avait été offert et qui en a fait l'acquisition, a daigné le transmettre à la Bibliothèque impériale, estimant qu'il ne pouvait avoir une plus utile destination. Reçu avec une respectueuse et profonde gratitude pour l'auguste donatrice, il a été immédiatement placé dans une des vitrines de la galerie Mazarine, où on le voit exposé. (*Moniteur.*)

L'Académie française a, pour 1866, partagé le prix d'éloquence, dont le sujet était une *Étude sur Saint-Evremont*, entre M. Gidel, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte, et M. Gilbert.

Le prix fondé par M. Bordin a été décerné à M. Alphonse Dantier, auteur des *Monastères bénédictins d'Italie*, 2 vol. in-8°.

C'est à M. Edouard Fournier, pour l'ensemble de ses œuvres critiques, qu'est échu le prix fondé par M. Edmond Halphen.

L'Académie française a donné, pour sujet du prix de poésie à décerner l'an prochain, la mort du président Lincoln.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le premier prix Gobert à M. Gaston Paris, pour son ouvrage intitulé *Histoire poétique de Charlemagne*, et le second prix à M. Léon Gauthier, pour son ouvrage intitulé : *Les épopées françaises, Étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale*.

L'Académie des sciences morales et politiques a tenu, le 14 juillet, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Wolowski.

M. le président a annoncé les prix décernés.

Dans la section de législation, du droit public et de jurisprudence, un prix de la valeur de 1,500 fr., a été décerné à M. Emile Worms, docteur en droit, avocat à la Cour impériale de Paris.

Un autre prix de la valeur de 1,500 fr. a été décerné à M. Paul Gide, docteur en droit, agrégé à la Faculté de droit de Paris.

L'Académie a accordé une mention honorable à MM. Arthur Desjardins, avocat général près la Cour impériale d'Aix, et Albert Desjardins, agrégé à la Faculté de droit de Paris.

Dans la section d'économie politique et de statistique, une médaille de 500 fr. a été décernée à M. Emile Worms, avocat à la Cour impériale de Paris; une médaille de 500 fr. a été obtenue par l'auteur, qui ne s'est pas fait connaître, du Mémoire inscrit sous le n° 3.

Dans la section de politique, administration et finances, une médaille de 1,000 fr. a été décernée, à titre de récompense, à M. Geneste, procureur impérial à Sarlat; une médaille de 500 fr. a été décernée, à titre d'encouragement, à M. de Senneville, auditeur à la Cour des comptes.

Dans la section de législation, droit public et jurisprudence, le prix Bordin, de la valeur de 2,500 fr., a été décerné à M. Albéric Allard, juge d'instruction au Tribunal de Verviers (Belgique); une mention honorable a été accordée à l'auteur, qui ne s'est pas fait connaître, du mémoire inscrit sous le n° 1.

Le prix Léon Faucher, de la valeur de 3,000 fr., a été également partagé entre M. Félix Cadet, professeur de philosophie au lycée de Reims, et M. Horn.

L'Académie a accordé une mention très-honorable à M. Arthur-Michel de Boislisle.

Après la proclamation des prix, M. Mignet, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Alexis de Tocqueville, membre de l'Académie.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE JUILLET

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur, ex latinis et græcis, aliarumque gentium antiquis monumentis collecta ac digesta, illustrata a Godefrido Henschenio et Daniele Papebrochio, e Societate Jesu. *Editio novissima* curante Joanne Carnandet. Maii. T. 1 et 2. In-f° à 2 col., CCXXXV-1683 p. Palmé. Chaque volume. 35 »

Barbier. — Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763), ou Journal de Barbier, avocat au Parlement de Paris. 1re *édition* complète conforme au manuscrit autographe de l'auteur, accompagnée de notes et éclaircissements, et suivie d'un index. 8 vol. In-18 jésus, XII-4169 p. Charpentier. 28 »

Barrau. — Livre de morale pratique, ou Choix de préceptes et de beaux exemples, destiné à la lecture courante dans les écoles et dans les familles; par Th. H. Barrau. *Nouvelle édition.* In-12, IV-476 p. Hachette. 1 50

Barthélemy Saint-Hilaire. — Le Bouddha et sa religion; par J. Barthélemy Saint-Hilaire. 3e *édition.* In-12, LII-449 p. Didier. 3 50

Baschet. — Le roi chez la reine, ou histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, d'après le journal de la vie privée du roi, les dépêches du nonce et des ambassadeurs et autres pièces d'Etat; par Armand Baschet. 2e *édition.* In-8°, 519 p. Plon. 8 »

Bernard (Saint). — Œuvres complètes de saint Bernard. Traduction nouvelle, par l'abbé Charpentier, T. 2. Gr. in-8° à 2 col. 666 p. Vivès. L'ouvrage aura 5 vol. 30 »

Bulwer-Lytton. — Mon roman; par sir Edward Bulwer-Lytton. Traduit de l'anglais, par H. de l'Espine. 2 vol. In-18 jésus, 834 p. Hachette. 2 »

Chantrel. — Histoire contemporaine suivant le programme officiel du 23 septembre 1863, complément de l'histoire de France et du cours d'histoire universelle; par J. Chantrel. 2e *édition.* In-12, 726 p. Putois-Cretté. 5 »

Chatillon (de). — Les poésies d'Auguste de Chatillon. 8e *édition.* In-18 jésus, 346 p. Librairie du Petit Journal. 3 »

Cochet. — La Seine-Inférieure historique et archéologique; par M. l'abbé Cochet, inspecteur des monuments historiques. Epoques gauloise, romaine et franque. 2e *édition.* In-4°, 614 p. Derache. 15 »

Cordier. — Madame Elisabeth de France, sœur de Louis XVI, ses vertus, sa correspondance et son martyre; par Alphonse Cordier de Tours. 4e *édition.* In-8°, XV-369 p. Vermot et Ce. 5 »

Correspondance de Napoléon 1er, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III. T. 20. In-8°, 616 p. Plon. 6 »

Cosnac (de). — Souvenirs du règne de Louis XIV; par le comte de Cosnac. T. 1. In-8°, XXIV-498 p. Ve J. Renouard. » »

Couanier de Launay. — Histoire de Laval; par M. Couanier de Launay. In-8°, VIII-608 p. Laval, Mary-Beauchêne. 6 50

Damas (de). — Voyages en Orient; par le R. P. de Damas. Sinaï et Judée. In-8°, XXIV-486 p. Putois-Cretté. 4 »

Daubenton. — La Vie de saint Jean-François Régis, de la compagnie de Jésus, apôtre du Vélay, du Vivarais et des Cévennes; par le R. P. Daubenton, de la même compagnie. *Nouvelle édition.* In-12, VIII-420 p. Pélagaud. 1 30

Deguerry. — L'oraison dominicale, sermons prêchés à la chapelle des Tuileries, l'an de grâce 1866; par M. l'abbé G. Deguerry. In-8°, 257 p. Le Clerc. 5 »

Dickens. — Dombey et fils; par Ch. Dickens. Roman anglais, traduit par Mme Bressant. 3 vol. In-18 jésus, 988 p. Hachette. 3 »

Dickens. — Vie et aventures de Nicolas Nickleby; par Ch. Dickens, roman anglais, traduit par P. Lorain. 2 vol. In-18 jésus, 712 p. Hachette. 2 »

Dickens. — Barnabé Rudge; par Ch. Dickens, roman anglais, traduit par M. Bonnomet. 2 vol. In-18 jésus, 785 p. Hachette. 2 »

Dumesnil. — Souvenirs de la Terreur, mémoires inédits d'un curé de campagne; par l'abbé Dumesnil. Publiés d'après le manuscrit original, par le baron Ernouf. In-18 jésus, VII-187 pages. Maillet. 2 »

Du Pont. — Le guide spirituel du R. P. Louis Du Pont, de la compagnie de Jésus, traduit de l'espagnol, par le R. P. Brignon. *Nouvelle édition,* T. 1. In-12, XXIV-713 p. Ruffet et Ce. 10 »

Félix. — Jésus-Christ et la critique nouvelle; par le R. P. Félix, de compagnie de Jésus. (Conférences de Notre-Dame, 1864). 3e *édition*. In-18 jésus, xv-225 p. Albanel. 2 »

Feuillet de Conches. — Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Elisabeth. Lettres et documents inédits publiés par F. Feuillet de Conches. T. 4. In-8°, CXIX-507 p. Plon. 7 50

Gautier. — Poésies nouvelles; par Théophile Gautier. Emaux et camées, théâtre, poésies diverses. In-18 jésus, 292 p. Charpentier. 3 50

Guizot. — Méditations sur l'essence de la religion chrétienne. 2e *édition*. In-8°, XXVIII-388 p. Michel Lévy frères. 6 »

Guillemin. — Les Cieux, réponses aux astronomes sceptiques; par Alexandre Guillemin. In-8°, 500 p. Palmé. 6 »

Henry. — Les protestants revenus à la foi catholique, avec l'exposé des motifs qui les ont déterminés, ouvrage propre à instruire et à édifier les catholiques, à éclairer et à ramener les protestants qui cherchent la vérité; par M. l'abbé A. Henry. 1re et 2e parties. 2 vol. In-12, 803 p. La Marche (Vosges), l'auteur. » »

Houssaye. — Notre-Dame de Thermidor, histoire de Mme Tallien; par Arsène Houssaye. In-8°, 500 p. Plon. 8 »

Lançon. — Essai sur l'esprit politique et l'esprit de parti dans les assemblées françaises, 1302-1852; par R. Lançon. 2 vol. In-8°, XXXVI, 1064 p. Garnier frères. 11 »

Layettes du trésor des Chartes; par M. Alexandre Teulet, archiviste aux archives de l'empire. T. 2, 1224 à 1246 p. In-4°, LXXXIII-641 p. Plon. 36 »

Lebrethon. — Petite Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, à l'usage des ecclésiastiques et des gens du monde, etc.; par l'abbé F. Lebrethon. 2e *édition*. T. 2. In-8°, 545 p. Dillet. 6 »

Lefebvre. — Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire, 1800-1815; par Armand Lefebvre, ministre plénipotentiaire. Précédée d'une Notice par M. Sainte-Beuve, et complétée par M. Ed. Lefebvre de Béhaine. 2e *édition*. T. 2. In-8°, 412 p. Amyot. 7 50

Lelièvre. — Les ateliers de Paris; par Pierre Lelièvre, dit Parisien, ouvrier menuisier. 2e *édition*. In-18 jésus, IV-308 p. Albanel. 1 »

Lucien. — Œuvres complètes de Lucien de Samosate. Traduction nouvelle avec une introduction et des notes; par Eugène Talbot. 2e *édition*. 2 vol. in-18 jésus. 1173 p. Hachette. 7 »

Mangin. — Le feu du ciel, histoire de l'électricité et de ses principales applications. Idées des anciens, premières observations, machine électrique, bouteille de Leyde, paratonnerre, etc.; par Arthur Mangin. 3e *édition*. In-8°, 240 p. Mame. 1 »

Mayne-Reid. — Pierre qui roule; par le capitaine Mayne-Reid. Traduit de l'anglais par Aurèle Kervigan. In-18 jésus, 322 p. Cournol. 3 »

Mayne-Reid. — Aventures de terre et de mer; par Mayne-Reid. Traduction de E. Allouard. In-18 jésus, 339 p. Hetzel. 2 50

Mémoires du cardinal de Retz adressés à madame de Caumartin, suivis des instructions inédites de Mazarin relatives aux frondeurs. *Nouvelle édition*, collationnée sur le manuscrit original; par Aimé Champollion-Figeac. 4 vol. in-18 jésus, LXXVII-1,479 p. Charpentier. 14 »

Mémoires de l'Academie des sciences de l'Institut impérial de France. T. 35. In-4°. LXXXIV-648 p. Firmin Didot frères. 25 »

Mollot. — Règles de la profession d'avocat, suivies 1° des usages, lois et règlements; 2° des précédents du conseil de l'ordre des avocats à la cour impériale de Paris, avec commentaires et observations; par M. Mollot, ancien membre du conseil de l'ordre. 2 vol. in-8°, XXIV-1312 p. Hachette. 16 »

Napoléon III (S. M.). — Histoire de Jules César, avec préface; par Napoléon III. T. 2. In-8°, VIII-617 p. Plon. 8 »
L'atlas des cartes. 10 »

Navery (de). — La femme d'après saint Jérôme; par Raoul de Navery. Grand in-18, 399 p. Albanel. 1 25

Plantier (Mgr). — Pie IX, défenseur et vengeur de la vraie civilisation, lettre pastorale de Mgr Plantier, évêque de Nimes. 3e *édition*. In-18 jésus, XV-211 p. Giraud. 1 »

Ponsard. — Œuvres complètes de F. Ponsard. T. 1 et 2. In-8°, 868 p. Michel Lévy frères. 15 »

Ravaisson. — Archives de la Bastille, documents inédits, recueillis et publiés par François Ravaisson, conservateur adjoint à la Bibliothèque de l'arsenal. Règne de Louis XIV (1659-1751). In-8°, LVII-453 p. Durand et Pédone-Lauriel 9 »

Riancey (de). — Histoire du monde, ou histoire universelle depuis Adam jusqu'au pontificat de Pie IX (1863); par MM. Henry et Charles de Riancey. *Edition* complétement nouvelle; par M. Henry de Riancey. T. 6. In-8°, III-498 p. Palmé. 5 »

Rossi. — Œuvres complètes de P. Rossi, publiées sous les auspices du gouvernement italien. Cours de droit constitutionnel professé à la Faculté de droit de Paris, recueilli par M. A. Porée, précédé d'une introduction par M. C. Boncompagni, député au parlement italien. T. 1 et 2. In-8°, LXXV-839 p. Guillaumin. Chaque volume 7 50
Le cours de droit forme 4 vol.

Russel-Killough. — 16,000 lieues à travers l'Asie et l'Océanie, voyage exécuté pendant les années 1858-1861; par le comte Henry Russell-Killough. 1re et 2e séries. In-18 jésus, 859 p. Amyot. 3 50

Saint-Simon et Enfantin. — Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin, publiées par les membres du conseil institué par Enfantin pour l'exécution de ses dernières volontés et précédées de deux notices historiques, 8e vol. In-8°, 239 p. Dentu. 1 »

Sales (Saint François de). — Œuvres complètes de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, publiées d'après les manuscrits et les éditions les plus correctes, etc. 3e *édition*. T. 11 et 12. In-8°, 958 p. Vivès. L'ouvrage complet en 14 volumes. 90 »

Ségur (Mme de). — Les deux nigauds; par Mme la comtesse de Ségur, née Rostopchine. In-18 jésus, 412 p. Hachette. 2 »

Sévigné (Mme de). — Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amies. T. 8. In-18 jésus, 403 p. Hachette. 3 50

Société du prince impérial. Prêts de l'enfance au travail. Conseil supérieur, comités locaux, dames patronesses, fondateurs, statuts et comptes rendus. In-12, 497 p. Imp. impériale. » »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20; — prix 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 1er juillet.

George Sand : le Dernier Amour. — L. Vitet : le Nouveau Louvre et les Nouvelles Tuileries. — Ernest Renan : Joachim de Flore et l'*Evangile éternel*. — Paul Perret : les Sept Croix-de-Vie, 4e partie. — Alfred Maury : les Voies romaines en Italie et en Gaule. — Radau : Sciences naturelles. Le dronte et les espèces perdues. — F. de Lagenevais : Symptômes du temps. Un essai de roman national, par M. Erckmann-Chatrian. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Charles de Mazade : l'Espagne et l'insurrection de Madrid. — H. Blaze de Bury : Confédération germanique.

Livraison du 15 juillet.

George Sand : le Dernier Amour, 2e partie. — Charles de Mazade : les Précurseurs italiens. — Xavier Raymond : la Guerre en 1866. — John Nivet : la Culture du coton en Egypte et aux Indes. — Victor Cherbuliez : le Grand Œuvre, entretiens sous un châtaignier. — Paul Perret : les Sept Croix-de-Vie, dernière partie. — F. Feuillet de Conches et A. Geffroy : de l'Authenticité des lettres de Marie-Antoinette. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine.

REVUE CONTEMPORAINE

(Rue du Pont-de-Lodi, 1; — prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 30 juin.

Paul Rousselot : Arnauld de Brescia. — A. Philibert-Soupé : les Poëtes de l'Inde ancienne, suite. *Le Ramayana*. 2e partie. — Ed. Lefebvre de Béhaine : la quatrième Coalition, suite. La Bataille d'Essling. — Baron Ernouf : Puget de La Serre. Sa vie et ses œuvres. — Jules Guillemot : la Comédie dans le vaudeville, suite. Le Théâtre de la foire et le vaudeville moderne. — Alphonse de Calonne : les Transformations de Paris, suite. Jardins et jardinets. — Revue critique. — Léonce Dupont : Chronique politique.

Livraison du 15 juillet.

Ch. Fay : Souvenirs de la guerre de Crimée. — Alexandre Buchner : Herder et Jean-Paul-F. Richter. — Honoré Sclafer : Prométhée. — Louis Liévin : le Ballet de cour et les mœurs sous Louis XIV. — J.-E. Alaux : le Positivisme scientifique. — Alexandre Pey : les Conditions de la paix en Italie et en Allemagne. — A. Tripier : Travaux des académies et des

sociétés savantes. Sciences médicales. — Revue critique. — Léonce Dupont : Chronique politique.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 35. — Prix : 50 fr. par an pour Paris ; — 56 fr. pour les départements ; — 62 fr. pour l'étranger.)

Livraison de juillet.

Belin de Launay : les Estienne. — The *British quarterly Review :* l'Homme à l'état sauvage. — *Times and Edinb. Review :* le Journal de Windham. — *Quarterly Review :* la Question de la houille. — *Times :* les Pierres précieuses. — La Colombe dans le nid de l'aigle. — De Vignerie : la Véridique Histoire d'un petit gueux. — H. Nadault de Buffon : les Musées italiens : Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, 5e partie. — Poésie. — Pensées diverses. — Correspondances de la Revue : Lettres d'Italie, d'Allemagne, de Londres. — Chronique scientifique. — Chronique et bulletin bibliographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone ; — prix : 20 francs par an.)

Livraison de juin.

M. Bonnetty : Voyage en Terre-Sainte, par M. de Saulcy, analyse et extraits (4e article). — Le comte Desbassins de Richemont : la *Roma sotteranea cristiana* de M. S. Baptiste de Rossi, avec une analyse géologique et architectonique. — Bonnetty : Quelques Documents historiques sur la religion des Romains et la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques par leurs rapports avec les Juifs, etc. — Bonnetty : Emprunts faits par Collimaque, par Apollonius et par Saubanius à la Bible des 70. — Bonnetty : Cours complet de patrologie grecque : 2e série depuis l'an 890 jusqu'en 1480. Liste des écrivains et des ouvrages contenus dans les tomes 152 jusqu'au tome 158, etc. — Bonnetty : Compte-rendu à nos abonnés. — Table générale des matières, des auteurs et des ouvrages.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15 ; — prix : 15 fr. par an.)

Livraison de juillet.

P.-A. Matignon : les Doctrines de la compagnie de Jésus sur la liberté, suite. Le Droit naturel d'après Suarez. — P. J. Gagarin : les Missionnaires catholiques en Géorgie, suite. — P. Ch. Daniel : Lettre à M. Guizot sur un chapitre de ses *Mémoires*. — P.-J. Tailhan : Clément d'Alexandrie. — Correspondance. — P. E. Marquigny : deux Anniversaires séculaires. — *** : François de Guise, étude dramatique. — Bibliographie.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29. — Prix : 20 fr. par an.)

Livraison de juillet.

César Cantu : Savonarole. — Ernest de Toytot : les Arts et les peintures céramiques. I. La décadence de l'art antique et l'art gallo-romain. II. Le moyen-âge. — Frédéric Passy : du Droit de propriété, suite. La propriété et la communauté. — L'abbé Bongaud : Saint Augustin. — Alph. Valson : Etude sur le mouvement scientifique et intellectuel pendant le XVIIe siècle. Pascal. — Victor Gellé : l'Ordre de Malte. — Antonin Rondelet : Revue littéraire : l'Apologétique chrétienne. I. L'Homme-Dieu. II. L'Eglise, œuvre de l'Homme-Dieu, par l'abbé Besson. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

(Rue de Grenelle-Saint-Germain, 25 ; — prix : 20 fr. par an. — Ce recueil paraît tous les trois mois.)

Livraison de juillet-septembre.

G. du Fresne de Beaucourt : Introduction. — Georges Gandy : la Saint-Barthélemy, ses origines, son vrai caractère, ses suites. — Anatole de Barthélemy : le Droit du seigneur. — Edouard Dumont : saint Libérius, son exil, sa prétendue faiblesse, son triomphe. — Ph. Tamisey de Larroque : un Episode de la guerre des Albigeois. — A. Lecoy de la Marche : Amédée VIII et son séjour à Ripaille. — G. du Fresne de Beaucourt : Charles VII et Agnès Sorel. — L. Wiesener : Améric Vespuce et Christophe Colomb. — Louis Audiat : l'Entrevue de Henri III et de Bernard Palissy. — A. Canel : la Vérité sur Catherine Théot. — Mélanges. — Bulletin bibliographique.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Le Constitutionnel. — 3 juillet. H. Castillon (d'Aspet) : la République d'Andorre, Révision de son ancienne constitution. — 4. Louis Enault : les Monastères bénédictins d'Italie, par M. Alphonse Dantier. — 6. Gustave Landrol : Etude sur la guerre de la succession d'Espagne, par Jules d'Argis. — 6. Gustave Landrol : Comment on devient homœopathe, par le Dr Alphonse Teste. — 7. Henri de Parville : Dictionnaire général des sciences théoriques et appliquées. — 8, 18, 25. Francis Aubert : la Réforme en Suède. — 9. Pierre de Lacour : Béranger, la nouvelle édition de ses œuvres par l'éditeur Perrotin. — 9. Gustave Landrol : l'Amérique équatoriale, par Don Enrique, vicomte Onffroy de Thoron, ingénieur. — 10. Notre-Dame de Thermidor, par Arsène Houssaye. — Les Portraits de Mme Tallien. — 14. Louis Etienne : Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614 par le Père Yves d'Evreux, par M. Ferdinand Denis. — 15. G. Landrol : Histoire de France depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. C. Dareste, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, correspondant de l'Institut. — 18. C. Piel: le Système Jarre pour armes à feu. — 19, 21. Jacques Valserre : les Hautes-Pyrénées (situation économique). — 20. G. Landrol : les Livres de voyage de la maison Hachette. — 23. G. Landrol : Affaire Clémenceau, mémoire de l'accusé, par Alexandre Dumas fils. — 24. G. Landrol : Journal d'un curé ligueur de Paris, sous les trois derniers Valois, par Edouard de Barthélemy. — 26. G. Landrol : le Droit de l'épée, par Gaston Lavalley. — 28. Jacques Valserre : une Fête à Baréges. — 30. G. Landrol : Christianisme et civilisation, par M. l'abbé A. Sénac, ancien premier aumônier du collége Rollin. — 30. Louis Enault : la Normandie, par M. Adolphe Joanne.

Journal des Débats. — 3 juillet. Jules Janin : Poésies de Siméon Pécontal. — 4, 5 et 6. Albert Réville : les Premiers Jours de l'Eglise chrétienne; les Apôtres, par M. E. Renan, membre de l'Institut. — 7. Saint-Marc Girardin : l'Eglise et l'empire romain au IVe siècle, par M. Albert de Broglie. — 9. S. de Sacy : Histoire de Jules César, tome II. — 10 et 11. Cuvillier-Fleury : Laurette de Malboissière, lettres d'une jeune fille du temps de Louis XV, par Mme la marquise de Lagrange. — 12. Maxime Du Camp : Dessins de Géricault, lithographiés en facsimile par A. Colin. — 13. Jules Janin : Histoire des poteries, faïences et porcelaines, par M. J. Marryat. — Recherches sur la céramique. — Histoire du château d'Anet. — 14. Maxime du Camp : Anacharsis Clootz, l'orateur du genre humain, par Georges Avenel. — 15. Henri Baudrillart : la Fortune publique et les Finances de la France, par M. Paul Boiteau. — 17. F. Barrière : Dictionnaire pratique et critique de l'art épistolaire français. — 23. Jules Janin : Œuvres de d'Aguesseau, publiées par M. le conseiller Falconnet. — 24. Cuvillier-Fleury : Affaire Clémenceau; mémoire de l'accusé, par M. Alexandre Dumas fils. — 27. Emile Deschanel : Louis XV, 1724-1757, par M. Michelet. — 28. Albert Petit : Cours élémentaire de droit romain, par M. Ch. Demangeat.

La France. — 3 juillet. Charles Aubertin : les Origines poétiques du naturalisme contemporain. — La philosophie de Gœthe, par E. Caro. — 11. Une Jeune Fille sous Louis XV. — Laurette de Malboissière; lettres précédées d'une notice par Mme la marquise de Lagrange. — 12. Stéphane de Rouville : la France héroïque, par M. Bathild Bouniol. — Histoire de France en Russie, par M. le comte Hector de Laferrière. — 14. L. Bonnefont : Histoire de saint Louis, par M. Félix Faure. — 15. L. Dutailly : l'Algérie en 1865, par M. le marquis de Casentino. — 17. Arsène Houssaye : Notre-Dame de Thermidor. — 19 et 20. Etude de M. Mignet sur la vie et les écrits de M. de Tocqueville. — 23. Stéphane de Rouville : Ramsès-le-Grand, par Ferdinand de Lanoze. — Essai historique sur le colonat en Gaule par Félix Blanc. — Extraction des cercueils royaux à Saint-Denis; maladie et mort du roi Louis XV, par Georges d'Heilly. — Les Fêtes légendaires, par A. de Ponthieu. — 24. Ch. Aubertin : Portraits contemporains, M. le docteur Véron. — Nouveaux mémoires d'un bourgeois de Paris. — 25. Abadea : Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque, par M. Guillaume de Humboldt. — 31. Gustave Merlet : les Monastères bénédictins d'Italie, par Alphonse Dantier.

La Gazette de France. — 4 juillet. Victor Fournel : Expédition et pèlerinage des Scandinaves en Terre-Sainte au temps des croisades, par Paul Riant. — 10. Victor Fournel : les Poëtes et le Luxembourg. — 12. Joseph de Rainneville : Mémoire militaire sur l'art de combattre l'armée française. — 17. Victor Fournel :

la Satire en France au XVIe siècle, par M. Lenient. — 23. Frédéric Béchard : Affaire Clémenceau, mémoire de l'accusé, par M. Alex. Dumas fils. — 24. Victor Fournel : la Poésie populaire. — Ballades, rondes et chansons lorraines. — 26. Joseph de Rainneville : Souvenirs d'Ancône (siége de 1860), par le comte de Quatrebarbes. — 27. R. de Larcy : Droit municipal dans les temps modernes, par M. Ferdinand Béchard, ancien député. — 29. Charles Deudon : la Littérature portugaise, son passé, son état actuel, par M. Pereira da Silva. — 31. Victor Fournel : Marco Polo et le livre des merveilles du monde.

Journal des Villes et des Campagnes. — 7 juillet. Henri de L'Epinois : Histoire de la Restauration, par M. Alfred Nettement, t. IV et V. — 9. C.-F. Chevé : l'Abbé Gabriel. — 13, 21. Micros Skhopée : l'Ecole buissonnière. — 21. Louis Moland : Bertrand Du Guesclin et son époque. — 23. J. Mongin : Bibliographie. — Droit municipal dans les temps modernes. — Les Doctrines positivistes en France. — Quelques psaumes traduits en vers français. — 27. A. Delahaye : la Sœur de charité, par M. de Pistoie.

La Liberté. — 3 juillet. Léon Cahun : le Journalisme en Egypte. — 6. E. Delessert : le Câble transatlantique. — 7, 9, 12, 13, 14. Lucius : les Séances du sénat romain. – 15. Paul Mahalin : le centième Anniversaire de la réunion de la Lorraine à la France. — 18. Paul Mahalin : les Fêtes de Nancy. — 20. Léon Cahun : Venise et l'Adriatique. — 21. Léon Cahun : les Russes sur la route des Indes. — 22. L. Léouzon Le Duc : la Princesse Dagmar. — 23. Pensées sur l'Allemagne. — Extraits de l'album d'un Français. — 25. Léon Cahun : les Deux Confédérations. — 29. Ch. Virmaitre : l'Hôtel de Carnavalet. — 30. Guillaume Depping : une Lettre de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche.

Le Monde. — 4, 10, 17 juillet. Henry Sauvé : l'Evêque de Poitiers et ses œuvres. — 5. De Lausade : Joseph de Maistre, ses détracteurs, son génie, par M. Roger de Sézeval. — 9. Léon Gautier : Portraits littéraires; dom Guéranger. — 12. De Lansade : les Libres Penseurs, par M. Louis Veuillot. — 18. De Lansade : Pie IX défenseur et vengeur de la vraie civilisation; lettre pastorale de Mgr Plantier, évêque de Nîmes. — 19 et 31. V. de Maumigny : Essai sur l'homme. — Réflexions préliminaires sur les bases de la philosophie chrétienne. — L'Eglise. — La Philosophie. — L'Ecriture. — 21. L'abbé Gay : la Mort des justes dans les diverses conditions de la vie chrétienne. — 22. Ph. Serret : le Droit nobiliaire au XIXe siècle, par M. Alfred Lévesque, avocat à la cour impériale. — 25. L'abbé Chantome : la Doctrine de l'encyclique du 8 décembre 1864 conforme à l'enseignement catholique, par M. l'abbé Peltier, chanoine honoraire de Reims. — 26. L'Apostolat de la souffrance, par le P. J. Lyonnard, de la compagnie de Jésus.

Le Moniteur universel. — 2 juillet. Pierre Clément : Colbert et l'administration provinciale. — 9, 30. Emile Montégut : Dante et Gœthe, dialogues, par Daniel Stern. — 18. H. Lavoie : Affaire Clémenceau, mémoire de l'accusé, par M. Alex. Dumas fils.

L'Opinion Nationale. — 4 juillet. Antony Méray : Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin. — Question de l'affranchissement de la femme posée devant le collége et devant la famille saint-simonienne. — 6. Jean Macé : Traité de la pellagre, par le docteur Théophile Roussel. — 8. Philippe Laroudé : les Animaux malades de la peste, par M. Amédée Achard. — 9, 16. Jules Levallois : Revue littéraire, le mouvement poétique en 1866. — 12. Georges Poirel : le Divorce, par André Léo. — 21. Alex. Bonneau : les Projets de la Russie dans l'Asie centrale. — 22. Antony Méray : les Chasseurs au long cours. — Mes chasses en Birmanie, par Thomas Anquetil. — Voyage dans la Guyane française, par Frédéric Bouyer, capitaine de frégate. — 23. Jules Levallois : Affaire Clémenceau, mémoire de l'accusé, par M. Alex. Dumas fils. — 27. Ferdinand de Lasteyrie : de la Réforme de l'instruction publique dans l'île de Cuba. — 30. Jules Levallois : Nathaniel Hawthorne ou l'idéalisme dans le roman.

La Patrie. — 10 juillet. Casimir Delamarre fils : Banques populaires, par Francesco Vigano. — 12. Edouard Fournier : Laurette de Malboissière, lettres d'une jeune fille du temps de Louis XV (1761-1766) publiées d'après les originaux et précédées d'une notice historique, par Mme la marquise de Lagrange. — 18. Arthur Mangin : la Science dans les livres. — 27. Octave Sachot : Sainte-Hélène en 1866. — 29. Pierre de Lacour : les Ordres de chevalerie destinés aux femmes. — 30. Edouard Fournier : les Divinités égyptiennes. — Les Grands Mystères. — L'Homme et Dieu. — Les Preuves de l'immortalité de l'âme.

Le Pays. — 5 juillet. Pierre Delacour : le Champ de Mars. — 10. G.-F. Gall : Causeries scientifiques. — 13, 19 et 29. Evariste Bavoux : Etudes sur l'Angleterre. — Victor Cucheval : la Satire en France ou la littérature militante au XVIe siècle, par C. Lenient, maître de conférence à l'Ecole normale supérieure. — 17. Henri Mathorel : Bibliographie, économie et agriculture. — 18. A. Lanneau-Rolland : Laurette de Malboissière, lettres

publiées par Mme la marquise de Lagrange. — 23. Ab. Rolland : Encyclopédie morale ou dictionnaire d'éducation, par M. Emile Loubens. — 24. A. d'Amezeuil : Burzud braz Jezuz, par M. de la Villemarqué. — 30. J.-F. Gall : l'Art de découvrir les sources.

La Presse. — 3 juillet. E. Vierne : l'Armée prussienne, par le colonel fédéral Favre. — 4. Arsène Houssaye : Notre-Dame de Thermidor. — 5. Albert Aubert : la Silésie. — 10. Louis Figuier : l'Anesthésie locale. — Menus propos sur les sciences, par M. F. Hément. — 12. Charles de Mouy : le XVIIIe et le XIXe vol. de la correspondance de Napoléon Ier. — 13. Louis Figuier : le Fusil à aiguille. — 21. F. Colincamp : Œuvres de M. Pierre Lebrun, de l'Académie française. — 26. Félix Belly : l'Esprit de la guerre, par M. Williaumé. — 27. Georges Bell : Discours prononcés dans les chambres législatives, par M. le comte de Serre. — Mémoires du cardinal Gonsalvi. — 28. De la Croix : la Saxe Politique. — 31. Francis Riaux : l'Illusion libérale, par M. Louis Veuillot.

Le Temps. — 4 juillet. Ulysse Ladet : Jeanne d'Arc, par Fréd. Loc. — 5. Ed. Schérer : l'Autriche et ses institutions militaires, par Edmond Favre, colonel fédéral. — 9, 17. P. Challemel-Lacour. Œuvres choisies de J. Reynaud. — 11. L. Chassang : Atlas universel d'histoire et de géographie, par M. Bouillet. — 12. A. Audoy : Mœurs juridiques et judiciaires de l'ancienne Rome d'après les poëtes latins, par M. Eug. Henriot, conseiller à la cour de cassation. — 18. Paul Lacombe : la Femme pauvre au XIXe siècle, par Julie-Victoire Daubié. — 19. A. Vallet (de Viriville) : Carte statistique de l'instruction primaire en France, par J. Manier. — 22. A. de Circourt : les Petits Etats et la neutralité continentale dans la situation actuelle de l'Europe, par le colonel fédéral Huber-Saladin. — 23. Eug. Pelletan : le Travail, par Jules Simon. — 24. Ed. Schérer : les Méditations religieuses, par M. Guizot. — 28. Daniel Stern : une Jeune Fille au temps de Louis XV ; Laurette de Malboissière. — 31. P. Challemel-Lacour : Dictionnaire de mythologie, chez Hetzel.

Le Siècle. — 5 juillet. Emile de la Bédollière : Romans militaires de Godefroy Cavaignac, avec préface de E. Gonzalès. — 6. Taxile Delord : les Grands Mystères, par Eugène Nus. — La Morale de l'Eglise et la morale naturelle, par E. Boutteville. — Action de Jésus sur le monde, par Daniel Ramée. — 9. Louis Jourdan : les Guise, les Valois et Philippe II, par M. de Croze. — 12. E. André Pasquet : Histoire nationale de France, par M. Amédée Gouet. — 15. Léon Plée : les Armes anciennes. — 18. Henri Martin : Œuvres choisies de Jean Reynaud ; études encyclopédiques. — 19. Louis Jourdan : les Frontières de la France, par Théophile Lavallée. — 23. Henri Martin : Etude sur Olivier Basselin et les compagnons du Vau-de-Vire, par M. Gasté. — 26. Auguste Luchet : la Rosière de Nanterre. — 27. T.-N. Benard : la Fortune publique et les finances de la France. — 29. Louis Jourdan : Histoire du règne de Louis XV, par M. Jobez, ancien représentant du peuple.

L'Union. — 4 juillet. A. Nettement : Entre chien et loup, par A. de Pontmartin. — 5. Laurentie : un Livre nouveau de M. Guizot (Méditation sur l'état actuel de la religion chrétienne). — 6. G. de Cadoudal : les Poètes ; MM. Mauduit, Fertiault, de l'Espagnery, Em. de Chabot, E. de Montlaur, Mmes Ménier et de Montaran. — 7. Poujoulat : Lettres inédites de Mme Swetchine. — 8. Comte de Buisseret : Lettres d'Espagne. — 9. A. Nettement : Convocation des Etats-Généraux en 1789, par A. Labot. — 11. Maur. de Barberey : Campagne et bulletins de l'armée d'Italie sous Charles VIII, par M. de la Pilorgerie. — 11. Dan. Bernard : Critiques et croquis, par Eug. Veuillot. — 11. Aug. Galitzin : Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre-Sainte, par Paul Riant. — 13. G. de Cadoudal : la Vieille Roche, par Edmond About. — 14, 18, 22, 23. Alex. de Saint-Albin : Histoire de deux âmes (Récit d'une sœur, par Mme Augustus Craven, née de la Ferronnays). — 17. A. Nettement : un Philosophe. — La Chambre des ombres, par Marin de Livonnière. — 24, 31. A. Nettement : les Cahiers de 89, par Léon de Poncins. — 25. Poujoulat : les Monastères bénédictins d'Italie, par M. Dantier. — 26. L.-C. de Belleval : Lettres d'un bibliophile : Ouvr. de MM. Pauthier, Ed. Garnier et Biard. — 29. Moreau : Histoire générale de l'Eglise, par l'abbé Darras.

Le gérant, H. VRAYET DE SURCY.

Paris. — Imprimerie DIVRY et Ce, rue Notre-Dame des Champs, 49

Tome II. N° 9. Septembre 1866.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

A MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AGRÉGATIONS.

Paris, le 25 août 1866.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous informer, qu'agissant en vertu de l'article 58 de l'acte constitutif de la Société des Agrégations, je viens de désigner pour mon successeur dans l'administration de la Société, M. Fortuné Wattelier, avantageusement connu par plusieurs d'entre nous.

La formalité prescrite par l'article 53 du même statut constitutif ayant été remplie le 20 août dernier, M. Wattelier est à présent investi des charges et fonctions d'administrateur de la Société.

J'ai fait connaître cette nomination à Messieurs les membres du Conseil supérieur de l'Œuvre, et à Messieurs les associés fondateurs présents à Paris, dans une réunion spécialement convoquée à cet effet pour le 20 du même mois d'août.

Ma retraite fut accueillie d'abord avec une certaine inquiétude : on craignait pour l'avenir de notre association; mais, après les diverses explications données dans cette réunion, le choix de M. Wattelier a réuni tous les suffrages.

Arrivé à un âge où un travail sérieux et suivi est devenu à peu près impossible, fatigué par les dix dernières années pendant lesquelles j'ai administré l'Œuvre des Agrégations, je devais penser à me donner un successeur qui, partageant nos convictions et nos vues, voulût bien consacrer sa vie tout entière à l'Œuvre que nous avons entreprise.

M. Wattelier nous a paru réunir toutes les conditions désirables pour un bon administrateur : il est encore jeune; il est intelligent, instruit, actif; il a l'habitude des affaires difficiles (plusieurs d'entre

vous savent combien nous avons eu d'obstacles à surmonter depuis dix ans) ; enfin, il tient à conserver à l'Œuvre l'esprit dans lequel elle a été fondée, et veut prendre tous les moyens d'en assurer le développement. Ce sera à nous de le seconder dans ses bonnes intentions, et les meilleurs résultats seront obtenus.

Laissez-moi, pour la dernière fois peut-être, vous dire encore un mot sur la fécondité et la puissance de notre Œuvre. Vous pouvez, au moyen de votre cotisation annuelle de six francs par an, sauver la société qui succombe sous l'influence des mauvaises publications.

En effet, que chaque diocèse produise en moyenne mille à onze cents agrégations, et vous aurez près de 600,000 francs par an pour vos frais. Or, avec de semblables ressources, vous pouvez acheter les meilleures propriétés littéraires existantes; vous emparer des plus belles intelligences des temps modernes, en leur confiant des travaux littéraires largement rémunérés; imprimer ensuite tous ces ouvrages, et les donner, à bien peu de chose près, au prix du papier blanc.

Certainement, — et je ne crains pas de le dire, — cette association mutuelle de toutes les personnes qui ont besoin de livres et qui en distribuent, rendrait plus de services qu'une Société qui répandrait *gratuitement* par an plusieurs millions de volumes, et les placerait dans les mains de personnes qui, bien souvent, ne les lisent pas.

On comprendra sans peine, qu'en confiant des travaux littéraires, moraux et religieux à des hommes intelligents, on christianiserait le talent et on s'emparerait ainsi de la société dans ce qu'elle a de plus élevé, en même temps que, par la grande diffusion à laquelle arriveraient nécessairement les livres donnés à prix de papier, on habituerait les populations aux honnêtes et sérieuses lectures.

M. Wattelier, en acceptant l'administration de notre Œuvre, renonce, par là, aux avantages qu'il aurait pu se procurer par ses propres ressources et ses talents; il se soumet à la direction d'un conseil supérieur et à l'examen d'un conseil de surveillance; il est juste qu'il trouve, du moins de notre part, la bienveillance, la confiance et tout ce que peut désirer un homme qui se dévoue entièrement à une Œuvre dont on ne peut nier l'excellence et l'opportunité.

Permettez-moi d'ajouter que, tout en me retirant de l'administration active de la Société, je ne me sépare pas néanmoins de vous. En effet, je reste toujours attaché de cœur à notre Œuvre ; continuant de faire partie de ses Conseils, j'en suivrai toujours avec la plus vive sympathie les opérations, et j'en seconderai, autant qu'il sera en mon pouvoir, l'heureux développement.

Veuillez agréer, Messieurs, avec mes remercîments pour le bienveillant concours que vous m'aviez accordé, l'hommage de mes sentiments respectueux.

H. VRAYET DE SURCY.

L'ÉCOLE PRIMAIRE,

Réforme pédagogique publiée par une société d'instituteurs, sous la direction de M. E. Quix (1).

L'*École primaire* va bientôt achever sa première année : on peut donc maintenant apprécier la valeur de cette Revue.

Ce qui la distingue entre toutes, c'est d'être éminemment pratique. L'homme de science et de talent qui l'a fondée et qui la dirige, est un praticien d'une expérience consommée, qui ne cherche pas les innovations, mais de sages et prudentes réformes ; — il donne des conseils sur l'éducation et sur l'instruction, avec ce ton de conviction profonde et éclairée qui, sans aucune apparence de pédantisme, s'impose d'autorité : on sent qu'on écoute un maître digne de son titre, un instituteur consommé.

La pratique s'unit constamment au précepte : chaque numéro donne une série de devoirs préparés avec un soin merveilleux; tout homme habitué à faire la classe comprendra que ces quatre pages de devoirs préparés méthodiquement, exigeraient à elles seules le travail d'une semaine. M. Quix, en communiquant à ses confrères le fruit de ses longues années d'enseignement, rend possible la réforme qu'il demande avec tous les esprits sérieux qui ont étudié à fond la question de l'enseignement primaire.

Le grand point, c'est de développer le jugement de l'enfant, en même temps que sa mémoire, et surtout de former son cœur, en cultivant son esprit. Pour obtenir ce résultat, il faut préparer les classes avec un grand soin et beaucoup de méthode, et le temps manque toujours à ceux qui sont absorbés par les préoccupations incessantes de l'enseignement actif.

(1) Cette Revue paraît tous les jeudis, par numéro de 16 pages, format petit in-4° à deux colonnes. Prix de l'abonnement : Pour la France, un an, 6 fr.; six mois, 3 fr. 50. — Pour la Hollande, la Belgique, la Suisse et l'Italie, un an, 8 fr.; six mois, 4 fr. 50. — On peut encore se procurer des collections complètes à partir du premier numéro.)
S'adresser rue de Sèvres, 19. — Le prix d'abonnement est réduit de 1 franc pour les agrégés.

Mais, avec un auxiliaire comme M. Quix, la réforme est facile pour tous les hommes de bonne volonté, (et ils sont en grand nombre dans la légion d'élite de nos instituteurs primaires.) Aussi l'envoi de quelques numéros spécimens avait-il suffi, dès les premiers mois, pour rallier plus de mille instituteurs sous la bannière de l'habile directeur de la Réforme pédagogique.

Un autre suffrage d'une haute portée est venu corroborer, après le premier trimestre, cette approbation d'un millier de praticiens. En tête du numéro 20, on lisait cette lettre adressée à M. Quix :

MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Paris, le 10 *mars* 1866.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que je souscris, pour l'année 1866, *à* 77 *exemplaires de l'*ÉCOLE PRIMAIRE *qui seront adressés aux écoles normales d'instituteurs.*

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre de l'instruction publique,

V. DURUY.

La portée de cette lettre n'échappera à personne : c'était reconnaître, dans le directeur de l'*Ecole primaire*, un homme capable de donner des leçons utiles à ceux qui se préparent à la grande mission de l'enseignement dans les écoles supérieures de l'Etat.

Mais ce n'est pas seulement aux maîtres, aux instituteurs et institutrices que la revue l'*Ecole primaire* rend d'inappréciables services : les parents qui veulent ou qui doivent diriger eux-mêmes la première instruction de leurs enfants, trouvent dans ce recueil un guide sûr, une méthode en action, et une méthode éprouvée et approuvée, comme on l'a vu.

Religion, morale, histoire sainte et histoire de France, géographie, grammaire, style, arithmétique, éléments des sciences physiques, anecdotes littéraires et scientifiques, faits actuels, actes et décisions qui concernent l'enseignement : tout ce qui peut servir à diriger le maître, à instruire et à récréer l'élève, se trouve dans l'*Ecole primaire*.

Plusieurs journaux se sont faits les interprètes de la reconnaissance des instituteurs et des parents qui ont mis à profit ce petit trésor classique, et l'Œuvre des agrégations, dont le but est de propager les bons livres, se fait un devoir d'accorder tout son appui à la publication si

éminemment utile de M. Quix, qui est avant tout un homme de foi, un instituteur vraiment chrétien.

Le journal le *Monde* a été un des premiers à rendre justice au mérite de l'*Ecole primaire* et à l'excellent esprit de son habile directeur. L'auteur de l'éloge sans restriction publié dans le *Monde*, était un homme qui avait lui-même suivi, pendant vingt-cinq ans, la carrière de l'enseignement.

Comme on le voit, cette Revue, sans autre appui que son mérite, sans aucun bruit d'annonces, a fait promptement son chemin : en moins d'un an, elle s'est placée au premier rang parmi toutes les publications du même genre. C'est donc avec une entière confiance que nous la recommandons à nos agrégés. Souvent l'Instituteur est si peu rétribué que, malgré la modicité excessive du prix de l'abonnement, c'est encore une charge trop lourde pour lui : ce serait l'occasion de contribuer puissamment, et par un bien faible sacrifice, à l'amélioration de l'enseignement primaire dans sa commune, dans sa paroisse, que de faire cadeau de ce recueil à un maître zélé, mais pauvre, comme il y en a tant, hélas !

Pour les communautés enseignantes, l'*Ecole primaire* est aussi un auxiliaire précieux : c'est un guide sûr pour des professeurs qui n'ont pu encore acquérir l'expérience, l'habitude de l'enseignement, c'est un aide toujours utile pour les personnes chargées de classes nombreuses, absorbées par mille soucis, et manquant des longs loisirs nécessaires pour préparer les devoirs de chaque cours avec tout le soin désirable.

Rien d'extraordinaire, rien qui sente l'innovation dans les procédés de M. Quix : il fait la classe comme on a toujours dit qu'on devrait la faire, mais comme, le plus souvent du moins, on ne la fait pas ; il va du connu à l'inconnu, il aide l'élève à découvrir la vérité ; il éveille son attention, il provoque ses questions, il lui suggère des réflexions, des applications utiles ; il lui enseigne à associer ses idées, à remonter des faits aux principes ; il fait sentir les charmes de la vertu, il excite l'admiration pour tout ce qui est noble et généreux, il inspire l'horreur du vice ; il apprend aux enfants à rapporter tout à la grande notion du devoir, en montrant toujours Dieu comme principe et fin de chacun de nous en particulier, aussi bien que de toute la création en général.

C'est la morale la plus haute, la plus pure, la plus franchement chrétienne unie à la solidité de l'enseignement le plus rationnel, le plus méthodique : c'est Rollin faisant la classe dans l'école primaire. Nos agrégés nous remercieront de leur avoir fait connaître cette excellente

publication, et de leur avoir procuré ainsi l'occasion de contribuer à tout le bien qu'elle fera nécessairement.

A. CONARI.

LES RÉCENTES HISTOIRES DE FRANCE.

I

Nous avons, il y a deux ans, passé en revue les histoires de France publiées dans le cours de ces dernières années (1). La conclusion de cette étude a été qu'aucune œuvre capitale, ayant fait faire de vrais progrès à la science, n'avait été publiée. L'*Histoire de France* de M. Trognon nous présentait seule un travail soigneusement fait, remarquable sous plus d'un rapport, mais superficiel et incomplet en ce qui touche aux premiers temps de notre histoire et même aux événements accomplis jusqu'au xv[e] siècle. La publication subséquente des deux derniers volumes (2) de l'estimable écrivain, sans enlever tout prétexte aux réserves que mérite son œuvre, non-seulement au point de vue de l'érudition, mais au point de vue des doctrines, dépourvues souvent de fermeté et trop disposées à faiblir devant les préjugés modernes, permet au moins de rendre hommage aux sérieuses recherches de l'auteur sur les règnes écoulés de Louis XIII à Louis XVI, et d'insister davantage sur l'habileté de la mise en œuvre.

Aujourd'hui, nous sommes plus heureux que nous ne l'étions lors de notre première étude. Nous pouvons signaler au public un travail vraiment neuf, bien équilibré dans ses diverses parties, offrant un résumé de notre histoire scrupuleusement puisé aux meilleures sources et animé d'un grand esprit de modération et d'impartialité.

L'*Histoire de France* de M. Dareste, dont nous avons quatre volumes sous les yeux, (3) et qui doit en former six, est appelée à rendre un grand service et à combler une importante lacune. Nous manquions d'un travail dont les proportions, sans être trop considérables, permis-

(1) *Revue indépendante* des 15 octobre 1864 et 1[er] janvier 1865.

(2) T. IV : Louis XIII ; Louis XIV jusqu'en 1679. T. V : Louis XIV, fin ; Louis XV et Louis XVI. Paris, Hachette.

(3) *Histoire de France depuis les origines jusqu'à nos jours*, par M. C. Dareste, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, correspondant de l'Institut. Paris, Henri Plon, 1865-1866. 4 vol. in-8° cavalier, de plus de 600 pages.

sent d'embrasser d'un coup-d'œil suffisamment étendu les différentes phases de notre histoire. M. Michelet, M. Henri Martin sont, pour la plupart des lecteurs, trop étendus, et, pour tous les catholiques, justement suspects; MM. Gabourd et l'abbé Pierrot ne sont pas moins longs, et laissent souvent à désirer sous le rapport de l'érudition. M. Laurentie, qui a su condenser davantage ses récits et dont les appréciations sont si fermes et si éclairées, n'a pu profiter des recherches de l'érudition moderne, qui commençaient à peine quand il écrivait son *Histoire de France*. M. Théophile Lavallée, qui a obtenu un succès populaire et a fait plus d'une fois preuve d'impartialité, n'avait pas encore, au moment où il publia son *Histoire des Français*, cette modération et cette rectitude de jugement dont plus tard il a donné des preuves dans ses travaux sur Mme de Maintenon. Enfin M. Trognon, dont nous parlions tout à l'heure, est trop incomplet dans certaines parties pour satisfaire pleinement le lecteur. Nous ne craignons pas d'affirmer que l'ouvrage de M. Dareste, tel qu'il se présente à nous et que nous pouvons présentement le juger, remplit véritablement le but qu'on devait chercher à atteindre.

Un mot sur le point de vue auquel l'auteur s'est placé pour écrire l'histoire de France. — M. Dareste n'est point de ceux qui, admirateurs aveugles du passé, écrivent une apologie plutôt qu'une histoire. Il n'est point davantage de ceux qui, trop fortement épris de ce qu'on est convenu d'appeler les bienfaits de la civilisation moderne, jettent sans cesse le blâme ou l'outrage aux hommes et aux choses qui ont droit à notre respect. « Il faut, dit-il très-bien (t. II, p. 46), que l'étude de la société actuelle nous serve à juger celle d'autrefois, jamais à la défigurer. » Assurément M. Dareste n'est point un ultramontain ni un royaliste. Il est parfois assez disposé à insister sur les *empiétements* de la cour de Rome (t. II, p. 208), à admettre que « l'édifice politique de la puissance pontificale reposait sur des bases matériellement trop peu solides pour n'avoir pas besoin de supports étrangers (t. II, p. 346), » à parler des « *graves inconvénients* de l'autorité des papes et de leur intervention dans un grand nombre de matières du gouvernement (t. III, p. 473). » Il tient encore pour la Pragmatique de saint Louis, et paraît plus d'une fois animé des préjugés du gallicanisme. Mais ces dispositions ne font que donner plus de prix à certains aveux sur le droit public incontestable qu'avaient les papes au moyen âge (t. II, pp. 220 et 230), au complet hommage que l'auteur rend, à toutes les pages de son livre, à la légitime influence, aux bienfaits de l'Église, au caractère de ses pontifes. « La voix de l'é-

vêque, dit-il quelque part (t. I, p. 239), était la voix vivante de la justice et du christianisme. » « L'Église sauva la science et l'étude (*ib.*, p. 296.) » C'est à l'Église qu'il faut attribuer le principal mérite du mouvement d'émancipation qui signala le XI[e] siècle (t. II, p. 40). Nous pourrions multiplier ces citations.

Certains grands faits de l'histoire, certaines institutions ne sont pas appréciés par M. Dareste avec moins de justesse et d'équité. Ce qu'il dit de l'inquisition (t. II, p. 201-202) est remarquable; les résultats des croisades sont bien présentés (t. II, pp. 3, 5, 28) ; la féodalité apparaît avec ses incontestables et utiles services (t. I, p. 569). Des vues neuves et ingénieuses sont exposées sur plusieurs points. Ainsi l'auteur développe cette pensée que les historiens modernes se sont beaucoup exagéré la barbarie prétendue des époques mérovingienne et carolingienne. Ailleurs, parlant de la situation de la France et du gouvernement au XI[e] siècle, il prétend qu'on a calomnié le gouvernement d'alors, et que la condition de la classe populaire n'était pas aussi misérable qu'on l'a dit (t. II, p. 38-39).

Si nous examinons maintenant les jugements portés par M. Dareste sur les grandes figures de l'histoire, nous trouverons encore chez lui de nouvelles preuves d'impartialité et de véritable sens historique. Quelques citations nous donneront de plus une idée de la manière de l'auteur qui, s'il montre parfois un peu de sécheresse, sait aussi faire preuve des véritables qualités de l'historien. Voici comment il apprécie Boniface VIII (t. II, p. 334) :

« Le grand *pardon* ou jubilé de l'année séculaire 1300, célébré à Rome avec une pompe inaccoutumée, attira dans la Ville éternelle plus de cent mille pèlerins. Boniface, qui avait assisté à plusieurs règnes de pontifes célèbres, qui avait vu Rome exercer une action constamment prépondérante dans la politique européenne, qui voyait encore des flots de chrétiens de toutes nations se presser au pied du trône de saint Pierre, pouvait croire que rien n'était changé autour de lui. D'ailleurs, avec la fière opiniâtreté qui faisait le fond de son caractère, il n'était pas homme à transiger sur aucun des droits, aucune des prétentions du Saint-Siége; il voulait le maintien inflexible de la prérogative pontificale, telle que ses prédécesseurs la lui avaient léguée. Ajoutons que si les prétentions qu'il soutint ont trouvé dans l'Église même, à d'autres époques, de grands contradicteurs, comme Bossuet, si elles sont contraires à plusieurs des maximes de notre droit public moderne, elles n'étaient alors que l'expression de la politique traditionnelle des papes plus anciens; elles étaient conformes au droit public du moyen-âge, à

ce droit en vertu duquel la papauté, loin de se renfermer dans la sphère nécessairement mal limitée du spirituel, veillait à maintenir l'ordre dans la chrétienté, la paix entre les États et la régularité des gouvernements. »

Citons maintenant le portrait de Louis XI, si souvent défiguré de nos jours, et que personne, à notre sens, n'a tracé avec plus de fidélité que M. Dareste (t. III, pp. 202, 203 et 229).

« Formé à l'école de Charles VII, il lui ressembla beaucoup, en dépit de l'aversion peu filiale qu'il lui avait montrée. Il continua son règne et sa politique. Il employa les mêmes moyens pour maintenir et pour étendre les résultats obtenus. S'il eut un avantage sur lui, ce fut de connaître à fond et par expérience personnelle l'opposition qu'il dut combattre. Cependant, à ces traits de caractère héréditaire, il en joignait d'autres. Il se distinguait par une activité fiévreuse, une inquiétude perpétuelle, un goût irrésistible pour les intrigues..... Il avait de la finesse et de la vivacité d'esprit; quelquefois même plus qu'il n'eût fallu, car il se laissait facilement entraîner... Il ne connut d'autre règle que sa volonté, d'autre but que le succès... On a beaucoup vanté son habileté. Il hâta en effet les progrès de l'unité et la ruine des maisons féodales. La couronne fit sous son règne des acquisitions importantes, et il augmenta la puissance de la France. Ce sont là des résultats incontestables. On doit pourtant rappeler qu'il n'en fut ni le seul, ni même le véritable auteur; que ces résultats étaient en réalité préparés depuis longtemps; que les vingt dernières années de Charles VII avaient fait beaucoup; que Louis XI compromit d'abord par des imprudences les conquêtes du règne précédent, et que son principal mérite fut de mettre à profit, d'une manière encore contestable, des circonstances heureuses... Sa duplicité d'ailleurs a contribué à le faire croire souvent plus habile qu'il ne le fut réellement. »

Voici encore quelques traits de deux autres figures royales qui n'ont point encore été définitivement fixées (t. IV, pp. 261 et 609) :

« Charles IX avait plusieurs qualités brillantes; des manières gracieuses, affables, le goût héréditaire des Valois pour les exercices du corps, pour la représentation, même pour les lettres et les arts; on lui attribue une correspondance poétique avec Ronsard, l'étoile la plus brillante de la pléiade française de cette époque. Mais sa mère l'avait élevé à la plus mauvaise école politique. Craignant toujours qu'il ne lui échappât, elle lui laissait la pleine liberté de ses goûts, de ses penchants, de ses plaisirs, afin de le tenir politiquement dans une tutelle plus sévère et plus étroite. N'inspirant à ses enfants aucuns principes, aucu-

nes règles, et empêchant que d'autres ne leur en inspirassent, elle n'en fit ni des hommes ni des rois. Charles IX régna comme elle, au jour le jour, avec cette seule différence que Catherine cédait ordinairement à ses craintes; il cédait, lui, à ses entraînements. »

« La popularité de Henri IV, déjà réelle de son vivant, agrandie sous Louis XIII, en déclin sous Louis XIV, refaite plus tard, mais altérée quelque peu par Voltaire, est une des plus méritées qu'il y ait eu. Sully dit de lui qu'il fut la merveille des rois de son siècle. Il vante avec raison sa familiarité qui ne cessait pas d'inspirer le respect, sa clémence qui ne s'arrêta que devant les exigences d'État, sa valeur et son expérience au fait des armes, ce sens droit et juste, cette raison élevée, cet esprit pratique que les autres rois ont eu rarement à un tel degré, enfin ce tour heureux de langage et cette éloquence naturelle qui s'imposait à tout le monde... Henri IV avait encore d'autres qualités : il respectait le droit, il comptait avec l'opinion, tout en s'efforçant de la diriger; il évitait le bon plaisir. Il savait juger les hommes; il ne se laissait pas circonvenir; il arrêtait autour de lui ce torrent d'ambitions et de convoitises qui, après avoir été si funeste sous Henri III, le redevint sous Louis XIII. « Ce n'est pas que son caractère fût d'une pièce. Les hommes ne sont jamais tels, et c'est le vice des portraits historiques de les faire poser dans une attitude convenue. Henri IV était devenu, dans les derniers temps surtout, personnel, soupçonneux, assez absolu; il ne souffrait presque plus d'autre volonté que la sienne. Il tenait, par défiance, les princes et les grands écartés de ses conseils... Malgré sa franchise ordinaire, il était passé maître dans l'art d'employer les finesses du langage pour déguiser sa pensée. Tout en déférant à l'opinion, il craignait le mouvement de la vie publique... Ses mesures les plus utiles, les plus larges, les plus généreuses, eurent toujours un côté intéressé ou mesquin qui les diminua aux yeux de beaucoup de ses contemporains; son système de conciliation politique et religieuse était, sinon chimérique, du moins artificiel, et ne devait pas se soutenir longtemps. Il aimait à jouir de la vie; il garda jusqu'à la fin ses deux passions pour les femmes et le jeu, en leur donnant pour excuse les traverses qu'il avait eues et pour atténuation qu'il ne leur sacrifiait jamais les choses sérieuses. »

Il convient maintenant de faire la part de la critique. Nous pourrions relever dans l'*Histoire de France* de M. Dareste certaines erreurs de faits ou d'appréciations. Nous en citerons seulement quelques-unes. Ainsi les conclusions que l'auteur tire de la lettre de saint Rémy à Clovis sont-elles bien fondées? Nous le renvoyons sur ce point à la curieuse

dissertation de M. Lecoy de la Marche (1). Il est, sur les communes, en contradiction avec le savant M. Guérard, et nous paraît faire trop restreinte la part de la royauté. Il admet, on l'a vu, et sans donner de preuves, l'authenticité de la pragmatique de saint Louis. M. Dareste montre d'ailleurs (t. III, p. 142) une grande sympathie pour la pragmatique de Charles VII, et loue un peu trop ce prince à ce sujet, tout en lui faisant sur d'autres points des reproches peu mérités (V. t. III, p. 71-72, 75 et 121). Il dit de Jeanne d'Arc qu' « elle *se croyait* une mission » (ib., p. 91), prétend qu'après Reims « son inspiration la poussait à agir, » qu'on lui « avait enlevé son charme » par le mauvais vouloir qu'on lui témoignait, et se trompe en croyant s'appuyer ici sur l'opinion d'un grand nombre de contemporains (ib., p. 102-104). Remarquons aussi en passant que si M. Dareste est libre de préférer la forme *Darc* à celle généralement adoptée, il ne l'est pas de l'imposer dans ses notes (p. 95 et 115) à M. Quicherat et à M. Wallon qui ne l'ont point admise. M. Dareste nous paraît, en certains cas, avoir trop facilement éludé certains problèmes historiques qui se présentaient sur sa route et qu'il a prudemment passés sous silence. Ceci tient sans doute au système qu'il a adopté de se montrer d'une sobriété excessive en ce qui concerne les annotations. C'est à peine s'il cite de temps à autre, et d'une manière incomplète, quelques auteurs originaux. Presque jamais il ne parle des travaux modernes, et il a trouvé le moyen d'écrire l'histoire de Henri IV sans nommer M. Poirson (2). Nous faisons des vœux pour que les éditions subséquentes de ce livre, qui est appelé certainement à un véritable succès, nous donnent sous le rapport des notes une satisfaction nécessaire.

G. DE BEAUCOURT.

DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES

De la part des agrégés.

DEMANDES

Gallia Christiana, tome XIe (onzième).

Neustria Pia, Neustria Christiana, Neustria Sancta, par Dumoustier.

Les 2e et 3e parties de l'Histoire des Evêques de Bayeux, par Hermant.

L'Histoire ecclésiastique de Normandie, par Trigon.

Les Almanachs de Coutances, par Besson, évêque de Calvados.

Le Triomphe de l'Eglise de Coutances, par Hilaire Morel.

Goubbe, Histoire du Duché de Normandie.

(1) Bibl. de l'Ecole des chartes, septembre-octobre 1865.

(2) En revanche il cite M. Mercier de Lacombe qui a publié un livre fort remarquable sur la politique de Henri IV, mais en l'appelant deux fois M. Mercier.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LES TRAITÉS PUBLICS *chez les Grecs et chez les Romains, depuis les temps les plus anciens jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne*, par E. Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres. Nouvelle édition. Durand, 1866. 1 v. in-8° de 320 p. — Prix : 7 francs.

La première édition du travail de M. Egger est de l'année 1859, où ce travail parut dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions, 2e série, t. XXIV, Ire partie. « Depuis six ans, nous dit l'auteur (Préface, p. vi), une vigilance toujours en quête de renseignements nouveaux et quelques-unes de ces heureuses rencontres que procure au philologue son commerce journalier avec les textes de l'antiquité, m'ont aidé à corriger sur quelques points, à compléter sur beaucoup d'autres, mon premier essai. J'ai tenu surtout à y rattacher certains documents qui pouvaient paraître disproportionnés avec un mémoire académique, entre autres, les fragments du traité de Ramsès II Miamoun avec le prince de Cheta, traduits en français par le vicomte Emmanuel de Rougé, et que mon savant confrère avait bien voulu mettre à ma disposition : c'était là un document précieux à comparer avec les plus anciens instruments du droit international de l'Europe et de l'Asie occidentale. » M. Egger termine ainsi sa remarquable Préface (p. xiv et xv) : « Les personnes qui ne sont pas habituées aux formes de l'érudition trouveront ce volume un peu hérissé de citations et de renvois aux textes, surtout aux témoignages épigraphiques. Je le regrette, mais je me serais fait un scrupule d'altérer le caractère du mémoire original et d'en dissimuler la première destination. D'ailleurs, pourquoi ne le dirais-je pas sans détour ? Il faut désormais que l'historien des sociétés anciennes familiarise de plus en plus ses lecteurs avec les preuves de tout genre sur lesquelles repose cette histoire, et particulièrement avec

les inscriptions, dont le nombre a presque décuplé depuis cinquante ans dans nos recueils, grâce à l'heureux succès des fouilles et des voyages d'exploration. Si, en parcourant ce livre, on sentait mieux l'importance des documents conservés ainsi jusqu'à nous sur le bronze et le marbre, et l'abondance des lumières nouvelles qu'ils répandent sur l'histoire de la civilisation, je m'applaudirais d'avoir ouvert par là quelques horizons aux esprits curieux, et d'avoir encouragé à des études nouvelles les personnes mêmes qui ne font pas profession d'enseigner et d'écrire sur les matières d'antiquité. »

M. Egger apprécie, d'abord, dans une introduction des plus intéressantes, les ouvrages antérieurement publiés sur le sujet qu'il traite si bien, et les bibliographes les plus exigeants, comme les critiques les plus difficiles, trouveront cette introduction aussi exacte que complète. Le savant académicien examine ensuite, dans cinq chapitres tous irréprochables, les origines et les premiers développements de l'art des traités publics; le droit public et l'art des traités, et parvenus à leur plein développement dans les États libres de la Grèce, depuis le siècle de Périclès jusqu'aux successeurs d'Alexandre le Grand; les relations internationales et les traités publics pendant les conquêtes des Romains; les relations officielles entre les peuples sous le gouvernement des Césars; enfin il recherche quelle influence a été exercée par le christianisme sur le développement des principes du droit des gens pendant les quatre premiers siècles de notre ère.

Divers précieux documents, parmi lesquels un traité d'alliance offensive et défensive entre les villes de Rhodes et d'Hiérapytna est traduit d'un texte qu'on peut considérer comme presque inédit en France, forment cinq appendices à la suite desquels vient une excellente table des matières. Tout, en un mot, dans ce livre, est digne de la haute réputation dont M. Egger jouit en France, comme à l'étranger, et je doute que les Allemands, qui sont si fiers de leurs doctes monographies, puissent en montrer beaucoup, je ne dis pas supérieures, mais égales à celle-là. T. de L.

LES LÉGISTES, *leur influence politique et religieuse*, par J.-B.-V. Coquille, rédacteur de l'*Univers* et du *Monde*. — Un beau volume in-8° de xxi-598 pages. Chez Bray. — Prix : 8 francs.

Il ne nous est pas permis d'entamer la discussion sur un pareil ouvrage : nous n'avons que le droit de l'annoncer en exposant simplement le plan et la marche de l'auteur qui, heureusement, est assez connu par sa position dans la presse quotidienne.

Ce livre d'ailleurs se compose d'un recueil d'articles déjà discutés. Le *Correspondant* n'a pas manqué de prendre la défense des républiques grecques, jugées et condamnées sans pitié par le *Monde*. Le *Siècle*, l'*Opinion nationale*, le *Pays* sont souvent pris à partie par M. Coquille.

On sent dans tout le volume cette allure vive, ce pas de charge de la lutte quotidienne du journalisme; mais il y a un but fixe auquel tout se rapporte : attaquer, sur tous les points, l'œuvre des légistes qui, grâce au culte aveugle de l'ancien droit romain, ont préparé la société à retomber dans le communisme et la servitude des païens, en étouffant peu à peu l'élément civilisateur chrétien, qui avait assuré la liberté individuelle par le rétablissement de la notion des droits de la famille et surtout du droit de propriété.

Il nous est interdit d'entrer ici dans l'examen et la discussion de ces hautes questions sociales ; aussi devons-nous nous borner à un simple énoncé de la pensée de l'auteur. Quant à son plan, nous l'avons dit, c'est un peu celui du commandant d'un fort, assiégé de toutes parts, ripostant au feu de l'ennemi, et faisant à l'occasion une sortie sur les assaillants, ou abaissant ses pont-levis pour accueillir un corps d'auxiliaires. Dans une période de onze ans, qui commence en 1852, l'auteur a vu paraître plusieurs ouvrages sérieux qui avaient trait à la grave question qui le préoccupe, et il n'a pas manqué de profiter de l'appui qu'ils donnaient parfois à sa doctrine.

Les grandes questions portées, pendant cette période, devant les tribunaux ou les hautes assemblées de l'État, ont fourni aussi à l'auteur de précieuses occasions de donner du relief et de la vie à ses dissertations, en montrant les principes, pour ainsi dire, en action ou traduits en faits.

Pour faire connaître à nos lecteurs ce qu'ils trouveront dans ce consciencieux in-8°, nous leur donnerons, à défaut d'analyse qui nous est interdite, la table des matières; cela suffit pour faire comprendre la haute portée de l'ouvrage :

Origine du droit. — Le christianisme et le droit civil des Romains. — Histoire romaine. — Le stoïcisme et le droit romain. — L'empire romain. — La Révolution française et le droit romain. — Les Grecs. — Les légistes. — La coutume. — Le droit chrétien. — Le droit de propriété. — Le droit de tester. — L'usure. (Puis, sous le titre de *Questions diverses* :) L'esclavage. — Corporations industrielles. — Procédure civile. — Publicité judiciaire. — Loi de 1838 sur les aliénés. — Propriété littéraire. — L'hypothèque. — La prescription. — Les bâtards. — L'aveu. — Autorité parternelle. — Diffamation. — Associations reli-

gieuses. — Remplois. — Reprises de la femme. — La monarchie universelle.

Voilà, pour tout esprit sérieux, des questions intéressantes assurément. Sans approuver en tout les vues de l'estimable auteur, qui ne s'est peut-être pas assez tenu en garde contre l'exagération à laquelle entraîne naturellement une réaction généreuse contre des erreurs triomphantes, nous pouvons assurer que l'on trouvera du charme et du profit dans la lecture de ces pages écrites avec la verve de la polémique, mais préparées par de solides études.

A ceux que cette lecture mettrait en bonnes dispositions pour approfondir la matière, nous pourrions indiquer le grand et savant ouvrage d'Audisio.

Audisio, qui professe le droit rationnel des gens à l'Université de la Sapience, a laissé heureusement un monument de sa science dans ses trois volumes sur le *Droit public de l'Église et des nations chrétiennes*, complété par un quatrième volume dans lequel il expose *l'idée rationnelle de la diplomatie ecclésiastique*. Nous comptons bien revenir sur cette œuvre admirable du professeur romain, qui nous semble avoir dit le dernier mot sur des questions si pleines d'intérêt, surtout en ce moment. Les lois sur la presse ne nous permettent pas, comme nous le savons très-bien, de discuter ces matières ; aussi comme nous l'avons fait pour l'ouvrage de M. Coquille, nous nous bornerons à une simple indication des titres des chapitres, avec quelques notes sur le style et la méthode de l'auteur.

Quant au livre de M. Coquille il nous reste un aveu à faire : nous avons cessé de lire le *Monde* quand il s'appelait encore l'*Univers*, et c'est avec des préventions défavorables que nous avons commencé la lecture des *Légistes*. L'impression que nous a laissée cette lecture n'est donc pas due à la partialité d'un homme de l'école de l'*Univers*.

Nous nous sommes toujours contenté d'être catholique, laissant la liberté à tous dans les choses douteuses, et n'acceptant, en fait de doctrine et de principes, d'autre autorité que celle de l'Église.

A. Conari.

ÉTUDES D'UN ANTIQUAIRE pour la défense de Dieu, de la Religion et du Pape, par Joaquin de Irizar. Grand in-8°. Paris, Victor Palmé. 1re partie. 1862. 2e partie, 1863. 3e partie, 1864. 4e partie, 1866. — Prix des quatre parties : 8 francs.

Les *Etudes d'un antiquaire* brillent surtout par l'originalité. Quelques citations le prouveront. « J'ai dit plusieurs fois, il est vrai, dans mes pétitions et dans mes lettres, que ma doctrine était très-difficile,

et que je serais satisfait si j'avais le bonheur d'avoir deux ou trois bons disciples et une douzaine et demie ou deux douzaines de vrais et savants lecteurs. Je disais assurément vrai, mais cela ne voulait nullement dire qu'il ne puisse y avoir des milliers et des milliers de personnes à même de lire mes articles avec beaucoup de fruit et non moins de plaisir. Il y a plus, je ne doute nullement que ma doctrine ne soit d'ici à quelques années *juris communis* ou une pour tout le monde comme l'est aujourd'hui la rotation de la terre, son mouvement de translation, etc., etc., et que partout elle ne soit avec le temps l'édification de millions de millions de personnes, pour la plus grande gloire de Dieu et de la très-sainte vierge Marie, mère de Dieu, et *advocata nostra*. Il est possible que plus d'un lecteur dise : Mais que nous veut cet homme avec ses deux ou trois disciples et le reste de son galimatias?... Est-ce qu'il peut prétendre à avoir un style même de cabaretier?... Est-ce que...? Mais, paix, je ne nie rien de ce que je viens d'entendre ; je dis seulement qu'il est possible à une huître, avec son écaille noire et âpre, d'être un mollusque savoureux au goût et même de contenir entre ses deux écailles une très-riche perle. A vrai dire, je crois me trouver dans ce cas (pp. 2 et 3 de la 1re partie). — Voici comment (*Ibid.*, p. 5) M. J. de Irizar parle de M. Renan : « Nous avons en France un grand savant qui s'appelle M. Renan, professeur d'hébreu au collége de France. Il a eu le bonheur de découvrir dans la Galilée un juif appelé Jésus, un brave homme, s'il y en a un, quoiqu'un peu menteur, puisque M. Renan croit, je ne sais avec quelle logique, qu'il se vantait de ses qualités. Il a cependant la courtoisie de ne point contredire ceux qui l'appellent Dieu. Merci ! Il agit avec nous avec la même courtoisie que cet homme qui, entendant un de ses amis dire qu'il avait vu un *opill* (pain rond et plat, barbouillé d'œufs) aussi grand que la lune, lui répondit : Ah ! que j'aimerais bien voir le four dans lequel ce pain a été cuit! Moi aussi, j'aimerais à entendre de la bouche de M. Renan de qui était fils Jésus... » A la page suivante, l'auteur nous annonce que le Vasque (*sic* pour Basque) ou l'*Euskera* entre comme élément dans ses investigations, ajoutant que cette langue est très-peu connue des savants. M. J. de Irizar avait supplié, dans une pétition adressée au prince impérial qui, « comme tout le monde le sait, a du sang vasque dans les veines par son auguste mère, » qu'on lui accordât une chaire où il pût faire gratuitement, pendant trois ou quatre ans, un cours d'*Antiquités transcendantes*. Les présentes *études* sont le résumé du cours qui, faute de local, n'a pas été fait. Dans ce cours il aurait été question *de omni re scibili et de quibusdam aliis!* Nous voyons, en effet, passer ici devant nous, dans

un pêle-mêle effrayant, le P. Marchi, M. Geruzez, Homère, lord Gladstone, Caïn, M. Louis Veuillot, M. Victor Palmé (dont l'obligeance est célébrée, p. 11), M. le procureur-général Dupin, Nabuchodonosor, Romulus et Rémus (lesquels ne fondèrent point la ville de Rome, puisqu'ils n'y allèrent jamais), Thésée (lequel n'habita jamais Athènes et, partant, n'en fut point le roi) ; S. M. l'Impératrice Eugénie, « qui est la gloire de son sexe, » Freinshemius, le prince Lucien Bonaparte, Voltaire « le *magister* de la philosophie française du siècle dernier, » le maréchal Oudinot, duc de Reggio, l'empereur Napoléon III auquel est ici appliqué le beau vers de Virgile : *Annuit et totum nutu tremefecit Olympium*, Marguerite (pour Marie) Alacoque, le roi Candaule qui est pour l'auteur notre premier père Adam, de même que Gygès est le serpent tentateur, l'abbé Ladvocat, Agamemnon, Alexandre de Humboldt, etc. Tout cela dans la première partie qui se termine ainsi : « Si vous voulez savoir des choses nouvelles, étranges, incroyables ou du moins inouïes, suivez-moi et vous les aurez. » M. J. de Irizar a tenu parole : les trois autres parties de son travail contiennent, en étymologies bizarres, en rapprochements fantasques, tout ce que, pour employer l'expression même de l'auteur, l'on peut voir de plus *incroyable*. Somme toute, il me serait difficile de louer en M. J. de Irizar d'autres mérites que celui des bonnes intentions. T. de L.

NOTES DE RENÉ D'ARGENSON, lieutenant-général de police, intéressantes pour l'histoire des mœurs et de la police de Paris à la fin du règne de Louis XIV. (Collection des petits mémoires inédits publiés par L. Larchey et E. Mabille.) 1 vol. petit in-12 de xv-128 pages. Paris, librairie Frédéric Henry et librairie de l'Agence générale des auteurs. 1866. — Prix : 2 fr.

Les extraits réunis par MM. L. Larchey et E. Mabille ont été pris, nous disent-ils, « dans une suite de cinq registres contenant les rapports adressés par d'Argenson au contrôleur général Pontchartrain, qui avait la police de Paris dans sa dépendance. « Ces manuscrits sont conservés à la Bibliothèque impériale sous le n° 8119-8124. « Malgré la nécessité souvent regrettable de faire un choix proportionné au cadre restreint de nos publications, ajoutent les deux bibliothécaires, nous pensons donner ici une idée suffisante de ce qu'était la police à la fin du règne de Louis XIV. Les extraits qu'on va lire la montrent successivement dans chacune de ses attributions : Affaires de corps de métier, permis d'imprimer, saisies de livres prohibés, surveillance des étrangers, interception des correspondances suspectes, éloignement des gens

dangereux, priviléges de théâtres, sinistres financiers. La police des mœurs y est déjà compliquée. »

Quelque citations montreront tout l'intérêt des *notes* recueillies par MM. L. Larchey et E. Mabille.

Interrogatoire de Mme Guyon, 29 septembre 1698. Mgr l'archevêque n'étant pas ici, je n'ai pu avoir encore les mémoires et les instructions qu'il me doit donner pour interroger Mme Guyon et ses deux servantes. J'ai pris la liberté de lui écrire pour lui demander une audience particulière sur ce sujet, et j'attends sa réponse. Cependant, je me prépare par la lecture des premiers interrogatoires de cette femme et par l'étude des autres pièces qui concernent l'histoire de sa vie (p. 5.)

Procès contre des protestants décédés, 1er avril 1700. Comme nous n'avons point encore fait le procès à la mémoire des protestants mal convertis qui ne sont pas jugés dignes de la sépulture ecclésiastique, j'ai cru qu'il pourrait y avoir de l'inconvénient à tenter cette procédure par rapport à la femme du sieur Amiot. Je ferai néanmoins ce que vous ordonnez, mais permettez-moi, s'il vous plaît, d'avoir l'honneur de vous représenter à ce sujet que cette femme allait à l'église, qu'elle écoutait les instructions, qu'ainsi elle satisfaisait à une partie du culte extérieur... Vous savez combien les procès de cette qualité révoltent les nouveaux convertis encore chancelans, et s'ils font ce mauvais effet dans les provinces, ils porteront un bien plus grand coup dans la capitale du royaume, où l'on a sujet de croire que rien ne se fait en matière de cette importance si le roi ne l'ordonne à ses magistrats par un ordre exprès et précis (p. 25) (1).

Sorcellerie. Tirmont a été conduit à la Bastille en exécution des ordres du roi, et je fais chercher la nommée Créancier, encore plus criminelle par ses impiétés sacriléges que par sa débauche et sa fausse magie. On a trouvé chez Tirmont plusieurs livres de caractères et d'invocations diaboliques, dont tout l'effet consiste à profiter de la complicité de quelques dupes, et j'ai su, depuis sa détention, qu'il donnoit la plupart de ses rendez-vous chez la nommée Desuri, qu'il entretient depuis deux ans, et qui partage avec lui le butin de son mauvais commerce. Il semble que cette femme mériteroit bien aussi d'être conduite à la Bastille (p. 26).

Tapage à la Comédie. (Les éditeurs ont oublié d'indiquer la date, mais la note est placée entre une note du 24 novembre 1700 et une autre du

(1) Il est beau de voir un lieutenant de police déployer, au lieu d'un zèle indiscret, une aussi intelligente et aussi tolérante sagesse. Saluons avec respect un fait si rare en l'espèce!

16 janvier 1701). Avant-hier, il arriva du bruit à la Comédie, à l'occasion d'un chien danois, que M. le marquis de Livry, le fils, y avoit mené. Ce chien se mit à faire le manége sur le théâtre et à faire voir son agilité en cent manières différentes. Messieurs du parterre firent pour l'encourager tous les bruits de chasse dont chacun se put aviser, et l'un de ceux qui affecta le plus de s'y distinguer, ce fut le sieur de Creil, mousquetaire de la seconde compagnie, fort sujet à troubler la tranquillité du spectacle, aimant le désordre et l'excitant en toute rencontre, également prompt à critiquer et à applaudir, pourvu que ce soit avec éclat et qui regrette fort le temps des sifflets (p. 41) (1).

Le mariage de M. de Vauban. (Sans date mais entre le 10 novembre 1705 et le 11 octobre 1706). M. le maréchal de Vauban n'a point encore rendu de visite en forme à Mlle de Villefranche, qui en est assez fâchée; mais il la voit presque tous les jours chez Mme la duchesse de Saint-Pierre, où l'on prend grand soin de lui plaire, d'applaudir à tous ses discours et de donner à la politesse de son esprit et à la douceur de sa conversation des louanges, qu'il mérite infiniment par des qualités plus éminentes et par des vertus beaucoup plus solides. On dit cependant chez lui, que l'entreprise de Mme la duchesse de Saint-Pierre, ne réussira pas, et que leur maître en fait quelquefois des railleries; mais la demoiselle, accoutumée à gagner les cœurs les plus difficiles, se flatte toujours que celui-ci ne lui résistera pas, et que l'habitude de la voir produira nécessairement une passion violente dont elle saura bien faire usage (p. 125).

L'évasion de Mme de Richelieu (7 avril 1703) est tout un roman (p. 97 à 103). Beaucoup d'autres de ces *nouvelles à la main* exciteront vivement la curiosité. Malheureusement les éditeurs n'ont pas annoté une seule fois ces piquants récits, et je demande, par exemple, si une bonne petite note au sujet du maréchal de Vauban et du traquenard matrimonial dans lequel on voulait faire tomber ce grand homme, n'aurait pas été accueillie avec plaisir par tous les lecteurs. Le silence de MM. Larchey et Mabille est d'autant plus fâcheux, que ces érudits auraient pu le rompre plus avantageusement pour nous. L'excellente et agréable notice mise par eux en tête du second volume de leur collection, fait encore plus regretter un commentaire, que je les supplie de ne pas bannir du moins des autres publications qu'ils préparent. T. DE L.

(1) Un peu plus loin (p. 54), nous voyons deux autres turbulents mousquetaire interrompre la comédie par le bruit d'une bassinoire.

TURCS ET MONTÉNÉGRINS, par F. Lenormant. Paris, Didier, 1866, 1 vol. in-12 de LXXXVII-423 pages. — Prix : 3 fr. 50 c.

« Au fond de la baie de Cattaro, entre l'Albanie et l'Herzégovine, nous dit M. Lenormant au début de son livre, s'élève un groupe d'âpres montagnes dominant toute la contrée environnante. Ce groupe a reçu de ses habitants le nom slave de Tsernogora, c'est-à-dire de montagne noire, traduit par les Grecs en Mavro-vouni, par les Turcs en Kara-Dagh, par les Albanais en Mal-Esija, et par les Vénitiens en Monténégro ; c'est sous cette dernière appellation qu'il est le plus généralement connu dans l'Occident. Au sein de ces montagnes habite une population peu nombreuse, mais brave et aguerrie, longtemps oubliée de l'Europe, et qui, depuis quelques années, attire ses regards et son intérêt. Là, pendant quatre siècles, une tribu chrétienne a su maintenir, les armes à la main, son indépendance et sa foi contre les envahisseurs musulmans. »

M. Lenormant qui, jeune encore, a déjà beaucoup voyagé et beaucoup étudié, a pu réunir dans son livre les renseignements les plus complets et les plus exacts sur les Monténégrins. Il décrit d'abord le sol du Monténégro, ses montagnes, ses vallées, ses rivières; à la géographie succède la statistique, et à la statistique le tableau des mœurs, des usages, des traditions des Monténégrins. M. Lenormant a fait une large place dans son livre aux chants populaires du Monténégro, et ces poétiques citations n'ajoutent pas à ses récits un médiocre attrait. Le voyageur a grand soin de joindre à ses observations personnelles les observations de ceux qui l'ont devancé dans l'Orient chrétien, tels que MM. Cyprien Robert, Xavier Marmier, Guillaume Lejean, etc. Mais la partie la plus intéressante de tout l'ouvrage, est l'histoire même du Monténégro. Voici comment l'auteur parle de cette histoire à la fin de sa remarquable introduction (p. LXXXVI) : « Nous avons rencontré une histoire presque inconnue, qui constitue certainement un des plus nobles épisodes des guerres chrétiennes contre l'islamisme, un de ces spectacles qui élèvent l'âme et où tous les peuples peuvent puiser de salutaires enseignements. Les annales du Tsernogore se sont offertes à nous comme une épopée de plusieurs siècles où brillent des traits d'un héroïsme prodigieux, bien dignes des belles poésies qu'ils ont inspirées à la muse populaire des montagnards. Notre admiration ainsi excitée, nous n'avons pu résister au désir de la faire partager au public... » Il faut remercier M. Lenormant d'avoir si bien retracé la glorieuse série des efforts par lesquels les Monténégrins ont su fonder et

maintenir leur liberté, depuis la première apparition des Turcs dans le voisinage de la Montagne Noire jusqu'au jour où Sélim reconnut, par un firman, après plus de trois cents ans de luttes, que les Monténégrins n'ont jamais été sujets de la Sublime-Porte. La sympathie avec laquelle M. Lenormant raconte l'histoire du Monténégro donne à son langage une animation entraînante, et aucune qualité ne manque à cette monographie que complètent (pp. 275-417) toutes sortes de pièces justificatives.

T. DE L.

LES ILLUSTRES VOYAGEUSES, par Richard CORTAMBERT. Paris, E. Maillet, 1866. 1 vol. in-8° de XIII-396 pages. — Prix : 7 fr.

M. R. Cortambert nous présente ainsi son livre : « Cet ouvrage pourrait se passer de préface. Son titre dit suffisamment ce qu'il est. Les illustres voyageuses méritaient depuis longtemps d'avoir un historien. Je ne garantis pas qu'elles l'aient rencontré, mais j'ai, du moins, la certitude d'offrir aux lecteurs une suite de portraits curieux, de physionomies souvent étranges, de caractères fortement trempés. »

Voici, classées par ordre chronologique, les illustres voyageuses dont M. Cortambert nous retrace la biographie : Paquette, qui naquit à Metz dans la première moitié du XIII° siècle, et que rencontrèrent dans la capitale de Genghiz-Khan, vers 1250, deux religieux envoyés au fond de la Tartarie par saint Louis, « qui aurait voulu convertir le genre humain tout entier au christianisme, » Rubruquis (de Flandre) et Barthélemi (de Crémone); Anne d'Arfet, fille du duc de Dorset, contemporaine d'Édouard III, dont la touchante biographie est reproduite d'après une relation d'Alcaforado, écuyer de l'infant dom Henri de Portugal ; dona Isabelle Barretos de Mendana, femme du célèbre voyageur qui, au XVI° siècle, attacha son nom à de grandes découvertes géographiques, et notamment à celle des îles Marquises, appelées aussi en son honneur les îles Mendana; la Monja Alferez, c'est-à-dire la *Nonne Porte-enseigne*, qui s'appelait en réalité Catalina de Erauso, voyageuse extraordinaire, dont les aventures romanesques, presque incroyables, ont été publiées dans un curieux volume, par don Joaquin Maria de Ferrez (1); Marie Read, femme pirate, qui ap-

(1) On pourrait, dit M. Cortambert, soupçonner chez l'éditeur un peu d'invention, si des pièces justificatives ne venaient affirmer l'authenticité de la relation. Voici le début de l'article consacré à la Monja Alferez : « Catalina naquit à Saint-Sébastien en 1585; son père était le capitaine Miguel de Erauso. Elle fut élevée au couvent des dominicaines de Saint-Sébastien-le-Vieux, s'en échappa à l'âge de quinze ans sous les habits d'homme, devint page d'un seigneur espagnol, changea souvent

partient à l'Angleterre et à la seconde moitié du XVII[e] siècle, et dont l'histoire a été racontée, avec son originalité pittoresque, pour me servir des expressions de M. Cortambert, dans un volume devenu très-rare du capitaine Charles Johnson (*Histoire des Pirates anglais*); M[me] Godin des Odonais, que son dévouement conjugal rend si digne d'admiration; Jeanne Baret, qui accompagna le naturaliste Commerson dans son voyage autour du monde; M[me] Lacouture, dont la dramatique histoire a si vivement intéressé notre enfance (1); lady Esther Stanhope, l'héroïne du Liban; mistress Trollope, qui se moqua avec tant d'esprit des travers des Américains et des Français; M[lle] d'Angeville, excursionniste plutôt que voyageuse, qui, suivant un mot plaisant, dont elle est elle-même l'auteur, fut prise de la *monomanie grimpante*, et dont le champ de combat fut la Suisse (2); M[me] Ida Pfeiffer, qui a pu, pour son infatigabilité, être comparée au Juif errant de la légende (3); Frédérika Bremer, qui a surtout voyagé à la recherche de l'émancipation de la femme; M[me] la princesse de Belgiojoso, M[me] Hommaire de Hell, M[me] Léonie d'Aunet (pseudonyme de M[me] Biard, la femme du peintre humoristique), M[me] de Bourboulon, dona Agostina Libâroua, la comtesse Dora d'Istria et M[lle] Alexina Tinne, qui toutes sont trop bien connues pour qu'il soit besoin de rappeler qu'elles ont eu autant de courage pour voyager que de talent pour raconter leurs impressions de voyage. M. R. Cortambert a tiré un très-habile parti de la biographie émouvante de toutes ces illustres voyageuses, et ce n'est pas seulement la géographie, mais encore une foule de choses que l'on apprend dans son livre, qui, pour employer la vieille formule renouvelée de l'*utile dulci* du bon Horace, n'est pas moins instructif qu'intéressant.

T. DE L.

d'emploi et de profession et parcourut toute l'Espagne, où elle eut mille aventures dignes de Gil Bas, sans qu'on ait toutefois absolument rien à dire contre sa conduite, — mais une irrésistible vocation l'entraînait vers les voyages et les expéditions guerrières. »

(1) M. Cortambert a reproduit la relation écrite par le compagnon d'infortune de M[me] Lacouture, le capitaine Viaud, publiée à Bordeaux et à Paris en 1780.

(2) M[lle] d'Angeville n'a pas exécuté moins de vingt-cinq ascensions, dont quatorze grandes et onze moyennes. Elle a daté plusieurs lettres de la cime du Mont-Blanc.

(3) M. Cortambert nous parle (*préface*, p. v) de M[me] Ida Pfeiffer : « De toutes ces intrépides touristes, la plus remarquable, parce qu'elle est sans doute la plus extraordinaire, c'est évidemment M[me] Ida Pfeiffer. Non-seulement elle étonne par sa hardiesse, surprend par son incroyable énergie, mais elle déroute, pour ainsi dire, tout raisonnement par la passion presque irréfléchie qui l'entraîne aux voyages. On ne trouve de vocation aussi franchement déterminée chez aucune autre femme. »

LA VIE ET LES ŒUVRES DE MARIE LATASTE, religieuse coadjutrice du Sacré-Cœur, publiées par M. l'abbé Pascal DARBINS, avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire. Seconde édition, revue avec soin et collationnée sur les manuscrits; précédée d'une nouvelle VIE, par une religieuse du Sacré-Cœur; d'une Attestation du directeur de Marie Lataste; d'une Introduction sur les Révélations privées et de Notes théologiques, par deux Pères de la Compagnie de Jésus. 3 vol. in-18 Charpentier, ensemble de XXXIX-1242 p.; — prix : 10 fr. 50 c. — Le même ouvrage, 3 vol. in-8°; — prix : 18 fr. 1866. Chez Amb. Bray, 20, rue Cassette, Paris.

Pas plus que les miracles, les révélations et les locutions divines n'ont cessé et ne cesseront dans l'Église de Dieu. Comme aux premiers siècles du christianisme, comme à diverses époques de son histoire, Dieu se manifeste jusque de nos jours dans des âmes privilégiées qu'il comble de ses dons et qu'il destine à exercer une action puissante sur les vrais fidèles. Heureux si nous savons profiter de ces secours envoyés du ciel pour nous éclairer dans nos ténèbres, nous soutenir dans nos luttes, nous faire avancer dans les voies parfaites!

Notre siècle compte déjà plus d'une de ces âmes élevées appelées à vivifier tout autour d'elles. Parmi ces saintes âmes, Marie Lataste brille certainement de l'éclat le plus vif et le plus extraordinaire. Elle naît le 22 février 1822, à Mimbaste, petit village du département des Landes; ses parents, humbles laboureurs, sont pauvres, mais riches de piété; elle ne reçoit que l'instruction que sa vertueuse mère peut lui donner, c'est-à-dire la lecture et l'écriture, et surtout les éléments de la religion: c'est tout ce qu'elle pourra jamais acquérir de la part de sa mère. Plus tard Dieu fera éclater les merveilles de sa science sur ce fonds presque inculte, et enrichira son humble servante, de connaissances sublimes.

Tout d'abord la jeune enfant ne répond pas aux efforts de ses parents; elle montre tous les défauts ordinaires à son âge : l'insoumission et la dissipation. Pourtant, vers l'âge de huit ans, sa turbulence diminue, mais pour faire place à un défaut bien autrement dangereux, un orgueil presque farouche qui la porte à se concentrer en elle-même et à prendre en haine le monde, parce qu'elle se persuade que sa position pauvre et son esprit borné ne lui permettront pas d'y occuper une place assez distinguée.

Sa mère, affligée, pleine de sollicitude sur l'avenir qui peut être réservé à une enfant qui manifeste de si tristes dispositions, ne cesse de prier pour elle et de demander au Seigneur que son enfant soit animée de meilleurs sentiments. Dieu exauce ses prières. Vers sa treizième année, Marie est appelée à faire sa première Communion. Alors une révo-

lution profonde s'opère en elle ; son humeur devient douce et affable ; elle est obéissante, s'applique à aider ses parents, et accomplit surtout avec fidélité ses devoirs religieux.

Mais comme la plupart des âmes prédestinées à une haute sainteté, Marie Lataste a bientôt à subir deux épreuves successives : celle des scrupules et celle des tentations. Par sa docilité aux conseils de son confesseur, elle dissipe la première ; sa dévotion tendre et constante au Très-Saint Sacrement la fait triompher de la seconde. Cette dévotion devient désormais, pour l'humble fille, le principe et comme la récompense des grandes grâces que Dieu allait lui faire...

On était à l'année 1839. Marie Lataste avait dix-sept ans. A partir de cette époque, elle commence à entrer dans une voie extraordinaire. Notre Seigneur, comme elle nous l'apprend, lui apparaît fréquemment au saint Tabernacle ; il élève et transforme son âme, éclaire son entendement, et l'initie graduellement aux mystères les plus sublimes de la science divine et aux secrets d'une perfection admirable. Les communications célestes ne cessèrent plus à partir de ce moment, et l'on revit se reproduire, dans Marie Lataste, quoique différemment sous certains rapports, ce qu'on avait vu dans les Catherine de Sienne, dans les Gertrude, les Thérèse et tant d'autres saintes illuminées par le divin Maître.

Le directeur de l'humble servante de Dieu, homme prudent et éclairé, s'attacha à examiner avec circonspection ce qui se passait dans l'âme de sa fille spirituelle. Il la soumit à toutes sortes d'épreuves pour s'assurer de son obéissance et de la sincérité de sa vertu. Lui-même voulut avoir recours aux lumières et à l'expérience d'un pieux et savant ecclésiastique, et tous deux convinrent qu'il fallait ordonner à Marie Lataste de mettre par écrit tout ce qu'elle avait vu et entendu, afin de mieux juger si elle n'était pas victime de quelque illusion. L'humble fille obéit à cet ordre, et pendant plus de deux ans elle consacra à l'accomplir une partie considérable de ses nuits.

Quand elle eut terminé cette tâche et remis ses manuscrits, les deux prêtres s'empressèrent de les parcourir ; ils ne tardèrent pas à être remplis d'admiration, et, nous dit la pieuse biographe de Marie (T. I, p. 50), à mesure qu'ils virent le merveilleux ensemble de théologie dogmatique, morale et mystique qu'ils offrent, ils crurent y reconnaître clairement le doigt de Dieu. Ils jugèrent qu'une fille si peu instruite n'avait pu acquérir, par ses forces naturelles, une science si profonde. D'un autre côté, il leur avait été impossible d'apercevoir dans la conduite de Marie Lataste aucun signe d'illusion. La candeur, la droiture, la simplicité

avec lesquelles elle avait rendu compte de ce qui se passait dans son âme, son humble et aveugle obéissance aux moindres prescriptions de ceux qui la dirigeaient, son entier abandon à la Volonté divine étaient des marques trop certaines du principe qui la faisait agir pour qu'on pût s'y méprendre.

Toutefois, ces deux prêtres prudents firent encore subir de nouvelles épreuves à Marie; elles achevèrent de dissiper leurs doutes ou de les affermir dans leur conviction qu'ils avaient bien, dans tout ce qu'ils voyaient et lisaient, des signes non équivoques du bon Esprit. Il n'y avait pas, en effet, à craindre de se tromper. Ces signes devenaient trop éclatants et trop manifestes. Du reste, l'humble servante de Dieu, non-seulement persévérait dans la simplicité, l'humilité, la soumission la plus entière, mais avançait encore d'un pas ferme dans le chemin de la plus haute perfection.

Elle désirait ardemment, depuis longtemps, entrer dans la Congrégation du Sacré-Cœur. Elle en fit part à son directeur qui l'aida dans l'accomplissement de ce pieux projet. Les divers obstacles qui s'opposaient au désir de Marie tombèrent les uns après les autres, et, après avoir fait don de tous ses manuscrits à son directeur, elle partit enfin pour Paris, le 20 avril 1844. A propos de ce don de ses écrits et de sa vocation, voici quelques lignes de ce qu'elle écrivait à son directeur. Par cette courte citation, on verra la simplicité, la candeur et le parfait abandon de cette belle âme : « Vous m'avez ordonné d'écrire tout ce que j'éprouve, et je l'ai fait pour vous obéir. Je vous ai permis de faire tel usage que vous jugerez convenable de mes écrits,... je vous les abandonne. Je sens que ce n'est pas par mes propres forces que j'ai écrit tout ce que je vous ai livré, parce que de moi-même je ne sais rien, et ce que j'ai appris de ma mère en mon enfance ou de mon pasteur est bien au-dessous de ce qui est renfermé en mes cahiers. Tout ce qu'il y a appartient au Sauveur Jésus ou à celui qui me l'a appris, et que je ne connais point, s'il n'est pas le Sauveur... Quand j'éprouve quelque chose, je l'écris et je vous le communique. Or, je crois être la maîtresse de faire de ces écrits tel usage qu'il me plaît, de les garder pour moi ou bien de vous les donner. C'est pourquoi, non-seulement je vous les soumets, mais encore je vous les donne. Je ne vous en fais pas seulement le gardien, mais le maître et le possesseur... Vous m'ordonnez de vous dire, d'après les lumières qu'a pu mettre en moi la voix qui me parle, ce que je pense de ma vocation et de mon départ, en les considérant par rapport à la manière dont vous avez agi et dont on vous a fait agir envers moi. Je vais vous parler avec la sincérité et la franchise que vous me connaissez. Je

ne vous ai jamais rien caché; je n'ai jamais déguisé mes sentiments, j'aurais honte de mentir ou de tromper, Dieu me le défend, et la reconnaissance que je vous dois pour l'intérêt que vous me portez me fait un devoir de vous parler toujours à cœur ouvert... » (T. I, pp. 312, 371, 343.) L'humble fille explique ensuite admirablement comment sa vocation vient de Dieu; elle ne veut qu'une chose : aimer Jésus, l'aimer par-dessus tout, l'aimer toujours, l'aimer sans cesse.

Quelques semaines après son arrivée à Paris, elle fut admise au noviciat du Sacré-Cœur, en qualité de sœur coadjutrice ou converse. Après une année environ, on l'envoya à Rennes, où les religieuses du Sacré-Cœur fondaient une Communauté nouvelle. Durant tout le temps qu'elle vécut en religion, elle fut appliquée aux plus humbles travaux domestiques : c'était pour elle un bonheur de vivre dans l'obscurité la plus profonde et de n'être que sous le regard de Dieu. Combien fut grande son humilité ! Combien furent admirables sa patience et sa charité ! Elle montra une fidélité constante à l'accomplissement des moindres règles, et l'on était si intimement pénétré de la sainteté de son âme dont l'héroïque vertu se dévoilait de plus en plus, qu'elle était pour ses compagnes un puissant stimulant dans les voies de la perfection.

Notre-Seigneur avait fait entendre à sa servante qu'elle mourrait jeune : « Ma fille, tu mourras jeune; prépare-toi donc à mourir. Je « t'avertis d'avance, afin que tu ne sois point prise au dépourvu. Tra« vaille à acquérir des trésors de mérites pour l'éternité. » — « J'aurais voulu, nous dit Marie Lataste, connaître l'heure et le jour de ma mort, mais je fis le sacrifice de cette satisfaction intérieurement et ne demandai rien à Jésus. J'avais alors dix-neuf ans. Néamoins je m'arrêtai à cette pensée que je formai au dedans de moi-même : Si je devais mourir cette année ! Le Sauveur connut la pensée de mon âme, et me dit : « Non, ma fille, tu ne mourras pas cette année; tu vivras encore l'année « prochaine, tu verras même ta vingt-cinquième année dans son entier, « mais tu mourras avant d'avoir achevé la vingt-sixième... (T. I, p. 335.) » Et cette pensée de la mort, loin de l'attrister, la comblait de joie. « Cette pensée, écrit-elle, me rend faciles les choses les plus pénibles; elle me fait supporter patiemment les plus rudes épreuves; elle me détache de tout, même de ma famille. J'aime mes parents, vous le savez (1), eh bien ! je leur dirais adieu à cette heure sans pleurer s'il me

(1) Plusieurs fois Notre Seigneur fit entendre à Marie Lataste que les sentiments d'affection qu'elle portait aux siens lui plaisaient parce qu'ils étaient accompagnés de soumission à la volonté divine : « On peut, ajoute le divin Maître, on peut aimer Dieu et sa famille en même temps, pourvu que l'amour de la famille ne fasse pas oublier ce que l'on doit à Dieu. » (Tome I, pp. 58, 354.)

fallait mourir. Je serais si heureuse de fuir loin des tabernacles des pécheurs! Mourir, c'est-à-dire renoncer à tout, renoncer à soi-même, renoncer à son corps pour aller à Dieu, quelle félicité et quel bonheur! Je m'écrie souvent avec le prophète : Hélas! que mon exil est long! mon âme gémit d'une si longue vie au milieu des tentes de Cédar. J'espère que la promesse du Sauveur s'accomplira, parce que je crois à sa parole. Si néanmoins Dieu voulait prolonger davantage mes épreuves, mes souffrances et mes tribulations, je lui dirais : Seigneur, que votre Volonté soit faite et non la mienne. S'il est doux de mourir, il est plus doux de faire la Volonté de Dieu. S'il est doux d'habiter avec Dieu, et s'il n'est pas de sort pareil à celui-là, il me semble que le plus grand bonheur est celui de souffrir pour Dieu et de faire sa volonté (*Ibid.*, p. 336, 337). » C'est bien là le langage et la conduite des Saints!

La prédiction de Notre-Seigneur à sa servante s'accomplit comme Il le lui avait annoncé. Les souffrances dont la vie de Marie Lataste n'avait jamais été exempte, augmentèrent bientôt au point de menacer son existence. Une longue et douloureuse maladie fit éclater sa patience admirable et la conduisit au tombeau. « A mesure que nous avancions vers le terme, est-il dit en une page délicieuse de sa *Vie*, sœur Lataste rentrait dans ce profond et paisible recueillement qui lui était devenu comme naturel. Nous lui parlions du ciel, vers lequel elle nous paraissait voguer à pleines voiles; mais nous ne sentions pas la nécessité de lui suggérer, ainsi qu'on le fait d'ordinaire aux mourants, ces recours à Dieu, ces invocations destinées à ranimer leur courage, leur confiance et leur foi. Comment l'exhorter à la patience, dont elle nous donnait le plus sublime exemple?... Son union à Notre-Seigneur était visible; son amour pour Lui s'était manifesté de toute manière... »

On était à une des belles journées du mois de mai. « Vers quatre heures du matin, ajoute la pieuse narratrice des derniers moments de Marie, vers quatre heures du matin, ses yeux, avec une expression que je crois voir encore, semblèrent chercher quelque chose; elle ne parlait plus, mais tout en elle respirait le sentiment de Dieu. Je m'efforçais de saisir sa pensée... Pour faire comprendre ce qui se passa dans cet instant, il est bon de dire que la chambre où nous nous trouvions était entourée de grands arbres, et de rappeler comment, au printemps, surtout à cette heure matinale, le réveil de la nature a je ne sais quel charme qui élève et transporte vers le Créateur de toutes choses. Une multitude d'oiseaux de diverses espèces faisaient retentir les airs de leurs chants et formaient un mélodieux et ravissant concert. Me reportant alors à ce que nous avions dit du bonheur de louer à jamais le Seigneur

pendant l'éternité, l'idée me vint d'adresser ces mots à notre bonne sœur : « Vous écoutez les oiseaux qui commencent leur louange à Dieu ? » Un gracieux sourire fut sa réponse, quelque chose d'ineffable parut dans son regard ; je l'avais comprise... Si nous avons cité cette circonstance, minime en elle-même, c'est qu'elle était pour nous une nouvelle preuve de la pureté, de la simplicité de cette âme privilégiée ; cette douce habitude de trouver son divin Maître dans une fleur, dans toute la nature, ne l'abandonnait pas à ce dernier et si grave passage du temps à l'éternité, où elle ne touchait plus pour ainsi dire à la terre. En effet, presque aussitôt après, elle baisa son crucifix et expira ; le ciel, nous en avions l'intime conviction, s'ouvrait pour la recevoir ; elle échangeait les amertumes de l'exil pour les joies de la patrie (T. I, p. 130, 131). » C'était le 10 mai 1847 : Marie Lataste avait accompli sa vingt-cinquième année.

Telle fut, succinctement et bien imparfaitement rapportée, la vie de cette admirable religieuse du Sacré-Cœur. Sa pieuse biographe l'a écrite avec une simplicité, un charme, un amour dignes d'elle ; c'est ainsi qu'on écrit les vies des Saints. Il y a, dans ce livre, une onction, un attrait et un cachet de douce et suave piété vraiment remarquables. Une fois qu'on en a entrepris la lecture, on ne peut plus la quitter qu'on ne l'ait achevée. Il nous a entraîné plus loin que nous ne le voulions, et nous voici, faute d'espace, obligé de ne dire que peu de chose des écrits mêmes de Marie Lataste. Là encore de réelles jouissances, des traits de lumière attendent les lecteurs.

Ces écrits, tels qu'ils ont été publiés par M. l'abbé Pascal Darbins, neveu de l'ancien curé de Mimbaste, se composent de deux parties distinctes : l'une renferme ses lettres écrites, à l'exception de sept seulement, avant son entrée au Sacré-Cœur. Elle y répond à différentes questions que lui avait adressées son directeur sur les circonstances de sa vie et sur les faveurs qu'elle avait reçues de Notre-Seigneur. Elle y traite aussi de divers sujets de dogme, de morale ou de piété, soit pour compléter ce qu'elle en a déjà écrit, ainsi qu'elle le dit elle-même, soit pour rendre compte d'instructions nouvelles qu'elle venait de recevoir. Plusieurs de ces lettres sont extrêmement remarquables ; il n'en est aucune qui n'ait une portée utile et qui ne renferme quelque précieux enseignement.

L'autre partie des écrits de Marie Lataste, qui est beaucoup plus importante et plus étendue (elle forme 2 volumes), renferme la série des instructions que cette âme d'élite reçut du Sauveur. Ces instructions embrassent dans ses lignes principales l'enseignement catholique tout

entier: dogme, morale, spiritualité. Nous nous contenterons d'indiquer les différents chefs de doctrine qui y sont développés : Dieu et la création ; rapports généraux de Dieu avec les hommes ; — Jésus-Christ, ses fonctions dans l'économie divine, les principaux mystères de sa vie ; — la Très-Sainte Vierge, sa médiation, ses mystères ; — les bons Anges, les démons et leurs relations avec les hommes ; — le ministère sacerdotal, le chrétien et ses devoirs ; — la religion en général et les grands actes de religion ; la communion, la confession et la prière ; — la loi de l'épreuve et des mortifications ; — la grâce, ses divisions, ses opérations ; — les vertus théologales et cardinales, les dons du Saint-Esprit ; — les péchés, leurs causes, leurs espèces ; — les relations diverses des hommes ou les devoirs des différents états, la vocation religieuse ; — les fins dernières de l'homme ; — le passé figure de l'avenir, ou l'application allégorique de quelques faits de l'Ancien Testament.

Sans doute ces matières se trouvent traitées dans une multitude d'ouvrages. Mais il n'en est peut-être aucun qui, comme dans celui-ci, renferme dans un espace aussi restreint, un ensemble de doctrine plus riche et plus complet. On y découvre, en effet, une vaste exposition de toutes les grandes vérités dogmatiques, avec les applications morales les plus variées, et de tous les principes fondamentaux de la vie spirituelle. C'est un écrivain compétent, le R. P. Toulemont, qui dit ceci. Il ajoute (T. I, p. 147) : « Malgré l'extrême condensation des matières, le style est facile, clair et limpide... Tout y est sobre, bref, et en même temps calme. Aucune trace d'amplification ni d'exaltation. Chaque page, au contraire, semble porter l'empreinte d'un esprit didactique, je dirais volontiers *positif* dans sa manière de penser et de dire. Ce n'est pas que le ton ne s'élève par moments à une grande hauteur et qu'il n'acquière parfois une énergie extraordinaire; mais la simplicité, une simplicité pleine d'aisance, de noblesse et d'onction, forme le caractère le plus saillant et comme la note dominante de ce style. »

Tout cela n'est-il pas merveilleux en une humble fille qui n'a jamais reçu d'autre instruction que celle que sa pauvre mère a pu lui donner? La partie morale des Œuvres de Marie Lataste n'est pas moins recommandable que la partie dogmatique. Elle a des enseignements sur tous les points. Elle combat toutes les mauvaises passions, surtout la soif insatiable des richesses et des plaisirs, le luxe qui traîne tant de maux à sa suite, l'ambition qui se rencontre parfois jusque dans la misère, et pour le pauvre comme pour le riche, notre Sœur a des leçons et des encouragements. Elle a même une parole pour ceux à qui il a été dit : *Allez et enseignez les nations*. Elle montre la grandeur et la dignité du

Sacerdoce, la sublime mission des ministres qui en sont revêtus; mais elle appuie spécialement sur le respect et la reconnaissance qui leur sont dus et qui, si fréquemment, hélas! sont remplacés par l'ingratitude et le mépris.

Nous voudrions que la place nous permît de donner ici quelques extraits pour justifier nos appréciations. Mais il faut nous arrêter. Nous ne saurions mieux terminer que par quelques-unes des paroles que Notre-Seigneur fit entendre à son humble servante touchant l'avenir de ses écrits.

A différentes reprises, Marie Lataste demanda au Sauveur quelle était sa volonté à l'égard des cahiers qu'elle avait écrits sur l'ordre de son confesseur, et le divin Maître daigna lui faire connaître ses desseins (*V.* t. I, p. 312, 366, 367). Il lui dit, entre autres paroles, celles-ci qui résument admirablement le bien que les écrits de la vénérable Religieuse doivent produire : « Ma fille, les choses les plus cachées seront connues un jour; et ce qui se dit aujourd'hui dans le silence de mon sanctuaire ou en votre cœur sera publié sur le toit des maisons. Ce qui s'est passé pour mes disciples arrivera pour vous aussi. Vous n'êtes point, ma fille, la seule qui entendiez ma parole, d'autres l'entendront mais je ne les ai point choisis pour la révéler au monde; mon choix est tombé sur vous. Tout ce que je vous ai dit se répandra dans le monde, et ce sera pour le bien d'un grand nombre. Ceux qui sont dans la peine trouveront la paix dans mes paroles rapportées par vous; ceux qui sont dans la tiédeur y trouveront la force et l'énergie; ceux qui sont dans l'incrédulité y trouveront la foi; ceux qui sont dans le désespoir y trouveront la confirmation dans la vérité; enfin ceux qui sont dans la mort y trouveront la vie (T. I, p. 313). »

Voilà ce que Marie Lataste nous déclare lui avoir été dit par Notre-Seigneur. Que chacun en fasse l'épreuve, qu'il lise les écrits de cette belle et sainte âme, et si l'on veut douter que les paroles que nous venons de citer soient réellement du Sauveur Jésus, il n'est pas possible qu'on ne reconnaisse au moins qu'elles sont bien l'expression la plus frappante et la plus vraie de ce que l'âme sent et goûte à la lecture de ces œuvres étonnantes!

L.-F. G.

DE INDISSOLUBILITATE MATRIMONII COMMENTARIUS, par Mgr Antoine FRENZEL, vicaire-général, prévôt du chapitre et évêque suffragant d'Ermeland. 1865, in-8° de 136 pages.

C'est ici une importante et très-solide Dissertation, où la doctrine catholique est exposée dans toute sa pureté, avec les preuves sur les-

quelles elle s'appuie. Tous les théologiens voudront lire cette Dissertation qui mérite au plus haut point leur attention.

Elle se divise en quatre chapitres. Le premier discute les textes relatifs à l'indissolubilité du mariage, qui se trouve dans saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et les Épîtres de saint Paul. Le second renferme les témoignages des Pères de l'Église grecque et latine, et juge les lois civiles qui s'écartent de la vérité en cette matière. Dans le troisième chapitre, Mgr Frenzel rapporte les Décrétales des Papes, les canons des Conciles, et relève avec un soin tout spécial les témoignages si importants des livres pénitentiaux. Le quatrième et dernier chapitre est consacré à l'étude du sentiment traditionnel de l'Église. Dans ce chapitre est étudié à fond le fameux canon VII[e] de la XXIV[e] session du saint Concile de Trente. L'école de Sarpi, qui a toujours des disciples, y est jugée comme elle le mérite, et le récit du cardinal Pallavicini, dans son *Histoire du concile de Trente*, est mis en pleine lumière.

Considérée en elle-même et indépendamment des motifs si louables qu'a eus l'auteur pour l'écrire, la Dissertation du vénérable suffragant d'Ermeland a obtenu en Allemagne un plein succès. Sa lecture ne pourrait que produire le plus grand bien en France. C'est dans le désir de procurer ce bien, autant qu'il est en nous, que nous signalons la Dissertation si savante et si concluante de Mgr Frenzel.

J.-G. L.

L'AGONIE DE JÉSUS, *Traité de la souffrance morale*, par le R. P. Blot, de la Compagnie de Jésus. 3 forts vol. in-12, 1865 (ensemble de XIV-1552 pages). Chez Victor Palmé. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un livre fait avec un nombre extraordinaire de livres : peut-être l'auteur n'a-t-il pas suffisamment condensé les innombrables matériaux qu'il a amassés; peut-être est-il tombé dans des longueurs et des redites; mais, en somme, c'est là, sur un sujet peu traité en un ouvrage à part, un excellent recueil de pensées, de méditations bien coordonnées, et offrant un ensemble solide et précieux pour les âmes pieuses, malheureusement trop peu nombreuses de nos jours, qui méditent et approfondissent les mystères de la Passion et de la mort du divin Sauveur Jésus.

En sa *Préface*, le R. P. Blot écrit ces lignes, auxquelles nous ne saurions trop applaudir : « Dans les prédications comme dans les livres de piété, le besoin de doctrine se fait sentir, et l'on se fatiguerait bientôt de n'entendre que d'honnêtes et aimables paroles, comme de ne lire que des amplifications fades et creuses. De là vient qu'une

grande faveur s'attache toujours aux Opuscules de saint Liguori, où des citations multipliées, quoique peu fondues et rarement prises à la source, mettent en évidence la doctrine qu'il faut aux âmes, et que l'onction de l'auteur rend plus attrayante. »

Oui, *le besoin de doctrine* se fait sentir, et grandement sentir dans les livres de piété qui s'écrivent de nos jours! Ce ne sont, le plus souvent, que des *amplifications fades et creuses* où l'on ne rencontre que des pensées vulgaires délayées dans un déluge de mots, des lieux communs, des sentiments vagues et une phraséologie fastidieuse. Dire que de tels livres sont sans portée réelle, sans action sur la conduite et sans fruit aucun pour l'avancement des âmes, ce serait assurément leur faire la part trop belle. Ils méritent un tout autre jugement encore : ils sont la mort de la vraie piété, et tuent la vraie dévotion; voilà ce qu'on en doit dire sans détour!

Nous sommes heureux de voir le R. P. Blot mettre le doigt sur la plaie qui nous ronge aujourd'hui, et s'efforcer de remédier à ce mal déplorable en offrant aux âmes chrétiennes un ouvrage solide, puisé aux sources vives de la piété, c'est-à-dire dans les écrits de beaucoup de Saints, les seuls qui puissent effectivement guider et vivifier les fidèles et leur distribuer une nourriture forte et abondante.

Tout son ouvrage, on peut le dire, n'est qu'un tissu, souvent habilement lié, d'extraits des Pères de l'Église, des docteurs, des théologiens, des interprètes, des hagiographes, des ascètes et des prédicateurs qui ont traité ou seulement touché ce grand et fécond sujet : l'*Agonie de Jésus!* Le pieux auteur n'a pas craint, en quoi nous le félicitons grandement, de puiser dans les récits de saintes femmes, dont les Révélations, ou formellement approuvées, ou en parfaite concordance avec les plus graves auteurs, sont d'un si puissant enseignement et offrent tant de lumières pour la méditation des souffrances du Sauveur. Si les paroles des Saints ne forment pas tout le fond de cet ouvrage, ce qui eût été préférable, on en compte un bon nombre, et ce sont eux, bien sûrement, qui fournissent les pages les plus belles, les plus vivantes, comme les plus fortes et les plus abondantes sous le rapport de la doctrine, aussi bien qu'au point de vue des sentiments.

L'auteur a partagé ses richesses mystiques et ascétiques en trois grandes divisions, renfermées chacune en un volume, et chaque volume contient quatre livres. Dans le premier volume se trouvent les considérations générales, la manière dont Jésus a souffert, les causes et les fins de son Agonie, les préliminaires. Il est traité, dans

le deuxième volume, des pénibles émotions du Sauveur, de sa solitude et de son prosternement, de sa prière et de sa soumission à la divine Volonté. Enfin, le troisième volume nous montre les disciples endormis, l'Ange consolateur, les luttes et la sueur de sang, la conduite opposée d'un traître et d'une Mère durant ces premières scènes de la Passion.

Nous avons dit que l'auteur a puisé dans quantité d'écrits les plus respectables. Il faut ajouter que, pour l'ordre et la succession des scènes, il a pris pour guide le docte et pieux P. Patrizi (*De Evangiliis*, lib. II); puis, afin de rappeler au lecteur que toute cette Sainte Agonie est un mystère, il la nomme à bon droit l'Oraison de Notre-Seigneur sur le Mont des Olives (1); le R. P. Blot a terminé un grand nombre de chapitres par les prières que divers auteurs ont composées sur ce sujet.

Le pieux travail du vénérable jésuite s'arrête à l'entrée de la Passion et n'en développe que le premier mystère, celui que l'on appelle communément l'Agonie du jardin des Oliviers. Mais quel immense sujet encore et quels enseignements ! « Chaque chapitre, dit l'auteur, est un pas de plus que nous faisons dans les agonies du divin Cœur, pour y trouver un modèle et une consolation dans nos propres agonies. Il est sans doute des âmes qui ne parcourront ces chapitres que comme le pèlerin parcourt les Lieux où Jésus a souffert, et qui, en visitant le jardin des Olives, se contenteront de satisfaire leur pieuse curiosité. Mais il est d'autres personnes qui devront se dire : Et moi aussi j'ai passé par là !

« En voyant le choix des disciples, elles se rappelleront que le choix de leurs compagnies ou de leurs amis fut leur première difficulté ou leur premier pas dans l'agonie. Beaucoup d'entre elles ont fait quelques pas de plus, et sont allées jusqu'aux souffrances intérieures, jusqu'à la crainte, jusqu'au dégoût, jusqu'à l'ennui, jusqu'aux répugnances et aux révoltes de la nature. Quelques-unes sont allées jusqu'à la tristesse mortelle, jusqu'au combat, jusqu'à la crise, jusqu'à la sueur, jusqu'aux larmes, jusqu'au sang. Toutes ont dû boire quelquefois le calice d'amertume; et combien même ont éprouvé le sommeil de leurs amis, ou rencontré un traître dans leurs rangs ! »

Le pieux auteur, en écrivant, a toujours eu les yeux fixés sur ces âmes et sur Jésus agonisant. Aussi peut-on dire qu'il a eu le bonheur

(1) *Bréviaire romain*, mardi après la Septuagésime, *De oratione Domini Nostri Jesu Christi in monte Oliveti.*

de saisir les traits de ce parfait Modèle, et de réussir très-souvent à bien les inculquer dans l'esprit des lecteurs qui doivent les reproduire en eux. Sans doute il eût encore mieux atteint son but, s'il se fût restreint davantage dans le choix de ses matériaux; ayant « recueilli et mis en ordre presque tout ce qui a été écrit sur les souffrances de l'Homme-Dieu dans Gethsémani, » il s'est trouvé dans une assez grande abondance, et de là, peut-être, la prolixité dans laquelle il est tombé, au moins dans certaines parties. Il eût donc été à désirer qu'il choisît encore dans le choix qu'il a fait, et qu'il empruntât plus qu'à tout autre aux Saints qui ont pénétré le plus avant dans le Cœur de Jésus, et qui nous en ont révélé le mieux les douleurs. De cette manière, son livre, ce nous semble, n'eût été composé que de la moelle des choses, et, étant plus substantiel, il eût été peut-être plus profitable aux âmes.

Mais, nous le répétons, ce n'en est pas moins ici un précieux recueil, où, comme le dit modestement le R. P. Blot, « ses frères dans le sacerdoce trouveront les matériaux de nombreuses instructions, aussi intéressantes que pratiques, sur un sujet qui était trop difficile pour être souvent abordé. Nous les avons patiemment réunis, en puisant toutes nos citations aux sources mêmes, et en priant Dieu que d'autres écrivains ou orateurs sachent mieux que nous les mettre en œuvre. » L.-F. G.

LE TRÉSOR ÉPISTOLAIRE DE LA FRANCE, Choix des lettres les plus remarquables au point de vue littéraire; publié par Eugène CRÉPET. 2e série, du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Paris, Hachette, 1865. 1 vol. in-12 de XXVIII-585 pages. Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà dit beaucoup de bien de la première série du *Trésor épistolaire* (numéro du 1er septembre 1865, p. 541); la deuxième série nous semble mériter les mêmes éloges. Les cent cinquante-cinq lettres que contient le volume dont nous venons de nous occuper ne sont pas moins bien choisies que les cent soixante lettres du premier volume, et tous ceux qui auront parcouru ces deux volumes si pleins et si charmants ne s'étonneront pas d'entendre M. Eugène Crépet s'exprimer ainsi, à la fin de son *Avant-propos :* « Malgré nombre de sacrifices obligés et d'inévitables lacunes, nous osons croire que ce recueil peut avoir quelque utilité, et même exercer une heureuse influence dans le cercle des études spéciales auxquelles il se rattache. Mis en goût par les échantillons qu'il rencontrera ici, le lecteur se sentira sans doute porté à remonter jusqu'à la source de nos citations,

à embrasser l'ensemble des correspondances dont il aura trouvé dans ce recueil un spécimen, et, par suite, à estimer à sa vraie valeur l'une des branches les plus importantes de notre littérature nationale. Peut-être même la sévérité que nous avons apportée au choix de nos citations l'aidera-t-elle à en tirer un meilleur fruit. Si notre modeste travail pouvait avoir ce résultat, nous nous trouverions récompensé au-delà de nos mérites et de notre ambition. »

Les lettres qui appartiennent à la deuxième série du *Trésor épistolaire* sont signées Hamilton, Mlle Aïssé, Mlle de Launay, Montesquieu, le président de Brosses, Vauvenargues, Voltaire, Mme du Deffand, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, Frédéric II, le marquis de Mirabeau, Mlle de Lespinasse, Beaumarchais, Mme de Choiseul, le comte de Mirabeau, Mme Roland, Camille Desmoulins, Ducis, Joseph de Maistre, Mme de Staël, Napoléon Ier, Chateaubriand, Paul-Louis Courier, Béranger. L'appendice nous offre encore des lettres de Piron, de Mlle Lecouvreur, du marquis d'Argenson, de l'abbé Gatiani, du prince de Ligne, de Destutt de Tracy, de Benjamin Constant et de Jacquemont.

M. Eugène Crépet justifie parfaitement, dans son *Avant-propos*, le choix de ses citations, et il est difficile de ne pas lui donner toujours raison, soit en ses exclusions, soit en ses préférences. Sans doute, de belles pages ont été omises, mais il fallait se borner. M. Crépet a, du moins, tiré le meilleur parti possible de l'étroit espace dont il lui était permis de disposer, et, comme il le dit lui-même, à défaut d'une récolte aussi abondante qu'il eût été à souhaiter, il donne au moins au public la fleur du panier.

Les notices qui précèdent les lettres des trente-quatre personnages qui ont eu l'honneur de fournir à notre littérature ce recueil de chefs-d'œuvre sont à peu près irréprochables (1). M. Crépet a eu le bon goût de suivre en presque toutes ces notices le plus sûr et le plus aimable de tous les guides (2), et certainement il ne nous blâmera

(1) Les inexactitudes que nous pourrions y relever sont en si petit nombre, que ce n'est point la peine d'en parler. Voici peut-être la plus grave de toutes : nous ne croyons pas que l'édition donnée par M. Babou des *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis* soit la seule où aient été rétablis de curieux passages que les scrupules outrés des premiers éditeurs leur ont fait supprimer (p. 52). L'édition de M. R. Colomb (*Le président de Brosses en Italie*, 1861, 2 in-12, Didier) présente le même avantage. M Colomb dit (*préface*, p. III) que le manuscrit authentique des *Lettres familières écrites d'Italie* lui a fourni le moyen de restituer un grand nombre de pages supprimées par les éditeurs de l'an VII.

(2) Notamment pour Hamilton, Mlle Aïssé, Mlle de Launay, « le La Bruyère des femmes, » de Brosses, Vauvernagues, Voltaire, Mme du Deffand, J.-J. Rousseau,

pas de partager entre M. Sainte-Beuve et lui les éloges qui sont si bien dus à l'auteur de tant d'appréciations non moins justes qu'ingénieuses.

T. DE L.

L'ŒUVRE DU DENIER DE SAINT PIERRE, par M. l'abbé RICHAUDEAU, aumônier des Ursulines de Blois. Brochure in-18 de 68 pages. Chez l'auteur, à Blois.

Sans doute le Denier de Saint-Pierre, depuis plusieurs années, est admirablement venu au secours du Saint-Père; mais il est encore loin de suffire! La preuve, c'est que le Saint-Père a été obligé de recourir dernièrement à un troisième emprunt, bien plus onéreux que les deux premiers qui n'ont pas été couverts entièrement.

Avec le Denier de Saint-Pierre bien organisé dans le monde catholique et fourni par la plus grande partie des fidèles, le Saint-Père recevrait une somme capable de le soutenir tant qu'il sera privé des ressources que lui procuraient les États dont on l'a dépouillé, et serait à même de liquider les trois emprunts consentis, sans en contracter un quatrième.

Il y a deux cents millions de catholiques; si cent millions seulement, organisés comme les souscripteurs de l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, pouvaient donner chaque année 1 fr. par personne, on aurait cent millions qui finiraient par tout combler et fournir à tout pendant l'épreuve.

Pour arriver à ce but, il est utile de faire connaître de plus en plus dans tous les diocèses du monde les raisons puissantes de conscience, de justice, d'intérêt catholique qui doivent nous faire tous concourir généreusement et constamment à cette contribution religieuse qui est une Œuvre vraiment apostolique et digne de toutes les bénédictions du ciel. C'est ce que M. l'abbé Richaudeau se propose dans son opuscule, et c'est là très-certainement une tâche utile; car beaucoup de chrétiens, bons par ailleurs, aimant l'Église catholique, ne se prêtent cependant pas, comme ils le devraient, à l'Œuvre du Denier de Saint-Pierre.

L'auteur nous en cite un exemple frappant. Un pieux curé, homme vraiment dévoué au Saint-Siége, lui adressait ces lignes : « Votre petit écrit a retourné l'esprit et les idées de mes paroissiens auxquels j'avais hâte de le distribuer. D'abord ils ne voulaient pas même le lire, prétendant que le Pape n'avait besoin ni du pouvoir temporel, ni d'argent par millions; ils se sont cependant décidés, un peu, je crois, par com-

Diderot, Frédéric II, Mlle de Lespinasse, Beaumarchais, Mme de Choiseul, Mirabeau, Mme Roland, Ducis, J. de Maistre, Mme de Staël, etc.

plaisance; or, ils me disent aujourd'hui en grand nombre : Monsieur le Curé, nous ne comprenions pas les choses; nous ne savions pas ce que c'est que le Pape; demandez-nous maintenant pour le Denier de Saint-Pierre, et nous ne vous ferons pas éprouver de refus. »

En conséquence, pour éclairer les honnêtes et généreux catholiques qui ne sentent pas l'importance de cette Œuvre, on ne saurait trop s'attacher à répandre l'opuscule de M. l'abbé Richaudeau et le recommander au zèle de tous ceux qui aiment la cause du Saint-Siége.

J.-G. L.

THÉOCRATIE ET DIABOLOCRATIES. *Appel aux libres penseurs*, par M. Désiré LAVENDANT. 1 vol. in-8° de 488 pages. Chez Douniol. Prix : 5 fr.

Voici un livre original, petillant de verve, et qui traite un peu, comme la fameuse thèse de Pic de la Mirandole, *de omni re scibili*. Les vers s'y marient agréablement à la prose, *amant alterna*; et quand on parcourt ces pages variées, on éprouve le charme d'une promenade à travers un délicieux jardin dans lequel les pelouses, habilement ménagées, font suite à des ombrages touffus et à de riants parterres de fleurs.

La première partie du volume est une piquante allégorie où l'auteur nous montre la « Bergerie romaine » attaquée par divers animaux, merles, loups et renards; puis vient un morceau intitulé : *Premier glapissement*; c'est une longue tirade dans la bouche du cardinal de Bernis, un des plus galants et des plus érotiques agresseurs des institutions romaines. On en jugera par de courtes citations :

J'ai sucé mon lait à Cythère
Comme le célèbre Voltaire,
Lorsque, de l'héroïque épris
Il peignait la joie et les ris,
Et le plus vaillant des Henris
Et les yeux malins de Cypris.
. . . .
Tel est de moi, Bernis, le saint Esprit, en somme :
Où trouver, sous l'habit de prêtre gentilhomme,
Juge plus sain pour juger Rome ?

Dans le *Deuxième glapissement*, l'ennemi du Pape qui parle veut bien reconnaître : Que l'Italie doit à la Papauté de n'avoir pas été absorbée par l'Allemagne :

Il est vrai que sans eux, le Gibelin dantesque
Eût livré l'Italie aux serres du Tudesque.
Mais que nous fait de l'Aigle allemand le malheur,
Si nous n'en avons pas tiré notre bonheur!
Ah! l'indignation m'empourpre à tant d'audace,
Et la main me démange au nom de Boniface.....

Une *Méditation* d'un caractère grave et en très-beaux vers termine la partie poétique du livre.

Nous arrivons au chapitre intitulé « les erreurs de Giboyer père et fils » qui est une réfutation des théories contenues dans la pièce de M. Augier, déjà bien oubliée. M. Laverdant, en généreux adversaire, admet que la pièce est fortement nouée, d'un intérêt violent, et qu'elle renferme une scène pathétique d'une grande valeur littéraire.

Mais pour apprécier les caractères, approchons-les du tableau des Béatitudes évangéliques. Impossible de sentir dans la pièce le souffle de ces vertus salutaires et glorieuses : humilité, douceur, compatissance, faim et soif de la justice, miséricorde, pureté, harmonieux esprit de paix... Arrêtons-nous, car la seule énumération de ces grandes vertus condamne ce triste ouvrage, dont le vrai titre devrait être, au dire de M. Laverdant : « notre fumier commun. »

Dans les chapitres suivants, l'auteur établit ces grands principes, que l'Église seule donne la vraie égalité; que, sans la fraternité chrétienne, il n'y a ni égalité, ni liberté.

On ne saurait trop recommander le chapitre sur la « piperie des mots » qui, suivant la belle expression de M. Franz de Champagny, fait servir les plus belles paroles : *nationalité*, *progrès*, *liberté* à démolir ce qu'il y a au monde de plus sacré. Appliquer le nom de *cléricaux* à des hypocrites et à des intrigants, c'est être aussi injuste que celui qui appellerait les Apotres des *Judas*.

Plus loin M. Laverdant expose et développe ce que c'est que la *théocratie* sainement entendue; mais ici nous ne pouvons suivre l'auteur sur ce terrain brûlant, et force nous est de le contempler de loin, en nous plaignant de notre grandeur qui nous attache au rivage.

Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au livre lui-même; mais nous ne terminerons pas sans citer quelques lignes de la *Conclusion* qui montrent l'esprit d'harmonie et de conciliation qui anime l'auteur : « J'ai la bonne espérance de n'avoir exprimé aucun sentiment d'inimitié contre aucune des personnes dont j'ai critiqué les actes où les discours, quelque ennemies ou dangereuses amies qu'elles fussent de l'Église... »

« J'ai cédé au besoin de jeter dans la tapageuse mêlée le cri d'un clérical papiste d'une espèce assez rare. Je suis de ces oiseaux qui, remontés tant bien que mal des buissons marécageux du monde sur l'arbre de la sainte Eglise, se sont efforcés de faire peau neuve et plumage nouveau.... Je suis donc chrétien catholique rien de plus, soldat du Pape, pas davantage ! »

Nous ne saurions mieux clore cette rapide et incomplète analyse.

G. F.

OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

condamnés par la S. Congrégation de l'Index.

Un décret en date du 16 juin, approuvé par le Souverain-Pontife le 20 du même mois, a condamné les ouvrages suivants :

La Vita di Gesu Cristo, per F. CUNIBERTI. (*Vie de Jésus-Christ*, par F. CUNIBERTI.)

Les Apôtres, par M. Ernest RENAN.

Le Catholicisme romain en Russie, études historiques, par le comte Dmitry TOLSTOY. Paris, 1864.

La Pluralité des existences de l'âme, par M. PEZZANI.

Histoire de la littérature anglaise, par M. H. TAINE.

La Bible de l'humanité, par M. MICHELET.

Etudes historiques et critiques sur les origines du christianisme, par A. STAP. Paris, 1865.

Freiherr J. Heinrich von Wessenberg, sein Leben und Wirken, von D. J. BECK. Latine vero : *Baronis J. Henrici de Wessenberg vita et acta*, per D. J. BECK. Fribourg, F. Wagner, 1862. (*La Vie et les actions du baron J.-Henri de Wessenberg*, par D.-J. BECK. Fribourg, F. Wagner, 1862.)

J. Heinrich von Wessenberg ein deutsches Lebensbild, von D. J. BECK. Latine vero : *J. H. de Wessenberg vitæ germanicæ exemplar*, per D. J. BECK. Friburgi, Wagner, 1863. (*J.-H. de Wessenberg, modèle de vie allemande*, par D.-J. BECK. Fribourg, F. Wagner, 1863.)

CHRONIQUE

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a proposé, pour les concours de 1867 et 1868, les sujets suivants :

Pour le prix ordinaire, l'Académie rappelle qu'elle a mis au concours, pour l'année 1867, la question suivante : « Examiner dans leur ensemble les « opuscules et fragments connus sous le nom d'*Œuvres morales de Plutarque*; « distinguer, entre ces divers ouvrages, ceux qui sont authentiques, ceux qui « sont apocryphes, ceux dont la forme originale a été seulement altérée par « des remaniements postérieurs. S'appuyer sur les indices de tout genre que « peut offrir l'étude historique, philosophique et grammaticale des écrits « dont il s'agit. »

Elle rappelle également qu'elle a prorogé jusqu'en 1867 le terme du concours ouvert en 1863, en substituant la question suivante : « Etudier les sermons « composés ou prêchés en France pendant le XIIIe siècle. — Rechercher les « noms des auteurs et les circonstances les plus importantes de leur vie. — « Signaler les renseignements qu'on pourra découvrir dans leurs ouvrages « sur les mœurs du temps, sur l'état des esprits, sur l'emploi de la langue « vulgaire, et, en général, sur l'histoire religieuse et civile du XIIIe siècle. »

L'Académie proroge à 1868 le terme du concours ouvert en 1864 sur cette question : « Explication théorique et catalogue descriptif des stèles antiques, « représentant la scène connue sous le nom de *Repas funèbre*. »

Elle propose, pour sujet du prix annuel à décerner en 1868, la question nouvelle qui suit : « De la lutte entre la philosophie et la théologie des Arabes « au temps de Gazzali, et de l'influence que cette lutte a exercée sur l'une « et sur l'autre. »

Chacun des prix sera de la valeur de 2,000 francs.

Pour le prix Bordin, l'Académie a proposé, pour sujet d'un prix à décerner en 1867, la question suivante : « Déterminer, d'après les historiens, les mo- « numents, les voyageurs modernes et les noms actuels des localités, quels « furent les peuples qui, depuis le XI[e] siècle de notre ère jusqu'à la conquête « ottomane, occupaient la Thrace, la Macédoine, l'Illyrie, l'Epire, la Thes- « salie et la Grèce proprement dite. —Comparer, sous le rapport du nombre « et sous celui de la langue, ces peuplades avec la race hellénique, et exposer « quel genre d'influence celle-ci a pu exercer sur elles. »

Elle rappelle également qu'elle a prorogé à 1867 le terme du concours ouvert en 1863, sur la question suivante : « Réunir toutes les données géo- « graphiques, topographiques et historiques sur la Palestine, disséminées « dans les deux Talmuds, dans les Midraschim et dans les autres livres de la « tradition juive (Megillath-Taanith, Séder, Olâm, Siphra, Siphri, etc.). Pré- « senter ces données dans un ensemble systématique, en les soumettant à « une critique approfondie et en les comparant à celles que renferment les « écrits de Josèphe, d'Eusèbe, de saint Jérôme et d'autres auteurs ecclésias- « tiques et profanes. »

L'Académie proroge à 1868 le terme du concours ouvert en 1864, sur cette question : « Faire l'analyse critique et philosophique des inscriptions himya- « rites connues jusqu'à ce jour. »

L'Académie propose, pour sujet du même concours en 1868, la question nouvelle ainsi conçue : « Faire connaître, à l'aide de renseignements fournis « par les auteurs et les inscriptions grecques et latines, l'organisation des « flottes romaines, en prenant pour modèle le mémoire de Kellermann sur « les *Vigiles*. »

Chacun de ces prix est de la valeur de 3,000 francs.

Le prix de la fondation de M. Louis Fould, pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès,* sera décerné, s'il y a lieu, en 1869.

M. Tischendorf était allé à Rome, en février dernier, pour obtenir la permission de publier un *fac-simile* de la Bible grecque du Vatican. L'illustre exégète se proposait de suivre la méthode qui lui a si bien réussi pour la reproduction du *manuscrit du Sinaï*, édité à Saint-Pétersbourg sous les auspices de l'empereur Alexandre, et dont nous avons parlé dans les *Annales,* t. XIII, p. 342 (5[e] série).

« La réalisation de ce projet, disait-il avec juste raison, loin d'amoindrir « le prix de l'édition du cardinal Maï, donnerait à cette œuvre une autorité « que plusieurs lui contestent, parce qu'il a suffi que les savants découvris- « sent un certain nombre d'inexactitudes dans l'édition Maï pour qu'ils en « soupçonnent à chaque verset. »

Le Saint-Père a donné son plein assentiment à la proposition de M. Tischendorf, mais il a voulu réserver exclusivement au Saint-Siége l'honneur de l'exécution. Nous apprenons qu'on ne tardera pas à se mettre à l'œuvre. Le Rév. P. Vercellone a annoncé cette bonne nouvelle à une réunion de savants.

LISTE
DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES
QUI ONT PARU DANS LE MOIS D'AOUT.
(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Nous ferons observer au lecteur que, tout en résumant, d'après le *Journal de la librairie*, la nomenclature des ouvrages nouvellement parus, nous avons soin d'ajouter à chaque ouvrage le prix que le *Journal de la librairie* ne donne pas ou ne donne que très-rarement. Pour les livres publiés dans les départements, ce sera quelquefois difficile; mais, sauf de rares exceptions, nous compléterons toujours, comme nous le faisons aujourd'hui, les renseignements du *Journal de la librairie*.

Les abonnés connaîtront ainsi, à l'aide de la Revue, les ouvrages nouvellement publiés, le nombre de pages et le prix de chacun d'eux, et, en se reportant au tableau que nous avons plusieurs fois publié sur le tarif approximatif des prix d'affranchissement, ils pourront, en nous demandant des livres, se rendre compte de la valeur de leurs commandes, y compris les frais d'affranchissement.

Cette liste comprend généralement tous les ouvrages bons ou mauvais parus dans le mois qui précède la publication du numéro de la Revue (1). Nous n'excluons que les réimpressions ou publications qui sont évidemment sans intérêt pour nos souscripteurs et les brochures qui n'ont pas cent pages d'impression, à moins que le nom de l'auteur ou le sujet traité ne donne à la publication une importance réelle.

About. — Le Turco; par Edmond About. Le bal des artistes. Le poivre. L'ouverture du château. Tout Paris. La chambre d'ami. Chasse allemande. L'inspection générale. Les cinq perles. In-18 jésus, 320 p. Hachette. 3 50

Actes (les) des saints depuis l'origine de l'Eglise jusqu'à nos jours d'après les Bollandistes, Mabillon et les plus récents hagiographes, traduits et publiés pour la première fois en français par une société d'ecclésiastiques sous la direction de MM. J. Carnandet et J Fèvre. T. 3. Gr. in-8° à 2 col., VIII-693 p. Lyon, L. Gauthier 12 50

Alayrac. — Un grand journaliste, ou la cinquième opinion; par Victor Alayrac. In-18 jésus, 401 p. Maillet. 3 »

Beaumarchais. — Théâtre de Beaumarchais, suivi de ses poésies diverses et précédé d'observations littéraires, par M. Sainte-Beuve. In-18 jésus, XVI-419 p. Garnier frères. 3 »

Beaussire. — La liberté dans l'ordre intellectuel et moral, études de droit naturel; par Emile Beaussire. In 8°, XXIV-504 p. Durand et Pedonne-Lauriel. 7 »

Bonaventure (St.). — S. R. E. cardinalis Bonaventuræ ex ordine minorum, episcopi albanensis, eximii Ecclesiæ doctoris, opera omnia, Sixti V, Pontificis maximi jussu diligentissime emendata accedit sancti doctoris vita, una cum diatriba historico-chronologico-critica. *Editio* etc., reducta cura et studio A. C. Peltier. T. 7. Gr. in-8° à 2 col. XXIV-666 p. Vivès.
(L'ouvrage formera 14 vol. 160 fr.)

Boucher de Perthes. — Sous dix rois. Souvenirs de 1791 à 1860; par M. Boucher de Perthes. T. 7. In-12, 676 p. Didron. 3 50

Bourdon (Mme). — Léontine, histoire d'une jeune femme; par Mme Bourdon (Mathilde Froment). 4e *édition*. In-18 jésus, 238 p. Bray. 2 »

Cabanis. — Rapports du physique et du moral de l'homme; par P.-J.-G. Cabanis. *Nouvelle édition*, par le docteur Cerise. 2 vol in-18 jésus, LXVII-781 p. Charpentier. 7 »

Cahier. — Les caractéristiques des saints dans l'art populaire énumérées et expliquées; par le P. Ch. Cahier, de

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaitre tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Compagnie de Jésus. 1re livraison. In-4°, 108 p. Ve Poussielgue et fils. 8 »
(Cet ouvrage formera 2 vol. in-4° et paraîtra en huit livraisons de 100 p. au moins, de 2 mois en 2 mois. Chaque livr. 8 fr.).

Chrysostome (saint Jean). — Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome d'après toutes les éditions faites jusqu'à ce jour. Nouvelle traduction française par l'abbé J. Baraille Texte grec en regard. T. 5. Gr. in-8° à 2 col. 610 p. Vivès.
(L'ouvrage formera 26 vol., 400 fr.)

Chrysostome (saint Jean). — Œuvre complètes de saint Jean Chrysostome. Traduction nouvelle par M. l'abbé J. Baraille. T. 5. In-8°, 598 p. Vivès.
(L'ouvrage complet, 20 vol. 130 fr.)

Chrysostome (saint Jean).— Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome, traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin. T. 10. Gr. in-8° à 2 col.. Guérin.
(L'ouvrage formera 10 à 11 vol. — Chaque vol. 6 fr. 50.)

Circulaires et instructions officielles relatives à l'instruction publique. Publication entreprise par ordre de S. Exc. le ministre de l'instruction publique. T. 4. Années 1850-1855. In-8°, xx-810 p. Jules Delalain. » »

Collection intégrale et universelle des orateurs chrétiens. 2e série, renfermant : 1° les œuvres oratoires des prédicateurs qui ont le plus illustré la chaire française depuis 1789 jusqu'à nos jours, etc., etc. T. 88e de la publication entière, et T. 28e de la seconde série. Thomas A. Kempis. Du Perron De Richelieu. Saint Vincent de Paul. De Coudren. Foucault. De Lamont. De Pezenne. Gr. in-8° à 2 col., 590 p Migne. 6 »

Congrès médical de France. 3e session tenue à Bordeaux du 2 au 7 octobre 1865. In-8°, xxi-916 p. Baillière et fils. 9 »

Cousin. — Fragments philosophiques pour servir à l'histoire de la philosophie ; par Victor Cousin. Philosophie contemporaine. 5e *édition*. In-8°, xcviii-407 p. Didier. 8 »

Darras. — Histoire générale de l'Eglise depuis la création jusqu'à nos jours ; par l'abbé J.-E. Darras. T. 7. In-8°, 683 p. Vivès. 5 »

Delvaux. — Lettres inédites du R. P. Joseph Delvaux sur le rétablissement des jésuites en Portugal (1829-1834), publiées par le P. Auguste Carayon. In-8°, xvi-508 p. Lécureux. » »

Demogeot. — Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours; par J. Demogeot. 7e *édition*. In-18 jésus. xiii-684 p. Hachette. 4 »

Dumas. — Affaire Clémenceau, mémoire de l'accusé ; par Alexandre Dumas fils. 3e *édition*. In-8°, 357 p. M. Lévy frères. 6 »

Du Verger de Saint-Thomas. — L'Italie et son armée en 1865 ; par le comte Du Verger de Saint-Thomas, chef d'escadrons aux chasseurs de la garde. 2e *édition*. In-8°, 308 p. Dumaine. 5 »

Félix. — Le progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris; par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1866. In-8° 361 p. 3 50

Féval. — L'homme de fer; par Paul Féval. In-18 jésus, 363 p. Faure 3 »

Féval. — L'hôtel Carnavalet. Père Camarade. Favas et Boisrosé; par Paul Féval. In-18 jésus, 395 p. Dentu. 3 »

Féval. — Les mystères de Londres; par Paul Féval. *Nouvelle édition*, complétement revue par l'auteur. 2 vol. in-18 jésus 846 p. Faure. 6 »

Fillon. — Marie de Longevialle, en religion sœur Marie-Bernard, trappistine ; par l'abbé G. Fillon. 2 vol. In-12, 994 p. Douniol. 8 »

Firquet. — La France pontificale (Gallia christiana) : histoire chronologique et biographique des archevêques et évêques de tous les diocèses, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, divisée en 17 provinces ecclésiastiques; par M. H. Fisquet. Métropole de Rouen. Séez. In-8°, 176 p. Repos. 8 »

Frédéric II. — Mémoires de Frédéric II, roi de Prusse, écrits en français par lui-même, publiés conformément aux manuscrits originaux conservés aux archives du cabinet à Berlin, avec des notes et des tables; MM. E. Boutaric et E. Campardon, archivistes aux archives de l'empire. 2 vol. in-8°, viii-1060 p. Plon. 16 »

Grou. — L'intérieur de Jésus et de Marie; par le P. Jean-Nicolas Grou. Ouvrage publié sur tous les manuscrits autographes; avec un fac-simile et une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur; par le P. Alphonse Cadrès, de la même Compagnie. 2e *édition*. 2 vol. In-12, cxxxvi-645 p. Palmé. 5 »

Guizot. — Corneille et son temps, étude littéraire, suivie d'un essai sur Chaplain, Rotrou et Scarron; par M. Guizot. 5e *édition*. In-8°, xv-480 p. Didier. 5 »

Hatin. — Bibliographie historique et critique de la presse périodique française, ou Catalogue systématique et raisonné de tous les écrits périodiques de quelque valeur publiés ou ayant circulé en France depuis l'origine du journal jusqu'à nos jours, etc. Précédé d'un essai

historique et statistique sur la naissance et les progrès de la presse périodique dans les deux mondes; par Eugène Hatin. Gr. in-8° à 2 col., CXVII-684 p. et 1 portrait. Didot. 29 »

Henry. — Les Magnificences de la religion, recueil de ce qui a été écrit de plus remarquable sur le dogme, sur la morale, sur le culte divin, etc., etc.; par l'abbé A. Henry. 1re série. T. 6. In-8°, 695 p. La Marche (Vosges), l'auteur. 5 »

Histoire générale de Paris. Collection de documents fondée avec l'approbation de l'Empereur, par M. le baron Haussmann, sénateur, préfet de la Seine, et publiée sous les auspices du conseil municipal. Introduction. In-4°, 223 p. Imp. impériale. 75 »

Jéhan. — Dictionnaire des controverses historiques ou réhabilitation en général des institutions, des personnages et des faits compromis ou dénaturés soit par les erreurs, soit par les calomnies de l'histoire, etc.; par L.-F. Jéhan (de Saint-Clavien). Publié par M. l'abbé Migne. T. unique. In-4°, à 2 col., IV-702 p. 8 »

Laboulaye. — Histoire des Etats-Unis, depuis les premiers essais de colonisation, jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale, 1620-1789; par Edouard Laboulaye. T. 2. Histoire de la Révolution. T. 3. Histoire de la Constitution. In-8°, XXIII-1023 p. Charpentier. » »

Lacroix. — Histoire de la vie et du règne de Nicolas Ier, empereur de Russie; par Paul Lacroix (bibliophile Jacob). T. 3. In-8°, 571 p. Hachette. L'ouvrage formera 5 ou 6 vol. » »

Lamartine (de). — Les Confidences et les Nouvelles confidences; par A. de Lamartine. Gr. in-8°, 573 p. Hachette. 7 »

La Saussaye (de). — Histoire du château de Blois; par L. de La Saussaye. 6e *édition*. In-8°, VIII-386 p. et 8 pl. Aubry. 6 »

Lataste. — La Vie et les Œuvres de Marie Lataste, religieuse coadjutrice du Sacré-Cœur, publiées par M. l'abbé Pascal Darbins. 2e *édition*. Précédée d'une nouvelle vie, par une Religieuse du Sacré-Cœur, etc. 3 vol. In 8°, XXXIX-1246 p. Bray. 18 »

Lehr. — Etudes sur l'histoire et la généalogie de quelques-unes des principales maisons souveraines de l'Europe, et spécialement sur la généalogie paternelle et maternelle de leurs chefs actuels; par M. Ernest Lehr. In-4°, XV-350 p. et 7 pl. Ve Berger-Levrault et fils. 60 »

Love. — Du spiritualisme rationnel à propos des divers moyens d'arriver à sa connaissance et de ceux qui ont été plus particulièrement employés; par G. H. Love. 2e *édition*. In-12, VIII-447 p. Didier. 3 50

Luche. — Le Catéchisme de Rodez expliqué en forme de prônes, ouvrage également utile au clergé, aux communautés religieuses et aux fidèles; par l'abbé Luche. T. 3. In-8°, 410 p. Vivès. L'ouvrage complet : 16 »

Mazade (de). — Deux femmes de la Révolution; par Charles de Mazade. In-18 jésus, XII-7 p. Michel Lévy frères. 3 »

Ménard. — Solange de Châteaubrun ou le commencement du calvinisme en France; par Théophile Ménard. 4e *édition*. In-8°. 240 p. Mame. 1 »

Méry. — Les journées de Titus; par Méry. In-18 jésus, 380 p. Michel Lévy frères. 3 »

Mirecourt (de). — Histoire contemporaine. Portraits et silhouettes au XIXe siècle; par Eugène de Mirecourt. T. 1. Grand in-8°, VII-443 p. Dentu. » »

Müller (Mme). — Les Siècles illustrés, tableaux de l'histoire du monde depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours. Texte par Elisabeth Müller. Gr. in-4° oblong. Bédelet. Figures en *noir* avec teintes et ornements en couleur. 12 »

Müller. — Histoire de la littérature grecque jusqu'à Alexandre le Grand; par Otfried Müller. Traduite, annotée et précédée d'une étude sur Otfried Müller et sur l'école historique de la philologie allemande; par K. Hillebrand, professeur à la Faculté des lettres de Douai. 2e *édition*. 3 vol. In-18 jésus, CCCLXXX-1206 p. Durand. 12 »

Nourrisson. — La philosophie de saint Augustin; par Nourrisson. 2e *édition*. 2 vol. In-12, 960 p. Didier. 7 »

Perreyve. — La Journée des malades; par M. l'abbé Henri Perreyve, avec une introduction; par le R. P. Pététot, supérieur de l'Oratoire. 3e *édition*. In-18 jésus, XXVI-320 p. Douniol. 3 50

Ponson du Terrail. — Les Cosaques à Paris; par Ponson du Terrail. In-18 jésus, 319 p. Hachette. 3 50

Pontmartin (de). — Entre chien et loup; par A. de Pontmartin. 2e *édition*, augmentée d'une préface inédite. Gr. in-18 jésus, XXIII-323 p. 3 »

Pressensé (de). — Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre; par E. de Pressensé. 3e *édition*. In-8°, XV-684 p. Germer Baillière. 7 50

Quinton. — Aurélia, ou les Juifs de la porte Capène; par M. A. Quinton. T. 1. In-18 jésus, 326 p. Lethielleux. L'ouvrage complet : 5 »

Rituel (le) des rituels pour les prônes des dimanches et fêtes, l'administration du baptême, de la pénitence, de l'eucharistie, de l'extrême-onction et du mariage, etc., etc. Publié par M. l'abbé Migne. T. 1. In-4° à 2 col., 678 p. L'ouvrage complet, 2 vol. 14 »

Robert. — Aurifodina universalis scientiarum divinarum atque humanarum, ex fontibus aureis sanctorum patrum, conciliorum, doctorum, necnon paganorum fere ducentorum, tam in theologia, quam in philosophia, etc., etc. A.V. P. Roberto, cameracensi capucino. T. 2. In-4° à 2 col., 487 p. Vivès. 36 »

Saint-Simon et Enfantin. — Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin publiées par les membres du conseil institué par Enfantin pour l'exécution de ses dernières volontés et précédées de deux notices historiques. 9e vol. in-8°, 244 p. Dentu. 1 fr.

Sandret. — L'ancienne Eglise de France ou Etat des archevêchés et évêchés de France avant la constitution civile du clergé, de 1790, contenant des notices sur les provinces ecclésiastiques, les diocèses et les monastères, etc.; sommaire et complément de la Gallia Christiana; par L. Sandret. Province ecclésiastique de Rouen. In-8°, 156 p.; Dumoulin. 10 »

Satan, ses pompes et ses œuvres, ou discours sur les désordres ordinaires du monde, sapant toutes les vertus et innocentant tous les vices. Publié par M. l'abbé Migne. In-4° à 2 col., 716 p. 7 fr.

Schnitzler. — Les institutions de la Russie depuis les réformes de l'empereur Alexandre II, par M. J. H. Schnitzler. 2 vol. in-8°, XIII-1024 p. Ve Berger-Levrault et fils. 12 »

Staaff. — Lectures choisies de littérature française; par F.-N. Staaf. 2e *édition*. T. 1. 842-1790. In-8°, XXX-922 p. Didier. 7 fr. 50 c.

Stub. — Méditations ecclésiastiques pour tous les jours de l'année; par le R. P. Stub. T. 4. In-12, 551 p. Lethielleux. 14 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 1er août.

George Sand : le dernier Amour, 3e partie. — Emile de Laveleye : l'Instruction du peuple au XIXe siècle, suite. — Victor Cousin : Souvenirs d'Allemagne.— Bailleux de Marisy : la Ville de Marseille, ses finances et ses travaux publics. — Victor Cherbuliez : le grand Œuvre, entretiens sous un châtaignier, 2e partie. — André Cochut : des Nationalités, à propos de la guerre de 1866. — Ed. Grimard : le Chêne, essai de physiologie végétale. — E. de Lagenevais : Symptômes du temps. La réalité dans les romans. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Rodolphe Radau : la Force musculaire des insectes. — F.-T. Perrens : une Histoire de l'Italie parlementaire. — A. Geffroy : *la Police sous Louis XIV*, par M. Pierre Clément.

Livraison du 15 août.

George Sand : le dernier Amour, 4e et dernière partie. — E. Littré : la Philosophie positive. — Victor Cherbuliez : le grand Œuvre, entretiens sous un châtaignier, 3e partie. — Louis Etienne : la Critique contemporaine en Angleterre, suite. David Masson. — L. Wolowski : la Crise financière de l'Angleterre. — Ed. du Hailly : Souvenirs d'une campagne dans l'extrême Orient. — Imbert de Saint-Amand : Diane de Poitiers d'après des documents nouveaux. — Fouqué : l'Eruption de Santorin et les îles volcaniques. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — A. Geffroy : Lettre au directeur (sur la préface du quatrième vol. de *Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Elisabeth*, par M. Feuillet de Conches).

REVUE CONTEMPORAINE

(Rue du Pont-de-Lodi, 1. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 31 juillet.

Honoré Sclafer : Prométhée, 2e partie. — Amédée Marteau : l'Ecosse et les Hi-

glands. — S. Blandy : Sept pour un, nouvelle. — Emile Level : une Encyclopédie des chemins de fer. — Ch. Fay : Souvenirs de la guerre de Crimée, 2e partie. — Jules David : les Religions de l'extrême Orient. — Revue critique. — Léonce Dupont : Chronique politique.

Livraison du 15 août.

Ed. Lefebvre de Behaine : la quatrième Coalition, 3e partie. La paix de Vienne. — Jules David : les Religions de l'extrême Orient, 2e partie. — S. Blandy : Sept pour un, nouvelle, 2e partie. — F. Harmand : la Législation d'Annam, 2e partie. — Alphonse de Calonne : le Rôle de la Prusse et de l'Allemagne du Nord dans l'équilibre européen. — Henry Montucci : Travaux des académies et des sociétés savantes. Sciences physiques et naturelles. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Léonce Dupont : Chronique politique.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 35. — Prix : 50 fr. par an pour Paris ; — 56 fr. pour les départements ; — 62 fr. pour l'étranger.)

Livraison d'août.

North Bristish Review : Les désinfectants. — Max Dunck : Nabuchodonosor et ses successeurs. — *Intellectual observer :* Scènes et Tableaux du monde Asiatique. — Les Mémoires de lord Combermewe. (extrait). — *The atlantic Monthy :* Les Harmonies. — La Colombe dans le nid de l'Aigle (7e extrait). — La véridique Histoire d'un petit gueux (5e extrait). — Une Visite aux arbres géants. — Les Musées italiens : Milan, Venise, Florence, Rome, Naples (5e et dernière partie). — Excursion à l'île de Man, (6e série). — Pensées diverses. — Correspondance de la Revue : Lettres d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, de Londres. — Chronique et Bulletin bibliographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone ; — prix : 20 francs par an.)

Livraison de juillet.

Le comte Desbassins de Richmont : *La Roma sotteranea cristiana* de M. Jean-Baptiste de Rossi, avec une analyse géologique et architectonique de M. Michel de Rossi (3e et dernier article). — L'abbé Inchauspe : Analyse et Critique de la langue basque et les idiomes de M. de Charencey. — M. Bonetty : Inscription trouvée à Pompéï, prouvant l'existence publique du christianisme, 13 ans après la mort de saint Pierre, etc. — *Fac simile* de l'inscription trouvée à Pompéï. — M. Bonetty : Quelques documents historiques sur la religion des Romains et la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques, par leurs rapports avec les juifs, etc. — M. Bonetty : Analyse et extraits de *Dix ans d'enseignement historique,* de M. L. Lacroix. — Nouvelles et Mélanges.

Livraison d'août.

M. Bonetty : Cours complet de Patrologie grecque ; 2e série depuis l'an 890 jusqu'en 1480. — Liste des écrivains et des ouvrages contenus dans les tomes 159 jusqu'au tome 160, depuis l'an 1470. — M. Alexandre : quelques Documents nouveaux sur la réhabilitation du Paganisme, et son introduction dans le christianisme, au XVe siècle ; comprenant une notice préliminaire sur Phéthon, sur ses ouvrages, et en particulier sur son Traité des lois (1er article). — M. Bonetty et le chevalier de Rossi : Notice sur la vie de Pomponius Letus, et découverte dans les catacombes de son titre de *Souverain Pontife régnant.* — M. Bonetty : Voyage en Terre-Sainte, par M. de Saulcy. Analyse et extraits. — Gravures : Vue extérieure du tombeau de Josué. Vue intérieure. — L'abbé Gainet : Analyse de l'Étude historique et littéraire sur saint Basile, suivie de l'hexameron, traduit en français, de M. Fialon. — Nouvelles et Mélanges.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15 ; — prix : 15 fr. par an.)

Livraison d'août.

P. J. Martinof : la Science du Langage au XIVe siècle. — R. P. Monsabré : Panégyrique du B. Jean Berchmans. — R. P. Toulemont : le Schisme anglican et l'Église des premiers siècles. — P. A. Jean : deux Voyages à travers l'Australie. — L'abbé A. Le Hir : de l'Assomption de la sainte Vierge et des livres apocryphes qui s'y raportent. — P. Ch Clair : A propos d'un livre intitulé : Voltaire et ses Maîtres. — P. L. Marquigny : Bibliographie : Géographie générale, par L. Dussieux. Les historiens de la Lorraine. Schola Syriaca, auctore J.-B. Wenig. Histoire de sainte Monique, par M. l'abbé Bougaud, etc.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29.— Prix : 20 fr. par an.)

Livraison d'août.

Amédée de Margerie : les Transformations de l'amour chrétien. — Belin : de l'instruction publique en Orient. — Frédéric Passy : du Droit de propriété. (Fin.) L'hérédité. — Maxime de la Rocheterie : les Souffrances du doute. — Henri Ameline : Société d'économie charitable. Séance du 14 mai 1866. — G. A. Heinrich : Les bénédictins d'Italie. — Charles Barbier : la Poésie épique au moyen âge. — Antonin Rondelet . Revue littéraire : la Crise actuelle du Langage français : les Excentricités du Langage. Le dictionnaire de la Langue verte. Les Précieuses du jour. L'anglais à Paris. Grand dictionnaire des synonymes de la langue française. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Le Constitutionnel. — 2 août. C. Piel : le Livre des fiancées, par Octave Féré et R. Vallentin. — Louis Chauveau : Thomas Moore, l'Epicurien, traduction de M Henri Butat. — 6. Louis Enault : les Guides diamants; la Suisse, par M. Adolphe Joanne. — 10. Vigneau : la Double Clé des songes. — 11. Charles de Moüy : Lord Byron, histoire d'un homme (1788, 1824), par M. de Lescure. — 14. Louis Chauveau : Evian (Haute-Savoie). — 18. Gustave Landrol : Souvenirs du règne de Louis XIV, par le comte Gabriel-Jules de Cosnac (tome I). — 19. Louis Enault : Duguay-Trouin, par Alphonse Badin. — 21. A. Lavallée d'Iray : Œuvres administratives de M. Boulatignier. — 26. E. Egger : Mémoires lus aux cinq académies. — 27 Sainte-Beuve : la Comédie de J. de la Bruyère, par M. Edouard Fournier. — 29. Gustave Landrol : Œuvres complètes de F. Ponsart, de l'Académie française.

Journal des Débats. — 1er août. S. de Sacy : Méditations sur l'état de la religion chrétienne, par M. Guizot. — 3. Henri Baudrillart : le Travail, par Jules Simon. — 4. Ernest Bersot : les Français de la décadence, par M. Henri Rochefort. — 7. F. Barrière : Scènes maritimes. — La Vie en province. livre de M. Cénac-Moncaut. — Saint Thomas d'Aquin et Tillotson. — Paquets d'aiguilles. — 8. Ch. Daremberg : de quelques Livres nouveaux relatifs à l'histoire. — Dareste : Histoire de France. — Faure : Histoire de saint Louis. — Martineau : le Cardinal de Richelieu. — De Riancey : Histoire du monde. — 9. Amédée Achard : Lettres inédites de Diane de Poitiers. — 11. Ernest Dottain : l'Etrurie et les Etrusques, ou dix ans de fouilles dans les Maremmes, par M. Noël des Vergers — 13. Jules Janin : les Œuvres de Boileau. – 18. Maxime Du Camp : le Livre des Pères, par V. E. David, directeur de l'institution Favard. — Saint-Marc Girardin : Mémoires inédits de Pétion et les Mémoires de Buzot et de Barbaroux, publiés par M. Dauban. — 20 et 21. Ernest Renan : François d'Assise, étude historique d'après le docteur Karl Hase, professeur à l'université d'Iéna, par Charles Berthaud. — 22. Michel Chevalier : la Liberté des banques, par M. J.-E. Horn. — 23. Camille Selden : Aurora Leigh, par Elizabeth Barret Browning. — 24. Ernest Bersot : Histoire du XIXe siècle depuis les traités de Vienne, par G.-G. Gervinus, traduite de l'allemand par Minssen. — 28. Ad. Franck : le Rationalisme religieux. — Les Trois Filles de la Bible. — Le Protestantisme libéral. — L'Alliance religieuse universelle. — 31. E. Saglio : Espagne et beaux arts, mélanges, par Louis Viardot.

La France. — 1er août. Stéphane de Rouville : Traité de droit commercial, par M. Bravard-Veyrières. — 7. Gustave Merlet : M. Alexandre Dumas fils. — Affaire Pierre Clémenceau. — 9. Stéphane de Rouville : Essai sur Moïse de Khoren, par M. Pichard. — Campagne et bulletins de la grande armée d'Italie, par M. de la Pilorgerel. — Impressions ou récits historiques, par M. le comte Paul de Choulot. — Garibaldi, par M. Félix Mornand. — 18. Félix Hément : Atlas d'histoire et de géographie, par feu M. N. Bouillet. — 20. Stéphane de Rouville : l'Esprit de la guerre, par M. Williaumé. — 21. Charles Aubertin : Voltaire au collége, par Alexis Pierron. — 26. G de Saint Jean d'Heurs : les Travaux historiques à l'Hôtel de-Ville de Paris. — 27. Stéphane de Rouville : Jeanne Darc à Rouen, par M. O'Reilly. — La Vendée en 1793, par M. Eugène Bonnemère. — L'Envers d'une campagne, par M. Charles Joliet. — 28. J. Mavidal : la Divine Odyssée, par Siméon Pécontal.

La Gazette de France. — 1 août. Victor

Fournel : Revue littéraire. — 14 et 28. Victor Fournel : Histoire de la Terreur, par M. Mortimer-Ternaux. — 19. Armand de Pontmartin : Sainte Madeleine et la sainte Baume. — Mystérieuses, par M. Aimé Giron. — 21. Aubry-Foucault : Histoire diplomatique de l'Europe pendant la Révolution française, par M. François de Bourgoing. — 22. Ferdinand Bochard, ancien député : les Corporations ouvrières de l'ancien régime, en Provence, par M. Charles de Ribbe. — 24, 27, 29 et 30. R. de Larcy : Louis XVI et Turgot. — 25. Gustave Baguenault de Puchesse : le Doute et ses victimes dans le temps présent, par l'abbé Baunard.

Journal des Villes et des Campagnes. — 2, 10 août. Micros Skopéo : l'Ecole buissonnière. — 12. Etienne Récamier : de la Haute Education intellectuelle, par Mgr Dupanloup. — 14. J.-A. Schmit : Bibliographie. — Conférences du couvent de Saint-Thomas-d'Aquin de Paris, par le R. P. Monsabré. — Instructions sur les sacrements, par l'abbé Gridel. — 17. J. Fèvre : Notre-Dame du Carmel. — 23. C.-F. Chevé : Saint François d'Assise selon M. Renan. — 29. L'abbé Lamazou : M. Lequeux, chanoine de Notre-Dame.

Le Monde. — 6 août. L'abbé Freppel : les Convertis depuis la réforme, par Mgr Rœss, évêque de Strasbourg. — 13. Un professeur de philosophie : le Chanoine Gaetano Sanseverino de Naples, sa vie et ses œuvres. — 15. La Vie chrétienne, discours prononcé le 31 juillet 1866 à la distribution solennelle des prix de la maison de l'Assomption, par le R. P. d'Alzon des Augustins de l'Assomption, vicaire général de Mgr l'évêque de Nîmes. — 17. Barrier : de la Foi à l'ordre surnaturel chez les protestants. — 19. Léon Gautier : de l'Avenir des études historiques. — 21. J.-M. Jérôme, chanoine titulaire de Soissons : Histoire générale de l'Eglise, depuis la création jusqu'à nos jours (tomes VI et VII), par l'abbé Darras, vicaire-général d'Ajaccio. — 13. Th., baron de Morgan : Anniversaire de la mort du général de la Moricière. — 24. Edmond Lafond : Souvenirs d'Ancône, siége de 1860, par le comte de Quatrebarbes. — 25, 26 et 29. Barrier : Prima principia scientiarum seu philosophia catholica juxta divum Thomam ejusque interpretatores respectu habito ad hodiernam disciplinarum rationem, auctore Michaeli Rosset presbytero, philosophiæ professore in majori seminario camberiensi.

Le Moniteur universel. — 1er, 5 août. Pierre Clément : Colbert et l'administration provinciale (1661-1683). — 4. Henry Lavoie : Mémoires inédits de Pétion et Mémoires de Buzot et de Barbaroux, par M. A. Dauban. — Notre-Dame de Thermidor, histoire de madame Tallien, par Arsène Houssaye. — 6, 13, 20 et 27. Hubert-Michaux : les Finances de la Restauration ; MM. Louis, Corvetto et Roy. — 16. Eugène Gautier : le Bourgeois de Paris et ses nouveaux Mémoires. — 20. Hôte : l'Egypte à l'exposition universelle de 1867. — 21. Charles de Moüy : le Tribunal révolutionnaire de Paris, d'après les documents originaux conservés aux archives de l'empire, par M. E. Campardon. — 24, 25 et 26. J. Amigues : les Fouilles du palais des Césars à Rome. — 28. Nadié : Alliance intime de l'agriculture et de l'hygiène. — Nouvel engrais désinfectant de MM. Blanchard et Château. — 30. Henry Lavoie : la Comédie de la Bruyère, par Edouard Fournier. — Œuvres de la Bruyère, avec commentaires de M. G. Servois. — 31. Sain d'Arod : Physiologie de la voix et de la parole, par le docteur Ed. Fournié.

L'Opinion Nationale. — 3 août. Antony Méray : les Chasseurs au long cours ; mes Chasses en Birmanie, par Thomas Anquetil. — Voyage dans la Guyane française, par M. Frédéric Bouyer, capitaine de frégate. — 6. Jules Levallois : Nathaniel Hawthorne, ou l'idéalisme dans le roman, contes étrangers, traduits par M. E.-A. Spoll. — La Lettre rouge. — La Maison aux sept pignons, traduits par M. E. Forgues. — Transformation, traduit par M. Aug. Vermorel. — 9. Ferdinand de Lasteyrie : une Fabrique de cigarettes à la Havane. — 10. Jacques Livry : Comment on devient homœopathe, par le docteur Alphonse Teste. — 20. Jules Levallois : Revue littéraire. — 29. Antony Méray : Galilée, sa vie, sa découverte, ses travaux, par le docteur Max. Parchappe.

La Patrie. — 9 août. Edouard Fournier : l'Histoire par le théâtre, par Théodore Muret. — 13 Edouard Fournier : Affaire Clémenceau, mémoire de l'accusé, par Alexandre Dumas fils. — 18 Edouard Fournier : Cœur d'acier, par Paul Féval. — Les Amours du Vert Galant, par Emmanuel Gonzalès. — Le Roi d'Yvetot, par Charles Deslys. — La Guerre, par Erckmann-Chatrian. — Un Grand Journaliste, par Victor Alayrac. — 23. Edouard Fournier : Semaine littéraire. — Les Psaumes d'après l'hébreu, par F. François de la Jugie. — Le Psautier, par H. de Saint-Maur. — Les Psaumes, traduction, par H. des Moutis. — Les Psaumes, traduction nouvelle, par F. Claude. — Les Deux Paganismes, par Eug. Loudun. — 25. Arthur Mangin : la Science dans les livres. — Physiologie de la voix et de la parole, par le docteur Ed. Fournier. — Introduction à l'étude de la paleontologie stratigraphique, par d'Archiac. — Etude géologique du Velay, par L. Pascal. —

Coupe figurative de la structure de l'écorce terrestre, par Ch. d'Orbigny et Ch. Légier. — Tableau chronologique des couches de l'écorce terrestre, par Ch. d'Orbigny. — 28. Edouard Fournier : Idées et sensations, par MM. Edmond et Jules de Goncourt. — 30. Marius Fontane : Souvenirs d'un voyage en Perse. — La Mort de Hussein.

Le Pays. — 3 août. Emile Delaunay : les Talapoins. — 5 et 7. Evariste Bavoux : Etudes sur l'Angleterre. — 11. Ab. Rolland : Histoire des lycées et colléges de Paris, par Victor Chauvin. — 20. Pellerin : Histoire du maréchal Davout, duc d'Auerstœdt, prince d'Eckmulh, par L.-J. Gabriel de Chénier. — 21. Chéron de Villiers : le Tribunal révolutionnaire. — 24. Evariste Bavoux : la Vie des champs. — 30 et 31. International : les Clubs de Londres.

La Presse. — 3 août. T. Colincamp : la Satire en France au moyen-âge, par C. Lenient. — La Satire en France ou la littérature militante au XVIe siècle, par le même. — 5. La baronne de Krudner et l'empereur Alexandre Ier au congrès de Vienne, histoire mystique de la Sainte-Alliance et des traités de 1815. — 9. Avenel : Maison paternelle de Tours. — 11. G. Loret : Rosalba, par Alfred Sensier. — 15. Camille Farcy : les Promenades de Paris. — 21, 28 et 29. Yorick : Voyages philosophiques dans Paris. — 25. C. d'Héricault : Louis XV (1724-1757), par Michelet. — 30. Ayraud Degeorge : Exposition des arts de la ville de Lille. — 31. Louis Figuier : le Voyage du Great-Eastern pour la pose du câble transatlantique.

Le Temps. — 1er août. A. Mézières : les Livres et le public. — 2. Vivien de Saint-Martin : le Sénégal, étude intime par le docteur F. Ricard. — 3. Frédéric Lock : Marie-Antoinette, Louis XVI et la famille royale. — 5. Frédéric Lock : Contes étrangers imités d'Hawthorne, par Spoll, précédés d'une étude par Emile Montégut. — 8. C. de Sault : le Dessin mis à la portée de tous, par M. Hendrickx. — 14. P. Challemel-Lacour : Huit mois en Amérique, par Ernest Duvergier de Hauranne. — 20. A. Mézières : Galerie des académiciens, par G. Vattier. — Frédéric Lock : Histoire des lycées et colléges de Paris, par Victor Chauvin. — 21. E. Lemoine : les Voyages extraordinaires, par Jules Verne. — Louis Demazy : Conseils aux chasseurs, par Charles Bemelmans. — 25. Emile Jonveaux : Self-Help, par Samuel Smiles, traduction de M. Talandier. — 28. P. Challemel-Lacour : les Clefs de la Bruyère — 30. Henri Brisson : des Mots liberté, égalité, fraternité, par L. Klippel.

Le Siècle. — 9 août. Auguste Luchet : la République de Saint-Marin, par M. Alfred de Bougy. — 11. Henry Angu : la Butte Montmartre. — 12 et 14. Eugène Ténot : le Bienheureux Pierre Arbuès, inquisiteur et martyr. — 13 et 15. Camille Flammarion : la Lumière. — 20. Auguste Luchet : de la Mortalité des nourrissons en France, par le docteur Brochard. — 23. Aug. Luchet : l'Appareil respiratoire Baillemont. — 27. Louis Jourdan : Résurrection, par M. Charles Sardou. — 30. Louis Jourdan : le Livre des vacances.

L'Union. — 1er et 13 août. A. Grandcolas : Histoire de la campagne d'Italie de 1796-97 et de la chute de Venise, d'après l'Histoire de Napoléon de M. Lanfrey. — 2 et 3. Max. de la Rocheterie : de la Haute Education intellectuelle, par Mgr Dupanloup, t. II. — 7. A. Nettement : Mon ami Candide. — 11. Vicomte d'Yzam Freissinet : Lettres de Laurette de Malboissière, publiées par Mme de la Grange. — 14, 23 et 31. X. Marmier : Souvenirs d'un voyageur. — 15. A. Nettement : Mon ami Héraclite. — 20. L. de Cazenove : Contes, fables et sonnets, par Ed. L. de Blassac. — 22. Ant. de Latour : le Retour du poëte (Zosilla). — 24. A. Nettement : les Cahiers de 89, ou les vrais principes libéraux, par Léon de Poncins (3e art.). — 25. Th. Anne : les Guise, les Valois et Philippe II, par M. Joseph de Croze. — 26. G. de Cadoudal : les Poëtes (Mme Peuquer, Mme Ackermann, M. Ducos de Hauron, le comte de Choiseul, Jouffroy). — 27. Aug. Galitzin : la Baronne de Korf. — 28. A. Nettement : le Roman contemporain (Mlle Fleuriot; MM. Et. Marcel, Fr. Béchard, vicomte de Poli). — 28. L. Kreutzer : Etudes sur la musique grecque, le plain-chant et la tonalité moderne, par A. Tiron. — 29. R. de Saint-Mauris : les Ecoles épiscopales et monastiques de l'Occident, par L. Maître. — 30, 1er septembre. Dan. Bernard : Histoire d'Elisabeth d'Angleterre, par M. Dargaud.

Le gérant, H. Vrayet de Surcy.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue Notre-Dame des Champs, 49

Tome II. N° 10. Octobre 1866.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

LES RÉCENTES HISTOIRES DE FRANCE.

II

A côté de l'importante publication de M. Dareste, nous placerons quelques abrégés d'histoire de France publiés ou réédités dans ces derniers temps, et qui, pour la plupart, marquent un progrès véritable sur les nombreux écrits de ce genre parus de nos jours.

MM. Hubault et Marguerin nous donnent la 3e édition,—qui ne sera pas la dernière, —d'un abrégé (1) publié pour la première fois en 1852, abrégé soigneusement fait, bien coordonné dans toutes ses parties, puisé scrupuleusement aux sources, et utilisant avec une sobriété intelligente les travaux des historiens modernes. L'histoire de l'administration, le tableau du progrès des lettres et des arts viennent compléter le récit des événements. Nous ne croyons pas que, dans aucun ouvrage de ce genre, cette partie ait été l'objet d'un examen aussi attentif et aussi éclairé. Sans doute, l'*Histoire de France* de MM. Hubault et Marguerin, quelque estimable qu'elle soit, n'est pas sans défaut; les honorables auteurs le reconnaissent eux-mêmes, car, si nous sommes bien informé, ils se proposent de revoir leur œuvre pour la mettre plus encore au niveau de la science. Depuis 1852, en effet, bien des travaux importants ont paru, bien des rectifications se sont produites. Malgré ses éditions successives, l'abrégé de MM. Hubault et Marguerin n'en a pas tenu compte et est resté à peu près ce qu'il était à son origine. Nous y avons remarqué quelques la-

(1) *Histoire de France*, par MM. Hubault, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, et Marguerin, ex-professeur d'histoire au lycée Bonaparte, directeur de l'école municipale Turgot. 3e édition, refondue. Paris F. Tandou, 1865, in-12 de 576 p.

cunes dans l'histoire de la première race; le nom de sainte Radegonde n'est pas même prononcé; pour Benoît XI et Clément V, les travaux de MM. Léon Gautier et Rabanis devront être mis à profit; en ce qui concerne le règne de Charles VII, bien des assertions inexactes seront à rectifier, depuis celle qui place l'avénement de ce prince à Espally, jusqu'à celle qui lui fait *perdre gaiement son royaume* (p. 254 et 256), et prolonge sa « vie indolente » jusque pendant la période où il montra le plus d'activité (p. 271). Enfin, il nous paraît difficile de maintenir, dans l'état actuel des recherches, le mot de *machination* à propos du massacre de la Saint-Barthélemy (p. 363).

MM. Hubault et Marguerin se sont arrêtés à 1789, au moment où « une nouvelle ère commence » et où finit l'histoire de la France, « telle que la monarchie l'avait faite et constituée. » Nous n'avons plus, pour la Révolution et l'Empire, qu'un précis très-succinct et forcément incomplet. Le nouveau programme va mettre les auteurs dans la nécessité de développer cette partie de notre histoire et de poursuivre leur récit jusqu'à nos jours. Grand et difficile labeur! Leur modération dans les jugements, la conscience qu'ils apportent dans leurs recherches, nous garantissent un travail exact et sincère. Mais, au milieu de passions encore vives et de luttes à peine éteintes, que d'écueils il faut savoir éviter! On peut parvenir à satisfaire tous les esprits honnêtes et modérés en traçant l'histoire du passé de la France; la tâche est presque impossible en écrivant l'histoire contemporaine. MM. Hubault et Marguerin avaient sagement fait en s'arrêtant à la Révolution. Nous regrettons pour eux qu'ils aient un autre champ à explorer que celui qui avait fait jusqu'ici l'objet de leurs fouilles habiles et consciencieuses.

— Si nous ouvrons l'*Histoire de France* de M. Jules Michaud (1), nous apercevons aussitôt les inconvénients du nouveau système. C'est, en effet, une histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1865 que nous donne l'auteur. Nous voulons croire à son impartialité et au soin qui a présidé à ses recherches; mais, par malheur, en ouvrant son livre, nous voyons bien vite qu'il écrit *ad probandum* plutôt qu'*ad narrandum*. Outre l'étrange disproportion entre des récits qui offrent moins de quatre cents pages pour l'histoire de l'ancienne monarchie, et sept cents pour l'histoire de France depuis la Révolution jusqu'à nos jours, nous constatons que l'auteur entend « ne pas s'attarder sur le domaine de la chronologie érudite, mais enseigner avant tout

(1) *Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1865, par Jules Michaud. Paris, Paul Dupont, 1865. 2 vol. in-12 de VII-505 et 612 p.

aux nouvelles générations la France de 89 et de Napoléon, *la période féconde et vraiment nécessaire.* » Le système historique de M. Jules Michaud, c'est celui de Napoléon dictant, en 1808, « le programme d'une histoire de France qui n'a pas encore été faite. » Il ne s'agit « de fouiller dans le passé que pour y montrer les ruines du présent. » Aussi l'auteur a-t-il placé, à côté du résumé rapide de l'histoire des trois dynasties, — qui, suffisamment développé pour les deux premières races, devient, à mesure qu'on avance dans la troisième, plus abrégé et plus incomplet, —le tableau du « chaos fécond où la lumière se fait peu à peu, » à savoir le tableau des institutions politiques, administratives et militaires, qui ont préparé la France moderne.

Est-ce à dire que M. Jules Michaud ait manqué de justice envers le passé et qu'il ait défiguré notre histoire, comme le voulait la célèbre note du 12 avril 1808? Nous nous garderons bien de lui faire ce reproche. Il a montré, dans cette course à fond de train à travers notre glorieux passé, une louable impartialité : il a su reconnaître l'influence légitime et féconde de l'Église, en même temps que l'action civilisatrice de la monarchie. Ajoutons que s'il a trop souvent et trop servilement pris pour guide des auteurs couronnés (1), il a souvent rendu justice à nos rois et fait preuve d'indépendance dans plus d'un jugement (2). Malgré tout, pour M. Jules Michaud, l'histoire d'avant 1789 est toujours un hors-d'œuvre et l'on sent à chaque page que l'auteur a hâte de voir arriver la date fameuse où se place la naissance merveilleuse de « l'enfant merveilleux destiné à remplir le monde de son nom et à fonder la dynastie nationale des Bonaparte (t. I, p. 371). »

Malheureusement il nous est très-difficile de suivre l'auteur sur un terrain qui devient de plus en plus brûlant. Aussi bien, nous pouvons facilement renoncer à cet examen. Ce que nous savons de l'abrégé de M. Jules Michaud nous montre assez ce que doit être pour lui l'histoire des événements accomplis depuis 1789.

—Moins complets que l'abrégé de MM. Hubault et Marguerin, plus étendus que le coup d'œil sommaire de M. Jules Michaud, les *Récits et*

(1) « La Pragmatique sanction, antique et vénérable monument *de ces droits du pouvoir civil que, depuis saint Louis, aucun souverain en France n'a jamais abandonnés.* » (Discours de Napoléon III.) T. I, p. 143 ; voir aussi p. 191. — « La seconde période du gouvernement personnel de Louis XIV est celle de l'adulation..... C'est déjà, suivant un jugement de Napoléon Ier, la période d'affaiblissement des Bourbons, » page 344. « Napoléon Ier a jugé Louis en ces termes, » etc. page 346.

(2) C'est ainsi qu'il dit (t. I, p. 186) en parlant de Charles VII : « S'il ne fut pas le héros brillant sous le masque duquel on l'a quelquefois représenté, il ne resta pas toujours, comme on l'a dit, le témoin passif des grandes choses qui s'accomplirent sous lui et pour lui. »

biographies de l'Histoire de France de MM. Belèze et Lesieur (1) se recommandent par de sérieuses qualités. Le titre à lui seul indique quelle est la nature de l'ouvrage : il ne faut pas y chercher le tableau complet de l'histoire politique, administrative et littéraire; c'est le côté anecdotique qui est traité de préférence, et, nous nous plaisons à le reconnaître, avec talent et érudition. Les auteurs sont sortis de la voie commune; ils ont retrempé leurs récits aux sources originales; ils ont eu recours aux auteurs contemporains, et ont mis à profit les documents inédits publiés dans ces derniers temps. Ils ne négligent pas non plus les travaux de l'érudition moderne : nous avons remarqué avec plaisir qu'ils citent M. Rabanis sur Philippe le Bel et Clément V, M. Wallon sur Jeanne d'Arc, M. Bazin sur Louis XIII, MM. Chéruel et Rousset sur Louis XIV et Louvois. Mais ils citent aussi trop volontiers des auteurs justement suspects, comme MM. Michelet et Henri Martin; ils s'appuient sur M. Dargaud, le fantaisiste et partial historien de Marie Stuart (2), et suivent M. Wallon dans ses erreurs sur la mission de Jeanne d'Arc. Nous reconnaissons volontiers qu'ils ont cherché à fuir tout préjugé et qu'ils ont « regardé comme leur premier devoir de s'astreindre à la plus stricte impartialité. » Mais s'ils « professent hautement la doctrine que la vérité est l'âme de l'histoire, » pourquoi ces calomnies contre Marie *la Sanglante* (t. II, p. 52), ces exagérations sur « les persécutions poussées sous Henri II, aux derniers excès. (*ibid.*), » cette assertion (p. 80) que « les huguenots étaient certainement plus royalistes que les ligueurs? » Pourquoi cet éloge pompeux de L'Hospital, « dont l'incorruptible vertu et la *merveilleuse tolérance* auraient prévenu les guerres de religion, si l'aveuglement des masses et les calculs intéressés des chefs de parti n'avaient pas été pour ce grand homme un obstacle insurmontable (p. 58)? »

Tout en rendant justice au mérite et à l'intérêt des *Récits* de MM. Belèze et Lesieur, nous sommes donc obligé de faire quelques réserves. Ajoutons que certaines parties sont trop peu développées, et qu'il serait possible de signaler plus d'une inexactitude de détail. Les gravures de MM. Philippoteaux et Girardet, qui accompagnent le texte, laissent aussi à désirer. Mieux vaut, à notre avis, ne point donner d'illustra-

(1) *Récits et biographies de l'histoire de France*, par G. Belèze, ancien chef d'institution, et A. Lesieur, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur; illustré par MM. Philippoteaux et Karl Girardet. Tours, A. Mame, 1866. 2 vol. in-12 de VIII-362 et 348 p.

(2) Ce qui a entraîné MM. Belèze et Lesieur à attribuer à Marie Stuart les trop fameux vers :

Adieu, plaisant pays de France !...

tions, que d'en insérer qui ne soient pas scrupuleusement conformes à la vérité historique.

— *L'Histoire de France* de M. Keller, publiée pour la première fois en 1858, et dont une seconde édition vient de paraître (1), se distingue par la largeur des vues, l'ampleur du coup d'œil qui s'étend souvent au delà des limites de notre patrie, la chaleur du style, l'énergie des convictions. Au point de vue de la conception et de la mise en œuvre, cette histoire peut sans défaveur et parfois avec avantage tenir sa place à côté des abrégés dont nous venons de parler. Mais, chez M. Keller, la science n'est point toujours sûre; les jugements manquent souvent de modération et de mesure; enfin l'auteur fait preuve à l'égard de la royauté d'une sévérité voisine de l'injustice. Il a plus d'une fois formulé de véritables réquisitoires contre « les incorrigibles fauteurs de Philippe le Bel (t. II, p. 122). » Le *sage* Charles V est surtout l'objet des flétrissures indignées de M. Keller. Si Charles VI, par sa folie, plaça la France sur le penchant de l'abîme, c'est que la royauté avait, par sa conduite, appelé cette terrible expiation : « Pourquoi ses devanciers avaient-ils tué Boniface VIII, brûlé les Templiers, massacré les bourgeois de Flandre et de Paris, pendu les paysans de Bretagne et de Languedoc? Pourquoi Charles le Sage avait-il, de gaieté de cœur, replongé la France dans un schisme fatal (t. I, p. 359)? » Le fervent catholique n'a pas assez d'anathèmes pour cette cour d'Avignon qui « scandalisait les chrétiens par un luxe, une corruption, une vénalité que Rome n'avait jamais connus, » et où régnait « l'abomination de la désolation (*Ibid.*, p. 334-35). » Ce sont là des exagérations fâcheuses, et dont une connaissance plus approfondie de l'histoire aurait préservé l'écrivain. M. Keller croit encore au pacte simoniaque entre Clément V et Philippe le Bel, et reproduit les calomnies de Villani, sans se douter qu'on en a fait bonne justice. Il tombe, pour le règne de Charles VII, en d'inconcevables erreurs (2), place la bataille de Cocherel en 1365 (t. I, p. 358), l'assassi-

(1) *Histoire de France*, par Émile Keller, ancien député au Corps législatif. 2e édit. Paris, Martin Beaupré, 1866. 2 vol. in-12 de VIII-464 et 445 p.

(2) T. I, p. 393 : « L'indolent Charles VII » (c'est un lieu commun); p. 396 : Jeanne d'Arc arrive à *Poitiers*; p. 402 : Jeanne reste à la cour après Reims sur les conseils de ses parents et l'insistance du roi; *ibid.* : Le roi veut enlever Paris *malgré elle*; p. 408 : *Jacques Cœur* apprend aux Français l'art des siéges; p. 409 : Charles VII, étant l'*obligé* des Armagnacs, épargne le comte Jean; p. 412 : Il prête son appui à Félix V (qu'il ne voulut jamais reconnaître); p. 414 : « Jamais l'action de la France n'avait été aussi faible » (alors qu'on appelait Charles VII le roi des rois et qu'on disait: nul ne peut sans lui); p. 418: La bat. de Saint-Jacques, livrée en 1453; p. 420 : Agnès Sorel meurt subitement en 1455 au château de Beauté; etc., etc.

nat du duc d'Orléans en 1409 (p. 378), confond *Honfleur* avec *Harfleur* (p. 383), met Crécy près d'Azincourt (p. 393), etc.

Si M. Keller se montre plus d'une fois injuste et inexact dans son précis de notre histoire avant 1789, — nous pourrions en donner des preuves plus abondantes (1), —il témoigne une rare indulgence pour le grand homme qui, dès 1797, avait, « comme capitaine, surpassé tous les maîtres connus; comme négociateur, éclipsé Richelieu et Mazarin (t. II, p. 345) ; » en qui la France « voulut essayer le maître de son choix, espérant de lui l'éclat, la puissance, la grandeur militaire que ne lui avaient pas donnés les fils de ses rois (p. 367), » et qui « avait sauvé sa patrie et l'avait faite si grande (p. 362). » —Tournez la page, et vous allez voir le héros fustigé comme les anciens rois : Napoléon va « surpasser l'orgueil de Louis XIV et rappeler l'audace de Philippe le Bel en montrant une habileté digne de Louis XI (p. 386-87). » Ne croyez pas, en effet, que M. Keller se taise sur les fautes de Napoléon; mais chez lui l'éloge comme le blâme sont immodérés. Il n'a pas le calme et l'impartialité de l'histoire.

Et cependant M. Keller fait preuve de brillantes facultés : son style est vif, animé, incisif; d'énergiques convictions n'enlèvent rien à l'indépendance de ses jugements, qui s'égarent même, on l'a vu, à propos de certains papes ; il a un amour ardent pour son pays, une grande bonne foi. Voilà des qualités réelles : nous espérons donc qu'un jour ou l'autre M. Keller fera plus et mieux que de reproduire son essai de 1858, et qu'il le transformera pour le mettre au niveau de la science, pour le rendre aussi impartial dans les jugements qu'irréprochable dans l'exécution.

— Signalons avant de finir un précis fort bien fait (2), un vrai manuel de dates, qui a déjà rendu de grands services à la jeunesse des colléges et qui peut être lu avec profit par les hommes du monde. N'avons-nous pas tous besoin de rappeler souvent à notre mémoire ces faits et ces dates qui ont eu tant de peine à s'y graver? Les Répétitions de M. Raffy,

(1) Voir en particulier le règne de Louis XIV, t. II, p. 54-58 : « Héritier d'une politique ambitieuse, égoïste, aveugle, il en avait bu jusqu'à la lie l'amer châtiment..... Nouveau Richelieu, il fit maudire sa puissance, ses rigueurs, sa piété même et jusqu'à ses plans de grandeur pour sa patrie. Bons et mauvais se révoltèrent contre cette demi-sagesse odieuse au caractère français, et soupirèrent après la fin d'un joug importun... Au dedans comme au dehors, Louis XIV acheva de perdre la cause de la religion du moment qu'il s'en déclara le protecteur.... »

(2) *Répétitions écrites d'histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la chute du premier Empire*, par C. Raffy, professeur d'histoire. 5e édition, Paris, Durand, 1865-66, in-12 de 597 p.

auxquelles se trouvent joints des tableaux et des cartes, sont un guide sûr, exact et clair, où les faits sont bien groupés, présentés d'une manière nette et précise, suivis de développements qui suppléent parfois à la brièveté du récit. La géographie vient en aide à l'histoire, et à la suite du livre, qui s'arrête à la chute de Napoléon après les Cent-Jours, vient une description géographique de l'Europe en général et de la France en particulier. L'esprit de l'auteur est modéré, et, si nous avons quelques observations à présenter sur certains points, quelques critiques à faire sur des détails peu exacts, nous pouvons louer l'ensemble de ce travail, qui a déjà obtenu un légitime succès.

G. de Beaucourt.

ACTION DES ESPRITS DANS L'HISTOIRE (1).

Il faut une avant-garde et des éclaireurs à un gros corps d'armée : les vastes et savants travaux de M. de Mirville avaient besoin de ce petit volume pour se faire ouvrir les portes des gens qui n'ont pas encore enrichi leur bibliothèque des cinq magnifiques in-8°, dans lesquels sont condensés et si bien coordonnés tous les faits historiques qui, en dépit des préjugés et des systèmes de la fausse critique, rendent évidente l'action constante des esprits dans le monde, depuis Adam jusqu'à nos jours.

Il est certain que tout homme sérieux qui aura ouvert un des volumes du grand ouvrage de M. de Mirville, ne pourra s'en détacher : il restera d'abord stupéfait devant ces trésors d'érudition, et puis il poursuivra avec ardeur sa lecture, entraîné par le charme de ce merveilleux très-réel, si légèrement nié, hélas! non-seulement par la troupe légère des sceptiques, mais même, dans les temps modernes, par des auteurs graves et chrétiens.

Tout récemment, un hôte aimable, ancien lauréat de philosophie et professeur d'histoire distingué, nous demandait, en ce temps de vacances, un livre d'une lecture facile et intéressante; nous lui mîmes en main un des volumes de M. de Mirville. Quelques heures plus tard, à notre première entrevue : « — Quel savant que votre M. de Mirville, s'écrie notre hôte, où est-il? — Chez lui, simple mortel, sans titres ni hon-

(1) *Action des esprits dans l'histoire*, abrégé du second *Mémoire* de M. de Mirville sur le même sujet, par M. G. Lamotte. 1 vol. in-12 de 314 p. Prix : 3 fr. 50 pour les agrégés : 1 fr. 25.

neurs. — Mais cet homme a plus d'érudition à lui seul que quatre membres de l'Institut. — Je le crois, comme vous; aussi tout corps savant garde-t-il sur ce livre un silence prudent. »

M. Lamotte rend un véritable service à la science historique par la publication de son excellent abrégé, qui est une analyse complète, claire, pleine de charme, du vaste travail de M. de Mirville.

Les hommes qui se croient trop occupés pour aborder cinq gros volumes in-8° compacts, et ceux qui ont encore quelque hésitation sur l'importance réelle du sujet et la valeur de ces études, pourront s'éclairer par la lecture de cet abrégé, et, nous en avons la confiance, le talent du disciple leur fera désirer de s'enrichir de la science du maître.

Qu'on ne s'y trompe pas : la question des esprits n'a préoccupé notre époque que parce qu'elle est la contradiction manifeste de l'orgueil du siècle actuel. L'homme qui refuse de se soumettre à aucune règle extérieure, éprouve le besoin de récuser les faits qui établissent l'existence d'êtres supérieurs à lui en force et en science.

Le résumé le plus clair de tout ce qu'on décore du nom de philosophie et de critique modernes, c'est cette formule de l'enseignement allemand : « Il n'y a pas d'autre Dieu que l'homme. »

L'intervention, l'action historiquement constatée d'esprits supérieurs à l'homme, quoique soumis eux-mêmes à une puissance plus grande encore, brise le piédestal sur lequel se hissait l'orgueil humain, et de là les sarcasmes des faux savants contre le merveilleux ; de là aussi leur silence sur la démonstration irréfutable de M. de Mirville.

Nous avons dit que l'on trouverait dans l'élégant abrégé de M. Lamotte toute la moelle du grand ouvrage sur *les Esprits et leurs manifestations diverses*. Pour donner un avant-goût du charme de cette lecture, nous reproduirons ici le sommaire des chapitres qui composent ce volume :

État de la question : le fait et la croyance. — Coup d'œil sur le premier Mémoire publié en 1853. — I. Importance scientifique et cosmologique de la question. — II. Importance historique. — III. Importance théo-philosophique. — IV. Importance médicale. — V. Des esprits avant la chute. — VI. Des esprits pendant la chute de l'homme. — VII. Des esprits avant le déluge et des antédiluviens. — VIII. Des bons esprits après le déluge. — IX. Esprits mauvais après le déluge. Débuts et marche de l'idolâtrie. — X. Marche de l'idolâtrie : les trois étapes principales. — XI. Fétichisme, ou adoration des objets enchantés. — XII. Cosmolâtrie, ou culte des esprits manifestés dans les phénomènes naturels. — XIII. Esthétique et théologie des monuments. Astrolâtrie et anthropolâtrie. — XIV. Astrolâtrie ou culte des esprits sidéraux. — XV. An-

thropolâtrie ou adoration des médiums de naissance. — XVI. Anthropolâtrie ou adoration des médiums d'outre-tombe. — XVII. Pythomancie. — XVIII. Théurgie sacerdotale. — XIX. Thaumaturgie et pneumatologie comparées. — XX. Satan dépossédé par le Verbe, ou le monde exorcisé par celui qui l'a fait.

Disons, en terminant, que le livre de M. Lamotte n'est pas inutile pour ceux qui ont lu le grand ouvrage de M. de Mirville : les hommes qui parcourent un pays avec intelligence, aiment à retrouver un point élevé pour envisager d'un peu loin, dans leur ensemble, les sites qu'ils viennent de visiter en détail; comme avant d'en commencer l'étude, ils ont pris plaisir à contempler le panorama de ces lieux qu'ils venaient explorer.

A. Conari.

Nous recevons, après la composition de notre numéro, une lettre de M. l'abbé Falcimagne, relative aux observations que nous avons adressées à la *Bibliographie catholique* dans notre livraison du mois d'août. Cette lettre, qui justifie toutes nos critiques, paraîtra dans notre prochain numéro. Nous remercions M. l'abbé Falcimagne du témoignage qu'il nous apporte contre les appréciations de la *Bibliographie* que nous avons cru devoir relever.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

HISTOIRE DU PAPE URBAIN IV ET DE SON TEMPS (1185-1264), par l'abbé Etienne-Georges (de Troyes), membre de plusieurs sociétés savantes. Paris, Putois-Cretté, 1866. 1 vol. in-8° de x-555 pages. Prix : 6 fr.

« Parmi les Champenois illustres, dit l'abbé Georges au début de sa *Préface*, trois appartiennent à cette dynastie pontificale dont chaque règne, depuis le Prince des Apôtres jusqu'à l'immortel Pie IX, ajoute à l'édifice catholique une pierre où brille un nom glorieux par son génie ou par sa sainteté : Urbain II, le promoteur des croisades ; Urbain IV, l'instituteur de la Fête-Dieu ; Martin IV, le protecteur de Charles d'Anjou.

« Le soin de raviver le culte des ancêtres, lorsqu'ils ont passé sur la terre en faisant le bien, m'a semblé une œuvre d'édification et d'apostolat. C'est pourquoi, malgré mon insuffisance, je n'ai pas craint d'entreprendre l'histoire d'Urbain IV, l'une des illustrations les plus pures de la ville de Troyes, de la France et du monde chrétien.

« Je me suis proposé tout ensemble le récit de sa vie, l'exposition de ses écrits, le tableau de son temps.

« Les biographes de notre pontife, quoique doués d'un talent incontestable, n'ont pas donné au triple rôle politique, religieux et social d'Urbain IV tous les développements qu'exigeait son importance ; en outre, ils n'ont pas considéré certaines phases de son existence sous leur véritable jour (1).

(1) On avait déjà une *Vie d'Urbain IV* par Courtalon, une autre *Vie* par M. Magister, etc. M. l'abbé Georges cite souvent un remarquable travail de M. l'abbé Coffinet, chanoine de Troyes, inséré dans les *Mémoires de la Société académique de l'Aube*, 1857, sous ce titre : *Recherches historiques et archéologiques sur les restes mortels du pape Urbain IV*.

« Une étude approfondie des documents primitifs m'a permis de retracer les actes complets de ce grand pape, de le peindre, autant que possible, avec les couleurs de son époque, et de le montrer dans tout l'éclat de cette douce et inaltérable majesté qui provoqua l'admiration et l'amour de ses contemporains.

« J'ai cru devoir, au risque de grossir mon livre, ajouter en notes plusieurs passages des auteurs cités et surtout de la paraphrase du *Miserere* par Urbain IV. Ce n'est pas, certes, par ostentation ni pour affecter des airs d'érudit, mais par sincérité historique (1). »

Le livre de M. l'abbé Georges est, à tous les points de vue, un livre très-bien fait. Ce n'est pas assez de dire que le docte abbé a retracé la vie de son illustre compatriote avec le plus grand soin ! Il faut ajouter qu'il a rempli cette tâche avec un véritable amour. Les plus longues et les plus pénibles recherches ne l'ont pas rebuté. Il a suivi d'un œil attentif toutes les traces de Jacques Pantaléon, écolier à Troyes, puis à l'Université de Paris (2), chanoine de Laon, député à Rome, archidiacre de Liége, membre du Concile de Lyon, envoyé en Allemagne, faisant avec saint Louis l'héroïque voyage de la Terre-Sainte, envoyé de nouveau de l'autre côté du Rhin, et posant, en Prusse, les bases de la civilisation chrétienne, soutien d'Innocent IV dans la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, et, devenu évêque de Verdun, accompagnant ce pape dans son retour triomphal à Rome, mis en prison pour la deuxième fois en Allemagne, conseiller intime d'Alexandre IV, puis, en qualité de patriarche de Jérusalem, organisant admirablement toutes choses, restaurant le culte dans l'église du Saint-Sépulcre, pacifiant les querelles, écrivant une fidèle relation de la Terre-Sainte (3) et une sublime paraphrase du *Miserere*, enfin, élu pape, dirigeant avec autant de sagesse que de dévouement, au milieu des circonstances les plus difficiles, cette barque de l'Église qui portait les destinées du monde.

Il m'est impossible de suivre le zélé biographe dans les mille détails

(1) M. l'abbé Georges exprime trois vœux auxquels tous les lecteurs de son livre s'associeront avec élan : il souhaiterait que le grand pape fût canonisé, que la Collégiale qu'il fonda fût enfin achevée, et que devant le portail principal de ce magnifique édifice s'élevât la statue d'Urbain IV. Voir pp. 512-515 une belle description de l'église Saint-Urbain, que l'auteur ne craint pas de comparer à la Sainte-Chapelle.

(2) L'ancien élève de l'Université de Paris se souvint toujours avec reconnaissance de cette *alma mater*, et il lui accorda les plus amples priviléges. (Voir chapitre XV.)

(3) Sponde, dans sa *Continuation des annales de Baronius*, nous apprend que ce livre (qui est aujourd'hui perdu) servit beaucoup à Christian Adrichomius, auteur du *Theatrum Terræ Sanctæ*, 1 vol. in-folio, Cologne, 1590. M. l'abbé Georges assure que la relation fut presque entièrement copiée par le géographe du XVI[e] siècle. N'est ce pas forcer le sens de l'*usus est* de Sponde ?

qu'il nous donne sur Urbain IV, détails tous puisés aux sources les meilleures, telles que les chroniques contemporaines, notamment l'histoire du pape écrite en vers latins par Thierry de Vaucouleurs, et les lettres mêmes du Souverain-Pontife. Tant par l'exactitude des informations que par ses qualités littéraires, la monographie dont je m'occupe restera une des plus remarquables de celles qui, de notre temps, ont été consacrées aux grands hommes du moyen âge (1).

Après avoir payé ce légitime tribut d'éloges à l'ouvrage de l'abbé Georges, j'exprimerai le regret que cet érudit ait négligé de consulter, dans l'*Histoire littéraire de la France* (tome XIX, p. 49-66) un admirable article de Daunou sur Urbain IV. L'abbé Georges nous aurait certainement expliqué, s'il avait lu cet article, pourquoi il a préféré, en ce qui regarde l'époque de la naissance de Jacques Pantaléon, l'an 1185 à l'an 1200 proposé par Daunou (2). Du reste, sur presque toutes les autres circonstances de la vie d'Urbain IV, le savant continuateur de dom Rivet et le dernier biographe du pape sont parfaitement d'accord (3), et cet accord n'est point un médiocre honneur pour tous les deux.

T. DE L.

ESQUISSES HISTORIQUES. QUATRE FEMMES AU TEMPS DE LA RÉVOLUTION, par l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier*. Paris, Didier, 1866. 1 vol. in-12 de VIII-399 pages. Prix : 3 fr.

« Parmi les acteurs et les victimes du grand drame de la révolution,

(1) L'abbé Georges, non content de si bien nous faire connaître Urbain IV, nous fournit (chapitre VIII) une excellente notice biographique sur chacun des cardinaux choisis par le nouveau pape, Guy de Foulques, Raoul de Grosparmi, Siméon de Montesilice, Simon de Brie, Geoffroi d'Alatri, Jacques Savelli, Hubert Lombard, et sur chacun des cardinaux de la seconde création, Henri de Suze, Ancher Pantaléon, Gui, abbé de Cîteaux, Guillaume de Bray, Annibaldi d'Annebaud, Jourdain Conti et Matthieu des Ursins. L'abbé Georges s'occupe, en outre, beaucoup de celui qui fut pour Urbain IV un collaborateur et un ami, de saint Thomas d'Aquin (chap. XV).

(2) Daunou dit qu'on ne sait pourquoi Jacques Pantaléon est quelquefois surnommé de Court Palais, *de curto Palatio*. L'abbé Georges nous apprend que la famille du pape habitait dans la ville de Troyes un quartier qui portait encore, il y a quelque cent ans, le nom de Petit Palais ou de Court Palais. Daunou ne croit pas que saint Antonin, qu'ont suivi Fleury, les auteurs de la *Gallia christiana* et presque tous les historiens modernes, ait eu le droit de faire d'Urbain IV le fils d'un pauvre savetier. Pour lui, le père du pape était un cordonnier bien établi et fort à son aise. L'abbé Georges donne trop raison à saint Antonin, en déclarant (p. 2) que le père d'Urbain IV exerçait la profession de savetier, et (p. 3) qu'il était cordonnier en vieux. En cette même page, il a le tort de répéter que Sixte-Quint était fils d'un vigneron et qu'il fut pâtre dans un village de la Marche d'Ancône.

(3) Par exemple pour la mort du pape (2 octobre 1264), Daunou et l'abbé Georges la croient naturelle. Quelques-uns ont prétendu que le roi de Sicile, Mainfroi, avait fait empoisonner avec des figues le protecteur de Charles d'Anjou. Daunou remarque spirituellement que Mainfroi était probablement tout aussi innocent que la comète qui, selon un historien, disparut au moment même où Urbain IV expirait.

dit Mme Lenormant au début de son beau livre, au milieu de ses personnages dont les caractères et les actes, crime ou vertu, semblent dépasser les proportions humaines, certaines figures de femmes se sont plus particulièrement emparées de notre imagination.

« Marie-Antoinette, Mme Roland, Charlotte Corday et le groupe des héroïnes chrétiennes que ferment la duchesse d'Ayen et ses filles, résument à nos yeux, personnifient en quelque sorte tous les sentiments, les préjugés, les haines, les vertus, les passions, l'héroïsme qui peuvent enflammer, agiter ou égarer les âmes dans les temps de discordes civiles. Ce spectacle offre à nos méditations d'utiles et sévères enseignements. »

Mme Lenormant retrace, avec tout le talent que l'on avait déjà tant admiré dans les *Souvenirs de Mme Récamier*, la biographie de Marie-Antoinette, de Mme Roland, de Charlotte Corday et de Mme de Montagu. Ce n'est point seulement le charme de son style qui rend très-intéressantes ces esquisses historiques : Mme Lenormant a rajeuni, en quelque sorte, le sujet qu'elle avait à traiter, en mettant sous les yeux de ses lecteurs le résultat des plus récents travaux dont Marie-Antoinette, Mme Roland, Charlotte Corday et Mme de Montagu ont été l'objet. Ainsi, pour Marie-Antoinette, Mme Lenormant a très-habilement mis à profit les trois recueils des lettres de la reine, successivement publiés par le comte Paul d'Hunolstein, par M. Feuillet de Conches et par M. d'Arneth, conservateur des archives de Vienne (1), et aussi l'ouvrage si précieux de M. Campardon (2). Pour Mme Roland, les éditions enfin complètes de ses *Mémoires*, que viennent de nous donner simultanément M. Dauban et M. Prosper Faugère; ainsi que la correspondance de la Porcia plébeïenne mise au jour encore par M. Dauban, ont été très-utilement consultées. Si la notice sur Mme de Montagu ne fait que résumer le livre si remarquable qui nous a raconté naguère la vie de cette noble et sainte femme, la notice sur Charlotte Corday emprunte de curieux témoignages à une récente publication, faite par un homme qui porte noblement un nom illustre, M. Casimir Périer (3). Mme Lenormant a trouvé dans son cœur les pa-

(1) Rien, dans le livre de Mme Lenormant, n'indique le moindre soupçon au sujet de l'authenticité des lettres de Marie-Antoinette. Ce qui l'excuse, c'est que le procès n'est pas encore complétement instruit.

(2) Mme Lenormant dit (p. 152) : « M. Campardon a pieusement recueilli toutes les circonstances, tous les détails, toutes les pièces authentiques relatives à ces derniers jours de Marie-Antoinette, et nous ne saurions trop recommander son ouvrage. »

(3) Ces témoignages d'une contemporaine, d'une amie de Charlotte, jettent une vive lumière, Mme Lenormant a bien raison de le remarquer, sur les années à peu ignorées de la courte et obscure existence de cette étrange et sublime créature. —

roles les plus touchantes pour déplorer la mort de toutes ces victimes de la révolution, et les premières lignes de la notice consacrée à Marie-Antoinette montreront combien sa prose est émue et éloquente: « Les documents relatifs à la reine Marie-Antoinette, mis au jour depuis deux ans, forment à eux seuls presque une bibliothèque. Grâce à ces révélations rétrospectives, le grand jour de la vérité luit enfin sur cette poétique et vraiment royale figure. Si la justice a été tardive, elle est complète, et le respect de la postérité venge la reine des fureurs et des injures de la démagogie. Malheurs inouïs, grandeur morale, grâce, beauté, tout se réunit pour composer un type tel que les annales des peuples nous en offrent peu de semblables. La reine, l'épouse, la mère, également outragées dans la personne de cette princesse infortunée, en font comme la Niobé des temps modernes. » Nous aurions beaucoup de tels passages à citer, mais tout le monde voudra lire ce livre si attachant, et, si nous en jugeons par nos propres impressions, ne se contentera pas de le lire une fois.

T. DE L.

ÉTUDE SUR LE DROIT MUNICIPAL AU XIII[e] ET XIV[e] SIÈCLE, en Franche-Comté et en particulier à Montbéliard, par A. TUETEY. Aug. Durand. Grand in-8° de 321 pages : 6 fr.

Depuis que l'étude de nos antiquités nationales a commencé à être goûtée en France, c'est-à-dire depuis la fin du premier quart de ce siècle, chaque année voit éclore un certain nombre de monographies

Mme Lenormant, qui loue les recherches de M. Chéron de Villiers, regrette que, dans le volume qu'il a publié sur Charlotte Corday, ce zélé biographe ait adopté sur l'héroïne républicaine l'hypothèse la plus vulgaire et la plus invraisemblable, celle qui transforme l'immolation de Marat en une vengeance d'amour.

(1) Mme Lenormant n'oublie de réfuter aucune des fables que la légèreté ou la méchanceté propagèrent autrefois, et qui ont été déloyalement répétées de nos jours. Pour l'affaire du collier, elle dit (p. 93) : « Il faut suivre, dans le volume de M. Campardon, tout le détail de cette audacieuse escroquerie. Les pièces du procès sous les yeux, l'affaire apparaît claire comme le jour, et si le nom auguste de Marie-Antoinette, profané par Mme de Lamotte, joue un rôle dans cette abjecte comédie, on acquiert la complète certitude que sa personne y fut absolument étrangère; le doute est impossible, et néanmoins la passion des contemporains voulut douter, et le Parlement, obéissant à la haine populaire, insulta la majesté royale en couvrant de son indulgence un grand seigneur méprisé et méprisable. » Au sujet des prétendues amours de Marie-Antoinette et du comte de Fersen, Mme Lenormant rappelle (p. 138) que : « un de nos plus infatigables chercheurs, en même temps qu'il est un de nos plus spirituels écrivains, M. Geffroy, a cité une dépêche secrète de M. de Creutz, ambassadeur de Suède à Paris, avant le baron de Staël, qui constate tout à la fois et ces bruits injurieux et leur peu de fondement. » L'apologie est complète et indiscutable.

de villes et de communes. Le plus souvent, l'auteur se borne à donner l'histoire d'une seule localité, et son travail par conséquent n'offre pour l'historien qu'un intérêt, un peu secondaire. M. Tuetey dans sa savante étude sur le droit municipal de la Franche-Comté échappe complétement à ce reproche. Bien qu'il ait eu surtout en vue la ville de Montbéliard, il jette un coup d'œil rapide sur l'organisation de la localité française au moyen âge. Les réflexions sur les diverses conditions de la classe agricole nous ont paru aussi neuves qu'intéressantes. Le moyen âge surtout fut l'époque de la diversité. Longtemps on n'avait voulu y reconnaître que deux classes de personnes, les serfs mainmortables et corvéables à merci et les nobles seuls en jouissance de la plénitude des droits civils. Une telle manière de voir doit aujourd'hui être abandonnée sans retour. Même avant l'affranchissement des communes, la masse de la population avait çà et là conservé des vestiges de son antique liberté. L'on pourrait même supposer que les corvéables à merci constituaient pour la plus grande partie, les descendants des esclaves de l'antiquité. Quoi qu'il en soit, l'établissement des communes eut pour effet d'améliorer grandement la condition des populations rurales. En accordant de nouveaux priviléges et une plus grande part d'independance à leurs sujets, les seigneurs, laïcs ou ecclésiastiques firent preuve d'intelligence et se montrèrent excellents politiques. Sans doute, leurs actes de libéralité n'étaient pas exempts de quelque intérêt personnel. Ils comprirent parfaitement que donner à la classe populaire les moyens de s'enrichir et de défendre ses droits civils, ils se créaient à eux-mêmes de nouveaux éléments de puissance et de richesse. Les chartes qu'ils octroyaient expriment naïvement leur manière de voir à cet égard.

Toutefois, le motif d'intérêt personnel ne fut certainement ni le seul ni même le principal de ceux qui poussèrent les seigneurs à octroyer des communes. Une grande part doit être faite à l'influence de l'esprit chrétien qui faisait pénétrer les idées d'égalité au sein même de la société féodale. N'oublions pas que les XIᵉ, XIIᵉ et XIIIᵉ siècles virent se développer un courant d'idées aussi actif peut-être que le XVIIIᵉ et à coup sur non moins fécond en conséquences. Déjà l'Église avait proclamé la paix et la trêve de Dieu. Ces deux sources les plus fécondes du mouvement communal. Une civilisation nouvelle s'était formée, toute dominée par l'esprit chrétien. Elle s'était affirmée par la création d'un nouveau système d'architecture, par celle d'une littérature qui ne relevait en rien de celles de l'antiquité, etc., etc. Et de fait, lorsque l'on voit Louis le Hutin rendre la liberté à tous les serfs du domaine royal,

peut-on assez admirer un acte qui semble tellement en désaccord avec la barbarie des temps où il s'est produit. Une pareille mesure à coup sûr et d'une plus grande importance que presque tout ce que l'on a pu voir d'analogue en d'autres temps et en d'autres époques, car il n'était pas aussi impérieurement réclamé par les progrès de la civilisation.

Nous regrettons de ne pouvoir indiquer qu'en passant ce qui se rapporte à l'histoire de la ville de Montbéliard, de ses luttes avec ses comtes qui lui avaient généreusement octroyé la liberté. Le sort des habitants était des plus heureux, et cela est si vrai que, suivant la remarque de M. Tuetey, le mouvement de 89 fut accueilli par eux avec froideur. Les bourgeois n'y gagnaient pas beaucoup en fait de droits civils. N'y perdaient-ils pas quelque chose sous le rapport des franchises municipales et des libertés administratives ?

H. DE CHARENCEY.

LE SENTIMENT DE LA NATURE AVANT LE CHRISTIANISME, par Victor DE LAPRADE, de l'Académie française, 2e édition. Paris, Didier, 1866. 1 vol. in-12 de CIV-430 pages. Prix : 3 fr. 50.

La vaste *introduction* de M. de Laprade est une histoire générale des impressions de l'âme en face de la nature : elle est divisée en cinq chapitres dont voici les titres : Temps primitifs, la Parole; Période orientale, l'Architecture; Période hellénique, la Statuaire; Période chrétienne, la Peinture; Temps présent, la Musique. L'ouvrage même comprend deux grandes parties : la première consacrée à l'Orient, et la deuxième au Monde hellénique. Dans la première partie, M. de Laprade s'occupe tour à tour des arts au sein du panthéisme; de la poésie des Védas; des épopées de l'Inde, les dieux dans le Maha-Bharata et le Ramayana; de l'homme et de tout ce qui est humain dans les épopées de l'Inde; de la poésie dramatique de l'Inde; des poëmes de genre correspondant à nos poëmes descriptifs; de l'Egypte; des livres hébraïques; des nations de l'ancien Orient dont la poésie est inconnue; des épopées de l'Orient moderne; de la poésie mulsumane; de la Chine et de ses poëtes classiques. Dans la deuxième partie, l'éloquent académicien s'occupe du rôle de la Grèce dans l'histoire du sentiment de la nature; de l'art grec en général et surtout de la statuaire; d'Homère; de la poésie grecque autour d'Homère; de l'esprit de la révolution faite dans la poésie par Homère et le génie grec; enfin, du paysage chez les poëtes latins.

Je n'étonnerai personne en déclarant que le livre de M. de Laprade abonde en magnifiques pages. Presque partout, dans le brillant prosateur, on retrouve le poëte, l'auteur si harmonieux de *Psyché* et des

Symphonies, comme aussi, dans le critique, on retrouve le professeur de littérature qui a si longtemps occupé avec distinction une des chaires de la Faculté de Lyon. Je n'étonnerai personne non plus en ajoutant que l'écrivain n'est pourtant pas sans défauts, et que le critique n'a pas toujours raison. L'écrivain est parfois un peu emphatique, un peu monotone, et le dirai-je? un peu banal (1). Je ne me permettrai de contester aucune des assertions de M. de Laprade sur la littérature de l'Inde; mais, moins incompétent en ce qui regarde la littérature de la Grèce, je ne puis admettre que l'existence d'Homère soit un problème qui n'a pas encore reçu de solution (p. 302); je ne puis pas ne pas m'élever contre ce membre de phrase (p. 306) : la vie d'Homère, *attribuée à Hérodote*, cette vie d'Homère étant évidemment apocryphe, comme cela a été cent fois démontré; enfin, je dois faire remarquer que, dans les éloges donnés par l'auteur à Anacréon (p. 349), il eût été bon de tenir compte des observations de plusieurs doctes hellénistes sur la très-contestable authenticité de la plupart de ses poésies. En finissant, j'appellerai l'attention du lecteur sur un remarquable travail qu'il rapprochera avec fruit du travail de M. de Laprade : je veux parler de l'*Histoire du Sentiment poétique de la Nature dans l'Antiquité grecque et romaine* (1860, in-8°), par M. Em. Gebhart, docteur ès lettres, et un des membres les plus distingués de l'Ecole française d'Athènes. T. de L.

VIES DES POÈTES GASCONS, par Guillaume Colletet, de l'Académie française, publiées avec introduction, notes et appendices, par Philippe Tamizey de Larroque. Paris, Aug. Aubry, 1866, grand in-8° de 149 pages. Prix : 5 fr.

M. Tamizey de Larroque n'est point seulement le critique habile et consciencieux que nos lecteurs connaissent, le patient érudit qui a redressé plus d'une erreur historique; il s'est encore distingué comme historien de la littérature, et c'est peut-être dans cette spécialité qu'il apporte le plus de goût et la plus grande richesse d'érudition. Son zèle infatigable ne néglige rien : il connait tout ce qui a été écrit sur le sujet qu'il traite; il profite de tout ce que la critique littéraire et la bi-

(1) Par exemple, je trouve (p. 1) la vieille métaphore : « Comme Minerve du cerveau de Jupiter, l'âme est sortie tout armée du sein de Dieu. » Cette phrase (p. VII) n'est-elle pas trop prétentieuse : « En cueillant le fruit du bien et du mal, l'homme a brisé l'attache qui le retenait encore, heureux nourrisson de l'infini, suspendu entre les doigts et sur le sein même du Père de toutes choses? » Un membre de l'Académie française aurait-il dû employer ce barbarisme : les *éducateurs* des nations? Signalons encore (p. 306) les négligences : On voit de *suite* que l'épopée homérique ne sort pas d'une imagination *assise* (se figure-t-on une imagination *assise?* pour moi, j'y renonce) au milieu d'un continent, mais d'un esprit péninsulaire et maritime.

bliographie, — ces sciences qui ont fait de si grands progrès de nos jours, — peuvent lui fournir d'aperçus ingénieux et d'utiles renseignements; il fait plus : il secoue la poussière des manuscrits, et combien de trouvailles heureuses sont venues le récompenser de ses laborieuses investigations !

Ici M. Tamizey de Larroque a entrepris, sinon la réhabilitation, au moins la mise en lumière d'une figure assez mal connue, et dont les vrais titres littéraires sont restés dans l'oubli. Guillaume Colletet, comme il le dit, « est demeuré enseveli sous les épigrammes lancées contre lui par quelques-uns de ses contemporains. » Et pourtant, si Colletet fut un poëte médiocre, il fit preuve, comme critique, de facultés remarquables. Au lieu de ces sixains, perdus dans un *Recueil de poésies gaillardes*, par lesquels il débuta, ou de ces sonnets en bouts rimés dont il fut l'inventeur bientôt oublié et méconnu, ouvrez ses traductions du poëme de Sannazar (*De partu Virginis*), et des *Hommes illustres* de Scevole de Sainte-Marthe ; ouvrez cet *Art poétique* où il a fait preuve « de bon sens, de bon goût, de vaste et solide savoir, d'une critique parfaite ; » prenez surtout les *Vies des poëtes français*, son meilleur titre de gloire, malheureusement resté imparfait et qui attend encore un éditeur. Là, « remontant jusqu'au berceau de la poésie française et descendant jusqu'au milieu du XVIe siècle, Colletet raconte la vie et analyse les œuvres de plus de quatre cents auteurs... Il a lu toutes ces œuvres ; il en cite les fragments les plus remarquables, émaillant ainsi de citations qui, pour la plupart des lecteurs, ont tout l'attrait de la nouveauté, sa prose inégale, confuse, traînante, mais en revanche originale et savoureuse. »

De ce grand travail qui mériterait, malgré ses lacunes et ses inexactitudes (1) d'être publié intégralement, un petit nombre de fragments ont été mis au jour. Le manuscrit de Colletet, perdu après la mort de l'auteur, passa en diverses mains; ce ne fut qu'au commencement de ce siècle que, recueilli dans la bibliothèque du conseil d'Etat et ensuite dans la bibliothèque de la Couronne, il put être consulté et mis à profit. M. Sainte-Beuve s'en servit pour son *Tableau de la poésie française ;* MM. Viollet le Duc et Léon Feugère y firent de nombreux emprunts; enfin MM. Prosper Blanchemain, Dezeimeris, Gellibert des Séguins en ont, depuis 1855, publié quelques *vies*. Mais le projet qu'avait eu M. Ch. Asselineau de donner une édition complète de l'ouvrage de Colletet n'a point été exécuté et ne paraît pas devoir être effectué prochainement.

(1) Nous avons eu à consulter, dans les *Vies des poëtes français*, l'article consacré à Alain Chartier, qui est rempli d'inexactitudes.

M. Tamizey de Larroque vient aujourd'hui tirer plusieurs vies nouvelles de l'oubli où elles étaient restées. En publiant la vie de six poëtes gascons, il émet le vœu que chaque province en fasse autant pour ses poëtes nationaux. Les sociétés savantes ou les revues locales ne pourraient mieux faire en effet que de suivre l'exemple donné par la *Revue de Gascogne*, à laquelle M. Tamizey de Larroque a donné la primeur de ses *Poëtes gascons*.

Après une excellente introduction où l'auteur raconte la vie de Colletet et étudie l'écrivain, après un appendice où il donne des détails sur la maison de Colletet et sur sa seconde femme, dont il a retrouvé et dont il publie une curieuse lettre autographe, viennent les vies de Bertrand du Poey, de François de Belleforest, de du Bartas et de trois autres auteurs peu connus. M. Tamizey de Larroque complète par des annotations fort soigneusement faites le texte de Colletet, et le rectifie au besoin. Nous n'entrerons pas dans l'examen de ces *Vies*, dont deux seulement pourraient nous offrir des détails d'un intérêt général. Nous nous contenterons de renvoyer les amateurs à l'intéressant volume de M. Tamizey de Larroque : il y trouveront des renseignements curieux, d'érudites recherches, et par dessus tout un soin consciencieux qui se révèle dans les moindres détails. G. DE B.

LA SATIRE EN FRANCE, ou la littérature militante au XVIe siècle, par C. LENIENT, professeur de réthorique au lycée Napoléon, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. in-8° de VI-640 pages. Chez Hachette. Prix : 7 fr. 50.

M. Lenient, à qui nous devons déjà un volume de la satire en France au moyen-âge, publie aujourd'hui la seconde partie de cet ouvrage. Associée à la lutte des passions, la plume du XVIe siècle a guerroyé aussi bien que l'épée, et M. Lenient a voulu redire ces combats en cherchant dans les écrits contemporains la trace des événements, et en faisant ainsi de la critique l'auxiliaire de l'histoire. De cette façon, bien des pages mortes ou incolores en apparence se trouvent éclairées d'un jour nouveau. Qui pourrait dire par exemple la part que purent avoir dans les colères assouvies, le jour de la Saint-Barthélemy, et cette chanson de Marcel qui vouait déjà les Huguenots à la mort, et cette chanson du Corporeau qui, par la raillerie, rispostait à l'attaque, et cette caricature si piquante de la généalogie des Huguenots? C'est ainsi que les passions s'enflamment, et l'on dispose les esprits avant d'armer les bras. Toutes ces indications sont

donc précieuses à recueillir, et il faut féliciter M. Lenient d'avoir eu le courage de fouiller dans cet amas d'œuvres étranges, grossières, et d'avoir eu le talent de nous en présenter le côté instructif.

L'auteur a partagé son volume en cinq livres, suivant l'ordre des matières. Le premier livre parle de la satire philosophique. Après avoir consacré quelques pages aux productions d'Érasme (traité avec trop d'indulgence), d'Ulrich de Hutten, M. Lenient nous introduit à la cour de Marguerite de Valois, où Marot, « poëte rancuneux plutôt que convaincu, » écrivant des pièces protestantes après en avoir produit de plus légères, abjurant à Lyon pour rentrer en grâce (fait contesté, mais sans preuve, par MM. Haag), et continuant ensuite à se moquer de tout, fut « le martyr de ses imprudences plus que de ses convictions. » Transformé en Tyrtée de la réforme, Marot, dit M. Lenient, « libre viveur plus encore que libre penseur, n'était point fait pour un tel rôle. » Bientôt paraît « l'immense bouffonnerie de Gargantua, qui mêle aux billevesées les plus hautes inspirations de l'éloquence et de la philosophie. » Toutefois, M. Lenient, et nous l'en félicitons, ne se range pas avec ceux qui, faisant arme de tout contre l'Église, voient en Rabelais « un grave philanthrope, un vertueux apôtre du rire, qui consentit à se faire bouffon par amour de l'humanité. » M. Lenient consacre le second livre à la satire religieuse, la satire protestante d'abord, avec les grands pamphlétaires, Calvin, de Bèze, Viret et la foule des scribes; puis la satire catholique dont les représentants, nombreux aussi, sont inférieurs en talent aux protestants, sauf Ronsard, qui organise contre les huguenots « un vaste soulèvement poétique. » Une réaction catholique se produit et bientôt après une réaction protestante, lorsque du Plessis-Mornay écrit le *Mystère d'iniquité*, et Marnix de Sainte-Aldegonde le *Tableau des différends de la religion*. Le livre troisième traite de la satire politique : elle s'essaie lors de la rivalité de Charles-Quint et de François Ier, elle retentit furieuse après Vassy et la Saint-Barthélemy, et se donne aussi carrière contre la cour d'Henri III, ce roi qui « paraît à coup sûr un des plus grands martyrs du genre satirique. » La Ligue a ses prédicateurs et les politiques présentent « le chef-d'œuvre de la littérature militante, » la satire Menippée, prélude de la réaction monarchique. Un dernier chapitre du livre est consacré aux Jésuites pamphlétaires. Le livre quatrième parle de la satire littéraire et par suite des grammairiens français du temps, et des tentatives de poétique nouvelle. Enfin, le livre cinquième, comprenant la satire dramatique et artistique, a des pages très-intéressantes sur les cari-

catures religieuses et politiques mises en œuvre par les protestants, les catholiques et les royalistes.

En général, M. Lenient a été trop sobre d'indications bibliographiques; sur ce dernier point surtout elles étaient indispensables, et comme, vu ses connaissances, il lui eût été facile de les donner, on est en droit de lui reprocher de les avoir négligées. Les divisions de l'ouvrage, commodes en principe, se confondent néanmoins dans l'exposé des faits, tant il y a connexion de toutes les idées du xv[e] siècle. Il était difficile, dans un sujet si délicat, de garder l'impartialité de jugement. La modération, dont je crois se pique M. Lenient, consiste presque toujours a être de l'avis de tout le monde, et au lieu de relever ce qu'il se rencontre dans les pamphlets de haineux, d'exagéré, de calomniateur, il s'identifie tellement avec son auteur, surtout lorsque cet auteur est protestant ou incrédule, qu'il arrive à partager son sentiment. Ainsi il félicite Érasme, l'égoïste sans convictions, « d'avoir gardé sa plume pour lui seul, » et de n'être point devenu « le lieutenant de Léon X et de Luther. » Il trouve le portrait de Rome, tracé par Rabelais, assez fidèle avec « sa grasse population sacerdotale, vermeille, luisante, bariolée, nourrie des sucs de la terre et des bénédictions du ciel; » nombre de phrases sont écrites malheureusement avec ce ton de persiflage. Jean XXII est pour M. Lenient un pape « de fâcheuse mémoire, » et il affirme que Catherine de Médicis, « se souvenant des conseils du duc d'Albe et *de Pie V*, se jeta tête baissée dans le crime » de la Saint-Barthélemy.

Ces paroles accuseraient l'ignorance de l'auteur si on n'y reconnaissait encore plus la trace des préjugés. Ce sont là des taches dans un livre plein de recherches où l'on rencontre des détails curieux.

H. de l'E.

LA MARQUISE D'ÉPINAY *et ses relations dans la vallée de Montmorency avec la société philosophique du XVIII[e] siècle,* par Léon Fallue, lauréat de l'Institut. Paris, Aug. Durand, 1866. 1 vol. in-18 de viii-220 p. Prix : 2 fr.

M. Léon Fallue nous apprend que, revenu d'un assez long voyage, et suffoqué par l'air de Paris, air que réchauffait le mois de juin, il alla habiter le château de la Briche, situé sur les bords de la Seine, entre Epinay et Saint-Denis; que, devenu campagnard, il se fit pêcheur à la ligne; qu'il régala du produit de sa pêche, pendant plusieurs jours, un chat, nommé par lui M. Nounou, lequel ne tarda pas à mourir d'une indigestion compliquée de vieillesse; mais (confidences bien intimes!) que les poissons furent vengés par un rhumatisme qui obligea le pêcheur

à ne plus quitter son cabinet, et auquel il dut de mettre au monde l'*Analyse raisonnée des Commentaires de César* et les *Annales de la Gaule avant et pendant la domination romaine*. M. Fallue ajoute qu'il découvrit bientôt que le domaine de la Briche avait appartenu à Gabrielle d'Estrées, et ensuite à Mme la marquise d'Epinay, et qu'il résolut de s'occuper d'une manière spéciale de cette amie des philosophes du XVIII[e] siècle. Il consulta les *Mémoires* de Mme d'Epinay, les *Lettres* de Diderot, la *Correspondance* de Grimm, et les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, et il en résulta, dit-il (p. 13), que « je pus composer ce modeste et petit livre à l'usage des touristes qui visitent la belle vallée de Montmorency et des curieux qui voudront connaître une société déjà bien éloignée de nous. » La vie, pas toujours édifiante, de Mme d'Epinay est agréablement racontée par M. Fallue; mais il n'y a là rien de nouveau, rien qui justifie la belle étymologie du mot auteur (*auctor*, celui qui augmente, celui qui ajoute à la somme des connaissances générales), et, je l'avouerai franchement, je regrette qu'un érudit qui a attaché son nom à de si sérieux travaux d'histoire et d'archéologie, et dont un même, à l'en croire, l'*Analyse raisonnée des Commentaires de César*, serait devenu classique, se soit décidé à publier une bluette telle qu'on aurait pu l'attendre d'un rhétoricien en vacances. T. DE L.

LES ESSAIS DE MONTAIGNE *dans leurs rapports avec la législation moderne*, par M. BIMBENET, greffier en chef de la cour impériale d'Orléans. Paris, Aug. Durand. Brochure in-8° de 38 pages. Prix : 2 fr.

M. Bimbenet a extrait des *Essais* tout ce qui regarde la justice et les lois, et après avoir groupé ces divers extraits suivant le sujet auquel ils se rattachent, il a signalé les rapports qui existent entre les idées développées par Montaigne et la législation de notre temps. Ce travail a été fait avec soin, et M. Bimbenet n'a rien oublié de ce que Montaigne a dit un peu partout sur la magistrature et sur les lois du XVI[e] siècle. Les rapprochements faits par M. Bimbenet offrent de l'intérêt, et je n'aurais que des éloges à lui donner, s'il ne s'était avisé (p. 4) de se demander si Montaigne a jamais été magistrat, et d'ajouter que « l'incertitude qui continue sur cette circonstance assez importante est singulièrement autorisée, il faut en convenir, par ses épanchements sur l'administration de la justice et les mœurs des magistrats de son époque, etc. » J'avoue ne pas comprendre les doutes de M. Bimbenet. Michel Montaigne a été aussi incontestablement membre du parlement de Bordeaux, que M. Bimbenet est incontestablement greffier en chef de la

Cour impériale d'Orléans : les témoignages les plus certains abondent à ce sujet, et pour n'en citer ici qu'un seul, je dirai que j'ai sous les yeux une copie tirée des archives départementales de la Gironde, des *Lettres d'estats et office de conseiller au parlement de Bourdeaulx* pour Mᵉ Florimond de Raymond, du 23 juillet 1570, dans laquelle on lit : « Donnons et octroyons par ces présentes l'estat et office de nostre conseiller en la Cour du parlement de Bourdeaulx, que naguère souloit tenir et exercer Mᵉ Michel de Montaigne, vacant à présent par sa pure et simple résignation. » C'est-il assez clair? T. DE L.

LES COMÉDIES DE SHAKSPEARE. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Caen, par Alexandre Büchner, de Darmstadt, ancien professeur adjoint à la Faculté de philosophie de Zurich, docteur en droit de la Faculté de Giessen. Durand. 1 vol. in-8° de 117 pages. Prix : 3 fr.

M. Büchner est un grand admirateur de Shakespeare, et il ne lui en coûte pas de déclarer que c'est à l'auteur de *Macbeth* que « revient le mérite d'avoir donné à la tragédie anglaise, subitement et presque sans avoir eu de prédécesseur, l'expression la plus complète et la plus élevée dont elle fût capable. » Mais il reconnaît qu'il y a eu de l'exagération dans l'apothéose du grand homme. « Plus d'un critique, dit-il (p. 7), a fait de lui une espèce de demi-dieu réunissant tous les dons par lesquels ont brillé Sophocle et Virgile, le Dante (1) et Cervantès, Corneille et Molière, Schiller et Gœthe. Esprit universel par excellence, il aurait, pour ainsi dire, créé de nouveau le monde moral en lui donnant, par l'influence de son art, la perfection de l'absolu refusée aux choses terrestres. » M. Büchner n'a pas de peine à démontrer que les comédies de Shakespeare « ne se trouvent pas à la hauteur à laquelle ses admirateurs passionnés voudraient placer tout ce qu'il a fait. » Il établit parfaitement, à grand renfort d'analyses ou de citations, que la comédie, pour atteindre toute sa perfection, a dû attendre l'apparition de Ben Jonson en Angleterre et de Molière en France. M. Büchner est un critique de trop de goût pour prétendre que Shakespeare n'a pas eu le sens du comique : cet élément abonde chez lui, dit-il, mais s'il en a introduit beaucoup dans ses tragédies, la plupart de ses autres pièces en sont à peu près dépourvues. Telle est la thèse que M. Büchner soutient avec des développements considérables et qui attestent une profonde connaissance du théâtre anglais. M. Büchner fait l'honneur à Alfred de Musset

(1) *Sic.* Nous avons rappelé, dans le numéro du 1ᵉʳ juillet 1865, p. 440, que Dante étant le prénom du grand Alighieri, l'article *le*, mis devant ce prénom, était un *lapsus* bien étrange.

de mettre ses *Proverbes* beaucoup au-dessus de ceux de Shakespeare : les shakespearomanes, comme l'auteur les appelle (p. 116) refuseront leur approbation à ce jugement particulier, aussi bien qu'à l'appréciation générale faite ici des comédies du père du théâtre anglais, mais les hommes en qui l'enthousiasme n'étouffe pas le bon sens, trouveront que M. Büchner n'est point injuste, et même peut-être regretteront qu'il se soit autant étendu sur un semblable sujet. Quand la cause est gagnée d'avance, à quoi bon les longs plaidoyers? T. DE L.

HENRI PERREYVE, par le P. Gratry, de l'Oratoire. Paris, Lecoffre, 1866, in-8° de 301 pages. Prix : 5 fr.

Une femme distinguée disait dernièrement, après avoir lu la vie de l'abbé Perreyve, par le R. P. Gratry, qu'elle était écrite avec enthousiasme : le mot est vrai, et il peint le livre, écrit en effet avec l'enthousiasme du cœur, et d'un cœur paternel. On voit que celui dont le P. Gratry a si bien peint la vie était pour lui un fils, un enfant de prédilection, et que leurs deux âmes chaleureuses et élevées étaient bien faites pour se comprendre.

L'existence de l'abbé Perreyve, donnée à Dieu avec élan, son zèle infatigable pour la conquête des âmes, pour l'expansion de la vérité, s'accordaient bien avec les idées intimes du P. Gratry, qui trouve que pour tous le dévouement est un devoir dans un temps où la société ébranlée et défaillante a besoin de réunir ses forces pour résister à l'envahissement de l'égoïsme et de la corruption. C'est ce que l'abbé Perreyve avait compris, lorsque, bien jeune encore, il se dévoua avec toute l'énergie de son âme, et se prodigua tellement, qu'il se consuma trop vite, et succomba trop tôt.

Ses généreux sentiments sont admirablement exprimés dans quelques lettres de lui, insérées dans l'ouvrage, et qui sont écrites avec le laisser-aller du cœur le plus expansif et le plus chaleureux. Dans les belles pages qu'il adresse aux malades, il comprend leurs douleurs et leurs sacrifices avec toute la compassion que donne une douloureuse expérience. Puis, quelle suavité, quelle pureté toute céleste dans la biographie de Rosa Ferrucci, où l'amour terrestre revêt un caractère presque surnaturel, ayant en Dieu son origine et son terme! Tout cela montre ce qu'était l'abbé Perreyve, et prouve, comme le dit si bien le P. Gratry, que le prêtre garde un cœur chaleureux et dévoué, capable de comprendre toutes les affections, de compatir à toutes les douleurs.

Après avoir admiré le dévouement de la vocation sacerdotale de l'abbé

Perreyve, on le suit avec un profond intérêt dans les rapides années de son ministère. Il exerce un grand ascendant sur la jeunesse, dont l'esprit ardent et indépendant est si difficile à captiver; mais le cœur a une force irrésistible, et sous la parole élevée et colorée de l'abbé Perreyve, on sentait toujours déborder son cœur qui se donnait tout entier. Enfin arriva le jour où tant d'ardeur devait l'emporter; d'un bond il avait touché le but, et était arrivé au seuil de l'éternité. Sa mort fut son dernier élan : il est mort au champ d'honneur, le jour de la bataille, au premier rang, et frappé au cœur. Puisse son sang, versé généreusement, être fécond et donner à la religion beaucoup de soldats tels que lui !

Dans cette vie de l'abbé Perreyve, écrite avec tant d'élévation et de charme, se trouvent les aperçus les plus instructifs et les plus lumineux sur l'éducation de la jeunesse, ses défauts radicaux et les réformes fondamentales qu'elle demanderait; sur la puissance de l'association intellectuelle, ce grand moyen d'action et de résistance; sur la vocation du prêtre, si sublime, si nécessaire, et pourtant si mal comprise et si mal jugée : le P. Gratry la compare avec justesse à celle du soldat, et met en pendant les sacrifices et les dévouements de chacune. Les nobles aspirations du philosophe, la chaleur d'âme du religieux, les brillantes facultés de l'écrivain éclatent à chaque page dans cette courte et attachante biographie. S. DE V.

CONSEILS A MA FILLE ET A MON GENDRE, lettres d'un député de la noblesse aux derniers États-Généraux. V. Palmé. — Paris 1865. Prix : 75 c.

Ce petit livre, qui contient tant d'excellentes choses en peu de mots, est l'œuvre d'un homme issu d'une famille illustre. Il avait débuté dans la carrière des armes; retiré de la vie publique, il s'occupa de l'éducation de ses enfants, d'agriculture, etc., sans négliger aucune des grandes questions qui préoccupaient les esprits au siècle dernier. Longtemps syndic de la noblesse de sa province, l'un de ses deux représentants aux États-Généraux de 1789, il donna sa démission quand il vit qu'on ne pouvait résister au mouvement révolutionnaire.

Les qualités qui frappent dès les premières pages sont la simplicité, la délicatesse, la sûreté du raisonnement; on se dit : « L'auteur était un de ces hommes comme l'ancien régime en comptait beaucoup parmi la noblesse, la bourgeoisie, le peuple, un de ces hommes fort rares dans le temps présent. » Une pensée, un mot, révèlent en lui une belle âme, un grand cœur; citer quelques passages pris au hasard donnera une idée suffisante de ces lettres, trésor de famille bien précieux, mais qu'il eût été par trop égoïste de vouloir garder enfoui.

Sur le mariage (1) : « ..... Ma chère fille, l'état de mariage dans lequel vous venez d'entrer se montre pour l'ordinaire aux yeux des jeunes personnes qui s'y destinent plein de charmes et d'agréments, et elles ne peuvent se persuader qu'on y trouve un mélange de douceur et d'amertume, de plaisirs et de peines, d'avantages et de dangers. Tel est cependant le vrai point de vue sous lequel il doit être envisagé. »

On trouve une doctrine bien opposée à celle-ci dans les romans les plus à la mode de ce temps.

M. de *** renferme ensuite dans un cadre étroit les devoirs dont l'observation importe le plus à la jeune femme. Devoirs d'attachement, de complaisance, de modération, de vigilance, de douceur et de fermeté, de prévoyance et d'économie : « Une femme qui est flattée des hommages qu'on lui rend est à demi vaincue ; voilà l'écueil où ont échoué les femmes honnêtes et ayant des principes..... La modestie dans le maintien, la décence dans les manières, la réserve dans les discours et l'éloignement des faux plaisirs sont les plus sûrs garants des vertus privées et de la fidélité conjugale. »

Après avoir dit brièvement les devoirs de la femme, M. de *** fait connaître ceux du mari, appelant l'attention de son gendre d'une manière toute particulière sur ces écueils dangereux, *même pour les hommes à principes*, parce qu'ils sont, pour ainsi dire, à fleur d'eau, et qu'on ne s'en défie pas : l'attachement trop passionné et fondé sur les charmes et les agréments fugitifs ; la facilité à prendre ombrage d'un mot, d'un geste, d'une démarche ; la jalousie, le despotisme dans les petites choses et dans les grandes.

Nous avons surtout remarqué les sages moyens indiqués pour garantir la femme contre la fragilité humaine, pour l'arracher aux piéges de la séduction, si par malheur elle y tombe ; beaucoup de douceur, de modération, d'indulgence, réussissent mieux dans ce cas que la sévérité du ressentiment et l'amertume des reproches. Le livre de M. *** mériterait d'être mis dans toutes les corbeilles de mariage ; il en serait peut-être un des plus beaux bijoux. Anatole B***.

VOLTAIRE ET SES MAITRES, *épisode de l'histoire des humanités en France,* par Alexis Pierron. Paris, Didier, 1866. 1 vol. in-12 de 354 p. Prix : 3 fr.

Le livre de M. Pierron se compose de quinze chapitres et d'un épilogue. Voici les titres des chapitres : le Collége, Système des études des Jésuites, la Littérature des Jésuites, le P. Porée, le P. Le Jay, le

(1) Page 7.

P. Tournemine, le P. Thoulier (l'abbé d'Olivet), Voltaire cicéronise, Muses latines, Voltaire se met au grec, Défense de Cicéron par Voltaire, Voltaire triomphe de l'Université, les Citations de Voltaire, Philologie de Voltaire, Voltaire helléniste. Tous ces chapitres sont aussi instructifs qu'amusants, et M. Pierron démontre, avec une bien spirituelle malice, qui s'appliquant au grand railleur, fait songer au *par pari refertur*, que Voltaire n'était pas très-fort en latin, et qu'il était très-faible en grec. M. Pierron ne passe à l'ancien élève des Jésuites aucune des innombrables fautes commises par lui en ce qui touche aux langues classiques, et la férule du docte professeur au Lycée Saint-Louis tombe et retombe sans cesse sur la maigre main du coupable. L'Orbilias, dont Horace nous dénonce la farouche sévérité, était encore plus tendre pour ses écoliers, que M. Pierron pour l'auteur de la *Henriade*. Quelques-unes des observations de l'inexorable critique me paraissent exagérées, et je dirais volontiers de telles et telles des peccadilles qu'il relève, qu'elles sont de celles que l'on pardonne aisément,

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere..... grammatici.

Les futurs éditeurs des œuvres de Voltaire ne pourront, du reste, se dispenser de tenir grand compte, dans leurs annotations, du livre de M. Pierron, et ce sera d'autant plus utile, que plusieurs des erreurs importantes combattues avec tant d'autorité par le traducteur des *Tragédies* d'Eschyle sont généralement acceptées, par exemple celle qui est relative au vers de Cicéron rapporté par Juvénal :

O fortunatam natam, me consule, Romam !

vers à propos duquel M. Pierron a si vivement pris le parti du poëte satirique (ch. XI), et celle qui est relative à la prétendue bévue (sur *non magis*) échappée au recteur de l'Université, l'honnête et savant Cogé, personnage qui est ici l'objet de la plus légitime réhabilitation (ch. XII). Je recommande encore, comme très-impartialement et très-soigneusement retracés, les portraits du P. Tournemine et de l'abbé d'Olivet, et, par ces pages remarquables, comme par beaucoup d'autres, le livre de M. Pierron ne me paraît point indigne d'être dédié « à la mémoire de Charles Rollin et de l'ancienne Université de Paris. » T. DE L.

ASTRONOMIE INDIENNE *d'après la doctrine et les livres anciens et modernes des Brammes sur l'astronomie, l'astrologie et la chronologie*, suivie de l'examen de l'*astronomie des anciens peuples de l'Orient et de l'explica-*

tion des principaux monuments astronomico-astrologiques de l'Égypte et de la Perse; par M. l'abbé J.-M.-F. Guérin, ancien missionnaire apostolique. 1 vol. grand in-8° de x-250 p. avec de nombreuses planches, chez H. Vrayet de Surcy (en dépôt). Prix : 7 fr.; pour les agrégés : 2 fr. 50.

On sait comment, dans les premières années de ce siècle, la doctrine catholique a été attaquée, non plus avec la moquerie voltairienne, qui ne prouvait rien et qu'on n'aurait pu employer sans paraître arriéré, mais sérieusement et au nom des sciences. On vit des savants espérer contredire, avec succès, la chronologie de Moïse, et, pour cela, invoquer les zodiaques égyptiens ou les calculs astronomiques des Indiens, des Perses et des Chinois. D'autres savants, plus éclairés parce qu'ils joignaient aux lumières de la science naturelle les lumières plus vives de la science catholique, réduisirent à néant ces prétentions. Nous n'hésitons pas à ranger parmi eux M. l'abbé Guérin, auteur du présent ouvrage.

Cet ecclésiastique a passé douze années en mission dans l'Inde. Avec un zèle, un courage, une persévérance étonnantes, il est parvenu à se faire initier, par les Brammes eux-mêmes, aux secrets religieux et scientifiques de ce peuple mystérieux qui s'attache à son astronomie prétendue divine et révélée, et qui s'en fait comme un rempart inaccessible.

L'astronomie joue, en effet, un très-grand rôle dans l'Inde; elle est peut-être le seul veritable instrument de la puissance morale des Brammes. Il importait donc, même après les travaux des PP. Bouchet et Deschamps, et des Legentil, Bailly, Delambre, sir Jones, Bentley, de Wareen, etc., de chercher à pénétrer cette science ténébreuse telle que la professent les Indiens, et de montrer si elle favorise réellement leurs fabuleuses prétentions : c'est ce qu'a tenté l'auteur. Son livre est le fruit de recherches consciencieuses, de découvertes acquises par des études persévérantes, ardues et profondes.

On peut avancer que M. l'abbé Guérin n'a négligé aucune source d'information, surtout les manuscrits indiens inédits et jusqu'alors à peu près impénétrables. Et, ce n'est qu'après une longue étude faite sur les lieux mêmes, après avoir acquis la connaissance de l'astronomie et de l'astrologie des Brammes, après avoir examiné ce que l'on sait de l'astronomie des Chinois, des Persans, des Arabes, des Hébreux, des Egyptiens, des Chaldéens, et enfin après avoir étudié plusieurs monuments de Persépolis, d'Esné et de toute l'Egypte, qu'il a entrepris de donner le résultat de ses observations sur la source commune de toutes ces sciences, et sur l'esprit de ces monuments évidemment idéologiques, et, par conséquent, sans valeur scientifique.

Comme on le pense bien, cet ouvrage, ce résumé concis de toutes les

idées des Brammes sur l'astrologie, la chronologie et l'astronomie, n'est pas accessible à toutes sortes de personnes. Rempli de chiffres, de textes indiens, en un mot de tout l'appareil d'un livre purement scientifique, il effrayerait plus d'un lecteur.

Mais les savants, ceux surtout qui, dans un but d'apologétique, s'occupent de critique historique et qui s'attachent à défendre les origines et les traditions bibliques, pourront tirer un grand profit de cette œuvre. Le livre de M. l'abbé Guérin sera tout à la fois, pour eux, un fil conducteur dans le monstrueux chaos de la chronologie et des croyances brammimiques, et un point d'appui pour dissiper des erreurs qui enflent et abrutissent l'Indien, et fascinent et aveuglent plus d'un de nos savants officiels du jour! H. Voisin.

ENSEIGNEMENT MÉTHODIQUE DE LA LOGIQUE ou l'art de penser appliqué à la littérature et à la conduite de la vie, par M. l'abbé Auguste Carion. 4e édition. 1 vol. in-12 de 160 p. Prix : 1 fr. 50.

L'auteur pose d'abord ce principe, « que la plupart des hommes ne sont malheureux que pour avoir manqué de jugement, que les mauvaises doctrines ne font des dupes que parce que les hommes généralement ne savent ou ne veulent même pas raisonner. Les uns, en effet, croient ce qu'on leur dit et changent d'idées au gré de ceux qui leur parlent; les autres s'arrêtent avec opiniâtreté à leur manière de voir et refusent de rien entendre; d'autres enfin ne croient à rien et restent sur toutes choses, même sur les plus graves, dans un doute indifférent, etc. »

Prouver que l'homme n'est pas fait pour douter, mais pour connaître et pour croire, que la raison doit régler sa conduite, à l'aide de vérités claires, certaines, immuables, voilà ce que cherche M. l'abbé Carion.

Dans la première partie, les idées, il établit une ligne de séparation très-nette entre les idées des choses matérielles venant de l'impression reçue par les sens, et les idées des choses spirituelles venant de l'âme, de la pensée de Dieu; tout cela est dit avec simplicité, tout cela est rendu palpable par des comparaisons à la portée des jeunes intelligences. Voici comment il explique le développement des idées d'objets spirituels :

« En coupant à moitié un rameau d'héliotrope, et en l'environnant à l'endroit de l'incision d'un petit cornet de plomb rempli de terre humide, le rameau pousse bientôt des racines. Ces racines ne sont pas les produits de la lame qui a fait l'incision : c'est bien la plante elle-

même qui, de sa propre substance et par sa force végétative, a produi ses racines; mais elle ne les eût jamais produites sans l'incision. Cette incision est donc *l'occasion nécessaire* de la production de ces racines, mais cependant elle ne les produit pas. C'est ainsi que les mots doivent être considérés comme l'occasion nécessaire de nos idées, pour les choses spirituelles. Comme le rameau d'héliotrope, tout en ayant la faculté de produire des racines, n'en aurait jamais émis sans l'incision; ainsi, notre intelligence, qui a la faculté de concevoir les idées des choses spirituelles, ne les concevrait jamais, si nous n'apprenions pas les mots qui représentent ces idées. On peut apprendre les mots par l'ouïe, en les entendant prononcer; ou par la vue, en les lisant; ou par le toucher, en palpant des lettres en relief et mobiles : c'est par la vue seule que les sourds-muets apprennent les mots; c'est par le toucher qu'on les enseigne aux infortunés sourds-muets-aveugles. »

La seconde partie traite des jugements, des propositions, de la division, de la définition; la troisième partie traite des sophismes, des paralogismes, etc. A force d'habileté et de tact, l'auteur a su enlever à ces mots ce qu'ils offrent souvent de si difficile à comprendre et de si répugnant à l'imagination des jeunes gens.

La quatrième partie, ou méthode, résume d'une manière très-complète tout ce que l'on trouve dans les meilleurs traités de logique sur l'analyse, la synthèse, l'abstraction, les classifications.

M. l'abbé Carion n'oublie jamais le *côté pratique* de l'art de raisonner; ainsi, en parlant des cas où le degré de probabilité est connu, il montre, en citant des exemples bien choisis, le hasard de ces jeux où l'on a souvent neuf chances de perdre avec une chance seulement de gagner; il développe le principe des assurances sur la vie, contre l'incendie, pour le tirage au sort; il met en garde contre les frayeurs excessives qu'inspire la grandeur du mal, abstraction faite du nombre de chances favorables qu'on a de l'éviter. « S'il est bon, dit-il, de songer à la mort et au jugement de Dieu quand son tonnerre éclate, il faut considérer que sur deux millions de personnes il y en a à peine une qui meure foudroyée et que, par conséquent, il n'y a pas de mort violente moins commune que la mort par le fluide électrique. » Ces exemples, ces citations rendent plus intelligible et presque attrayante la logique qui, par elle-même, est un art très-ardu.

Nous croyons que ce petit livre mériterait de devenir classique dans les pensionnats de jeunes personnes et dans les écoles primaires supérieures de jeunes gens; à une époque où tout le monde discute sur toute chose, il importe de cultiver le jugement chez les femmes, au lieu

de développer seulement leur mémoire. M. l'abbé Carion remédie donc à une lacune déplorable dans l'éducation des jeunes filles en publiant sa logique élémentaire. Anatole B***.

POÉTIQUE DE LE BATTEUX, revue et complétée d'après les meilleurs critiques, par un professeur de littérature. 1 vol in-12 de IV-318 p., 1866, chez J. Lecoffre. Prix : 3 fr. 50.

Tous les littérateurs de profession savent combien les ouvrages élémentaires sur la *poétique* laissent généralement à désirer. Aussi accueilleront-ils avec plaisir l'œuvre que nous leur annonçons, et seront-ils reconnaissants des efforts qu'un prêtre zélé et dévoué à l'instruction de la jeunesse a tentés pour les doter d'un livre et plus méthodique et plus complet.

Ce livre, que l'auteur, par une trop grande modestie qui lui fait d'ailleurs honneur, attribue au célèbre abbé Le Batteux, n'est cependant pas entièrement de ce dernier. On a sans doute largement puisé dans ses *Principes de littérature;* mais M. l'abbé P... y a beaucoup ajouté, s'aidant en cela des travaux de nos meilleurs critiques, tant anciens que modernes, de sorte que son œuvre peut, en un sens, être regardée comme originale.

Après un court traité de la poétique, l'auteur divise son ouvrage en deux parties principales; la première traitant de la poésie en général, et la seconde, de la poésie en particulier ou des différents genres de poésie. Son but constant a été d'offrir aux élèves un Traité exact, méthodique, complet, et en même temps élémentaire. Il nous paraît n'avoir rien négligé pour donner à toutes les réponses, et surtout aux définitions, autant de justesse que de lucidité, pour établir des divisions aussi claires que naturelles, et pour renfermer dans son plan tous les principes et toutes les règles des compositions poétiques. Ces principes, soit généraux, soit particuliers, l'auteur les a justifiés par des exemples qui nous ont paru soigneusement choisis, tant sous le rapport moral que sous le rapport littéraire.

Ce que nous louons surtout dans l'auteur et dans son livre, c'est que, tout en cherchant à améliorer le plan et la méthode, M. l'abbé P... s'est bien gardé de perdre de vue le côté moral et religieux des belles-lettres, en quoi il s'est montré bien supérieur et mieux inspiré que l'abbé Le Batteux, qui, dans ses écrits, est généralement trop préoccupé de la forme et du seul côté littéraire. « Fille du ciel, la poésie, comme tous les beaux-arts, n'atteint sa *fin dernière*, a dit M. de Bonald, qu'en vi-

sant *au bon et à l'utile,* » et, ajouterons-nous, en glorifiant Dieu et ses œuvres et tout ce qui s'inspire de Lui.

Nous félicitons donc sincèrement l'auteur de la *Poétique* de s'être attaché, comme il l'a fait, à rechercher avec soin le but moral de la poésie en général et de chaque genre en particulier, « persuadé, avec grande raison, que l'éducation doit former l'esprit à l'intelligence du *vrai*, le cœur à l'amour du *beau*, et la vie entière à la pratique du *bien.* » Nous le louons grandement aussi d'avoir développé plus qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour les études sur les poëtes bibliques et liturgiques. Nos saintes Écritures lui ont fourni des modèles inimitables dans tous les genres de poésie, surtout dans l'ode. Les poëtes chrétiens, considérés sans prévention, ne lui ont point paru indignes de faire entendre leurs accents sous les voûtes séculaires de nos temples, et leur inspiration lui a semblé de nature à fixer l'attention des jeunes littérateurs.

L'auteur nous paraît disposé à ne pas borner ses louables efforts à cette *Poétique.* Il nous annonce qu'elle ne forme qu'une partie d'un cours classique de littérature à l'usage des séminaires et des colléges. Ce cours complet en même temps qu'élémentaire se composera de trois volumes de préceptes : le *Style*, la *Poétique*, la *Rhétorique*. On trouvera dans le *Style* et dans la *Rhétorique* les mêmes principes, le même esprit et la même marche que dans la *Poétique*. « Partout, ajoute M. l'abbé P..., nous nous efforçons d'être clair, exact, méthodique et complet, et, toujours, cherchant à former le cœur en même temps que l'esprit, nous faisons ressortir le côté moral et religieux des belles-lettres, ainsi que les beautés littéraires renfermées dans la Bible et dans les écrivains chrétiens. » Nous formons des vœux pour que l'estimable auteur remplisse son programme comme il a déjà si bien commencé à le faire, et pour qu'il contribue ainsi à rendre plus vigoureuse cette séve de christianisme qui doit vivifier les études et l'éducation tout entière. N'oublions pas que c'est en ce point, comme l'écrivait un savant prélat à M. l'abbé P..., *que se résume toute la question de l'avenir!*

L.-F. G.

LA DÉVOTION DES GENS DU MONDE révélée par le divin Sauveur, par M. l'abbé Auguste Carion. 1 vol. in-32 de 248 p. Prix : 1 fr. — Edition populaire, 60 centimes.

Cet ouvrage, écrit avec beaucoup de simplicité et d'onction, a pour but de rappeler aux personnes dont la foi est ébranlée, les vérités essentielles et pratiques de la religion, et d'entretenir dans les âmes pieuses un ardent amour pour Jésus-Christ. On devine, dès les premiers chapi-

tres, que l'auteur a puisé toutes ses inspirations dans le cœur même de ce Sauveur qu'il exalte ; de là le charme de tout son livre, l'émotion douce et salutaire qu'on éprouve en méditant avec lui sur les principaux mystères de la vie et de la mort du Fils de Dieu.

M. l'abbé Carion a offert *la Dévotion des gens du monde* au Saint-Père avec l'épître dédicatoire que nous transcrivons ici, et que nous ferons suivre de la réponse du Souverain Pontife ; c'est le meilleur jugement à porter sur cette œuvre.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

à Sa Sainteté Pie IX, avec un exemplaire du petit livre intitulé :
LA DÉVOTION DES GENS DU MONDE.

C'est une couronne d'épines qui ceint le Cœur adorable de Jésus : Votre cœur, ô Très-Saint-Père, a senti les aiguillons de ce cruel diadème.

Des flammes d'amour s'échappent sans cesse de ce Cœur qui veut purifier ses bourreaux pour les rendre heureux ; animé de la charité de Jésus, Votre cœur brûle d'amour pour ses enfants ingrats.

Par-dessus tout, sur ces épines et dans ces flammes, brille la croix sur laquelle Jésus en s'immolant nous sauve : la croix est Votre devise, c'est l'étendard que vous portez d'une main si ferme, ô digne Vicaire de Jésus crucifié.

Le charme du sujet peut faire oublier l'indignité de celui qui le traite : c'est pourquoi le dernier de Vos enfants ose, ô Très-Saint-Père, déposer à Vos pieds un petit livre qui parle du Cœur adorable dont vous partagez les amertumes et la tendresse.

Auguste Carion,
Prêtre du diocèse de Cambrai.

Le jour de la fête de Grégoire VII.

TRADUCTION DE LA RÉPONSE

que N.-S. Père le Pape a daigné faire adrssser à l'auteur.

Très-illustre, très-honorable et révérend Monsieur,

Le petit ouvrage que vous avez écrit pour exciter à la dévotion envers le Très-Saint Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la lettre pleine d'un affectueux dévouement qui accompagnait cette offrande, ont été reçus avec beaucoup de bienveillance par le Souverain Pontife, qui m'a chargé de vous écrire pour vous faire savoir que (bien que ses sollicitudes

de suprême Pasteur ne lui aient pas permis de lire ce petit livre), il approuve entièrement vos pieux sentiments et le but que vous vous proposez. C'est pourquoi, au témoignage de son affection qu'il me charge de vous exprimer, le Souverain Pontife ajoute encore la Bénédiction Apostolique qu'il accorde avec amour à vous et à vos travaux.

En me conformant aux ordres du Souverain Pontife, je vous prie de vouloir bien agréer l'assurance de mon dévouement, et je demande humblement au Seigneur pour vous toutes sortes de prospérité. Croyez-moi,

Très-honorable Monsieur,
Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

Jean Sottoria.
Secrétaire de Sa Sainteté pour les lettres latines.

MÉDITATIONS ECCLÉSIASTIQUES POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE, par le R. P. Stub, Barnabite. 4 vol. in-12, 1866 (ensemble 2,068 pages). Chez P. Lethielleux. Prix : 14 fr.

Le prêtre est essentiellement l'homme de prière et de méditation. Il faut qu'il se retrempe sans cesse à cette source pour alimenter son âme et alimenter celles dont le soin lui est confié. Un bon livre de Méditations lui est nécessaire, et, quand il en a rencontré un, ce doit être pour lui un vrai trésor. Ce trésor, nous croyons que le R. P. Stub, religieux Barbabite, vient de le procurer au clergé.

Persuadé qu'il y a peu de livres de Méditations bien spécialement appropriés aux ecclésiastiques et qui répondent véritablement à tous les désirs, le R. P. Stub a voulu offrir aux prêtres un livre qui leur fût entièrement propre. Du reste, il ne l'a entrepris qu'après avoir pris conseil auprès d'hommes éminents du clergé séculier et régulier, et avoir longtemps pratiqué lui-même les exercices spirituels avec de nombreux confrères.

Quel plan a suivi l'auteur? « J'ai choisi, dit-il, pour les Méditations de toute l'année, la méthode des exercices de saint Ignace, de façon néanmoins que les Évangiles des dimanches fussent, toutes les fois que cela était possible, compris dans les sujets proposés. Ainsi le prêtre peut, pendant tout le cours de l'année, se servir successivement de cette méthode, aussi rationnelle que pieuse, qui est généralement reconnue comme la meilleure pour faire avancer dans les voies de Dieu, sans néanmoins se priver de cet aliment spécial qu'il trouve dans l'Évangile de chaque dimanche, et dont il doit se former à lui-même comme un trésor, afin de pouvoir ensuite, suivant l'intention de l'Église, en faire part à ses frères. »

Tout l'ouvrage se divise en autant de Méditations qu'il y a de jours dans l'année; mais dix grandes divisions partagent ces nombreuses Méditations et en caractérisent les sujets variés et féconds. La première partie s'étend de l'Avant à Noël et a trait à la pénitence. La deuxième partie, de Noël au second dimanche après l'Epiphanie, offre vingt-six Méditations sur les trente premières années de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La troisième partie va du deuxième au cinquième dimanche après l'Épiphanie, et fait méditer sur les miracles du Sauveur. Les paraboles du divin Maître font l'objet de la quatrième partie, qui comprend les jours qui s'écoulent du cinquième dimanche de l'Epiphanie à la Septuagésime. Dans la cinquième partie, de la Septuagésime au deuxième dimanche de Carême, il s'agit des actions et des paroles du divin apostolat de Jésus. De la seconde semaine de Carême à Pâques, nous avons trente-cinq Méditations sur la Passion et la mort de Jésus, qui forment la sixième partie. La septième, qui va du temps de Pâques au dimanche avant les Rogations, traite du renouvellement spirituel. Les principes de la vie unitive comprennent la huitième partie, qui s'étend du dimanche avant les Rogations au dimanche après la Fête-Dieu. Puis viennent les vertus qui constituent la perfection sacerdotale. Soixante-dix Méditations sont consacrées à cet important sujet, et forment la neuvième partie qui embrasse l'espace de temps du dimanche après la Fête-Dieu au treizième dimanche après la Pentecôte. Enfin, la dixième partie, du treizième dimanche au vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte, a pour objet les œuvres du zèle sacerdotale, et offre soixante-dix-sept Méditations.

Une dernière partie, sous le titre de *Conclusion*, donne sept Méditations dont voici les titres : La préparation du bon prêtre à la reddition de ses comptes devant le Seigneur. — La mort du bon prêtre. — Le bon prêtre au jugement particulier. — L'âme du bon prêtre au Ciel. — Le bon prêtre à la résurrection générale. — Le bon prêtre au jugement général. — L'éternité du bon prêtre. — Ajoutons que, dans un *Appendice*, l'auteur offre encore vingt-quatre Méditations sur les principales fêtes de la Très-Sainte Vierge et sur plusieurs Saints.

Après avoir fait, en quelque sorte, l'inventaire de ce que contient l'ouvrage du R. P. Stub, citons une page à livre ouvert pour donner une idée du genre et du style du pieux auteur. Rappelant que le monde périra avec ses vains honneurs, le vénérable Barnabite présente quelques considérations dont nous extrayons les lignes suivantes :

« Il est bien insensé l'homme qui ne recherche des honneurs que pour lui-même; pécheur et orgueilleux comme il l'est, il ne s'applique pas à ren-

dre honneur et gloire à Dieu, la sainteté infinie et la majesté souveraine. Les quelques années qu'il a à vivre ici-bas, il les passe à se tourmenter sans fin à la poursuite de trompeuses apparences, de vaines illusions d'un éclat mensonger; et puis, les applaudissements et la gloire du monde aboutissent pour lui au silence et à l'obscurité du tombeau, et il s'en va au tribunal de Dieu recevoir une sentence de confusion et d'opprobre. Voilà ce qui arrive successivement à tous ces amateurs de la fausse gloire du monde, jusqu'à ce que le monde lui-même devienne un vaste sépulcre, où iront s'ensevelir sans retour tous ces apparents honneurs.

« Il viendra, le jour du Très-Haut; Dieu, en ce jour terrible, manifestera sa gloire contre ceux qui lui ravissaient l'honneur, auquel il avait droit comme Père et souverain Maître de l'univers. Le Soleil de justice aura aussi, lui, des signes particuliers; ceux qui brillaient comme des étoiles du matin, tomberont du faîte de leur grandeur; les insensés qui, comme la lune, changeaient sans cesse d'aspect, seront obscurcis; il apparaîtra de nouveaux cieux, et la terre, sinon dans sa substance (1), au moins dans l'ordre qui y règne, et dans l'apparence qu'elle offre, sera changée et passera (2). Quelle différence de sorts ! Tous ces partisans du monde, et, parmi eux, un grand nombre de prêtres, qui cherchaient les honneurs avec un empressement si coupable, et se délectaient dans leur possession, oubliant et méprisant Dieu, seront couverts d'opprobre à la face de l'univers entier; car le Juge suprême ne leur témoignera que mépris et courroux. (*Ps.* LII, 6; *Sap.*, VI, 8.)

« Attérés sous le poids de la sentence de Jésus-Christ, ils se verront bannis honteusement loin de ce Dieu, qui fut humble dans sa vie, et qui se plaît maintenant à glorifier les humbles; et ils seront, aux applaudissements des démons, précipités dans l'abîme éternel. Ah ! pourquoi ne pas réfléchir, pendant qu'il en est temps encore, au terme auquel doivent aboutir toutes ces illusions mondaines, source de tant de péchés : *Confundentur vehementer quia non intelligerunt opprobrium sempiternum.* (*Jerem.*, XX, 11.) Le comprendrez-vous enfin ? Serez-vous assez sage pour prévoir la terrible condamnation des ambitieux ? Oublierez-vous qu'il n'y aura à être honorés de Dieu que les prêtres qui auront su honorer eux-mêmes la sublime dignité de leur saint état ? (S. Bernard, *Ep.* XLII.) Serez-vous enfin persuadé que les prêtres qui auront dirigé les peuples avec humilité, seront les seuls à recevoir, de Dieu et des hommes, l'honneur que leur auront si bien mérité leur caractère et leurs saintes actions. (*I. Tim.*, V. 17.) Au moment même où, d'un autre côté, le monde périra avec toutes ses ambitions, et où tous ses insensés partisants se verront perdus sans retour ? *Prœterit figura hujus mundi !...* »

Nous avons voulu, par l'énumération des matières renfermées dans l'ouvrage du R. P. Stub et par la citation qui précède, mettre le lecteur à même d'en faire l'appréciation; et il nous semble, après cela, qu'il

(1) Le monde de péché, la figure de ce monde pour lequel Jésus Christ n'a pas prié, passera, sera anéanti, oui; mais la terre, notre globe, ne sera point détruit : il sera transfiguré, renouvelé Nous venons de nouveau de traiter cette question d'après l'Ecriture et les Pères. Voir le *Mémorial Catholique*, numéro de septembre 1866.

(2) Les paroles de Jésus-Christ dans saint Matthieu, ch. XXIVe, dans saint Luc, ch. XXIe, et dans saint Marc, ch. XIIIe, peuvent s'interpréter, selon saint Ambroise, saint Augustin et saint Grégoire le Grand, et dans le sens mystique par rapport à l'Église, et dans le sens littéral par rapport à la transformation du monde à la fin des temps. (*Note de l'auteur*, t. I, p. 21.)

nous sera permis de dire que ce livre, tant par le fond que sous le rapport de la sobriété et de la concision de la forme, mérite l'attention du clergé. Les Méditations du vénérable religieux Barnabite, sont, on peut le dire, aussi solides que pratiques et fructueuses pour l'accomplissement des devoirs du saint ministère. Nous en citerons pour preuve toutes celles qui ont trait aux œuvres du zèle sacerdotal, et, particulièrement, les Méditations intitulées : le zèle charitable, le zèle éclairé, le zèle pieux, le zèle patient, impartial, généreux, etc. Que d'excellentes et précieuses considérations dans toutes ces pages ! Nous mentionnerons encore les Méditations sur l'administration des Sacrements, où les prêtres trouveront tant d'enseignements si propres à les guider et à vivifier les âmes comme à les faire avancer eux-mêmes.

A la solidité de la doctrine, laquelle est appuyée, le plus souvent, sur les Saintes Écritures et les Pères de l'Église les plus célèbres, comme aussi sur les décisions des Conciles généraux, qui sont la règle commune de la foi et des mœurs, et à la concision du style, le pieux auteur joint aussi une grande clarté d'exposition et une noble simplicité. « J'ai cherché, dit-il, à rendre le langage et la diction simples et facilement intelligibles, sans néanmoins oublier jamais l'exactitude, afin qu'aucune forme insolite, dans les mots ou le style, ne vienne, dans le cours de la Méditation, distraire des saintes pensées et des pieuses affections. » Nous pensons que l'auteur a parfaitement atteint son but.

Disons aussi que le R. P. Stub s'est appliqué à assurer et à faciliter d'une manière plus efficace le fruit de ses Méditations, en indiquant des Affections et des Résolutions que chacun peut, suivant ses besoins personnels, particulariser et déterminer. On sait sans doute que les Méditations ecclésiastiques que nous annonçons ont été publiées en italien à Turin; mais le R. P. Stub déclare lui-même que la présente édition française est regardée et tenue par lui comme originale. L.-F. G.

CHRONIQUE

Nous trouvons dans le *Mercure aptésien* une liste très-curieuse des pensions faites aux écrivains sous Louis XIV, en 1663.

Au sieur Pierre Corneille, premier poëte dramatique du monde, 2,000 fr.

Au sieur Desmarets, le plus fertile conteur et doué de la plus belle imagination qui ait jamais été, 1,200 fr.

Au sieur Ménage, excellent pour la critique des pièces, 2,000 fr.

Au sieur abbé de Pure, qui écrit l'histoire en latin *pur* et élégant, 1,000 fr.
Au sieur Corneille jeune, bon poëte français dramatique, 1,000 fr.
Au sieur Molière, excellent poëte comique, 1,000 fr.
Au sieur Benserade, poëte français fort agréable, 1,500 fr.
Au P. Lecointre, de l'Oratoire, habile pour l'histoire, 1,500 fr.
Au sieur abbé Cottin, orateur français, 1,200 fr.
Au sieur Vallier, professant parfaitement la langue arabe, 600 fr.
Au sieur Perrier, poëte latin, 800 fr.
Au sieur Racine, poëte français, 800 fr.
Au sieur Chapelain, le plus grand poëte qui ait jamais été, et du plus solide jugement, 3,000 fr.
Au sieur abbé Cassagne, poëte, orateur et savant en théologie, 1,500 fr.
Au sieur Perrault, habile en poésie et belles-lettres, 1,500 fr.
Au sieur Mezerai, historiographe, 4,000 fr.

Sur la proposition des sections d'histoire et d'archéologie du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes, le Ministre de l'instruction publique a rendu les deux arrêtés suivants, qui fixent les questions posées aux sociétés savantes des départements, en vue du concours de 1867 (archéologie) et des concours de 1868 et 1869 (histoire) :

Archéologie.

Art. 1er. Il sera décerné en 1868, pour le concours de 1867, par le Ministre de l'instruction publique, un ou plusieurs prix d'une valeur totale de *quinze cents francs*, aux meilleurs travaux d'archéologie publiés dans les mémoires des sociétés savantes des départements, ou envoyés par les correspondants du ministère. Seront également admis à ce concours les travaux manuscrits envoyés par les sociétés savantes.

Ne seront pas admis les mémoires publiés antérieurement au 1er juillet 1866 (histoire).

Art. 2. Les manuscrits ou volumes devront être déposés au ministère de l'instruction publique avant le 31 décembre 1867.

Histoire.

Art. 1er Un prix de *quinze cents francs* sera décerné en 1869, pour le concours de 1868, à la société savante des départements qui aura transmis au ministère le meilleur *Glossaire du patois ou langage rustique et populaire d'une région ou d'une localité determinée de la France.*

Art. 2. Ne seront pas admis les mémoires publiés antérieurement au 1er juillet 1866.

Art. 3. Un autre prix de 1,500 fr. sera décerné en 1870, pour le concours de 1869, à la société savante des départements qui aura transmis au ministère le mémoire le plus satisfaisant sur les points ci-après indiqués :

Rechercher, pour une province ou pour une ville, dans les documents authentiques, les indications qui se rapportent au commerce et à l'industrie du moyen âge, et particulièrement :

A l'exercice et aux règles des métiers ;
A la condition des ouvriers et marchands;
A la nature des denrées;
Au prix des objets;
Aux modes de fabrication ;
Aux réunions des marchands et aux foires;
Aux relations commerciales des villes et des peuples entre eux;
Au taux des salaires ;
Au change et au taux de l'argent.

On devra joindre au mémoire, comme pièces justificatives, les chartes, ordonnances, statuts, leudes, tarifs, comptes qui peuvent éclairer le sujet.

Les volumes ou manuscrits devront être déposés au ministère de l'instruction publique :

1° Pour le concours de 1868, avant le 31 décembre 1868 ;
2° Pour le concours de 1869, avant le 31 décembre 1869.

Nous extrayons le passage suivant d'une brochure très-rare aujourd'hui : *Recherches historiques et bibliographiques sur les autographes et sur l'autographie*, par Gabriel Peignot :

« *Correspondance des souverains avec Napoléon.* — Un recueil précieux formé par Napoléon renfermait toutes les lettres autographes et confidentielles que lui avaient écrites les divers souverains de l'Europe. Il avait recommandé ce recueil d'une manière particulière à son frère Joseph en 1815; mais le précieux dépôt fut égaré, volé, et passa en Angleterre, où le ministre d'une grande puissance l'acheta, dit-on, 700,000 fr. On prétend qu'il ne perdit pas au marché, car il fut amplement remboursé de ses avances en cédant à divers ministres les lettres de leurs souverains respectifs.

« M. O'Méara donne sur ce recueil (dans son *Complément du Mémorial de Sainte-Hélène*) des détails plus circonstanciés et un peu différents des précédents. Selon lui, Napoléon, dans leur dernière entrevue, au mois d'août 1818 (époque où les Anglais forcèrent M. O'Méara de quitter Sainte-Hélène), Napoléon, dis-je, lui recommanda de réclamer le paquet de lettres des souverains à son frère Joseph, à qui il les avait remises à Rochefort, et de les publier. O'Méara, à son retour en Europe, fit des efforts inutiles pour les recouvrer. Le comte de Survilliers (Joseph Bonaparte), quittant Rochefort pour passer en Amérique, et craignant d'être arrêté, avait déposé le paquet entre les mains d'une personne qu'il croyait sûre. Il paraît qu'il fut trahi, car en 1818, une autre personne porta ces lettres à Londres pour les vendre et en demanda 30,000 livres sterling (750,000 fr.). Cela fut aussitôt communiqué à quelques ministres de Sa Majesté et aux ambassadeurs étrangers. « Et j'ai appris de quelqu'un digne de foi, dit M. O'Méara, que l'ambassadeur russe avait payé 10,000 liv. sterl. (250,000 fr.) celles appartenant à son maître. » Tel est le récit de M. O'Méara, sur la fidélité duquel il n'est pas défendu de jeter quelques doutes. »

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE SEPTEMBRE.

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Nous ferons observer au lecteur que, tout en résumant, d'après le *Journal de la librairie*, la nomenclature des ouvrages nouvellement parus, nous avons soin d'ajouter à chaque ouvrage le prix que le *Journal de la librairie* ne donne pas ou ne donne que très-rarement. Pour les livres publiés dans les départements, ce sera quelquefois difficile; mais, sauf de rares exceptions, nous compléterons toujours, comme nous le faisons aujourd'hui, les renseignements du *Journal de la librairie*.

Les abonnés connaîtront ainsi, à l'aide de la Revue, les ouvrages nouvellement publiés, le nombre de pages et le prix de chacun d'eux, et, en se reportant au tableau que nous avons plusieurs fois publié sur le tarif approximatif des prix d'affranchissement, ils pourront, en nous demandant des livres, se rendre compte de la valeur de leurs commandes, y compris les frais d'affranchissement.

Cette liste comprend généralement tous les ouvrages bons ou mauvais parus dans le mois qui précède la publication du numéro de la Revue (1). Nous n'excluons que les réimpressions ou publications qui sont évidemment sans intérêt pour nos souscripteurs et les brochures qui n'ont pas cent pages d'impression, à moins que le nom de l'auteur ou le sujet traité ne donne à la publication une importance réelle.

Ampère. — Philosophie des deux Ampère; publiée par J. Barthélemy Saint-Hilaire. In-8°, XIX-467 p. Didier. 7 50

Annales des voyages, de la géographie, de l'histoire et de l'archéologie dirigées par M. V. A. Malte-Brun. T. III. In-8°, 384 p. Challamel aîné. 7 50

Annuaire encyclopédique. Politique, économie sociale, statistique, administration, sciences, littérature, etc.; publié par les directeurs de l'Encyclopédie du XIX° siècle. 1865-1866. Gr. in-8° à 2 col., VIII-815 p. Bureau de l'Encyclopédie du XIX° siècle. 10 »

Audiganne. — L'économie de la paix et la richesse des peuples; par A. Audiganne. In-12, IV-320 p. Lib. internationale. 3 »

Augeard. — Mémoires secrets de J. M. Augeard, secrétaire des commandements de la reine Marie-Antoinette (1760 à 1800). Documents inédits sur les événements accomplis en France pendant les dernières années du règne de Louis XV, le règne de Louis XVI et la Révolution jusqu'au 18 brumaire; précédés d'une introduction par M. Evariste Bavoux. In-8°, 376 p. Plon. 6 »

Beauchesne (de). — Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort; captivité de la famille royale au Temple; par M. A. de Beauchesne. 5° *édition* précédée d'une lettre de Mgr Dupanloup. 2 vol. in-18 jésus, XXIV-1115 p. Plon. 10 »

Beaufort (de). — Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine; par Louis de Beaufort. *Nouvelle édition*, avec une introduction et des notes, par Alfred Blot. In-8°, XXII-344 p. Maillet. 7 »

Berty. — Topographie historique du vieux Paris; par Adolphe Berty, historiographe de la ville. Région du Louvre et des Tuileries. T. I. In-4° LVI-336 p. Imp. impériale. 75 »

(Histoire générale de Paris, collection de documents publiés sous les auspices du conseil municipal.)

Bordot. — Littérature française. Origines; par A. Bordot. In-8°, 184 p. Vermot et C°. » 75

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Bordot. — Littérature française. Trouvères et troubadours; par A. Bordot. In-8°, 184 p. Vermot et C°. » 75

Calvo. — Annales historiques de la révolution de l'Amérique latine, accompagnées de documents à l'appui, de l'année 1808 jusqu'à la reconnaissance par les Etats européens de l'indépendance de ce vaste continent; par M. Charles Calvo. T. IV. In-8°, VIII-392 p. Durand. 15 »

Calvo. — Recueil historique complet des traités, conventions, capitulations, armistices et autres actes diplomatiques de tous les Etats de l'Amérique latine compris entre le golfe du Mexique et le cap de Horn, depuis l'année 1493 jusqu'à nos jours, etc. par M. Charles Calvo. Première période. Limites. T. 9. In-8°, 378 p. Durand. 15 »

Clément. — La police sous Louis XIV; par Pierre Clément, de l'Institut, 2° *édition*. In-18 jésus, XIV-478 p. Didier. 2 50

Champollion-Figeac. — Le palais de Fontainebleau, ses origines, son histoire artistique et politique, son état actuel; publié d'après les ordres de l'empereur, par M. J.-J. Champollion-Figeac, bibliothécaire du palais impérial. Gr. in-4°, X-655 p. et 32 pl. Imp. impériale. » »

Chocarne. — Le R. P. H.-D. Lacordaire, de l'ordre des frères prêcheurs, sa vie intime et religieuse; par le R. P. B. Chocarne, du même ordre, 2° *édition*. 2 vol. In-8°, XXXVI-816 p. V° Poussielgue et fils. 8 »

Clément. — Conférences sur la religion ou cours d'instructions en forme de prônes sur la religion chrétienne; par M. l'abbé Clément. T. 2. In-12, 320 p. Sarlit, les 2 vol. 5 »

Colletet. — Vies des poëtes gascons; par Guillaume Colletet, de l'Académie française; publiées avec introduction, notes et appendices, par Philippe Tamizey de Larroque. In-8°, 149 p. Aubry. 5 »

Collection intégrale et universelle des orateurs chrétiens. 2° série. T. 92, 93, 94, 95, 96, 97 et 99 de la publication entière, et T. 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 32 de la seconde série. Gr. in-8° à 2 col. 1296 p. Migne. Le volume. 6 »

Codex medicamentarius, pharmacopée française rédigée par ordre du gouvernement, la commission de rédaction étant composée de professeurs de la Faculté de médecine et de l'école supérieure de pharmacie de Paris, de membres de l'Académie impériale de médecine et de la société de pharmacie de Paris. In-8°, XLVII-784 p. Baillère et fils. 9 50

Congrès scientifique de France. 32° session, tenue à Rouen, au mois d'août 1865. In-8°, VII-871 pages Derache. 5 »

Cornelius a Lapide. — Commentaria in Scripturam sacram R. P. Cornelii a Lapide, e societate Jesu, sanctæ Scripturæ olim Lovanii, postea Romæ professoris. Accurate recognovit ac notis illustravit Augustinus Crampon. T. 1, 2, 3, 13, 14. Gr. in-8° à 2 col., CXXXV-3483 p. L'édition formera 22 volumes. Vivès. Chaque volume : 10 »

Craven (Mme). — Récit d'une sœur. Souvenirs de famille recueillis par Mme Augustus Craven, née La Ferronnays. 2° *édition*, T. 1. In-8°, 455 p. Didier. les 2 vol. 16 »

Currel-Bell. — Shirley et Agnès Grey; par Currel-Bell. Romans anglais traduits par MM. Ch. Romey et A. Rolet. 2 vol. in-18 jésus, 785 p. Hachette. 2 »

Daniel (Mgr). — Choix de lectures en prose et en vers, extraites des classiques français, ou Leçons abrégées de littérature et de morale; par Mgr Daniel. In-18, 468 p. Hachette. 1 50

Demolombe. — Traité de la distinction des biens; de la propriété; de l'usufruit, de l'usage et de l'habitation; par C. Demolombe. 3° *édition*. T. 1. In-8°, 654 p. Hachette. Les 2 vol. 16 »

Dilhan. — Histoire abrégée de la régence de Tunis; par Alphonse Dilhan. In-8°, 304 pages. » »

Dictionnaire de bibliographie et de bibliologie (supplément), publié par M. l'abbé Migne. T. 6 de la bibliographie et T. 2 de la bibliologie. In-4°, à 2 col., 662 p. Les 6 vol. 42 »

Drohojowska (Mme). — La jeune fille modèle; par Mme la comtesse Drohojowska, née Simon de La Treyche. 2° *édition*. In-12, VIII-320 p. Ruffet et C°. 2 »

Dubois. — Le saint prêtre, ou nécessité et moyens d'acquérir ou de perfectionner la sainteté sacerdotale; par M. l'abbé H. Dubois. 4° *édition*. In-18 jésus, XI-525 p. Lecoffre et C°. 2 80

Dupanloup (Mgr). — Entretiens sur la prédication populaire; par Mgr Dupanloup. In-8°, XXX-450 p. Douniol. 7 50

Dupont. — Exercices sur l'Eucharistie; par le V. P. Louis Dupont, traduits de l'espagnol, par le P. Pierre Jennesseaux; suivis d'un appendice extrait des œuvres de saint François de Sales. In-18, XII-438 p. Sarlit. 2 50

Duruy. — Histoire de France et du moyen âge, du cinquième au quatorzième siècle, avec des cartes géographiques, rédigée

conformément aux derniers programmes officiels pour la classe de troisième; par V. Duruy. *Nouvelle édition*. In-12, 526 p. Hachette. 3 50

Duruy. — Histoire de France et du moyen âge et des temps modernes, du XIVe au milieu du XVIIe siècle, avec des cartes géographiques, etc., par V. Duruy. *Nouvelle édition*. In-12, 537 p. Hachette. 3 50

Duruy. — Histoire du moyen âge depuis la chute de l'empire d'Occident, jusqu'au milieu du XVe siècle; par V. Duruy. 3e *édition*. In-18 jésus, 595 p. Hachette. 4 »

Esquirou de Parieu. — Traités des impôts considérés sous le rapport historique, économique et politique, en France et à l'étranger; par M. Esquirou de Parieu, vice-président du conseil d'Etat. 2e *édition*. T. 1 et 2. In-8°, XVII-1042 pages. Guillaumin. 10 »

Féraud-Giraud. — De la juridiction française dans les Echelles du Levant et de Barbarie. Etude sur la condition légale des étrangers dans les pays hors chrétienté; par L.-J. Féraud-Giraud. 2e *édition*. 2 vol. in-8°, 1037 p. Durand. 16 »

Ferrier. — Traité de la vie spirituelle; par saint Vincent Ferrier, de l'ordre des frères prêcheurs, avec des commentaires sur chaque chapitre par la vén. Mère Julienne Morel. *Nouvelle édition*, par le R. P. F. Mathieu Joseph, des frères prêcheurs. In-32, LXIV-495 pages. Poitiers, Oudin. » »

Figuier. — L'année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions, etc.; par Louis Figuier. 1re année (1850) et 5e année (1860). 2 vol. in-18 jésus, VIII-1041 p. Hachette. Chaque vol. 3 fr. 50.

Fleuriot (Mlle). — La clef d'or; par Mlle Zénaïde Fleuriot. In-18 jésus, 340 p. Dillet. 2 »

Fourgez. — La vraie religion considérée dans ses dogmes, sa morale et son culte; par l'abbé Fourgez. T. 2. In-12, 395 p. Bureau de l'Œuvre du commissionnaire du clergé. » »

Franklin. — Mémoires de Benjamin Franklin, écrits par lui-même, traduits de l'anglais et annotés par Edouard Laboulaye, de l'Institut. 2e *édition*. In-18 jésus, 404 p. Hachette. 3 50

Gabourd. — Abrégé élémentaire de l'histoire de France depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours; par M. Amédée Gabourd. *Nouvelle édition*. In-18, 324 pages. Lecoffre. 1 20

Galetti. — Histoire illustrée de la Corse, contenant environ trois cents dessins représentant divers sujets de géographie et d'histoire naturelle, les costumes anciens et modernes, les usages, les superstitions, etc., par l'abbé Jean-Ange Galetti. In-4°, 573 p. Pillet fils aîné. » »

Garnier. — Le royaume des Deux-Siciles, mémoire; par Charles Garnier. In-8°, 203 p. Dentu. » »

Gervinus. — Histoire du XIXe siècle, depuis les traités de Vienne; par G.-G. Gervinus, professeur à l'Université de Heidelberg. Traduit de l'allemand par J.-F. Minssen. T. 12. In-8°, 317 p. Lib. internationale. 5 »

Gidel. — Étude sur la littérature grecque moderne. Imitations en grec de nos romans de chevalerie depuis le XIIe siècle; par M. A. Ch. Gidel. In-8°, VII-375 p. Durand. » »

Gouraud (Mlle). — Mémoires d'un caniche; par Mlle Julie Gouraud. In-18 jésus, 290 p. Hachette. 2 »

Grandidier. — Œuvres historiques inédites de Ph. And. Grandidier. T. 4. In-8°, VI-594 p. Bureau de la Revue d'Alsace. » »

Gratry. — Henri Perreyve; par A. Gratry. 3e *édition*. In-18, 301 p. Lecoffre. 2 50

Grote. — Histoire de la Grèce, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand; par G. Grote, vice-chancelier de l'Université de Londres. Traduit de l'anglais, par A. L. de Sadous. T. 15. In-8°, 343 p. L'ouvrage formera 15 vol. Lib. internationale. 5 »

Henrion. — Histoire ecclésiastique depuis la création jusqu'au pontificat de Pie IX, par M. le baron Henrion; conseiller à la cour impériale d'Aix. T. 22. Grand in-8° à 2 col. 1456 p. Migne. Les 25 volumes 150 »

Henry. — Histoire de l'éloquence avec des jugements critiques sur les plus célèbres orateurs et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre; par l'abbé A. Henry. III. Eloquence moderne. T. 1. 4e *édition*. In-8°, 424 p. Le Clère et Ce. 3 »

Hippeau. — Le gouvernement de Normandie au XVIIe et au XVIIIe siècle. Documents tirés des archives du château d'Harcourt; par C. Hippeau. 2e partie. Evénements politiques. T. III. In-8°, LXVII-442 p. Caen, Goussiaume et Laporte. Chaque volume. 10 »

Houdry. — La bibliothèque des prédicateurs; par le R. P. V. Houdry. *Nouvelle*

édition, par M. l'abbé V. Postel, du clergé de Paris. T. 1er. Gr. in-8°, 730 p. Josse. Chaque volume. 6 »

Huguet. — De la charité dans les conversations; par le R. P. Huguet. 3e *édition*. Gr. in-18, XII-272 p. Ruffet. 2 »

Janin. — Béranger et son temps; par Jules Janin. T. 2. In-16, 124 p. Pincebourde. Les 2 vol. 5 »

Kingsley. — Il y a deux ans, 1854-1856; par Kingsley. Roman anglais traduit par H. de l'Espine. 2 vol. in-18 jésus, XXIV-681 p. Hachette. 2 »

Labutte. — Histoire des ducs de Normandie jusqu'à la mort de Guillaume-le-Conquérant; par A. Labutte. Préface par Henri Martin. 2e *édition*. In-8°, XII-372 p. Furne, Jouvet et Ce. 6 »

La Fontaine. — Œuvres complètes de La Fontaine. 3 vol. in-18 jésus, XII-1379 p. Hachette. 3 »

Lebeurier. — Etat des anoblis en Normandie de 1545 à 1661, avec un supplément de 1398 à 1687; par l'abbé P.-F. Lebeurier. In-8°, XXV-285 p. Dumoulin. 8 »

Leibnitz. — Œuvres philosophiques de Leibnitz. Avec une introduction et des notes; par M. Paul Janet. 2 vol. in-8°, XXVII-1405 p. Ladrange. 15 »

Le Play. — La réforme sociale en France déduite de l'observation comparée des peuples enropéens; par M. F. Le Play, 2e *édition*. 2 vol. In-18 jésus, 1085 p. Dentu. 5 »

Leroy. — Philosophie catholique de l'histoire, ou les nations pour le Christ et l'Eglise; par M. l'abbé Louis Leroy. 5e *édition*, 2 v. In-8°, V-994 p. Palmé. 7 »

Lescarbot. — Histoire de la Nouvelle-France, contenant les navigations, découvertes et habitations faites par les français ès Indes Occidentales et Nouvelle France; par Marc Lescarbot. Enrichie de cartes. *Nouvelle édition*, publiée par M. Edwin Tross. T. 1 et 2. In-8°, XX-586 p. Tross. L'ouvrage formera 3 vol. Chaque vol. 12 »

Leymerie. — Cours de minéralogie (histoire naturelle); par A. Leymerie. 2e *édition*. 1re partie. In-8°, XVI-359 p. Vr Masson et fils. 12 »

Maillaguet. — Le miroir des ordres religieux de France, suivi d'un appendice sur tous les ordres et instituts divers du monde chrétien; par l'abbé Maillaguet. T. 2. In-8°, 418 p. Avignon. Chaillot. » »

Manuel des frères et sœurs du tiers-ordre de la pénitence de saint François d'Assise. *Nouvelle édition*, conforme à celle qui a été rédigée et publiée par l'ordre du R. P. Salvator d'Ozieri. 2 vol. in-18. CLIX-850 p. Ve Poussielgue et fils. 2 »

Marmy et Quesnoy. — Hygiène des grandes villes. Topographie et statistique médicales du département du Rhône et de la ville de Lyon; par MM. J. Marmy et M. Ferdinand Quesnoy. In-8°, XVI-593 p. Lyon. Vingtrinier. » »

Mémoires de la congrégation de la mission. T. 7. In-8°, 843 p. Maison principale, 95, rue de Sèvres. » »

Miron. — De la séparation du spirituel et du temporel; par M. Miron. In-18 jésus, XI-472 p. Germer Baillière. 3 50

Montfalcon. — Histoire monumentale de la ville de Lyon; par J.-B. Montfalcon. T. 6 et dernier. In-4°, 298 p. F. Didot. Chaque vol. 25 »

Monniot (Mlle). — Le Journal de Marguerite, ou les deux années préparatoires à la première communion; par Mlle V. Monniot. 10e *édition*. Grand in-8°, VIII-595 p. Ruffet et Ce. 12 »

Musset (de). — Œuvres complètes de Alfred de Musset, avec lettres inédites, variantes, notes, index, fac-simile, notice biographique, par son frère, et un portrait d'Alfred de Musset, gravé par M. Danguin. T. 1. Petit in-4°, 350 p. Charpentier. 20 »

Notices sur les colonies françaises, accompagnées d'un atlas de 14 cartes, publiées par ordre de S. Ex. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre secrétaire d'Etat de la marine et des colonies. Histoire, géographie, météorologie, population, gouvernement, administration, culte, assistance publique, instruction publique, justice, forces militaires et maritimes, finances, agriculture, industrie, commerce, navigation, service postal. In-8°, 768 p. Challamel aîné. 25 »

Ozaneaux. — Histoire de France; par M. G. Ozaneaux. 4e *édition*. 2 vol. In-18 jésus, XIV-1630 p. Delagrave. 7 50

Pascal. — Pensées de Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets. *Nouvelle édition*, conforme au véritable texte de l'auteur, et contenant les additions de Port-Royal indiquées par des crochets. In-18 jésus, 506 p. Garnier frères. 3 »

Pellissier. — La langue française depuis son origine jusqu'à nos jours, tableau historique de sa formation et de ses progrès; par M. Pellissier, agrégé de philosophie. In-18 jésus X-348 p. Didier. 3 »

Perrens. — Histoire de la littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours (1150-1848); par F.-T. Perrens. In-18 jésus, XV-480 p. Delagrave. » »

Philippe. — Résumés des méditations à l'usage des frères des écoles chrétiennes, par le frère Philippe, leur supérieur général. In-12, XXXII-460 p. Ve Poussielgue et fils. » »

Poujoulat. — Histoire de saint Augustin; par M. Poujoulat. 5e *édition.* 2 vol. in-8°, 864. p. Mame. 4 »

Poujoulat. — Récits et souvenirs d'un voyage en Orient; par M. Baptistin Poujoulat. 8e *édition.* In-12, 288 p. Mame. » 90

Rituel (le) des rituels pour les prônes des dimanches et fêtes, l'administration du baptême, de la pénitence, de l'eucharistie, de l'extrême-onction et du mariage, etc., etc. empruntés aux évêques et aux prêtres les plus éminents de notre temps, et ne se trouvant dans aucun rituel. Publié par M. l'abbé Migne. T. 2. In-4o à 2 col., 704 p. Les 2 volumes. 14 »

Robillard de Beaurepaire (de). Le tribunal criminel de l'Orne pendant la Terreur; par E. de Robillard de Beaurepaire. In-8o, III-178 p. Durand. 5 »

Sainte-Beuve. — Nouveaux lundis; par C.-A. Sainte-Beuve. T. 6. In-18 jésus, 472 p. M. Lévy frères. 3 »

Saulcy (de). — Les derniers jours de Jérusalem; par F. de Saulcy. In-8o, 454 p., 11 gr. et 3 pl. Hachette. 10 »

Ségur (Mme de).— Comédies et proverbes; par Mme la comtesse de Ségur, née Rostopchine. 2e *édition.* In-18 jésus, 371 p. Hachette. 2 »

Sibour (Mgr). — Œuvres choisies de Mgr Léon Sibour, évêque de Tripoli, précédées d'un avertissement des éditeurs et d'une notice biographique, par M. l'abbé Dedoue, chanoine de Notre-Dame de Paris. 2 vol. in-8o, IV-1151 p. Repos. 15 »

Statuts synodaux du diocèse d'Autun, Châlon et Mâcon. 1re partie. De l'administration spirituelle du diocèse. In-12, 315 p. Autun. Dejussieu. » »

Suarez. — R. P. Francisci Suarez e societate Jesu opera omnia. *Editio nova,* a Carolo Berton, cathedralis ecclesiæ ambianensis vicario, innumeris veterum editionum mendis expurgata, adnotationibusque in ultimum tomum relegatis illustrata. T. 16, 16 bis, 17, 18, 19, 20, 22, 23 et 23 bis. Grand in-8o, à 2 col., CLXXVII-9862 p. Vivès. » »

Tastu (Mme). — Lectures pour les jeunes filles, ou Leçons et modèles de littérature en prose, extrait des meilleurs auteurs et précédés de réflexions sur les règles de l'art d'écrire; par Mme A. Tastu. *Nouvelle édition.* In-12, 534 p. Didier. 5 »

Théophraste. — Theophrasti Eresii opera, quæ supersunt omnia græca, recensuit, latine interpretatus est, indice rerum et verborum absolutissimos adjecit Fridericus Wimmer, doct. philos. Gr. in-8o, à 2 col. XXVIII-551 p. Didot frères. 15 »

Thierry. — Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine; par M. Amédée Thierry. 7e *édition.* 2 vol. in-12, XVI-1150 p. Didier. 7 »

Thomas de Villeneuve (saint). — Œuvres de saint Thomas de Villeneuve, religieux augustin et archevêque de Valence. Traduites du latin par le P. V. Ferrier, prêtre de la Miséricorde. T. 2. Sermons pour le carême. In-12, 428 p. Lethielleux. 3 50

Tizzani. — La célèbre contestation entre saint Etienne et saint Cyprien; par Mgr Vincent Tizzani, de l'ordre des chanoines de Latran. Traduit de l'italien par M. l'abbé J. Ranvier. In-8o, X-342 p. A. Le Clère et Ce. 4 »

Tronson. — Examen particulier sur divers sujets propres aux ecclésiastiques et à toutes les personnes qui veulent s'avancer dans la perfection; par M. Tronson, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice. *Nouv. édit.* In-12, XXIV-587 p. Jouby. 2 75

Vallet (de Viriville). Armorial de France, Angleterre, Ecosse, Allemagne, Italie et autres puissances, composé vers 1450, par Gilles Le Bouvier, dit Berry, premier roi d'armes de Charles VII, roi de France. Texte complet publié pour la première fois d'après le manuscrit original; précédé d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur et accompagné de figures héraldiques dessinées d'après les originaux; par M. Vallet (de Viriville). Gr. in-8o, XII-236 p. Bachelier Deflorenne. 10 »

Valuy. — Les vertus religieuses ou traités pratiques des vœux et de la charité fraternelle, à l'usage des communautés d'hommes et de femmes et de leurs aumôniers ou pères spirituels; par le R. P. Benoit Valuy. 7e *édition.* In-18, XI-304 p. Pélagaud. 2 »

Valuy. — Du gouvernement des communautés religieuses; par le R. P. B. Valuy. In-8o, 750 p. Pélagaud. 6 »

Vie de sainte Françoise Romaine, fondatrice des oblates de la Tour-des-Miroirs, divisée en trois livres. Ouvrage traduit du latin des Actes des saints, par l'abbé P..., vicaire général d'Evreux. *Nouvelle édition.* In-12, 442 p. Ruffet. 2 50

Vie de l'abbé Carron; par un Bénédictin de la congrégation de France. 2 vol. in-18 jésus, LXXIX-636 p. Douniol. » »

Walsh. — Souvenirs historiques; par M. le vicomte Walsh. 4e *édition*. In-8°, 359 p. Vermot et Ce. 2 »

Wiseman. — Sermons sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et la sainte Vierge; par S. Em. le cardinal Wiseman. Traduits de l'anglais et précédés d'une notice biographique, par l'abbé A. Bayle. In-12, 375 p. Lethielleux. 3 »

Wiseman. — Fabiola ou l'Eglise des catacombes; par S. Em. le cardinal Wiseman. Traduction nouvelle. In-8°, 304 p. Lethielleux. 2 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 1er septembre.

Adalbert de Beaumont : les Arts décoratifs en Orient et en France. L'Architecture persane.— P. Janet : la Liberté de penser.— E.-D. Forgues : le Rachat de Jane, récit de la vie des prisons de femmes en Angleterre. — Charles de Mazade : Venise et l'Italie. — Ernest Duvergier de Hauranne : Cuba et les Antilles. — L. Wolowski : la Crise financière de l'Angleterre, suite. L'Acte de 1844 et la liberté des banques. — Louis Grégori : la Guerre, la télégraphie électrique et les chemins de fer. — André Theuriet : Odes et chansons, poésies. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — R. Radau : Réunion annuelle de l'association britannique.— A. Geffroy : *Etudes sur les tragiques grecs*, par M. Patin.

Livraison du 15 septembre.

P. Duchesne de Bellecourt : La Guerre du Paraguay et les institutions des Etats de La Plata. — E.-D. Forgues : le Rachat de Jane, 2e partie.—Le comte O. d'Haussonville : l'Eglise romaine et les négociations du concordat, 1800-1814, suite. — Publication du concordat. — Ed. du Hailly : Souvenirs d'une campagne dans l'extrême Orient, suite. Une visite à Siam. — Henri Delaborde : la Peinture en Italie aux diverses phases de son histoire. — Comte E. de Kératry : le Mexique et les chances de salut du nouvel empire. — Charles de Mazade : les Frontières de l'Italie.— Henri Blaze de Bury : Versailles, légende — Henri de Sybel : la Prusse et la nouvelle Allemagne — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — H. Blerzy : un Touriste en Palestine.

REVUE CONTEMPORAINE

(Rue du Pont-de-Lodi, 1. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 31 août.

L. Delorme : de la Publicité dans ses rapports avec les mœurs, 3e partie.— C. Fay : Souvenirs de la guerre de Crimeé, 3e partie. Siége de Malakoff.—Amédée Marteau : l'Ecosse et les Highlands, 2e partie.— S. Bouillon : de la Situation actuelle des principautés danubiennes. Serbes et Roumains. — Francis Magnin : le Japon et sa politique dans les derniers événements. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Revue critique.— Léonce Dupont : Chronique politique. — L. Chalvet : Chronique financière.

Livraison du 15 septembre.

Ch. Fay : Souvenirs de la guerre de Crimée, 4e partie. Enlèvement du Mamelon-Vert; assaut du 18 juin. — Henri Thiers : les Mythes religieux de l'Egypte d'après les anciens monuments. — Jules Loiseleur : Mazarin a-t-il épousé Anne d'Autriche? — Huillard-Bréholles : les Origines du christianisme en Gaule. — Alphonse de Calonne : la Politique de la France dans les affaires d'Allemagne et d'Italie. — Léonce Dupont : Chronique politique. — A. Claveau : Chronique littéraire.— Athenæum français.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 35 — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements; — 62 fr. pour l'étranger.)

Livraison de septembre.

All the year round : les Examens en Chine.—*Fraser's magazine :* le Recrute-

ment des officiers dans les armées européennes. — *The Atlantic Monthly*: Types des femmes. Lætitia London. — Les Mémoires de lord Combermere (2e vol.). — N. Martin: Poëtes et légendes de la vallée du Rhin. — Arminius Wamberg: scènes et tableaux du monde asiatique. — Miss Younge: la Colombe dans le nid de l'aigle (8e et dernier extrait). — La véridique histoire d'un petit gueux (6e extrait). — *Popular science Review*: le Café. — Adolphe de Circourt: Les origines de la république des Etats-Unis. — Pensées diverses. — Poésie. — Correspondances de la Revue; lettres d'Espagne, d'Italie, de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15; — prix: 15 fr. par an.)

Livraison de septembre.

P. A. Matignon: les Doctrines de la Compagnie de Jésus sur la liberté. La société civile d'après Suarez. — P.-D. Bellocq: les Casuistes et leurs nouveaux adversaires. — P. Ch. Daniel: la Métaphysique dans le journal. — P. Ch. Clair: la Théologie de M. John Lemoinne. — Non pravalebunt. — P. J. Lefèvre: la Crise du protestantisme français en 1866. — Une exécution en place de Grève. — Bibliographie. P. V. Alet: les Moines et leur influence sociale dans le passé et dans l'avenir, par l'abbé Martin. — P. F. Mével: Campagne et bulletins de la grande armée d'Italie, par de la Pilorgerie. — P. J. Martinof: Decene Zendavestæ excerpta. — P. Marquigny: Relation des fêtes qui ont eu lieu à Nancy. — P. Tailhan: les Caractéristiques des saints, par le P. Cahier. — P. L. Paton: le Tribunal criminel de l'Orne pendant la Terreur. Essai d'une histoire de la dynastie des Sassavides.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29. — Prix: 20 fr. par an)

Livraison de septembre.

C.-A. Valson: Etudes sur le mouvement scientifique et intellectuel pendant le XVIIe siècle, Descartes. — Amédée de Margerie: les Transformations de l'amour chrétien. — César Cantu: Luther, les indulgences et la Bible. — Louis Hervé: les Primes d'honneur de l'agriculture. — François Lenormant: une Excursion dans le Péloponèse. — E. de Fontette: Histoire du droit criminel des peuples modernes. — Dr Dujardin-Beaumetz: du Choléra en 1865-66. — Vicomte de Melun: le baron de Montreuil. — A. Largent de l'Oratoire: Saint-Simon, historien. — Antonin Rondelet: Histoire de France depuis les origines jusqu'à nos jours, par C. Dareste. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Le Constitutionnel. — 3 septembre. Charles de Moüy: Notre-Dame de Thermidor, par M. Arsène Houssaye. — 4. Gustave Landrol: Les Amis du foyer. — 8. C. Piel: Esquisses historiques et morales sur le Pérou. — 17. Charles de Moüy: Mémoires inédits de Pétion et Mémoires de Buzot et de Barbaroux, par C.-A. Dauban.

Journal des Débats. — 1er septembre. Charles Clément: Etudes à l'eau forte, par Francis Seymour Haden. — 3. Jules Janin: Réponse en bon français au discours en petit latin de la Sorbonne. — 8 et 11. Cuvillier-Fleury: Lettres inédites de madame Swetchine, publiées par le comte de Falloux, de l'Académie française. — 15. Prévost-Paradol: Yo et les principes de 89, fantaisie chinoise, par M. H. Pessard. — 16. Léon Say: Le Crédit et la Démocratie. — 17. Jules Janin: Recherches sur Jean Grolier, par M. Le Roux de Laincy. — 19. Edmond de Guerbe: De la Physionomie et des mouvements d'expression, par Pierre Gratiolet. — 22. Prévost-Paradol: De la morale de Plutarque, par M. Octave Gréard. — 25. F. Barrière: Nouvelle biographie générale, publiée par MM. Firmin Didot (vol. 45e).

La France. — 3 septembre. Stéphane de Rouville: Journal d'un curé ligueur de Paris, suivi du Journal du secrétaire de Philippe de Bec, archevêque de Reims, par Edouard de Barthélemy. — 4. Gustave Merlet: La Police sous Louis XIV, par M. Pierre Clément, de l'Institut. — 6.

Edouard de Barthélemy : Le gouvernement de Normandie au XVIIe et XVIIIe siècle, par C. Hippeau. — Diane de Poitiers au conseil du roi, par l'abbé Chevalier. — 8. Stéphane de Rouville : Manuel pratique et raisonné de l'amateur de tableaux, par le Dr Lachaise. — 11. Robert Le Barrois : Trois femmes de la révolution, d'après des documents nouveaux. — 17. Stéphane de Rouville : L'Andorre, par M. Victorien Vidal. — 18. E. Caro : Dante et Gœthe, dialogues, par Daniel Stern. — 22. E. de Barthélemy : Lettres inédites de Diane de Poitiers, par Georges Guiffrey. — Mémoires et caravanes de J.-B. Luppé de Garrané, par le comte de Luppé. — Rapin-Thoyras, sa vie et ses œuvres, par M. Raoul de Cazenave.— Les Bollandistes, tomes 13 à 18. — 29. Henri Beaune : Le Parlement de Bourgogne depuis son origine jusqu'à sa chute, par M. de La Cuisine, président à la cour impériale de Dijon.

La Gazette de France. — 1er septembre. R. de Larcy : Louis XVI et Turgot. — 4. Victor Fournel : Une jeune fille du temps de Louis XV, correspondance de mademoiselle Laurette de Malboissière. — 7. Aubry-Foucault : L'Esprit de la guerre, par N. Villaumé. — 11. Victor Fournel : Voltaire et ses maîtres, par Alexis Pierron. — 13. G. de Chabrol : Les Associations populaires, par Léon Walras. — 15 et 17. Dr Constantin James : Les Hallucinés et les Hallucinées de M. Renan. — 18. Victor Fournel : Les Cieux, réponse aux astronomes sceptiques, par M. Alexandre Guillemin. — Eléonore d'Autriche, reine de Pologne, par madame la comtesse de Charpin-Feugerolles.— Les Fêtes légendaires, par Amédée de Ponthieu. — La Poursuite de l'Idéal, par Jules d'Herbauger.

Journal des Villes et Campagnes. — 2 septembre. I. M. : Les Archives de la Bastille. — 4, 20. Victor Pierre : Histoire de Jules César, t. II.— Guerre des Gaules. — 8, 16. Mongin : La Bastille. — 22. Louis Moland : Les Copistes. — 24. J.-J. Weiss : Bourdaloue.— La morale et la politique chrétienne.

Le Monde. — 7 septembre. Léon Gautier : La Poésie et le Roman en 1866. — 11 et 24. Barrier : Clément V et les Templiers. — 13, 14. De Lansade : Madame Tallien, son histoire, par Arsène Houssaye. — 20. Ph. Serret : Les Paysans de l'Alsace au moyen âge, par l'abbé Hanauer. — La loy de Beaumont, par l'abbé Defourny. — 23-25. Dr Boudin : Etudes sur les tremblements de terre, à l'occasion de la secousse du 14 septembre 1866. — 27. Léon Gautier : Portraits littéraires. Le P. Faber. — 30. Suppression des Templiers.

Le Moniteur universel. — 3 septembre. Emile Montagut : Dante et Gœthe, dialogue, par Daniel Sterne.— 10-11-13-14. Nisard de l'Académie française : Histoire de Jules César (2e vol.). — 12. Pierre Zaccone : Les conventions postales. — Hôte : L'Episcopat français au XIXe siècle, par l'abbé Denys, curé fondateur de Saint-Eloi, à Paris. — 18. Henri Lavoix : La Pharsale de Lucain. — Virgile et Kalidasa. — Les Bucoliques et le nuage messager. — Le Parnasse contemporain. — 19. Hubert Michaux : Les Finances de la Restauration. MM. de Villèle, Roy, de Chabrol, de Montbel. — 20. Elizé de Montagnac : Traité du travail des laines, par M. Alcan. — 21 et 22. Conférences de l'Asile impériale de Vincennes. — Notions générales d'économie politique, conférence faite par L. Wolowski. — 24. Xavier Aubryet : Lord Byron. Histoire d'un homme, par M. de Lescure. — 26. H. Castillon (d'Aspet) : Du régime des eaux minérales et des établissements thermaux en France.

L'Opinion Nationale. — 2 septembre. Arthur Arnould : Dante et Gœthe, dialogues, par Daniel Stern. — 3. Jules Levallois : La Campagne, par M. Eugène Noël. — 5. Ferdinand de Lasteyrie : Les Beaux-Arts aux Etats-Unis. — 8. Alex. Bonneau : Mémoires sur la Chine, par le comte d'Escayrac de Lauture. — 10-17 et 24. Jules Levallois : Dictionnaire de la langue française, tome I. — Histoire de la langue française, par M. E. Littré, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

La Patrie. 2 septembre : La corruption électorale en Angleterre. — 8. Edouard Fournier : Voyage d'un Parisien, par Jules Claretie. — Le Caractère allemand, par Adolphe Desbarolles. — Les Allemands chez eux, par E. de Jacob de la Cottière. — Entretiens de Gœthe et d'Eckermann, traduits pour la première fois, par M. J.-N. Charles. — La littérature et les mœurs de l'Allemagne au XIXe siècle, par Philarète Chasles. — 9. A. Martel : Le château de Saint-Germain-en-Laye : Musée gallo-romain.—13. Edouard Fournier : Histoire de la littérature grecque jusqu'à Alexandre le Grand, par Otfried Müller, traduite de l'allemand, par K. Hillebrand. — Panthéon littéraire de jeunes filles, par Alphonse Feillet. — Anthologie grecque, d'après le manuscrit palatin de Fr. Jacobs. — 17. Ernest Dréolle : La baronne de Krudner, par M. Capefigue.— 21. Edouard Fournier : La diplomatie vénitienne, les princes de l'Europe au XVIe siècle, etc., par Armand Baschet. — Journal d'un curé ligueur de Paris sous les trois derniers Valois, par Edouard Barthélemy.

Le Pays.—3, 5, 6, 10 et 13 septembre. A. Grenier : La Grèce. — 7. Henri Ma-

tharel : Promenades matinales : la Basse-Cour. — 17. Chéron de Villiers : Les Pénalités anciennes, par Charles Desmaze. — 19. G. de La Landelle : La plus heureuse des femmes.

La Presse. — 1er septembre. Ch. Capmas, professeur à la Faculté de droit de Dijon : l'Administration sous l'ancien régime. — Les Intendants de la généralité d'Amiens (Picardie et Artois), par de Boyer de Sainte-Suzanne. — 4, 11, 18. Yorick : Promenades philosophiques dans Paris. — 6. Albert Auber : Lettres d'Allemagne, le Dernier landgrave (1814-1866.) — 9. De Granet : Conseils de piété, tirés des lettres de Bossuet. — 12. C. d'Héricault : Bertrand du Guesclin et son époque, par P. F. Jamison; traduit de l'anglais par J. Baïssac, par ordre du maréchal Randon. — 14, 21. Louis Enault : le Code pénal annamite. — 15. B. Halbronn : la Femme biblique, sa vie morale et sociale, par Mlle Clarisse Bader, de la Société asiatique de Paris. — 20. Vicomte de Lézonnet : Histoire générale de Paris, topographie historique du vieux Paris, par Adolphe Berty, historiographe de la ville. — 23. John Lelong : Le Paraguay.

Le Temps. — 3 septembre. Courcelle-Seneuil : la Liberté des banques par M. J.-E. Horn. — 5. A. Morel : les Papyrus grecs du Musée du Louvre et de la Bibliothèque Impériale, par MM. W. Brunet de Presle et E. Egger. — 6. J.-M. Guardia : Traité de médecine opératoire, bandages et appareils, par le docteur Ch. Sédillot. — 7. Maxime Du Camp : Espagne et Beaux-Arts, mélanges par Louis Viardot. — 8, 12, 16. Vivien de Saint-Martin : les Sciences historiques depuis le commencement du siècle. — 10. Michel Bérent : la Quarantaine. — 11. A. Lesage : Une fête de l'enfance. — 13 Michel Nicolas : Doctrines religieuses des Juifs. — 17. Elie Margollé : l'Instruction élémentaire. — 18. Ed. Schérer : Daniel Stern — 19. P. Joigneaux : Causeries agricoles et horticoles. — 20. J.-M. Guardia : Codex Médicamentarius, Pharmacopée française rédigée par ordre du gouvernement. — 26. Ch. Fuxelles : Gœthe, ses mémoires et sa vie, par Henri Richelot. — Correspondance entre Gœthe et Schiller, traduction de Mlle de Carlowitz, par M. Saint-René Taillandier.

Le Siècle. — 3 et 6 septembre. Henri Martin : Du symbolisme des monnaies gauloises. — 5. Louis Jourdan : la Rue, par Jules Vallès. — 8. M. A. Gaudin : Sur certains moyens propres à prévenir les incendies dans les grandes manufactures. — 10. Oscar Comettant : Revue orphéonique. — 11. Brasseur Wirtgen : Instinct des animaux. — Domesticité du corbeau. — 12. Eugène d'Auriac : la Bataille de Guastalla (19 septembre 1734). — 15. M.-A. Gaudin : Sur le perfectionnement des engins propres à assurer le sauvetage des naufragés. — 16. Louis Jourdan : L'amour en zig-zag, par Aimé Cournet. — 19. Anatole de la Forge : les Nuits de la zone torride, par M. C. Combier. — 20. Louft : le Vieux Paris. — 21. Louis Jourdan : le Roman de la chair, par Jean Dolent. — 22. Oscar Comettant : Une visite à l'Exposition internationale de pêche et d'aquiculture d'Arcachon, son aquarium. — 25. Anatole de la Forge : les Français de la décadence, par M. Henri de Rochefort. — 26. Emile Durier : Histoire constitutionnelle de l'Angleterre depuis l'avénement de Georges III, par Thomas Erskine May, traduite par Cornélis de Witt.

L'Union. — 2 septembre. Aug. Galitzin : Poésies de Prosper Blanchemain. — 4, 11. A. Nettement : Dix années d'émigration, par le comte de Neuilly. — 9. 17. V. de Laprade : Etudes sur les poëtes anglais. — 10. Alex. de Saint-Albin : Impressions de voyage de deux voyageurs en Italie (œuvre de MM. Dantier et Taine). — 12. Lacombe : La célèbre contestation entre saint Etienne et saint Cyprien, par Mgr Tizzoni, trad. par M. l'abbé Ranoier. — 13. Laurentie : Œuvres de saint Jean Chrysostome, trad. par M. l'abbé Bareille. — 14. R. Tancrède de Mauteville : l'*Opinion nationale* et Galilée. — 16, 22. Dan. Bernard : la Politique de Louis XV. — 18. A. Nettement : Histoire de la Terreur, par M. Mortimer-Ternaux. T. V. — 20. Aug. Galitzin : l'Archiduc Maximilien d'Este, d'après le P. Stoeger. — 21. Louis Hervé : la Revue des questions historiques — 24. G de Cadoudal : les Poëtes (5e art) MM. Millien, Goujon, Calemard de la Fayette. — 25. A. Nettement : Nouveau Mémoire d'un bourgeois de Paris, par le docteur Véron. — 26. Laurentie : Philosophie et poésie. — Trois écrivains de l'Université : MM. Caro, Nourrisson et Demogeot.

Le gérant, H. Vrayet de Surcy.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue Notre-Dame des Champs, 49

Tome II. N° 11. Novembre 1866.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

LA COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE.

Les *classiques* où nos pères lisaient les grands écrivains français ne répondent plus aux exigences de la critique. Les collections de Didot, de Lefèvre, etc., tout en gardant commercialement une certaine valeur, sont déjà dépréciées aux yeux des amateurs. C'est donc rendre un véritable service aux lettres que de nous donner, dans toute leur pureté, le texte des meilleurs auteurs, et d'entourer leurs œuvres de tous les éclaircissements désirables. Une édition d'un maître ne saurait être l'ouvrage d'un seul : c'est par des retouches successives, des révisions faites à plusieurs reprises; c'est en utilisant tous les travaux des devanciers, en profitant des découvertes nouvelles, en y ajoutant le résultat d'investigations plus habiles ou plus heureuses, qu'on arrive enfin à la perfection. Alors, après M. Monmerqué, on peut améliorer le texte de madame de Sévigné; après MM. Geoffroy et Aimé Martin, nous donner un Racine plus pur et pour ainsi dire irréprochable; après MM. Walckenaer et Destailleur, publier une édition des *Caractères* qui ne laisse rien à désirer.

La collection des *Grands écrivains de la France*, entreprise par l'habile et regrettable éditeur M. Hachette, et continuée par ses successeurs, est une des plus belles et des plus importantes publications de la librairie contemporaine. M. Adolphe Regnier, membre de l'Institut, a accepté la direction de cette vaste collection. Des écrivains compétents ont été choisis pour préparer chacune des éditions. « Respect absolu et sévère fidélité, » telle est la loi qu'on s'est imposée en rééditant le texte des auteurs. « Utilité pratique et sobriété, » telle est la règle suivie dans

les commentaires. L'histoire de la langue, voilà ce qu'on veut faire ressortir à côté des écrits de nos grands écrivains ; et en même temps, on ne veut rien omettre de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître les auteurs, à en faciliter l'étude. Au point de vue matériel, rien n'a été négligé pour rendre la publication irréprochable. Ainsi tout se trouve à la fois réuni : excellence du plan, intelligence de la direction, compétence des éditeurs, beauté de l'exécution. Cinq éditions ont été déjà mises au jour et sont en cours de publication : celles de Malherbe, de Corneille, de Mme de Sévigné, de Racine et de La Bruyère. Nous nous occuperons seulement aujourd'hui des trois dernières.

I

L'édition de Mme de Sévigné (1), publiée par M. Regnier lui-même, avec le concours de MM. Rochebilière, Desfeuilles et Regnier fils, est arrivée à son onzième volume : c'est dire qu'elle est à peu près complète, puisqu'elle doit en avoir douze. Avec le dernier volume sera publié un atlas contenant des portraits de Mme de Sévigné et de Mme de Grignan, différentes vues, les armoiries des Sévigné et des familles qui leur furent alliées, et de nombreux *fac-simile*. Le recueil des *Lettres* s'ouvre par une vaste notice biographique, qui remplit presque les deux tiers du premier volume, et qui est due à la plume habile et érudite de M. Paul Mesnard. Introduction nécessaire, clé précieuse pour la lecture des lettres, cette notice retrace d'une manière approfondie la vie de Mme de Sévigné. Nous suivons Marie de Chantal depuis ce berceau sur lequel se pencha avec amour la sainte que Dieu lui avait donnée pour grand'mère, jusqu'à ce lit de mort du château de Grignan où s'éteignit, emportée par la petite vérole, la marquise de Sévigné. Et non-seulement nous sommes initiés aux moindres événements de son existence, mais nous pénétrons chez elle dans la vie de l'esprit et dans la vie du cœur. Nous participons à ce commerce fécond avec tous les grands esprits, les anciens comme les modernes : Tacite, Virgile, qu'elle lisait « dans toute la majesté du latin (2), » Salluste, Josèphe, le Tasse ; et, parmi les contemporains, Pascal, La Fontaine,

(1) *Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. Nouvelle édition, revue sur les autographes, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, et augmentée de lettres inédites, d'une nouvelle notice, d'un lexique de mots et locutions remarquables, de portraits, vues et fac-simile, etc. T. I à XI. Prix ; 7 fr. 50 le vol.

(2) Tome III, p. 150.

Boileau, Corneille surtout, dont elle se déclarait folle et qu'elle appelait un *divin génie ;* Racine, auquel elle ne rendit pas toujours pleine justice ; tout Port-Royal enfin, pour qui elle avait un grand faible sans en embrasser complétement les idées. Nous faisons connaissance avec l'entourage de Mme de Sévigné, ce cortége d'amis, de parents, d'adorateurs, si nombreux et si brillant. Nous pénétrons surtout dans le cercle et dans l'intimité de la famille. Mme de Grignan est devant nos yeux, avec cette fierté, cette raideur, cette maussaderie, qui tant de fois firent le désespoir de sa trop indulgente mère, laquelle lui écrivait un jour : « Tout ce qui peut m'avoir rendue haïssable venait de l'inclination « que j'ai eue toute ma vie pour vous. » Il y aurait en effet pas mal à dire, avec l'impartial biographe, sur cet *égoïsme à deux* qui entraîna souvent trop loin Mme de Sévigné. En revanche, nous apprenons à aimer et à estimer M. de Grignan, ce gendre pour lequel Mme de Sévigné se montra si aimable et si affectueuse, qu'on pourrait, comme le dit M. P. Mesnard, faire un petit recueil des lettres à M. de Grignan, à l'usage des belles-mères, et nous reportons sur le bon et généreux Charles de Sévigné la sympathie que nous ne pouvons accorder à sa sœur.

Pour en revenir à celle qui est l'ornement principal de ce tableau où les figures abondent et ne peuvent toutes nous arrêter, constatons l'irrésistible séduction qu'exerce Mme de Sévigné, malgré certaines lacunes et certaines ombres. Quand on a étudié cette figure pleine de prestige en compagnie du consciencieux et habile biographe, qui s'est aidé d'ailleurs des savants travaux de MM. Walckenaer et Aubenas, il est bien difficile de souscrire au jugement de deux écrivains illustres, dont l'un, — il est de ceux « qui aiment avec passion la philosophie et ne sont pas insensibles à la beauté » (on a reconnu M. Cousin), — semble préférer à la mère sa fille, plus belle et plus philosophe, et dont l'autre, le comte de Maistre, a dit d'une façon piquante : « Si j'avais à choisir entre la mère et la fille, j'épouserais la fille, et puis je partirais pour recevoir les lettres de l'autre..... La supériorité de la fille sur la mère (dans tout ce qu'il y a d'essentiel) me paraît prouvée à l'évidence. » — Pour moi, mon choix est fait, et je n'apprécie guère la supériorité d'une figure dont les traits sont empreints de froideur et de dureté, d'un caractère qui plus d'une f is fit preuve d'une coupable ingratitude. Mme de Grignan manque surtout de ce qui rend Mme de Sévigné incomparable : ce je ne sais quoi qu'on appelle le charme. Qu'on lise cette nouvelle édition, où le texte rectifié nous met bien mieux en présence des personnages ; qu'on étudie attentivement les caractères, et l'on e pourra

s'empêcher de plaindre Mme de Sévigné d'avoir eu une telle fille, — quelque tort qu'elle ait pu faire, d'ailleurs, à Mme de Grignan par tant de faiblesse et d'adulations, — et de remarquer que les rôles sont souvent singulièrement renversés par les exigences tyranniques, les susceptibilités excessives de l'une, subies et prévenues même par l'autre avec une docilité vraiment *filiale*.

J'ai dit que la nouvelle édition différait notablement des précédentes. Il existe, en effet, deux Sévigné, comme on le dit dans l'*Avertissement* : « Celle qui est sortie des mains de Dieu, et celle que le chevalier de Perrin avait faite à sa guise (p. IV). » Nous ne connaissions jusqu'à présent que cette dernière.

Le texte des lettres de Mme de Sévigné fut publié pour la première fois, du consentement de la famille, par le chevalier de Perrin, non-seulement avec les retranchements qu'une réserve scrupuleuse, mais légitime, avait dictés à Mme de Simiane, née de Grignan, mais encore avec les retouches qu'une critique inintelligente et irrespectueuse avait inspirées au chevalier. Depuis la publication du recueil de 1754, toutes les éditions des *Lettres* n'ont été que de simples copies. Quand, en 1818, M. Monmerqué publia une nouvelle édition, il reproduisit une fois de plus le texte du chevalier de Perrin : n'ayant pas à sa disposition les moyens de le contrôler, il dut se borner à revoir quelques lettres sur les originaux et à en ajouter d'inédites. Mais il ne se faisait pas illusion sur la nécessité d'une révision complète, et employa une bonne partie de sa longue vie à en rassembler les éléments. La mort vint avant qu'il ait pu commencer la publication de cette édition définitive. Les travaux de M. Monmerqué ont servi de point de départ aux recherches des nouveaux éditeurs. Ils ont tout repris en sous-œuvre, tout vu, tout collationné. Les autographes, les copies anciennes (on en a qui sont dues à Bussy-Rabutin), les éditions antérieures à Perrin, telles sont les sources où ils ont puisé, et à l'aide desquelles ils nous donnent un texte sinon définitif, — il reste encore bien des lettres pour lesquelles les moyens de contrôle font défaut, — au moins aussi complet qu'il est permis présentement de l'établir.

Nous n'insisterons pas ici sur les différences, indiquées à la suite de l'*Avertissement* et que la publication successive des volumes a achevé de faire ressortir, entre le texte des précédentes éditions et celui de l'édition de M. Regnier. On sait assez désormais quelle est la nature et l'importance des retranchements et des retouches qu'on avait fait subir à l'original, et on a pu pleinement apprécier l'incontestable supériorité qu'à tous les points de vue offre la nouvelle édition. Il nous suffit donc

de constater que le même soin consciencieux, la même abondance d notes et de commentaires, la même érudition se retrouvent à toutes le pages de ces onze volumes. L'éloge d'une telle publication n'est don plus à faire : elle seule suffit à se recommander.

II

La réédition des Œuvres de Racine ne donnait pas lieu à des difficultés aussi considérables que celle des Lettres de Mme de Sévigné. Il semblerait même, au premier abord, qu'il y eût peu de chose à faire. Le texte des tragédies n'a-t-il pas été établi avec le plus grand soin du vivant de Racine d'abord, puis, après lui, par d'habiles critiques qui ont noté toutes les variantes? Pour les Œuvres en prose et, en particulier pour les Lettres, n'a-t-on pas recouru aux autographes conservés à la Bibliothèque du roi, et rétabli le texte dans sa pureté originale, comme l'annonçait, dans l'édition anonyme de 1807, Germain Garnier? Enfin, après tant d'investigations est-il possible de retrouver quelques parcelles égarées et inédites des œuvres du grand poëte? M. Paul Mesnard, qui s'est chargé de cette nouvelle édition (1) et qui, nous venons de le voir, a écrit l'excellente notice qui précède les lettres de Mme de Sévigné, n'a pas cru qu'il n'y eût désormais rien à tenter pour faire plus et mieux que ses devanciers. Il a pensé « que les Œuvres de Racine attendaient encore, comme toutes nos grandes œuvres classiques, le soin consciencieux et sévère dont la loi est celle de toute cette collection. » En refaisant le travail auquel avaient dû se livrer les précédents éditeurs, il a pu constater que les meilleurs avaient introduit, dans le texte des tragédies, des leçons suspectes, ou indiqué comme variantes des modifications introduites à la scène par les comédiens. M. P. Mesnard a donc pris pour type l'édition de 1697, la dernière publiée du vivant de l'auteur, et, en rétablissant les variantes dans l'ordre chronologique, il a exclu toutes celles qui ne pouvaient être considérées que comme des altérations du texte.

Nous n'indiquerons pas ici quel a été le travail de l'éditeur pour les œuvres en prose de Racine, nous réservant de le faire quand la publication des derniers volumes nous aura permis d'apprécier les résultats

(1) *Œuvres de J. Racine*. Nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, de variantes, de notices, de notes, d'un lexique de mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-simile, etc., par M. Paul Mesnard. T. I et II.

de ce travail. Deux volumes seulement ont paru jusqu'ici : ils sont consacrés aux pièces de théâtre et contiennent : *Les Frères ennemis, Alexandre, Andromaque, les Plaideurs, Britannicus, Bérénice et Bajazet.* Chacune de ces pièces est précédée d'une ample notice historique et littéraire.

Il me reste à parler de l'importante notice biographique qui est placée en tête du premier volume. L'auteur se trouvait ici en présence d'un double écueil : il lui fallait publier intégralement le texte des *Mémoires* écrits par Louis Racine sur la vie de son père, et cependant, au risque de se répéter, il ne pouvait décliner la mission de refaire à son tour la biographie de Racine, et, dans un exposé complet, de combler les lacunes et de rectifier les erreurs du biographe trop complaisant ou mal informé. D'un autre côté, en donnant pour chaque pièce une notice spéciale et développée, l'auteur se privait d'un des éléments importants de son récit, et se condamnait à une concision souvent trop grande sur des points intimement liés à la biographie du poëte — Nous sommes heureux de pouvoir constater que M. Paul Mesnard s'en est tiré avec le savoir-faire et l'habile dextérité d'un écrivain expérimenté. Il nous a donné une notice sur Racine qui, moins brillante peut-être que celle sur Mme de Sévigné, ne le cède en rien à la première par le zèle des recherches, le soin consciencieux des détails, l'abondance des renseignements, la solide et parfois minutieuse discussion des faits. L'auteur a passé au crible d'une critique érudite et sagace les moindres particularités de la vie de Racine, et il a su se montrer à la fois complet et neuf. Nous nous permettrons seulement de lui adresser deux observations.

M. P. Mesnard, suivant en cela M. l'abbé de la Roque, descendant de Racine par les femmes (1), croit que la famille Racine avait obtenu l'anoblissement par des charges de finances, et que le bisaïeul du poëte fut le premier à jouir de ce privilége et à porter « des armoiries devenues célèbres. » Jean Racine, mort en 1593, était receveur du domaine et duché de Valois et contrôleur du grenier à sel de la Ferté-Milon. Ces charges n'ont jamais conféré la noblesse. Il ne faudrait pas conclure de ce que les Racine avaient des armes, et même des armes parlantes (2), que cette famille fût noble ; les simples bourgeois prenaient des armoiries. Plus tard on régularisa cette situation en faisant enregistrer les armoiries et en obligeant à acquitter un droit. Cette mesure fut l'occa-

(1) Et auteur d'un livre sur Racine que nous citons plus bas.

(2) Les Racines avaient dans leur blason un rat et un cygne. Racine adopta pour armes : *D'azur au cygne d'argent, becqué et membré de sable.*

sion d'une lettre dans laquelle Racine parle, et d'une manière assez piquante, des armes de sa famille. On nous permettra de citer en note quelques passages de cette lettre, à laquelle M. P. Mesnard n'a point fait allusion dans sa notice (1). Il y a d'ailleurs de nombreuses preuves, — et nous ne les chercherons pas ailleurs que dans la *Notice* de l'auteur, — que la famille Racine était roturière. Lui-même ne parle-t-il pas à plusieurs reprises de « l'obscurité de la naissance » de Racine? (p. 108 et 143.) Ne cite-t-il pas, d'après Mme de Sévigné, ce mot de Racine à Louis XIV au sujet de Boileau et de lui : « Sire, nous sommes *deux bourgeois* qui n'avons que des habits de ville, etc.? » Ne nous montre-t-il pas enfin, — preuve péremptoire, — Racine *anobli* par sa charge de trésorier de France et de conseiller du roi?

La seconde observation que nous voulons présenter est relative à la disgrâce dont Racine aurait été victime de la part de Louis XIV, et à la suite de laquelle il serait mort de chagrin. Plusieurs écrivains, dans ces derniers temps, se sont élevés contre cette tradition et ont cherché à établir que cette prétendue disgrâce n'était pour rien dans la fin prématurée de Racine. M. P. Mesnard ne se range pas à leur avis, et défend la tradition reçue. Est-il bien fondé à le faire? Malgré les motifs qu'il allègue à l'appui de son opinion, nous croyons avec M. James Gordon (2) et avec M. le duc de Noailles (3) que le léger nuage, bien vite dissipé, qui s'éleva entre Racine et Louis XIV, n'avança nullement les jours du poëte. Singulière disgrâce que celle qui se traduirait par le don d'un appartement princier à Versailles, des voyages incessants à Marly, des invitations à Compiègne, et par des témoignages d'attachement et de regret donnés publiquement par Louis XIV, en

(1) « Vous savez, écrit Racine à sa sœur le 16 janvier 1697, qu'il y a un édit qui oblige tous ceux qui ont ou qui veulent avoir des armoiries sur leur vaisselle ou ailleurs, de donner pour cela une somme qui va tout au plus à 25 francs, et de déclarer quelles sont leurs armoiries. Je sais que celles de notre famille ont un *rat* et un *cygne*, dont j'avais seulement gardé le cygne, parce que le rat me choquait; mais je ne sais point quelles sont les couleurs du chevron sur lequel grimpe le rat ni les couleurs aussi de tout le fond de l'écusson, et vous me ferez un grand plaisir de m'en instruire. Je crois que vous trouverez nos armes peintes aux vitres de la maison que mon grand-père fit bâtir. J'ai ouï dire aussi à mon oncle Racine qu'elles étaient peintes aux vitres de quelque église... J'ai aussi quelque souvenir d'avoir ouï dire que feu notre grand-père avait fait un procès au peintre qui avait peint les vitres de sa maison, à cause que ce peintre, au lieu d'un rat, avait peint un sanglier. Je voudrais bien que ce fût en effet un sanglier, ou la hure d'un sanglier, à la place de ce vilain rat. » (*Lettres inédites de Jean Racine et de Louis Racine*, publiées par l'abbé Adrien de la Roque. Paris, Hachette, 1862, p. 269.)

(2) *Une vieille fable : Racine mourant de la disgrâce de Louis XIV.* (*Athenæum*, t. II, 1853, pp. 751-752.)

(3) *Hist. de Mme de Maintenon*, t. IV, pp. 635-648.

des termes qui faisaient dire à Boileau : « Sa Majesté m'a parlé de « M. Racine d'une manière à donner envie aux courtisans de mou- « rir, s'ils croyaient qu'elle parlât d'eux de la sorte après leur mort. » La mort de Racine s'explique par des causes toutes naturelles : il était atteint d'une affection hépatique, qu'aggrava sa disposition à la mélancolie, et qui dégénéra en tumeur. Louis Racine, qui a enregistré la tradition accréditée jusqu'à nos jours, tradition qu'il ne pouvait d'ailleurs connaître que par ouï-dire, reconnaît lui-même qu' « il y a grande apparence que sa trop grande sensibilité abrégea ses jours, et qu'il s'entretenait plus longtemps des sujets capables de le chagriner que des sujets propres à le réjouir (1). » Une émotion violente, occasionnée par une crise qui menaça la vie d'une fille du poëte, porta un coup fatal à cette santé déjà ébranlée : moins d'un mois après, Racine n'était plus.

III

« Il y a de bonnes éditions de La Bruyère, il n'en est pas de parfaites, » dit M. Servois en tête de l'*Avertissement* de sa nouvelle édition (2). Les derniers éditeurs et commentateurs, MM. Walckenaer et Destailleur, ont déployé à coup sûr de rares facultés d'érudition ou de critique. N'ont-ils rien laissé à faire après eux ? Encore une fois, ici comme ailleurs, le dernier venu a toujours l'avantage. En suivant des sentiers déjà battus, en refaisant le travail de ses devanciers, il peut ajouter de nouvelles variantes, éclaircir les points obscurs, rectifier des erreurs, reprendre le travail d'annotations, et apporter enfin un contingent de renseignements biographiques inédits. Bien que M. Servois n'ait point encore publié sa notice sur La Bruyère, qui nous offrira certainement un morceau achevé et riche en révélations, nous pouvons, par la lecture de ce premier volume, apprécier tout le mérite de son édition. Les additions successives de La Bruyère, les variantes qu'il introduisit d'une édition à l'autre ont été soigneusement relevées. Les notes et commentaires ont été partagés en trois classes : l'une, imprimée au bas des pages, contient les variantes, les rapprochements, les explications qui se rapportent au texte même ; la seconde, qui

(1) *Mém. sur la vie de Jean Racine. Œuvres de Racine*, t. I, p. 333.

(2) *Œuvres de la Bruyère*. Nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, etc., par M. G. Servois. T. I. — M. Servois a aussi donné pour la petite collection des grands écrivains de M. Hachette, une édition in-12 des *Caractères*, dont notre collaborateur M. Tamisey de Larroque a rendu compte dans la livraison d'avril de la *Revue* (pp. 169-171).

constitue pour ainsi dire un ouvrage spécial, comprend, dans un appendice rejeté à la fin du volume, tous les commentaires relatifs aux clefs des *Caractères;* enfin, la troisième, réservée pour la *notice bibliographique,* non encore publiée, indiquera l'ordre dans lequel ont été disposées les réflexions de La Bruyère dans ses diverses éditions.

Le dernier éditeur des *Caractères,* M. Destailleur, avait presque entièrement négligé de s'occuper des clefs. Nous croyons que M. Servois a sagement fait de reprendre, à la suite de M. Walckenaer, ce laborieux et difficile travail, qui constitue une des originalités de son édition. Nous ne saurions trop insister sur la conscience et l'érudition de ses commentaires. Ils remplissent, pour les dix premiers chapitres seulement des *Caractères,* cent soixante-sept pages imprimées en petit texte. Et ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, une œuvre de pure curiosité. Si La Bruyère a écrit dans la préface de son Discours à l'Académie : « J'ai peint d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celui-là..... J'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre, et, de ces divers traits qui peuvent convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, » il n'en est pas moins vrai qu'au dire de son nouvel éditeur, qui promet de nous en fournir plus d'une preuve, « La Bruyère écrivait ses *Caractères* sous l'impression que des conversations du jour avaient laissée en lui, et traçait souvent des portraits parfaitement ressemblants. » Il est donc très-intéressant de « chercher dans son ouvrage la trace de ses entretiens, de ses informations, et hors du livre le nom de ses modèles, au risque même de se tromper. » M. Servois a consulté, en même temps que les annotations manuscrites qui se trouvent sur certains exemplaires et les clefs imprimées, deux clefs manuscrites, conservées à la bibliothèque de l'Arsenal. Il n'a rien négligé de ce qui pouvait rendre cette importante partie de son travail aussi complète, aussi instructive, aussi exacte que possible. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas placé dans le texte un chiffre courant, correspondant, pour chaque chapitre, au numéro d'ordre de ses commentaires : le lecteur eût été ainsi renseigné aussitôt sur le passage ou le nom qui sont l'objet d'éclaircissements dans l'appendice.

Nous croyons avoir montré suffisamment que M. Servois s'est acquitté de sa tâche délicate et laborieuse de façon à satisfaire les juges les plus difficiles. Nous sommes loin pourtant d'avoir tout dit. La publication du second volume nous permettra de revenir sur cette excellente édition, de parler des notices biographiques et bibliographiques qui seront distribuées en même temps, de signaler les importantes lettres inédites qu'une communication privilégiée a mis à la disposition de M. Servois,

et de rendre ainsi un nouvel hommage au zèle, au goût et à l'érudition dont l'intelligent éditeur a donné ici de nouvelles preuves.

G. DE BEAUCOURT.

DE QUELQUES CRITIQUES

À PROPOS DE LA VÉNÉRABLE MARIE D'AGRÉDA.

(1er article.)

Deux fois déjà, en rendant compte ici même de deux ouvrages intitulés, l'un : *La vie de saint Joseph, tirée de la Cité Mystique de Dieu.* par M. l'abbé Carion, et l'autre : *Principes de Théologie mystique*, par Mgr Chaillot, prélat romain (1), nous avons eu occasion de dire quelques mots sur la Vénérable Marie de Jésus d'Agréda et sur son livre considérable : *La Cité Mystique de Dieu.* Des observations qui nous ont été faites et une longue lettre qui nous a été adressée sur ou contre nos deux articles, nous obligent de toucher de nouveau ce sujet.

Il semble résulter des observations verbales et de la lettre, 1° qu'on nous croit un des adversaires de la Vénerable Servante de Dieu ou plutôt de son livre, et 2° qu'on craint de voir nos articles exercer une fâcheuse influence, nous étant laissé, à tort, mal impressionner par l'ouvrage de Mgr Chaillot. Nous devons à nos lecteurs et aussi à nos honorables critiques quelques explications sur ces deux points.

En ce qui concerne la première accusation, nous serions désolé qu'on nous prît pour un adversaire de l'ouvrage de la Vénérable Abbesse du Monastère d'Agréda, et nous tenons à dissiper, autant qu'il est en nous, un pareil reproche.

Il est vrai, il y a plus de vingt ans, nous avons écrit, sous l'impression de la fameuse Dissertation de Bossuet sur la *Cité Mystique*, « que cet ouvrage n'avait pour nous aucune autorité. » Mais, il y a longtemps aussi que nous sommes revenu de ce jugement précipité, et nous n'avons pas craint d'en faire publiquement réparation.

En effet, dans un de nos derniers écrits sur la Sainte Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous avons écrit ces lignes : « Dominé « par la Dissertation de Bossuet contre le livre de la Vénérable Fille « de Saint François d'Assise, nous avons, en 1844, par une sorte de

(1) Voir le numéro de mars 1866, pp. 105 et suiv., et le numéro de mai, pp. 286 et suiv.

« méfiance injuste, écarté son livre... Mais, depuis, les travaux de la « critique moderne et surtout les savants articles de Dom Guéranger, « Abbé de Solesmes, sur la *Cité Mystique*, nous ont dessillé les yeux « sur la valeur des jugements de l'Évêque de Meaux et autres *érudits*, « et c'est pour nous un devoir de saisir cette occasion de revenir sur « des préventions aussi malheureuses que peu fondées. Les articles de « Dom Guéranger dont nous parlons ont été insérés dans l'*Univers* (du « 23 mai 1858 au mois d'octobre 1859), et il serait bien à désirer que « leur docte auteur les réunît en un volume (1). »

Après une déclaration aussi formelle, nous serions-nous laissé aller, dans les deux articles publiés dans cette Revue, à quelque appréciation qui serait de nature à faire penser que nous tenons l'ouvrage de Marie d'Agréda pour une œuvre qui ne mérite aucune confiance, et que nous nous rangeons parmi ses antagonistes? Nous ne le croyons pas.

Qu'avons-nous fait dans les articles précités? Si l'on veut bien les relire avec attention et sans parti pris, on verra que nous nous sommes borné au simple rôle de rapporteur. Après avoir retracé en quelques mots l'admirable vie de la Vénérable Abbesse et fait l'éloge de son livre en citant les propres expressions de ses plus sincères admirateurs, nous avons dit, en somme, ceci : *La Cité Mystique de Dieu* a pour elle de nombreux approbateurs distingués, mais aussi de non moins nombreux et célèbres critiques; jusque de nos jours, les meilleurs esprits sont encore profondément divisés à son sujet; et, sans vouloir nous prononcer sur le conflit qui existe entre les uns et les autres, — ce qui. du reste, ne nous appartient en aucune manière, — nous avons émis le vœu de voir les partisans de l'ouvrage *répondre aux attaques* dont il était de nouveau l'objet de la part de Mgr Chaillot.

Mais on nous reproche précisément d'avoir accordé trop de valeur à l'ouvrage de cet ecclésiastique. « En le lisant, nous écrit-on, j'éprouvai « une certaine peine en pensant qu'il pourrait être nuisible à un livre « (*La Cité Mystique*) que j'estime beaucoup et dans lequel je découvre « chaque jour de nouveaux trésors de lumières pour nourrir la piété « la plus éclairée. Il me vint ensuite à la pensée que ce livre n'aurait « pas beaucoup de succès et de débit. Mais, en lisant vos articles, je « comprends qu'il en peut résulter *des doutes défavorables à l'œuvre de* « *Marie d'Agréda*. » On nous reproche aussi d'avoir oublié que le livre de Mgr Chaillot avait *été* complétement réfuté d'avance par l'ouvrage récent du R. P. Séraphin, Religieux Passioniste.

En vérité, nous craignons qu'on ne nous ait lu trop légèrement;

(1) *Notice abrégée sur la Sainte Tunique de N.-S. J.-C.* In-12, 1864, p. 21.

car, loin d'accepter le livre de Mgr Chaillot comme définitif, c'est-à-dire comme ayant désormais ruiné toute créance à l'égard de la *Cité Mystique,* nous en souhaitons vivement, au contraire, la réfutation et nous faisons appel, pour cette œuvre, aux écrivains compétents. Or, est-ce se courber devant l'autorité d'un livre que de demander qu'on le combatte? Et le croire susceptible d'être réfuté, n'est-ce pas assez faire sentir qu'on n'a pas grande foi en l'infaillibilité de ses arguments? Après cela, si l'on persiste à penser que, dans notre compte rendu, nous avons attribué trop de valeur au livre en question, nous ne faisons aucune difficulté de déclarer que, dans ce cas, nos expressions ont trahi notre pensée, attendu qu'il est bien positif que, tout en reconnaissant « la gravité des faits que rappelle Mgr Chaillot et des points de doctrine qu'il soulève, » nous n'avons nullement prétendu en prendre en aucune sorte la responsabilité.

Pour ce qui est de notre prétendu oubli de l'ouvrage du R. P. Séraphin, il faut qu'ici encore on nous ait mal lu ou mal compris ; car dans le numéro de mars, pages 106 et 107, nous faisons mention de l'œuvre de ce digne Religieux, et nous avons écrit ces lignes de formelle réserve : « On peut regretter que le savant directeur des *Analecta juris* « *Pontificii* n'ait pas tenu compte des Etudes nouvelles qui ont été « faites depuis le cardinal Gotti sur la *Cité Mystique;* on peut s'é- « tonner qu'il ne se soit pas préoccupé en particulier des travaux plus « récents de Dom Guéranger et du P. Séraphin, qu'il paraît même « ignorer complétement. »

On voit, par cette citation, que nous n'avons rien oublié, et l'on voit, de plus, que, rappeler à un auteur, comme nous l'avons fait, qu'il aurait dû, en une telle dissussion, savoir tenir compte des arguments des écrivains favorables à l'œuvre qu'il combat, ce n'est pas, encore une fois, admettre les yeux fermés le livre de cet auteur, mais que c'est bien plus tôt le suspecter de partialité et, par conséquent, infirmer sa valeur.

Nous espérons qu'on voudra bien reconnaître la loyauté et la justesse des explications qui précèdent. Cependant, nous craignons qu'on ne passe pas facilement condamnation sur ces autres lignes que nous avons aussi écrites dans le même numéro, p. 106 : « Un Religieux Passioniste, « le R. P. Séraphin, a publié sur le même sujet (celui que traite Mgr « Chaillot), un volumineux ouvrage, livre quelque peu lourd où l'on « rencontre des exagérations évidentes, et où manque cette critique « sage, prudente et forte, cette sagacité sûre qu'on remarque et qu'on « admire chez les grands théologiens. » Nous craignons, disons-nous,

qu'on ne nous pardonne pas cette phrase, parce que, si nous avons bien compris les critiques qui nous ont été faites verbalement, c'est, au fond, cet ouvrage du R. P. Séraphin, favorable à la *Cité Mystique* qu'il défend, qu'on aurait voulu nous voir suivre entièrement.

Or, malgré la déférence sincère que nous professons pour le caractère et le savoir de nos honorables contradicteurs, nous ne saurions partager, sans réserve, leur opinion sur l'ouvrage du respectable Religieux, et dont voici le titre complet : *Grandeur et apostolat de Marie, ou la Cité Mystique de la Vénérable Marie de Jésus, religieuse franciscaine et Abbesse du couvent de l'Immaculée Conception d'Agréda, révélation justifiée par de nombreuses annotations basées sur l'Écriture sainte, les Pères, les théologiens, l'histoire, et la science* (1).

Certes, le premier nous rendons hommage aux qualités de cet ouvrage, dont le fond, en somme, appartient à la Vénérable Abbesse ; nous avons déjà, ailleurs (2), exprimé notre sentiment sur cette œuvre et nous persistons à reconnaître qu'elle atteste, chez son auteur, des études et des recherches sérieuses, une science étendue et une piété vive. Mais cette part faite à l'éloge, nous demandons la permission de croire qu'en ce qui est du travail propre de l'auteur, c'est-à-dire dans ses Notes et ses Dissertations, il y a plus d'un point contestable, des exagérations évidentes et certaines inexactitudes regrettables. Aussi, craignons-nous que le respectable auteur, trop exclusif, ce nous semble, dans ses opinions, trop tranchant dans ses jugements, n'ait dépassé le but louable qu'il poursuivait, celui de défendre la *Cité Mystique*, et n'ait fait, au contraire, que prêter des armes aux adversaires de ce livre.

On comprend bien que nous ne voulons pas relever ici tout ce qui nous a choqué dans le travail du R. P. Séraphin (3). Ce serait trop nous

(1) 5 volumes in-8° compactes, 1860-63. Le R. P. Séraphin a ajouté un nouveau volume in-8°, non imprimé mais lithographié, à Tournai, et intitulé : « *La divine Maîtresse des vertus, la Vierge Marie*, ou Instructions morales (CLXXXV) données par la très-sainte Vierge à la vénérable Marie d'Agréda ; volume unique qui complète la *Cité mystique* de ladite religieuse, qui fait suite aux *Grandeurs et Apostolat de Marie*, et qui en est la fin. » — A ce volume qui ne fait pas moins de 562 pages d'une assez fine écriture, le R. P. Séraphin a joint, en *Appendice*, des *Observations critiques sur un article paru dans les* ANALECTA JURIS PONTIFICII *contre la* CITÉ MYSTIQUE. Il paraît que ces *Observations*, qui forment LVI pages, ont été adressées par le R. P. Séraphin à Mgr Chaillot, et que celui-ci, loin d'en tenir compte, s'est borné, pour toute réponse, à publier en volume son article des *Analecta*, ce qui, il faut en convenir, est un procédé peu en usage dans les règles ordinaires de la polémique vraiment chrétienne.

(2) Dans le *Mémorial catholique*, vol. de 1861, p. 196 ; vol. de 1862, p. 347 ; vol. de 1866, pp. 163, 164.

(3) Nous avons signalé quelques inexactitudes de ce livre dans la *Notice abrégée sur la Sainte Tunique de N.-S. J.-C.*, pp. 67, 68, 69, 89.

écarter de l'objet de cet article ; et, pour justifier les réticences et réserves qu'on nous a reprochées, il nous suffira, sans doute, de signaler quelques points généraux qui feront plus particulièrement comprendre la portée du livre du digne théologien.

Et d'abord, en ce qui touche le caractère propre de l'*inspiration* de la *Cité Mystique*, le R. P. Séraphin veut absolument que *tout* ait été inspiré dans le récit des Révélations dont a été favorisée la Vénérable Marie d'Agréda ; *tout*, non-seulement les faits, ce qui ne souffre pas de difficulté, mais encore les idées et les vues, mais les termes mêmes, les expressions, les phrases, en un mot le style. (Voy. Tom. I, pp. 205, 206, et passim.)

Eh bien, nous le demandons, n'est-ce pas là une exagération évidente? N'est-ce pas dépasser le but? N'est-ce pas enfin accorder à ces Révélations plus que n'accordent aux divines Écritures elles-mêmes des Pères de l'Église et de grands interprètes? Nous savons bien que les théologiens sont partagés sur ce point (1). Il y en a qui étendent l'inspiration jusqu'aux expressions dont se sont servis les écrivains sacrés. Il en est d'autres qui n'admettent point l'inspiration verbale. Mais, outre que l'on compte parmi ces derniers de graves autorités, entre autres celle de saint Jérôme, il est généralement reçu que le sentiment qui s'oppose à ce que l'inspiration s'étende jusqu'aux mots, *est le plus probable*. Toutefois, admettons que la question soit complétement à l'état de doute, comment, lorsqu'une semblable incertitude existerait à l'égard d'écrits tels que les Livres saints, comment pourrait-on prétendre qu'il n'y a *aucun doute* en ce qui regarde l'inspiration des récits de Marie d'Agréda, comme le veut le R. P. Séraphin? Nous avouons que nous avons peine à comprendre une pareille hardiesse.

Et voyez la conséquence directe de cette thèse! Dès que *tout*, dans la *Cité Mystique*, est le produit de l'inspiration divine, il faut que *tout* soit absolument irréprochable sous tous les rapports, que tout y soit excellent et doive être admis sans conteste, comme parole d'Évangile. Le R. P. Séraphin, tout naturellement, ne recule pas devant cette conclusion, bien qu'il proteste, à plusieurs reprises, qu'il n'est dû qu'une foi purement humaine aux Révélations de la sainte Abbesse; et cette conclusion est encore, à nos yeux, une exagération que nous ne pouvons pas plus accorder que celle relative à l'inspiration de *tout* ce que contiennent ces mêmes Révélations.

(1) Voir là-dessus de très-judicieuses et excellentes remarques de M. l'abbé Glaire, dans le tome Ier, pp. 38 et suiv., de son *Introduction historique et critique aux Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 3e édition. 5 vol. in-8°, 1862.

Nous en fera-t-on un crime? Nous demandons au moins qu'il nous soit permis d'être, sur cette double question, de l'avis d'autres théologiens, plutôt que de celui du respectable Passioniste. Parmi les théologiens dont nous pourrions invoquer l'appui, nous nous contenterons de l'autorité de deux écrivains de nos jours, de celle de Dom Guéranger et du R. P. Toulemont, de la Compagnie de Jésus.

Le premier, après avoir rappelé certains principes concernant les Révélations privées, savoir : qu'elles sont données d'En-Haut dans le but de produire une influence dans le corps des fidèles; que la sainte Église les a reconnues en principe et qu'elle en recommande plusieurs en fait; qu'il est téméraire de les mépriser en général; que si elles peuvent être l'objet d'une foi divine dans les âmes qui les éprouvent, elles n'ont jamais qu'une certitude humaine pour les autres; qu'enfin elles ne nous arrivent pas *toujours pures d'alliage naturel*, Dieu le permettant ainsi afin que nous ne soyons pas tentés de mettre leur autorité sur la même ligne que celle des Livres saints, Dom Guéranger, disons-nous, après avoir rappelé ces sages et excellents principes en fait de Révélations privées, déclare formellement ceci : « Toute cette doctrine « est applicable à la *Cité Mystique;* c'est aux lecteurs de ce livre d'en « apprécier le contenu d'*après ces principes* (1). »

Entrant ensuite dans le détail, et s'attachant spécialement aux *paroles* des révélations de Marie d'Agréda, Dom Guéranger, à cette question : Faut-il conclure que toute la terminologie de ces révélations ait été divinement révélée à la sœur? répond, sans hésiter, non! Prétendre, dit-il « qu'une illustration divine l'a mise en possession des mots et de « leur définition, ce serait multiplier le merveilleux sans néces- « sité (2)... »

Revenant là-dessus plus loin, le docte Abbé de Solesmes nous donne, en quelque sorte, la raison de tout ceci lorsqu'il dit : « L'écrivain ex- « tatique *est réduit à lui-même pour rendre ce qu'il a senti, ce qu'il a « entendu; de là les efforts de style qu'il est obligé de faire, lorsqu'il « veut exprimer les sentiments qui sont demeurés empreints dans son sou- « venir*. Lorsqu'il s'agit de rendre les paroles intérieures qui expriment « en Dieu ses volontés, et qui ne peuvent être manifestées à l'extatique « qu'au moyen d'une vue abstractive, il est clair que les locutions hu- « maines employées à cet effet *sont d'une imperfection extrême*, puis-

(1) Articles sur la *Cité mystique*, 5e et 11e articles; *Univers* du 1er août et 5 décembre 1858.
(2) Article 11e, *ibid*.

« qu'elles cherchent à rendre, dans un langage extérieur et grossier, ce « qui n'a eu dans l'essence divine qu'une expression intérieure (1)... »

Voilà pour la question d'inspiration verbale de la *Cité Mystique*. Quant à ce qui regarde sa valeur intrinsèque, Dom Guéranger dit, en général, ceci : « Les Révélations, même les plus graves *ne sont jamais* « absolument garanties de quelques mélanges d'erreur ou de mé- « prise (2). » Puis, s'en prenant à l'un des plus fougueux adversaires de Marie d'Agréda, il ajoute : « Si Amort se fût borné à discuter certaine « thèse d'histoire et de chronologie, et à conclure contre telle ou telle « des idées de la Sœur, aucun des lecteurs éclairés de la *Cité Mystique* « n'eût été tenté de le trouver mauvais ; car il est reconnu en principe « que les Révélations privées sont sujettes à contenir quelques mé- « langes d'erreur, par suite de la faiblesse humaine, laquelle ne sait « pas toujours *discerner les idées préconçues qui projettent quelquefois* « *leur ombre jusqu'au sein même de ces illustrations fugitives dont Dieu* « *favorise les élus* (3)... »

Et, de son côté, le R. P. Toulemont, dans un travail spécial sur les Révélations privées, fait les remarques suivantes : « Il faut noter, dit- « il, que les personnes qui ont reçu des communications divines sont « exposées à de nouvelles erreurs lorsqu'elles les racontent de vive voix « ou par écrit. Tantôt ce sont *les termes qui leur font défaut pour ex-* « *primer exactement leur pensée* ; tantôt ce sont leurs souvenirs qui ont « perdu de leur fidélité. Supposons, en effet, qu'un temps plus ou « moins considérable se soit écoulé depuis que les Révélations ont eu « lieu ; on conçoit sans peine que dans cet intervalle les différentes fa- « cultés aient pu modifier en quelque manière ces notions ou ces im- « pressions reçues, *en les amoindrissant, et surtout en y ajoutant des* « *circonstances étrangères* (4). »

Le même critique savant et sagace ajoute ces lignes importantes par lesquelles nous terminerons nos extraits : « On le voit, *les erreurs, les* « *inexactitudes, les illusions peuvent se glisser de différentes façons dans* « *les Révélations privées*. Dieu le permet ainsi pour l'instruction des « âmes qu'il a favorisées de ces grâces privilégiées. Il veut leur appren- « dre à se tenir toujours sur leurs gardes afin d'éviter l'orgueil et la pré- « somption. Il veut aussi enseigner à tous les chrétiens qui seraient

(1) Article 27e. *Univers* du 18 septembre 1859.
(2) Article 11e. *Univers* du 5 décembre 1858.
(3) Article 26e, *ibid*.
(4) *Études religieuses, historiques et littéraires*, par des Pères de la Compagnie de Jésus. Nouv. série, tome IX, 1866, pp. 59, 60.

« peut-être tentés de se fier outre mesure à ces manifestations extraor-
« dinaires (et c'est précisément à quoi pousse un peu trop, selon nous,
« le R. P. Séraphin), que son Église seule demeure l'organe authenti-
« que de sa parole, l'interprète infaillible de sa loi et le guide toujours
« assuré de nos consciences (1). »

Il est bien évident, ce nous semble, par les citations que nous venons de faire, que nous n'avons pas eu aussi grand tort qu'on veut bien le dire, de nous permettre quelques réserves au sujet de la *Cité Mystique* (2). Tout en admirant et admettant l'œuvre sainte de la Vénérable Abbesse, nous pensons, en effet, qu'on peut croire, sans pour cela être l'*adversaire* de la *Vénérable*, que tout, dans son livre, n'est pas absolument le produit de l'inspiration divine ; que tout n'y est pas absolument parfait, comme dans les Saintes Écritures, et que c'est aux lecteurs éclairés de ce livre, ainsi que s'exprime Dom Guéranger, d'en apprécier le contenu à la lumière des principes posés par les Docteurs catholiques sur les révélations privées, et sur l'importance que l'on peut et que l'on doit leur attribuer dans l'économie du christianisme.

Du reste, nous reviendrons sur ceci dans un dernier article où nous nous occuperons de la lettre qui nous a été adressée ; lettre fort étendue dont l'auteur a cru devoir taire son nom, et dont nous citerons les passages les plus essentiels.

L.-F. GUÉRIN,

UN DERNIER MOT A LA *BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE*

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, nous avons reçu de M. l'abbé Falcimagne une lettre relative aux observations que nous avons adressées à la *Bibliographie catholique* dans notre livraison d'août. Ces observations portaient sur quatre points.

1. L'auteur de l'article en question, pour rehausser la valeur de la traduction dont il rendait compte, avait dit qu'elle était faite *sur un texte authentique*. Or, nous nous sommes permis de demander à la *Bibliographie* en quoi et comment l'exemplaire sur lequel a été faite la traduction était plus authentique que les autres exemplaires de la

(1) *Etudes religieuses, historiques et littéraires*, par des Pères de la Compagnie de Jésus. Nouv. série, tome IX, 1866, pp. 59, 60.

(2) Voir spécialement le numéro de mars de cette *Revue*, pp. 107, 108.

même édition? M. l'abbé Falcimagne a la sagesse de ne pas chercher à disculper sur ce point la naïveté du rédacteur de la *Bibliographie*. Son silence justifie notre critique, et nous en prenons acte.

2. M. l'abbé Falcimagne nous donne aussi raison contre la *Bibliographie* relativement à la prétendue autorisation que Mgr Manning aurait donnée à la traduction. Mgr Manning a permis qu'on traduisît sa brochure, mais il n'a ni autorisé ni approuvé la traduction publiée par M. l'abbé Falcimagne, contrairement à ce qu'a prétendu la *Bibliographie*. Nos observations étaient donc fondées sur ce point comme sur le premier.

3. Le silence de M. l'abbé Falcimagne témoigne aussi que nous avons dit vrai en soutenant, contrairement aux affirmations de la *Bibliographie*, que l'auteur n'a pas communiqué de notes au traducteur. Si Mgr Manning avait eu des notes à ajouter à son travail, il les eût données dans la seconde édition de sa lettre pastorale.

4. Reste la question de la traduction. Que vaut cette traduction? quelle en est l'exactitude et le mérite? nos critiques étaient-elles justes? M. l'abbé Falcimagne cherche à se décharger de la responsabilité des erreurs que nous avons signalées et qui ne ressemblaient certes pas à des fautes typographiques; mais, au fond et quoi qu'il en dise, il ne conteste guère l'exactitude de nos observations. Il se borne à rejeter cette responsabilité sur le dos des imprimeurs. « Par suite, dit-il, « de circonstances indépendantes et du traducteur et de l'éditeur, un « certain nombre de corrections typographiques n'ont pas été exécu-« tées, » ou l'ont été à la main après le tirage. M. l'abbé Falcimagne explique les erreurs de traduction par « des *coquilles* typographiques ou bien par la négligence d'un correcteur, négligence facilitée par l'envoi d'une épreuve avec *bon à tirer après correction.* » Ailleurs, le pauvre typographe si maltraité par M. l'abbé Falcimagne, « ne s'est pas aperçu que le mot était souligné dans la copie, » etc., etc.

Nous n'avons pas à intervenir dans la querelle que M. l'abbé Falcimagne fait à l'imprimeur et au correcteur de sa brochure. Nous nous bornons à constater, par les explications mêmes à l'aide desquelles on se justifie, que nos critiques étaient fondées, et il eût été difficile à M. l'abbé Falcimagne de nous donner plus complétement raison qu'il ne l'a fait. Aussi, n'avons-nous aucune objection à publier sa lettre que voici dans son entier :

A Monsieur le Directeur de la Revue bibliographique et littéraire.

Paris, le 9 octobre 1866.

Monsieur,

Dans votre Revue du mois d'août 1866, l'un de vos rédacteurs qui signe A. M. s'est permis, soit contre la *Bibliographie catholique* de M. l'abbé Duplessy, soit contre le traducteur d'une Lettre pastorale de Mgr l'archevêque de Westminster, certaines allures que nous nous abstiendrons de discuter, pour n'être pas entraîné le moins du monde à blesser les convenances.

Seulement, nous voulons, et c'est notre droit, que votre rédacteur et aussi vos lecteurs soient instruits de certains faits qui peuvent influer au moins sur leurs futures appréciations. Il est arrivé, par suite de circonstances indépendantes et du traducteur et de l'éditeur, qu'un certain nombre de corrections typographiques n'ont pas été exécutées. Elles l'ont été ensuite à la main sur la majeure partie des exemplaires.

Nous regrettons que l'exemplaire adressé par mégarde à votre Revue se trouve un exemplaire non corrigé. Les seuls points sur lesquels nous puissions donner raison à votre rédacteur sont tout simplement des *coquilles* typographiques, ou bien le fait de la négligence d'un correcteur, négligence facilitée par le renvoi d'une épreuve avec *bon à tirer après correction.*

M. le rédacteur s'expliquera d'autant mieux de pareilles mésaventures, que lui-même en a été plusieurs fois victime, et cela dans l'impression même des pages dirigées contre nous. Sans doute nous ne serons pas assez *étourdi* pour présenter ces inexactitudes comme intentionnelles. On nous fait dire, par exemple, page 32, *accuser* au lieu d'*excuser:* page 53, *convenable* pour *concevable*; page 81, *ses* formules, pour *les* formules; *ibidem*, *agrément* pour *agrégation.* Ensuite, page 48, page 93 et page 87, les phrases que l'on a extraites sont tellement tronquées et défigurées qu'elles deviennent inintelligibles dans la reproduction.

Quant à plusieurs leçons d'anglais ou même de français que votre rédacteur nous a largement distribuées, il nous sera permis de ne pas les accepter, au moins toutes, en écolier docile.

Nous n'avons nul regret d'avoir traduit *to play fast and loose* par *souffler le froid et le chaud*; et nous rejetons la version que préfère M. le rédacteur, *ne pas a ir de bonne foi.* Nous pensons que l'auteur anglais a eu ses raisons pour employer une locution proverbiale; et nous avons cru saisir la nuance en employant un équivalent français. Nous aurions pu aussi traduire : *c'est jouer jeu double.*

Nous n'avons aussi nul regret d'avoir employé en français l'épithète *autoritative;* nous n'avons pas trouvé que le laconisme énergique de l'original fût rendu par *faisant autorité.* Qu'il soit dit, pour la satisfaction de votre rédacteur, que ce n'est pas absolument notre faute si le typographe ne s'est pas aperçu que le mot était souligné dans la copie. *Dabiturque licentia sumpta prudenter.*

Nous en dirons autant du mot *ils*, préféré par nous à *elle,* après le nom collectif *classe,* déterminé dès le commencement de la période par le pluriel, *d'hommes cultivés et industrieux qui sont,* etc.

Après ces quelques explications, il faudra conclure que la *Bibliographie catholique* dirigée par M. l'abbé Duplessy n'aura jamais à rougir du bon ton, de la modération, de l'indulgence même, qui souvent est de l'équité, toutes

qualités que son estimable directeur a su lui communiquer et lui maintenir pendant la longue durée (26 ans) de son existence.

Je dirai en terminant que vous n'avez pas à vous étonner du retard que j'ai semblé mettre dans l'envoi de ma réclamation. C'est seulement ces jours derniers et par hasard que votre livraison du mois d'août est tombée sous mes yeux.

J'ose espérer de votre équité que vous insérerez sans aucun délai ma réclamation dans votre Revue.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la plus haute considération.

L'abbé J.-J. FALCIMAGNE.

Après cette lettre et la satisfaction qu'elle nous donne, le débat nous paraît clos. Il serait inutile de relever les arguties par lesquelles la *Bibliographie catholique* cherche, dans son dernier numéro, à excuser ses naïvetés. Nous ne voulons pas même nous venger de ses dédains, car nous comprenons qu'elle puisse avoir d'excellents motifs pour ne pas nommer notre Revue, et nous désirons sincèrement que ses lecteurs ne songent pas que le dédain vient de l'opinion exagérée que l'on a de son propre mérite. A. M.

UN MOT SUR UNE CRITIQUE

FAITE AU TROISIÈME VOLUME DU *Temps pascal* DE DOM GUÉRANGER (1).

Les *Archives théologiques, Revue mensuelle de la théologie*, etc., viennent de rendre compte du nouveau volume de l'*Année liturgique* que le vénérable abbé de Solesmes a publié tout dernièrement. Elles en font l'éloge, et s'arrêtent ensuite à une critique de détail matériel. Nous allons citer ici le jugement de cette Revue et lui donner le *mot* de ce qui paraît *une énigme* pour elle.

« A quelques années de distance du précédent (et même cinq, s'il faut en croire une date quelque peu anticipée), le R. P. Guéranger vient de faire paraître le troisième volume du *Temps pascal*, neuvième de la collection qu'il poursuit, depuis un certain temps déjà, sous le titre général d'*Année liturgique*.

« Le succès de cette publication est établi dès son origine, et nous ne saurions faire un éloge plus complet et mieux mérité du nouveau volume qu'en affirmant qu'il se maintient à la hauteur des précédents, par la profondeur et la variété de l'érudition, la sagacité des recherches, le choix heureux des matériaux, la sagesse de leur coordination et l'intérêt répandu sans interrup-

(1) ANNÉE LITURGIQUE : *Le Temps pascal*, par Dom Guéranger. Tome III. In-12 de VI-500 pages, chez H. Vrayet de Surcy. — Prix : 3 fr.; pour les agrégés, 2 fr. 10.

tion dans tout l'ensemble de l'œuvre. L'*Année liturgique* a sa place marquée désormais dans la bibliothèque de quiconque, prêtre ou laïque, est désireux de connaître l'origine des fêtes et des solennités de l'Eglise romaine, l'esprit qui anime ses cérémonies, en un mot, tout ce qui se rattache par un côté quelconque à ses antiques et vénérables institutions. »

Tel est l'éloge que font les *Archives théologiques* du troisième volume du *Temps pascal* et de toute l'*Année liturgique*. Ce volume, qui mérite bien, en effet, les compliments que lui adresse la Revue de M. l'abbé Bélet, est tout entier consacré à l'exposition des mystères de l'Ascension et de la Pentecôte, depuis le cinquième dimanche après Pâques inclusivement, jusqu'à la fête (non comprise) de la très-sainte Trinité, « l'abondance des matières, dit dom Guéranger, l'ayant contraint de ne point dépasser, dans ce volume, l'intervalle des trois semaines qui sont les dernières du temps pascal. »

« Nous voudrions, reprennent les *Archives* auxquelles nous laisserons exposer leur grief tout à leur aise, nous voudrions sincèrement admettre la légitimité d'une excuse pareille ; malheureusement, s'il faut le dire, *l'abondance*, ici, est quelque peu nuisible, et ce n'est pas sans une pénible surprise que nous avons retrouvé, par exemple, au début de ce troisième volume du *Temps pascal*, 131 pages, ni plus ni moins, qui figurent déjà, mot pour mot, en tête de chacun des deux volumes précédents !

« Nous nous expliquons difficilement l'opportunité, l'utilité d'une répétition de ce genre. Si chacun des volumes qui composent le *Temps pascal* pouvait être acquis indépendamment des autres, et formait à lui seul un tout complet, nous comprendrions encore une disposition pareille, qui aurait au moins pour raison d'être l'utilité possible du lecteur. Mais, lorsqu'on songe que les six volumes dont se composera le *Temps pascal* forment un tout indivisible (moralement du moins), et que l'acquéreur, presque obligé, de cette collection doit s'attendre à retrouver, en tête de chacun de ces six volumes, 131 pages *identiquement semblables*, total : 780 pages, autrement la matière d'à peu près deux volumes entiers, c'est-à-dire à payer six volumes, au lieu de quatre seulement dont il a besoin, on se demande quel peut être, pour le public, *l'avantage* d'une telle combinaison !

« Déjà nous avions trouvé quelque chose de semblable dans certaines parties de l'*Année liturgique*, par exemple 77 pages de la *Septuagésime*, reportée en tête du *Carême*, le tout sans préjudice de prières du matin et du soir, de prières pour la messe, pour la confession, pour la communion, etc., reportées incessamment d'un volume à l'autre et occupant chaque fois, sans utilité visible pour le lecteur, une centaine de pages. Mais du moins ces différentes parties étaient distinctes entre elles, indépendantes l'une de l'autre, et l'on pouvait supposer que l'acquéreur de la *Septuagésime*, ou du *Carême*, ou de la *Semaine sainte*, désirerait trouver, en tête de son volume isolé, les prières diverses qui se rattachent à l'ensemble de la période quadragésimale. Mais quelle utilité, encore une fois, dans la répétition obstinée des mêmes hors-d'œuvre, en tête de chacun des volumes d'une collection tellement indivisible, dans la pensée de l'auteur et de l'éditeur, que chacun de ces volumes est numéroté ? »

En voilà bien long, il faut en convenir, pour une critique d'une importance si minime! Les *Archives* auraient pu, ce nous semble, réserver cette place pour quelque chose de plus utile, et nous sommes sûrs que ses lecteurs ne s'en seraient pas plaints.

En terminant la tirade que nous venons de citer, elles ajoutent qu'elles « attendent le mot de cette énigme. » Eh! mon Dieu! les *Archives* auraient pu ne pas se donner la peine d'attendre. Ce *mot* leur était donné depuis longtemps. Il leur aurait suffi de lire les préfaces des divers volumes de l'*Année liturgique*, ou même seulement la *Préface générale*, placée en tête du volume de l'*Avent*, et en apprenant ainsi à bien se pénétrer du *but* de l'auteur, elles auraient eu l'explication de leur *énigme*.

Dans cette *Préface*, Dom Guéranger dit, entre autres choses, les paroles suivantes, que nous recommandons à l'attention des *Archives :* « Ce que l'*Année liturgique* opère dans l'Eglise en général, elle le répète dans l'âme de chaque fidèle attentif à recueillir le don de Dieu. Cette succession des saisons mystiques assure au chrétien les moyens de cette vie surnaturelle, sans laquelle toute autre vie n'est qu'une mort plus ou moins déguisée; et il est des âmes tellement éprises de ce divin successif qui est dans le cycle catholique, qu'elles parviennent à en ressentir physiquement les révolutions, la vie surnaturelle absorbant l'autre, et le calendrier de l'Eglise celui des astronomes..... Nous n'avons qu'un but..... *c'est de servir d'interprète à la sainte Eglise, de mettre les fidèles à portée de la suivre dans sa prière de chaque saison mystique, et même de chaque jour et de chaque heure.....* Toute notre application sera de saisir l'intention de l'Esprit-Saint dans les diverses phases de l'année liturgique, nous inspirant de l'étude attentive des plus anciens et des plus vénérables monuments de la prière publique, et aussi des sentiments des saints Pères et des autres ecclésiastiques approuvés; en sorte qu'à l'aide de tous ces secours *nous puissions offrir aux fidèles la moelle des prières ecclésiastiques*, et réunir, s'il est possible, l'utilité pratique et cette agréable variété qui soulage et qui réjouit (*Préface générale*, pp. XIX, XX). »

Que veulent dire ces lignes, sinon que le vénérable auteur a eu pour but formel de procurer aux fidèles, pour chacune des parties du cycle catholique, le moyen de *suivre* et de *comprendre* l'Eglise dans sa prière, et, par conséquent, le moyen d'emporter dans le temple saint le livre où se trouvent précisément commentées les prières et expliqués les mystères de chaque saison mystique?

C'est ce qu'ont parfaitement saisi les fidèles; il n'en est pas un de

ceux qui font *usage* de l'*Année liturgique* qui ne prenne, pour aller à l'église, le volume correspondant aux saintes cérémonies du cycle particulier auxquelles il veut assister. Or, sous peine d'obliger les fidèles à se charger de toute une bibliothèque, il fallait bien s'astreindre à faire, dans chacun des volumes de la collection (parfaitement divisible quoique numéroté uniquement pour l'ordre), les quelques répétitions qui offusquent les *Archives*. Mettre le pieux chrétien à même de n'emporter qu'un seul volume au lieu de deux ou trois, n'était-ce pas là une bonne précaution? Loin de s'en plaindre, il n'est pas douteux que tout le monde tient cela pour plus commode, et c'est dans cette attention que se trouve tout bonnement le mot de l'*énigme* cherchée ou attendue.

J.-G. L.

CORRESPONDANCE.

Douai, le 17 octobre 1866.

Monsieur Vrayet de Surcy,

Permettez-moi de vous dire, quoique bien tardivement, l'impression que j'ai éprouvée en lisant votre circulaire inattendue du 25 août.

L'inquiétude marquée avec laquelle fut accueillie votre détermination par MM. les membres du Conseil supérieur de l'Œuvre, fut aussi mon premier sentiment; mais, en lisant attentivement et en relisant votre lettre-circulaire, j'ai cru comprendre les raisons qui vous ont fait prendre cette résolution; et tout le bien que vous nous dites de M. Wattelier, que vous avez choisi pour vous remplacer dans cette mission belle, difficile et glorieuse, nous inspire la confiance qu'il continuera noblement votre rôle d'administrateur.

Puisse le Seigneur exaucer les vœux que vous formulez en faveur de l'Œuvre des agrégations, et, dans votre *demi-retraite*, avoir la consolation de voir prospérer une œuvre à laquelle vous avez apporté tout votre dévouement.

Qu'il me soit permis, Monsieur, en prenant congé de vous, de vous exprimer de nouveau toute ma reconnaissance pour tous les bons rapports que j'ai eus avec vous, et pour tous les services et avantages dont nous avons joui, depuis plus de neuf ans que nous avons le bonheur d'être associé à l'Œuvre que vous avez fondée.

Daignez, Monsieur, agréer l'hommage de mon profond respect et de mon affectueuse gratitude.

Votre dévoué serviteur,

CLIQUET,
Bibliothécaire de la conférence de Saint-Vincent de Paul, à Douai.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

LES GUISES, LES VALOIS ET PHILIPPE II, par M. Joseph de Croze. 2 vol. in-8°. Paris, chez Amyot, 1866. — Prix : 15 fr.

M. de Croze avait entrepris, sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique, de recueillir pour la collection des documents inédits sur l'histoire de France, la correspondance des princes de la maison de Lorraine. Une récente décision du Ministre l'a autorisé à la publier à part, et c'est à cette décision que nous devons les deux volumes parus aujourd'hui. M. de Croze a extrait de son portefeuille cent trente lettres ou mémoires adressés par les Guises au roi d'Espagne, à l'ambassadeur d'Espagne à Paris, à M. de Crosne, secrétaire d'Henri III, etc., et par l'ambassadeur d'Espagne à Philippe II, etc.... Ces documents, mis en appendice à la fin de chaque volume et se rattachant surtout aux événements passés entre l'année 1585 et l'année 1590, sont ici publiés pour la première fois en entier, mais beaucoup d'entre eux étaient déjà connus et avaient été utilisés notamment par M. René de Bouillé dans son *Histoire des Guises*.

M. de Croze s'est attaché dans son récit à montrer la nature des relations établies entre les princes de la maison de Lorraine et Philippe II : vis-à-vis du monarque espagnol, les Guises sont dans une attitude d'humbles pensionnés; sans cesse ils l'instruisent des affaires, l'invitent à en prendre la direction et à leur envoyer des secours d'hommes et d'argent. Sévère pour les Guises, dont il montre cependant l'âme ardente, les sentiments superbes et vaillants, M. de Croze poursuit de son mépris les perfidies d'Henri III, les dissimulations de Philippe II, et il salue dans le parti toujours très-indécis des politiques le vrai parti national « dépourvu, dit-il, de tout esprit de secte (?), modéré par les idées, courageux de caractère (?), d'une sage honnêteté. »

M. de Croze a étudié à fond certains points, et il les met en lumière; malheureusement, dans son récit, il répète d'autres fois les phrases toutes faites sur « les violences de la faction catholique,... sur les dispositions agressives des catholiques en France,... sur les protestants persécutés; » comme si l'histoire étudiée avec calme ne témoignait pas aussi bien les violences de la faction protestante, et ne montrait pas les catholiques persécutés. Mais on se garde bien de le dire, et l'histoire ainsi présentée prend une physionomie complétement fausse. Comment peut-on dire que le prince de Condé, lors de sa prise d'armes si injustifiable « prend des mesures de défense? » Comment soutenir que Pie V « n'avait aucune expérience des choses d'État? » Comment parler, après les travaux de M. Wiesener, de « l'éloquente impartialité de M. Mignet dans son histoire de Marie Stuart? » Dire que « au fond l'Espagne et Rome étaient d'accord pour faire monter sur le trône de France l'infante Isabelle, » c'est ne pas connaître les instructions émanées de la cour de Rome et se méprendre sur sa conduite en ces circonstances. Néanmoins, je le confesse, M. de Croze donne habituellement à l'expression de sa pensée une forme modérée en comparaison de plusieurs écrivains, et sur bien des points plus particulièrement étudiés, il rencontre le mot de l'histoire : c'est ainsi qu'il repousse, pour la collision de Vassy et le massacre de la Saint-Barthélemy, toute idée de préméditation.

Tel est ce livre, fruit de longues recherches, très-utile à consulter, plein de faits nouveaux et écrit dans un style d'une précision remarquable. H. DE L'E.

SAINT LOUIS ET LE GALLICANISME. *De la Pragmatique sanction attribuée à saint Louis*, par R. THOMASSY. 2e édition. Brochure de 63 pages in-8°. Prix : 1 fr.

La remarquable étude dont M. Raymond Thomassy vient de publier une seconde édition, fixe un point historique des plus importants. « Dans l'*Histoire de France* de Henri Martin, on lit, à la vie de saint Louis, l'explication suivante des origines du *gallicanisme* (4e édition, t. IV, p. 310) : « On le vit bientôt éclore tout armé du sein de la « *Pragmatique sanction*, édit qui couronna dignement la carrière lé« gislative du bon roi, en fournissant aux légistes de puissants moyens « de résistance contre les usurpations de la cour de Rome. » Or, M. Thomassy, ancien élève de l'Ecole des chartes, s'inscrit en faux, c'est son expression, contre l'acte attribué à saint Louis. Les premiers doutes vinrent à la suite de longues études sur les écrits de Gerson sur

le grand schisme d'Occident et le concile de Constance. A cette époque, les antécédents historiques de l'Eglise gallicane, vrais ou faux, étaient tous évoqués contre les anti-papes : comment l'acte dont il s'agit n'a-t-il pas été invoqué ni produit une seule fois? Que conclure d'un pareil silence? Ou l'acte était oublié des contemporains, chose impossible à admettre; ou bien il n'existait point encore, hypothèse beaucoup plus vraisemblable.

M. Thomassy ne s'en tint point à des soupçons. Il fit des recherches, et nous avons le résultat de ses travaux. Le savant auteur prouve que la forme même de l'acte accuse un temps de beaucoup postérieur à saint Louis; il prouve que le fond ne contient pas moins d'anachronismes que la forme; que l'alliance du monarque et du pontife ne fut jamais plus intime qu'à l'époque de la prétendue Pragmatique, où se trouve un article fort injurieux pour le Saint-Siége; qu'il n'y est point question de la *régale*, la grosse difficulté du moment. M. Thomassy ajoute que la Pragmatique n'a jamais été citée dans les bulles des papes, si jaloux des droits de l'Eglise universelle, si irrités lorsque parut la Pragmatique sanction de Bourges, en 1438. Il soutient, comme conclusion, que cette pièce a été fabriquée à l'époque du concile de Bâle, ou même dans le sein de l'assemblée de Bourges. Enfin, que ne prouve pas, contre l'acte en question, le silence de tous les historiens de l'époque de saint Louis? En effet, le témoignage le plus décisif en faveur de la Pragmatique sanction remonte au xv[e] siècle, et c'est la lettre de Bazin, évêque de Lizieux, qui écrit au roi qu'il a *vu* l'ordonnance de saint Louis « exhibée aux conventions solennelles faites de l'Eglise gallicane à Chartres et à Bourges (p. 15 de la brochure) !! »

Le travail de M. Thomassy provoqua, lors de sa publication, des recherches nombreuses, et toutes vinrent confirmer ses assertions. M. Charles Lenormand, entre autres, démontra en pleine Sorbonne la fausseté de la Pragmatique. Enfin, depuis cette époque, les historiens impartiaux ne citent guère l'acte en question que pour mémoire, et ce n'est jamais sans élever les doutes les plus sérieux sur son authenticité.

Au reste, il est bon de remarquer que Fleury hésite à citer l'article injurieux pour Rome, et que Bossuet pense qu'il fut ajouté à la Pragmatique. Le président Hénault, d'Héricourt et Voltaire lui-même doutent de l'authenticité de l'acte entier. « Comment, dit ce dernier, n'aurions-nous pas une copie authentique et légale de cette fameuse pièce, quand nous en avons des simples ordonnances de saint Louis? »

Toutes ces preuves accumulées contre la Pragmatique n'empêchent pas les partisans d'un certain gallicanisme d'invoquer à chaque instant

l'autorité de saint Louis. Le travail si important de M. Thomassy a donc été réédité en temps utile, et nous ne saurions trop remercier l'auteur s'il arrivait, en portant la conviction dans les esprits, à détruire la base de ce gallicanisme, qui n'a rien de commun avec la théorie purement théologique de l'autorité des conciles sur le pape.

Henri JOHANET.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE JUSQU'A ALEXANDRE LE GRAND, par OTFRIED MULLER ; traduite, annotée et précédée d'une étude sur Otfried Müller et sur l'école historique de la philologie allemande, par K. HILLEBRAND, professeur à la Faculté des lettres de Douai. 2e édition. Paris, Aug. Durand, 1866. 3 vol. in-12 de CCCLXXX-262, 547 et 383 pages. Prix : 12 fr.

L'*Histoire de la littérature grecque* d'O. Müller est un livre hors ligne, et M. K. Hillebrand n'a fait qu'interpréter le sentiment général quand il a rappelé (p. CCCLX) « tout ce que les maîtres de la science ont approuvé et admiré dans ce livre, la forme si entraînante, si chaleureuse, si correcte, l'ordre si méthodique et si clair, la solidité des fondations sur lesquelles s'élève ce gracieux édifice, le sentiment profond de la beauté grecque en général, du caractère individuel de chacun des auteurs en particulier, l'analyse incomparable surtout et d'une précision si merveilleuse du style des prosateurs, le point de vue plastique enfin qu'il n'abandonne jamais et auquel on devrait toujours se placer en parlant d'un pays où la littérature, tout comme l'État, la philosophie, la religion, revêtit toujours un caractère d'art. »

Il y a vingt-cinq ans qu'a paru le chef-d'œuvre d'O. Müller, et de toutes parts, en France, on en réclamait la traduction (1). Dans ces dernières années, on la réclamait d'autant plus, qu'en 1856 avait paru une traduction en anglais (2), et qu'en 1858 en avait paru une autre en italien (3). Heureusement enfin il s'est trouvé parmi nous un savant professeur d'origine allemande (4), maniant aussi bien, quoi qu'il en

(1) Je me souviens d'avoir trouvé ce vœu dans l'*Histoire de la littérature grecque*, de M. Alexis Pierron, 1850.

(2) *History of the Literature of ancient Greece, transl.* by G. Cornewall Lewis ; continuée par Donaldson, d'après les cadres laissés par Otf. Müller, Londres, 1856 2e édition, 1858.

(3) *Storia della Letteratura della Grecia antica*. Torino, 1858. Cette traduction, commencée par M. Lencisa, fut achevée par M. Carlo Rusconi, et le professeur Domenico Capellina remplit, comme M. Donaldson, les cadres laissés par l'auteur pour le reste de l'histoire.

(4) Le père de M. K. Hillebrand a été un des plus savants professeurs et critiques de l'Allemagne. Voir l'article qui lui est consacré dans la *Nouvelle biographie générale*.

dise trop modestement (1), la langue française que sa langue maternelle, qui a tenu à honneur de nous dédommager de notre longue attente. Il a mis, en effet, tant de science à rendre fidèlement la pensée de l'éminent critique, que sa traduction a pu être déclarée irréprochable par les juges les plus compétents (2), et qu'une première édition en a été *enlevée* avec une rapidité qui rappelle l'immense succès de certains livres d'un tout autre genre.

M. Hillebrand ne s'est pas contenté de reproduire admirablement le texte de celui qu'un de nos savants écrivains, M. Léo Soubert, a proclamé « un érudit de génie, » il a complété le texte de l'auteur, soit par de courtes notes mises en bas des pages, soit par des notes étendues rejetées à la fin de l'ouvrage, tenant compte en ces additions, de tous les travaux dont la littérature grecque a été l'objet depuis vingt-cinq ans, et justifiant partout cette déclaration de l'*Avant-propos* (p. IX) : « J'ai fait mon possible pour n'ignorer rien d'important qui se rattache à mon sujet. » Ces notes complémentaires qui occupent à peu près les cent dernières pages du troisième volume sont, pour ainsi dire, autant de dissertations, toutes excellentes, sur la question homérique, sur Hésiode, sur les poëtes lyriques et sur la musique grecque, sur l'organisation matérielle du théâtre grec, sur Eschyle, Sophocle et Euripide, enfin sur la comédie athénienne.

Il me reste à parler de l'*Étude sur Otfried Müller et sur l'école historique de la philologie allemande*. Cette étude, qui ne comprend pas moins de 380 pages, est un livre à part qui nous offre une histoire générale de l'érudition allemande dans la première moitié de ce siècle, en

(1) Dans sa dédicace à M. Reinbold Dezeimeris : « Partagez avec moi les fonctions de parrain auprès de mon Otfried. Aussi bien, votre nom français ne lui sera-t-il pas inutile pour se présenter dans la patrie de l'élégance et du goût; car, malgré tous mes efforts, je crains bien que le nouveau costume qu'il tient de moi n'ait trop conservé de la coupe germanique et ne porte quelque tort au bel et grand esprit que j'en ai revêtu. » Et encore (p. XII) : « Je ne partage nullement les principes des traducteurs qui ont retranché tout ce qui, dans le livre de Müller, leur semblait *trop allemand*, qui, en le dépouillant de tout ornement et en lui enlevant toute sa physionomie, ont renoncé à rendre, ne fût-ce qu'imparfaitement et d'une manière affaiblie, l'émotion qui règne dans ce livre, la chaleur bienfaisante de l'intérêt si sympathique, de l'admiration presque enthousiaste qu'il respire, les nuances délicates de la pensée enfin, pour ne laisser que le fond tout nu et tout froid : ils ont fait un manuel de ce qui était un livre. J'ai mieux aimé *verbum reddere verbo*, au risque de laisser à mon parler un léger accent germanique, afin de mieux rendre la pensée, toute la pensée de Müller. »

(2) La traduction de M. Hillebrand est d'une fidélité scrupuleuse, elle n'a absolument rien sacrifié à ce que les éditeurs parisiens prétendent être le goût du public français, et nous ne pouvons que l'en féliciter. Malgré sa fidélité au texte, la traduction se lit facilement et agréablement. » Ainsi s'exprime M Ch. Morel dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* du 12 mai 1866, p. 297.

même temps qu'une histoire particulière de la vie et des travaux d'O. Müller. Voici, du reste, les divisions de cette magistrale étude : I. Aperçu historique de la philologie jusqu'à l'avénement de l'école historique; II. Point de vue, caractère et méthode de l'école historique; III. Vie et caractère d'Otfried Müller; IV. L'œuvre d'O. Müller (mythologie, — histoire, — archéologie, — littérature) (1). — L'érudition de M. Hillebrand brille dans cette étude non moins que son talent d'exposition, et je ne connais guère de pages à la fois plus intéressantes et plus instructives.

L'habileté avec laquelle le traducteur de l'*Histoire de la littérature grecque* a accompli les diverses tâches que lui imposait sa noble ambition, me fait vivement désirer qu'il achève, à l'exemple de Donaldson et de Capellina, dans une nouvelle édition qui, je l'espère, sera bientôt nécessaire, l'œuvre d'O. Müller. Nul ne serait plus digne que lui de continuer le livre que la mort prématurée de Müller a laissé semblable à un de ces magnifiques monuments antiques qui sont venus incomplets jusqu'à nous, et qui excitent à la fois toute notre admiration et tous nos regrets (2).

T. DE L.

DISSERTATION CRITIQUE SUR LE PASSAGE D'ANNIBAL A TRAVERS LA GAULE, par M. C. ROSSIGNOL, membre de l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. (Mémoires lus à la Sorbonne en 1861. Archéologie, 1863.) Prix : 1 fr.

EXAMEN CRITIQUE *de l'opinion de Cœlius Antipater sur le passage d'Annibal dans les Alpes*, par M. C. CHAPPUIS, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, professeur à la Faculté des lettres de Besançon. (Mémoires lus à la Sorbonne en 1863. Archéologie, 1864.) Prix : 1 fr.

M. Rossignol cherche à prouver qu'Annibal franchit le Petit-Saint-Bernard. L'hypothèse qu'il soutient avec une verve peu commune est loin d'être nouvelle : on la trouve déjà mise en avant par Cælius Antipater, qui, du reste, ne songe nullement à la justifier. Si l'on ne peut guère invoquer en faveur de cette hypothèse un texte obscur du prétendu

(1) A la suite de l'*Étude sur O. Müller et son école*, M. Hillebrand a donné la liste complète des écrits de l'illustre érudit, d'abord celle des écrits publiés séparément, ensuite celle des écrits insérés dans des programmes, des journaux savants, des éditions d'ouvrages et des dictionnaires scientifiques. — Un index très-bien fait facilite toutes les recherches que l'on voudrait faire dans les trois volumes

(2) Dans le compte rendu des *Etudes historiques sur les traités publics chez les Grecs et chez les Romains*, par E. Egger (numéro de septembre, p. 397, ligne 16), supprimez la virgule et le mot *et* après ces mots : « Le droit public et l'art des traités. »

Cornelius Nepos, on rencontre, en revanche, un grand nombre d'auteurs modernes parmi ses partisans, depuis Paul Jove jusqu'à Fergusson, Melville, Deluc, Cramer et Wickham. Mais, comme le sagace Letronne le remarquait dans le *Journal des Savants* de 1827, à propos de la dissertation de Deluc, une telle hypothèse a le grave inconvénient d'obliger fatalement ceux qui l'adoptent à rejeter le témoignage de Tite-Live. M. Rossignol ne se déconcerte pas pour si peu : il se console de voir l'éloquent historien parmi ses adversaires, en citant et en s'appropriant les injures qui lui ont été adressées par Caligula (*Verbosum negligentemque*, Suétone, 34) et par un traducteur des *Douze Césars*, Paello Rosello *Egli era un ciarlatore*. M. Chappuis, reprenant et complétant les objections de Letronne, de Larauza, d'Ellis, n'a pas de peine à réfuter solidement M. Rossignol qui laisse paraître, en toute cette discussion, beaucoup plus d'esprit et surtout beaucoup plus d'assurance, que de critique. Inattaquable dans toute la partie de son mémoire qui est consacrée à renverser le sentiment de l'érudit bourguignon, M. Chappuis faiblit beaucoup, au contraire, quand il prétend démontrer, à la suite du marquis de Saint-Simon (1770), qu'Annibal traversa la vallée de Barcelonnette (1). Certes, M. Chappuis se montre à la fois savant et ingénieux, mais tous ses efforts sont dépensés en pure perte, et devant ces deux nouvelles inutiles tentatives (2), je crains bien, avec Daunou (*Cours d'études historiques*, tome XII, p. 155), que nous ne soyons, au sujet du passage des Alpes par le héros carthaginois, condamnés à perpétuité à voir ressasser de vaines conjectures. T. DE L.

MÉLANGES ET PENSÉES, par E. GERUZEZ. Paris, Hachette, 1866. 1 vol. in-12 de VIII-394 pages. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai donné de grands éloges, dans la *Revue bibliographique et littéraire* de mars 1866 (p. 126), à l'*Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à la Révolution*, par M. Eugène Geruzez. Les *Mélanges et Pensées* n'en méritent pas de moins grands. Les qualités à la fois très-fines et très-solides qui distinguaient M. Geruzez se retrouvent

(1) M. Chappuis semble ignorer qu'il a eu d'autres devanciers. M. Victor Duruy, dans son excellente *Histoire romaine*, cite comme partisans du trajet par la vallée de Barcelonnette et par le mont Viso, Jean Muller et l'abbé Denina.

(2) Dans les *Mémoires lus à la Sorbonne en* 1861, *Histoire, etc.*, M. Antonin Macé adopte (p. 289), l'opinion développée, dès 1826, par M. Larauza, et qui a été aussi celle de Simler, de Grosley, de Mann, de Saussure, de Stolberg, de Millin, de Napoléon Ier, etc. Comme M. Rossignol et comme M. Chappuis, M. Macé n'hésite pas à déclarer qu'il a trouvé la définitive solution du problème. Illusions des archéologues, que vous êtes infinies!!

toutes dans ce livre posthume où sont tour à tour si bien appréciés des auteurs qui se ressemblent si peu : Calvin, Malherbe, Buffon, Jean-Jacques Rousseau (1), J. Joubert (*Pensées, précédées de sa correspondance et d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux*, par M. Paul de Raynal), Jules Simon (*la Religion naturelle*) (2), saint Augustin (*la Cité de Dieu*, traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par M. Emile Saisset), Philippe Damiron (*Souvenirs de vingt ans d'enseignement à la Faculté des lettres de Paris*), A. Bazin (*Histoire de France sous Louis XIII*), Tallemant des Réaux (*Historiettes* publiées par MM. Monmerqué, Châteaugiron et Taschereau), Fichte (*Considérations sur la Révolution française*, traduites par Jules Barni) (3), Villemain (*Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*), Eschyle (*l'Orestie*, trilogie tragique, traduite en vers par Paul Mesnard), Voiture (4), Sainte-Beuve (*Port-Royal*), Maucroix (*Œuvres diverses*, publiées par Louis Paris sur le manuscrit de la bibliothèque de Reims), Viennet (*Epîtres et Satires.— La Franciade*), Pierre Lebrun (*Œuvres complètes*), Edmont About (*la Grèce contemporaine*).

Le volume est terminé par une jolie fable : *les Singes, le radeau et les trois carcasses*, et par des *Pensées* exprimées de la façon la plus heureuse, mais dont quelques-unes portent malheureusement l'empreinte de certains préjugés (5). Pour que rien ne manque à l'intérêt de ce recueil, M. Prévost-Paradol y a ajouté quelques pages tracées de sa plume la plus élégante, « suprême hommage rendu au mérite et aux

(1) Je signalerai surtout, en cette étude, la discussion relative aux causes de la mort de Rousseau. M. Geruzez montre très-bien qu'au suicide, admis par Corancez, par Musset-Pathay et par beaucoup d'autres, il faut substituer tout simplement une apoplexie. Une bonne note bibliographique, signée B.-N.-T., accompagne la notice sur Jean-Jacques.

(2) Dans l'article sur M. Jules Simon, comme dans les articles sur M. Saisset, sur M. Damiron, etc., le juge pèche par excès d'indulgence. On voit trop qu'il parle de confrères et d'amis. Lui-même, du reste, semble avoir passé condamnation là-dessus, quand il a dit en une de ses *Pensées* (p. 377) : *Amica veritas, amicior amicitia*.

(3) Là, M. Geruzez s'occupe incidemment du livre de M. Lanfrey : *L'Église et les philosophes du XVIIIe siècle*, et il s'associe aux véhémentes indignations du jeune publiciste contre Robespierre et les autres terroristes.

(4) M. Geruzez critique un peu et loue beaucoup les deux éditions simultanément données des œuvres de Voiture par M. Roux (chez Didot) et par M. Ubicini (chez Charpentier). Cette dernière lui paraît bien préférable à l'autre.

(5) En voici une bien touchante (p. 377) : « J'ai supporté la mort de ma jeunesse, je supporterai la mort de ma vieillesse ; il n'y a d'insupportable que la mort de l'amitié. » En voici de bien piquantes (pp. 377, 378, 392) : « Les armoiries sont la dernière forme du tatouage; la différence est que le tatouage moderne n'adhère pas à la peau. » — « Les communistes! oui, ces excellentes gens chez qui tout est commun, tout, excepté le sens. » — « La maladie la plus commune en ces temps est le gonflement du *moi* » — « J'étais un jour, écrit un évêque de l'église anglicane, dans un bateau avec un ami : celui ci tomba à l'eau par accident; il essaya de ro-

vertus d'un homme de bien (1). » Cette préface est suivie d'une excellente notice sur la vie de M. Geruzez, « écrite par la main fidèle d'un condisciple, l'ami de ses premiers et de ses derniers jours, M. Lesieur. » Eloge et notice nous apprennent à mieux connaître M. Geruzez, et par conséquent à mieux l'aimer. T. DE L.

LAURETTE DE MALBOISSIÈRE, *Lettres d'une jeune fille du temps de Louis XV*, publiées d'après les originaux et précédées d'une Notice par Mme la marquise de La Grange. Paris, Didier. 1866. 1 vol. in-12 de XVIII-394 pages. — Prix : 3 fr. 50.

M. de La Grange a retrouvé, l'année dernière, dans ses papiers de famille, plus de trois cents lettres adressées à son aïeule (Mlle Méliand, plus tard marquise de La Grange) par Mlle de Malboissière. L'éditeur a trop heureusement apprécié, en son *Introduction*, la jeune fille d'élite dont l'existence vient de nous être révélée par sa charmante correspondance, pour que je ne lui emprunte pas une partie de ce qu'elle en dit (p. 111 et suivantes) : « Quels contrastes nous présente Mlle de Malboissière! Ne la voyons-nous pas tout à la fois entraînée par son entourage dans les distractions du monde élégant; opiniâtre dans ses études et dans les travaux qu'elle entreprend; exclusive et passionnée dans ses affections? Aussi de quelles facultés n'était-elle pas douée, avec quelle mobilité passait-elle des études sérieuses aux conversations légères et gaies? Ses premières lettres nous la montrent à l'âge de quinze ans, entourée de maîtres habiles. Elle avait le don des langues, car elle savait le grec et le latin, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand; elle ne les parlait pas seulement, elle les écrivait, ses traductions le prouvent. Un grand nombre de ses lettres, en italien et en anglais, ont dû être traduites en français pour figurer dans ce volume. Elle travaillait avec la même ardeur que si elle avait tout à apprendre, et combien de choses ne savait-elle pas déjà? — Cependant elle mène la vie du monde et lui donne beaucoup : le matin, c'est la promenade sur le rempart

monter dans le bateau, mais je vis qu'il courait risque de le faire chavirer. J'avais heureusement mon parapluie avec moi et j'eus la présence d'esprit de le repousser sans cela je me fusse noyé avec lui. » (*Revue chrétienne*, 15 juin 1861, p. 394.) Je n'ai jamais eu ce bienheureux parapluie, et l'eussé-je possédé, je n'aurais pas eu la présence d'esprit de m'en servir, aussi mon bateau pourrait-il bien chavirer. »

(1) Je note (p. VIII) cette faute d'impression dans cette citation de la devise du chanoine Maucroix : « *Ombre*, livres, petits repas consumeront ce qu'il plaira à Dieu qu'il me reste de vie, et un peu de griffonnage. » Il fallait : Hombre, le nom du jeu de cartes si aimé du XVIIe siècle. Il y a quelques autres fautes d'impression çà et là, notamment p. 199, où le nom de la princesse de Belgiojoso est changé en celui de *Beljioso*.

(les boulevards) ou bien au Cours-la-Reine, où l'on doit se montrer presque tous les jours ; les visites faites ou reçues ; le soir, l'Opéra, la Comédie française ou la Comédie italienne ; puis les petits soupers, les parties de whist ; l'hiver, les bals de société ; au printemps, les bals champêtres à Vincennes ou à Auteuil..... Mlle de Malboissière aimait les sciences exactes et l'histoire naturelle..... Ses relations habituelles avec Hume, Helvétius, Pestalozzi, La Condamine et Cassini, la mettaient au courant de tous les ouvrages nouveaux. Elle les juge avec un tact remarquable ; mais un goût particulier se prononce en elle tous les jours davantage, c'est une véritable vocation pour le théâtre et les œuvres dramatiques ; elle connaissait parfaitement cette branche de la littérature..... » « Rien, continue Mme de La Grange (je ne résiste pas au plaisir de prolonger ces citations), rien n'égale la variété des lettres de Mlle de Malboissière. Toute cette époque spirituelle et légère, qui ne remuait encore que des idées et qui devait bientôt renverser des trônes, s'y reflète à chaque instant : Rousseau, Montesquieu, Voltaire, les Jésuites et La Chalotais, les Calas, Mme de Pompadour et le duc de Choiseul ; les anecdotes les plus curieuses et les moins connues..... (1) »

Ce que Mme de La Grange vante le plus dans Mlle de Malboissière, après l'immense ardeur d'apprendre, l'extrême facilité à produire, le développement des plus hautes facultés, le naturel et la grâce du style, c'est l'élévation de ses sentiments, c'est la chaleur de son amitié. Comme Mme de La Grange, je me plais à reconnaître que Laurette n'a pas moins de cœur que d'esprit. Peu de physionomies, dans l'histoire littéraire, sont aussi sympathiques que celle de cette jeune fille si digne d'être heureuse, qui le fut si peu, et qui mourut dans toute la fleur de l'âge et du talent. Mme de La Grange dit quelque part que les lettres qu'elle publie ont exercé sur son esprit une sorte de fascination, et que si elles produisent le même effet sur l'esprit des lecteurs, Laurette fera son chemin dans le monde. Si j'en juge par ce que j'ai moi-même éprouvé, nous subirons tous le charme dont Mme de La Grange nous parle si bien (2). Je dois ajouter que l'habile éditeur n'a pas peu con-

(1) Mlle de Malboissière entretient encore son amie de Palissot, de Saurin, de Molé, de Mlle Gaussin, de Mlle Clairon, de Préville, de Destouches, de Poinsinet, de La Chaussée, de l'historien Hume, d'Helvétius, de Thomas, au sujet duquel elle dit avec tant de goût (p. 30) : « L'on nous donne, la semaine prochaine, une tragédie nouvelle, appelée *Pharamond*. L'on assure qu'elle est de Thomas ; je crains bien, en ce cas, qu'elle ne soit furieusement ampoulée. Comme vous savez, mon cœur, le style enflé est un peu son défaut. »

(2) Je me reprocherais de ne pas citer cette fière et patriotique parole (p. 18) : « On parle beaucoup de la paix ; Dieu veuille qu'elle se fasse ! la guerre a duré assez longtemps ; mais j'aimerais mieux qu'on tardât encore quelque temps et qu'on ne la fît pas honteuse. »

tribué à nous faire goûter les lettres de Mlle de Malboissière, soit par on introduction, soit par les notes répandues dans tout le volume et qui en facilitent tant la lecture, soit par les soins mis à réunir, dans l'Appendice, tous les documents qui pouvaient compléter l'introduction.

T. de L.

VIE DU R. P. LACORDAIRE, par le P. Chocarne. Paris, Veuve Poussielgue. in-8°. — Prix : 8 fr.

Chacun croit connaître le Père Lacordaire par sa vie publique et religieuse, par sa parole éloquente, que tout le monde a voulu entendre, par ses écrits, que tout le monde a lus et admirés, et pourtant nul ne le connaît s'il n'a lu la belle vie que le P. Chocarne, de l'ordre des Dominicains, a écrite. Elle est empreinte de ce caractère spécial qui est comme le cachet laissé par le P. Lacordaire à son Ordre, et écrite avec une élévation, une grandeur et un charme inimitables. Elle renferme mille aperçus nouveaux, mille détails intimes, prend le P. Lacordaire au sortir de l'enfance, montre les goûts et les occupations de sa jeunesse studieuse, les agitations de son esprit, l'égarement momentané de sa foi en quittant le collége, égarement dont il sortit d'un seul bond, comme un géant, pour arriver à la perfection du dévouement religieux, au sacerdoce.

Il est précieux de suivre toutes ces phases et de contempler de près cet homme de génie, qui a fait des choses que nul autre n'aurait pu tenter, et cela à une époque agitée et difficile : remuer les masses, électriser la jeunesse et la grouper, incrédule ou indifférente, mais respectueuse et subjuguée, autour de la chaire de Notre-Dame.

Si cette vie est profondément attachante, elle n'est pas moins édifiante, car elle révèle quelles étaient l'austérité et la mortification du P. Lacordaire, et quelles étaient aussi sa vertu et son humilité; rien n'est plus beau, au point de vue de la foi, que de voir ce religieux, que son génie aurait pu égarer sur des cimes élevées, que ses immenses succès auraient pu enivrer, rechercher la souffrance volontaire et l'humiliation, se soumettre et se taire, se juger lui-même et se modérer admirablement dans les circonstances les plus entraînantes; il a su obéir, comme un fils fidèle, au chef de l'Église, se cacher et disparaître même dans les solitudes du cloître, quand la voix de ses supérieurs avait parlé, et faire ces actes méritoires avec noblesse et simplicité, sans que la grandeur du caractère de l'homme eût rien à souffrir de la soumission du religieux. — On aime aussi à voir quelles étaient la mansuétude et la tendresse de son cœur, qui semblait parfois froid et impassible; on

admire de quelle manière il savait aimer ses amis et ses frères, combien il avait le don d'attirer et de gagner les âmes égarées, surtout celles de la jeunesse, qui a été l'objet de ses derniers soins, de ses suprêmes prédilections, puisque c'est près d'elle qu'il s'était retiré et qu'il a voulu mourir.

Chacun voudra lire ce bel ouvrage, qui est presque un résumé de l'histoire contemporaine, car il touche aux difficultés, aux luttes, aux agitations de ce temps, et montre quelle a été de nos jours l'influence de la religion en France, et quels ont été aussi ses progrès, dont les conférences de Notre-Dame ont été certainement le point de départ et l'auxiliaire puissant.

On ne comprend bien ce développement religieux, auquel le P. Lacordaire a si efficacement travaillé, de même qu'on ne le juge bien lui-même, qu'après avoir lu sa vie par le P. Chocarne : souvent le célèbre religieux avait été calomnié dans ses opinions, dans ses actes, dans ses intentions même, et cependant quelle carrière plus noblement parcourue et mieux remplie! Combien il a donné d'essor et de grandeur aux idées chrétiennes, tout en restant orthodoxe avant tout! Combien il a travaillé à affranchir les âmes et à les établir dans la vraie et sage liberté des enfants de Dieu et à les guider dans la voie de la foi pratique!

Cette existence si remplie et si courte cependant, qui s'est usée et brisée avant l'heure, est un bel et puissant enseignement, et l'on doit remercier le P. Chocarne de l'avoir mise en pleine lumière.

S. DE V.

DISSERTATION SUR LES CHANTS HÉROIQUES DES BASQUES, par M. Jean-François BLADÉ. Brochure grand in-8° de 60 pages. Paris, Franck, 1866. — Prix : 3 fr.

« Depuis dix ans que je m'occupe de l'histoire de la Gascogne, dit M. Bladé, j'ai dû m'inquiéter souvent et longuement de la langue basque, car c'est à elle qu'il faut demander la solution des problèmes les plus obscurs et les plus anciens de notre histoire provinciale. L'examen de l'idiome m'a conduit à celui de la littérature, et j'ai particulièrement insisté sur deux poëmes, prétendus héroïques : le *Chant des Cantabres* et le *Chant d'Altabisçar*, qui sont le sujet de ce Mémoire. »

M. Bladé rappelle d'abord que le *Chant des Cantabres* et le *Chant d'Altabisçar*, ont été révélés au public par des hommes placés dans la science à des degrés fort inégaux (on aurait presque le droit de dire aux deux extrémités de l'échelle), le premier ayant été publié, en 1817, par

Guillaume de Humboldt; le deuxième, en 1835, par M. Garay de Monglave. Exposant ensuite les raisons générales que l'on a de douter de l'authenticité de ces documents, M. Bladé établit avec une grande force et une parfaite netteté, 1° qu'il est en vérité par trop facile de comprendre, au moyen de l'idiome actuel des Basques, des poëmes qui auraient été composés il y a mille et deux mille ans; 2° que l'on ne saurait admettre l'hypothèse d'après laquelle, même avant l'essor de la poésie méridionale, ces deux prétendus monuments d'une langue sans littérature ni existence officielle, auraient été déjà fixés par l'écriture.

Arrivant aux questions de détails, le sagace et savant critique multiplie les objections : il tire les unes de l'histoire, les autres de la philologie, les autres de la rhythmique, et tous ses coups portent. Vif, pressant et transportant dans la discussion quelque chose de la proverbiale agilité des Basques, il ne laisse debout aucune des strophes des deux poëmes. M. Bladé a mis, en toute sa dissertation, un esprit si incisif et une verve si heureuse au service de son érudition abondante non moins que sûre, que sa thèse est tout à la fois très-amusante et très-instructive. Si l'on trouvait, par hasard, que les épigrammes pleuvent un peu trop dru sur le dos de MM. Pierquin de Gembloux, Garay de Monglave, Mary Lafon et autres auteurs qui semblent avoir pris à tâche de justifier le mot de M. J.-J. Ampère : « le Basque a partagé avec le Celtique le privilége de faire dire à son sujet d'innombrables extravagances, » je dirais qu'il est bon de voir de temps en temps venger ainsi la science, le bon sens et la loyauté (oui, la loyauté, car il y a eu, en ces publications de chants héroïques, d'audacieuses mystifications), et, pour ma part, j'applaudis avec joie à la vigoureuse et décisive protestation lancée par M. Bladé contre les auteurs et propagateurs de documents apocryphes tels que le *Chant des Cantabres*, le *Chant d'Altabisçar*, et aussi, comme on le voit à l'*Appendice*, tels que le *Chant d'Annibal* découvert, en 1845, par Augustin Chaho. T. DE L.

ETHEL, SOUVENIR D'AFRIQUE, par Georges Bell. Paris, Hachette, 1866. In-18 jésus de 320 pages. — Prix : 3 fr.

« Je me suis attaché dans ce livre, dit M. Georges Bell, à peindre la nature de nos possessions septentrionales d'Afrique avec une vérité que la photographie pourrait envier. Je n'ai voulu ni embellir ni enlaidir ce que j'avais eu devant les yeux... J'ai essayé de composer un tableau, voilà tout. J'y ai mêlé bien des couleurs; mais je me suis permis ce mélange uniquement parce que je les ai trouvés ainsi lorsque j'étudiais

sur le vif. Je n'ai recherché qu'une seule et bien simple chose, rare aujourd'hui, être exact. »

On se rappelle les charmants écrits de notre éminent peintre Fromentin sur le Sahara et le Sahel, cette finesse d'observation jointe à une description vivante de la nature, ces pages si animées, si chaudes, tracées autant avec le pinceau qu'avec la plume. M. Georges Bell n'a pas toutes les qualités du peintre, mais il a celles de l'observateur. *Éthel* est un récit aussi agréable qu'instructif, où la trame légère de l'action sert de cadre au tableau varié des mœurs, des institutions, des scènes algériennes. La comtesse de Sumène, jeune veuve qui doit un jour donner sa main au colonel Durand, parcourt avec une caravane française, à laquelle le colonel et ses douze spahis servent d'escorte, les plaines qui s'étendent de Mascara à Tifférit. Le colonel Durand, sous le voile apparent d'une simple excursion, cache une reconnaissance des tribus arabes dépendant de Mascara. Campement de la tribu des Hachems, grands tableaux de la nature, bivouac chez les Chérabas, crime commis aux environs de Saïda, soins donnés par la caravane à la victime, dont la nièce, Éthel, apparaît dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté et est adoptée par la comtesse, voilà presque tout le roman. Le reste n'est plus que l'accessoire : si le colonel Durand obtient enfin la possession d'une main tant désirée ; si le capitaine Octave de Kessigny, frère de la comtesse, devient l'heureux époux de l'*étoile* arabe transfigurée par les eaux du baptême, c'est que *tout est bien qui finit bien*, et qu'un roman doit avoir un dénoûment. Mais l'intérêt du livre réside bien plus dans ces peintures de mœurs, dans ce coup d'œil jeté sur une civilisation barbare, dans l'étude de ces types si curieux et si accentués. L'Algérie, voilà la vraie *Éthel* que M. Georges Bell a voulu faire briller à nos regards.

E. DE T.

MABEL VAUGHAN, par miss CUMMINS, auteur de *l'Allumeur de reverbères*. roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Henriette LOREAU. Paris, Hachette, 1866. In-18 jésus de 491 pages. — Prix : 1 fr. (*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*).

Élevée par la veuve d'un camarade d'enfance de son père, Mabel Vaughan avait quitté mistress Herbert à dix-huit ans pour venir se mettre à la tête de la maison de son père. M. Vaughan, absorbé par le soin de ses affaires, éloigné par de fréquents voyages, était pour elle presque un étranger. Cette jeune fille « ravissante, instruite et d'un caractère affectueux, et qui, à ces brillantes qualités, joignait encore une franchise, une cordialité de manières prenant leur source dans un

cœur ardent et loyal, » se trouvait jetée seule et sans guide au milieu du monde : autour d'elle, une sœur, mariée à un riche négociant, femme frivole et légère; un frère, lancé dans le tourbillon d'une vie de plaisirs; une vieille tante maussade et exigeante. Ne médisons pas des vieilles filles : miss Cummins nous rappellerait que « si la vie d'une vieille fille est un désert, une page blanche pour l'esprit superficiel distrait ou insouciant, l'initié qui l'examine avec soin y découvre tout un drame poignant, où le conflit des devoirs et des affections profondes s'agite dans le vide, où le souci du lendemain s'unit à la tristesse des souvenirs, et dont l'action est cachée au fond d'un cœur silencieux et brisé. » — Mme Leroy, Henry Vaughan, miss Sabiah, voilà donc l'entourage de Mabel. Dire que la jeune fille vive, charmante, spirituelle, changea l'intérieur morne et froid de la maison de son père, qu'elle transforma cette « vieille tombe admirablement restaurée, » comme l'appelait Henry, serait inutile. Ce qu'il faut malheureusement ajouter, c'est que si tout changea autour de Mabel, Mabel elle-même ne resta pas ce qu'elle était. Au bout de quelques mois de cette vie mondaine et décevante où elle se laissa entraîner, Mabel n'était point restée insensible à l'irrésistible mais trompeuse séduction du charmant Dudley, l'éminent artiste, ami de son frère; elle était devenue l'esclave de la tyrannique Mme Leroy, cette femme qui pour fuir les embarras de la maîtresse de maison et se livrer sans mélange à l'existence fashionable avait été occuper un étage dans un des plus beaux hôtels de New-York. « Mabel n'était plus l'élève simple de cœur de la bonne mistress Herbert; elle avait été depuis peu à une autre école et s'était pénétrée, à son insu, de maximes bien différentes : elle avait subi l'influence d'un être pour qui le désintéressement n'était qu'un mot, influence qui avait dénaturé son caractère affectueux et loyal en lui inculquant cette espèce d'égoïsme raffiné qui s'éloigne de tout ce que la vie a de pénible, et qui chasse de l'esprit tout ce qui pourrait troubler son repos. »

Comment Mabel Vaughan résista aux séductions du monde — « les tentations de la terre sont puissantes et l'impulsion qui vient du ciel s'évanouit par instants; mais bientôt la conscience se fait entendre de nouveau, impérieuse au moment du plaisir, suppliante dans les heures de solitude ; » — comment elle devint l'ange gardien de l'être déchu qu'elle avait pour frère; comment, après avoir relevé son frère, elle fut le soutien de ses neveux orphelins, de son père ruiné; comment enfin elle trouva dans l'amour d'un homme loyal, fort, généreux, dévoué, la récompense de la vertu et du sacrifice, c'est là l'objet du charmant roman où miss Cummins a déployé une fois de plus ses rares

qualités : la délicatesse du sentiment, la finesse d'observation, le souffle toujours pur de l'inspiration. Mabel Vaughan nous montre « la grande leçon de la vie : le plaisir sanctifié, la souffrance dépouillée de ce qu'elle a de trop amer, » par l'accomplissement religieux du devoir, par la vue du terme où chacun de nous doit tendre : « Au milieu de la tempête, aussi bien que par un ciel pur, le cœur aperçoit Dieu, non pas comme un juge tout-puissant, mais comme le Père infini, source inépuisable de cet amour qui répand la clarté et la chaleur et qui fait vivre tous les êtres. »

On voit que, quoique protestante, miss Cummins est profondément religieuse. Nous voudrions insister sur le charme de ces peintures de mœurs, de ces figures tracées avec tant de grâce et de science tout à la fois. Bornons-nous à recommander la lecture de *Mabel Vaughan* comme des plus attachantes. La traduction est correcte et élégante. Nous y avons remarqué seulement çà et là quelques expressions hasardées ou triviales : *partisane* (p. 49), sentiment *familial* (p. 33), figure *émaciée* (p. 466), *siroter* du chocolat (p. 418). E. de T.

LES RÉHABILITÉES, par le R. P. M. Jean-Joseph Lataste, des Frères prêcheurs : Poussielgue-Rusand. — 1866. 1 brochure in-8° de 72 p. Prix : 1 fr.

Personne ne lira sans émotion ce livre si digne, à tous égards, d'un prêtre de Jésus-Christ, d'un prêtre inspiré à la fois par les sentiments de la justice et par ceux de la miséricorde. Le R. P. Lataste connaît son siècle, et, au lieu d'en médire, il en parle avec indulgence, avec enthousiasme même ; il l'exalte pour sa philanthropie, sa fraternité civique ; il constate son besoin de remédier à tous les maux, témoins les crèches, les orphelinats, les bureaux de bienfaisance, les sociétés de secours, les asiles, les ouvroirs, les ateliers, les hôpitaux. Après avoir reconnu le mérite des œuvres de la charité privée ou publique, il indique pourtant une plaie saignante que nulle main n'a pansée, sur laquelle nul cœur n'a versé un baume efficace. Il se demande ce que deviennent les femmes pécheresses, mais repentantes, mais punies ; les prisons les renvoient, la société les repousse. Les recueillir, les confier à de saintes religieuses qui, après de sérieuses épreuves, les élèveraient à leur niveau, les confondraient dans leurs rangs, partageraient avec elles leur nom, leur habit, leurs vœux ; les *réhabiliter* enfin devant Dieu et devant les hommes, voilà ce que propose le R. P. J. Joseph Lataste, par l'*Œuvre des Réhabilitées ou maison de Béthanie*.

Il montre comment les Refuges, lieux de pénitence et d'expiation

volontaire, ne sauraient suffire aux âmes généreuses qui ont faim de se dévouer à Dieu, non plus dans les larmes, dans les douleurs amères, mais dans les ardentes effusions de l'amour; c'est un vrai couvent qu'il leur faut, avec des âmes pures pour modèles à imiter, à égaler en tout. Ces âmes pures, ne voyant plus dans leurs sœurs réhabilitées que des âmes régénérées par le sang du Christ, oubliant la distance qui les sépare d'elles, déverseront sur elles tous les trésors de l'amour divin, auront tout en commun avec elles, nourriture, prière, travail, vêtement, *vœux enfin*, car *les réhabilitées pourront devenir les épouses de Jésus*, leur passé cessera d'être aux yeux des hommes comme aux yeux de Dieu, elles seront *réhabilitées* et pour le temps et pour l'éternité. La charité ne saurait aller plus loin, mais où trouver des âmes capables de se dévouer à cette œuvre difficile autant que méritoire? Elles sont trouvées, elles n'attendent plus que le signal; l'abri même est trouvé. Que faut-il donc encore? que demande le R. P. Lafaste avec tant d'éloquence? un peu d'or. « La grande, la belle et sainte justice, dit-il en terminant, n'est pas celle qui châtie les crimes, mais celle qui les prévient..... Il ne sera pas dit que notre siècle n'ait pas marché, en bienfaisance comme en toutes choses; et s'il en est parmi nous qui, en lisant ce récit, aient senti s'éveiller en des coins oubliés de leur âme quelque souvenir et quelque regret des œuvres de leur passé, ils sauront que de tels souvenirs, chez un homme de cœur, ne doivent jamais demeurer stériles, et que ces sortes de regrets appellent leur réparation. »

C'est dire délicatement et finement beaucoup de choses en peu de mots, c'est s'adresser à des millions de personnes; puisse l'appel du pieux dominicain être entendu; puisse le noviciat de l'*Œuvre des réhabilitées* (provisoirement à Nancy) prospérer promptement; le R. P. Lafaste possède toutes les qualités nécessaires pour mener cette œuvre à bonne fin; malgré l'indulgence que lui inspire pour le temps présent sa charité de prêtre, il a compris que jamais siècle n'eut plus besoin d'expiation que le nôtre. Anatole B***.

LA GUERRE AUX DÉFAUTS, *petit Traité tout en histoires sur la correction des défauts*, par l'abbé V. Dumax. 4e édition. Paris. L. Hervé, in-12 de 216 pages. Prix : 1 fr. 50.

Voici un excellent ouvrage, très-bon à répandre, car il peut être utile aux petits et même aux grands; il est écrit avec toute la clarté et les développements désirables. Des comparaisons familières et des anecdotes intéressantes viennent rompre la monotonie et préviennent la

fatigue. Les défauts sont définis et classés avec le plus grand soin; la guerre qu'on doit leur faire est décrite avec une précision qui ne laisse de place ni aux objections ni aux prétextes; les ruses de guerre, la stratégie de ces combats intimes, mais souvent terribles, sont indiqués, à côté des recettes familières et peu importantes en apparence qui décident quelquefois de la victoire. Le volume se termine par un petit traité sur les vertus, leurs différentes espèces, leur nombre, le moyen et la nécessité de les acquérir. On voudrait seulement un peu plus de simplicité vraie dans le style, un peu moins de longueurs dans les parties nécessairement assez sérieuses où il est question des vertus et des défauts considérés en eux-mêmes. CH. H.

NÉCROLOGIE.

M. ALPHONSE AUDÉOUD.

Le désir de réunir quelques renseignements sur un homme de bien, l'un des premiers fondateurs de notre œuvre qu'il a aidée de ses conseils et de sa bourse, nous a fait retarder bien longtemps de recommander aux prières de nos agrégés M. Alphonse Audéoud, membre de notre conseil supérieur, décédé il y a quelques mois.

Nous sommes heureux de pouvoir remplir enfin ce devoir, et de rendre hommage aux qualités éminentes et aux vertus si solides de l'ami dont nous déplorons la perte.

Alphonse Audéoud était né à Auch le 9 août 1814, d'une ancienne famille protestante qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, avait été forcée de se retirer à Genève, où elle prit rang parmi les familles patriciennes et eut plusieurs illustrations, entre autres Michel Audéoud, l'aïeul d'Alphonse, qui était syndic de Genève et qui périt sur l'échafaud, victime de la révolution. Alphonse fit ses études à Strasbourg, où son père était directeur des contributions indirectes. En 1843, il abjura le protestantisme entre les mains de Mgr de Bonnechose qui, ainsi que Mgr Mermillod, conserva avec Audéoud les plus affectueuses relations. Alphonse fut l'apôtre de sa famille et, circonstance touchante dans cette noble vie, il eut le bonheur de rendre à la foi catholique son père et sa mère. En 1847, Audéoud épousa Mlle Charlotte de Rouyn. Voué aux soins domestiques, il sut rester fidèle aux devoirs que ses convictions lui imposaient. Homme d'études, actif, veillant à tout, il a dirigé ses fils dans cette voie du dévouement où ses forces se sont épuisées.

Audéoud était infatigable pour les bonnes œuvres, auxquelles il consacrait presque tout son temps; il aida à Paris à la fondation du cercle catholique de la rive droite, dont il fut pendant plusieurs années le secrétaire; membre actif de plusieurs conférences de Saint-Vincent de Paul, il fut chargé de fonder celle de Saint-André.

Après son mariage, il partagea son temps entre Paris et la Lorraine, jusqu'à ce que, l'éducation de ses fils commencée, il passait la plus grande partie de l'année auprès d'eux à la campagne où, pour continuer sa vie de charité, il

s'occupa de créer autour de lui dans les campagnes des conférences de Saint-Vincent de Paul.

Il était toujours au service des malheureux, et surtout des malades; aussi le vit-on en 1854, quand le choléra décimait les populations de la Lorraine, se mettre à la disposition de tous; il eut le bonheur de sauver quelques paysans atteints de cette épidémie. Quand il se fut assuré par son expérience qu'il n'avait plus de bien à faire dans les conférences de village, il se consacra tout entier à l'œuvre de la propagation de la bonne presse. Il faut l'avoir connu dans sa vie intime pour avoir une idée de ce qu'il sut faire, les difficultés qu'il vainquit pour entrer en correspondance avec tout le clergé de son diocèse, demandant à chacun des curés ce que l'on pouvait faire et obtenir dans leur paroisse, etc. Souvent le résultat de ses démarches n'égalait pas son désir de faire le bien; mais jamais dans aucune circonstance on ne le vit se laisser aller au découragement. On peut dire cependant qu'il réussit mieux qu'on ne pouvait l'espérer au milieu d'une population frivole et indifférente comme elle l'est en Lorraine, ce qui lui valut de s'entendre dire par un de ses amis, auquel il parlait de ce qui le préoccupait tant, que, connaissant mieux que qui que ce soit l'esprit national, puisqu'il était Lorrain n'ayant jamais quitté sa province, il trouvait qu'il avait fait des miracles!

Le printemps le ramenait à Paris, où il était toujours impatiemment attendu par de nombreux amis, dont il pouvait être fier à beaucoup de titres, et près desquels il se faisait un bonheur de venir se retremper dans leur entretien et leur affection.

La *Revue indépendante*, rendant hommage à sa mémoire disait en parlant de lui :

« Artiste dans l'âme, écrivain et critique distingué, ami dévoué, catholique fervent, Audéoud était un de ces hommes qui laissent après eux ce sillon du souvenir qui est comme le parfum de l'honneur et de la vertu. Alphonse Audéoud, dont nos lecteurs ont pu apprécier le mérite comme critique et comme écrivain (1), avait une de ces natures complètes, une de ces intelligences ouvertes à toutes les vérités ; doué des plus rares qualités du cœur, sa vie n'a été qu'un acte de dévouement à la religion, à sa patrie, à sa famille et à ses amis. *La Revue indépendante* exprimait toutes ses idées; il en était un des fondateurs et un des propagateurs les plus actifs... Sa mort nous a privé d'un puissant concours dans les pénibles épreuves que notre indépendance vient de traverser. »

Audéoud est mort à Woinville, laissant à sa veuve quatre fils dont le plus jeune était à peine âgé de quelques mois et dont l'aîné venait d'entrer à l'école de Saint-Cyr. « Il est mort, disait dans l'*Union*, M. H. de Riancey, au milieu de ce plein exercice de la vertu et de l'abnégation, mort en chrétien intrépide, et laissant à ses fils et à sa veuve, au milieu d'un chagrin cruel, le meilleur exemple et les plus solides consolations. »

Nous ne pouvons passer sous silence la touchante manifestation de cette population si froide au milieu de laquelle il avait vécu, et que l'on avait cru jusqu'alors si indifférente ; on la vit, pendant les quarante-huit heures qui suivirent sa mort, silencieuse et recueillie, se pressant autour de lui, se renouvelant sans cesse, et témoignant ainsi par sa présence de la puissance d'une vie telle que celle qui venait de s'éteindre!

H. Vrayet de Surcy.

(1) Voir, entre autres travaux, les études sur le *Salon* 1863-64-65, et les délicieuses *Lettres sur la Suisse*, signées Luigi.

LISTE
DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES
QUI ONT PARU DANS LE MOIS D'OCTOBRE.

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Nous ferons observer au lecteur que, tout en résumant, d'après le *Journal de la librairie*, la nomenclature des ouvrages nouvellement parus, nous avons soin d'ajouter à chaque ouvrage le prix que le *Journal de la librairie* ne donne pas ou ne donne que très-rarement. Pour les livres publiés dans les départements, ce sera quelquefois difficile; mais, sauf de rares exceptions, nous compléterons toujours, comme nous le faisons aujourd'hui, les renseignements du *Journal de la librairie*.

Les abonnés connaîtront ainsi, à l'aide de la Revue, les ouvrages nouvellement publiés, le nombre de pages et le prix de chacun d'eux, et, en se reportant au tableau que nous avons plusieurs fois publié sur le tarif approximatif des prix d'affranchissement, ils pourront, en nous demandant des livres, se rendre compte de la valeur de leurs commandes, y compris les frais d'affranchissement.

Cette liste comprend généralement tous les ouvrages bons ou mauvais parus dans le mois qui précède la publication du numéro de la Revue (1). Nous n'excluons que les réimpressions ou publications qui sont évidemment sans intérêt pour nos souscripteurs et les brochures qui n'ont pas cent pages d'impression, à moins que le nom de l'auteur ou le sujet traité ne donne à la publication une importance réelle.

Azeglio (d'). — L'Italie de 1847 à 1865. Correspondance politique de Massimo d'Azeglio, accompagnée d'une introduction et de notes; par Eugène Rendu. In-8°, XXXVIII-420 p. Didier et Cie. 7 50

Béclard. — Traité élémentaire de physiologie humaine comprenant les principales notions de la physiologie comparée; par J. Béclard, professeur à la Faculté de médecine de Paris. 5e *édition*. Ouvrage accompagné de 247 fig. intercalées dans le texte. 2e partie. In-8°, 641-1248 p. Asselin. L'ouvrage complet. 15 »

Beugnot. — Mémoires du comte Beugnot, ancien ministre (1783-1815), publiés par le comte Albert Beugnot, son petit-fils. 2 vol. in-8°, 784 p. Dentu. 12 »

Bordot. — Des gloires littéraires de la France. Origines littéraires, trouvères et troubadours; par A. Bordot. Gr. in-18, 364 p. Vermot. 2 »

Bougaud. — Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation, par M. l'abbé Em. Bougaud. 4e *édition*. 2 vol. in-8°, 1254 p. Ve Poussielgue et fils. 12 »

Bougaud. — Histoire de sainte Monique; par M. l'abbé Bougaud. 2e *édition*. In-8°, XXIII-599 p. Ve Poussielgue et fils. 7 50

Buchez. — Traité de politique et de science sociale; par P.-J.-B. Buchez, ancien président de l'assemblée constituante de 1848. Publié par les exécuteurs testamentaires de l'auteur, L. Cerise et A. Ott; précédé d'une notice sur la vie et les travaux de Buchez, par A. Ott. 2 vol. in-8°, CXLIII-962 p. Amyot. 15 »

Capefigue. — La baronne de Krudner. L'empereur Alexandre Ier au congrès de Vienne et les traités de 1815; par M. Capefigue. In-18 jésus, XLIV-208 p. Amyot. 3 50

Champagny (de). — Les Antonins, ans de J.-C. 69-180; par le comte de Champagny. Suite des Césars et de Rome et la Judée. 2e *édition*. T. 1 et 2. In-18 jésus, VII-1023 p. Bray. 10 50

Chantrel. — Brutus le maudit (1792-1848); par J. Chantrel. In-18 jésus, 287 p. Lethielleux. 2 »

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Chantrel. — Histoire de l'Eglise; par J. Chantrel. Histoire sainte. Histoire ecclésiastique depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. In-18 jésus, 522 p. Putois-Cretté, 3 »

Congrégation (la) de l'index mieux connue et vengée; par l'ancien évêque de Luçon. In-8°, III-620 p. Ve Poussielgue et fils. 10 »

Craven (Mme). — Récit d'une sœur, souvenirs de famille recueillis par Mme Augustine Craven, née La Ferronnays. 2e *édition*. T. 2. In-8°, 422 p. Didier. 7 50

Demolombe. — Traité des successions; par C. Demolombe, doyen de la Faculté de droit. 3e *édition*. T. 1. In-8°, 654 p. Hachette. L'ouvrage forme cinq volumes. Chaque volume. 8 »

Demolombe. — Traité de la distinction des biens; de la propriété; de l'usufruit, de l'usage et de l'habitation; par C. Demolombe, doyen de la Faculté de droit. 3e *édition*. T. 2. In-8°, 746 p. Hachette. Les 2 vol. 16 »

Dezobry et Bachelet. — Dictionnaire général de biographie et d'histoire, de mythologie, de géographie ancienne et moderne comparée, des antiquités et des institutions grecques, romaines, françaises et étrangères; par MM. Ch. Dezobry et Th. Bachelet et une société de littérateurs, de professeurs et de savants. 4e *édition*. Gr. in-8° à 2 col. VIII-2896 p. Delagrave. 25 »

Du Bellay. — Œuvres françaises de Joachim du Bellay, gentilhomme angevin, avec une notice biographique et des notes, par Ch. Marty-Laveaux. T. 1. In-8°, VIII-519 p. Lemerre. » »

Duhamel. — Des méthodes dans les sciences de raisonnement; par J.-M.-C. Duhamel. 2e partie. In-8°, XIV-468 p. Gauthier-Villars. 7 50

Houdry. — La bibliothèque des prédicateurs; par le R. P. Vincent Houdry, de la Compagnie de Jésus. *Nouvelle édit.*, complétement revue et améliorée dans la disposition des matières, par M. l'abbé V. Postel. T. 2 Morale. II. Gr. in-8°, 720 p. Josse. Chaque vol. 6 »

Heine. — Œuvres complètes. Correspondance inédite de Henri Heine, avec une préface et des notes explicatives. *Nouv. édition*. 2 vol. in-18 jésus, XI-851 p. Michel Lévy frères. 6 »

Herz. — Mes voyages en Amérique; par Henri Herz. Avec le portrait de l'auteur. In-18 jésus, 332 p. Faure. 3 »

Histoire littéraire de la France; par les religieux de la Congrégation de Saint-Maur. *Nouvelle édition*, conforme à la précédente et revue par M. Paulin Pâris. T. 3, comprenant le ve siècle de l'Eglise. In-4°, XVI-795 p. Palmé. 20 »

Huguet. — L'esprit de Pie IX, ou les plus beaux traits de la vie de ce grand pape; par le R. P. Huguet, s. m. 2e *édition*. In-12, XVI-464 p. Girard et Ce. 2 50

Jager. — Histoire de l'Eglise catholique en France d'après les documents les plus authentiques, depuis son origine jusqu'au concordat de Pie VII; par M. l'abbé Jager. T. 13. In-8°, 551 p. Le Clère et Ce. Chaque vol. 5 »

La Roque (de). — Armorial de la noblesse de Languedoc, généralité de Toulouse; par M. Louis de La Roque, avocat. T. 1. 1re partie. Gr. in-8°, 339 p. Dentu. 10 »
(L'ouvrage formera 2 vol. Il paraîtra par demi-vol. Le prix de la souscription est fixé à 40 fr.)

Laventure. — Le pouvoir temporel du pape devant l'enseignement catholique et l'histoire, d'après un plan très-naturel et tout à fait nouveau; par l'abbé Laventure. In-12, XXIII-370 p. Vaton. 3 »

Lesueur. — Manuel du jeune séminariste en vacances, ou Exercices de piété pendant les vacances. Ouvrage destiné principalement aux élèves des petits séminaires; par M. Lesueur. In-18, VII-412 p. Pélagaud. 1 20

Marcone. — La parole de Pie IX, ou Recueil des paroles, discours, homélies, allocutions, exhortations, etc., prononcés par N. S. Père le pape Pie IX, depuis le commencement de son pontificat jusqu'à nos jours; publié en Italie, avec les encouragements de Sa Sainteté, par l'abbé Marcone. Traduit par l'abbé Ant. Ricard. In-8°, VIII-288 p. Sarlit. 4 »

Menabrea. — Le génie italien dans la campagne d'Ancône et de la basse Italie, 1860-1861. Documents publiés sous la direction du général Menabrea. Traduit de l'Italien par le capitaine E. Testarode. In-8°, VIII-531 p. Corréard. » »

Milton et Cheadle. — Voyage de l'Atlantique au Pacifique à travers le Canada, les montagnes Rocheuses et la Colombie anglaise; par le vicomte Milton et le docteur W. B. Cheadle. Traduit de l'anglais par J. Belin de Launay, et contenant 22 vignettes sur bois et 2 cartes. Gr. in-8°, 393 p. Hachette. 10 »

Montaigne. — Essais de Michel Montaigne. *nouv. éd.*, avec les notes de tous les commentateurs choisies et complétées par M. J. V. Le Clerc; précédée d'une nouvelle étude sur Montaigne; par M. Prévost-Paradol. T. 4. In-8°, 544 p. Garniers frères. 7 50

Navery (de). — Le missionnaire de la terre maudite; par Raoul de Navery. In-12, 264 p. Lethielleux. 1 50

Navery (de). — Le Filleul de l'évêque; par Raoul de Navery. In-18 jésus, 305 p. Lethielleux. 1 50

Nettement. — Nouvelle histoire de la révolution de 1789; par Francis Nettement. *nouvelle édition*. In-18 jésus, XXVIII-1082 p. Vaton. 7 »

Ourliac. — Œuvres complètes. Nouveaux contes de Boccace; par Edouard Ourliac. Gr. in-18, 343 pages. M. Lévy frères. 3 »

Ourliac. — Œuvres complètes. Les portraits de famille; par Edouard Ourliac. Gr. in-18 jésus, 333 pages. M. Lévy frères. 3 »

Pascal. — Pensées de Pascal, publiées dans leur texte authentique avec une introduction; des notes et des remarques; par Ernest Havet. 2e *édit.* 2 vol. In-8°, CXXXVIII-594 pages. Delagrave et Ce. 8 »

Palgrave. — Une année de voyage dans l'Arabie centrale (1862-1863); par William Gifford Palgrave. Ouvrage traduit de l'anglais; par Emile Jonveaux. T. 2. Gr. in-8°, 435 p. Hachette. 10 »

Périé. — Histoire politique religieuse et littéraire du Quercy à partir des temps celtiques jusqu'en 89; par Raphaël Périé, bibliothécaire de Cahors. T. 2. 1re partie. In-8°, 234 p. L'ouvrage formera 3 vol. Chaque vol. se compose de 2 parties. Prix de chaque partie. 3 75

Philarète (Mgr). — Choix de sermons et discours de S. Em. Mgr Philarète, membre du très-saint synode de Russie, métropolite de Moscou. Traduits du russe sur la seconde édition, par A. Serpinet. 3 vol. in-8°, LXXVI-1425 p. Dentu. Chaque volume. 7 50

Prats-de-Mollo (de). — La pauvreté, sa mission dans l'Église et dans le monde; par le R. P. Exupère de Prats-de-Mollo, capucin. In-8°, XV-479 p. Lethielleux. 6 »

Reiffenstuel. — Jus canonicum universum complectens Tractatum de regulis juris; auctore R. P. F. Anacleto Reiffenstuel, juxta novissimam, romanam editionem, innumeris expurgatis mendis, recensum, accurante R. D. Clodovæo Bolard, missionario apostolico; cui nunc primum accedunt variæ adnotationes pro quarumdam quæstionum uberiori enodatione, attenta rerum conditione præsenti, digestæ studio et opera R. D. Victoris Pelletier, cathedralis Ecclesiæ Aurelianensis canonici capitularis. Vol. 3. In-4° à 2 col., VII-659 p. Vivès. L'ouvrage formera 6 vol. Prix : 90 »

Reumont (de). — La jeunesse de Catherine de Médicis, par A. de Reumont, ancien ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse. Ouvrage traduit, annoté et augmenté par Armand Baschet, d'après des recherches nouvelles dans les diverses archives du royaume d'Italie. In-8°, XXII-896 p. et portrait. Plon. 6 »

Robert. — Aurifodina universalis. Mine d'or universelle des sciences divines et humaines, théologiques et philosophiques, distribuées sous huit cent mille sentences extraites des sources sacrées de l'Ancien et du Nouveau Testament, et des SS. Pères, des conciles, des docteurs, etc.; par le R. P. Robert, capucin de la province franco-belge. *Nouvelle édition*, reproduite de celle de 1680. T. 5. Gr. in-8° à 2 col., 596 p. Girard et Josserand. L'ouvrage formera 8 vol. Chaque vol. 7 50

Ségur (de). — Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du règne de Constantin; par M. le comte de Ségur. *Nouvelle édition*. 2 vol. in-12, 1116 p. Didier. 7 »

Thomas de Villeneuve (saint). — Œuvres de saint Thomas de Villeneuve, religieux augustin et archevêque de Valence. Traduites du latin par le P. V. Ferrier. T. 1. In-18 jésus, 490 p. Lethielleux. L'ouvr. form. 5 vol. Chaque vol. 3 50

Thierry. — Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine; par M. Amédée Thierry. 6e *édition*. 2 vol. In-8°, 1150 p. Didier. 14 fr.

Vie (la) de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, écrite par un curé du diocèse de Verdun, pour faire suite aux Œuvres. In-8°, 616 p. Contant-Laguerre. » »

Vieyra. — Sermons du R. P. Vieyra, jésuite portugais, traduits par l'abbé Alfred Poirct. 2 vol. in-18 jésus, 854 p. Martin-Beaupré frères. 6 »

Vie (la) et les œuvres de Marie Lataste, religieuse coadjutrice du Sacré-Cœur, publiées par M. l'abbé Pascal Darbins. 2e *édition*. 3 vol. in-12, XXXIX-1246 p. Bray. 10 50

Vigo-Roussillon. — Puissance militaire des Etats-Unis d'Amérique, d'après la guerre de la sécession; 1861-1865; par F. P. Vigo-Roussillon. In-8°, XIV-467 p. et 4 pl. Dumaine. 9 fr.

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoit, 20. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 1er octobre.

H. Blerzy : la Télégraphie océanique. — Charles Lévêque : les Arts du dessin et la science. — André Theuriet : Lucile Désenclos, étude de la vie de campagne. — Ernest Duvergier de Hauranne : Cuba et les Antilles, suite. Matanzas ; une plantation. — Charles Aubertin : l'Histoire de Louis XV selon M. Michelet. — Paul Janet : l'Esprit de discipline en littérature. — Edouard Pailleron : l'Immortelle, poésie. — Emile Burnouf : Origines de la poésie hellénique. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Charles de Mazade : la jeune littérature. — C. Cailliatte : *Histoire de la république des Etats-Unis*, par M. J.-F. Astié. — Charles de Mazade : *Œuvres complètes de P. Rossi*. — Barthélemy Saint-Hilaire : *Architecture d'Ahmed-Abad, capitale de Guzarate*.

Livraison du 15 octobre.

Edmond About : l'Infâme. — Alphonse Esquiros : l'Angleterre et la vie anglaise, suite. La Marine britannique ; l'Observatoire de Greenwich. — Ernest Duvergier de Hauranne : Cuba et les Antilles, suite. Santiago et Fort-de-France. — Ed. du Hailly : Souvenirs d'une campagne dans l'extrême Orient, suite. — Les Débuts d'un colonel. — Saint-René Taillandier : Etudes sur l'Allemagne nouvelle. — Elisée Reclus : les Républiques de l'Amérique du Sud ; leurs guerres et leur projet de fédération. — Adalbert de Beaumont : les Arts décoratifs en Orient et en France, suite. L'Architecture moderne en Perse. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Imbert de Saint-Amand : Mme Tallien. — P. Challemel-Lacour : *la Langue française depuis son origine jusqu'à nos jours* par M. Pellissier.

REVUE CONTEMPORAINE

(Rue du Pont-de-Lodi, 1. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 30 septembre.

J. Loiseleur : Mazarin a-t-il épousé Anne d'Autriche ? 2e partie. — Ch. Fay : Souvenirs de la guerre de Crimée, 5e partie. Bataille de Traktir, prise de Sébastopol, la paix. — Amédée Marteau : l'Ecosse et les Highlands, 3e partie. — Louis Tremblay : le Peintre Vien d'après de nouveaux documents. — Octave Féré : le Pacte du docteur. — Alphonse de Calonne : le Manifeste du gouvernement impérial. — Baron Ernouf : les Mécomptes de l'alliance autrichienne. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Léonce Dupont : Chronique politique. — Baron Ernouf : *Histoire diplomatique de l'Europe pendant la révolution française*, par M. F. de Bourgoing.

Livraison du 15 octobre.

J.-E. Alaux : une Forme nouvelle du socialisme. Le Congrès ouvrier de Genève. — J. Loiseleur : Mazarin a-t-il épousé Anne d'Autriche ? 3e partie. — Octave Féré : le Pacte du docteur, 2e partie. — Alexis Muston : Naissance d'une république au XVIIe siècle. — Alphonse de Calonne : l'Insurrection candiote et le réveil de la question d'Orient. — Revue critique. — Alphonse de Calonne : l'Exposition des beaux-arts de 1866, à Bruxelles. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Max Bertrand : Revue Musicale. — Léonce Dupont : Chronique politique.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 35. — Prix : 50 fr. par an pour Paris ; — 56 fr. pour les départements ; — 62 fr. pour l'étranger.)

Livraison d'octobre.

Times : Organisation de l'armée prussienne. — *Edinburgh Review* : le Nil. — *Gentelman's Magazine* : Petofi Sandor (Alexandre Pétofi). — *Atlantic Monthly* : une nouvelle Fileuse. — *Tait's Magazine* : les Jongleurs anglais. — Adolphe de Circourt : les Origines de la république des Etats-Unis. — La Colombe dans le nid de l'Aigle. — A. de Viguerie : la véridique histoire d'un petit gueux. — Ch. Dickens : A table chez un docteur. — *Times* : l'Union de Krupp à Essen. — Correspondances de la *Revue* : lettres d'Italie, de Londres. — Chronique scientifique. — Chronique et Bulletin bibliographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone; — prix : 20 francs par an.)

Livraison de septembre.

Le chan. Dedoue : Lettre à M. Bonnetty, sur l'histoire de Fléchier, évêque de Nîmes, de M. l'abbé Delacroix. — M. Algar Griveau : Etude sur la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, dans ses rapports avec la situation de l'Eglise de de France et du Saint-Siége, à la fin du XVIIe siècle, d'après la correspondance de Bossuet et de Fénelon. — M. Prost : Histoire de la philosophie dans ses rapports avec la philosophie. — Bonnetty : Joseph de Maistre, ses détracteurs et son génie, par M. Roger de Sezeval. — Nouvelles et Mélanges.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15; — prix : 15 fr. par an.)

Livraison d'octobre.

P. Ch. Clair : les Papes en exil. — P.-J. de Bonniot : de la Logique à notre époque. — P.-E. Marquigny : le Rôle des catholiques dans le mouvement historique contemporain. — P.-J. Tailhan : Clément d'Alexandrie. — P.-J. Gagarin : la Réforme du clergé russe. — Correspondance : *Mater admirabilis*, érigée sur le mont Bouquet (Gand). — Bibliographie. P. Toulemont : la Philosophie de saint Augustin, par M. Nourisson. P. Paton : Histoire sainte, par le R. P. Gazeau. — P. Mercier : Turcs et Monténégrins, par F. Lenormant.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29. — Prix : 20 fr. par an.)

Livraison d'octobre.

Auguste Nicolas : les Païens témoins du christianisme. — Ernest de Toytot : les Arts et les peintures céramiques. — Alph. Valson : Etude sur le mouvement scientifique et intellectuel pendant le XVIIe siècle. — Mary : Julie de Noiron ; Nouvelle. — L'abbé L. Baunard : la Religion de l'avenir. — Constant Améro : Mademoiselle Frédérica Bremer. Les Romans de la vie intime en Suède et ses voyages dans l'ancien et le Nouveau-Monde. — Frédéric Passy : Correspondance; Lettre à M. le directeur de la *Revue* à propos de Maltus. — Revue littéraire. Ant. Rondelet : le Christianisme et la philosophie ; Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne, par M. Guizot. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

(Rue de Grenelle-Saint-Germain, 25; — prix : 20 francs par an. — Ce recueil paraît tous les trois mois.)

Livraison d'octobre-décembre.

Georges Gandy : la Saint-Barthélémy, ses origines, son vrai caractère, ses suites. — Edouard Dumont : les fausses Décrétales. — Rossigneux : Bibracte et le mont Beuvray; du véritable emplacement de Bibracte. — Lecoy de La Manche : Clovis, ses meurtres politiques. — César Cantu : les Hérétiques italiens aux XIIIe et XIVe siècles. — Alfred Nettement : la Mission de Jeanne d'Arc. — M. Maynard : Voltaire diplomate ; une Mission diplomatique de Voltaire auprès de Frédéric II. — H. de Lépinois : les Catacombes de Rome d'après les travaux récents. — Mélanges. Anatole de Barthélemy, H. Duplès-Agier et Tamizey de Larroque : les Légendes minimes; une Accusation d'empoisonnement contre les Jacobins sous Charles VI; de l'Existence de Jeanne Hachette ; une Erreur du président de Thou sur Pierre d'Espinac. — Bulletin bibliographique : Compte rendu de soixante travaux historiques.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Le Constitutionnel. — 8-22 octobre. C. Piel : Transformations successives subies par les armes à feu portatives. — 17. Edouard Simon : Les nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris. — 19. Louis Chauveau : Cours d'histoire générale, par Oger. — Le cardinal de Richelieu, par A. Martineau. — 25, 26. C. Piel : La comtesse de Lamotte. — 30. Charles de Mouy : Histoire de la littérature anglaise, par H. Taine.

Journal des Débats. — 2, 4 octobre. Emile Deschanel : de l'Emancipation progressive et de l'indépendance des gens de lettres. — 5. Michel Chevalier : Du travail des enfants dans les manufactures. — 6. Asséat : Yu-Kiao-li ou les deux cousins; P'ing-chan-ling-gen ou les deux jeunes filles lettrées. — E. Littré : Quatre années en Océanie, du travail dans l'air comprimé. — 11-14. Emile Deschanel : Pensées de Pascal publiées par Ernest Havet. — 13. A.-D. Franck : La philosophie spirituelle et la science. — 16. F. Barrière : Nouvelle Biographie générale. — 17. Saint-Marc Girardin : Mémoires de M. Guizot, VII° vol. sur la Grèce. — 18. Louis Ratisbonne : quelques volumes de poésies. — 19. Ad. Viollet-le-Duc : Oberkampf, par M. Alf. Labouchère. — 28. Prévost Paradol : Récits d'une Sœur, d'Augustine Craven. — 30. Os. Pinard : Mœurs juridiques et judiciaires de l'ancienne Rome, par Eug. Henriot.

La France. — 25 septembre et 2 octobre. E. Caro : Dupanloup, de la haute éducation intellectuelle. — 3. Gustave Merlet : MM. Edmond et Jules de Goncourt : Idées et sensations. — 9-17. E. Caro : Le matérialisme contemporain. — 24. Charles Aubertin : Le génie Prussien au XVIII° siècle. — 30. Gustave Merlet : Romanciers contemporains, par Ferd. Fabre.

La Gazette de France. — 9, 17, 23. Victor Fournel : Les vacances d'un journaliste.

Journal des Villes et Campagnes. — 4 octobre. J.-J. Weiss : Bourdaloue, la morale et la politique chrétienne. — 6-16. Prosper Bailly : Les études historiques à Paris et dans les départements. — 18. Louis Moland : Le sentiment de la nature avant le christianisme. — 22. J. Mongin : Le Judaïsme comme preuve du christianisme. — 28. Louis Moland : Le journal en France depuis 1631 jusqu'à 1866.

Le Monde. — 3-4. D[r] Boudin : Preuves officielles de l'accroissement de la taille et de l'aptitude militaire en France. — 5. B. d'Augival : Le Grand Frédéric. — 6. P. Belet : Suppression des Templiers. — 19. Ph. Serret : Les nouveaux lundis de M. Sainte-Beuve. — 8-26. Léon Gauthier : Portraits littéraires. — 29. L. de Waziers : Les Arabes et l'occupation restreinte en Algérie.

Le Moniteur universel. — 8 octobre. Xavier Aubryet : Lord Byron, histoire d'un homme ancien. — Général Ambert : Puissance militaire des Etats-Unis d'Amérique.

L'Opinion Nationale. — 5. Fr. Ducuing : La monnaie, par M. Michel Chevalier. — La liberté des banques, par M. Horn. — 12. Antony Meray : Le journal l'*Union* et Galilée. — La tradition immuable de la science. — 25. Jean Macé : La ligue de l'enseignement en Belgique. — 26. Ad. Guéroult : Les annexions.

La Patrie. — 29 octobre. Souvenirs de 1793.

Le Pays. — 17 octobre. Jacques de Latouche : Le fusil Chassepot.

La Presse. — 2, 9, 24 et 30 octobre. Yorick : Promenades philosophiques dans Paris. — 3. Louis Enault : Le Code pénal Annamite. — 4. Ayrand Degeorge : Les combats de coqs. — 5. Colinchamps : Dictionnaire de la langue française, Littré: — 10. C.-D. d'Héricault : Récits d'un vieux gentilhomme polonais. — 18. Edouard Magnier : Exposition internationale de Boulogne-sur-Mer.

Le Temps. — 2 octobre. L. Lemoine : Lettres sur la chasse et la pêche. — 3. Ch. Fuxelles : Gœthe, Richelot, Saint-René Taillandier, Caro, etc. — 18. Charles Dollfus : le Dieu de Mgr Dupanloup. — 27. Frédérik Lock : l'Autographe.

Le Siècle. — 9 octobre. Louis Jourdan : Nouvelles physiologie du mariage. — 10. Léon Plée : L'union des poëtes. — 12. Brasseur Wirtgen : l'Esprit des médecins. — 18. Emile de la Bédollière : La Normandie, par Adolphe Joanne. — 22. Louis Jourdan : La mort c'est la lumière. — 25. Mme Victorine-Françoise Plée : Peinture géographique du monde moderne. — 26. Louft : Le vieux Paris.

L'Union. — 2 octobre. Aug. Galitzin : L'archiduc Maximilien d'Este. — 3. Alf. Nettement : Nouveaux mémoires d'un bourgeois de Paris. — 4-11. Victor de Laprade : Etudes sur les poëtes anglais. — 9, 19, 26. G. de Cadoudal : Un chouan. — 10, 23. Alf. Nettement : Œuvres complètes de Shakspeare, trad. de M. Guizot. — 17. Nettement : Lettres d'un meunier Hanovrien au meunier de Sans-Souci. — 25. Laurentie : A. S. M. le roi de Hanovre après sa protestation. — 27. Alex. de Saint-Albin : Histoire de deux âmes.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris. — Imprimerie Divry et C[e], rue Notre-Dame des Champs, 49

Tome II. N° 12. Décembre 1866.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

LES NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES.

ÉTRENNES POUR 1867.

Nous croyons rendre service à nos lecteurs en passant rapidement en revue quelques publications nouvelles qui méritent plus particulièrement de fixer leur attention. Que de livres ne donne-t-on pas en étrennes! et quels livres! à côté du mauvais, il y a le médiocre. Le titre ne dit pas toujours tout; le nom de l'auteur ne suffit pas pour inspirer une pleine confiance. Il est donc nécessaire de dire : ceci est bon; ceci est utile; ce livre peut être placé de confiance entre toutes les mains; cet autre ne doit être donné qu'avec prudence.

A tout seigneur tout honneur! Voici un livre qui sort de presses amies et que nous pouvons offrir à nos agrégés avec un légitime orgueil. C'est à la fois un beau livre, un monument historique et littéraire d'une haute importance et, qui plus est, une œuvre instructive et charmante qu'on ne connaît point assez. Joinville, — car c'est de Joinville que nous voulons parler (1), — n'avait pas eu jusqu'à nos jours d'édition à la portée du public. Les in-folios de du Cange et de Capperonnier étaient réservés aux seuls érudits, et les collections de Petitot et de Michaud ne sont point entre toutes les mains. M. Francisque Michel avait bien publié en 1859 une édition de Joinville dans un format populaire;

(1) *Œuvres de Jean, sire de Joinville, comprenant l'histoire de saint Louis, le Credo et la lettre à Louis X*, avec un texte rapproché du français moderne mis en regard du texte original, corrigé et complété à l'aide des anciens manuscrits et d'un manuscrit inédit; par M. Natalis de Wailly, membre de l'Institut, conservateur à la Bibliothèque impériale. 1867. Gr. in-8° de XXXII-576 p., avec reproduction de miniatures, etc. Prix : 15 fr.; édition de luxe, sur papier vergé : 20 fr. Pour nos agrégés, le prix est réduit à 10 fr. 50 pour 15 et à 14 fr. pour 20.

mais il était réservé à M. de Wailly de nous livrer tout entier l'historien de saint Louis.

M. de Wailly, en effet, n'a pas seulement mis Joinville à la portée des lecteurs, — trop nombreux, — qui ne sont point initiés aux secrets de la langue du XIIIe siècle; il a eu la rare fortune de retrouver une version, inconnue jusqu'ici, qui nous présente enfin le *texte original* du chroniqueur. A une page on lira donc le Joinville original, on entendra réellement, comme nous le dit M. de Wailly, « le vieux chevalier racontant tout ce qu'il sait de son bon et saint roi Louis; » puis, à l'autre, on aura la version claire, limpide, fidèle, du texte du chroniqueur. Ainsi M. de Wailly répare « le tort qu'il avait fait à Joinville, » si l'on peut appeler un tort le mérite d'avoir popularisé des récits qui sont maintenant à la portée de tous. « Ce mal, ajoute le savant éditeur, ce *mal* dont je suis l'auteur, cette insuffisance du texte moderne où se ternissent, quand elles ne s'y effacent pas tout à fait, les nuances les plus délicates de l'original, j'ai du moins la consolation d'y opposer cette fois le meilleur et le plus efficace des remèdes. »

« N'y a-t-il pas bien des personnes, dirons-nous avec M. de Wailly, qui saisiront avec empressement l'occasion de lire une vie de saint Louis écrite par un homme qui a passé de longues années dans l'intimité de ce grand roi, qui l'a connu mieux peut-être qu'aucun de ses contemporains, et qui a laissé de cette belle et sainte figure un portrait frappant de vérité?... Quiconque n'a pas lu Joinville ne connaît véritablement ni saint Louis ni le XIIIe siècle. Son histoire est du petit nombre de celles qu'aucune autre ne peut remplacer, et les meilleures ne sauraient apporter plus d'instruction, mériter plus de confiance et exciter plus d'intérêt. »

Qu'on ouvre donc ce Joinville, dont nous sommes heureux d'être des premiers à parler, qu'on lise ces pages admirablement imprimées en caractères du XVIe siècle, et qui unissent « à toute la perfection de la typographie moderne quelques-uns des ornements qui embellissent les livres du moyen-âge : » miniatures reproduites au trait et en couleur, sceau de saint Louis, types de ses monnaies, avec les délicats encadrements des manuscrits du temps. Nous ne connaissons rien de plus beau, rien de meilleur à offrir. Il faut remercier M. de Wailly d'avoir été si bien inspiré par son culte pour une sainte mémoire, et féliciter M. Adrien Le Clère, des presses duquel ce splendide volume est sorti.

— Joinville est un *classique* parmi les historiens; de Foë est un *classique* parmi les romanciers : et de même que la *Vie de saint Louis* restera un des modèles de ce genre des *Mémoires* où l'auteur se raconte

lui-même en racontant les événements de son temps, — genre qui constitue une des originalités de notre littérature, — de même *Robinson Crusoé* ne vieillira pas et fera encore les délices de nos arrière-neveux. Que d'éditions on pourrait compter de cet ouvrage charmant ! Combien de fois le crayon de nos artistes s'est exercé à en faire ressortir les tableaux, les situations, les événements intimes et paisibles, les dramatiques émotions ! Une maison classique, elle aussi, dans la typographie et la librairie françaises, nous donne aujourd'hui une nouvelle reproduction de l'œuvre de Daniel de Foë (1). Pour n'être pas illustré par Devéria ou Grandville, ce *Robinson Crusoé* n'en est pas moins une œuvre remarquable. Les gravures sont en grand nombre ; certaines sont fort belles ; des vignettes finement exécutées entourent chacune des 389 pages du livre. — Il faut faire observer que le *Robinson* que nous avons ici est un *Robinson* complet, non expurgé, par conséquent, et qui ne peut être mis indifféremment entre toutes les mains.

— Le goût de notre époque est aux voyages, aux explorations lointaines et savantes, quelques périlleuses qu'elles puissent être. Le vicomte Milton et le docteur Cheadle ont accompli un de ces voyages gigantesques où ce ne sont pas seulement les privations et les fatigues que l'on affronte, où l'on court de plus sérieux dangers, et où la Providence, que trop souvent on oublie en pareil cas, doit venir en aide au voyageur pour qu'il puisse parvenir au terme. Dans ce *Voyage de l'Atlantique au Pacifique* (2), que de difficultés, que de périls ! Les rigueurs d'un hiver passé dans une hutte grossièrement construite avec un froid de près de 40 degrés, la difficulté de pourvoir à la nourriture, ne sont rien auprès de ces dangers incessants d'un pays désert, coupé par des *rapides* qu'il faut traverser, sillonné par des forêts impénétrables à travers lesquelles il faut se faire jour la hache à la main, n'ayant pour habitants que des bêtes féroces contre lesquelles il faut être sans cesse en garde. Les auteurs de ce voyage partirent dans l'automne de 1862 pour traverser le continent de l'Amérique septentrionale et pénétrer dans la Colombie

(1) *Robinson Crusoé*, par Daniel Foë ; précédé d'une notice sur sa vie et sur ses ouvrages. Illustré de 100 gravures. Paris, libr. de Firmin Didot frères, fils et Cᵉ (s. d.). In-4°. Prix : 7 fr. 50.

Je me permettrai une observation sur le nom donné ici à l'auteur. Pourquoi mettre Daniel *Foë?* Fils d'un boucher, l'auteur de *Robinson* ne saurait avoir eu de prétention nobiliaire, mais il avait cependant pris le *de* et s'est toujours appelé *de Foë*. Et ce nom est si bien reçu que si vous ouvrez le *Manuel du libraire* à *Foë*, on vous renverra à *Defoë* ou *de Foë*.

(2) *Voyage de l'Atlantique au Pacifique, à travers le Canada, les Montagnes Rocheuses et la Colombie anglaise*, par le Vte Milton et le Dr W. B. Cheadle, traduit de l'anglais avec l'autorisation des auteurs, par J. Belin de Launay, et contenant 22 vignettes sur bois et 2 cartes. Paris, Hachette, 1866. Gr. in-8°. Prix : 10 fr.

britannique en ligne directe, en traversant le pays inconnu qui se trouve au versant occidental des montagnes Rocheuses. S'ils ont enduré tout ce que les voyageurs peuvent souffrir, s'ils ont été exposés à périr de faim, à ne pouvoir franchir les limites de cette contrée inconnue et inextricable,— en revanche ils ont pu admirer une nature splendide, des paysages qu'aucun œil humain n'avait contemplés. Ces tableaux se retrouvent dans le récit animé de leur terrible voyage qui dura une année. A des descriptions pleines de vigueur et de poésie viennent se joindre des gravures reproduisant des croquis ou même des photographies. Le récit lui-même, je veux dire le *journal* de cette expédition, est écrit avec entrain et offre le plus piquant intérêt. Il y a là de curieux contrastes dans les caractères, et un certain M. O'B., qui s'adjoint aux voyageurs pour la traversée la plus périlleuse, nous montre le comique à côté du tragique.

Nous aurions de nombreuses pages à détacher de cet intéressant *Voyage*, telles que celles sur le silence des forêts (p. 112) ; le panorama des montagnes Rocheuses (p. 227); la grande fourche du Fraser (p. 251). Que d'épisodes nous pourrions citer, depuis la découverte du squelette du sauvage mort de faim (p. 286) jusqu'à l'exécution du *Petit noir*, un des chevaux qu'il faut abattre pour s'en nourrir (p. 288) ! Il y a là des moments palpitants d'horreur et d'angoisse. Remarquons, avant de quitter MM. Milton et Cheadle, qu'ils savent rendre hommage à la supériorité des missionnaires catholiques, et qu'ils sont peu suspects en louant, aux dépens de l'inaction et des faciles jouissances des ministres protestants, le zèle, l'intelligence, l'énergie et les succès de nos missionnaires (p. 184). Nous ne nous arrêtons pas ici aux résultats scientifiques de ce voyage, renvoyant sur ce point à l'ouvrage lui-même. — Nous ne nous séparerons pas de ce curieux *Voyage de l'Atlantique* sans signaler une autre œuvre analogue, fort remarquable, dont un de nos collaborateurs parlera bientôt plus longuement : *Les explorations du Zambèse et de ses affluents*, par David et Charles Livingstone, ouvrage publié récemment par la librairie Hachette (1), et formant un magnifique volume orné de 47 gravures et de 4 cartes.

—Voici un autre livre qui mérite à tous égards de fixer l'attention, et qui sort de la même librairie : *Les Insectes*, par M. Louis Figuier (2),

(1) Traduit par Mme H. Loreau. Gr. in-8°. Prix : 10 fr.
Nous ferons remarquer que la nature de ce livre et de certaines des gravures, fort belles d'ailleurs, qui l'accompagnent, empêche qu'on ne le place en de trop jeunes mains.

(2) *Les Insectes*, par Louis Figuier. Ouvrage illustré de 605 figures dessinées d'après

un de ces habiles vulgarisateurs de la science qui savent être au courant des derniers progrès acquis, et présenter au public, sous une forme aussi lucide qu'attrayante, les résultats de leurs recherches. Le nouveau volume que M. Figuier vient d'ajouter à *la Terre avant le Déluge*, à *la Terre et les Mers*, à l'*Histoire des Plantes*, à *Zoophytes et Mollusques*, ne le cède en rien à ses devanciers par l'intérêt du sujet, le *fouillé* des détails et la beauté de l'exécution. Disons d'abord que cette suite de 605 figures dessinées d'*après nature* est quelque chose d'inappréciable pour les *amateurs*, et de bien séduisant pour les jeunes intelligences. Des détails un peu techniques, — chose inévitable en pareilles matières, — imposeront une certaine réserve dans l'usage de ce volume; mais, pour la jeunesse déjà avancée en âge et avide d'acquérir des connaissances en histoire naturelle, pour les gens du monde qui aiment à se tenir au courant de la science, quelle mine précieuse et inépuisable! que de révélations! que de détails merveilleux! Combien, au lieu de ces plaisanteries d'un goût douteux à propos des *exorcismes* de sauterelles et de hannetons au moyen âge (p. 374 et 540), l'auteur aurait dû avoir d'hommages pour cette puissance infinie qui se révèle dans les moindres détails de la création!

Prenez l'œil d'un insecte, j'entends de ceux qui ont les yeux *composés*, ou à facettes, examinez-le au microscope, que trouverez-vous? « Un assemblage de petites facettes ou lentilles convexes, hexagones, réunies par leurs plans latéraux. » Et si vous avez la patience de compter ces facettes, savez-vous à quel chiffre vous arriverez? Pour la mouche à 4,000, pour le hanneton à 8,820, pour le genre papillon à 17,355. Si vous étudiez tout l'insecte, sa structure, son appareil digestif et circulatoire, vous serez étonné de sa merveilleuse organisation. Que dire de sa force, qui est telle que la *Donacia nymphea*, par exemple, tire 42 fois son propre poids, c'est-à-dire qu'un cheval, à proportion gardée, devrait tirer 25,000 kilogrammes? Que dire de son activité, quand on songe que les nids des termites ont mille fois la longueur des insectes qui les édifient, tandis que la plus grande des pyramides n'a que 90 fois la hauteur de l'homme? Que de sujets d'étonnement et d'admiration dans ces pages où l'on marche de découverte en découverte, où l'on assiste, attentif et ému, aux dernières conquêtes de la science! Nous voudrions pouvoir entrer dans le détail, et l'un des résultats de cette étude serait de nous faire voir la faiblesse du *bon La Fontaine* en histoire naturelle,

nature par Mesnel, E. Blanchard et Delahaye, et de 12 grandes compositions par E. Bayard. Paris, L. Hachette, 1866. Gr. in-8°. Prix : 10 fr.

comme, par exemple, lorsqu'il fait *chanter tout l'été* la cigale dont la vie ne dure que quelques semaines, et la montre

..... Fort dépourvue
Quand la bise fut venue,

tandis qu'il y a longtemps, quand la bise souffle, que la cigale a cessé de vivre (p. 137). Mais il faut savoir résister à la tentation. Bornons-nous à engager nos lecteurs à se donner le facile et innocent plaisir d'y céder.

— Malgré les progrès constants de la science, ces progrès que M. Figuier a si fidèlement et si habilement enregistrés dans ses nombreuses et intéressantes publications, il est un auteur qui restera longtemps sans être détrôné, parce que, s'il a cessé d'être classique par le fond, il l'est resté par la forme. Placer Buffon — un Buffon réduit et expurgé, — entre les mains des enfants, c'est leur fournir à la fois des notions agréables et instructives et d'incomparables modèles de style. Les extraits que contient le volume que nous avons sous les yeux (1) sont heureusement choisis : la *nature*, l'*air*, la *terre*, la *mer*, l'*homme*, les *animaux*, sont l'objet de considérations générales dans une sorte de *discours préliminaire*. Puis viennent les descriptions spéciales : *quadrupèdes*, *oiseaux*, *serpents* et *poissons*. Les illustrations sont nombreuses, mais d'une exécution inégale et souvent médiocre : en dehors des souvenirs du *Monde sauvage* et du *Monde aérien* que nous retrouvons ici, les planches laissent à désirer : il faut dire que l'extrême bon marché du livre (3 fr. pour un grand volume de plus de 400 pages) rachète amplement et explique ce défaut.

— En revanche nous pouvons signaler, sans aucune restriction à nos louanges, les deux nouveaux volumes d'une collection à 2 fr. que la maison Mame vient de mettre en vente (2). Tout est ici irréprochable, et à la remarquable exécution des illustrations vient s'ajouter l'agrément du texte. Dans l'*Esprit des oiseaux*, M. Henry Berthoud nous donne à la fois un livre de fantaisie et un livre de science : c'est une lecture charmante pour les jeunes intelligences, qui apprendront avec ce guide sûr et aimable les tours ingénieux, les traits spirituels ou touchants de la gent ailée : moineaux usurpateurs enfouis, par des hirondelles chassées

(1) *Histoire naturelle extraite de Buffon et de Lacépède*, avec de nombreuses illustrations dans le texte. Tours, Alf. Mame et fils, 1867. Gr. in-8° de XXXII-372 p. Prix : 3 fr.

(2) *L'Esprit des oiseaux*, par S. Henry Berthoud. Illustré par Yan'Dargent. 105 grav. In-8° de 416 p. — *Les Animaux à métamorphoses*, par M. Victor Meunier, avec environ 200 gravures dans le texte. In-8° de 346 p. Prix : 2 fr. le vol.

de leur nid, sous une montagne de boue; hibou apprivoisé et fidèle; famille de merles s'attachant à une jeune fille dont la raison s'était égarée et complices des soins qu'on prenait pour la guérir : c'est là une longue et attendrissante histoire que nous recommandons spécialement. Le livre de M. Berthoud se termine par une nomenclature générale des oiseaux. Ajoutons que les 105 gravures du livre sont dues au crayon gracieux et habile de Yan' Dargent. M. Victor Meunier, quoique plus technique, n'est pas moins intéressant en nous racontant les métamorphoses des animaux. Quels sont donc les animaux à métamorphoses? Est-ce que tous les animaux ne passent pas par des transformations successives? « Les naturalistes, répond l'auteur, sont convenus de donner le nom de *transformation* aux changements qu'éprouvent les animaux qui ne sortent de l'œuf qu'après que leur développement est achevé, et de réserver le nom de *métamorphoses* aux changements qu'éprouvent les animaux qui sortent de l'œuf avant que leur développement soit achevé, mais quand ils ont déjà acquis une forme telle, que sous cette forme ils peuvent vivre dans le monde extérieur. » Les animaux à métamorphoses, ce sont donc par excellence les vers à soie, les hannetons, les grenouilles, etc. Mais il arrive que le même être, suivant les circonstances, peut être soumis à des métamorphoses et à des transformations : le crapaud, par exemple, peut naître crapaud, au lieu de naître têtard. La distinction a donc quelque chose d'un peu arbitraire. Aussi l'auteur n'a pas procédé à un classement déterminé ; il suit le règne animal dans ses variétés, et nous entretient successivement des mammifères, des reptiles, des poissons, des mollusques, des articulés et des rayonnés. Nous n'entrerons point dans l'analyse des métamorphoses : notre bref compte rendu se *métamorphoserait* en une dissertation, et nous renverrons le lecteur au livre de M. Victor Meunier.

—Voilà certes de beaux et bons livres; mais tous ne sont pas également propres à satisfaire le sentiment chrétien. Si pour l'histoire, la science, les voyages, on a fait des merveilles dans les publications illustrées, l'art chrétien peut avec honneur revendiquer sa place dans cette exposition bibliographique du premier jour de l'an. La ravissante *Bible* de la maison Mame nous montre ce que peuvent les artistes qui demandent aux Livres sacrés leurs inspirations : la religion a été de tout temps la source des conceptions artistiques les plus remarquables. Nous signalerons, cette année, au nombre des ouvrages qui satisfont à la fois les exigences de la saine littérature, du bon goût artistique et du sentiment religieux, les beaux volumes nouvellement publiés par la librairie Paulmier, à la gloire de la Sainte Famille.

La Vie du Sauveur du Monde (1), qui forme deux forts et très-beaux volumes grand in-8°, a pour auteur le R. P. Champeau. Cette œuvre capitale, approuvée par plusieurs cardinaux et membres de notre épiscopat, est enrichie de 44 magnifiques gravures sur acier, d'après les grands maîtres, d'un tableau de Jérusalem et d'une fort belle carte de la Palestine. Le Père Champeau ne s'est pas borné à exposer la vie du Sauveur; il a su rattacher son travail aux polémiques actuelles sur la vie de Jésus, en traitant à part et à la fin de chaque chapitre les questions controversées de nos jours.

L'*Album de Marie Immaculée* (2), imprimé dans le même format que la *Vie de Notre-Seigneur* est plus exactement une vie de la Sainte-Vierge qu'un album. Cet ouvrage, arrivé promptement à une seconde édition, est revêtu de l'approbation de S. E. le cardinal de Bordeaux et de plusieurs évêques. Le texte nous offre donc toutes les garanties désirables de rigoureuse exactitude. Mais indépendamment de la valeur du texte, l'ouvrage est enrichi de 31 belles gravures sur acier, d'un mérite incontestable. Le mot d'*Album* nous paraît de trop, parce qu'il peut donner une idée imparfaite de cet ouvrage, que l'on pourrait confondre avec toutes les publications éphémères qui, à cette époque de l'année, paraissent sous le titre d'Album.

Enfin, la *Vie de saint Joseph* (3), dont le R. P. Champeau est aussi l'auteur, complète cette magnifique histoire de la Sainte Famille. Ce volume, comme les autres, se présente avec la garantie de plusieurs approbations épiscopales et est illustré de 10 belles gravures sur acier, d'après des bas-reliefs dûs au ciseau de M. Du Seigneur.

Bien que ces quatre volumes forment trois ouvrages distincts et que l'on puisse se procurer chacun d'eux séparément, par l'unité du format, par l'identité du papier et des caractères, on peut dire qu'ils ne font réellement qu'un seul et même ouvrage.

— Dans ce genre, nous pouvons encore recommander aux familles chrétiennes une nouvelle *Vie des Saints* que nous donne la maison Mame (4).

(1) *La Vie du Sauveur du monde*, présentée sous son véritable jour et vengée des attaques de l'impiété contemporaine, etc. 2 forts volumes in-8° brochés, avec couverture papier porcelaine. Prix : 25 fr. Reliés, de 35 à 49 fr. suivant la reliure.

(2) *Album de Marie Immaculée*, ou vie de la Très-Sainte Vierge. 1 beau et fort volume grand in-8° broché, avec couverture papier porcelaine. Prix : 14 fr. Relié, 19 et 23 fr.

(3) *La Vie de saint Joseph*, époux de la Très-Sainte Vierge Marie et père nourricier de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1 fort volume grand in-8° broché, avec couverture papier porcelaine. Prix : 10 francs.

(4) *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, avec une pratique de piété pour chaque jour, et des instructions sur les fêtes mobiles, un supplément renfermant la

Il est un usage qui s'est perpétué dans plus d'une demeure chrétienne : celui de se réunir chaque soir, maîtres et domestiques, pour prier Dieu en commun, suivant cette parole de Notre-Seigneur : *Quand deux ou trois de mes disciples seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux*. Pourquoi à la prière du soir ne joindrait-on pas la lecture de la vie du saint dont la fête doit être célébrée le lendemain? Les notices courtes mais substantielles que contient cet ouvrage, pourront très-avantageusement servir à cette lecture. Ajoutons que les illustrations qui accompagnent chaque vie offriront un attrait de plus à l'enfance, qui a besoin qu'on parle à ses yeux en même temps qu'à son esprit.

— Nous avons déjà parlé, l'an dernier, de la *Bibliothèque des merveilles* de la maison Hachette. Voici trois nouveaux volumes également attrayants à des titres divers (1). Les *Plages de la France*, tout le monde se trouve ici en pays de connaissance. Mais a-t-on bien apprécié toutes les beautés, exploré toutes les richesses de nos rivages? a-t-on assez sondé les profondeurs de la mer? « Si l'on étudie la forme, l'organisation, les mœurs de chacun des habitants de la mer, c'est alors que le naturaliste attiré, étonné, éperdu, haletant, ne sait, parmi tous les objets qui s'offrent à lui, ce qu'il doit le plus admirer. Il cherche, il compare; tout est extraordinaire, tout est digne d'attention et d'étude, et il ne peut que s'incliner devant la fécondité de la nature et la puissance infinie du Créateur. » On voit que c'est avec un véritable *enthousiasme* que M. Armand Landrin a écrit son livre : les phénomènes de la mer, les côtes de France, la végétation de nos plages, ses habitants, depuis le modeste crabe jusqu'au poulpe monstrueux dont nous avons ici un dessin d'une scrupuleuse exactitude, depuis la frétillante équille que l'auteur n'a, je crois, jamais pêchée, jusqu'au turbot et au hareng (2), voilà les sujets qu'il aborde. Les illustrations de M. Mesnel sont aussi exactes que soignées. L'espace nous manque pour parler en détail des *Merveilles de la végétation* de M. Marion, et des *Volcans et tremblements de terre* de MM. Zurcher et Margellé. Disons seulement que le premier

vie des Saints récemment canonisés, de quelques nouveaux bienheureux et celle du vén. J. B. de la Salle, par F. P. B. 384 gravures d'après le dessin de M. Rahoult. Tours, Alf. Mame et fils, 1867. Gr. in-8°.

(1) *Les Plages de la France*, par Armand Landrin. Ouvrage illustré de 108 vignettes par A. Mesnel. In-18 jésus de 311 pages. — *Les Merveilles de la végétation*, par F. Marion. Illustré de 45 gravures par E. Lancelot. In-18 jésus de 324 pages. — *Volcans et tremblements de terre*, par Zurcher et Margollé. Ouvrage illustré de 62 vignettes par E. Riou. In-18 jésus de 376 pages. Prix : 2 fr. le vol.

(2) Ajoutons que l'ouvrage est terminé par une table alphabétique, ce qui n'est point à dédaigner.

de ces ouvrages nous montre ces phénomènes qui, entre mille autres, font de la création « un théâtre de merveilles, » et nous révèlent, comme le dit l'auteur, « l'empreinte d'une puissance infinie : » arbres à pain et à lait; palmiers, cèdres gigantesques, arbres dix fois séculaires, géants de la Californie, plantes tropicales, flore de la mer, etc., — et le second nous initie à ces grands désastres, à ces bouleversements dont l'histoire a enregistré les ravages, depuis Pline le Jeune racontant la fin tragique de son oncle, jusqu'au chirurgien Wolfall décrivant le tremblement de terre de Lisbonne. Cette énumération historique, un peu monotone peut-être, est rachetée par l'intérêt des détails et le charme des gravures qui vous placent sous les yeux d'une façon saisissante ces *merveilles* pleines d'horreur. M. Riou, dans les 62 vignettes de ce volume, ne s'est pas montré moins habile que MM. Mesnel et Lancelot dans les illustrations des précédents; ce sont là œuvres d'artistes, et elles donnent un véritable prix à cette charmante collection, indépendamment du mérite et de l'agrément du texte.

— M. Jules Tardieu, — pourquoi ne l'appellerions-nous pas par son nom? — est un des plus aimables conteurs de notre temps. Le nouveau volume qu'il nous donne et que M. Ch. Vernier a illustré (1) ne le cède en rien à ses devanciers par le charme du récit et la moralité de la leçon, cachée sous une trame légère et piquante. Mademoiselle *Machin* a été habituée par son père, riche négociant, à faire ses *trente-six volontés :* il n'est sorte de prétention, de ridicule, de sottise que cette fillette de onze ans n'affiche ou ne commette. Le père, enchanté d'abord du *petit prodige*, s'aperçoit enfin de ses défauts grandissants. Il emploie pour guérir sa fille le procédé homéopathique : Madeleine succombe sous le poids du ridicule. Un revers de fortune simulé, suivi d'une réclusion dans un pensionnat, achèvent la conversion de l'enfant, qui devient une jeune fille sérieuse, et qui se résigne enfin, — quel triomphe sur elle-même! — à s'appeller Mlle *Machin*.

—Nous voulions vous parler avant de finir d'un volume qui formera le digne pendant de l'*Évangile d'une grand'mère* de Mme la comtesse de Ségur : les *Actes des Apôtres*, mais ce livre, annoncé (2), n'a point encore paru. Nous pourrions ajouter quelques livres à notre liste déjà longue; vous recommander les *Derniers jours de Jérusalem*, magni-

(1) *Les trente-six Volontés de mademoiselle*, par J. T. de Saint-Germain. Paris, Jules Tardieu, 1867. Gr. in-8° avec figures coloriées ; cartonnage avec couvert. illustrée. Prix : 4 fr.

(2) Chez Hachette.

fique et à la fois érudite publication que vient de faire paraître M. de Saulcy (1), et vous signaler plusieurs nouveaux volumes de cette charmante *bibliothèque rose* où Mme de Pitray vient, à la suite de Mme de Ségur sa mère, intéresser et charmer l'enfance (2); deux nouveaux albums de Trim auraient également des droits à notre attention. Mais l'heure nous presse. La *Revue* sera déjà en retard pour avoir voulu offrir à ses lecteurs un bulletin abondamment fourni.

L. C.

ROMANS NOUVEAUX.

Le *Talisman,* par M. Jules Janin (3), et *Entre Chien et Loup,* par e comte de Pontmartin (4), ont paru presque en même temps. Dire que le Prince de la critique et son excellent émule ont fait preuve, tous deux, une fois de plus, des qualités particulières qui distinguent leur talent, ce n'est, je le suppose, étonner personne. Dans le *Talisman,* une fantaisie légère et gracieuse fait étinceler ses chatoyantes pierreries sous le rayonnement de l'esprit; dans le livre de M. de Pontmartin, l'esprit rehausse la fantaisie qui, sans lui, resterait peut-être un peu trop effacée au fond d'une brume caractérisée par le titre de l'ouvrage. Chez l'un comme chez l'autre, on est donc assuré de trouver plaisir et profit à suivre une causerie faite dans un langage dont la forme élégante et polie disparaît de plus en plus.

La forme, l'enveloppe, si je puis m'exprimer ainsi, est donc le mérite principal des deux romans de MM. J. Janin et de Pontmartin, et à nos yeux, ce mérite suffit pour assigner à ces romans une place bien au-dessus des œuvres analogues récemment publiées.

Pour le théâtre où se déroulent des scènes charmantes, M. Jules Janin a choisi un château du temps de Louis XIII, situé dans le midi de la France, sur les bords du Rhône, « aux grandes eaux

(1) *Les Derniers Jours de Jérusalem,* par F. de Saulcy, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1866. 3 cartes et 11 gravures. Prix : 10 fr.

(2) *Quel Amour d'enfant,* par Mme de Ségur. — *Les Débuts du gros Philéas,* par Mme de Pitray. — *Histoire d'un cheval de bois,* par Mme Marcel, etc. In-12 à 2 fr. (Hachette.)

(3) *Le Talisman,* par M. Jules Janin. Paris, Hachette, 1866. In-18 jésus. Prix : 3 fr.

(4) *Entre Chien et Loup,* par Armand de Pontmartin. Paris, Michel Lévy, 1866. In-18 jésus. Prix : 3 fr.

pleines de caprices. » — Henri, baron de Vivès, descendant d'une famille que l'épée et la toge avaient illustrée, était né au château d'Aigues-Vives, sur les bords du Rhône, et après s'en être éloigné pour faire ses études, il était revenu au manoir paternel. Or, il avait été élevé à Paris chez les Jésuites du collége Louis-le-Grand. « Braves gens, dit M. Janin, qui s'inquiétaient assez peu de la noblesse « et du nom de leurs disciples. En revanche, ils avaient un tact mer- « veilleux pour deviner, sous la rude écorce de l'écolier, un bel esprit, « un esprit sérieux, une intelligence. » Le baron de Vivès était revenu de Paris candide, studieux, connaissant à fond les langues savantes, prenant plaisir à lire Homère, Horace ou Virgile. C'était possible en ce temps-là. Par malheur, un vrai sacripant d'oncle, qui, en sa qualité de mestre-de-camp de Royal-Dragon, — ah! les dragons d'alors! — avait guerroyé dans toute l'Europe, le capitaine Marc-Antoine de Vivès était venu, sur ses vieux jours, prendre quelque repos tout près du château d'Aigues-Vives. Et quand on avait fait partie de Royal-Dragon, — nos zouaves seraient de vrais agneaux auprès de ces dragons, — il ne suffisait pas, pour occuper ses loisirs, de retracer du bout d'une canne, des circonvallations de siége, comme se contentait de le pratiquer, afin de se distraire, cet excellent *oncle Tobie*, dont Sterne a si bien buriné le portrait; les Anglais s'amusent de peu, lorsqu'ils font tant que de s'amuser.

Quant à M. le mestre-de-camp Marc-Antoine de Vivès, il avait fait construire un théâtre avec scène, décors, coulisses, orchestre, loges et parterre; les bons villageois des environs étaient appelés à peupler ce théâtre en spectateurs intelligents et disposés à applaudir. Le mestre-de-camp meurt sans avoir joui du coup d'œil de son théâtre illuminé par des quinquets en activité de service. Mais, peu après sa mort, une troupe comique s'installe sur cette scène précieuse à exploiter. Et c'est à partir de ce moment que la fantaisie s'en donne à cœur joie le long de ce roman! Figurez-vous un Scarron de bon goût, un Scarron sachant réunir une douce gaieté à l'esprit et à toutes les élégances d'un style entraînant, narrant les aventures de Ragotin et de sa bande. Que de folies fait Henri de Vivès pour Rosalinde, la jeune première de ces disciples hybrides de Melpomène et de Thalie! on joue à la fois tragédies et comédies sur le théâtre d'Aigues-Vives. Et quelle dépense! les plus riches boutiques des villes voisines sont mises au pillage, elles n'y peuvent suffire. Le jeune baron emprunte, il vend plusieurs quartiers de sa terre, le château lui-même en passerait par là, si, par d'habiles manœuvres, un sien cousin, aussi rusé qu'habile, et qui, par expérience a su

qu'*il faut que jeunesse se passe*, ne sauvait le jeune étourdi de la ruine où il a feint de l'entraîner. Le régiment de Royal-Dauphinois, commandé par le marquis de Sassenage, s'abat comme une trombe sur Aigues-Vives, qui se trouve sur sa route ; adieu plaisirs ! — Le fameux théâtre est mis en miettes par ces guerriers, dont les allures sont à la fois martiales et folâtres. Un accès de mauvaise humeur a saisi ces fils vaillants de Mars et de Bellone : ils brisent tout, l'œuvre du mestre-de-camp Marc-Antoine disparaît à jamais ! Rosalinde se sauve, elle s'en va chercher fortune ailleurs. Henri de Vivès, rendu à la raison, épouse une jeune cousine élevée par son aïeule sous un nom supposé et comme une orpheline recueillie par charité. C'est elle qui, charmante, douce et bonne fée, a donné au baron, au fond d'un bois, dans un appareil mystérieux, une bague qui doit être pour lui un talisman préservateur, et ce talisman sert finalement d'anneau de fiançailles.

Telle est l'histoire, réduite à sa plus simple expression ; mais combien il serait difficile pour nous de donner une esquisse suffisante de toutes les péripéties comiques ou gracieuses par lesquelles la fantaisie fait passer ce récit !

Je regrette de ne pouvoir reproduire aucun des portraits qu'on voit là peints en miniature et tout entourés de fines arabesques. Ce sont pourtant de tels détails qui donnent à cette œuvre comme à la plupart de celles de M. Janin, un attrait particulier. Je crois qu'un tel livre d'ailleurs, aurait peu la chance de plaire aux délicats qui savourent l'*affaire Lerouge*, *le Crime d'Orcival*, *Castaing*, *Fualdès*, *Lafarge* et autres beaux extraits des annales du crime. Comment est-il possible qu'en vue de quelque bénéfice, des plumes se vouent à l'odieuse tâche de dépraver le goût public? On dit, on répète que certaines publications quotidiennes ont pour but de servir de flambeaux ou tout au moins de lampions, pour les foules. Le peuple ne pourrait-il être éclairé d'une autre façon que par les reflets du sang qu'on fait ruisseler devant lui, en plein *Soleil?*

Ce n'est pas davantage à ces instincts grossiers pour qui l'on fait mouvoir comme des pantins, les squelettes décapités des *Thugs*, que seraient susceptibles de plaire les fantômes qui se glissent dans un clair-obsur mystérieux, sortis de l'imagination de M. de Pontmartin. Car ce sont véritablement des fantômes qui apparaissent dans son livre *Entre chien et loup*, des spectres à forme humaine ; mais ceux-ci n'ont rien de lugubre, ils sont charmants, on ne leur trouve qu'un défaut : ce défaut, c'est que leur silhouette ne ressort pas tout-à-fait assez de l'ombre ; le demi-jour est parfois si foncé, qu'il se rapproche de la

nuit, et par moments on ne distingue pas très-bien. — Ces teintes ne me déplaisent point, et je le dis très-hautement, je préfère de beaucoup ces silhouettes indécises aux marionnettes parées de couleurs criardes et qu'on exhibe à profusion depuis mesdames *Fanny* et *Bovary*, jusqu'aux bourgeois de l'*affaire Clémenceau*. Tous ces gens-là me sont odieux, et puisqu'on les dit *très-vivants*, je leur préfère des *revenants*! j'ai peu de goût pour les conceptions dévergondées de l'école réaliste et je m'arrête volontiers aux livres ou l'esprit s'abandonne aux courants du caprice, mais où le style de l'écrivain rend une œuvre légère digne de l'accueil des plus délicats et des plus difficiles.

Je ne raconterai point les divers épisodes de l'histoire du chevalier Tancrède qui disparaît de Paris en 1827, puis, tout d'un coup, comme l'un des Sept Dormants sortant de sa crypte enchantée, au bout de plusieurs siècles, revient dans ce même Paris en 1866. Au moment de sa disparition, il écoutait la Malibran, à son réveil, il entend Thérésa. — Une analyse n'a point sa raison d'être quant il s'agit d'un livre dont le mérite et le piquant consistent en une foule de détails charmants, inattendus, et qui de chapitre en chapitre, se succèdent jusqu'à la fin de ce livre. Je ne dois pourtant pas quitter l'œuvre de M. de Pontmartin sans ajouter qu'une fine satire y donne en plus d'une page des leçons excellentes. Le critique ne pouvait manquer d'utiliser sa fine férule qui se montre toujours recouverte de velours, et qui lui sert aussi bien à caresser, qu'à frapper ses adversaires. Lisez les chapitres intitulés *les Echos du Père Lachaise*, les *Pensionnaires du docteur* (1), regardez page 41 le portrait de certaine diva d'estaminet (rossignol qui, dit-on, a perdu momentanément sa voix, quel dommage!) portrait repris avec une plus violente rudesse de pinceau par M. L. Veuillot dans les *Odeurs de Paris*. Voyez le grotesque tableau du *Bal des Naufragés*, et vous reconnaîtrez bien vite que tout cela n'a pu être écrit que par l'auteur des *Jeudis de madame Charbonneau*. En définitive, s'il manque parfois un peu d'énergie dans la touche, la finesse du burin y fait d'assez vives empreintes, et cette œuvre *fantastique* ou *fantaisiste* peut être placée non loin des conceptions étranges d'Hoffman et des jolies divagations de l'auteur de *Tristam Shandy*.

Maintenant, pour qui recherche avant tout l'élégance du style, je

(1) Il s'agit d'un savant docteur qui, chargé de prendre soin des aliénés, renvoie l'un après l'autre ses pensionnaires, parce qu'il reconnaît qu'ils ne font pas autre chose que ce que font les sages que l'on coudoie le long des trottoirs de Paris. M. J.-T. de Saint-Germain dit la même vérité dans un joli petit volume intitulé : *Les Extrêmes*. Paris, Jules Tardieu.

peux signaler une nouvelle édition de *Nélida*, par Daniel Stern (1). On sait que cet écrivain est celui qui se rapproche le plus de la manière de Georges Sand, et qu'il s'en rapproche plus encore par les idées morales et philosophiques que par le style. *Nélida* ne manque donc point de vivacité dans l'expression des passions, mais cette vivacité est souvent, trop souvent, tempérée, on pourrait dire glacée, cristallisée par de longues pages remplies de discussions dogmatiques, religieuses ou plutôt irréligieuses. Comme étude de l'art d'écrire, on peut lire Daniel Stern, et, certes, c'est là une étude qui n'est point à dédaigner; mais il faut être prémuni contre les tendances d'un écrivain qui, dernièrement, en faisant dialoguer entre eux Gœthe et le Dante (2), mettait ses propres doctrines sur les lèvres de ces grands hommes morts et ne pouvait par conséquent répudier les opinions qu'on leur prête. Je dois ajouter que même dans le but d'apprendre de belles façons d'exprimer une pensée, il faudrait bien se garder de mettre *Nélida* dans les mains de la jeunesse.

Moins encore l'*Ordonnance de non lieu,* par M. Paul Deltuf (3). Dans ce livre-ci, il faut bien appeler cela un livre, l'esprit et l'agrément de la phrase ne rachètent en aucune façon la nullité du reste. Un procès, du scandale, un juge d'instruction, un fils voulant amener son père à rendre une ordonnance de non lieu en faveur d'un mari dont il aime la femme, un banquier « légalement irréprochable, mais homme d'expédients; » un conflit en matière civile..... Qu'on me ramène aux *Thugs!* — Dans les romans comme au théâtre, on fait beaucoup trop intervenir le Code civil depuis quelque temps, ainsi le veut le réalisme. Qui donc pensent-ils amuser ou instruire avec toutes ces *affaires?* Les audiences des tribunaux offrent bien plus de mouvement, un réalisme bien plus sûr, et pourtant elles ont ou plutôt, je crois (n'ayant jamais été y voir), qu'elles ont bien peu d'amateurs pour les suivre avec assiduité. On brode aujourd'hui la robe de Thémis; de ses balances, on fait des *balançoires*, et l'on croit nous amuser! Vous aurez beau vous efforcer, messieurs, à enjoliver des paperasses de greffier, maître Petit-Jean sera toujours plus gentil que tous vos *toqués* amoureux, pérorant avec gravité sur des questions sociales ou autres... Tirez! tirez, car ils *plaident* partout!

A ceux, — heureusement rares parmi nos lecteurs, — pour qui la lecture des romans est une distraction favorite, un délassement néces-

(1) Paris, Michel Lévy, 1866. In-18 jésus. Prix : 3 fr.
(2) *Dante et Gœthe*. Paris, Michel Lévy. In-8°. Prix : 6 fr.
(3) Paris, Hachette, 1866. In-18 jésus. Prix : 3 fr.

saire, nous signalerons spécialement les *Contes populaires* par MM. Erkman-Châtrian (1), et puis, plus particulièrement encore, la collection de romans étrangers publiée par la librairie Hachette. On a déjà parlé ici de *Mabel Vaughan*. Je mentionnerai aujourd'hui *David Copperfield* (2) et *Bleakhouse* (3) par Charles Dickens, *Doit et avoir* (4) par Gustave Freytag, et *Violette*, un de ces vieux romans rajeunis par le talent discret et la plume exercée de M. Forgues (5). Ces romans sont, en général, d'une morale suffisante. Les traductions ne brillent pas toujours par le charme et l'excellence du style, mais cela vaut toujours beaucoup mieux que la façon dont *Rocambole* fait défiler ses exploits, et c'est infiniment plus instructif; on sait que Dickens excelle surtout dans la peinture des mœurs anglaises, dans l'étude des caractères et dans la peinture des nombreux originaux dont il donne les portraits. On peut comparer les longs récits de Dickens à un labyrinthe où de jolis tableaux qu'en passant l'on regarde et que l'on observe, ne retiennent point assez pour empêcher de suivre une route où un fil à peine visible est un guide très-sûr.

Louis de Laincel.

DE QUELQUES CRITIQUES

A PROPOS DE LA VÉNÉRABLE MARIE D'AGRÉDA (6).

(2e et dernier article.)

Jusqu'ici nous croyons avoir suffisamment établi que nous ne sommes point l'adversaire du livre considérable de la Vénérable Servante de Dieu Marie d'Agréda, et que nous n'avons point accepté les yeux fermés le livre de Mgr Chaillot, ou plutôt les pages que, dans ses *Principes de la Théologie mystique*, il consacre à la critique de l'œuvre de la sainte Abbesse.

Oui, le livre de cet ecclésiastique n'est pas pour nous, tant sans faut, le dernier mot de la science théologique sur la question de la *Cité Mystique*. Nos réserves assez explicites touchant la critique quelque

(1) 1 vol. in-12, 3 fr. Librairie internationale.
(2) 2 vol. in-12. 1 fr. le vol.
(3) 2 vol. in-12.
(4) 3 vol. in-12.
(5) *Violette*, par Old-Nick. 1 vol. in-12.
(6) Voy. le dernier numéro, p. 490.

peu passionnée de Mgr Chaillot doivent, ce nous semble, dissiper tout doute à cet égard. Il n'est pas moins positif aussi que nous admettons avec tout le respect possible les Révélations qui constituent le fond de la *Cité Mystique;* et alors même que nous pensons, appuyé sur les autorités les plus graves, que «*tout*, dans ce livre, n'est pas absolument d'une égale valeur» on ne saurait, sans injustice, nous ranger parmi les antagonistes de la Vénérable Servante de Dieu.

Nous protestons de nouveau contre cette conséquence qu'on voudrait tirer de nos précédentes observations, et nous n'hésitons point à redire avec Dom Guéranger: « Pour un catholique qui a connaissance du décret de Clément XIV, dans lequel le manuscrit autographe du livre est reconnu authentique, et qui se rappelle en même temps les héroïques vertus de la Servante de Dieu, ses extases continuelles, ses longues résistances à prendre la plume, sa parfaite obéissance à jeter au feu l'écrit qui lui avait coûté tant de labeurs et de sacrifices, il devient impossible de ne voir dans une telle œuvre qu'un jouet de l'imagination. L'esprit humain, quand il s'égare dans ses pensées, ne procède pas ainsi (1). »

Voilà donc qui est bien positif. Nous espérons qu'on ne se méprendra plus sur nos intentions et sur notre but. Venons maintenant à la lettre anonyme qui nous a été adressée de Lyon et dont nous avons déjà fait mention dans notre premier article.

Disons-le tout d'abord: cette lettre fort étendue (elle ne forme pas moins de sept grandes pages d'une écriture serrée), ne nous a fait aucun déplaisir, bien au contraire! Nous avions ici même, demandé provoqué quelque réponse aux attaques de Mgr Chaillot. Nous ne pouvions dès-lors que nous réjouir de voir que notre appel avait été entendu. Aussi bien, notre honorable correspondant ne nous adresse-t-il personnellement, au fond, aucune critique : ce n'est évidemment pas contre nous qu'il défend la *Cité Mystique*, mais bien plutôt contre Mgr Chaillot; de sorte que, loin d'avoir à discuter avec lui, nous n'avons guère qu'a applaudir et à constater l'accord que nous avons été heureux de trouver entre lui et nous. L'auteur de cette lettre débute ainsi :

« En vous communiquant mes impressions, je n'ai aucune intention contre personne; je désire seulement apporter quelques réponses à vos observations (celles contenues dans les numéros de la Revue de mars et mai 1866, pp. 105, 216) qui semblent pouvoir se résumer ainsi: 1° un ouvrage qui (comme celui

(1) Articles de Dom Guéranger sur la *Cité Mystique,* article 11e, *Univers* du 5 décembre 1858.

de Mgr Chaillot) est appuyé sur l'autorité des Congrégations romaines, et en particulier sur une *censure* du cardinal Gotti, mérite l'estime des bons catholiques; 2° les défenseurs de Marie d'Agréda sont trop exclusifs; 3° ils doivent relever le gant, s'ils ont de bonnes raisons. »

D'après cet exposé, nous nous attendions à voir notre honorable correspondant traiter chacun des points qu'il énonce ici. Il n'en est malheureusement rien, comme on le verra par l'analyse et les citations de sa lettre que nous allons faire. « Vous paraissez frappé, nous dit-il, de la confiance que méritent les Congrégations Romaines. Je vous en félicite; mais il faut approfondir leurs décisions. Puisqu'il s'agit d'un procès, il est nécessaire de savoir en faveur de qui il a été jugé. » C'est très-vrai; mais notre correspondant ne s'est pas aperçu que, dans les deux articles qui lui ont inspiré sa lettre, nous n'avions point à examiner les décisions des Congrégations Romaines. Nous rendions compte du livre de Mgr Chaillot, mais notre tâche n'était pas d'en faire la réfutation. Nous disions son contenu, nous faisions nos réserves, et c'était tout. Aujourd'hui notre correspondant nous rappelle les différentes phases par lesquelles la *Cité Mystique* a passé devant les Congrégations Romaines; il nous montre que, finalement, cette œuvre en est sortie triomphante. Nous ne pouvons que nous en réjouir, et cela nous est d'autant plus facile que, nulle part, nous n'avons dit le contraire.

Après ce point, que nous constatons avec joie, l'auteur de la lettre se borne, à peu près, à rassembler et à mentionner la plupart des nombreux témoignages qui ont été rendus par d'éminents théologiens en faveur de la *Cité Mystique* : toutes choses encore que nous n'avons en aucune sorte contestées, que nous admettons comme lui et qu'aucun lecteur un peu instruit n'ignore. Il voudra donc bien nous dispenser de donner ici les pages étendues qu'il consacre à ces précieux témoignages; car, indépendamment qu'ils sont faciles à trouver (1), la place dont nous pouvons disposer dans cette Revue, ne nous permettrait pas une aussi longue citation.

Mais il est un point sur lequel nous voulons laisser parler l'auteur de la lettre; nous y tenons d'autant plus que c'est précisément sur ce point que nous avons surtout appelé l'attention des défenseurs de la *Cité Mystique*. On comprend qu'il s'agit de la fameuse *censure* du Cardinal Gotti, qui fait tout le fond des attaques de Mgr Chaillot dans son

(1) Voir, par exemple, les Approbations et le Prologue en tête de la *Cité Mystique*, dernière édition française; les articles de Dom Guéranger; l'ouvrage du R. P. Séraphin, dont nous avons parlé dans le premier article, etc.

ouvrage : *Principes de théologie mystique ; censure* que notre correspondant récuse et qui paraîtrait, en effet, peu digne du célèbre Cardinal Gotti dont la *Civiltà cattolica* défendait naguère le savoir et la valeur contre le Docteur Dœllinger (1). Écoutons donc là-dessus notre correspondant :

« Venons, dit-il, à la fameuse *censure* sur laquelle s'appuie Mgr Chaillot. Que faut-il en penser? Vous paraît-elle vraiment digne d'une grande confiance ? Peut-on attribuer à un homme de goût plusieurs des passages de cette pièce ? Pour moi, je suis très-persuadé qu'elle n'est pas l'œuvre du Cardinal Gotti. 1° Elle ne porte ni date, ni signature ; 2° elle est écrite en bon français, ce que n'aurait pu faire un Cardinal né à Bologne, lequel aurait écrit en latin ou au moins en italien; 3° elle contient plusieurs assertions très-fausses, et beaucoup de très-obscures. Je n'en citerai que deux exemples :

« 1° En parlant du Sacrement de l'Eucharistie, la Très-Sainte Vierge dit à sa disciple : « Il est certain qu'il se trouve dans le corps consacré de mon Fils « une portion de *mon propre sang et de ma propre substance* (n° 117, 3° partie « de la *Cité Mystique*). » Au lieu de citer ces paroles telles qu'elles ont été prononcées par l'auguste Mère du Sauveur, et telles qu'elles sont rapportées par Marie d'Agréda, on lui fait dire qu'*une portion de la chair et du sang* de la Bienheureuse Vierge Marie existe *in propria specie* dans la divine Eucharistie, et qu'elle peut être adorée d'un culte particulier. N'est-ce pas là une fausseté insigne ? On lui prête l'hérésie de Séraphin Smoire, qui soutenait faussement que le sang de la très-pure Mère de Dieu est *in propria specie* dans le Corps consacré de Jésus-Christ. Suarez pense comme Marie d'Agréda sur ce point (t. I, in p. 3. q. 24).

« 2° Il est dit (n° 200, part. I de la *Cité Mystique*) que le Seigneur assigna un nombre considérable d'Anges pour garder Marie. La *censure* traite cela comme étant le fruit d'une frivole imagination, disant qu'il est indigne de *supposer* que les Anges servissent la Vierge sous la forme humaine, elle qui fut troublée *turbata est ad conspectum viri !* Est-il parlé d'homme à l'occasion de l'Incarnation? L'Evangile nous apprend qu'un Archange vint se prosterner devant la Vierge et lui annonça le sujet de sa mission. Ce fut alors que Marie fut émue, mais non de la vue de l'Ange : ce fut de l'annonce qu'il lui faisait: *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio* (S. Luc, 1,29). Ce fut l'humilité de la Vierge qui souffrit des éloges de l'Archange. Aussitôt qu'elle connut les desseins de Dieu, elle dit avec respect : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

« Chacun peut juger de la confiance qu'on peut accorder à un écrit qui contient de semblables bévues. Si l'on a si mal rapporté les faits cités, on a bien pu errer sur d'autres..... Du reste, si l'espace le permettait, je pourrais rapporter bien d'autres exemples. »

Tel est le jugement de notre correspondant sur la *censure* que Mgr Chaillot nous donne pour être du Cardinal Gotti. Nous sommes le premier à reconnaître que ce sont là des distractions qu'on ne peut guère mettre sur le compte d'un savant tel que ce Cardinal, et nous

(1) Voir le *Monde*, numéro du 1er avril 1864.

ne pouvons que nous applaudir d'avoir provoqué une critique comme celle qu'on vient de lire. Seulement, nous voudrions que notre correspondant ne restât point en si bon chemin et qu'il achevât, dans un écrit spécial, de réduire cette *censure* à sa juste valeur. D'avance, il peut être sûr de notre adhésion.

L'auteur de la lettre nous prend ensuite à partie, ou plutôt Mgr Chaillot sur un point important, que nous sommes bien aise aussi de lui voir éclaircir. Il nous dit :

«Vous citez (numéro de mai, p. 220) Mgr Chaillot qui prétend que « Benoît XIV insinua au général des Franciscains *d'abandonner le livre afin de continuer la cause de la béatification* de Marie d'Agréda. » Que signifierait un tel conseil ? Aurait-on pu obtenir la Béatification de l'auteur d'un livre dont on dit tant de mal? Benoît XIV offrit aux Pères Franciscains de les dispenser d'une formalité qui manquait; ils le remercièrent et ils voulurent que tout se fît dans les formes. C'est ce qui l'obligea d'établir une Congrégation de quatre Cardinaux et de quatre théologiens qui tinrent leurs séances en présence du Pontife lui-même. Il porta ensuite le décret d'authenticité en 1757. Clément XIV renouvela cette authenticité en 1771, comme le dit l'auteur que vous citez (même numéro, p. 221). Cet auteur ajoute que ce même Pontife donna le lendemain un autre décret par lequel « il imposa un silence éternel à la cause de la « Béatification de Marie d'Agréda, *propter librum*. » Je n'ai vu nulle part ce décret; mais je ne comprends pas le *propter librum*, car le livre n'était condamné en aucune manière.....

« La Note que vous placez au bas de cette page221 me surprend singulièrement. Mgr Chaillot vient d'avouer que le livre est vraiment l'œuvre de Marie d'Agréda; puis, répondant à un écrivain qui soutenait qu'un autre auteur d'une telle œuvre était impossible, il dit : « L'auteur du livre fut « contraint de l'attribuer à une autre personne, et particulièrement à Marie « d'Agréda. Voulant dire tant de choses nouvelles et singulières, éloignées « du sentiment et des idées communes, sans pouvoir citer aucune autorité et « alléguer aucune preuve, il fallait nécessairement recourir aux Révélations « et faire paraître le livre sous le nom d'une personne qui avait la réputation « d'avoir des communications divines, autrement l'auteur du livre se serait « compromis. Marie d'Agréda, religieuse dévote, put être amenée par l'obéis- « sance à copier le livre et à consentir à le laisser publier sous son nom, « surtout si on lui fit croire que Dieu et la Sainte Vierge en retireraient de « la gloire. »

« Ainsi s'exprime Mgr Chaillot. Est-ce croyable ? Ce trait seul suffit pour faire rejeter la *censure*. Aussi vous n'y croyez pas (1), mais une fois qu'une calomnie est répandue, il en reste toujours quelque chose. Clément X aurait-il

(1) En effet, et nous aurions voulu voir notre correspondant rapporter ici nos propres paroles de formelle répulsion à cet égard : « Il va sans dire, avons-nous dit après cette citation, il va sans dire que nous ne citons ces paroles de Mgr Chaillot que pour donner une idée plus complète de ses sentiments à l'égard de la *Cité Mystique*, et *non pour en prendre, en quoi que ce soit, la responsabilité*. Il est certain que, pour admettre les lignes qu'on vient de lire, il faudrait supposer un enchaînement de faits et de supercheries tels, que la *conscience se refuse à les croire possible*. (*Revue bibliographique*, numéro de mai 1866, page 221, *note*.)»

déclaré *Vénérable*, très-peu d'années après sa mort, une religieuse qu'on suppose aussi insensée ou aussi hypocrite ? »

Assurément non ! Et notre correspondant aurait pu ajouter : Comment, si la Vénérable Marie d'Agréda, douée de tant de vertus héroïques, avait été telle qu'on n'a pas craint de la représenter, comment Benoît XIV, ce grand et savant Pontife, n'aurait-il pas fait difficulté d'exprimer, jusque dans un de ses Brefs les plus graves, la tendre vénération dont il était pénétré pour cette Servante de Dieu ? Comment une œuvre comme celle de Marie d'Agréda ; œuvre qui existe tout entière écrite de sa main, reconnue, certifiée (elle l'a même écrite par deux fois), et dont « la doctrine abondante et lumineuse, dit Dom Guéranger, saisit l'âme du lecteur chrétien, et le dispose à goûter toujours davantage le divin Mystère de l'Incarnation auquel aboutissent toutes les grandeurs de Marie Immaculée (1), » comment une telle œuvre serait-elle le produit d'une supercherie aussi effrontée et aussi odieuse que celle qu'on a osé insinuer? Comment Dieu aurait-il permis qu'une pareille imposture pût subsister, et comment des siècles se seraient-ils écoulés avant qu'on l'eût signalée ?

Il faut, en vérité, que Mgr Chaillot n'ait pas lu la *Cité Mystique* pour s'être laissé aller à une semblable insinuation. S'il avait voulu, lui dirons-nous en lui appliquant quelques paroles de Dom Guéranger, s'il avait voulu enfin juger par lui-même et se mettre à la lecture de la *Cité mystique* ; s'il avait consenti à suivre la Sœur jusqu'au terme de son œuvre ; s'il avait expérimenté par lui-même cette marche si pleine d'harmonie, si simple et si sublime selon laquelle elle procède, il eût été homme à sentir cet accent de conviction, ce zèle du salut du prochain qui règnent partout. L'expérience d'un grand nombre nous donne lieu de penser qu'il aurait dit comme eux : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente. » Il aurait vu que la Sœur est d'une bonne foi entière ; et s'il lui était venu en pensée que peut-être elle aurait été la victime d'une hallucination, il n'aurait certainement pas tardé à reconnaître « l'insuffisance d'une telle hypothèse pour expliquer une œuvre dont la rédaction est aussi calme, aussi suivie dans son vaste cours que l'in-folio scientifique rédigé par le plus grave docteur. (2). »

Notre honorable correspondant le voit : nous renchérissons sur lui et nous ne lui marchandons rien. Loin de là, nous sommes prêt à défendre avec lui la Vénérable Abbesse et son livre, que le docte Abbé de

(1) Dom Guéranger, article 4°, *Univers* du 18 juillet 1858, et article 11°, *Univers* du 5 décembre 1858.
(2) Article 11°, *idem*.

Solesme « ne craint pas d'appeler sans égal. » C'est que, en définitive, nous sommes tout aussi partisan de la *Cité Mystique* que l'auteur de la lettre. Nous aurions même désiré vivement qu'au lieu de se fatiguer, comme il le fait, à nous copier des témoignages connus et que nous n'avons jamais niés, qu'au lieu de noyer quelque peu, (qu'il nous permette de le lui dire), ses quelques arguments dans une foule de citations dont une seule suffirait à sa thèse, il se fût attaché davantage à relever directement les assertions de Mgr Chaillot. Or, il ne l'a pas fait assez à notre gré, et il termine par le passage suivant :

« Quiconque veut porter un jugement sûr et reconnaître l'assistance divine dans l'exécution de la *Cité Mystique* doit lire tout le livre et l'embrasser dans son ensemble. Il faudrait pouvoir lire tout le dossier romain pour la Béatification de la Vénérable Abbesse. On y verrait quelle foule de grands et savants théologiens ont su reconnaître, dans la composition de la *Cité Mystique*, une assistance divine extraordinaire, et dans tout l'ouvrage quelque chose d'inexplicable et de prodigieux qui ne peut venir que de Dieu. Les Révélations de la Vénérable mère d'Agréda n'ont subi jusqu'ici aucune altération, ni dans le tout, ni dans les parties, et elles sont entièrement conformes à l'autographe qui existe encore et qui a été examiné par la Sacrée Congrégation.

« Outre le dossier romain, il y a plusieurs auteurs qui en ont favorablement parlé et écrit. L'ouvrage intitulé : *Justa defensio libris Civitatis Dei*, par le P. Kick, est admirable et précieux. Il contient la réponse aux objections contenues dans la *censure* dont on fait un si grand cas. Il a été imprimé après 1750, je ne puis préciser l'année. Le P. Séraphin a dit de belles choses dans l'abrégé qu'il en a fait, et dans lequel il justifie tout ce qu'on a dit contre par les Saints Pères et par les théologiens. Suarez est celui qu'il cite le plus souvent. Il peut se faire que le P. Séraphin n'ait pas écrit avec l'élégance d'un littérateur français ; il a même conservé la traduction faite il y a deux cents ans par le P. Croset. Ce n'est pas sur le plus ou moins beau style qu'on doit juger d'un livre étranger : il faudrait pouvoir le lire dans sa langue..... »

Évidemment Mgr Chaillot aura de la peine à se justifier de n'avoir, dans ses attaques, tenu aucun compte ni des nombreuses et éclatantes approbations accordées par quantité de pieux et savants personnages à la *Cité Mystique*, ni des ouvrages anciens qui ont été publiés pour la défendre, ni même et surtout des écrits des auteurs modernes, entre autres de ceux de Dom Guéranger et du R. P. Séraphin, ainsi que nous le lui avons reproché nous-même. Quand on veut attaquer un ouvrage, il est de la plus élémentaire justice de s'environner de tout ce qui peut éclairer la question, et de peser consciencieusement le pour et le contre. Agir autrement, ne s'en tenir qu'à une pièce défavorable et dont l'authenticité même est assez douteuse, c'est là un procédé très-regrettable et qui demande réparation.

Mais sachons l'avouer aussi : certains défenseurs de la Vénérable Ma-

rie d'Agréda ne sont guère ni plus sages ni plus prudents. Ils sont, de leur côté, aussi exclusifs que Mgr Chaillot, et, exagérant les choses, ils compromettent eux-mêmes, selon nous, la cause qu'ils veulent servir. Nous nous sommes déjà suffisamment expliqué là-dessus, et nous n'avons pas à y revenir. Toutefois, notre honorable correspondant nous permettra de regretter qu'il n'ait pas dit un mot de ce point important dans sa lettre. Il l'a bien annoncé dans son début, mais il l'a tout à fait perdu de vue dans la suite de son épître. Pourquoi? Serait-ce qu'il accepte nos critiques à ce sujet, ou n'aurait-il pas de bonnes raisons à nous opposer? Nous ne savons.

Quoi qu'il en soit, il est clair que nous ne saurions prendre cette phrase de sa lettre : « Il peut se faire que le P. Séraphin n'ait pas écrit avec l'élégance d'un littérateur français, » pour une réponse aux quelques observations que nous nous sommes permises à l'adresse de ce pieux et savant religieux. Dans ces observations que nous soumettons à de plus éclairés que nous, il ne s'agit pas, en effet, de style, ni de traduction plus ou moins élégante. Non ; elles portent sur des choses bien plus graves et qui, à nos yeux, doivent être prises en sérieuse considération, car si l'on persistait dans le système de vouloir que *tout*, dans la *Cité Mystique*, ait été absolument *révélé* et soit absolument *parfait*, nous sommes intimement convaincu qu'un tel procédé est de nature à nuire plutôt qu'à servir l'œuvre de la sainte Religieuse.

Certes, pour notre compte, nous préférons mille fois plus ces sages et judicieuses paroles de Dom Guéranger, se demandant ce qu'il faut penser de la source d'où procède le livre de Marie d'Agréda : « Est-on « en droit, dit-il, de le considérer comme un produit purement humain « du génie joint à la piété, ou faut-il considérer cette épopée de la Mère « de Dieu comme un corps de Révélations célestes qui n'a souffert *au-« cun mélange*, et qui se montre à nous dans une certitude complète, « tant sur le fond que sur les détails?... Tel a été l'avis d'un grand « nombre de savants Docteurs. Sans blâmer leur confiance, qu'ils ont « justifiée par des mémoires volumineux, remplis de la plus sérieuse « érudition théologique et critique, *je penserais que l'on peut dire avec* « PLUS DE SURETÉ, peut-être, que de même que tout n'est pas humain « dans ce merveilleux livre, *tout aussi peut n'y être pas le produit des* « *communications divines*. Il y a loin, sans doute, de cette *appréciation* « *modérée* au jugement superbe de ceux (et Mgr Chaillot est bien de ce « nombre) qui n'ont voulu voir dans la *Cité Mystique* qu'une indigne « rapsodie où le blasphème le dispute à l'inconvenance (1). »

(1) Article 11°, *Univers* du 5 décembre 1858.

On voit, une fois de plus, que nous n'avons rien avancé de trop, lorsque, dans notre premier article, nous nous sommes élevé contre le sentiment exagéré, croyons-nous, du R. P. Séraphin, qui veut étendre jusqu'aux mots et aux moindres expressions l'inspiration divine pour les Révélations de la Vénérable Mère d'Agréda, ce qui, comme nous l'avons observé (1), n'existerait même pas pour les saintes Écritures, au dire de la plupart des exégètes (2). Du reste, Dom Guéranger a encore sur ce point un passage qui ne laisse aucun doute sur cette opinion qu'il vient d'émettre, savoir que *tout*, dans la *Cité Mystique, n'est pas le produit des communications divines*; et, bien que nous ayons déjà cité quelques lignes de ce passage, nous croyons devoir le donner, cette fois, en son entier.

S'attachant à répondre aux objections qu'on a soulevées contre la *Cité Mystique*, le docte Bénédictin dit ceci : « On s'est étonné de ren-
« contrer dans un livre écrit par une femme l'usage familier des termes
« de la scolastique dans les matières qui tiennent à la philosophie et
« sur celles qui dépendent de la théologie proprement dite. Faut-il con-
« clure que toute cette terminologie aurait été divinement révélée à la
« Sœur, ou faut-il reconnaître la main de quelque docte Frère Mineur
« qui se serait exercé à donner une forme savante aux données qui lui
« auraient été fournies par Marie de Jésus? Ni l'une ni l'autre de ces
« deux hypothèses n'est acceptable (3). D'abord, l'autographe de Marie
« d'Agréda a été soumis au Saint-Siége ; on l'a confronté avec les autres

(1) Voyez le dernier numéro, novembre 1866, p. 494.

(2) L'un d'eux, M. l'abbé Crélier, veut même qu'il n'existe plus de doute maintenant à cet égard : « La grande question, dit-il, est de savoir jusqu'où s'étend l'inspiration des divines Ecritures. L'Esprit-Saint a-t-il dicté aux écrivains sacrés chaque mot, chaque syllabe de leurs écrits? Plusieurs l'ont cru autrefois; *mais je ne pense pas qu'il y ait encore aujourd'hui un seul exégète, un seul théologien qui partage cette opinion.* Et de fait, s'il en était ainsi, comment expliquer les diversités de style des auteurs sacrés, les différences dans la manière de présenter un même fait, de rapporter un même discours? Le Saint-Esprit n'aurait-il pas toujours exposé les choses avec l'exactitude la plus rigoureuse, dans l'ordre chronologique le plus exact? Ne se serait-il pas constamment servi, en reproduisant les discours, des mêmes termes dans lesquels ils auraient été prononcés? On peut donc *regarder comme certain que l'inspiration s'est bornée au fond des choses*, et que le choix des expressions, et en général tout ce qui tient à la forme, a été laissé au soin, au travail personnel des écrivains... (M. l'abbé Crélier, *Examen critique de la Vie de Jésus*, de Renan, 2e édition. In-8°, 1864, p. 94.) » C'est là, croyons-nous, ce qui a eu lieu pour les Révélations de Marie d'Agréda, comme, du reste, pour celles de tant d'autres saintes femmes qui ont été favorisées des mêmes dons célestes.

(3) Dans un précédent article (voy. numéro de mars 1866, p. 108), nous avons paru incliner pour la seconde hypothèse dont parle ici Dom Guéranger, et nous savons que l'on en a été choqué. Nous ne faisons aucune difficulté de retirer ce que nous avons dit là-dessus, si l'on nous accorde que *tout*, dans Marie d'Agréda, *n'est pas le produit de l'inspiration divine*, ainsi que le soutient l'Abbé de Solesmes.

« écrits de la Sœur, et le jugement apostolique est intervenu sur la par-
« faite authenticité de l'écriture. En outre, cet emploi des termes sco-
« lastiques n'affecte qu'un nombre assez restreint de passages dans la
« *Cité Mystique*. Quant à les attribuer chez la Sœur à une illustration
« divine qui l'eût mise en possession de ces mots et de leur définition,
« *il semble que ce serait multiplier le merveilleux sans nécessité*. Il est
« bien plus simple de reconnaître ici ce fonds naturel toujours très-riche
« dans les âmes que la grâce élève à des lumières supérieures, et quant
« à la manière dont ce fonds *a pu se former*, de se rappeler que Marie de
« Jésus, douée comme elle l'était d'une intelligence supérieure, et con-
« centrant toutes les facultés de son âme sur les choses de l'ordre surna-
« turel, a *été en rapport suivi avec de savants Franciscains dans les en-
« tretiens desquels elle était à même de puiser les notions philosophiques
« et théologiques qui lui étaient nécessaires pour l'analyse de ses pensées
« et de ses impressions* (1). »

Ainsi, et pour conclure, il reste établi que la *Cité Mystique* n'est pas tout entière le produit des communications divines et qu'il y a, dans le narré des Révélations de la Vénérable une part de travail résultant évidemment de l'étude et de l'effort humain. Ce sentiment de Dom Guéranger est complétement le nôtre. Nous n'avons jamais voulu dire rien autre chose dans ce qui est sorti de notre plume à ce sujet ; et puisque nous avons pour nous des garants aussi respectables et aussi autorisés, nous demandons la permission de nous y tenir.

Ceci bien entendu et accordé, et toute réserve faite du suprême jugement de la sainte Église qui, dit excellemment le R. P. Séraphin lui-même, « a seule le droit de prononcer en dernier ressort sur de telles matières (2), »

(1) Article 11e, *Univers* du 5 décembre 1858. — Plus récemment, en 1860, Dom Guéranger, rendant compte, dans le *Monde*, de la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, d'après les Révélations d'Anne-Catherine Emmerich, traduite par M. l'abbé de Cazalès, est encore revenu sur ce sentiment qu'il importe de faire la part du travail humain dans ces sortes de Révélations. Combattant l'éditeur allemand qui, dans sa Préface, cherche à rabaisser Marie d'Agréda en présence de l'extatique allemande, l'Abbé de Solesmes écrit, en effet, ces lignes : « Le pacifique adversaire de Marie d'Agréda n'est en rien fauteur de la censure de la Sorbonne ; loin de là, il en combat la doctrine avec une entière franchise. Seulement il trouve la manière de Marie d'Agréda *trop humaine, trop espagnole*. Il a le tort d'oublier que la condition des deux Voyantes n'a rien d'identique. Catherine Emmerich est une humble paysanne sans lettres, qui ne fait que raconter matériellement, et *presque toujours sans en rien déduire*, les faits qui lui ont été montrés ; tandis que Marie d'Agréda, intelligence cultivée, *initiée aux procédés et aux termes de la théologie, s'attache à disposer avec méthode* les nombreuses et sublimes notions qui lui ont été communiquées dans l'extase. »

(2) *Grandeur et Apostolat de Marie*, etc., t. I, p. 283. — Nous devons constater que l'auteur de la lettre qui nous a été adressée a le soin de faire la même réserve :

nous proclamons bien haut, avec nos honorables critiques, et nous servant encore des propres expressions de Dom Guéranger, « que les Révélations de Marie d'Agréda sur la vie de la Sainte Vierge ont droit au respect et à l'estime de tous ceux qui sont capables d'en entreprendre la lecture, qu'elles méritent d'occuper un rang distingué parmi les écrits de cette nature, et que l'usage discret que l'on en peut faire peut ranimer puissamment la piété dans les âmes, en développant l'intelligence du Mystère fondamental de la religion chrétienne, l'Incarnation du Verbe, et en élevant la pensée sur le rôle sublime de Marie Mère de Dieu dans toute l'économie du plan divin (1). »

Et si l'on demande, ajoute le pieux Bénédictin, d'où me vient cette confiance qui suppose en Marie d'Agréda une si haute connaissance des secrets célestes, je répondrai par ces paroles de Benoît XIV (2) : « Les visions et apparitions divines se recommandent d'après la per« sonne à laquelle elles arrivent, d'après le mode selon lequel elles ont « eu lieu, et d'après les effets qu'elles produisent. Si la personne qui « les a éprouvées est remplie de vertus, s'il n'y a rien dans la vision ou « apparition qui détourne de Dieu ; bien plus, si tout s'y rapporte au « culte divin ; si, après les visions et apparitions, l'humilité, l'obéis« sance et les autres vertus chrétiennes, non-seulement persévèrent « dans la personne qui les a éprouvées, mais s'élèvent à un degré plus « sublime encore, il n'y a dès lors aucun moyen de douter de leur qua« lité sur naturelle et divine : *De earum qualitate supernaturali et di« vina non erit ullo modo dubitandum.* »

L.-F. GUÉRIN.

« Je ferai observer, nous dit-il, que Marie d'Agréda et les théologiens examinateurs de son œuvre n'exigent pas l'assentiment de la *foi catholique ;* ils ne donnent aucune *certitude surnaturelle* avant que l'Eglise l'ait décidé ; ils ne lui accordent qu'une foi humaine. »

(1) Article 1er, *Univers* du 5 décembre 1858.

(2) *De Servorum Dei Beatific. et de Beatorum Canoniz.*, lib. III, cap. LI.



DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES

De la part des agrégés.

OFFRES.

Dictionnaire de Géographie moderne de H. Lenglois. 4 gros vol. de plus de 800 pages chacun. Brochés. Net : 8 »

Encyclopédie moderne, dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts. 30 vol. in-8°. Ouvrage orné de plus de 100 planches gravées sur acier, destinées à faciliter l'intelligence du texte. Cette nouvelle édition, publiée sous la direction de M. Léon Renier, entièrement refondue et augmentée de près du double, forme 30 vol., dont 27 vol. de texte et 3 vol. d'atlas, bien conservés. Prix : 100 fr. Net : 60 »

Bibliographie de la France, de 1857 à 1864. 24 vol. in-8°, dont 18 vol. brochés et 6 vol. en livraisons détachées ; le tout en très-bon état. On céderait les 24 vol. à 100 fr.

297 Photographies, depuis saint Louis jusqu'à nos jours, hommes et femmes célèbres, d'après Desmaisons ; ayant coûté 2 fr. l'une ; au lieu de 600 fr. Net : 150 »

Trésors de la prédication (les commandements), par M. l'abbé Pioger. 1 vol. gr. in-8°, broché, 9 fr. Net : 6 75

Ancienne (l') Académie des sciences, par Maury. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. Net : 5 50

Histoire générale de la philosophie, par V. Cousin. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. Net : 5 50

Spiritualisme (du), et économie politique, par Antonin Rondelet. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. Net : 5 50

Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet, édition Curmer épuisée. 2 vol. in-8° avec encadrements variés à chaque page et 12 gravures sur acier ; broché, couverture fatiguée. Prix : 40 »

Commentario alla S. Seviltura (ital.) 23 vol. in-18. Milan, 1853. Demi-reliure, dos parchemin en très-bon état. 30 »

L'Ami de la Religion. Collection complète, de 1814 à 1862, du premier au dernier numéro. 196 volumes in-8° uniformément reliés, le vol. 5 »

Années 1860, 1861 et 1862 du Correspondant, en livraisons : chaque année, au lieu de 25 fr. Net : 12 »

Revue contemporaine (année 1865), en 24 livraisons brochées, en bon état, au lieu de 50 fr. 22 »

Histoire du Congrès de Paris, par Ed. Gourdon. 1 fort vol. in-8°, broché, au lieu de 5 fr. 2 50

La démocratie française. Les rapports avec la monarchie et le catholicisme, son organisation, par Pradié. 2e édition. 1 vol. in-8°, broché, au lieu de 5 fr. 2 50

Bible de Cologne (Balthazar d'Egmond, 1862), in-8°, reliure chagrin, en bon état, versets séparés, caractères elzeviriens. Net : 10 »

Méthode de piano, par Adam ; puis l'encyclopédie du pianiste, exercices variés pour le piano ; très-bien relié et en très-bon état ; au lieu de 40 fr. Net : 10 »

Atlas national illustré (grand) des 89 départements de la France, édition de 1861, par le Vasseur ; tout neuf, demi-reliure, chagrin rouge ; au lieu de 50 fr. Net : 25 »

Œuvres complètes de Buffon mises en ordre et précédées d'une notice historique ; par M. A. Richard, professeur à la Faculté de médecine de Paris ; suivies de la classification comparée d'après Cuvier, Lesson, etc. 5 vol. in-8° reliés. Bel exemplaire avec gravures peintes Paris, édition de 1852. Au lieu de 110 fr. 50 »

Exposition raisonnée des principes de l'enregistrement, par G. Demante. 2 vol. in-8°, 12 fr. Net : 9 »

DEMANDES

Œuvres complètes de saint Ephrem, quelle que soit l'édition.

Emmerich de Mauroger, par Mme de Cubières.

Commentaires sur les Commandements de Dieu, par la même.

Gallia Christiana, tome XI[e] (onzième).

Instructions familières sur les quatre parties du catéchisme romain, 4 volumes, par César de Bus.

Neustria Pia, Neustria Christiana, Neustria Sancta, par Dumoustier.

Les 2[e] et 3[e] parties de l'Histoire des Evêques de Bayeux, par Hermant.

L'Histoire ecclésiastique de Normandie, par Trigon.

Les Almanachs de Coutances, par Besson, évêque de Calvados.

Le Triomphe de l'Eglise de Coutances, par Hilaire Morel.

Goubbe, Histoire du Duché de Normandie.

Nos abonnés recevront, avec ce numéro de la *Revue*, la couverture des douze livraisons de l'année. Une table générale des matières termine le volume.

Les nouveaux agrégés qui ont commencé à recevoir la *Revue* dans le courant de l'année, trouveront à la librairie les livraisons qui leur manquent pour compléter le volume.

Nous tenons également à la disposition de nos agrégés la collection complète de la *Revue*, qui se compose, y compris l'année 1866, de deux forts volumes grand in-8°. Ces volumes, dont le prix est de 7 francs 50 centimes, sont cédés aux agrégés à raison de 4 francs le volume.

La *Revue bibliographique et littéraire* est arrivée, après deux années d'existence, à une publicité égale à celle des deux recueils bibliographiques les plus répandus. La variété de sa rédaction, la sûreté et l'impartialité de ses renseignements en font apprécier chaque jour davantage l'utilité et la valeur. Pour satisfaire aux obligations que nous impose ce succès, nous voulons donner à la *Revue* de nouveaux développements et introduire dans sa rédaction toutes les améliorations désirables. C'est déjà beaucoup que de pouvoir constater :

1° Que notre publicité est égale ou supérieure à celle des recueils bibliographiques les plus accrédités;

2° Que notre prix d'abonnement est de beaucoup inférieur;

3° Que nous donnons des renseignements plus complets qu'aucun autre recueil mensuel du même genre.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

SOUVENIRS DU RÈGNE DE LOUIS XIV, par le comte DE COSNAC (Gabriel-Jules). Tome premier. Paris, Ve J. Renouard, 1866. 1 vol. in-8° de XXIV-492 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Cosnac a publié, en 1852, pour la Société de l'histoire de France, les *Mémoires de Daniel de Cosnac,* archevêque d'Aix, conseiller du roi en ses conseils, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, etc. Ces Mémoires, excessivement curieux, ont eu le plus grand succès, et ils ont rendu de notables services à quelques-uns de nos écrivains et de nos érudits les plus distingués, parmi lesquels M. de Cosnac cite (*Introduction*, p. III) M. Victor Cousin, M. Amédée Renée, M. de Barante, M. Sainte-Beuve, M. Paulin Pâris, M. Chéruel. La première édition ayant été rapidement épuisée, une deuxième est de toutes parts vivement réclamée. M. de Cosnac la prépare avec tout le soin que l'on a le droit d'attendre d'un homme qui a déjà fait ses preuves, et les actives recherches auxquelles il s'est livré depuis plusieurs années lui ont procuré une telle abondance de matériaux qu'il s'est, un beau jour, trouvé en face d'un véritable embarras de richesses. Ne voulant ni trop grossir la nouvelle édition des *Mémoires de Daniel de Cosnac,* ni abandonner de précieux documents recueillis par lui au prix de tant de fatigues, il a adopté un parti dont tout le monde se réjouira. Réservant un certain nombre de documents pour compléter les *Mémoires* de l'ancien archevêque d'Aix, il a fait entrer les autres dans une étude sur le règne de Louis XIV. A cette étude, qui sera très-considérable, et qui pour l'époque seule de la Fronde comprendra plusieurs volumes, il a donné un titre qui lui laissait, dit-il (p. VI), la liberté d'allures dont il avait besoin dans la marche qu'il se proposait de suivre ; car son but a été,

non de retracer l'histoire du règne de Louis XIV, mais de mettre plus particulièrement en relief, pour lui emprunter ses expressions, certaines parties de ce règne, celles surtout qui sont restées les plus ignorées. L'auteur ajoute (p. VII) : « Les grands faits seront sans doute consignés à la place qu'ils doivent occuper, *mais* souvent par une analyse rapide, tandis que des faits plus secondaires *mais* intéressants seront développés. Notre œuvre, dans son mode de rédaction, tiendra donc à la fois de l'histoire et des mémoires, *mais* (1) plus encore du second genre que du premier. »

M. de Cosnac a consulté, comparé presque tous les écrits importants publiés sur la fin du règne de Louis XIII et sur le règne tout entier de Louis XIV. Il cite notamment (p. IX) les Mémoires du cardinal de Retz, de Guy Joly, du duc de la Rochefoucault, de Gourville, d'Omer Talon, du comte de Montrésor, du comte de Chavagnac, du marquis de Montglat, du prince de Tarente, du comte de Tavannes, de Mlle de Montpensier, de Mme de Motteville, de l'abbé de Choisy, du duc de Saint-Simon, du marquis de Dangeau, l'*Esprit de la Fronde*, l'*Histoire du prince de Condé*, par Désormeaux, l'*Histoire de la Fronde*, par le comte de Sainte-Aulaire, les Etudes de M. Cousin sur Mme de Longueville, etc. (2).

Aux recherches faites parmi les livres, M. de Cosnac n'a pas manqué de joindre des recherches non moins patientes parmi les manuscrits. Il a fouillé ceux des bibliothèques de Paris, « mines d'or très-explorées, mais où l'on peut rencontrer encore quelques paillettes oubliées du précieux métal (3) ; » ceux des archives de l'Empire (4), ceux des archives du ministère de la guerre, etc. (5).

(1) Voilà trois *mais* bien rapprochés ! Nulle conjonction n'est plus perfide, et, si l'on n'y prend garde, ne se glisse plus fréquemment dans le discours.

(2) Je m'étonne de ne trouver là aucune mention d'un livre indispensable pour tout ce qui regarde une bonne partie de l'époque étudiée par M. de Cosnac, l'*Histoire de France sous Louis XIII et sous le ministère du cardinal Mazarin*, par M. A. Bazin.

(3) M. de Cosnac a trouvé dans les papiers de Lenet, à la Bibliothèque impériale, plusieurs lettres inédites fort importantes, notamment une lettre du cardinal Mazarin à M. de Lyonne (du 4 juillet 1651). Les manuscrits de Dubuisson-Aubenay, conservés à la Bibliothèque Mazarine, lui ont aussi fourni diverses pièces intéressantes.

(4) M. de Cosnac n'a pas eu connaissance de cinq registres cotés KK 1217 à 1221 qui sont formés de lettres autographes relatives à la Fronde en Guyenne, écrites par les personnages les plus considérables qui furent mêlés aux événements des années 1650, 1651, 1652, 1653. J'ai publié le plus grand nombre de ces lettres dans plusieurs volumes des *Archives historiques du département de la Gironde*, tomes II à VIII, 1860-1868.

(5) Les archives du ministère de la guerre ont principalement enrichi le premier volume des *Souvenirs du règne de Louis XIV* de lettres du comte de Harcourt à Mazarin. Ces mêmes archives ont mis M. de Cosnac en mesure d'éclaircir plusieurs points douteux, par exemple de trouver le nom réel de l'homme de guerre, si fameux

Grâce à tant de recherches, grâce à une très-habile mise en œuvre, le comte de Cosnac, qui se compare à l'abeille (p. XXIV), nous a donné non-seulement la cire la plus pure, mais encore le miel le plus savoureux. Son livre ne charme pas moins qu'il éclaire. Ceux qui croient savoir le mieux l'histoire du dix-septième siècle, ne le liront pas sans reconnaissance. Comme je ne doute pas que les futurs volumes ne soient aussi bien faits que le premier, il est déjà permis de voir dans les *Souvenirs du règne de Louis XIV* un des tableaux les plus fidèles et les plus brillants qui aient jamais été présentés des événements qui se déroulèrent en France depuis les commencements de la Fronde jusqu'aux premières années du dix-huitième siècle. L'auteur, ce vaste et beau travail une fois achevé, pourra mieux que jamais s'appliquer l'antique et magnifique devise de sa famille : *Neque auro, neque argento, sed honore.*

Dans ce premier volume, je signalerai, à côté des pittoresques descriptions du Limousin (p. 2), du château de Cosnac (p. 4) (1), du château de Turenne (p. 58), le récit de la conspiration et du supplice du comte de Chalais (pp. 13-32) (2), les détails fournis sur les ancêtres de Daniel de Cosnac et sur Daniel lui-même, ainsi que sur les Noailles, les vicomtes de Turenne, les Comborn, les Comminge, les Beaufort (chapitre Ier), sur la maison de Condé, représentée surtout ici par le grand Condé, le prince de Conti et la duchesse de Longueville (chap. III), sur l'hôtel de Rambouillet (chap. IV), sur la Fronde à Paris (chap. V), sur la Fronde en Guyenne (chap. VIII et IX). — Le volume s'arrête au mois de mars 1652. L'appendice nous offre, entre autres curiosités, une liste des membres du parlement de Paris pendant la période de la Fronde, un *Rapport à Leurs Majestés du succès remporté par M. le marquis de Bougy* (3) *sur l'armée de M. le Prince* (à Brives-sur-Charente), et une *Relation de la levée du siége de Miradoux et de la déroute de l'armée de M. le Prince*, ces deux derniers documents extraits des archives du ministère de la guerre.

pendant la Fronde, sous le pseudonyme du colonel Balthazar. Ce nom, qui avait échappé à la connaissance de M. C. Moreau, le dernier éditeur de l'*Histoire de la guerre de Guyenne* (bibliothèque elzevirienne, 1858), était celui-ci : Jacques de la Croix.

(1) Tout le monde repoussera l'étymologie orientale du mot Cosnac timidement proposée, il est vrai, à la page 5.

(2) M. de Cosnac n'a pas cité, sur cet épisode du règne de Louis XIII, de bien remarquables pages de M. Victor Cousin dans le *Journal des Savants* de 1862 : *la Conspiration de Henri de Talleyrand, comte de Chalais, en 1626, d'après des documents inédits*, p. 197.

(3) Sur le marquis de Bougy, M. de Cosnac aurait trouvé toutes sortes de renseignements dans le *Dictionnaire* de Bayle, au mot *Révérend de Bougy*.

Le style de l'auteur des *Souvenirs* est très-élégant, peut-être même l'est-il un peu trop quelquefois. Je ne dirai rien de la poétique description de l'architecture et de l'aménagement intérieur de l'hôtel de Rambouillet (p. 115), parce que l'on m'objecterait sans doute que là le défaut de simplicité est de circonstance, mais je demanderai si le récit suivant d'un triste accident de table n'est pas plus pompeux qu'il ne le faudrait : « Eléonore (de Talleyrand) était restée veuve à vingt ans de Henry de Beaupoil de Sainte-Aulaire, seigneur de la Grénerie, en Limousin, enlevé bien jeune lui-même, dans son château de la Grénerie, par une émouvante catastrophe : un poisson, honneur des vastes étangs de sa terre, était servi sur sa table : qui aurait vu là les apprêts d'un repas funèbre? Une arète, entrée par mégarde dans le gosier du jeune seigneur, ne peut en être dégagée; il étouffe, il expire! Au printemps d'une belle vie, Henry de Sainte-Aulaire laisse une jeune veuve et de jeunes enfants (p. 6). »

Bien peu d'erreurs peuvent être reprochées à M. de Cosnac. En voici trois qui d'ailleurs sont si répandues qu'elles sont des plus excusables : Louis XIII n'a point dit au sujet du supplice de son favori Cinq-Mars : « A l'heure qu'il est, M. Le Grand passe mal son temps (p. 21). » — La Pragmatique sanction, dite de saint Louis, n'appartient nullement a cet admirable roi (p. 48). — Enfin, le mariage secret de Mazarin n'a jamais eu lieu (p. 262), et je renvoie sur ce dernier point M. de Cosnac à une excellente étude de M. Jules Loiseleur. (*Revue contemporaine* du 15 septembre et du 1er octobre 1866.) T. DE L.

VOYAGE EN CHINE ET EN MONGOLIE de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon (1860-1861), par M. Achille POUSSIELGUE. Paris, Hachette, 1866. 1 vol. in-18 jésus de XII-444 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la Revue de septembre 1866, je signalais le chapitre que M. Richard Cortambert, l'auteur des *Illustres voyageuses*, avait consacré à Mme de Bourboulon. Le livre dont je m'occupe ici contient un grand nombre de pages écrites, sous la forme de simples notes, par cette femme si distinguée en laquelle M. Poussielgue a pu vanter sans exagération (p. VIII), « l'imagination brillante, l'esprit supérieur, et l'instruction aussi profonde que variée. » A l'aide de ces notes, à l'aide de divers renseignements communiqués par M. de Bourboulon, et par MM. le lieutenant de vaisseau Trèves et le capitaine du génie Bouvier, l'un qui a été consul provisoire à Tien-Tsin et secrétaire de légation à Pékin, l'autre qui a été le compagnon de voyage du ministre de France,

M. Poussielgue a composé un ouvrage des plus instructifs. Voici les sujets principaux qui y sont traités :

Première partie. La Chine. — Sang-Haï, de Sang-Haï à Tien-Tsin, Tien-Tsin, Tien-Tsin à Pékin, le palais de la légation à Pékin, révolutions de palais et négociations politiques (mars 1861-mai 1862), promenade dans Pékin, la ville tartare, promenade dans Pékin, la ville chinoise, les environs de Pékin, le gouvernement et la religion, la justice et la famille, costumes, cérémonial, usages, beaux-arts, industrie, commerce, agriculture et productions naturelles (1).

Seconde partie. De Pékin à Saint-Pétersbourg. — De Pékin à Tchang-Ping-Tcheou, de cette ville à Suan-Hod-Fou, de Suan-Hod-Fou à la grande muraille (2). La Terre des Herbes, le grand désert de Gobi, Ourga, le pays des Khalkhas, la Sibérie orientale, Kiahta et Irkoutsk, la Sibérie occidentale et la Russie d'Europe, Krasnoiarsk, Tomsk, Perm, Novgorod.

Des cartes de la Chine, de la Mongolie et de la Sibérie, des plans de Pékin, un portrait de Mme de Bourboulon, complètent l'excellent livre de M. Poussielgue.

Je n'hésite pas à déclarer que, de tous les ouvrages publiés sur la Chine en ces dernières années (et Dieu sait si le nombre en est grand !), l'ouvrage que j'ai sous les yeux me paraît le plus exact. Quoi de plus juste d'ailleurs, que ces réflexions ? « Il y a une extrême différence de mœurs, de coutumes, de langage entre les indigènes des dix-huit provinces de la Chine. Les habitants de Canton ne ressemblent pas à ceux de Shang-Haï qui diffèrent encore plus de ceux de Pékin. Beaucoup d'écrivains qui ont traité de la Chine ont trop généralisé leurs observations, et, de ce qu'ils ont bien vu les villes de la côte, ils en ont conclu qu'ils avaient tout vu. C'est pour cela qu'une foule d'usages locaux ou purement accidentels ont été mal interprétés par les Européens. Tel

(1) De ce chapitre je détache ces curieuses lignes : « Nous rapporterons deux faits médicaux du plus haut intérêt : Le P. Huc, dont la véracité ne saurait guère être contestée, a vu guérir la surdité chronique, et M. Fontanier, interprète de la légation française, s'est assuré que les cas de rage les plus invétérés disparaissaient par l'emploi intérieur et extérieur de certains médicaments appartenant au règne végétal. Constatons donc qu'il y aurait peut-être bien des choses que nos médecins pourraient emprunter à la longue expérience de leurs confrères chinois, et qu'il serait d'un haut intérêt que les nombreux livres de médecine publiés en Chine fussent traduits dans les langues européennes (p. 233). »

(2) La grande muraille n'est pas partout « ce prodigieux ouvrage de défense » dont on a tant parlé. Elle se compose bien, dans une certaine étendue, de doubles remparts crénelés, reliés entre eux par des tours et des fortifications, mais elle devient, en quelques endroits, un simple mur, et même ce mur se change en un amas de pierres, cimentées avec de la boue, et à peine élevées à un mètre de haut.

voyageur qui a entendu dire qu'on mangeait des rats (1), des vers frits, des gigots de tigre, a transporté, grâce au travail involontaire de son imagination, sur la table chinoise où il a dîné une fois, ces mets étranges qui n'y figurent jamais. Le Chinois est enclin à la moquerie : souvent il répond sérieusement par une histoire ridicule dont il rira plus tard lui-même, aux questions pressantes des étrangers. Des fables de toute espèce se sont ainsi accréditées en Europe, et, comme elles flattent le goût de l'esprit humain pour les bizarreries, il faudra bien longtemps pour les retirer de la circulation » (pp. 188, 189). Dans le livre de M. Poussielgue, rien n'est avancé légèrement : Tout, au contraire, a été observé d'après nature, tout a, pour ainsi dire, été pris sur le fait, et nous avons là une étude si consciencieuse, si nette, si fidèle, que l'on peut la comparer à une photographie de la Chine.

T. DE L.

SOUVENIRS D'UN AMIRAL, par le contre-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 2 vol. in-12. Chez Hachette. Prix : 7 fr.

Sous une forme claire, rapide et souvent émue, en un style simple et ferme à la fois, dans une narration qui s'appuie sur des récits réels et dont l'auteur a écarté, en faveur des profanes, toute locution trop exclusivement technique, cet ouvrage renferme tout ce que l'histoire de la marine française présente de remarquable depuis 1780 jusqu'à la fin de la Restauration. Cette période embrasse bien des vicissitudes pour notre marine. — Après les succès, les déboires ; après les triomphes, l'abandon ; au lieu d'espérances, la ruine. — Dans son travail, l'éminent auteur a laissé la parole à un officier qui commence sa rude carrière en qualité d'aspirant volontaire sous Louis XVI pour la finir avec le grade d'amiral sous le dernier des frères du roi-martyr. Au moyen de cette fiction, M. Jurien de la Gravière a pu embrasser le vaste cadre dont il nous retrace à grands traits les points principaux ; elle lui a permis, sans manquer aux lois de l'unité littéraire, de promener son lecteur dans toutes les parties du monde, à travers les événements si divers et les contrées si disparates et si éloignées qu'il fait parcourir à son héros.

(1) M. Poussielgue explique ainsi (p. 222) l'erreur relative aux rats : « Beaucoup de pauvres gens, en concurrence avec les chats, font métier de prendre les rats ; on les voit passer dans les rues, portant sur l'épaule une perche de bois, à laquelle sont pendues leurs victimes attachées par la queue ; des écriteaux annoncent leurs méfaits au public et leur rapide destruction. Les rattiers tiennent à la main une crécelle, qu'ils agitent sans cesse, pour prévenir la pratique. Quelques Européens en ont conclu dans leur ignorance de la langue, qu'on vendait et qu'on mangeait ces rongeurs. »

Hâtons-nous de prévenir que la véracité du récit n'a rien à perdre à cette façon artistique d'écrire l'histoire. « On ne trouve pas dans ces deux vo-« lumes, » lisons-nous en effet dans la Préface, « ce qu'on est convenu « d'appeler des *mémoires*. On y trouvera moins encore un *roman*. Tous « les faits retracés l'ont été avec la plus scrupuleuse exactitude. Si quel-« que personnage, si quelque navire même, d'une notoriété trop écla-« tante se cache obstinément sous le voile du pseudonyme, c'est qu'il « m'a semblé que j'imprimerais plus sensiblement ainsi à cette œuvre « le caractère que je voulais lui donner, celui d'un apologue mari-« time. »

Il s'agit donc ici, non pas tant seulement d'histoire, ou plutôt d'une chronique familière, que du grand enseignement qui ressort pour l'avenir de notre marine des exemples et des gloires du passé, comme aussi, car il faut tout dire, de ses malheurs et de l'atteinte profonde que lui avait porté le ridicule, l'inepte, l'épouvantable gouvernement des dernières années du XVIIIe siècle. La leçon du patriotisme de nos pères qui ont servi sur les vaisseaux de la France est ici mise en relief : honneur et justice leur sont rendus.—Ce livre ne pouvait être écrit que par un marin. Ajoutons que la finesse des observations, l'élévation des sentiments, révèle à chacune de ses pages le caractère tout entier de son auteur, trop glorieusement connu à tous égards pour que nous ayons à entreprendre son éloge.

A tous ces titres, les *Souvenirs d'un amiral* trouveront une place légitime dans toute bibliothèque sérieuse à côté de tout volume de choix présentant, comme ceux-ci, une lecture agréable, instructive, utile même et digne enfin des succès déjà obtenus. F. R.

DUGUAY-TROUIN, par Adolphe BADIN. Hachette, 1866. 1 vol. in-18 jésus de 243 p. — Prix : 1 fr.

La maison Hachette a eu l'excellente pensée de former, sous le titre de *Biographies nationales*, une collection qui sera à la fois trop intéressante et trop peu coûteuse pour ne pas obtenir un immense succès, et qui me paraît surtout destinée à devenir une des plus utiles ressources des bibliothèques populaires. Dans cette collection ont déjà paru *Bertrand Duguesclin*, par M. Émile de Bonnechose, et *Oberkampf*, par M. Alfred Labouchère. Le livre de M. A. Badin ne mérite pas moins d'éloges que ceux de M. de Bonnechose et de M. Labouchère. Il nous offre un récit très-clair, très-animé et très-exact de la vie de celui que l'auteur surnomme « le plus populaire des marins français, après Jean-Bart. » Il

ne manque à cette biographie de Duguay-Trouin que quelques renseignements bibliographiques. J'aurais voulu que M. Badin, au lieu de dire (p. 243) : « un certain nombre d'historiens se sont occupés d'écrire la vie de Duguay-Trouin et de raconter ses campagnes. Les plus consciencieux et les mieux instruits de ces historiens sont l'abbé Manet et M. Ch. Cunat, tous deux de Saint-Malo, » j'aurais voulu que M. Badin nous eût donné la série chronologique de tous les livres et de toutes les notices publiés sur l'illustre lieutenant général des armées navales de France, avec une rapide appréciation de chacun de ces livres et de chacune de ces notices. Il y aurait eu aussi à fournir quelques détails de plus sur les *Mémoires de Duguay-Trouin,* soit sur l'édition subreptice de 1732, soit sur celle de 1740, et il aurait fallu mentionner au moins sa traduction anglaise de 1742, et le manuscrit (incomplet) que possède des *Mémoires* du héros la Bibliothèque du dépôt général des cartes et plans de la marine. T. DE L.

SCÈNES DE LA VIE ARISTOCRATIQUE EN ANGLETERRE et en Russie (par H. Kingsley, N. Tolstoï et H. Shakespeare), imitées par E.-D. FORGUES. — *Austin Elliot; Nikolinka; Chasses dans l'Inde.* Paris, Hachette, 1866. In-18 jésus de 334 p. — Prix : 3 fr.

M. Forgues excelle à extraire le suc de ces plantes vigoureuses et un peu luxuriantes qui, ayant poussé dans un autre climat, ont besoin d'être taillées et de recevoir une culture toute spéciale pour pouvoir fleurir sur notre sol. C'est ainsi qu'il s'est fait l'introducteur autorisé et habile de bien des auteurs qui seraient restés ignorés du public français. Il remplit une fois de plus cette tâche dans le volume que nous avons sous les yeux. — *Austin Elliot* est une « étude de la vie aristocratique anglaise, » extraite du roman de Henry Kingsley, publié (en deux volumes) en 1863. Dans cette peinture habilement faite, et qui se distingue par une véritable originalité, nous avons remarqué plusieurs scènes fort belles, parmi lesquelles nous signalerons (p. 45-52) le récit de la tempête près des roches de Benbecula. Ces pages ne seraient pas indignes de Walter Scott. — *Nikolinka,* qui vient ensuite, est le morceau capital du volume. L'auteur, le comte Nicolas Tolstoï, a raconté lui-même ses souvenirs d'enfance dans un récit où apparaît à chaque ligne « la délicatesse nerveuse de ses perceptions, l'exquise sensibilité de son cœur, les tendances libérales de son esprit. » M. Forgues a traduit ces *Souvenirs* sur la version anglaise, publiée en 1862. Rien de curieux, d'original, d'étrange même comme ces pages tracées avec une naïve sincérité et une minutieuse exactitude : c'est une véritable étude psycholo-

gique. Cet enfant de 13 à 14 ans, qui se raconte lui-même, n'est certes pas de son âge. Il se préoccupe déjà de pensées abstraites sur la mission de l'homme ici-bas, sur la vie future, sur l'immortalité de l'âme; son « jeune intellect » s'élance avec toute la chaleur de l'inexpérience à la conquête de « ces problèmes qu'il y a tout lieu de croire insolubles, mais qui transportent du moins l'esprit de l'homme à son niveau le plus élevé (p. 265). » Pour lui, « l'intellect a son existence propre, indépendante de celle du cœur, et cet intellect enfante souvent des pensées antipathiques au sentiment, incompréhensible pour lui, et qui le froissent au vif (p. 279). » Le milieu où s'écoulent les jeunes années de Nikolinka, les figures qui l'entourent, les incidents de cette existence d'enfant, tout cela est peint de main de maître. Le tableau n'est pas séduisant, mais il est d'une vérité, d'une pénétration qui lui donnent un vif attrait. — Pour finir, M. Forgues a traduit quelques anecdotes des *Chasses dans l'Inde* du capitaine Henry Shakespeare, « un des livres les plus spirituels et les plus vrais qu'on ait écrits sur les grandes chasses de l'Inde. »

E. de T.

MICHEL DE CERVANTES, *sa vie, son temps, son œuvre politique et littéraire*, par Emile CHASLES, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy. Paris, Didier, 1866. In-8° de 460 p. — Prix : 7 fr. — 2e édit. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

« La vie de Cervantes fut un naufrage et son œuvre une épave.... Il avait toute sa vie payé de sa personne, soit au champ de bataille, soit dans les fonctions de la vie sociale : après quarante années de luttes et de déboires, retombé du haut de son espérance et de sa jeunesse, il allait à la mort à travers le labeur..... S'il a souffert, si le malheur n'a jamais lâché prise sur lui, si rien n'a jamais profité à sa vie même, son génie a profité de tout (p. 6, 392, 447). » C'est cette vie active, militante, vouée au service des grandes causes, cette vie d'épreuves, de travail persévérant, de mécomptes supportés avec une noble résignation, que M. Émile Chasles a entrepris de retracer. Grand et difficile sujet! Il semble, dit l'auteur lui-même, qu'il soit décevant autant qu'il est beau : « Il fuit devant ceux qui veulent le traiter d'un coup d'enthousiasme ; il arrête à chaque pas ceux qui s'imposent l'obligation consciencieuse de vérifier les faits, de recueillir les œuvres et de les classer par dates. » Nul mieux que l'habile professeur à la Faculté des lettres de Nancy, n'était préparé à nous donner enfin une biographie complète de Cervantes, à éclairer l'homme par ses écrits, et à expliquer ces écrits par la nature de l'écrivain. Après tous les travaux dont la vie et les

œuvres de l'immortel auteur de *Don Quichotte* ont été l'objet, après la publication intégrale des ouvrages échappés au *naufrage*, il devenait « possible et légitime de pénétrer l'histoire de l'esprit de Cervantes. » « La vie véritable des hommes de génie, ajoute M. Émile Chasles, est la vie de leur pensée... Eux-mêmes nous diront le mot de cette pensée, le but de leur travail, quelle influence ils ont prétendue et quels enseignements sérieux ils voulurent cacher sous une forme légère et bouffonne. »

Il y a deux parts dans la vie de Cervantes : Dans l'une, apparaît l'homme d'action, le soldat combattant à Lépante pour la cause de la civilisation, le captif subissant courageusement les tortures de l'esclavage, consolant et ranimant ses compagnons, montrant un courage, une habileté, une audace tels que, selon le témoignage de l'historien Hœdo, « si ses plans avaient été secondés de la fortune, Alger aurait dès lors appartenu aux chrétiens. » Dans l'autre, Cervantes met sa plume au service de la cause dont il s'est montré l'héroïque défenseur l'épée à la main ou les fers aux pieds : il entreprend contre l'Islamisme une véritable croisade, dont son nouvel et habile biographe nous révèle les détails ignorés. Puis, sorti de cette lutte, sans profit pour lui, mais non sans honneur, voyant que sa plume a été impuissante à réchauffer le sentiment qui avait jadis enfanté des héros, il prend la forme de la raillerie, il trace ces pages dédaignées par des contemporains indifférents ou envieux, il écrit *Don Quichotte* pour la postérité. Dans ce livre trop souvent mal compris et légèrement jugé, n'est-ce pas Cervantes lui-même qui parle à sa patrie dans cette plainte mélancolique que Don Quichotte adresse quelque part à Sancho ? « O Sancho ! je veille quand tu « dors, je pleure quand tu chantes, je m'évanouis d'inanition quand tu « digères, alourdi et haletant. » « Cervantes, dit très-bien M. Émile Chasles, combat pour la vérité, qu'il croit plus belle que la beauté même. C'est là ce qui le guide et le ramène quand il traverse, avec tant de caprice apparent, des sujets si divers. La matière de l'ouvrage, qui est l'illusion des hommes, se multiplie et se transforme devant lui, toujours nouvelle, sans fin; il va à la suite, il s'abandonne, soutenu par cette même passion du vrai, qui est l'inspiration, l'unité et l'harmonie secrète du livre (p. 298). » L'auteur a développé ces vues, aussi neuves que profondes, dans des pages remarquables, où l'historien et le critique marchent de pair en s'éclairant mutuellement. « Don Quichotte, Sancho, Dulcinée, sont des personnifications ; leurs caractères sont des symboles. Tandis que Cervantes leur donne une forme et un corps, ils changent sous sa main, ils s'agrandissent peu à peu et s'étendent. En

peignant l'esprit des romans, il est conduit à peindre de proche en proche celui de l'Espagne, celui de son temps, celui enfin de l'humanité. Malgré lui, sans intention, sans effort, par liberté d'allures, en se laissant conduire par son sujet, il creuse de plus en plus ; ce livre qui était d'abord une simple parodie littéraire, devient une peinture philosophique, un tableau du monde, illimité, universel. Et comme Cervantes interroge en même temps sa propre conscience, qu'il raille son passé, qu'il trahit ses impressions présentes, une autobiographie discrète se devine à travers le livre (p. 338). » En effet, à plus d'une page, on pourrait reconnaître « sous le masque de son Don Quichotte courreur d'aventures, le gentilhomme pauvre et nomade qui, né pour les armes et ami des lettres, voulut, dans l'une et l'autre carrières, redresser les erreurs publiques (p. 342). » Et qu'on le remarque bien, Cervantes n'a pas plus conclu en faveur de Sancho, l'homme raisonnable, qu'en faveur du fou et du rêveur Don Quichotte. L'homme raisonnable n'est le plus souvent qu'un insouciant égoïste et vulgaire ; le fou est parfois un modèle de courage, d'éloquence, de générosité et de bonté. « Cet assortiment d'extravagances, » de faussetés et de misères, c'est l'humanité même, partagée entre les folies des sublimes et les folies des positifs. La grande chevauchée des deux hommes, c'est la vie ; leur contradiction, c'est notre nature, toujours complexe, dans laquelle la grandeur est voisine du ridicule et le bon sens de la platitude. Qui a raison du rêveur ou de son adversaire ? Ni l'un ni l'autre. Le rêve ne peut pas plus aller seul et affranchi à travers le monde que l'intérêt ne peut seul constituer la sagesse. Leur antinomie fait l'équilibre de notre espèce ; nous les montrer, c'est le jeu des grands esprits (p. 435). » Ainsi chez Cervantes, « l'ironie fut le revers de l'enthousiasme ; c'est parce qu'il aimait le beau et le vrai avec passion qu'il eut si éloquente l'horreur du laid et du faux... Selon lui, la tâche intellectuelle de ceux qui ont le don de penser et d'écrire est de débrouiller les idées fausses... Le passé était grand aux yeux de ce gentilhomme ; la vieille Espagne lui inspirait une respectueuse admiration. Mais le présent, voulant imiter le passé, en donnait la caricature... On a reproché à Cervantes son défaut de patriotisme. Si dire la vérité est un crime de haute trahison, il est criminel : « Il faut le dire, écrivait-il quelque part, si fine que soit la vérité, elle ne se casse jamais : elle surnage toujours, comme l'huile sur l'eau (p. 447-449). »

Comprend-on maintenant que Cervantes ait été méconnu, bafoué, insulté ? qu'il soit mort misérable ? « Qui suivra aujourd'hui la théorie de l'art, écrivait son rival Lope de Vega, mourir de faim et sans gloire.

La raison a toujours tort devant la mode. » — Non, le génie finit par triompher : la mode passe, l'art reste. Et tandis que l'auteur qui disait cyniquement : *J'écris pour l'argent* est presque oublié de nos jours, Cervantes demeure toujours jeune, toujours populaire, et les générations futures ne se lasseront pas de le relire et de l'admirer.

L. C.

ESSAI SUR LA VIE ET LA CORRESPONDANCE DU SOPHISTE LIBANIUS, par L. Petit, docteur ès-lettres, professeur à l'institution Saint-Vincent, de Senlis. Paris, A. Durand, 1866. 1 vol. in-8° de 273 pages.— Prix : 4 fr.

M. Petit nous parle tout d'abord trop bien de son livre, pour que je ne m'empresse pas de citer ses paroles : « Le quatrième siècle semble, à plus d'un titre, mériter particulièrement et attirer l'attention du nôtre. L'éloquence, l'histoire, la philosophie, font un retour plein d'intérêt vers cette époque, féconde en grandes luttes et en utiles enseignements. Une société qui s'écroule ; une religion qui s'élève ; la civilisation extrême aux prises avec la barbarie ; le paganisme tentant pour se relever un suprême et vain effort ; l'agonie d'un immense empire, dont les dernières convulsions montrent encore la grandeur ; les germes de salut et d'avenir que le christianisme féconde, au milieu de ces ruines, par la double action de l'éloquence et de la vertu : voilà ce que présente à l'étude de notre génération la seconde moitié du quatrième siècle. D'un si vaste tableau, détacher une seule figure qui occupe le second plan ; retrouver, dans l'autobiographie et dans les lettres de Libanius, les traits du sophiste grec par excellence ; étudier en lui l'homme privé, l'homme public, le professeur, l'homme de lettres ; démêler, au milieu d'une immense correspondance, tout ce qui peut caractériser le rhéteur célèbre, l'ami de Julien l'Apostat, le maître de saint Jean Chrysostome et de saint Basile (1), l'idole de la ville d'Antioche ; essayer enfin de trouver, dans le rôle joué par un tel personnage, quelques traits de l'histoire de son temps : tel est l'objet de ce travail. »

Voulant nous faire bien connaître le sophiste d'Antioche, M. Petit s'est adressé aux contemporains de cet homme autrefois si célèbre, aujourd'hui si oublié, et surtout, comme il vient de nous en avertir, à cet homme lui-même. Mais pour consulter Libanius sur sa propre vie, il a fallu accomplir des prodiges de patience et de sagacité. En

(1) M. Petit se conforme ici à la croyance générale, mais il a soin de rappeler p. 129-131) qu'aucun témoignage sérieux n'autorise une opinion si accréditée, et que l'on retrouve dans le *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle*, par M. Villemain.

effet, le récit qu'il nous a laissé de ses actions nous est parvenu « tellement altéré et difficile à comprendre, en beaucoup d'endroits, qu'il est presque téméraire d'en entreprendre la traduction. » M. Petit n'avait à sa disposition que deux textes imprimés, le texte de Morel, trop souvent inintelligible (*Libanii sophistæ prælud. orator. et orationes.* Paris, 1616-1627, 2 vol. in-8°), et le texte de Reiske, qui, « malgré de nombreuses corrections et des notes explicatives, contient encore une foule de passages qui ont bien besoin d'être corrigés, complétés, ponctués différemment, pour présenter un sens quelconque, sinon un sens satisfaisant. » (*Libanii sophistæ orat. et declam.* Altimbourg, 1791-97, 4 vol. in-8°). M. Petit attribue à ces difficultés de lecture et d'interprétation les erreurs dans lesquelles sont tombés les biographes de Libanius. Le premier il a réussi à « faire pénétrer la lumière dans ces demi-ténèbres, » et il a été bien payé de sa peine par les curieux et importants renseignements qu'il a pu arracher à ces pages énigmatiques. Il ne s'est pas moins avantageusement servi des deux mille lettres du sophiste recueillies dans l'édition de Wolf (*Libanii sophistæ epistolæ.* Amsterdam, 1738, in-8°). En une prochaine publication, que tous les érudits attendent avec une bien vive impatience, il nous entretiendra de quelques-uns des nombreux correspondants de Libanius, résumant et parfois traduisant en partie les lettres adressées à chacun d'eux. J'annonce, à ce sujet, aux amis de l'antiquité une bonne nouvelle. M. Petit a trouvé dans les lettres de Libanius, des détails précis sur la patrie de la famille d'Ammien Marcellin, ainsi que la date des premières lectures que ce dernier fit à Rome de son histoire (1).

Le présent volume renferme : 1° La liste des ouvrages consultés (2); 2° un tableau chronologique de la vie de Libanius d'après ses lettres et son autobiographie (3) ; 3° six chapitres successivement consacrés à une biographie sommaire du sophiste, à l'homme privé, à l'homme public, au professeur, à l'homme de lettres, et à des considérations genérales

(1) M. Petit croit aussi avoir reconnu, sous le nom d'Ambrosius, Macrobe, l'auteur des *Saturnales* et du *Commentaire sur le songe de Scipion*, qui avait été élève de Libanius.

(2) Dans cette liste je ne vois figurer aucun de ces deux ouvrages spéciaux : *De Libanio, disputationes sex*, par J.-G. Berger (Wittemberg, 1696, in-4°), et : *Commentat. de Libanio sophista*, par Petersen (Copenhague, 1827, in-4°). On vient de publier : *Histoire de Libanius. Examen critique de ses mémoires depuis l'époque de sa naissance jusqu'à l'année* 355 *après J.-C.* (Thèse pour le doctorat ès-lettres), par Emile Monnier, professeur de rhétorique au lycée de Poitiers. In-8°.

(3) Reiske, Wolf et Tillemont n'avaient que des conjectures sur la date de la naissance de Libanius. M. Petit établit (p. 21) que ce fut vers la fin de l'année 314 que le sophiste vint au monde ; il a pu contrôler cette date par différents passages de ses lettres et de son autobiographie.

sous le titre de conclusion ; 4° enfin, en *appendice*, la vie de Libanius, ou discours sur sa propre fortune, traduit en français pour la première fois.

Je résumerai tous les éloges que mérite M. Petit, en déclarant que son livre, soit au point de vue de l'érudition, soit au point de vue du style, est digne d'avoir paru sous les auspices d'un aussi docte critique et d'un aussi excellent écrivain que M. Émile Egger. T. DE L.

ŒUVRES CHOISIES DE Mgr LÉON SIBOUR, évêque de Tripoli; précédées d'une *Notice biographique*, par M. l'abbé DEDOUE, chan. de Notre-Dame de Paris. 2 vol. in-8° (ensemble de 1148 p.), chez E. Repos. — Prix : 14 fr.

Mgr Léon Sibour, Évêque de Tripoli de Syrie, qu'une mort prématurée a enlevé à l'Eglise et aux bonnes œuvres, ne fut pas seulement un prêtre pieux et zélé, un prélat plein de dévouement au Saint-Siége et d'ardeur pour le salut des âmes : c'était aussi un esprit aimable et brillant, un littérateur de goût, rempli de savoir, de pénétration et très-épris de tout ce qui portait le cachet du talent.

Un de ses amis, critique lui-même distingué et bon juge, M. Poujoulat, nous fait cette analyse du talent du vénérable évêque : « M. l'abbé Sibour, dit-il, soignait tout ce qu'il disait et tout ce qu'il écrivait. Littéraire dans ses goûts comme dans sa forme, il était sensible au style, tenait en grand honneur l'art d'écrire, et, tout en rendant hommage aux généreuses tentatives de l'imagination contemporaine, il réservait ses prédilections pour le vrai beau, le vrai talent, la vraie langue française. Ces habitudes de bonne littérature, il les gardait dans tous ses travaux, soit qu'il explorât le IVe siècle, dont il avait fait une étude particulière, soit qu'il écrivît des articles de critique, ou traitât des questions se rattachant à la marche et au travail de notre époque. »

Sans avoir jamais attaché son nom à un ouvrage de longue haleine, ce que ne lui aurait pas permis une vie toute consacrée aux œuvres sacerdotales, Mgr Léon Sibour a, néanmoins, à ses loisirs, écrit sur divers sujets, quantité de bons articles, de discours brillants et de comptes rendus qui se distinguent par leur érudition solide, par une critique fine et éclairée, par des vues ingénieuses et variées et par un style limpide et élégant. Ce sont ces divers travaux, recueillis de divers côtés, qu'on nous offre aujourd'hui sous le titre d'*Œuvres choisies de Mgr Léon Sibour*.

Cette collection s'ouvre par une *Notice biographique* sur le prélat,

due à la plume de M. l'abbé Dedoue, chanoine de Notre-Dame de Paris; *Notice* touchante, très-intéressante, écrite avec le cœur et qui nous fait connaître le prêtre, l'Évêque, et, disons-le, le saint; car Mgr Sibour a couronné sa vie, d'ailleurs si bien remplie et traversée de tant de cruelles épreuves, par huit années de souffrances supportées avec une patience, une douceur, une humilité et une soumission parfaite à la divine Volonté qui révèlent une âme élue et qui consacrent à toujour une mémoire en l'environnant de l'auréole des Saints!...

« Quelle foi dans sa résignation! s'est écrié un vénérable prélat (1). Quel calme dans ses souffrances, quelle piété dans les saints mystères célébrés chaque jour en sa présence! Quelle activité de l'âme dans un corps paralysé! Sa bouche ne peut s'exprimer : il trouve dans l'admirable dévouement de sa sœur un écho de ses pensées. Sa main ne peut plus écrire : il invente le moyen de la faire remplacer par la main de la religieuse qui veille à ses côtés, comme un ange que Dieu a envoyé pour soulager son agonie de tant d'années. Les œuvres de charité paraissent désormais lui être impossibles : il les multiplie, non pas seulement en les secourant de ses aumônes, mais en leur donnant l'impulsion, et même en les créant. Qu'il me suffise de rappeler ce qu'il a fait en faveur de la basilique de Saint-Martin de Tours, et en faveur de l'Eglise de Tripoli, à laquelle il appartenait par son cœur bien plus que par son titre. Evêque, il a rempli jusqu'à la fin les fonctions d'Evêque. En le voyant dans cet état d'infirmité donner encore à de jeunes et bien-aimés enfants le Sacrement de la Confirmation, on se représentait ces Evêques, Confesseurs de la foi, qui, avec leurs membres mutilés, administraient les derniers Sacrements aux fidèles des premiers siècles, et en lisant ses réclamations écrites sur son lit de souffrances en faveur du Souverain-Pontife, on retrouvait quelque chose de la foi des Martyrs, négligeant leur douleur au milieu des supplices pour confesser hautement leurs saintes croyances... »

Cette belle page vaut mieux assurément que tous les éloges littéraires qu'on peut décerner au vénéré prélat : c'est pourquoi nous avons tenu à la détacher de la trop courte *Notice* de M. l'abbé Dedoue; trop courte, disons-nous, parce que ce digne ecclésiastique a su si bien peindre son noble et généreux ami, qu'on se prend à regretter vivement d'en achever si vite la lecture. Mais il est temps d'énumérer rapidement les principales pièces contenues dans les deux volumes qui composent les *Œuvres choisies de Mgr Sibour*.

Pour composer ces deux volumes, dit l'éditeur littéraire de ces *Œuvres*, nous avons cherché çà et là, recueillant les morceaux séparés, les épis épars qui pussent servir à faire une gerbe. Nous nous sommes tout d'abord emparés des *lettres* que l'abbé Sibour écrivit, en 1842, à

(1) Mgr Chalandon, archevêque d'Aix; discours prononcé aux funérailles de Mgr Léon Sibour, p. 25 de la *Notice biographique*.

M. Poujoulat *sur la Translation des Reliques de saint Augustin à Hippone.* Ces lettres, qui se rattachent à un événement mémorable et que tous les catholiques ont lues, gardent un vif et charmant intérêt : ces impressions du voyage épiscopal (on sait que la Translation des Reliques de l'immortel Docteur de l'Église se fit par Nos Seigneurs de Bordeaux, d'Alger, de Châlons, de Marseille, de Digne, de Valence, de Nevers) y respirent, et la narration s'illumine des couleurs africaines.

Le souvenir du pays de Saint Augustin et de Saint Cyprien était resté dans la pensée de l'abbé Sibour ; il eût aimé à fouiller la poussière de ce glorieux passé où le christianisme est représenté par de si beaux génies. Il commença des travaux sur l'Église d'Afrique, mais n'eut pas le temps de les achever. Nous n'avons donc ici que les fragments qu'il a laissés. Ces *Études sur l'Afrique chrétienne* sont très-intéressantes; elles renferment d'utiles recherches sur les origines du christianisme dans cette contrée, et font regretter que les desseins de l'auteur n'aient reçu qu'une exécution partielle.

En 1838, l'abbé Sibour fut nommé à la chaire d'histoire ecclésiastique de la Faculté d'Aix. « Son cours, nous dit un de ses amis d'enfance, qui a toujours vécu avec lui dans le commerce le plus intime, son cours qui fut très-remarqué, se distinguait par une doctrine toujours saine, un savoir très-étendu, des vues élevées et ingénieuses, une parole claire, facile, élégante. » Malheureusement nous n'avons qu'un petit nombre des leçons de ce cours. On nous les donne, ainsi que ses leçons sur l'histoire de la Réformation : ces dernières leçons rectifient bien des erreurs et donnent son vrai caractère à la révolution religieuse du XVIe siècle.

Ce sont là, avec *l'histoire littéraire des cinq premiers siècles de l'Église,* puis un coup d'œil sur la *civilisation de l'ancienne Germanie,* et un travail intitulé : *Des églises avant Constantin,* les principaux morceaux de nos deux volumes. Viennent ensuite divers articles, Mémoires, Rapports, etc., tirés des *Annales religieuses d'Aix,* des *Annales des Basses-Alpes* et de la *Gazette du Midi,* qui s'étaient fréquemment enrichies des communications littéraires de l'abbé. N'oublions pas de signaler aussi plusieurs travaux académiques intéressants, et un *Discours sur l'alliance de la Religion et de l'Agriculture.* Des recherches solides et très-étendues se mêlent, dans ce Discours, à des considérations élevées, à des aperçus ingénieux, et prouvent que l'auteur abordait sans effort les matières les plus diverses.

Une bonne partie du deuxième volume nous offre surtout le cœur, le zèle, la piété du prêtre et de l'Evêque. On y trouve des instructions

touchantes et des discours sur le ministère pastoral remarquables. Il y a là des pages éloquentes et pleines d'actualité sur les maladies de notre siècle « dont la principale de toutes est l'ignorance de la religion, ignorance de la religion dans les classes les plus instruites et les plus cultivées. » Nous recommandons ces pages à l'attention de tous les esprits sérieux, et si ce n'était la crainte de dépasser les bornes d'un compte rendu, nous aurions voulu les reproduire ici, tant le mal que déplorait le saint prélat est toujours, hélas! de nature à donner les plus grandes inquiétudes pour l'avenir de nos sociétés *modernes!*

Pour avoir la mesure de l'Evêque de Tripoli, dit M. l'abbé Dedoue, il faudrait reproduire les milliers de lettres écrites au profit de tout ce qui souffrait. Dans ce corps malade et comme chargé de chaînes, une âme était restée avec la passion du bien : elle avait des tristesses, non pour elle, mais pour l'Église, et l'Evêque de Tripoli ne cessa, jusqu'à son dernier jour, de s'unir aux douleurs de Pie IX. On n'a pu nous donner qu'un petit nombre des lettres de Mgr Léon Sibour; mais nous sommes en quelque sorte dédommagés, puisque nous possédons, dans ce Recueil, celles qu'il a adressées en ces derniers temps au Souverain Pontife, admirables épîtres qui décèlent le cœur d'un saint et qui ont consolé et édifié tous ceux qui souffrent des douleurs de la sainte Église.

Nous ne parlerons pas de diverses autres pièces intéressantes qui ont trouvé place dans ces deux volumes. Nous ne pouvons cependant nous empêcher d'indiquer surtout celles qui ont trait aux besoins de l'Église de Tripoli, et cela d'autant plus qu'il s'agit ici de la dernière œuvre du vénéré prélat, œuvre qu'il avait tant à cœur et dont ses amis ont heureusement repris l'exécution (1), sûrs, par là, d'honorer sa mémoire et de réjouir son âme dans le Ciel.

On le voit, les deux volumes dont nous venons de faire l'inventaire rapide, offrent la plus attrayante variété. « Ils éclairent, dit le respectable éditeur, toutes les questions de notre temps, en religion, en histoire, en littérature; mais, quelque véritable que soit leur valeur, ils ne nous apparaissent pas au niveau de l'image vivante que nous gardons; l'auteur est au-dessus du livre. L'œuvre destinée à faire revivre cette mémoire n'est pour nous que comme une inscription sur un tombeau. » Nous remercions vivement M. l'abbé Dedoue d'avoir fait jouir les ca-

(1) On trouvera à ce sujet, à la fin du 2e vol., p. 492, des renseignements sur l'œuvre de la mission latine à Tripoli, et sur le comité chargé de recevoir les offrandes. Nous ne saurions trop recommander cette bonne œuvre.

tholiques des trésors de cet esprit distingué et de leur avoir si bien rappelé les trésors plus précieux encore de ce cœur apostolique.

J.-G. L.

LA VILLE D'AGEN *sous le sénéchalat de Pierre de Peyronenc, seigneur de Saint-Chamarand* (novembre 1588—janvier 1591), par M. Adolphe Magen, de la Société impériale des Antiquaires de France, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen. Brochure de 50 pages in-8°. Imprimerie impériale (*Mémoires lus à la Sorbonne en 1865. Histoire*).

Cet épisode de l'histoire de la ligue a le grand mérite d'avoir été rédigé presque en entier à l'aide de documents inédits. M. Magen, qui s'occupe déjà depuis bien des années du déchiffrement et de la transcription des vieux papiers de sa ville natale, a retrouvé de curieuses pièces relatives aux troubles qui désolèrent Agen pendant les trois années que dura le sénéchalat de Saint-Chamarand. Parmi ces pièces, dont les unes sont analysées avec beaucoup de soins, dont les autres sont transcrites *in extenso*, je citerai, outre de nombreux actes de jurade, une ordonnance du roi Henri III, datée de Tours le 6 avril 1589, diverses lettres de deux fougueux ligueurs, Nicolas de Villars, évêque d'Agen, et Charles de Monluc, le petit-fils de l'auteur des *Commentaires*. M. Magen a rapproché des documents extraits des archives municipales d'Agen, quelques autres documents à peu près aussi inconnus, car ils se cachaient dans un volume des plus rares intitulé : *Lettres des rois Henri III et Henri IV, commissions, arrêts du Conseil privé du roi qui se sont trouvés dans les archives de haut et puissant seigneur messire J.-Baptiste de Peyronenc, seigneur marquis de Saint-Chamarand* (in-12, Bordeaux, 1766). L'érudit auquel nous devons déjà tant d'excellents travaux relatifs à l'histoire de la petite capitale de l'Agenais, a tiré très-habilement parti de tous ces matériaux. Son récit clair, vif, animé, est entouré d'abondantes et d'intéressantes notes. Je dois mêler pourtant deux observations à mes éloges. J'aurais désiré qu'au sujet de la mort de Saint-Chamarand et des circonstances qui suivirent ce tragique événement, M. Magen discutât la version, sur quelques points assez peu conforme à la sienne, de Caillière (*Histoire du maréchal de Matignon*, Paris, in-folio, 1671, pages 305 et suiv.). Négligeant les détails, je remarquerai seulement que, d'après M. Magen, la victoire resta aux ligueurs agenais, tandis que, d'après le biographe de Matignon, Saint-Chamarand périt enseveli dans son triomphe. Puis il s'est glissé une erreur en une note de la page 16 : *Charles* de Monluc ne fut point le légataire universel du maréchal, ce fut un frère de Charles, lequel

s'appelait *Blaise*, comme son illustre aïeul. En relevant cette petite négligence, je prends la parole pour un fait personnel, car j'ai eu naguère l'occasion de rappeler, un contrat de 1586 en main (1), que Blaise recueillit presque toute la succession de son grand-père, et comme le mémoire de M. Magen est destiné à être fort lu et fort goûté, je ne veux pas que, faute de protestation, le testament du maréchal de Monluc soit, pour la plupart de ceux qui n'ont pas examiné de près la question, cassé au profit du frère cadet de l'héritier réel. T. de L.

LES CAUSERIES DU DOCTEUR, par le docteur JOULIN. Paris, Didier, 1866. 1 vol in-12 de 352 pages. — Prix : 3 fr.

Les *Causeries du docteur* roulent sur une foule de sujets : la Faculté de médecine, la physiologie expérimentale, le choléra, le professeur Jobert de Lamballe, la transfusion, la médecine des gens qui ne sont pas médecins, le docteur Duval, M. Elie de Beaumont, les greffes animales, M. Maisonneuve, la variole et la vaccine, le professeur Robin, le Jardin des Plantes et ses dynasties, la statue de Bichat, le ralentissement du mouvement terrestre, la coloration des photographies, M. Montagne, les trichines, le hanneton, l'acide phénique, M. Bouley, la hauteur des vagues de la mer (2), la commission d'ethnologie, l'acide sulfurique, la pierre philosophale, les générations spontanées, l'acclimatation des crocodiles, l'homme n'est-il qu'un singe (3)? la grêle, les

(1) Quelques pages inédites de Blaise de Montluc, 1863.

(2) « J'ai souvent entendu parler de lames hautes comme des montagnes; j'y croyais sur la foi d'autrui, n'en ayant jamais vu. Au temps de l'*Iliade*, Neptune, encore jeune, avait peut-être assez de vigueur pour soulever les flots en montagnes liquides. Mais il paraît en avoir considérablement rabattu, et, d'après le savant navigateur auquel j'emprunte mes documents (M. Coupvent-Desbois), les vagues du calme n'auraient que 70 centimètres de hauteur, et les plus hautes lames de la tempête un maximum de 8 mètres 70 avec une longueur de 500 mètres (p. 174). » Ceci est d'accord avec ce qu'avait déjà dit Arago, d'après lequel l'élévation des plus hautes lames de la mer ne dépasse jamais 10 mètres. Le comte Henri Russel-Killough, dans un très-intéressant ouvrage intitulé : *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, assure pourtant que les lames ont quelquefois plus de 40 pieds de hauteur verticale, et, dans les tempêtes, le maximum lui paraît être représenté par 20 mètres.

(3) Le docteur Joulin refuse, avec Gratiolet, d'admettre que l'homme soit un singe perfectionné. Il objecte plaisamment à Darwin et aux autres philosophes naturalistes qui ont rajeuni la ridicule erreur de Lamarck, que « si quelque grand singe du Gabon venait, sous prétexte de parenté éloignée, réclamer une place à leur foyer domestique ou une part d'héritage, il serait très-probablement fort mal accueilli. » A des considérations très-sérieuses, le docteur Joulin joint, suivant son habitude, de piquantes plaisanteries, et il termine ainsi sa réponse à ceux qui, au mépris de la religion et de la science, veulent faire de nous des quadrumanes : Soyez singes si telle est votre ambition; moi, je suis plus modeste, et me contente d'appartenir à l'humanité.

chimistes, M. Valenciennes, la naissance d'une île, la fontaine Saint-Michel (3), la marée Babinet, le français de l'Académie, M. Flourens, M. Duchartre, M. Longet, etc. De vives anecdotes, d'innombrables bons mots, égayent singulièrement ces causeries qui sont, si je puis m'exprimer ainsi, saupoudrées d'érudition. Le docteur Joulin n'est pas toujours très-modéré ni très-juste, mais il est toujours amusant, et on peut dire de lui qu'il a tout à la fois la malice et l'esprit d'un démon. Si je suis obligé de blâmer les cruels coups de griffe appliqués çà et là à des hommes qui ne les méritaient pas, j'approuve, en revanche, sans réserve aucune, les rudes attaques dont tels et tels vils charlatans sont l'objet de la part de cet honnête homme, que j'appellerai volontiers un Juvénal en prose. Il ne faut pas que j'oublie de le constater, le livre du docteur Joulin, considéré au point de vue littéraire, est écrit avec autant de pureté que de verve. Une citation un peu étendue, prise au hasard, donnera aux lecteurs une idée du genre charmant de l'auteur. Voici ce qu'il dit (p. 227) à propos de la peine de mort : « Chaque fois que la justice humaine applique la peine du talion à un meurtrier, on entend de plaintives élégies contre la peine de mort. Et cependant, on applaudit à un brillant fait d'armes, qui coûte la vie à quelques milliers de braves gens. La fumée de la gloire cache les morts, et la douleur des familles qui pleurent un fils ou un frère, n'a qu'un bien faible écho dans l'allégresse générale. Singulier caractère que le nôtre ! Il faut avoir un grand fond de sensibilité à gaspiller pour s'attendrir sur les quelques secondes de souffrance que subissent des gredins qui n'ont pas l'habitude de ménager les tortures à leurs victimes. — Si un honnête homme, qu'on ne connaît pas, succombe dans son lit à une fluxion de poitrine, on en accueille la nouvelle avec une parfaite indifférence ; on semble dire : Qu'est-ce que cela me fait ? — S'il est écrasé sous une voiture, on le plaint très-sincèrement : Ah ! quel malheur ! c'est affreux ! — Quand il s'agit d'un scélérat frappé par la justice, l'émotion est complète : on pétitionnerait volontiers pour lui fournir du chloroforme. C'est donc plutôt la mise en scène de la mort que la mort elle-même qui fait gémir la fibre sensible. — Pour adoucir les regrets des âmes tendres, je puis les rassurer sur la durée de la souffrance des suppliciés. A défaut des renseignements personnels que je ne suis pas en mesure de fournir, je m'appuierai sur des lois physiologiques qui ont la valeur d'une certitude. Il est absolument néces-

(1) Le docteur Joulin me semble bien sévère pour ce monument qui, quoi qu'on en puisse dire, produit un très-bel effet.

saire, pour que le cerveau reçoive l'impression de la douleur, qu'il soit animé d'une quantité de sang suffisante. Or, après la section de la tête, ce liquide s'écoule immédiatement par tous les vaisseaux béants. En quelques secondes, une minute au plus, la circulation cérébrale est anéantie et le cerveau meurt par syncope. La douleur dure donc une minute en admettant que la commotion ne l'ait pas supprimée entièrement. Le fait si souvent cité et relatif à Charlotte Corday, dont la face rougit d'indignation sous le soufflet du bourreau, est un conte, et ceux qui l'ont imaginé ignoraient que la rougeur de la face causée par une émotion se trouve sous la dépendance de l'action des nerfs *vasculo-moteurs*, qui sont détruits par la section du cou. Le phénomène est donc physiologiquement impossible, même en admettant l'arrêt de l'hémorrhagie. Les mouvements qu'on observe sur la face des suppliciés ne sont nullement des manifestations de sensations perçues. Ils sont dus à des *actions réflexes* absolument indépendantes de la volonté du sujet, et on peut les faire naître artificiellement pendant un certain temps après la mort. J'ose espérer que cet éclaircissement ne fera pas naître en vous le désir de tenter l'aventure, car il lui reste encore assez de vilains côtés pour vous en dégoûter. » T. de L.

FRANC-GAULOISES, *vers et prose à travers les vanités du siècle* (1849-1866), par un ancien député. Paris, Laplace, 1866. 2 vol. in-18 de 254 et 218 pages. — Prix : 5 fr.

« L'auteur a réuni dans cet ouvrage une suite de compositions dont les différents sujets l'ont conduit de proche en proche à une appréciation rétrospective des faits les plus significatifs appelés si justement, par cette raison, *les Signes du temps*, qu'il a été en position de bien observer depuis près d'un demi-siècle. Il n'a été tenté, toutefois, de donner une forme poétique à ses impressions que depuis la révolution de 1848. Ces compositions datent de deux époques : elles seront ainsi groupées sous deux titres secondaires, dont le premier se rapporte au mouvement de 1848, et le deuxième aux grandes questions soulevées et débattues pendant les cinq dernières années qui viennent de s'écouler. » Tel est l'*Avertissement* mis par M. Athanase Renard, médecin inspecteur des eaux de Bourbonne, en tête de son ouvrage.

Les pièces de vers que contiennent les *Franc-gauloises* sont des satires politiques dont la forme, sans être irréprochable, est souvent heureuse. Le plus ardent patriotisme a dicté ces énergiques protestations contre de funestes doctrines. Les morceaux de prose ne sont pas moins dignes d'attention, et dans ces *moralités historiques*, M. Renard dit

d'excellentes choses au sujet de Louis XIV, de Charles VII, et surtout de Jeanne d'Arc, dont la biographie a été pour lui l'objet de plusieurs travaux (1). A ce propos, M. le docteur Renard attaque très-vivement M. Henri Martin (p. 134), et il constate que « sa discussion a été d'une médiocrité surprenante, et n'a servi qu'à donner plus de relief encore aux objections péremptoires de ses adversaires. De l'histoire passant à la philosophie, M. le docteur Renard combat M. Littré, M. Renan, M. Schérer, M. Taine, M. Michelet, etc., tantôt par le raisonnement, et tantôt par l'épigramme. L'étude la plus considérable de tout l'ouvrage est celle qui porte le titre de *Bilan de l'esprit nouveau* (p. 157-218). L'auteur s'y moque avec beaucoup d'esprit de la plupart de nos livres philosophiques, au sujet desquels il s'écrie :

Aimez-vous le *pathos?* On en a mis partout. Dans la phrase suivante il donne de ce pathos (p. 185) un bien terrible exemple emprunté au premier ouvrage de M. Taine : « Je demande à tout homme de bonne foi s'il n'est pas plus raisonnable de croire en Dieu, tout simplement, qu'à *cet axiome éternel, à cette formule créatrice dont le retentissement prolongé compose par ses ondulations inépuisables l'immensité de l'univers.* » Devant des phrases comme celle-là, nul, j'en suis sûr, parmi les hommes de sens et de goût, ne sera tenté de trouver trop sévères et trop piquantes les observations de M. le docteur Renard sur les faux grands hommes de notre temps. T. de L.

SERMONS SUR NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ET LA SAINTE VIERGE, par S. Em. le cardinal WISEMAN; traduits de l'anglais et précédés d'une *Notice biographique,* par l'abbé A. BAYLE. 1 vol. in-12 de 376 p., chez P. Lethielleux. — Prix : 3 fr.

La *Notice* assez étendue (elle fait 47 pages) que M. l'abbé Bayle a consacrée à la vie et aux œuvres de Son Em. le Cardinal Wiseman dont l'Eglise pleure la perte, est des plus intéressantes et des mieux faites. Elle offre des notions utiles et consolantes sur le mouvement catholique en Angleterre, en même temps qu'elle fait bien connaître l'esprit et le cœur de l'éminent prélat. Détachons-en d'abord une page : il y a toujours profit et joie à considérer la fin des vrais grands hommes, et c'est précisément la page où M. l'abbé Bayle rapporte les derniers moments de Mgr Wiseman que nous désirons mettre sous les yeux de nos lecteurs :

(1) On ne doit pas à M. Renard moins de sept brochures sur le nom, la nationalité, la mission de Jeanne d'Arc et ses premiers voyages. On en trouvera la liste à la fin du 2e volume des *Franc-Gauloises.* Diverses autres brochures politiques ou littéraires du même auteur y sont aussi indiquées.

« Malgré le lent épuisement de ses forces physiques, l'âme du pieux Cardinal conserva jusqu'à la dernière heure toute son énergie. Sa patience inaltérable, son courage héroïque édifièrent tous ceux qui en furent témoins. Au moment de subir une opération très-douloureuse, il se prépara aux plus cruelles souffrances en disant gaiement : « Tant mieux, nous souffrirons d'autant moins dans le purgatoire. » Il saluait l'heure de sa mort comme celle qui devait lui apporter sa délivrance. Il éprouvait, disait-il, quelque chose de semblable à ce que ressent un écolier à la veille du jour où il doit rentrer chez ses parents. Le Ciel était vraiment pour lui la maison paternelle. Souvent il répétait l'admirable parole de l'Apôtre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*, je désire mourir pour me réunir à Jésus-Christ...

« A la suite d'une méditation sur les félicités réservées aux élus, on l'entendit se dire lui-même : « Se plonger en Dieu à travers les saints Anges! » Et une autre fois : « Je n'ai jamais vu qu'on se soit fatigué de contempler le Ciel. » C'est ainsi qu'il concevait le merveilleux problème de l'éternité... Pendant les cinq semaines que dura sa maladie il parla très peu, mais les quelques mots que l'on put saisir révélaient assez ce qui se passait dans son âme. On eût dit un ruisseau qui se fraie une route sous terre, mais qui, en de certains endroits, brille en apparaissant à la surface. Parfois peut-être on le surprit désirant guérir afin de pouvoir continuer son œuvre, mais c'était l'exception; le plus souvent il désirait la mort... Il dit à ceux qui l'entouraient : « Quand je serai mourant, ne me faites pas de lecture. » Il aimait mieux mourir dans le calme d'une méditation silencieuse. Cependant on n'était pas certain d'avoir bien compris, on lui dit : « Monseigneur, ne voulez-vous pas qu'on vous lise alors les litanies? — Les prières des agonisants? répondit-il, oh! certainement. Je veux qu'on se conforme à tout ce que l'Eglise prescrit : la recommandation de l'âme, l'eau bénite, tout, absolument tout. Je veux avoir tous les secours que l'Eglise offre à ses enfants. » C'est ainsi qu'il envisageait sans crainte les approches de la mort. Il s'était accoutumé à la considérer en face; quand elle arriva, elle le trouva tranquille et prêt. »

Cette mort (le Cardinal rendit le dernier soupir en prononçant le doux Nom de Jésus) ne fut si belle et environnée de consolations que parce qu'elle avait été précédée de toute une vie remplie d'œuvres... et quelles œuvres !... M. l'abbé Bayle ne nous en trace pas seulement le vivifiant tableau, mais il nous fait toucher du doigt le principe de tant de grandes choses : c'est que l'âme de Mgr Wiseman était tout évangélique, trempée dans la suavité et la mansuétude du divin Sauveur.

Lors même que son digne biographe ne nous l'aurait pas dit, on l'aurait compris à la lecture des Sermons que renferme ce volume et que M. l'abbé Bayle a traduits de telle manière qu'on croirait avoir sous les yeux le texte original d'un écrivain disert et limpide. La charité, même quand l'orateur se livre à la controverse, domine en effet dans ces sermons et en illumine toute la doctrine : nous avons, par là, le secret des conversions que Mgr Wiseman eut le bonheur d'obtenir en grand nombre pendant le cours de sa carrière sacerdotale.

Ces Sermons qui ont trait à la plupart des Mystères de la vie de

Notre-Seigneur Jésus-Christ sont au nombre de quatorze (1) ; trois sont consacrés à Très-Sainte Vierge (2). Ils ont été prêchés, pour la plupart, à Rome, en 1827. En cette année-là le Pape Léon XII avait chargé le jeune docteur Wiseman de prêcher tous les dimanches, depuis l'Avent jusqu'à Pâques. C'était l'époque où les étrangers, les Anglais surtout, accourent en foule dans la Ville Eternelle. Ces prédications contentaient le désir le plus ardent du jeune orateur, celui de travailler à la conversion de l'Angleterre. Aussi concoururent-elles puissamment à disposer les Anglais de distinction que leurs préjugés protestants n'empêchaient pas d'entourer sa chaire, à l'accueillir avec le respect dû au talent, quand, un peu plus tard, il vint imprimer une impulsion nouvelle au mouvement religieux qui agitait sa patrie.

On ne saurait trop louer M. l'abbé Bayle d'avoir fait passer en notre langue ces Sermons qui se distinguent, avons-nous besoin de le dire? par la solidité de la doctrine, par l'ampleur des vues et par la sobriété et la concision de la forme. Ils ne seront pas seulement utiles au clergé, comme on pourrait le croire, mais, en ces tristes jours de si grande ignorance en matière de religion, les fidèles eux-mêmes y puiseront une forte instruction, en même temps que nos frères séparés y apprendront à se dépouiller de tant de préjugés sots et injustes qui les retiennent dans les ténèbres.

N'oublions pas de noter que ce volume se termine par quatre Lettres pastorales dont trois traitent du Sacré-Cœur de Jésus (3), et la dernière regarde l'institution des Quarante-Heures. Dans ces Lettres éclatent la foi vive, la piété tendre de l'éminent Cardinal qui, comme l'a dit Sa Sainteté Pie IX, faisant ainsi son plus bel éloge, « fut l'homme de la Providence pour l'Angleterre. »

J. G.-L.

(1) 1° Sur l'Incarnation et la Naissance de Jésus-Christ; 2° pour la fête de l'Épiphanie; 3° Notre Sauveur dans le temple; 4° le saint Nom de Jésus; 5° les deux grands mystères d'amour; 6° le mont Thabor et le mont des Oliviers; 7° Jésus-Christ, notre soulagement; 8° sur le caractère et les souffrances de Jésus-Christ pendant sa Passion; 9° sur Jésus-Christ, objet de scandale ; 10° Triomphe de la Croix; 11° Méditation sur la Passion; 12° Être du côté de Jésus-Christ; 13° Sur la tentation ; 14° Le royaume de Jésus-Christ.

(2) 1° Sur la dévotion à la sainte Vierge; 2° vénération de la Bienheureuse Vierge Marie; 3° sur la maternité de la sainte Vierge.

(3) 1° Sur le Sacré Cœur de Jésus; 2° sur le feu du Sacré-Cœur; 3° sur l'éducation du Cœur de Jésus.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE NOVEMBRE.

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Ancelon. — La vérité sur la fuite et l'arrestation de Louis XVI à Varennes, d'après des documents inédits; par E. A. Ancelon, d. m., avec portraits, vues, fac-simile et 2 plans. In-8°, 254 pages. Dentu. 7 50

Archiac (d'). — Géologie et paléontologie; par A. d'Archiac. In-8°, XVI-780 p. Savy. 7 50

Avril (d'). — La chanson de Roland, traduite du vieux français et précédée d'une introduction; par Adolphe d'Avril. In-18 jésus, 300 p. Albanel. 1 »

Badin. — Jean Bart; par Adolphe Badin. In-18 jésus, 251 p. Hachette. 1 »

Bénard. — Règne social du Christ; par l'abbé Bénard. In-12, 344 p. Nancy. Vagner. » »

Berthoud. — Les féeries de la science; par S. Henry Berthoud. Illustrées d'un grand nombre de vignettes sur bois. Gr. in-8°, 531 p. Garnier frères. 10 »

Besson. — L'Eglise, œuvre de l'Homme-Dieu, conférences prêchées à la Métropole de Besançon; par M. l'abbé Besson. 3e *édition*. In-18 jésus, VIII-455 pages. Bray. 3 »

Bétencourt (dom). — Noms féodaux ou noms de ceux qui ont tenu fiefs en France, dans les provinces d'Anjou, Aunis, Auvergne, Beaujolais, Berry, Bourbonais, Forez, Lyonnais, Maine, Saintonge, Marche, Nivernais, Touraine, partie de l'Angoumois et du Poitou, depuis le douzième siècle jusque vers le dix-huitième; extraits des archives du royaume; par dom Bétencourt, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. 2e *édition*, précédée d'une notice sur dom Bétencourt, par François Morand. T. 1er. In-8°, XV-255 p. Schlesinger frères. 8 »

Beugnon (de). — Lucia de Mommor; par H. de Beugnon. In-18 jésus, 255 p. Lethielleux. 1 50

Boccaco. — Contes de Boccace, traduits par A. Sabatier de Castres. *Nouvelle édition*. In-18 jésus, 508 p. Garnier frères. 3 »

Bonaventure (saint). — S. R. E. cardinalis Bonaventuræ ex ordine minorum, episcopi Albanensis, eximii Ecclesiæ doctoris, opera omnia, Sixti V, pontificis maximi jussu diligentissime emendata accedit sancti doctoris vita, una cum diatriba historico-chronologico-critica. *Editio* accurate recognita, cura et studio A. C. Peltier. T. 8. Gr. in-8° à 2 col., IX-652 pages. Vivès.
(L'ouvrage formera 14 vol. 160 fr.)

Bouclon (de). — Etude historique sur la marine de Louis XVI. Liberge de Granchain, capitaine des vaisseaux du roi. major d'escadre, etc.; par Adolphe de Bouclon. In-8°, 564 p. Evreux, Hérissey. » »

Bouilly. — Contes à ma fille; par J.-N. Bouilly. In-18 jésus, X-350 p. Magnin et fils. 3 »

Bramley-Moore. — Les six sœurs des vallées du Piémont, roman historique; par le R. William Bramley-Moore. Traduit de l'anglais. 2 vol. grand in-18, XX-780 p. Meyrueis. 7 »

Bresse. — Cours de mécanique appliquée, professé à l'école impériale des ponts et chaussées; par M. Bresse, ingénieur. 2e *édition*. 1re partie. Résistance des matériaux et stabilité des constructions. In-8°, XXXVIII-536 p. Gauthier-Villars, 8 »

Burty. — Chefs-d'œuvre des arts industriels; par Philippe Burty. Céramique, verrerie et vitraux, émaux, métaux, orfévrerie et bijouterie, tapisserie. 200 grav. sur bois. Gr. in-8°, 607 p. Ducrocq. 15 »

Byron. — Don Juan: par lord Byron. Traduit en vers français. 2 vol. in-18 jésus, VII-921 p. Librairie centrale. 7 50

Cadrès. — Le père Jean-Nicolas Grou, sa

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

vie et ses œuvres ; par le père Alphonse Cadrès, de la Compagnie de Jésus. 2e *édition*. In-8°, 114 p. Palmé. 3 »

Carcado (Mme de). — L'âme unie à Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement de l'autel. Ouvrage posthume de Mme la comtesse de Carcado, précédé de l'éloge historique de sa vie, par M. l'abbé Duquesne. 2 vol. in-12, xcv-664 p. Lecoffre. 4 »

Carrière. — Prælectionum theologicarum Compendium ad usum theologiæ alumnorum. De matrimonio opera et studio Jos. Carrière, seminarii Sancti-Sulpitii presbyteri. *Editio* septima. In-12, viii-314 p. Jouby. 2 50

Castillon. — Récréations chimiques ; par A. Castillon. In-18 jésus, 381 p. Hachette. 2 »

Cazin. — La chaleur; par Achille Cazin. 92 vignettes. In-18 jésus, iii-379 p. Hachette. 2 »

Chrétien (le) intérieur, ou la conformité intérieure que doivent avoir tous les chrétiens avec Jésus-Christ, tiré des manuscrits de M. Debernières-Louvigny, trésorier de France. *Nouvelle édition*. 2 vol. in-12, 896 p. Ruffet et Ce. 5 »

Clément. — Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, avec une étude sur l'art en Italie avant le xvie siècle, et des catalogues raisonnés, historiques et bibliographiques ; par Charles Clément. 2e *édit*. In-18 jésus, 414 p. Hetzel. 3 »

Cordier. — A travers la France, l'Italie, la Suisse et l'Espagne, 1865 et 1866 ; par Alphonse Cordier (de Tours). In-18 jésus, 372 p. Vermot et Ce. 2 »

Cortambert. — Les illustres voyageuses ; par Richard Cortambert. 2e *édition*. In-18 jésus, xi-397 p. et portraits. Maillet. 3 50

Cortet. — Essai sur les fêtes religieuses et les traductions populaires qui s'y rattachent; par Eugène Cortet. In-18 jésus, 287 p. Thorin. 3 »

Coulomb. — Le Calvaire de Jérusalem, d'après la Bible et Josèphe; par M. l'abbé P. F. Coulomb. In-8°, 412 p. Palmé. 5 »

Coussemaker (de). — Histoire de la ville et de l'abbaye de Saint-Amand (en Pévèle) ; par V. de Coussemaker. In-8°, xli-310 p. Valenciennes, librairie Lemaître. 7 50

Couturier de Vienne. — Le capitaine Godard, sa vie et ses œuvres ; par A. F. Couturier de Vienne. In-18 jésus, 395 p. Cournol. 3 »

Craven (Mme). — Récits d'une sœur, souvenirs de famille recueillis par Mme Augustus Craven. 3e *édit*. 2 vol. in-8°, 887 p. Didier et Ce. 8 »

Craisson. — Elementa juris canonici ad usum Galliæ seminariorum, auctore D. Craisson. In-18 jésus, 780 pages. Sarlit. 5 »

Darche. — Saint Georges martyr, patron des guerriers ; vie, passion, protection et culte ; par Jean Darche. In-12, xi-430 pages. Bouquerel. 2 50

Delavigne. — Œuvres complètes de Casimir Delavigne, de l'Académie française. *Nouvelle édition*. T. 4. Poésies. Messéniennes. Chants populaires. Poésies diverses. Œuvres posthumes. Derniers chants. Poëmes et ballades sur l'Italie. In-18 jésus, 432 p. Didier. 3 50

Domenech. — Voyages et aventures en Irlande ; par l'abbé Domenech. 1er vol. In-18 jésus, vi-295 p. Hetzel. 3 »

Driou. — Les grandes Femmes de France, histoire de leur vie et de leur temps; par Alfred Driou. Gr. in-8°, vi-375 p. Lefèvre. 15 »

Du Pays. — L'Italie et la Sicile : par A.-J. Du Pays. Avec dix cartes ou plans. In-32, xvi-332 p. Hachette. 4 »

Duruy. — Introduction générale à l'histoire de France ; par Victor Duruy. 2e *édition*. In-18 jésus, 332 p. Hachette. 3 50

Emery. — Princesse et esclave ; par Marie Emery. In-18 jésus, 280 p. Lethielleux. 1 50

Fabre. — Histoire de la Buche, récits sur la vie des plantes ; par J. H. Fabre. Illustrations de Yan'Dargent, etc. Gr. in-8°, 472 p. Garnier frères. 10 »

Fisquet. — La France pontificale (Gallia Christiana). Histoire chronologique et biographique des archevêques et évêques de tous les diocèses de France, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, divisée en 17 provinces ecclésiastiques; par M. H. Fisquet. Métropole de Paris. Doyens, grands aumôniers, abbayes, etc. T. 2. In-8°, 872 p. Repos. Chaque vol. 8 »

Gautier. — Voyage en Russie ; par Théophile Gautier. 2 vol. In-18 jésus, 704 pages. Charpentier. 7 »

Gazeau. — Histoire ecclésiastique. A. M. D. G., revue, corrigée et complétée par le R. P. F. Gazeau. In-18, viii-284 p. Albanel. » 70

Gervinus. — Histoire du xixe siècle, depuis les traités de Vienne ; par G.-G. Gervinus, professeur à l'Université de Heidelberg. Traduit par J.-F. Minssen, T. 14, in-8°, 327 p. Librairie internationale. 5 »

Grandclaude. — Breviarium philosophiæ scholasticæ ; auctore Eugenio Grandclaude, theologiæ professore. Tertia

pars. Seu ethica accedit historiæ philosophiæ syllabus. In-12, 278 p. Lethielleux. Les 3 volumes. 9 »

Grote. — Histoire de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand; par G. Grote. Traduit de l'anglais par de Sadous. Tome 17. Avec cartes et plans. In-8°, 406 p. Librairie internationale. 5 »

Heilly (d'). — Morts royales. Louis XIV, Madame de Maintenon, Pierre III, Louis XV, Gustave III, Catherine II, Paul Ier, Louis XVIII, Napoléon II, Marie-Amélie; par Georges d'Heilly. In-18 jésus, 251 p. Faure. 3 »

Henry. — Les Israélites convertis à la foi chrétienne, avec l'exposé des motifs qui les ont déterminés, ouvrage propre à instruire et à édifier les catholiques, etc.; par M. l'abbé A. Henry. T. 5. In-12, VII-384 p. Bray. 2 »

Houssaye. — Histoire d'Appelles; par Henry Houssaye. In-8°, 452 p. Didier et Ce. 7 »

Huchedé. — Histoire de l'antéchrist ou exposé des événements certains et probables qui concernent sa personne, son règne, sa fin et son temps, d'après l'Écriture et la tradition; par P. Huchedé, prêtre. 2e *édition*. In-18, VII-144 p. Bouquerel. 1 »

Joubert. — Pensées de J. Joubert, précédées de sa correspondance, d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux; par M. Paul de Raynal, et des jugements littéraires de MM. Sainte-Beuve, Sylvestre de Sacy, etc. 4e *édition*. T. 2. In-18 jésus, 429 p. Didier et Ce. 3 50

Labadye (de). — Le baron de Hertz; par Albert de Labadye. In-18 jésus, 251 p. Lethielleux. 1 50

Laboulaye. — Histoire des Etats-Unis; par Edouard Laboulaye. 2e *édition*. 3 vol. in-18 jésus, XLII-1497 p. Chaque vol. se vend séparément. 3 50

Lamartine (de). — Les foyers du peuple; par A. de Lamartine. 2e série. Gr. in-18, 250 p. Lévy frères. 1 »

Langlois. — Le mont Athos et ses monastères; par Victor Langlois. Gr. in-4°, 123 p. et 1 carte. Didot frères. » »

Lebrethon. — Petite Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, à l'usage des ecclésiastiques et des gens du monde, etc.; par l'abbé F. Lebrethon. 2e *édition*. T. 3. In-8°, 728 p. Dillet. 6 »

Lescure (de). — Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la Cour et la ville, de 1777 à 1792, publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg; par M. de Lescure. 2 vol. In-8°, XVI-1426 p. Plon. 16 »

Lescure (de). — Jeanne Darc, l'héroïne de France; par M. de Lescure. Gr. in-8°, XI-616 p. P. Ducrocq. 15 »

Maistre (de). — Considerations sur la France; par M. le comte J. de Maistre. *Nouvelle édition*. In-8°, XII-220 p. Pélagaud et Ce. 1 50

Massillon. — Œuvres complètes de Massillon, évêque de Clermont. Edition collationnée sur les manuscrits et sur les meilleurs textes, etc.; par l'abbé E. A. Blampignon. T. 2. In-4° à 2 col., 652 p. Guérin et Ce. » »

Maréchaux. — Instructions pour bien faire ses actions; par M. Maréchaux, premier supérieur de la communauté de Saint-Paul. In-12, XXIII-144 p. A. Le Clère et Ce. » »

Maricourt (de). — Marcien; par le vicomte René de Maricourt. In-18 jésus, 227 p. Lethielleux. 1 50

Marx. — Indiscrétions parisiennes; par Adrien Marx. 1re et 2e *édition*. In-18 jésus, 351 p. Faure. 3 »

Ménerville (de). — Dictionnaire de la législation algérienne, code annoté et manuel raisonné des lois, ordonnances, décrets, décisions et arrêtés publiés au Bulletin officiel des actes du gouvernement, etc.; par M. P. de Ménerville, président à la Cour impériale d'Alger. 2e vol. 1860-1866. Gr. in-8° à 2 col., 362 p. Cosse et Marchal. 10 »

Mirecourt (de). — Histoire contemporaine. Portraits et silhouettes au XIXe siècle; par Eugène de Mirecourt. T. 2. Gr. in-8°, 451 p. Dentu. 7 50

Monniot (Mlle). — Madame Rosély ou la marâtre chrétienne; par Mlle Monniot. 3e *édition*. 2 vol. in-12, 1001 p. Ruffet et Ce. 6 »

Noulens. — Maisons historiques de Gascogne, Guienne, Béarn, Languedoc et Périgord; par J. Noulens. T. 2. Gr. in-8°, XXX-1-471 p. Dumoulin. 20 »
(Cet ouvrage comprendra 5 vol.)

Pidal (de). — Philippe II, Antonio Perez et le royaume d'Aragon; par M. le marquis de Pidal. Traduit pour la première fois de l'espagnol en français par J.-G. Magnabal. 2 vol. in-8°, XLIV-900 p. Dramard-Baudry et Ce. 15 »

Poisson. — La raison, la science et la foi devant le mystère; par l'abbé Poisson. In-8°, XVII-460 p. Hervé. 6 »

Pommier. — Paris, poëme humouristique; par Amédée Pommier. In-18, 443 p. Garnier frères. 3 »

Programme pour les examens des jeunes prêtres, publié par ordre de Mgr l'archevêque de Paris. In-12, IV-130 p. A. Le Clère et Ce. » »

Raymond (Mme).—A quelque chose malheur est bon; par Mme Emmeline Raymon-. In-18 jésus, 241 p. F. Didot. 3 »

Recueil des historiens des croisades, publié par les soins de l'Académie impériale des inscriptions et belles-lettres. Historiens occidentaux. T. 3. In-fo, LXII-1004 p. Imprimerie impériale. » »

Robitaille. — Vie de Mgr P.-L. Parisis, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer; par M. l'abbé Robitaille. Grand in-18, 232 p. Arras, Bradier. » »

Rochau. — Histoire de la Restauration; par M. de Rochau. Traduite de l'allemand par M. Rosenwald. In-18, 403 p. Germer Baillière. 3 50

Rondelet. — Le lendemain du mariage; par Antonin Rondelet. In-18 jésus, 411 p. Didier et Ce. 5 50

Sagette. — L'Eucharistie, méditations pour chaque jour de l'année, d'après le R. P. de Machault; par M. l'abbé Sagette, 2e *édition*, revue et corrigée. 4 vol. In-18 jésus, 1799 p. Bray. 12 »

Ségur (Mme de). — La fortune de Gaspard; par Mme la comtesse de Ségur, née Rostopchine. In-18 jésus, 404 p. Hachette. 2 »

Shakspeare. — Œuvres complètes de Shakspeare. François-Victor Hugo, traducteur. Les apocryphes. 11. In-8o, 444 p. Pagnerre. 3 50

Taine. — Voyage en Italie; par H. Taine. T. 2. Florence et Venise. In-8o, 566 p. Hachette. 6 »

Taine. — Philosophie de l'art en Italie; par H. Taine. Leçons professées à l'école des beaux-arts. In-18 jésus, 188 p. Germer Baillière. 2 50

Tchihatcheff (de). — Asie Mineure, description de cette contrée; par P. de Tchihatcheff. Paléontologie par A. D'Archiac, P. Fischer et E. De Verneuil. Ouvrage accompagné d'un atlas in-4o. Gr. in-8o, 430 p. Morgand. 70 »

Une année à Rome, impressions d'un catholique. In-12, 410 p. Bray. 5 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.

Livraison du 1er novembre.

Charles de Rémusat : le Parti libéral et le mouvement européen.— Edm. About : l'Infâme, 2e partie.— J.-J. Ampère : l'Histoire romaine à Rome. Rome sous Auguste, d'après les poëtes contemporains. — Léon Feer : l'Empire birman.—Edgar Saveney : la Physique moderne et les idées nouvelles sur l'unité des phénomènes naturels. — Henri Blaze de Bury : le Chevalier Gluck, à propos de la reprise d'*Alceste*. — Louis Reybaud : l'Economie politique des ouvriers. — R. Radau : Etudes de climatologie. La lumière considérée comme élément de climat.— E. Forcade : Chronique de la quinzaine.— Prévost-Paradol : *Nos bons Villageois*, par M. Sardou.

Livraison du 15 novembre.

Edmond About : l'Infâme, 3e partie. — L. Buloz : Lissa, 20 juillet. — Edgar Saveney : la Physique moderne et les idées nouvelles sur l'unité des phénomènes naturels (suite). — Hudry-Menos : la Maison de Savoie. Ses origines et sa politique. — Ed. Du Hailly : Souvenirs d'une campagne dans l'extrême Orient (suite). Les Chinois hors de chez eux. — E. Caro : la Métaphysique et les sciences positives, à propos de quelques ouvrages nouveaux.— Charles de Mazade : une Visite aux Rochers. Mme de Sévigné en Bretagne.— Edouard Pailleron : Petits poëmes.—E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — L. Challemel-Lacour : Revue dramatique.— F. de Lagenevais : Revue musicale.

REVUE CONTEMPORAINE

(Rue du Pont-de-Lodi, 1. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 31 octobre.

Valreg : Dans les dunes. — Maurice Cristal : Hændel et la musique en Angleterre au dix-huitième siècle.—E. de Parieu:

L'Union monétaire de la France, de l'Italie, de la Belgique et de la Suisse.—S. Bouillon : la Légende des Vilas.— Francis Magnin : Trois mois de captivité chez les Indiens de l'Amérique du Sud. — Baron Ernouf : Portraits militaires de la République et de l'Empire. Championnet. — Revue critique.— A. Claveau : Chronique littéraire. — Léonce Dupont : Chronique politique. — Baron Ernouf : les Inondations de 1866.

Livraison du 15 novembre.

Valreg : Dans les dunes, 2e partie.— Louis Figuier : Jean Gutenberg, d'après les derniers documents. — Eugène Asse : les Conséquences du pouvoir absolu. Une page de l'histoire parlementaire du dix-huitième siècle. — Francis Magnin : Trois mois de captivité chez les Indiens de l'Amérique du Sud, 2e partie. — E. Linange : l'Économie politique en Allemagne. List, sa vie, ses ouvrages et son influence. — Alphonse de Calonne : l'Alliance prussienne. — Revue critique.— A. Claveau : Chronique littéraire. — Max Berthaud : Revue musicale.— Léonce Dupont : Chronique politique.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 35. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements; — 62 fr. pour l'étranger.

Livraison de novembre.

Fortnight Review : Apollonius de Tyane. — *Fraser's Magazine* : Les Salons. — J. Belin de Launay : Le nord-ouest de l'Amérique septentrionale. — Th. Carlyle : Le grand Frédéric et le candidatus Linsenbarth. — *Quarterly Review* : Importance de l'Inde pour l'Angleterre. — Arminius Vambery : Scènes et tableaux du monde asiatique. — De Viguerie : La véridique histoire d'un petit gueux. — Louis Figuier : Roger Bacon. — Amédée Pichat : Les caricaturistes anglais.—Poésies de novembre.— Pensées diverses. — Correspondance de la Revue britannique : Lettres d'Italie et de Londres. — Chronique et Bulletin bibliographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone;—prix : 20 francs par an.)

Livraison d'octobre.

Frédéric de Rougemont : Classement chronologique et ethnographique des monuments antéhistoriques. — Un Evêque missionnaire : Le vol et le paganisme en Chine, et sur la meilleure méthode pour faire prospérer le christianisme. — Algar Griveau : Etude sur la condamnation du livre des *Maximes des Saints* dans ses rapports avec la situation de l'Eglise de France et du Saint-Siége, à la fin du dix-septième siècle, d'après la correspondance de Bossuet et de Fénelon. — M. Jullien : Sur l'idolâtrie que la plupart des auteurs professent pour l'antiquité.—L'abbé Carré : Lettres à un jeune homme sur l'enseignement de la philosophie dans les maisons d'éducation (6e lettre); continuation de l'examen de la philosophie ontologiste. — Nouvelles et mélanges. — Bibliographie.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15; — prix : 15 fr. par an.)

Livraison de novembre.

P. Ch. Clair : Les Papes en exil. — P. P. Toulemont : La Providence et la science à propos des récentes attaques du journalisme.—P. F. Gagarin : La réforme du clergé russe. Le clergé noir. — P. L. de Régnon : La question des fausses Décrétales en 1866. — M. n. O. : Physionomie et force du parti puséiste, d'après de récentes communications. — P. M. Pachter : Correspondance. Autriche. Lettres d'un aumônier des tirailleurs du Vorarlberg.— Bibliographie : Homélies de saint Léon le Grand, traduites par M l'abbé Patrice Chauvière ; Sopra l'anno del martirio dei principi degli apostoli, osservazioni di Mgre D. Bartolini.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29.— Prix : 20 fr. par an)

Livraison de novembre.

Dr Ch. Ozanam : Les Kaiménis ou les Iles brûlées, histoire du volcan sous-marin de Santorin. — Auguste Nicolas : Les Païens témoins du christianisme. — Mary : Julie de Noiron, nouvelle (suite).—Ernest de Toytot : Les arts et les peintures céramiques (suite). — François Lenormant : Une excursion dans le Péloponèse (suite). — Louis Hervé : La liberté commerciale devant l'agriculture. — G.-A. Heinrich : Les mystiques allemands au moyen âge. — Revue littéraire. Antonin Rondelet : Ozanam et sa correspondance.—Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Constitutionnel.—16 novembre. L. Boniface : la Maison d'Or. Luxe de Néron. — 20. Gustave Landrol. — 24. Boniface Demaren : Augmentation de la solde des capitaines, lieutenants et sous-lieutenants.

Journal des Débats. — 4-6 novembre. Michel Chevalier : Traité élémentaire des chemins de fer, par M. Auguste Perdonnet. — 15. M. Baudrillard : La Femme pauvre au XIXe siècle, par Mlle J.-V. Daubié. — 6-18. H. Taine : Voyage en Espagne, par Mme d'Aulnoy. — 22. E. Vinet : Jérusalem explorée, etc., par Ernest Pierotti. — 27. Ad. Franck : Spinoza et le naturalisme contemporain de M. Nourisson.

La France. — 7 novembre. Charles Aubertin : le Génie prussien au XVIIIe siècle. — 13. G. Merlet : Les Guises et les Valois, par J. de Croze. — 15. A. Morillon: Progrès de la santé publique. — 19. Notice sur la Vie et les Œuvres de Francisque Durel, par M. Beulé. — 20. Ch. Aubertin : Publicistes contemporains, MM. Prevost-Paradol et Edmond About. — 22. Henry Houssaye : Histoire d'Apelles.

Gazette de France. — 13 novembre. Victor Fournel : Un Improvisateur napolitain. — 20. Victor Fournel : Paris et ses derniers historiens.

Journal des Villes et Campagnes. — 5 novembre. F. Boissin : Du rôle et des devoirs de la critique. — 9-17. Les Causes des épidémies et des épizooties infectieuses. — 19. Léopold Giraud : Le Procès de Galilée. — Firmin Boissin : Erreurs et Mensonges historiques.

Le Monde. — 2-7 novembre. Coquille : De l'Origine du droit, par Moy de Sous.— 15. Léon Gautier : Portraits littéraires. — 20. Ph. Serret : l'Histoire fantaisiste de M. Michelet. — 23. Moy de Sous : La Famille.

Le Moniteur universel. — 25-26 novembre. Auguste Lacaussade : Revue des Journaux et des Recueils périodiques. — 7. L. Pasteur : Claude Bernard. — 9. Saind'Arod : L'Art harmonique aux XIIe et XIIIe siècles. — 19. Xavier Aubryet : Lord Byron, Histoire d'un homme.

L'Opinion nationale. — 9 novembre. J. Labbé : La religion du tsarisme. — 29. A. Méray : Les Écoles indigènes et les Écoles mixtes en Algérie.

Le Pays. — 1er, 5 novembre. Pierre Gauran : Le pour et le contre en matière de duel.

La Presse. — 4 novembre. Gallet de Kulture : Souvenirs des Pyrénées. — 8. Yorick : Promenades philosophiques dans Paris. — 9. John le Long : Le Brésil et les républiques de la Plata. — 10, 22. Ayraud Degeorge : Les Houillères de France. — 15, 24. Edmond Magnier : Exposition internationale de pêche de Boulogne-sur-Mer. — 23. De Granet : L'Unité monétaire. — 27. Philippe Burty : Les faïences de Henri II. — 29. Francis Raux : Etudes historiques ; Etudes littéraires, par Henri Prat. — 30. Pierre Clément : Les Inondations de la Loire.

Le Temps. — 6 novembre. Challemel Lacour : Mémoires du comte Beugnot. — 10. B. Hauréau : Le Château de la Grange. — 13. E. Scherer : L'Envers du Port-Royal. — 29. E. Lemoine : Lettres inédites de Diderot.

Le Siècle. — 9 novembre. Mme Victorine-François Plée : Peinture géographique du monde moderne. — 15. Eugène d'Auriac : Le cardinal de Retz. — 17. Anatole de la Forge : Assurance contre la mort. — 21. Emile Lenoël : Etude biographique sur Daguesseau. — 22. Louis Jourdan: Cours d'Histoire générale, par F. Oger. — 29. Eugène d'Auriac : Les Gloires maritimes de la France.

L'Union. — 1er novembre. Alfred Nettement : D'une Polémique récente (les derniers Mandements). — 5. Adrien de Thuret : M. Delangle et l'Eglise de France sous saint Louis. — 6. A. Nettement : De la méthode d'observation et de son application aux sciences morales et politiques, par A. Dufau. — 9. A. de Saint-Albin : Histoire de deux âmes (4e article). — 10. Maurice de Barberey : Histoire de France, par M. Dareste. — 14. A. Nettement : Dialogue d'un vainqueur et d'un vaincu.— 16. H. de Riancey : L'Eglise et l'empire romain au IVe siècle, 3e partie, par M. Albert de Broglie. — 17. X. Marmier : Souvenirs d'un voyageur, Berlin. — 18. V. de Laprade : Etude sur les poëtes anglais. — 22. A. Nettement : La vérité sur la fuite et l'arrestation de Louis XVI à Varennes, par E. Ancelon. — 24. Daniel Bernard : Le Parnasse contemporain. — 25. Théodore Anne : Les Trésors littéraires de la France. — 26. Laurentie : Histoire de France de 1814 à 1848, par M. Poujoulat, tome 3.— 27. A. Nettement : Un Souvenir du Congrès de Vienne en 1815. — 30. A. Nettement : La vérité sur la fuite de Varennes.

Le gérant, F. WATTELIER.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE 2e VOLUME

DE LA *REVUE BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.*

ARTICLES SUR L'ŒUVRE ET LA SOCIÉTÉ DES AGRÉGATIONS.

—

ARTICLES DE FOND SUR DIVERS SUJETS.

—

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES ÉDITÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

—

COMPTES RENDUS DE DIVERS OUVRAGES QUI N'ONT PAS ÉTÉ ÉDITÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

LISTE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES NOMS D'AUTEURS CONTENUS DANS CE VOLUME.

—

OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS CONDAMNÉS PAR LA SACRÉE-CONGRÉGATION DE L'INDEX.

—

CORRESPONDANCE.

—

DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES DE LA PART DES AGRÉGÉS.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49



